

Thèse de doctorat en co-tutelle internationale

*Doctorat « Langues, histoire et civilisations des mondes anciens »
(ED 483 ScSo)*

*Perfezionamento in discipline filologiche, linguistiche e storiche classiche
(Classe di Lettere e Filosofia)*

***Histoire de Chypre à l'époque archaïque :
analyse des sources textuelles***

par : Anna Cannavò

sous la direction de : M. Carmine Ampolo,
professore alla Scuola Normale Superiore di Pisa
M. Jean-Claude Decourt,
directeur de recherches au CNRS

soutenue le 19 novembre 2011 à Pise, devant un jury composé de :

M. Carmine AMPOLO, professeur à la Scuola Normale Superiore de Pise, directeur de thèse ;
M. Jean-Claude DECOURT, directeur de recherche au CNRS (Lyon), directeur de thèse ;
Mme Maria Giulia AMADASI, professeur à l'Université La Sapienza (Rome) ;
Mme Sabine FOURRIER, chargée de recherches au CNRS (Lyon) ;
M. Antoine HERMARY, professeur à l'Université de Provence ;
Mme Maria IACOVOU, professeur à l'Université de Chypre.

REMERCIEMENTS

L'accomplissement de ce travail n'aurait pas été possible sans le support de nombreuses personnes et institutions.

Je souhaite remercier en premier lieu mes directeurs de thèse : C. Ampolo, qui a orienté et suivi mes études dès mon entrée à l'École Normale de Pise, et qui m'a transmis son amour pour l'histoire de l'Antiquité, ses méthodes et ses difficultés ; J.-C. Decourt, qui m'a accueillie et guidée dans mon aventure française, en m'aidant et en m'encourageant sans épargner son temps et son attention. Je souhaite également remercier les membres du jury pour avoir accepté de lire et commenter cette synthèse, en l'améliorant par leurs conseils et critiques : A. Hermary, qui non seulement est rapporteur de cette thèse, mais qui m'a aussi accueillie sur le chantier de la fouille d'Agios Tychonas-*Asvestoton*, et qui a toujours montré le plus grand intérêt pour mes recherches ; M. Iacovou, qui m'a fait bénéficier de nombreuses remarques et observations, ainsi que de son aide précieuse, et cela non seulement à l'occasion de son rapport de thèse ; M.G. Amadasi, pour sa disponibilité et son intérêt.

D'autres nombreuses personnes ont suivi et encouragé mon travail, et m'ont permis, par leur conseils, leurs critiques et leur amitié, de l'améliorer : F. Battistoni, C. Carusi, D. Erdas, B. Lietz, A. Magnetto, A. Russo, et toute l'équipe du LILA (Laboratoire Nenci) ; G. Traina et P. Carlier (que je cite avec émotion), pour m'avoir invitée à présenter mes travaux en cours lors de séminaires d'enseignement et recherche ; A. Carbillet, N. Denninger, A. Flammin, A. Georgiadou, S. Lejeune, F. Maltomini, A. Rabot et A. Satraki, pour leur présence et leur écout amical.

Plusieurs institutions ont supporté, par d'aides matérielles ou financières, mon activité de recherche : la Fondation Les Treilles, qui m'a attribué son prix 2010 pour la Préhistoire/Archéologie ; la Fondation Leventis, qui m'a accordé son support pour deux années ; la Région Rhône-Alpes, qui a encouragé et soutenu mon projet de co-tutelle ; l'École française d'Athènes, qui m'a permis de bénéficier de ses structures et de sa bibliothèque pendant deux mois. J'ai pu également profiter de l'accueil et du soutien de la Freie Universität de Berlin et de l'École Normale Supérieure de Lyon. Je tiens aussi à remercier de tout cœur les personnels de la Scuola Normale Superiore (R. Greco, M. Landucci, E. Terzuoli, A. Vettori) et de la Maison de l'Orient (M. Fabre, N. Mollon, C. Cohen), pour leur efficacité et leurs sourires.

Pour tout le temps et le travail qu'elle m'a dédié, pour l'amitié, la patience et les encouragements toujours généreux, pour son accueil au sein de la mission de Kition et pour toutes les (innombrables) suggestions, corrections, critiques, aides, je souhaite enfin exprimer toute ma reconnaissance à S. Fourrier : avec l'espoir de ne la décevoir jamais dans la confiance qu'elle m'a accordée.

AVERTISSEMENT

Toutes les dates sont à comprendre par défaut av. J.-C., sauf indication contraire.

L'orthographe des noms et des toponymes peut paraître parfois fluctuante :

- Les noms et les termes grecs anciens sont normalement translittérés, mais pour les noms les plus courants (noms de lieux bien connus ; noms de personnages mythiques ou historiques célèbres) j'ai préféré la forme francisée.
- J'ai transcrit les termes et les noms grecs modernes selon les normes actuelles, mais avec des exceptions pour les noms consacrés par l'usage : par ex, Palaepaphos et non pas Palaipafos.
- Pour les termes (toponymes, anthroponymes) issus des langues sémitiques, l'usage l'a emporté sur l'application rigide d'une règle : ainsi, si certains noms apparaissent dans le texte sous leur forme francisée (par ex. les noms des souverains assyriens, ou les toponymes bibliques) et d'autres (certains anthroponymes ou théonymes phéniciens) sous leur forme vocalisée d'usage, ce n'est que par souci de clarté et de lisibilité.

La chronologie archéologique de référence est, pour Chypre, la suivante :

Bronze Récent	I	1600 – 1450
	II	1450 – 1200
	III	1200 – 1050
Chypro-Géométrique (CG)	I	1050 – 950
	II	950 – 900
	III	900 – 750
Chypro-Archaique (CA)	I	750 – 600
	II	600 – 480
Chypro-Classique (CC)	I	480 – 400
	II	400 – 310
Hellénistique		310 – 30

INTRODUCTION

L'étude de Chypre à l'âge du Fer connaît un nouvel essor depuis quelques années. Après la synthèse magistrale d'E. Gjerstad, publiée en 1948¹, qui a influencé bien des générations de savants et d'archéologues, une nouvelle vague de recherches s'est intéressée, depuis la fin des années quatre-vingt, aux périodes géométrique, archaïque et classique, pour en mettre en lumière les aspects de continuité et de rupture par rapport aux époques précédentes, et les enjeux historiques et culturels. L'époque des royaumes, caractérisée par des formes d'organisation politique originales et par l'élaboration d'identités culturelles à l'échelle régionale, a reçu, depuis le colloque de Londres de 1988, organisé par V. Tatton-Brown², une attention croissante, qui s'est concrétisée en un certain nombre d'ouvrages individuels et collectifs : l'article long de P.J. Stylianou, de 1992 ; la synthèse de A.T. Reyes, publiée en 1994 ; le colloque ASOR de 1997 ; le colloque de Lyon en l'honneur de M. Yon, de 2002 ; l'ouvrage de S. Fourrier sur les styles coroplastiques, de 2007³ - pour ne citer que les principaux.

Mon travail s'insère dans le cadre de cet intérêt renouvelé pour la civilisation chypriote de l'époque des royaumes, et elle vise à mettre en valeur une catégorie de sources parfois négligées, et souvent utilisées de manière acritique : les sources textuelles. Qu'il s'agisse d'inscriptions en langue grecque, phénicienne ou akkadienne, de passages d'auteurs grecs ou latins, ou de versets bibliques, les sources textuelles concernant Chypre à l'âge du Fer sont particulièrement difficiles à exploiter, en raison de leur caractère souvent très allusif, et de la variété de langues (et donc de contextes culturels) dans lesquelles elles ont été rédigées. Souvent forcées pour illustrer des interprétations préconçues, les sources textuelles ont été longtemps utilisées comme des données intangibles, que les résultats des fouilles devaient forcément confirmer. C'est particulièrement vrai des textes grecs renseignant sur les origines mythiques des principaux centres chypriotes d'époque historique, mais on pourrait citer également, comme exemples de documents qui ont été sur- ou mal interprétés, l'inscription chyro-syllabique de la tablette d'Idalion (*ICS*² 217), et les nombreux documents (en premier lieu Isocrate) qui concernent la figure du roi de Salamine Euagoras – et la liste pourrait être bien plus longue.

La nécessité de reprendre et d'analyser sur des bases renouvelées la documentation épigraphique et littéraire concernant l'âge du Fer chypriote naît aussi du constat que cette documentation est encore très dispersée, et publiée de manière inégale. Si le recueil d'inscriptions chyro-syllabiques d'O. Masson⁴ reste encore irremplaçable, bien qu'il nécessite des mises à jour de plus en plus importantes en raison de la masse de nouveaux documents découverts⁵, aucun recueil comparable

¹ *SCE* IV 2.

² Tatton-Brown (éd.) 1989.

³ Stylianou 1992 ; Reyes 1994 ; le colloque ASOR de 1997 : *BASOR* 308 (1997) ; le colloque de Lyon : *CCEC* 32 (2002) ; Fourrier 2007b.

⁴ *ICS*².

⁵ Dans son ouvrage très récent (Egetmeyer 2010), M. Egetmeyer consacre une partie importante au répertoire des inscriptions chyro-syllabiques (en syllabaire chyro-grec, pour employer la terminologie de l'auteur) connues à ce jour ; même s'il s'agit de la mise au point la plus systématique et la plus complète

n'existe pour les documents phéniciens de Chypre, même si le gros corpus des inscriptions de Kition est désormais utilement rassemblé dans *Kition-Bamboula V*. Il existe, certes, des recueils partiels, par site, des documents textuels relatifs à certains des principaux royaumes de l'île : pour Kition⁶, Amathonte⁷, Salamine⁸, mais aussi (seulement en ce qui concerne les inscriptions) pour Kourion⁹, et pour des sites majeurs de Paphos¹⁰. Mais ces recueils, qu'il faut mettre nécessairement à jour au moins avec les nouvelles découvertes de documents épigraphiques, ne couvrent qu'une partie des royaumes chypriotes, et présentent, c'est inévitable, des différences notables dans l'étude et dans l'interprétation de certains documents (un cas évident : les listes assyriennes des royaumes chypriotes, et les multiples interprétations des toponymes Nuria/e et Qarthadasht).

Les sources littéraires concernant Chypre – l'île dans son ensemble, mais aussi les différents royaumes – ont été aussi rassemblées, en plusieurs volumes thématiques, par K. Hadjioannou, *Η Αρχαία Κύπρος εις τας Ελληνικάς πηγάς*¹¹. Cet ouvrage monumental, extrêmement utile, n'est toutefois pas de maniement commode, et le fait qu'il soit en grec moderne n'a sans doute pas facilité sa diffusion. D'autres recueils, anglophones, ont essayé de combler la lacune, mais avec des résultats peu satisfaisants¹².

Rassembler et étudier les sources textuelles sur l'âge du Fer chypriote demande donc de puiser à ces recueils partiels, mais aussi aux publications de fouille, à la *Chronique* du BCH, aux nombreux rapports préliminaires et articles ponctuels. Des choix s'imposent : non seulement du point de vue des limites chronologiques du matériel étudié, mais aussi de la méthode à utiliser, dans l'étude des inscriptions aussi bien que des textes littéraires.

Les limites chronologiques : l'âge du Fer, avant l'époque perse

L'âge du Fer chypriote couvre un laps de temps qui correspond, grosso modo, à la période d'existence des royaumes autonomes. Même si la chronologie de la fondation des royaumes ne fait pas l'unanimité entre les spécialistes, les opinions se partageant entre la période géométrique (ou même avant) et la fin du VIII^e s., il paraît évident que, quelle que soit l'interprétation historique qu'on donne de la période géométrique chypriote (et je crois qu'elle correspond bien à ce que M. Iacovou considère comme « horizon de fondation » des royaumes)¹³, elle constitue le nécessaire prélude à la période archaïque, mieux documentée par les sources. Mais où fixer la limite chronologique supérieure ? La division entre âge du Bronze et âge du Fer, fragile comme

dont on dispose à ce sujet, ce répertoire ne prétend pas être un corpus (v. *ibid.*, 574), et son utilisation, désormais indispensable, complète mais ne remplace pas la consultation des ICS².

⁶ *Kition-Bamboula V*.

⁷ *Amathonte I* (mais ce recueil n'inclut pas les inscriptions d'Amathonte).

⁸ *Salamine de Chypre X* (textes littéraires) et *XIII* (inscriptions).

⁹ Mitford *IK*.

¹⁰ *Kouklia-Paphos* (inscriptions de Kouklia-Marchello) et *Rantidi-Paphos* (inscriptions de Rantidi).

¹¹ *ΑΚΕΠ Α' ζ'*.

¹² Wallace – Orphanides 1990 (textes littéraires) ; Knapp (éd.) 1996 (sources orientales).

¹³ Iacovou 2002.

toute périodisation, est d'autant plus critiquable dans le cas de Chypre, où aucune véritable solution de continuité n'existe, et où le premier âge du Fer montre des éléments de continuité remarquables avec la période précédente¹⁴. En ce qui concerne les sources épigraphiques, même une césure évidente comme l'introduction de la langue grecque ne coïncide pas avec une rupture, mais, au contraire, s'insère dans une continuité – celle de l'écriture – que des interprétations récentes voudraient encore plus radicale¹⁵.

La limite chronologique supérieure de cette étude apparaîtra donc un peu floue, mais ce n'est que la conséquence d'une évolution historique qui privilégie les transitions lentes, la continuité, les transformations perceptibles seulement sur de longues périodes, aux ruptures et aux césures telles qu'on en connaît, par exemple, sur le continent grec. S'il est évident que les inscriptions en chypro-minoen sont donc à exclure d'un répertoire sur l'âge du Fer chypriote (mais avec la prudence qu'impose l'interprétation de l'*obelos* d'Opheltas), on ne peut pas en dire autant des documents mentionnant Alashiya, nom de Chypre à l'âge du Bronze qui semble disparaître par la suite, mais qui en réalité survit sous des formes moins facilement reconnaissables, et pourtant bien réelles¹⁶. Si l'on exclut donc bien évidemment de la documentation toute la correspondance entre le roi d'Alashiya et le roi d'Ougarit ou le pharaon d'Égypte, le royaume d'Alashiya n'est pourtant pas absent des sources étudiées ici, car en plein milieu du XI^e s. ou même après, à peu près à la même époque où Opheltas était enseveli à Paphos avec son *obelos* inscrit en grec en écriture syllabique (I A 31 : première attestation épigraphique de l'hellénisation progressive de l'île), l'*Histoire d'Ounamon* situait une partie des mésaventures du malheureux agent d'Amon dans le royaume d'Alashiya, réputé pour sa justice, et gouverné par la reine Hatiba (I E 2). La transition est imperceptible, trancher est difficile : même une approche très rigoureuse se heurte à l'ambiguïté de certains documents, qui demandent une analyse au cas par cas.

La limite chronologique inférieure est plus nette : on a choisi d'arrêter l'analyse au moment de l'entrée de Chypre dans l'empire perse, en acceptant la chronologie basse (525) fixée par H.J. Watkin¹⁷. Ce choix repose sur le fait que l'inclusion des royaumes chypriotes dans l'empire, sans marquer de manière sensible et immédiate la civilisation matérielle de l'île, est en revanche bien visible dans la documentation écrite : les Grecs, auparavant indifférents ou mal renseignés sur l'histoire de Chypre, commencent, à partir de 525, à prêter une attention majeure à ce terrain d'affrontement privilégié entre l'hellénisme et l'Orient. Les sources textuelles changent alors non seulement d'un point de vue quantitatif (davantage de textes historiques ; documentation épigraphique qui devient, avec l'époque classique, relativement abondante), mais aussi d'un point de vue qualitatif (monnayages des royaumes ; quelques inscriptions publiques et officielles) : 525 paraît donc une limite raisonnable, plus que la fin de l'époque archaïque en termes archéologiques (vers 480), qui se situe en revanche en plein cœur d'une période de rapports intenses de l'île avec Athènes d'un côté, et l'empire perse de l'autre.

¹⁴ Iacovou 2001, 86-87 ; Knapp 2008, 281.

¹⁵ V. ad I A 31.

¹⁶ V. I E 3, et la bilingue de Tamassos (ICS² 216, IV^e s.) avec dédicace à RŠP ʾLHYTS/ Ἀπόλλων Ἀλασιώτας.

¹⁷ Watkin 1987.

La précision relative de la limite chronologique inférieure ne permet toutefois pas d'éviter toutes les difficultés : les premières émissions monétaires connues par exemple, celles d'Idalion et d'Euelthōn de Salamine, sont difficiles à dater avec précision, mais elles ne sont pas forcément postérieures à l'entrée de l'île dans l'empire perse ; également, des documents datés plus largement de la période CA II ou du VI^e s. (par exemple, les ensembles importants de Kouklia-*Marchello*, I A **38**, ou de Rantidi, I A **43**) peuvent être inclus ou non dans le corpus, selon l'interprétation qu'on en donne. L'analyse au cas par cas permet de justifier les choix, les omissions et les inclusions : il est évident que toute application rigide d'une règle est difficile, et il existe une marge d'erreur qui ne préjuge pas, on l'espère, la validité des conclusions générales.

L'application d'une règle est d'ailleurs encore plus difficile en ce qui concerne la documentation littéraire. Si l'établissement d'une chronologie pour les inscriptions ou pour les monnaies est parfois difficile, les textes littéraires présentent, de ce point de vue, des incertitudes encore majeures, et souvent seule l'interprétation permet de trancher. En raison de ces difficultés, aucune des conclusions proposées n'a la prétention d'être définitive, et l'apport de nouveaux éléments, aussi bien que l'étude renouvelée des documents anciens, pourront peut-être conduire, dans l'avenir, à des conclusions partiellement différentes.

Il a paru pourtant essentiel, au moment de l'établissement d'un corpus, de se tenir de manière plus ou moins stricte aux limites chronologiques fixées, afin que la documentation rassemblée et analysée soit éventuellement exploitable aussi pour d'autres finalités que celles de cette étude. Mais le but étant ici d'établir une description des royaumes chypriotes archaïques fondée sur les sources textuelles, on a fait largement référence, dans la partie de synthèse, à des documents (épigraphiques, littéraires, numismatiques, archéologiques) non inclus dans le corpus. Cette incohérence apparente s'explique par une considération : dans la recherche des éléments et des thèmes – iconographiques, linguistiques, artistiques – qui fondent l'identité de chaque royaume, les sources postérieures peuvent fournir des indices qui, interprétés avec prudence, permettent d'éclairer des périodes plus anciennes et moins bien documentées. Les monnayages, avec des types iconographiques à valeur identitaire, illustrent des choix qui sont, souvent, plus anciens ; certains documents officiels d'époque classique, comme la tablette d'Idalion (*ICS*² 217), ou l'inscription de l'acropole de Kourion (*ICS*² 180b), renseignent sur des éléments institutionnels qui n'étaient certainement pas le résultat d'innovations récentes ; les données linguistiques enregistrées par les inscriptions d'époque classique – les termes *wanax*, *themis*, *basileus*, *polis*, etc. – remontent à l'époque de l'hellénisation de l'île, et donc à la période de naissance des royaumes ; etc.

Ainsi, si l'étude présentée ici s'articule en deux parties, la première de synthèse, la deuxième de corpus, on ne peut pas dire que l'une résulte mécaniquement de l'analyse de la documentation rassemblée dans l'autre : car la synthèse, même en reposant sur l'étude des sources archaïques, prend également en compte les données issues d'autres témoignages (de types et de périodes différents), et en proposant une interprétation historique complexive elle permet d'éclairer les conditions culturelles dans lesquelles ces sources ont eu origine.

L'approche des documents : description, lecture, traduction, analyse

La documentation analysée dans le corpus se compose d'inscriptions, en différentes langues et écritures, et de textes littéraires grecs et latins, ainsi que de quelques passages bibliques.

Les inscriptions étudiées sont toutes publiées. Pour chaque document, on fait donc référence aux données de la publication, notamment en ce qui concerne la description du support de l'inscription (lieu de conservation, numéro d'inventaire, dimensions de l'objet). Certains documents, plus faciles d'accès, ont été examinés directement, mais il était impossible de le faire pour la totalité des inscriptions en raison de leur quantité, et de la dispersion du matériel dans de nombreuses collections autour du monde. L'analyse autoptique des inscriptions, certainement préférable, n'était d'ailleurs pas toujours indispensable, puisqu'on a pu en général faire référence, pour la grande majorité de documents, à de bonnes photographies publiées.

La transcription des inscriptions a été toujours vérifiée à partir des photographies et dessins disponibles, cela non seulement pour les documents en écriture syllabique et phénicienne, mais aussi pour les textes akkadiens, et les ostraca en hébreu. Seuls les documents égyptiens, peu nombreux, n'ont pas été réétudiés sur l'original hiéroglyphique. Tous les documents – non seulement les inscriptions, mais aussi les textes littéraires et les passages bibliques – ont été retraduits de la langue originale, et la traduction adhère autant que possible à la lettre du texte, à la limite même de la maladresse : car le but n'est pas de fournir des traductions élégantes, mais de rendre accessibles et autant que possible transparents des documents parfois difficiles, normalement à la portée des seuls spécialistes.

Le commentaire s'arrête sur des questions d'interprétation du texte, de présentation de l'œuvre (dans le cas d'un passage littéraire), ou sur d'autres éléments utiles à la lecture historique du document. Ainsi, les problèmes philologiques d'établissement du texte (particulièrement denses et difficiles pour certains documents grecs, et bien-sûr pour la Bible) n'ont été mentionnés que lorsqu'ils étaient significatifs pour l'interprétation historique. En général, le commentaire n'épuise pas l'ensemble des problèmes ou des éléments de réflexion posés par le document : il se limite à faire le point sur certaines questions de détail, tout en renvoyant à la synthèse pour l'interprétation générale, et à la bibliographie pour les aspects qui n'intéressent pas directement cette étude. Les index sont conçus pour aider à repérer les passages où chaque document est discuté ou utilisé, cela non seulement pour les textes du corpus, mais aussi pour les nombreux autres documents auxquels on fait référence dans l'étude de synthèse.

La nécessité de rassembler et étudier toute la documentation concernant l'âge du Fer chypriote avant la période perse en suivant le fil conducteur de certaines problématiques principales est d'autant plus impérative que les natures très diverses de cette documentation rendent particulièrement difficile le rapprochement des données, et la comparaisons des résultats d'analyse. Il est difficile de mettre en relation les éléments issus de l'étude des passages bibliques mentionnant le pays de Kittîm avec les légendes de fondation grecques des villes chypriotes, ou avec les inscriptions

historiques akkadiennes. Ainsi, dans l'exploitation de ces sources, on a choisi de prêter une attention particulière à certaines thématiques, qui articulent également l'étude de synthèse : la nature et le fonctionnement des royautes chypriotes archaïques ; les éléments identitaires propres à chaque royaume ; les données historiques portant sur l'origine et le développement des royaumes ; les éléments renseignant sur la structure linguistique, ethnique et sociale ; le rapport avec le territoire, et l'extension de chaque royaume à l'échelle régionale.

La disparité des résultats qui dérivent de cette analyse est directement liée à la non-homogénéité des sources, textuelles et archéologiques ; le nombre de questions qu'il est indispensable de poser, mais pour lesquelles on n'a aucune réponse définitive, est très élevé. Le but de cette étude est de présenter une manière d'exploiter des sources difficiles, d'interroger des documents, pour arriver à appréhender un passé trop souvent troublé par les quêtes identitaires du présent.

HISTOIRE CRITIQUE DE LA RECHERCHE ET DES DEBATS EN COURS

L'étude de Chypre à l'âge du Fer a une longue histoire, qui plonge ses racines dans l'activité des premiers voyageurs et collectionneurs d'antiquités au XIX^e s., tels les fameux frères Luigi et Alessandro Palma di Cesnola, ou les français Melchior de Vogüé et Georges Colonna-Ceccaldi, et des premiers archéologues et historiens, tels Max Ohnefalsch-Richter, Eugen Oberhummer, John L. Myres et George Francis Hill.

Bien que les travaux des ces personnages soient toujours indispensables, et une source constante d'information et de détails sur des documents, des objets ou des sites désormais disparus ou inaccessibles, il est hors de doute que la publication par Einar Gjerstad, en 1948, de la deuxième partie du quatrième volume des résultats des fouilles suédoises effectuées dans l'île, consacrée aux périodes géométrique, archaïque et classique, a constitué un renouvellement radical et un véritable acte de fondation de l'étude scientifique de l'âge du Fer à Chypre, dans sa civilisation matérielle aussi bien que dans son histoire événementielle et politique. C'est donc à l'ouvrage de Gjerstad que toutes les études parues par la suite se réfèrent, et la synthèse de l'archéologue suédois est encore un point de référence indispensable pour toute nouvelle lecture de l'histoire de Chypre à cette période.

On esquissera donc un rapide tableau des contributions les plus significatives pour notre sujet d'étude parues avant 1948¹, pour nous concentrer ensuite sur les publications qui ont suivi l'ouvrage de Gjerstad, et qui en ont mis en discussion, au cours de soixante ans, l'architecture interprétative.

La longueur de ce chapitre, ainsi que l'abondance de citations tirées des ouvrages fondamentaux, s'explique par la nécessité de faire le point sur un parcours historiographique très riche, caractérisé par une articulation de nuances qui sont parfois très difficiles à saisir. Il va de soi qu'une étude intégralement dédiée à l'historiographie sur Chypre archaïque serait désormais vraiment la bienvenue. À défaut d'une étude de ce genre, il nous a paru essentiel d'esquisser un tableau de l'histoire des études sur Chypre archaïque avec un certain nombre de détails, qui permettent d'en éclairer le cheminement.

Avant Gjerstad : voyageurs, collectionneurs, archéologues, historiens

La naissance de l'archéologie chypriote, qu'on date du milieu du XIX^e s.², a été précédée et, en quelque sorte, préparée par les observations occasionnelles de nombreux voyageurs qui, au Moyen Âge et surtout à l'époque moderne, ont visité l'île (sous contrôle ottoman depuis 1571) souvent au cours de longs parcours de pèlerinage

¹ Un compte rendu détaillé des expéditions et découvertes à Chypre, de 1800 à 1960, est présenté sous forme de liste chronologique dans *ICS*², 18-29. V. aussi les nombreux articles qu'O. Masson a consacré à l'histoire des études sur Chypre, dans le *BCH* et surtout dans le *CCEC*, ainsi que, plus spécifiquement sur la recherche française à Chypre, Yon (éd.) 1993.

² Même si on parle de « fouilles vénitiennes » à Chypre au XVI^e s., on doit adopter pour cette expression les réserves avancées par Hermary 1985, 29 : « j'entends par là [c.-à-d., les recherches archéologiques vénitiennes] des entreprises qui, sur le modèle de ce qui se passait alors à Rome, étaient guidées par la curiosité historique et artistique » ; v. aussi Grivaud 1986 ; Hermary 1990b, 7-8.

en Orient³. Leurs récits constituent une importante source pour l'identification de sites anciens et de ruines parfois disparues ou gravement endommagées dans les siècles suivants. La lecture de ces documents (correspondances, rapports ou carnets de voyage, etc.), n'est pas sans intérêt pour l'étude de l'histoire de Chypre ancienne⁴ : certains documents, tels les plans des sites réalisés par plusieurs voyageurs, ou encore les copies des inscriptions phéniciennes vues à Larnaca par Richard Pococke lors de son voyage dans l'île en 1738, et aujourd'hui disparues⁵, nous permettent d'accéder à des données autrement perdues. Néanmoins, à l'exception de ces éléments sporadiques issus de l'observation directe, bien que scientifique, de l'île, toute connaissance de Chypre ancienne avant le milieu du XIX^e s. se fondait essentiellement sur la lecture des auteurs grecs et latins, et de la Bible. C'est en s'appuyant sur ces seules sources que le cartographe français Pierre Moullart-Sanson publia, en 1718 à Paris, une carte des royaumes chypriotes qui frappe par son originalité dans le cadre de la cartographie de l'époque, mais qui n'est rien de plus qu'un chapitre fort singulier de l'histoire des études sur Chypre à l'époque des royaumes⁶.

À partir du milieu du XIX^e s., la présence de diplomates et savants des grandes puissances occidentales (France, Grande Bretagne, Allemagne, États-Unis) dans l'île devient de plus en plus forte ; ces personnages, poussés par le désir de prestige et d'acquisition de grandes collections d'antiquités, aussi bien que, parfois, par un intérêt sincère pour l'île, sa civilisation et son histoire, sont de manière différente à l'origine des collections chypriotes des principaux musées européens (Louvre, British Museum, Vorderasiatisches Museum, Cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale de France, etc.) et américains (Metropolitan Museum)⁷. À cette époque, il est encore impossible de distinguer entre collectionneurs, chasseurs d'antiquités, archéologues et savants⁸ : chacun des personnages qui intervinrent à Chypre avant la fin du XIX^e s. possédait, mélangés en proportions différentes pour chacun d'entre eux, certains aspects de toutes ces figures. Si le consul américain Luigi Palma di Cesnola est le plus tristement célèbre, d'autres collectionneurs, scientifiquement plus doués, sont également à l'origine du départ d'un grand nombre d'antiquités chypriotes vers l'Europe : Melchior de Vogüé, qui rassembla la plus grande partie de la collection chypriote du Louvre⁹, ou le duc Honoré Albert de Luynes, découvreur de la tablette

³ V. en général Serghidou 2001.

⁴ Une sélection encore très utile d'extraits de récits de voyage et de descriptions de l'île se trouve dans Cobham 1908 ; la bibliographie à la fin du volume (p. 481-518) est toujours précieuse pour tout ce qui a paru concernant l'histoire et l'archéologie de Chypre avant le début du XX^e siècle.

⁵ Publiées dans son ouvrage *A Description of the East and Some Other Countries. II, Observations on Palestine, Syria, Mesopotamia, Cyprus and Candia*, Londres 1745 ; v. *Kition-Bamboula V*, 155 et 172-173.

⁶ Masson – Hermary 1992, 23-25 ; Iacovou 2000 et 2004. Un autre épisode curieux de l'histoire de l'érudition sur Chypre à l'époque des royaumes, est constitué par le monnayage chypriote imaginaire inventé par le numismate néerlandais Hubert Goltz au XVI^e s. : v. Masson – Amandry 1990.

⁷ Balandier 2001.

⁸ V. à ce propos Oberhummer 1925, 79 : « Die archäologische Forschung von K. leidet bis heute [c.-à-d. en 1925] unter dem Übelstand, daß dieselbe praktisch zum großen Teil in den Händen von Sammlern und Dilettanten lag und geschulte Archäologen der Insel meist nur vorübergehende Aufmerksamkeit gewidmet haben. Auch die seit der englischen Verwaltung planmäßiger durchgeführten Ausgrabungen dienten mehr der Ausbeute für Museen als der Kenntnis des kyprischen Altertums und ließen besonders die Topographie vielfach leer ausgehen ».

⁹ Oberhummer 1925, 79-80 ; Caubet 2001, 144-145.

d'Idalion et d'un grand nombre d'objets chypriotes conservés au Cabinet des Médailles, ne sont que des exemples bien connus.

Il n'est pas inutile de présenter ici une brève liste (en suivant un ordre chronologique approximatif) des acteurs principaux de ces premières, plus « primitives » phases de l'archéologie chypriote¹⁰. Certains d'entre eux ont eu un rôle fondamental dans la transmission de documents qu'on analysera dans la suite de cette étude : connaître le cadre historique et les quelques références fondamentales relatives à leur activité peut donc nous aider à mieux comprendre les circonstances de découverte des objets, et les raisons pour lesquelles la documentation relative laisse parfois beaucoup à désirer.

Ludwig Ross (1806-1859), savant et épigraphiste allemand, est parfois considéré le premier véritable archéologue à avoir visité l'île, en 1845¹¹. On lui doit la découverte des sites du sanctuaire d'Apollon Hylatēs à Kourion et de Tamassos, ainsi que la donation au musée de Berlin du premier noyau de ses collections chypriotes¹². Il fut aussi responsable de l'achat et de l'envoi au Musée de Berlin de la stèle de Sargon II, découverte depuis peu à Larnaca.

Demetrios Pierides (1811-1895), érudit chypriote¹³, est à l'origine de la collection d'antiquités qui porte son nom, qui fut continuée par ses fils et petit-fils, et qui est maintenant conservée essentiellement à Larnaca (au Musée de la Fondation Pierides)¹⁴ et à Nicosie (au Musée de la Collection George et Nefeli Gjabra Pierides)¹⁵.

Le duc *Honoré Albert de Luynes* (1802-1867) est, avec *Louis de Mas Latrie* (1815-1897), responsable de l'entrée au Cabinet des Médailles et des Antiques de la Bibliothèque Nationale de France de la plus grande partie de sa collection d'antiquités chypriotes¹⁶. La pièce sans doute la plus connue et la plus importante, la tablette d'Idalion, fut achetée par le duc de Luynes en 1850-1851 : elle avait été trouvée par des paysans, avec un lot de bronzes, dans le sanctuaire d'Athéna sur l'acropole ouest d'Idalion ; la publication de l'ouvrage *Numismatique et inscriptions cyprïotes*, par le duc de Luynes lui-même, en 1852, constitue l'acte de naissance de l'épigraphie chypriote¹⁷.

Louis de Clercq (1836-1901), avec l'achat des objets chypriotes rassemblés dans les années précédentes par le chancelier du consulat de France à Beyrouth Antoine Péretié, crée le noyau de la collection De Clercq¹⁸, entrée au musée du Louvre et au Cabinet des Médailles en 1967 grâce à la donation du comte Henri de Boisgelin (héritier de la collection)¹⁹.

¹⁰ V. en général Tatton-Brown (éd) 2001 et Rogge (éd) 2009.

¹¹ Oberhummer 1925, 79 : « Als erster Archäologe von Fach bereiste Ross die Insel 1845 ».

¹² Son voyage est décrit dans l'ouvrage *Reisen nach Kos, Halikarnassos, Rhodos und Cypern*, Halle 1852 (*Reisen auf den griechischen Inseln IV*). V. Masson – Hermary 1988a ; Mehl 2009b.

¹³ Marangou 2000, 23-24, 35 ; Tatton-Brown 2001, 169.

¹⁴ Catalogue de la collection : Karageorghis 1973b.

¹⁵ Catalogue : Karageorghis 2002a.

¹⁶ Sur la naissance de la collection et la mission de Mas Latrie v. Amandry *et alii* 1987 et O. Masson dans *BnF collection chypriote*, 21-22. Sur la place occupée par les érudits français dans l'origine de l'archéologie chypriote, v. Hermary 2009b.

¹⁷ V. *ICS²*, 48-51, avec un aperçu sur l'histoire du déchiffrement du syllabaire chypriote (v. aussi Masson 1991c et 1991d).

¹⁸ Publiée en sept volumes entre 1885 et 1911 : *Collection de Clercq. Catalogue*, Paris.

¹⁹ Sur cela v. Le Rider – Seyrig 1967, 7-8.

En 1862 *Melchior de Vogüé* (1829-1916), à la demande d'Ernest Renan, conduit avec William Waddington (1826-1894) et Edmond Duthoit (1837-1889) des fouilles et des recherches archéologiques à Chypre. Les objets issus de cette mission vont constituer le noyau des collections chypriotes du musée du Louvre²⁰.

Robert Hamilton Lang (1836-1913) rivalise en qualité d'archéologue amateur, au cours des années soixante et soixante-dix du XIX^e s., avec Luigi Palma di Cesnola sur le terrain de l'île²¹. Il fouille à Idalion²², où il trouve la fameuse bilingue *ICS² 220 – CIS I 89* (dédicace du prince/*wanax* phénicien Baalrôm à Resheph Mikal/Apollon Amyklos : elle permit le premier déchiffrement du syllabaire chypriote par l'assyriologue George Smith²³), et aussi à Pyla²⁴ ; les objets trouvés vont constituer le noyau de la collection chypriote du British Museum²⁵.

Parmi les collectionneurs et amateurs français d'antiquités chypriotes, *Georges Colonna-Ceccaldi* (1840-1879), ayant voyagé extensivement à Chypre entre 1866 et 1877, constitue un personnage de premier plan, et aussi un témoin précieux des activités contemporaines du consul Cesnola²⁶.

Luigi Palma di Cesnola (1832-1904), consul des États-Unis à Chypre entre 1865 et 1876, est passé dans l'histoire de l'archéologie chypriote comme le plus désinvolte et le moins scientifique parmi les archéologues amateurs et les collectionneurs du XIX^e s. Sa collection, d'une richesse et d'une qualité impressionnantes²⁷, a été rassemblée sans aucun souci de documentation scientifique, ce qui constitue une perte inestimable pour notre connaissance de l'histoire de l'île. Le profit étant l'un de moteurs de son activité de pillage systématique, il vendit sa collection au Metropolitan Museum entre 1874 et 1876, et il devint ensuite directeur du même musée en 1879. Les objets de la collection Cesnola proviennent des sites principaux de l'île, Idalion, Golgoi et Kourion étant parmi les plus extensivement fouillés ; sa personnalité complexe et difficile à comprendre, qui suscite des critiques et de l'ironie, ainsi que son activité « archéologique », qu'il décrit en mêlant toujours la réalité avec la fantaisie²⁸, ont fait l'objet de nombreuses études, auxquelles il faudra faire référence pour toute analyse détaillée de plusieurs de ses découvertes, vraies ou fausses²⁹.

²⁰ Sur la mission de Vogüé v. Bonato 1998, 1999a, 2000, 2001a, 2001b ; v. aussi Masson 1971a, 307-310 ; Foucart-Borville 1985 ; Hermary 1988 ; Bonato 1999b ; Cassimatis 2001 ; Severis 2001. Pour une esquisse de l'histoire des collections chypriotes du Louvre v. Caubet 1985 et 2001, Fontan 2007.

²¹ Marangou 2000, 44-50 ; Challis 2008, 163-164.

²² V. à ce propos Tatton-Brown 2002, et aussi Masson 1968, 386-402 (Kypriaka VII).

²³ *ICS²*, 48-49.

²⁴ Masson 1966a, 11-21 (Kypriaka II).

²⁵ Sur les origines de cette collection v. Tatton-Brown 1998.

²⁶ V. l'ouvrage *Monuments antiques de Chypre, de Syrie et d'Égypte*, Paris 1882 (réimpr. New York 2006). V. aussi Masson 1990c ; Marangou 2000, 53-55.

²⁷ Illustrée par l'ouvrage, en trois volumes, de Cesnola lui-même, *A descriptive Atlas of the Cesnola Collection of Cypriote Antiquities in the Metropolitan Museum of Art*, Boston – New York 1885-1903, la collection a fait l'objet d'une première étude scientifique par JOHN L. MYRES, *Handbook of the Cesnola Collection*, New York 1914 ; le nouveau catalogue raisonné, en cours de réalisation, a été précédé par la publication d'un choix d'œuvres, qui a accompagné l'ouverture des nouvelles salles chypriotes du Metropolitan Museum (Karageorghis 2000).

²⁸ Dans son ouvrage principal, *Cyprus, Its Ancient Cities, Tombs and Temples*, Londres 1877 (réimpr. Limassol 1991).

²⁹ V. surtout l'étude récente de Marangou 2000, avec bibliographie. V. aussi Masson 1984a, 77-83 (Kypriaka XVI), 1984b et 1984c, 1988 et 1989b, 1990d, 1994c, 1996b et Masson E. 2001 ; Chellis 2008, 166-170 ; Merrillees 2010.

Son frère, *Alessandro Palma di Cesnola* (1839-1914), a fouillé à son tour à Salamine entre 1876 et 1878³⁰, et il a rassemblé une collection d'antiquités qui a été ensuite plus ou moins dispersée³¹.

L'activité d'Alessandro Palma di Cesnola, qui coïncide avec l'installation des autorités anglaises dans l'île³², marque en quelque sorte la fin de la première phase de l'archéologie chypriote, caractérisée par la découverte de sites et d'objets très importants mais dépourvus de contexte scientifique de référence. Les Anglais, en s'opposant à toute activité archéologique non autorisée, ont régularisé et aussi contribué à orienter toutes les recherches sur l'île, ouvrant pour l'archéologie chypriote une période plus scientifique et plus systématique que la précédente, même si on est encore loin des standards actuels³³.

Les fouilles principales qui concernent l'île avant l'arrivée de la mission suédoise en 1927 sont en effet aussi l'œuvre d'un amateur, l'allemand *Max Ohnefalsch-Richter* (1850-1917) : mais à différence de ses prédécesseurs il a des mandats officiels, et il devient vite un archéologue assez méthodique et fiable³⁴. Néanmoins, les résultats de sa fouille la plus importante, à Tamassos, qui devaient faire l'objet d'une publication spécifique (*Idalion und Tamassos*), n'ont jamais été publiés³⁵, et son ouvrage principal *Kypros, die Bibel und Homer* (Berlin – Londres 1893), avec plusieurs autres publications³⁶, constitue une source très partielle, incomplète et dispersée pour la reconstitution de son activité archéologique. Il a fouillé à Kition (1879), à Chytroi et Voni (1883), à Idalion (1894)³⁷, à Tamassos (1885, 1889, 1894)³⁸, à Polis (1885-1886), et dans beaucoup d'autres sites de l'île³⁹, mais aucune de ses découvertes n'est documentée de manière satisfaisante.

On doit toutefois à M. Ohnefalsch-Richter, avec l'archéologue anglais *John L. Myres* (1869-1954), la rédaction en 1899 du premier catalogue du Musée de Chypre⁴⁰, qui avait ouvert ses portes une quinzaine d'années auparavant (en 1883)⁴¹. Même si les

³⁰ V. son ouvrage *Salaminia. The History, Treasures, & Antiquities of Salamis in the Island of Cyprus*, Londres 1882.

³¹ *ICS*², 24 n. 2 et 4 ; v. aussi Masson 1957b, 33-37 (« Appendice II, Notes sur la collection Lawrence-Cesnola »).

³² La « découverte » de l'île par les Britanniques, jusqu'en 1878 (quand ils en acquièrent l'administration) est décrite dans Edbury 2001 ; v. aussi Challis 2008, 160-175.

³³ Sur le cadre législatif et administratif de la recherche archéologique à Chypre avant et après l'administration britannique, v. Stanley-Price 2001, Wright 2001 et Given 2001 (avec une perspective post-coloniale).

³⁴ V. en général Buchholz 1989 et Matthäus 2009 ; v. aussi Krpata 1992, Fivel 1994 et 1996, Merrillees 2000, Brönnert 2001 et Violaris 2001.

³⁵ Les documents préparatoires de l'ouvrage, qui devait être repris et édité par A. Furtwängler (Oberhummer 1925, 115), ont été ensuite étudiés par H.-G. Buchholz (Masson – Hermary 1988b, 3).

³⁶ Fivel 1989.

³⁷ Sur cela v. Masson – Hermary 1988b.

³⁸ Sur Tamassos v. Masson 1964, 207-236 (Kypriaka I) ; Buchholz 1991. Sur la reprise (entre 1970 et 1981) des fouilles allemandes dans la nécropole royale de Tamassos v. Buchholz *et alii* 2002.

³⁹ V. par ex. Masson 1985b et 1986c (Ohnefalsch-Richter à Kouklia) ; Hermary 1990a (à Amathonte)

⁴⁰ JOHN L. MYRES – MAX OHNEFALSCH-RICHTER, *Catalogue of the Cyprus Museum*, Oxford 1899 (= Myres – Ohnefalsch-Richter 1899). Le seul catalogue du musée paru depuis est celui de P. DIKAIOS, *A Guide to the Cyprus Museum*, première édition en 1947, troisième et dernière édition en 1961 ; inutile de dire qu'un nouveau catalogue du musée serait une tâche des plus urgentes à accomplir aujourd'hui.

⁴¹ V. Stanley-Price 2001 et Merrillees 2005 (avec bibliographie).

premières phases de l'existence du musée ont été marquées par des difficultés et des problèmes de toute sorte⁴², sa création a constitué sans aucun doute un moment important dans la prise de conscience de la valeur historique et scientifique des antiquités chypriotes, non plus en tant qu'objets de collection et d'exportation, mais en tant que véritables témoignages sur le passé de l'île.

Les fouilles réalisées à Chypre avant la Grande Guerre ont été, à l'exception des activités de Max Ohnefalsch-Richter, essentiellement sous la responsabilité d'archéologues anglais⁴³ : E.A. Gardner et D.G. Hogarth (Cyprus Exploration Fund) à Kouklia (1888)⁴⁴, J.A.R. Munro et H.A. Tubbs (Cyprus Exploration Fund) à Polis (1889-1890)⁴⁵ et à Salamine (1890-1891)⁴⁶, A.S. Murray, A.H. Smith et H.B. Walters à Amathonte (1893-1894), H. B. Walters à Kourion (1895)⁴⁷, A.H. Smith à Salamine (1896)⁴⁸ ; John L. Myres a lui-même fouillé à deux reprises dans l'île, à plusieurs endroits : en 1894⁴⁹, et encore en 1913⁵⁰.

L'activité de voyageurs et savants continue dans l'île jusqu'aux années vingt, même si elle est considérablement réduite par rapport aux décennies précédentes, sans doute aussi à cause de la Loi des Antiquités (Antiquities Law), établie par le Gouvernement britannique en 1905, qui fixait pour la première fois des restrictions considérables à l'exportation des objets trouvés dans l'île⁵¹. Les découvertes clandestines en revanche se multiplient, et c'est par des pilliers, par exemple, que le site du sanctuaire de Rantidi est localisé en 1909⁵². Parmi les savants qui ont voyagé dans l'île pendant cette période, certains méritent d'être mentionnés :

- *Eugen Oberhammer* (1859-1944), géographe et historien allemand, a voyagé dans l'île à deux reprises, en 1887 et en 1891 ; son ouvrage sur Chypre, en deux volumes, est resté incomplet⁵³.
- *Paul Pedrizet* (1870-1938) a découvert et étudié à Amathonte, en 1896, les deux grandes inscriptions étéochypriotes ICS² 194 et 195⁵⁴ ;
- *Paul-Louis Couchoud* (1879-1959) a effectué, en 1902, un voyage dans l'île, pendant lequel il a acquis un certain nombre d'objets ensuite donnés au musée du Louvre : parmi ceux-ci, la tête de Bès et sa base avec dédicace phénicienne à Resheph⁵⁵ ;
- *Ernst Sittig* (1887-1955), épigraphiste allemand, a étudié plusieurs inscriptions syllabiques lors de son voyage dans l'île en 1913-1914⁵⁶.

⁴² Sur cela v. surtout Merrillees 2005.

⁴³ V. en général Steel 2001 et Tatton-Brown 2001.

⁴⁴ Résultats des fouilles publiés dans Gardner *et alii* 1888 ; v. aussi Hogarth 1889, sur l'exploration d'une partie de l'île menée par l'auteur après la fouille de 1888.

⁴⁵ Munro – Tubbs 1890, 1-82 ; Munro 1891.

⁴⁶ Munro – Tubbs 1891.

⁴⁷ V. Kiely 2009.

⁴⁸ Murray *et alii* 1900, 1-54 (Salamine), 56-86 (Kourion), 87-126 (Amathonte).

⁴⁹ Myres 1897.

⁵⁰ Myres 1940-1945a et b.

⁵¹ Karageorghis 1985, 1-2.

⁵² Sur la découverte et l'exploration du site v. ci-après, p. 250 et I A 43-44.

⁵³ E. OBERHAMMER, *Die Insel Cypern. Eine Landeskunde auf historischer Grundlage. Bd I. Quellenkunde und Naturbeschreibung*, München 1903 (= Oberhammer 1903) ; le second volume n'a jamais paru.

⁵⁴ Masson 1977a, 317-323 (Kypriaka X) ; Masson 1990e.

⁵⁵ Caubet *et alii* 1992 ; pour la dédicace, v. ci-après I C 23.

⁵⁶ Bibliographie dans ICS², 27.

Les érudits locaux sont aussi de plus en plus présents pendant cette période : certains d'entre eux, par exemple I.K. Peristianes ou Menelaos Markides, ont activement fouillé ou collaboré à des fouilles (I.K. Peristianes a assisté Robert Zahn lors des fouilles de Rantidi en 1910 ; Menelaos Markides, conservateur du Cyprus Museum entre 1912 et 1931, a assisté J.L. Myres en 1913, et a ensuite réalisé lui-même des fouilles à Polis en 1916-1918). D'autres, tels Athanasios Sakellarios ou I.K. Peristianes lui-même, ont publié des ouvrages qui ont constitué, et parfois constituent encore, des références utiles⁵⁷ ; il ne faut pas non plus oublier que la création du Cyprus Museum en 1883 est due essentiellement à l'effort auprès des autorités britanniques de certains érudits et intellectuels chypriotes de l'époque, parmi lesquels Demetrios Pierides⁵⁸.

Chypre dans les études d'histoire ancienne : entre le milieu du XIX^e s. et la Seconde Guerre mondiale

Pour avoir un panorama complet de la place occupée par Chypre dans l'histoire des études sur l'antiquité, avant l'étape fondamentale représentée par les recherches d'E. Gjerstad, il faut toutefois aussi observer de quelle manière les données issues de l'exploration archéologique et antiquaire de l'île étaient reçues et intégrées dans les ouvrages historiques contemporains. On considérera donc un nombre limité d'études historiques parues entre le milieu du XIX^e s. et la Seconde Guerre mondiale, en choisissant les ouvrages qui ont marqué le plus l'évolution des études sur l'antiquité et qui ont influencé, de manières différentes, la perception de Chypre dans ce milieu : sans prétendre à l'exhaustivité, ce rapide tableau devrait permettre de suivre les étapes principales qui ont fait passer Chypre, dans les études sur l'antiquité, d'une colonie phénicienne, à un véritable « avant-poste des Occidentaux »⁵⁹ en Méditerranée orientale.

La nécessité de contextualiser l'historiographie sur Chypre antique, et spécialement ses premières phases, répond à des exigences qui n'ont pas leur moteur principal dans l'érudition, ou dans le caractère exhaustif de la recherche. Depuis quelques dizaines d'années les études d'archéologie, mais plus spécifiquement les études d'archéologie s'attachant aux questions d'ethnicité en Méditerranée orientale, ont entrepris un vaste parcours de réflexion méthodologique qui se rattache au mouvement général de critique post-coloniale⁶⁰. Ces études, en ce qui concerne Chypre, sont à l'origine d'une série d'essais, issus essentiellement du monde académique anglo-saxon, visant à retrouver, dans l'histoire des recherches sur le passé le plus ancien de l'île, les traces des idéologies politiques qui ont marqué son histoire récente, de la fin de la période ottomane jusqu'à nos jours : idéologie coloniale d'abord, philhellénique et chypriote nationaliste ensuite⁶¹. Toute critique, qui contribue à éclairer des moments complexes non seulement de l'histoire, mais aussi de l'historiographie de l'île, est la bienvenue ; grâce à ces études on apprend à mieux connaître le contexte politique et

⁵⁷ A. SAKELLARIOS, *Τὰ Κυπριακά*, Athènes 1890-1891 ; I.K. PERISTIANES, *Γενική ιστορία της νήσου Κύπρου*, Nicosie 1910.

⁵⁸ *ICS*², 25 et n. 3 ; Marangou 2000, 353 ; Tatton-Brown 2001, 169.

⁵⁹ Glotz 1923, 249.

⁶⁰ V. la bibliographie citée dans Leriou 2007a, 2-3.

⁶¹ V. surtout Leriou 2002a et 2007, mais aussi Given 1998 et Knapp 2008.

idéologique dans lequel l'archéologie chypriote est née, et s'est développée. Mais toute critique risque aussi d'être hypercritique, et l'archéologie chypriote post-coloniale n'échappe pas à ce travers. Si on ne voit, dans l'historiographie chypriote du milieu du XIX^e au début du XXI^e s., qu'un essai conscient et orienté de « nationaliser » le passé de l'île⁶², on réduit de cette manière la richesse des interprétations et des parcours proposés à une seule idéologie – sans échapper de plus au risque, bien présent, de rejeter, avec les interprétations historiques qu'on considère biaisées, les preuves documentaires (c'est le cas de l'étude, très contestée, de M. Given sur les Étéochypriotes⁶³). Replacer en revanche les ouvrages historiques dans leur contexte intellectuel d'origine ne signifie pas, évidemment, nier que des conditionnements politiques ou idéologiques aient existé – toute œuvre de culture étant, irrémédiablement, fille de son temps ; mais il est aussi inévitable de postuler, en l'absence de preuves contraires, un principe d'honnêteté intellectuelle qui fait que chaque historien a, en son époque et dans la limite de ses capacités, écrit l'histoire qu'il supposait vraie, et qui était, pour lui, l'élaboration la meilleure de ses connaissances. De cette manière, on peut essayer de voir, dans la série d'histoires de Chypre qu'on analysera, un parcours qui a une valeur en soi, où les erreurs, les fausses pistes, les déviations idéologiques gardent un sens qui ne peut qu'être historique, et qui doit donc être jugé en tant que tel.

Les voyageurs et collectionneurs d'antiquités qui se rendirent dans l'île, de plus en plus nombreux au cours du XIX^e s. (et dont nous n'avons mentionné que les plus importants), avaient à disposition comme guide, à partir de 1841, un ouvrage de synthèse assez fiable et complet : *Kypros. Eine Monographie*, de *Wilhelm Heinrich Engel*, qui parut à Berlin en deux volumes en 1841, et qui fut utilisé déjà par Ludwig Ross lors de son voyage de 1845⁶⁴. Fondé exclusivement sur les sources textuelles (Engel ne visita jamais l'île), il manquait à cet ouvrage une observation directe de l'île et de ses vestiges archéologiques, mais il restait une source fondamentale pour ses références à la littérature antique ; il recueillait notamment pour la première fois les légendes de fondation grecques des villes chypriotes⁶⁵.

Bien plus influent, depuis sa parution, fut l'ouvrage de *Franz Karl Movers* (1806-1856), *Die Phönizier*, publié en 4 volumes entre 1841 et 1856 ; dans le deuxième volume de la seconde partie, paru en 1850 à Berlin et dédié à l'histoire des colonies (*Band 2., Teil 2. : Geschichte der Kolonien*), Movers argumentait avec force en faveur de la théorie généralement acceptée à l'époque, c'est-à-dire que Chypre, avant la période lagide, était une île essentiellement phénicienne⁶⁶. Les Phéniciens étaient, déjà dans l'ouvrage

⁶² Leriou 2002a, 2007.

⁶³ Given 1998 : v. surtout Petit 1999 et Hamilakis *et alii* 1998 ; v. aussi les observations de Fourrier 2008b, 104 et la mise au point récente d'Egetmeyer 2009.

⁶⁴ Mehl 2009b, 157.

⁶⁵ Engel 1841, 1^{er} vol., 210-229.

⁶⁶ Movers 1849-1850, 2, 203-246. V. déjà Niebuhr 1847, 92 (« Dieselben Phönizier finden wir auch im Besitz von Cypern wieder, wo sich erst später Griechen ansiedelten »), 94-98, 352 (encore à l'époque de Pisistrate « von Cypern kann die Ausfuhr nicht ganz frei gewesen sein, weil, wenn auch hier griechische Städte bestanden, diese doch unter phönizischer Hoheit und immer etwas gedrückt von den Phöniziern waren ») ; v. encore Rawlinson 1889, 65-70.

d'Engel, le premier peuple historique à avoir habité sur l'île, bien avant les Grecs⁶⁷ ; dans l'ouvrage de Movers les Grecs ne sont qu'un élément de la « population bigarrée » qui caractérisait toutes les villes de l'île, y compris la principale, Kition⁶⁸. Les légendes de fondation grecques des villes chypriotes étaient vues par Movers comme des réélaborations partielles et récentes d'éléments légendaires qui, correctement interprétés, permettraient en revanche d'identifier trois périodes de contrôle phénicien sur l'île : d'abord l'hégémonie de Byblos, symbolisée par Kinyras, ensuite celle de Sidon, symbolisée par Bēlos, et finalement celle de Tyr avec Pygmalion⁶⁹. Le contrôle des Phéniciens sur l'île, commencé bien avant la guerre de Troie, aurait été brisé pour la première fois au moment de la décadence de Tyr pendant la période néo-babylonienne, mais, malgré l'enracinement des Grecs dans l'île, Tyr aurait continué à jouer un rôle fondamental, à Kition mais aussi à Salamine, tout au long de la période perse⁷⁰.

L'assimilation de la civilisation et de l'art chypriotes à ceux de la Phénicie est évidente aussi dans les écrits à peu près contemporains de Ludwig Ross⁷¹ et de ses successeurs immédiats⁷², et elle demeura en gros inchangée jusqu'aux dernières décennies du XIX^e s., quand le déchiffrement du syllabaire chypriote et la découverte qu'il exprimait du grec obligea, en quelque sorte, à reconsidérer le rôle des Grecs dans la civilisation de l'île⁷³. L'une des premières et des plus radicales prises de position en ce sens est sans doute celle d'*Alexander Enmann* (1856-1903), philologue allemand, spécialiste de biographie d'époque impériale, qui s'occupa de Chypre, et notamment des origines du culte d'Aphrodite, pour l'obtention du titre de Docteur à l'université de Dorpat (Tartu, Estonie). Dans sa dissertation *Kypros und der Ursprung des Aphroditekultus*, en 1886, il contestait avec force la « théorie phénicienne » (*Phönizerhypothese*), qui attribuait à la déesse Aphrodite une origine sémitique, et à Chypre, colonie phénicienne, un rôle primordial dans la transmission du culte de la déesse au monde hellénique. En démontrant l'origine purement grecque de la déesse, il passait en revue les légendes de fondations grecques à Chypre et la figure de Kinyras, et il arrivait à la conclusion que « Kypros verdankte die Verehrung der Aphrodite und ihres paphischen Kultgenossen Kinyras seinem alten colonialen Zusammenhange mit Hellas,

⁶⁷ Engel 1841, 1^{er} vol., 165-177.

⁶⁸ Movers 1849-1850, 2, 236 : « erscheint ... in allen alten Städten eine buntgemischte Bevölkerung ... Wie gemischt die Bevölkerung in Citium gewesen sei, lassen die an der Stätte desselben, bei dem heutigen Larnaka, gefunden Inschriften schließen. Phönizische, armenische, assyrische, griechische finden sich hier neben einander (...) ».

⁶⁹ Movers 1849-1850, 2, 226-243.

⁷⁰ Movers 1849-1850, 2, 243-244.

⁷¹ Mehl 2009b, 173-180 ; Senff 2009, 258-260.

⁷² Hermary 1990b, 9-10 ; en général Senff 2009.

⁷³ Hermary 1990b, 10-16 ; V. aussi Leriou 2007a, 7, citant M. Bernal et M. Given. L'approche de R. Meister (Meister 1889, 125-131) se fondait justement sur les inscriptions et sur les plus récentes recherches à propos du syllabaire et de la langue chypriotes, pour proposer un modèle d'hellénisation de l'île qui frappe aujourd'hui pour la précocité de certaines conclusions historiques : v. par ex., Meister 1889, 127 (« Der Wunsch der kyprischen Griechen den geschichtlichen Zusammenhang mit dem Mutterlande sich und ihren Phönizischen Nachbarn auf der Insel durch möglichst viele ethnische und genealogische Beziehungen einleuchtend zu machen, liess leicht derlei Gründungs- und Stammesagen entstehen ») ou 129 (« Wir sind meines Erachtens nicht genötigt nach grossen festländischen Völkerbewegungen uns umzusehen, um die Kolonisation von Kypros zu erklären. Wie die Besiedelung von Kleinasien, Unteritalien, Sicilien, so ist auch die von Kypros nicht auf einmal, sondern innerhalb langer Zeit, vielleicht mehrerer Jahrhunderte, erfolgt »).

nicht einer asiatischen Religion»⁷⁴. Chypre aurait été plutôt, donc, le terrain de rencontre d'Aphrodite et d'Astarté, l'endroit où l'on aurait assimilé pour la première fois ces deux divinités à l'origine indépendantes, même si très proches⁷⁵ ; certains passages permettent de caractériser cette rencontre en termes d'un véritable affrontement racial, entre des colons grecs en position de pouvoir, qui avaient gardé, en raison de leur conservatisme, les caractères les plus anciens de la civilisation hellénique, et des Phéniciens en position subalterne, irrémédiablement étrangers⁷⁶.

Toujours dans la seconde moitié du XIX^e s., les découvertes de la mission Vogüé, de L. Palma di Cesnola et de R. Hamilton Lang permirent aussi d'enrichir considérablement l'ensemble d'objets chypriotes connus, mais sans que cela portât à une étude plus approfondie et spécifique de l'art chypriote en tant que tel. Le rôle des Grecs dans la naissance et surtout dans l'évolution de la civilisation de l'île étant de plus en plus souligné, l'art chypriote devint, dans les études françaises et allemandes de la fin du XIX^e s., une branche mineure, provinciale, de l'art grec archaïque, jugée de manière très sévère à cause de son caractère infantile et mixte, trop influencé par les civilisations orientales voisines (Égypte, Assyrie, Phénicie)⁷⁷.

Les études contemporaines d'histoire ancienne suivirent à peu près ce même parcours : elles évoluèrent, d'une vision de l'île en tant que « colonie appartenant aux Phéniciens »⁷⁸, à celle d'une région sous directe influence mycénienne à l'âge du Bronze récent, colonisée par les Grecs bien avant les premières traces de présence phénicienne. Les découvertes archéologiques de plus en plus nombreuses ont sans doute joué un rôle fondamental dans ce renversement presque total de la lecture de l'histoire de l'île, permettant d'apprécier, avec des études de moins en moins superficielles, la valeur des différentes influences sur la formation de la civilisation chypriote – mais arrivant très tard à considérer cette même civilisation comme quelque chose d'original et de digne d'étude en soi. Mais on ne peut pas négliger, dans cette esquisse historiographique (sans pouvoir, pourtant, approfondir la question dans le détail ici)⁷⁹, l'évolution plus générale des études sur l'Antiquité, qui étaient, dans la seconde moitié du XIX^e s., dans l'une de leurs phases les plus importantes et les plus riches de conséquences sur les conceptions historiographiques des décennies à venir. La naissance de l'histoire en tant que discipline scientifique, l'influence croissante des idéologies nationales dans l'interprétation du passé, la montée rapide des thèses racistes (et notamment antisémitiques)⁸⁰, l'affirmation progressive (même si lente) de la valeur historique des

⁷⁴ Enmann 1886, 57.

⁷⁵ Enmann 1886, 84-85.

⁷⁶ Enmann 1886, 24-26. L'histoire (qu'on trouve dans Antoninus Liberalis, *Métamorphoses* 39) de la fille du roi de Salamine Nikokreōn, Arsinoē, refusant un riche prétendant en raison de ses origines obscures (γονέων οὐκ ἐπιφανῶν) car phéniciennes, est présentée par Enmann 1886, 25, comme un exemple illustratif des rapports sociaux entre les deux « races » à Chypre à toute époque !

⁷⁷ Hermary 1990b, 10-13, avec synthèse des différentes positions, surtout en ce qui concerne l'étude de la sculpture.

⁷⁸ Movers 1849-1850, 2, 231 : « Was diese Mythen und Cultussagen von dem Verhältnisse Phöniziens zu Cypern berichten, bestätigen auch alle geschichtlichen Nachrichten aus phönizischen und biblischen Quellen, in denen Cypern als ein zu Phönizien gehöriges Colonialland erscheint » ; v. aussi 226.

⁷⁹ On renvoie à Ampolo 1997, surtout 79-106, pour une étude de synthèse sur la question.

⁸⁰ À ce propos, la lecture de Bernal 1987, surtout 337-399 (sur l'histoire des études concernant la présence phénicienne dans la mer Égée au Bronze Récent) peut apporter des éléments très intéressants, mais il faut préalablement prendre en considération tout le débat qui y est relatif (Lefkowitz – Rogers [éd.] 1996 ; Ampolo 1997, 140-149 ; Berlinerblau 1999).

documents archéologiques : il ne s'agit là que de quelques aspects qui contribuèrent à révolutionner la conception de l'histoire de l'Antiquité, et qui jouèrent, pour l'histoire de Chypre aussi, un rôle fondamental.

L'ouvrage d'histoire grecque de *Georg Busolt* (1850-1920), dans ses deux éditions⁸¹, montre bien l'importance que la découverte contemporaine de la civilisation mycénienne a évidemment eu dans les études sur les origines de la civilisation hellénique à la fin du XIX^e s., et notamment dans l'insertion de Chypre dans le cadre de ces mêmes études⁸². La première édition de l'ouvrage, en 1885, ne mentionne presque pas la civilisation mycénienne, et Chypre est nommée, de manière ambiguë, aussi bien à propos de l'expansion phénicienne dans la mer Égée à partir du XV^e s.⁸³, que, plus en détail, à propos de la colonisation grecque en Méditerranée orientale : ce sont les difficultés de la Phénicie face aux Assyriens qui facilitent l'expansion grecque ; dans le cas de Chypre, elle est datée du IX^e s. au moins, car l'adoption du syllabaire local de la part des Grecs arrivés sur l'île se justifie seulement par l'absence, encore à cette époque, du bien plus pratique alphabet « gréco-phénicien »⁸⁴. La parenté du chypriote et de l'arcadien, et les légendes de fondation grecques sont évoquées ; Salamine est considérée comme la première véritable fondation grecque sur l'île ; les Phéniciens, à l'arrivée des Grecs, renforcent leurs positions à Kition, à Amathonte, et dans l'intérieur⁸⁵. Pour la première fois, les documents akkadiens contribuent au développement du tableau : la stèle de Sargon et le prisme d'Assarhaddon démontrent la soumission de l'île à l'empire assyrien entre le VIII^e et le VII^e s., aussi bien que l'identité grecque d'au moins quatre des dix vassaux chypriotes d'Assarhaddon⁸⁶.

Dans la seconde édition de son ouvrage, en 1893, Busolt ne modifie pas fondamentalement cette interprétation de l'histoire de Chypre au premier millénaire, mais il introduit l'idée nouvelle d'une phase pré-phénicienne (« eine Kupferbronzezeit »), où la culture chypriote montre des influences sémitiques mais non phéniciennes, plutôt « mesopotamisch-babylonisch » et, surtout, une fréquentation mycénienne active, documentée notamment par la céramique, que les Chypriotes apprirent ensuite à imiter⁸⁷. « Sehr beachtenswert für die Stellung der mykenischen Kultur ist die Thatsache, daß mykenische Vasen des vollendeten dritten Stils auf Kypros vor der phoenikischen Kolonisation vorkommen »⁸⁸ : cela permet, selon Busolt, d'éclairer le peuplement de l'île avant l'époque gréco-phénicienne

⁸¹ GEORG BUSOLT, *Griechische Geschichte bis zur Schlacht bei Chaironeia*, Gotha 1885-1888 (= Busolt 1885), 1893-1904² (= Busolt 1893) : ce qui nous intéresse ici est surtout le premier volume de chaque édition.

⁸² Fitton 2001 et Steel 2001. Sur l'histoire de la découverte de la civilisation mycénienne v., en introduction, Fitton 1996, et surtout McDonald – Thomas 1990.

⁸³ Busolt 1885, 171-172. Aux Phéniciens est attribué un certain nombre d'implantations à Chypre : « Hier [c.-à-d. à Chypre] entstand eine ganze Reihe phönizischer Pflanzstädte : Kition, Amathus und Paphos an der Südküste, Lapethos, Kerynia und Karpasia im Norden, Golgoi, Idalion und Tamassos in der fruchtbaren Ebene des Binnenlandes ».

⁸⁴ Busolt 1885, 295-296.

⁸⁵ Busolt 1885, 296-297.

⁸⁶ Busolt 1885, 297-298.

⁸⁷ Busolt 1893, 44-47. La céramique mycénienne de Chypre venait d'être identifiée et étudiée pour la première fois, quelques années auparavant, par A. Furtwängler et G. Löschcke (Leriu 2007a, 8) : Furtwängler – Löschcke 1886, 24-31.

⁸⁸ Busolt 1893, 47.

(« graekophoenikische Eisenzeit ») et notamment de lier le passé préhistorique de l'île à une civilisation, mycénienne, que l'auteur considérait déjà pleinement grecque⁸⁹.

La même année (1893), *Eduard Meyer* (1855-1930) publiait le deuxième volume de son ouvrage monumental sur l'histoire de l'Antiquité⁹⁰. Chypre y trouve sa place dans quelques paragraphes du premier chapitre, consacré à la civilisation mycénienne et aux débuts de l'histoire grecque (avant l'invasion dorienne). La vision de Meyer, cohérente et bien plus ample que celle de Busolt, donne encore, dans cette première édition de l'ouvrage, la priorité aux Phéniciens par rapport aux Grecs dans la colonisation de l'île à la fin du deuxième millénaire. À ce propos, Meyer est bien conscient que le faciès archéologique de l'île ne montre encore aucun signe de présence phénicienne à l'époque où la colonisation grecque aurait touché Chypre (c'est à dire, aux XIII^e – XII^e s.), mais cela ne suffit pas à contredire tous les éléments en faveur d'une circulation très précoce des Phéniciens en Méditerranée orientale (déjà au XVI^e s.) : « Der ungreifbare Charakter der phoenikischen Kunst bildet auch hier das Haupthinderniss für die Forschung. Denn dass die Phoeniker erst nach der mykenischen Zeit nach Cypern gekommen sein sollten, widerstreitet eben so sehr allen Zeugnissen, die wir über die ältere Geschichte des Mittelmeersbesitzen, wie dem von der Natur vorgezeichneten Gange der Entwicklung »⁹¹. La pénétration des Grecs à Chypre est ensuite liée à la civilisation mycénienne, qui constitue, comme pour Busolt, le premier vecteur d'hellénisation de l'île⁹² ; mais la mixité culturelle de Chypre est aussi bien soulignée, tant dans les vestiges de sa culture matérielle, que dans la langue, la religion, l'art⁹³. Meyer croit pouvoir distinguer les implantations phéniciennes de celles des Grecs en fonction de la typologie de l'installation : ports et mines sont phéniciens (Tamassos, Soloi, Amathonte, Kition, Lapéthos), mais les villes agricoles sont grecques (Salamine, Chytroi, Lédra, Paphos, Kourion)⁹⁴.

Comme on le sait, Eduard Meyer remania les deux premiers livres de son ouvrage plusieurs fois, en les complétant par les dernières découvertes et en les enrichissant par des réflexions méthodologiques qui formèrent, dans la deuxième édition, le premier tome du premier volume. En ce qui concerne Chypre, la découverte récente des lettres d'El Amarna (dans les dernières années du XIX^e s.) nécessitait évidemment une révision complète du rôle de l'île dans l'histoire du II^e millénaire, et l'introduction du royaume

⁸⁹ Busolt 1893, 121-122

⁹⁰ EDUARD MEYER, *Geschichte des Altertums*, Stuttgart 1884-1902 (vol. II^e = Meyer 1893). Sur la conception historiographique de Meyer v. Ampolo 1997, 91-93 avec références.

⁹¹ Meyer 1893, 221-222. « Der ungreifbare Charakter der phoenikischen Kunst » constitue un stéréotype qu'E. Meyer renforcera dans les éditions successives de l'ouvrage (par ex., Meyer 1931, 88-89 : « ... ihr eigentlicher Charakter besteht darin, keinen Charakter zu haben »), et qui connaît en général une grande persistance dans les études sur les Phéniciens à toute époque : v. Liverani 1998, 8-10 et 17-18.

⁹² Contrairement à ce qu'affirme Leriou 2007a, 9, « the very first scholar to clearly and directly associate the Mycenaean and Mycenaean-looking pottery found within Cypriot contexts with a colonisation of the island by Aegean people was Sir John Linton Myres », au plus tôt dans Myres – Ohnefalsch-Richter 1899, 40 et 180 (v. aussi Myres 1914, 45-46). E. Meyer est déjà assez explicite à cet égard (Meyer 1893, 222 : « Mit Sicherheit lehren die Funde dagegen, dass in der mykenischen Epoche die Verbindung zwischen Cypern und Griechenland beginnt. Aus ihr haben sich die griechischen Ansiedlungen entwickelt. »), et cette association était, comme on l'a vu, aussi présente chez G. Busolt.

⁹³ Meyer 1893, 225-228.

⁹⁴ Meyer 1893, 224.

d'Alashiya parmi les réalités politiques des époques les plus reculées⁹⁵. Toute l'histoire de l'île s'en trouvait changée : l'arrivée des Grecs (qu'on identifiait avec l'un des Peuples de la Mer, les Ahhiyawa) à la fin de l'âge du Bronze était considérée comme la cause de la disparition du royaume d'Alashiya ; on retrouvait dans les Amathousiens les survivants de la population originelle de l'île (ce qu'on soupçonnait déjà, grâce au Pseudo-Scylax⁹⁶, mais la découverte récente de l'existence de l'éteo-chypriote renforçait maintenant le témoignage littéraire⁹⁷) ; pour la première fois, on reconnaissait que l'arrivée des Phéniciens dans l'île avait dû se faire après celle des Grecs – l'existence du royaume d'Alashiya à l'âge du Bronze ne permettant plus de supposer une colonisation phénicienne de date trop haute⁹⁸. En étudiant la colonisation phénicienne, quelques années après (1931), E. Meyer réduisait considérablement le rôle et l'importance des Phéniciens à Chypre, en revenant explicitement sur ses théories précédentes. Non seulement les Phéniciens seraient arrivés à Chypre après les Grecs, vers le XI^e s., il se seraient aussi contentés de fonder Kition et Lapéthos, et de les utiliser comme ports de commerce, alors que les Grecs gardaient fermement sous leur emprise tout le reste du pays et de l'arrière-pays, à l'exception d'Amathonte⁹⁹. Le renversement de perspective est fait : Chypre est maintenant une île de culture mixte, mais où la composante grecque est majoritaire et très ancienne ; seule la paix de Callias permettra aux Phéniciens, avec l'autorisation et l'approbation des Perses, d'étendre leur pouvoir sur une partie plus importante de l'île¹⁰⁰.

C'est à cette même conception de l'histoire ancienne de Chypre que s'arrête, sans nouveautés substantielles, la *Griechische Geschichte* de Karl Julius Beloch (1854-1929)¹⁰¹, dont le premier volume, paru en 1893, fut publié en 1912 dans sa seconde édition. Il n'y est pas question d'Alashiya, ni de l'histoire de l'île à l'âge du Bronze, car il manquait à Beloch les solides connaissances en histoire du Proche Orient ancien que possédait en revanche Meyer : une influence générale des cultures orientales suffit à expliquer le caractère particulier de l'art chypriote préhistorique¹⁰². Aussi l'étude de l'hellénisation de l'île, analysée de manière générale dans la première partie du premier volume¹⁰³, avec plus de détails sur les légendes de fondation grecques dans la seconde partie¹⁰⁴, ne présente aucune nouveauté spécifique, sinon dans le jugement sévère sur le caractère « étrange » (*fremdartig*) de la culture chypriote, qui trouve son explication ultime dans la non-pureté du sang : « So zeigt die Kultur hier einen durchaus fremdartigen Charakter, und ohne das Zeugnis der Inschriften würde man vielleicht zweifeln, ob denn die Kyprier überhaupt Griechen gewesen sind. Dem Blute nach waren sie es auch nur zum kleinsten Teil »¹⁰⁵.

⁹⁵ Meyer 1909, 671-673. L'identification d'Alashiya avec Chypre est précoce : v. Meyer 1909, 672-673 (l'article de Müller cité date de 1896).

⁹⁶ Pseudo-Skylax, *Périple* 103 : II A 46.

⁹⁷ V. *ICS*², 85.

⁹⁸ Meyer 1928, 552-555.

⁹⁹ Meyer 1931, 86-87.

¹⁰⁰ Meyer 1931, 87.

¹⁰¹ Ampolo 1998, 95-97 avec références.

¹⁰² Beloch 1912, 104-105.

¹⁰³ Beloch 1912, 136-137.

¹⁰⁴ Beloch 1912, 105-107.

¹⁰⁵ Beloch 1912, 137.

À des conclusions différentes semble porter, en revanche, *Gustave Glotz* (1862-1935)¹⁰⁶ dans son ouvrage monumental d'histoire grecque¹⁰⁷, aussi bien que dans son étude plus spécifique sur la civilisation égéenne¹⁰⁸. Dans ce dernier ouvrage, publié en 1923, il établissait le cadre chronologique et historique de l'hellénisation de Chypre, qu'il situait à l'époque mycénienne, entre le XVI^e et le XIII^e s., mais surtout à partir du XIV^e s. Déjà dans ce premier ouvrage, il souligne avec force le rôle formateur, créatif des Crétois d'abord, et des Mycéniens, sur la civilisation chypriote : « Une pareille transformation n'a pas été l'effet d'un développement interne et spontané. L'activité de ces transactions suppose une forte marine. Rien ne dit qu'elle ait existé sur place. C'étaient les Égéens, et tout d'abord les Crétois, qui tournaient à leur profit la prospérité naissante de Chypre »¹⁰⁹. La fréquentation de l'île dans des buts économiques prend facilement les traits d'une véritable colonisation : « Que des marchands et des artisans égéens s'y soient établis à demeure, c'est un fait trop conforme aux lois de la colonisation méditerranéenne pour ne pas être extrêmement vraisemblable. Si la population cyprïote conserve ses modes traditionnels de sépulture, pour tout le reste elle s'adapte à la civilisation égéenne, surtout à partir du XIV^e s. Un instant le roi d'Alasia semble essayer de réagir [...] Toutefois, Chypre apparaît de plus en plus comme l'avant-poste des Occidentaux. [...] Quand l'invasion dorienne viendra bouleverser les pays achéens, Chypre sera toute prête à offrir un asile à des bandes d'Achéens crétois qui lui apporteront leur culte, leur langue et leur écriture »¹¹⁰.

La vision exprimée par G. Glotz doit sans doute beaucoup aux études de *Arthur Evans* (1851-1941), l'heureux découvreur de la civilisation minoenne, qui établit le premier une étroite connexion entre l'écriture crétoise et l'écriture syllabique chypriote de l'âge du Bronze, en créant pour cette dernière le nom de « chypro-minoen »¹¹¹. Pour A. Evans, il y avait tous les éléments pour postuler l'immigration et l'établissement d'Égéens à Chypre pendant le Minoen Récent ; cette vague migratoire, qui correspondait à celle documentée par la céramique mycénienne et par l'introduction de l'écriture chypro-minoenne¹¹², ne pouvait pas être identifiée avec la colonisation grecque décrite par les légendes des fondations, qui avait un faciès archéologique différent, et qui devait dater en revanche du début de l'âge du Fer¹¹³. Ainsi, la théorie des deux vagues migratoires, qui jouera un grand rôle dans le débat sur l'hellénisation de Chypre par la suite¹¹⁴, se formait au début du XX^e s., en prenant appui sur la connaissance, de plus en plus approfondie, qu'on gagnait sur l'âge du Bronze dans la mer Égée.

Le tableau présenté par G. Glotz dans son ouvrage sur la civilisation égéenne est repris et même développé deux années plus tard, dans le premier volume de son *Histoire grecque* (1925) ; Chypre, avant d'entrer en contact avec les Égéens, a une civilisation presque primitive : « Voilà donc une civilisation qui, avec toutes les ressources

¹⁰⁶ Ampolo 1998, 103-105.

¹⁰⁷ GUSTAVE GLOTZ, *Histoire grecque, Tome premier : des origines aux guerres médiques*, Paris 1925 (= Glotz 1925).

¹⁰⁸ GUSTAVE GLOTZ, *La civilisation égéenne*, Paris 1923 (= Glotz 1923).

¹⁰⁹ Glotz 1923, 248.

¹¹⁰ Glotz 1923, 248-249.

¹¹¹ V. *ICS*², 31-32 ; Leriou 2007a, 10-12.

¹¹² Sur la chronologie de la période mycénienne à Chypre v. déjà Evans 1900.

¹¹³ Evans 1909, 68-77.

¹¹⁴ Fourrier 2008b.

naturelles dont elle dispose, végète pauvrement durant de longs siècles. Nul indice que Chypre ait vu en des temps éloignés se mêler sur ses côtes les grands courants venus d'Orient et d'Occident¹¹⁵. Avant le M.R. II [le Minoén Récent II, 1450-1400¹¹⁶], cette grande île somnole dans l'obscurité »¹¹⁷. L'arrivée des Mycéniens, au XIV^e s., bouleverse cette situation d'immobilité : ils apportent leur langue, leur écriture (« ils mêlent à l'écriture crétoise quelques signes locaux et créent ainsi un syllabaire »), leurs cultes (« ils apportent à Paphos le culte de la Déesse Mère »), leur art, leur savoir-faire ; « on les y voit [...] imposer leur suzeraineté aux princes indigènes »¹¹⁸. Après l'invasion dorienne, une seconde vague d'Achéens débarque à Chypre, mais cette fois ils ne sont pas seuls : des Phéniciens arrivent en même temps de Syrie, et une mixité culturelle se produit grâce au mélange de Grecs (qui restent majoritaires), Phéniciens et indigènes¹¹⁹. En rencontrant les Assyriens, sur la côte levantine mais aussi, surtout, à Chypre, les Grecs expérimentent pour la première fois des limites à leur expansion vers l'est : « Il y a là un choc entre Grecs et Orientaux qui est comme un présage des guerres médiques »¹²⁰.

La vision historique de Glotz, élaborée seulement quelques années avant l'arrivée de la mission suédoise à Chypre, est complexe et structurée, même si elle n'a pas l'ampleur universelle de Meyer. À la suite d'A. Evans, il articule l'hellénisation de Chypre en deux étapes bien distinctes : d'abord une pénétration mycénienne, qui a les traits d'une véritable colonisation, autour du XIV^e s., et ensuite une vague de réfugiés, à la fin de la période mycénienne, à peu près contemporaine de l'arrivée des Phéniciens (c'est à cette dernière vague que correspondrait la colonisation des légendes). On nie toute valeur aux échanges avec l'Orient dans la préhistoire de l'île (les relations d'Alashiya avec ses voisins à l'âge du Bronze deviennent, dans l'ouvrage de 1923, un faible essai de réaction du roi d'Alasia à la pénétration égéenne !), et même après l'installation des Phéniciens, la prépondérance de la culture grecque est absolue. Le rôle des Grecs comme âmes et moteurs de la civilisation chypriote est net : avant leur arrivée, Chypre somnolait dans l'obscurité ; les éléments principaux de la civilisation chypriote historique (langue, écriture, religion, art, commerces) ne proviennent que du monde grec. Il ne s'agit pas là, comme c'était le cas pour Beloch, de réduire la valeur de la civilisation chypriote en raison de sa mixité : Glotz admire Chypre, sa richesse, son art, mais il n'en reconnaît pas l'originalité, qu'il considère comme le résultat de l'hellénisation de l'île.

En quelques dizaines d'années, Chypre a donc changé de visage : île orientale, phénicienne, au début, elle se retrouve à la fin mycénienne, ayant une culture mixte dont les racines sont solidement grecques.

Le moment étant arrivé de mettre un peu d'ordre dans les données de plus en plus nombreuses que l'archéologie et l'épigraphie accumulaient au sujet du passé antique de l'île, deux ouvrages furent publiés, vers la fin des années trente, qui avaient comme objectif l'élaboration d'une synthèse portant spécifiquement sur l'île, sur son art et sur

¹¹⁵ Une note (Glotz 1925, 65 n. 9) précise que la présence de « quelques cylindres babyloniens » à Chypre n'implique pas des relations avec l'Orient, qui étaient « très rares et demeuraient sans effet ».

¹¹⁶ V. le tableau chronologique dans Glotz 1925, 32.

¹¹⁷ Glotz 1925, 65. V. aussi Evans 1909, 68-69.

¹¹⁸ Glotz 1925, 86-87.

¹¹⁹ Glotz 1925, 107.

¹²⁰ Glotz 1925, 263.

son histoire. Le premier, *Ancient Cyprus : Its Art and Archaeology*, était l'œuvre de Stanley Casson (1889-1944), archéologue britannique et expert de sculpture grecque¹²¹. Si certaines de ses observations, notamment sur l'art et la sculpture, sont toujours intéressantes¹²², on ne peut pas dire de même de sa synthèse historique, trop explicitement orientée à nier toute valeur aux contacts entre Chypre et les civilisations orientales à tout moment de l'antiquité de l'île. « I prefer to see the history and art of the Cypriots as those of Oriental Greeks rather than of Hellenized Orientals »¹²³ : cette phrase, dans la préface, résume de manière assez claire l'approche enthousiaste avec laquelle S. Casson, qui admirait fortement l'art chypriote¹²⁴, était prêt à juger la civilisation de Chypre – comme celle qui « préserva plus de qualités qui étaient grecques anciennes, ou même achéennes, qu'aucune autre région du monde grec »¹²⁵. Ainsi un long chapitre est consacré à la démonstration qu'une véritable colonisation mycénienne eut lieu à Chypre peu après le début du XIV^e s.¹²⁶, et un autre argumente en faveur de l'interprétation de la royauté chypriote comme « une monarchie constitutionnelle semi-démocratique, du genre amplement décrit chez Homère »¹²⁷, un héritage direct de l'époque mycénienne¹²⁸. Les sources orientales (la liste de Medinet Habu¹²⁹, les inscriptions akkadiennes), aussi bien que les monnayages d'époque classique et les sources littéraires, sont utilisés de manière souvent acritique pour arriver aux conclusions souhaitées.

Seulement trois années après la parution de l'ouvrage de S. Casson, *George Francis Hill* (1867-1948), numismate britannique¹³⁰, directeur du British Museum entre 1931 et 1936, publiait le premier volume d'une histoire de l'île en quatre parties, dont la première portait sur la période antique¹³¹. La synthèse de G. Hill dépassait largement les précédentes par le caractère exhaustif de l'information et la mesure dans l'évaluation des données, archéologiques aussi bien que littéraires, et il n'est pas étonnant qu'elle ait rapidement éclipsé les écrits précédents, parmi lesquels celui de S. Casson, et qu'elle soit restée jusqu'à récemment une référence très valable. On peut donc tirer de l'ouvrage de G. Hill certains éléments sur l'histoire antique de l'île, qu'on peut considérer comme acquis au moment du début de la Seconde Guerre mondiale, c'est-à-dire peu avant la

¹²¹ STANLEY CASSON, *Ancient Cyprus : Its Art and Archaeology*, Londres 1937 (= Casson 1937).

¹²² Hermary 1990b, 15.

¹²³ Casson 1937, v.

¹²⁴ V., toujours dans la préface de l'ouvrage (Casson 1937, v) : « Cyprus is by no means a desert in which occasional oases of artistic creation are slowly killed by an arid tradition. There is much originality in its artistic outlook and much great achievement. Our judgements of Cypriot ability have been too long overclouded by the unjustified assumption that everything Cypriot is mediocre ». Ces affirmations contrastent fortement avec certaines appréciations contemporaines sur l'art chypriote : v. Hermary 1990b, 14 et n. 87.

¹²⁵ Casson 1937, v : « For in many respects Cyprus retained more qualities which are ancient Greek, or perhaps Achaean, than any area of the Greek world ».

¹²⁶ « Chapter II : Prehistoric Cyprus » : Casson 1937, 19-71.

¹²⁷ Casson 1937, 67. V. la réponse indirecte de Hill 1940, 89-90.

¹²⁸ « Chapter VI : The Kingdoms of Cyprus » : Casson 1937, 144-157.

¹²⁹ Que pourtant déjà E. Meyer avait qualifiée de « phantastisch » : Meyer 1928, 554 n. 1. V. ci après, p. 68.

¹³⁰ Auteur, entre autres, du fondamental *Catalogue of the Greek Coins of Cyprus*, Londres 1904 (= Hill CGCC).

¹³¹ GEORGE FRANCIS HILL, *A History of Cyprus*, Cambridge 1940-1952, *Volume I : To the Conquest by Richard Lion Heart* (= Hill 1940).

parution des résultats des fouilles suédoises concernant l'âge du Fer et l'époque classique à Chypre¹³².

« Cyprus has had no continuous history of its own, except to some degree in the Lusignan period. What light we have on it is chiefly a pale and shifting reflection from the activities of the great powers which from age to age have found it necessary to deal with it [...] whether as colonists or as conquerors »¹³³ : cette vision de l'histoire de Chypre comme une succession de dominations étrangères, marquant chacune à son tour l'art et la civilisation de l'île, représente un élément constant dans les études sur Chypre antique jusqu'à très récemment. Ainsi, pour l'époque antique, G. Hill établit une séquence d'apports étrangers : la colonisation grecque, l'arrivée des Phéniciens, les dominations akkadienne, égyptienne, perse, ensuite le contrôle lagide, et finalement celui de Rome. En ce qui concerne la période qu'on étudie ici, la priorité de la colonisation grecque sur l'arrivée de Phéniciens est désormais un fait acquis, aussi bien que sa datation au XIV^e - XIII^e s., avec un renforcement à la fin de cette période¹³⁴. Mais les conclusions sur la grécité de Chypre sont bien moins enthousiastes que celles de S. Casson : « The question how far the Cypriote nation was Greek naturally arises out of the foregoing pages. [...] attempts which have been made, and will doubtless continue to be made, to prove that the Cypriotes were pure Greeks, must be futile »¹³⁵. Chypre n'est pas non plus phénicienne : « If there was any communication between Cyprus and Phoenicia before the last phase of the Bronze Age, it was so slight that it can count for nothing in the historical development of the island. When the Phoenicians came they settled at one or two spots on the coast which already had a " Mycenaean " history »¹³⁶. À la population autochtone G. Hill ne consacre que quelques phrases portant sur l'éteo-chypriote¹³⁷.

L'image qui ressort de cette synthèse est celle d'une civilisation morcelée en plusieurs éléments qui se mélangent très peu entre eux, et qui ne donnent, tous ensemble, aucun résultat unitaire. Ni grecque, ni phénicienne, ni autochtone, Chypre n'est rien de plus qu'un terrain de conquête, qui se limite à préserver, avec un conservatisme inné¹³⁸, les éléments de civilisations qui lui arrivent de l'extérieur.

La synthèse de Gjerstad et les études successives

En 1948 Einar Gjerstad publie à Stockholm le volume *The Swedish Cyprus Expedition IV 2. The Cypro-Geometric, Cypro-Achaic and Cypro-Classical Periods*¹³⁹. On y trouve une classification typologique et diachronique de l'architecture (religieuse,

¹³² L'ouvrage de G. Hill date de 1940, et non de 1949 (ainsi Leriou 2007a, 18), il ne peut donc pas faire référence aux théories exprimées dans Gjerstad 1948, mais seulement aux premiers volumes déjà publiés des résultats des fouilles suédoises à Chypre (les volumes I-III).

¹³³ Hill 1940, ix.

¹³⁴ Hill 1940, 83-84 ; l'arrivée des Phéniciens est datée du XI^e s. au plus tôt (103).

¹³⁵ Hill 1940, 93-94. Cette affirmation, d'après Leriou 2007a, 18, « smells strongly of politics and should be viewed against the background of the British colonial policies concerning the demand of the Cypriots to unite with Greece ».

¹³⁶ Hill 1940, 98.

¹³⁷ Hill 1940, 53-54.

¹³⁸ V. Hill 1940, 23.

¹³⁹ Gjerstad 1948.

domestique et funéraire), de la céramique, de la sculpture (en pierre et en terre cuite) et de tous les arts mineurs, du début de l'âge du Fer jusqu'à la fin de l'époque classique¹⁴⁰. La chronologie, relative¹⁴¹ et absolue¹⁴², est traitée en grand détail : pour la première fois¹⁴³, l'histoire de Chypre à cette période se trouve périodisée sur la base d'éléments internes, d'une classification cohérente de tout le matériel archéologique disponible. La chronologie absolue, fixée grâce aux objets importés trouvés à Chypre ou aux objets chypriotes trouvés dans des contextes datés hors de l'île¹⁴⁴, permet l'élaboration d'un tableau général qui harmonise les données archéologiques avec les données historiques¹⁴⁵ : ce qui en résulte est une synthèse de l'histoire de Chypre à l'âge du Fer et à l'époque classique qui devient très rapidement l'autorité de référence.

Si le volume de 1948 constitue, sans aucun doute, l'acte de fondation de l'étude de l'âge du Fer à Chypre, d'autres publications d'Einar Gjerstad lui-même, parues quelques années avant, lui permirent de préparer d'une certaine manière le terrain pour sa grande synthèse. Il s'agit surtout de deux articles, publiés en 1944, portant l'un sur la chronologie de l'âge du Fer, l'autre sur les légendes de fondation grecques des villes chypriotes. Le premier article¹⁴⁶ fixait, de manière qui est restée définitive jusqu'à aujourd'hui¹⁴⁷, le début de l'âge du Fer à Chypre vers le milieu du XI^e s., donc en 1050 env., grâce à une analyse détaillée du matériel archéologique, notamment de la céramique. L'interprétation historique du matériel, brièvement présentée au cours de cet article¹⁴⁸, posait les bases de la lecture complètement renouvelée de l'hellénisation de l'île qu'E. Gjerstad a ensuite développée dans ses études successives : on y trouve donc, après les travaux d'E. Sjöqvist¹⁴⁹, la formulation de la théorie des deux vagues colonisatrices, qui auraient touché l'île, à un intervalle d'un siècle l'une de l'autre, à la fin de l'âge du Bronze.

Dans le deuxième article¹⁵⁰, à travers une analyse critique des légendes de fondation qui constitue encore une référence indispensable, cette théorie trouvait un

¹⁴⁰ Gjerstad 1948, 1-183.

¹⁴¹ Gjerstad 1948, 184-225.

¹⁴² Gjerstad 1948, 421-427.

¹⁴³ Des tentatives partielles, parfois remarquables, avaient déjà été faites : v. notamment Merrillees 2001 sur T.B. Sandwith, qui fut le premier à établir, en 1877, une classification systématique de la céramique chypriote.

¹⁴⁴ L'étude des « rapports avec l'étranger » (« Foreign Relations »), pp. 226-420, inclut non seulement la diffusion des objets chypriotes hors de l'île, mais aussi l'analyse des influences extérieures sur l'art et la civilisation chypriotes à la période considérée. Comme on le verra, cet aspect constitue l'un des éléments fondamentaux (et aussi l'un des plus critiqués aujourd'hui) sur lesquels E. Gjerstad a fondé sa reconstruction de l'histoire de l'île.

¹⁴⁵ Gjerstad 1948, 428-507 : « Summary and Historical Survey ».

¹⁴⁶ Gjerstad 1944a.

¹⁴⁷ Mais v. Iacovou 2001, 86-87 ; Knapp 2008, 281.

¹⁴⁸ Gjerstad 1944a, 87.

¹⁴⁹ Sjöqvist 1940, 198-209, surtout 207-209. On souligne ici qu'E. Sjöqvist, même s'il considérait Enkomi comme un entrepôt commercial « levanto-hellénique », ne considérait pas les éléments mycéniens présents à Chypre au XIV^e - XIII^e s. comme le fruit d'une implantation coloniale (telle sera aussi la position d'E. Gjerstad, v. déjà Gjerstad 1926, 327), et il est très clair là-dessus : « Cyprus was not colonized by the Mycenaean during the Late Cypriote II period. If this had been the case at least some traces would have been left of the Achaean population in the most Mycenaeanized of all Cypriote sites : Enkomi. The Levanto-Helladic emporium at Enkomi was an isolated phenomenon, and it was outside the scope of its ambitions to turn Cyprus into an Achaean country by colonizing it in the true sense of the word. Their mission was cultural, commercial and, perhaps to a limited extent, political, but by no means ethnical ».

¹⁵⁰ Gjerstad 1944b.

appui dans les traditions mythiques légendaires, épurées de tous les éléments tardifs, de caractère étiologique ou politique. Ainsi, dans la légende de l'arrivée de Teucros à Chypre, un noyau plus ancien permettait de documenter la première vague de colons, débarqués sur l'île au début du XII^e s. (début du Chypriote Récent IIIA, en termes archéologiques) : on y voyait une colonisation à caractère mixte, comprenant des populations anatoliennes conduites par des chefs « achéens »¹⁵¹ ; la deuxième vague, environ un siècle plus tard, trouverait en revanche un écho dans les autres légendes de fondation considérées historiques (la fondation de Paphos par Agapēnōr, celle de Kourion par les Argiens, celle de Lapéthos par Praxandros et Kēpheus, et la légende sur l'installation des Dryopes) : cette vague, à dater autour de 1100 (début du Chypriote Récent IIIB), était composée par des colons originaires du Péloponnèse, auxquels s'étaient joints de petits groupes d'insulaires (les Dryopes de Kythnos)¹⁵². Dans d'autres légendes, on reconnaissait le fruit de la spéculation érudite ou politique : ainsi les légendes concernant les héros athéniens (Akamas, Demophōn, Phalēros, ou le Teucros de Salamine), et les légendes mentionnant des héros éponymes (Chytros, Golgos), seraient à rejeter en tant que non historiques¹⁵³.

Par cette démarche, l'harmonisation du matériel littéraire et archéologique concernant l'hellénisation de l'île était complète : « (...) studies of this nature are of no scientific value if they cannot be supported by indisputable facts. This condition is fulfilled in this case, because the legends which represent an historical tradition are entirely in agreement with the archaeological material referring to the colonization of Cyprus at the end of the Bronze Age, in Late Cypriote III »¹⁵⁴. Ces deux articles, en repoussant la colonisation de Chypre de l'époque mycénienne à la toute fin du Bronze Récent, marquaient une profonde innovation par rapport aux interprétations historiques précédemment examinées, qui situaient l'hellénisation de Chypre, ou du moins sa première phase, aux XIV^e – XIII^e s., c'est-à-dire dans la pleine fleur de la civilisation mycénienne¹⁵⁵. La théorie des deux vagues migratoires, formulée déjà par Evans, était ainsi rénovée et adaptée aux témoignages disponibles ; seulement peu de voix se sont par la suite élevées pour défendre l'hypothèse, de moins en moins soutenable, d'une colonisation mycénienne à haute date : parmi celles-ci, Jean Bérard¹⁵⁶ et Claude Schaeffer¹⁵⁷.

¹⁵¹ Gjerstad 1944b, 119 : « Elements of an historical tradition has been preserved telling us about an emigration of Teucrians from Asia Minor to Cyprus and this tradition is supported by archaeological evidence as is proved by the fact that Cyprus was colonized by Anatolian tribes mixed with Achaeans in Late Cypriote III A, i.e. c. 1200-1100 B.C., the period when the Teucrians according to tradition arrived in Cyprus ».

¹⁵² Gjerstad 1944b, 119 : « The second stage of the colonization can be assigned to Late Cypriote III B, about 1100 B. C. This migration of peoples was due to the Dorian invasion in Greece and is recorded by the rest of the "historic" foundation legends referred to above. The archaeological material, the linguistic evidence and the legends themselves indicate unanimously that the invaders came from the eastern and northern parts of the Peloponnese, Achaea, Arcadia, Laconia, Argolis, and that they were associated with small groups of peoples from the islands, e.g. Dryopes from Kythnos (...) ».

¹⁵³ Gjerstad 1944b, 122 : « Other legends are instances of political mythology and of aetiological speculation, e.g. those of the Salaminian Teukros, of Akamas, Demophon, Phaleros, Chytros, and Golgos ».

¹⁵⁴ Gjerstad 1944b, 122-123.

¹⁵⁵ Fourrier 2008b, 105-106.

¹⁵⁶ V. surtout l'article, resté longtemps inédit et récemment publié, rédigé en 1953-1954 : Bérard 2008, avec l'introduction d'Hermay 2008.

¹⁵⁷ Schaeffer 1952, 350-369 et Schaeffer 1973 : v. Bérard 2008, 74 et Fourrier 2008b, 106.

L'étude de l'hellénisation de Chypre développée dans les deux articles de 1944 constituait donc les prémisses de l'analyse de la civilisation de l'île à l'âge du Fer, qui constituait l'objet du volume de 1948, et qui trouve une interprétation historique dans le chapitre conclusif de l'ouvrage¹⁵⁸. Une fois déterminées la chronologie et les modalités de la colonisation achéenne de Chypre, il fallait étudier les effets de cette colonisation sur la civilisation de l'île, et la manière dont celle-ci toucha la culture locale. Le verdict est clair dès les premières pages : « The Eteocyprian people was very resistant, but the Greeks were culturally active and politically dominant. (...) Already at the end of the Bronze Age, in the first generation after the Mycenaean conquest, the foundations of a new, united culture were laid by means of an initial union of the Eteocyprian and Mycenaean-Greek elements, and this process was continued in the early Iron Age, the contrary forces were counterbalanced, and stability of the cultural status was effected. This does not mean that the fusion was general and complete. (...) The unity was formed by a combination of the contrasts and not by their extinction. We hear the tunes of the new era forming the composition of a symphony with Mycenaean themes, Eteocyprian counter-themes, and Cypro-Geometric combinations and development of both »¹⁵⁹. La belle métaphore de la symphonie, ainsi que toutes les phrases qui la précèdent, attribuent, sans aucune ambiguïté, aux colons grecs le rôle des dominateurs, du point de vue culturel, mais aussi politique¹⁶⁰, et aux Étéochypriotes le rôle de la population assujettie, numériquement majoritaire et gardienne d'une culture locale s'opposant à la culture des envahisseurs. La période géométrique, du moins le Chypro-géométrique I et II, constitue le moment de rencontre, mais non de fusion, de ces composantes.

Le Chypro-géométrique III voit l'insertion dans ce tableau d'une troisième composante, les Phéniciens. Leur installation dans l'île est datée pour la première fois de la fin du IX^e s.¹⁶¹ (et dans ce cas aussi, la chronologie établie par Gjerstad s'est révélée dans l'ensemble exacte jusqu'aux résultats les plus récents) : leur seule colonie du CG III est toutefois Kition, qui garde dans cette première phase l'aspect d'un comptoir commercial soumis à Tyr ; aucune autre ville n'est contrôlée par les Phéniciens à si haute époque¹⁶². Mais l'arrivée des Phéniciens et, en parallèle, d'une importante vague syro-anatolienne, ne manque pas de renforcer la composante étéochypriote de la population de l'île, en déterminant une évolution anti-hellénique dans tous les aspects de la civilisation matérielle : « The cultural development of the Cypro-Geometric Age was thus determined by the results of ethnic movements. In the first cultural epoch the Mycenaean colonization provided the impetus for artistic advance, and in the second epoch the Syro-Anatolian immigration and the Phoenician colonization caused an analogous effect »¹⁶³. Cette lecture de la civilisation chypriote, fondée sur la mise en relief des composantes ethniques, et sur les liens de dépendance qu'entretiennent les développements artistiques et matériels avec les données de l'histoire événementielle, est encore plus évidente lorsque, dans l'analyse du Chypro-Archaique, la période de

¹⁵⁸ Gjerstad 1948, 428-507.

¹⁵⁹ Gjerstad 1948, 431.

¹⁶⁰ Gjerstad 1948, 429 : « The Mycenaean colonists and conquerers were the lords of the country, but the descendents of the Late Bronze Age inhabitants, whom we may call the Eteocyprians, formed the majority of the population (...) » ; v. aussi 445.

¹⁶¹ Gjerstad 1948, 436-439.

¹⁶² Gjerstad 1948, 439-442.

¹⁶³ Gjerstad 1948, 443.

développement majeur dans l'art chypriote est mise en rapport avec le siècle d'indépendance dont les royaumes de l'île auraient joui entre la domination assyrienne (709-669 env.) et la domination égyptienne (à partir de 570). C'est « l'une des périodes les plus grandes et les plus glorieuses dans l'histoire de Chypre »¹⁶⁴, l'époque de la « royauté puissante »¹⁶⁵. Seulement l'influence culturelle de l'Égypte, liée à sa période de domination sur l'île, portera à un affaiblissement de l'originalité et de la vitalité de la culture chypriote, désagrégée par les infiltrations continues d'éléments étrangers, notamment égyptiens et ioniens¹⁶⁶.

Le débat sur l'hellénisation de Chypre

La richesse et le caractère exhaustif et structuré de l'analyse d'E. Gjerstad justifient largement l'influence qu'elle a eue sur toutes les études successives. Pour la première fois, le matériel archéologique de l'île était étudié, classé et organisé à l'appui d'une chronologie relative solidement fondée, et d'une chronologie absolue qui intégrait ce même matériel dans un cadre historique précis. Le développement de l'archéologie chypriote, déjà important dans les années cinquante, mais vraiment spectaculaire à partir des années soixante¹⁶⁷, sembla confirmer les résultats principaux de l'analyse d'E. Gjerstad, surtout en ce qui concerne la reconstitution de l'hellénisation de l'île, qui a été sans doute l'un des sujets les plus étudiés de l'archéologie chypriote de la période de l'indépendance¹⁶⁸. Un colloque, organisé à Nicosie en 1972 et dont les actes parurent en 1973, consacra la lecture de la colonisation grecque de Chypre en deux vagues migratoires entre le XII^e et le XI^e s. comme la thèse dominante parmi les jeunes archéologues qui travaillaient dans l'île (Cadogan, Catling, Desborough, Karageorghis, Maier)¹⁶⁹.

Cette thèse, que les études postcoloniales appellent, à la suite des travaux d'A. Leriou, « the Hellenization narrative »¹⁷⁰, n'est toutefois pas restée au cours des dernières décennies aussi compacte et monolithique que ces études voudraient le faire croire. Lorsqu'on affirme aujourd'hui que « the Aegean newcomers had not come as subjugators [...] they did not seem threatening to the locals. Furthermore, they must

¹⁶⁴ Gjerstad 1948, 451 : « This was one of the greatest and most glorious epochs in the history of Cyprus, and no Iron Age epoch was more *Cypriote* than that » et 452 : « No longer were the instruments of Cypriote culture those of a moderate chamber orchestra, but those of a monumental master-symphony, whose tunes rolled in mighty waves around the world-scene of the Mediterranean ».

¹⁶⁵ Gjerstad 1948, 452 : « The Cypro-Achaic period is the time of powerful kingship ». L'interprétation qu'E. Gjerstad donne de la royauté chypriote (452-455) est cohérente avec ce tableau : on l'analyse ci-dessous, p. 39-40.

¹⁶⁶ Gjerstad 1948, 472 : « On the one hand, Cypriote culture was enriched by this combination of native, Egyptian and Ionian contributions, on the other hand, it lost its inner force and vitality. Cyprus still kept its position as an important intermediary in culture between the Orient and the Occident but, dazzled by opulence and prosperity, nobody noticed the danger impending to Cypriote culture, how its power was undermined by this intense interchange and continuous infiltration of foreign substance ».

¹⁶⁷ On peut suivre aisément le développement de l'archéologie chypriote au cours des années en feuilletant la *Chronique des fouilles et découvertes archéologiques à Chypre* que, depuis 1959, le directeur en charge du Département des Antiquités assure annuellement dans le *BCH*.

¹⁶⁸ Fourrier 2008b, 106-110.

¹⁶⁹ Colloque Nicosie 1972 : v. Fourrier 2008b, 106-108.

¹⁷⁰ Leriou 2002a ; 2002b, 169-171 ; 2007a. V. aussi Knapp 2008, 249-264.

have felt quite at home in Cyprus, while the native population did not regard them as intrusive or alien »¹⁷¹, on ne dit rien de plus novateur par rapport à la thèse d'E. Gjerstad, que ce qu'H. Catling avait déjà clairement compris trente-cinq ans plus tôt, en écrivant que « the Aegean settlement of Cyprus in the 12th and 11th centuries B.C. [...] should be understood as a process of joining forces with people of differing cultures, and of living them largely as equals rather than as dominating them ; intermarrying, rather than segregating [...] We see at the end products of a process of amalgamation in which Cypriot, Aegean and Near Eastern cultures were brought together to produce not a mixture but a compound »¹⁷².

Des évolutions dans la théorie qu'on appelle « traditionnelle », c'est-à-dire celle qui est issue des travaux d'E. Gjerstad et des nombreuses confirmations que ces derniers ont paru recevoir dans les décennies suivantes, sont en effet perceptibles surtout à partir du milieu des années quatre-vingt¹⁷³, lorsque l'approfondissement sur les méthodologies archéologiques et interprétatives employées a commencé à susciter des doutes et des relectures. Parmi les jeunes archéologues de 1972, c'est sans doute F.G. Maier qui a fait le plus clairement son autocritique¹⁷⁴, alors qu'une nouvelle génération de spécialistes, parmi lesquels S. Sherratt¹⁷⁵ et M. Iacovou¹⁷⁶ sont sans doute les plus originales, s'est attachée à trouver de nouvelles structures interprétatives susceptibles de décrire une « colonisation » devenue désormais une « migration invisible »¹⁷⁷.

Les critiques de la thèse d'E. Gjerstad, qui se sont multipliées dans les derniers vingt-cinq ans, ne sont donc pas restées sans effet ; si l'on continue à parler d'« hellénisation » de Chypre, c'est parce que l'établissement de populations hellénophones dans l'île à une époque qui correspond *grosso modo* à la fin de l'âge du Bronze Récent est indéniable : la langue, ainsi que toute une série d'autres traits culturels, est là pour nous le rappeler¹⁷⁸. Ce sont les modalités de cet établissement qui font encore difficulté, et que la recherche la plus récente essaie de mettre en lumière sur des bases renouvelées. Parmi les éléments nouveaux, on en souligne certains dont l'acquisition a porté à des perspectives tout à fait différentes de celles d'E. Gjerstad. Tout d'abord, on ne parle plus, en aucun cas, de « colonisation » grecque de Chypre : la différence entre le mouvement migratoire dont Chypre aurait été destinataire et une véritable activité coloniale (à l'exemple de celle des Grecs en Sicile ou en Italie du Sud) apparaît désormais comme acquise¹⁷⁹ ; c'est pourquoi on parle plutôt d'« hellénisation »

¹⁷¹ Leriou 2007b, 578.

¹⁷² Catling 1973, 38-39, déjà cité dans Fourrier 2008b, qui observe (n. 25) : « l' ' hybridization ' de Voskos, Knapp 2008, n'est qu'un terme moins élégant pour le ' compound ', défini par H. Catling il y a plus de trente ans ».

¹⁷³ Fourrier 2008b, 110-115.

¹⁷⁴ V. Maier 1986 en rapport avec Maier 1972.

¹⁷⁵ Sherratt 1992, 1994, 1998.

¹⁷⁶ Iacovou 1994, 1999a et b, 2005, 2008b.

¹⁷⁷ Fourrier 2008b, 112.

¹⁷⁸ Iacovou 2005a, 127 : « no matter how hard one tries to disqualify the reality of this protohistoric migratory episode, its long-term impact is indelible : it undermined the island's Bronze Age language and substituted for it a particular form of early Greek, a fact that provides its own chronological range to the episode [...] A protohistoric migration is therefore more tangible than either of the protohistoric episodes since it definitely resulted in the transformation of the island's language, something that could not have been done by forcing the island's population to take lessons in Greek ».

¹⁷⁹ Par ex. Baurain 1989, 482 ; Iacovou 1999b, 7 ; Fourrier 2008b, 116 ; Iacovou 2008c. Baurain 1997, 142 : « Au vu de l'information disponible, il ne paraît pas judicieux de continuer à recourir au terme de

ou, selon une autre approche de recherche (qui est très différente dans la terminologie, mais qui au fond n'a rien de révolutionnaire) d'« *hybridisation* »¹⁸⁰. Également, l'homogénéité de la civilisation matérielle chypriote de la fin du Bronze Récent et de l'époque géométrique est maintenant largement reconnue¹⁸¹, et cela permet de se défaire de la notion de communautés ethniquement séparées, de l'existence d'une ethnie dominante (les Grecs) et d'une ethnie dominée (les Étéochypriotes) dès le début de l'hellénisation de l'île, ce qui caractérise l'interprétation historique d'E. Gjerstad, mais qui ne trouve aucun appui dans la réalité archéologique¹⁸². D'un point de vue plus général, disons méthodologique, deux résultats majeurs ont été atteints grâce à la critique de la théorie traditionnelle : la tristement fameuse formule *pots equal people* peut être maintenant considérée comme dépassée (et cela doit être pris, évidemment, dans le sens le plus large, *pots* symbolisant ici tout témoignage matériel)¹⁸³ ; des approches d'analyse du matériel archéologique beaucoup plus raffinées, fondées sur la longue durée (M. Iacovou) aussi bien que sur l'étude des structures économiques et sociales (S. Sherratt), se sont mises en place. Les légendes de fondation, que seul E. Gjerstad avait essayé de soumettre à une lecture critique, attentive à leur contexte d'origine, ne sont plus, dans la majorité des cas, prises à la lettre et évoquées pour confirmer les témoignages archéologiques¹⁸⁴ : on tâche désormais d'en élucider la valeur, d'un point de vue identitaire, pour l'élite et la population de l'île¹⁸⁵.

Le débat à venir sur la colonisation phénicienne

L'importance de ces derniers progrès est aussi tangible si l'on s'intéresse à d'autres questions concernant l'histoire de Chypre archaïque, et notamment à la « colonisation » phénicienne. À ce propos, beaucoup reste encore à faire, mais la bonne direction a été indiquée par M. Iacovou lorsqu'elle a formulé la question : « Phoenician expansion plus Phoenician presence equals Phoenician colonisation ? »¹⁸⁶. La réponse à cette question, si l'on retient la leçon de la « colonisation » grecque de Chypre, est évidemment négative. Les modalités par lesquelles les Phéniciens sont arrivés à constituer, au cours de l'époque archaïque et classique, une composante bien visible du *compound* chypriote, restent difficiles à saisir, mais comme pour l'hellénisation de l'île, le résultat constitue la preuve la plus claire de la réalité d'un processus qu'on n'arrive pas encore à décrire, mais qui n'en est pas moins réel¹⁸⁷. En ce qui concerne la colonisation phénicienne de Chypre, l'article qu'E. Gjerstad y a consacré en 1979¹⁸⁸ constitue, encore une fois, un

' colonisation '. Mieux vaut parler plus prudemment de ' pénétration grecque ' ou, mieux encore peut-être, d' ' hellénisation ' ».

¹⁸⁰ Voskos – Knapp 2008, Knapp 2008 *passim*.

¹⁸¹ Cela n'a rien à voir, bien évidemment, avec la différenciation régionale qui émerge dans la culture chypriote d'époque archaïque, et qui est au cœur de l'ouvrage de Fourrier 2007b.

¹⁸² Iacovou 1994, 150 ; Fourrier 2007b, 108-109.

¹⁸³ V. déjà Maier 1986.

¹⁸⁴ Comme cela avait été fait, par ex., dans Fortin 1980 et 1984.

¹⁸⁵ Hermary 2002, Fourrier 2007c.

¹⁸⁶ Iacovou 2005a.

¹⁸⁷ Fourrier 2008b, 116.

¹⁸⁸ Gjerstad 1979.

point de départ obligé, dépassé à plusieurs points de vue, mais qu'aucune nouvelle étude n'a encore pu remplacer.

Les Étéochypriotes

Un élément qui a suscité beaucoup d'études et de recherches archéologiques, parmi les plus récentes, mais qui reste encore objet de débat, est l'élément autochtone, local, pré-hellénique, bref les Étéochypriotes. Cette dénomination, qu'aucune autre n'est encore arrivée à supplanter de manière assez satisfaisante, a été créée par J. Friedrich en 1932, pour distinguer les habitants originels de l'île (*die Urbevölkerung*) des Grecs chypriotes (*die kyprischen Griechen*)¹⁸⁹. Pour J. Friedrich, comme pour la plupart des chercheurs avant et après lui, le seul élément qui permettait d'isoler et de caractériser ce groupe ethnique était la langue – une langue inconnue, intraduisible encore aujourd'hui, mais lisible, car écrite dans le même syllabaire que celui qui est employé pour le grec, et attestée par un nombre très limité d'inscriptions, la plupart provenant d'Amathonte. D'autres dénominations ont été proposées pour essayer de remplacer celle de Friedrich, qu'O. Masson a pourtant qualifié d'« heureuse suggestion »¹⁹⁰ : « langue d'Amathonte », ou « amathousien », en raison de la provenance de la majorité des inscriptions connues¹⁹¹, a eu un certain succès, surtout en milieu francophone, mais l'établissement d'un corpus précis montre clairement que le phénomène éteochypriote ne se limite pas à la seule Amathonte¹⁹². De plus, le problème chronologique qui initialement troublait les chercheurs, qui se trouvaient devant un corpus limité au IV^e s., a été partiellement résolu par des découvertes plus récentes, qui ont élevé la limite supérieure au milieu du VIII^e s. env.¹⁹³. Ainsi, un corpus très restreint mais sûr d'inscriptions archaïques atteste l'emploi de la langue éteochypriote dans le sud de l'île (à Amathonte, Kourion et Paphos), alors que les inscriptions d'époque classique se limitent à la seule Amathonte, si l'on met de côté l'ensemble, qui fait problème, des inscriptions non grecques de Golgoi¹⁹⁴.

Il n'est pas question, ici, d'expliquer pourquoi la dénomination d'éteochypriote pour cette langue doit être considérée comme encore valable (on retraite ce sujet ailleurs¹⁹⁵). Il faut en revanche rappeler ici le débat récent qui, à partir des années quatre-vingt-dix, a porté à une remise en question s'appuyant sur une critique historique attentive aux contextes politiques contemporains, mais superficielle dans son examen des sources antiques. C'est A. Reyes qui a parlé, le premier, de l'éteochypriote

¹⁸⁹ Friedrich 1932, 49 : « Die eigentümliche Silbenschrift [...] ließ sehr bald die Vermutung aufkommen, diese Schrift sei ursprünglich [...] wahrscheinlich für die Sprache der Urbevölkerung von Cypern berechnet gewesen, die man zum Unterschiede von den kyprischen Griechen wohl Eteokyprier nennen darf ».

¹⁹⁰ ICS², 85.

¹⁹¹ V. surtout Petit 1997-1998.

¹⁹² Egetmeyer 2009, 72 : « the stated geographical and chronological limitation – a phenomenon confined to a single city in the south of Cyprus, Amathus, during a short period at the end of the fourth century B.C. – is not correct », et 88 : « The Eteocypriot inscriptions are not restricted to the city of Amathus at the end of the fourth century ».

¹⁹³ Egetmeyer 2009, 72.

¹⁹⁴ Egetmeyer 2009, 73-74.

¹⁹⁵ V. p. 51-52. V. aussi Egetmeyer 2009.

comme d'un « phenomenon peculiar to the circumstances of fourth-century Cyprus »¹⁹⁶. En se fondant sur des arguments en partie valables (l'absence d'un groupe étéochypriote ethniquement distinct dans la culture matérielle de l'île étant le principal), il a réduit le phénomène linguistique à une création du IV^e s., dictée par les circonstances politiques et n'ayant rien à voir avec une population autochtone de l'île¹⁹⁷. M. Given a ensuite renchéri en affirmant, selon une démarche « post-coloniale », que les Étéochypriotes n'étaient qu'une invention de la recherche académique des années trente, visant à consolider le pouvoir colonial britannique sur l'île par la négation de son identité hellénique et par l'attribution d'une identité locale, autochtone, donc inférieure¹⁹⁸. Avec les Étéochypriotes, toutes les preuves documentaires de l'existence de la langue sont rejetées, et la conclusion est que « 'Eteocypriot' should be used only for the ideological creation of the 1930s. It would be more appropriate to refer to the inscriptions as 'UCS' or 'Undeciphered Cypriot Syllabic' »¹⁹⁹. Les réactions à l'approche hypercritique de M. Given ne se sont pas faites attendre²⁰⁰, surtout en ce qui concerne son analyse du matériel archéologique et épigraphique – l'idée d'ailleurs, qui est au cœur de l'étude de M. Given, qu'un archéologue du niveau d'E. Gjerstad se soit fait instrumentaliser par le pouvoir colonial britannique, ou ait plié sa recherche à l'invention d'une population inexistante pour des raisons d'intérêt idéologique, n'a même pas besoin d'être réfutée tant elle est absurde²⁰¹. Mais, même nuancée, l'interprétation de M. Given continue à rencontrer l'approbation des chercheurs, surtout anglo-saxons²⁰², et on est bien loin d'avoir atteint un consensus, dans la mesure où l'existence et la visibilité archéologique d'une population autochtone à Chypre à l'âge du Fer est en rapport direct et évident avec l'interprétation qu'on donne de l'hellénisation de l'île, et de ses effets sur la longue durée.

Chypre à l'âge du Fer : la découverte des identités régionales

Depuis la publication de l'ouvrage de Gjerstad, les nouvelles et les découvertes archéologiques à Chypre ont fait considérablement augmenter la quantité et la variété de la documentation matérielle disponible. Les classements proposés par E. Gjerstad pour la céramique, la sculpture et la coroplastie chypriotes archaïques ont paru s'adapter très bien à cet afflux constant et croissant de nouvelles données, gagnant du crédit et de l'autorité au fur et à mesure qu'ils se révélaient fiables. En 1968, G. Schmidt publia les terres cuites chypriotes de l'Héraion de Samos²⁰³ : en essayant d'harmoniser les données de Samos avec le système de classement des terres cuites chypriotes d'E. Gjerstad, il mettait en évidence des apories dans la chronologie absolue établie par

¹⁹⁶ Reyes 1994, 17.

¹⁹⁷ Reyes 1994, 13-17 et 22.

¹⁹⁸ Given 1998.

¹⁹⁹ Given 1998, 24.

²⁰⁰ V. Hamilakis *et alii* 1998, Petit 1999, Aupert 2001, Egetmeyer 2009.

²⁰¹ V. aussi Leriou 2007a, 13-14.

²⁰² Leriou 2002a, 15-16 ; Leriou 2007b, 566-567 ; v. Egetmeyer 2009, 71.

²⁰³ Schmidt 1968.

l'archéologue suédois, et il remontait de conséquence toute la chronologie de plusieurs décennies²⁰⁴.

Mais, comme l'a écrit S. Fourrier, « ce n'est pas la chronologie absolue, forcément fragile et provisoire, qui suscite des difficultés, c'est la chronologie relative, c'est-à-dire la validité même de la classification d'E. Gjerstad et de sa succession de 'styles' »²⁰⁵. De fait, la publication de monographies par sites consacrées aux terres cuites²⁰⁶, a permis d'approfondir la connaissance de la coroplastie chypriote, et de faire émerger son articulation non pas en styles structurés en succession diachronique (comme dans le système d'E. Gjerstad), mais en styles régionaux synchroniques, centrés sur de centres producteurs et ayant chacun sa zone de diffusion²⁰⁷.

Ce qui donne des résultats très valables pour la coroplastie – qui est, on le sait, la production la plus caractéristique de Chypre archaïque, au cœur de la fameuse formule d'Eschyle sur le Κύπριος χαρακτήρ²⁰⁸ – peut s'appliquer aussi à la céramique, à la glyptique et, moins bien, à la sculpture en pierre²⁰⁹. S'il ne faut pas confondre les zones d'influence culturelle avec l'extension géographique des royaumes²¹⁰, cette démarche permet néanmoins de tenter une première approche de l'articulation politique et culturelle interne à l'île, bien au delà de la répartition en deux macro-zones ou « provinces stylistiques », déjà identifiées par E. Gjerstad²¹¹, qui ne perd pas pour autant de validité.

L'approche fondée sur l'étude des identités régionales, que ce soit à travers l'artisanat ou l'étude des ethniques²¹², constitue sans doute une nouveauté remarquable²¹³, et la plus susceptible d'apporter des progrès notables dans notre connaissance de l'île à la période archaïque, qui est restée longtemps, après la synthèse d'E. Gjerstad, un peu négligée dans la recherche sur Chypre. Les critiques faites à l'approche stylistique d'E. Gjerstad, au-delà des questions chronologiques, ont porté sur la reconstitution de l'évolution des styles en rapport direct, voire mécanique, avec les influences politiques et ethniques venant de l'extérieur²¹⁴. La civilisation autochtone, touchée par l'apport grec/mycénien et phénicien/levantin, aurait évolué, d'après E. Gjerstad, en raison des événements politiques et historiques, en subissant des influences assyriennes, égyptiennes, perses au fur et à mesure que l'île entrait en rapport, souvent de subordination au moins formelle, avec ces puissances extérieures. L'ancrage des styles artistiques aux événements historiques fournissait donc les repères chronologiques que la nouvelle démarche remet maintenant en question.

²⁰⁴ Schmidt 1968, 93-98. Les deux schémas chronologiques sont résumés dans Karageorghis 1993, XI ; pour une histoire du débat chronologique v. Counts 2001, 149-152.

²⁰⁵ Fourrier 2007b, 103.

²⁰⁶ V. Yon – Caubet 1991, et Fourrier 2007b pour la bibliographie détaillée.

²⁰⁷ Fourrier 2007a et b.

²⁰⁸ Eschyle, *Suppliants* 282 : Fourrier 2007a, 117.

²⁰⁹ Pour la bibliographie : Counts 2001, 152 ; Nys – Recke 2004, 212-213 ; Fourrier 2007b, 16-17.

²¹⁰ Fourrier 2002a, 139-140.

²¹¹ Gjerstad 1960 : Fourrier 2007b, 111.

²¹² Fourrier 2006b.

²¹³ La portée de cette démarche dans le contexte plus vaste des études sur la Grèce ancienne peut être appréciée dans Croissant 2007.

²¹⁴ Gjerstad 1948, 339-365.

Si la mise en rapport mécanique entre influence stylistique et domination politique a été largement et nettement rejetée par des études plus récentes²¹⁵, il n'en est pas de même pour la mise en rapport des identités culturelles et surtout politiques avec les composantes ethniques. Même si de premiers pas en cette direction ont été faits²¹⁶, la question de la cohabitation d'ethnies différentes à Chypre à l'âge du Fer est encore ouverte : entre *hybridisation*, *mixture* et *compound*, les nuances ont une importance capitale, et la question porte essentiellement sur la structure politique.

Le débat sur les royaumes et la royauté chypriote

La naissance des royaumes chypriotes a été longtemps considérée, on l'a vu, comme une conséquence directe et immédiate de l'hellénisation de l'île. Il est difficile de savoir à quoi G. Glotz voulait faire allusion en parlant de « princes indigènes », à qui les Mycéniens auraient imposé leur souveraineté²¹⁷, mais il est hors de doute que, à partir de l'arrivée des Grecs (Mycéniens ou Achéens, peu importe) dans l'île, toute forme de royauté leur était attribuée. Beaucoup d'éléments – les légendes de fondation ; les quelques textes anciens portant sur la royauté chypriote (par ex. Aristote) ; les inscriptions syllabiques et les monnaies attestant, depuis l'époque archaïque, l'emploi du terme *basileus* ; les documents akkadiens, permettant d'identifier des Grecs parmi les souverains chypriotes sujets de l'empire – trop d'éléments apparemment incontestables poussaient en cette direction. Certains (S. Casson) allaient même au-delà, en retrouvant dans la royauté chypriote (on l'a vu) « une monarchie constitutionnelle semi-démocratique, du genre amplement décrit en Homère »²¹⁸, et cela à partir d'arguments pour le moins peu solides. Des avis plus nuancés, tel celui de G. Hill, étaient plus proches de la réalité documentaire chypriote de l'époque, et de l'état d'avancement des études sur la civilisation hellénique : « Was the kingship among the Greek importations ? As we see it in the fifth and fourth century, it is a pure despotism [...] In the Homeric kingship there was nothing despotic, nothing in the professional sense sacerdotal. It may be that Achaean importations, such as the Teucrid dynasty, were grafted on to the original royal stock, which must have existed in Cyprus as in Anatolia and Syria-Palestine »²¹⁹.

Cette vision des choses fut, comme tout le reste, réélaborée et fixée de manière durable par E. Gjerstad : en introduisant la royauté chypriote dans son tableau général de la civilisation de l'île à l'âge du Fer, il ancrerait solidement l'interprétation du système politique à son analyse fondée sur les apports ethniques et les influences étrangères. La royauté était, pour E. Gjerstad aussi, un apport indéniable des Mycéniens à Chypre, et son jugement est ferme là-dessus : « The Mycenaean origin of the Cypriote kingship is [...] indisputable »²²⁰. Mais le caractère « despotique » attribué aux royautés chypriotes dans les sources classiques (portant essentiellement sur le IV^e s.) constituait sans doute

²¹⁵ C'est surtout le cas de la sculpture de style « chypro-égyptien » : Markoe 1990, Hermary 2001a, Faegersten 2003.

²¹⁶ Fourrier 2007a, 121-124.

²¹⁷ Glotz 1925, 87 : v. ci-dessus, p. 27.

²¹⁸ Casson 1937, 67.

²¹⁹ Hill 1940, 89-90.

²²⁰ Gjerstad 1948, 445.

un problème, dont la solution ne pouvait qu'être cherchée dans les apports ethniques : « The Mycenaean traditions of culture were inundated by the Cypro-Oriental flood »²²¹. La transition entre la royauté mycénienne et la royauté « chypro-orientale » se serait faite au tournant de l'époque archaïque, à la suite d'un flux migratoire syro-anatolien qui serait arrivé à renforcer la composante étéochypriote, en accentuant ses caractères orientaux (qu'on retrouverait dans l'organisation militaire, dans l'architecture monumentale et funéraire, dans la sculpture)²²². De la même manière, en termes de prérogatives dans le domaine religieux, le passage de la royauté mycénienne à la royauté orientale se serait fait sur l'exemple de ce qu'on trouve dans les traditions sur Paphos, où Agapēnōr et sa descendance, représentant la monarchie d'origine mycénienne, adoptent le nom et les fonctions des Kinyradès, emblèmes de la royauté sacerdotale locale de type oriental, pré-hellénique²²³.

Si Kition a une histoire à part, liée à aux rapports de dépendance à Tyr jusqu'à la fin du VIII^e s.²²⁴, il n'y a pas de traces, dans l'interprétation de Gjerstad, d'une différenciation ethnique des royaumes chypriotes. Il n'est nullement question d'un royaume étéochypriote à Amathonte, même s'il reconnaît à cette ville le rôle de « stronghold of the autochthonous population »²²⁵ ; il souligne au contraire que tous les rois d'Amathonte connus portent des noms grecs²²⁶.

L'interprétation de la royauté chypriote développée par E. Gjerstad s'est imposée, avec l'ensemble de ses argumentations, dans toute la recherche successive, ce qui a créé un vide sensible dans les études sur la structure politique de Chypre à l'âge du Fer pour plusieurs décennies. C'est à D.W. Rupp que revient le mérite d'avoir remis en mouvement un débat qui, depuis la fin des années quatre-vingt, anime la recherche sur Chypre archaïque, et recoupe la question de l'hellénisation de l'île²²⁷.

La position de D.W. Rupp, qui se fonde sur des notions d'anthropologie politique aussi bien que sur ses recherches sur la répartition des sites chypriotes et sur les pratiques funéraires au cours de l'époque géométrique, vise à abaisser sensiblement la chronologie de la fondation des royaumes chypriotes²²⁸ : leur création serait en effet un phénomène du milieu du VIII^e s., au tournant de l'époque archaïque, et il serait la conséquence directe de l'émergence de deux facteurs extérieurs, l'évolution des activités économiques phéniciennes vers l'ouest (dont l'établissement de la colonie de Kition serait le signe le plus tangible à Chypre), et le développement d'une politique occidentale agressive de la part de l'empire néo-assyrien²²⁹. Ainsi, les éléments rattachant la royauté chypriote à la tradition mycénienne (surtout, les légendes de fondation) auraient été l'invention des nouveaux rois chypriotes visant à légitimer leur prise de pouvoir vers la fin du Chypro-Géométrique III ; une même interprétation serait

²²¹ Gjerstad 1948, 452.

²²² Gjerstad 1948, 452-457.

²²³ Gjerstad 1948, 446.

²²⁴ Gjerstad 1948, 462.

²²⁵ Gjerstad 1948, 431.

²²⁶ Gjerstad 1948, 430 et 475 n. 5.

²²⁷ En général, Knapp 2008, 292-297.

²²⁸ Rupp 1985 (*non vidi*).

²²⁹ Rupp 1987, 1998.

valable pour les riches sépultures de Salamine²³⁰, et l'imitation des coutumes royales proche-orientales. Les royaumes chypriotes se seraient donc mis en place à partir d'un réseau de puissances régionales (*chiefdoms*), qui aurait constitué la structure politique de l'île à la période géométrique, et qui serait peut-être, celui-là, le résultat de l'hellénisation de l'île²³¹; ce système, caractérisé par l'absence de marques archéologiques de complexité sociale (architecture monumentale, signes de différenciation dans les équipements funéraires, hiérarchisation des installations, diffusion de l'écriture), n'aurait laissé la place à des structures plus complexes (les royaumes), que lorsque les conditions d'un procès de « secondary state formation » se seraient créées – c'est-à-dire, sous la pression économique des Phéniciens, à la recherche de matières premières et de nouveaux marchés.

La théorie de D.W. Rupp avait sans doute le mérite de tenter une périodisation de l'évolution politique de Chypre à l'âge du Fer, allant au-delà du modèle simpliste d'une royauté chypriote immuable et identique du XI^e au IV^e s. L'idée, de plus, que la formation des royaumes chypriotes aurait été longue et progressive, investissant au départ le sud-est, et seulement à la fin le nord-ouest de l'île (le royaume de Marion étant l'un des derniers à se former) allait aussi dans la direction, qui s'est révélée productive, d'une différenciation interne, tous les royaumes chypriotes n'étant pas toujours en place et au même stade de développement au même moment.

Si les premières réactions aux thèses de D.W. Rupp ont été partagées, la plupart des chercheurs tendant plutôt au maintien de la théorie traditionnelle (au moins du point de vue de la chronologie)²³², c'est seulement M. Iacovou qui a proposé un modèle véritablement nouveau, visant à réunir dans un seul vaste parcours interprétatif trois événements cruciaux dans l'histoire de Chypre à l'âge du Fer : la disparition d'Alashiya, l'hellénisation de l'île, et la naissance des royaumes.

L'argumentation de M. Iacovou, développée progressivement dans une série d'articles²³³, se fonde sur la longue durée, et sur la recherche d'une tradition propre à l'île, qui dépasse les barrières archéologiques, en partie artificielles, entre l'âge du Bronze Récent et l'âge du Fer : « the history of Iron Age Cyprus is, first and foremost, a close re-enactment of its Late Bronze Age politico-economic tradition – a tradition of territorial segmentation that was so strong as to undermine all those processes that could have led to the formation of a central state. [...] This tradition justified the establishment of a multitude of territorial monarchies that reached the all times high number ten by the first quarter of the 7th century. The kingdoms' formation was based first and foremost on internal island dynamics »²³⁴. L'élément principal d'originalité de cette thèse consiste dans la recherche d'une permanence dans l'organisation politique et géographique de l'île, au-delà des aspects évidents de rupture et d'innovation qui marquent le passage de l'âge du Bronze Récent à l'âge du Fer : ainsi, on met en évidence un morcellement structural de l'île en plusieurs centres de pouvoir dès le XIV^e s., lorsque

²³⁰ Rupp 1988, 1989.

²³¹ Rupp 1998, 215.

²³² V. par ex, avec des arguments différents, Snodgrass 1988 et Steel 1993 ; v. en revanche Petit 1991-1992 pour une prise de position, fondée sur le cas d'Amathonte, en faveur de la théorie de D.W. Rupp.

²³³ On ne cite que ceux qui portent spécifiquement sur le sujet : Iacovou 2002a, 2005b, 2006, 2007a, 2008c, mais également pertinents sont Iacovou 1994, 1999, 2007b.

²³⁴ Iacovou 2002a, 85.

Enkomi, centre métallurgique et politique unique dans l'île au Chypriote Récent I et II (aurait-on là la ville, et ensuite le royaume d'Alashiya ?²³⁵), commence à partager certaines de ses caractéristiques (civilisation matérielle, activités productives, et ensuite architecture monumentale publique et sacrée) avec d'autres établissements, tels Kalavassos-Agios Dimitrios, Maroni-Vournes, Alassa-Palaitaverna, Hala Sultan Tekke²³⁶. L'émergence de plusieurs sites à vocation régionale au cours du Chypriote Récent II C est étroitement liée, voir déterminée, par l'exploitation des ressources minières de l'île, notamment le cuivre²³⁷ ; la mise en place d'installations productives à grande échelle va de pair avec la création d'une structure politique et administrative destinée à les contrôler et les organiser, avec une stratification sociale croissante, grâce à l'établissement de centres publics et sacrés – ce qui se manifeste par l'urbanisation de l'île²³⁸.

Bien que les troubles qui ont affligé la Méditerranée orientale à la fin du XIII^e s. aient interrompu ce processus d'urbanisation naissante, la crise ne bouleversa Chypre que partiellement : certains sites (Palaepaphos, Kition) ne furent pas touchés, l'écriture, contrairement à ce qui se passa en Grèce, ne disparut pas, et l'exploitation des mines de cuivre continua. Si une nouvelle période de troubles toucha l'île à la fin du XII^e s., la crise ne fut, encore une fois, que partielle, et elle donna naissance à l'établissement, au cours du XI^e s., de la grande majorité des sites qui domineront ensuite la géographie de Chypre au cours de l'âge du Fer – les capitales des royaumes²³⁹.

Dans ce cadre de continuité, la migration des populations helléniques serait invisible, mais néanmoins réelle. L'introduction de la langue grecque, avec sa première attestation en syllabaire chypriote datant de 1050 env. (*l'obēlos* d'Opheltas), en serait le signe le plus tangible. Si l'archéologie a échoué jusqu'ici devant la tâche de documenter, du point de vue de la civilisation matérielle, l'arrivée et l'établissement de populations hellénophones dans l'île au cours du Chypriote Récent III, ce serait parce que cet événement – l'hellénisation de l'île – n'a pas donné lieu à une différenciation dans la civilisation matérielle sur la courte durée : « migrations are *longue durée* processes with long-term consequences for the human environment that has to absorb them. As such, they cannot be properly studied on the evidence of the material culture of one cultural horizon alone – in this case by comparing the 13th to the 12th-11th centuries »²⁴⁰. C'est au cours de l'époque géométrique, dans leur « Foundation Horizon »²⁴¹, que les royaumes chypriotes auraient acquis leurs traits distinctifs, parmi lesquels une élite hellénophone, en charge de l'organisation de l'exploitation des ressources primaires (surtout les métaux, cuivre et fer) de l'île, sous l'autorité d'un *basileus* : « Having been reinstated as local rulers after the Mycenaean *wanax* had been ousted, *basileis* from different parts of the Aegean world reached the island at the head of troops of highly specialised industrial craftsmen and contributed to the preservation of the island's major asset. [...] That the Cypriote Iron Age *basileus* was hardly more than an industrial

²³⁵ Muhly 1989, 303.

²³⁶ Knapp 1997, 64-68 ; South-Todd 2002 ; Iacovou 2005b, 18-20 ; Iacovou 2008c, 629.

²³⁷ Muhly 1989.

²³⁸ Iacovou 2005b.

²³⁹ Iacovou 1994.

²⁴⁰ Iacovou 2008c, 627.

²⁴¹ Iacovou 2002a, 83.

plus agricultural resource manager, ruling operations from a primary centre (the capital), is clear even from the limited material evidence afforded by the Archaic and Classical kingdoms »²⁴². Ce serait le souvenir de ce processus que la tradition légendaire nous aurait transmis sous la forme des fondations mythiques des villes chypriotes.

Si le cœur du débat sur la fondation des royaumes chypriotes est là, entre une chronologie haute fondée sur des dynamiques internes (M. Iacovou), et une chronologie basse liée aux dynamiques économiques à l'échelle méditerranéenne (D.W. Rupp), plusieurs éléments demandent encore d'être précisés.

Tout d'abord, peu d'attention a été jusqu'ici prêté au cas, sans doute distinctif dans son parcours, du royaume de Kition. La tradition portant sur la colonisation phénicienne de Kition, ainsi que certains aspects de sa civilisation matérielle, invitent à voir dans Kition un cas très particulier, sans que cela implique l'idée d'un royaume de type différent des autres – un royaume phénicien, ou chyro-phénicien, comme il a été parfois défini²⁴³. De même, si la spécificité d'Amathonte a été maintes fois soulignée, à partir au moins de la découverte des inscriptions étéochypriotes (mais même auparavant, grâce aux mentions du Pseudo-Scylax et de Théopompe), peu d'études ont été consacrées à la mise en lumière et aux raisons de cette spécificité dans le cadre plus général de l'institution royale chypriote.

Ainsi la royauté chypriote, dont on s'attache à préciser l'époque et les modalités de naissance, demande encore des études qui en mettent en lumière le développement historique, et du point de vue institutionnel, et du point de vue des dynamiques régionales internes à l'île²⁴⁴. Si certains points de repère chronologique sont assurés (le XI^e s., le Chyro-Géométrique III, le IV^e s.²⁴⁵), il faudrait maintenant ancrer à ces périodes-clés les étapes de la mise en place des royaumes, dans leur spécificité (le royaume de Marion n'ayant pas eu le même développement que le royaume de Paphos ou de Salamine) aussi bien que dans leurs rapports réciproques.

Autre question, la définition de la royauté chypriote en tant qu'institution originale, création de la civilisation chypriote de l'âge du Fer : en 1984, P. Carlier soulignait déjà que « le cas des royautés chypriotes est très différent : leur étude systématique n'a jamais été tentée [...] il est difficile de séparer complètement l'examen des royautés chypriotes, qu'elles soient grecques, phéniciennes ou étéochypriotes, de celui des royautés syrophéniciennes »²⁴⁶. Plus de vingt-cinq ans après, on peut seulement dire que les royautés chypriotes – ni grecques, ni phéniciennes, ni étéochypriotes – attendent toujours leur étude de synthèse.

²⁴² Iacovou 2006, 328.

²⁴³ V. à ce propos les remarques de Iacovou 2006, 329-330 et de Fourrier 2007b, 108-109.

²⁴⁴ V. déjà, en partie Iacovou 2002a.

²⁴⁵ Iacovou 2002a.

²⁴⁶ Carlier 1984, VI.

LES SOURCES : DONNEES ET PROBLEMATIQUES

Il campo specifico dell'attività dello storico è dato dalla esistenza di informazioni e documenti sul passato che devono essere interpretati e combinati per sapere e capire che cosa è avvenuto. I problemi specifici dello storico sono dati dalla relazione tra ciò che le fonti sono e ciò che egli vuole sapere. (Momigliano 1974, 14).

Cette étude de Chypre à l'âge du Fer a l'ambition de se fonder, dans la limite des connaissances actuelles, sur toutes les sources textuelles disponibles concernant l'île dans la période comprise entre le milieu du XI^e et le troisième quart du VI^e s.

Une telle déclaration d'objectifs, apparemment limitée et circonscrite, nécessite en réalité des précisions qui clarifient, par exemple, ce qu'on considère comme source textuelle, les limites chronologiques des sources considérées, l'approche méthodologique selon laquelle on lit et on étudie les différentes sources ; les choix, les omissions, les critères de classification méritent aussi d'être expliqués. Ce qu'on propose ici est donc une présentation des sources, non pas dans leur individualité (ce qu'on fait dans la seconde partie), mais dans leurs caractères spécifiques (typologie, langue, contexte d'origine), qui en déterminent la valeur et l'utilité pour le but visé par cette recherche, c'est-à-dire la reconstruction et l'étude historique de la réalité politique et sociale de Chypre à l'âge du Fer.

On considère donc en introduction une série de problèmes d'ordre méthodologique : la différence entre sources primaires et sources secondaires, et les raisons de la nécessité d'insister sur cette distinction fondamentale dans ce cas spécifique ; les critères qui déterminent la classification des sources d'après la langue (grec, phénicien, akkadien, égyptien, hébreu, mais aussi des cas plus ambigus tel l'éteo-chypriote) et la typologie du texte (inscriptions – publiques ou privées, dédicaces, inscriptions funéraires, graffites – légendes monétaires, textes littéraires, la Bible), ainsi que les problèmes de chronologie.

D'autres questions, concernant plus spécifiquement le cas de Chypre archaïque, sont aussi à considérer : le problème de l'interprétation des légendes de fondation ; la place à attribuer aux sources, venant de l'extérieur de l'île, qui en font mention de manière problématique (ce qui touche aussi au nom de Chypre dans les sources akkadiennes, égyptiennes et bibliques), ou qui ont été mises en rapport avec elle de manière douteuse (la stèle de Nora, le médaillon de Carthage) ; la mise en relation des sources avec les royaumes, dans leur ensemble mais aussi, ce qui pose beaucoup de problèmes, dans leur individualité – donc, les critères selon lesquels on peut associer certaines sources à certains royaumes, et ce que cela peut nous apporter.

Sources primaires et sources secondaires : les raisons d'une distinction

Toute étude d'histoire se fonde sur l'analyse des sources, et l'un des critères principaux qui permet de traiter la documentation de manière fructueuse est la distinction entre sources primaires et sources secondaires. En histoire ancienne, il est parfois utile d'insister sur cette distinction, et de la préciser en fonction du sujet d'étude choisi.

En ce qui concerne Chypre archaïque, la distinction entre sources primaires (qu'on regroupe dans la seconde partie sous le chiffre romain I) et sources secondaires (II) est apparemment facile : toutes les inscriptions contemporaines, en écriture chypro-syllabique, phénicienne, grecque alphabétique, égyptienne, akkadienne, paléo-hébraïque, sont des sources primaires. Cela inclut donc un large corpus d'inscriptions en syllabaire (I A), un corpus d'inscriptions phéniciennes moins large mais conséquent (I C), quelques inscriptions isolées en grec alphabétique (I B), en hébreu (provenant du sud de la Palestine : I E) et en égyptien (provenant de l'île, mais aussi d'Égypte : I E) ; cela inclut, aussi, les inscriptions akkadiennes (I D). Les sources secondaires sont aussi de définition apparemment aisée : ce sont tous les documents littéraires, qu'il s'agisse de récits historiques, ou bien de discours, de traités scientifiques, de compilations lexicales ou grammaticales, de commentaires à des œuvres littéraires, etc. (II A et B). Les passages bibliques faisant mention de Chypre constituent aussi une source secondaire (II C).

La situation documentaire, si claire et nettement définie qu'elle pourrait paraître, présente néanmoins des difficultés liées spécifiquement au cas chypriote. Les sources primaires sont plus abondantes qu'on pourrait croire : plus de soixante documents en chypro-syllabique (et cela en excluant les vastes corpus de Kouklia-*Marchello* et Rantidi, qui constituent un cas délicat en raison de leur chronologie) et plus de trente documents en phénicien, presque une centaine d'inscriptions donc provenant de l'île (sans compter les exemples isolés en écriture grecque alphabétique, égyptienne, akkadienne), constituent un ensemble non négligeable pour une période historique que l'on insiste néanmoins à considérer comme mal documentée. Les raisons en sont sans doute liées à la nature de la documentation : aucune inscription publique ne nous est parvenue, la totalité de notre corpus est donc constitué de dédicaces, inscriptions funéraires, et inscriptions d'appartenance, et ce sont surtout ces dernières qui nous renseignent, de manière parfois inattendue, sur certains aspects marquants de l'époque : les inscriptions des rois de Paphos (I A **12**, **13** et **16**), l'*obēlos* d'Opheltas (I A **31**), certains documents étéochypriotes, jettent autant de lumières sur la réalité politique et linguistique de leur époque. C'est la documentation akkadienne, provenant de l'île (la stèle de Sargon, I D **1**), mais surtout de l'extérieur, qui nous permet de compléter le tableau bien peu détaillé qu'on peut esquisser grâce aux inscriptions chypriotes (en grec, en phénicien et en étéochypriote) ; d'autres documents, égyptiens (la stèle d'Amasis, I E **4**) et hébreux (les ostraca d'Arad, I F **1**) apportent des éléments additionnels.

La situation documentaire étant si difficile, avec des textes peu éloquents et parfois obscurs (en raison de la variété des langues, de l'état de conservation, etc.), la tentation de recourir aux sources secondaires pour remplir les vides de notre documentation primaire est particulièrement forte. Les auteurs classiques nous ont transmis très peu

d'informations portant spécifiquement sur Chypre archaïque : lorsque Hérodote parle de la conquête de l'île par Amasis (II B 58), ou lorsque Flavius Josèphe nous transmet la notice, attribuée à Ménandre d'Éphèse, de l'expédition d'Eloulaios contre les Kitiens (II B 65), on est raisonnablement sûrs qu'il parlent d'événements concernant l'époque en question – ce qui nous reste à faire est évaluer la crédibilité et la portée de ces informations. Mais ces cas sont relativement rares. Que faire, en revanche, de la notice aristotélicienne sur les *wanaktes* et *wanassai* chypriotes (II B 27), de la description, chez Athénée, du service d'espionnage du roi de Salamine (II B 29), de l'affirmation de Diogène Laërce que Kition a été colonisé par les Phéniciens (II B 66) – bref, de toutes les sources, très nombreuses, qui nous parlent des villes et des royaumes chypriotes sans préciser l'époque à laquelle elle font référence ? Les exclure totalement de l'étude, ce serait se priver d'une série de données utiles pour orienter la recherche ou pour bâtir des hypothèses qui peuvent aussi être exactes, des éléments qui pourraient, grâce à une analyse attentive, se révéler pertinents¹. Tous ces textes doivent donc faire partie de notre corpus documentaire, mais leur étude demande une rigueur extrême dans l'extension des données à la période qui nous intéresse, pour éviter le risque, bien réel, de créer des « factoides »² : le fait que les princes chypriotes s'appelaient *wanaktes* au IV^e s.³ n'implique pas que cela était vrai aussi au VII^e s. ; si Diogène affirme que Kition a été colonisé par les Phéniciens, sa vision de l'histoire de la ville doit être vérifiée avant d'être réputée exacte. Une source secondaire ne peut, dans aucun cas, être considérée de la même manière qu'une inscription ou autre source primaire : tout cela est trivial, mais fondamental.

Un autre problème, plus délicat et plus ponctuel, concerne l'attribution d'un statut de source primaire ou secondaire à certains documents : notamment, les textes bibliques, et l'*Histoire d'Ounamon*. Il n'est pas question de rentrer ici dans le débat sur la composition du corpus biblique, ni d'aucun de ses livres : la littérature à ce propos est immense, et sur la plupart des questions il n'existe encore aucune forme d'accord. Ce qui nous intéresse ici est de rappeler que les textes bibliques, tels que nous pouvons les lire et pris en tant que documents historiques, ne peuvent pas être considérés comme des sources primaires, leur rédaction étant étalée sur plusieurs siècles, et leur fixation étant très probablement tardive, à partir du V^e s. au plus tôt (pour les livres du Pentateuque). Cela ne nous empêche pas de rechercher, dans les passages bibliques mentionnant Chypre (II C), les noyaux plus anciens, permettant d'appréhender certaines données qu'on peut bien définir d'historiques ; mais il ne faut jamais oublier que ces noyaux ont subi des élaborations et des remaniements dont la portée nous échappe en large partie,

¹ On ne peut que citer A. Momigliano : « Per quanto sia ovvio che un documento che proviene dal periodo che studiamo (documento contemporaneo) è di solito più istruttivo che una tarda testimonianza, esistono documenti tardi che riflettono fasi più antiche. Le istituzioni politiche, giuridiche, religiose – e il linguaggio stesso – conservano resti (sopravvivenze) di istituzioni e di forme linguistiche non più di uso corrente. Ma anche uno storico tardo può essere ben informato, se usava buone fonti. Rigorosa cronologia e rigorosa distribuzione geografica salvano da errori ; ma un'applicazione meccanica della regola che ciò che è più vicino in tempo e in spazio è più degno di fede conduce alla sciocchezza » (Momigliano 1974, 17).

² Je francise ici le terme anglais « factoid », créé par Norman Mailer en 1973 à propos de la vie de Marilyn Monroe (depuis, il est passé dans plusieurs langues européennes, mais pas en français), mais introduit dans le domaine de l'histoire ancienne, et notamment de Chypre, par F.-G. Maier dans un article de 1985, avec la définition suivante (Maier 1985, 32) : « Factoids [...] are mere speculations or guesses which have been repeated so often that they are eventually taken for hard facts ».

³ Sur ce point il n'y a aucun doute, l'épigraphie le confirme : v. *JCS*² 211.

et qu'il ne faut pas sous-estimer. Seule la critique biblique peut nous aider à démêler, en partie et avec des difficultés évidentes (surtout pour le profane), la trame complexe des réélaborations textuelles que les livres bibliques ont subi plus qu'aucune autre de nos sources.

L'Histoire d'Ounamon présente, quant à elle, une difficulté plus circonscrite, bien que dans ce cas aussi aucun accord n'ait encore été atteint. Ce long récit des mésaventures d'un messager thébain d'Amon au Proche Orient est trop bien écrit et agencé pour être un simple rapport de mission rédigé à la fin d'une aventure longue et riche en péripéties⁴; les qualités littéraires du texte sont désormais largement reconnues, et de longues études ont été consacrées à l'idéologie et à la structure littéraire de ce fameux récit⁵. Les détails historiques du texte, quand ils sont vérifiables par d'autres sources, sont toutefois exacts : tous les éléments d'histoire, politique et idéologie égyptiennes apparaissent vrais ou vraisemblables, et c'est pour cela que de nombreux chercheurs attribuent à l'ensemble du récit une crédibilité historique qui dépasse largement celle qu'on concède normalement à des nouvelles ou à tout ouvrage de fiction ayant un fond historique⁶. Le récit est attesté par un seul manuscrit, qui n'est pas contemporain, mais qui n'est pas non plus beaucoup plus récent que les événements racontés⁷, et cela donne à certains éléments (par exemple, l'attestation du nom d'Alashiya), une validité documentaire en soi, qui va au-delà de la controverse sur le statut du récit. Si on a choisi d'inclure ce document parmi les sources primaires en langue égyptienne concernant Chypre à l'âge du Fer (I E 2), c'est donc en raison de ces considérations, qui ne doivent pas, toutefois, nous faire perdre une certaine prudence dans l'évaluation des données : le tableau historique de *L'Histoire d'Ounamon* peut bien être vraisemblable, mais cela ne fait pas automatiquement de Hatiba, reine d'Alashiya, un personnage historique dont la réalité est assurée.

La documentation concernant Chypre à l'âge du Fer n'est donc pas si facile à classer dans des catégories facilement exploitables comme il pourrait sembler au premier abord. Une description détaillée des différents types de sources, avec leurs caractéristiques matérielles (inscriptions sur différents supports, ostraca, papyrus, etc.), linguistiques (textes en grec, phénicien, « étéochypriote », akkadien, égyptien, hébreu) et littéraires (documents historiques, narratifs, lexiques, traités scientifiques, etc.) nous permettra de mieux appréhender dans toute sa complexité cette documentation si riche, et en même temps si avare de données.

Classification et typologie des sources

Outre la distinction entre sources primaires et secondaires, la documentation disponible peut être classée selon un critère relativement facile, qui est celui de l'écriture – et par conséquent, de la langue de rédaction. Cela implique donc six classes

⁴ V. surtout Baines 1999.

⁵ V. Schipper 2005, avec abondante bibliographie.

⁶ Par ex. Bunnens 1978, 2-3 ; Scheepers 1991, 18 ; Sass 2002, 247-248.

⁷ Sur le débat chronologique, v. le résumé utile et détaillé dans Sass 2002.

de sources primaires : inscriptions en écriture chypro-syllabique (I A) ; inscriptions en écriture grecque alphabétique (I B) ; inscriptions en écriture (et langue) phénicienne (I C) ; documents en cunéiforme akkadien (I D) ; documents en égyptien hiéroglyphique (I E) ; documents en alphabet paléo-hébraïque, en hébreu (I F).

Les sources secondaires sont moins variées, et la langue ou l'écriture employées ont une valeur documentaire moins importante que pour une inscription ou en général une source primaire : c'est pourquoi il est préférable de ne pas classer ces documents en raison de leur langue ou écriture (ce qui porterait à une division, plutôt artificielle, entre sources grecques et sources latines), mais en raison d'une articulation thématique visant à isoler, d'une part, les légendes de fondation (II A), et de l'autre, les passages bibliques (II C). Tous les autres textes, d'auteurs grecs ou latins, qui portent sur Chypre à l'âge du Fer, peuvent être agencés, dans un chapitre unique (II B), en plusieurs sous-sections qui rendent compte de leur contenu.

Inscriptions chypro-syllabiques : une écriture, plusieurs langues

Les inscriptions chypro-syllabiques forment une partie importante de l'ensemble documentaire sur Chypre à l'âge du Fer. Comme on l'a dit, les inscriptions connues dépassent la soixantaine, et, si l'on ajoute les corpus de Kouklia-*Marchello* et Rantidi, leur nombre devient beaucoup plus élevé.

La seule publication qui ait traité systématiquement des inscriptions chypro-syllabiques, depuis l'origine du syllabaire jusqu'à son extinction, est le recueil d'O. Masson, *Les inscriptions chypriotes syllabiques*, publié en 1961 et mis à jour, mais malheureusement non pas retravaillé, en 1983⁸. L'ouvrage d'O. Masson n'a pas la prétention d'être un *corpus* holistique, son auteur a été très clair sur ce point⁹ ; néanmoins, malgré les objections et les critiques qui ont été faites, parfois sans trop de fondement, à ce recueil¹⁰, sa qualité scientifique et son caractère exhaustif et rigoureux en font encore aujourd'hui, dans l'attente de la publication du XV^e volume des *IG*¹¹, une référence fondamentale, qu'il faut toutefois mettre à jour avec tout ce qui a paru depuis 1983, souvent du fait d'O. Masson lui-même¹², mais aussi de T.B. Mitford¹³, G. Neumann¹⁴ et plus récemment de J.-P. Olivier et M. Egetmeyer¹⁵.

⁸ La base de données PASP, publiée sous forme papier en 1996 (Hirschfeld 1996) mais aussi disponible sur le web (<http://paspserver.class.utexas.edu/cyprus/index.html>), se fonde sur d'autres principes : elle a l'ambition de lister toutes les inscriptions chypriotes, dans toutes les langues et les écritures attestées sur l'île jusqu'à la période romaine, mais elle n'offre aucune interprétation originale ; l'ouvrage est utile, mais à consulter avec prudence : v. le compte-rendu d'Egetmeyer 2000-2001.

⁹ *ICS*², 5 : « Ce recueil ne prétend pas représenter un *Corpus*. Les documents trop peu importants, ou en trop mauvais état, sont laissés de côté, ou bien signalés brièvement » ; v. aussi *ibid.*, 89.

¹⁰ V. Bazemore 2001.

¹¹ Ce volume, prévu déjà au début du XX^e s., et confié d'abord à R. Meister, ensuite à L. Meister et à E. Sittig (*ICS*², 88), apparaît toujours parmi les priorités de recherche du projet des *IG* (<http://www.bbaw.de/bbaw/Forschung/Forschungsprojekte/ig/de/blanko.2005-0126.289324872>), mais sa publication ne sera sans doute pas réalisée dans un futur proche.

¹² La bibliographie d'O. Masson a été rassemblée dans *Philokypros. Mélanges de philologie et d'antiquités grecques et proche-orientales dédiés à la mémoire d'Olivier Masson*, éd. L. Dubois et E. Masson, *Minos Suppl.* 16, Salamanca 2000, 9-32 ; la bibliographie chypriote est notamment consultable aussi dans *Mélanges Olivier Masson, CCEC* 27 (1997), 3-13.

Isoler, dans le *corpus* d'inscriptions chypro-syllabiques, celles concernant la période étudiée, est une tâche difficile et bien loin d'être assurée. La majorité des inscriptions issues de contextes non datés (trouvailles clandestines ou fortuites, fouilles anciennes) reste, tout simplement, dépourvue de la moindre chronologie. Les raisons de l'impossibilité d'établir des datations, même approximatives, à partir d'éléments internes aux inscriptions elles-mêmes, sont essentiellement deux : la nature des textes, extrêmement répétitifs, brefs et dénués de références à l'actualité (les inscriptions funéraires ou d'appartenance composant la grande majorité du corpus), et la connaissance encore insuffisante qu'on a de la paléographie du syllabaire chypriote, de ses évolutions dans le temps et dans l'espace. Même si des progrès sont possibles, on est loin d'avoir, pour le syllabaire chypriote, une gamme de variations régionales et chronologiques bien définies qui soit comparable à celle qu'on observe pour les alphabets grecs archaïques ; on peut donc supposer qu'une bonne partie des inscriptions non datées le resteront aussi dans le futur. Cela dit, des études détaillées sur la forme des signes, et l'établissement de répertoires par site ou par région (au delà du cas, relativement mieux étudié, du syllabaire paphien, qui constitue une variété assez bien reconnaissable et isolée¹⁶), permettent de progresser dans la connaissance du syllabaire, non seulement en ce qui concerne le rapport entre syllabaire commun et paphien, qui reste en grande partie encore à éclairer¹⁷, mais aussi en ce qui concerne le prétendu syllabaire étéochypriote, que M. Egetmeyer a récemment démontré n'avoir jamais existé¹⁸.

La majorité de nos documents appartiennent à des catégories relativement bien identifiables : inscriptions funéraires (épitaphes sur pierre¹⁹) ; dédicaces votives (sur statues²⁰ et vases²¹ en terre cuite ; sur statues, objets ou stèles en pierre²² ; sur objets en bronze²³) ; inscriptions sur des objets personnels (la plupart sur vases²⁴, mais aussi sur objets en terre cuite²⁵ ou en métal²⁶, ou sur sceaux et pierres dures²⁷) ; ostraca et

¹³ En particulier les corpus des inscriptions de Kouklia-Marchello (*Kouklia-Paphos*), de Kourion (Mitford *IK*), de Rantidi (*Rantidi-Paphos*) et de Kaphizin (Mitford *Kafizin*), les trois derniers n'étant que partiellement pris en considération dans les *ICS*².

¹⁴ Surtout, mais non exclusivement, dans la série « Beiträge zum Kyprischen » I – XXII, parue dans *Kadmos* entre 1975 et 2003.

¹⁵ V., pour les publications les plus récentes, les « Epigraphische Mitteilungen » que M. Egetmeyer publie depuis 1996 dans *Kadmos*. V. aussi Egetmeyer *WIKS*, dictionnaire des inscriptions rédigées en syllabaire, qui constitue un instrument de travail indispensable ; le seul autre dictionnaire existant, en anglais, rédigé par A. HINTZE, *A Lexicon to the Cyprian Syllabic Inscriptions*, Hambourg 1993, a des lacunes et erreurs importantes dans la bibliographie et aussi dans la documentation (v. le compte-rendu détaillé d'Egetmeyer 1994-1995).

¹⁶ V. Mitford 1961a, à compléter par les observations sur le syllabaire paphien dans *Rantidi-Paphos*, 30-33 et *Kouklia-Paphos*, 11-16.

¹⁷ V. les observations d'Egetmeyer 2009, 81-85.

¹⁸ Egetmeyer 2009.

¹⁹ I A 8, 25.

²⁰ I A 22.

²¹ I A 18, 20.

²² I A 7, 17 (fenêtre votive), 36, 37, 38 et 39 (la majorité des inscriptions de Kouklia-Marchello sont de brèves dédicaces sur blocs, stèles, ou objets en pierre ; on peut supposer que les textes étéochypriotes étaient du même genre), 43 et 44 (?) (inscriptions de Rantidi).

²³ I A 21 (situle égyptienne), 67.

²⁴ I A 3 (?), 10 (?), 11, 19, 23, 24, 26, 27, 29, 40 (?), 41, 47, 49 (?), 52, 53, 54, 55.

²⁵ I A 6 (lampe).

teussions, en majorité très fragmentaires²⁸. Mais on a aussi des cas plus particuliers : par exemple, l'inscription du grand vase du sanctuaire d'Aphrodite à Amathonte²⁹, qui était peut-être liée au culte de la déesse, ou qui tout simplement marquait l'appartenance de l'objet à la divinité ; les inscriptions à formule X|Y³⁰, dont on ne peut pas établir facilement la signification (formules votives ? abréviations onomastiques ?)³¹ ; des inscriptions utilitaires, indiquant le contenu d'un vase³² ou, peut-être, son origine (marchand ou producteur)³³. L'attribution de chaque inscription à une catégorie spécifique ne se fait pas toujours sans difficulté : parfois le contexte de découverte est instructif, l'inscription étant illisible ou intraduisible – ainsi, les inscriptions étéochyprites (sûres ou présumées) ne peuvent être abordées qu'à partir du support ou du contexte, mais toute interprétation reste évidemment spéculative. Là où on n'a qu'un anthroponyme au génitif (c'est-à-dire, dans la grande majorité des cas), l'objet et le contexte de découverte, s'ils sont connus, nous permettent du moins de savoir si on a affaire à une inscription d'appartenance, une dédicace, ou la signature d'un marchand, mais les données restent maigres ; très rarement, la formulation est un peu plus riche, incluant par exemples un patronyme, ou une forme verbale³⁴.

On constate l'absence de tout document public, tels ceux qu'on a pour le IV^e et même le V^e s. (la tablette d'Idalion, *ICS*² 217, ou l'inscription honorifique d'Amathonte pour l' « eupatride » Aristōn, *ICS*² 196, étant parmi les plus connus), et aussi de tout document administratif ou comptable, du genre des « comptes de Kition » (*CIS* I 86, en phénicien) ou des archives, encore non publiés, du palais d'Idalion (aussi en majorité en phénicien)³⁵. L'ostracon de Salamine (I A 45) pourrait être une exception : une partie du document est sans doute de caractère comptable, mais la plupart du texte reste encore incompréhensible (notamment, la partie qui ressemble fortement au texte du marchepied de Golgoi, *ICS*² 298), et c'est dans la portion inintelligible du texte que doit résider l'explication de la présence de cet objet dans un contexte funéraire.

Parmi les objets inscrits, les monnaies constituent, évidemment, une catégorie à part. L'inclusion des légendes monétaires dans les *ICS*² s'explique par l'absence de recueils de monnaies chyprites complets et à jour, où la légende soit examinée en association avec les autres aspects caractérisant le support (en particulier, mais non exclusivement, le message iconographique)³⁶, les derniers corpus étant celui de G.F. Hill³⁷, de 1904, et celui d'E. Babelon³⁸, de 1907-1910. Même si notre connaissance des

²⁶ I A 12, 13, 15, 42 (coupes « chypro-phéniciennes »), 14, 16, 28 (couteau), 31 (*obēlos* d'Opheltas), 32, 35, 50, 56.

²⁷ I A 30, 51, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 68.

²⁸ I A 4, 5, 9, 45 (grand *ostracon* de Salamine),

²⁹ I A 2.

³⁰ I A 33, 34, 38.81-98 (de Kouklia-Marchello), 43.15, 22, 51-60 (de Rantidi)

³¹ V. le commentaire à l'inscription I A 33.

³² I A 1 (l'amphore aux taureaux d'Amathonte : l'inscription contient des chiffres, probablement se référant à la capacité du vase), 46, 48.

³³ Ainsi pourrait-on interpréter les deux graffites identiques sur deux amphores trouvées, l'une en Chalcidique, l'autre en Italie du Sud : I A 65-66.

³⁴ V. par ex. les dédicaces royales de Kouklia-Marchello, I A 36-37, ou les coupes de Diweithemis (I A 14) et Epiorwos (I A 15), sous la forme de l'« objet parlant ».

³⁵ Szyner 2004.

³⁶ Sur cela v. surtout Destrooper-Georgiades 1995b et Hermary 2006.

³⁷ Hill *CGCC*.

monnayages chypriotes a considérablement progressé, une étude globale de numismatique chypriote fait encore défaut, et les recherches, passées et présentes, sont encore très dispersées³⁹. Le monnayage est toutefois un phénomène caractéristique de l'époque perse, qui touche donc à cette étude de manière très limitée. Les premières émissions monétaires ont été probablement celles d'Euelthōn de Salamine (560 – 525 env.)⁴⁰ et d'un roi inconnu d'Idalion (535 – 525 env.)⁴¹, peu avant ou peu après l'entrée de Chypre dans l'empire perse ; la datation de ces émissions est discutée, la chronologie basse (après 525) et la chronologie haute (troisième quart du VI^e s.) ayant chacune ses défenseurs et ses arguments⁴². On a décidé de ne pas prendre en considération les légendes monétaires parmi les inscriptions, en raison de la spécificité du témoignage numismatique par rapport aux autres documents écrits ; toutefois, tenant compte de la possibilité d'une datation haute, et du fait que, au moins pour le premier cas (les émissions d'Euelthōn), le monnayage permet d'établir un lien, si rare pour Chypre archaïque, entre les sources primaires et les sources littéraires (Hérodote, II B **23-24**), on traitera en détail des premières émissions de Salamine et d'Idalion lorsqu'on présentera les sources spécifiques à ces royaumes⁴³.

Une dernière observation sur les inscriptions en syllabaire chypriote permet de faire le point sur une question très débattue, comme on l'a vu⁴⁴, dans la recherche récente. Le syllabaire, dans ses deux variétés fondamentales (commun et paphien), était utilisé à Chypre pour l'écriture d'au moins deux langues : le grec, et l'éteo-chypriote. Comme on l'a déjà dit, l'écriture de l'éteo-chypriote ne se faisait pas à l'aide d'un syllabaire spécifique : ce qu'O. Masson avait présenté comme « syllabaire éteo-chypriote » n'est, en effet, que le syllabaire commun avec des variantes locales pour certains signes, comme M. Egetmeyer l'a démontré de manière définitive⁴⁵. S'il n'existe pas de véhicule graphique spécifique pour la langue éteo-chypriote, cette dernière n'en est pas moins réelle. Les arguments de ceux qui voudraient limiter le « phénomène éteo-chypriote » au IV^e s. et à la ville d'Amathonte, peuvent être aisément contestés, si l'on considère qu'on connaît au moins six inscriptions archaïques dont les caractères linguistiques sont indiscutablement éteo-chypriotes, et qui proviennent d'au moins trois villes différentes (I A **2**, d'Amathonte ; I A **18**, de Kourion ; I A **32, 39. 2** et **39. 3**, de Paphos ; I A **55**, d'origine inconnue). Cette langue est donc attestée sur un laps de temps *grosso modo* correspondant à celui de l'existence du syllabaire (sans compter les limites les plus extrêmes, le XI^e et le II^e s., pour lesquels la documentation, l'*obēlos* d'Opheltas et les sceaux hellénistiques de Paphos⁴⁶, est encore isolée), et elle semble à un certain moment avoir une valeur identitaire et politique forte (à Amathonte, au IV^e s.)⁴⁷ :

³⁸ ERNEST BABELON, *Traité des monnaies grecques et romaines*, II 1, Paris 1907, col. 569-620 ; II 2, Paris 1910, col. 691-842.

³⁹ V., depuis 1995, le bulletin d'information de numismatique chypriote qu'A Destrooper-Georgiades publie dans *Transeuphratène*.

⁴⁰ ICS² 319-320.

⁴¹ ICS² 225.

⁴² Pour la chronologie basse v. Kagan 1994 ; Picard 1994, 10 ; Destrooper-Georgiades 1995, 214. Pour la chronologie haute v. Kraay 1976, 301-305. V. aussi Destrooper-Georgiades 1984, 155-156.

⁴³ V. p. 90-91 (monnayage d'Idalion) et p. 152-153 (monnayage de Salamine).

⁴⁴ Ci-dessus p. 36-37.

⁴⁵ Egetmeyer 2009.

⁴⁶ Michaelidou-Nicolaou 1993.

⁴⁷ Egetmeyer 2009, 88-90.

l'explication la plus convaincante, et la plus évidente, de ce phénomène, est d'y voir une langue enracinée à Chypre depuis au moins la fin du Bronze Récent, mais probablement dès avant, qui a survécu au cours des siècles en raison de l'existence de locuteurs (peu nombreux mais pas non plus isolés, puisqu'elle est diffusée dans plusieurs villes de la côte sud-occidentale de l'île), et ayant une valeur identitaire. Si le nom d'éteo-chypriote évoque pour certains des conditionnements idéologiques et politiques de l'époque coloniale⁴⁸, et si sa signification, « vrai chypriote » peut être légitimement contestée (dans quel sens l'éteo-chypriote serait-il plus authentiquement chypriote que le dialecte grec attesté dans les inscriptions syllabiques, et qui est sans aucun doute spécifique de l'île à l'époque des royaumes ?), il est difficile de trouver une autre dénomination qui soit exacte et en même temps également suggestive : c'est pourquoi le vieux terme d'éteo-chypriote a encore un sens, et mérite d'être toujours utilisé.

Le syllabaire chypriote était peut-être utilisé pour l'écriture d'autres langues non-helléniques, à part l'éteo-chypriote. Un petit corpus d'inscriptions provenant de Golgoi, du « second site » des fouilles Cesnola, près de la chapelle d'Agios Photios (sans doute, le site d'un sanctuaire)⁴⁹, résiste toujours à toute interprétation, et par le grec, et par l'éteo-chypriote⁵⁰. Ces textes, quand ils sont datables, sont relativement tardifs, du IV^e s. ; même si on ne peut pas en être sûr, l'évidence disponible étant trop pauvre et fragmentaire, on a peut-être affaire avec une (ou d'autres) langue(s) non-hellénique(s), dont l'origine reste toutefois, pour le moment, inconnue⁵¹.

Les premiers témoignages en alphabet grec

Un petit corpus de documents (I B), très brefs et fragmentaires, apporte témoignage de l'introduction de l'alphabet grec, et de ses premiers usages sporadiques dans l'île.

Bien que des documents alphabétiques soient présents à Chypre dès le VII^e s., il ne s'agit, dans ces cas, que de graffites sur des récipients attiques importés, exécutés probablement en Attique, avant le départ de marchandises pour l'exportation (I B 4, 5, 6). Les traces d'emploi de l'alphabet grec sur de fragments de vases locaux, trouvés à Amathonte, et datant du milieu du VI^e s. ont une tout autre valeur documentaire (I B 1) : ces textes, de nature utilitaire (indication du contenu ou de la capacité du vase), nous permettent d'apprécier le plurilinguisme et le plurigraphisme existant au palais royal d'Amathonte vers la fin de l'époque archaïque, peu avant l'entrée de Chypre dans l'empire perse. De la même période datent aussi les premières digraphes, employées dans des contextes funéraires : l'épithaphe de Karyx (I A 8 = I B 3), de la seconde moitié du siècle, et l'épithaphe d'une femme (*ICS*² 164), de la fin du siècle.

Mais l'emploi de l'alphabet reste sporadique encore pour une grande partie de l'époque classique, sa présence sur des émissions monétaires et sur des inscriptions

⁴⁸ Given 1998.

⁴⁹ Sur l'identification des sites de Golgoi, v. Masson 1971a (Kypriaka IX), 305-325.

⁵⁰ Il s'agit des inscriptions *ICS*² 269, 270, 288, 291, 292, 293, 295, 297 et 303, d'après Egetmeyer 2009, 74.

⁵¹ Egetmeyer 2009, 73-74.

officielles du IV^e s. étant le signe que son introduction, qui ne sera définitive qu'à la fin des royaumes, procède du pouvoir royal⁵².

Les inscriptions phéniciennes : concentration et diffusion

Les inscriptions phéniciennes forment le deuxième grand ensemble documentaire issu de Chypre à l'âge du Fer. Si le nombre des documents connus – un peu plus d'une trentaine – est inférieur à celui des inscriptions syllabiques, il reste néanmoins important, et atteste d'une large diffusion de l'écriture du phénicien sur tout le territoire de l'île depuis au moins le IX^e s. Aucun recueil holistique des inscriptions phéniciennes de Chypre n'existe à ce jour, alors que les inscriptions de Kition, le site qui nous a restitué la majorité de la documentation, sont rassemblées dans un ouvrage récent et à jour⁵³. Si, dans les recueils épigraphiques de textes phéniciens, Chypre a toujours sa place⁵⁴, peu d'attention a été en revanche dédiée à documenter, de manière plus spécifique, le phénicien de Chypre, avec ses caractéristiques linguistiques, paléographiques et historiques.⁵⁵

La datation des inscriptions phéniciennes peut se faire, à défaut d'autres indices (contexte de découverte, analyse du support) sur des critères paléographiques. Avec toutes les précautions requises⁵⁶, cela nous permet d'établir un corpus qu'on peut considérer sans doute plus complet et solide que celui des inscriptions en syllabaire, duquel, en revanche, on est obligé d'exclure, comme on l'a dit, un grand nombre de documents non datables. Malgré donc de nombreuses incertitudes, dues en majorité aux hasards des découvertes archéologiques, on peut affirmer que le tableau qui ressort de la documentation disponible représente relativement bien la diffusion et l'emploi du phénicien à Chypre à l'âge du Fer.

On constate donc, tout d'abord, deux faits : les documents les plus anciens qu'on connaît (une épitaphe d'origine inconnue, I C 32, et un fragment de bol *Bichrome* de Salamine, I C 27) datent du IX^e s. au plus tôt, ce qui permet d'identifier un point de repère chronologique pour le début de la présence phénicienne à Chypre – sans vouloir, ce disant, associer à tout objet inscrit en phénicien une présence stable dans l'île, car une épitaphe, aussi bien qu'une dédicace, peut être l'indice d'un passage occasionnel, d'un contact à des buts d'échange, bref d'une présence épisodique : certes, cela ne suffit pas à postuler une installation définitive. Deuxième fait remarquable : un grand nombre de documents phéniciens archaïques – quatorze, sur trente-quatre recensés – proviennent de la ville ou des nécropoles de Kition. Cette forte disproportion dans la distribution des documents phéniciens de Chypre est bien connue depuis longtemps, et elle est même plus forte à l'époque classique, quand toutes les données attestent, sans possibilité

⁵² *ICS*², 78-80 ; Collombier 1991, 433-441.

⁵³ *Kition-Bamboula V*.

⁵⁴ V. *CIS* I, 35-116 n^o 10-96 ; *KAI* 30-43, 288-290 ; Magnanini 1973, 84-134 ; *TSSI III*, 28-30, 66-68, 123-141.

⁵⁵ L'étude d'O. Masson et M. Sznycer de 1972 (Masson – Sznycer 1972) n'est qu'un premier pas vers cette direction, visant de plus à se concentrer sur des documents difficiles, peu connus ou inédits (v. l'introduction).

⁵⁶ Pour une introduction à la paléographie du phénicien, v. Garbini 1988 et *id.* 2006 ; v. aussi Peckham 1968a, *TSSI III*, Naveh 1982.

d'erreur, l'existence d'une dynastie royale phénicienne. Il est donc clair que Kition constitue, dans le tableau de l'arrivée et de l'installation des Phéniciens à Chypre – l'autre « migration invisible »⁵⁷ qui caractérise l'île à l'âge du Fer – le point central, sur lequel on doit forcément concentrer l'attention.

Les inscriptions phéniciennes, comme les inscriptions syllabiques, sont en elles-mêmes peu éloquentes : les inscriptions d'appartenance (surtout sur vases⁵⁸, mais aussi sur objets en métal⁵⁹) sont largement majoritaires, et beaucoup de documents restent trop courts ou fragmentaires pour être interprétés⁶⁰. Plus intéressantes, et un peu plus longues, sont quelques épitaphes (sur pierre⁶¹ ou terre cuite⁶²), et quelques dédicaces (sur vases, en céramique⁶³ ou en métal⁶⁴, ou sur pierre⁶⁵) ; on a aussi des listes de noms (dont la destination nous est inconnue)⁶⁶, et des inscriptions sur vase ayant probablement des buts pratiques (indication du contenu, etc.)⁶⁷. Encore une fois, aucun document public, aucun document administratif ne nous est parvenu, aucune inscription non plus qui atteste l'existence d'un roi de Kition à l'époque archaïque – mais cette dernière question touche à l'identité de la Qarthadasht de Chypre, et on s'en occupe plus loin⁶⁸. Les premières légendes monétaires en phénicien sont aussi exclues de cette étude, car elles datent au plus tôt de la fin du VI^e s.⁶⁹.

Cette double caractéristique de notre documentation – concentration des témoignages dans la région de Kition, et en même temps diffusion et attestation sur tout le territoire de l'île – constitue l'une des clés dont on dispose pour essayer d'interpréter la présence – difficile à saisir, mais pourtant réelle – des Phéniciens à Chypre à l'âge du Fer.

Les langues et les écritures « non chypriotes » : akkadien, égyptien, hébreu

Si les inscriptions syllabiques et phéniciennes constituent notre source d'information principale interne à l'île, un ensemble de documents issus de contextes culturels différents nous apporte des compléments d'information parfois essentiels. À ce propos, il est bien de préciser dès le début que si l'on parle de documents externes à l'île, on n'exclut évidemment pas que des témoignages aient été trouvés, et même réalisés, à Chypre même : la stèle de Sargon est l'exemple le plus évident. Mais l'approche de lecture adoptée vise à mettre l'accent sur un aspect essentiel, qui n'est pas celui du lieu de découverte : la typologie documentaire, la langue, l'écriture, les formules employées, l'idéologie sous-entendue, tout dans ces documents se rapporte à des cultures qui ont un

⁵⁷ V. Fourrier 2008b, 116.

⁵⁸ I C 1, 2a, 7, 8, 10, 13, 14 (?), 17, 18, 19 (?), 21, 27, 28, 30, 31, 34.

⁵⁹ I C 6.

⁶⁰ I C 2b, 3, 11, 15, 16, 20, 26.

⁶¹ I C 29, 32.

⁶² I C 5.

⁶³ I C 9 (dédicace de Kition-Kathari).

⁶⁴ I C 4 (dédicaces à Baal du Liban).

⁶⁵ I C 23 (dédicace à Resheph-Shed), I C 25 (fenêtre digraphe de Kourion) (?).

⁶⁶ I C 22.

⁶⁷ I C 12, 33.

⁶⁸ V. l'annexe.

⁶⁹ Masson – Szynger 1972, 97-100 ; A. Destrooper-Georgiades dans Krings (éd.) 1995, 160-164.

rôle qualitativement différent dans le cadre de la civilisation et de l'histoire de l'île. La stèle de Sargon est un monument néo-assyrien, dans sa typologie aussi bien que dans l'iconographie et dans l'inscription qu'il porte. Le fait qu'il ait été découvert à Kition est d'autant plus important que cette différence marquée en fait un signe fort, tangible, du pouvoir néo-assyrien, arrivé à toucher, à la fin du VIII^e s., les côtes de l'île.

Les documents en akkadien concernant Chypre archaïque sont essentiellement des inscriptions royales, provenant toutes, à l'exception de la stèle de Sargon, de Mésopotamie, des capitales royales de Khorsabad⁷⁰, Ninive⁷¹ et Assur⁷². Seulement deux documents, l'oracle du dieu Shamash, de l'époque d'Assarhaddon (I D 10), et la tablette fragmentaire sur l'expédition égyptienne de Nabuchodonosor II (I D 12), appartiennent à des genres différents, et posent des problèmes spécifiques. L'arc chronologique couvert par ces documents coïncide avec la durée des rapports entre Chypre et l'Empire, c'est-à-dire, moins d'un demi-siècle (en excluant la tablette de Nabuchodonosor II, qui pour plusieurs raisons constitue un cas à part) ; mais, si l'on considère que la seule documentation qui nous renseigne sur ces rapports est justement la documentation akkadienne, le discours risque d'être circulaire. D'ailleurs, aucune autre source ne vient compléter ou bien éclairer les données issues des inscriptions royales, et c'est pour cette raison que leur lecture doit être particulièrement attentive aux faits de style et de genre littéraire, qui risquent autrement d'en conditionner l'interprétation⁷³.

Les documents égyptiens posent des problèmes similaires, mais à une échelle bien plus réduite. Le fait que l'une des civilisations qui a le plus longtemps marqué le développement artistique et culturel de Chypre ait laissé si peu de traces écrites concernant l'île à l'âge du Fer, n'est surprenant qu'à première vue : d'un côté, il faut tenir compte de la situation de l'Égypte à cette période, qui n'était plus en mesure de jouer sur le plan international le rôle qu'elle avait au II^e millénaire, et qui semble donc se replier un peu sur elle-même, prêtant peu d'attention à tout ce qui se passait à l'extérieur du pays (et qui, pourtant, contribuait à en bouleverser le sort)⁷⁴ ; de l'autre côté, l'influence de l'art, de la culture et de la religion égyptiens détectable à Chypre au I^{er} millénaire est beaucoup plus souvent le reflet d'une irradiation secondaire, venant du Levant, et surtout de Phénicie, que le résultat de rapports directs entre les deux régions⁷⁵. C'est pourquoi la documentation en écriture et langue égyptiennes trouvée dans l'île se réduit à deux vases de l'époque de la XXVI^e dynastie, inscrits en hiéroglyphique probablement déjà en Égypte, et ensuite arrivés à Chypre, à l'époque antique⁷⁶ ou bien plus récente⁷⁷. Pour ce qui est de la documentation égyptienne sur Chypre archaïque, outre l'*Histoire d'Ounamon* (I E 2), dont on a déjà indiqué les caractéristiques et les limites documentaires⁷⁸, un seul texte semble faire mention de l'île, au VII^e s., mais de manière bien peu éloquente (I E 3). Un dernier document, la stèle d'Éléphantine d'Amasis (I E 4), pourrait être plus informatif, mais le fait qu'il fasse mention de Chypre n'est pas assuré ;

⁷⁰ I D 2-4.

⁷¹ I D 5-8, 10, 11.

⁷² Qui n'était plus à l'époque capitale politique, mais religieuse : I D 9.

⁷³ Cannavò 2010a.

⁷⁴ Sur cela, v. les observations de Grimal 2009, 10.

⁷⁵ Markoe 1990 ; pour un point de vue différent : Hermary 2001a.

⁷⁶ I E 1 = I A 21.

⁷⁷ *Kition-Bamboula V*, n^o 5002 : v. South 1987.

⁷⁸ V. ci-dessus p. 47.

de plus, cette inscription, ayant des buts de propagande et de légitimation, doit évidemment être lue et interprétée avec la plus grande précaution, en ayant recours à d'autres documents sur les mêmes événements (qui heureusement existent en ce cas), tels Hérodote et Diodore (II B 58-59), et le fragment néo-babylonien sur l'expédition de Nabuchodonosor II (I D 12).

Un dernier lot de documents, les ostraca de la forteresse d'Arad, inscrits en alphabet paléo-hébraïque, nous apportent des informations, ponctuelles mais précieuses, sur la circulation des Chypriotes en Méditerranée orientale, exerçant l'un des métiers les plus caractéristiques de l'époque, celui de mercenaire. Malgré les incertitudes qui demeurent dans l'interprétation de l'ethnique (s'agit-il de Kitiens, Chypriotes ou bien Grecs ?), cet ensemble documentaire nous permet d'intégrer les données bibliques, bien plus difficiles à évaluer.

Les auteurs classiques et la Bible

Les sources littéraires grecques et latines concernant Chypre ont été rassemblées par K. Hadjoannou dans un ouvrage en plusieurs volumes, *Η αρχαία Κύπρος εις τας ελληνικάς πηγάς*, paru entre 1971 et 1992⁷⁹. Le recueil est très complet et précieux en ce qui concerne les auteurs grecs, alors que les auteurs latins sont très peu représentés⁸⁰. Des recueils spécifiques par site ont été aussi réalisés, notamment pour Salamine⁸¹, Amathonte⁸² et Kition⁸³.

Les témoignages des auteurs anciens sur Chypre archaïque, on l'a dit, sont très pauvres en références à des événements historiques précis : c'est seulement avec son entrée dans l'empire perse que Chypre commence à apparaître dans les récits historiques grecs, même si, à l'exception d'événements particuliers (la participation à la révolte ionienne, les exploits d'Euagoras), on est très mal renseigné, dans la plupart des cas, sur l'histoire de l'île, surtout en ce qui concerne les rapports des royaumes entre eux. Avant la fin de l'époque archaïque, très peu de figures historiques émergent de l'ombre : Euelthōn de Salamine (II B 23-25) et Philokypros de Soloi (II B 21-22) parmi les rois chypriotes, Solon (II A 40-42, II B 21 et 41-44), Lulî de Tyr (II B 65) et le pharaon Amasis (II B 58-59) parmi les personnages qui ont eu affaire, d'une manière ou d'une autre, avec l'île. Des auteurs grecs (Aristote, ou plus précisément son école, et Théophraste) s'étaient intéressés, à un moment donné, à l'île et à sa structure politique, mais les traités qu'ils ont composés à ce propos n'ont pas survécu⁸⁴, et on ne peut pas dire non plus sur quelle sorte de documentation ils reposaient (les quelques textes qu'on a à ce sujet étant, comme on l'a dit, dépourvus de tout point de repère chronologique) ; également, de l'ouvrage littéraire chypriote archaïque le plus connu dans le monde

⁷⁹ *ΑΚΕΠ Α' - ζ'*.

⁸⁰ Seulement dans le quatrième tome : *ΑΚΕΠ Δ'*.

⁸¹ *Salamine de Chypre X*.

⁸² *Amathonte I*.

⁸³ *Kition-Bamboula V*.

⁸⁴ V. II B 27 et 33 (Aristote), et II B 32 (Théophraste).

antique, les *Chants Cypriens*, attribués traditionnellement à Stasinos de Chypre et faisant partie du Cycle épique, ne survivent que quelques fragments et le résumé de Proclo⁸⁵.

Une fois examinés les quelques documents à contenu historique, ce qui nous reste est donc un ensemble très hétérogène d'allusions, notices et références mettant en relation l'île, ou l'une de ses parties, avec des personnages ou des événements mythiques en tout genre, des Dryopes aux héros de la guerre de Troie, de Kinyras à des éponymes à évidente valeur étiologique comme Salaminos, des pérégrinations d'Ulysse à la thalassocratie chypriote. La valeur de tous ces témoignages est très inégale : on peut facilement taxer d'invention étiologique tardive certaines figures, telles Amathousa, mère de Kinyras (II A 47), ou Chytros fondateur de Chytroi (II A 1), ou voir des créations érudites dans certaines histoires anecdotiques, comme la légende sur la fondation d'Idalion (II A 50). Mais la plupart des récits concernant les origines grecques de Chypre ou le passé mythique de l'île peuvent nous dire, s'ils sont correctement lus et interprétés, beaucoup plus que ce qu'on pourrait croire non seulement sur certaines figures clés de la mythologie chypriote, comme Kinyras ou Pygmalion, mais aussi sur la recherche identitaire (qui est le fait en premier lieu des Chypriotes eux-mêmes, mais aussi du monde grec, qui s'en faisait interprète et porte-parole), dont ces sources éparpillées ne sont qu'une écho : c'est le cas, qu'on discutera plus en détail ci-dessous, des légendes de fondation. Aussi, il ne faut pas négliger la possibilité de retrouver, parfois, des éléments qu'on peut plus concrètement rapporter à l'histoire des cultes (comme un passage de Plutarque sur la mort d'Ariane à Amathonte, II B 38) et des activités économiques de l'île (comme la tradition sur la thalassocratie chypriote, II B 55-57). Dans la lecture de toutes ces sources, l'approche interprétative reste fondamentale, et détermine en large mesure ce qu'on peut à bon droit considérer comme matière historique, et ce qui ne peut en revanche que rester légende – c'est-à-dire, un outil de compréhension des modalités par lesquelles les Grecs lisaient le passé de l'île, se faisant parfois porteurs des revendications identitaires des Chypriotes eux-mêmes.

Les témoignages bibliques ajoutent au tableau de Chypre à l'âge du Fer des éléments très difficiles à évaluer, mais importants. Même si l'on fait abstraction du problème, en soi très intéressant et pertinent, du nom de l'île dans les livres bibliques⁸⁶, l'image de Chypre qui ressort des quelques passages qui en font mention n'est dans aucun cas nette et exempte d'ambiguïté : point de repère d'un Occident maritime peu connu (II C 2-4), extension du monde grec (II C 2), ou bien tesselle de la mosaïque phénicienne (II C 1, 5), Chypre est pour les auteurs des livres bibliques un endroit lointain et mal connu⁸⁷. Et pourtant, à la fin du VII^e s., l'île contribuait, par ses mercenaires, aux efforts militaires du roi de Juda contre l'empire néo-babylonien (I F 1), ce qui témoigne d'une certaine mobilité des Chypriotes en Palestine. Concilier les textes bibliques avec les données des documents contemporains, c'est prendre acte de la profonde différence qui sépare ces deux catégories de témoignages, la seconde étant limitée mais sûre, la première étant en revanche extrêmement raffinée du point de vue littéraire, nuancée et pliée à des exigences idéologiques, conceptuelles et même

⁸⁵ Bernabé 1987, 36-64.

⁸⁶ On s'en occupe ci-dessous, p. 65-66.

⁸⁷ Cannavò 2010a.

politiques dont on ne peut qu'effleurer la portée. On peut déduire des renseignements historiques des textes bibliques : les interprétations proposées de la lamentation sur Tyr d'Isaïe en sont la preuve (II C 1) ; mais on peut difficilement obtenir d'un texte prophétique la précision et la netteté qu'on souhaiterait. Même un cas, relativement plus simple, comme celui de la « Table des nations » de la *Genèse*, est compliqué par l'histoire rédactionnelle complexe du document (II C 2).

Les légendes de fondation : pour une histoire des identités chypriotes

L'ensemble des sources, grecques et latines, qui nous renseignent sur la fondation des principales villes chypriotes par des héros et personnages mythiques liés au cycle troyen (II A), constitue le seul témoignage, du point de vue de la documentation littéraire, qui semble nous fournir appui pour illustrer l'hellénisation de l'île. L'approche par laquelle on aborde cet ensemble documentaire constitue, dans ce but, une question essentielle : dans le débat historiographique complexe qui s'est intéressé à l'hellénisation de Chypre⁸⁸ – à travers les schémas alternatifs de la colonisation, de la migration, de l'*hybridization* – les légendes de fondation ont été pliées aux arguments les plus divers, élevées au rang de vérité historique pure et simple⁸⁹, ou bien dénuées de toute crédibilité⁹⁰, filtrées et épurées des aspects les moins croyables⁹¹, ou bien rejetées *in toto*, car trop récentes⁹².

Si le noyau historique caché derrière les légendes – à condition qu'il y en ait un – reste insaisissable, l'application de nouvelles approches d'étude peut nous porter à une réévaluation de ces récits mythiques, non pas dans leur qualité de témoins historiques d'un passé reculé auquel ils n'appartiennent pas, mais dans leur qualité de constructions légendaires à but identitaire. Les protagonistes de ces légendes ne sont pas alors les héros du cycle troyen, ni non plus les populations égéennes qui, cachées derrière ces personnifications mythiques, auraient peu à peu changé la physionomie de Chypre au début de l'âge du Fer, en l'hellénisant : les protagonistes sont les Chypriotes eux-mêmes, qui dans l'appropriation d'un patrimoine mythique grec pour l'affirmation de leur propre spécificité, ont fait un choix identitaire et idéologique dont on peut essayer d'évaluer la portée.

Comme point de départ, on peut évoquer les études d'I. Malkin portant sur la notion d'ethnicité, et sur la manière dont celle-ci s'est définie et a évolué dans le cadre de la colonisation grecque dans la Méditerranée archaïque⁹³. Les mythes, et notamment les mythes des *nostoi*, ont joué à ce propos un rôle primordial, à la fois de médiation

⁸⁸ V. ci-dessus p. 33-35.

⁸⁹ Fortin 1980 et 1984 ; Demetriou 1989, 88-93.

⁹⁰ Baurain 1989, dans une perspective qui est très proche de celle qu'on propose ici (v. surtout les remarques finales, p. 473 : « En définitive, Agapénor, Teukros et les autres offrent autant de sujets d'étude pour le chercheur qui souhaite pénétrer les réactions mentales des anciens Grecs en quête de leur passé historique, mais les héros fondateurs resteront autant de leurres pour l'archéologue qui cherche à faire parler de vieilles pierres désespérément muettes »).

⁹¹ Surtout Gjerstad 1944 et Vanschonwinkel 1991, 293-312.

⁹² Par ex. Leriou 2007b, 574.

⁹³ V. surtout Malkin 1998, 2001 et 2005, avec références.

entre Grecs et indigènes, de construction identitaire, d'interprétation historique⁹⁴. Un *nostos* permettait aux Grecs d'expliquer les raisons d'une présence, ses modalités d'implantation, ses rapports avec la réalité locale ; mais il pouvait aussi – et cela est fondamental dans le cas de Chypre – devenir un schéma interprétatif que les « autres » adoptaient volontiers pour eux-mêmes : « The *nostoi* will be seen as mediators of cultural and ethnic encounters. In some sens myth may be regarded as a desirable commodity. [...] Asking himself what the Greeks had to offer the people of the west, David Ridgway suggests myth. The one thing the latter did not have was the Trojan Cycle, adaptable to an aristocratic heroic code and sufficiently flexible to articulate and accomodate local genealogical and group identities »⁹⁵. Ce qui est vrai pour l'Occident, touché par la (proto)colonisation grecque entre le VIII^e et le VI^e s., est vrai en général pour tout le bassin méditerranéen, inséré peu à peu dans les vastes schémas généalogiques grecs des *origines gentium*, et subissant le charme intellectuel des ces constructions mythiques : le cas de Rome est emblématique à ce propos⁹⁶.

Ce qu'il est important de souligner, est que la cristallisation des légendes de fondation des villes chypriotes peut bien être – et sur cela, notre documentation est unanime – une affaire du V^e s. au plus tôt : mais elle puise dans un patrimoine légendaire qui est, en soi, plus ancien. On doit donc bien distinguer entre les personnages et les structures mythiques impliqués, qui sont déjà attestés chez Homère et dans le cycle épique, et les témoignages écrits, bien plus tardifs et parfois approximatifs, de ce vaste patrimoine⁹⁷. Mais que faire alors de ces légendes, si elles ne sont pas l'enregistrement d'un fait historique, ni non plus le reflet fidèle d'une construction mythique qui a dû se faire à un moment donné, mais dont on a du mal à retracer les origines ?

C'est à ce moment qu'il faut mettre en évidence la spécificité du cas chypriote vis à vis de celui qui est au cœur des études d'I. Malkin, c'est à dire la colonisation grecque en Méditerranée centrale (surtout en Sicile et Grande Grèce). Si le cadre mythique est le même – les *nostoi* – la situation historique à laquelle ce cadre se superpose et s'adapte est bien différente : comme on l'a dit, on n'a pas affaire, à Chypre, à un mouvement colonial. Si au cours de l'époque classique on attribue aux villes chypriotes principales un fondateur grec des temps mythiques, on a peu d'espoir que derrière ce fondateur se cache quelqu'un de réel : les villes chypriotes ne sont pas des fondations grecques ; elles n'ont pas, par conséquent, un fondateur grec, ni non plus une mère patrie.

Pour expliquer le cas chypriote, on peut essayer de le confronter avec le phénomène qu'on observe dans plusieurs colonies grecques, ayant à l'origine des fondateurs historiques auxquels on rendait, après leur mort, des honneurs héroïques sur l'agora. On sait que plusieurs colonies ont commencé, au cours de l'époque classique, à adjoindre, voir superposer, le culte d'un héros fondateur mythique (souvent, surtout en Occident, Héraclès) au culte du héros fondateur historique. Cela s'explique par le désir, de la part des colonies, de gagner, en s'attribuant une origine mythique liée à la guerre de Troie ou aux entreprises d'Héraclès, en ancienneté et en prestige, en se mettant sur le même plan que leurs mères-patries⁹⁸. Pour mieux dire, la nécessité de

⁹⁴ Sur cela essentiellement Malkin 1998.

⁹⁵ Malkin 2001, 19.

⁹⁶ Ampolo 1992.

⁹⁷ Malkin 1998, 3 ; Malkin 2009, 374.

⁹⁸ Malkin 1998, 30 ; Malkin 2005, 64-66.

s'insérer dans un cadre généalogique commun, reliant les origines de toutes les villes grecques (et non pas seulement grecques) à une série d'événements fondateurs, parmi lesquels la guerre de Troie fournissait le point de repère « historique », explique l'adoption tardive de ces constructions légendaires, qui puisent dans un patrimoine mythique ancien, en adaptation perpétuelle.

Les royaumes chypriotes semblent partager, avec les colonies grecques, la nécessité de s'insérer dans un système mythique dont ils sont exclus comme elles, mais pour des raisons différentes. Se doter d'un fondateur, d'une mère-patrie, d'un culte héroïque lié, dans le cas spécifique de Chypre, à la dynastie royale, permettait l'insertion des royaumes chypriotes dans un système d'interprétation du passé qui était grec à l'origine, mais que les Chypriotes s'étaient vite appropriés, pour le façonner et le modifier à leur gré. À la différence des colonies grecques, ce phénomène, dicté par des nécessités tout à fait autres, n'est pas tardif, mais procède de pair avec la création d'un modèle de royauté spécifiquement chypriote, au cours de l'époque archaïque, plus probablement dans ses premières phases⁹⁹.

Dans les sources grecques et latines qui nous renseignent sur les légendes de fondation des villes chypriotes, on doit donc rechercher avec soin les noyaux mythiques des identités des royaumes chypriotes, élaborées à partir de structures, thèmes et personnages essentiellement (mais non exclusivement) grecs, et élevées au rang de représentations officielles du passé à la fois de chaque royaume vis-à-vis des autres, et de la royauté chypriote vis-à-vis du monde grec. Pour ce faire, il reste essentiel de vérifier, préalablement, quelles sont les sources qui peuvent cacher une légende ayant eu une valeur effective pour le (ou les) royaume(s) chypriote(s) qu'elle concerne, et quelles sont, en revanche, les inventions tardives, étiologiques, anecdotiques, dépourvues d'intérêt historique. En cela, l'étude novatrice d'E. Gjerstad¹⁰⁰ reste, même si elle est dépassée dans ses conclusions et dans ses objectifs, une référence importante, à côté des analyses, beaucoup plus prudentes mais partageant le même esprit, de J. Vanschoonwinkel¹⁰¹.

Iadnana, Kittîm, Élishah, Alashiya... Chypre vue du Proche-Orient

On connaît le nom que les Grecs utilisaient pour désigner l'île de Chypre – *Kypros* – et ses habitants – *Kyprioi*. Ce nom était le même que celui que les Chypriotes (du moins les Chypriotes hellénophones) utilisaient pour eux-mêmes, lorsqu'ils choisissaient de se servir d'un ethnique « insulaire », et non pas des ethniques de leurs cités, comme c'était la norme chez les Grecs¹⁰² : on le trouve attesté en écriture alphabétique, mais aussi en syllabaire, *ku-po-ro-ne* (au génitif)¹⁰³.

En revanche, les sources akkadiennes, égyptiennes et hébraïques utilisent, pour désigner Chypre, des noms originaux, qui témoignent de quelque manière de l'existence

⁹⁹ Fourrier 2007c, 3-7.

¹⁰⁰ Gjerstad 1944.

¹⁰¹ Vanschoonwinkel 1991, 293-312.

¹⁰² Fourrier 2006b.

¹⁰³ Egetmeyer *WIKS*, s. v. *ku-po-ro-ne*.

de parcours différents par lesquelles ces civilisations sont entrées en contact avec l'île. Ces noms – *Iadnana* pour les Assyriens, *Kittîm* et peut-être *Élishah* pour les Hébreux, *Irs3* (Alashiya) pour les Égyptiens – sont en eux-mêmes des indices de la perception qu'on avait de Chypre ; associés aux descriptions de l'île, souvent vagues, inexactes et stéréotypées, ils nous restituent une image de Chypre comme un endroit réel mais éloigné, à la limite du monde connu. Si les conventions littéraires et idéologiques jouent en cela un certain rôle, un autre aspect, qu'on pourrait qualifier de question de perspective, doit être toujours présent à l'esprit : ce qui pour nous constitue le centre de l'enquête, l'endroit qu'on étudie et dont on arrive à appréhender les nuances et différenciations internes, n'était, pour beaucoup des puissances proche-orientales, qu'un élément, souvent peu important, de leur vaste monde. La connaissance que les Assyriens ou les Égyptiens avaient de Chypre dépend directement des rapports qu'ils entretenaient avec l'île : rapports de suprématie politique et formelle, et de coopération économique, passant dans la plupart de cas par la médiation indispensable de la côte phénicienne. Il n'est pas étonnant alors que l'image qu'on tire de cette documentation soit si vague et imprécise, à cheval entre monde phénicien et Occident grec, l'image en somme d'une sorte de frontière, politique, économique et culturelle¹⁰⁴.

Iadnana : l' « île des Danouniens » ?

Le nom utilisé dans les sources akkadiennes pour désigner Chypre, *Iadnana* (𒌦𒌶𒌵𒌶, kur *ia-ad-na-na*), a été expliqué comme une combinaison de 'y, terme du sémitique nord-occidental pour « île », et *Danuna*, pays des Danouniens », donc « l'île des Danouniens »¹⁰⁵. Cette interprétation a reçu, au cours de presque un siècle depuis sa formulation, différentes adhésions¹⁰⁶, mais les termes du débat sont loin d'être certains : il n'est pas inutile de les rappeler ici, pour qu'on puisse évaluer ce qu'il y a de concret dans cette proposition, et ce qui reste encore hypothétique.

Les Danouniens, identifiés à la fois avec l'un des Peuples de la Mer (les *Dnyn*) attestés dans les sources égyptiennes, avec les *Δαναοί* homériques, et même avec la tribu hébraïque de Dan¹⁰⁷, sont un peuple historique, dont l'existence est documentée : il s'agit en effet des DNNYM, attestés dans les inscriptions bilingues de Karatepe¹⁰⁸ et de Çineköy¹⁰⁹ (en phénicien et en louvite hiéroglyphique), dans l'inscription phénicienne de Kilamuwa¹¹⁰, et aussi dans une inscription trilingue de İncirli encore inédite¹¹¹. Les DNNYM habitaient la ville d'Adana et en général la plaine cilicienne, la région que les Assyriens appelaient Que¹¹², et qui en louvite hiéroglyphique correspond à *Adanawa-*

¹⁰⁴ Cannavò 2010a.

¹⁰⁵ Luckenbill 1914. Une construction similaire, fondée sur l'hébreu 'y, « île », est parfois proposée pour expliquer l'origine de l'ethnique Ἰάφονες : Rollinger 2007, 260-261 n. 6.

¹⁰⁶ V. Forrer 1932, 68 ; Astour 1965, 48-51 ; Lipiński 1991, 63-64 ; Muhly 2009, 27-28.

¹⁰⁷ V., sur ces interprétations, la discussion dans Laroche 1958, 263-275 et dans Astour 1965, 45-53.

¹⁰⁸ KAI 26 : sur les inscriptions de Karatepe v. Bron 1979 ; Amadasi Guzzo – Archi 1980 ; Deshayes *et alii* 1981 ; W. Rölliig dans Çambel 1999, 50-81.

¹⁰⁹ Tekoğlu – Lemaire 2000 ; Lanfranchi 2009.

¹¹⁰ KAI 24.

¹¹¹ V. Kaufman 2007 (édition provisoire du texte en phénicien) ; Lanfranchi 2009, 131.

¹¹² Parpola 1970, 288-289 s. v. QUWE. Ce nom est attesté, pour la première fois en phénicien, dans la trilingue de İncirli, sous la forme QW : Kaufman 2007, 22.

(URBS) ou bien (ce qui complique beaucoup les choses) *Hiyawa*-(URBS), à mettre sans doute en relation avec les *Ahhiyawa* des textes hittites, et les Ὑπαχαιοί d'Hérodote VII 91¹¹³, les premiers habitants de la Cilicie. En somme, on a pour la plaine cilicienne un toponyme, ʾDN (en phénicien) / *Adanawa*-(URBS) / kur *Danuna* (dans une lettre d'El-Amarna, EA 151), c'est-à-dire la ville d'Adana, associé à un ethnique, DNNYM (en phénicien), les Danouniens, et un autre toponyme, *Hiyawa*-(URBS) / Que (en akkadien) / QW (en phénicien), qui semble recouvrir la même réalité géographique, et qui serait à mettre en relation (mais avec plus d'incertitudes) avec les *Ahhiyawa* / Ὑπαχαιοί¹¹⁴. Le point central, la relation entre *Hiyawa*-(URBS), qui apparaît dans le texte louvite de Çineköy, et *Adanawa*-(URBS), qui apparaît dans le texte louvite de Karatepe, les deux correspondant au phénicien ʾDN, ville des DNNYM, nous échappe complètement.

Or, quelle valeur documentaire pourrait avoir la mise en relation du nom Iadnana avec la plaine cilicienne, habitée par les DNNYM autour de la ville d'Adana/*Hiyawa*? Tout d'abord, il convient de rappeler que, si les rapprochements entre *Hiyawa*- et *Ahhiyawa* / Ὑπαχαιοί d'un côté, et entre DNNYM et Δαναοί de l'autre sont suggestifs, et pourraient constituer un argument en faveur de la pénétration (mais à quelle époque, et avec quelles modalités?) de Grecs (ou bien Mycéniens) en Cilicie¹¹⁵, tout cela a bien peu à faire avec la seconde moitié du VIII^e s., quand on date les inscriptions de Karatepe et de Çineköy, et aussi les premières mentions de Iadnana dans les textes néo-assyriens : à cette époque, Que/*Hiyawa*- est le nom d'une région clairement circonscrite à la Cilicie Plane, où les signes de présence grecque sont limités¹¹⁶. Si Iadnana est à mettre en relation avec les Danouniens, c'est donc aux DNNYM de Cilicie, et non aux Δαναοί homériques, qu'il faut penser.

Un problème majeur d'ordre linguistique s'oppose à l'interprétation de Iadnana comme « île des Danouniens » : le mot ʾy, « île », connu en phénicien (ʾY/Y) et en hébreu (ʾי, יָ), est propre au sémitique nord-occidental, alors que l'akkadien utilise, pour dire « île », le mot *nagû*, qui veut surtout dire « district, région », et qu'on trouve avec cette valeur dans la stèle de Sargon (I D 1, l. 28). Il est donc très peu probable que dans l'expression de la stèle « Ia'a, district du pays de Iadnana » (kur *ia-ʾa na-gi-i* [ša kur *ia-a*]d-na-na), *Ia'a* soit interprétable comme « île »¹¹⁷. Compte tenu de cette situation linguistique complexe, où le phénicien semble jouer le rôle de passe-partout, la seule solution envisageable est que le nom *Iadnana* soit une formation phénicienne, mettant ensemble le mot ʾY, « île », et DNNYM, Danouniens, et qualifiant donc Chypre comme « île des Danouniens », dans le sens, peut-être, d'« île en face de la plaine des Danouniens »¹¹⁸. Dans cette interprétation, le nom aurait été ensuite utilisé tel quel par les Assyriens, au moment où ils se rapprochaient de l'île, sans qu'ils le mettent en relation avec la région d'Adana, qu'ils appelaient en revanche Que.

¹¹³ Sur cela v. aussi Desideri – Jasink 1990, 141 n. 92 ; Casabonne 2004, 74-77.

¹¹⁴ Tekoğlu – Lemaire 2000, 981-984, avec références.

¹¹⁵ Tekoğlu – Lemaire 2000, 983 n. 32.

¹¹⁶ Jasink 1989 ; Desideri – Jasink 1990, 51-163.

¹¹⁷ Ainsi Lipiński 1991, 64.

¹¹⁸ Casabonne 2004, 77-89 souligne d'ailleurs (mais sans mentionner cette question) les liens étroits existant entre Chypre et la Cilicie tout au cours de l'âge du Fer.

Toute cette construction, qui n'est peut-être pas invraisemblable¹¹⁹, a le défaut majeur de postuler une série de passages qu'on ne peut documenter d'aucune manière : si une médiation phénicienne est envisageable, elle n'est pourtant pas attestée. Dans ce complexe enchaînement de rapprochements linguistiques, il nous manque encore des chaînons : on ne possède aucun document contenant une version phénicienne de *Iadnana*, ni non plus aucun document en phénicien qui mette en relation Chypre avec les DNNYM, ou la plaine cilicienne.

Iadnana, avec son district de *Ia'a*, est donc le nom de Chypre pour les Assyriens : ils en connaissent les rois (sept dans la stèle de Sargon, I D 1 ; dix dans les prismes d'Assarhaddon et d'Assurbanipal, I D 8 et 11), et les produits précieux (bois, métaux). Ils semblent en connaître beaucoup moins bien la position, qu'ils décrivent comme très éloignée au milieu de la mer occidentale (« à sept jours de voyage au milieu de la mer du Couchant », c'est la formulation qui apparaît dans de nombreux documents). Cette formule stéréotypée évoque de près celle qu'on utilisait en akkadien pour les Grecs, les *Iam(a)naja*, qui troublaient souvent à l'époque néo-assyrienne¹²⁰ les côtes ciliciennes et phéniciennes, et que Sargon II « péchait au milieu de la mer, comme des poissons »¹²¹. Le rapprochement entre Chypre et *Iaman*, le pays des *Iam(a)naja*, est évident dans un passage d'Assarhaddon (I D 9), où l'île est rapprochée, voir identifiée (la syntaxe du texte akkadien, qui se limite à juxtaposer les deux toponymes, ne permettant pas de trancher) avec *Iaman*. La perspective des Assyriens, pour lesquels Chypre était la limite occidentale de l'empire, rend cette superposition compréhensible, voire inévitable.

D'après les interprétations les plus récentes de l'ethnique *Iam(a)naja*, sous cette dénomination on doit en effet voir une étiquette qui, ayant évolué beaucoup dans le temps (entre l'époque néo-assyrienne, néo-babylonienne et achéménide), devait servir, notamment à l'époque néo-assyrienne, à indiquer un ensemble assez hétérogène de gens, couvrant « un vaste espace géographique allant de l'aire chypro-cilicienne au monde égéen »¹²² ou, selon d'autres perspectives « mit Jamanāja im wesentlichen Bewohner jenes Sprach- und Kulturraumes bezeichnet wurden, der seine Wurzeln in der Ägäis hat »¹²³. Si cela incluait aussi les Chypriotes n'est pas très clair¹²⁴ : la seule attestation d'un ethnique spécifique pour les Chypriotes, kur *Ia-[ad]-na-a-a*, dans l'inscription du « Smith Bull 4 » de Sennachérib (I D 7), est de lecture incertaine¹²⁵ ; on ne peut pas exclure que, étant donné l'imprécision de la valeur de l'ethnique *Iam(a)naja*, et la sporadicité des rapports directs entre l'Assyrie et Chypre (réduits, probablement,

¹¹⁹ Les Phéniciens étaient très actifs en Cilicie, comme l'indique d'ailleurs l'emploi du phénicien dans les inscriptions locales ; on a supposé que Chypre constituait pour les Phéniciens une base d'appui dans leurs voyages vers la Cilicie : Desideri – Jasink 1990, 148.

¹²⁰ On en trouve la première attestation à l'époque de Téglath-phalasar III : Parker 2000 ; Saggs 2001, 164-166 (ND 2370 = NL 69).

¹²¹ Brinkman 1989 ; Heider 1996 ; Mayer 1996 ; Casabonne – De Vos 2005 ; Rollinger 2007 avec abondante bibliographie.

¹²² Casabonne – De Vos 2005, 87.

¹²³ Rollinger 2007, 281.

¹²⁴ V. encore Rollinger 2007, 282 n. 94 : « Laut Casabonne [Casabonne 2004, 77-89 ; Casabonne – De Vos 2005] sei Kilikien – wie auch Zypern – von Anbeginn im altorientalischen 'Ionien'-Weltbild inkludiert gewesen und dies sei auch in achaimenidischer Zeit so geblieben. Für die vorachaimenidische Zeit mag die denkbar sein, für die achaimenidische Zeit bleibt dies eine interessante, aber äußerst vage Hypothese ».

¹²⁵ Frahm 1997, 117 ; v. aussi Rollinger 2007, 287-288 n. 105.

aux paiements occasionnels de tributs par les rois de l'île à Sargon, Assarhaddon et peut-être Assurbanipal), l'ethnique était utilisé aussi pour les Chypriotes, qui ne devaient pas représenter, pour les Assyriens, quelque chose de très différent des Grecs qui infestaient les eaux entre la Cilicie, Chypre et la Syrie, en piratant et en commerçant. Si la totalité du dossier documentaire concernant les Iam(a)naja n'implique donc pas forcément des références à Chypre, il est très difficile de ne pas s'y intéresser quand on étudie l'insertion de l'île dans le vaste système d'échanges et rencontres qui se déroulaient entre le sud-est de l'Anatolie, le nord de la côte syro-levantine et Chypre, sous le regard intéressé et pourtant imprécis des souverains néo-assyriens.

Un problème similaire se pose pour la dernière, plus récente source akkadienne qui compose notre dossier, c'est-à-dire un document très fragmentaire, de nature imprécise, qui contient sans doute un extrait historique concernant la campagne militaire menée par Nabuchodonosor II contre l'Égypte en 567 (I D 12). Si le nom de Nabuchodonosor, aussi bien que la date (*recto* l. 13), se lisent clairement, si la restitution du nom d'Amasis (*verso* l. 1) est très probable, et l'interprétation de la localité *Putu-iaman* (*verso* l. 2) comme Cyrène (« la Libye des Iamanaja ») est désormais unanimement acceptée¹²⁶, beaucoup plus d'incertitude demeure concernant l'identification des « régions éloignées, qui se trouvent au milieu de la mer » (*verso*, l. 3 : *n]a-gi-i ni-su-tú ša qí-rib tam-tim []*), qu'on peut seulement rapprocher de la formule habituellement utilisée pour Chypre dans les textes néo-assyriens. On inclut donc ce document dans le dossier en raison de la possibilité d'y voir une référence à Chypre¹²⁷, surtout si l'on tient compte d'autres documents parallèles, tels la stèle d'Amasis (I E 4), qui laissent aussi supposer, mais sans aucune certitude, une participation de l'île aux événements décrits¹²⁸ ; mais la construction reste fragile, même si elle est séduisante, et la formulation akkadienne reste trop vague pour permettre de trancher le problème.

On exclut en revanche du dossier, sans aucune incertitude, l'ensemble des textes akkadiens faisant référence à la révolte de la ville d'Ashdod en 713-712, pendant le règne de Sargon II, sous la conduite d'un chef que les sources appellent *Iamani* (^l*Ia-ma-ni*)¹²⁹ et, dans un passage problématique des Annales du souverain, *Iadna* (^l*Ia-ad-na*)¹³⁰. Au delà des difficultés linguistiques liées à l'interprétation de *Iamani* comme un ethnique utilisé en qualité d'anthroponyme (« le Grec »)¹³¹, il semble très probable que la variation *Iadna* de ce nom n'est qu'une erreur de copie de la seule plaque du palais de Khorsabad qui conservait en entier la ligne des Annales contenant le nom du chef des rebelles (la plaque 4 de la salle XIII), et qui, après avoir été recopiée par P.E. Botta, a été perdue¹³². S'il est donc douteux qu'on ait ici affaire à un Grec¹³³, on peut exclure sans peur de se tromper que *Iamani* était un Chypriote.

¹²⁶ Mazzarino 1947, 149-157 (réimpr. 144-152) ; Edel 1978, 15-16 ; Zadok 1985, 252 ; Rollinger 2007, 281.

¹²⁷ V. déjà Mazzarino 1947, 157.

¹²⁸ Edel 1978 ; Cannavò 2003.

¹²⁹ Fuchs 1993, 219-221 (« Grands Fastes », l. 95 et 101) et 76 (« Petits Fastes » de la salle XIV, l. 11) ; C. Saporetti dans Botto 1990, 170-173 (Prisme A de Ninive).

¹³⁰ Fuchs 1993, 133 (Annales, l. 246).

¹³¹ Sur cela v. surtout Brinkman 1989, 56 n. 14 ; Rollinger 1997, 172.

¹³² Tadmor 1971, 192 n. 3 ; Elayi – Cavigneaux 1979, 60-63.

Kittîm et Élishah : deux noms pour Chypre ?

Chypre apparaît dans les textes bibliques sous le nom de *Kittîm* (כִּי־תִים) : c'est bien connu, depuis au moins Flavius Josèphe¹³⁴, et malgré les essais récents d'O. Casabonne de rechercher derrière Kittîm le nom de la région cilicienne de Qode/Kètide (en Cilicie Trachée)¹³⁵, cette identification reste de loin la plus probable et la moins difficile¹³⁶. Mais quelle est la réalité historique précise qui se cache derrière Kittîm ?

L'origine de Kittîm (qui est, du point de vue de la morphologie, le pluriel de l'ethnique *ktȳ*) réside sans aucun doute dans le nom de la ville de Kition, KT(Y) pour les Phéniciens. Toutefois, si on considère les dix attestations de Kittîm dans les textes bibliques¹³⁷ (sans compter les manuscrits de Qumrân, qui constituent une catégorie documentaire à part, dont on ne s'occupe pas ici)¹³⁸, on constate pour ce nom une certaine flexibilité et souplesse de sens, ce qui fait que, dans la mention la plus ancienne, en *Isaïe* 23 (II C 1), il semble recouvrir une réalité limitée, correspondant peut-être à la seule Kition, alors que dans les mentions les plus récentes, *Daniel* 11, 30 et 1 *Maccabées* 1, 1 ; 8, 5, il indique sans doute les Romains (dans *Daniel*)¹³⁹ et les Macédoniens (dans les livres des *Maccabées*)¹⁴⁰. Mais que faire des autres attestations, qui pourraient dater toutes (à l'exception du passage de 1 *Chroniques* 1, 7, qui est toutefois une copie de *Genèse* 10, 4, et avec toutes les précautions dont il a été question à propos de la chronologie des sources bibliques) d'avant la fin du VI^e s. ? A priori rien ne nous permet de lire dans ce nom plus que ce qu'il veut dire littéralement, c'est-à-dire l'ethnique de la ville de Kition ; et si cela n'influence pas beaucoup l'interprétation de certains passages (*Nombres* 24, 23-24 : II C 3 ; *Jérémie* 2, 9-11 : II C 4), où Kittîm semble représenter juste un point de repère occidental, dans d'autres cas (*Isaïe* 23, 1 et 12 : II C 1 ; *Genèse* 10, 4 : II C 2 ; *Ézéchiel* 27, 6 : II C 5) cette interprétation nous permettrait de tirer de nos sources des conclusions historiques importantes.

La tentation de voir dans Kittîm tout simplement Kition est d'autant plus forte qu'un autre nom pourrait mieux représenter, dans la Bible, l'île de Chypre dans son intégralité : *Élishah* (אֵלִישָׁה). Ce nom, qui à la différence de Kittîm, est un véritable toponyme, est attesté seulement trois fois dans les textes bibliques, et toujours en association avec Kittîm : dans *Genèse* 10, 4 (et dans le passage parallèle 1 *Chroniques* 1, 7) *Élishah* est, avec Kittîm, Rodanîm et Tarshish, l'un des fils de Javan ; dans *Ézéchiel* 27, 6-7 il est, avec Kittîm et beaucoup d'autres, parmi les contributeurs à la construction du vaisseau de Tyr. Aucun texte ancien ne vient nous aider à identifier *Élishah* : Flavius Josèphe le rapproche de l'Éolide, probablement en suivant des sources tardives et peu

¹³³ Le fait qu'un personnage porte un nom qui ressemble à un ethnique n'autorise à aucune conclusion sur son origine, étant donné, de plus, que la plupart des lam(a)naja qu'on trouve attestés par leurs noms propres dans les sources néo-babyloniennes semblent être plutôt d'origine anatolienne : v. sur cela Brinkman 1989, 57-59 ; Casabonne 2004, 81-82 ; Rollinger 2007, 266-267, avec n. 30.

¹³⁴ *Antiquités Juives* I 128 : v. II C 2.

¹³⁵ Casabonne 2004, 82-85 ; Casabonne – De Vos 2005, 87-98.

¹³⁶ V. aussi Rollinger 2007, 270 n. 47.

¹³⁷ *Genèse* 10, 4 ; *Nombres* 24, 24 ; 1 *Chroniques* 1, 7 ; 1 *Maccabées* 1, 1 et 8, 5 ; *Isaïe* 23, 1 et 23, 12 ; *Jérémie* 2, 10 ; *Ézéchiel* 27, 6 ; *Daniel* 11, 30.

¹³⁸ V. *Kition-Bamboula* V n^o 30 pour une synthèse.

¹³⁹ *Kition-Bamboula* V n^o 29.

¹⁴⁰ *Kition-Bamboula* V n^o 28.

fiables¹⁴¹ ; la traduction de la Septante se limite à présenter la translittération Ελισα (Ελισαι dans le passage d'Ézéchiel).

On lit habituellement dans 'lyšh la transcription hébraïque d'Alashiya, le nom de Chypre à l'âge du Bronze, qui semble avoir survécu à l'âge du Fer dans les coupes *irs* d'une inscription de Taharqa (VII^e s. : I E 3), et le RŠP ᵀLHYTS/ Ἀπόλλων Ἀλασιώτας de la bilingue de Tamassos (IV^e s. : ICS² 216)¹⁴². Cette identification se heurte à quelques difficultés : notamment, l'écriture 'lyšh (Élishah) ne correspond pas à celle qu'on attendrait, 'lšy, du moins d'après l'ougaritique 'alty¹⁴³. Mais l'épithète ᵀLHYTS du Resheph de Tamassos pose en ce sens des problèmes encore majeurs : et si dans ce cas il est assuré que l'épithète phénicien est un calque du grec Ἀλασιώτας¹⁴⁴, de même on pourrait supposer que l'hébreu 'lyšh ne représente pas une transcription directe de l'ancien nom d'Alashiya, mais d'une transposition quelconque de ce nom dans d'autres langues, qui en auraient déformé légèrement la graphie et la prononciation. Tant que ce passage n'est pas documenté, l'identification d'Élishah avec Alashiya ne peut donc pas être considérée sûre, mais elle reste de loin la plus probable parmi celles qui ont été proposées à ce jour¹⁴⁵.

Si Élishah est donc un nom de Chypre, que faire de Kittîm, et des passages où les deux noms apparaissent ensemble ? Il semblerait que la solution la plus économique est de laisser à Kittîm sa valeur d'ethnique de Kition, et de voir dans la seule Élishah le toponyme pour Chypre – c'est d'ailleurs en ce sens que M. Liverani lit le couple Kittîm/Élishah, et dans le passage de la *Genèse*, et dans celui d'Ézéchiel¹⁴⁶. Alternativement, Élishah pourrait représenter seulement une partie de Chypre (notamment, Salamine), et Kittîm une autre (notamment Kition), surtout si l'on veut voir dans Salamine l'héritière d'Enkomi, et dans Enkomi l'Alashiya du Bronze Récent¹⁴⁷ : sur ce point, les textes ne permettent pas de trancher.

Si Kittîm est donc plus précisément Kition que Chypre, il conviendra de réexaminer par conséquent le témoignage fourni par les *ostraca* d'Arad (I F 1), qui mentionnent sans ambiguïté d'aucune sorte des *ktym*, donc des Kitiens, ou à la rigueur des Chypriotes, mais certainement pas des Grecs¹⁴⁸.

¹⁴¹ Dans sa paraphrase de Genèse 10, 4, Flavius Josèphe (*Antiquités Juives* I 127-128 : II C 2) oublie de mentionner les D/Rodanîm, et identifie Tarshish avec Tarse, en Cilicie (identification reprise par Lemaire 2000) : v. Casabonne 2004, 84 ; Casabonne – De Vos 2005, 87-89.

¹⁴² On ne peut pas inclure dans ce dossier documentaire (comme on le trouve dans Knapp 2008, 342-343, sans aucune mention du débat relatif le témoignage de la tablette magique d'Arslan Tash (AT 2, VII^e s.), non pas pour les doutes qui ont été avancés sur l'authenticité du document, mais plutôt pour les plus récentes (et solides) propositions de lecture, qui éliminent du document toute référence à Alashiya : v. ci-dessous, p. 68-69.

¹⁴³ V. Lipiński 1991, 64 ; *id.* dans *DCPP*, 150 s. v. « Élisha » ; Diakonoff 1992, 175-176.

¹⁴⁴ V. ICS² 216, *comm. ad loc.* (citant A. Caquot).

¹⁴⁵ A part l'Éolide de Flavius Josèphe, et la plaine Aléienne de A.H. Sayce (c'est-à-dire la Cilicie Plane, Ἀλήϊον πῆδιον dans Hérodote VI 95 : Ramsay 1928, 1-2, v. Casabonne 2004, 84 n. 325), on rappelle l'identification avec Carthage proposée par Diakonoff 1992, 175-176, et celle avec Ulysse soutenue par Lipiński 1991, 64 et *id.* dans *DCPP*, 150 s. v. « Élisha ». Pour d'autres propositions v. Berger 1982, 57-60.

¹⁴⁶ Liverani 1991, 67 n. 8, renvoyant à son hypothèse présentée dans Garbini 1965, 16 : v. *ad* II C 2 (n. 36).

¹⁴⁷ Yon 1987, 361-363.

¹⁴⁸ V. par ex. Lemaire 1977, 156 et 159-160 ; Aharoni 1981, 12-13 ; Stern 2001, 226-227. V. aussi Dion 1992.

***Irs3* : la (quasi-)absence de Chypre dans les sources égyptiennes**

Comme on l'a déjà dit, Chypre est pratiquement absente des sources égyptiennes depuis l'*Histoire d'Ounamon* (XI^e s.), et jusqu'à l'époque lagide. Il n'est donc pas utile de s'attarder ici sur la controverse portant sur le nom de l'île dans les sources en égyptien hiéroglyphique – *Irs3*, *Isy* (les deux transcrivant Alashiya) et même, en démotique, *S(3)lmyn3*¹⁴⁹. Dans les deux documents qui nous concernent, l'*Histoire d'Ounamon* (I E 2) et une stèle de Taharqa venant de Kawa (I E 3), Chypre apparaît avec son nom standard au deuxième millénaire, c'est-à-dire *Irs3*, Alashiya. Mais si, à l'époque de la rédaction de l'*Histoire d'Ounamon* (que ce soit le XI^e ou le X^e s.)¹⁵⁰ Alashiya était sans doute encore un pays réel, bien localisé, on ne peut pas être sûr que cela était vrai aussi à l'époque de Taharqa, sa stèle n'attestant d'ailleurs rien de plus que la survivance du toponyme, et son association avec des vases dont on ne sait pas dire grand-chose¹⁵¹.

On traite aussi – troisième document de notre maigre dossier – de la stèle d'Éléphantine d'Amasis (I E 4), où il n'y a aucune mention d' *Irs3* ni d' *Isy*, mais d'une « île » (*iw*) non identifiée, qui aurait pris parti pour Apriès dans le conflit entre le souverain et l'usurpateur Amasis en 570. Ce document mérite d'être inclus dans le dossier en raison de la correspondance qu'il semble trouver dans d'autres textes, le fragment sur l'expédition de Nabuchodonosor II (I D 12) et un passage de Diodore (II B 59), qu'on met aussi en relation avec Chypre. Aucun de ces documents, à part Diodore, n'est d'interprétation sûre, d'autant plus que la stèle, qui constitue le témoignage principal, est dans un très mauvais état de conservation, et son unique édition date de 1900¹⁵². On peut donc se borner à considérer que, dans l'état actuel de nos sources, ces textes semblent se confirmer l'un l'autre, et ils permettent d'avancer une hypothèse de reconstitution des faits qui auraient mené l'Égypte à revendiquer la souveraineté sur Chypre autour de 570, et pour une durée indéterminée : mais il s'agit d'une hypothèse très fragile, qu'on avance avec prudence, et qu'on est prêt à réviser lorsque la nouvelle édition (souhaitée, et annoncée) de la stèle d'Éléphantine¹⁵³ aura paru.

Des documents contestés : la stèle de Nora, le médaillon de Carthage

Deux inscriptions phéniciennes découvertes hors de Chypre (la stèle de Nora, CIS I 144 = KAI 46 ; le médaillon de Carthage, CIS I 6057 = KAI 73), ont été mises, d'une manière ou de l'autre, en rapport avec l'île¹⁵⁴. Ces documents, dont la lecture et l'interprétation sont sans doute difficiles, ont bénéficié au cours des années de plusieurs relectures et réexamens, qui en ont mieux défini la chronologie, le texte et le contenu ; dans les deux cas, le rapport avec Chypre a été réévalué, grâce à des lectures plus

¹⁴⁹ V. Leclant 1980, Osing 1980, Quack 1996 et Kitchen 2009.

¹⁵⁰ Egberts 1998, Sass 2002.

¹⁵¹ Kitchen 2009, 5.

¹⁵² Daressy 1900.

¹⁵³ Pour les détails v. les notes à I E 4.

¹⁵⁴ Sur cela en général v. Baurain – Bonnet 1992, 183-188.

prudentes et de meilleures études du contexte archéologique et historique. Néanmoins, les interprétations anciennes continuent d'être citées, parfois sans mention du débat relatif, en raison de leur charme aussi bien que de l'autorité scientifique de ceux qui les avaient formulées. Il paraît donc utile de rappeler ici les termes du débat concernant ces documents, afin de fixer certains éléments qu'on peut désormais considérer sûrs, et d'en éliminer d'autres qui ne peuvent que nuire à l'évaluation historique d'ensemble.

On ne traite pas dans le détail, car ils sont moins utiles, deux autres documents qui, associés dans un premier temps avec l'île, ne sont sans doute pas à mettre en rapport avec elle, mais qui continuent néanmoins d'être parfois mentionnés dans les études sur Chypre : la liste de Medinet Habu, et la tablette magique d'Arslan Tash.

La liste de Medinet Habu est un catalogue topographique de pays soumis à Ramsès III (1186-1154 env.), inscrit sur la grand pylône du temple bâti par le pharaon à Medinet Habu ; parmi les toponymes recensés, huit ressemblent à des noms chypriotes de villes historiques, notamment des capitales de royaumes : Salamine (*Šrmsk*), Kition (*Ktyn*), Marion (*Iymr*), Soloi (*Šr*), Idalion (*Itr*), Akamas (*Dns/Dkns*), Keryneia (*Krn*), Kourion (*Kyrw*)¹⁵⁵. L'association se fonde sur la simple ressemblance de forme, et bien qu'un certain nombre de chercheurs, et même d'égyptologues, l'aient considérée comme possible¹⁵⁶, on ne peut que retenir l'avis d'E. Meyer, qui déjà en 1925 qualifiait sans appel tout cela de « phantastisch »¹⁵⁷.

La tablette magique d'Arslan Tash, le second (le plus petit) de deux documents du même genre achetés en 1933 sur le site d'Arslan Tash, et provenant, apparemment, du même endroit, est une petite plaque en calcaire (une amulette) portant une longue inscription en phénicien ainsi que la représentation en relief d'un personnage au traits monstrueux¹⁵⁸. Bien que des doutes aient été avancés sur l'authenticité de ces deux documents¹⁵⁹, la majorité de chercheurs penche maintenant pour y voir des originaux de VII^e s., même si quelques difficultés subsistent¹⁶⁰. Dans la première lecture de l'inscription, on avait voulu y repérer (à la l. 3 et aux l. 5-6) le nom d'un démon ʾLŠYY, « Alasiote »¹⁶¹, qui aurait donc attesté de la survivance du toponyme d'Alashiya au Levant après la fin du Bronze Récent, en faisant en quelque sorte le trait d'union entre l'*Histoire d'Ounamon* et la dédicace digraphe de Tamassos, *ICS*² 216¹⁶². Mais cette lecture pose problème, surtout du point de vue de la paléographie et de la syntaxe ; c'est pourquoi on suit désormais la proposition d'interprétation, formulée par F.M. Cross et

¹⁵⁵ Simons 1937, 78-83, 164-166 ; Kitchen *RI V* 2, 73 n^o 7 à 12 et 20-21.

¹⁵⁶ Brugsch 1877, 602-605 (proposant pour la première fois cette identification) ; Oberhummer 1903, 4-5 ; Evans 1909, 75 ; Casson 1937, 130-131 ; Bérard 1960, 29 ; Baurain 1974, 138-143 ; Barnett 1975, 376 ; Baurain 1984, 253 ; Snodgrass 1988, 13 ; Aupert 1996, 18.

¹⁵⁷ Meyer 1928, 554 n. 1. V. aussi Oberhummer 1925, 87 ; Hill 1940-1952, I, 49 n. 4 ; Helck 1971, 235 ; Leclant 1980, 135 n. 60 (« une série d'assimilations hâtives recueillies de-ci de-là à partir des toponymes de Ramsès III à Medinet Habou »).

¹⁵⁸ V. l'*editio princeps* de Caquot – Du Mesnil Du Buisson 1971.

¹⁵⁹ À partir notamment de Teixidor 1983 et Amiet 1983 ; v. aussi Lipiński 1995, 383 n. 399.

¹⁶⁰ V. notamment Van Dijk 1992 et Pardee 1998, avec un long réexamen de la question, surtout pour les aspects linguistiques et épigraphiques.

¹⁶¹ Caquot – Du Mesnil Du Buisson 1971, 401-402.

¹⁶² Ainsi par ex. Masson 1973a, 121 ; Masson 1973b. O. Masson reviendra par la suite sur la validité de l'amulette (dans Masson 1990f, 233 n. 10), mais cela en raison des doutes avancés sur l'authenticité des objets, et non des nouvelles lectures.

validée par J. Teixidor, qui voit dans la séquence ὲLŠYY non pas l' « Alasiote », mais les mots ὲL ŠYY, le « dieu ŠYY »¹⁶³.

La stèle de Nora : une dédicace à Pumay ?

La stèle de Nora est un monument connu depuis très longtemps : découverte en 1773, conservée maintenant au Musée de Cagliari¹⁶⁴, elle a été étudiée de nombreuses fois, et l'inscription qu'elle porte a été interprétée des manières les plus diverses¹⁶⁵.

L'inscription se compose de huit lignes d'écriture, disposées régulièrement sur la face antérieure de la stèle, qui est apparemment complète (du moins des deux côtés, et en bas ; en haut la stèle est brisée, mais il ne paraît pas qu'il manque de texte¹⁶⁶). La forme des lettres suggère une datation de la seconde moitié du IX^e s., ou du début du VIII^e ; la lecture, malgré quelques incertitudes, est désormais plus ou moins assurée :

1. BTRŠŠ
2. WGRŠHὲ
3. BŠRDNŠ
4. LMHὲŠL
5. MŠBὲM
6. LKTBNB
7. ŠBNNGR
8. LPMY

Contrairement à la lecture, la division des mots ne peut pas se faire avec certitude, et toute tentative de traduction reste fortement spéculative¹⁶⁷.

On a cru voir des références à Chypre à deux endroits de l'inscription : aux l. 5-6, d'après une lecture d'A. Dupont-Sommer maintenant abandonnée ; à la l. 8, dans la séquence LPMY. Il convient d'examiner les deux passages, car, si le premier ne contient aucune mention de Tyr ni de Kition, comme on l'a cru pour quelque temps et comme on continue avec erreur à le postuler¹⁶⁸, le deuxième garde en revanche son intérêt, quelle que soit l'interprétation de la ligne, qui, comme on le verra, malgré l'accord sur certains points, est tout de même discutée.

A. Dupont-Sommer lisait, aux l. 4-6 : ŠL|M ŠR ὲM| LKTN, c'est à dire, avec un *resh* au lieu du *bet* de la cinquième ligne : «Prospère soit Tyr, mère de Kition!». Cette

¹⁶³ Cross 1974 ; Teixidor 1974, 321 : v. Garbini 1980b, 288 ; N. Walls dans Knapp (éd.) 1996, 60 n^o 121 ; Pardee 1998, 38.

¹⁶⁴ Inv. n^o 5998. Histoire de la découverte et des premières études dans Delcor 1968, 324-325.

¹⁶⁵ L'étude la plus récente, dans Lipiński 2004, 234-244, n'est pas acceptable dans toutes ses conclusions, surtout pour ce qui est de l'interprétation du texte ; v., pour un examen beaucoup plus prudent, Amadasi Guzzo 1967, 83-87 (Sard. 1) et *ead.* 1990, 72-73 n^o 1 ; *TSSI III*, 25-28 n^o 11.

¹⁶⁶ *Contra* Teixidor 1973, 425-426 ; Lipiński 2004, 237.

¹⁶⁷ Quelques exemples : Albright 1941, 17-20 ; Dupont-Sommer 1948 ; Février 1950 ; Van den Branden 1962 ; Ferron 1966 (v. le commentaire de Teixidor 1968, 371 n^o 65) ; Delcor 1968 (avec utile résumé des interprétations précédentes ; v. aussi le commentaire de Teixidor 1971, 472 n^o 99) ; Peckham 1972 et Cross 1972 (avec les commentaires de Teixidor 1973, 425-427 n^o 137) ; Bunnens 1979, 30-41 ; *KAI* 46 ; Lipiński 2004, 234-244.

¹⁶⁸ Masson – Sznycer 1972, 75 ; *Kition-Bamboula V* n^o 17.

interprétation a sans doute fasciné beaucoup de chercheurs travaillant sur Chypre : on y trouvait la preuve épigraphique de la colonisation tyrienne de Kition ; une datation très haute de cet événement (puisque au cours du IX^e s., en Sardaigne, on parlait déjà de Tyr comme « mère de Kition ») ; la suggestion qu'en Sardaigne, comme on le supposait pour Carthage (v. ci-dessous, l'inscription du médaillon, et Justin XVIII 5 = II B 39), les Chypriotes avaient pris part activement au mouvement colonial phénicien. Mais cette interprétation se fonde sur une lecture erronée de la l. 5 : le troisième signe est bien un *bet*, et non pas un *resh*, comme on l'a observé à l'unanimité après la parution de meilleures photographies du monument¹⁶⁹. La mention de Tyr à la l. 5 étant désormais caduque, la séquence KT s'explique, en rapport avec les lettres qui la précèdent et la suivent, comme partie d'un mot lié à la racine MLK, dénotant la royauté (que ce soit MLK, au masculin, ou MLKT, au féminin)¹⁷⁰, ou bien comme partie d'un nom propre, MLKTN, Milkyaton (mais la graphie, sans *yod*, fait difficulté¹⁷¹) BN | ŠBN, « fils de ŠBN »¹⁷². Ainsi, on est obligé à renoncer à la référence à Tyr « mère de Kition », car elle ne trouve aucun appui dans la lecture matérielle de la stèle.

À la l. 8, tout le monde lit sans aucun doute LPMY, et on s'accorde à y voir le nom de PMY, *Pumay*, divinité phénicienne très peu connue, présente surtout dans l'onomastique chypriote et punique¹⁷³. L'interprétation la plus facile de la séquence, L-PMY, « à Pumay », rencontre un certain consensus¹⁷⁴, même si elle n'est pas pour autant exempte de difficultés¹⁷⁵. Cette divinité, qui serait peut-être d'origine chypriote, et de toute façon liée bien plus à Chypre (et à Carthage) qu'à la Phénicie, ne se rencontre presque jamais (sinon sur cette stèle) attestée en tant que telle, mais elle apparaît dans plusieurs noms propres théophores chypriotes et puniques¹⁷⁶. Le plus célèbre est sans doute PMYYTN, dernier roi de Kition et d'Idalion entre 361 et 312¹⁷⁷, mais on peut aussi rappeler des personnages mythiques, qui nous sont connus sous la version grecque de ce nom, Πυγμαλίων¹⁷⁸ : le roi mythique de Chypre (II B 5-8), mais aussi le roi de Tyr, frère de Didon/Élissa¹⁷⁹. Si une glose d'Hésychios suggère une identification de Pumay (*Pygmaïōn*) avec Adonis¹⁸⁰, et si la célèbre légende de Pygmalion et de la statue d'Aphrodite fait soupçonner une connexion entre PMY et la Grande Déesse de Chypre¹⁸¹, on est par ailleurs totalement ignorant des caractères propres à cette divinité, dont on ne connaît ni de représentations figurées, ni de légendes, ni d'épithètes.

¹⁶⁹ Février 1950, 125 ; Amadasi Guzzo 1967, 86 ; Delcor 1968, 345 ; Cintas 1970, 85 ; Bunnens 1979, 35 ; *TSSI III*, 26 ; Lipiński 2004, 238 ; etc.

¹⁷⁰ V. par ex. Bunnens 1979, 35-36 ; Lipiński 2004, 238-240.

¹⁷¹ Amadasi Guzzo 1990, 72.

¹⁷² Delcor 1968, 348 (mais l'hypothèse est déjà ancienne, v. Lipiński 2004, 240 n. 62) ; Peckham 1972, 464 ; *contra* Lipiński 2004, 240.

¹⁷³ En général Lipiński 1995, 297-306.

¹⁷⁴ Dupont-Sommer 1948, 19-20 ; Février 1950, 126 ; Ferron 1966, 282-283 ; Delcor 1968, 349-351 ; Peckham 1972, 465-466 ; Bunnens 1979, 37 ; *KAI* 46 ; Lipiński 2004, 238.

¹⁷⁵ V. notamment Teixidor 1973, 426 : « Il me paraît inadmissible que le nom du dieu soit le dernier mot de la dédicace ! Il suffit de parcourir les inscriptions ouest-sémitiques pour se rendre compte qu'une telle interprétation ignore des règles bien établies » ; *contra* Lipiński 2004, 241.

¹⁷⁶ Benz 1972, 391-392.

¹⁷⁷ *Kition-Bamboula V*, 81-84 n°72-75.

¹⁷⁸ Sur l'identification problématique de *Pmyytn* avec Πυγμαλίων, v. Müller 1988, 202-203.

¹⁷⁹ Bunnens 1979, 300-303.

¹⁸⁰ Hésychios s. v. Πυγμαλίων.

¹⁸¹ Lipiński 1995, 305-306.

De toute façon, c'est dans la mention du dieu Pumay qu'on doit voir le lien le plus concret entre la stèle de Nora et Chypre. D'autres hypothèses qu'on peut avancer sur ce document (la présence du mot BT, « temple », au début de la l. 1 ; la possible mention de la Sardaigne, ou des *Shardana*, dans la séquence ŠRDN à la l. 3¹⁸²) ne nous avancent pas beaucoup plus.

Le médaillon de Carthage : une dédicace à Astarté-Pygmalion ?

Le nom de Pygmalion revient dans une inscription gravée sur un médaillon en or retrouvé à Carthage, dans la nécropole de Douimès, en 1894¹⁸³ : ce petit bijou (diam. 1,8 cm.) est un pendentif discoïde avec ombon et jonc de pourtour, plat à l'intérieur, où se trouve une inscription de six lignes en lettres minuscules, ciselées avec soin¹⁸⁴. La tombe dans lequel le médaillon a été retrouvé, connue sous le nom de « tombeau de Yada'milk », dans la nécropole de Douimès, peut être datée, grâce au mobilier funéraire (notamment, un skyphos protocorinthien subgéométrique) du milieu du VII^e s.¹⁸⁵ ; des deux occupants du tombeau, deux adultes, un homme et une femme, le premier, Yada'milk, devait être le propriétaire du pendentif.

La lecture de l'inscription ne fait aucune difficulté :

1.	L ŠTR	« À Astar-
2.	T LPGMLYN	té, à Pygmalion.
3.	YD MLK BN	Yada'milk fils de
4.	PDY HLS	Padaï. Sauve
5.	Š HLS	celui qu'a sauvé
6.	PGMLYN	Pygmalion »

Tous les problèmes résident dans l'interprétation : Pygmalion est-il, dans cette inscription, un dieu ou un homme ? Le parallélisme, dans la structure de la phrase, entre L- ŠTR|T, « à Astarté », et L-PGMLYN, « à Pygmalion », ferait penser qu'on a affaire cette fois à un dieu, et non pas un homme¹⁸⁶. Mais d'ailleurs, comme le nom Pygmalion n'est attesté que pour des hommes (personnages mythiques ou historiques), on suggère aussi que la préposition L- soit à interpréter, dans le second cas, en sens locatif, « sur Pygmalion », c'est-à-dire « pour Astarté, (le médaillon qui est) sur Pygmalion »¹⁸⁷.

Si Pygmalion est bien un dieu, on aurait à nouveau le problème d'interpréter cette figure divine – attestée, sous cette qualité, encore moins bien que Pumay – portant un nom que les mythes et l'onomastique rattachent, comme on l'a vu, surtout à Chypre. Et si

¹⁸² Sur cela v. surtout Delcor 1968, 339-344.

¹⁸³ CIS I 6057 = KAI 73.

¹⁸⁴ Quillard 1979, 17-19 n° 14.

¹⁸⁵ Description du tombeau et du mobilier dans Gras *et alii* 1989, 161-165 ; v. aussi F. Chelbi dans *Méditerranée des Phéniciens*, 244-245.

¹⁸⁶ C'est l'interprétation la plus courante : Ferron 1958-1959, 52-56 ; Garbini 1967, 6-8 ; Peckham 1968a, 119-124 ; Ferron 1968 (avançant l'hypothèse que Pygmalion soit une sorte d'épithète d'Astarté) ; Teixidor 1969, 340 n° 92 ; Bunnens 1979, 300-303 ; *TSSI III*, 68-71 n° 18 ; Gras *et alii* 1989, 164-165 ; KAI 73.

¹⁸⁷ Ainsi Lipiński 1995, 302-305.

Pygmalion est la forme grécisée de PMYYTN, et PGMLYN est, de son côté, l'équivalent phénicien de Πυγμαλίων, quel rapport faut-il établir entre PMY et PGMLYN ? Ne serait-ce pas plutôt ce dernier le Πυγμαίωv qu'Hésychios identifiait avec Adonis à Chypre¹⁸⁸ ? Les questions qu'on se pose (et qu'on s'est posées) sont nombreuses, mais on n'a, pour l'instant, aucune réponse convaincante.

En s'appuyant sur la mention de Pygmalion, et aussi d'Astarté (divinité spécialement tyrienne), J. Ferron a argumenté en faveur d'une origine chypriote du médaillon, et d'une chronologie très élevée (IX^e s.). Le bijou serait, tout comme la stèle de Nora, « un monument chypriote », porté en Afrique à l'occasion de la fondation de Carthage par l'un des colons tyriens partis de Kition¹⁸⁹, tel Yada'milk, dont le défunt enseveli dans le tombeau de VII^e s. serait un descendant¹⁹⁰. Tout en laissant de côté d'autres objections auxquelles se heurte l'hypothèse de J. Ferron, on peut tout d'abord observer que le médaillon peut difficilement tirer son origine de Chypre, puisqu'on ne connaît pas de pendentifs semblables provenant de l'île, alors qu'on en a plusieurs à Carthage et en Sardaigne, tous datés entre le VII^e et le VI^e s.¹⁹¹ La datation au IX^e s. est inacceptable aussi du point de vue de la paléographie, et elle n'a pas été retenue¹⁹².

En conclusion, le médaillon de Carthage, aussi bien que la stèle de Nora, ne touchent à Chypre que pour la mention de personnages – divinités ? – apparemment d'origine chypriote, PMY et PGMLYN. Ni l'un ni l'autre n'ont pour nous de caractères et d'attributs clairs, et cela nous empêche par conséquent d'évaluer leur valeur pour ce qui est de l'expansion phénicienne en Méditerranée.

La mise en relation des sources avec les royaumes

Comme on vient de le montrer, la documentation qui devrait nous permettre d'esquisser un tableau de Chypre à l'âge du Fer est constituée par un vaste corpus de sources, très différentes quant à leurs typologies et caractères. On peut les distinguer en sources primaires et secondaires, et les classer d'après la langue et l'écriture, d'après le genre littéraire et d'après le contenu. Il est également important pour cette recherche de rapporter certaines sources à leur contexte d'origine, c'est-à-dire au royaume dont elles proviendraient ou auquel elles feraient allusion. Puisque l'objectif est non seulement de reconnaître les éléments caractérisant la structure politique et sociale de Chypre archaïque dans sa totalité, mais aussi de restituer à chaque royaume son histoire individuelle et particulière, il est crucial à ce propos de pouvoir établir une relation entre chaque source et son contexte de référence (contexte d'origine, en ce qui concerne les inscriptions ; contexte auquel il est fait allusion, en ce qui concerne les sources littéraires et bibliques, ou les sources extérieures).

¹⁸⁸ V. ci-dessus, n. 177.

¹⁸⁹ Sur le rôle que Chypre aurait joué dans la fondation de Carthage v. Kourou 2002.

¹⁹⁰ Ferron 1958-1959 (interprétation modifiée dans Ferron 1968, 258-259) ; v. aussi, avec des arguments en partie différents, *TSSI III*, 68-71 n^o 18.

¹⁹¹ Quillard 1979, 81-86, surtout 85.

¹⁹² Peckham 1968a, 119-124 ; *TSSI III*, 69 propose d'après la paléographie une datation au milieu du VIII^e s.

Tout cela ne se fait pas toujours de manière aisée. Pour ce qui est des inscriptions chypriotes, en syllabaire ou en alphabet (grec ou phénicien), au delà des cas, relativement fréquents, d'objets sans provenance connue (issus de fouilles clandestines ou mal documentées, ou bien du marché des objets d'art), un certain nombre de documents présente une difficulté plus spécifique au cas chypriote : puisqu'on ne connaît pas l'extension géographique des royaumes (sans mentionner le problème, encore plus épineux, de sa variation dans le temps), il est très difficile d'établir de manière sûre l'appartenance à un royaume spécifique de tel ou tel document, s'il est découvert dans un site de frontière, ou bien mal connu, ou bien juste à mi-chemin entre deux capitales. Cela peut concerner des inscriptions isolées¹⁹³, mais aussi des ensembles documentaires bien plus importants, par exemple les inscriptions de Golgoi¹⁹⁴. Bien que des études récentes aient permis de progresser considérablement sur ce point¹⁹⁵, de fortes incertitudes persistent, et toute conclusion ne peut qu'être provisoire.

Les sources venant de l'extérieur de l'île (inscriptions akkadiennes, égyptiennes et hébraïques, auxquelles on peut ajouter la Bible) présentent d'autres problèmes : on a déjà fait mention des nombreux noms sous lesquels Chypre apparaît dans la documentation proche-orientale (Iadnana, avec son district de Ia'a ; Kittîm et probablement Élishah ; *ʾrs3*, c'est-à-dire Alashiya...), et des difficultés que leur interprétation comporte. Les mêmes problèmes se présentent lorsqu'on essaye de mettre en rapport l'un de ces noms avec une réalité plus circonscrite : par exemple, lorsqu'on essaye de comprendre dans quels cas Kittîm se réfère à l'ensemble de l'île, ou à la seule Kition, ou lorsqu'on propose des interprétations pour l'identification de Ia'a, district du pays de Iadnana. Également, dans le cas exceptionnel où l'une de nos sources (les prismes d'Assarhaddon et d'Assurbanipal, I D **8** et **11**) énumère les royaumes un par un, ne se limitant donc pas à mentionner l'île de Chypre dans son ensemble, on est confronté à des noms qui, parfois, ne peuvent être associés de manière sûre à aucune des capitales connues : on songe surtout à Nuria/e, royaume régi par P/Buşusu, mais aussi à Qarthadasht et à son roi Damusi/u¹⁹⁶.

La dernière catégorie de sources, les auteurs grecs et latins, présente d'un certain point de vue moins de difficultés : les capitales des royaumes y sont mentionnées avec les noms qu'on leur connaît bien, pour la plupart d'entre elles on dispose d'une légende de fondation et, dans certains cas (Soloï, Salamine), on est même renseigné sur des rois du VI^e s., ce qui nous permet d'ajouter quelques éléments à ceux qu'on tire de la liste d'Assarhaddon. Lorsqu'on a affaire, en revanche, à des passages génériques, qui semblent nous renseigner sur Chypre en général – descriptions de pouvoirs et prérogatives royales, mais aussi les légendes sur les rois mythiques de l'île, ou bien les traditions sur la période de thalassocratie chypriote – on reste avec beaucoup plus d'incertitudes non seulement, comme on l'a dit, sur l'époque à laquelle on peut

¹⁹³ Par exemple, on traite brièvement de ICS² 254, provenant de Maroni, dans la section relative au territoire d'Amathonte, mais ce site constitue plus précisément une frontière entre les royaumes d'Amathonte et de Kition (Fourrier 2007b, 116-117) ; on peut dire de même de la dédicace à Resheph-Shed (I C **23**), provenant de Pyla, à la limite entre Kition, Salamine et Idalion (Fourrier 2007b, 60-61). Également, le rattachement du site de Kazaphani-Mines au territoire de Lapéthos est purement hypothétique. Etc.

¹⁹⁴ Sur le statut de Golgoi à l'époque archaïque, v. Hermary 2004, 47-49 et 57-59 ; Fourrier 2004, 202.

¹⁹⁵ Surtout Fourrier 2007b, avec références.

¹⁹⁶ Sur l'identification de Qarthadasht, v. l'annexe.

rapporter ces données, mais aussi sur la légitimité d'étendre à l'ensemble de l'île des éléments, culturels et politiques, qui ne concernaient peut-être qu'un seul ou peu de royaumes, et non pas tous dans leur ensemble.

La construction en somme d'un tableau, tant général que détaillé, des données qu'on peut déduire de nos sources, comporte nécessairement des incertitudes et des hypothèses, mais aussi un certain nombre d'éléments sûrs sur lesquels on peut s'appuyer pour tenter d'analyser la structure politique et sociale de l'île, et pour esquisser l'histoire de ses royaumes.

LES ROYAUMES : BILAN DES SOURCES

En 1987, dans une étude qui a relancé le débat sur les royaumes chypriotes, D.W. Rupp a publié deux cartes de Chypre qui ont été depuis souvent reproduites¹. L'une illustre la division de l'île en dix royaumes à la période CA I : les dix royaumes sont ceux qu'on trouve mentionnés dans les listes d'Assarhaddon et Assurbanipal (I D **8** et **11**), en acceptant l'identification hypothétique de Qarthadasht avec Kition, et de Nuria avec Amathonte². La deuxième carte propose une division du territoire de l'île à la période CA II : quinze royaumes sont représentés, c'est-à-dire « [the] maximum possible Iron Age kingdoms in the Cypro-Archaic II Period »³. La démarche qui est à la base de l'élaboration de la première carte, malgré certaines difficultés (surtout en ce qui concerne la localisation des frontières entre les royaumes)⁴, est légitime, car il s'agit d'illustrer, avec toutes les incertitudes liées, une situation géopolitique attestée à un moment donné par des documents dont l'interprétation est univoque (les listes assyriennes). Le deuxième cas est en revanche beaucoup plus ambigu : bien que la carte soit manifestement un essai de représentation théorique, elle donne en effet l'impression qu'il y a eu à Chypre un moment où les différents royaumes ont coexisté tous ensemble, tout en intégrant sur le même plan des royaumes bien documentés, comme Salamine, et d'autres, tel Golgoi ou Karpasia, qui n'ont sans doute jamais existé. Les cartes de D.W. Rupp ont reçu des nombreuses critiques⁵, mais comme l'a écrit S. Fourrier, « elles ont le mérite d'exister »⁶, et de mettre en évidence un manque dans la recherche sur les royaumes chypriotes archaïques.

L'étude des royaumes, non pas dans leur structure générale et dans certains traits communs, mais dans leurs chemins historiques distincts, n'a en effet suscité que très peu d'études, et tous très récents⁷. La nécessité d'esquisser des parcours de développement différents pour chacun des royaumes connus est d'autant plus forte aujourd'hui que les recherches récentes sur les identités culturelles régionales, et sur leurs reflets dans la géographie politique de l'île, semblent montrer que la création des royaumes ne s'est pas faite de manière uniforme⁸ ; en outre, l'apparition de nouveaux royaumes a accompagné la disparition d'autres (un aspect, celui-ci, souvent oublié), ce qui fait que le nombre de dix, attesté dans les listes assyriennes, est peut-être le nombre maximal jamais atteint dans l'histoire de l'île, au moins à l'âge du Fer⁹. Les royaumes ici étudiés sont donc douze : il s'agit de tous les royaumes attestés par les sources, épigraphiques, littéraires ou numismatiques, au cours des époques archaïque et classique, disposés en

¹ Rupp 1987, 166 (Map 4) et 168 (Map 6).

² Rupp 1987, 166.

³ Rupp 1987, 168.

⁴ Fourrier 2002a, 135.

⁵ V. surtout Iacovou 2000, 84 n. 28 et Iacovou 2004, n. 36.

⁶ Fourrier 2007b, 112.

⁷ V. par ex. Iacovou 2002a ; Fourrier 2007b, 111-120.

⁸ V. surtout, sur cela, Fourrier 2007b, avec bibliographie supplémentaire. Même si la diffusion des styles régionaux ne donne pas automatiquement des données sûres sur l'extension territoriale des royaumes, la démarche qui consiste à chercher des indices sur la géographie politique de l'île à travers l'analyse des styles (dans le cas spécifique, les styles coroplastiques) est très prometteuse, et elle mérite d'être suivie, même si avec prudence.

⁹ Iacovou 2002a, 81.

ordre alphabétique, et étudiés à partir des toutes les sources textuelles disponibles, non seulement celles qui sont incluses dans le corpus, qui restent prioritaires, mais aussi les sources plus récentes, lorsqu'elles apparaissent essentielles à l'interprétation.

Le tableau qu'on propose ici a donc pour but de rassembler des éléments dispersés, qui peuvent être utiles à la reconstitution de ces parcours divers, certains relativement bien connus, d'autres mal, très peu ou pas du tout documentés. Ces éléments n'ont, bien sûr, qu'une valeur indicative, que toute nouvelle découverte pourrait venir bouleverser ; toutefois, croisés avec les nouvelles recherches sur les identités stylistiques et culturelles régionales, et avec les développements documentés à l'époque classique, ils permettent, au moins pour certains royaumes, de fixer certains points, et d'orienter la recherche sur des pistes privilégiées.

Royaume d'Amathonte

Le royaume d'Amathonte apparaît documenté pour la première fois de manière sûre dans Hérodote V 104-114 : à l'occasion de l'extension de la révolte ionienne à Chypre, en 498, les Amathousiens sont cités plusieurs fois en raison de leur refus de prendre part à la guerre au côté des autres Chypriotes¹⁰. Toutefois, l'exploration archéologique de l'acropole, menée par une mission de l'École française d'Athènes depuis 1975, a dégagé, sur les pentes méridionales de la colline, un bâtiment monumental interprétable comme un entrepôt du palais, dont les premières phases remontent au CG III A¹¹. S'il est difficile d'évaluer la valeur historique du dépôt céramique du CG I découvert à proximité du palais¹², qui reste à ce jour la plus ancienne trace d'occupation du site d'Amathonte après un hiatus de trois millénaires, mais qui constitue un témoignage isolé, il est certain que dès le CG III il existe un royaume d'Amathonte, dont l'originalité stylistique et culturelle est illustrée en particulier par sa production coroplastique¹³ et céramique¹⁴.

Amathonte dans les listes assyriennes

Le nom d'Amathonte n'apparaît pourtant pas dans les listes assyriennes des royaumes chypriotes (I D **8** et **11**), dans la première moitié du VII^e s. À la suite d'une étude de G.F. Hill¹⁵, on a identifié Amathonte avec l'un des deux toponymes présents dans les listes, dont la localisation est incertaine : Qarthadasht, et Nuria/e. Les partisans de l'identification avec Qarthadasht mettent l'accent sur les éléments attestant une présence phénicienne sur le site de la ville dès ses premières phases, et considèrent donc Amathonte comme une fondation phénicienne, initialement soumise à Tyr (après

¹⁰ *Amathonte I*, n° 16. V. aussi II B **24**.

¹¹ Th. Petit dans Aupert 1996, 99-107 ; Th. Petit dans *Rapport* 1998, 576-581.

¹² Iacovou 2002b.

¹³ Fourrier 2007b, 63-70, 116.

¹⁴ Alpe - Fourrier 2003 ; Fourrier 2005 ; *Amathonte VI*, 84-90.

¹⁵ Hill 1937.

le milieu du VIII^e s., comme l'atteste la dédicace à Baal du Liban, I C 4), mais rapidement devenue un royaume autonome, caractérisé, dès l'époque classique, par des revendications d'autochtonie¹⁶. Pour plusieurs raisons, cette interprétation n'est pas pleinement convaincante, et elle n'est donc pas suivie ici¹⁷.

On reste donc avec le mystérieux toponyme Nuria/e, sous lequel on a envisagé de retrouver le nom étéochypriote de la ville, autrement inconnu : cette démarche, qui consiste à lire de l'étéochypriote partout où l'on a quelque chose d'incompréhensible, a été justement critiquée pour ce qui est des inscriptions en syllabaire¹⁸, et suscite des perplexités dans ce cas aussi. C'est essentiellement pour cette raison qu'on a proposé des essais d'interprétation du toponyme Nuria/e visant à le mettre en relation avec quelque chose de connu, que ce soit un personnage mythique, ou un nom autrement attesté : on retiendra deux propositions, également ingénieuses mais peu convaincantes. L'une, avancée par E. Lipiński, voudrait y retrouver le nom de Marion¹⁹ : sans qu'on l'analyse en détail ici (on s'en occupe ci-dessous, en traitant du royaume de Marion), cette proposition n'est pas acceptée en raison des difficultés qu'elle pose, du point de vue historique - il est probable que le royaume de Marion se soit formé seulement après la conquête assyrienne²⁰ - et du point de vue linguistique²¹.

Une deuxième proposition a été avancée par Cl. Baurain, et elle a eu un certain écho en raison de son érudition et de son ingéniosité²². Après avoir examiné les sources antiques mettant en relation Kinyras avec Amathonte (II A 45 et 47), aussi bien que les sources portant sur la ville chypriote antique de Kinyreia (II A 51, Pline *NH* V 130 et Dionysios, *Bassarika* fg. 5 Livrea), qu'on ne sait pas localiser, il a proposé de retrouver dans Kinyreia un ancien nom d'Amathonte ; il a ensuite proposé de lire dans le toponyme des listes assyriennes KUR *Nu-ri-ia/e* (𐎠 𐎡 𐎠𐎢𐎣) une haplographie pour KUR <Kin>-nu-ri-ia/e (𐎠 <𐎠> 𐎡 𐎠𐎢𐎣), le même signe 𐎠 ayant à l'époque néo-assyrienne une valeur idéographique, (KUR, pays) mais aussi syllabique (*kin*, parmi les autres)²³. Cela implique évidemment que, parmi les différents manuscrits donnant la liste, le premier de la série ait eu le déterminatif KUR devant le toponyme de *Kin-nu-ri-ia/e, et non pas celui, plus fréquent, de URU, ce qui expliquerait l'erreur du scribe²⁴. Malgré l'intérêt de cette proposition, on est obligé de la considérer avec prudence, en raison de deux séries de problèmes. Tout d'abord, l'identification de Kinyreia avec Amathonte n'est pas évidente, au contraire : comme l'a fait observer O. Masson, le fait que Kinyreia soit nommée, dans Dionysios, *Bassarika* fg. 5, et dans Nonnos XIII, 451-452 (II A 51), à côté de Karpasia (v. 455), invite à la situer dans le nord de l'île²⁵. En second lieu, la correction proposée pour le texte des listes assyriennes est difficile à accepter : l'haplographie

¹⁶ Par ex. Aupert 1996, 26-29, 40.

¹⁷ V. l'annexe, p. 485-488.

¹⁸ Egetmeyer 2009, 69-70.

¹⁹ Lipiński 1991, 62.

²⁰ Iacovou 2002a, 80 ; Fourrier 2007b, 83-85, 118.

²¹ P. 128 n. 368. V. déjà Masson 1992b, 29.

²² Baurain 1981b.

²³ V. Borger 1981, 148-149 ; Labat – Malbran-Labat 1988, 169.

²⁴ Baurain 1981b, 369.

²⁵ Masson – Hermay 1992, 27 n. 7. V. aussi Masson 1986b, 184.

supposée se fonder sur une valeur phonétique du signe 𐤀 qui est plutôt rare²⁶ ; une correction du texte attesté unanimement par tous les manuscrits ne peut pas se fonder sur une base si fragile. En raison de ces observations, il est évident que cette séduisante hypothèse doit être abandonnée.

On reste donc confronté, faute de meilleurs arguments, à cette situation décevante, où le royaume d'Amathonte, sans doute existant à l'époque assyrienne, ne peut être identifié avec le « pays de Nuria/e » qu'en raison du manque d'alternatives. Si Nuria/e était bien le nom local, étéochypriote, d'Amathonte, on n'a pas le moyen de le démontrer.

Le nom du souverain attesté dans la liste, *B/Pu-ṣu-su*, n'est d'ailleurs pas plus clair : interprété parfois comme la transcription du grec Πυθέας, ou bien Βουθύτης, il semble en réalité ne correspondre à rien de connu²⁷, ce qui renforce l'impression d'avoir affaire, pour le royaume de Nuria/e, avec une langue autre que le grec ou le phénicien. On remarquera toutefois que tous les souverains amathousiens qui sont connus par leur monnayage, au V^e et IV^e s., portent des noms grecs²⁸.

Origines et stratégies identitaires

Si l'on considère maintenant les données documentaires concernant le royaume d'Amathonte à l'époque archaïque, on est obligé, tout d'abord, de souligner un aspect étonnant : parmi les inscriptions en syllabaire qu'on connaît et qu'on peut dater de la période considérée, certes peu nombreuses, aucune ne semble transcrire du grec, si l'on excepte, peut-être, la cruche de la nécropole Sud-Ouest (I A 3 : mais l'emploi du syllabaire paphien ne pourrait-il pas faire songer à un étranger ?), et la lampe de Philotimos (I A 6), qui ne provient pourtant pas du site de la ville, mais peut-être du territoire du royaume. En revanche, au moins deux documents (I A 2 et 5), dont le deuxième est en réalité une série de tessons inscrits, semblent attester l'emploi de l'éteochypriote dès la fin du VII^e s. au moins. Ainsi il faut insister, avec M. Egetmeyer²⁹, sur le fait que l'éteochypriote, loin d'être « a phenomenon peculiar to the circumstances of fourth-century Cyprus »³⁰, est en revanche une langue attestée dès le VIII^e s., et qui semble être employée en particulier à Amathonte, à l'époque classique sans doute (dans des documents officiels), mais non exclusivement. Le hasard des découvertes est aussi certainement responsable du fait que plusieurs des inscriptions en syllabaire connues soient inintelligibles (I A 1 et 4), et donc impossibles à classer parmi les inscriptions grecques tout comme parmi les inscriptions étéochypriotes.

Et pourtant, le cosmopolitisme de la ville à l'époque archaïque est bien connu, et il a été souligné à plusieurs reprises. D'un point de vue documentaire, au-delà des inscriptions en syllabaire, le site d'Amathonte a livré aussi quelques textes en phénicien (I C 1 et 2), dont l'un attestant un nom non-sémitique, et quelques documents ont été

²⁶ La valeur kin est insérée parmi les valeurs plus rares du signe 𐤀 dans Labat – Malbran-Labat 1988, 169. V. également H. Tadmor, *Iraq* 35 (1973), 146 : « In spite of the entries in the current syllabaries, there seems to be very little evidence for reading GAR [lire : KUR] as kin ».

²⁷ V. Saporetti 1976, 87 n. 33 ; Lipiński 1991, 62 ; Masson 1992b, 29 ; A. Fuchs dans *PNA 1 II*, s. v. « Buṣusu » (acceptant l'interprétation Βουθύτης).

²⁸ M. Amandry dans *Amathonte I*, 57-64.

²⁹ Egetmeyer 2009, 70 -73.

³⁰ Reyes 1994, 17.

également découverts dans la région (I C 3 et 4), notamment la célèbre dédicace au Baal du Liban. D'Amathonte proviendraient aussi les plus anciennes inscriptions en grec alphabétique connues qui aient été assurément réalisées à Chypre (car elles sont peintes avant cuisson sur des vases locaux : I B 1), ce qui porte à trois les langues et trois les écritures pratiquées dans le royaume à l'époque archaïque : grec, phénicien, et étéochypriote, exprimés à l'aide de l'écriture syllabique, alphabétique phénicienne, et alphabétique grecque.

Les sources littéraires, loin d'apporter des éléments sur cet aspect, semblent en revanche, à première lecture, insister sur l'autochtonie, et en second lieu sur le caractère étranger, « barbare », de la ville. Sur l'autochtonie des Amathousiens porte, au IV^e s., la notice du Pseudo-Scylax (II A 46), qui semble toutefois distinguer entre cités chypriotes grecques, phéniciennes, autochtones et « barbares ». Difficile alors de dire qui étaient ces barbares que le Pseudo-Scylax situe à l'intérieur de l'île : on y a vu des Phéniciens³¹, ou d'autres autochtones³², mais l'explication la plus probable est que cette étrange mention soit tout simplement « une précaution oratoire et qu'elle masque l'ignorance de l'auteur sur la situation intérieure de Chypre – Tout en conformant la description de l'île à un schéma habituel dans le *Périple* : aux Grecs les cités de la côte, aux barbares les cités ou les bourgades de l'intérieur »³³.

Mais pourquoi Amathonte était-elle donc, pour un auteur grec du IV^e s., une cité d'autochtones ? On évoque à juste titre le passage de Théopompe (II A 45), légèrement antérieur au Pseudo-Scylax, qui associe Amathonte aux descendants de Kinyras et de ses compagnons, chassés du reste de l'île par les Grecs à leur retour de la guerre de Troie. Ainsi, Amathonte ne se trouverait-elle pas seulement pourvue d'une légende de fondation rattachant sa naissance à la période des *nostoi* (comme la majorité des cités de Chypre), mais elle se situerait, dans cette vague d'implantations et fondations grecques, sur un plan tout à fait particulier, se présentant comme la seule cité chypriote (à l'exception de Kition) à avoir été fondée non pas par des Grecs, mais par le héros local Kinyras³⁴. Il est difficile de dire si cette légende, qu'on ne trouve attestée qu'au IV^e s.³⁵, est un signe de l'« atticisation » croissante d'Amathonte à cette époque³⁶ : certes, l'autochtonie était un motif de gloire des Athéniens, et il est possible que la reprise et l'exploitation de ce motif en contexte chypriote par les Amathousiens soit à rapprocher d'autres éléments qui relient Amathonte à Athènes à peu près à la même période – la mention d'un « eupatride » dans *ICS*² 196 (fin du IV^e s.) ; la légende (transmise par Plutarque mais attribuée à un historien local du III^e s.) de la fondation d'un culte d'Ariane par Thésée (II B 38) ; la notice (qui remonte à Ératosthène³⁷) selon laquelle,

³¹ Counillon 1998, 65.

³² *SCE* IV 2, 429.

³³ Counillon 1998, 66 et n. 46.

³⁴ Dans cette direction va aussi la mention, d'élaboration sans doute plus tardive, d'une Amathousa mère de Kinyras dans Étienne de Byzance : II A 47.

³⁵ Le témoignage fourni par le passage d'Eustathe II A 48 est ambigu et ne peut pas être pris en considération.

³⁶ Petit 1995, 62-64 ; Petit 1996, 221-223 ; Petit 1998, 83-84 ; Petit 2007.

³⁷ Il est pourtant à exclure que l'ouvrage d'Ératosthène dont est tirée cette notice ait eu pour titre Τὰ Ἀμαθούσια (ainsi Hill 1940, 134 n. 2 ; Baurain 1981b, 363-364 et n. 21 ; *Amathonte I*, n^o 15^e ; Petit 2004, 18) : dans le passage d'Hésychios on lit en effet « Ἐρατοσθένης ἐν τῷ ἐννάτῳ τῶν Ἀμαθουσίῳν βασιλέα τοῦτον κ.τ.λ. », dans la *Souda* (qui rapporte exactement le même passage) τῶν Ἀμαθουσίῳν est omis. Il est

vers le milieu du IV^e s.³⁸, le roi d'Amathonte Rhoïkos aurait envoyé de l'orge aux Athéniens³⁹.

Ce qui est sûr, c'est qu'au V^e s. Amathonte semble revendiquer une origine différente. Si les observations de Th. Petit à propos des Éthiopiens mentionnés dans Hérodote VII 90 (II B 45) sont exactes, il est possible de jeter quelques lumières sur les stratégies entreprises par la dynastie royale amathousienne à la fin du VI^e – début du V^e s. pour se rapprocher généalogiquement (et donc politiquement) des Achéménides, à travers les figures de Persée et du héros de l'*Éthiopide* Memnon. On peut y ajouter, en suivant A. Hermary⁴⁰, le célèbre passage d'Eschyle, *Suppliants* 277-290, où le κύπριος χαρακτήρ est mentionné à côté des Lybiennes, des Égyptiennes et des Indiennes nomades proches de l'Éthiopie (si vraiment Eschyle fait allusion à Hérodote). En revanche, les fragments d'un groupe en calcaire découvert au contrebas du palais en 1976, qui date de la première moitié du V^e s. et qui représente le mythe du héros thessalien Phrixos qui échappe sur un bélier en Colchide⁴¹, semblent suggérer que la stratégie identitaire développée par Amathonte n'était pas tournée exclusivement vers le rattachement à des mondes « barbares », non grecs : l'adoption de l'iconographie de Phrixos, héros grec fondateur d'une nouvelle dynastie en Colchide, pourrait donc indiquer la volonté des Amathousiens de garder un statut ambivalent, entre grécité (Phrixos) et « Orient » (Éthiopiens⁴², Perses).

Faut-il supposer qu'à un moment donné (après le milieu du V^e s., d'après Th. Petit⁴³) Amathonte ait changé son mythe de fondation, pour revendiquer non plus sa parenté avec les Perses, les Éthiopiens, les Colchidiens, mais, d'après le modèle d'Athènes, son autochtonie ? Si l'on compare les données relatives à Amathonte avec

fort peu probable qu'Ératosthène ait dédié un ouvrage en neuf livres au moins à la seule Amathonte ; il est clair que τῶν Ἀμαθουσίων chez Hésychios se réfère à βασιλέα, comme l'avait bien saisi F. Jacoby (*FGrHist* 241 F 25). Le fragment appartiendrait alors peut-être à un ouvrage, en douze livres au moins, sur la comédie antique : Geus 2002, 291 n. 13 (lire « Zypern » au lieu de « Kreta »). Kassel – Austin, *PCG*, VIII, fg. 419, incluent ce passage parmi les *Adespota*, tout en rappelant l'attribution à Aristophane proposée par Bernhardt 1822, 231-232 ; v. également Bagordo 1998, F. 15. Si le fragment était bien d'Aristophane, on devrait exclure la datation au IV^e s. qui est normalement attribuée au règne de ce Rhoïkos (*Amathonte I*, 63-64 ; v. aussi n. suivante).

³⁸ Mais la chronologie peut être contestée : v. Petit 2004, 18-20, qui identifie le Rhoïkos nommé par Ératosthène avec le roi Wroïkos attesté par des émissions monétaires du milieu du V^e s. (sur ce dernier, v. Masson 1982, 150-151 [Variétés chypristes III]).

³⁹ *FGrHist* 241 F 25 (= Hésychios et *Souda* s. v. Ῥοίκου κριθοπομπία · Ἐρατοσθένους ἐν τῷ ἐννάτῳ τῶν Ἀμαθουσίων βασιλέα τοῦτον αἰχμάλωτον γενόμενον, εἶτα ὑποστρέψοντα πρὸς ἑαυτόν, τῇ πόλει Ἀθηναίων κριθᾶς ἐκπέμψαι φησίν. Quelques variantes textuelles dans la *Souda* : Ῥύκου, omission de τῶν Ἀμαθουσίων. On n'a aucune autre source sur ce roi, et sur les événements qui l'auraient conduit à être fait prisonnier ; il n'est d'ailleurs pas évident, vu la concision de la notice, que Rhoïkos ait été otage des Athéniens (ainsi Aupert 1996, 43-45 ; Geus 2002, 291 n 13 ; Petit 2004, 18-19) : v. Hill 1940, 134 n. 2 ; Raptou 1999, 153.

⁴⁰ Hermary 2002, 281-282.

⁴¹ *Amathonte V*, 150-151 n^o 976-978.

⁴² A. Hermary observe, à juste titre, qu'au V^e s. l'Éthiopie et la Colchide pouvaient peut-être se superposer partiellement, les deux régions étant pour les Grecs aux limites orientales du monde connu, au bord de l'Océan (Hermary 2002, 282). Cela à condition, bien évidemment, de distinguer les Éthiopiens d'Afrique, avec qui pourtant Hérodote compare les Colchidiens en raison de la coutume commune de la circoncision (Hdt. II 104. 2), des Éthiopiens d'Asie, qu'Hérodote situe près de l'Inde (et qui sont les mêmes que ceux qu'évoque Eschyle, *Suppl.* 286) : Karttunen 2002, 466-467 ; Lloyd 2004, 48-51. C'est avec ces derniers qu'il faut peut-être mettre en rapport les Amathousiens.

⁴³ Petit 2004, 21-22 ; Petit 2007, 95-96, 98-99.

celles qu'on connaît pour d'autres cités chypriotes (notamment, Salamine)⁴⁴, on peut aisément conclure que cela n'a probablement pas été le cas. La superposition de plusieurs généalogies n'est en effet ni surprenante, ni isolée, parmi les royaumes chypriotes comme dans le monde grec. Si l'on reconnaît dans Persée, Kinyras et Héraclès/Melqart les figures mythiques symbolisant le pouvoir royal à Chypre, dans un répertoire qui est commun aux royaumes de l'île, on trouvera qu'Amathonte, se revendiquant éthiopienne en raison de ses liens avec Persée, et autochtone à cause de Kinyras, n'échappe guère à ce schéma⁴⁵.

Ainsi, celle qui a été défini comme « a purely Eteocyprian city »⁴⁶, la citadelle des autochtones, et qui aurait, d'après certains, nourri un profond sentiment de revanche et d'hostilité envers les royaumes « chypro-grecs » coupables de l'avoir encerclée⁴⁷, ressort d'une analyse approfondie des sources relatives à son origine mythique, comme un royaume chypriote répondant parfaitement à un modèle commun, et élaborant, à l'intérieur de ce modèle, une stratégie identitaire particulièrement complexe, mais reconnaissable. Cette complexité, dont l'obscurité pour nous relève en grande partie du fait que nos sources sont peu nombreuses, allusives et isolées, est aussi due à l'explicité ambigüité des Amathousiens, soucieux de garder, en même temps que leur identité linguistique et culturelle spécifique, des fils (politiquement fondamentaux) les rattachant au monde grec aussi bien qu'aux Perses.

D'ailleurs, le regard des Grecs, lorsqu'il se pose sur ce royaume chypriote cosmopolite, à l'identité multiple, semble être particulièrement attiré non pas par les différentes élaborations d'ascendances mythiques (ce qui peut-être ne les intéressait pas beaucoup), mais plutôt par des aspects cultuels et religieux qui leur paraissent particuliers (ἴδιον : II B 38), voire étranges (v. les passages très discutés sur l'Aphrodite d'Amathonte *duplex* ou androgyne⁴⁸, et les mentions de cultes d'origine étrangère : Adonis, Osiris, Melqart...), ou « barbares » (v. le récit d'Hérodote, V 115, sans doute à interpréter comme la lecture d'un culte héroïque local)⁴⁹. Dans ce cas aussi, en rassemblant les sources et en les interprétant dans une perspective interne (ce qui va au-delà des objectifs de cette étude)⁵⁰, on est confronté à une superposition de figures mythiques de différentes origines, qui renvoient toutes à une réalité locale, le couple formé par la Grande Déesse amathousienne et par son parèdre⁵¹ : l'une, honorée au cours de siècles dans le sanctuaire sur l'acropole, apparaît sous les formes d'Astarté, Aphrodite, Hathor, Ariane ; l'autre, identifié à la fois avec Adonis, Osiris, Onésilos, Bès, Héraclès/Melqart, peut être qualifié de divinité royale, un « Dieu-Roi » protecteur de la dynastie, qui n'échappe également pas à la superposition avec Persée⁵². Ce serait à ce « Dieu-Roi » que feraient également allusion les émissions monétaires du royaume,

⁴⁴ Fourrier 2007c, 3-6.

⁴⁵ Fourrier 2007c, 5-6 et n. 49 (apportant des éléments iconographiques supplémentaires). Sur Héraclès, Kinyras et Persée à Chypre, v. aussi les remarques de Cayla 2005.

⁴⁶ SCE IV 2, 429.

⁴⁷ Tuplin 1996, 75.

⁴⁸ *Amathonte I*, 21 n° 36 et 37, 116-117 (Cl. Baurain) ; v. les observations d'A. Hermary dans *Amathonte VI*, 162.

⁴⁹ Fourrier 2003.

⁵⁰ Les sources textuelles sont rassemblées dans *Amathonte I*, 19-23 n° 29-43.

⁵¹ Sur cela v. surtout Fourrier 2003 et Petit 2006, avec bibliographie supplémentaire.

⁵² Sur ce dernier point, Fourrier 2007c, 5.

toujours fidèles aux types du lion (protomé au revers ; lion couché, normalement surmonté par un aigle, au droit)⁵³, qui recouvrent évidemment un choix identitaire fort⁵⁴.

En revanche, les quelques passages mentionnant des figures à valeur étymologique certaine (Amathous fils d'Aërias, II B 2, ou bien d'Héraclès, II A 47) ne nous apportent rien d'historique sinon la mise en rapport, encore une fois, de la cité d'Amathonte, par l'intermédiaire de son éponyme, avec des figures divines (Aphrodite, Héraclès) qui appartiennent, en dernier ressort, à la tradition religieuse locale.

Les documents littéraires grecs et latins, en conclusion, malgré l'insistance apparente sur une spécificité amathousienne dictée par son origine non hellénique, autochtone et parfois « barbare », peuvent, s'ils sont correctement interprétés, apporter des éléments qui s'accordent bien avec la documentation archéologique : les multiples écritures, langues et cultures représentées dans la civilisation matérielle du royaume d'Amathonte constituent les vecteurs (au moins, une partie des vecteurs) des éléments d'origine composite qui contribuent à la formation de l'identité amathousienne, dans ses élaborations mythiques et religieuses. Ainsi Kinyras⁵⁵ et Persée, Ariane et Osiris, Hathor et Bès, Astarté et Melqart, Aphrodite et Adonis, chacun de ces personnages aurait contribué, par certains de ses attributs, et à des moments différents, à la construction et à l'évolution de structures idéologiques spécifiques qui reposent sur la dynastie royale, sur ses origines et sur ses correspondants divins. Ce syncrétisme extrême, qui vise à traduire une réalité locale à travers des emprunts à des sources multiples, n'a guère de parallèles que dans les autres royaumes chypriotes.

Territoire du royaume

Les sources textuelles, comme c'est le cas pour tous les royaumes de l'île, ne nous apportent pas beaucoup d'informations à propos de l'extension et des limites du royaume.

En prenant appui sur des sources littéraires tardives, A. Hermary a identifié les limites du royaume, à l'est, avec le petit fleuve Pouzis (à proximité du village moderne d'Alethriko) ; cela inclurait dans le territoire d'Amathonte le mont Stavrovouni (appelé dans l'antiquité Olympe), et la plus grande partie de la côte vers Kition⁵⁶. Les découvertes céramiques ne permettent pas de confirmer une telle extension du royaume, mais elles attestent de manière assez claire l'emprise de la culture amathousienne jusqu'à Kalavastos, Khirokitia, et peut-être jusqu'au fleuve Xeropotamos (5 km à l'ouest du village de Mazotos), donc assez à l'est⁵⁷.

⁵³ Le monnayage du royaume d'Amathonte est étudié par M. Amandry dans *Amathonte I*, 57-76.

⁵⁴ Hermary 2006, 118 préfère mettre en relation les types monétaires du lion au culte de la Grande Déesse, mais cette association semble s'imposer moins nettement ; en revanche, le Bès d'Amathonte (le parèdre de la Déesse) assume souvent les traits du « maître des lions » : Hermary 1986, III.1, 111-112 ; Petit 2006, 66-68.

⁵⁵ Le rôle joué par Kinyras dans ce procès ne reste saisissable qu'à travers les textes, son iconographie étant encore à identifier : Fourrier 2007c, 6.

⁵⁶ Masson – Hermary 1992, 25-26.

⁵⁷ Fourrier 2007b, 70, 116-117.

À l'ouest, la frontière avec le royaume de Kourion devait se situer à proximité du centre ancien de Limassol, ce dernier faisant sans doute partie du territoire amathousien⁵⁸. Si la péninsule d'Akrotiri appartenait bien à Kourion (Strabon lui donne le nom de Kourias : II A 5), les limites du royaume sont peut-être à localiser le long de la vallée du Garyllis ou, encore plus à l'ouest, dans la vallée du Kouris⁵⁹.

Vers le nord, on manque de données : sur les pentes du Troodos, à l'est, le sanctuaire de Vavla-Kapsalis, dans la haute vallée du Vasilikos, semble constituer une zone de frontière avec le royaume d'Idalion⁶⁰ ; à l'ouest, la céramique provenant de deux tombes pillées à Gerasa-Gerampeloi, dans l'arrière-pays de Limassol, est amathousienne, mais pour cette zone montagneuse et peu explorée on n'a pas assez d'informations, surtout en ce qui concerne les sanctuaires⁶¹.

Royaume de Chytroi

C'est l'un des royaumes les plus énigmatiques de l'île. Sans le témoignage des listes assyriennes, on aurait probablement même douté de son statut, puisqu'aucune autre source, si l'on excepte un fragment de l'érudit du I^{er} s. Alexandre Polyhistor (*FGrHist* 273 F 31 : II A 1), ne nous mentionne son existence.

Le roi et le royaume de Chytroi sont nommés dans les prismes d'Assarhaddon et Assurbanipal (I D 8 et 11) de manière très claire : Pilāgura, roi de Kitrusi, est sans aucun doute Φιλαγόρας, roi de Chytroi⁶² ; le roi porte un nom grec, qui a d'autres attestations à Chypre⁶³.

La mention, par Alexandre Polyhistor, d'un roi de Chytroi inconnu mérite quelques approfondissements, d'autant plus qu'elle a paru échapper à tous ceux qui se sont occupés des royaumes chypriotes mentionnés dans les listes assyriennes⁶⁴. C'est Étienne de Byzance qui, en relation avec l'ethnique Χύτριος, cite deux passages d'une œuvre d'Alexandre Polyhistor, Περὶ Κύπρου, dont on n'a aucune autre trace documentaire. La tradition attribue d'ailleurs à cet érudit milésien (110 – après 40 env.), arrivé à Rome comme prisonnier et devenu esclave d'un Cornelius Lentulus, ensuite libéré grâce à une disposition de Sylla, une activité littéraire extrêmement vaste : la *Souda* (*FGrHist* 273 T 1) dit de lui que συνέγραψε βίβλους ἀριθμοῦ κρείττους, « il composa des innombrables ouvrages » (d'où le pseudonyme Πολυίστωρ), dont un Περὶ Ἰουδαίων et des Καλδαϊκά qui nous sont légèrement mieux connus⁶⁵. L'œuvre d'Alexandre Polyhistor a été longtemps considérée comme superficielle, de compilation, fruit d'un travail d'érudition acritique ; il revient à F. Jacoby le mérite d'avoir inséré son activité littéraire dans le cadre de

⁵⁸ Alpe 2006.

⁵⁹ Masson – Hermary 1992, 26 ; Fourrier 2007b, 70, 117.

⁶⁰ Fourrier 2007b, 49.

⁶¹ *Ibid.*, 70.

⁶² Lipiński 1991, 59 ; Masson 1992b, 27 ; M. Weszeli dans *PNA 3 I*, s. v. « Pilagurâ ».

⁶³ Egetmeyer *WikS*, 136 (s. v. *pi-la-ko*, *pi-la-ko-ra-se* et *pi-la-ko-ro*) ; Fraser – Matthews *LGPN I*, s. v. Φιλαγόρας et Φιλάγορος.

⁶⁴ V. Fourrier 2002a, 136 ; Iacovou 2002a, 81 ; Maier 2004 et n. 18. Sur ce fragment v. Engel 1841, I, 363-364 n. 38 ; A. Meineke *ad Steph. Byz. s. v. Χύτροι* ; F. Jacoby *ad FGrHist* 273 F 31 ; Hermary 2004, 60 n^o G7.

⁶⁵ Sur Alexandre Polyhistor historien v. *FGrHist* 273 et Troiani 1988, 7-39.

l'expansion romaine à la veille de la naissance de l'empire⁶⁶. Ce n'est pas un hasard si la majorité des pays sur lesquels Alexandre Polyhistor aurait écrit des œuvres (dont la quasi totalité des fragments connus nous a été transmise par Étienne de Byzance) appartient aux régions orientales touchées par les conquêtes de Pompée et par la réorganisation des provinces qui les suivit⁶⁷. L'ouvrage sur Chypre s'insère sans doute dans ce même contexte, c'est-à-dire la volonté, de la part d'un érudit grec promu à la citoyenneté romaine, de faire connaître à l'empire naissant des régions nouvellement acquises, qui venaient d'entrer dans son horizon d'expansion.

Il est impossible de savoir à quelle source puisait Alexandre Polyhistor pour sa connaissance du royaume de Chytroi. La femme qu'un de ses rois aurait épousée porte un nom, Εὐρυνόη, qui n'est pas courant, mais qui figure sur deux vases attiques de la fin du V^e s.⁶⁸, et qui est attesté, dans sa forme en -α final, surtout en Thessalie et en Macédoine⁶⁹ mais jamais à Chypre. Même si le contexte de cette référence est perdu, elle témoigne de toute façon du fait que les auteurs classiques ont connu l'existence d'un royaume de Chytroi.

Toutefois, mis à part un fragment d'un discours *Contre Eschine* de Lysias, qu'on rattache à l'affaire d'Aristophane et Nikophēmos à Chypre⁷⁰, et les passages d'Alexandre Polyhistor conservés par Étienne de Byzance, avec un fragment de Xénagoras de Rhodes sur l'origine de la ville (II A 1), les sources classiques sont complètement muettes au sujet de Chytroi⁷¹. La ville, malgré son ancien statut royal, a donc probablement dû perdre tôt son importance, pour être englobée dans le territoire d'un des royaumes voisins (Salamine ?).

Le site de l'ancienne Chytroi a été identifié dès la seconde moitié du XIX^e s. dans les environs du village moderne de Kythrea, au nord-est de Nicosie, à proximité des ruines de l'église d'Agios Dimitrianos. Aucune exploration systématique n'a jamais été entreprise, mais le site et ses environs ont fait l'objet des recherches d'A. Palma di Cesnola, M. Ohnefalsch-Richter (1883) et I.K. Peristianes (1908-1909), qui y ont retrouvé des nombreuses inscriptions, syllabiques et alphabétiques, des terres cuites et des sculptures. Si l'on s'en tient aux indications de M. Ohnefalsch-Richter et de I.K. Peristianes, et aux données des prospections suédoises effectuées en 1930-1932, au moins trois sanctuaires auraient été localisés, un sur la colline de *Skali*, à l'ouest du site, un deuxième au lieu-dit *Katsourkas* (au nord-est de *Skali*), et un troisième au lieu-dit

⁶⁶ Sur la fortune critique d'Alexandre Polyhistor v. surtout Troiani 1988, 9-15.

⁶⁷ F. Jacoby *ad FGrHist* 273, p. 256.

⁶⁸ Amphore à col à figures rouges, peintre de Kadmos, vers 400 (Boston, Museum of Fine Arts 03.821) : *ARV*² 1186, 29 ; hydrie à figures rouges dite « hydrie d'Adonis », Peintre de Meidias, vers 410 (Florence, Musée archéologique 81948) : *ARV*² 1312, 1. V. *LIMC* s. v. « Eurynoe I » (F. Canciani) et « Eurynoe II ».

⁶⁹ Fraser – Matthews *LGPN IIIB* et *IV*, s. v. Εὐρυνόα. Une Εὐρυνόα aussi en Épire : Fraser – Matthews *LGPN IIIA*, s. v. ; une esclave Εὐρυνόη à Athènes : Osborne – Byrne *LGPN II*, s. v. n^o 2.

⁷⁰ Lysias, fg. 4 (= Harpocraton s. v. Χύτροι) : Ἐπειδὴ τοίνυν τοὺς Χύτρος ὁ Δημάρατος ἐάλω προδιδοῦς. Ce fragment est à mettre en relation avec le discours *Sur les biens d'Aristophane* (Lysias XIX). Sur ces événements v. Hill 1940, 134-135 ; Raptou 1999, 256-261.

⁷¹ L'ethnique (Χύτριοι) réapparaît sur des inscriptions du II^e s. : Mitford 1937, 33-34 n^o 8 (inscription de Chytroi) ; Plassart 1921, 4 (col. I, 3 : liste de théorodouques de Delphes). Les attestations de Kafizin (Mitford *Kafizin*, n^o 46, 221 et 262) ne sont pas assurées : Maier 2004, 1224 n. 18.

Kamilostrada (au nord-ouest de *Skali*)⁷². Un autre sanctuaire aurait été découvert par M. Ohnefalsch-Richter près du village de Voni, 2 km plus au sud. À l'exception des terres cuites découvertes par la mission suédoise⁷³, et des inscriptions syllabiques incluses dans les *ICS*⁷⁴, rien n'est publié.

Aucun texte syllabique ne peut être daté avec certitude de l'époque considérée ici⁷⁵. En revanche, un document phénicien fragmentaire (I C 5), découvert fortuitement sur la colline de *Skali* avec des inscriptions en syllabaire, remonte au VII^e s. : inutile toutefois d'essayer d'en tirer plus que ce qu'il est, c'est-à-dire un fragment de sarcophage en terre cuite portant des formules contre les violateurs de tombes. La lecture d'E. Lipiński, qui voudrait y retrouver, presque intégralement en lacune, une mention du roi de Chytroi⁷⁶, doit donc être rejetée.

Pour compléter ce dossier documentaire très maigre sur le royaume de Chytroi, on doit considérer la légende de fondation, transmise par Étienne de Byzance mais qui remonte à Xénagoras de Rhodes (II A 1), selon laquelle Chytroi serait un établissement athénien, fondation d'un éponyme Chytros qui serait, lui, petit-fils du héros athénien Akamas, à son tour fondateur de Soloi (selon Strabon, II A 38, et sans doute déjà Lycophron, II A 37). Comme pour toute légende faisant recours à un éponyme, dans ce cas aussi on a l'impression d'avoir affaire à une construction relativement tardive, motivée par des objectifs politiques ou idéologiques. Il est peu probable que la cité de Chytroi ait jamais ressenti le besoin ou la volonté de rattacher ses origines à Athènes ; ce choix s'explique seulement en époque récente, lorsque une parenté mythique avec le centre de toute la culture grecque était un motif de prestige et un label d'hellénisme, recherché par des nombreuses cités situées à la périphérie du monde grec, en Asie Mineure, en Phénicie ou à Chypre⁷⁷.

L'étude des quelques éléments de civilisation matérielle publiés (surtout terres cuites) semble montrer que Chytroi n'a jamais eu, à l'époque archaïque, une production stylistiquement originale, se détachant de celles de ses voisins. À l'époque que documentent les terres cuites, Chytroi devait donc avoir déjà perdu son indépendance, il est difficile de dire si ce fut au profit de Salamine, ou d'Idalion⁷⁸.

Si Chytroi fut absorbé par Salamine, on peut mettre en relation la disparition de ce royaume avec le renforcement et l'expansion des États côtiers, qui détenaient le contrôle sur les ports, et donc sur les échanges commerciaux : la domination assyrienne n'était pas étrangère à leur floraison économique⁷⁹. En ce cas, la disparition de Chytroi, sans

⁷² Ikosi 1993, 11-13. M. Ohnefalsch-Richter parle de deux sanctuaires, celui de *Skali*, et un deuxième qu'il situe au sud de l'église (Ohnefalsch-Richter 1893, 14-15 n^o 23-24) : s'agit-il d'un lapsus ? Ce deuxième sanctuaire et celui de *Katsourka* (exploité également, d'après I.K. Peristianes, par L. Palma di Cesnola) coïncident ? En l'absence de tout relevé topographique, il est impossible de trancher. V. *ICS*², 258-259, 399-400 ; Ikosi 1993, 75 n. 7.

⁷³ Ikosi 1993 : terres cuites et céramique provenant des sanctuaires de *Skali* et de *Kamilostrada*.

⁷⁴ *ICS*² 234-251.

⁷⁵ V. ci-dessous, p. 193. La tablette d'Akanthou (« Bulwer Tablet », *ICS*² 327), que Mitford 1961a, 38-45 datait du IV^e s. et mettait en relation avec le royaume de Chytroi, est sans doute plus ancienne (Egetmeyer 2010, 575-577 n^o 1 : seconde moitié du VI^e s. - mais elle est peut-être un peu plus récente) et n'a certainement rien à voir avec Chytroi : v. aussi ci-dessous, p. 276.

⁷⁶ Lipiński 2004, 58-59.

⁷⁷ Je remercie S. Fourrier pour avoir bien voulu attirer mon attention sur ce point.

⁷⁸ Fourrier 2007b, 36-37, 51, 114.

⁷⁹ Iacovou 2002, 81-83.

doute postérieure au milieu du VII^e s., serait à mettre en relation directe avec la période de contrôle assyrien sur l'île.

En revanche, un deuxième passage d'Alexandre Polyhistor cité par Étienne de Byzance (II A 1), d'interprétation malaisée, pourrait faire pencher pour l'hypothèse de l'inclusion de Chytroi, ou au moins d'une partie de son territoire, dans le royaume d'Idalion. Si l'on accepte la correction textuelle d'A. Meineke sur le texte transmis par les manuscrits⁸⁰, qui n'a pas de sens, on pourrait envisager que Chytroi ait eu le contrôle, à un moment donné, de la plaine de Golgoi, donc d'une partie non négligeable de la Mesaoria. Le royaume aurait ensuite perdu ce territoire, probablement à l'avantage d'Idalion – car Golgoi apparaît sans aucun doute, dans sa civilisation matérielle de l'époque archaïque, comme une partie du territoire idalien⁸¹. Il faudrait alors supposer qu'Alexandre Polyhistor ait eu accès à des informations qui remontaient assez loin, à une phase de l'histoire de Chytroi où le royaume existait, et était assez vaste. Il serait toutefois très risqué de fonder toute reconstitution de l'histoire de Chytroi sur un passage isolé, hors contexte et en plus corrompu ; on est donc forcé, malgré la suggestivité de la correction d'A. Meineke, à laisser ce témoignage d'Alexandre Polyhistor de côté.

En conclusion, en s'appuyant sur le peu d'éléments dont on dispose, on peut dater hypothétiquement la disparition du royaume de Chytroi dans la seconde moitié ou vers la fin du VII^e s. Sur l'origine du royaume, la chronologie de sa fondation et son extension territoriale, on n'a en revanche aucun élément positif fiable.

Royaume d'Idalion

La liste du prisme d'Assarhaddon, avec son correspondant dans le prisme d'Assurbanipal (I D 8 et 11), constitue le témoignage le plus ancien de l'existence du royaume d'Idalion : ce dernier figure en effet au début de la liste sous le nom Ed'il, ce qui correspond bien à la forme épichorique, avec *e* initial, qu'on connaît sur des inscriptions syllabiques et des monnaies⁸². Le nom du roi, *Ekishtura*, paraît grec, mais il reste difficile à expliquer : la proposition d'y retrouver Αἴσιθος, Egisthe, fondée sur une lecture erronée du nom akkadien (Ikishtusu), a été justement abandonnée⁸³ ; à ce jour, la meilleure interprétation (qui n'est toutefois pas exempte de difficultés)⁸⁴ est celle de

⁸⁰ « Γορδίαν] Fortasse Γολγίαν i. e. agrum Golgianum quem Chytroi occupaverant: quae si vera est coniectura, simul inde Golgorum situm cognoscimus » : A. Meineke *ad loc.* On peut observer entre autres que dans le lieu-dit Γιόρκους, où A. Sakellarios localise correctement pour la première fois, en 1851, le site de Golgoi (au nord-est d'Athienou), Oberhummer 1925, 96 a cru pouvoir lire une forme locale du nom Γόλγοι, avec transformation du λ en ρ. Sur la conjecture d'A. Meineke v. Oberhummer 1912, 1580 ; F. Jacoby *ad FGrHist* 273 F 31. Sur le débat à propos de la localisation de Golgoi : Masson 1971a, 305-307 ; *ICS*², 275-276.

⁸¹ Fourrier 2004, 202 ; Fourrier 2007b, 44-45, 115.

⁸² *ICS*², 233 n. 1 ; Egetmeyer *WikS*, s. v. *e-ta-li, e-ta-li-e-we-se, e-ta-li-e-wi*, etc. ; Masson 1992b, 27 ; Masson 1996c.

⁸³ V. Oberhummer 1903, 12 n. 11 ; Saporetti 1976, 86 n. 23 ; Masson 1992b, 29 n. 3.

⁸⁴ Masson 1992b, 27 : « la transcription de l'A- initial grec par E- ne me paraît pas évidente ».

K.L. Tallqvist, reprise par la suite par E. Lipiński, qui y lit le nom Ἀκέστωρ, bien documenté, et attesté à Chypre pour un roi de Paphos (v. I A 12)⁸⁵.

Le site de la ville antique, dans la vallée du fleuve Gialias, à proximité du village moderne de Dali (16,5 km. au sud-est de Nicosie), s'étend sur deux collines orientées vers le sud, à peu près parallèles, et dans la dépression qui se trouve au milieu.

La colline occidentale, *Ampileri*, identifiée avec l'acropole de la cité ancienne, a livré des restes importants dès le milieu du XIX^e s. Sur le point le plus élevé, un sanctuaire d'Athéna/Anat a été repéré à partir de la découverte, vers 1850, d'un important lot de bronzes inscrits, parmi lesquels la célèbre tablette d'Idalion (*ICS*² 217)⁸⁶ : ce sanctuaire a été ensuite fouillé en 1928 par la mission suédoise⁸⁷. Un deuxième sanctuaire, consacré également à une divinité féminine, en bordure ouest de la colline, a été exploré par la mission américaine de L. Stager et A. Walker, et il a livré des nombreuses figurines de courotrophes et « temple-boys »⁸⁸. Depuis 1991, une mission du Département des Antiquités chypriote met à jour, sur les pentes septentrionales de la colline, les restes d'un grand bâtiment public, qu'on interprète comme le centre administratif d'Idalion sous la domination kitienne (après 450)⁸⁹ ; les structures monumentales découvertes dans ce secteur par la mission américaine, interprétées comme les restes du palais et des fortifications de l'époque archaïque⁹⁰, sont à mettre en relation avec les résultats des fouilles chypriotes, toujours inédits.

La colline orientale, *Moutti tou Arvili*, a été explorée de manière moins approfondie. M. Ohnefalsch-Richter y effectua des recherches en 1885, mais quelques années auparavant, en 1868-1869, R. Hamilton Lang y mit au jour, dans la partie basse, un sanctuaire d'Apollon/Resheph⁹¹, d'où provient la dédicace bilingue à Resheph Mikal/Apollon Amyklos (*ICS*² 220 – *CIS* I 89) qui permet le déchiffrement du syllabaire chypriote.

La ville basse, explorée essentiellement par la mission américaine de L. Stager et A. Walker entre 1971 et 1980, n'a livré rien d'antérieur à la fin du VI^e s.⁹². D'autres sanctuaires importants ont été localisés et fouillés à proximité de la ville : un sanctuaire d'Aphrodite a été exploré par M. Ohnefalsch-Richter en 1885⁹³ ; des sites extra-urbains, tels *Lakkoï tou Mousoutta* ou *Vasilika*, ont livré quelques objets, mais le contexte de toutes ces découvertes reste inconnu⁹⁴.

Les quelques inscriptions chypro-syllabiques⁹⁵ issues des fouilles qu'on vient de mentionner, ainsi que des nécropoles entourant la ville au nord et à l'ouest, ne peuvent être datées de manière fiable, et aucune ne paraît assurément archaïque. Toutefois le

⁸⁵ Tallqvist *APN*, 73 s. v. « E-ki-iš-tu-ra » ; Lipiński 1991, 59 ; Masson 1992b, 27 ; E. Frahm dans *PNA 1 II*, s. v. « Ekištūra ».

⁸⁶ *ICS*², 233-234.

⁸⁷ *SCE* II, 460-641 ; *SCE* IV 2, 479-481.

⁸⁸ Beer 1997. Un troisième sanctuaire, consacré à Aphrodite, aurait été identifié par M. Ohnefalsch-Richter sur la colline d'*Ampileri*, mais sa localisation exacte reste inconnue : Fourrier 2004, 192-193 n. 11.

⁸⁹ Hadjicosti 1995 ; Hadjicosti 1997, 57-60.

⁹⁰ Stager – Walker 1989, 462-465.

⁹¹ Masson 1968, 386-402 ; Senff 1993 ; Gaber 1994 ; Tatton-Brown 2002.

⁹² Stager *et alii* 1974, 27-50.

⁹³ Ohnefalsch-Richter 1893, 6-7 n^o 3 ; Hermary 1997.

⁹⁴ Fourrier 2004, 192.

⁹⁵ *ICS*² 217-224 ; Masson 1992a ; Gaber – Bazemore 1999 et Egetmeyer 2001.

sanctuaire d'Athéna/Anat sur l'acropole, en activité depuis au moins le CG III jusqu'à la conquête de la cité par les Kitiens, recueillait sans doute des offrandes archaïques, comme l'indiquent les œillères de cheval au nom de B'N' (I C 6), datables grâce à la paléographie du phénicien du début du VII^e s., et retrouvées avec la célèbre tablette et d'autres bronzes inscrits sur le site du sanctuaire par des paysans de Dali vers 1850. Si la tablette, en raison de son contenu, exige une datation de la première moitié du V^e s. (sans autres précisions), d'autres objets inscrits appartenant au même lot pourraient peut-être, si l'on en savait plus de la paléographie du syllabaire, être datés de la période qui nous intéresse⁹⁶. Le seul autre document archaïque qu'on connaisse, une inscription phénicienne sur un vase *Bichrome IV* issu des recherches de L. Palma di Cesnola dans les nécropoles (I C 7), n'ajoute pas grande chose au dossier documentaire. La pauvreté des données concernant la phase archaïque du royaume est d'autant plus décevante, que la cité d'époque classique a livré en revanche des documents parmi les plus importants de l'épigraphie chypriote : on songe à la tablette d'Idalion, mais aussi aux archives de textes administratifs, en phénicien et en syllabaire, mises au jour dans des entrepôts du palais, et toujours en cours de publication.

Aucune légende de fondation digne de ce nom ne nous a été transmise pour le royaume d'Idalion. L'histoire anecdotique rapportée par Étienne de Byzance (II A 50) est de création assurément non chypriote, et elle ne s'insère pas dans la série de légendes attribuant la fondation des cités de l'île à des héros des *Nostoi* : le protagoniste, Chalkēnōr, est autrement inconnu, et son nom évoque clairement le bronze, et donc les richesses minières de la région. Il s'agit d'une construction étiologique très probablement tardive.

On serait tenté de voir, dans le manque d'une tradition légendaire concernant les origines d'Idalion, une conséquence de la fin précoce de ce royaume, tombé aux mains des Kitiens au plus tard au milieu du V^e s. Quelles qu'elles aient été les interprétations mythiques des Idaliens sur leur propre passé, elles n'ont probablement jamais été connues des auteurs grecs avant la disparition définitive du royaume, et pour cela elles ne nous ont pas été transmises. Cela ne veut pourtant pas dire que les Idaliens n'en aient jamais élaborées. Si les sources classiques ignorent complètement Idalion en tant que cité et royaume indépendant, et ne le mentionnent que tardivement, en qualité de siège d'un culte d'Aphrodite (Théocrite XV 100 ; Virgile I 681, 692 ; etc.), Idalion n'est pas pour autant moins actif et constitué comme royaume dès le CA I, et probablement auparavant. Les productions artistiques idaliennes, notamment les terres cuites, attestent la création d'un style particulier dès le début du CA I, soit presque un siècle avant que l'existence du royaume ne soit incontestablement documentée par les listes assyriennes⁹⁷. Ce style, résolument original dans ses choix techniques aussi bien que dans son répertoire, ne peut être que la manifestation d'une structure étatique bien développée, qui affirme par ce moyen son identité culturelle vis-à-vis de ses voisins.

Faute de textes, on peut tenter de reconstituer les modèles mythiques de la royauté idalienne en observant le répertoire de la statuaire archaïque, ainsi que le monnayage de la fin de l'époque archaïque et du début de l'époque classique (jusqu'à

⁹⁶ V. p. 193-194.

⁹⁷ Sur la coroplastie idalienne v. Fourrier 2000 ; Fourrier 2004 ; Fourrier 2007b, 39-51.

disparition du royaume). La région d'Idalion semble en effet avoir élaboré des types iconographiques distinctifs, qui traduisent le culte d'une divinité masculine guerrière et champêtre, protectrice des troupeaux. Des sanctuaires d'Athienou (Golgoi)⁹⁸ proviennent plusieurs représentations de Géryon (ou peut-être « a multicorporate warrior known to the Easterner » identifié par la suite avec Géryon)⁹⁹, sculptées dans du calcaire local¹⁰⁰ ; une statuette fragmentaire en terre cuite moulée en creux, provenant du sanctuaire de Pyrga, reprend dans le plus pur style idalien ce même type¹⁰¹. Sur un des petits côtés du sarcophage de Golgoi de la collection Cesnola, c'est en revanche le mythe de Persée décapitant la Gorgone qui est illustré¹⁰². Comme il a été bien saisi, Géryon, fils de Chrysaor et petit-fils de la Méduse, tué par Héraclès, permet de résumer dans une seule figure les allusions à ces deux personnages mythiques emblématiques de la royauté chypriote, Persée et Héraclès¹⁰³ : sur la grande statue fragmentaire en calcaire de la collection Cesnola Géryon porte représentés, sur ses trois boucliers, à la fois l'un et l'autre¹⁰⁴.

Cette divinité golgienne, qui se manifeste à la période chypro-archaïque et classique sous les traits d'Héraclès/Melqart, assume également, dès la seconde moitié du VI^e s., la physionomie de Zeus-Ammon, dieu à cornes de bélier, dont l'apparition à Chypre n'est peut-être pas étrangère aux liens qui se tissent en ce moment entre Cyrène et la dynastie royale de Salamine (II B 23)¹⁰⁵. À l'époque hellénistique, c'est alors le dieu Pan, aux cornes et oreilles de chèvre, qui prête ses traits à cette divinité multiforme et changeante¹⁰⁶. On peut bien l'appeler, en raison de ces multiples superpositions et interprétations selon des identités culturelles différentes, plus génériquement Maître des Animaux¹⁰⁷ : n'empêche que son identification avec l'une ou l'autre divinité porte

⁹⁸ Les raisons pour lesquelles on considère Golgoi comme partie du territoire d'Idalion et non pas un royaume indépendant sont expliquées ci-dessous, p. 95-97.

⁹⁹ Tatton-Brown 1979, 288.

¹⁰⁰ 1) Statuette fragmentaire, New York, Metropolitan Museum 74.51.2586 : Brize 1980, 141 n° 70 ; Karageorghis 1998, 62 et 301 n° 25 ; *LIMC*, s. v. « Geryoneus » n° 2a. 2) Statuette fragmentaire, New York, Metropolitan Museum 74.51.2587 : Brize 1980, 142 n° 71 ; Karageorghis 1998, 63 et 301 n° 26 ; *LIMC*, s. v. « Geryoneus » n° 4. 3) Statue fragmentaire, New York, Metropolitan Museum 74.51.2591 : Brize 1980, 141 n° 69 ; Tatton-Brown 1984, 172-173 ; Karageorghis 1998, 61 et 301 n° 24 ; *LIMC*, s. v. « Geryoneus » n° 3 ; Karageorghis 2000, 128-129 n° 193 ; Hermary 2002, 277-279 4) Bas-relief, New York, Metropolitan Museum 74.51.2853 (Géryon lui-même n'apparaît pas sur le relief, mais le mythe représenté est clairement identifiable) : Brize 1980, 142 n° 72 ; Tatton-Brown 1984, 170-171 ; Karageorghis 2000, 127-128 n° 192.

¹⁰¹ Tatton-Brown 1979 ; *LIMC*, s. v. « Geryoneus » n° 2 ; Fourrier 2000, 58.

¹⁰² New York, Metropolitan Museum 74.51.2451 : Tatton-Brown 1984, 169-170 ; Karageorghis 2000, 204-206 n° 331.

¹⁰³ Fourrier 2007c, 5.

¹⁰⁴ Persée décapitant la Méduse figure sur le bouclier de gauche ; le bouclier de droite pourrait représenter Héraclès archer contre un centaure, mais l'interprétation n'est pas assurée à cause de l'état fragmentaire de la statue. Le bouclier central ne représente pas Héraclès contre les Cercopes, comme on l'a cru, mais Ajax portant le corps d'Achille : Hermary 2002, 277-278 ; Steinhart 2003, 50-51. Le motif du combat entre homme et lion, représenté deux fois sur la tunique, n'est pas non plus à lire comme une allusion à Héraclès, mais comme le type iconographique d'origine assyrienne du héros affrontant le fauve : Steinhart 2003, 47-48.

¹⁰⁵ Hermary 1989, 305 ; Counts 2009, 104-110. Mais v. Fourrier 2009, 98-99 et aussi ci-dessous, p. 153-154.

¹⁰⁶ Hermary 1989, 311.

¹⁰⁷ Counts 2008 ; Counts 2009.

rarement au mélange de types iconographiques différents, mais plutôt à leur co-présence au sein d'un même sanctuaire – car expression d'une même identité divine.

Cette divinité guerrière et partiellement zoomorphe semble être associée non pas spécifiquement au royaume et à la dynastie royale idalienne, mais à une vaste partie de la Mesaoria, en large partie sous contrôle idalien, mais recoupant également la région salaminienne, parsemée de sanctuaires de territoire qui lui étaient consacrés. Si donc le Géryon et le sarcophage de Golgoi font allusion à un répertoire mythique et héroïque typiquement royal, on n'a pas d'autres traces qui nous renseignent plus spécifiquement sur l'exploitation de ce répertoire par les rois idaliens.

Monnayage

Idalion a été considéré pour un certain temps comme l'un des premiers royaumes de Chypre, avec Salamine, à avoir frappé monnaie¹⁰⁸. En réalité, même s'il est possible qu'une série de statères anépigraphes, suivis par une autre série du même type mais à légende syllabique, soit à dater d'avant la fin du VI^e s.¹⁰⁹, la chronologie exacte des premières émissions idaliennes reste difficile à définir, et une attribution au troisième quart du VI^e s. paraît difficile même si, a priori, toujours possible¹¹⁰.

Le monnayage idalien se caractérise par l'adoption presque exclusive de l'iconographie du sphinx sur le droit, avec, au revers, un carré dans les émissions les plus anciennes, et par la suite une fleur de lotus, qui dans les émissions les plus récentes est associée à d'autres symboles (lierre, osselet, croix-*ankh*). Seules deux séries d'oboles attribuées au roi Stasikypros (le roi de la tablette d'Idalion) montrent un type nouveau : au droit, une tête d'Athéna casquée, toujours associée, au revers, à la fleur de lotus¹¹¹. Si le choix d'Athéna n'est pas étonnant¹¹², car il s'agit de la déesse principale de la cité, le sphinx, normalement associé à Aphrodite, est d'interprétation moins aisée¹¹³. Le motif du revers, la fleur de lotus, est en revanche un symbole assez clair de vie et de renaissance ; associée à des objets et signes à valeur d'amulettes, comme la croix-*ankh* ou l'osselet, elle indique la protection bienveillante de la divinité envers le roi, dont le nom est souvent indiqué en abrégé¹¹⁴. Que la divinité soit donc une Athéna/Anat, dont les traits spécifiques nous échappent, ou la Grande Déesse de Chypre, c'est elle qui

¹⁰⁸ Sur le monnayage d'Idalion v. Hill *CGCC*, XLVIII-LIII, 24-28 ; Babelon *TMGR*, II/1 601-604, II/2 761-768 ; Kraay 1976, 303-304 ; *ICS*² 225-228 ; Masson 1996c ; Masson 1996d ; Destrooper-Georgiades 2002.

¹⁰⁹ V. notamment *ICS*², 225 et n. 2.

¹¹⁰ V. déjà Hill *CGCC*, 24 (500-480) ; Babelon *TMGR*, II/1 601-602 (510-500). Le *terminus ante quem* est fixé par deux trésors qui contiennent des exemplaires de cette première série : le trésor du Delta (*IGCH* 1640), enfui vers 485, et le trésor de Larnaca (*IGCH* 1272), enfui vers 470 : Kraay 1976, 304 ; Destrooper-Georgiades 2002, 352 n. 9. La chronologie du trésor du Fayoum (*IGCH* 1646) est en revanche discutée (490-485 ou 460 ?), et le trésor de Demanhur (*IGCH* 1637) ne contient probablement pas d'exemplaires d'Idalion (*contra* Destrooper-Georgiades 2002, 352 n. 9). Comme il a été observé par Kagan 1994, 47, il est même possible qu'Idalion n'ait commencé à frapper monnaie qu'après la révolte ionienne.

¹¹¹ Babelon *TMGR*, II/2 n^o 1252 et 1253 ; *ICS*² 228c et d.

¹¹² Masson 1996d.

¹¹³ Hermary 2006, 118.

¹¹⁴ Hermary 2006, 119-120.

donne la légitimité au souverain, et cette faveur divine est clairement exprimée sur le monnayage, qui est avant tout « une émanation du roi »¹¹⁵.

Les légendes syllabiques inscrites sur certaines séries sont à lire dans ce même esprit. La légende de l'émission la plus ancienne, inscrite au droit autour du sphinx, est de lecture incertaine : peu d'exemplaires sont connus, et tous en mauvais état ; la lecture d'O. Masson, *pa- ? - ?*, laisse ouverte la possibilité qu'il y soit question d'un nom de roi βα(σιλεύς) X, et non pas de celui de la ville, comme il a été supposé auparavant¹¹⁶. D'autres séries portent inscrit le nom du roi qui les a émises : des statères au nom d'un roi Ki- (*ICS*² 226), d'autres au nom de Kra- (*ICS*² 227), des oboles et tétroboles de Stasikypros (*ICS*² 228a et c). Sur des émissions de ce dernier la légende est toutefois différente : il s'agit d'un tétrobole au type du sphinx, avec légende, *e-ta-li*, dextroverse, parfaitement lisible au dessus du monstre (*ICS*² 228b), et d'un obole au type de l'Athéna casquée, avec légende, sinistroverse, incomplète pour faute de frappe, mais sans doute à reconstituer comme [*e-ta*]-*li* (*ICS*² 228d). Doit-on lire dans cette légende, sans doute en abrégé, le génitif d'appartenance de l'ethnique, Ἰδαλι(ήφων), « des Idaliens », et y voir, à côté de la mention des Idaliens dans *ICS*² 217, une preuve du « caractère démocratique » du royaume d'Idalion ? Le parallèle de Marion, où une telle légende est complète, et au nominatif singulier, invite à y voir plutôt un ethnique Ἰδαλι(εύς), se rapportant à un nom de monnaie sous-entendu¹¹⁷.

La tablette d'Idalion (*ICS*² 217)

Ce document, qui demeure à ce jour le plus long texte qu'on connaisse rédigé en grec en écriture chypro-syllabique, a été découvert, on le rappelle, au milieu du XIX^e s. par des paysans sur le site du temple d'Athéna/Anat, au sommet de l'acropole (*Ampileri*) ; racheté par A. Péretié, et ensuite par le duc de Luynes, il est entré dans la collection du Cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale de France, où il est actuellement conservé¹¹⁸. Il s'agit d'une tablette en bronze, avec poignée, inscrite soigneusement et régulièrement sur les deux faces ; elle était sans aucun doute exposée quelque part dans le sanctuaire¹¹⁹.

L'inscription, parfaitement lisible et compréhensible, constitue l'enregistrement d'un accord entre le roi et la ville d'Idalion, d'un côté, et une famille de médecins, Onasilos et ses frères, de l'autre, portant sur la récompense pour les prestations médicales apportées gratuitement par ces derniers à la population de la ville à l'occasion d'un siège perpétré par les Mèdes et les Kitiens. Beaucoup a été dit et écrit sur le contexte historique du document, sur l'époque du siège, ainsi que sur les raisons de l'alliance entre Perses et Kitiens contre le royaume d'Idalion¹²⁰ : l'interprétation d'E. Gjerstad, qui attribuait au document une datation vers 478-470 et voyait dans le

¹¹⁵ Hermary 2006, 121.

¹¹⁶ *ICS*² 225 ; Masson 1996c, 37.

¹¹⁷ Destrooper-Georgiades 1995b, 43-45 ; Masson 1996c, 39 ; Fourrier 2006b, 107-108.

¹¹⁸ N^o d'inventaire 2297.

¹¹⁹ Larg. 21 cm., haut. 14 cm., ép. 6 mm. ; seize lignes d'écriture sur la face A, quinze sur la face B ; signes du syllabaire commun, sinistroverse.

¹²⁰ V. Egetmeyer 2010, 629-630, avec la bibliographie antérieure essentielle ; on ajoutera aussi Georgiadou 2010, avec plus de détails.

siège une preuve de l’alliance des Phéniciens et des Perses contre les royaumes philhellènes de l’île¹²¹, a été maintenant abandonnée en faveur d’une chronologie plus basse (vers 450)¹²², et d’une lecture moins « ethnique »¹²³.

Mais ce qui nous intéresse (au-delà du contexte historique, qui situe le document en dehors des limites chronologiques de cette étude), c’est de détecter dans le formulaire et dans les clauses du document les éléments institutionnels susceptibles d’orienter la compréhension du fonctionnement du royaume d’Idalion à la veille de sa disparition. La phrase d’ouverture du texte a paru, de ce point de vue, apporter des éléments décisifs : « Lorsque les Mèdes et les Kitiens assiégeaient la cité d’Idalion, dans l’année de Philokypros fils d’Onasagoras, le roi Stasikypros et la cité – les Idaliens – avaient invité le médecin Onasilos, fils d’Onasikypros, et ses frères à soigner les hommes blessés dans la bataille sans honoraire »¹²⁴.

Plusieurs éléments peuvent être mis en valeur :

- Le document est daté par deux, voir trois éléments : le siège des Mèdes et Kitiens et l’année de Philokypros, fils d’Onasagoras, sont explicitement mentionnés comme repères chronologiques ; s’y ajoute la mention du roi d’Idalion, Stasikypros. Si la référence à un événement historique comme critère de datation d’un document juridique paraît étrange, en revanche la mention d’un magistrat éponyme (car Philokypros ne peut être rien d’autre) rapproche évidemment cette inscription des textes officiels grecs. Qui était Philokypros ? Impossible de le savoir. S’il pouvait être un magistrat public (mais de quelle sorte ?), d’autres hypothèses ne sont pas à exclure, par exemple qu’il s’agisse d’un fonctionnaire religieux annuel (il faut rappeler que la tablette était destinée au sanctuaire d’Athéna/Anat, et l’accord était placé sous sa protection, v. l. 26-29)¹²⁵. En l’absence d’éléments supplémentaires, parler de Philokypros comme d’un archonte est peut-être sur-interpréter le texte. Cela dit, on ne dispose d’aucun parallèle en chypro-syllabique pour cet aspect – aucun autre document juridique ou officiel, à l’exception de quelques dédicaces royales, qui ne portent

¹²¹ SCE IV 2, 479-481.

¹²² V. Egetmeyer 2010, 629. V. aussi Petit 1991, 163-164, qui propose en revanche de hausser la chronologie du document et de le mettre en relation avec la révolte ionienne.

¹²³ Mais v. encore Stylianou 1992, 425 : « When ... the Persians and the Kitians attacked Idalion, as the bronze Idalian tablet recounts (ICS no. 217), either in 498 or in the 470s, it was not a question of an unwilling Cypriot city being compelled to attack another, but of a Phoenician city loyal to Persia helping to subdue a rebellious Greek Cypriot city, and hoping that it might be allowed to take it over, as indeed it finally did ».

¹²⁴ La traduction des passages de la tablette d’Idalion, dont on reproduit ici le texte en écriture syllabique accompagné (pour plus de facilité) de la transcription en alphabet grec, est faite à partir de l’édition d’Egetmeyer 2010, 629-635 n° 1 : (1) *o-te | ta-po-to-li-ne-e-ta-li-o-ne | ka-te-wo-ro-ko-ne-ma-to-i | ka-se-ke-ti-e-we-se | i-to-i | pi-lo-ku-po-ro-ne-we-te-i-to-o-na-sa-ko-* (2) *ra-u | pa-si-le-u-se | sa-ta-si-ku-po-ro-se | ka-se-a-po-to-li-se | e-ta-li-e-we-se | a-no-ko-ne-o-na-si-lo-ne | to-no-na-si-ku-po-* (3) *ro-ne-to-ni-ya-te-ra-ne | ka-se | to-se | ka-si-ke-ne-to-se | i-ya-sa-ta-i | to-se | a-to-ro-po-se | to-se | i-ta-i | ma-ka-i | i-ki-* (4) *ma-me-no-se | a-ne-u | mi-si-to-ne* (...), (1) Ὅτε τὰ(ν) πόλιν Ἐδάλιον κατέφοργον Μᾶδοι κὰς Κετιῖφες ἰ(ν) τῷ Φιλοκύπρων φέτει τῷ Ὀνασαγό- (2) ραν, βασιλεὺς Στασίκυπρος κὰς ἅ πόλις Ἐδαλιῖφες ἄνωγον Ὀνασίλον τὸν Ὀνασικύπ- (3) ρων τὸν ἰγατήραν κὰς τὸς κασιγνήτος ἰγᾶσθαι τὸς ἀ(ν)θρώπος τὸς ἰ(ν) τᾶι μάχαι ἰχ- (4) μαμένος ἄνευ μισθῶν (...)

¹²⁵ V. aussi Raptou 1999, 229, qui voit dans l’usage de l’éponymie un élément d’origine orientale, assyrienne.

jamais de datation¹²⁶. En revanche, plusieurs inscriptions phéniciennes (dédicaces), de Kition, d'Idalion et de Tamassos, sont datées de l'année du roi de Kition¹²⁷. S'agit-il d'une caractéristique des documents liés à ce royaume¹²⁸ ? On voudrait avoir davantage de textes officiels datés en grec syllabique pour trancher. Ce qui est sûr, c'est qu'on ne peut pas considérer la présence d'un magistrat éponyme comme une spécificité idalienne, tant qu'on ne dispose pas de documents qui puissent fournir des parallèles, en positif ou en négatif, pour les autres royaumes ; et il reste tout de même à souligner que, même en présence de ce magistrat ou personnage éponyme, à valeur annuelle, c'est au roi Stasikypros, et non pas à Philokypros, qui compètent les décisions sur les affaires touchées dans la tablette.

- Le roi et la cité d'Idalion sont cités ensemble, non seulement en ouverture, mais aussi tout au long du document, dans chaque clause juridique, comme s'ils étaient un corps unique et solidaire. Ainsi, ce n'est pas le roi seul qui convoque les médecins, et décide de les rétribuer avec de l'argent ou de la terre, mais le roi et la cité (βασιλεὺς κὰς ἅ πτόλις) ; cette cité, qui est au début τὰ(ν) πτόλιν Ἐδάλιον (avec le toponyme en apposition au complément d'objet) réapparaît spécifiée, à la ligne suivante, comme ἅ πτόλις Ἐδαλιῆνες, avec l'ethnique au nominatif pluriel, Ἐδαλιῆνες, en apposition au sujet, ἅ πτόλις – tournure insolite, mais non inconnue dans le monde grec, notamment en Crète¹²⁹. Comme l'a bien écrit M. Egetmeyer « Zuerst wird also die Stadt, bestehend aus

¹²⁶ Cela exclut, bien évidemment, les documents hellénistiques, datés de l'année de règne du souverain lagide : V. Egetmeyer 1993b, 49 n. 27.

¹²⁷ 1) Dédicace de Baalmilk II à Anat, d'Idalion (vers 450, troisième année de son règne) : *Kition-Bamboula V*, n° 45 ; 2) trophée de Milkyaton, daté de la première année de son règne (392) : *Kition-Bamboula V*, n° 1144 ; 3) dédicace de Milkyaton à Resheph Mikal, d'Idalion (391, deuxième année de son règne) : *Kition-Bamboula V*, n° 68 ; 4) dédicace à Melqart, peut-être de Kition (390-387, troisième et sixième année de Milkyaton) : *Kition-Bamboula V*, n° 1125 ; 5) dédicace bilingue du prince Baalrôm à Resheph Mikal / Apollon Amyklos, d'Idalion (389, quatrième année de règne de Milkyaton) : *Kition-Bamboula V*, n° 69 ; 6) dédicace fragmentaire datée de la quatrième année de règne de Milkyaton, de Kition (389) : *Kition-Bamboula V*, n° 1006 ; 7) dédicace bilingue d' 'BDSSM à Resheph 'LHYTS / Apollon Alasiotas, de Tamassos (375, dix-septième année de règne de Milkyaton, datation présente seulement dans la partie en phénicien) : *Kition-Bamboula V*, n° 70 ; 8) dédicace bilingue de MNHM à Resheph 'LYYT / Apollon Heleitas, de Tamassos (363, trentième année de règne de Milkyaton, datation présente seulement dans la partie en phénicien) : *Kition-Bamboula V*, n° 71 ; 9) dédicace de Pumayyaton (?), d'Idalion (354, huitième année de son règne ?) : *Kition-Bamboula V*, n° 181 ; 10) dédicace de BD' à Resheph HŠ, de Kition (341, vingt-et-unième année de règne de Pumayyaton) : *Kition-Bamboula V*, n° 1002 ; 11) dédicace datée de la trente-quatrième année de règne de Pumayyaton (328), de Kition : *Kition-Bamboula V*, n° 1029 ; 12) dédicace de Y'S à Astarté, de Kition (325, trente-septième année de règne de Pumayyaton) : *Kition-Bamboula V*, n° 1001 ; 13) dédicace de 'BD' à Eshmoun, de Kition (320/319, quarante-deuxième année de règne de Pumayyaton) : *Kition-Bamboula V*, n° 1030 ; 14) dédicace fragmentaire datée du règne de Pumayyaton, de Kition (362-312) : *Kition-Bamboula V*, n° 1003 ; 15) dédicace fragmentaire, datée de l'année de règne d'un roi inconnu, de Kition : *Kition-Bamboula V*, n° 1027.

¹²⁸ Deux dédicaces d'époque hellénistique retrouvées à Idalion, dont l'une (*Kition-Bamboula V*, n° 82 : 254) rédigée en phénicien, l'autre en grec alphabétique mais faite par un phénicien (*Kition-Bamboula V*, n° 179 : 264), sont datées d'après « le calendrier de Kition » ('Š H' ŠT 57 L'Š KTY, ἔτους ὡς Κιτιεῖς ἄγουσιν μζ'), c'est à dire d'après un calendrier propre à la région de Kition qui recommençait à zéro à la première année de chaque souverain et qui s'était remis à zéro, probablement pour la dernière fois, à la fin du règne de Pumayyaton, dernier roi de Kition et d'Idalion (en 311). Cela semble suggérer l'existence d'un calendrier local fondé sur les durées des règnes, en usage à Kition et dans son aire d'influence ; ce calendrier dut disparaître, avec les derniers documents phéniciens, dans les premières décennies de l'époque hellénistique (v. *Kition-Bamboula V*, ad loc.).

¹²⁹ V. *ICS*², 239 ; Egetmeyer 1993b, 48-50.

Befestigungsmauern, Gebäuden u.ä., als Objekt der Belagerung gennant, dann die Stadt als handelndes Subjekt, bestehend aus Personen, Mitbeteiligten am politischen Prozeß »¹³⁰. Cela ne revient pas à dire que la *polis* est à Idalion un corps juridique disposant de voix même en cas de désaccord avec le roi : dans la tablette, le roi et la *polis* agissent toujours en accord ; mais la *polis* apparaît, indiscutablement, comme un sujet juridiquement autonome (un « handelndes Subjekt »), quoique sans doute subordonné à la volonté du roi. Comme il a été justement observé, dans l'inscription de la base de trophée de Milkyaton découverte à Kition, on retrouve une formulation similaire (MLK MLKYATON WKL 'M KTY, « le roi Milkyaton et tout le peuple de Kition »)¹³¹, et des traces de l'existence de cette même dualité roi/peuple existent aussi pour Kourion¹³². On peut donc affirmer avec une certaine confiance que la royauté chypriote prévoyait des mécanismes et des pratiques d'interaction politique entre le roi et son peuple, ce dernier étant un sujet juridique autonome, avec un degré de liberté qu'on ignore, mais qui était sans doute limité.

La suite du document précise, dans un certain nombre de clauses, la rétribution que le roi et la cité d'Idalion souhaitent donner aux médecins comme honoraire (μισθός) et comme gratification supplémentaire (ῥήγρος). Le texte semble faire une distinction entre les possessions du roi et celles de la cité, au moins en ce qui concerne l'argent (l. 4-6 : « le roi et la ville ont convenu de donner à Onasilos et à ses frères, comme honoraires et comme gratifications supplémentaires, un talent d'argent de la Maison du roi et de la ville »)¹³³, mais lorsqu'on parle de terres, c'est toujours de la terre du roi qu'il s'agit (l. 8 : « de la terre du roi qui est dans le district d'Alampria » ; l. 17-18 : « de la terre du roi qui est dans la plaine Malania »)¹³⁴, terre qui est d'ailleurs déclinée sous plusieurs formes, selon le type de culture qui y est pratiquée¹³⁵. La maison royale était donc propriétaire de plusieurs lots de terre dans le royaume, dont elle pouvait disposer à son gré, pour en faire don, comme à Onasilos et à ses frères (les terrains leur sont donnés sans contraintes, exemptés d'impôts et pour toujours, l. 9-10, 22-23 et 31) ou, peut-être, pour les louer. La cité avait aussi des ressources à elle, sinon des terres, au moins des sommes d'argent, mais on ignore d'où elle tirait ces revenus, et l'importance des sommes en question.

En conclusion, le tableau institutionnel qu'on peut tirer de la tablette d'Idalion, quoique très limité et ponctuel, laisse entrevoir une royauté qui n'est pas le seul acteur sur scène, mais qui n'est pas pour autant plus « démocratique » ou « constitutionnelle ». La communauté civique du royaume, interlocuteur privilégié du roi, n'apparaît qu'en complément de celui-ci : c'est finalement au roi qu'appartiennent les terres, et avec elles

¹³⁰ *Ibid.*, 49.

¹³¹ *Kition-Bamboula V*, n° 1144 : v. Yon – Sznycer 1991, 819.

¹³² V. ci-dessous, p. 114-116.

¹³³ *e-u-we-re-ta-sa-tu | pa-si-le-u-se | ka-se | a-po-to-li-se | o-na-si-* (5) *lo-i | ka-se | to-i-se | ka-si-ke-ne-to-i-se | a-ti-to-mi-si-to-ne | ka-a-ti | ta-u-ke-ro-ne | to-we-na-i | e-xe-to-i |* (6) *wo-i-ko-i | to-i-pa-si-le-wo-se | ka-se | e-xe-ta-i-po-to-li-wi | a-ra-ku-ro | ta I ta (...)*, εὐφρητάσα(ν)τυ βασιλεὺς κὰς ἅ πτόλις Ὀνασί- (5) λωι κὰς τοῖς κασιγνήτοις ἄ(ν)τὶ τῷ μισθῶν κὰ ἄ(ν)τὶ τῷ ῥήγρων δοφέναι ἕξ τῷ (6) φοίκωι τῷ βασιλῆφος κὰς ἕξ τῷ πτόλιφι ἀργύρω TA I TA (...)

¹³⁴ L. 8 : *a-pu-ta-i | ga-i | ta-i-pa-si-le-wo-se | ta-i-to-i-ro-ni | to-i | a-la-pi-ri-ya-ta-i*, ἀπὸ τῶι γᾶι τῷ βασιλῆφος τᾶ(ι) ἰ(ν) τῷ ῥῶνι τῷ Ἀλα(μ)πριγᾶται ; l. 17 : *a-pu-ta-i | ga-i | ta-i-pa-si-le-wo-se | ta-i-ma-lani-ja-* (18) *i | ta-i | pe-ti-ya-i*, ἀπὸ τῶι γᾶι τῷ βασιλῆφος τᾶ(ι) ἰ(ν) Μαλανίγαι τῷ πεδίγαι.

¹³⁵ V. sur cela Fourrier 2002a, 142-144.

le pouvoir d'en faire usage pour la prospérité du royaume (pour encourager l'établissement de professionnels utiles au bien commun)¹³⁶ ou bien pour sa perte (v. par ex. la vente du royaume de Tamassos par Pasikypros à Pumayyaton de Kition)¹³⁷.

Territoire du royaume

Le territoire d'Idalion, si l'on se tient au témoignage des productions coroplastiques, qui attestent de la diffusion de son emprise culturelle, comprenait une vaste région couvrant une bonne partie du centre de l'île, d'Arsos et Chytroi, zones de frontière avec le royaume de Salamine, jusqu'à Meniko, à l'ouest, et Vavla-Kapsalis, au sud, à la limite avec Amathonte¹³⁸.

La frontière avec Salamine, à l'est, est difficile à déterminer avec précision : si le riche sanctuaire d'Arsos marquait sans doute un point de passage entre les deux royaumes¹³⁹, on manque de données pour reconstituer, plus au sud, la ligne de frontière, qui n'arrivait probablement pas jusqu'à la côte, mais coupait les confins de Kition et Salamine. Au nord, Chytroi est également une zone de frontière : c'est au profit d'Idalion qu'il aurait perdu, avant de disparaître en tant que royaume indépendant, le contrôle de Golgoi, si l'on fait confiance à un passage corrompu d'Alexandre Polyhistor (II A 1) dont il a été question plus haut¹⁴⁰.

Au sud, la limite avec le royaume de Kition se situe au sud-est de Kosi et Pyrga, qui montrent encore clairement l'emprise idalienne dans le culte de la même divinité guerrière qu'on trouve vénérée à Golgoi, et dans toute la Mesaoria¹⁴¹. Plus à l'ouest, si le territoire d'Amathonte arrivait bien jusqu'à Vavla-Kapsalis, sur les pentes du Troodos, Idalion devait détenir le contrôle de toute la partie orientale du massif, y compris la région de Tamassos, très riche en ressources minières¹⁴².

Toutefois la plaine, sur la baie de Morphou, était sans doute partie du territoire de Soloi, aussi bien qu'une partie de la côte nord, et les pentes septentrionales du Troodos. À la recherche d'un débouché sur la mer, Idalion a rivalisé avec Salamine dans l'influence sur les régions du nord (Lapéthos, Chytroi), mais n'est visiblement pas arrivé à s'en emparer.

On a longtemps attribué à Golgoi des émissions monétaires, en faisant de cette ville un royaume indépendant à l'époque classique¹⁴³. Un réexamen de la documentation¹⁴⁴, ainsi qu'une connaissance plus approfondie de la région, ont porté à reconsidérer la question : aucune source ne mentionne en effet un royaume de Golgoi, et la ville ne

¹³⁶ Fourrier 2002a, 144.

¹³⁷ V. ci-dessous, p. 163-164.

¹³⁸ Fourrier 2007b, 115.

¹³⁹ Fourrier 2007b, 35-36, 47-48.

¹⁴⁰ V. ci-dessus, p. 86.

¹⁴¹ Fourrier 2007b, 48-49.

¹⁴² Kassianidou 2004. Sur l'énigme posée par le royaume de Tamassos, et sa (non-)existence à l'époque archaïque et classique, v. ci-dessous, p. 163-164.

¹⁴³ V. par ex. *ICS*², 300-301.

¹⁴⁴ Kagan 1999.

semble avoir pris une certaine ampleur qu'à la fin de l'époque classique¹⁴⁵. Des sources tardives (II A 2-3) lui attribuent une légende de fondation, ce qui semble l'assimiler aux autres royaumes de l'île, mais malgré quelques incertitudes on est désormais d'accord pour considérer Golgoi comme une partie du territoire idalien.

La légende faisant de Golgoi la fondation d'un héros éponyme Golgos, fils d'Aphrodite et Adonis (II A 2), ne fait en effet que confirmer le lien direct qu'une tradition unanime, mais pas antérieure à l'époque hellénistique, établit entre la ville et Aphrodite. Bien plus énigmatique, la notice d'Étienne de Byzance (sans source déclarée) faisant de Golgoi une fondation sicyonienne (II A 3), ne peut s'expliquer, elle aussi, qu'en raison du culte d'Aphrodite qui caractérisait les deux cités¹⁴⁶.

Ville consacrée à la Grande Déesse, Golgoi n'a pourtant livré aucun document mentionnant « la Golgienne ». En effet, on connaît seulement deux dédicaces à l'Aphrodite de Golgoi qui soient rédigées en syllabaire : l'une provient d'Idalion, et elle est gravée sur une cuillère en argent datant, vraisemblablement, du début de l'époque hellénistique¹⁴⁷ ; l'autre, de Chytroi, n'est pas datable avec précision¹⁴⁸. D'autres dédicaces, en alphabet grec, proviennent d'Arsos (trois inscriptions du III^e s.) et Achna (une inscription d'époque impériale)¹⁴⁹. Il est donc légitime de se demander si cette association de Golgoi avec Aphrodite n'est pas un phénomène relativement récent, peut-être lié, comme c'est le cas pour Chytroi, à l'emprise de Paphos dans la Mesaoria au IV^e s., et à la diffusion à ce moment-là du culte de la déesse dans la région¹⁵⁰. À l'époque archaïque Golgoi apparaît, en revanche, comme un des lieux de culte principaux de la divinité guerrière et champêtre identifiée à la fois avec Héraclès, Zeus-Ammon ou Pan, qui semble caractéristique de la région d'Idalion. Parmi les documents inscrits de cette période, la dédicace d'un certain Timagoras, sur une statue égyptisante (I A 7), est à mettre en rapport avec ce contexte cultuel.

D'autres documents, provenant des nécropoles ou des environs (I A 8 = I B 3 ; I C 8) permettent de mettre en évidence un autre aspect marquant de Golgoi à l'époque archaïque, sur lequel on voudrait être mieux renseigné : la présence simultanée de plusieurs langues et écritures. L'épithaphe digraphe I A 8 = I B 3 constitue l'une des plus anciennes attestations de l'usage de l'alphabet grec à Chypre. L'inscription phénicienne I C 8, simple anthroponyme sur une amphore, documente tout de même l'usage du phénicien dans la région (le contexte de découverte exact est inconnu). En troisième lieu, à Golgoi comme à Amathonte, on est peut-être confronté à l'existence d'une langue non-grecque, transcrite à l'aide du syllabaire, qui ne correspond à rien de connu : un petit corpus d'inscriptions¹⁵¹, dont aucune datable avec précision, résiste en effet à toute tentative d'interprétation par le grec, et de rapprochement avec l'éteo-chypriote. A-t-on alors affaire à une langue à part, documentée exclusivement à Golgoi ? La question se

¹⁴⁵ Hermary 2004, 47-49.

¹⁴⁶ Gjerstad 1944b, 121.

¹⁴⁷ *ICS*² 219. Pour la datation v. Hermary 2004, 56 n. 60 ; v. aussi Egetmeyer 2010, 636 n^o 10 (qui garde la datation haute).

¹⁴⁸ *ICS*² 250c ; Egetmeyer 2010, 601 n^o 22.

¹⁴⁹ *SEG* VI 830-833 : Hermary 2004, 56, 60 n^o G.8.

¹⁵⁰ V. ci-dessous, p. 193 n. 47 ; Cayla 2005 ; Fourrier 2007c, 4.

¹⁵¹ *ICS*² 288, 291, 292, 293, 295, 303 ; Egetmeyer 2010, 618-624 n^o 28, 31, 32, 33, 35, 45.

pose, avec toutes les difficultés qu'elle soulève, mais la documentation est encore insuffisante pour qu'on puisse y répondre de manière satisfaisante¹⁵².

Golgoi, avec cette grande variété linguistique et culturelle, constitue sans aucun doute à l'époque archaïque un centre cultuel de première importance dans la région, lieu d'affichage privilégié pour les élites idaliennes soucieuses de montrer leur richesse à travers des œuvres monumentales, réalisées surtout en calcaire local ; l'habitat reste toutefois modeste jusqu'à la fin de l'époque classique, et il est sûr que la ville n'a joué aucun rôle politique autonome tout au cours de la période d'existence des royaumes.

Royaume de Kition

Le royaume de Kition n'apparaît pas, sous ce nom, dans les listes d'Assarhaddon et d'Assurbanipal (I D **8** et **11**). À partir de cette constatation, on a élaboré deux interprétations divergentes qui rendent compte de son statut politique à l'époque archaïque : d'après l'une, en l'absence de toute preuve de l'existence d'un royaume kitien avant Baalmilk I^{er} (après 479), on devrait exclure que Kition ait été indépendante jusqu'au début du V^e s.¹⁵³ D'après l'autre, Kition était déjà constitué en tant que royaume au début du VII^e s., et il faudrait donc le rechercher dans les listes assyriennes sous un nom différent, c'est-à-dire Qarthadasht, « Ville Nouvelle »¹⁵⁴. Pour des raisons variées¹⁵⁵, cette seconde théorie paraît plus solide, et on considère donc ici que les deux noms de Kition et Qarthadasht recouvrent la même réalité historique, la cité et le royaume de Kition.

Si cela est vrai, on peut dater la formation du royaume de Kition avec une précision bien plus grande que pour les autres royaumes de l'île : la dédicace au Baal du Liban, où le gouverneur de Qarthadasht se déclare aux dépendant du roi de Sidon (I C **4**), date de la seconde moitié du VIII^e s. ; la liste d'Assarhaddon, de 673-672. C'est donc dans ce laps de temps que Kition a acquis son indépendance, et s'est constitué en royaume autonome. La domination assyrienne n'est sans doute pas étrangère à cette évolution.

On est bien loin de connaître avec précision tous les aspects de la politique d'expansion vers l'ouest qui, depuis Téglath-phalasar III (745-727), anime pour un siècle environ l'empire néo-assyrien, et le porte à investir tout le Levant, jusqu'à Chypre. En particulier, on connaît peu l'histoire de Tyr et Sidon à cette époque, et les circonstances qui ont conduit leurs souverains à avoir, vis-à-vis des Assyriens, une conduite changeante, entre révolte et soumission. Ce qu'on sait, c'est que dans ce contexte historique d'affrontement entre l'empire néo-assyrien et le Levant, Kition aspirait à conquérir son autonomie, puisque Ἐλουλαῖος, roi de Tyr d'après Ménandre d'Éphèse, fut obligé, à un moment non précisé de son règne, d'apaiser (ou réprimer ?) une révolte des Kitiens (II B **65**).

¹⁵² Egetmeyer 2009, 73-74.

¹⁵³ Hermary 1996a.

¹⁵⁴ Gjerstad 1979 ; Yon 1987.

¹⁵⁵ Elles sont traitées en détail ci-dessous, p. 488-493.

On identifie normalement l' Ἐλουλαῖος de Ménandre avec Lulî, roi de Sidon, documenté par des inscriptions royales de Sennachérib¹⁵⁶. Cette identification comporte deux conséquences importantes pour l'histoire de la Phénicie (et de Kition) à cette époque : 1) que Tyr et Sidon formaient un seul et même royaume, au moins sous Lulî/ Ἐλουλαῖος (mais sans doute déjà dès la première moitié du IX^e s.)¹⁵⁷ ; 2) que Lulî/ Ἐλουλαῖος régna très longtemps (entre 729 et 694 selon H.J. Katzenstein)¹⁵⁸, et se confronta avec au moins trois souverains assyriens, Salmanazar V (727-722), Sargon II (722-705), et Sennachérib (705-681). Le premier point est difficilement contestable, et d'autres documents le prouvent¹⁵⁹ : on n'en discutera pas davantage¹⁶⁰. Le deuxième point est plus difficile à démontrer : le texte de Ménandre est corrompu, sans doute en ce qui concerne certains des noms transmis (Pylas¹⁶¹ et Selampsas), et les données historiques qu'on peut en tirer suscitent de nombreux doutes.

Récemment, ce témoignage a été mis en discussion : on a proposé d'identifier Ἐλουλαῖος non pas à Lulî de Sidon, mais à Ululayu, nom de naissance de Salmanazar V ; une erreur intervenue dans la transmission du texte de Ménandre aurait ensuite porté à l'identification d' Ἐλουλαῖος et Πύλας avec le roi de Tyr, alors que Ménandre parlait à l'origine de deux rois assyriens, Salmanazar (Ululayu) et Téglath-phalasar (Pûlu)¹⁶². Certes le texte de Ménandre n'est pas complètement fiable, et la similarité entre les noms de Ἐλουλαῖος et Πύλας (transmis par Ménandre comme noms du roi de Tyr) et Ululayu et Pûlu, noms respectivement de Salmanazar V et de Téglath-phalasar III, est séduisante. Pourtant, quelques observations devraient inviter à la prudence :

1) Le nom de Ἐλουλαῖος apparaît non seulement dans la citation de Ménandre faite par Flavius Josèphe, mais dans le texte de Flavius Josèphe lui-même, qui en parle clairement comme du roi de Tyr¹⁶³ : on devrait donc supposer que l'erreur de transmission du texte de Ménandre se soit produite très tôt, et que le texte que Flavius Josèphe consultait (sans doute non pas l'œuvre de Ménandre lui-même, mais une compilation d'Alexandre Polyhistor ou de Nicolas de Damas)¹⁶⁴ présentait déjà cette confusion de noms, ce qui serait difficile à admettre.

2) Les problèmes posés par le nom de Pylas trouvent une explication raisonnable du point de vue de la paléographie si l'on accepte d'y voir une corruption de Lylas, Lulî¹⁶⁵, alors que l'identification entre Πύλας et Téglath-phalasar III et entre Ἐλουλαῖος et Salmanazar V, n'est possible qu'à condition de supposer des erreurs graves dans le texte transmis. Or, puisque Ἐλουλαῖος peut être facilement, en revanche, la transcription

¹⁵⁶ E. Frahm dans *PNA 2 II*, s. v. « Lulî ».

¹⁵⁷ Briquel-Chatonnet 1992, 64-66.

¹⁵⁸ D'après Katzenstein 1997, 220-258, mais v. les observations de Briquel-Chatonnet 1992, 165-167 (qui propose 728-692 env.).

¹⁵⁹ Parmi ces documents, les dédicaces au Baal du Liban, où le gouverneur de Qarthadasht se déclare serviteur d'un roi des Sidoniens Hiram, qu'on identifie à l'unanimité avec Hiram II de Tyr : récemment Matthäus 2010.

¹⁶⁰ V. à ce sujet Katzenstein 1997, 130-135 ; Bunnens 1979, 292-299 ; Briquel-Chatonnet 1992, 64-66.

¹⁶¹ On adopte ici la lecture des manuscrits SP πύλας : v. ci-dessous, ad II B 65.

¹⁶² E. Frahm dans *PNA 2 II*, s. v. « Lulî » ; Na'aman 2006 (qui semble ignorer E. Frahm) ; Radner 2010, 439-440 n. 55.

¹⁶³ *Antiquités Juives* IX 283 (v. ci-dessous II B 65) : Ὁ δὲ τῶν Ἀσσυρίων βασιλεὺς [...] ἐστράτευσεν γὰρ ἐπὶ Τύρον βασιλεύοντος αὐτῆς Ἐλουλαίου.

¹⁶⁴ Sur Ménandre d'Éphèse dans Flavius Josèphe v. Garbini 1980a, 71-86 ; Briquel-Chatonnet 1992, 15-17.

¹⁶⁵ V. Lévy 1939, 544-545 ; Briquel-Chatonnet 1992, 166. V. aussi ci-dessous, ad II B 65.

grecque d'un nom que les Assyriens rendaient par Lulî, les raisons de postuler dans le texte des manuscrits des telles erreurs n'apparaissent pas.

3) Si l'on acceptait l'identification d' Ἐλουλαῖος avec Ululayu, il resterait à expliquer pourquoi Salmanazar se trouverait cité, dans Ménandre, non pas par son nom officiel, mais par son nom de naissance, qui n'est que très sporadiquement attesté, et seulement dans des documents qui datent d'avant son ascension au trône¹⁶⁶.

4) On ne peut pas s'appuyer sur le texte des Annales de Sargon, l. 393-398 (I D 4) pour affirmer qu' Ἐλουλαῖος, roi de Sidon en 701, ne pouvait pas être roi de Tyr en 727-722, puisque sous Sargon II, vers 707, à Tyr régnait Shilṭa¹⁶⁷ : ce dernier n'est en effet attesté que dans ce passage des Annales, fragmentaire, où le nom de Tyr apparaît seulement dans les intégrations des lacunes proposées par N. Na'aman¹⁶⁸, et où le nom de Shilṭa pourrait être mieux compris comme « ein missverstandener Titel ... sozusagen der 'Sultan' von Tyros »¹⁶⁹, un titre, donc, qui dans ce contexte fortement lacunaire pouvait indiquer n'importe quel personnage, peut-être Lulî lui-même¹⁷⁰. Rien de solide dans la documentation ne prouve donc l'existence d'un roi Shilṭa régnant à Tyr à l'époque de Sargon.

En somme, l'interprétation traditionnelle, qui voit un seul roi, Eloulaios, régner à Tyr et Sidon sous les Assyriens Salmanazar V, Sargon II et Sennachérib, semble être toujours valable. Ce roi Eloulaios aurait donc apaisé (ou réprimé) une révolte de Kition, à cette époque encore soumis à son autorité.

Pendant le règne de Sargon II (721-705), Tyr semble avoir joui d'une certaine prospérité et autonomie, dû à l'alignement de la cité sur la politique assyrienne¹⁷¹. Il est peu probable que Kition ait pu se libérer à ce moment. Au contraire, le fait que le seul signe tangible de l'extension du pouvoir assyrien jusqu'à Chypre, la stèle de Sargon (I D 1)¹⁷², ait été érigé à Kition, laisse entrevoir le rôle non marginal que Tyr a dû jouer dans ces événements, peut-être à travers sa flotte, sans doute à travers son emprise politique sur la cité¹⁷³. Il est même possible que la répression de la révolte des Kitiens par Eloulaios, dont il est question dans Ménandre, se superpose dans les faits avec l'introduction formelle de l'île dans l'empire assyrien, marquée par l'installation de la stèle de Sargon à Kition¹⁷⁴ : une mission militaire (ou diplomatique ?) tyrienne aurait été l'occasion, pour les Assyriens, de marquer l'extension de leur pouvoir à Chypre, sans que la totalité de l'île en soit concrètement touchée en dehors de Kition, qui gravitait à ce moment dans l'orbite de la côte phénicienne. De l'autre côté, l'arrivée sur l'île du souverain assyrien, ou plus probablement d'une délégation, aurait été l'occasion, pour les petits rois chypriotes, de démontrer leurs intentions conciliantes vis-à-vis de la grande puissance orientale, dont ils ne pouvaient tirer que des avantages. La présentation stéréotypée de la soumission de l'île dans le texte de la stèle et dans les inscriptions royales de Sargon (I D 1-3) cacherait donc un brillant stratagème politique :

¹⁶⁶ Radner 2003-2004, 96-97.

¹⁶⁷ Ainsi Na'aman 2006, 5.

¹⁶⁸ Na'aman 1998.

¹⁶⁹ A. Fuchs dans Na'aman 1998, 242 n. 17.

¹⁷⁰ V. E. Frahm dans *PNA 2 II*, s. v. « Lulî ».

¹⁷¹ Briquel-Chatonnet 1992, 183-188.

¹⁷² Sur la stèle de Sargon v. en dernier lieu Radner 2010 (dont on n'acceptera pas toutes les conclusions).

¹⁷³ Briquel-Chatonnet 1992, 184-185.

¹⁷⁴ Briquel-Chatonnet 1992, 185 n. 26.

Sargon aurait tout simplement mis à profit la coopération et la soumission de Tyr pour en tirer des avantages économiques (dons diplomatiques des Chypriotes, et probablement l'établissement de rapports commerciaux plus étroits avec l'île) et une gloire sans précédent (l'extension du pouvoir assyrien au-delà de la mer) – en contrôlant Tyr et sa flotte, il contrôlait aussi l'accès à l'île, et à ses richesses. Tout cela, au prix d'une stèle commémorative, qu'on pouvait facilement imposer à une cité non indépendante, dont les récentes velléités d'autonomie venaient d'être réprimées. Difficile de dire si le texte des Annales (I D 4), actuellement très fragmentaire, aurait apporté des éléments pour confirmer ou démentir de cette reconstruction hypothétique des événements.

Sous le successeur de Sargon, Sennachérib (704-781), la situation se précipite : Tyr essaye, avec Juda et la Philistie, de se détacher du joug assyrien, mais cette tentative est écrasée par Sennachérib lors de sa troisième campagne en 701¹⁷⁵. Tyr n'est pas directement attaquée, mais Eloulaios s'enfuit, alors que Sidon fait acte de soumission à l'Assyrie, et pour cela elle est épargnée ; à partir de ce moment, Tyr et Sidon redeviennent deux royaumes séparés¹⁷⁶. Eloulaios se réfugie à Chypre, comme le disent les inscriptions royales de Sennachérib (I D 5-6), et il y trouve la mort, apparemment quelques années après¹⁷⁷. Peut-on supposer qu'il ait été accueilli à Kition ? Cela est probable, mais impossible à démontrer. Le témoignage d'Isaïe 23, 1-12 (II C 1) pourrait être lu à la lumière de cette hypothèse, mais le prophète est délibérément vague¹⁷⁸, et l'ambiguïté qui réside dans l'interprétation de Kittîm (Chypre ? Ou, plus probablement, Kition ?) ne permet pas de trancher.

L'affranchissement de Kition de la tutelle de Tyr pourrait dater de ces premières années du VII^e s. Tyr, privée par Sennachérib de la plus grande partie de son territoire au profit de Sidon, n'était plus en mesure de contrôler Kition. Eloulaios, s'il trouva bien refuge à Kition, n'était qu'un exilé, et il n'eut plus la possibilité de regagner son trône. C'est en ce contexte d'affaiblissement temporaire du royaume de Tyr qu'on peut situer la naissance du royaume chypriote de Qarthadasht/Kition.

Kition, « colonie » de Tyr ?

Dans quelle mesure, à la lumière des témoignages historiques concernant la période de contrôle tyrien sur la cité (les dédicaces au Baal du Liban ; le passage de Ménandre), peut-on parler de Kition/Qarthadasht comme d'une « colonie » de Tyr ?

Les auteurs anciens sont très imprécis à ce sujet. La seule source qui parle explicitement d'une « colonisation » phénicienne de Kition est Diogène Laërce, en introduisant la vie du philosophe Zénon (II B 66, repris par la *Souda*, II B 67) : mais, malgré l'emploi d'un vocabulaire technique (ἐποίκους), Diogène ne veut probablement dire rien de plus que ce que d'autres auteurs (par ex. Cicéron, II B 62) semblent bien connaître, c'est-à-dire que Kition, pleinement hellénisée dès l'époque lagide, avait été dans le passé une ville phénicienne. La tradition d'une colonisation phénicienne à Kition est également affirmée sur une série de monnaies sidoniennes d'époque séleucide, où la

¹⁷⁵ Briquel-Chatonnet 1992, 188-200.

¹⁷⁶ Briquel-Chatonnet 1992, 193-194, 200.

¹⁷⁷ Katzenstein 1997, 223-224 ; Briquel-Chatonnet 1992, 194 et n. 74 ; E. Frahm dans *PNA 2 II*, s. v. « Lulî ».

¹⁷⁸ V. Briquel-Chatonnet 1992, 194-196 ; v. aussi ci-dessus, p. 57-58.

citée se proclame « mère de Carthage, Hippone, Kition et Tyr »¹⁷⁹. Mais ce genre de déclarations, abstraction faite de leur véridicité historique, est courant sur les émissions monétaires des cités phéniciennes du II^e et I^{er} s., et Tyr et Sidon semblent notamment rivaliser sur cet aspect¹⁸⁰. Ce témoignage donc, comme le passage de Diogène Laërce, confirme le caractère phénicien de Kition, mais ne nous dit rien de précis et digne de foi sur son origine.

Aucune source ne vient nous éclairer à ce propos : aucune légende de fondation¹⁸¹, aucune tradition, ni mythique ni historique, sur l'installation des Phéniciens à Kition. Et pourtant, plusieurs figures légendaires relient, d'une manière ou d'une autre, l'île de Chypre au monde phénicien, et plus précisément à Tyr : il s'agit précisément de Bēlos (II A 28 = II B 63 et II B 61), Pygmalion (II B 5-8), et Élixa (II B 39). Bēlos, père de Didon selon Virgile, aurait aidé Teucros à fonder Salamine (II A 28 = II B 63), et il aurait été maître de Kition et de Lapéthos (II B 61). L'introduction de ce personnage dans la légende sur les origines de Carthage semble artificielle, comme le suggèrent certains aspects incohérents dans le récit de Virgile¹⁸² ; toutefois, l'attribution à une figure mythique, dont le nom transcrit le sémitique B'L, d'une souveraineté sur l'île de Chypre, et plus précisément sur les deux villes chypriotes les plus influencées par la culture phénicienne, Kition et Lapéthos, ne peut pas être sans signification. D'autant plus qu'un autre personnage, Pygmalion, dont plusieurs sources font le roi de Chypre (II B 5-8) et le beau-père de Kinyras (II B 6 et 8), pourrait peut-être être identifié (II B 7) à Pygmalion roi de Tyr et frère d'Élixa. Ainsi Chypre se trouverait impliquée dans les activités des souverains tyriens à cheval entre le IX^e et le VIII^e s., et constituerait également la première étape de la fuite de Didon/Élixa vers la Libye, et la fondation de Carthage (II B 39).

On peut difficilement tirer de véritables éléments historiques de ces traditions légendaires. Pygmalion, s'il est effectivement à identifier avec le roi de Tyr entre 820 et 774¹⁸³, pourrait constituer un point d'ancrage chronologique, mais il est évident que les traditions concernant son règne à Chypre touchent beaucoup plus de la légende et du récit anecdotique (l'histoire de la statue d'ivoire : II B 5 ; de l'introduction de la consommation des chairs animales : II B 7) que de la réalité historique. Son père Bēlos, mis en relation avec Chypre par Virgile et Alexandre d'Éphèse, ne s'insère pas dans la succession des rois de Tyr telle qu'on la connaît par Flavius Josèphe, qui la tirait de Ménandre d'Éphèse ; et d'ailleurs, lorsque Virgile nomme Bēlos, il le situe à Sidon, et non pas à Tyr comme on s'y attendrait¹⁸⁴. Bref, de cet ensemble de traditions mythiques sur la domination et le règne de personnages d'origine phénicienne à Chypre, on peut difficilement déduire une période de contrôle phénicien sur l'île, qu'aucun élément historique ne permet de renforcer.

Toutefois, on peut observer que, d'une manière ou d'une autre, les personnages concernés ont apparemment tous affaire avec la légende de fondation de Carthage :

¹⁷⁹ Cooke 1903, 352 ; Hill *CGCP*, CVI-CVII et 155-156 n° 87-91.

¹⁸⁰ Mørkholm 1991, 30.

¹⁸¹ Mais v. la théorie de Cl. Baurain, analysée ci-dessous, p. 493-494.

¹⁸² Bunnens 1979, 171-172 ; Bikai 1992, 243.

¹⁸³ D'après Katzenstein 1997, 187-192.

¹⁸⁴ Bikai 1992, 243. La confusion entre les deux cités phéniciennes est courante chez les auteurs grecs et latins : v. Bunnens 1979, 292-299.

Bēlos, père de Didon, est également mentionné par Silius Italicus comme ancêtre de la famille punique des Barca¹⁸⁵ ; Pygmalion, comme on l'a dit, pourrait s'identifier au roi de Tyr, frère d'Élissa, et cette dernière aurait fait étape à Chypre avant d'aller fonder Carthage. Pourrait-on alors revenir à l'hypothèse de Cl. Baurain, qui suppose un télescopage, dans les traditions légendaires transmises par les auteurs anciens, entre les récits de fondation de deux Carthages, la Carthage d'Afrique, et celle de Chypre ?¹⁸⁶ Ainsi s'expliqueraient certaines incohérences, et le rôle de Chypre dans la fondation de Carthage, sensible dans la tradition littéraire mais difficile à saisir dans les témoignages archéologiques, en serait éclairci. Mais tout cela reste extrêmement conjectural, et Kition semble disparaître, sous cette couche de traditions contradictoires et peu cohérentes, sans que sa spécificité soit mise en lumière : si Pygmalion, roi d'origine phénicienne, a régné à Chypre, si Bēlos, roi sidonien (ou tyrien) « tenait l'île sous son autorité », rien ne permet d'appréhender le rapport particulier entre ces personnages et Kition, et la Carthage chypriote reste dépourvue de légende de fondation qui ne se superpose pas avec celle de l'illustre homonyme africaine.

Cela ne veut pourtant pas dire que Kition n'ait jamais revendiqué, tout comme les autres royaumes chypriotes, sa propre spécificité. D'autres éléments, faute de récits mythologiques explicites, le suggèrent.

Les émissions monétaires du royaume à l'époque classique, par exemple, montrent une fidélité significative vers l'iconographie de l'Héraclès/Melqart combattant¹⁸⁷, qui a été identifié, au cours de l'histoire du royaume kitien, à différentes divinités – Melqart, le grand dieu de Tyr, mais aussi Resheph, particulièrement vénéré à Idalion (pendant la période de la domination kitienne) et à Kition sous des noms divers, parmi lesquels probablement le Baal 'Oz du trophée de Milkyaton¹⁸⁸. Cette figure divine, fluide et changeante, se présente à Kition comme un véritable dieu national, protecteur non seulement de la dynastie royale, mais aussi du peuple de la cité¹⁸⁹ : ce n'est pas un hasard si les deux, le roi et le peuple, apparaissent toujours ensemble dans l'inscription du trophée de Milkyaton. Caractérisé par son aspect belliqueux, armé d'arc et flèches, ce Grand Dieu kitien assume à l'occasion les traits d'Héraclès, de Resheph (identifié à Idalion avec Apollon), de Bès : mais il ne s'agit que d'une seule divinité, adaptée à des fonctions et à des spécialisations diverses¹⁹⁰. Particulièrement importante, la fonction de dieu guérisseur, symbolisée par les flèches, porte à l'adoption d'autres iconographies spécifiques, tel le Ptah Patèque ou, à l'époque hellénistique, le *temple-boy*¹⁹¹.

Dans le panthéon kitien, ce Grand Dieu est le parèdre de la déesse, assimilée à l'Astarté phénicienne, qui constitue la principale divinité féminine de la cité, spécialement vénérée dans le grand sanctuaire de *Kathari*, mais également à *Bamboula*. À Kition, comme ailleurs à Chypre (et notamment à Amathonte), la Grande Déesse

¹⁸⁵ Silius Italicus, *Punica* I 72-75, 81-92 : Bunnens 1979, 211-212.

¹⁸⁶ V. ci-dessous, p. 493-494.

¹⁸⁷ Hermary 2006, 116-117, 122.

¹⁸⁸ Xella 1993. Le trophée de Milkyaton : *Kition-Bamboula V*, n° 1144 avec références.

¹⁸⁹ Xella 1993, 63.

¹⁹⁰ V. l'analyse de Yon 1986.

¹⁹¹ Yon 1986, 131-135 ; Yon 1992a, 152-153.

apparaît sous les formes égyptiennes de Hathor, mais aussi sous les traits plus spécifiquement phéniciens de la *dea tyria gravida*¹⁹².

Ainsi, si le couple divin de Melqart et Astarté, grands dieux de Tyr, se retrouve à la tête du panthéon de Kition, plusieurs éléments témoignent de la spécificité de l'« interprétation chypriote »¹⁹³ : les motifs iconographiques, originaires de la côte levantine, sont réadaptés et modifiés, en donnant origine à des modèles qui seront même, à leur tour, réexportés vers l'est – ainsi, par exemple, le type de l'Héraclès/Melqart en marche, le bras levé brandissant la clave¹⁹⁴.

Du point de vue de la religion donc, aussi bien que de la culture matérielle, Kition semble suivre une démarche qui est typiquement chypriote : en s'inspirant de modèles différents, en puisant à plusieurs sources, on élabore une interprétation absolument originale qui s'adapte, parfois, à des motifs de longue tradition dans l'île. Les exemples dans l'iconographie ne manquent pas : au delà du type de l'Héraclès/Melqart déjà mentionné, qui reprend le motif du dieu combattant d'origine proche-orientale déjà populaire dans l'île à l'âge du Bronze, on peut citer la réadaptation d'iconographies égyptiennes pour illustrer des figures divines locales (Ptah, Hathor, Bès...), ou la reprise de modèles d'origine tyrienne (la *dea tyria gravida*) pour représenter des motifs traditionnels dans l'île (la femme allaitant un enfant)¹⁹⁵.

On assiste donc, à travers le développement de cultes et la mise en place d'un panthéon lié à la dynastie royale, à travers l'élaboration de styles et motifs iconographiques caractéristiques, en coroplastie¹⁹⁶ comme dans la sculpture en calcaire¹⁹⁷, à la naissance d'une civilisation phénicienne de Chypre, où l'apport local se mêle de manière inextricable aux éléments allogènes, d'origine indiscutablement levantine.

Mais il n'est pas question ici d'identifier la provenance de la composante qui, s'introduisant à Kition et se mêlant à l'élément local, a donné l'impulsion à une telle évolution et à la naissance d'une telle civilisation : il y a peu de doute que Tyr est impliquée dans ce procès, comme le rappellent les inscriptions, et le témoignage de Ménandre d'Éphèse. Mais peut-on parler de colonisation ? Peut-on définir Kition comme une colonie de Tyr ?

Pour répondre à cette question, il faut tout d'abord en préciser la terminologie. Lorsqu'on parle de « colonie », quel genre de modèle a-t-on en vue ? Certainement pas celui de l'*ἀποικία* grecque : comme il est désormais bien établi¹⁹⁸, la colonisation phénicienne poursuit des objectifs complètement différents de la colonisation grecque dont elle est contemporaine, et cela dans un cadre économique et politique autre. Si la colonisation grecque d'Occident porte à l'établissement de véritables *poleis* indépendantes, dans un système politique, urbain et territorial clairement défini et visant à reproduire en terre étrangère le modèle de la métropole, les colonies

¹⁹² Yon – Caubet 1989, 33.

¹⁹³ Yon 1986.

¹⁹⁴ Yon 1992a, 151-156 ; Caubet – Yon 1994, 98-99.

¹⁹⁵ Yon 2006b, 49. Une analyse de la coroplastie kitienne, de ses modèles, techniques et productions, dans Fourrier 2002b.

¹⁹⁶ Yon – Caubet 1989 ; Fourrier 2002b.

¹⁹⁷ Caubet – Yon 1994.

¹⁹⁸ V. à ce propos Niemeyer 1990 ; Aubet 1994, 297-304 ; Niemeyer 2000, 96-109 ; Niemeyer 2006.

phéniciennes semblent répondre à des exigences les rapprochant plus de l'*emporion* – pour s'exprimer toujours dans le vocabulaire de la grécité – que de l'*apoikia*. Un trait distinctif, celui du rapport entre le centre urbain et la *chora*, semble être absent de la majorité (mais non de la totalité) des établissements phéniciens d'Occident¹⁹⁹. En même temps, des exceptions reconnues, telle Carthage, ajoutent de la complexité au tableau de la colonisation phénicienne²⁰⁰.

Kition, si l'on s'en tient à la chronologie traditionnelle²⁰¹, aurait été touchée par le mouvement d'expansion phénicienne à partir du milieu du IX^e s. ; à ce moment-là, il existait déjà, depuis le XIII^e s., une ville de Kition, dont l'extension et la prospérité au moment de l'arrivée des Phéniciens nous sont inconnues. Ce qui est sûr, c'est que les Phéniciens n'effacèrent pas la ville préexistante, ils ne s'établirent pas non plus à proximité : ils assumèrent, apparemment, le contrôle de cette ville, tout en refondant ou en réaménageant certains quartiers (*Kathari, Bamboula*). Rien ne nous permet de dire si ce processus s'est déroulé de manière pacifique, mais on peut légitimement supposer, si l'on s'en tient au modèle général de l'expansion phénicienne, qu'il a été assez progressif, étendu dans le temps, avec une phase initiale de fréquentation commerciale, et l'établissement successif d'une installation permanente²⁰². On peut difficilement parler, donc, d'une implantation coloniale comme l'a été, par exemple, Carthage, ou la majorité des colonies grecques – une implantation comportant l'arrivée d'un contingent de colons, guidés par un œciste, sur un terrain vierge destiné à accueillir une ville nouvelle, une Qarthadasht.

Et pourtant, dans les dédicaces au Baal du Liban, Kition/Qarthadasht apparaît comme un véritable établissement colonial, rattaché à la mère patrie par un rapport de dépendance politique (présence d'un gouverneur) ; l'expédition d'Eloulaios confirmerait, au dernier quart du VIII^e s., le statut non autonome de la cité. Formellement, donc, on peut difficilement nier que Tyr ait géré Kition, pour un certain temps, comme une colonie. Pour un siècle environ (mais on n'a de documents, on l'a vu, que pour la seconde moitié de cette période), la cité a été administrée par sa métropole ; avec quel degré d'autonomie, on l'ignore. Sans doute, le contrôle que Tyr exerçait sur Kition était lié à l'exploitation des routes commerciales vers l'ouest dont le contrôle faisait de la cité phénicienne le navire « parfait en beauté » chanté par Ézéchiel (Ézéchiel 27 : v. II C 5), et dont Kition constituait, comme le rappelle Isaïe (Isaïe 23, 1 : v. II C 1), la première étape.

Mais Kition n'était pas un établissement totalement nouveau, une installation intégralement phénicienne : il existait déjà, avant les Phéniciens, une ville de Kition, avec ses habitants. Dès le début de l'arrivée des Phéniciens, un procès de métissage culturel s'est mis en œuvre, et a donné rapidement naissance à une civilisation originale, la civilisation kitienne. Les étapes de cette évolution sont insaisissables : il s'agit en effet d'un processus graduel, uniforme, qui n'a pu se produire qu'à travers la cohabitation continue, dès le début, de gens de cultures différentes, sans séparation en enclaves. On n'a pas en effet, pour Kition, la preuve de l'existence de nécropoles réservées à l'une ou l'autre composante ethnique, ou de lieux de cultes différenciés (Amathonte a fourni,

¹⁹⁹ Aubet 1994, 298-300 ; Niemeyer 2000, 96.

²⁰⁰ Aubet 1994, 298 ; Niemeyer 2000, 104.

²⁰¹ Mais v. ci-dessous, p. 107.

²⁰² Niemeyer 2000, 97.

pour l'instant, les seuls exemples à Chypre des unes et des autres)²⁰³ : dans notre documentation, une seule population partage la même civilisation matérielle, les mêmes lieux de culte, les mêmes rituels funéraires.

D'une part, donc, les documents (notamment, les textes) restituent une image de Kition comme d'une colonie phénicienne, où les nouveaux arrivés ont engendré un rapport de dépendance politique envers Tyr inexistant auparavant ; de l'autre, la documentation matérielle permet de reconstituer le tableau d'une ville chypriote qui, sans rien perdre de sa spécificité, devient progressivement phénicienne. Dans cette aporie, dont l'origine réside peut-être dans la nature de la documentation, on peut probablement trouver la raison de la transformation de Kition en royaume chypriote au début du VII^e s. Car, s'il est bien vrai que dans aucun cas (sinon pour Kition !) on n'a la preuve explicite de la dépendance formelle des colonies phéniciennes par rapport à leurs mères patries respectives²⁰⁴, il est aussi vrai que Kition, seule parmi les colonies phéniciennes qu'on connaît²⁰⁵, semble viser, au moment de la conquête de l'autonomie politique, à se structurer non pas selon le modèle étatique de la métropole, mais selon celui de ses voisins chypriotes.

Sur ce dernier point, on ne peut citer que des indices, en l'absence de tout renseignement sur la royauté kitiennne, et chypriote en général. Une tombe, découverte en 1998 et datant de la fin du CG III (milieu du VIII^e s.), présente dans sa structure (tombe construite) et dans le rituel funéraire (sacrifice d'équidés dans le dromos) l'adhésion à un modèle royal qui était commun aux élites d'autres régions de l'île (comme Salamine)²⁰⁶. S'il vrai qu'on ne dispose pas, avant l'époque classique, de données concernant la monarchie kitiennne – inscriptions, monnayage, palais royal –, les dispositifs idéologiques par lesquelles celle-ci affirme son autorité au V^e et IV^e s. ne sont en rien différents de ceux qui sont adoptés par les autres rois de l'île : ainsi on retrouve, dans l'iconographie d'Héraclès/Melqart, la référence au héros royal chypriote par excellence, dont les traits, comme on l'a vu, recouvrent une figure divine fortement liée à la dynastie royale et à la cité de Kition.

Dans une phase antérieure, un autre phénomène significatif se produit à Kition : la réoccupation de sites monumentaux de l'âge du Bronze, dans le cas spécifique celui du sanctuaire de *Kathari*, qui, après une période d'abandon, est à nouveau fréquenté dès la fin du IX^e s.²⁰⁷ Dans ce cas aussi, si le réaménagement du site doit être mis en rapport, du moins chronologiquement, avec l'arrivée des Phéniciens dans la ville, il faut lire dans cette pratique de récupération des vestiges monumentaux de l'âge du Bronze une démarche intéressante l'ensemble des royaumes chypriotes entre la période CG III et

²⁰³ Fourrier 2007a, 123-124. Pour la nécropole phénicienne d'Amathonte, v. Christou 1998 ; pour les sanctuaires extra-urbains de culte phénicien, v. Fourrier – Petit-Aupert 2007. V. aussi ci-dessous, p. 486.

²⁰⁴ S.F. Bondi dans Krings (éd.) 1995, 300 ; Niemeyer 2000, 102. La situation est bien sûr différente pour les colonies carthaginoises, pour lesquelles on dispose de davantage de données : S.F. Bondi dans Krings (éd.) 1995, 299-300.

²⁰⁵ Encore une fois, la période punique est beaucoup mieux renseignée par les sources que les époques plus reculées : S.F. Bondi dans Krings (éd.) 1995, 300-302.

²⁰⁶ Hermary 2005, 189-190.

²⁰⁷ Fourrier 2007c, 3 ; Fourrier 2007b, 122. Sur la théorie récente de Smith 2009, qui postule une occupation continue du site, sans aucun hiatus, et une véritable installation des Phéniciens seulement après 707, v. ci-dessous, p. 107. La chronologie du site de *Kathari* a été abaissée dans la publication, en 2005, des niveaux phéniciens : *Kition VI*, I, 103-110. Cela ne touche pas tant à la date de la réoccupation du site (qui est maintenue à la fin du IX^e s. env.), mais plutôt à la chronologie des couches postérieures.

l'époque archaïque, et traduisant une volonté d'appropriation aussi bien territoriale qu'idéologique.

Ainsi, il semblerait que, dès leur arrivée, probablement après une période plus ou moins longue de fréquentation sans installation définitive, les Phéniciens aient été conscients des pratiques locales de légitimation, et ils aient décidé d'y inscrire leurs propres démarches. Cela ne fait pas de Kition un royaume chypriote identique aux autres : en particulier dans le manque, tout au cours de l'époque archaïque, d'un territoire étendu comparable à celui de ses voisins, on peut peut-être voir une conséquence de la naissance tardive du royaume, et d'une façon d'exploiter le territoire qui ne serait pas sans rappeler celle d'autres colonies phéniciennes²⁰⁸.

Comment répondre, donc, à la question initiale : peut-on parler de Kition comme colonie de Tyr ? Même si dans le terme de « colonie » on veut retrouver, avec raison, la notion d'établissement colonial de type phénicien, et non celle d' *ἀποικία* de type grec, la réponse ne peut être qu'à moitié affirmative. Kition est une colonie de Tyr dans ses rapports de dépendance politique vis-à-vis de la métropole, durant à peu près un siècle; dans ses relations avec la côte syro-palestinienne, qui restent très étroites tout au cours de la période archaïque, comme en témoignent la coroplastie et la sculpture ; dans sa faible extension territoriale, qui reflète un modèle d'exploitation de la terre dérivant, en dernière instance, de la typologie traditionnelle des établissements coloniaux phéniciens. Mais Kition est assurément une cité chypriote, adhérant à un modèle commun à toute l'île (et qui lui est spécifique) dans ses productions artistiques, dans ses dispositifs idéologiques et identitaires, dans le modèle de sa monarchie, dans l'élaboration de son panthéon ; on peut ainsi dire que Kition est chypriote, comme on ne peut pas dire, par exemple, que Carthage est libyenne, que Motye est sicilienne, que Gadès est tartessienne. Là réside la spécificité de Kition vis-à-vis des autres colonies phéniciennes, et c'est la raison pour laquelle il est peut-être trompeur, même si ce n'est pas erroné, de la considérer, simplement, comme une « colonie » de Tyr.

La ville et ses habitants

La Kition antique est entièrement recouverte par la ville moderne de Larnaca²⁰⁹ : c'est pourquoi, seulement deux sites ont pu être fouillés systématiquement. L'un, *Kathari*, situé au nord, a été exploré par une mission du Département des Antiquités dirigée par V. Karageorghis²¹⁰ : on y a dégagé un sanctuaire, avec des installations artisanales et un tronçon du rempart du Bronze Récent, qui a été fondé au cours du XIII^e s. et fréquenté sans solution de continuité jusqu'à la fin du XI^e s. Ensuite, après une période d'abandon, le site a été réoccupé au moment de l'arrivée des Phéniciens (fin IX^e s.), et il a été en usage, à travers différentes phases, jusqu'à la fin du royaume.

Cette lecture de la chronologie du site se distingue pour le fait de postuler, d'un côté, une continuité d'occupation entre la fin du Bronze Récent et le CG I (à la différence

²⁰⁸ Fourrier 2007b, 115-116.

²⁰⁹ Sur la topographie de la Kition antique la synthèse de Nicolaou 1976, même vieillie, constitue toujours une référence fondamentale.

²¹⁰ La publication des fouilles a paru entre 1974 et 2005 dans la série *Excavations at Kition* (six tomes, en plusieurs volumes de textes, planches et cartes).

de la majorité des centres chypriotes, à l'exception de Palaepaphos)²¹¹, et de l'autre côté, une phase d'abandon d'un siècle et demi environ (1000 – 850/825, en termes archéologiques CG IB – milieu du CG III), avant la réoccupation marquée par l'arrivée des Phéniciens. Récemment, J. Smith²¹² s'est attachée à reconsidérer la chronologie esquissée ci-dessus, qui est celle du fouilleur, pour soutenir qu'il n'y a jamais eu de hiatus dans l'occupation du site, que le sanctuaire n'a pas été abandonné entre 1000 et 850/825, et que, finalement, l'arrivée des Phéniciens n'est pas un phénomène relativement circonscrit dans le temps, marquant le début d'une colonisation, mais un processus extrêmement lent de « phénicisation » d'une ville dotée d'une forte continuité culturelle. Cette interprétation se fonde sur un examen renouvelé de toutes les données archéologiques, aussi bien que de la documentation textuelle.

Sans entrer dans le détail de l'analyse du matériel archéologique, il faut regarder de manière un peu plus approfondie les conclusions historiques de cette étude, qui touchent encore une fois au problème de la colonisation phénicienne, et de l'histoire événementielle de Kition. La transformation de Kition en cité phénicienne est, pour J. Smith, un processus de longue durée, fondé sur une fréquentation commerciale assidue, qui connaît un tournant à la fin du VIII^e s., lorsque « Kition went from being a Cypriot city with merchant traders from the Phoenician heartland in residence to a Phoenician-administered city »²¹³. Ce tournant se situerait à une date précise : ce serait en 707, quand Sargon II aurait imposé à la cité, avec sa stèle, une administration phénicienne qui, sans engendrer un rapport de dépendance durable, aurait marqué de sa langue, son écriture, son architecture monumentale et son « cultural outlook » le futur royaume indépendant de Kition²¹⁴.

On ne peut pas souscrire à la manière dont cette interprétation fait usage des documents textuels. En refusant l'identification de Kition et Qarthadasht (sans analyse détaillée de la question)²¹⁵, et en omettant toute mention des témoignages bibliques et grecs, la documentation étudiée se réduit aux inscriptions akkadiennes (dont seuls sont mentionnés la stèle de Sargon et les prismes d'Assarhaddon et Assurbanipal). Il est douteux que la stèle porte les traces d'une dégradation volontaire du monument dans l'antiquité, qui aurait été faite par les Kitiens au moment de l'indépendance par rapport à Tyr²¹⁶ ; de même, on n'a aucune certitude que la stèle ait été élevée à l'origine dans le sanctuaire de *Kathari*²¹⁷, et que la référence, dans le passage endommagé des l. 52-53 côté gauche, à un « Baal de la montagne »²¹⁸, donne une indication sur la divinité vénérée dans le temple principal du sanctuaire²¹⁹.

Il n'est pas nécessaire de forcer la documentation textuelle pour mettre en évidence la continuité culturelle qui caractérise la civilisation matérielle de Kition, malgré sa « phénicisation » progressive. Que le terme de « colonie », appliqué à Kition,

²¹¹ Iacovou 1994.

²¹² Smith 2008 ; Smith 2009.

²¹³ Smith 2009, 218.

²¹⁴ Smith 2009, 10-14.

²¹⁵ Quelques références bibliographiques dans Smith 2009, 261 n. 79, 329 n. 2. V. aussi Smith 2008, 272-274.

²¹⁶ Smith 2009, 12-13, 251.

²¹⁷ Smith 2009, 11-13.

²¹⁸ D'après l'interprétation de Lipiński 2004, 51-52.

²¹⁹ Smith 2009, 11, 146-147, 193, 245, 250.

demande une révision conceptuelle, c'est ce qu'on a démontré plus haut ; que la notion d'une refondation de la ville après un siècle et demi d'abandon soit également à rejeter, on peut le déduire des données des nécropoles ; cela n'empêche, toutefois, d'identifier Kition à Qarthadasht²²⁰, et de retracer les étapes historiques qui ont porté la ville à se rendre indépendante de Tyr, sans postuler une forte ingérence assyrienne qu'aucune source ne permet de confirmer.

Le site de *Bamboula*, au sud-est de *Kathari*, a été fouillé par une mission française²²¹. Les restes les plus imposants qui ont été dégagés sont sans doute ceux du port militaire d'époque classique, avec ses hangars monumentaux ; mais l'objectif primaire de la mission était de retrouver et identifier les lieux de culte découverts par la mission suédoise d'E. Gjerstad lors d'un sondage sur la colline, en 1929²²². Un sanctuaire a donc été localisé et fouillé : le matériel documente une continuité d'occupation entre le IX^e et le IV^e s., c'est-à-dire tout au cours de l'histoire du royaume. On a découvert, également, des restes d'habitat, datant du CG I, situés à proximité d'un tronçon de rempart du Bronze Récent (sondage LN 13, au nord de *Bamboula*)²²³. Ce sont les nécropoles, installées dès le début du millénaire à l'extérieur de la ville²²⁴, qui documentent une continuité d'occupation tout au long de la période géométrique, notamment au cours du CG II, phase qui n'est attestée de manière sûre par aucun niveau construit.

Il est hors de doute que la période CG III est marquée, à *Bamboula* comme à *Kathari*, par un profond réaménagement des installations cultuelles, et probablement aussi des zones d'habitat. Le sanctuaire de *Bamboula*, peut-être fondé déjà au CG I²²⁵, n'a livré de matériel qu'à partir du CG III ; il s'agit du sanctuaire d'une divinité féminine, une Astarté/Aphrodite²²⁶ aux traits parfois hathoriques²²⁷, qui est vénérée en association étroite avec son parèdre, Héraclès/Melqart dont les Suédois ont découvert de nombreuses représentations en pierre enfouies dans un *bothros* du IV^e s.

D'autres sanctuaires²²⁸, dans la ville ou à proximité, sont plus récents : le sanctuaire de *Kamilarga*, à l'ouest de *Bamboula* (300 m. au sud-ouest de l'église de la Chrysopolitissa), probablement à l'intérieur de l'enceinte de la ville antique, semble avoir été fréquenté de la période CA II à la fin du royaume : il était consacré à une divinité féminine de la fécondité²²⁹. À proximité de la même église de la Chrysopolitissa, un autre sanctuaire, partiellement fouillé par le Département des Antiquités, est resté

²²⁰ V. l'annexe.

²²¹ Publication des fouilles en cours, dans la série de *Kition-Bamboula* (cinq volumes parus, d'autres en préparation).

²²² Publié dans *SCE III*, 1-75.

²²³ *Kition-Bamboula III*.

²²⁴ Sur les nécropoles v. en général Nicolaou 1976, 158-216.

²²⁵ Calvet 2002 : l'angle de mur, déjà découvert par la mission suédoise, qui seul documenterait le niveau CG I, est d'interprétation douteuse.

²²⁶ Caubet 1984 ; Caubet 1986, 155-159. De ce sanctuaire proviennent les comptes de dépenses du premier quart du IV^e s. (*CIS I* 86 A-B = *Kition III* n° C1 = *Kition-Bamboula V* n° 1078), découverts en 1879 par les Anglais lors de travaux d'assainissement. Dans ce secteur se dressait également, peut-être, la stèle de Sargon II (*I D 1*) : Yon 1995.

²²⁷ Caubet – Pic 1982.

²²⁸ Sur les sanctuaires v. en général Nicolaou 1976, 102-130 ; Caubet 1986.

²²⁹ Fouilles de J.L. Myres en 1894 : Myres 1897, 164-169 ; Nicolaou 1976, 113 n° 6 ; Caubet 1986, 161.

inédit²³⁰. À proximité de la ville, seuls les sanctuaires d'Artémis Paralia, près du lac Salé²³¹, et celui de la Phaneromeni (un km. env. plus au nord)²³², sont en usage à l'époque archaïque ; le sanctuaire d'Eshmoun/Melqart, sur la colline de *Batsalos* (également aux bords du lac Salé)²³³, et un autre sanctuaire découvert à proximité du Lycée Commercial²³⁴, n'ont en revanche été fondés que plus tard, probablement à l'époque classique.

Les inscriptions découvertes sur ces sites ne sont pas très nombreuses ; la majorité provient du grand sanctuaire de *Kathari*, et un petit nombre (I C **10, 12, 13**), issu des recherches de L. Palma di Cesnola dans la région, est dépourvu de contexte de découverte précis.

Les inscriptions phéniciennes sont largement prépondérantes, et cela constitue la règle tout au cours de l'époque archaïque et classique : le phénicien est, sans ambiguïté, la langue officielle du royaume de Kition. Quatorze documents peuvent être datés de la période comprise entre la fin du IX^e et la fin du VI^e s. (I C **9-22**). Même si, dans la grande majorité des cas, ces inscriptions n'attestent rien de plus que des noms, incisés ou peints sur des objets déposés dans un sanctuaire (I C **15, 16, 17, 19, 20, 21**), ou sur des offrandes funéraires (I C **10, 12, 13**), quelques documents font exception : une liste d'anthroponymes, à destination inconnue, attestant plusieurs noms théophores (I C **22**) ; le fragment d'une jarre appartenant à un personnage d'Akko, peut-être son gouverneur (SKN), d'après l'une des interprétations possibles (I C **18**) ; une longue dédicace, gravée sur la face extérieure d'un bol *Red Slip* déposé comme offrande dans le grand temple de *Kathari* (I C **9**).

Ce dernier document, remarquable en raison de son ancienneté (l'inscription est datable, grâce à la paléographie, d'environ 800) et de sa longueur relative, a suscité beaucoup d'interprétations, mais les questions restées ouvertes sont bien plus nombreuses de celles qui ont trouvé une solution. Notamment, il demeure impossible de dire si la dédicace s'adresse à Astarté, comme l'a cru le premier éditeur²³⁵, ou si le nom de la déesse, qui apparaît à la fin de la première ligne, est en réalité l'élément divin du nom théophore du dédicant²³⁶ ; cette incertitude empêche d'utiliser le document comme preuve en faveur ou contre l'attribution à la Grande Déesse du culte du Temple 1 de *Kathari*²³⁷. Il est également difficile de définir l'acte de dévotion à l'origine de la dédicace (offrande de cheveux ? ou d'un gâteau de genièvre ?), et il est impossible de démontrer que Tamassos, que le premier éditeur voulait lire à la fin du document, est mentionné²³⁸.

De ces quelques documents phéniciens archaïques on ne peut donc tirer, en définitive, que très peu de données historiques. L'épigraphie phénicienne du royaume de Kition devient plus généreuse à l'époque classique : elle a livré des documents à usage administratif et de nombreuses épitaphes permettant, entre autres, de connaître

²³⁰ Nicolaou 1976, 113-114 n° 7.

²³¹ Nicolaou 1976, 108-111 n° 4 ; Caubet 1986, 163-166 ; Yon 1992b.

²³² Nicolaou 1976, 114-115 n° 9 ; Caubet 1986, 162-163.

²³³ Nicolaou 1976, 111-113 n° 5 ; Caubet 1986, 166.

²³⁴ Nicolaou 1976, 114 n° 8 ; Caubet 1986, 161.

²³⁵ Dupont-Sommer 1972.

²³⁶ Liverani 1975, 38-39.

²³⁷ Mais sur cette question v. *Kition VI*, I, 108-109.

²³⁸ Dupont-Sommer 1972, 291.

quelques noms de métier ou de fonctions sociales²³⁹ ; des inscriptions royales qui laissent établir, avec l'appui du monnayage, une succession de rois couvrant une bonne partie de la période classique²⁴⁰ ; elle a livré, aussi, les archives du palais d'Idalion, dont la publication est en préparation²⁴¹.

En plus du phénicien, à Kition à l'époque archaïque on parlait sans doute le grec, qu'on écrivait en écriture chypro-syllabique (I A 11), et aussi, peut-être, l'éteo-chypriote (I A 10), même si cela reste sujet à caution²⁴².

On retrouve à Kition, en conclusion, la même situation de plurilinguisme qui caractérise la majorité des royaumes chypriotes, mais ici le rapport entre l'emploi du grec et l'emploi du phénicien est inversé : le phénicien recouvre le rôle de langue officielle et majoritaire, alors que le grec, pratiqué sans doute aussi au niveau de la classe dirigeante pour communiquer avec les autres royaumes de l'île, n'est que rarement écrit, et plus facilement dans des zones d'acquisition récente (Idalion)²⁴³.

Le nom du souverain de Qarthadasht dans les prismes d'Assarhaddon et d'Assurbanipal, Damusi/u, est pourtant interprété, normalement, comme un nom grec, Δάμασος ou Δάμυσος²⁴⁴. Gênés par le fait de retrouver un Grec à la tête d'un royaume phénicien, peut-être même identifiable avec la colonie de Tyr Kition, E. Gjerstad et E. Lipiński ont proposé des interprétations alternatives, qui mettent en jeu une étymologie sémitique : E. Gjerstad a proposé de lire dans le nom une référence à Tammuz/Dumuzi, c'est-à-dire Adonis²⁴⁵ ; E. Lipiński y voit un nom phénicien, non attesté, *D^cM^oŠ, « Damu a donné »²⁴⁶. Aucune des deux solutions n'est pleinement satisfaisante, mais l'interprétation par le grec se heurte également à des difficultés²⁴⁷. Si d'ailleurs on ne peut pas exclure de manière définitive que, dans le contexte spécifique de la Kition archaïque (sur laquelle on est très peu renseigné), un Grec ait pu être à un moment donné à la tête du royaume, jamais par la suite on ne rencontre de roi, ou même de personnage éminent à Kition, qui ne porte pas de nom phénicien. Sur le nom du roi de Qarthadasht dans les prismes assyriens on est donc forcé à rester dans l'incertitude.

²³⁹ Sur cela v. Szynger 1985b.

²⁴⁰ V. *Kition-Bamboula V*, 169-170.

²⁴¹ Sur ces archives v. Szynger 2004.

²⁴² Dans Egetmeyer *WIKS*, 302 l'inscription sous le pied de la cruche *Red Slip* de la collection Cesnola (*ICS*² 258, I A 10) est considérée comme un document dont l'appartenance au corpus des textes éteo-chypriotes est « sicher oder sehr wahrscheinlich ». L'inscription chypro-syllabique sur un tesson découvert à *Kathari* (I A 9 : la seule inscription chypro-syllabique archaïque de Kition qui ait été trouvée dans une fouille régulière) n'est pas éteo-chypriote, mais plutôt incompréhensible.

²⁴³ Sur la dédicace bilingue du prince Baalrôm à Idalion (*CIS* I 89 / *ICS*² 220) v. Consani 1988, 44-45. En général, sur le plurilinguisme de la Kition classique, v. Yon 2006b, 42-48.

²⁴⁴ Saporetti 1976, 86 n. 30.

²⁴⁵ *SCE* IV 2, 450 n. 9.

²⁴⁶ Lipiński 1992, 61-62.

²⁴⁷ Le nom Δάμασος semble correspondre mieux, dans le prisme, au nom du roi de Kourion, Damasus. Δάμυσος en revanche n'est attesté, en grec, que comme nom d'un des Géants (v. Photios, *Bibliothèque* 152).

Territoire du royaume

Comme on l'a dit, le territoire qu'on peut attribuer au royaume de Kition à l'époque archaïque est très peu étendu : si l'on fait référence au témoignage des terres cuites, les productions de style kitien ne sont guère diffusées à l'extérieur de la capitale²⁴⁸.

A l'est, le royaume de Kition touchait peut-être Pyla, point d'accès privilégié à la Mesaoria, où R.H. Lang découvrit, en 1868, un sanctuaire riche en sculptures²⁴⁹. Bien que le culte documenté soit caractéristique des royaumes de Salamine et d'Idalion plus que du royaume de Kition, la dédicace à Resheph-Shed, découverte près de Pyla (au lieu-dit *Palaiokastro*), avec la tête sculptée de Bès qui l'accompagnait (I C 23), semble tout de même indiquer que l'emprise phénicienne arrivait jusqu'à ce lieu sans doute de frontière²⁵⁰.

A l'ouest la limite avec le royaume d'Amathonte se situait, on l'a vu²⁵¹, entre Maroni et le fleuve Xeropotamos, mais les données sont insuffisantes pour qu'on puisse avoir davantage de précisions ; par rapport au royaume d'Idalion, les confins passaient peut-être près du mont Stavrovouni, si l'on a bien raison d'inclure ce dernier dans le territoire de Kition et non d'Amathonte²⁵². Au nord, la frontière avec Idalion et Salamine est impossible à retracer, mais elle devait être assez proche des limites actuelles de la ville moderne.

Ainsi sommairement esquissé, le territoire de Kition semble s'organiser essentiellement autour de la capitale, sans qu'aucun réseau de sites secondaires ou d'installations culturelles extra-urbaines ne puisse être détecté. Dans cette anomalie on peut peut-être voir une conséquence de la naissance tardive du royaume : Kition se serait trouvé, au moment de la conquête de l'autonomie par rapport à Tyr, au début du VII^e s., déjà prise entre Amathonte, Idalion et Salamine, sans possibilités d'expansion sinon par la voie d'agression – voie qui ne se concrétise qu'au V^e s., par l'annexion d'Idalion²⁵³.

Royaume de Kourion

Kourion figure parmi les dix royaumes chypriotes nommés dans les prismes assyriens (I D 8 et 11) : il apparaît en sixième position dans la liste, et l'interprétation du toponyme (Kurī) aussi bien que du nom du roi (Damasu, transcrivant le grec Δάμασος²⁵⁴) ne pose aucune difficulté.

²⁴⁸ Fourrier 2007b, 53-61, 115-116.

²⁴⁹ Masson 1966a, 11-21 (Kyriaka II) ; Caubet 1976.

²⁵⁰ Fourrier 2007b, 60-61.

²⁵¹ Ci-dessus, p. 82.

²⁵² À ce propos v. Masson – Hermary 1992, 25-26, et ci-dessus, p. 82.

²⁵³ Fourrier 2007b, 116.

²⁵⁴ Saporetti 1976, 86 n 28 ; Lipiński 1991, 61 ; Masson 1992b, 28 ; *PNA 1 II*, s. v. « Damasu ». Pour les attestations du nom Δάμασος : Osborne – Byrne *LGPN II*, s. v. ; Fraser – Matthews *LGPN IIIA*, s. v. (= Hdt. VI 127. 1) ; Fraser – Matthews *LGPN IV*, s. v. ; Corsten *et alii LGPN VA*, s. v.

Le site de la ville archaïque et classique, toujours inconnu, se trouve sans doute à proximité du village moderne d'Episkopi, peut-être sur l'acropole²⁵⁵, où s'est développé le centre d'époque hellénistique et romaine, et certainement pas loin de la nécropole de l'Âge du Fer de *Kaloriziki*, située au sud-est de l'acropole et de l'église d'Agios Ermogenis. À l'exception des découvertes des nécropoles, et de quelques trouvailles sporadiques sur l'acropole, seul le sanctuaire d'Apollon Hylatês, qui se trouve 2 km plus à l'ouest et qui a été en usage dès le CG III jusqu'à l'époque romaine, renseigne donc, en l'état actuel de la documentation, la période d'existence du royaume de Kourion.

Les rois de Kourion, leurs « trésors » et leur peuple

Kourion, comme beaucoup des sites chypriotes majeurs de l'Âge du Fer, connaît une phase de bouleversement au cours du XI^e s.²⁵⁶ : de la colline de *Bamboula*, aux limites orientales du village d'Episkopi, où était situé l'habitat du Bronze Récent, la ville se déplace alors probablement sur l'acropole, et la nouvelle nécropole de *Kaloriziki* – *Mersinouthkia* est établie dans la plaine en dessous.

De la tombe la plus ancienne de cette nécropole proviendrait un objet qui a longtemps fourni appui aux partisans de la chronologie haute de la naissance des royaumes chypriotes : le célèbre sceptre en or, surmonté d'un globe en émail cloisonné et de deux faucons, conservé au Cyprus Museum de Nicosie. Découvert par des pilliers, au début du XX^e siècle, avec un riche lot de bronzes dans les environs de l'église d'Agios Ermogenis, il fut étudié et restitué à son contexte présumé d'origine par G. McFadden, qui put interviewer le dernier survivant des pilliers, et localiser la tombe où le sceptre aurait été découvert dans le nord de la nécropole de *Kaloriziki*²⁵⁷. La tombe (T. 40) montrait en effet des signes de pillage partiel ; la reconstitution de G. McFadden a été acceptée à l'unanimité, et ainsi le sceptre, grâce au dépôt funéraire céramique retrouvé en place, a été daté de la période CR IIIB, c'est-à-dire vers le milieu du XI^e s. Signe évident de royauté, le sceptre de Kourion a été donc considéré comme le premier témoignage de l'existence à Chypre, dès l'arrivée des Mycéniens, d'un système de royauté fondé sur l'autorité du *basileus*, détenteur du sceptre exactement comme Agamemnon dans *Illiade*²⁵⁸.

Toutefois, il est très difficile d'utiliser ce document, exceptionnel de plusieurs points de vue, comme point d'ancrage chronologique. Tout d'abord, malgré les efforts de G. McFadden, le sceptre reste dépourvu de contexte de provenance sûr, puisque la reconstitution de la découverte se fonde exclusivement sur les souvenirs, évoqués plusieurs décennies après l'événement, d'un des pilliers. Quant à l'objet lui-même, il est impossible de le dater sur des critères de style, car il s'agit d'une pièce exceptionnelle, sans aucun parallèle : on a essayé de le situer au VII^e s., tout comme à l'époque

²⁵⁵ Les vestiges les plus anciens mis au jour sur l'acropole datent du début de l'époque hellénistique ; toutefois, une importante inscription du début du Ve s., réemployée dans un mur plus tardif (v. ci-dessous), ainsi que deux chapiteaux hathoriques fragmentaires de la fin de l'époque archaïque (v. Hermary 1998), indiquent que des structures archaïques et classiques existaient quelque part à proximité : Fourrier 2007b, 71 n. 2.

²⁵⁶ Iacovou 1994, 158-159 ; Steel 1996.

²⁵⁷ McFadden 1954.

²⁵⁸ Kourou 1994, avec références.

byzantine ; d'en faire une œuvre d'art chypriote, ou bien importée²⁵⁹. Il n'y a donc aucune possibilité concrète de démontrer, par ce moyen, la naissance précoce du royaume de Kourion, et sa descendance directe de la royauté mycénienne.

Mis à part le cas du sceptre, un autre « trésor » à l'histoire controversée tire apparemment son origine des nécropoles de l'Âge du Fer de Kourion et peut être mis en relation avec l'histoire du royaume : il s'agit du fameux « trésor de Kourion » de Cesnola. O. Masson a bien éclairé²⁶⁰ la formation et l'origine de cet ensemble d'objets précieux, dont plusieurs inscrits, rassemblés par L. Palma di Cesnola en 1875, et dits provenir d'un seul et même endroit, un souterrain à quatre chambres sous-jacent à un temple sur l'acropole. En réalité, les découvertes de Cesnola ont été effectuées dans les nécropoles, et plus précisément dans un certain nombre de tombes très riches situées aux alentours de l'église d'Agios Ermogenis.

Même si, comme dans le cas du sceptre, on a donc perdu tout contexte de découverte précis, les objets inscrits du « trésor de Kourion » (I A 12-16) ne sont pas pour autant moins intéressants. Ils sont datables en général, grâce des critères de style (parfois avec beaucoup d'incertitude, v. I A 16), de la fin du VIII^e jusqu'au VI^e s., donc de la période archaïque. Il s'agit d'objets précieux, en or et en argent, et de grande qualité artistique : tous, à l'exception des bracelets d'Etewandros (I A 16), sont des exemplaires de cette catégorie de récipients, appelés parfois coupes « chypro-phéniciennes »²⁶¹, qui constituent une production typique de l'artisanat phénicien de Chypre et du Levant en général, et qui sont, au Proche-Orient aussi bien qu'en Grèce, tout au cours de l'époque archaïque, des biens de prestige, destinés à circuler comme dons d'élite (surtout au Proche-Orient, en Assyrie²⁶², ou en Étrurie), ou à être déposés en qualité d'offrandes dans des sanctuaires (surtout en Grèce)²⁶³. De nombreuses coupes de ce genre, anépigraphes, ont été découvertes à Chypre, à Idalion²⁶⁴, Amathonte²⁶⁵, Salamine²⁶⁶, Tamassos²⁶⁷ et Paphos²⁶⁸, ainsi qu'à Kourion²⁶⁹, toujours (sauf pour deux coupes d'Idalion, et à l'exclusion bien sûr des coupes dont les circonstances de découverte sont inconnues) dans des contextes funéraires, et souvent associées à des sépultures très riches, parfois « royales ». Les coupes inscrites du « trésor de Kourion », malgré les incertitudes sur leur contexte de découverte précis, entrent sans doute dans ce même schéma : elles ont appartenu à des membres de l'élite locale, des aristocrates, si, comme les témoignages de l'époque de la découverte semblent le confirmer, les tombes dans lesquelles elles ont été découvertes frappaient Cesnola et ses fouilleurs pour la richesse

²⁵⁹ Goring 1995.

²⁶⁰ Masson 1984a, 1984b, 1984c.

²⁶¹ Sur les question d'appellation v. Markoe 1985, 1-4 (qui restreint l'emploi du terme *Cypro-Phoenician* aux exemplaires découverts à Chypre).

²⁶² Sur les célèbres *Nimrud bowls* v. en général Barnett 1974 ; leur étude systématique fait l'objet d'un projet en cours au British Museum, sous la direction de J. Curtis (http://www.britishmuseum.org/research/research_projects/the_nimrud_bowls.aspx).

²⁶³ Sur les différents contextes de découverte v. Markoe 1985, 75-86.

²⁶⁴ *Ibid.*, Cy 1, Cy 2, Cy 3.

²⁶⁵ *Ibid.*, Cy4, Cy18.

²⁶⁶ *Ibid.*, Cy 5, Cy20.

²⁶⁷ *Ibid.*, Cy15.

²⁶⁸ *Ibid.*, Cy21. De la région de Paphos provient également la coupe inscrite d'Armou (I A 42).

²⁶⁹ Markoe 1985, Cy7, Cy9, Cy10, Cy12.

de leurs dépôts funéraires²⁷⁰. Dans un cas, le propriétaire de la coupe a inscrit sur l'objet, à côté de son nom, un titre, βασιληάδας, qui a très probablement une connotation royale, princière (v. I A 14).

Toutefois, les deux seules pièces du « trésor » qui aient sûrement été propriété d'un roi (d'après l'inscription), ont appartenu non pas à des rois kouriens, mais à des Paphiens : la coupe d'Akestōr (I A 12) et les bracelets d'Etewandros (I A 16). Les raisons de leur présence à Kourion sont inconnues, mais T.B. Mitford a avancé à ce propos une hypothèse intéressante²⁷¹ : ces pièces (et peut-être d'autres parmi celles rassemblées par Cesnola) auraient été rapportées à Kourion comme butin de guerre, après le siège de Paphos qui suivit la révolte ionienne, et la défaite de la coalition chypriote et ionienne contre les Perses (498). D'après Hérodote (V 113 : II A 4), les Kouriens, avec une partie des gens de Salamine, seraient passés du côté perse au moment de la bataille. Il est donc envisageable qu'ils aient par la suite participé aux sièges faits par les Perses des royaumes rebelles, et notamment au siège de Paphos, qui pour Kourion était un voisin puissant. La coupe d'Akestōr, inscrite par le roi de Paphos au VII^e s., aurait reçu à ce moment sa seconde inscription par son nouveau propriétaire, Timykretēs (v. I A 12).

Mais si la coupe d'Akestōr et les bracelets d'Etewandros ont rejoint Kourion comme butin, et la perte du contexte de découverte nous empêche d'en savoir plus sur celui (ou ceux) qui les aurait récupérés, que penser des autres objets inscrits qui, très probablement, ont dû appartenir à de riches aristocrates, peut-être à des princes (I A 14), ou même à des rois (I A 13) ? Sont-ils également arrivés à Kourion après 498 ? Ou peut-on les considérer comme témoignage de la richesse des élites locales à l'époque archaïque ? Si, en ce qui concerne la coupe de la « Kypromedousa » (I A 13), on a proposé, avec des arguments différents, d'y voir un objet de provenance paphienne²⁷², on suppose en revanche que la coupe du « prince » Diweithemis (I A 14) et la coupe d'Epiorwos (I A 15) ont été inscrites à Kourion, mais cela moins en raison d'indices positifs que par manque de preuves du contraire.

Le « trésor de Kourion », en conclusion, peut difficilement être utilisé pour l'étude de la royauté kourienne : les incertitudes sur la provenance originelle des objets, que seul le contexte de découverte aurait permis de dissiper, empêchent d'en tirer des renseignements historiques qui ne portent pas sur les rois de Paphos explicitement mentionnés, Akestōr et Etewandros. Le βασιληάδας Diweithemis, ainsi que le riche Epiorwos, ne peuvent donc être mis en rapport sûr avec aucun des deux royaumes.

D'autres sources, plus tardives, contribuent toutefois à éclairer la structure du royaume de Kourion. Hérodote, dans le texte mentionné ci-dessus, où il est question du passage des Kouriens du côté des Perses lors de la bataille de Salamine de Chypre (V 113 : II A 4), donne le nom de leur roi, Stēsēnōr, qu'il qualifie de τύραννος²⁷³.

Quelques années après, un roi inconnu dont le nom se terminait par -κ]ρέτης, fils d'un Στα[σι... (qui ne semble pas avoir été, quant à lui, roi), inscrit sur un bloc de calcaire

²⁷⁰ V. les extraits des lettres de Cesnola et des témoignages des ses ouvriers cités dans Masson 1984a, 83, 1984b et 1984c.

²⁷¹ Mitford 1963, 29 ; Mitford *IK*, 9-10, 376.

²⁷² Mitford *IK*, 376 ; Hermary 2000a, 75.

²⁷³ A ce propos, v. Lévy 1993.

un texte²⁷⁴ qui nous est parvenu incomplet, mais où l'on retrouve des éléments typiques des inscriptions royales chypriotes, à côté d'autres tout à fait uniques. L'inscription, découverte fortuitement sur l'acropole, était réemployée dans une structure d'époque hellénistique ou romaine ; on ignore donc sa fonction et son emplacement originels. Les signes, soigneusement gravés, étaient remplis de plomb, ce qui constitue une caractéristique commune à plusieurs inscriptions royales chypriotes, mais apparemment non exclusive de celles-ci²⁷⁵. Ce qui fait le caractère exceptionnel de ce document, c'est la disposition stoichédon des signes, pour laquelle cette inscription constitue le seul exemple connu en syllabaire ; grâce à cet élément, dans lequel on peut envisager une influence athénienne, et à la paléographie du syllabaire²⁷⁶, une datation dans la première moitié du V^e s. paraît, sinon assurée, du moins raisonnable.

Dans cette inscription, ...-kretēs, roi de Kourion (dans la forme épichorique Κωρίω), en se proclamant fils de Στα[σι- ..., utilise le terme ἱνις qui, comme l'a démontré O. Masson²⁷⁷, est employé dans le sud-ouest de Chypre pour indiquer les fils de gens de haut rang, normalement des princes. Cette inscription enregistrée sur pierre (ou pour mieux dire rappelle, ou célèbre : il ne s'agit sans doute pas d'un texte officiel) l'émission d'une sentence (ἐθεμί[σατω] de θεμίζω, ou ἐθεμι[στεύσατο] de θεμιστεύω, sont également possibles) par le roi ...-kretēs sur des affaires qui concernent le peuple (δαμοτέρων). Comme l'a fait observer A.C. Cassio²⁷⁸, la terminologie de cette inscription, fortement liée au vocabulaire mycénien (ce qui n'étonne pas pour Chypre), évoque la notion de θέμις et des θέμιστες, les sentences rendues par les rois chez Homère et chez Hésiode²⁷⁹, et un passage des *Phénomènes* d'Aratos (v. 105-107), où, dans la description de l'âge d'or, la Justice, Δίκη, résidant sur terre parmi les hommes, émet des sentences (θέμιστας) pour le peuple (δημοτέρας). L'adjectif δαμότερο²⁸⁰, rare et poétique en grec, évoque par opposition le mycénien φανάκτηρος. Tout concourt donc à situer la sentence de ...-kretēs dans la sphère de la juridiction royale, inspirée des dieux²⁸¹, sur les affaires qui concernent le peuple, le δάμος.

L'objet précis de la sentence du roi de Kourion nous est inconnu, puisqu'il était indiqué au début de la troisième ligne, tombé en lacune ; la proposition, par T.B. Mitford, de restaurer le mot ζᾶν (= γῆν, terre), ne s'appuie sur rien de concret, et ne peut donc pas être retenue. Si donc on n'a pas, dans cette inscription, le témoignage de l'attribution par le roi de Kourion d'un lot de terre aux représentants du peuple, et on ne peut pas y

²⁷⁴ *Editio princeps* : Karageorghis – Mitford 1964, V. aussi Mitford *IK*, 377-382 n° 218 ; Gallavotti 1977 ; *ICS*² 180b ; Egetmeyer 2010, 670 n° 7.

²⁷⁵ Karageorghis – Mitford 1964, 71-72. V. aussi ci-dessous, I A 36 et 38. 1.

²⁷⁶ Examinée en détail dans Mitford – Karageorghis 1964, 69-71 et dans Mitford *IK*, 379.

²⁷⁷ Masson 1975.

²⁷⁸ Lors de sa communication « Scrittura e potere nell'antichità : il caso di Creta e Cipro », présentée au colloque « Arte – Potere. Forme artistiche, istituzioni, paradigmi interpretativi » (Pise, École Normale Supérieure, 25-27 novembre 2010), dont les actes sont en cours de publication. Je remercie C. Ampolo pour avoir attiré mon attention sur cette communication, et A.C. Cassio pour avoir bien voulu discuter par mail avec moi de ces questions, et pour m'avoir transmis le texte de sa conférence.

²⁷⁹ *Il.* XVI 387, *Hes. Op.* 221, *Th.* 85. V. aussi Karageorghis – Mitford 1964, 74 ; Chantraine 1999, s. v.

²⁸⁰ Karageorghis – Mitford 1964, 74-75 considèrent δαμοτέρων non pas comme un adjectif, mais comme un substantif, indiquant les « representatives of the δάμος », qu'ils traduisent par la notion de γεροσύνα : tout cela est extrêmement spéculatif.

²⁸¹ On souligne que θέμις et ses dérivés peuvent recouvrir la notion d'oracle : « l'ensemble des dérivés de θέμις s'organise autour de la notion de règle établie, loi établie par les dieux, etc. ; les emplois relatifs aux oracles en dérivent, mais sont secondaires » (Chantraine 1999, s. v.).

retrouver « [a] good evidence for the survival of a constitutional monarchy derived [...] from the Homeric age [...] comparable to that of Idalium »²⁸², l'emploi d'une terminologie archaïque, liée à la notion de juridiction royale, inspirée par les dieux, constitue en revanche un indice de l'idéologie qui sous-tend à l'exercice de la justice dans le royaume – une justice inspirée des dieux, dont le roi constitue la voix pour son peuple.

Comme l'a observé A.C. Cassio, le roi et le peuple apparaissent, dans les inscriptions chypriotes d'époque classique, comme des éléments complémentaires, et cela sans distinctions ethniques apparentes entre les différents royaumes : ainsi la formule βασιλεὺς Στασίκυπρος κὰς ἅ πτόλις Ἰδαλιῆες dans la tablette d'Idalion (*ICS² 217*), correspond assez bien à MLK MLKYTN WKL ῾M KTY dans le trophée de Milkyaton (*Kition-Bamboula V*, n° 1144)²⁸³. Peut-on envisager qu'une dualité de cette sorte, roi/peuple, ait joué un certain rôle aussi à Kourion ? Cette inscription ne suffit pas à le démontrer ; mais en mentionnant, d'un côté, un βασιλεὺς Κωρίω (qui prend soin de se présenter comme ἴνις Στα[σι- ...]), et de l'autre côté des affaires δαμοτέρων, elle permet au moins de mettre en lumière l'existence, à Kourion, de cette dualité.

Monnayage

Le monnayage du royaume de Kourion constitue une découverte récente : il revient à J.H. Kagan d'avoir démontré, il y a quelques années, que des séries monétaires attribuées autrefois à Golgoi ou à Soloi sont en réalité kouriennes²⁸⁴.

Les premières émissions, avec le type de la tête de lion sur le droit et un carré incisé au revers, semblent être antérieures à la fin du VI^e s.²⁸⁵ Par la suite, le monnayage de Kourion se montre toujours fidèle au type de la tête de lion sur le droit²⁸⁶, mais il montre en revanche une étonnante variété de motifs au revers : aux premières émissions, au carré incisé, font suite des séries à tête de taureau, poulpe, arrière-train de lion, taureau debout, croix-*ankh*.

Si le type du lion, qui domine sur le droit, s'explique assez bien en tant que symbole du pouvoir royal²⁸⁷, les différents motifs du revers demeurent énigmatiques. En étudiant les premières émissions, J. Kagan a observé que Kourion, à la différence de tous les autres royaumes chypriotes à l'exception de Salamine, semble avoir continué à frapper monnaie sans interruption pendant les vingt premières années du V^e s. Cela serait à mettre en relation avec le passage de ces deux royaumes du côté des Perses lors de la bataille de Salamine : épargnés du siège perse, Salamine et Kourion auraient continué à émettre les mêmes séries monétaires, alors que les autres royaumes de l'île auraient souffert d'une période d'interruption, ou de changements radicaux²⁸⁸. Ces premières

²⁸² Karageorghis – Mitford 1964, 75-76.

²⁸³ V. ce qu'a écrit, à propos du trophée de Milkyaton, Yon 2006b, 44 : « Le fait que le roi associe à sa victoire " le peuple de Kition " est loin d'être un trait phénicien habituel ». V. aussi ci-dessus, p. 175-177.

²⁸⁴ Kagan 1999.

²⁸⁵ Kagan 1994, 32-34 ; Kagan 1999, 36.

²⁸⁶ À l'exception d'une série où le lion est en entier : Kagan 1999, 42 n° 7.

²⁸⁷ Hermary 2006, 118-119.

²⁸⁸ Kagan 1994, 43-48 : les émissions attribuées à Kourion en 1999 sont ici indiquées comme Uncertain A, B et C ; Kagan 1999, 38.

émissions de Kourion portent inscrits, parfois, les signes *pa* (pour *pa-si-le-wo-se*) et la première syllabe du nom du roi²⁸⁹.

Les émissions suivantes, à partir d'une série avec le type d'un poulpe au revers, qui daterait du début de la troisième décennie du Ve s., ne présentent plus l'abréviation *pa*, mais seulement le premier signe d'un nom propre (*Mo-*, *Ka-*)²⁹⁰, et, par la suite, le signe *ko-*, abréviation de l'ethnique (dans sa forme épichorique avec *o* attestée par l'inscription de l'acropole)²⁹¹. En s'appuyant sur ces éléments, J.H. Kagan a proposé de voir une évolution de la royauté kourienne dans un sens démocratique : la disparition du signe *pa*, sur des émissions datant de peu après 480, serait à mettre en relation avec l'expédition de 478 de Pausanias dans l'île, et l'apparition de l'ethnique au lieu du nom du roi sur les émissions suivantes serait, comme à Idalion, un indice de l'ambiance politique « démocratique » née dans l'île en conséquence des activités athéniennes entre 478 et 450.

Certaines de ces observations peuvent être acceptées : il ne faut sans doute pas sous-estimer la portée de l'interventionnisme grec à Chypre dans le deuxième quart du Ve s., et il se peut bien que l'apparition de l'ethnique sur certaines émissions monétaires chypriotes de cette époque (Idalion, Kourion, Marion) soit à attribuer à l'émulation des monnayages des cités grecques contemporaines²⁹². Mais les ethniques qui apparaissent sur les monnaies chypriotes, à la différence des ethniques des monnaies grecques, ne doivent pas être interprétés comme des génitifs pluriels, se référant aux habitants du royaume, mais, comme l'a démontré O. Masson, des nominatifs singulier, se référant au nom de la monnaie²⁹³ ; une même conception de la fonction de l'ethnique, indiquant non pas le rapport du roi avec les habitants, mais avec le territoire et la capitale de son royaume, apparaît dans certaines formulations royales²⁹⁴. Ainsi, il n'y a rien de « démocratique » dans l'usage de l'ethnique *ko* (à restituer comme * *Κωριεύς*) sur le monnayage kourien. De la même manière, on ne donnera pas trop d'importance à l'absence du signe *pa* accompagnant le nom du roi sur certaines séries, car cela n'a rien d'extraordinaire, mais est attesté sur les émissions de plusieurs royaumes chypriotes, à différentes périodes²⁹⁵.

Les nécropoles et les sanctuaires

Puisque l'habitat et le palais de l'époque archaïque sont encore inconnus, tous les documents nous renseignant spécifiquement sur cette période proviennent, on l'a vu, des nécropoles (la nécropole de *Kaloriziki – Mersinouthkia*, et, entre celle-ci et l'acropole,

²⁸⁹ Dans les émissions du roi *Ta/Da* (type du carré au revers), Kagan 1994, 34 propose de retrouver un *Da(masos)*, descendant éventuel du roi Damasus des prismes assyriens.

²⁹⁰ Série au type du poulpe : Kagan 1999, 42 n° 4.

²⁹¹ La série la plus ancienne porte au revers le type de l'arrière-train du lion : Kagan 1999, 40-41, 42 n° 5 ; une série plus récente est celle au type du lion entier sur le droit, et du taureau au revers : Kagan 1999, 42 n° 7.

²⁹² Mais le cas de Marion ajoute de la difficulté à cette hypothèse : v. ci-dessous, p. 130.

²⁹³ Masson 1996c. Cf. aussi les statères de Nikoklēs de Paphos, qui portent inscrit, après le nom du roi au génitif, l'adjectif au neutre *πάριον* : on sous-entend *νόμισμα* (Hermay 2006, 113 n. 1).

²⁹⁴ Fourrier 2006, 107-108. V. aussi Destrooper-Georgiades 1995b, 42-45.

²⁹⁵ Hermay 2006, 112.

la nécropole d'*Agios Ermogenis*, à proximité de l'église)²⁹⁶ et du sanctuaire d'Apollon Hylatēs, 2 km. au nord-ouest de l'acropole²⁹⁷. Les nécropoles d'*At Meydan*, à proximité du stade d'époque romaine, et de *Gerakarka*, plus à l'est, connues par des inscriptions rupestres d'interprétation difficile, ne peuvent en revanche entrer dans le tableau, puisque toute précision chronologique nous manque²⁹⁸.

Si on ne connaît presque rien des lieux de découverte des objets composant le « trésor » de Cesnola, on ne peut guère dire plus des seuls autres témoignages archaïques issus des nécropoles : une cruche *Plain White* découverte dans une tombe de *Mersinouthkia* (I A 19) et un bloc sculpté en forme de fenêtre, à inscription bilingue grec (?) – phénicien (I A 17 = I C 25). L'inscription de la cruche, sans doute en grec, est d'interprétation en partie difficile : on n'y reconnaît que deux anthroponymes. La fenêtre à inscription bilingue, une trouvaille fortuite des environs de l'église d'Agios Ermogenis, devait provenir d'une tombe construite de la nécropole à proximité ; les deux textes, fragmentaires, sont difficiles : la partie en chyro-syllabique demeure incompréhensible, alors que la partie phénicienne mentionne, probablement, un personnage de Sidon.

Le sanctuaire d'Apollon Hylatēs, excentré par rapport au site de la ville antique, a été implanté au CG III / CA I (milieu du VIII^e s.)²⁹⁹. Dans les niveaux les plus anciens de l'autel circulaire, au cœur du sanctuaire de l'époque archaïque (« Archaic Precinct »), on a découvert une cruche en fabrique *Red Polished I South Coast*, du Bronze Ancien, qui semble avoir été posée volontairement dans l'autel après avoir été retrouvée, probablement, dans une tombe³⁰⁰ : il s'agit d'une pratique qui a des parallèles ailleurs à Chypre à cette époque, et qui marque la mainmise des capitales des royaumes sur leurs territoires respectifs³⁰¹.

L'identité de la divinité vénérée dans le sanctuaire n'est précisée qu'à partir du V^e s., quand on voit apparaître la première dédicace à Apollon³⁰² ; l'épithète Hylatēs est attesté pour la première fois encore plus tard, pas avant la fin du III^e s.³⁰³ À l'époque archaïque le dieu, auquel on attribuait, avec une formule au génitif, la propriété des objets dédiés, était tout simplement ὁ θεός, le dieu. On date du VI^e s. deux inscriptions de ce genre, l'une sur une œnochoé corinthienne fragmentaire (I A 20), l'autre sur une situle égyptienne en bronze, qui porte aussi une inscription hiéroglyphique (I A 21 = I E 1). À ces deux objets *to teo* il faut ajouter une petite jarre *Black-on-Red* qui, porte, quant

²⁹⁶ Les nécropoles ont été explorées d'abord par Cesnola, ensuite, en 1895, par la mission britannique dirigée par H. B. Walters et, entre 1934 et 1953, par la mission américaine de Philadelphie.

²⁹⁷ Sur les sanctuaires péri-urbains et extra-urbains de Kourion, v. Fourrier 2006a.

²⁹⁸ Mitford *IK*, 20-34 date les 7 inscriptions (3 de *Gerakarka*, 4 de *At Meydan*) du VI^e s., en raison de leur emploi du syllabaire paphien archaïque ; les inscriptions sont sans doute antérieures au IV^e s., quand Kourion semble avoir adopté systématiquement le syllabaire commun au lieu du paphien, et peut-être aussi antérieures à l'inscription de l'acropole, mais il est risqué, sur le témoignage de la paléographie seule, de préciser davantage la chronologie.

²⁹⁹ Le sanctuaire a été fouillé par la mission américaine de Philadelphie et, à partir de 1978, par une nouvelle mission américaine dirigée par D. Buitron-Oliver. En ce qui concerne les découvertes de l'époque archaïque, v. Young – Young 1955 (terres cuites) et Buitron-Oliver 1996.

³⁰⁰ Buitron-Oliver 1996, 3.

³⁰¹ Fourrier 2007b, 73 n. 8 ; Fourrier 2007c, 3.

³⁰² Mitford *IK*, n^o 18 : dédicace sur une statuette de « temple boy » trouvée par Cesnola dans le dépôt votif d'*Agia Anna*, au sud-est du sanctuaire.

³⁰³ Sur cette épiclèse, qu'on a cru dérivée du nom d'une localité proche (Υλν), v. Masson 1997 et surtout Cayla 2005, 232-234.

à elle, une inscription incompréhensible, très probablement étéochypriote (I A 18)³⁰⁴. Ainsi, l'élément étéochypriote semble être attesté, à l'époque archaïque, non seulement à Amathonte, mais aussi sur la côte sud-occidentale de l'île, à Kourion et à Paphos³⁰⁵.

Un deuxième lieu de culte, dont la localisation demeure inconnue, devait être également très important si, comme l'on croit, on peut mettre en relation la légende de fondation de Kourion avec le héros vénéré dans ce sanctuaire, c'est-à-dire Perseutas, avatar de Persée.

Les documents établissant un lien particulier entre Kourion et Persée sont, il est vrai, assez tardifs : deux inscriptions d'époque impériale qualifient la cité de « ville de Persée »³⁰⁶ et « sang de Persée »³⁰⁷. Il est évident qu'il faut mettre en rapport ces mentions avec la tradition, qui remonte à l'époque classique, de l'origine argienne des Kouriens. La source principale, Hérodote (II A 4), est confirmée par Strabon (II A 5), alors qu'Étienne de Byzance atteste une tradition alternative, étimologique et tardive, qui met un héros éponyme Koureus, autrement inconnu, en rapport avec Kinyras (II A 6).

Si la relation entre Kourion et Persée n'apparaît explicitement dans les inscriptions qu'à l'époque impériale, trois dédicaces des IV^e et III^e s. attestent en revanche l'existence d'un culte consacré à une figure héroïque, appelée Perseutas, qui est évidemment une incarnation locale de Persée lui-même³⁰⁸. Si deux de ces dédicaces sont en alphabet, et du début de l'époque hellénistique³⁰⁹, une troisième dédicace en syllabaire, du IV^e s.³¹⁰, situe ce culte à l'époque du royaume, et donne valeur à l'hypothèse que, en l'absence d'un *ktistes* explicitement mentionné par les légendes grecques, c'était effectivement à Perseutas/Persée que les Kouriens attribuaient la fondation de leur ville. Les trois dédicaces ont été découvertes par L. Palma di Cesnola « à Kourion », sans autre spécification ; il est bien possible que le sanctuaire de Perseutas fût donc situé sur l'acropole, et que, comme toute la ville d'époque archaïque et classique, on n'en ait toujours pas découvert la localisation précise – à moins qu'il n'ait été effacé par la ville d'époque hellénistique et romaine.

L'adoption par les Kouriens de Persée en tant que fondateur n'a rien d'étonnant si l'on songe au fait que Persée, comme on l'a vu, constitue l'un des héros royaux chypriotes par excellence. Il apparaît dans un témoignage isolé de Nonnos comme fondateur de Salamine (II A 35), et c'est à lui que fait sans doute allusion Nikokreōn de Salamine lorsque, dans une inscription d'Argos, il se proclame argien³¹¹ ; Persée est également présent, on l'a vu, dans la plastique idalienne³¹², et il joue peut-être un certain

³⁰⁴ Egetmeyer 2009, 72.

³⁰⁵ Pour Paphos v. ci-dessous, p. 143.

³⁰⁶ Mitford *IK*, n^o 89, II^e-III^e s. apr. J.-C. : érection d'une statue du proconsul Priscus Publicola par la « cité de Persée », πόλις Περσῆος.

³⁰⁷ Mitford *IK*, n^o 104, II^e s. apr. J.-C. : hymne en l'honneur d'Antinoos ; à la l. 13 Kourion est définie « sang de Persée », αἷμα Περσέως.

³⁰⁸ Sur Perseutas v. Cayla 2005, 230-231, qui y lit une épiclèse d'Apollon en tant que « divinité qui préside au culte du fondateur Persée ».

³⁰⁹ Mitford *IK*, n^o 65 et 66 : deux dédicaces d'un même personnage, Dēmocharēs, datant du début du III^e s. Les deux pierres, vues par Cesnola, sont perdues.

³¹⁰ Mitford *IK*, n^o 25 : *ICS*² 181 ; Egetmeyer 2010, 670 n^o 8.

³¹¹ *IG* IV 583 : Fourrier 2007c, 4. V. aussi Christodoulou 2009, 246-250, qui propose une lecture différente.

³¹² V. ci-dessus, p. 89.

rôle aussi pour les Amathousiens lorsqu'on les identifie à des Ethiopiens, proches des Perses³¹³.

Doit-on voir un lien entre la descendance de Persée proclamée par les Kouriens et leur passage du côté des Perses lors de la bataille de Salamine de Chypre ? Il n'est pas impossible que cette parenté mythique ait été évoquée à ce moment. Mais toute information nous manque sur l'origine du culte de Perseutas, qui pourrait être aussi plus ancien, et dater de bien avant l'entrée de Chypre dans l'empire perse. Toutefois, en l'état actuel des connaissances, la tentation de voir dans la légende de fondation de Kourion un affichage à la fois identitaire et politique, visant à rapprocher le royaume des Perses, est très forte. Kourion n'est plus mentionnée par les sources après la révolte ionienne, jusqu'à l'époque d'Alexandre ; qu'elle ait su profiter de son alliance avec les Perses tout de suite après la révolte, c'est ce que le trésor de Cesnola semblerait indiquer. Mais on n'en sait, malheureusement, rien de plus.

Territoire du royaume

Le tableau de diffusion des terres cuites de style kourien permet de présenter quelques hypothèses sur l'extension du territoire du royaume³¹⁴.

En général, Kourion semble avoir dominé, à l'époque archaïque, une région peu étendue, serrée entre Amathonte, à l'est, et Paphos à l'ouest. La limite avec Amathonte se situait, comme on l'a vu³¹⁵, à l'ouest de Limassol, le long de la vallée du Garyllis ou peut-être du Kouris, encore plus près de Kourion. La plaine d'Akrotiri était toutefois sans doute en territoire kourien.

À l'ouest, on n'a quasiment aucun élément pour situer sur la côte la frontière avec Paphos, si l'on excepte les découvertes d'Anogyra, sur les collines, non loin de Rantidi, où l'on aurait retrouvé des productions de style kourien³¹⁶. Toutefois, la découverte de terres cuites de style paphien très à l'est, au nord du Kouris Dam, à Saittas-*Leivadia*, suggère que l'emprise de Paphos s'étendait sur un vaste arrière-pays, et que le territoire de Kourion n'allait pas au delà des premiers contreforts du Troodos, le sanctuaire extra-urbain d'Agios Therapon-*Silithkia* étant très probablement proche de la frontière³¹⁷.

Royaume de Lapéthos

Le royaume de Lapéthos est fort mal connu. Non mentionné par les prismes assyriens, il a dû se former tard à l'époque archaïque³¹⁸ : le premier témoignage de son

³¹³ Petit 1998 ; v. ci-dessus, p. 80-81. On peut aussi rappeler que, d'après une interprétation possible, le roi de Chypre Dmētōr Iasidēs, mentionné dans un passage de l'*Odyssée* et inconnu par ailleurs, était d'origine argienne : v. II B 19.

³¹⁴ Fourrier 2007b, 75-76.

³¹⁵ Ci-dessus, p. 83.

³¹⁶ Fourrier 2006a, 17 ; Fourrier 2007b, 75.

³¹⁷ Fourrier 2006a ; Fourrier 2007b, 76, 82.

³¹⁸ Iacovou 2002a, 83 met en relation la naissance du royaume de Lapéthos avec la période de contrôle assyrien, et le développement conséquent des sites côtiers destinés au commerce avec l'empire, au

existence est constitué par les émissions monétaires du roi Démonikos, qu'on date du début du V^e s., mais des séries anépigraphes, datables de la fin du VI^e s., sont aussi certainement attribuables à Lapéthos³¹⁹.

Le site de la ville antique se trouve à proximité du village moderne de Lapithos, au lieu-dit *Lambousa*. Aucune fouille systématique d'une certaine ampleur n'y a jamais été effectuée³²⁰ : à l'exception de quelques explorations au XIX^e s., on peut mentionner une fouille de J.L. Myres et M. Markides en 1913³²¹, et les fouilles de la mission suédoise dans les nécropoles en 1927-1928³²². Aucun document inscrit, ni syllabique ni phénicien, n'est issu de ces travaux.

En revanche, on connaît par des découvertes du XIX^e s. un important sanctuaire, situé à Larnaka-tis-Lapithou, 6 km. environ au sud-est de Lapéthos, qui devait sans doute dépendre de la capitale, bien qu'il en fût séparé par la chaîne montagneuse de Kyrénia³²³. Des inscriptions phéniciennes et grecques des IV^e et III^e s., trouvées dans le sanctuaire, documentent le culte d'un Poséidon Narnakios, dont l'épithète est évidemment tiré d'un toponyme local, qui a survécu dans le nom du village moderne après avoir été rapproché du plus courant Larnax/Larnaka³²⁴. En plus de Poséidon, que les inscriptions phéniciennes identifient à Melqart³²⁵, d'autres divinités étaient vénérées à proximité : Athéna/Anat, d'après une inscription bilingue gravée sur une roche au lieu-dit *Lacharopetra*, restée *in situ*³²⁶ ; Astarté, Osiris, et « les dieux de Byblos qui sont à Lapéthos », d'après une longue inscription découverte en 1937³²⁷.

Monnayage

Le royaume de Lapéthos est totalement absent des textes historiques grecs nous renseignant sur Chypre à l'époque classique, si l'on fait abstraction de trois passages de Diodore (XIX 59. 1, 62. 6, 79. 4), où l'on apprend que le dernier roi de Lapéthos Praxippos, se montrant fidèle à Antigone le Borgne, provoqua d'abord le siège de la ville par Séleucos, et il se fit ensuite arrêter par Ptolémée, déterminant la chute du royaume dans les mains des Lagides en 313/312.

détriment des villes de l'intérieur des terres : mais il se peut bien que ce phénomène, déclenché à l'époque assyrienne, n'ait pas donné de résultats immédiats en termes politiques, et cela autant dans le cas de Lapéthos, que de Marion.

³¹⁹ Destrooper-Georgiades 1984, 144-148. Une monnaie de la Bibliothèque Nationale, au type de la tête d'Athéna coiffée d'un casque attique sur le droit, et d'un casque corinthien sur le revers, du début du V^e s., porte un inscription phénicienne impossible à déchiffrer : Destrooper-Georgiades 1984, 159 fig. 1 n^o 18a ; Krings (éd) 1995, pl. 12 n^o 49.

³²⁰ ICS², 267-268.

³²¹ Myres 1940-1945a, 72-78.

³²² SCE I, 13-276.

³²³ Un chemin traversant les montagnes, qui reprend peut-être une voie sacrée ancienne, relie les deux sites : Mitford 1939, 14-15 n. 2 ; Masson 1977a, 327 ; Szynger 1997, 152.

³²⁴ Masson 1977a, 323-327 ; Szynger 1997, 151-153.

³²⁵ Larnaka-tis-Lapithou 2, conservée au musée du Louvre, AM 624 ; Larnaka-tis-Lapithou 3, découverte par T.B. Mitford et publiée par Honeyman 1938 (*non vidi*).

³²⁶ CIS I 95 = Larnaka-tis-Lapithou 1.

³²⁷ Larnaka-tis-Lapithou 3 (v. n. 325 ci-dessus). Les rapports entre Lapéthos et Byblos, qu'on observe aussi sur le plan linguistique, demeurent pour l'instant inexplicables : v. à ce propos Lane 1969 ; Elayi 1989, 19.

Il n'y a donc que le monnayage qui documente l'existence du royaume aux V^e et IV^e s., et qui permette de dresser une liste partielle de ses souverains³²⁸. Ce monnayage présente d'ailleurs des caractéristiques assez étonnantes, qui suscitent de nombreuses difficultés d'interprétation.

Tout d'abord, les légendes monétaires sont rédigées presque exclusivement en phénicien (à l'exception d'une monnaie du roi Dēmonikos, du milieu du IV^e s.³²⁹, et d'une série de Praxippos, qui sont en grec alphabétique)³³⁰, ce qui semble être cohérent avec la prépondérance de cette langue dans les documents de Larnaka-tis-Lapithou, et qui suggérerait donc l'existence d'une présence importante de Phéniciens dans le royaume, recouvrant des positions de pouvoir. Et pourtant, si certains des souverains attestés par les monnaies portent des noms clairement phéniciens (Sidqimilk, milieu du V^e s. ; Barik-Shamash, après le milieu du IV^e s.), d'autres ont des noms grecs (au moins deux rois répondant au nom de Dēmonikos³³¹, l'un du début du V^e, l'autre du milieu du IV^e s. ; Praxippos, à la fin du IV^e s. ; probablement un roi *Andr-...*, dont le nom complet est inconnu, à situer chronologiquement entre Sidqimilk et Dēmonikos II ; un roi ... *-ippos*, peut-être un autre Praxippos, fils de Dēmonikos II). Toutefois, à l'exception, comme on l'a dit, des émissions de Praxippos, et de la monnaie isolée de Dēmonikos II, tous ces rois, qu'ils portent des noms grecs ou phéniciens, inscrivent leur monnaies en phénicien. Pourquoi ? Doit-on voir, dans cette séquence (sans doute incomplète)³³² de rois de Lapéthos, une dynastie unique mixte gréco-phénicienne ? Doit-on supposer, grâce à plusieurs parallèles, dont un venant même de Larnaka-tis-Lapithou³³³, que les personnages se présentant avec un nom grec étaient, en réalité, des Phéniciens hellénisés, qui portaient un double nom ?³³⁴ Ou bien étaient-ils des Phéniciens portant *tout court* un nom grec, pour des raisons de prestige social lié à cette langue (comme à l'époque de Philoklēs, roi de Sidon à la fin du IV^e s.) ?³³⁵ Ces diverses explications, qui peuvent se révéler exactes dans des cas isolés, ne peuvent toutefois pas rendre compte de la singularité de Lapéthos vis-à-vis des autres royaumes chypriotes, et notamment du royaume de Kition, où le phénicien constitue également la langue officielle, mais où on ne connaît pas de souverains portant des noms grecs.

Si l'on examine l'iconographie des émissions de Lapéthos, on observe une ambiguïté similaire. Les types qui se succèdent sur les monnaies de Lapéthos peuvent bien être interprétés comme des figurations de divinités phéniciennes : Héraclès, représenté en entier en marche ou agenouillé vers la droite, brandissant la massue et

³²⁸ Sur le monnayage de Lapéthos, v. Robinson 1948, 45-47, 60-65 ; Masson – Sznycer 1972, 97-100 ; A. Destrooper-Georgiades dans Krings (éd) 1995, 162-163.

³²⁹ Il s'agit d'un didrachme rhodien à légende grecque alphabétique ΔΗ-ΒΑ, et aux types monétaires d'Athéna armée et d'Héraclès brandissant ses attributs, autrefois attribué, comme toutes les émissions de Dēmonikos, à Kition : Hill *CGCC*, XXXIX e, pl. XIX 12 ; Babelon *TMGR*, II/2, n° 1224, pl. CXXXI 15.

³³⁰ A. Destrooper-Georgiades dans Krings (éd) 1995, 163.

³³¹ Le nom de ces rois, DMWNKS en phénicien, est interprété par Lipiński 2004, 81 comme la transcription du grec Δαμῶναξ ou Δημῶναξ.

³³² Sur la série et la chronologie des rois de Lapéthos connus v. Robinson 1948, 60-65 ; Gjerstad 1979, 248. La reconstruction de Lipiński 2004, 86 n'est pas entièrement acceptable.

³³³ Larnaka-tis-Lapithou 1 : dédicace bilingue, de la fin du IV^e – début du III^e s., à Athéna Sōteira Nikē/Anat, par Praxidēmos/Baalshillem, fils de Sasma (Πραξίδημος Σεσμῶος / B' LŠLM fils de SSMY).

³³⁴ Cl. Baurain et A. Destrooper-Georgiades dans Krings (éd.) 1995, 628.

³³⁵ A. Destrooper-Georgiades dans Krings (éd) 1995, 163 : à propos de Philoklēs de Sidon v. Hauben 1987, surtout 424-427.

l'arc, ou bien seulement par sa tête, peut figurer le dieu Melqart, spécialement vénéré à Larnaka-tis-Lapithou ; la tête d'Aphrodite, sur des émissions du premier quart du V^e s., représente très probablement Astarté, qui recevait un culte à l'époque archaïque dans un sanctuaire localisé au lieu-dit *Embros Temenon*, où de nombreuses figurines en terre cuite, provenant sans doute d'un *bothros*, ont été découvertes en 1897³³⁶ ; Athéna, qui apparaît sur plusieurs séries, la tête de profil ou de face, coiffée d'un casque corinthien ou attique, ou bien la figure entière, en armes, peut être identifiée à Anat, comme dans la bilingue de Larnaka-tis-Lapithou³³⁷. Et pourtant, les schémas iconographiques utilisés pour représenter ces divinités sont purement grecs. Dans l'Héraclès agenouillé, tenant ses attributs, sur le revers d'une série de la fin du VI^e s. portant, au droit, le type d'un Géant (Géryon ? Bès ?) représenté de face, agenouillé³³⁸, on doit en revanche reconnaître le dieu guerrier dont le culte, caractéristique de la région de Golgoi et de la Mesaoria³³⁹, exploite un répertoire royal typiquement chypriote.

Si la série de bronzes à légende BA-ΠΡ, attribuée à Praxippos, se détache de l'ensemble du monnayage lapéthien pour l'emploi non seulement de la langue grecque dans les légendes, mais aussi de types monétaires uniques (la tête laurée d'Apollon au droit, un cratère au revers), et indique une influence grecque croissante vers la fin du IV^e s., dans toutes les émissions précédentes on peut observer, tout comme dans l'onomastique royale, un mélange d'éléments grecs (les schémas iconographiques) et phéniciens (la légende) qui ne trouvent facilement de synthèse que dans la Grande Déesse et l'Héraclès/Melqart de tradition chypriote, dont l'iconographie et le culte apparentent Lapéthos aux autres royaumes chypriotes, et notamment à Kition et Idalion.

Origine du royaume

Les récits légendaires grecs qui portent sur l'origine de Lapéthos (II A 7-9) attribuent à l'unanimité la fondation de la cité à Praxandros, héros laconien qui aurait guidé, d'après les scoliastes de Lycophron, un contingent de Therapnē (v. II A 7). Seulement Nonnos semble connaître un héros éponyme, Lapēthos, dont on ignore l'origine (II A 10)³⁴⁰. Praxandros, aussi bien que Kēpheus, qui lui est associé par Lycophron, ne sont pas des héros célèbres : aucun texte n'en fait mention sinon en relation avec Chypre.

Il est difficile de dire, en l'état actuel de la documentation, pourquoi les rois de Lapéthos auraient décidé, à un moment donné, de se proclamer descendants de Laconiens, et d'où l'obscur héros Praxandros tirerait son origine. On peut juste observer que, si cette tradition semble en contradiction absolue avec la langue phénicienne

³³⁶ Yon – Caubet 1988.

³³⁷ Hermary 2006, 116-117.

³³⁸ Destrooper-Georgiades 1984, pl. XXVIII n^o 12, 144 et n. 36 sur l'identification du Géant du droit.

³³⁹ V. ci-dessus, p. 89-90.

³⁴⁰ Lapēthos, en plus que dans le catalogue du contingent chypriote au chant XIII des *Dionysiaques*, réapparaît au chant XXIV, où il demande à l'aède Leukos de raconter l'histoire du défi entre Athéna et Aphrodite sur l'art de filer et de tisser (v. 237-329) : on a supposé, pour ce récit, une origine chypriote, une image d'Aphrodite filandière dont on n'a, pour l'instant, aucune preuve archéologique (Chuvin 1991, 98-99). Est-ce un hasard si les têtes d'Aphrodite et Athéna apparaissent ensemble, l'une au droit, l'autre au revers, sur une série monétaire de Lapéthos ?

utilisée sur le monnayage du royaume, de l'autre côté au IV^e s. un certain nombre de personnages, dont un ou peut-être deux rois, portent des noms composés avec le préfixe Prax-³⁴¹.

Mais la tradition grecque présente aussi des contradictions. Car si, depuis au moins l'époque de Lycophron, Lapéthos est liée au héros grec Praxandros (II A 7-9), un auteur difficile à dater mais probablement antérieur, le Pseudo-Scylax, affirme en revanche que Lapéthos est une ville phénicienne (II A 46), et son témoignage ne reste pas isolé, puisque au I^{er} s. Alexandre d'Éphèse attribue la souveraineté de Kition et de Lapéthos à l'énigmatique roi de Sidon Bēlos (II B 61). On aimerait bien pouvoir mettre en relation l'origine de la légende de la fondation grecque de Lapéthos avec l'hellénisation du monnayage du royaume sous son dernier roi Praxippos, mais en réalité dans la tradition grecque, aussi bien que sur le monnayage, l'ambiguïté entre caractère grec et phénicien de la ville semble difficile à circonscrire à une période ou phase historique délimitée, et elle apparaît plutôt comme un de ses éléments distinctifs.

L'examen des productions coroplastiques du royaume³⁴² permet de préciser davantage cette contradiction qui résulte au fond de l'origine de Lapéthos. Issues essentiellement du *bothros* d'*Embros Temenon*, les figurines lapéthiennes montrent une originalité qui semble, toutefois, plutôt une juxtaposition d'éléments empruntés à d'autres productions, qu'une création assurément différente. Le style de Lapéthos tire son inspiration des productions idaliennes et kitiennes, en mélangeant leurs apports de manière peu cohérente. Tout concourt vers l'idée que le royaume de Lapéthos, né tardivement par rapport aux autres, n'a pas eu le temps, dans le cadre chronologique des productions coroplastiques chypriotes, d'élaborer un style autonome, réellement indépendant.

Que Lapéthos ait subi l'influence d'Idalion, cela n'étonne guère, puisque Idalion était, comme on l'a vu, un royaume très étendu d'un point de vue territorial, rivalisant avec Salamine pour le contrôle de la côte septentrionale de l'île³⁴³. L'influence de Kition, en revanche, demande une explication de type différent : peut-être, comme l'a supposé S. Fourrier³⁴⁴, dans le désir d'étendre le territoire de leur royaume, les rois de Kition se sont attachés dès l'époque archaïque à priver Idalion de son unique débouché sur la mer, en favorisant la naissance d'un royaume autonome de Lapéthos, avant d'attaquer directement le cœur du royaume idalien et de s'en emparer au milieu du V^e s.

Certains éléments, au-delà des terres cuites, semblent appuyer cette hypothèse : l'importance d'Athéna/Anat, sensible non seulement dans la dédicace Larnaka-tis-Lapithou 1, mais aussi par sa présence sur plusieurs séries monétaires lapéthiennes, pourrait remonter à l'influence idalienne, aussi bien que la présence d'Héraclès et d'un Géant sur une série de la fin du VI^e s. qui rappellent, comme on l'a vu, le dieu guerrier de Golgoi. De l'autre côté, la prépondérance du phénicien, notamment dans les documents émanant de l'autorité royale (les monnaies), mais aussi le rapprochement entre Kition et

³⁴¹ Le roi Praxippos, attesté par Diodore et par des émissions monétaires à légende grecque alphabétique (dernières décennies du IV^e s., détrôné en 312) ; l'auteur de la dédicace bilingue Larnaka-tis-Lapithou 1, Praxidēmos/Baalshille (fin IV^e – début III^e s.) ; le roi *...-ippos*, fils de Dēmonikos II, documenté par l'inscription Larnaka-tis-Lapithou 3 (après le milieu du IV^e s.).

³⁴² Fourrier 2007b, 97-99.

³⁴³ V. ci-dessus p. 95.

³⁴⁴ Fourrier 2007b, 99, 118-119.

Lapéthos sous l'autorité de Bēlos dans le fragment d'Alexandre d'Éphèse (II B 61), sont des indices de l'influence kitienne sur la région.

Mais certains éléments restent obscurs : si le royaume de Lapéthos est bien une « création » des ambitions territoriales des rois de Kition, il resterait à expliquer le lien privilégié avec Byblos, puisque la cité phénicienne ne joue en revanche aucun rôle à Kition. Également, il est difficile de comprendre comment la tradition de la fondation laconienne s'est mise en place : pourrait-on y voir la volonté explicite de la maison royale de Lapéthos de se différencier de Kition en élaborant une origine hellénique, éventuellement soulignée par les schémas iconographiques des monnaies, et par les noms grecs portés par plusieurs souverains ? Aurait-ce joué un rôle au moment où Kition, après avoir englobé Idalion, était de plus en plus menaçante ?

Toute hypothèse, face à une documentation si pauvre, reste possible mais non démontrable.

Territoire du royaume

Si l'on considère la pauvreté de la documentation et le manque de fouilles dans le secteur, il n'est pas étonnant de trouver qu'aucune découverte dans un site secondaire de la région de Lapéthos ne permet de détailler l'extension du territoire du royaume.

Lorsqu'on essaye une analyse « en négatif », en observant les limites probables des royaumes voisins, pour lesquels on dispose de données un peu plus abondantes, on trouve qu'Idalion devait délimiter le royaume de Lapéthos non seulement au sud-est, mais aussi au sud, où ses frontières recoupaient celles de Soloi, dans la plaine de Morphou. À l'est, le contrôle d'Idalion ne dépassait sans doute pas la chaîne de Kyrénia, et sur la côte le site de Kéryneia, à une vingtaine de km. de Lapéthos, était peut-être un lieu de frontière, à la limite de plusieurs influences³⁴⁵. Il en est sans doute ainsi pour le sanctuaire de Kazaphani-Mines, 4 km. env. au sud-est de Kéryneia, où un très riche *bothros* a livré de nombreuses terres cuites³⁴⁶, dont une inscrite en chyro-syllabique (I A 22).

À l'ouest, le cap Kormakiti appartenait peut-être au territoire de Soloi. Les traces d'une communauté phénicienne installée entre Liveras, au nord, et Agia Eirini, au sud (I C 29-31) peuvent éventuellement suggérer que l'emprise de Lapéthos s'arrêtait peu loin : les terres cuites de style kitien retrouvées dans le sanctuaire d'Agia Eirini en seraient une manifestation³⁴⁷.

³⁴⁵ Fourrier 2007b, 100, 119. Diodore, XIX 59. 1 fait mention d'un βασιλεύς Κερυνίτης, ayant régné vers 315 (cf. *ibid.* 79. 4 : τὸν τῆς Κερυνίας δυνάστην) : même s'il n'est pas impossible qu'un éphémère royaume de Kéryneia ait existé vers la fin de l'époque classique à Chypre (le témoignage du Pseudo-Scylax, II A 46, mentionnant Kéryneia parmi les *poleis* de Chypre vers la fin du IV^e s., encourage à y reconnaître, à cette époque, une ville importante), il est fort improbable que la ville ait été siège d'un royaume pour une période très longue. Il ne faut pas confondre, en revanche, Kéryneia avec Kinyreia, ville à localisation inconnue, attestée seulement par Pline (*NH* V 130), Dionysios (*Bassarika*, fg. 5 Livrea) et Nonnos, qui lui attribue Kinyras comme fondateur (II A 51).

³⁴⁶ Karageorghis 1978.

³⁴⁷ Fourrier 2007b, 91.

Royaume de Lédra

Le neuvième royaume chypriote mentionné par les listes assyriennes d'Assarhaddon et Assurbanipal (I D 8 et 11) est Lédra, *Lidir*, dont le roi est *Unasagusu*, très probablement Ὀνασαγόρας³⁴⁸.

L'identification de Lédra avec la ville moderne de Nicosie ne fait pas de doute³⁴⁹, même si la localisation exacte du site est inconnue³⁵⁰. Aucune fouille d'une certaine ampleur n'a été menée à Nicosie avant 1996, lorsqu'une mission du Département des Antiquités, dirigée par D. Pilides, a commencé à explorer un vaste secteur sur la colline d'*Agios Georgios*, à l'est du *Pedieos*. Seulement des publications préliminaires ont paru³⁵¹, mais les riches découvertes semblent confirmer que le noyau urbain de l'ancienne Lédra se localisait, comme l'avait compris I.K. Peristianes, suivi par O. Masson, dans le secteur méridional de la ville moderne³⁵².

La nécropole de l'âge du Bronze, connue depuis longtemps, a été localisée à proximité de l'église d'Agia Paraskevi, 1,5 km environ au sud de l'enceinte d'époque vénitienne qui entoure la vieille ville. À l'époque archaïque, l'habitat se situait sans doute au nord-ouest de cette nécropole : le secteur fouillé actuellement par la mission de D. Pilides semble en effet coïncider avec une partie du quartier de Koupati, qu'O. Masson localisait au nord de la nécropole d'Agia Paraskevi, et à l'est de la route pour Deftera (actuellement, rue Gregoris Auxentiou/rue Demosthenis Severis), mais qui semble avoir disparu de la toponymie moderne de Nicosie³⁵³. De ce quartier proviendraient deux inscriptions chypro-syllabiques, découvertes fortuitement (*ICS*² 216a et b) : il s'agit de deux épitaphes, qui sont peut-être à associer à la nécropole d'époque archaïque et classique d'Agioi Omologites, qui s'étend selon une direction ouest-est au sud du site d'Agios Georgios³⁵⁴.

Le matériel le plus ancien mis à jour sur le site d'Agios Georgios date du CA I : il s'agit de tessons découverts dans des dépôts d'époque plus récente, sans aucun niveau construit associé, si l'on fait abstraction de trois murs (dont un assez imposant) qui ont été découverts lors d'un sondage effectué au delà de l'angle sud du site, et qui dateraient de l'époque archaïque³⁵⁵. Il apparaît que le site a été profondément remanié à la fin du IV^e s., ce qui aurait provoqué l'effacement des structures antérieures³⁵⁶.

Deux découvertes récentes confirment l'intérêt de ce site et les potentialités de la fouille en cours :

³⁴⁸ Sur le nom du royaume et de son roi v. Saporetti 1976, 86-87 n. 32 ; Masson 1980a, 232-235 ; Lipiński 1991, 62 ; Masson 1992b, 28 ; Bagg 2007, 157.

³⁴⁹ Bizarrement, Röllig 1987-1990 identifie l'antique Λέδρα à une ville moderne de Ledron, dans le sud de l'île : Ledron n'est en réalité qu'une forme de Lédra, mais Lédra/Nicosie ne se trouve pas dans le sud de l'île.

³⁵⁰ *ICS*², 229-230.

³⁵¹ Pilides 2003, 2004, 2007 ; des découvertes importantes ont été publiées dans Pilides – Destrooper-Georgiades 2008 (trésor de 36 sicles en argent) et dans Pilides – Olivier 2008 (coupe du *wanax* Timas).

³⁵² *ICS*², 230-232.

³⁵³ Une esquisse de la topographie de Nicosie et de ses environs dans *ICS*², 231 : ceux qui étaient des villages ou des lieux-dits à proximité de Nicosie, ont maintenant été complètement absorbés par la ville moderne.

³⁵⁴ Flourentzos 1986 ; Hadjicosti 1993 ; Pilides 2007, 133.

³⁵⁵ Pilides – Destrooper-Georgiades 2008.

³⁵⁶ Pilides 2003 ; Pilides 2004 ; Pilides 2007, 131-132

1. une coupe à vernis noir, fragmentaire, trouvée dans un contexte de la seconde moitié du IV^e s., porte incisée sur la base une inscription chypro-syllabique de huit signes, sinistrophe, qui dit « Je suis le prince Timas », *wa-na-xe-ti-ma-se-e-mi*³⁵⁷. Il s'agit d'un des rares témoignages de l'emploi du substantif *wanax* qui, comme on le sait par Isocrate et par Aristote, était destiné aux fils et frères de rois (II B 26 et 27).
2. un trésor de 36 monnaies en argent, datables des premières années du V^e s., a été découvert *in situ* lors d'un sondage au-delà de l'angle sud du site³⁵⁸. Il s'agit du plus ancien trésor découvert à ce jour à Chypre, et il atteste des émissions et des types monétaires peu connus auparavant, et jamais trouvés à Chypre : parmi ces derniers, le type de la tête de lion superposée à la tête de sanglier est particulièrement remarquable, ainsi que celui du carré contenant un disque ailé, surmonté dans un exemplaire par une tête hathorique. La plupart des monnaies portent des légendes syllabiques. La série la mieux représentée, au type de la tête de lion superposée à la tête de sanglier au droit, et du carré contenant un disque ailé au revers (32 monnaies sur 36), était déjà connue par deux importants trésors³⁵⁹ ; les légendes syllabiques au revers attribuent ces émissions à deux rois au moins : *pa-pi* sur 4 exemplaires, *pa-si-pi-o* (qui pourrait être un développement de la légende précédente) sur 4 exemplaires³⁶⁰, et *pa-si-pi-lo* sur 23 exemplaires, dont 22 portent également, au droit, la légende *te-mi*³⁶¹. Il est impossible d'attribuer ces émissions à un royaume précis : si elles ne sont dans doute pas de Paphos³⁶², elle pourraient être de Soloi³⁶³, ou de Lédra elle-même³⁶⁴.

Il est évident que la continuation de la fouille d'Agios Georgios apportera des éléments susceptibles de révolutionner les connaissances actuelles sur le royaume de Lédra. Dans l'attente, il est nécessaire de s'en tenir aux données disponibles.

Ces données sont très pauvres. Aucune inscription sûrement archaïque, ni en grec ni en phénicien, n'a été découverte dans la région ; aucun texte littéraire ne mentionne la ville de Lédra, à l'exception d'un passage de Nonnos où, toutefois, le nom du héros Lédros, éponyme de la ville, n'apparaît que grâce à une correction textuelle (II A 10). Ce n'est qu'à partir du IV^e s. qu'on trouve mention de Lédra, dans des graffites laissés par certains de ses habitants, mercenaires en Égypte, à Karnak, et sur une base de statue du roi de Paphos Nikoklēs, retrouvée dans le Bédestan de Nicosie, qui se dressait « dans le

³⁵⁷ Pilides – Olivier 2008. L'anthroponyme est au nominatif et non pas au génitif, ce qui empêche de voir dans la coupe un « objet parlant ».

³⁵⁸ Pilides – Destrooper-Georgiades 2008.

³⁵⁹ Le trésor d'Adana (Robinson 1973), et un trésor de provenance anatolienne ou levantine (Kagan 1994).

³⁶⁰ Cette légende est particulièrement difficile (Pilides – Destrooper-Georgiades 2008, 322) : si *pa-si* est très probablement l'abréviation pour βασιλεύς, quel nom peut commencer par *pi-o* ? L'inscription de Kouklia I A 38. 61 n'apporte aucune aide. Sur cette légende v. déjà Kagan 1994, 35-36 (excluant à raison une lecture *pa-pi-o-si* comme forme de l'ethnique de Paphos).

³⁶¹ Malgré les perplexités exprimées dans Pilides – Destrooper-Georgiades 2008, 323 et dans Egetmeyer 2010, 685 n^o 5, la tentation d'y lire *pa-si(-le-wo-se) pi-lo-|te-mi(-wo-se)* est forte.

³⁶² Hermery 2006, 125.

³⁶³ Pilides – Destrooper-Georgiades 2008, 326 ; mais v. les observations d'Hermery 2006, 125-126 n. 6.

³⁶⁴ Il faut souligner que la chronologie du dépôt coïncide avec celle des événements relatifs à l'extension de la révolte ionienne à Chypre. Lédra pourrait alors avoir été un des royaumes qui prirent parti à côté d'Onésilos de Salamine contre les Perses, et qui furent pour cette raison assiégés (Hdt. V 115).

sanctuaire de la Paphienne à Lédra » (*SEG XX 114*). Le toponyme continue à être attesté tout au cours de l'époque hellénistique et impériale, pour être peu à peu remplacé par le nom grec actuel de la ville, Lefkosia³⁶⁵.

Les quelques terres cuites connues qui aient été trouvées à Nicosie semblent rattacher la ville de Lédra à l'aire d'influence de Salamine ; toutefois, les riches découvertes de la fouille d'Agios Georgios sont susceptibles d'apporter, de ce point de vue également, des éléments totalement nouveaux³⁶⁶. Il est donc probablement prématuré de conclure que Lédra aurait été englobée, dès l'époque archaïque, dans le royaume de Salamine ; mais, à moins qu'on ne puisse lui attribuer les émissions monétaires examinées ci-dessus, aucun document ne permet encore d'affirmer de manière certaine que le royaume de Lédra a continué à exister longtemps après son unique apparition dans les prismes assyriens³⁶⁷.

Royaume de Marion

Le royaume de Marion n'est pas mentionné dans les listes assyriennes d'Assarhaddon et Assurbanipal (I D 8 et 11) : la proposition, avancée par E. Lipiński, de l'identifier à l'énigmatique Nuria/e (le dernier royaume des listes) repose sur des arguments linguistiques peu convaincants³⁶⁸, et on ne la retiendra pas ici.

À l'époque classique, toutefois, le royaume est constitué et actif sur la scène politique, et il frappe monnaie dès la première moitié du V^e s. Comme dans le cas de Lapéthos, on a donc probablement affaire avec un royaume de formation récente, ayant acquis un statut indépendant au plus tôt dans la seconde moitié du VII^e s.³⁶⁹ La production coroplastique de Marion, bien qu'encore très partiellement connue, semble confirmer cette hypothèse³⁷⁰. Le style des terres cuites de Marion, éclectique et peu cohérent, lié aux productions de Soloi et de Paphos, semble suggérer que la ville n'a acquis une réelle autonomie culturelle que tardivement, en affirmant son originalité par rapport à ses voisins. En se détachant de Paphos, ou peut-être de Soloi, Marion a dû se constituer en royaume indépendant, avec un territoire de faible extension, vers le début du VI^e s.

La localisation du site a été longtemps incertaine. Pour des raisons d'homonymie, on a cru d'abord pouvoir identifier Marion avec le village moderne de Mari, à une vingtaine de km. à l'est d'Amathonte ; ce n'est qu'à la fin du XIX^e s. que la localisation

³⁶⁵ Masson 1980a, 232-235.

³⁶⁶ Fourrier 2007b, 36.

³⁶⁷ Iacovou 2002a, 81-83.

³⁶⁸ Selon l'interprétation proposée, le cunéiforme *Nu-re-e/a* transcrirait une forme *Nōriy-*, dérivée de *Māriy-* par transformation de *m* initial en *n*, et par passage de *ā* en *ō* (Lipiński 1991, 62). On se limite à observer : 1) qu'en akkadien le *m* initial ne se transforme en *n* que devant dentale ou palatale ou, en ce qui concerne le préfixe nominal *ma-*, devant une racine contenant une labiale (*GAG* § 31) ; en phénicien, le « similar phenomenon » évoqué par E. Lipiński concerne, également, les cas de contact ou proximité de *m* à la labiale *p* ou à la dentale *l* (*PPG* § 54). 2) Le *a* de Marion est sans doute bref en grec (Masson 1992b, 30 n. 21).

³⁶⁹ V. en général Childs 1997 et 2003, sur l'occupation du territoire.

³⁷⁰ Fourrier 2007b, 83-85.

actuellement admise, dans les environs du village de Polis-tis-Chrysochou, sur la côte nord-ouest de l'île, a été unanimement acceptée³⁷¹. Les nécropoles ont été explorées à plusieurs reprises : par M. Ohnefalsch-Richter, en 1885-1886 ; par J.A.R. Munro et H.A. Tubbs, en 1889-1890 ; par la mission suédoise, en 1929 ; en plusieurs occasions depuis, par le Département des Antiquités de Chypre. Plusieurs découvertes non publiées ou fortuites proviennent également des nécropoles³⁷².

L'habitat, exploré seulement au cours des dernières trente années par une mission américaine de Princeton, a été localisé de manière hypothétique entre l'angle nord-est du village et le plateau de *Peristeries*³⁷³. Sur ce dernier, on a mis à jour un sanctuaire dédié à une divinité féminine, en usage au cours de l'époque archaïque et riche en terres cuites³⁷⁴, et on a découvert accidentellement un bâtiment monumental, en cours de fouille depuis 1998, qui pourrait être le palais royal de Marion³⁷⁵. Pour l'instant, aucun des ces deux sites principaux ni les nombreux sondages effectués dans le village n'ont livré le moindre document inscrit. En revanche, des dizaines de textes chypro-syllabiques ont été découverts dans les nécropoles, et publiés dans les *ICS* (sauf I A 24, de découverte récente). Seulement cinq proviennent de contextes sûrement datables de l'époque archaïque (I A 23-27) ; deux autres, de provenance exacte inconnue (I A 29-30) sont également sans doute originaires des nécropoles.

Ces quelques documents syllabiques, de lecture et interprétation plus ou moins aisées, ne renseignent guère sur l'origine, le développement et les caractères du royaume de Marion. Aucune légende de fondation n'est d'ailleurs connue, et les auteurs classiques qui font mention de la ville et du royaume sont peu nombreux : le Pseudo-Scylax (II A 46) affirme, vers le IV^e s., que Marion est une cité grecque, Μάριον Ἑλληνίς. Détruite en 312 par Ptolémée (Diod. XIX 79. 4), la ville fut refondée sous le nom d'Arsinoë, que connaissent Strabon (II A 38) et Pline (*NH* V 130, qui mentionne aussi Marion en tant que ville disparue à son époque). Mais que peut-on dire du royaume de Marion à l'époque classique ?

Monnayage

Comme pour Lapéthos, c'est le monnayage qui aide à compenser le manque d'information dans lequel nous laissent les sources écrites. Les émissions de Marion, dont la connaissance s'est approfondie grâce à la découverte, en 1928, du trésor de Vouni (enfui vers 380)³⁷⁶, couvrent toute l'époque classique, du deuxième tiers du V^e s. jusqu'à la dissolution du royaume en 312.

Les plus anciennes émissions connues, antérieures au milieu du V^e s., sont des statères et des tétraboles en argent, avec au droit le type du lion debout, mordant sa patte antérieure droite qu'il gratte au même temps avec la patte postérieure, et

³⁷¹ *ICS*², 150-152. V. aussi Masson – Hermery 1992, 24 (à propos du « Mali regnum » sur la carte de 1718 de Pierre Moullart-Sanson).

³⁷² *ICS*², 152-153 ; Fourrier 2007b, 83.

³⁷³ Childs 1997.

³⁷⁴ Smith 1997.

³⁷⁵ Papalexandrou 2006 et 2008.

³⁷⁶ Schwabacher 1946.

surmonté par une double hache ; la légende, en caractères chypro-syllabiques, attribue la série à Sasmas, fils de Doxandros (*sa-sa-ma-o-se-to-ka-to-ka-sa-to-ro*, Σασμάος Δοξά(ν)δρω)³⁷⁷. Le type du revers est absolument unique, mais comme l'a démontré A. Hermary³⁷⁸, non étranger à Chypre : il s'agit du héros thessalien Phrixos s'enfuyant sur le bélier à toison d'or en Colchide ; au-dessous de l'avant-train du bélier se trouve une double hache, et devant la légende en caractères syllabiques *ma-ri-e-u-se*, Μαριεύς, qui se réfère sans aucun doute au nom de la monnaie sous-entendu, et non pas au nom du roi, qui est au génitif³⁷⁹. Sur deux exemplaires, la légende syllabique du revers est remplacée par les lettres phéniciennes ML, qui, à défaut d'autre interprétation, sont considérées normalement comme une abréviation de MLK, « roi »³⁸⁰.

L'ensemble de ces éléments, qui suscite de nombreuses questions, est d'autant plus étonnant que les émissions successives, peu après le milieu du V^e s., semblent vouloir marquer, par des innovations radicales, une prise de distance évidente. Un nouveau type est adopté pour le droit : une tête d'Apollon couronné de laurier, tourné de profil vers la droite, entourée d'une légende syllabique, *pa-si-le-wo-se-sa-ta-si-wo-i-ko*, βασιλῆφος Στασιφοίκω³⁸¹, ou, sur les émissions très semblables de son successeur Timocharis, des légendes équivalentes à son nom³⁸². Le revers aussi montre un nouveau type, qui se rapproche du précédent en raison du choix d'une autre « traversée miraculeuse »³⁸³ : cette fois, c'est Europe sur le taureau qui est représentée, accompagnée par la même légende syllabique du droit.

Les successeurs immédiats de Stasioikos I^{er} et de Timocharis nous sont inconnus, mais le monnayage frappé par le dernier roi de Marion, Stasioikos II, avec ses légendes partiellement alphabétiques, et ses types de style hellénisant (types de droit : tête d'Athéna, tête de Zeus laurée à gauche, tête de Zeus à droite ; types de revers : taureau marchant à droite, tête d'Aphrodite à droite, croix-*ankh* dans une guirlande), marque déjà le passage à l'époque hellénistique.

Il revient à A. Hermary³⁸⁴ d'avoir montré que, si les différences entre le monnayage de Sasmas et celui de ces successeurs dénote sans doute un changement dynastique, on n'est pas obligé d'y retrouver, à la suite d'E. Gjerstad, l'illustration du conflit entre Grecs et Phéniciens qui rythmait, d'après l'archéologue suédois, la vie des royaumes chypriotes classiques. Selon E. Gjerstad³⁸⁵, Doxandros et Sasmas seraient des rois phéniciens médophiles, mis sur le trône de Marion par les Perses après la révolte ionienne, et détrônés par Cimon en 450³⁸⁶, pour être remplacés par la dynastie

³⁷⁷ ICS² 168.

³⁷⁸ Hermary 2002, 279-283.

³⁷⁹ Fourrier 2006b, 108. L'ethnique, toujours au nominatif, réapparaît sur des statères de Timocharis (ICS² 170c) et, parfois abrégé parfois non, en écriture alphabétique, sur le revers de plusieurs émissions de Stasioikos II, dernier roi de Marion (ICS² 171).

³⁸⁰ Masson – Szyner 1972, 79-81. Sur ces exemplaires v. les observations, qu'on ne suivra pas entièrement, de Consani 1988, 39-41.V. aussi, pour une interprétation différente des lettres phéniciennes, Egetmeyer 2010, 715 n^o 111.

³⁸¹ ICS² 169.

³⁸² ICS² 170. Une autre série mal connue hypothétiquement attribuée à Timocharis : ICS² 27, avec p. 395 (Addenda).

³⁸³ On cite du titre de l'article de Lacroix 1974.

³⁸⁴ Hermary 2002 et 2006.

³⁸⁵ Gjerstad 1946b.

³⁸⁶ Diodore, XII 3. 3 est la seule source mentionnant, à propos de l'expédition de Cimon à Chypre de 450, un siège (victorieux) de Marion : Ὁ δὲ Κίμων καταπλεύσας εἰς τὴν Κύπρον καὶ θαλαττοκρατῶν Κίτιον μὲν καὶ

philhellène de Stasioikos et Timocharis ; la succession de ces quatre rois trouverait une correspondance exacte dans les quatre phases architecturales isolées par les Suédois dans le palais de Vouni, dont la construction est attribuée à la dynastie médophile de Marion afin de contrôler le royaume rebelle de Soloi, situé à faible distance.

L'interprétation d'E. Gjerstad a été remise en question par F.G Maier, qui en a démontré la faiblesse tout en s'attachant à démontrer le « factoté » du conflit entre Grecs et Phéniciens dans la Chypre du V^e s.³⁸⁷ Il est probablement plus légitime, à la lumière de la nouvelle interprétation d'A. Hermary, de voir dans Sasmās de Marion non pas un roi phénicien, fils d'un phénicien hellénisé (Doxandros), mais un roi soucieux de se rattacher, par le motif iconographique de Phrixos sur le bélier (et probablement aussi par le type monétaire du lion) au milieu étéochypriote, qui exprimait au même moment, à Amathonte, à travers des mythes et iconographies similaires, une identité ambivalente, grecque dans la figure de Phrixos, mais « autre » (plus précisément, orientale et barbare) dans l'allusion à la Colchide. Difficile de dire si le choix identitaire de Sasmās était celui d'une dynastie, ou d'un souverain isolé ; difficile également d'en détecter les raisons (politiques ? idéologiques ?). Le nom lui-même, Sasmās, bien que probablement phénicien³⁸⁸, semble particulièrement bien attesté à Chypre ; de plus, comme le cas de Lapéthos le montre clairement, on doit être très prudent dans l'attribution d'une origine ethnique à des personnages en fonction de leur anthroponyme.

Ce qui est sûr, c'est que le changement dynastique qui se reflète dans les nouveaux types monétaires de Stasioikos n'implique pas un changement d'orientation politique lié à l'origine ethnique : comme l'a montré déjà L. Lacroix, l'iconographie d'Europe sur le taureau se superpose, en milieu phénicien, à celle d'Astarté/Aphrodite, et le mythe semble spécialement cher aux monnayages de la Crète, de la Phénicie et de la Cilicie³⁸⁹. Son adoption sur les émissions de Stasioikos n'est donc pas tant le signe du philhellénisme de la nouvelle dynastie, que l'indice de la volonté de changement et d'opposition (pour des raisons qui nous restent inconnues) à la politique identitaire de son prédécesseur Sasmās.

Ainsi Μάριον Ἑλληνίς apparaît par son monnayage, au moins au début de l'histoire du royaume, d'une grécité bien moins monolithique que ce que suggère le Pseudo-

Μάριον ἐξεπολιόρκησε καὶ τοῖς κρατηθεῖσι φιλανθρώπως προσηνήχθη. Mais le texte est corrompu, et Μάριον est une correction de Wesseling pour Μᾶλ(λ)ιον des manuscrits. Thuc. I 112 ne mentionne qu'un siège (non victorieux) de Kition ; v. aussi Plut. *Cim.* 19. 1 (mort de Cimon pendant le siège de Kition).

³⁸⁷ Maier 1985, 35-37.

³⁸⁸ Malgré les doutes exprimés par A. Hermary (Hermary 2002, 281), Sasmās est probablement un anthroponyme théophore phénicien construit sur le nom de la divinité SSM, celle-ci d'origine inconnue (et pourquoi pas étéochypriote ?). À Chypre on le trouve attesté avec des variations, outre à Marion : dans la bilingue Larnaka-tis-Lapithou 1 (fin IV^e – début III^e s. : Πραξίδημος Σεσμᾶος / B^cLŠLM BN SSMY, avec un nominatif Σεσμᾶς qui correspondrait mieux à une forme phénicienne *SSM[?], sans que cela constitue une véritable difficulté, v. *ICS² ad* 168) ; dans la bilingue de Tamassos-Phrangissa *ICS² 216* (vers 375 : *sa-ma-wo-se*, Σαμᾶφος / illisible en phénicien, avec un nominatif Σαμᾶς < Σασμᾶς, v. *ICS² ad loc.* et Buchholz 1983, 76) ; dans un graffiti sur un fragment de skyphos attique à vernis noir, de Tamassos (*se-sa[-ma-wo-se*, Σεσ[μᾶ]φος, v. Buchholz 1978, 173-174 fig. 12c ; Egetmeyer *WIKS*, s. v. *se-sa*). Au Levant, il est attesté surtout en Palestine : Gjerstad 1946b, 22. Également lié aux milieux phénicophones de Chypre, l'anthroponyme théophore 'BDSSM, composé du même nom divin, est attesté à Tamassos, Kition, Idalion, etc., v. *ICS² 216 ad l. 2*. On est tenté de voir dans SSM, comme dans PMY, une divinité étroitement liée à la civilisation phénicienne de Chypre ; sur tout cela v. Caquot – Masson 1968, 317-321 ; Amadasi Guzzo 2007, 202-203.

³⁸⁹ Lacroix 1974, 58-59.

Scylax. Il n'en est pas moins vrai qu'aucun document phénicien n'a été découvert, à ce jour, dans la région, et que les nombreuses inscriptions des nécropoles attestent l'usage généralisé du grec en écriture syllabique.

Territoire

Aucune découverte dans la région de Marion ne permet d'esquisser l'extension du royaume à la fin de l'époque archaïque ou à l'époque classique³⁹⁰. Que le nouveau royaume soit né en se détachant de Paphos (comme le croit D.W. Rupp³⁹¹) ou de Soloi (comme pourraient le suggérer les liens forts entre la production coroplastique de Marion et celle de son voisin oriental³⁹²), il n'a sûrement pas pu s'étendre très au-delà de la vallée du Chrysochou, limitée à l'est par le territoire de Soloi (dont l'emprise arrivait sans doute jusqu'au cap de Pomos) et au sud par celui de Paphos (qui s'étendait sans doute au moins jusqu'à Pegeia).

Le territoire de Marion comprenait donc peut-être le cap Arnautis, la pointe la plus occidentale de l'île, que les auteurs grecs mettaient en relation avec Akamas, fils de Thésée et, d'après certaines sources, fondateur de Soloi (v. II A **37** et **38**) : on a donc ici un élément, peut-être non négligeable, qui rattache davantage la région de Marion, et toute la côte occidentale de l'île jusqu'à son extrémité, à Soloi.

À l'est, à faible distance de Polis (4 km.), les mines de Limni étaient sans doute comprises dans le territoire du royaume. C'est dans l'une des mines qu'un ouvrier de M. Ohnefalsch-Richter trouva un couteau en fer inscrit qui, d'après l'archéologue allemand, serait à dater du tout début de l'âge du Fer (I A **28**). Mais l'objet, naguère à Berlin, a disparu pendant la Seconde Guerre mondiale, et l'inscription, publiée sommairement sans reproduction, est d'interprétation douteuse.

Royaume de Paphos

Le royaume de Paphos est mentionné en quatrième position dans les listes assyriennes d'Assarhaddon et Assurbanipal (I D **8** et **11**). La forme assyrienne du toponyme, *Pa-ap-pa*, est claire, mais il ne faut pas confondre la ville chypriote de *Pappa* avec celle, homonyme, de la région de Mannaja (au nord-est de la Mésopotamie)³⁹³. Le roi, *Itūandar*, porte sans doute le nom grec d' Ἰτέφανδρος ; un roi de Paphos du même nom est attesté sur deux autres documents, deux bracelets en or du trésor de Kourion (I A **16**), qui sont extrêmement difficiles à dater, mais qui pourraient bien être du VII^e s., et pourraient donc avoir appartenu au même roi.

Le site de Palaepaphos est situé à proximité du village moderne de Kouklia, une vingtaine de km. au sud-est de la ville moderne de (Kato) Paphos : cette dernière

³⁹⁰ Fourrier 2007b, 118.

³⁹¹ Rupp 1987, 150.

³⁹² Fourrier 2007b, 85, 118.

³⁹³ Ainsi Reyes 1994, 56 : v. Fuchs 1993, 453 s. v. « Pāpa, Pappa » ; Bagg 2007, 185-186 s. v. « Pappa 1 ».

recouvre la ville de Nea Paphos, fondée à la fin de l'époque classique³⁹⁴. Malgré la confusion qui apparaît dans Strabon (II A 13) entre les villes de Palaepaphos et (Nea) Paphos, il est désormais sûr que la première a été la capitale du royaume de Paphos pour la plus grande partie de son histoire, jusqu'aux dernières années du IV^e s., alors que la deuxième n'a acquis véritablement d'importance qu'à l'époque hellénistique³⁹⁵.

Les environs de Kouklia ont été explorés dès le début du XIX^e, par des érudits et des chasseurs d'antiquités désireux de retrouver les ruines du temple d'Aphrodite, rendu célèbre par les auteurs classiques³⁹⁶. Au-delà de découvertes occasionnelles ou clandestines (certaines importantes, comme plusieurs inscriptions royales) dans les nécropoles et dans le *Spilaion tis Reginas* (« Grotte de la Reine », tombeau royal monumental), les premières fouilles régulières ont été effectuées en 1888, par la Mission britannique de E.A. Gardner et D.G. Hogarth, dans le secteur du temple d'Aphrodite³⁹⁷. Ce n'est qu'à partir de 1950 qu'une mission britannique, dirigée par J.H. Iliffe et T.B. Mitford, entreprit l'exploration sur une grande échelle du site de la ville antique, ouvrant plusieurs chantiers ; ce sont les sites de la nécropole de l'époque géométrique (au lieu-dit *Skales*), de la rampe de siège perse (au lieu-dit *Marchello*) et du palais d'époque classique (au lieu-dit *Hadji Abdullah*)³⁹⁸ qui retiendront surtout notre attention. L'exploration, suspendue en 1955, fut reprise en 1966 par la mission germano-suisse de F.G. Maier, qui ajouta, à la continuation de la fouille d'une partie des sites ouverts par les Britanniques, de nouveaux chantiers, notamment celui du sanctuaire d'Aphrodite, et des prospections, notamment à Rantidi. La nécropole de *Skales*, déjà explorée par la mission britannique, fut fouillée extensivement par le Département des Antiquités de Chypre en 1979-1980, avec des découvertes majeures³⁹⁹.

Depuis 2002, une nouvelle mission de l'Université de Chypre, dirigée par M. Iacovou, s'attache à étudier la ville de Palaepaphos dans son intégralité, avec le but de préciser les rapports d'espace entre les divers sites fouillés, cela non seulement par souci de connaissance historique et topographique de la région, mais aussi de conservation du patrimoine archéologique. Une nouvelle interprétation de la rampe de siège perse, qui semble être plutôt un grand dépôt de sculptures et dédicaces votives de la fin du VI^e s. situé à l'intérieur (et non pas à l'extérieur) des fortifications de la ville, constitue le premier résultat publié de ce projet très prometteur⁴⁰⁰.

L'ensemble des ces sites a livré un nombre exceptionnel de documents épigraphiques. Les vastes corpus de Kouklia-*Marchello* (I A 38-39) et de Rantidi (I A 43-44), qui datent d'avant la fin de la période archaïque, bien que restreints à une catégorie de documents bien précise (les dédicaces votives), permettent néanmoins d'étudier la paléographie du syllabaire paphien avec un détail inimaginable pour d'autres régions de

³⁹⁴ ICS², 93-94 ; Bekker-Nielsen 2000.

³⁹⁵ Un résumé de la question dans ICS², 93-94 ; v. aussi Cayla 2005, 235.

³⁹⁶ Sur l'exploration archéologique de Paphos, v. Maier – Karageorghis 1984, 15-19.

³⁹⁷ Gardner *et alii* 1888.

³⁹⁸ V. Schäfer 1960 ; Maier 1989a, 17 ; Nielsen 1994, 61.

³⁹⁹ La publication des résultats de ces fouilles est en cours dans la série *Ausgrabungen in Alt-Paphos auf Cypern* du DAI, dont six volumes ont paru : v. notamment *Kouklia-Paphos*, pour les inscriptions de la rampe des Perses ; *Rantidi-Paphos*, pour les inscriptions de Rantidi ; Karageorghis 1983, pour les découvertes de la nécropole de *Skales* ; Maier 2008, pour la publication des fouilles de la rampe des Perses.

⁴⁰⁰ Iacovou 2008a.

l'île, en plus de fournir de riches données sur l'onomastique et deux dédicaces royales (I A 36-37). D'autres découvertes ponctuelles, essentiellement des nécropoles (I A 31-35, 40, 42), intègrent ce tableau, contribuant à faire de Paphos le royaume chypriote sans doute le mieux documenté par l'épigraphie, avec une continuité d'attestation du syllabaire et de la langue grecque depuis le XI^e s., et des témoignages en d'autres langues et écritures (étéochypriote, I A 39 ; phénicien, I C 26). On ajoute, à la richesse de la documentation et à l'ampleur de l'arc chronologique couvert, le fait que le syllabaire paphien constitue, par rapport au reste de l'île, un système d'écriture doté de caractères et d'un répertoire spécifiques, tant pour l'époque archaïque que pour la période classique.

Les rois de Paphos

Plusieurs documents, retrouvés non seulement à Kouklia (I A 36-37) mais aussi à l'extérieur du royaume, à Kourion (I A 12, 16), donnent les noms de quelques rois et membres de la famille royale de Paphos à l'époque archaïque.

Comme on l'a dit, Etewardros, roi de Paphos au temps d'Assarhaddon (I D 8), pourrait avoir été le propriétaire de deux bracelets en or, dont la chronologie est très difficile à établir, découverts par Cesnola à Episkopi et entrés dans le fameux « trésor » de Kourion (I A 16). Il y aurait donc eu à Paphos au moins un, peut-être deux rois portant ce nom, le propriétaire des bracelets n'étant probablement pas à situer chronologiquement au-delà de l'époque archaïque : si l'on veut accepter l'hypothèse de T.B. Mitford sur la manière dont les objets royaux de Paphos auraient rejoint Kourion, tout de suite après la révolte ionienne⁴⁰¹, il faut accepter que l'Etewardros des bracelets ait été roi avant la révolte, et probablement avant les rois mentionnés dans les deux dédicaces de Kouklia-*Marchello* (I A 36-37). Si l'on admet donc cette hypothèse, la probabilité que les deux Etewardros (celui des listes assyriennes et celui des bracelets) soient la même personne est séduisante ; dans le cas contraire, on doit laisser ouverte la question de comment, et quand, les objets d'origine paphienne seraient parvenus à Kourion.

Un autre roi de l'époque archaïque, probablement un prédécesseur de l'Etewardros tributaire des Assyriens, est Akestōr, qui a inscrit son nom sur une coupe en or et argent décorée au repoussé, parvenue elle aussi, avec les bracelets en or, à Kourion, et découverte par Cesnola (I A 12). Dans ce cas, on peut attribuer à l'objet, grâce à l'analyse stylistique de son décor, une chronologie assez fiable⁴⁰², qui permettrait de situer le roi Akestōr vers la fin du VIII^e ou le début du VII^e s., et qui en ferait donc le plus ancien roi historique de Paphos, et en général de Chypre, qu'on connaisse⁴⁰³.

Le *terminus ante quem* pour la constitution de la rampe des Perses, abstraction faite de l'interprétation qu'on en donne, se situe autour des premières années du V^e s.⁴⁰⁴, et cela permet de dater de la fin du VI^e s. au moins les deux dédicaces royales

⁴⁰¹ V. ci-dessus p. 114.

⁴⁰² Markoe 1985, 156.

⁴⁰³ Iacovou 2006, 319.

⁴⁰⁴ Maier 2008, 86-88.

découvertes, avec l'ensemble du corpus de Kouklia-*Marchello*, à l'intérieur du monticule artificiel adossé aux fortifications de l'époque archaïque. Une bloc fragmentaire (I A 36) porte inscrite la dédicace d'un objet, probablement un autel, de la part d'un prince ou d'un roi, fils (ἱνίς) d'un roi de Paphos ; le nom du fils et celui du père sont dans la lacune, mais le deuxième se termine par -κρέτης. La qualité de la gravure, ainsi que la terminologie (ἱνίς, Πάφω βασιλῆος) indiquent clairement l'origine royale du monument. Rien ne permet de lui attribuer une chronologie plus précise.

La seconde dédicace (I A 37), complète, n'indique pas l'objet dédié, mais seulement le nom de l'auteur et sa généalogie : le roi Onasicharis, fils du roi Stasis, fils de Stasiphilos. La première filiation est exprimée, comme d'habitude, par le génitif du nom du père, mais pour la deuxième on a recours à un patronymique en -ίδας, typique de la langue homérique, qui constitue un des nombreux traits d'archaïsme du dialecte chypriote classique⁴⁰⁵.

Ainsi, les inscriptions examinées restituent les noms d'un ensemble de personnages (dont cinq portent explicitement le titre de roi de Paphos : Akestōr, Etewardros, ...-kretēs, Stasis, Onasicharis), qu'on ne peut pas ordonner dans une succession dynastique, ni situer chronologiquement l'un par rapport à l'autre, à l'exception des deux derniers. D'autres documents du corpus de Kouklia-*Marchello* pourraient être évoqués dans ce contexte : l'inscription I A 38. 3, dédicace du fils (ἱνίς) de Themistōnax, qui n'indique pas son nom, mais qui pourrait être un membre de la famille royale ; le tambour de Timocharis (I A 38. 36), où l'on veut retrouver une dédicace royale, mais sans aucune certitude (le signe *pa* n'est probablement à interpréter comme abréviation de *basileus* que sur les monnaies)⁴⁰⁶ ; I A 38. 71, peut-être une autre dédicace royale, trop fragmentaire cependant pour être utilisée ici.

Les riches nécropoles des Paphos ont livré d'autres objets inscrits qui, s'ils n'ont pas appartenu à des rois, ont sans doute accompagné dans leurs tombes des membres de l'élite locale⁴⁰⁷.

Le plus célèbre est certainement l'*obēlos* d'Opheltas (I A 31), qui a appartenu à un aristocrate guerrier enseveli, avec d'autres membres de sa famille, dans une tombe de la nécropole de *Skales*, 1 km. env. au sud-est du village de Kouklia. Cet objet, qui a fait couler beaucoup d'encre, constitue, malgré les doutes qui ont été exprimés à plusieurs reprises⁴⁰⁸, un témoignage incontestable de la rencontre, dès le XI^e-X^e s., de l'écriture syllabique de Chypre avec la langue grecque. L'ensemble du matériel découvert dans la tombe est absolument comparable à celui d'autres riches dépôts funéraires des nécropoles paphiennes et d'autres nécropoles de Chypre, de l'époque géométrique ou du début de l'époque archaïque⁴⁰⁹. Qui que fût Opheltas, il était parfaitement à sa place dans la civilisation matérielle chypriote de son époque, il parlait grec, et il écrivait en caractères syllabiques locaux : il représente le premier résultat du « compound »

⁴⁰⁵ Masson 1965, 222-227.

⁴⁰⁶ *Kouklia-Paphos*, ad n^o 38 ; Egetmeyer *WikS*, s. v. *pa*³.

⁴⁰⁷ Pour les découvertes de la nécropole géométrique de Kouklia-*Plakes*, où l'on n'a pas retrouvé d'objets inscrits, mais un certain nombre de sépultures très riches d'aristocrates guerriers, v. Raptou 2002.

⁴⁰⁸ V. déjà Masson 1994a ; v. aussi, en dernier lieu, Knapp 2008, 288-289.

⁴⁰⁹ Karageorghis 1983, 59-76.

culturel chypriote de l'âge du Fer, fraîchement issu des mouvements migratoires à l'origine de l'hellénisation de l'île.

D'autres riches ensembles funéraires ont été découverts dans la nécropole archaïque de Kouklia-*Eliomylia*, à proximité de *Skales*. Deux tombes, fouillées en urgence en 1965 après pillage partiel⁴¹⁰, ont livré, parmi d'autres objets exceptionnels (plusieurs feuilles d'or, armes en bronze et en fer, un grand chaudron en bronze), un tamis en bronze inscrit à formule X | Y (I A 33) : l'objet lui-même, ainsi que le reste du dépôt, indiquent clairement que la tombe était destinée à un aristocrate guerrier, peut-être, si les reste d'ossements animaux retrouvés constituent bien la preuve de la présence de squelettes de chevaux dans le dromos⁴¹¹, même à un prince ou à un roi. La formule inscrite sur le tamis, de signification obscure, est d'un type caractéristique de la région de Paphos depuis l'âge du Bronze, présent surtout en contexte votif (I A 38. 81-98, I A 43. 15, 22, 51-60), mais parfois aussi funéraire (I A 33-34). Qu'elle ait une valeur religieuse, ou simplement onomastique⁴¹², il est hors de doute que cette formule constitue un autre élément propre à l'épigraphie paphienne archaïque.

Une autre tombe de la nécropole d'*Eliomylia*, fouillée en 1999, a livré un dépôt extrêmement riche en objets précieux et en métal, mais relativement pauvre en céramique⁴¹³. Parmi les objets en bronze, un skyphos (I A 35) porte inscrit le nom de Trōgedamos (ou Throsydamos)⁴¹⁴, accompagné de l'abréviation *pa*, qu'une fois de plus on ne croit pas pouvoir interpréter comme une abréviation de *basileus*⁴¹⁵. Cela n'empêche que la richesse du dépôt, dont on ne peut pas établir facilement la chronologie exacte au-delà de la période archaïque, invite à supposer une origine aristocratique, sinon royale, des individus enterrés (au moins trois, dont un mâle adulte)⁴¹⁶.

D'autres éléments, outre les inscriptions, contribuent à donner davantage de précision au tableau de la royauté paphienne archaïque.

Comme il a été souligné à plusieurs reprises, à l'intérieur d'un modèle de royauté « pan-chypriote »⁴¹⁷, les rois de Paphos semblent se distinguer pour le rôle religieux, sacré, de la figure du monarque. Plusieurs inscriptions du IV^e s. – des dédicaces de Nikoklēs (*ICS*² 6, 7, 90, 91), une inscription de son père Timarchos (*ICS*² 4⁴¹⁸), les épitaphes des rois Timocharis et Echetimios (*ICS*² 16 et 17) – mettent étroitement en relation le rôle de βασιλεύς avec celui de ἱερεὺς τῆς Φανάσσης, prêtre de la Déesse. Aucun document archaïque ne permet de savoir si la même association existait à plus haute époque : la coupe en argent fragmentaire de la collection Cesnola, représentant (d'après l'interprétation d'A. Hermary⁴¹⁹) un banquet divin entre la Déesse (indiquée par

⁴¹⁰ Karageorghis 1967a.

⁴¹¹ Karageorghis 1967a, 243-244 ; Hermary 2005, 189.

⁴¹² V. comm. ad I A 33 pour les références.

⁴¹³ Hadjisavvas 2001.

⁴¹⁴ Le troisième signe est de lecture difficile : l'interprétation Throsydamos, de G. Neumann, semble préférable, v. comm. ad I A 35.

⁴¹⁵ J.-P. Olivier dans Hadjisavvas 2001, 104.

⁴¹⁶ S.C. Fox dans Hadjisavvas 2001, 99-102.

⁴¹⁷ V. sur cela ci-dessous, p. 167-174.

⁴¹⁸ Mais il n'est pas assuré que le Timarchos de cette inscription soit le roi homonyme, et que l'inscription soit une dédicace, et non pas un texte funéraire : v. *ICS*² ad loc.

⁴¹⁹ Hermary 2000a.

l'épithète de Κυπρομέδουσα, « celle qui règne sur Chypre) et le roi son prêtre (I A 13), est considérée d'origine paphienne précisément en raison de cette interprétation, mais sa provenance réelle reste inconnue – le fait qu'elle appartienne au lot du « trésor de Kourion » indique juste qu'elle a été retrouvée par Cesnola dans les nécropoles d'Episkopi, exactement comme d'autres objets d'origine paphienne assurée, comme la coupe d'Akestōr et les bracelets d'Etewardros.

Mais d'autres éléments permettent d'approfondir le sujet. On sait, par les textes littéraires ainsi que par des inscriptions tardives, qu'à un certain moment (au plus tôt à l'époque hellénistique) les prêtres paphiens de la Déesse s'appelaient Kinyradès⁴²⁰ : cela revient à donner un rôle éminent dans le culte de l'Aphrodite paphienne à Kinyras, que plusieurs sources, dès Pindare (II B 10), lient d'un rapport spécial avec Aphrodite, et qui, d'après certains auteurs, aurait même été le fondateur du grand sanctuaire de Paphos (II B 2).

Comme l'a démontré Cl. Baurain, dans le héros chypriote Kinyras se fondent deux phénomènes strictement distincts. D'un côté, l'héroïsation d'un personnage qui garde un rapport avec son substrat historique, et qui remonte à une époque dont Homère se fait porte-parole : c'est le Kinyras roi de Chypre (II B 9), père des autochtones de l'île (II A 45), à la richesse légendaire⁴²¹ et à la longévité fabuleuse (II B 14) ; ce Kinyras n'a aucun rapport spécifique avec Paphos. De l'autre côté, un Kinyras chéri d'Aphrodite, père d'Adonis, aimé d'Apollon, le fondateur de la dynastie des Kinyradès, consacrés au culte de la déesse (II B 10, 11, 12, 13, 15, 16, 18) ; ce dernier Kinyras est étroitement lié à Paphos, et il semble une élaboration plus récente que le précédent : le premier à en faire mention est Pindare (II B 10).

À quoi est due cette « cristallisation tardive des Kinyradès à Paphos »⁴²² ? Sans aucun doute, à l'appropriation idéologique, de la part des rois de Paphos, de la figure du héros royal chypriote par excellence, Kinyras. Un usage politique de cette appropriation est évident dans l'inscription alphabétique de la statue de Nikoklēs du Bédستان (SEG XX 114), qui se dressait dans le sanctuaire de la Déesse paphienne à Lédra, et où le roi de Paphos est présenté en qualité de descendant de Kinyras⁴²³. Doit-on voir dans cette élaboration généalogique le résultat d'une stratégie identitaire propre au dernier roi de Paphos, qui se souciait d'apparaître comme nouveau fondateur et promoteur du culte de la Déesse dans toute l'île, bref comme un nouveau Kinyras, le roi-prêtre par excellence⁴²⁴ ?

Si les sources qui relient Kinyras à Paphos semblent tardives, et pourraient bien être l'écho d'une création idéologique d'époque classique, figée par la suite, au cours des siècles suivants, dans les traditions relatives au culte de l'Aphrodite paphienne, on ne peut pas exclure que la conception sacrée de la figure du roi à Paphos précède sa systématisation par le mythe due à Nikoklēs, et qu'elle soit, en réalité, un trait distinctif de la royauté paphienne bien avant l'époque classique.

⁴²⁰ V. II B 10 ; Baurain 1980, 283 n. 26 ; Gentili *et alii* 1995, 371.

⁴²¹ V. Baurain 1980, 301-303.

⁴²² Je cite l'expression de Baurain 1980.

⁴²³ Fourrier 2007c, 3-4.

⁴²⁴ Cayla 2005 ; Fourrier 2007c, 4 n. 26.

De cela on n'a pourtant aucune preuve. F.G. Maier⁴²⁵ a essayé de reconnaître, dans la sculpture de la fin de la période archaïque, les éléments caractéristiques de la figure du roi-prêtre paphien : la double couronne d'origine égyptienne, surmontée par un *uræus* ailé, et la riche barbe exécutée avec beaucoup de soin d'une tête colossale de Kouklia-Marchello⁴²⁶ caractériseraient la représentation du roi de Paphos en tenue cérémoniale telle qu'elle résulte d'un mélange d'influences (égyptiennes, assyriennes, achéménides) à la fin du VI^e s. D'autres éléments (la double couronne sans *uræus*, le diadème ou la ceinture à rosettes), reconnaissables sur certaines sculptures votives retrouvées non seulement à Paphos, mais dans plusieurs sanctuaires de l'île, seraient en revanche caractéristiques de la tenue « informelle » de rois et princes chypriotes, sans aucun rapport avec le rôle religieux du roi⁴²⁷. La tête de Kouklia-Marchello est sans aucun doute une représentation royale : plusieurs éléments (la double couronne, l'*uræus* ailé, la taille plus grande que nature) concourent à confirmer cette interprétation. Mais ce n'est toutefois pas également évident qu'elle constitue une représentation spécifique du roi-prêtre paphien. D'autres têtes similaires (d'Aloa⁴²⁸ et de Golgoi⁴²⁹) semblent en effet attester la diffusion du modèle en dehors de Paphos, et rien de plus spécifique que la présence de la barbe (qui est, il est vrai, un trait propre de la royauté sacrée proche-orientale, assyrienne et achéménide⁴³⁰) ne dénote le rôle religieux du personnage sculpté.

En conclusion, tous les éléments positifs attestant la double fonction – politique et religieuse – du roi de Paphos datent de la fin de l'époque classique, ou de l'époque hellénistique⁴³¹. Même s'il est probable que la fonction religieuse du roi ne soit pas une invention de Nikoklēs, mais qu'elle ait évolué en même temps que la royauté paphienne au cours des siècles précédents (et le témoignage de la coupe de la *Kypromedousa* est très probablement à lire dans ce sens), on n'a, sur ce point, aucune certitude.

Cela n'empêche pas de retrouver, dans la représentation des rois de Paphos aussi bien que dans leur monnayage et dans le plan de leur résidence, des éléments tirés du répertoire royal des grands voisins proche-orientaux de Chypre.

Les éléments d'origine égyptienne sont les plus évidents : la double couronne, élaborée ou simple, l'*uræus* ou le disque solaire ailé (courants sur le monnayage de Paphos, au moins à partir du milieu du V^e s.)⁴³², sont des symboles de royauté égyptiens que les rois de Paphos adoptent et réélaborent avec beaucoup de liberté ; il est d'ailleurs fort probable que la majorité de ces motifs n'a atteint l'île qu'à travers la médiation phénicienne. Le motif de la longue barbe élaborée, mais aussi celui du diadème à

⁴²⁵ Maier 1989b.

⁴²⁶ Liverpool Museum, KA 730.

⁴²⁷ Maier 1989b, 383. Une synthèse sur la statuaire royale chypriote archaïque et classique dans Satraki 2008 et 2010, 208-213.

⁴²⁸ Markoe 1987, 124, pl. XLII 2-3, à confronter avec la tête de Lefkoniko, à bonnet conique (*ibid.*, pl. XL).

⁴²⁹ Hermary 1989b, 180-183, fig. 22.1-2 ; Hermary 1989a, 262 n^o 533.

⁴³⁰ Maier 1989b, 384-385.

⁴³¹ Poldrugo 2001, 43-44.

⁴³² Le monnayage archaïque de Paphos pose des difficultés : v. Hermary 2006, 124-126, et ci-dessous, p. 141-143.

rosettes, que reprendront les rois achéménides est, comme on l'a vu, d'origine orientale, plus précisément assyrienne⁴³³.

Ces influences orientales ne doivent pas étonner : il est naturel que les petits rois chypriotes, soumis à de grands empires (néo-assyrien, égyptien, achéménide), aient senti le besoin, par souci de ressemblance, mais aussi par affinité idéologique et culturelle, d'imiter de près les coutumes et les symboles de leur voisins plus puissants. Le plan de type oriental du palais de *Hadji Abdullah*, probablement édifié au cours de la période CA II, traduit sur le plan architectural, pour le peu qu'on en sait, le même type de conception⁴³⁴.

Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres – exception faite de la fonction de prêtre de la Déesse – les rois de Paphos semblent donc partager, avec les autres souverains de l'île, un modèle royal unique, qu'on retrouve dans une symbolique d'origine variée, mais généralement proche-orientale, dans des coutumes funéraires communes⁴³⁵, dans l'affichage de généalogies mythiques faisant référence à un répertoire partagé. Sur ce dernier point, au-delà de la référence à la figure de Kinyras, qui est peut-être, comme on l'a vu, une innovation de Nikoklēs, d'autres éléments permettent de développer la question.

Origine et peuplement du royaume

La fondation de Paphos est attribuée par les sources classiques, dès le III^e s. (Lycophron : II A 11) à un contingent d'Arcadiens conduits par le héros homérique Agapēnōr, de retour de la guerre de Troie. Cette origine mythique de la ville est bien connue par Pausanias (II A 16) et par Strabon (II A 13), qui toutefois, comme on l'a dit, confond sur ce point Palaepaphos avec (Nea) Paphos. D'autres sources secondaires (II A 12, 15) confirment la validité de la tradition, et une référence d'Hérodote (II B 45) permet d'en dater l'élaboration au plus tard au début de l'époque classique.

Les témoignages qui mettent en relation Kinyras avec la fondation de Paphos sont en revanche, on l'a vu, tardifs et minoritaires : Kinyras y est présenté parfois directement comme fondateur de la ville (II A 14), parfois comme fils d'un héros éponyme Paphos (II A 17) ; il est, dans les deux cas, d'origine asiatique, et apparenté avec Pygmalion, roi mythique de Chypre d'origine phénicienne (II B 5-8), lié étroitement, à son tour, à la déesse Aphrodite (dans la légende de la statue d'ivoire : v. II B 5).

Il n'est pas impossible, toutefois, que des éléments caractéristiques du personnage de Kinyras se soient superposés dans la tradition à la figure d'Agapēnōr : Lycophron (II A 11) attribue notamment à Agapēnōr une activité métallurgique (χαλκωρυχίσει, μεταλλεύων) qui semble étrangère au héros, mais qui est en revanche l'un des traits distinctifs de Kinyras (v. Plin, *Histoire Naturelle* VII 195 : II B 14). Également pour Pausanias, la source la plus détaillée dont on dispose sur l'arrivée d'Agapēnōr et des Arcadiens à Chypre (II A 16), le héros arcadien revêt le rôle normalement réservé à

⁴³³ Maier 1989b ; Satraki 2008, 30-32 ; Satraki 2010, 209-211.

⁴³⁴ Maier 1989a ; v. aussi Nielsen 1994, 61.

⁴³⁵ Satraki 2008, 28 ; v. aussi ci-dessous, p. 171-174.

Kinyras, celui du fondateur du temple d'Aphrodite ; sa fille Laodikē, quant à elle, aurait établi le culte de la Déesse de Paphos à Tégée, en Arcadie, en renforçant ainsi les liens entre la patrie d'origine, l'Arcadie, et la nouvelle patrie, Paphos de Chypre.

Comment doit-on lire ces traditions ? En 1979, la découverte de l'*obēlos* d'Opheltas (I A 31) à Koukليا-Skales et son déchiffrement, avec la constatation que cet objet, qui a appartenu sans doute à un aristocrate, inscrit en syllabaire local, portait un nom grec au génitif arcado-chypriote en -αυ, ont donné de l'eau au moulin de tous ceux qui cherchaient dans l'archéologie une confirmation littérale du mythe : même les interprètes les plus prudents n'ont pas échappé à la sur-interprétation de ce témoignage comme *preuve* de l'arrivée des Arcadiens à Chypre, et plus précisément à Paphos, à la fin de l'âge du Bronze⁴³⁶.

À la lumière des développements que les notions de colonisation, d'hellénisation et d'« hybridisation » ont connu récemment dans le domaine de l'archéologie chypriote⁴³⁷, on croit pouvoir distinguer, à ce propos, des couches interprétatives différentes. Il faut tout d'abord fixer ce qui est sûr et évident : l'*obēlos* d'Opheltas est la preuve du fait que des gens hellénophones se sont installés à Chypre dès le XI^e s., apportant avec eux leur langue, mais apprenant à l'écrire, sur place, grâce au syllabaire local, qui, à la différence de l'écriture en Grèce, n'a jamais connu de véritable solution de continuité lors du passage entre l'âge du Bronze et l'âge du Fer⁴³⁸. Ces conclusions découlent directement de l'objet lui-même, et elles ne sont pas sujettes à caution.

Mais il y a des éléments moins sûrs, certains desquels ont été élevés au statut de « factoides ». Peut-on dire, à partir du témoignage de l'*obēlos*, que ces gens hellénophones étaient arrivés, en contingents organisés, pour « coloniser » l'île ? Peut-on en déduire qu'ils ont pris, dès leur arrivée, le pouvoir dans l'île, en y établissant leur royauté traditionnelle⁴³⁹ ? Et, ce qui nous intéresse spécialement ici : étaient-ils bien, à Paphos, des Arcadiens ?

Le dialecte chypriote est lié à l'arcadien (et, dans une moindre mesure, au pamphylien) par un certain nombre d'isoglosses que les linguistes font remonter à une origine commune, qui, dans ce cas, a un nom et une identité historique précise : c'est le mycénien⁴⁴⁰. Bien que le trait dialectal spécifique dont l'*obēlos* d'Opheltas constitue le plus ancien témoignage, la forme du génitif en -αυ, soit un de ceux qui posent le plus problème par rapport au mycénien, qui ne le connaît pas (mais des interprétations assez satisfaisantes ont été proposées)⁴⁴¹, les conclusions générales qu'on peut tirer de cette familiarité linguistique sont tout de même valables, et elles ont été clairement exprimées par A. Morpurgo Davies : « if it is indeed the case that Arcadian and Cyprian share a

⁴³⁶ V. par ex. Vanschoonwinkel 1991, 302-303.

⁴³⁷ V. sur cela ci-dessus, p. 33-35.

⁴³⁸ De quelque façon qu'on considère le syllabaire employé sur l'*obēlos* d'Opheltas (dernier témoin du syllabaire chypro-minoen ? Premier témoin du syllabaire chypriote archaïque ? Un point de passage entre les deux ?) il est clair qu'il s'inscrit dans la tradition de l'écriture chypriote de l'âge du Bronze, et qui est destiné à être poursuivi par l'écriture chypriote de l'âge du Fer. Seul le manque de témoignages nous empêche, pour le moment, de détailler ce développement, qui n'a pu connaître aucune véritable interruption.

⁴³⁹ V. par ex. Snodgrass 1988, 12.

⁴⁴⁰ Morpurgo Davies 1992, Panayotou 2007.

⁴⁴¹ V. notamment Brixhe 1989, 39-48.

greater number of feature than chance would allow, the only plausible explanation is the traditional one : Greek migrants from the Peloponnese reached Cyprus in the twelfth century or so at a stage when the ancestors of the Arcadians were probably not yet confined to Arcadia »⁴⁴². L'*obēlos* d'Opheltas n'est donc pas la preuve de l'arrivée des Arcadiens à Paphos : il est la preuve de l'arrivée de gens parlant une langue grecque ancêtre du chypriote et de l'arcadien, c'est à dire le mycénien, et venant du Péloponnèse – pas plus de l'Arcadie que de la Laconie, ou de l'Argolide – ou d'autres régions qui ont été, avant l'effondrement de la civilisation mycénienne, mycénophones (y compris, pourquoi pas, la Crète ou Thèbes). Les raisons pour lesquelles Chypre et l'Arcadie utilisent le même dialecte au cours des siècles suivants sont circonstancielles (un certain nombre de traits linguistiques du mycénien ont survécu dans ces deux régions, et pas dans d'autres, en raison de leur isolement) et non pas généalogiques (les Chypriotes descendraient des Arcadiens).

L'Arcadien Agapēnōr, que les sources classiques font connaître comme fondateur de Paphos, est donc, comme les Athéniens Teucros et Akamas, et le Laconien Praxandros, un ancêtre mythique choisi à un moment donné par une dynastie royale chypriote (celle de Paphos) à des fins d'affichage idéologique et identitaire ; la question de son historicité (et de l'historicité du contingent arcadien qu'il aurait emmené à Chypre), à la lumière de ces considérations, est donc fallacieuse.

Les raisons du choix du héros arcadien Agapēnōr en qualité d'ancêtre mythique des Paphiens sont inconnues. Pas plus que pour Praxandros à Lapéthos, on ne dispose d'aucune source – textuelle, iconographique, numismatique – qui permette d'éclairer le problème.

À vrai dire, le monnayage de Paphos suscite des perplexités pour plusieurs raisons. Les premières émissions, qui datent avec toute vraisemblance d'avant la révolte ionienne, ne suscitent pas d'accord : une série au type du taureau debout au droit, et de la tête d'aigle au revers, émise par un roi A--⁴⁴³, et ensuite, avec des modifications, par les rois Timo-⁴⁴⁴ et Pny-⁴⁴⁵, est très probablement paphienne, alors que la série du « dieu-fleuve » au droit, émise par un roi inconnu aux environs de 500 avec une tête d'aigle au revers⁴⁴⁶, et par le roi Sirōmos par la suite avec un osselet au revers⁴⁴⁷, pose plus de problèmes⁴⁴⁸. De plus, les rois attestés par ces séries (A-, ensuite Timo- et Pny-, pour la série au type du taureau debout ; un roi inconnu, et ensuite Sirōmos, pour la série au type du « dieu-fleuve ») ne trouvent aucune correspondance dans les noms des rois attestés par les deux dédicaces de la rampe des Perses (I A 36 : roi –kretēs et son fils au nom inconnu ; I A 37 : roi Onasicharis, fils de Stasis, fils de Stasiphilos). Il est évident que la superposition, dans un laps de temps relativement court (à peu près une trentaine d'années), de deux séries monétaires différentes, attestant au moins quatre

⁴⁴² Morpurgo Davies 1992, 422.

⁴⁴³ *ICS*² 19.

⁴⁴⁴ Masson – Amandry 1988, 31-32, pl. II 1-2.

⁴⁴⁵ *ICS*² 20.

⁴⁴⁶ Masson – Amandry 1988, 27-29, pl. I 1-2.

⁴⁴⁷ V. *ICS*², 116-117 ; Masson – Amandry 1988, 29-31, pl. I 3-4 ; Masson 1990b, 156.

⁴⁴⁸ Hermary 2006, 124-126.

noms de roi, qui de plus ne trouvent aucune correspondance dans les noms connus pour la même époque par l'épigraphie, n'est pas réellement soutenable⁴⁴⁹.

A. Hermary a proposé de sortir de cette impasse par une solution ingénieuse⁴⁵⁰ : étant considéré que le royaume d'Amathonte, certainement constitué et actif au début du V^e s. (comme le démontre le rôle joué à côté des Perses à l'occasion de la révolte ionienne), ne semble pas avoir frappé monnaie, d'après les attributions courantes, avant 460, pourquoi les séries au type du taureau debout sur le droit ne pourraient-elles pas être attribuées à Amathonte, ce qui permettrait de combler un vide qui ne peut qu'étonner ? Cela justifierait aussi plus facilement le grand nombre d'exemplaires de ces séries découverts dans le trésor de Larnaca⁴⁵¹ ; le type du droit, un taureau debout, trouverait un parallèle sur les anses du grand vase en pierre du sanctuaire d'Aphrodite d'Amathonte⁴⁵², et le type du revers, une tête d'aigle, rappellerait l'aigle qui apparaît au-dessus du lion sur le droit des émissions amathousiennes à partir du roi *Mo-* (troisième quart du V^e s.)⁴⁵³. Cela reviendrait donc à attribuer à Paphos les seules séries au type du « dieu-fleuve » sur le droit, qui auraient été émises par deux souverains (un inconnu, et Sirōmos) entre la fin du VI^e s. et 460 env., lorsqu'une nouvelle série est introduite par le roi Stasandros, au type du taureau debout à gauche, surmonté par un disque solaire ailé, sur le droit, et un aigle debout à gauche au revers⁴⁵⁴.

Une seule objection invite à considérer cette proposition avec prudence : la série des rois A-, Timo- et Pny-, bien que compatible avec Amathonte, est trop proche des séries de Paphos après 460 – même type de droit, taureau debout ; même motif de revers, un aigle en poses différentes (tête seule, aigle debout, aigle en vol) – pour que cela ne suscite au moins quelques doutes. Également, bien que toute variation soit envisageable, et que le manque d'émissions amathousiennes avant 460 provoque des interrogations, la fidélité du monnayage d'Amathonte aux types du lion (tête seule, protomé, figure entière couchée) tout au long de l'histoire du royaume⁴⁵⁵ est telle, qu'on a du mal à attribuer à ce royaume des émissions primitives qui s'éloignent à tel point des choix ultérieurs.

Sans plus d'indices, il est difficile de se prononcer. Ce qui est sûr, c'est qu'à partir de 460 env. les types du taureau debout et de l'aigle (initialement debout, par la suite, dès 400 env., en vol) deviennent caractéristiques du monnayage paphien. Ce n'est qu'à partir du milieu du IV^e s. qu'Aphrodite apparaît sur des émissions du royaume, associée à la colombe⁴⁵⁶. On peut voir, dans l'apparition tardive de la déesse sur le monnayage de la ville, un signe ultérieur du fait que l'union entre le pouvoir royal (qui s'exprimait à travers les monnaies) et le culte de la Déesse n'est en réalité que récent ; mais cette explication ne rend pas compte du fait que la majorité des royaumes chypriotes, même sans attribuer un rôle religieux au roi, représentaient souvent leurs dieux tutélaires sur

⁴⁴⁹ Une troisième série parfois attribuée à Paphos n'a sans doute pas de rapport avec ce royaume, mais elle est plus probablement de Soloi, ou de Lédra : v. ci-dessus, p. 127 ; v. aussi Hermary 2006, 125.

⁴⁵⁰ Hermary 2006, 126.

⁴⁵¹ Destrooper-Georgiades 1984, 148-154.

⁴⁵² *Amathonte II*, n° 81.

⁴⁵³ M. Amandry dans *Amathonte I*, 69-70 n° 126.

⁴⁵⁴ *ICS*² 21.

⁴⁵⁵ Sur le monnayage d'Amathonte, v. M. Amandry dans *Amathonte I*, 57-76, et ci-dessus, p. 81-82.

⁴⁵⁶ *ICS*² 28-29 ; Masson 1982b, 7-9. Sur *ICS*² 27, probablement à retirer à Paphos et à attribuer à Marion, v. ci-dessus, p. 130 n. 382.

les monnaies, sous une figure humaine, ou par moyen des animaux qui les symbolisaient (v. par ex. les monnayages d'Idalion, de Kition, de Lapéthos...). On peut donc se demander si le taureau debout, qui occupe pour longtemps le droit des monnaies paphiennes, ne symbolise pas justement la Déesse, comme ce pourrait être également le cas pour les taureaux du grand vase d'Amathonte⁴⁵⁷. Quant à l'aigle, il est sans doute une expression du pouvoir royal⁴⁵⁸, et il se combine en ce sens très bien avec une tête laurée de Zeus sur le droit d'une série de tétrables d'un roi Pny- (milieu du V^e s.)⁴⁵⁹, et avec la croix *ankh* sur une série de statères du roi Zōwalios (dernier tiers du V^e s.)⁴⁶⁰.

Les noms des rois de Paphos connus par l'épigraphie et par le monnayage sont tous, même les plus difficiles, des noms grecs⁴⁶¹. Une exception serait constituée, si on était sûr de l'attribution de ses monnaies à Paphos, par le roi Sirōmos, dont le nom, extrêmement rare, figure dans Hérodote pour le fils d'Euelthōn de Salamine (II B 24)⁴⁶². Interprété dans un premier temps par le phénicien, comme transcription de Hiram, ḤRM, ce nom pourrait en réalité être bien étéochypriote⁴⁶³, ce qui ne reviendrait pas à faire automatiquement de Sirōmos un souverain ressortissant de ce groupe ethnique.

La langue étéochypriote n'est de toute façon pas inconnue à Paphos. Non seulement des pierres de Kouklia-*Marchello* (I A 39), mais aussi un bol en bronze de *Skales* (I A 32), portent de courtes inscriptions où l'on reconnaît facilement le suffixe – *oti*, typique de l'étéochypriote, peut-être interprétable comme une désinence d'appartenance. Le bol de Kouklia-*Skales* est particulièrement remarquable puisqu'il atteste la présence de gens parlant l'étéochypriote bien plus à l'ouest qu'Amathonte, où on les considère souvent confinés, et à une époque plutôt haute (fin VIII^e s.) : Paphos constituerait donc, d'après l'interprétation de M. Egetmeyer, l'extrémité occidentale du secteur où la composante autochtone de l'île se serait concentrée à la suite de la pression migratoire grecque à la fin de l'âge du Bronze⁴⁶⁴.

Un troisième élément ethnique présent à Paphos, sporadiquement attesté, est l'élément phénicien. Une stèle de Kouklia-*Marchello*, en état fragmentaire (I C 26), constitue le seul document assurément phénicien et archaïque qui ait été découvert dans le territoire du royaume. Le texte de la stèle présente des formules typiques des épitaphes, ce qui semble renforcer l'hypothèse qu'une partie au moins des inscriptions du site de la rampe des Perses n'était pas d'origine culturelle, mais funéraire⁴⁶⁵. Mais l'élément phénicien jouait peut-être à Paphos un rôle plus important : sur deux statères

⁴⁵⁷ V. *Amathonte II*, 84 : « il resterait à se demander (...) si les taureaux du vase sont purement décoratifs, ou s'il faut leur attribuer une signification religieuse : bien que l'on manque d'arguments décisifs, la deuxième hypothèse paraît préférable, et l'on verra volontiers dans ces animaux des symboles de fécondité, comme c'est souvent le cas à Chypre ».

⁴⁵⁸ Hermary 2006, 119.

⁴⁵⁹ *ICS*² 22b ; il s'agit d'un successeur du roi Pny- de *ICS*² 20.

⁴⁶⁰ *ICS*² 24.

⁴⁶¹ Les rois Mineus (vers 440) et Zōwalios (vers 425) portent des noms difficiles, mais bien grecs : v. *ICS*², 120 n. 3.

⁴⁶² On a proposé, bien sûr, d'attribuer la série au nom de Sirōmos au roi salaminien connu seulement par Hérodote, ou mieux à un successeur homonyme plus récent, mais cette hypothèse est à écarter : Masson – Amandry 1988, 29-31.

⁴⁶³ Masson – Amandry 1988, 31.

⁴⁶⁴ Egetmeyer 2009, 73.

⁴⁶⁵ Satraki 2010, 200-201.

du roi Timo- (série au type du taureau debout au droit, et de la tête d'aigle au revers, vers 480-470), à la légende syllabique *ti-mo* sur le droit, s'accompagne, sur le revers, une lettre phénicienne (un *aleph*) au-dessus du bec de l'aigle⁴⁶⁶. Quelle que soit la valeur de ce signe (sans doute une abréviation, mais de quoi?), la présence d'une lettre phénicienne sur des émissions monétaires ne peut pas être fortuite, et elle rappelle la combinaison similaire (légende syllabique sur le droit, phénicienne sur le revers) qui apparaît sur deux monnaies de Sasmas de Marion avant le milieu du V^e s.⁴⁶⁷

Ainsi, si à Paphos l'élément grec est très ancien (*obēlos* d'Opheltas) et majoritaire, on garde tout de même trace de la présence d'autres composantes ethniques (Étéochypriotes, Phéniciens) même aux plus hauts niveaux de l'échelle sociale (roi Sirōmos ; élément phénicien sur le monnayage du roi Timo-), sans qu'on puisse détailler davantage la situation à cause du manque de documents plus explicites et d'interprétation plus aisée.

Territoire du royaume

Les nécropoles de la région de Paphos ont livré un certain nombre d'objets inscrits, qui aident à compléter le tableau du syllabaire paphien archaïque. Un vase provenant du lieu-dit *Maokremmos*, 8 km. env. au nord-est de Koukليا, découvert sans doute dans une tombe, porte une inscription de la première moitié du VIII^e s., d'interprétation difficile, mais sans doute pas étéochyprite (I A 40)⁴⁶⁸. Une coupe *Plain White* de la fin du VII^e s. atteste en revanche un nom grec, parfaitement lisible (I A 41). La coupe « chyro-phénicienne » découverte à Armou (un village à 15 km. env. au nord-ouest de Koukليا), qui porte une inscription difficile (I A 42), représente un cas à part, puisqu'on y utilise le syllabaire commun, ce qui fait croire que l'objet a été inscrit en dehors de la région de Paphos ; l'inscription pourrait être plus récente que la coupe elle-même, qu'on date du VII^e s., même si l'ensemble du dépôt funéraire parmi lequel on l'a retrouvée n'est pas postérieure à l'époque archaïque.

Mais le plus grand lot d'inscriptions en syllabaire paphien archaïque découvertes en dehors de Koukليا est sans aucun doute celui de Rantidi (I A 43-44). Le site de ce sanctuaire extra-urbain, localisé à moins de 5 km. à l'est de Koukليا, a été repéré et exploré d'abord par M. Ohnefalsch-Richter, ensuite par R. Zahn et I.K. Peristianes⁴⁶⁹ ; après une prospection de la mission suisse-allemande en 1979-1980, c'est l'équipe américaine de G.B. Bazemore qui, depuis 1996, a repris la fouille, avec de nouvelles découvertes d'inscriptions syllabiques (I A 44)⁴⁷⁰. Dans l'attente de la parution des résultats de la fouille, seules les inscriptions découvertes avant 1996 sont publiées⁴⁷¹. De caractère votif, génériquement datables de l'époque archaïque (plutôt de la fin que du début), les quelques dizaines de textes lisibles attestent en large majorité de simples anthroponymes, mais quelques documents sont plus intéressants : une stèle qui servait

⁴⁶⁶ Masson – Amandry 1988, 31-32.

⁴⁶⁷ V. ci-dessus, p. 130.

⁴⁶⁸ Egetmeyer 2009, 82-83.

⁴⁶⁹ *Rantidi-Paphos*, 3-18.

⁴⁷⁰ Bazemore 2007.

⁴⁷¹ *Rantidi-Paphos*.

de pierre de borne du sanctuaire, marquant l'appartenance du territoire au dieu (dont l'épiclese est difficile à lire : I A 43. 1) ; la dédicace d'un parfumeur, *μυροφοργός* (I A 43. 2), rare attestation d'un nom de profession qu'on rapproche de *χαλκοφοργός* (forgeron : ICS² 341a) et de *τοξοφοργός* (fabriquant d'arcs : ICS² 352d), formations d'origine mycénienne⁴⁷² ; un nouveau exemple de patronymique en *-ίδας* (I A 43. 44) ; la dédicace d'un personnage portant un nom anatolien, Mukkas (I A 43. 40) ; plusieurs inscriptions à formule X|Y (I A 43. 15, 22, 51-60 ; peut-être I A 44. 3). Dans le sanctuaire était vénérée une divinité masculine, comme l'indique la pierre de borne (I A 43. 1 : *to-te-o*), mais il reste extrêmement difficile d'en préciser les traits⁴⁷³. Un grand nombre de pierres retrouvées sur le site, souvent inscrites mais parfois aussi anépigraphes, ont un bassin peu profond creusé au sommet, ce qui leur a valu le sobriquet local de « dog bowls » : presque inconnue ailleurs à Chypre, cette typologie de pierres pourrait impliquer des rites de libation, avec des parfums ou du vin⁴⁷⁴, mais sur cela on n'a aucune information spécifique.

La carte de diffusion du syllabaire paphien pourrait constituer un indice pour l'établissement du territoire du royaume, mais il s'agit d'un élément qu'il faut prendre en considération avec prudence. À Kourion, qui était sans aucun doute siège d'un royaume indépendant, la variété paphienne du syllabaire a été en usage pendant la période archaïque, pour être ensuite abandonnée au cours du V^e s.⁴⁷⁵ Même si des différences (dans la direction de l'écriture⁴⁷⁶, dans certains signes⁴⁷⁷) peuvent être mises en évidence, il n'en reste pas moins que cette communauté de syllabaire est significative, et demande une explication. Comme l'a observé M. Egetmeyer à propos des signes *o* et *so*, analysés dans les deux variétés du syllabaire (paphienne et commune), les formes paphiennes semblent des innovations / simplifications obtenues à partir d'un répertoire de signes plus ancien, qui est celui du syllabaire commun⁴⁷⁸. Si cette interprétation trouvait une confirmation pour l'ensemble des signes du syllabaire paphien qui diffèrent des correspondants dans le syllabaire commun (ce qui demande une analyse globale des attestations des deux répertoires qu'on ne peut pas proposer ici), on pourrait interpréter la création du syllabaire paphien archaïque comme une innovation, élaborée dans les premiers siècles de l'âge du Fer, qui se diffuse (avec des temps et des modalités difficiles à préciser) à l'intérieur du royaume de Paphos et de Kourion, mais qui ne dépasse pas, avant la fin du VI^e s., les limites septentrionales du premier et les limites orientales du second⁴⁷⁹. Quelles que soient les raisons de la diffusion du syllabaire paphien dans la région de Kourion, il est évident que cette spécificité dans le domaine de

⁴⁷² V. ci-dessous, p. 179-180.

⁴⁷³ Bazemore 2007 identifie la divinité vénérée dans le sanctuaire de Rantidi avec Adonis, mais cette interprétation ne repose sur rien.

⁴⁷⁴ *Rantidi-Paphos*, 28-29.

⁴⁷⁵ En général, sur le syllabaire de Kourion, v. Mitford 1961a, 17-30 ; Mitford *IK*, 5-7.

⁴⁷⁶ Les inscriptions archaïques de Kourion sont en majorité sinistroverses, celles de Paphos dextroverses : v. Mitford *IK*, 5.

⁴⁷⁷ V. les observations d'Egetmeyer 2009, 78-79 à propos de l'inscription étéochyprite de Kourion I A 18 (en syllabaire paphien, avec deux signes du syllabaire commun).

⁴⁷⁸ Egetmeyer 2009, 80-85.

⁴⁷⁹ Ce n'est qu'à partir de la fin du VI^e s. que des signes du syllabaire paphien apparaissent dans des inscriptions rédigées, pour le reste, en syllabaire commun : Egetmeyer 2009, 83-85.

l'écriture est révélatrice d'une influence culturelle qui se superpose, et à l'époque classique même dépasse, les limites des deux royaumes sud-occidentaux.

La région de Paphos est d'ailleurs au cœur de la grande province stylistique occidentale qu'E. Gjerstad avait distinguée pour la céramique chypriote d'époque archaïque⁴⁸⁰, et dont la validité est confirmée par les observations sur la diffusion des modèles, des types et des techniques coroplastiques⁴⁸¹. À l'intérieur de cette région, l'originalité stylistique de la coroplastie paphienne est particulièrement évidente, et ses choix techniques (le modelage est préféré au moulage) et typologiques (le type de la « déesse aux bras levés » est largement privilégié) sont très cohérents⁴⁸². Les découvertes sur la côte et dans l'arrière-pays permettent d'observer la diffusion des figurines de style paphien à travers les sites de quelques sanctuaires de territoire.

Au nord, la frontière avec le royaume de Marion se situait, on l'a vu, au delà de Pegeia et, dans l'arrière-pays, du village de Stroumpi (au sud de la vallée du Chrysochou). Mais l'extension du royaume de Paphos était bien plus marquée à l'est : les découvertes de Saittas-*Leivadia*, sur les pentes du Troodos, au nord de la vallée du Kouris, laissent entrevoir un territoire très étendu, qui comprenait notamment toutes les pentes sud-occidentales du Troodos, très riches en cuivre⁴⁸³. À ce propos, les inscriptions syllabiques du roi Nikoklēs relatives à la consécration d'un sanctuaire d'Héra (*ICS*² 90-91), encastrées dans un mur de l'ancienne église d'Agia Moni, entre Statos-Agios Photios et Pano Panagia, et sans doute provenant de ruines à proximité, apportent une confirmation tardive (dernier quart du IV^e s.) de l'importance que les rois de Paphos attachaient à cette partie de leur territoire, et de la fonction des sanctuaires de territoire dans la définition des frontières des royaumes⁴⁸⁴.

Royaume de Salamine

On s'accorde en général pour retrouver le nom de Salamine dans le troisième royaume mentionné dans les listes assyriennes d'Assarhaddon et Assurbanipal (I D 8 et 11), le royaume de Si(l)lūa. En réalité, cette identification n'est qu'hypothétique, et aucun argument linguistique convaincant n'a été trouvé à son appui⁴⁸⁵. Le nom du roi, Kīsu, est également difficile : sa transcription en akkadien est identique à celle du nom d'un roi nord-arabique de l'époque d'Assarhaddon⁴⁸⁶, et de nombreuses propositions d'interprétation par le sémitique⁴⁸⁷ et par le grec⁴⁸⁸ ont été avancées, mais sans résultats définitifs.

⁴⁸⁰ Gjerstad 1960.

⁴⁸¹ Fourrier 2007b, 13-20, 111-112.

⁴⁸² Fourrier 2007b, 77-82.

⁴⁸³ Fourrier 2007b, 81-82, 117-118.

⁴⁸⁴ Satraki 2010, 201.

⁴⁸⁵ Lipiński 1991, 59-60 ; Masson 1992b, 27-28 ; Bagg 2007, 219-220 s. v. « Silluwa ».

⁴⁸⁶ A. Fuchs dans *PNA 2 I*, s. v. « Kīsu (2) ».

⁴⁸⁷ Saporetti 1976, 86 n. 25 ; Lipiński 1991, 59-60.

⁴⁸⁸ Saporetti 1976, 86 n. 25 : Κεῖσος, Κεῖσος est un nom connu seulement par les sources littéraires, pour un roi mythique d'Argos : Capelle 1922.

Le site de la ville ancienne se trouve au nord de la cité de Famagouste. Les premiers explorateurs (A. Palma di Cesnola, 1876-1878 ; M. Ohnefalsch-Richter, 1880-1882) ont été attirés surtout par les nécropoles ; ensuite plusieurs missions britanniques (1882, 1890-1891, 1896, 1913, 1923-1926) ont poursuivi l'étude des nécropoles tout en commençant, en même temps, à explorer les ruines de la ville d'époque hellénistique et romaine, vers le nord du site⁴⁸⁹. Ce sont surtout les activités du Département des Antiquités de Chypre qui ont porté, entre 1952 et 1974, sur la fouille extensive, sous la direction de V. Karageorghis, du gymnase, du théâtre d'époque romaine⁴⁹⁰, et des nécropoles de l'âge du Fer – la Nécropole Royale, et la nécropole au lieu-dit *Cellarka*⁴⁹¹, entre le temple de Zeus (découvert par la mission de J.A.R. Munro et H.A. Tubbs en 1890-1891, et identifié erronément comme *agora*, site C)⁴⁹² et le village d'Enkomi⁴⁹³. À proximité de ce dernier, l'identification par Cl. Schaeffer, en 1934, d'une ville de l'âge du Bronze⁴⁹⁴, entraîna, après la Seconde Guerre mondiale, une fouille extensive (sous la direction de Cl. Schaeffer et de P. Dikaios) jusqu'en 1971, avec les découvertes exceptionnelles qu'on connaît⁴⁹⁵.

La ville d'époque archaïque et classique, limitée au secteur sud du site, a fait l'objet de fouilles systématiques par une mission française, lyonnaise, dirigée par J. Pouilloux, et par la suite par M. Yon, entre 1964 et 1974⁴⁹⁶. La mission a pu dégager les niveaux géométriques et archaïques d'un secteur d'habitat et d'un sanctuaire, dans la région de la basilique de la Campanopetra ; la basilique elle-même a été fouillée (sous la direction de G. Roux)⁴⁹⁷, ainsi qu'un tronçon du rempart méridional archaïque, immédiatement au nord de l'embouchure du Pedieos⁴⁹⁸ (un sondage, le sondage Z, a été implanté en profondeur contre le rempart), et un bâtiment byzantin appelé « l'huilerie », au nord-ouest de la basilique⁴⁹⁹. Le port, qui devait être au sud de l'embouchure du fleuve, était apparemment situé à l'extérieur de la ville, mais aucune étude définitive n'a pu être menée⁵⁰⁰. La mission française a aussi publié un *bothros* de sanctuaire péri-urbain, à proximité du monastère Saint-Barnabé (à l'ouest de *Cellarka*), extrêmement riche en sculptures en calcaire, qui avait été fouillé par le Département des Antiquités⁵⁰¹, alors qu'un *bothros* au lieu-dit *Toumba*, appartenant à un autre sanctuaire péri-urbain et riche en terres cuites, avait été découvert par la mission Munro-Tubbs (site G), près de la côte au sud, à côté de la route vers Famagouste⁵⁰².

⁴⁸⁹ Caubet 1980.

⁴⁹⁰ Seules les sculptures ont été publiées : Karageorghis 1964 ; Karageorghis – Vermeule 1966.

⁴⁹¹ Karageorghis 1967b, 1970, 1973a, 1978b.

⁴⁹² Munro – Tubbs 1891, 132-137. V. Argourd *et alii* 1975 ; Callot 1985.

⁴⁹³ Les souvenirs liés à ces fouilles ont été publiés par Karageorghis 1999.

⁴⁹⁴ Le site avait été identifié auparavant par les Suédois, mais il avait été interprété comme une nécropole.

⁴⁹⁵ Sur l'exploration d'Enkomi v. en général Lagarce 1993.

⁴⁹⁶ Sur les fouilles françaises de Salamine v. Yon 1993. Les résultats des fouilles sont en cours de publication dans la série *Salamine de Chypre* : 16 volumes ont paru.

⁴⁹⁷ *Salamine de Chypre XV*.

⁴⁹⁸ Jehasse 1980.

⁴⁹⁹ *Salamine de Chypre XI*.

⁵⁰⁰ Flemming 1974.

⁵⁰¹ *Salamine de Chypre V*.

⁵⁰² Munro – Tubbs 1891, 146-166 ; v. Wilson 1980.

Témoignages des nécropoles

En l'état des découvertes tel qu'il est resté après les événements de 1974, on peut affirmer que le secteur le mieux connu de la ville archaïque de Salamine est celui des nécropoles. C'est donc de ce secteur que proviennent tous les documents épigraphiques qui témoignent, à côté des traces de civilisation matérielle, du peuplement de la ville aux époques géométrique et archaïque.

Plusieurs tombes, situées dans la partie nord-ouest de la zone des nécropoles, ont frappé, dès leur découverte, par la richesse de leurs dépôts, et par les traces toujours perceptibles de rites funéraires somptueux qui avaient accompagné le défunt dans son ultime demeure⁵⁰³. Ce site a donc reçu l'appellation de Nécropole Royale, et, même si on n'a découvert aucun document qui confirme de manière sûre l'origine princière des ensembles les plus riches, il est certain qu'un tel faste n'était à la portée que de rois, ou des plus hauts membres de l'élite.

Parmi les principales tombes royales, la tombe 3, qui a livré deux objets inscrits, a été explorée à plusieurs reprises : le grand tumulus, sous lequel est située la tombe construite, est bien visible de la plaine alentour, et des pillers ont dû très tôt s'y introduire pour vider la chambre de tous ses trésors. Ensuite, en 1896, la mission britannique de A.S. Murray et A.H. Smith creusa un tunnel sous le tumulus pour atteindre la chambre, qu'elle trouva vide, mais dans le dromos fut découvert un ostrakon, inscrit des deux côtés, qui demeure énigmatique (I A 45). Encore dans le dromos, lors de la fouille systématique de la tombe en 1964, fut découverte une amphore inscrite (I A 46), une épée en bronze, et surtout l'impression, en négatif, des restes d'un char en bois qui avait été déposé dans le dromos. Ainsi, malgré le pillage presque complet, assez d'éléments rapprochent ces découvertes de la célèbre tombe 79, qui a livré les restes les plus spectaculaires, y compris des squelettes de quadrupèdes, mais aucun objet inscrit en chypro-syllabique et une amphore inscrite en phénicien (I C 28).

Au-delà d'un, ou peut-être deux anthroponymes (I A 47 : Philotimos ; I A 49 : séquence de lecture difficile), les inscriptions syllabiques des nécropoles salamiennes renseignent sur des aspects du rituel dont on a aussitôt mis en évidence la ressemblance avec la description homérique des funérailles de Patrocle (*Iliade* XXIII 170) : des amphores d'huile (I A 46) et de vin (I A 48, cf. I A 45, section VII) étaient déposées dans les tombes, comme provisions pour l'au-delà destinées au défunt. L'ostrakon I A 45, dont on est bien loin d'avoir éclairé tous les aspects, surtout en ce qui concerne la section I, était, au moins quant aux sections II à VII, un texte comptable détaillant une série d'offrandes (*i-po-ra-se*, ἰ(μ)φοράς) pour le défunt (*ne-ke-ro-i*, νεκρῶι), dont plusieurs jarres (*ka-to-i*, κάδοι) contenant du vin (*wo-i-no*, φοίνω) et d'autres produits non spécifiés.

D'autres aspects du rituel, notamment le sacrifice d'équidés, attesté surtout (mais non exclusivement) dans la Nécropole Royale, sont souvent évoqués comme traits « homériques » des pratiques funéraires de Salamine, en particulier en ce qui concerne le sacrifice de chevaux attelés dans les tombes les plus riches⁵⁰⁴. Même si l'interprétation

⁵⁰³ Publication des fouilles dans Karageorghis 1967b et 1973a.

⁵⁰⁴ Résumé des données dans Hermay 2005, 184-186.

qui voyait dans ces rituels une imitation consciente des funérailles héroïques décrites dans *l'Iliade* a été maintenant abandonnée, on continue à utiliser pour ces pratiques la qualification d' « homérique », qui, malgré l'élargissement de perspective, garde tout de même la vision d'un rapport privilégié entre les données archéologiques des nécropoles de Salamine, et la société décrite par Homère⁵⁰⁵. Si le rapport cause – effet a changé (ce n'est plus l'élite de Salamine qui imite les poèmes homériques : ce sont les poèmes homériques qui décrivent une société dont l'élite de Salamine est une illustration), cette assimilation de la civilisation de Salamine des VIII^e et VII^e s. au monde homérique empêche de souligner les spécificités chypriotes de pratiques qui sont, pourtant, bien documentées dans l'île, et « sous des formes, à des périodes et en des lieux plus divers que le laissent penser les découvertes de Salamine »⁵⁰⁶. Ainsi, le rituel de la mise à mort de chevaux attelés dans les tombes de Salamine a peut-être plus affaire avec les sacrifices d'équidés (chevaux, ânes ou hybrides, attelés et non) documentés à Tamassos, Palaepaphos, Amathonte et Kition⁵⁰⁷, qu'avec les *πίσυρας ἐριαύχενας ἵππους*, les « quatre caavales altières » qu'Achille jette, avec deux chiens et douze Troyens, sur le bûcher funéraire de Patrocle (*Iliade* XXIII 171-176).

Cela ne revient pas à nier, bien sûr, les nombreux parallèles entre les pratiques funéraires « royales » de Salamine (et d'autres régions de Chypre) et les coutumes funéraires décrites dans Homère, et attestées, avec des variations pourtant significatives, en Grèce (Lefkandi, Prinias), au Proche-Orient, en Méditerranée centrale (surtout en Étrurie)⁵⁰⁸ et occidentale⁵⁰⁹ : Chypre était sans aucun doute, à l'époque, insérée dans un contexte culturel méditerranéen où les élites communiquaient grâce à des valeurs, des coutumes et des pratiques de vie (dont les rituels funéraires ne constituent qu'un aspect, souvent surestimé) certainement partagées. Mais les différentes déclinaisons des choix, des refus et des adaptations sont, peut-être, encore plus significatives que le cadre commun dans lequel elles s'insèrent : dans une Méditerranée régie par les principes de la *connectivity*, la *negotiated peripherality* chypriote mériterait, dans le cas des rituels funéraires « royaux » de Salamine aussi bien que dans d'autres, une attention plus circonstanciée⁵¹⁰.

L'ensemble des documents syllabiques des nécropoles de Salamine date de la fin du VII^e (I A 45-47) ou du VI^e s. (I A 48-49). La jarre de la tombe 79, inscrite au nom d' 'BDB'L (I C 28), ne suffit certes pas à démontrer, avec le nom du roi salaminien de la

⁵⁰⁵ Karageorghis 2002b, 29 : « la qualification d'*homérique* qu'on donne aux inhumations des tombes "royales" de Salamine est toujours valable. Ce caractère *homérique*, cependant, n'est pas dû, comme on le croyait, à l'influence des poèmes épiques homériques. Il marque une phase dans l'évolution de la civilisation chypriote qu'avait déclenchée, au XI^e siècle avant notre ère, l'arrivée d'une élite de guerriers mycéniens venus s'établir dans l'île, et qui s'était accentuée au cours des VIII^e - VII^e siècles avant notre ère, à la période dite *orientalisante* (...) Les tombes de Salamine ont à présent une place primordiale dans un monde beaucoup plus large, un monde *homérique*, qui va d'un bout de la Méditerranée à l'autre, un monde familier à Homère et qu'il a décrit (...) ». V. aussi Karageorghis 2003.

⁵⁰⁶ Hermary 2005, 190.

⁵⁰⁷ Hermary 2005, 184-190.

⁵⁰⁸ Ampolo 2000 ; Naso 2010.

⁵⁰⁹ Karageorghis 2002b, 2003.

⁵¹⁰ Sur les différentes notions (*connectivity*, *negotiated peripherality*, *Great Divide*, etc.) qui animent avec profit, depuis une dizaine d'années, les études sur la Méditerranée antique, v. Étienne 2010, avec références ; plus spécifiquement sur Chypre au VII^e s. : Fourrier 2010.

liste d'Assarhaddon, que la dynastie royale de Salamine était à l'époque d'origine sémitique⁵¹¹, mais elle témoigne de la circulation dans la région au VII^e s. de produits phéniciens (le vase est une jarre cananéenne, qui devait contenir à l'origine des denrées alimentaires), ce qui d'ailleurs ne saurait nous étonner. L'inscription phénicienne sur un fragment de bol *Bichrome* II venant du secteur d'habitat au sud-est de la basilique de la Campanopetra (I C 27) fournit en revanche des éléments plus intéressants : non seulement elle date du IX^e s., étant ainsi l'une des plus anciennes inscriptions phéniciennes de Chypre, mais elle a été peinte sur de la céramique locale, ce qui prouve la présence effective de Phéniciens à Salamine à haute date. Le témoignage de l'inscription serait d'ailleurs confirmé par la découverte, au même endroit (à côté du rempart méridional) de plusieurs sépultures d'enfants dans des jarres phéniciennes (X^e – IX^e s.)⁵¹² : l'interprétation de ce rite n'est toutefois pas évidente car, s'il est bien vrai que les vases utilisés sont tous phéniciens, importés, il est vrai aussi que des sépultures d'enfants dans des vases sont attestées ailleurs à Salamine (v. ci-dessous), à Chypre, et en général dans le monde égéen⁵¹³, sans que cela implique forcément un rapport avec la Phénicie ; l'ensevelissement de ces vases aux limites de la ville, sous les murs des maisons et non pas dans une nécropole, et la supposition (qu'on n'a pas pu confirmer par des études des ossements) que les enfants ainsi inhumés étaient tous des nouveau-nés ou des fœtus, laisse envisager un rite funéraire caractéristique non pas d'une communauté ethnique précise, mais plutôt d'une catégorie de défunts (enfants morts en bas âge)⁵¹⁴.

On trouve un parallèle au rite funéraire qu'on vient de décrire dans la nécropole de *Cellarka*, où l'on a découvert, dans la tombe 10 et près de la surface, des amphores attiques SOS fragmentaires, inscrites en alphabet grec (I B 4-6), et utilisées sans doute pour des inhumations d'enfants : d'autres sépultures de ce genre, dans des amphores anépigraphes, généralement situées dans des fosses à proximité de la surface, ont été retrouvées dans plusieurs tombes de la nécropole de *Cellarka*, apportant confirmation à cette interprétation⁵¹⁵.

Origine et stratégies identitaires

L'image que donnent les nécropoles de l'époque archaïque est celle d'une société stratifiée, avec une élite qui profite des circuits d'échange à l'échelle méditerranéenne et du luxe qui en dérive pour afficher un faste qui lui est réservé. Les découvertes de la Nécropole Royale – avec ses tombes construites, ses dépôts de bronzes, céramiques de

⁵¹¹ Ainsi Lipiński 1991, 59-60 ; v. à ce propos Masson 1992b, 27-28.

⁵¹² Calvet 1980.

⁵¹³ V. par ex. les deux amphores inscrites en chypro-syllabique, provenant l'une de Mende, en Chalcidique (I A 65), l'autre de Policoro, en Italie du Sud (I A 66), ayant servi dans les deux cas, d'abord de conteneurs pour le transport, la commercialisation et le stockage de denrées, ensuite, localement, de sépultures pour des enfants (donnée à confirmer pour l'amphore de Policoro) : on remarquera, d'ailleurs, que ces amphores (de production non chypriote mais, au moins dans le cas de l'amphore de Mende, attique) auraient été transportées par un (ou : des ?) marchand(s) chypriote(s) de Salamine (v. l'interprétation des inscriptions, ci-dessous p. 287-289).

⁵¹⁴ Alpe 2008, 150.

⁵¹⁵ Karageorghis 1970, 231-232 ; Alpe 2008, 149-150.

banquet, ivoires et bijoux, ses chars et équidés sacrifiés dans le dromos – montrent sans ambiguïté l'existence d'une aristocratie partageant, avec les autres élites chypriotes, des pratiques communes. Mais, même si l'on n'a pas ici les premiers rois de Salamine (contrairement à ce que suppose D.W. Rupp)⁵¹⁶, mais les représentants d'un pouvoir royal déjà ancien, en train de se consolider et d'affirmer son emprise à l'échelle régionale⁵¹⁷, ces rois n'ont laissé, à la différence de Paphos, aucune trace écrite, et ils restent donc pour nous des inconnus.

Ce sont les légendes grecques qui donnent aux souverains de Salamine le visage des descendants de Teucros, fils de Telamōn, héros à la fois grec et barbare (Troien du côté de sa mère Hēsionē), arrivé à Chypre, comme Agapēnōr, après la guerre de Troie. L'ancienneté relative de cette tradition est confirmée par les allusions qu'en font Eschyle et Pindare, dans le deuxième quart du V^e s. (II A 18-19), suivis par Hérodote (II B 45) ; sa popularité, spécialement en milieu athénien, est attestée par la tragédie perdue de Sophocle, *Teucros* (II A 20), et par l'apparition du personnage de Teucros dans l'*Hélène* d'Euripide (II A 21). C'est l'alliance entre Athènes et Euagoras qui justifie, entre la fin du V^e et le début du IV^e s., l'attention que les auteurs athéniens dédient à la ville chypriote, et donc à son fondateur mythique, qui représente la justification légendaire d'une affinité politique récente (II A 21-22). À partir des mentions des auteurs de l'époque classique, le mythe de la fondation de Salamine par Teucros se répand ensuite dans la littérature grecque d'époque hellénistique et impériale, et même après (jusqu'à Nonnos et Eustathe : II A 23-26, 29, 31, 33, 35-36), et dans la littérature latine (II A 27-28, 30, 32, 34).

On a cru pouvoir distinguer, dans le mythe de la fondation de Salamine par Teucros, deux couches : l'une, plus ancienne, documenterait un fait historique, c'est-à-dire l'établissement autour de 1200 à Salamine de gens appartenant à l'un des Peuples de la Mer, les Tjekker⁵¹⁸, ou bien d'Anatoliens, originaires de la Troade⁵¹⁹ ; l'autre, plus récente, serait le résultat des spéculations politiques athéniennes à Chypre, et aurait permis la superposition de Teucros, héros mythique de Salamine d'Athènes, aux Tjekker et à leur fondation chypriote, homonyme de celle d'Attique⁵²⁰. À l'exception de quelques voix discordantes, qui se sont élevées pour défendre la tradition dans son intégralité⁵²¹, ou bien pour la rejeter dans son ensemble⁵²², l'idée d'un noyau historique préservé dans la légende a gagné, comme dans le cas de Paphos, un certain consensus⁵²³. Encore une fois, on a cherché dans l'archéologie la confirmation de la véracité du mythe : la ville de Salamine étant trop récente (XI^e s.)⁵²⁴ pour avoir été fondée par Teucros de retour de la guerre de Troie (peu avant 1200), on a situé l'arrivée et l'installation de Teucros et de ses Teuciens à Enkomi, qui connaît, au début du XII^e s. (niveau IIIA), une « refondation » où l'élément égéen est significatif. Cette « refondation » d'Enkomi (qui s'appelait

⁵¹⁶ Rupp 1988, 1989, 1998.

⁵¹⁷ Fourrier 2010, 163-165.

⁵¹⁸ Yon 1980, 73-75.

⁵¹⁹ Gjerstad 1944b, 114-120 ; Vanschoonwinkel 1991, 298-301.

⁵²⁰ Gjerstad 1944b, 114-120 ; Vanschoonwinkel 1991, 298-299.

⁵²¹ Hadjioannou 1973 ; Fortin 1980, 42-44.

⁵²² Prinz 1979, 56-78.

⁵²³ Vanschoonwinkel 1991, 300-301, reprenant les conclusions de Yon 1980.

⁵²⁴ La chronologie de la fondation de Salamine est établie surtout grâce aux données de la T. I, située au sud du temple de Zeus, fouillée par la mission française en 1965 : *Salamine de Chypre II*.

probablement déjà Salamine, le nom étant d'origine non grecque mais levantine)⁵²⁵, par Teucros est de courte durée : l'ensablement du port aurait provoqué, vers la fin du XII^e s., le déplacement de la ville à l'est, sur la mer, et l'établissement de la Salamine historique⁵²⁶.

« En 1964 (...) la question se posait (...) de savoir quel lien on devait établir entre les légendes de fondation et le site connu pour être la Salamine historique (...) La réponse n'était pas nécessairement à chercher dans une démonstration de l'arrivée de Teucros sur ce point au début du XII^e s., mais bien plutôt dans une continuité de l'occupation entre la ville du Bronze Récent et la ville géométrique »⁵²⁷. C'est précisément cette continuité qui a été démontrée par l'exploration des sites d'Enkomi et de la ville de Salamine⁵²⁸, et c'est cette continuité qui permet de reformuler la question sur l'historicité des légendes de fondation non plus en tant qu'enregistrement de faits réels, mais en tant que réinterprétation, à plusieurs siècles de distance, d'un passé dont le royaume de Salamine se sentait héritier.

Il est difficile de dire quand et comment Teucros a été élevé au rôle de fondateur de Salamine : lorsque cette association apparaît dans nos sources, le héros est déjà doublement salaminien – Salaminien d'Attique, et Salaminien de Chypre (II A **18-19**). Le rapprochement étiologique entre les deux villes homonymes paraît donc dater au plus tard des guerres médiques. Héros ambivalent, grec et barbare, Teucros semble constituer le choix idéal pour un royaume qui souhaite se rapprocher de l'hellénisme (et surtout d'Athènes) sans tourner le dos au monde oriental, dont il dépend. Si le thème de l'origine athénienne de Salamine sera exploité surtout au moment de l'alliance entre les deux cités, à l'époque d'Euagoras (II A **21-22**), on n'a aucune source textuelle ni iconographique qui permette de suivre les étapes de l'appropriation de ce mythe par les rois salamiens. En revanche, la mention chez Nonnos de Persée comme ἀρχηγόνος, pour lequel Teucros aurait entouré de remparts Salamine (II A **35**), laisse envisager la possibilité que les rois salamiens aient exploité, en plus de Teucros, d'autres figures et thèmes mythiques, notamment un des héros royaux chypriotes par excellence, Persée⁵²⁹. D'origine différente, le rapport entre Teucros et le roi mythique de Sidon Bēlos, que seul Virgile semble connaître (II A **28**), pourrait tirer son origine de sources carthagoises, ou bien d'une élaboration mythique locale, Bēlos étant un personnage spécialement lié au monde phénicien de Chypre (Kition, Lapéthos : II B **61**).

Si Teucros est l'ancêtre mythique des rois de Salamine, on doit descendre jusqu'au milieu du VI^e s. pour connaître la première figure royale historique qui ne soit pas, comme le Kīsu des listes assyriennes, un simple nom hors contexte. Les sources classiques nous font connaître, il est vrai, un roi de Chypre répondant au nom de Salaminos, dont la fille Amykē (ou Kitia), ayant épousé le Crétois Kasos, serait à l'origine de l'élément chypriote dans la région d'Antioche sur l'Oronte (II B **3-4**) : mais les noms des personnages (Salaminos, Amykē, Kitia) sont clairement étiologiques, et si Salaminos peut être un souvenir de la fréquentation chypriote, et même salaminienne, de

⁵²⁵ On voit normalement en Σαλαμίς un nom tiré de la racine sémitique ŠLM : Vanschoonwinkel 1991, 299 avec références.

⁵²⁶ Yon 1980 ; Vanschoonwinkel 1991, 299-301.

⁵²⁷ Yon 1980, 80.

⁵²⁸ Iacovou 1994, 153.

⁵²⁹ Fourrier 2007c, 4-5.

l'embouchure de l'Oronte (Al Mina) au début de l'époque archaïque, il est bien loin d'être un personnage historique, et il n'est d'ailleurs pas dans nos sources roi de la seule Salamine, mais de toute l'île de Chypre.

Euelthōn est donc le premier roi de Salamine sur lequel on ait quelques informations historiques, non seulement grâce à Hérodote (II B 23-24 et II B 25, qui en dérive), mais aussi grâce au monnayage. Ses émissions⁵³⁰, peut-être les premières de Chypre, introduisent le type du bélier couché au droit qui reste, pour plus d'un siècle, caractéristique de Salamine ; la légende syllabique, inscrite au-dessus et au-dessous du bélier, porte le nom du souverain au nominatif sur une série de statères et fractions au revers lisse (1. *e-u-we* 2. *le-to-ne* |, Εὐφέλων), le même nom au génitif sur une série de statères au type de la croix-*ankh* au revers, plus récente (1. *e-u-we* 2. *le-to-to-se*, Εὐφέλο(ν)τος), et les abréviations *pa-si-e-u*, βασι(λέφοντος) Εὐ(φέλωντος), sur une série encore plus récente, peut-être même postérieure à la mort du roi.

Le règne d'Euagoras marque le début d'une nouvelle ère dans le monnayage salaminien, avec la frappe de monnaies au type de la tête d'Héraclès sur le droit, et du bouc couché sur le revers, et avec les premières légendes digraphes (syllabique / alphabétique)⁵³¹. Mais le monnayage d'Euelthōn doit être étudié avec la plus grande précaution en ce qui concerne la chronologie : il paraît en effet probable que non seulement ce souverain, mais aussi ses successeurs, qui répondent (d'après Hérodote, II B 24) aux noms de Sirōmos, Chersis et Gorgos, frappèrent monnaie à son nom⁵³².

Le premier à avoir innové dans ce sens, en inscrivant son propre nom sur ses émissions, est le roi Phausis, inconnu par les sources littéraires, et qu'on date du deuxième quart du V^e s.⁵³³. Par la suite d'ailleurs, le roi Nikodamos, qui frappe monnaie après le milieu du V^e s. (*ICS*² 323), réintroduit, au moins sur une série de statères, le nom d'Euelthōn, au génitif, en plus de son propre nom⁵³⁴. Peut-on envisager que d'autres souverains de la dynastie d'Euelthōn aient utilisé ce même procédé⁵³⁵, destiné sans doute à rappeler la légitimité du pouvoir royal ?

La fidélité montrée par les rois salaminiens aux mêmes types pour plus d'un siècle est frappante – bélier couché sur le droit, croix-*ankh* sur le revers, avec peu de variations : sur deux monnaies de Phausis, un disque solaire ailé est ajouté au-dessus de l'inscription sur le droit⁵³⁶ ; une série de Nikodamos présente sur le droit, au-dessus du bélier, une œnochoé, et sur le revers le nouveau type de la tête de bélier, avec au-dessus une tige d'orge, et au-dessous une branche de laurier⁵³⁷. Des émissions de Nikodamos présentent aussi, en plus du nom et du titre du roi, l'indication de l'ethnique, *pa se-la-mi-ni*, βα() Σελαμινι(), qu'on serait tenté de compléter, d'après le parallèle d'Idalion et de Marion, par le nominatif, βασιλεὺς Σελαμίνιος, et non pas par le génitif pluriel,

⁵³⁰ *ICS*² 319.

⁵³¹ Hermary 2006, 115-116.

⁵³² Kagan – McGregor 1995, 8.

⁵³³ *ICS*² 322, avec nouvelles lectures : Masson 1994d ; Kagan – McGregor 1995.

⁵³⁴ Masson – Amandry 1988, 33.

⁵³⁵ Il s'agirait notamment des émissions *ICS*² 320 et 321, où le nom d'Euelthōn se lit à côté d'autres signes syllabiques difficiles à interpréter.

⁵³⁶ Kagan – McGregor 1995, 6-7 n^o 11 et 13.

⁵³⁷ Masson – Amandry 1988, 33. Mais la série au type de la tête de bélier sur le revers semble être plus ancienne : v. Kagan – McGregor 1995, 7-8.

Σελαμινίον, comme il est normalement admis⁵³⁸. Par ailleurs, le successeur de Nikodamos, Euanthēs, ne fera que reprendre les types de son prédécesseur, toujours autour du thème iconographique du bélier (bélier couché au droit, tête de bélier au revers)⁵³⁹.

Le motif du bélier, principalement même si non exclusivement salaminien⁵⁴⁰, a été expliqué par l'influence de l'iconographie du dieu égypto-lybien Zeus-Ammon en Cyrénaïque, étant donné que, comme on le sait par Hérodote (II B 23), Euelthōn entretenait des rapports amicaux avec les Battiades de Cyrène⁵⁴¹. Ce dieu à tête ou aux cornes de bélier est en effet particulièrement populaire à Chypre, comme en témoignent les nombreuses statues et statuettes en calcaire qui peuplent les sanctuaires chypriotes entre le VI^e et le début du III^e s. : il est représenté souvent assis sur un trône, parfois flanqué par des béliers des deux côtés, ou bien appuyé sur le dos de l'animal ou, exceptionnellement, debout avec la bête à ses côtés⁵⁴². Sa popularité dans le répertoire des sculptures « chyro-ioniennes »⁵⁴³ laisse envisager que non seulement les rapports politiques entre Salamine et Cyrène, mais aussi la présence et l'activité de sculpteurs chypriotes à Naucratis soit à l'origine de la diffusion de cette iconographie dans l'île.

Si l'origine égyptienne du dieu criocéphale, quels qu'aient été les vecteurs des modèles iconographiques, n'est pas en discussion, sa place à l'intérieur du panthéon chypriote est de définition moins aisée. L'identification entre Zeus-Ammon et Baal Hammon, postulée depuis longtemps et traditionnellement acceptée, ne repose, semble-t-il, sur rien de concret⁵⁴⁴ ; mais que dire de l'assimilation entre cette divinité et le Zeus grec, qui ne se produit qu'à la fin du VI^e s. à Cyrène ? Les plus anciennes représentations de la divinité à Chypre, sous la forme d'une figure anthropomorphe mais criocéphale⁵⁴⁵, semblent attester que le transfert iconographique entre l'Afrique et Chypre s'est produit avant que la divinité adopte, sous l'impulsion de la colonie grecque de Libye, les traits plus hellénisés du Zeus olympien, barbu, ne conservant de son origine animale que les cornes enroulées sur les tempes⁵⁴⁶. On peut alors songer, avec S. Fourrier⁵⁴⁷, au fait que le bélier, loin de symboliser exclusivement l'Ammon de l'oasis de Siwa (le Zeus-Ammon des Cyrénéens), était associé à d'autres divinités égyptiennes, notamment Amon-Rê Badjed, divinité principale de la Naucratis égyptienne⁵⁴⁸.

À Chypre, l'iconographie de ce dieu d'abord criocéphale et ensuite à cornes de bélier, apparaît associée au culte de la divinité guerrière et champêtre, vénérée spécialement à Golgoi, qui assume par la suite les traits de l'Héraclès/Melqart en marche, de Zeus-Ammon, et aux époques plus récentes, de Pan⁵⁴⁹. L'adoption de cette

⁵³⁸ V. ICS² 323a. On rappelle que sur une inscription de Delphes (IG XI 135, 39-41) le roi d'Amathonte Androklēs est dit Αμαθούσιος βασιλεύς : v. Fourrier 2006, 107-108.

⁵³⁹ ICS² 324.

⁵⁴⁰ Hermary 2006, 117 n. 4.

⁵⁴¹ Bisi 1985 ; Hermary 1989a, 305 ; Counts 2009, 104.

⁵⁴² Counts 2009 et Kleibl 2010 constituent les mises au point les plus récentes.

⁵⁴³ Fourrier 2001, 44-45.

⁵⁴⁴ Après Lipiński 1986, v. surtout Xella 1991, 145-146.

⁵⁴⁵ Counts 2009, 105 et fig. 11.1. V. aussi Hermary 1989a, 484 n^o 999 (statuette « chyro-ionienne » d'un dieu criocéphale trônant, flanqué par deux sphinx, deuxième quart du VI^e s.) et Hermary 1992, pl. V.

⁵⁴⁶ Leclant – Clerc 1981, 666 ; Hermary 1992, 17.

⁵⁴⁷ Fourrier 2001, 45 ; Fourrier 2009, 98-99.

⁵⁴⁸ Yoyotte 1994-1995, 680-682.

⁵⁴⁹ V. ci-dessus p. 89-90.

divinité spécifique de la région orientale de l'île⁵⁵⁰ par la dynastie royale de Salamine est l'indice d'un choix identitaire marqué : son identification avec le Zeus grec, qui ne date probablement pas d'avant l'époque classique, ne se fait qu'à travers des assimilations progressives à des iconographies variées (taureau d'abord, ensuite bélier, finalement Zeus olympien)⁵⁵¹, dont l'hétérogénéité ne cache pas l'identité de la figure divine, de longue tradition chypriote, qu'elles symbolisent.

Territoire du royaume

L'extension du territoire de Salamine a dû évoluer de manière sensible au cours des siècles. Limité au début de l'époque archaïque à l'ouest par les royaumes de Chytroi, de Lédra et d'Idalion, Salamine a probablement tiré profit de la disparition, au fur et à mesure, de ses voisins occidentaux pour élargir son influence et son territoire bien en profondeur dans la Mesaoria. À l'époque classique, Salamine est avec Kition et Paphos l'un des royaumes les plus puissants et les plus étendus de l'île.

Au nord, la péninsule du Karpas, d'où proviennent deux inscriptions archaïques (I A 50-51), n'a jamais, sans aucun doute, constitué une entité étatique autonome, comme on l'a longtemps cru⁵⁵². Difficile de dire pourquoi Hellanicos attribuait la fondation de Karpasia (correspondant au village moderne de Rizokarpaso-*Agios Philon*) à Pygmalion (II A 49) : les découvertes de terres cuites effectuées sur le site de la ville antique sont clairement de style salaminien⁵⁵³, et la ville elle-même n'a livré pour l'instant rien d'antérieur à l'époque classique⁵⁵⁴.

L'étude des sanctuaires de territoire permet d'observer, pour Salamine mieux que pour d'autres royaumes de l'île, la pratique qui consiste à implanter, à l'époque archaïque, des sanctuaires extra-urbains sur les ruines de lieux de culte ou d'importants établissements de l'âge du Bronze, après un hiatus dans l'occupation qui correspond en général à la période CG II. Ce schéma se retrouve à Enkomi⁵⁵⁵, à Sinda⁵⁵⁶, à Agios Iakovos⁵⁵⁷ et peut-être aussi à Arsos⁵⁵⁸.

De ces sanctuaires, seul celui d'Arsos montre, dans le style des terres cuites qui y ont été découvertes, le croisement et la superposition de plusieurs influences : salaminienne, mais aussi idalienne et, dans une moindre mesure, kitienne⁵⁵⁹. Il est évident que ce lieu de culte, situé stratégiquement à mi-chemin entre les trois grandes

⁵⁵⁰ Hermary 1992, 17-18 : la région occidentale (Kourion, Paphos, Marion) reste étrangère à cette iconographie ; Amathonte se situe, comme c'est souvent le cas, à la charnière (v. Fourrier 2007b, 111).

⁵⁵¹ Yon 1981.

⁵⁵² Mitford 1961c, 122 ; Rupp 1987, 168 Map 6 ; O. Masson dans *DCPP*, s. v. « Karpasia ».

⁵⁵³ Fourrier 2007b, 34.

⁵⁵⁴ du Plat Taylor 1980.

⁵⁵⁵ Fourrier 2007b, 27-29.

⁵⁵⁶ *Ibid.*, 31.

⁵⁵⁷ *Ibid.*, 32.

⁵⁵⁸ *Ibid.*, 35 : d'après le fouilleur, M. Markides, des vases du Bronze Récent auraient été découverts avec les sculptures et les terres cuites d'époque postérieure (*SCE* III, 584). Rien de précis n'est connu sur le contexte, mais il est a priori possible que les vases aient constitué une sorte de dépôt de fondation du sanctuaire, comme c'est le cas pour le vase *Red Polished* entreposé dans l'autel circulaire du sanctuaire d'Apollon Hylatès à Kourion (v. sur cela Fourrier 2007c, 2-3).

⁵⁵⁹ Fourrier 2007b, 35-36.

capitales de l'est de l'île, dans le sud de la Mesaoria, a constitué longtemps un lieu de frontière, au moins jusqu'à ce que la prise d'Idalion par les Kitiens change, au moins en partie, le tracé des frontières.

La pointe sud-est de l'île, avec le cap Greco et une bonne partie de la côte à l'est de Larnaca (certainement jusqu'à Pyla au moins) était sans aucun doute comprise dans le territoire de Salamine : les découvertes des sanctuaires d'Agia Napa-*Makronisos*, d'Achna et de ses environs, sont caractérisées par l'abondance des figurines salamiennes moulées en plaquette, représentant un type féminin vêtu de longues tuniques, ceintures à pans frangés et richement paré, avec scarabées ou sceaux portés comme pendentifs. Certainement liées à un culte local spécifique, ces figurines semblent être caractéristique de la région au sud de Salamine⁵⁶⁰.

À l'est, le territoire sous l'emprise de Salamine semble plutôt vaste, et il englobe peut-être à un certain moment les anciennes capitales de royaume Chytroi et Lédra. Sur la côte septentrionale, le sanctuaire de Kazaphani-*Mines* semble un carrefour d'influences variées, sans qu'aucune ne puisse être considérée prédominante⁵⁶¹ : le territoire de Salamine n'arrivait donc pas jusque-là. Mais les découvertes de Gerolakkos-*Sternopernara*, à l'ouest de Nicosie, dans la partie occidentale de la Mesaoria⁵⁶², laissent envisager un territoire très étendu dans la plaine.

Royaume de Soloi

Le cinquième royaume chypriote des listes assyriennes d'Assarhaddon et d'Assourbanipal (I D **8** et **11**) est Silli/u, qu'on identifie normalement avec Soloi, malgré les problèmes posés par la vocalisation⁵⁶³. Le nom du roi, Erêsu, ne s'explique certainement pas par le grec Ἐρῆτος, comme il a été affirmé⁵⁶⁴, et aucune interprétation définitive n'apparaît encore⁵⁶⁵.

Le site de la ville antique, localisé à proximité du village moderne de Potamos tou Kampou, sur la baie de Morphou, a fait pour la première fois l'objet de fouilles programmées en 1929, lorsque la mission suédoise a dégagé les restes du théâtre et des temples⁵⁶⁶. L'exploration du site a été reprise par une mission canadienne en 1965 : bien que la plupart des monuments fouillés datent de l'époque romaine et byzantine⁵⁶⁷, des sondages en profondeur ont permis d'atteindre les niveaux les plus anciens de la « ville

⁵⁶⁰ Fourrier 2007b, 29-30 ; v. aussi Lubsen-Admiraal 2002.

⁵⁶¹ Fourrier 2007b, 99-100.

⁵⁶² *Ibid.*, 37.

⁵⁶³ Lipiński 1991, 60 ; Masson 1992b, 28 ; Bagg 2007, 219 s. v. « Sillu ».

⁵⁶⁴ Lipiński 1991, 60 : v. le commentaire de Masson 1992b, 28. Cette interprétation a été erronément acceptée par E. Frahm dans *PNA 1 II*, s. v. « Erêsu ».

⁵⁶⁵ Masson 1992b. Saporetti 1976, 86 n. 27 laisse ouvertes toutes les possibilités : que le nom soit sémitique, ou bien grec (Ἐρῆτος ou Ἐρέσιος), ou bien un ethnique dérivé d'Alashiya, comme le serait Élissa.

⁵⁶⁶ *SCE III*, 399-582.

⁵⁶⁷ Publication des fouilles de la basilique : des Gagniers – Tran Tam Tinh 1985. Publication des fouilles de la « ville basse » : Ginouvès 1989.

basse »⁵⁶⁸, et les découvertes dans les nécropoles à l'est du site ont mis en lumière des tombes de l'époque géométrique et archaïque⁵⁶⁹.

L'interruption brutale des fouilles en 1974 a laissé sans réponse de nombreuses questions, notamment au sujet de l'articulation de la ville archaïque entre la « ville haute » et l'acropole, au sud, et la « ville basse », au nord⁵⁷⁰. Les niveaux les plus anciens de la ville basse ne sont en effet pas antérieurs au VI^e s., ce qui laisse ouverte la question de la localisation de l'habitat correspondant aux nécropoles orientales, qui ont livré du matériel de l'époque géométrique⁵⁷¹.

Le site a livré, en général, très peu d'inscriptions : le seul document archaïque, gravé sur un vase découvert dans une tombe au sud-est de l'acropole, est une simple inscription d'appartenance (I A 52). Des trouvailles fortuites ont fait connaître deux importantes inscriptions royales de la fin du IV^e s. : l'une, une pierre inscrite en chypro-syllabique, est peut-être une dédicace du prince (*wanax*) Stasias, fils de Stasikratēs (ICS² 211) ; l'autre, découverte à Larnaca où elle a été transportée dans l'antiquité, est une dédicace digraphe à Athéna faite par Stasikratēs, fils de Stasias et roi de Soloi (ICS² 212). Il s'agit des seuls documents d'origine royale qu'on connaisse avec certitude pour Soloi : aucune émission monétaire n'a en effet été attribuée avec certitude au royaume, bien qu'elles aient sans doute existé⁵⁷². Peut-être que le trésor monétaire de Nicosie-*Agios Georgios* récemment découvert apportera, dans ce sens, des nouveautés, qu'on n'est pas encore en mesure d'évaluer⁵⁷³.

Aucune inscription phénicienne archaïque n'a été découverte à Soloi. Deux inscriptions funéraires proviennent de la nécropole d'Agia Eirini-*Palaiokastro* (I C 29-30), une autre du sanctuaire de Liveras (I C 31), mais ces faibles traces de présence phénicienne s'expliquent peut-être par la proximité de Lapéthos⁵⁷⁴.

Origine du royaume

Les légendes grecques sont partagées sur l'origine de Soloi : les plus anciennes (qui ne sont de toute façon pas antérieures à l'époque hellénistique) attribuent la fondation de la ville au héros athénien Akamas, le fils de Thésée (II A 37-39), parfois accompagné par son frère Demophōn (II A 37, scholie ; II A 39) ou par un autre héros attique, Phalēros (II A 38).

Une autre tradition, qu'on retrouve pour la première fois chez Plutarque (II A 40), attribue la fondation de Soloi à l'intervention du législateur athénien Solon. Ce serait ce dernier qui aurait convaincu le roi de la cité chypriote d'Aipeia, dont il était l'hôte, à refonder sa ville dans une plaine non loin ; la nouvelle cité, née de ce conseil, aurait été rebaptisée Soloi en l'honneur de Solon. Cette tradition est reprise par la suite par des

⁵⁶⁸ Ginouvès 1989, 19-41

⁵⁶⁹ des Gagniers – Tran Tam Tinh 1985, XVII-XVIII : v. Christou 1973.

⁵⁷⁰ Description du site dans des Gagniers – Tran Tam Tinh 1985, XIII-XVI.

⁵⁷¹ Ginouvès 1989, 23-28.

⁵⁷² V. ci-dessus, p. 161-162, sur le trésor de Meniko.

⁵⁷³ V. ci-dessus p. 127.

⁵⁷⁴ V. ci-dessus, p. 125.

sources plus tardives, qui dérivent sans doute, au moins pour l'essentiel, de Plutarque (II A 41-42).

On retrouve chez Plutarque de nombreux éléments qui ont fait songer à l'authenticité de cette tradition : la ville d'Aipeia, qui aurait précédé celle de Soloi, était en effet située « dans un endroit naturellement fortifié, mais pour le reste inhospitalier et pauvre » ; la nouvelle ville aurait été en revanche fondée non loin, en bas, dans « une belle plaine ». Cette topographie a paru refléter l'articulation entre Soloi et le site de Vouni⁵⁷⁵. Les sondages effectués dans la ville basse « ne sont pas en contradiction avec l'histoire attribuant à Solon la fondation de la ville », puisqu'ils datent sa première phase du VI^e s.⁵⁷⁶ L'authenticité des personnages en question n'est pas douteuse : à part Solon, le roi d'Aipeia/Soloi, Philokypros⁵⁷⁷, est aussi connu par d'autres sources, et notamment Hérodote, qui le cite en tant que père d'Aristokypros, roi de Soloi à l'époque de la révolte ionienne (II B 21). De plus, les trois distiques élégiaques soloniens cités par Plutarque (fg. 19 W²), dont l'authenticité est désormais acceptée à l'unanimité⁵⁷⁸, témoignent de manière sûre du voyage de Solon à Chypre, et de sa permanence auprès du roi de Soloi, auquel le poème était dédié. Le troisième distique, qui fait mention d'un οἰκισμός, a paru apporter confirmation de la participation de Solon à cette « (re)fondation » de la ville.

S'il n'est pas possible de rejeter l'ensemble de ces traditions comme propagande politique athénienne⁵⁷⁹, il est toutefois nécessaire d'en analyser les différentes couches, afin de distinguer le noyau historique des surinterprétations et des légendes successives. Solon effectua certainement un voyage à Chypre, où il fut hôte d'un roi de Soloi, probablement Philokypros, ou Kypranōr : son poème, dont il nous reste un fragment, en est la preuve. Il est toutefois aussi certain qu'il ne joua aucun rôle dans la (re)fondation de la ville : cette tradition a été sans doute créée à partir de ses vers, et notamment du troisième distique et de la mention ambiguë d'un οἰκισμός⁵⁸⁰ ; on peut d'ailleurs remarquer qu'Hérodote ne semble pas la connaître. Le rapprochement entre le nom de Solon et celui de la ville, fait probablement à l'époque hellénistique, lié à ces détails de sa biographie et de son œuvre poétique, a contribué à la création des autres aspects de la légende – l'attribution de la fondation de la Soloi de Cilicie, et la tradition sur sa mort à Chypre (II B 41-44).

Si donc Solon est étranger à la (re)fondation de Soloi, il n'est pourtant pas exclu qu'un acte de (re)fondation ait vraiment eu lieu à peu près à son époque : c'est à cela qu'il ferait référence en parlant d'un οἰκισμός qui, comme on l'a observé, est décrit par Plutarque plutôt comme un συνοικισμός⁵⁸¹. Plutôt de songer, avec M. Fortin ou d'autres, à un déplacement d'habitat datant du XII^e s., et dont on n'a aucune trace⁵⁸², pourquoi ne pas voir dans cette refondation, avec R. Ginouvès, l'enregistrement, dans le vocabulaire

⁵⁷⁵ SCE III, 76 ; Hill 1940, 88 n. 6 ; des Gagniers – Tran Tam Tinh 1985, XVI-XVII.

⁵⁷⁶ Ginouvès 1989, 28.

⁵⁷⁷ Difficile de dire pourquoi le nom du roi est, dans la *Vie d'Aratos* seule, Kypranōr (II A 41).

⁵⁷⁸ Sur le débat à propos de l'authenticité de ces vers (et notamment du troisième distique) v. Sykutris 1927 ; Wilamowitz 1929 ; Manfredini – Piccirilli 1977, 265-268 ; Noussia-Fantuzzi 2010, 301-305.

⁵⁷⁹ Hill 1940, 88-89 ; Gjerstad 1944b, 120-121 ; Vanschoonwinkel 1991, 306-308.

⁵⁸⁰ Cette mention peut s'expliquer par ce qu'on a appelé « the fashion of the culture of colonization » : Noussia-Fantuzzi 2010, 303, 306-307.

⁵⁸¹ Non seulement Plutarque utilise le terme dans son texte, mais il précise que « beaucoup d'habitants se rallièrent à Philokypros et les autres rois en furent jaloux » : Noussia-Fantuzzi 2010, 306-307.

⁵⁸² Fortin 1980, 26-33 ; des Gagniers – Tran Tam Tinh 1985, XVI-XVII. V. les observations de Vanschoonwinkel 1991, 307-308.

de la colonisation grecque, de l'extension de la ville vers le nord, vers la mer⁵⁸³ ? Ainsi, l'Aipeia plutarquienne pourrait n'être que l'acropole/ville haute, explorée seulement partiellement par les Suédois, mais pour laquelle on ne dispose d'aucune analyse portant sur les premières phases d'occupation : on pourrait donc formuler l'hypothèse que l'habitat correspondant aux nécropoles de la période géométrique et archaïque se trouve sur le sommet de cette colline⁵⁸⁴. La « fondation » dont Solon aurait été témoin, et qu'il aurait célébrée dans son poème, correspondrait donc à une phase d'expansion urbaine vers la plaine et la mer, dont les traces auraient été repérées lors des sondages dans la ville basse, et qui daterait de la première moitié du VI^e s.

Quoi qu'il en soit, les rapports entre Soloi et Athènes sont relativement anciens, puisque Solon était réputé avoir visité le royaume, et ses vers attestaient d'un rapport amical entre le législateur et les souverains soliens. Peut-on mettre en relation avec ce rapport de date relativement ancienne l'attribution de la fondation de Soloi à des héros attiques par excellence – Akamas, Demophōn, Phalēros ?

On a interprété une pélikè du Peintre de la Naissance d'Athéna (vers le milieu du V^e s.), représentant d'un côté les trois héros (Akamas, Demophōn et Phalēros) en qualité de jeunes éphèbes, comme une illustration du mythe de la fondation de Soloi. La pélikè, qui porte de l'autre côté la représentation du départ des Dioscures, serait à mettre en relation avec l'expédition de Cimon à Chypre (450) : les deux couples de frères, l'une attique, l'autre dorique, symboliseraient la politique de réconciliation avec Sparte qui caractérisait l'activité du stratège athénien⁵⁸⁵.

Si Athènes a dû sans doute, à un moment donné, instrumentaliser la parenté mythique qui la reliait à l'une des cités qui s'étaient opposées le plus énergiquement aux Perses à l'occasion de la révolte ionienne (Hérodote V 115), on n'a aucune preuve du fait que cette même parenté ait été une invention athénienne ; en revanche, le rapprochement avec la situation connue pour les autres royaumes de l'île fait croire à une élaboration locale de la légende, peut-être dès la fin de l'époque archaïque, motivée par le souci des souverains soliens de se doter d'un pedigree hellénique, qui les rapprochait de leurs alliés, et qui permettait d'ancrer la fondation de leur royaume, en concurrence avec les autres rois de l'île, à l'époque des *nostoi*.

Le palais de Vouni

À Vouni, 5 km. environ à l'ouest de Soloi, au sommet d'une colline, la mission suédoise a dégagé les restes d'un bâtiment monumental, d'un temple d'Athéna, et d'une nécropole⁵⁸⁶. L'ensemble du site semble avoir été occupé à la fin de la période archaïque, jusqu'au début de la période CC II. Le temple et la nécropole ont livré des inscriptions syllabiques (*ICS*² 204-205, temple d'Athéna ; *ICS*² 206-208, nécropoles) et phéniciennes

⁵⁸³ Ginouvès 1989, 28 n. 3.

⁵⁸⁴ V. déjà *SCE* III, 404 : « The Cypro-Archaic sherds were found in the trenches on the top and the palace terrace exclusively, while no such pottery was found north of the road. Most likely the acropolis hill proper was first inhabited. Later on when the town grew larger the area between the hill and the sea was taken in for building activities ».

⁵⁸⁵ Kron 1981, I.1, 438 n^o 13, 443-444 ; I.2, 338 n^o 13.

⁵⁸⁶ *SCE* III, 76-339.

d'époque classique⁵⁸⁷, alors que le bâtiment monumental n'a livré aucune inscription, mais un trésor monétaire enfoui au début du IV^e s. (*IGCH* 1278), dont plus de la moitié est constituée par des monnaies de Marion.

Le bâtiment monumental a été interprété par E. Gjerstad comme un palais royal, dont la construction daterait des années suivant la révolte ionienne ; siège d'un roi médophile de Marion (Doxandros, et ensuite Sasmias, son fils), il aurait permis de surveiller le royaume voisin de Soloi, qui aurait provisoirement perdu, en raison de sa résistance aux Perses, son autonomie. Détruit vers le milieu du V^e s. (au moment de l'expédition de Cimon), le palais aurait été reconstruit, suivant des canons architecturaux « helléniques », par la nouvelle dynastie philhellène (*Stasioikos I^{er}*) qui aurait été installée sur le trône de Marion par Cimon. Le palais aurait été finalement détruit définitivement au début du IV^e s. par Soloi, qui regagnait ainsi son indépendance en profitant de son alliance avec les Perses pour échapper aux visées expansionnistes d'Euagoras⁵⁸⁸.

La lecture politique et ethnique des phases architecturales du palais de Vouni a été réfutée de manière efficace par F.G. Maier, et on n'y reviendra donc pas ici⁵⁸⁹. Rien dans les découvertes de la fouille du palais ne permet d'en attribuer la construction et la propriété aux rois de Marion, si ce n'est la haute proportion de monnaies mariennes dans le trésor, ce qui ne constitue pas en soi un argument suffisant⁵⁹⁰. Il reste donc à comprendre la raison de la présence de ce bâtiment monumental, dont l'interprétation en tant que palais royal semble valable, à faible distance de Soloi, mais bien éloigné de la ville. Les figurines de terre cuite qui y ont été découvertes sont de style solien⁵⁹¹, et on peut légitimement croire que le palais se dressait à l'intérieur du territoire du royaume. Si l'absence d'émissions monétaires attribuables à Soloi pour cette époque est troublante, on n'a par ailleurs aucune preuve positive de la perte d'autonomie du royaume. Les fouilles canadiennes à proximité du théâtre romain, sur les pentes septentrionales de l'acropole, ont d'ailleurs commencé à dégager les restes d'un bâtiment monumental qu'on a cru pouvoir identifier provisoirement comme un palais royal, dont seul un état du IV^e s. aurait été documenté (mais la fouille est restée inachevée)⁵⁹².

En l'état très incomplet des connaissances actuelles, le palais de Vouni pourrait être interprété comme une forteresse construite par les rois de Soloi, ou bien par les Perses⁵⁹³, mais très probablement il n'a jamais appartenu aux rois de Marion ; il est également assez certain que le vrai palais royal de Soloi n'est pas celui de Vouni, mais un autre, peut-être encore à découvrir, dans l'enceinte de la ville antique : la position du bâtiment découvert par la mission canadienne, sur les pentes de l'acropole, rappelle d'ailleurs l'emplacement du palais à Amathonte.

⁵⁸⁷ Masson – Sznycer 1972, 86-88.

⁵⁸⁸ *SCE* III, 286-288.

⁵⁸⁹ Maier 1985, 36-37. Dernière mise au point sur le palais de Vouni dans Nielsen 1994, 54-61.

⁵⁹⁰ Maier 1985, 37.

⁵⁹¹ Fourrier 2007b, 93.

⁵⁹² *SCE* III, 413 ; *Chronique* 1974, 885-887 ; des Gagniers – Tran Tam Tinh 1985, XXII ; Maier 1989a, 16.

⁵⁹³ Cette dernière hypothèse est suggérée dans des Gagniers – Tran Tam Tinh 1985, XX (v. aussi Nielsen 1994, 54) ; mais il faut remarquer que les éléments culturels mis au jour dans le palais de Vouni évoquent un répertoire typiquement chypriote : Hermay 2001b.

Territoire du royaume

Malgré l'insuffisance des sources, due aussi à l'interruption de l'exploration archéologique du site en 1974, il est hors de doute que Soloi était, à l'époque archaïque et classique, un royaume relativement riche et puissant. Son emplacement à proximité de la mer, en plein milieu de la baie de Morphou, en faisait le débouché privilégié des produits miniers des contreforts septentrionaux du Troodos.

La diffusion des terres cuites de style solien permet de dessiner les contours d'un royaume assez étendu. Au nord, le cap Kormakiti, avec toute la côte orientale de la baie de Morphou, était sous l'emprise solienne : le sanctuaire de territoire d'Agia Eirini, fouillé par les Suédois⁵⁹⁴, a restitué une quantité impressionnante de terres cuites de style solien, mais aussi beaucoup d'importations. Sa stratigraphie, que les lectures les plus récentes invitent à revoir, mettrait en lumière, encore une fois, un phénomène de réoccupation, à la fin de la période géométrique, d'installations cultuelles de l'âge du Bronze⁵⁹⁵ ; la fréquentation du sanctuaire, ouverte tout au long de l'époque archaïque sur la Mesaoria et les royaumes voisins, n'atteste pas moins le solide rattachement de ce lieu de culte au royaume de Soloi.

À l'ouest, le site de Pomos, sur le cap homonyme, constitue le dernier point de référence pour l'établissement des limites entre les royaumes de Soloi et de Marion⁵⁹⁶, mais ce dernier étant peu étendu, il n'est pas impossible que d'autres découvertes de terres cuites soliennes se situent plus au sud, sur la partie orientale de la baie de Chrysochou⁵⁹⁷.

L'établissement des limites du royaume vers l'intérieur des terres, à l'est, dans la Mesaoria, et au sud, sur les pentes du Troodos, se fait grâce à quelques découvertes, qui sont toutefois parfois ambiguës. Le site de Kakopetria-*Agilades*, qui domine des pentes du Troodos la vallée du Klarios, a livré des terres cuites d'époque classique, qui montreraient une évolution tardive du style de Soloi⁵⁹⁸. Il est d'ailleurs très probable que l'emprise du royaume s'étendait sur toute la région minière du nord du Troodos, dont le village moderne de Kakopetria constitue la limite sud.

À l'est, dans la Mesaoria, les découvertes des sanctuaires de Myrtou-*Pigades* (près des pentes occidentales de la chaîne de Kyrénia) et de Meniko-*Litharkes* indiquent une région de frontière entre le royaume de Soloi et les royaumes de Lapéthos (au nord) et d'Idalion (au sud)⁵⁹⁹. À Meniko, près du sanctuaire, un trésor de 394 monnaies a été découvert accidentellement⁶⁰⁰ : en plus de quelques monnaies de Salamine (35), d'Amathonte (2), de Marion (1) et de Lapéthos (2), le trésor contenait une grande quantité (353) de monnaies en argent portant toutes, sur le droit, le type d'Héraclès combattant avec le lion, et sur le revers, le type d'Athéna assise sur la proue d'un navire⁶⁰¹. Cette émission, à légende *pa-si a-ri*, βασι() Ἀρι(), était déjà connue par

⁵⁹⁴ SCE II, 642-824.

⁵⁹⁵ Fourrier 2007b, 89, 103-106.

⁵⁹⁶ *Ibid.*, 94.

⁵⁹⁷ *Ibid.*, 118.

⁵⁹⁸ *Ibid.*, 95.

⁵⁹⁹ *Ibid.*, 92.

⁶⁰⁰ Karageorghis – Karageorghis 1965.

⁶⁰¹ Ces deux types divines sont spécialement bien représentés parmi les terres cuites d'époque classique de Kakopetria-*Agilades*, qui constitue la limite sud du royaume : Fourrier 2007b, 50 et 95.

quelques exemplaires, et attribuée de manière douteuse, mais sans grand fondement, à Kourion⁶⁰². La possibilité qu'on ait ici des monnaies de Soloi est séduisante⁶⁰³ ; le trésor pourrait avoir été enfui au début ou au milieu du IV^e s.⁶⁰⁴, et si l'attribution à Soloi de l'émission la plus abondamment attestée est correcte, on aurait quelques éléments pour éclairer l'histoire du royaume au milieu de l'époque classique. Le lieu d'enfouissement du trésor n'indique de toute façon pas que le sanctuaire de Meniko était situé à l'intérieur du territoire de Soloi, mais plutôt qu'il était fréquenté par des habitants du royaume, comme l'attestent aussi les terres cuites.

Royaume de Tamassos

Le septième royaume des listes assyriennes d'Assarhaddon et Assurbanipal (I D 8 et 11) est Tamesi/u, qu'on identifie sans problèmes avec Tamassos. Le nom du roi, Admēsu, ne s'explique pas facilement : la proposition déjà ancienne, reformulée par E. Lipiński⁶⁰⁵, d'y retrouver l'homérique Ἄδμητος se heurte au problème de la forme phonétiquement correcte du nom qu'on attendrait en chypriote : Ἄδματος⁶⁰⁶. Le nom reste donc inexplicable, bien que probablement grec⁶⁰⁷.

Le site de Tamassos est situé à proximité du village moderne de Politiko, au point de jonction entre la Mesaoria et les pentes nord-est du Troodos. Il a été exploré surtout par M. Ohnefalsch-Richter, à plusieurs reprises entre 1885 et 1894 : il aurait dû faire l'objet, avec Idalion, d'une monographie, *Idalion und Tamassos*, qui n'a jamais paru⁶⁰⁸. Une mission allemande, dirigée par H.-G. Buchholz, a ensuite fouillé le site de la ville antique et des nécropoles entre 1970 et 1981⁶⁰⁹.

Les fouilles de la ville ont dégagé un sanctuaire d'Aphrodite/Astarté d'époque archaïque et classique, situé au lieu-dit *Chomazoudia* (au nord-est du village)⁶¹⁰ ; un autre sanctuaire urbain avait été localisé par M. Ohnefalsch-Richter (sanctuaire de la « Mère des Dieux »)⁶¹¹. Les nécropoles, déjà explorées par M. Ohnefalsch-Richter (notamment la nécropole géométrique et archaïque d'*Alakati*, au nord-ouest du village⁶¹², et la nécropole archaïque et classique de *Chomazoudia*, avec ses tombes royales), ont été étudiées systématiquement par la mission allemande⁶¹³.

⁶⁰² V. *ICS*², 200-201.

⁶⁰³ V. Karageorghis – Karageorghis 1965, 34-35.

⁶⁰⁴ *Ibid.*, 35-36.

⁶⁰⁵ Lipiński 1991, 61 ; erronément accepté par R. Mattila dans *PNA 1 I*, 54 s. v. « Admēsu ».

⁶⁰⁶ Masson 1992b, 28.

⁶⁰⁷ Mais v. la remarque de M. Egetmeyer dans Buchholz 2010, 664.

⁶⁰⁸ Sur les fouilles de M. Ohnefalsch-Richter à Tamassos v. Masson 1964 (Kypriaka I) ; Buchholz 1989, 2000 et 2007.

⁶⁰⁹ V. en général Buchholz – Untiedt 1996. Les premiers résultats des fouilles allemandes, englobant toutes les découvertes inédites depuis l'activité de M. Ohnefalsch-Richter, viennent d'être publiés (nécropoles I, II et III) : Buchholz 2010.

⁶¹⁰ Buchholz – Untiedt 1996, 25-31.

⁶¹¹ Ohnefalsch-Richter 1893, 11 n^o 5 ; Masson 1964, 209-210 ; Buchholz 1978, 226-230 ; Buchholz – Untiedt 1996, 31-32.

⁶¹² C'est la « nécropole II » des fouilles Ohnefalsch-Richter, maintenant publiée dans Buchholz 2010, 217-495.

⁶¹³ Buchholz – Untiedt 1996, 33-45.

Parmi les découvertes de M. Ohnefalsch-Richter à Tamassos il faut mentionner deux importants sanctuaires extra-urbains consacrés à une divinité guerrière, identifiée avec Apollon. L'un, à faible distance de la ville, se trouve aujourd'hui à proximité du village de Pera, dans le lit du Pedieos, qui dans l'antiquité coulait à cet endroit plus à l'est. De ce sanctuaire proviendrait surtout la tête d'une statue en bronze, dite « tête Chatsworth », conservée au British Museum : la statue, découverte fortuitement dans la rivière par des paysans en 1836, aurait été brisée en morceaux, dont seule la tête aurait survécu⁶¹⁴.

Un deuxième sanctuaire d'Apollon était situé plus à l'est, au lieu-dit *Phrangissa*, dans une vallée du torrent Argakin tis Asprogis. Connue surtout pour ses abondantes découvertes de sculptures, en calcaire et en terre cuite, pour la plupart inédites, ce site a livré aussi deux importantes bilingues en phénicien et en grec syllabique⁶¹⁵. La première (*ICS*² 215) datée de 362 env., est la dédicace d'un phénicien hellénisé, MNHM/Mnasēs, fils de BNHDŠ/Nōmēnios, au dieu phénicien Resheph ʾLYYT, c'est-à-dire Ἀπεύλων Ἐλείτας, Apollon des marais⁶¹⁶. La deuxième (*ICS*² 216), plus ancienne d'une douzaine d'années, est une autre dédicace, du phénicien ʾBDSSM/Apsasōmos, fils de Samas, à Resheph ʾLHYTS, c'est à dire Ἀπόλλων Ἀλασιώτας, Apollon d'Alashiya⁶¹⁷. Sans s'attarder sur ces importantes inscriptions, on remarquera : 1) l'onomastique typiquement chypro-phénicienne (dans *ICS*² 216, deux anthroponymes théophores composés avec le théonyme SSM)⁶¹⁸ ; 2) les épiclèses du dieu, le rattachant d'un côté au milieu marécageux et agreste⁶¹⁹, de l'autre au passé préhistorique de l'île ; 3) la datation des inscriptions, dans la seule partie phénicienne, dans l'année de règne du roi de Kition et d'Idalion.

Les deux digraphes de *Phrangissa* constituent l'essentiel du corpus épigraphique préhellénistique de Tamassos⁶²⁰. Les découvertes de la mission allemande ont légèrement augmenté le nombre d'inscriptions en syllabaire connues de la région⁶²¹, mais aucune ne date d'avant le V^e s.

Le statut de la ville aux époques archaïque et classique

Les inscriptions assyriennes attestent l'existence d'un royaume de Tamassos dans la première moitié du VII^e s. Aucune autre source, depuis, ne mentionne explicitement un tel royaume, et la ville elle-même est très peu présente dans les sources littéraires⁶²², malgré une possible mention, très précoce mais discutée, dans l'*Odyssee* (II B 52-54), en tant qu'important centre minier.

⁶¹⁴ Ohnefalsch-Richter 1893, 11 n^o 6 ; Masson 1964, 210-213 ; Buchholz – Untiedt 1996, 46-47.

⁶¹⁵ Sur Tamassos-*Phrangissa* v. Masson 1964, 232-236 ; Buchholz 1991 ; Buchholz – Untiedt 1996, 47-51.

⁶¹⁶ V. *ICS*² *ad loc.* ; Cayla 2005, 233.

⁶¹⁷ L'interprétation d'O. Masson, *ICS*² *ad loc.*, rattachant l'épiclèse Alasiōtas au nom de l'île à l'âge du Bronze, Alashiya, est désormais généralement acceptée.

⁶¹⁸ À ce sujet v. ci-dessus, p. 131 n. 388.

⁶¹⁹ Cayla 2005.

⁶²⁰ L'ensemble des inscriptions de Tamassos et de sa région est maintenant utilement rassemblé dans Buchholz 2010, 621-642 (I. Michaelidou-Nikolaou).

⁶²¹ Buchholz 2010, 637-642.

⁶²² I. Michaelidou-Nicolaou dresse dans Buchholz 2010, 615-618 un catalogue utile des occurrences de Tamassos dans les sources littéraires.

Dans une inscription de sa vingt-et-unième année (341), Pumayyaton de Kition se proclame roi aussi d'Idalion (comme tous ses prédécesseurs depuis le milieu du V^e s.) et de Tamassos⁶²³. L'inclusion de Tamassos dans la titulature de Pumayyaton a été mise en relation avec un fragment de Douris de Samos (*FGrHist* 76 F 4 = Athénée, *Deipnosophistes* IV, 167c-d)⁶²⁴, où l'on apprend qu'un certain Pasikypros avait vendu, pour la somme de 50 talents, son royaume à « Pymatōn » (Πυμάτων) de Kition ; ce territoire (Douris l'appelle χωρίον), Alexandre l'aurait ensuite donné à Pnytagoras de Salamine, en récompense de l'aide apportée par ce dernier à l'occasion du siège de Tyr (332 : Arrien, *Anabase* II 22. 2). En effet, dans une dédicace phénicienne de Dromolaxia (à l'ouest du Lac Salé de Larnaca), datée de la trente-quatrième année de Pumayyaton (328)⁶²⁵, Tamassos n'apparaît plus, à côté de Kition et d'Idalion, dans la titulature du roi. On ignore en quelle année aurait eu lieu la vente de Pasikypros, mais elle n'est sans doute pas antérieure à 362, puisque le père de Pumayyaton, Milkyaton, qui régna entre 392 et 362, ne fut jamais, quant à lui, roi de Tamassos. Tamassos appartient donc au royaume de Kition pour une trentaine d'années au maximum, avant de passer, pour quelques années, dans les mains des Salamiens.

Mais quel était le statut de Tamassos avant la vente de Pasikypros ? Du rapprochement des listes assyriennes et des témoignages sur les événements du IV^e s. ressort une hypothèse assez banale : Tamassos, royaume indépendant au VII^e s., serait resté tel quel jusqu'à la vente de Pasikypros. Mais cette déduction se heurte à plusieurs difficultés : 1) aucun monnayage n'est connu pour le royaume d'époque classique⁶²⁶ ; 2) aucun texte, ni littéraire ni épigraphique, ne mentionne des rois de Tamassos ; 3) aucune légende de fondation ne rattache les origines de la ville à une figure mythique quelconque ; 4) les terres cuites découvertes sur le site de la ville et dans les environs sont de style idalien⁶²⁷. Et pourtant, Douris mentionne explicitement l'existence d'une βασιλεία, que Pasikypros aurait vendue avec son χωρίον à Pumayyaton.

Il faut donc admettre que le royaume de Tamassos a dû perdre assez tôt son indépendance (avant la fin du CA I, c'est-à-dire avant la fin du VII^e s.) au profit d'Idalion⁶²⁸, ce qui expliquerait le manque d'élaboration d'un style coroplastique original, d'une légende de fondation, et en général l'absence de tout témoignage sur une activité politique indépendante. Malgré cela, l'existence d'une aristocratie locale fort riche, qui se faisait ensevelir dans des tombes « royales »⁶²⁹ et qui dédiait dans le sanctuaire de *Phrangissa* des statues colossales (en terre cuite et en calcaire)⁶³⁰, invite à voir en Tamassos une sorte de principauté locale, peut-être plus un royaume vassal qu'une véritable partie du royaume d'Idalion. Cela expliquerait aussi la renaissance, tardive et éphémère, du royaume à l'époque classique : après la conquête d'Idalion par

⁶²³ *Kition-Bamboula V*, n° 1002.

⁶²⁴ *Ibid.*, n° 74.

⁶²⁵ *Ibid.*, n° 1029.

⁶²⁶ La monnaie présentée par A. Destrooper-Georgiades dans Buchholz 2010, 765-767 ne peut être attribuée à Tamassos sur aucune base concrète.

⁶²⁷ Fourrier 2007b, 45-47 V. aussi Nys – Recke 2004, avec une analyse moins convaincante.

⁶²⁸ Iacovou 2002, 79 pense plutôt que Tamassos était subordonné à Salamine ; mais le style des terres cuites est un indice important en faveur d'une interprétation divergente.

⁶²⁹ Les tombes « royales » de Tamassos sont en cours de publication ; v. pour l'instant Buchholz *et alii* 2002, Matthäus 2007.

⁶³⁰ Nys – Recke 2004 ; Fourrier 2007b, 47.

Kition, Tamassos aurait regagné son indépendance formelle ; mais ne disposant que d'un territoire restreint, encerclé de voisins beaucoup plus puissants et surtout ouverts sur la mer, le royaume aurait vivoté à peu près un siècle, avant de perdre définitivement, sous Pasikypros, son statut autonome.

La richesse de Tamassos en ressources minières, bien connues par les auteurs antiques (puisque le débat sur la Temesē homérique est déjà ancien, v. II B 53) a probablement été en même temps le principal atout du royaume, et la cause de sa perte. Les recherches sur l'extraction et le travail du cuivre dans la région nord-est du Troodos attestent en effet la présence, au cours de l'époque archaïque, de plusieurs points d'extraction du métal⁶³¹, qui était ensuite travaillé dans des ateliers, dont la mission allemande a repéré des traces près du sanctuaire d'Aphrodite de *Chomazoudia*⁶³².

⁶³¹ Kassianidou 2004, surtout 39-40.

⁶³² Buchholz – Untiedt 1996, 29 ; une situation similaire se retrouve à Kition-*Kathari* pour la seconde moitié de la période archaïque et pour la période classique (Floor 2), et constitue peut-être un héritage de l'époque du Bronze Récent : *Kition VI*, I, 77-78.

ASPECTS DE LA STRUCTURE POLITIQUE ET SOCIALE DE CHYPRE ARCHAÏQUE

Le tableau esquissé dans le chapitre précédent permet de saisir les différents parcours historiques suivis par les douze royaumes chypriotes dont l'existence est attestée, d'une manière ou d'une autre, par les sources. Ces parcours sont, il est évident, très variés : certains royaumes (Chytroi, Lédra, Tamassos) ont eu une vie relativement courte, ayant été absorbés, à des moments divers, par l'un ou l'autre des royaumes voisins. D'autres (Amathonte, Kourion, Paphos, Salamine, Soloi) montrent une grande vitalité tout au cours de l'époque archaïque et de l'époque classique : bien que de nombreux détails nous manquent, et que des variations aient sans doute eu lieu (au moins en ce qui concerne leur extension territoriale), on peut être certain qu'ils ont gardé leur autonomie et des développements indépendants pour la totalité (ou presque) de leur existence. Certains royaumes (Lapéthos, Marion) sont nés tardivement (dans la seconde moitié de l'époque archaïque), mais dès l'époque classique ils agissent sur la scène politique insulaire au même niveau que les autres. Idalion constitue un cas particulier : royaume important et florissant à l'époque archaïque, il disparaît définitivement au milieu du V^e s. sous les coups de la puissance grandissante de Kition. Ce dernier, après un développement lié à son origine, né tardivement (à la fin du VIII^e ou au début du VII^e s.), territorialement limité à la seule capitale et à ses environs pour toute l'époque archaïque, prend son essor à partir du V^e s., devenant l'un des royaumes les plus puissants et les plus influents de l'île.

Cette diversité ne doit pourtant éclipser les nombreux éléments de rapprochement, qui font de chaque royaume chypriote le représentant, avec toutes ses spécificités, d'un système politique qui est commun à l'échelle insulaire. Dans les manifestations idéologiques, les références iconographiques et mythiques, les coutumes funéraires, le rapport avec le territoire et avec la population, dans tous ces aspects la royauté chypriote apparaît comme un système cohérent qui est décliné par les différents royaumes à des époques différentes, avec des apports et des variations qui font la particularité de chacun (par ex., la fonction religieuse du roi de Paphos), mais qui nous sont, pour la plupart, très peu connus.

En essayant de saisir et de rassembler ces éléments communs, les sources textuelles apportent, encore une fois, une contribution précieuse, quoique limitée. Les éléments du lexique institutionnel permettent d'apprécier les fils qui relient la royauté chypriote à la civilisation mycénienne, dont elle tire son vocabulaire, mais aussi les différences qui font des *basileia* de Chypre les héritiers d'une tradition insulaire qui remonte à l'âge du Bronze et au royaume d'Alashiya. À travers un répertoire iconographique et mythique qui lui est propre, cette royauté dialogue avec une cité – un « peuple » – dont on peut essayer de trouver quelques traces dans les rares mentions de professions et métiers des inscriptions et, plus rarement, des sources littéraires. La question de la définition de ce « peuple », de cette cité – s'agit-il d'une *polis* au sens grec ? – constitue le nécessaire complément de la définition de toute royauté chypriote, bien que les sources soient, à ce propos, bien peu éloquentes.

La royauté chypriote : éléments pour une description

L'école d'Aristote, entre la fin du IV^e et le début du III^e s., s'intéressa à plusieurs reprises au système politique de Chypre. Un traité perdu, attribué à Aristote lui-même mais sans doute rédigé par son école, portait sur la constitution des Chypriotes (Κυπρίων πολιτεία : II B 27) : bien que peu de fragments aient survécu, on peut supposer à bon droit que le traité abordait l'ensemble des royaumes chypriotes, dans leurs éléments constitutionnels communs. Un autre traité, œuvre de Théophraste, également perdu, portait (d'après le titre transmis) sur la royauté chypriote (Περὶ βασιλείας Κυπρίων : II B 32). S'il est donc évident que les auteurs anciens reconnaissaient l'existence d'un système politique commun, caractérisant l'ensemble des royaumes de l'île, on ne peut pas savoir à quelles sources ils puisaient, si leur analyse touchait également à l'histoire ancienne de l'île, et quelle importance avait, dans leur étude, l'exemple des royaumes les plus importants à leur époque, surtout Salamine.

La notice aristotélicienne sur les titres portés par les membres des familles royales chypriotes (II B 27) constitue, à ce propos, un cas exemplaire : si d'un côté elle confirme une donnée qui apparaît également d'autres témoignages littéraires (des passages d'Isocrate et de Cléarque : II B 26 et 29) et des inscriptions (*ICS*² 211, de Soloi ; *ICS*² 220, d'Idalion ; coupe à vernis noir de Nicosie-*Agios Georgios*¹), de l'autre côté on n'a aucune preuve de la validité de cette information pour l'époque archaïque². On apprend donc, de l'ensemble de ces témoignages, que les fils et frères du roi (du βασιλεύς) portaient le titre de *φάναξ*, les sœurs et femmes celui de *φάνασσα*³. L'inscription *ICS*² 211 confirme l'usage du titre de *wanax* dans la famille royale de Soloi au IV^e s., et un passage de l'*Euagoras* d'Isocrate (II B 26) prouve la validité de la notice d'Aristote en ce qui concerne Salamine, à peu près à la même époque. Les autres attestations de *wanax* ne peuvent pas être mises en relation de manière sûre avec des personnages d'origine royale, et quant au titre de *wanassa*, il n'est pour l'instant connu que comme épithète de la Grande Déesse⁴. En revanche, on connaît d'autres termes, sûrement attestés à l'époque archaïque, dont l'emploi semble être réservé à des personnages de rang royal ou très élevé : *ἱνις* apparaît dans le sud-ouest de l'île (Paphos, Kourion), pour indiquer les fils de roi (I A 36) ou peut-être d'aristocrates⁵ ; l'*hapax βασιληφάδας*, attesté dans une inscription de Kourion (I A 14), était aussi, également, un titre princier⁶. Rien, sinon le manque de sources, n'empêche de supposer une différenciation régionale et/ou diachronique dans l'emploi de ces titres.

On a supposé, pour *ἱνις*, une origine locale, chypriote du terme, entré ensuite par l'intermédiaire de la poésie épique de Stasinos dans la langue poétique grecque⁷ ; en ce qui concerne *βασιληφάδας*, on le met en relation avec des formes onomastiques relativement rares, et avec le substantif attique *βασιλείδης*, « prince » (*hapax* chez Platon,

¹ Pilides – Olivier 2008.

² À tel point qu'on a même avancé l'hypothèse (Poldrugo 2001) que le terme *wanax* soit « una vera e propria reintroduzione » du V^e s., un archaïsme adopté à l'époque classique pour des raisons politiques.

³ Le digamma, évidemment absent des attestations dans les textes littéraires, est conservé dans les inscriptions syllabiques.

⁴ Egetmeyer *WIKS*, s. v. *wa-na-sa-se*.

⁵ V. Masson 1975 ; Egetmeyer *WIKS*, s. v. *i-ni-se*.

⁶ Masson 1991b.

⁷ Masson 1975, 12-13.

Critias 111c)⁸. Pour les autres titres royaux, on est en terrain plus sûr : leur origine mycénienne est assurée, βασιλεύς dérivant de *qa-si-re-u*⁹, et φάναξ, de *wa-na-ka*¹⁰. Cela ne signifie pourtant pas que les titres mycéniens et leurs dérivés grecs, et notamment chypriotes soient équivalents.

On ne reviendra pas ici sur l'analyse ponctuelle des attestations et des valeurs sémantiques de *wa-na-ka* et de *qa-si-re-u* dans les textes mycéniens, mais on se limitera à reprendre les conclusions que donne P. Carlier sur ces deux figures de la royauté mycénienne : si, d'un côté, « il est évident que le *wa-na-ka* est le maître du palais et du royaume », le *qa-si-re-u* est en revanche « soit un fonctionnaire local, soit plutôt un “ maire ” ou un “ roitelet ” local »¹¹. Il y a clairement un grand écart entre la conception mycénienne du *qa-si-re-u* et le *basileus* chypriote¹² : ainsi, on ne saurait affirmer que le second dérive directement du premier, mais on essaiera plutôt de retracer une évolution qui mène de l'un à l'autre sans passer forcément par la royauté homérique, où les deux termes assument des valeurs encore différentes¹³.

Chez Homère, le roi (qui est à la fois ἄναξ et βασιλεύς) détient des prérogatives qui ont paru pouvoir être détectées aussi dans la royauté chypriote¹⁴ : le sceptre, dont l'exemple le plus spectaculaire, mais non le seul, est celui de Kourion¹⁵, est dans *l'Iliade* l'un des attributs principaux d'Agamemnon, et il symbolise l'autorité royale¹⁶. Strictement associées, les θέμιστες, les « décisions » ou pour mieux dire le pouvoir de décider, constituent une prérogative spécifique d'Agamemnon, qui lui vient de Zeus¹⁷ : on en retrouve trace dans l'inscription royale de Kourion, où le roi -kretēs émet une sentence (qui s'exprime par un verbe composé de *themis*, θεμίζω ou θεμιστεύω) sur des affaires concernant le peuple (δαμοτέρας)¹⁸.

Mais ces rapprochements ne font pas de la royauté chypriote une royauté de type homérique, pas plus que l'origine des titres de *basileus* et de *wanax* n'en fait une royauté de dérivation mycénienne. Ces éléments de comparaison et d'affinité ont, c'est certain, une valeur historique : ils constituent autant de témoignages de l'hellénisation de l'île, de ses modalités et des parcours qu'elle suivit. Ils attestent que les populations hellénophones arrivées à Chypre à la fin de l'âge du Bronze étaient issues de milieux où la figure du *basileus* possédait une autorité supérieure au *wanax*, où existait le concept (et le terme) de *themis*, et où le sceptre était un symbole d'autorité. Mais rien ne nous permet d'affirmer que ces notions, issues d'une civilisation en train de s'effondrer et de se transformer radicalement sur le continent grec, aient été importées telles quelles à Chypre, pour y demeurer sans aucune transformation au cours de plusieurs siècles. Au contraire, on a toute raison de croire que la réinterprétation chypriote des éléments du lexique et du répertoire politiques des immigrants ait été radicale, et qu'elle ait conduit à

⁸ Masson 1991b, 112.

⁹ Carlier 1984, 108.

¹⁰ *Ibid.*, 44.

¹¹ *Ibid.*, 100 et 115.

¹² Iacovou 2006.

¹³ La royauté homérique est analysée dans Carlier 1984, 137-230.

¹⁴ V. par ex. Casson 1937, 67 ; Karageorghis – Mitford 1964, 75-76 ; Snodgrass 1988 ; Stylianou 1992, 407-408.

¹⁵ Kourou 1994.

¹⁶ Carlier 1984, 190-194.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ Karageorghis – Mitford 1964. V. ci-dessus, p. 114-116.

l'élaboration d'un modèle de royauté pan-chypriote mélangeant, comme il est caractéristique de l'île, des apports différents (dont un lexique grec archaïque et « homérique ») pour en donner une synthèse originale.

L'importance du contexte historique à Chypre au moment de l'arrivée des vagues d'immigrants provenant d'Égée est fondamentale. M. Iacovou a démontré que la différence principale entre les royautés mycénienne et homérique et la royauté chypriote n'est pas seulement dans les valeurs différentes que recouvrent les termes (pourtant essentiels) de *wanax* et de *basileus*, mais aussi dans la différence des fonctions rattachées à ces figures¹⁹. Le rapport avec le territoire est, à ce propos, primordial, et il semble constituer le trait d'union qui relie les royaumes chypriotes de l'âge du Fer à la préhistoire de l'île à l'âge du Bronze.

La nécessité de contrôler les accès aux ressources naturelles (métaux, bois, terrain agricole) et en même temps les voies d'échange (donc, les ports) serait, d'après M. Iacovou, à l'origine des déplacements d'habitat qui marquent dans l'île le passage à l'âge du Fer au cours du XI^e s.²⁰. Les nouvelles implantations, et parfois (dans deux cas : Kition et Palaepaphos) les anciennes, ne feraient alors que hériter et prolonger le système décentralisé d'exploitation économique qui caractériserait l'île depuis la fin du XIV^e s., lorsque plusieurs centres, outre Enkomi (qu'on identifierait hypothétiquement avec Alashiya) se dotent de structures monumentales (« ashlar buildings ») et revendiquent une gestion autonome du pouvoir²¹. Ainsi, les royaumes de l'âge du Fer seraient les héritiers d'une tradition de morcellement territorial et politique qui constitue une spécificité chypriote dès le Bronze Récent, et dans laquelle la figure du *basileus* assume des traits qui ne rappellent que très faiblement ses ancêtres mycéniens et homériques.

Dans cette perspective, il devient inutile de rechercher un modèle de royauté étranger (mycénien, « homérique », phénicien²², syro-levantin²³) qui rende compte des éléments communs du système royal pan-chypriote. Ce système se présente, suivant une analyse diachronique qui dépasse la barrière fictive du passage de l'âge du Bronze à l'âge du Fer, comme une élaboration très longue, qui plonge ses racines dans le XIV^e s., qui a reçu un temps d'arrêt, mais non un effacement, au XII^e s., au moment du bouleversement partiel de la topographie de l'île, et qui a continué à évoluer tout au cours des époques géométrique et archaïque, avec notamment la disparition des royaumes de l'intérieur des terres et le renforcement des capitales portuaires, pour ne conclure véritablement son aventure qu'au début de l'époque hellénistique, avec l'intervention radicale des Lagides²⁴. Que le roi chypriote s'appelle *basileus* ou MLK, il reste donc une seule et même figure, « hardly more than an industrial plus agricultural resource manager, ruling operations from a primary centre (the capital) »²⁵ ; une figure qui parle essentiellement grec, le grec archaïque introduit par une hellénisation précoce et sauvegardé par l'isolement insulaire, mais parfois aussi phénicien (et même, peut-

¹⁹ Iacovou 2006.

²⁰ Iacovou 1994.

²¹ Iacovou 2007b, 15-19 ; Iacovou 2008c.

²² V. surtout Rupp 1987, 1998 et Petit 1991-1992, 2001.

²³ V. Carlier 1984, VI : « il est difficile de séparer complètement l'examen des royautés chypriotes, qu'elles soient grecques, phéniciennes ou étéochypriotes, de celui des royautés syrophéniciennes ».

²⁴ Iacovou 2002a, 2008c.

²⁵ Iacovou 2006, 328.

être, étéochypriote), et qui exprime, dans toutes ces langues, les mêmes concepts : son attachement au territoire, le rapport avec son peuple, sa dévotion à la Grande Déesse et à son parèdre – qui assument, comme le roi lui-même, plusieurs formes, noms et iconographies, mais qui partagent, malgré les spécificités locales, des traits communs.

Dans cette perspective, il est également nécessaire de réexaminer le rôle joué par Kition dans la mise en place et dans l'évolution du système de la royauté chypriote. La notion de longue durée appliquée à la naissance et à l'évolution des royaumes chypriotes vide de sens l'hypothèse que l'un d'eux, et notamment Kition sous la forme d'un royaume de type phénicien, ait constitué un modèle pour les autres au cours de l'époque archaïque, ou pour mieux dire au cours de la domination assyrienne²⁶. S'il y a jamais eu un modèle étatique à Chypre que les autres centres de l'île auraient imité, cela a été plutôt Enkomi/Alashiya, au XIV^e s. Les royaumes chypriotes n'ont pas imité la forme politique des cités-États phéniciennes, ni de leur « colonie » Kition, et cela d'autant moins au VIII^e ou VII^e s. qu'en toute autre période. Le modèle d'évolution proposé conduit à nier la théorie de la naissance tardive des royaumes chypriotes, et de leur dépendance d'un modèle étranger.

Si Kition n'a jamais constitué de modèle pour les autres royaumes de l'île, cela ne veut pourtant pas dire qu'il n'ait pas contribué, par son propre développement, à la mise en place du système. Kition, ville chypriote, a été partiellement occupée et réaménagée par des Tyriens à la fin du IX^e s.²⁷ ; avant cette époque, elle avait participé aux premières phases du développement de la royauté chypriote étant même, avec Palaepaphos, le seul centre chypriote à n'avoir pas cessé d'être habité au cours du XI^e s., et à avoir en revanche développé des structures monumentales, ce qui atteste de l'existence, à ce moment, d'un pouvoir politique fort. La réoccupation phénicienne du IX^e s., après une période mal documentée, implique sans doute, à un moment donné, une phase de soumission politique de la cité à Tyr, comme le documentent les sources textuelles (I C 4, II B 64) : qu'elle ait duré quelques dizaines d'années, ou plus d'un siècle, on n'est pas en mesure de le dire. Mais c'est au plus tard au début du VII^e s. que la ville regagne son indépendance en se constituant royaume autonome, et en rejoignant à ce moment-là le mouvement de développement des autres centres de l'île. Ce parcours original, marqué par une période de dépendance et par une économie tournée davantage vers la mer et le commerce que vers l'exploitation agricole et minière de l'île²⁸, explique le manque de visibilité du royaume à l'époque archaïque. Mais le conquérant d'Idalion, le puissant royaume régi par une dynastie phénicienne, qui aurait peut-être, par ses manœuvres, encouragé la naissance du royaume septentrional de Lapéthos à la fin de l'époque archaïque²⁹, n'est pas une création spontanée du V^e s.³⁰ Plusieurs éléments – du style coroplastique original aux coutumes funéraires « princières » de certaines tombes, au développement d'une iconographie spécifique qui est religieuse autant que politique – témoignent du fait que Kition a suivi, avec la majorité des centres chypriotes, un même parcours à l'époque archaïque. La rareté de sources pour cette période (mais ne sont-elles pas également rares, et même davantage, pour Amathonte, Soloi ou Kourion ?), et

²⁶ C'est la thèse soutenue surtout par Rupp 1987, 1998 ; Smith 2010. V. aussi Iacovou 2008c, 643-644.

²⁷ V. p. 488-489.

²⁸ Fourrier 2007b, 116.

²⁹ *Ibid.*, 119.

³⁰ Ainsi Iacovou 2008c, 643-645.

l'hésitation entre deux noms, Kition et Qarthadasht, ne sauraient nous faire hésiter sur ce point.

Les *basileis* chypriotes commencent à être réellement visibles dans la documentation à la période CA I. À l'époque où les sources assyriennes attestent l'existence d'une dizaine de royaumes dans l'île, et nomment un par un les dix rois chypriotes de l'époque (I D 8, 11), certains d'entre eux se font ensevelir (eux-mêmes, ou les membres de leur famille), dans des tombes construites remplies d'objets de prestige : vaisselle de table, armes, or, bronzes, ivoires, bijoux. Ces sépultures, dont les tombes de la Nécropole Royale de Salamine constituent le meilleur mais non le seul exemple, ont été parfois mises en relation avec le monde homérique, en raison de certains aspects du rituel³¹ : le dépôt d'amphores remplies de vin ou d'huile, comme provision pour le défunt pour sa vie dans l'au-delà (I A 45, 46, 48), ou bien le sacrifice de chevaux attelés, déposés dans le *dromos* avec leur char³². La scholie homérique sur les danses funèbres armées, qu'Achille aurait inventées pour Patrocle et que les Grecs auraient introduites à Chypre, où elles étaient exécutées à l'occasion des funérailles des rois (II B 33), ajouterait un témoignage textuel souvent négligé à cet ensemble d'éléments. On peut à bon droit considérer ces coutumes funéraires, pour lesquels l'appellation d'homériques est tout de même trompeuse, comme un trait distinctif de la royauté chypriote, qui était en train de développer, à cette époque, des manifestations culturelles et idéologiques communes.

Ainsi, des rituels similaires, avec toutefois des variations, se retrouvent à Kition (tombe Lefkaritis)³³, à Amathonte, à Palaepaphos et à Tamassos³⁴. Des antécédents de l'âge du Bronze, et des spécificités dans les pratiques attestées (sacrifice non seulement de chevaux, mais aussi, et même plus souvent, d'ânes ou hybrides ; association avec un véhicule) semblent isoler le cas chypriote d'autres, similaires, documentés en Grèce³⁵. Par ailleurs, si l'abondance d'attestations du sacrifice de chevaux attelés à Salamine pourrait faire songer à une relation avec l'existence, encore en époque classique, d'un corps de chars de guerre dans le royaume (Hérodote V 113. 1 : II A 4), la diffusion de cette pratique à l'échelle insulaire implique une généralisation : les figurines en terre cuite représentant des cavaliers ou des guerriers sur un char sont d'ailleurs extrêmement bien attestées dans toute l'île, tout au cours des époques archaïque et classique³⁶, et le char est aussi bien présent dans les rares représentations du souverain en parade³⁷. Il est donc évident que l'idéologie royale chypriote, à l'imitation peut-être des royautés orientales (perse, mais d'abord assyrienne), attribuait au cheval et au char une valeur militaire et aristocratique, et en faisait donc une offrande de prestige dans les sépultures les plus riches.

À défaut d'une association sûre entre donnée archéologique (la tombe) et donnée textuelle (inscription royale), on ne peut pourtant associer aucune des riches tombes

³¹ Karageorghis 2002b, 2003.

³² Hermary 2005.

³³ Hadjisavvas 2007, 188-190.

³⁴ Hermary 2005, 189-190.

³⁵ *Ibid.*, 190-193.

³⁶ Karageorghis 1995, 61-97 (cavaliers) et 100-120 (chars), pour l'époque archaïque.

³⁷ Sur les sarcophages d'Amathonte et de Golgoi de la collection Cesnola : Karageorghis 2000, 201-206 n° 330 et 331 ; Hermary 2005, 183.

« royales » d'époque archaïque qu'on connaît à des personnages bien précis. Les objets inscrits des rois de Paphos, la coupe d'Akestōr (I A 12) et les bracelets d'Etewandros (I A 16), ont été retrouvés dans des tombes, mais on ignore lesquelles (et d'ailleurs, elles n'étaient sans doute pas les tombes des propriétaires originaux des objets). Le sceptre de Kourion est, on l'a vu³⁸, un témoignage ambigu ; quant aux tombes royales de Tamassos, il n'est pas sûr qu'elles doivent être mises en relation avec des rois, plutôt qu'avec des aristocrates ou des « seigneurs » locaux. Si la T. 79 de Salamine conservait très probablement les restes d'un roi, la tombe Lefkaritis à Kition semble, en revanche, avoir appartenu à une femme, peut-être une riche aristocrate plutôt qu'une reine³⁹ (la chronologie du matériel déposé dans la tombe, CG III – CA I, situerait la sépulture à l'époque où Kition dépendait politiquement de Tyr).

Si l'on passe du domaine des morts à celui des vivants, on retrouve trace des rois chypriotes de l'époque archaïque dans une autre catégorie de matériel, la sculpture votive de grandes dimensions⁴⁰. Dans un passage du livre VII (II B 45) Hérodote appelle *mitra* la coiffure des rois chypriotes au moment de la bataille de Salamine ; une notice de Photios (II B 32) précise que pour Théophraste (qui en parlait dans son traité sur la royauté chypriote) le diadème et la tiare (coiffure du Grand Roi) étaient deux choses différentes, mais il ne dit pas lequel des deux ornait la tête des rois chypriotes ; Hésychios, enfin, appelle *kittaris* un type de diadème porté par les Chypriotes⁴¹. Qu'elle s'appelât *mitra*, tiare, diadème ou *kittaris*, la coiffure était certainement un élément distinctif de l'équipement royal, puisque Hérodote prend soin de la remarquer, et les lexicographes connaissent des termes spécifiques pour la désigner.

A. Hermary a proposé de reconnaître la *mitra* des rois chypriotes dans le bandeau épais qui entoure le crâne de plusieurs têtes sculptées, en calcaire et en terre cuite⁴² : il s'agit d'un élément qui n'est plus attesté après le V^e s., lorsque l'hellénisation progressive de la sculpture chypriote porte à l'abandon de certains motifs iconographiques et conventions stylistiques, y compris les coiffures royales. Si pour la représentation de la *mitra* on n'a pas d'indices certains (même si l'identification proposée est très probablement correcte), d'autres têtes sculptées exhibent des coiffures dont le caractère royal n'est pas douteux : une tête de Kouklia-*Marchello*, de la fin du VI^e s., porte la double couronne égyptienne, surmontée par un *uræus* ailé⁴³ ; un siècle environ après, une coiffure similaire se trouve encore sur une tête provenant de la région de Golgoi⁴⁴. La double couronne est certainement un symbole de royauté, et elle revêtait, peut-être, un aspect cérémonial, même s'il est douteux qu'elle soit à mettre en relation avec la fonction sacerdotale des rois paphiens⁴⁵. D'autres éléments – la riche barbe soignée, les dimensions colossales – constituent autant d'indices du caractère exceptionnel de ces sculptures. De dimensions plus réduites, coiffées d'un bandeau à rosettes, d'autres

³⁸ V. ci-dessus p. 112-113.

³⁹ Hermary 2005, 189-190.

⁴⁰ Sur cela v. en général Satraki 2008 et 2010.

⁴¹ *Κίτταρις* : διάδημα, ὃ φοροῦσι Κύπριοι (AKEII B, n° 168.1) : v. ad II B 32.

⁴² Hermary 1989a, 262 n° 532 ; Hermary 1989b, 180-181. Des exemples en terre cuite : de Kourion, Young – Young 1955, 200 ; d'Amathonte, *Amathonte V*, 33-34, 42-43 n° 205, 206 et 209. Cette même coiffure se retrouve sur la tête du roi du sarcophage d'Amathonte : Karageorghis 2000, 201-204 n° 330.

⁴³ Liverpool Museum, KA 730 : Maier 1989b.

⁴⁴ Musée du Louvre, AM 2946 : Hermary 1989a, 262 n° 533.

⁴⁵ V. ci-dessus, p. 136-138.

figures sculptées, en calcaire et en terre cuite, dont on a plusieurs attestations, constituent peut-être, en revanche, des représentations de *wanaktes*⁴⁶ : mais dans ce cas aussi, comme pour l'identification de la *mitra*, on demeure dans l'incertitude.

Comme il a été observé, ces images sculptées de rois, princes et hauts dignitaires chypriotes sont attestées surtout en contextes votifs, sous la forme de figures d'adorants les mains vides ou, plus souvent, tenant un attribut (animal, rameau, coffret, etc.)⁴⁷. Des sculptures de grandes dimensions, en pierre (surtout dans l'est de l'île) et en terre cuite⁴⁸, ont été découvertes sur plusieurs sites de sanctuaire, tous à l'extérieur des centres principaux. Il est évident qu'à Chypre les sanctuaires étaient des lieux d'affichage pour les aristocraties, pas tant dans les grands sanctuaires urbains, où on ne retrouve normalement que des offrandes de petites dimensions et de production locale, que dans les sanctuaires péri-urbains et extra-urbains, souvent situés dans des zones de frontière. C'est ainsi que les sanctuaires d'Agia Eirini, de Golgoi, de Tamassos-*Phrangissa* ou de Salamine-*Toumba* ont restitué des statues de grandes dimensions qu'on ne trouve pas dans les sanctuaires urbains d'Aphrodite à Amathonte, ou d'Athéna/Anat à Idalion⁴⁹. C'est dans les lieux de circulation et d'échange que les rois et les aristocrates chypriotes avaient intérêt à montrer leur richesse en offrant des œuvres d'art exceptionnelles, capables de marquer l'appartenance de ces lieux à une sphère d'influence culturelle et politique davantage qu'à une autre. Sur le même principe, les inscriptions de Nikoklès de Paphos consacrant, à la fin du IV^e s., un sanctuaire d'Héra à Agia Moni, sur les pentes occidentales du Troodos, sont un indice, encore à la fin de l'époque classique, de l'importance des sanctuaires dans la constitution des limites des royaumes⁵⁰.

Le rapport avec la religion est, en tout état de cause, primordial. Sans aller jusqu'à postuler une fonction sacerdotale pour tous les souverains chypriotes (car on n'en a de preuve positive que pour Paphos, et à la fin de l'époque classique), on peut tout de même observer l'importance de l'élément sacré dans plusieurs aspects du système royal chypriote, non seulement en ce qui concerne la structuration du territoire, mais aussi pour tout ce qui relève de la construction idéologique de la figure du roi et de ses fonctions. On peut par exemple souligner la présence de la divinité, ou de ses symboles, sur les monnayages de la majorité des royaumes ; la recherche de la protection divine, même à l'occasion de la stipulation d'un contrat « profane » tel celui de la tablette d'Idalion (v. *ICS*² 217, l. 26-28) ; le rapport étroit qui semble exister entre les grands sanctuaires urbains et les palais, lorsque ceux-ci sont connus, dans la topographie urbaine (palais à mi-pente, sanctuaire sur le sommet : à Amathonte, à Idalion, peut-être à Soloi ?)⁵¹. Les différentes figures divines attestées, si elles renvoient souvent au couple de la Grande Déesse et de son parèdre, assument des formes et des iconographies bien identifiables, généralement circonscrites à une région de diffusion limitée : il en est ainsi pour l'Héraclès/Melqart en marche, brandissant la massue ; pour l'iconographie hathorique d'Aphrodite/Astarté ; pour celle de Zeus-Ammon, etc. Ainsi, dans ce domaine

⁴⁶ Hermary 1989a, 44-49.

⁴⁷ Hermary 1989b.

⁴⁸ La maîtrise des coroplastes chypriotes dans la réalisation de statues de grandes dimensions était très appréciée même à l'extérieur de l'île, surtout en Grèce de l'Est : Fourrier 2007b, 18.

⁴⁹ Fourrier 2007b, 122-124.

⁵⁰ Satraki 2010, 201 ; v. aussi ci dessus, p. 143.

⁵¹ *Ibid.*, 123.

comme dans d'autres, un mouvement de régionalisation et d'émergence de styles et d'iconographies différenciés va de pair avec l'existence de structures principales qui sont, quant à elles, pan-chypriotes : un même modèle de royauté, un même couple divin, et un même répertoire mythique.

Que les rois chypriotes aient choisi, pour des raisons autant politiques que culturelles, de rattacher l'origine de leurs royaumes au répertoire héroïque des *nostoi*, c'est ce qu'on a vu. Même si les raisons des choix particuliers nous sont souvent obscures, le mécanisme général qui anime ces créations est en revanche clair : il s'agit d'un côté de se légitimer, de s'insérer dans un système, celui des *origines gentium*, assez souple pour s'adapter aux mutations politiques et idéologiques d'un monde en transformation perpétuelle⁵². De l'autre côté, il s'agit de la création d'un répertoire mythique qui est essentiellement royal, et qui retrouve, dans Kinyras, et dans les références à la préhistoire de l'île au Bronze Récent, un lien solide avec un passé qui est spécifiquement chypriote⁵³. Instrument de légitimation, le mythe permet aux rois chypriotes de dialoguer avec les autres États qui se rattachent au même système (non seulement les cités grecques, mais aussi la Perse), et cela surtout à travers des figures héroïques (Persée, Héraclès/Melqart, Kinyras), qui forment à Chypre un répertoire royal identifiable, même si on ne l'appréhende que sous forme de fragments.

Structuré autour de sa capitale, dont la fondation est attribuée à une figure mythique ou héroïque, le royaume chypriote exploite donc un territoire dont le maillage est assuré par les sanctuaires. Le roi, maître de ce territoire, en relation directe avec la divinité, assume des traits héroïques qui en font l'héritier d'une longue tradition chypriote (Kinyras), non sans rapport avec les cultures voisines qui marquent l'île de leur influence : la culture grecque, assyrienne, égyptienne, perse et phénicienne (Persée, Héraclès/Melqart). Qu'il fasse référence à l'une ou à l'autre des ces figures héroïques royales, le *basileus*/MLK chypriote adopte les mêmes comportements, et revêt les mêmes fonctions dans n'importe quel royaume de l'île, que ce soit Kition ou Salamine, Idalion ou Amathonte : il frappe monnaie, gère son territoire et ses richesses, assure le salut de son peuple, habite un palais qui est aussi un centre administratif et de stockage ; à sa mort, il est enseveli avec des honneurs dignes de son rang.

Le *basileus*/MLK n'est pourtant pas seul dans son royaume. Son peuple, qu'on ne voit émerger en tant que tel, dans la documentation, que très rarement, participe autant que lui dans la construction du royaume, et dans sa définition identitaire. Artisans, mais aussi marchands ou bien soldats, et quelquefois magistrats, les Chypriotes de l'époque archaïque, qu'à défaut de fouille d'habitats on retrouve surtout, en grand nombre, dans les nécropoles, ont laissé quelques traces écrites sporadiques. Par ces éléments individuels, et par les rares mentions collectives, on peut esquisser quelques pistes d'étude de la société chypriote archaïque.

⁵² Bickerman 1952 ; Malkin 1998 et 2001.

⁵³ Fourrier 2007c.

Au-delà du roi : la structure sociale de Chypre archaïque

Dans quelques documents, d'époque archaïque et surtout d'époque classique, on est en mesure de repérer des éléments de lexique qui définissent, de différentes manières, les interlocuteurs privilégiés des *basileis* chypriotes, leurs sujets ou, pour mieux dire, leur « peuple ». Avant de mettre en évidence certaines composantes de ce « peuple », il convient d'en définir, dans la mesure du possible, le rôle politique à l'intérieur du système royal chypriote⁵⁴.

La tablette d'Idalion est, pour tous les aspects institutionnels, fondamentale. Comme on l'a observé ailleurs⁵⁵, dans la tablette est systématiquement mentionnée, à côté du roi, la « cité », comme agent juridique autonome qui opère, dans le texte, de plein accord avec le roi. Cette cité (ἅ πόλις) n'est identifiée qu'à deux occasions au début du texte : la première (l. 1 : τὰ(ν) πόλιν Ἐδάλιον), en tant qu'entité physique (« ville »), ensemble de murs, bâtiments, etc. qui font l'objet du siège des Kitiens et des Perses ; la seconde (l. 2 : ἅ πόλις Ἐδαλιήφες) en tant que sujet agissant au même titre que le roi (du point de vue de la syntaxe et du sens). La cité n'est jamais « des Idaliens », avec l'ethnique au génitif, comme elle l'est normalement dans le monde grec : elle est un lieu, un espace, le cœur d'un territoire, bref une ville (premier cas) ; elle est, également, l'ensemble des ses habitants, sujets juridiques (deuxième cas, avec l'ethnique au nominatif pluriel en apposition au terme de *polis*). La cité – les Idaliens – et le roi sont, ensemble, les victimes du siège kitien et perse contre le territoire d'Idalion. La cité est donc, on peut dire, la communauté des sujets d'un royaume ; elle n'inclut pas le roi, mais on n'est pas en mesure de savoir si elle inclut seulement une partie des habitants du royaume (par exemple, les mâles adultes de condition libre, ou bien les résidents de la capitale), ou tous les habitants : on n'est d'ailleurs pas en mesure de savoir non plus si de telles distinctions de statut politique existaient vraiment. Pour ce qu'on en sait, ἅ πόλις Ἐδαλιήφες n'a aucune raison d'être autre chose, d'un point de vue qualitatif, que KL 'M KTY, « tout le peuple de Kition » du trophée de Milkyaton, ou le *damos* de l'inscription royale de l'acropole de Kourion.

Or, si l'on fait référence aux résultats des études décennales du Copenhagen Polis Centre, le terme *polis* recouvrait, dans la civilisation grecque, deux sens fondamentaux : 1) « *polis* in the sense of town denoting an urban centre » et 2) « *polis* in the sense of political community denoting what we today call a city-state »⁵⁶. Les deux sens ne se superposent pas, mais ils vont normalement ensemble, ce qui a porté à l'énonciation de la *lex Hafniensis de civitate* : « in archaic and classical sources the term *polis* used in the sense of "town" to denote a named urban centre is not applied to any urban centre but only to a town which was also the political centre of a *polis*. Thus, the term *polis* has two different meanings, town and state, but even when it is used in the sense of town its reference, its denotation, seems almost invariably to be what the Greeks called *polis* in the sense of a *koinonia politon politeias* and what we call a city-state »⁵⁷. À première vue, les occurrences du terme *polis* dans la tablette d'Idalion semblent refléter parfaitement cette duplicité de sens, urbain et politique, du mot : Idalion est le centre urbain, la

⁵⁴ V. en général Lejeune 2010.

⁵⁵ V. ci-dessus, p. 93-94.

⁵⁶ Hansen 1996, 27.

⁵⁷ *Ibid.*, 33.

capitale attaquée et assiégée, mais aussi la communauté civique qui, avec le roi, adopte des mesures pour récompenser les médecins qui l'ont assistée. Mais est-ce bien vrai ? Est-ce que les Idaliens apparaissent vraiment comme une *koinonia politon politeias*, ou, pour le dire en d'autres termes, une « self-governing political community (...) inseparably bound up with the concept of town » ?⁵⁸

Il est évident que les cités chypriotes ne fonctionnaient pas, d'un point de vue institutionnel, de manière similaire aux cités grecques : on n'a aucune preuve de l'existence d'une assemblée de citoyens, ou d'autres institutions représentatives qui constituent le moteur d'une communauté politique indépendante ou, pour mieux dire, auto-gouvernée⁵⁹. Le roi (qui n'apparaît pas dans le texte de la tablette comme un élément de la *polis*, mais plutôt comme son complément) exerce la majorité des fonctions qui sont, normalement, réservées aux institutions civiques, parmi lesquelles l'émission de monnaies. Si la *polis* d'Idalion a des sommes d'argent qui lui appartiennent (l. 6), et peut-être des terres⁶⁰, s'il existe un magistrat éponyme (mais s'agit-il d'un magistrat civique, ou bien religieux ? Ou s'agit-il peut-être d'un notable choisi annuellement par le roi, comme en Assyrie dès la fin du II^e millénaire ?⁶¹) cela ne suffit pas à en faire une communauté de citoyens, tant qu'on n'a pas d'éléments positifs en ce sens.

Comment interpréter, alors, l'usage du terme *polis* pour désigner les cités chypriotes ? Si les occurrences du mot chez les auteurs classiques contemporains (chez Solon, à propos de Soloi, ou chez Hérodote, pour l'ensemble des royaumes chypriotes) semblent faire allusion exclusivement à l'aspect urbain du terme⁶², la *lex Hafniensis de civitate* affirme qu'il n'est pas vraiment important de faire la distinction entre les deux sens du mot, et que toute cité appelée *polis* par les Grecs, même si à première vue seulement dans le sens de ville, était aussi une cité-État. D'ailleurs, l'usage du terme dans un sens politique dans la tablette d'Idalion – c'est-à-dire, de la part de Chypriotes parlant d'eux-mêmes – est indéniable, et bien qu'il s'agisse d'un témoignage isolé, il mérite tout de même une explication.

Il est bien alors de reprendre avec quelques détails de plus la définition de la notion complexe de *polis*. « Initialement, c'est-à-dire pour nous chez Homère (...) *polis* sous les formes πόλις, πτόλις et πτολιέθρον désigne une ville (...) Il s'agit généralement d'une ville enclose dans ses murs (...), qui sert de refuge aux habitants et d'objectif aux ennemis. Elle possède normalement le terroir environnant »⁶³. À cette conception « territoriale » de *polis* s'associent, entre la fin de l'époque archaïque et l'époque classique, mais déjà en germe chez Homère, deux autres valeurs du terme : une valeur « métonymique », par laquelle *polis* en vient à désigner non seulement la ville en tant que lieu, mais aussi ses habitants, et une valeur « politique », par laquelle *polis* devient

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ Que la notion de *polis* n'implique pas celle d'indépendance, mais plutôt celle d'auto-gouvernance d'une communauté civique autour de ses institutions, est désormais bien établi : Lévy 1990, 55-58 ; Hansen 1993.

⁶⁰ Mais sur cela l'inscription de Kourion (ICS² 180b) n'apporte, au contraire de ce qu'on croit normalement, rien de sûr.

⁶¹ Van Berchem 1975, 69-70 ; Raptou 1999, 229.

⁶² Maier 2004, 1223.

⁶³ Lévy 1990, 59.

l'indication d'une organisation étatique, une communauté structurée en État⁶⁴. « Questa ampia gamma di significati, che spesso si sovrapponevano e coincidevano ma potevano anche essere distinti, spiega bene perché il termine πόλις si trovi applicato a realtà diversissime se non contraddittorie »⁶⁵ : c'est ainsi que plusieurs formes étatiques sont appelées *polis* par les Grecs (même l'empire perse !)⁶⁶, même si elles n'ont rien à voir avec la *polis* grecque telle qu'on la conçoit traditionnellement, sous l'influence du modèle athénien et classique.

Peut-on admettre d'avoir affaire, dans le cas d'Idalion et probablement (mais on manque à ce propos de données positives) des autres royaumes chypriotes, avec un usage du terme *polis* qui est *grosso modo* celui de la langue homérique, intégrant les acceptions « territoriale », « métonymique » et même « politique » du mot, mais sans que celui-ci désigne une cité-État dans le sens pleinement grec et classique, qui correspond plus précisément à l'acception moderne de *polis* ? Si l'on reconnaît au terme de *polis* une richesse et une articulation de niveaux bien plus complexes que ce que la *lex Hafniensis* soutient, on peut facilement trouver à Chypre des *poleis*, en accord avec les sources (Solon, Hérodote, le Pseudo-Scylax, etc.)⁶⁷, mais sans forcer l'interprétation du mot dans la tablette d'Idalion en essayant d'attribuer aux Chypriotes des formes d'organisation institutionnelle qui sont propres au monde grec, et dont on n'a aucune trace dans l'île avant l'époque hellénistique.

Le terme *polis*, arrivé à Chypre en même temps que les mots *wanax*, *basileus* ou *themistes*, a suivi, comme ces derniers, une réélaboration locale : tout en gardant son sens originel, qui paraît archaïque et « homérique » par rapport à la langue grecque classique, le mot a été utilisé pour exprimer une réalité typiquement chypriote – celle d'une communauté civique d'une part assujettie au pouvoir monarchique, de l'autre constituant le nécessaire complément du roi, avec des fonctions et des prérogatives qui restent pour le moment inconnues. De ce point de vue, Chypre devrait être plus correctement interprétée comme une « city-state culture », ayant ses propres institutions et ses formes d'organisation politique répondant à des dynamiques internes, plutôt qu'une représentante de la « Greek *polis* culture » avec laquelle elle ne partage pas grand chose, sinon (et seulement pour certains des royaumes chypriotes) la langue⁶⁸.

Les éléments dont on dispose pour décrire ce « peuple » - qu'on l'appelle *polis*, *damos* ou bien KL 'M – sont extrêmement limités pour l'époque préclassique. On connaît, grâce aux inscriptions et aux textes littéraires, les noms et les titres de quelques fonctionnaires ou personnages jouant un rôle dans la vie politique et administrative de certains royaumes – gouverneurs, mais aussi ambassadeurs, police secrète, « chefs » administratifs et « interprètes » – mais les données ne deviennent relativement nombreuses qu'à partir de la période classique, et elles sont essentiellement limitées au royaume de Kition.

M. Sznycer a recensé, à partir des inscriptions phéniciennes de Kition, trente-et-un noms de métier et de fonction (politique, administrative ou religieuse), fournissant un

⁶⁴ V. en général Lévy 1990 ; Ampolo 1996.

⁶⁵ Ampolo 1996, 301-302.

⁶⁶ Lévy 1990, 65.

⁶⁷ Demand 1996 ; Maier 2004 (beaucoup plus prudent).

⁶⁸ Lejeune 2010, 219-220, 226-227.

aperçu intéressant, quoique incomplet, de la vie du royaume⁶⁹. Au-delà du MLK, le roi, la figure politique principale est celle du SKN, « gouverneur », qui semble caractéristique des rapports de la ville avec Tyr. À l'époque archaïque, le SKN de Qarthadasht (I C 4) remplit les fonctions de gouverneur pour le compte de Tyr : il est alors, on peut supposer, la plus haute autorité politique et administrative de Kition, pourtant soumis (‘BD, « serviteur ») à la volonté du roi phénicien. Pendant l'époque d'autonomie du royaume, un SKN de Tyr est attesté à Kition, au IV^e s., dans une inscription funéraire gravée sur un sarcophage en gypse⁷⁰ : il s'agit, dans ces circonstances, d'un représentant de la cité phénicienne à l'étranger, une sorte d'ambassadeur⁷¹. Une interprétation similaire pourrait être avancée pour l'inscription, peinte à l'encre sur un tesson de jarre, qui mentionne un SKN de Akko, et qui provient de la fouille de *Kathari* (I C 18) ; mais sur ce document incomplet SKN s'explique plus facilement, et plus banalement, comme la partie terminale d'un nom de personne. Impossible en revanche de savoir ce que comportait exactement la charge de suffète, ŠPT, attestée pour le père d'une femme dans une épitaphe de IV^e s.⁷² : il était probablement un magistrat en charge des affaires administratives et judiciaires locales, mais sans doute non comparable aux suffètes carthaginois, dans la mesure où il coexistait avec un pouvoir royal auquel étaient réservées les compétences politiques principales⁷³. S'agissant d'une fonction attestée au Levant tout au cours du premier millénaire, bien avant qu'elle ne devienne caractéristique des cités puniques, on peut supposer que son introduction à Kition est antérieure à la seule attestation qu'on en possède.

À part ces fonctions politiques principales, d'autres charges administratives, peut-être partiellement honorifiques, sont indiquées par quelques titres attestés dans des épitaphes et des dédicaces d'époque classique : RB ḤZ ‘NM, « chef des inspecteurs des sources », et RB SRSRM, « chef des agents commerciaux »⁷⁴, des fonctions apparemment héréditaires et honorifiques, peut-être correspondant à des tâches administratives comparables à celles de l'agoranome dans le monde grec⁷⁵ ; MLŠ HKRSYM, communément traduit comme « interprète des trônes »⁷⁶ (mais l'élément KRSYM est de signification incertaine), qui paraît également être un titre héréditaire, peut-être lié à une population (les KRSYM, probablement un ethnique) ayant une représentation officielle dans le royaume par moyen de ce fonctionnaire⁷⁷.

Ces quelques données concernant les fonctions politiques et administratives de Kition ne trouvent pas d'équivalent dans les royaumes chypriotes de langue grecque. À part le roi, le βασιλεύς, et de ses proches (Φάνακτες, Φάνασσαι, βασιλεφάδαι), aucun

⁶⁹ Sznycer 1985b.

⁷⁰ *Kition-Bamboula V*, n° 1130 = *Kition III*, F6 : sarcophage d' ὕŠMNὕDN, fils d' ὕŠMNὕDN, SKN ŠR (« ministre/ambassadeur de Tyr »).

⁷¹ D'après F. Briquel-Chatonnet, l'interprétation de SKN comme « ambassadeur » serait un *hapax* (je remercie S. Fourrier pour cette observation).

⁷² *Kition-Bamboula V*, n° 1061 = *Kition III*, B31 : épitaphe de ὕTHD, fille de ὕBDὕŠMN, ŠPT.

⁷³ V. E. Lipiński dans *DCPP*, s. v. « suffète ».

⁷⁴ *Kition-Bamboula V*, n° 1075 = *Kition III*, B45 : épitaphe de PRSY et ŠMZBL, érigée par leur fils ὕRŠ ; ὕZR, le seul à avoir porté le titre de RB ḤZ ‘NM, est l'arrière grand-père de ŠMZBL ; dans la famille de PRSY, en revanche, tous, y compris le fils ὕRŠ, ont rempli les fonctions de RB SRSRM.

⁷⁵ Cannavò, sous presse.

⁷⁶ *Kition-Bamboula V*, n° 1009 = *Kition III*, A9 (règne de Milkyaton) ; *Kition-Bamboula V*, n° 1070 = *Kition III*, B40 (vers 375) ; *Kition-Bamboula V*, n° 1125 = *Kition III*, F1 (389).

⁷⁷ Mise au point par M.G. Amadasi-Guzzo dans *Kition-Bamboula V*, 206-207.

fonctionnaire ou personnage politique n'est mentionné dans les inscriptions chypriotes syllabiques, même pas dans la tablette d'Idalion, qui pourtant, à côté du roi et de la cité, mentionne aussi un personnage éponyme, mais sans en indiquer le titre ou la fonction exacte. Lorsque des noms de fonction apparaissent à Chypre, dans les inscriptions grecques alphabétiques d'époque hellénistique, on a alors affaire avec des gymnasiarques, agoranomes ou secrétaires, sur le modèle des *poleis* grecques.

Le seul document qui fait référence au fonctionnement d'un royaume chypriote de langue grecque à l'époque classique, est un passage de Cléarque de Soloi, mentionnant des espions, sur le modèle des « yeux et oreilles du roi » de Perse, qui auraient été au service de la cour de Salamine et dans d'autres cours chypriotes (II B 29). Ces personnages, Gergines et Promalanges, semblent porter des noms authentiquement chypriotes, et il n'est pas exclu qu'une sorte de police secrète, un corps choisi d'espions (κατάσκοποι, les Γεργίνοι) et investigateurs (ἐρευνηταί, les Προμάλαγγες), était effectivement active, à Salamine et ailleurs, au service du pouvoir royal, au moins à l'époque classique. Mais cela ne nous permet pas d'avancer beaucoup à propos de la répartition des pouvoirs entre le roi et les habitants du royaume, ni de comprendre sous quelle forme ces derniers, en tant que *polis* ou *damos*, prenaient part (concrètement, ou sous des formes partiellement honorifiques comme à Kition) à la gestion des affaires publiques.

On croit pouvoir exclure, en ce qui concerne l'inscription royale de l'acropole de Kourion (ICS² 180b), l'interprétation comme substantif de *ta-mo-te-ro-ne*, δαμοτέρων, et donc des δαμότεροι comme des représentants du peuple, sur le modèle de la gérusie spartiate⁷⁸ : bien qu'une lecture du terme comme substantif soit possible⁷⁹, il n'en reste pas moins que le mot est connu en grec comme adjectif, et on n'a pas de raison de postuler une nouvelle valeur du terme, et encore moins d'y retrouver un sens institutionnel précis.

Lorsque, du domaine de la vie publique et administrative, on passe à la sphère du privé et du quotidien, des activités artisanales ou commerciales, on trouve également des attestations éparses, et en majorité d'époque classique, renseignant sur quelques noms de métier, en grec et en phénicien⁸⁰.

Parmi les documents archaïques, on peut mentionner :

- La dédicace d'un parfumeur, Phylotimos, de Rantidi (I A 43. 2). Le nom du métier, μυροφοργός (*mu-ro-wo-ro-ko*), représente un exemple de composé avec second élément *-wergos* (à mettre en relation avec ἔργον), connu en mycénien et resté comme archaïsme en chypriote, là où le grec utilise normalement les composés en *-ποιός*⁸¹ : μυροποιός (chez Anacréon) pour μυροφοργός, et τοξοποιός pour τοξοφοργός, « fabricant d'arcs » (*to-ko-zo-wo-ro-ko* : ICS² 352d, 400 env.) ; on connaît aussi à Chypre un χαλκοφοργός (*ka-la-ko-wo-[ro]-ko* : ICS² 341a, IV^e s.),

⁷⁸ Karageorghis – Mitford 1964, 74-75.

⁷⁹ Lejeune 2010, 222-223.

⁸⁰ V. en général Sznycer 1985b et Masson 1985c.

⁸¹ Egetmeyer 2010, 311-312 § 357.

« forgeron », et plus tard, à l'époque hellénistique, un ἐκποματοποιός, un « fabricant de coupes à boire »⁸².

- La dédicace d'Eshmounhilleš à Resheph-Shed, de Pyla (I C 23). Eshmounhilleš se qualifie de QL^ϸ, qui est sans doute un nom de métier dérivé d'une racine QL^ϸ : selon qu'on le mette en relation avec le verbe qui signifie « lancer des pierres », ou avec celui, homonyme, qui signifie « sculpter », on aura ici un frondeur, ou bien un sculpteur⁸³. Bien que les deux possibilités soient tout à fait possibles et plausibles, on peut rappeler, en faveur de la première, qu'un autre sculpteur est actif et attesté à Kition à l'époque classique⁸⁴, et qu'il est appelé MHQ, de la racine HQQ, « sculpter », ou plus précisément « graver »⁸⁵ - il s'agit donc, peut-être, d'un lapicide.

D'autres documents, sans révéler des noms de métier, mettent en lumière des activités professionnelles qui avaient, dans la Chypre archaïque, une importance sans doute stratégique :

- Si l'interprétation qu'on en donne est plausible, les graffiti gravés sur deux amphores retrouvées l'une en Italie, à Policoro, l'autre à Mende, en Chalcidique (I A 65-66), témoigneraient de l'activité de marchands chypriotes dans la mer Égée et dans la Méditerranée centrale, en l'occurrence un marchand salaminien,]la-si fils de te-mi[, entre le VIII^e et le VII^e s. Bien qu'il nous manque toute trace documentaire attestant l'activité de marchands chypriotes, leur réseau était sans doute assez vaste, même si tout produit chypriote à l'étranger n'implique pas la présence d'un lien direct avec l'île. Dans les siècles suivants, la renommée de la puissance commerciale et maritime de Chypre à l'époque archaïque justifiera son inclusion dans une liste de thalassocraties attribuée à Diodore, et transmise par des sources tardives (II B 55-57).
- Documentés par les ostraca d'Arad (I F 1), des mercenaires *ktym* sont au service du roi de Juda à la fin du VII^e s. Plus précisément chypriotes que grecs, ces *ktym*, dont l'origine kitienne est douteuse mais possible⁸⁶, constituent un des nombreux contingents chypriotes ayant participé à des épisodes de conflit entre les grandes puissances orientales de l'époque, en qualité de mercenaires, ou parfois de prisonniers, ou d'armée vassale : rappelons les Chypriotes prisonniers de Sennachérib, employés comme marins avec des Phéniciens sur le Tigre (I D 7) ; le contingent chypriote accouru à l'aide d'Assurbanipal contre l'Égypte en 664 (I D 11) ; les « Grecs » (*h3w-nbw*), peut-être en réalité des Chypriotes, ayant combattu et perdu, avec Apriès, la lutte pour le trône d'Égypte en 570 (I E 4) ; enfin, les armées des rois chypriotes rangées du côté perse lors de la bataille de Salamine en 480 (II B 45), ou les nombreux mercenaires chypriotes présents en Égypte au début du IV^e s., attestés par les graffiti d'Abydos et Karnak.

⁸² *Kition-Bamboula V*, n° 1066 et 2068 : inscription bilingue, en phénicien et en grec alphabétique, fin IV^e – début III^e s. ; en phénicien le nom de métier est rendu par la locution P^ϸL QŠM.

⁸³ Caquot – Masson 1968, 298-299.

⁸⁴ *Kition-Bamboula V*, n° 1072 = *Kition III*, B42, IV^e s. : épitaphe de ḏŠM, fille du sculpteur ḏZB^ϸL.

⁸⁵ *Kition III*, 93 ; Szynter 1985b, 86 n° 11.

⁸⁶ Cannavò 2010a, 185-188.

Si l'habilité des Chypriotes en tant que marins était comparable à celle des Phéniciens (dans les textes assyriens ils apparaissent d'ailleurs souvent associés), et leur flotte était l'une des principales en Méditerranée orientale (ils contribuent de manière non négligeable à la composition de la flotte perse), une autre spécialité militaire est mise en évidence par les sources, tant littéraires qu'archéologiques : celle des chars de bataille. On apprend d'Hérodote que les chars étaient régulièrement utilisés en guerre (II A 4), et les sources archéologiques – représentations sur vases⁸⁷, terres cuites⁸⁸, vestiges trouvés en fouille⁸⁹ – confirment l'importance de ce véhicule, dont l'usage constitue en même temps une survivance de l'époque du Bronze Récent (quand le char de bataille apparaît souvent sur la céramique mycénienne importée dans l'île), et une assimilation d'éléments d'origine assyrienne⁹⁰. On a déjà vu, d'ailleurs, que le char était considéré un symbole de valeur militaire et aristocratique, et il constituait une offrande prestigieuse dans les sépultures les plus riches. Il est aussi intéressant d'observer qu'à Kition, au IV^e s., on trouve attesté, sur une épitaphe, un « fabriquant de chars » (HRŠ 'GLT)⁹¹.

Renommée pour ses flottes et ses soldats, l'île était également une source précieuse de matières premières, en premier lieu le bois de construction pour les bateaux. Théophraste parle avec admiration des richesses boisées de l'île, que les rois prenaient soin de préserver (II B 28), et les souverains assyriens convoitaient le bois chypriotes, comme celui de Phénicie, pour l'employer dans la construction de leurs palais, comme l'attestent le prisme d'Assarhaddon (I D 8), et les bas-reliefs de Khorsabad avec la représentation du transport du bois par voie d'eau⁹². Dans l'allégorie du navire de Tyr d'Ézéchiël, le pont du bateau est fait en bois de cyprès de Kittîm (II C 5).

Sur les ressources minières de l'île, bien connues, les sources sont assez riches, et il n'est pas question de s'y attarder ici. Bien de professionnels devaient être employés dans l'extraction et le travail du métal, le cuivre en premier lieu, mais aussi le fer. Un forgeron (χαλκοφοργός), comme on l'a dit, est attesté au IV^e s. (ICS² 341a), mais on connaît aussi un « fondeur de fer » (NSK BRZL) à Kition⁹³. Les techniques liées au travail des métaux étaient considérées comme l'invention de figures mythiques locales, comme Kinyras (II B 14), ou de héros grecs en rapport avec l'île, comme Agapēnōr (II A 11) ; la mise en relation des Telchines et des Dactyles avec Chypre, dans quelques sources tardives (II B 47-50), se fonde sans doute sur le rapport entre ces populations mythiques et le travail du fer et du bronze.

Des documents d'époque classique, en premier lieu les célèbres comptes rendus de dépenses du sanctuaire d'Astarté à Kition⁹⁴, attestent bien d'autres noms de métier et de fonction : prêtres et magistrats, personnels de tous niveaux – ouvriers, mais aussi barbiers, boulangers, scribes, prostituées et peut-être prostitués sacrés⁹⁵. La richesse

⁸⁷ Karageorghis – des Gagniers 1974, 15-17.

⁸⁸ Karageorghis 1995, 100-120.

⁸⁹ Crouwel 1987.

⁹⁰ Cannavò 2010b, 59-60 n. 52.

⁹¹ *Kition-Bamboula V*, n° 1076 = *Kition III*, B46 ; Sznycer 1985b, 85 n° 5.

⁹² V. Albenda 1983 pour une interprétation des reliefs qui inclut une représentation de Chypre.

⁹³ *Kition-Bamboula V*, n° 1042 = *Kition III*, B12.

⁹⁴ CIS I 86 : *Kition-Bamboula V*, n° 1078 = *Kition III*, C1.

⁹⁵ Sznycer 1985b.

relative de données dont on dispose pour le royaume de Kition ne trouve pas véritablement d'équivalent dans les documents grecs, qu'ils soient en syllabaire ou, plus nombreux, en alphabet (la plupart donc d'époque hellénistique, ou même plus récents)⁹⁶. Si des correspondances existent – par exemple, entre la figure du barbier sacré du temple d'Astarté, et le *κουρεύς* de Kafizin –, la documentation est trop lacunaire pour qu'on puisse en tirer des conclusions solides sur la société chypriote dans les différents royaumes, et aux différentes époques. Peut-être que les archives administratives d'Idalion, en cours d'étude, sauront éclairer davantage la structure et le fonctionnement d'un royaume puissant et étendu tel celui de Kition et d'Idalion à l'époque classique ; pour d'autres royaumes, pourtant également très importants et florissants au V^e et IV^e s. (pour ne parler que de la période la mieux documentée), par exemple Salamine, Paphos ou Amathonte, on manque totalement de données.

Il semblerait néanmoins que, bien que mal documentée, la société chypriote d'époque archaïque et classique ait revêtu, au cours des siècles, une importance grandissante ; avec la fin des royaumes, elle a peu à peu revendiqué le rôle politique et institutionnel dont elle avait été privée, dans les siècles précédents, par le système de la royauté, même si le procès sera très lent, et des véritables *poleis* (au sens grec du terme) n'apparaîtrons à Chypre qu'à la fin de la période hellénistique. Néanmoins, lorsque après la chute du dernier roi d'Amathonte Androklès les Amathousiens honorent l'« eupatride » Aristōn, c'est la *polis* des Amathousiens, ἡ πόλις ἡ Ἀμαθουσίωv, qui prend l'initiative (*ICS*² 196). La formulation elle-même, ἡ πόλις ἡ Ἀμαθουσίωv, confrontée avec ἡ πόλις Ἐδαλιῆv de la tablette d'Idalion, permet d'apprécier, malgré les points communs, les germes des développements à venir⁹⁷.

⁹⁶ Masson 1985c ; Karageorghis 2006, 227-235.

⁹⁷ Maier 2004, 1223 ; Lejeune 2010, 226-227.

Seconde partie
CORPUS DE DOCUMENTS

I A : INSCRIPTIONS CHYPRIOTES SYLLABIQUES

Les documents en écriture chypro-syllabique, qu'ils transcrivent du grec ou des langues locales, sont présentés dans cette section répartis par région de découverte, ce qui coïncide, dans la majorité des cas, avec leur contexte d'origine. On a donc choisi d'aller au delà des critères de présentation adoptés par O. Masson dans son recueil *Les Inscriptions chyriotes syllabiques*¹, où l'ordre géographique suivi est celui des départements administratifs modernes, en essayant plutôt de déterminer, dans la limites des connaissances actuelles, l'appartenance de tel ou tel document à un royaume spécifique. Cela présente, bien évidemment, des incertitudes, soit qu'on considère le nombre des royaumes (qui ne fut pas toujours le même et qui, de toute manière, au delà de la phase que la liste d'Assarhaddon nous permet de connaître, reste en général encore flou), soit qu'on considère l'extension géographique et les limites de chacun. Néanmoins, des progrès remarquables ont été faits dans les dernières années concernant l'étude de la géographie historique de Chypre et la répartition du territoire de l'île, par ex. grâce à la caractérisation de styles régionaux (pour ce qui concerne la coroplastie² ou la sculpture³), ou à la localisation des sanctuaires extra-urbains⁴ : beaucoup de travail reste encore à faire, mais on dispose déjà d'une base qui permet de suivre une telle approche, qui offrira, à terme, une consultation plus facile.

D'autres précisions sont néanmoins à apporter. Les royaumes considérés ici sont tous les royaumes dont on a mention dans nos sources, littéraires et épigraphiques, soit qu'elles se réfèrent à la période archaïque, soit (comme la plupart des sources littéraires) à la période classique et au début de la période hellénistique. Cela veut dire que Marion et Lapéthos sont présentés de manière autonome, même s'il est fort douteux qu'ils aient été des royaumes indépendants tout au long de la période considérée⁵. L'attribution de certains documents à un royaume spécifique est, dans certains cas, problématique : les importantes inscriptions royales de Paphos issues du « Trésor de Kourion » de Cesnola constituent un cas exemplaire, puisqu'il s'agit de documents trouvés, pour ce qu'on en sait, à Kourion, mais qui concernent sûrement le royaume de Paphos (v. I A 12-16). D'autres cas, tel celui de ICS² 329 (IA 6), présentent des difficultés. Pour chaque document, l'attribution se fait donc en s'appuyant sur les éléments disponibles, tout en tenant compte, pour les objets issus des fouilles non régulières ou clandestines, ainsi que du commerce antiquaire, de tous les détails possibles concernant leur origine⁶.

¹ Paris 1961, 1983² (cité : ICS²).

² Sur cela, v. surtout les travaux de S. Fourrier, en particulier Fourrier 2007a et 2007b.

³ Par ex., à propos d'Idalion et Tamassos, Nys – Recke 2004.

⁴ Sur Kourion, Fourrier 2006a ; en général sur la question Fourrier 2002a.

⁵ Sur Marion et Lapéthos, v. Iacovou 2002a, 80 et Fourrier 2007b, 118 (Marion) et 118-119 (Lapéthos) ; la récente découverte du « palais » de Marion est présentée dans Papalexandrou 2006 et 2008. Sur l'existence présumée d'un royaume de Kéryneia, v. Stylianou 1992, 525 et *contra* Fourrier 2007b, 119 (qu'on suit ici). Concernant Golgoi, on suit Fourrier 2004 et Hermary 2004, 47-49 (v. aussi Fourrier 2007b, 44-45 et 115).

⁶ À ce propos, les nombreuses études qu'O. Masson a consacrées, tout au cours de sa vie, à l'histoire de l'exploration archéologique et érudite de Chypre et à la formation des collections chyriotes dans les différents musées sont des références précieuses.

Les documents étudiés sont toutes les inscriptions rédigées en écriture chypriote syllabique, du commencement du syllabaire jusqu'au troisième quart du VI^e s. ; la chronologie de plusieurs documents ne pouvant être précisée (souvent seule une datation vague au cours du CA II est possible), on a choisi de prendre en considération, en l'absence d'autres critères (contexte archéologique sûr, datation stylistique des objets) tous les documents du CA II, et en général tous les textes pour lesquels on dispose d'un *terminus ante quem* au début du V^e s. : on pense en particulier aux inscriptions de Rantidi, à celles de Kouklia-Marchello, et aux nombreux sceaux inscrits, dépourvus de contexte de découverte mais datables stylistiquement du CA II. Tous les textes pour lesquels aucun critère de datation n'est disponible sont laissés de côté : cela concerne surtout de nombreuses épitaphes de Marion et des dédicaces de Golgoi, mais le problème se présente aussi pour la majorité des documents dépourvus de contexte archéologique, inscrits sur des objets non datables stylistiquement (pierres, sceaux non figurés, etc.).

Les documents numismatiques sont également exclus du *corpus*. L'apparition de la monnaie à Chypre se fit au cours du VI^e s., les premières émissions connues étant celles d'Euelthôn de Salamine (560-525 env.)⁷ et d'un roi inconnu d'Idalion (vers 545-525)⁸. Les monnaies constituent néanmoins une documentation fort spécifique, avec des éléments caractérisants (la typologie des légendes, le bilinguisme / digraphie de certaines émissions, le lien étroit entre message iconographique et légende), dont les émissions d'Euelthôn et d'Idalion sont seulement les premiers exemples. Plutôt donc qu'isoler ici le seul aspect de la légende syllabique, on préfère traiter ces documents dans leur ensemble ailleurs⁹, en prenant en compte la forte valeur idéologique de la combinaison de ces différents aspects.

Lorsque cela est possible, pour les documents sûrement rédigés en grec et suffisamment lisibles, on donne une transcription en grec alphabétique à côté de la transcription syllabique, pour des raisons essentiellement de clarté et de facilité dans la lecture¹⁰. Dans la bibliographie de chaque document, à côté de la référence nécessaire au recueil d'O. Masson et à l'ouvrage récent de M. Egetmeyer¹¹, d'autres recueils d'ensemble sont mentionnés, s'ils existent. La bibliographie spécifique est réduite à l'essentiel, c'est-à-dire, qu'on renvoie aux *ICS*² pour toute la bibliographie antérieure à la première édition du *corpus* d'O. Masson (1962) ; concernant les études archéologiques des objets, on fait référence aux publications les plus récentes, en renvoyant aux références qui y sont indiquées.

⁷ *ICS*² 319-320.

⁸ *ICS*² 225.

⁹ V. p. 90-91 (monnayage d'Idalion) et p. 152-153 (monnayage de Salamine).

¹⁰ Mais v. à ce propos la discussion entre J. Chadwick, R.F. Willetts and O. Masson dans Chadwick 1988, 63-64, et Egetmeyer *WIKS*, XV.

¹¹ Egetmeyer 2010.

Inscriptions d'Amathonte

La situation documentaire d'Amathonte est tout à fait particulière dans le panorama de l'île. La totalité des inscriptions chypro-syllabiques sur pierre découvertes jusqu'ici (onze pierres : *ICS*² 190-196 et 196d-196e, auxquelles il faut ajouter le grand vase du sanctuaire d'Aphrodite au Louvre (I A 2), et une pierre fragmentaire d'Amathonte-*Anemoi*¹²) transcrivent, de manière sûre ou douteuse, de l'éteo-chypriote, et ne datent, à une exception près, que du IV^e s. (c'est du moins la chronologie des seuls documents sûrement datables, *ICS*² 196d, 196e et 196, qui sont aussi tous des digraphes/bilingues, en éteo-chypriote syllabique et en grec alphabétique¹³). Un seul document fait exception, la brève inscription, longtemps ignorée et redécouverte il y a vingt ans, sur l'une des anses du grand vase en pierre du sanctuaire d'Aphrodite, qui est conservé au Louvre, et qui date de l'époque archaïque (I A 2)¹⁴.

En revanche, les inscriptions sur céramique, peintes ou incisées, sont un peu plus nombreuses et certaines peuvent être datées de la période archaïque¹⁵. L'ensemble des inscriptions sur céramique, non seulement en écriture syllabique mais aussi en phénicien et en grec alphabétique, a été très récemment repris par S. Fourier, qui en a tiré des conclusions historiques sur l'usage des trois langues et des trois écritures à Amathonte en fonction des différents contextes (nécropoles, palais, sanctuaire d'Aphrodite)¹⁶. Ici (I A 1, 3-5), on reprend les inscriptions issues de contextes archaïques, ainsi que les quelques documents découverts dans le dépôt du rempart Nord, dont la constitution date de la fin de la période archaïque, mais qui peut bien évidemment comprendre du matériel plus ancien¹⁷.

Enfin, on traite ici de l'inscription syllabique *ICS*² 329 (I A 6), sur une lampe en argile ornée d'une figure de Bès, qui fait partie de la collection Cesnola au Metropolitan Museum de New York : comme pour toutes les pièces de cette collection, sa provenance est incertaine. D'abord classée par O. Masson dans les *ICS*² parmi les inscriptions de Karpasia, elle a été ensuite attribuée par lui-même et par A. Hermary à la région d'Amathonte¹⁸, et c'est cette attribution qu'on suit ici.

¹² Publiée par Nicolaou 1998, 162 n° 3 (v. Egetmeyer 2010, 589 n° 37). On peut aussi ajouter, peut-être, la tablette en pierre (Masson 1988b) de la collection chypriote du Cabinet des Médailles (n° d'inventaire inconnu), avec trois lignes d'écriture, qui pourrait aussi provenir d'Amathonte (mais on en a aucune preuve documentaire) : v. O. Masson dans *BnF collection chypriote*, 64 n° 47 ; Egetmeyer 2010, 588 n° 36.

¹³ *ICS*² 196d : Hellmann – Hermary 1980, 259-266 ; *ICS*² 196e : Hermary – Masson 1982, 235-242 ; *ICS*² 196 : *ICS*², p. 85.

¹⁴ L'inscription a été publiée par Hermary – Masson 1990, 211-214 ; la chronologie du grand vase, étudié d'abord stylistiquement par A. Hermary dans cet article, a été revue ensuite par le même auteur dans *Amathonte VI*, 28.

¹⁵ On laisse ici de côté les marques incisées sur des tessons de différentes origines, et dont on ne peut rien tirer : elles ont été de toute manière recensées par Fourier 2008a, n° 22 (fragment de cruche du *bothros*) et n° 27 (plusieurs fragments d'amphores du dépôt du rempart Nord), qui donne aussi les références bibliographiques nécessaires.

¹⁶ Fourier 2008a.

¹⁷ Sur le contexte du dépôt, v. Blandin – Fourier 2003. Ces inscriptions ont été d'abord publiées par J.-P. Olivier dans Fourier 2004-2005, 89-91, pour les inscriptions syllabiques, et par Aupert 2003 pour les inscriptions alphabétiques.

¹⁸ Hermary 1986, III.1, 110 n° 23 ; Masson 1990a.

Ville et nécropoles d'Amathonte

I A 1 : *Inscription de l'amphore aux taureaux*

première moitié du VII^e s.

Limassol, Musée archéologique régional, AM 1554.

Col et épaule d'une amphore *Bichrome* IV (h. conservé 47,2 cm. ; diam. 49,5 cm.), décorée sur l'épaule de figures de taureaux (deux taureaux affrontés sur une face, un taureau en marche vers un « arbre de vie » et un palmier stylisé sur l'autre)¹⁹. L'inscription est peinte en noir entre les deux taureaux affrontés, et se compose de cinq signes, de lecture probablement sinistrophe.

L'amphore (dont plusieurs fragments de la panse ont pu aussi être recollés²⁰) provient de la grotte qui se trouve dans la partie sud-ouest de l'acropole, et qui était sûrement d'usage cultuel – il s'agit d'une grotte naturelle aménagée, qui a été remblayée et fermée seulement à la fin de la période archaïque²¹.

Études du support : Hermary – Masson 1990, 187-206 ; *Amathonte VI*, 123-124 (avec bibliographie supplémentaire).

Études de l'inscription : Hermary – Masson 1990, 207-210 ; Petit 1997-1998, 262 n° XVIII ; Fourrier 2008a, 120 n° 4 ; Egetmeyer 2010, 587 n° 31.

Images de l'inscription : Hermary – Masson 1990, 189 fig. 1, 191 fig. 5, 208 fig. 26 ; Petit 1999, 115 fig. 4b ; Fourrier 2008a, 120 fig. 1.

po - ? - 30 - ? - ka

Sur la forme du premier signe, qui pourrait aussi être un *ko*, v. Hermary – Masson 1990, 207 n. 69. Le deuxième et quatrième signes sont de forme inconnue, et il pourrait peut-être s'agir de symboles qui, associés au numéral 30 (le signe central)²², donneraient des indications concernant, par exemple, la capacité de l'objet. Il ne s'agit que d'hypothèses, puisque de tels symboles ne sont pas attestés ailleurs.

I A 2 : *L'inscription du grand vase d'Amathonte*

seconde partie du VII^e – VI^e s.

Paris, Musée du Louvre, AO 22897.

Grand vase en pierre (calcaire local) du sanctuaire d'Aphrodite d'Amathonte (h. 187 cm. ; diam. 319 cm.), avec pied bas mouluré et quatre anses ornées de palmettes et de figures de taureaux marchant à droite. Sur l'une des anses, des signes, gravés avec soin, sont visibles sur la surface assez abîmée de la pierre, mais d'autres, aujourd'hui illisibles, les suivaient sûrement ; la lecture est sinistrophe.

¹⁹ Le décor, avec les influences syro-phéniciennes dont il s'inspire et la chronologie qui s'ensuit, a été analysé en détail par A. Hermary dans Hermary – Masson 1990, 188-202.

²⁰ *Amathonte VI*, 123 et pl. 32.

²¹ Pour l'analyse du contexte, v. *Amathonte VI*, 21-25 ; le matériel de la grotte est étudié *ibid.*, 111-126.

²² Sur les chiffres dans le syllabaire chypriote, v. *ICS*², p. 80, à compléter avec Hermary – Masson 1990, 207-210.

Le vase est entré dans la collection des antiquités chypriotes du Louvre en 1866²³. L'inscription, remarquée au début par le conservateur F. Ravaisson mais jamais publiée, est longtemps passée inaperçue, jusqu'à sa redécouverte par A. Hermary et O. Masson en 1989²⁴.

Études du support : Amathonte II, n° 81 ; Hermary 1989a, n° 918 (avec bibliographie précédente) ; Amathonte VI, 25-29 (études d'ensemble des vases colossaux du sanctuaire).

Études de l'inscription : Hermary – Masson 1990, 211-214 ; Petit 1997-1998, 262 n° XVII ; Egetmeyer 2009, 72 ; Egetmeyer 2010, 587 n° 32.

Images de l'inscription : Hermary 1989a, 445 ; Hermary – Masson 1990, 213 fig. 30 ; Petit 1999, 112 fig. 1b.

a-na / ta- ? - ? [- - -

La séquence *ana* revient souvent dans les inscriptions étéochypriotes d'Amathonte, et différents essais d'interprétation ont été faits : en particulier, O. Masson a proposé d'y voir une forme étéochypriote de la dédicace à la divinité, à l'exemple des fréquents *to-te-o*, « du dieu », attestés partout dans l'île, et surtout à Kourion²⁵. Pour sa part, Th. Petit a formulé l'hypothèse de l'existence de deux vocables homographes *ana*, l'un désignant la divinité, l'autre l'article démonstratif, ce qui conforterait sa thèse de l'appartenance de l'éteochypriote au groupe des langues hurro-ourartéennes, où une situation similaire existe²⁶.

I A 3 : *Cruche inscrite de la nécropole Sud-Ouest (ICS² 196c)*

CA I – II

Limassol, Musée archéologique régional, inv. 718.

Cruche *White Painted* IV (h. 21,7 cm. ; diam. 15,5 cm.), à ouverture pincée, avec inscription de sept signes incisée après cuisson sur l'épaule, juste au-dessous du col, de lecture peut-être sinistrophe.

La cruche vient de la tombe 204 de la nécropole Sud-Ouest d'Amathonte, qui fut utilisée plusieurs fois à la période CA I et II²⁷.

Études du support : Amathonte – Nécropole I, 134 n° 36 .

Études de l'inscription : O. Masson dans *Chronique* 1980, 1008 ; ICS² 196c ; Fourrier 2008a, 122 n° 10 ; Egetmeyer 2010, 584 n° 16.

Images de l'inscription : *Chronique* 1980, 1010 fig. 84.

mi-se- ? - ? -lo-pi- ?

²³ Sur le rôle important joué par le grand vase dans la constitution et l'organisation des collections chypriotes du Louvre, v. Fontan 2007.

²⁴ Hermary – Masson 1990, 211-212.

²⁵ Hermary – Masson 1990, 212-214 ; v. aussi Fourrier 2008a, 124-126.

²⁶ Petit 1997-1998, 250-251. Pour d'autres interprétations qui ont été proposées, v. Egetmeyer *WIKS*, s. v. *a-na*.

²⁷ Amathonte – Nécropole I, 133-134.

Aucun sens n'apparaît ; il n'est même pas possible d'établir s'il s'agit de grec ou d'éteo-chypriote²⁸.

Selon l'interprétation récente de J.-P. Olivier²⁹, l'inscription serait en revanche dextroverse, en syllabaire paphien (ce qui étonne pour la région d'Amathonte), et transcrirait du grec :

] - o - pi - lo - ta - o - se - mi

Φιλοτάος ἡμι,

« J'appartiens à Philotas »

I A 4 : *Inscriptions du dépôt du rempart Nord*

CA II³⁰

Limassol, Musée archéologique régional inv. AM 1944 (a).

Un *ostrakon* fragmentaire de forme pentagonale (4,3 x 4,3 cm.), inscrit sur une face (a) ; un fond d'amphore à anses de panier, de forme triangulaire (6,5 x 4,8 cm.) avec inscription incisée avant cuisson, deux signes (b) ; un fragment de panse de vase fermé, de forme quadrangulaire (9,1 x 10 cm.), avec inscription peinte en noir, quatre signes difficilement lisibles (c).

Ces trois documents ont été découverts dans le dépôt de matériel archaïque du rempart Nord de la ville basse : la formation du dépôt peut être bien datée de la fin de la période archaïque, le matériel enfoui provenant sûrement du palais³¹. Bien que les données de ces trois petits documents soient maigres, le contexte de découverte n'est pas dépourvu d'intérêt, puisque du même dépôt proviennent aussi les plus anciens documents connus inscrits en graphie alphabétique sur de la céramique locale (I B 1)³² ainsi que des inscriptions phéniciennes (I C 2)³³.

Études des inscriptions : J.-P. Olivier dans Fourrier 2004-2005, 89-91 ; Fourrier 2008a, 121 n° 9 (c), 123 n° 25 (b) ; Egetmeyer 2010, 589 n° 39 (a), 40 (b), 41 (c).

Images des inscriptions : Fourrier 2004-2005, 112 n° 52 (a), 113 n° 53 (b) et n° 54 (c) ; Fourrier 2008a, 124 fig. 5a (b).

a. sa ? -ka ? -we ? [- - -

L'inscription pourrait être sinistroverse, comme toutes les inscriptions d'Amathonte ; de toute façon, aucun des signes n'est lisible de manière sûre.

²⁸ La cruche est dite improprement comme « inscrite en étéo-chypriote » dans *Amathonte - Nécropole I*, 134 n° 36. L'inscription n'est justement pas incluse parmi les textes étéo-chypriotes pris en considérations dans Egetmeyer *WIKS*, 302-303.

²⁹ Dans Egetmeyer 2010, 584 n° 16.

³⁰ Pour la chronologie du dépôt v. Blandin - Fourrier 2003.

³¹ Le contexte est analysé dans Blandin - Fourrier 2003.

³² Aupert 2003.

³³ M. Szyner dans Fourrier 2004-2005, 91. Les nombreuses marques incisées sur des amphores locales à anses de panier provenant aussi du dépôt sont étudiées par Fourrier 2004-2005, 92-95 (v. aussi Fourrier 2008a, 123 n° 27).

b. *so-ke* ? [- - -

En lecture sinistrophe ; le deuxième signe est de lecture tout à fait incertaine.

c. - - -] ? *-pe* ? - ? - ? [- - -

Lecture sinistrophe hypothétique.

I A 5 : *Tessons inscrits de la terrasse Ouest*

CA II³⁴

Limassol, Musée archéologique régional, 282/16 (*a*), 282/17 (*b*) ; Nicosie, Cyprus Museum, 1966/XX-6/21 (*e-f*).

Plusieurs fragments de bols *Plain White* avec inscriptions incisées avant cuisson, de lecture sinistrophe. D'autres fragments portent des marques qui peuvent être interprétées, parfois, comme des signes syllabiques³⁵. Tout ce matériel provient très probablement du palais³⁶.

Études des inscriptions : Fourrier 2008a, 123-125 n° 28 (*b*), 29 (*a*), 30 (*g*), 31 (*c*), 32 (*d*), 33 (*e*), 34 (*f*) ; Egetmeyer 2010, 582-583 n° 9 (*f*), 583 n° 10 (*b*), 583 n° 11 (*a*), 583 n° 12 (*c*), 583 n° 13 (*d*), 583 n° 14 (*e*), 587 n° 30 (*g*).

Images des inscriptions : Karageorghis – Karageorghis 1962, fig. 2-3 ; Petit 1999, 113 fig. 2 (*b*), 114 fig. 3 (*g*) ; Fourrier 2008a, 125.

a. - - -] *i*- ? [- - -

b. *a-na-ma* [- - -

c. *ma* ? [- - -

d. - - -] *na-me* ? [- - -

e. *ka-i-li* ? [- - -

f. *a-na / ku* [- - -

g. - - -] *a-na* [- - -

On remarque la séquence *ana*, qui revient souvent (*b, f, g*, et peut-être *d* ?).

³⁴ Pour la chronologie de la terrasse Ouest de l'acropole v. Aupert 1996, 110.

³⁵ On ne les considère pas ici : v. Fourrier 2008a, 124 n° 35.

³⁶ Fourrier 2008a, 119 n. 8.

Territoire d'Amathonte

Parmi les inscriptions qu'on peut attribuer de manière hypothétique au territoire d'Amathonte, ICS² 254 mérite une mention rapide.

Découvert ou acquis par L. Palma di Cesnola en 1873 à Maroni semble-t-il³⁷, un vase d'albâtre datable du CG I porte dix signes incisés. Ni sens de lecture ni signification possible ne peuvent être trouvés pour cette inscription, qui demeure énigmatique. Elle est de toute manière bien postérieure à l'époque du vase, mais d'autres précisions sur sa chronologie ne sont pas possibles³⁸ : c'est pour cette raison qu'on ne s'en occupe pas ici.

Provenance exacte inconnue

I A 6 : *Lampe de Philotimos (ICS² 329)*

VI^e s. ?³⁹

New York, Metropolitan Museum, 74.51.2364.

Lampe en argile avec anse, ornée d'une figure de Bès. Inscription de quatre signes incisée avant cuisson sur le bord, lecture sinistroverse.

La chronologie et la provenance de cet objet sont sujettes à incertitude. La lampe, qui fait partie de la collection Cesnola, est dépourvue de contexte archéologique ; d'après des critères stylistiques, elle est peut-être datable du VI^e s.⁴⁰. Sa provenance, initialement attribuée par O. Masson à la région de Rizokarpaso, a été revue pour la suite et modifiée grâce à des documents de l'époque ; on accepte ici les conclusions auxquelles sont arrivés, de manière indépendante, A. Hermary⁴¹ et O. Masson⁴², et on traite de cette inscription parmi les textes d'Amathonte.

Études du support : Wilson 1975, 102 n° 8 ; Hermary 1986, III.1, 110 n° 23 ; Karageorghis 2000, n° 289.

Études de l'inscription : ICS² 329 ; Egetmeyer 2010, 586 n° 26.

Images de l'inscription : Karageorghis 2000, 177 n° 289 (détail).

pi-lo-ti-mo

Φιλοτίμω

« De Philotimos »

Sur ce nom v. ci-après I A 29 (ICS² 167h : cruche inscrite de Marion, VII^e s.).

³⁷ Sur les raisons pour considérer, de manière hypothétique, que Maroni fait partie du territoire d'Amathonte, v. Fourrier 2007b, 116-117.

³⁸ V. ICS² *ad loc.*

³⁹ Pour la chronologie de cet objet v. Masson 1971c, 448 n. 5 et aussi Hermary 1986, III.1, 110 n° 23.

⁴⁰ O. Masson (*loc. cit.*), qui cite l'avis de D.M. Bailey, propose une datation à la fin du VII^e – début du VI^e s. Karageorghis 2000, *ad loc.*, propose le troisième ou le dernier quart du VI^e s. S. Fourrier (communication personnelle) pense à la fin de la période archaïque, et rappelle la récente découverte d'un objet similaire à Athienou-Malloura, qui peut représenter un parallèle important pour la datation : v. Counts – Toumazou 2006.

⁴¹ Hermary 1986, III.1, 110 n° 23.

⁴² Masson 1990a.

Inscriptions de Chytroi

Le site de Chytroi n'a jamais été exploré de manière systématique ; il a néanmoins livré quelques inscriptions syllabiques, issues des recherches de L. Palma di Cesnola dans la région (*ICS*² 234-243), des fouilles de M. Ohnefalsch-Richter (*ICS*² 244-245 et 251), de fouilles locales ou de découvertes fortuites (*ICS*² 246-250d)⁴³. Le site est donc encore mal connu, l'invasion de 1974 ayant arrêté toute exploration possible dans la région⁴⁴.

Les inscriptions mentionnées sont presque exclusivement des dédicaces à l'Aphrodite Paphia⁴⁵; elles semblent être originaires de deux sanctuaires différents, l'un à situer au lieu-dit *Skali*, l'autre sur l'acropole (selon I.K. Peristianes), au lieu-dit *Katsourka*⁴⁶. L'existence d'un troisième sanctuaire, dédié à Apollon Hylatēs, peut être supposée sur la base des dédicaces *ICS*² 250-250a. Aucune de ces inscriptions n'est datable avec précision⁴⁷, sauf *ICS*² 251, inscrite sur la statue d'un fidèle, qu'on peut dater, sur critères stylistiques, des environs de 500.

Inscriptions d'Idalion

Ville et nécropoles d'Idalion

Le site de la ville d'Idalion, qui a donné à l'épigraphie chypriote son document le plus célèbre (*ICS*² 217), ainsi qu'une importante bilingue en grec chyro-syllabique et en phénicien (*ICS*² 220), n'a livré par ailleurs jusqu'ici aucun document sûrement datable de l'époque archaïque. Les fouilles systématiques menées par une mission chypriote, dirigée par M. Hadjicosti, sur le site du palais⁴⁸, ont livré un ensemble documentaire très riche datable du IV^e s., essentiellement en langue et écriture phéniciennes, mais aussi avec quelques documents en écriture chyro-syllabique⁴⁹. La publication de ce *corpus* est toujours en cours, et, une fois achevée, elle permettra sûrement de dresser un cadre détaillé de l'administration du royaume d'Idalion à l'époque classique.

La situation documentaire concernant l'époque archaïque, en revanche, n'a pas beaucoup changé depuis la parution des *ICS*² ⁵⁰. La dédicace à l'Aphrodite Golgienne, *ICS*²

⁴³ V. Egetmeyer 2010, 596-602.

⁴⁴ *ICS*², p. 258-259, à compléter avec p. 399-400.

⁴⁵ Sauf une dédicace à Aphrodite Golgienne, *ICS*² 250c : sur le culte de l'Aphrodite de Golgoi v. Hermary 2004, 56.

⁴⁶ Mais sur ce deuxième sanctuaire v. ci-dessus, p. 85 n. 72.

⁴⁷ S. Fourrier (communication personnelle) considère ces inscriptions datables du IV^e s., en rapport avec les activités du roi Nikoklēs de Paphos dans la Mesaoria : cette interprétation a été présentée en détail au colloque *The Ancient Kourion Area : Penn Museum's Legacy and Recent Research in Cyprus* (Philadelphie, 27-29 mars 2009), dont les actes sont en préparation.

⁴⁸ Présentation provisoire des résultats dans Hadjicosti 1997. V. aussi Sznycer 2004.

⁴⁹ V. Egetmeyer 2010, 640 n^o 18.

⁵⁰ Les données épigraphiques des fouilles américaines des années 1971-1980 dans la ville basse d'Idalion ont été étudiées dans Masson 1992a : les quelques inscriptions chyro-syllabiques et phéniciennes découvertes sont apparemment à dater de la période classique (v. Stager – Walker 1989, 11). Les fouilles entreprises successivement (à partir de 1992) au même endroit par l'Université d'Arizona ont aussi livré

219, gravée sur une « cuiller à libation » en argent issue d'une découverte fortuite au XIX^e s., pourrait être datée, depuis l'analyse de l'objet, du CA II⁵¹, mais elle est plus probablement d'époque hellénistique⁵². Le talon de lance avec dédicace à Athéna, ICS² 218⁵³, découvert au même moment que la tablette d'Idalion, ICS² 217, et plusieurs autres objets sur le site du temple d'Athéna/Anat (sur l'acropole Ouest, colline d'*Ampileri*) en 1850 env.⁵⁴, date sûrement d'avant 470 (moment où l'activité du sanctuaire a dû s'interrompre) : il pourrait bien être aussi plus ancien⁵⁵, mais on n'a aucune preuve étayant cette hypothèse.

Golgoi

La ville de Golgoi, si on a raison de l'inclure dans le territoire du royaume archaïque d'Idalion⁵⁶, permet d'ajouter à ce maigre tableau deux courts documents (I A 7 et 8)⁵⁷.

Le site de Golgoi, à proximité du village moderne d'Athienou, a été diversement exploré depuis le milieu du XIX^e s.⁵⁸ Le caractère non scientifique des découvertes antérieures aux fouilles de G. Bakalakis (1969-1972) ne nous permet pas d'avoir une idée précise du contexte d'origine et de la chronologie de la majorité des documents, qui sont des épitaphes (ICS² 260-261 et 303a) et surtout des dédicaces (ICS² 262-294 et 297-303) issues des recherches de L. Palma di Cesnola sur deux sites aux alentours de la chapelle d'Agios Photios, au sud-est d'Athienou⁵⁹. Seules deux inscriptions, datables grâce à l'analyse stylistique des objets sur lesquels elles ont été gravées, nous intéressent ici. En revanche, les fouilles de G. Bakalakis sur le site de la ville ancienne ont livrés de nouveaux documents chyro-syllabiques, mais ils datent tous de l'époque classique⁶⁰.

Les recherches de Cesnola sur le « second site » d'Agios Photios (sûrement l'emplacement d'un riche sanctuaire extra-urbain) ont aussi permis de connaître quelques documents apparemment en langue étochyriote : O. Masson a cru en

une petite inscription chyro-syllabique, qui date du III^e-II^e s. : v. Gaber – Bazemore 1999 et surtout Egetmeyer 2001 ; *id.* 2007, 133 ; *id.* 2010, 640 n^o 17 (avec nouvelle lecture).

⁵¹ ICS² 219, p. 245 n. 3.

⁵² Hermery 2004, 56 n. 60 : il s'agirait plutôt d'un instrument de toilette que d'un instrument de culte.

⁵³ Étude détaillée par Masson 1966b, 1-5.

⁵⁴ Sur ces découvertes fortuites v. ICS², p. 233-234.

⁵⁵ La paire d'œillères de cheval en bronze inscrite au nom de B^ϸN^ϸ, découverte avec les autres bronzes d'Idalion sur le site du sanctuaire (*pace* Lipiński 1986a, 380), date par exemple avec vraisemblance du VIII^e – VII^e s. (Lipiński 1986a) : v. I C 6.

⁵⁶ V. ci-dessus, p. 95-97.

⁵⁷ Pour ICS² 282, gravée sur un autel avec relief, une datation au VI^e s. a été proposée (*ad loc.*), mais Tatton-Brown 1984, 173 suggère plutôt le milieu du V^e s. La fouille du sanctuaire d'Athienou-*Malloura*, toujours en cours, n'a livré pour l'instant comme documents écrits que des omoplastes de moutons avec inscriptions chyro-syllabiques de quatre signes, issus d'un contexte de IV^e s., et pour l'instant non publiés : v. *Chronique* 1999, 610.

⁵⁸ Histoire de la découverte du site dans ICS², p. 275-281, et dans Masson 1971a.

⁵⁹ Le problème de l'identification des deux sites explorés par Cesnola a été étudié dans le détail par Masson 1971a.

⁶⁰ Ils sont tous publiés et étudiés dans Masson 1989a ; v. aussi Masson 1991a et Masson 1998, 44-46.

reconnaître deux, *ICS*² 295-296⁶¹, mais ils sont peut-être plus nombreux⁶² ; leur chronologie reste toutefois très difficile à établir⁶³. Seulement des hypothèses peuvent être avancées à propos de la datation du beau marchepied sur lequel est gravé le texte énigmatique *ICS*² 298 : initialement attribué au début du VI^e s. (*ICS*² *ad loc.*), il est maintenant daté avec plus de vraisemblance de la première moitié du V^e s.⁶⁴, et pour cette raison il ne sera pas étudié ici.

I A 7 : *Dédicace de Timagoras (ICS² 263)*

première moitié du VI^e s.

New York, Metropolitan Museum, 74.51.2467.

Statue égyptisante (h. actuel 136,5 cm.), avec inscription de neuf signes, de lecture sinistrophe, gravé sur l'avant-bras gauche, plié sur la poitrine.

La statue appartient au lot de découvertes faites par Cesnola sur le « premier site » d'Agios Photios, un dépôt votif ou peut-être un sanctuaire, distinct de celui du « second site »⁶⁵. Sur des critères stylistiques la statue peut être datée de la première moitié du VI^e s.

Études du support : Karageorghis 2000, n^o 181 ; Faegersten 2003, 279 n^o 24 (avec bibliographie supplémentaire).

Études de l'inscription : *ICS*² 263 ; Egetmeyer 2010, 611 n^o 4.

Images de l'inscription : *ICS*² p. 283 fig. 81 (dessin) ; Karageorghis 2000, 116.

e-[ko]-ta-mi-ko-ra-u-e-mi

ἐγὼ Τιμαγόρου ἤμι

« J'appartiens à Timagoras »

Le nom de Timagoras est fréquent à Chypre : v. Egetmeyer *WIKS*, *ad loc.* L'inversion du troisième et quatrième signe (*ta-mi* pour *ti-ma*) est sans doute une erreur du graveur.

I A 8 : *Épithaphe digraphe de Karyx (ICS² 260)*

milieu du VI^e s.

Paris, Musée du Louvre, AM 3381.

⁶¹ Masson 1966a, 27-29 ; v. aussi Masson 1971a, 326.

⁶² Egetmeyer *WIKS*, 302-303 considère comme sûrement ou très probablement étéochypriote *ICS*² 288 seule ; *ICS*² 269, 270, 291, 292, 293, 295 et 298 sont douteuses ; pour *ICS*² 296 il accepte l'interprétation de Neumann 1990, 166-167, selon laquelle cette inscription transcrit du grec. Dans Egetmeyer 2010 sont considérées comme non-grecques : *ICS*² 288 (618 n^o 29), *ICS*² 295 (619 n^o 35), *ICS*² 303 (624 n^o 45) ; de caractère douteux : *ICS*² 291 (618 n^o 31), *ICS*² 292 (619 n^o 32), *ICS*² 293 (619 n^o 33), *ICS*² 296 (619-620 n^o 36) ; *ICS*² 290 serait en revanche chypro-minoenne (Egetmeyer 2010, 878).

⁶³ Sur ces textes difficiles, qui font songer à l'existence d'une autre (ou d'autres) langue(s) non-grecque(s) à Chypre en plus de l'éteochypriote, v. Egetmeyer 2009, 73-74.

⁶⁴ Tatton-Brown 1984, 172 ; Karageorghis 2000, n^o 332.

⁶⁵ Sur l'interprétation du « second site » de Cesnola v. Faegersten 2003, 122-123.

matériel de la tombe situe cette découverte peu au-delà de notre limite chronologique inférieure, et pour cette raison on laisse de côté ce document⁷³.

Inscriptions de Kition

La ville ancienne de Kition, dont l'emplacement coïncide avec celui de la moderne Larnaca, a été explorée en différentes occasions : au XIX^e s., en 1929 par la mission suédoise d'Einar Gjerstad, et surtout par le Département des Antiquités de Chypre (sous la direction de V. Karageorghis) entre 1959 et 1985 (en particulier sur le site de *Kathari*), et par une mission française (dirigée par M. Yon) depuis 1976 sur le site de *Bamboula*. Les données épigraphiques ont été plutôt riches pour ce qui concerne les documents phéniciens⁷⁴ ; en revanche, très peu de documents en écriture chypro-syllabique ont vu le jour : ils ont été tous étudiés par O. Masson avant la parution des *ICS²*⁷⁵. Toutes les données épigraphiques de Kition (inscriptions en phénicien, en chypro-syllabique, en grec alphabétique, en latin, akkadien et égyptien) ont été reprises et recueillies à nouveau dans *Kition-Bamboula V*.

Même si le *corpus* des documents en écriture chypro-syllabique est très maigre, les quelques inscriptions, toutes très courtes, ne sont néanmoins pas dépourvues d'intérêt. Au moins trois (sur un total de six) datent de l'époque archaïque (*ICS²* 257 : I A 11 ; *ICS²* 258 : I A 10 ; *ICS²* 258a : I A 9), et deux d'entre elles semblent transcrire de l'éteo-chyprote (*ICS²* 258 et 258a).

Parmi les documents qu'on ne traite pas ici, on mentionne une urne phénicienne, découverte par A. Palma di Cesnola dans une tombe aux environs de Larnaca, inscrite en écriture chypro-syllabique⁷⁶ ; une urne analogue trouvée dans une tombe voisine était inscrite en phénicien⁷⁷. La datation des deux urnes, ainsi que leur localisation actuelle, sont inconnues. On se contente également de signaler l'existence d'un vase énigmatique, trouvé au même temps que *ICS²* 258 et rapidement mentionné par O. Masson dans les *ICS²*⁷⁸, avec quatre signes incisés sur le col, d'où on ne peut rien tirer (« on ne peut y reconnaître ni du chyprote ... ni du phénicien », O. Masson *ad loc.*)⁷⁹

I A 9 : Tesson Red Slip de Kathari (*ICS²* 258a)

fin du VIII^e s.

Larnaca, Musée archéologique régional ? Inv. Kit. n^o 2359.

⁷³ L'inhumation la plus ancienne de la tombe, réutilisée plusieurs fois, est à dater, d'après Loulloupis 1967, 167, de 510 env.

⁷⁴ V. *Kition III* et *Kition-Bamboula V*, 169-229.

⁷⁵ Avec quelques exceptions, dont une, inédite, est archaïque : Egetmeyer 2010, 664-665 n^o 6-11.

⁷⁶ *ICS²* 259 = *Kition-Bamboula V* n^o 2505.

⁷⁷ *Kition III*, F 5 = *Kition-Bamboula V* n^o 1129. V. aussi Masson 1993b.

⁷⁸ *ICS²*, p. 274 n. 1 : vase du CA I.

⁷⁹ Le vase n'est pas répertorié dans *Kition-Bamboula V*. Pour une image de l'inscription v. Karageorghis - Karageorghis 1956, 358 fig. 5 (dessin) et pl. 118, 1a.

Tesson *Red Slip* (env. 6 x 5 cm.) avec inscription incisée (avant cuisson ?) de cinq signes, sens de lecture incertain.

Le tesson a été découvert en 1970 dans le *bothros* 9, situé à l'intérieur du temenos B à *Kathari*. Ce riche *bothros* a été utilisé à partir de la fin du CG III et tout au cours de la période archaïque⁸⁰. Le tesson inscrit provient du dépôt le plus ancien du *bothros*⁸¹, daté par son fouilleur, V. Karageorghis, de 800-725

Études de l'inscription : ICS² 258a ; Masson 1971b ; Neumann 1973 ; *Kition-Bamboula V* n° 2506 ; Egetmeyer 2010, 664 n° 4.

Images de l'inscription : *Chronique 1970*, 379 fig. 86a (dessin) ; Masson 1971b, pl. XXI, 1.

Faute d'autres indices, une lecture sinistroverse (qui serait la plus probable pour la région de Kition) est ici supposée :

ta-si-mi-ne-mo

L'interprétation de cette inscription comme transcrivant de l'éteo-chypriote, proposée par O. Masson, se fonde sur l'impossibilité de l'interpréter comme du grec, puisque, par ailleurs, la lecture des signes est très claire⁸². G. Neumann a proposé en revanche de tirer de la lecture dextroverse *mo-ne-mi-si-ta* un nom propre féminin non attesté Μονεμισία, dérivé du superlatif de l'adjectif μόνιμος, « stable, solide »⁸³, mais son hypothèse ingénieuse reste peu convaincante⁸⁴.

I A 10 : Vase (ICS² 258)

CA I

New York, Metropolitan Museum, 74.51.1402.

Cruche *Red Slip* (h. 15,5 cm.), avec inscription de sept signes incisée après cuisson sur le pied, lecture dans le sens contraire des aiguilles d'une montre.

Le vase a été trouvé dans une tombe par L. Palma di Cesnola, au cours de ses recherches dans la région de Larnaca.

Études du support : Bikai 1987, 27 n° 320.

Études de l'inscription : ICS² 258 ; Masson 1971b, 50-51 ; *Kition-Bamboula V* n° 2504 ; Egetmeyer 2010, 664 n° 3.

Images de l'inscription : ICS², p. 274 fig. 78 (dessin) ; Masson 1971b, pl. XXI, 3-4.

te-ro-pa-no-to-ta-ko

⁸⁰ Pour le contexte du *bothros* v. *Kition VI*, part I, 95 ; des observations sur la chronologie des dépôts *ibid.*, 105.

⁸¹ *Kition VI*, part I, 124.

⁸² Masson 1971b, 49.

⁸³ Neumann 1973.

⁸⁴ Masson 1979b, 369 ; Masson 1979c, 220. V. aussi Egetmeyer *WIKS*, s. v. *mo-ne-mi-si-ta* et Egetmeyer 2010, 664 n° 4.

Selon les premières interprétations proposées⁸⁵, il faudrait lire dans cette inscription un nom propre au génitif, Θηροφάνω, éventuellement suivi d'un titre, τῶ ταγῶ, qui toutefois pose problème⁸⁶. En raison de cette même séquence *ta-ko*, il est plus raisonnable de mettre cette inscription en relation avec des textes étéochypriotes, sûrs ou probables (*ICS*² 194. 4 et 195. 5-6, d'Amathonte ; *ICS*² 288, de Golgoi)⁸⁷.

I A 11 : *Vase de Thalès (ICS² 257)*

CA I

New York, Metropolitan Museum, 74.51.1403.

Cruche de fabrique *Black-on-Red* II (IV) (h. 13,5 cm.), inscription de trois signes incisée après cuisson sur l'épaule, à gauche de l'anse, lecture sinistroverse.

Ce vase, comme le précédent (*ICS*² 258 : I A 10) a été découvert par L. Palma di Cesnola dans une tombe de la région de Larnaca.

Études du support : Bikai 1987, 27 n° 321.

Études de l'inscription : *ICS*² 257 ; Masson 1971b, 51 ; *Kition-Bamboula V* n° 2503 ; Egetmeyer 2010, 663-664 n° 2.

Images de l'inscription : *ICS*² p. 273 fig. 77 (dessin) ; Masson 1971b, pl. XXI, 2.

ta-le-se

Θάλης

« Thalès »

La lecture est claire, et l'interprétation, avec les précautions dues à la phonétique de l'arcado-chypriote⁸⁸, aussi : il s'agit d'un nom propre masculin au nominatif, pour lequel on a des parallèles⁸⁹.

Inscriptions de Kourion

Kourion est l'un des sites de l'île qui a livré le matériel épigraphique le plus abondant et intéressant ; des inscriptions connues, quelques unes sont sûrement à dater de l'époque archaïque, d'autres lui sont attribuées de manière hypothétique. L'ensemble des inscriptions de Kourion a été recueilli et classé par ordre chronologique approximatif par T.B. Mitford en 1971 (Mitford *IK*). Parmi les pièces les plus importantes, certains objets inscrits faisant partie du « Trésor de Kourion » de Cesnola méritent une attention particulière.

Sur le « Trésor de Kourion », ensemble d'objets recueillis par L. Palma di Cesnola en 1875 à Kourion et maintenant conservés à New York, on a beaucoup écrit ; O. Masson

⁸⁵ Karageorghis – Karageorghis 1956, 359 ; v. *ICS*² 258 pour les références antérieures.

⁸⁶ *ICS*² *ad loc.* et Masson 1971b, 50-51. V. aussi Egetmeyer *WikS*, s. v. *ta-ko*.

⁸⁷ Masson 1971b, 51 ; Egetmeyer *WikS*, s. v. *ta-ko*.

⁸⁸ Masson 1971b, 51.

⁸⁹ *ibid.*

s'est intéressé à la formation et à la valeur de cet ensemble, surtout pour ce qui concerne les objets inscrits, et on peut donc renvoyer aisément à ses études de détail⁹⁰. Il suffit de rappeler ici que, si le site de ces découvertes est bien la nécropole d'Agios Ermogenis à Kourion, l'origine effective de certains des objets inscrits (*ICS*² 176-179 et 180a : I A **12-16**) semble être en revanche la ville de Paphos, d'où ils pourraient avoir été transportés à Kourion en qualité de butin de guerre après le siège de la ville en 498⁹¹.

En dehors des pièces du « Trésor de Kourion » sus-dits, pour certaines desquelles la chronologie a été révisée à la hausse dans des études plus récentes (v. les analyses de détail ci-après)⁹², d'autres inscriptions sont datées par T.B. Mitford du VII^e ou VI^e s., sur la base d'arguments qu'il faut analyser point par point. Pour ce qui concerne l'inscription n° 5 de son recueil (*ICS*² 180), une pierre fragmentaire faisant partie elle aussi du « Trésor de Kourion », des critères de paléographie peuvent seuls être évoqués, étant donné que la pierre est dépourvue de tout contexte, et que son caractère de dédicace en fait une anomalie dans l'ensemble du trésor même. Les inscriptions n° 6-12 (*ICS*² 183a-g), des inscriptions rupestres de *Gerakarka* (n° 6-8) et de *At Meydan* (n° 9-12), ne sont datables que sur la base d'une analyse paléographique. On préfère ne pas traiter ici des textes chypro-syllabiques dont la chronologie se fonde sur la seule paléographie, étant donné la fragilité d'un tel argument s'il n'est appuyé d'autres indices (datation archéologique, contexte de découverte, etc.) En revanche, les inscriptions n° 13 (cruche de *Mersinouthkia*, *ICS*² 183h : I A **19**), n° 14 (graffito sur une œnochoé corinthienne du VI^e s. : I A **20**) et n° 15 (situle égyptienne de la XXVI^e dynastie, *ICS*² 188 : I A **21**) peuvent être datées, sur la base de l'étude du support et/ou du contexte de découverte, du VI^e s. sans plus de précision. Enfin, l'inscription n° 16 (fragment de dédicace, *ICS*² 189b) datée du VII^e s. sur la base de la paléographie et d'une restitution audacieuse, est aussi laissée de côté en l'absence d'autres indices. Aux documents recueillis par T.B. Mitford, il faut ajouter une digraphe bilingue, inscrite en phénicien et en écriture chypro-syllabique, découverte en 1969 à *Kaloriziki* (*ICS*² 183k : I A **17**), que la paléographie du phénicien incite à dater du VII^e s.

Les fouilles américaines du sanctuaire archaïque d'Apollon Hylatès ont livré aussi quelques inscriptions, mais, à l'exception de la situle égyptienne et de l'œnochoé corinthienne sus-dites, aucune des pièces inscrites ne peut être datée avec précision⁹³. Il s'agit surtout de nombreux signes isolés, ou des pièces trop fragmentaires pour qu'on puisse en tirer quelque chose, à l'exception de quelques documents complets, dont plusieurs objets « du dieu » (*to-te-o*, formule standard dans les dédicaces chypriotes marquant l'appartenance de l'objet dédié à la divinité)⁹⁴, et une jarre avec une inscription incisée sur l'épaule, incompréhensible, qui pourrait bien être étéochyprite, et qui date sans doute de la période archaïque (I A **18**)⁹⁵.

⁹⁰ Masson 1984a, 77-83 ; Masson 1984b et 1984c (avec plus de détails).

⁹¹ Mitford *IK*, 10 ; Masson 1984c, 9 ; *Kouklia-Paphos*, p. 8.

⁹² On suit ici en général la chronologie proposée par Markoe 1985 et Karageorghis 2000 ; une chronologie un peu différente, plus basse, est celle de Matthäus 1985, 169-178.

⁹³ V. la publication de détail d'O. Masson dans Buitron-Oliver 1996, 179-180.

⁹⁴ Egetmeyer 2010, 678-679 n° 41-44.

⁹⁵ Buitron-Oliver 1996, 180 ; Egetmeyer 2010, 679 n° 45. Il faudrait aussi ajouter à cet ensemble l'inscription qui porte le n° 189 dans le recueil d'O. Masson, qu'une imprécision dans le recueil de T.B. Mitford et dans les *Addenda Nova* des *ICS*² risque de faire négliger. La pièce inscrite n° P 1102 des fouilles McFadden, *ICS*² 189, a été publiée rapidement dans Young - Young 1955, 180 et pl. 72 : il s'agit

New York, Metropolitan Museum, 74.51.4554.

Coupe « chypro-phénicienne » (h. 3,1 cm. ; diam. 16,8 cm.) en argent, plaquée en or, décor au repoussé organisé en un médaillon central et deux registres, largement influencé par des motifs égyptiens, phéniciens et assyriens⁹⁶. Une inscription (*a*) de treize signes, de lecture dextroverse, en caractères paphiens, est gravée à l'intérieur du registre externe, au-dessus de la scène principale (un héros en habits assyriens en train de tuer un griffon). Une seconde inscription (*b*) de huit signes, de lecture sinistroverse, en caractères paphiens, est gravée sur le bord, au-dessus de la représentation d'un combat homme-lion. L'inscription *a* est plus ancienne, comme le suggèrent son effacement partiel et l'impression qu'elle a été gravée dans un espace qui lui était réservé⁹⁷.

La coupe représente l'une des pièces les plus remarquables du « Trésor de Kourion » de Cesnola. Les inscriptions, en caractères très petits, sont restées inaperçues jusqu'au nettoyage de la coupe en 1953, et à l'observation directe de l'objet de la part de T.B. Mitford en 1961⁹⁸.

Études du support : Markoe 1985, n° Cy8 ; Matthäus 1985, n° 429 (avec bibliographie supplémentaire) ; Karageorghis 2000, n° 299.

Études des inscriptions : Mitford 1963 ; ICS² 180a ; Mitford *IK*, n° 217 ; Masson 1984a, 74 ; Markoe 1985, 73, 178 ; Matthäus 1985, n° 429 ; Egetmeyer 2010, 669-670 n° 6.

Images des inscriptions : Mitford 1963, 28 (dessins), pl. V (*a*), pl. VI (*b*) ; Mitford *IK*, 374 (*a*), 375 (*b*).

a. *a-ke-se-to-ro / to-pa-po-pa-si-le-wo-se*

Ἀκέστορο(ς) τῶ Πάφω βασιλῆφος

« D'Akestōr, le roi de Paphos »

b. *ti-mu-ke-re-to-se / e-mi*

Τιμυκρέτος⁹⁹ ἡμί

« J'appartiens à Timykretēs »

Comme l'a bien vu T.B. Mitford¹⁰⁰, les deux inscriptions ont été probablement gravées en deux moments et dans deux lieux différents : l'inscription *a* à Paphos, au moment de la fabrication de la coupe ou peu après ; l'inscription *b* à Kourion, après que

d'un fragment de col, avec rebord, d'une cruche PW, avec inscription sinistroverse *to-te-o*, « du dieu » (inexplicablement, O. Masson parle d'une anse). Dans Mitford *IK*, n° 14, ICS² 189 est citée par erreur à propos de l'œnochoé corinthienne avec le même texte *to-te-o* incisé sur le flanc (ici I A 20) ; la même erreur s'est produite dans les *Addenda Nova* des ICS², p. 413, où à l'inscription n° 189 on fait correspondre Mitford *IK*, n° 14. Le fragment P 1102 McFadden, en revanche, n'est pas repris dans le recueil de Mitford, ni dans Buitron-Oliver 1996.

⁹⁶ Une description détaillée du décor se trouve dans Markoe 1985, 177-178 et dans Matthäus 1985, 164-165.

⁹⁷ Karageorghis 2000, 183.

⁹⁸ Mitford 1963, 27.

⁹⁹ Pour cette forme de génitif v. ICS² *ad loc.* V. aussi Rantidi-Paphos 16 (I A 43. 17).

¹⁰⁰ Mitford 1963, 29 ; Mitford *IK*, 376.

la coupe avait été rapportée de Paphos comme butin de guerre par son nouveau propriétaire.

I A 13 : Coupe de la « Kypromedousa » (ICS² 179)

fin du VIII^e – VII^e s.

New York, Metropolitan Museum, 74.51.4557.

Coupe « chypro-phénicienne » (diam. 17,5 cm.) fragmentaire, en argent, avec décor incisé organisé en trois registres et probablement un médaillon, dont seules subsistent une partie du registre externe et une portion de celui du milieu. Le décor, qui représente une scène de banquet et un cortège, est au repoussé, avec contours et détails incisés. Deux inscriptions sont gravées au-dessus des deux personnages banquetants, allongés symétriquement des deux côtés d'une table basse dressée : la première inscription (a), au-dessus de la figure féminine à gauche, est de sept signes, de lecture dextroverse, en caractères paphiens ; la seconde inscription (b), au-dessus du banqueteur à droite, est très difficile à lire, mais elle semble se composer de quatre signes, de lecture aussi dextroverse.

Cette coupe fait partie, elle aussi, du « Trésor de Kourion » de Cesnola. Des deux inscriptions la première était normalement lue comme transcrivant du chypro-syllabique, avec différentes interprétations proposées au cours des années¹⁰¹ ; la deuxième, lue comme du grec alphabétique par T.B. Mitford¹⁰², a été finalement interprétée par G. Neumann, avec beaucoup d'incertitude, comme du chypro-syllabique¹⁰³.

Études du support : Markoe 1985, n° Cy6 ; Matthäus 1985, n° 424 (avec bibliographie supplémentaire) ; Karageorghis *et alii* 1999 ; Hemary 2000a ; Karageorghis 2000, n° 307.

Études des inscriptions : ICS² 179 ; Mitford 1961a, 24 ; Mitford *IK*, n° 2 ; Masson 1984a, 82 n° 2 ; G. Neumann dans Karageorghis *et alii* 1999, 33-35 ; Hemary 2000a ; Egetmeyer 2010, 668-669 n° 4.

Images des inscriptions : Mitford 1961a, pl. XIV n° 2 (dessin de a) ; Mitford *IK*, 12 ; Matthäus 1985, pl. 34 (a) et pl. 35 (b) ; Karageorghis *et alii* 1999, 14 fig. 1, 22 fig. 4 (dessin) ; Hemary 2000a, 76 fig. 1 (dessin).

a. *ku-po-ro-me-to-u-sa* Κυπρομέδουσα

« Celle qui règne sur Chypre »

b. [pa-si]-le-se¹⁰⁴ [βασι]λής

« Roi »

Une analyse détaillée du nom féminin a été présentée par A. Hermary, qui propose d'y reconnaître une épithète de la Grande Déesse plutôt que le nom propre d'une

¹⁰¹ Une synthèse des différentes lectures dans Karageorghis *et alii* 1999, 33.

¹⁰² Mitford *IK*, 12.

¹⁰³ G. Neumann dans Karageorghis *et alii* 1999, 35.

¹⁰⁴ Sur le nominatif en -ής, trait dialectal arcadien attesté aussi à Chypre, v. ICS² 4 (ἰγερής), ICS² 5 et 10a (βασιλής) et Masson 1978.

reine¹⁰⁵. On aurait donc là la représentation d'un banquet divin, avec la déesse couchée vis-à-vis du roi, qui serait plus précisément le roi de Paphos, son prêtre¹⁰⁶. Même si des difficultés subsistent (avant tout, la lecture de la deuxième inscription est très incertaine)¹⁰⁷, cette interprétation reste très séduisante.

I A 14 : *Coupe de Diweithemis (ICS² 178)*

fin du VIII^e – VII^e s.

New York, Metropolitan Museum, 74.51.4552A.

Trois fragments jointifs du rebord d'une coupe en argent (l. total 15,2 cm.), avec inscription gravée de seize signes, complète, en caractères paphiens, de lecture sinistrovers.

Ce fragment de coupe fait partie du « Trésor de Kourion » de Cesnola. L'état fragmentaire de l'objet cause d'évidentes difficultés pour sa datation. G.E. Markoe propose une datation à la fin du VIII^e – VII^e s., comme pour les autres coupes à inscriptions royales de Chypre¹⁰⁸; T.B. Mitford, sur la base de « critères paléographiques un peu subtils »¹⁰⁹, l'attribue au VI^e s.¹¹⁰, alors qu'O. Masson, très prudemment, affirme : « rien n'oblige à supposer que cette pièce serait antérieure à 498 et proviendrait de Paphos »¹¹¹.

Études du support : Markoe 1985, n° Cy14 ; Matthäus 1985, n° 439.

Études de l'inscription : ICS² 178 ; Mitford 1961a, 24 ; Mitford *IK*, n° 3 ; Masson 1984a, 82 n° 4 ; Masson 1991b ; Egetmeyer 2010, 668 n° 3.

Images de l'inscription : ICS², p. 194 fig. 50 (dessin) et pl. XXVI, 1 ; Mitford 1961a, pl. XIV n° 3 (dessin) ; Matthäus 1985, pl. 44 n° 439.

ti-we-i-te-mi-wo-se | e-mi | to-pa-si-le-wa-ta-u

Διφειθέμιφος ἡμι τῶ βασιληάδαυ

« J'appartiens à Diweithemis, le prince »

Le substantif βασιληάδας, lu correctement pour la première fois par T.B. Mitford en 1971¹¹², est un *hapax* à mettre en relation avec l'attique βασιλείδης, « prince », attesté dans Platon, *Critias* 111c, et attentivement étudié dans sa formation par O. Masson¹¹³. La formation est celle d'un patronyme en -ίδας, sous la variante très particulière en -άδας

¹⁰⁵ Hemary 2000a.

¹⁰⁶ Hemary 2000a, 72-74.

¹⁰⁷ Pour d'autres observations v. Karageorghis *et alii* 1999, 19 ; Hemary 2000a, 74-75 ; Egetmeyer 2010, 669.

¹⁰⁸ Markoe 1985, 155-156.

¹⁰⁹ Masson 1984a, 82.

¹¹⁰ Mitford *IK*, n° 3.

¹¹¹ Masson 1984a, 82.

¹¹² Mitford *IK*, n° 3.

¹¹³ Masson 1991b ; v. aussi Egetmeyer *WIKS*, s. v. *pa-si-le-wa-ta-u* ; Panayotou 2009, 205.

qu'O. Masson a bien su expliquer¹¹⁴. Même si une interprétation du mot comme un véritable patronyme, « fils de Basileus », est *a priori* possible¹¹⁵, le fait que *Basileus* ne soit jamais attesté à Chypre comme nom propre, mais seulement comme titre, « roi »¹¹⁶, rend cette interprétation improbable.

Pour le nom de Diweithemis v. I A 30 (*ICS*² 173 : scarabée à représentation mythologique).

I A 15 : *Coupe d'Epiorwos* (*ICS*² 177)

VII^e s.

New York, Metropolitan Museum, 74.51.4552.

Coupe « chyro-phénicienne » en argent (h. 4,2 cm. ; diam. 15,4 cm.), à décor gravé, avec un médaillon central en forme de rosette, et quatre registres dont deux non décorés ; l'iconographie est largement influencée par les motifs égyptiens. Dans le registre externe, en dessous de l'aile d'un grand oiseau (une oie ?) en vol, est gravée une inscription de onze signes, en deux lignes (6 + 5), de lecture sinistroverse, en caractères paphiens.

Il s'agit encore d'une pièce du « Trésor de Kourion ». La coupe est située chronologiquement, sans aucun doute, au VII^e s.¹¹⁷ ; l'inscription, qu' O. Masson, comme T.B. Mitford, supposait être secondaire¹¹⁸, est en revanche, selon l'avis de tous ceux qui ont étudié l'objet en détail, contemporaine du décor, gravée dans un espace laissé libre expressément pour elle¹¹⁹.

Études du support : Markoe 1985, n° Cy11 ; Matthäus 1985, n° 437 (avec bibliographie supplémentaire) ; Karageorghis 2000, n° 302.

Études de l'inscription : *ICS*² 177 ; Mitford 1961a, 24 ; Mitford *IK*, n° 4 ; Masson 1980a, 225-231 (Kypriaka XIII) ; Masson 1984a, 82 n° 5 ; Egetmeyer 2010, 668 n° 2.

Images de l'inscription : *ICS*², p. 193 fig. 49 (dessin) ; Mitford 1961a, pl. XIV n° 4 ; Masson 1980a, 226 ; Markoe 1985, 262 ; Matthäus 1985, pl. 41.

1.	<i>e-pi-o-ro-wo-e</i>	Ἐπιόρφω ἡ(μί)
2.	<i>a-pi-a-la-e</i>	ἅ φιάλα ἡ(μί)

1. « J'appartiens à Epiorwos,
2. je suis la *phiale* que voici »

La transcription ici donnée est celle d'O. Masson, qui donne un'interprétation pour la fin de la première ligne, de lecture difficile¹²⁰. La répétition du verbe est sans parallèle,

¹¹⁴ Masson 1991b, 112 ; v. aussi Masson 1965, 222-227. Et Egetmeyer 2010, 287-289.

¹¹⁵ Comme le fait remarquer S. Fourier, communication personnelle.

¹¹⁶ V. à ce propos Egetmeyer *WikS*, s. v. *pa-si-le* et suivantes ; Fraser – Matthews *LGPN*, s. v.

¹¹⁷ C'est l'opinion de Markoe 1985, 152-153, 155-156 ; Matthäus 1985, 175-176 ; Karageorghis 2000, *ad loc.*

¹¹⁸ Masson 1984a, 82, avec une opinion différente par rapport à celle exprimée dans les *ICS*², *ad* 177 ; Mitford *IK*, *ad loc.*

¹¹⁹ Gjerstad 1946a, 14 ; Markoe 1985, 73 ; Matthäus 1985, 167, 176 ; Karageorghis 2000, *ad loc.*

¹²⁰ Masson 1980a, 225-231, avec discussion des lectures précédentes.

mais elle est acceptable ; l'article employé en « sens présentatif »¹²¹ et le terme *phiale* donnent à cette inscription une tonalité homérique, mais comme l'a bien observé T.B. Mitford le substantif *phiale* a ici la valeur post-épique de « libation bowl », « coupe à libation », ce qui suggère pour cet objet un usage rituel¹²².

I A 16 : Bracelets d'Etewandros, roi de Paphos (ICS² 176)

VII^e ou VI^e s.

New York, Metropolitan Museum, 74.51.3552-3.

Copies modernes (faites à partir d'un calque des originaux, volés en 1887), de deux bracelets en or identiques (diam. 10,2 [a] et 10,4 cm. [b]), gravés à l'intérieur d'une inscription de treize signes, de lecture dextroverse, en caractères paphiens.

Les bracelets faisaient partie, eux aussi, du « Trésor de Kourion » de Cesnola¹²³ ; l'attribution d'une chronologie demeure très difficile. Excluant le VII^e s., V. Karageorghis les date du VI^e ou V^e s., tout en les classant parmi les œuvres d'art de la période chypro-classique. T.B. Mitford en revanche, à partir de l'identification du propriétaire des bracelets, le roi de Paphos Etewandros, avec le roi de Paphos Ituandar nommé dans la liste du prisme d'Assarhaddon (I D 8, l. 66), les a datés du VII^e s., et sa proposition a rencontré la faveur d'O. Masson¹²⁴. La prudence ici s'impose : sans exclure complètement le VII^e s., on gardera comme possible une chronologie plus basse, au VI^e s. et peut-être même après.

Études du support : Karageorghis 2000, n° 375.

Études de l'inscription : ICS² 176 ; Mitford 1961a, 23 ; Mitford *IK*, n° 1 ; Masson 1984a, 75-76, 82 ; Egetmeyer 2010, 667-668 n° 1.

Images de l'inscription : ICS², p. 192 fig. 48 (dessin) ; Mitford 1961a, pl. XIV n° 1 (dessin) ; Mitford *IK*, p. 8 ; Masson 1984a, 73 fig. 3 (dessin) ; Karageorghis 2000, 237 n° 375.

a. et b. e-te-wa-to-ro | to-pa-po-pa-si-le-wo-se

Ἐτεφά(ν)δρω τῶ Πάφω βασιλῆφος

« D'Etewandros, le roi de Paphos »

Sur l'antroponyme plutôt rare Etewandros, v. ICS² *ad loc.*

I A 17 : Fenêtre inscrite à légende digraphe (ICS² 183k)

VII^e s.

Episkopi, Musée archéologique de Kourion, n° 143.

¹²¹ Pour lequel v. les références dans Masson 1980a, 230.

¹²² Mitford *IK*, 18 ; Markoe 1985, 73.

¹²³ Sur l'histoire des bracelets, et d'une autre reproduction des originaux conservée à Annecy, v. Merrillees 2010.

¹²⁴ Mitford *IK*, 9 ; Masson 1984a, 75-76 ; *Kouklia-Paphos*, p. 8.

Bloc de calcaire sculpté (h. 70 cm. ; larg. 83 cm. ; ép. 32 cm.), représentant une fenêtre vide, avec balustrade soutenue par deux pilastre à chapiteaux proto-éoliens, et double encadrement. Sur l'encadrement externe, en bas, est gravée une double inscription : une ligne (a) en écriture chyro-syllabique, en caractères paphiens ; au-dessous deux lignes (b) en phénicien. Les deux inscriptions sont très endommagées, puisque le bloc est partiellement brisé en bas et à droite.

La pierre a été découverte fortuitement par des habitants du village d'Episkopi travaillant dans un champ près de l'église d'Agios Ermogenis¹²⁵; elle est tout à fait proche d'un bloc découvert près de la même église en 1919, anépigraphé, mais avec une structure similaire¹²⁶. Ce second bloc étant originaire d'une tombe construite, on peut supposer la même origine pour notre document. Une possible datation de la pierre se fait sur la base de l'analyse paléographique du phénicien, qui pourrait suggérer le VII^e s.¹²⁷.

Ces blocs sculptés ont été rapprochés du motif bien connu de la « dame à la fenêtre », dont l'origine est proche-orientale¹²⁸ : il est possible, toutefois, que la signification symbolique des fenêtres vides n'était pas exactement la même que celle des fenêtres avec une ou plusieurs têtes féminines à l'intérieur¹²⁹, ces dernières étant peut-être liées au culte d'Aphrodite *Parakypousa*.

Études du support : *Chronique* 1969, 226-229 ; Washbourne 1999, 174.

Études de l'inscription : *Chronique* 1969, 229-231 ; Masson – Szynger 1972, 90-91 (uniquement l'inscription phénicienne) ; Puech 1979, 39-40 (uniquement l'inscription phénicienne) ; Consani 1988, 58 n° 6 ; Bonnet 1990, 142-143 ; Lipiński 2004, 55-56 (uniquement l'inscription phénicienne) ; Egetmeyer 2010, 673 n° 20 (uniquement l'inscriptio syllabique).

Images de l'inscription : *Chronique* 1969, 230 ; Masson – Szynger 1972, pl. VII.

On suppose pour l'inscription chyro-syllabique un sens de lecture sinistroverse :

a. - - -]-se / mu-wo ? -wa-te ? -se [

b. 1. - - -] - M WBKRY HSD[NY - - - « ... -M et BKRY le Sido[nien ... »
 2. - - -] - T Z[- - -

Malgré les différents essais de voir, dans la séquence KRY, la transcription phénicienne du nom de Kourion (attesté vers la même époque dans le prisme d'Assarhaddon sous la forme ^{uru}*Ku-ri-i*)¹³⁰, il vaut mieux d'interpréter BKRY comme un anthroponyme, inconnu en phénicien mais attesté dans d'autres langues sémitiques¹³¹.

¹²⁵ Communication de la découverte et première étude de la pierre dans *Chronique* 1970, 226-231.

¹²⁶ Publié par Dikaios 1940, 122 n. 5 et pl. XLIII c.

¹²⁷ M. Szynger dans *Chronique* 1970, 229-231 et dans Masson – Szynger 1972, 90-91.

¹²⁸ Récemment Washbourne 1999.

¹²⁹ V. les observations dans Masson – Szynger 1972, 89.

¹³⁰ I D 8, l. 67. V., en dernier lieu, Lipiński 2004, 55-56.

¹³¹ V. Masson – Szynger 1972, 91. Sur la proposition de restitution intégrale de l'inscription phénicienne par Puech 1979, 39-40, v. Bonnet 1990, 143.

Episkopi, Musée archéologique de Kourion, inv. n° P 2500.

Petite jarre *Black-on-Red* (h. 4,3 cm.), fragmentaire (col manquant), avec inscription de neuf signes gravée sur l'épaule après cuisson, en caractères paphiens (d'après une lecture) à l'exception des signes *u* et *ko*, qui appartiennent au répertoire du syllabaire commun¹³², ou bien entièrement en caractères paphiens¹³³; lecture dextroverse.

Issue des fouilles Mc Fadden dans l'enceinte archaïque du sanctuaire d'Apollon Hylatēs, l'inscription est restée inédite jusqu'à la publication d'O. Masson; l'attribution au corpus éteochoyprïote, qu'O. Masson considérait possible¹³⁴, a été confirmée par M. Egetmeyer¹³⁵.

Études du support : Buitron-Oliver 1996, 61 n° McF 32.

Études de l'inscription : O. Masson dans Buitron-Oliver 1996, 180; Egetmeyer 2009, 72 et 78-79; Egetmeyer 2010, 679 n° 45.

Images de l'inscription : Buitron-Oliver 1996, 61 (dessin de l'inscription) et fig. 61 n° McF 32 (dessin); Egetmeyer 2009, 79 fig. 18 (dessin).

u-o-ko-ma ?-pi-lo-te-se-e (lecture d'O. Masson)
mi-o-re-lo-pi-ke-te-se-e (lecture de J.-P. Olivier)

Episkopi, Musée archéologique de Kourion, inv. n° P 2940.

Cruche *Plain White V*, entièrement conservée à l'exception du rebord. Une inscription incisée après cuisson, de onze signes, est gravée sur le corps du vase en deux lignes de lecture sinistroverse : l'une, de cinq signes, est disposée en ligne oblique, de bas en haut; l'autre, de six signes, est gravée en direction orthogonale à la première, de haut en bas. Les deux inscriptions sont en caractères paphiens.

La cruche provient d'une tombe de la région de *Kaloriziki-Mersinouthkia*, où se trouvait la nécropole géométrique de Kourion, mais son contexte de découverte est inconnu¹³⁶. La forme du vase suggère une datation au CA II¹³⁷.

Études de l'inscription : ICS² 183h; Masson 1961, 574; Mitford 1961a, 22-23 n° 17; Mitford *IK*, n° 13; Egetmeyer 2010, 673 n° 18.

Images de l'inscription : Mitford 1961a, pl. XIII n° 17; Mitford *IK*, 36.

¹³² À propos de l'emploi du syllabaire paphien pour une inscription éteochoyprïote, aussi bien que de la présence des deux signes du syllabaire commun, v. Egetmeyer 2009, 78-79.

¹³³ Lecture de J.-P. Olivier dans Egetmeyer 2010, 679 n° 45.

¹³⁴ O. Masson dans Buitron-Oliver 1996, 180 : « j'ai l'impression qu'on a affaire à un document non hellénique, qui pourrait être éteochoyprïote ».

¹³⁵ Egetmeyer 2009, 72; *id.* 2010, 679 n° 45.

¹³⁶ V. les détails dans Mitford *IK*, 35. Cette découverte n'est pas mentionnée dans Benson 1973.

¹³⁷ Mitford *IK*, *loc. cit.*

La lecture qu'on donne ici réunit l'interprétation d'O. Masson pour la première ligne, meilleure que celle de T.B. Mitford, et l'interprétation de la seconde ligne proposée par T.B. Mitford, mais avec les remarques d'O. Masson et M. Egetmeyer.

- | | | |
|----|---|--------------------------------|
| 1. | <i>o-na-si-lo-se</i> | Ὀνάσιλος |
| 2. | <i>la-ma-ko-i-po-sa</i> | Λαμάχω(ι) ¹³⁸ ... ? |
| 1. | « Onasilos » | |
| 2. | fils de Lamachos (ou : pour Lamachos ?) ... » | |

À la première ligne, la lecture de T.B. Mitford *o-na-si-me-se*, qui fait difficulté, a été corrigée en *o-na-si-lo-se*, nominatif de l'anthroponyme *Onasilos*¹³⁹.

À la seconde ligne, T.B. Mitford lit Λαμάχω ἴφωσα, « fils de Lamachos, a cuit », avec une forme de l'anthroponyme, *Lamachos*, qui est à la limite acceptable, mais une forme verbale qui ne l'est pas¹⁴⁰.

I A 20 : *Œnochoé corinthienne*

VI^e s.

Episkopi, Musée archéologique de Kourion, inv. n^o P 1048.

Œnochoé corinthienne fragmentaire (le corps seul est conservé : h. actuelle 5,5 cm. ; diam. base 7 cm.), décorée des rectangles alternés. Une inscription de trois signes, complète, de lecture sinistrophe, en caractères paphiens, y a été gravée après cuisson.

Le vase provient des fouilles de McFadden effectuées dans l'enceinte archaïque du sanctuaire d'Apollon Hylatēs, à l'ouest de Kourion, en particulier du remplissage de l'autel semi-circulaire appelé « Altar 1 » par McFadden¹⁴¹. L'analyse stylistique de l'œnochoé suggère une datation au VI^e s. (plutôt la seconde moitié que la première), l'inscription étant postérieure à la date de fabrication du vase, mais étant de toute manière pré-classique¹⁴².

Études du support : Young – Young 1955, 179 (rapide mention du vase, sans référence à l'inscription) ; Buitron-Oliver 1996, 65 n^o McF176.

Études de l'inscription : Mitford 1961a, 21-22 n^o 16 ; Mitford *IK*, n^o 14 ; Buitron-Oliver 1996, 65 n^o McF176.

Images de l'inscription : Mitford 1961a, pl. XIII n^o 16 ; Mitford *IK*, 39 ; Buitron-Oliver 1996, fig. 61 n^o McF176 (dessin).

¹³⁸ Une oscillation entre génitif et datif est envisageable : v. Egetmeyer *WikS*, s. v. *la-ma-ko*.

¹³⁹ O. Masson avait proposé d'abord (Masson 1961, 574) une lecture *o-na-si-ma-se*, Ὀνασιμᾶς, revue par la suite dans les *ICS*² 183h. V. aussi Egetmeyer *WikS*, s. v. *o-na-si-lo-se*.

¹⁴⁰ V. les remarques dans Masson 1961, 574 et Egetmeyer *WikS*, s. v. *la-ma-ko-i-po-sa*.

¹⁴¹ Mitford *IK*, 38 ; Buitron-Oliver 1996, 5.

¹⁴² V. les détails dans Mitford *IK*, 39-40 et n. 1.

to-te-o

τὼ θεῶ

« Du dieu »

La dédicace au dieu est au génitif, comme l'a bien souligné T.B. Mitford¹⁴³ : elle établit l'appartenance de l'objet dédié au dieu. Cela est usuel dans les dédicaces chypriotes à la divinité, soit féminine (*ta-te-a*, normalement la Grande Déesse) soit masculine, comme dans ce cas, sans que la divinité soit expressément nommée (cela ne se fait, à Kourion, qu'à partir de la période classique).

I A 21 : *Situle égyptienne (ICS² 188)*

deuxième ou troisième quart du VI^e s.

Nicosie, Cyprus Museum, 1954/IX-4/1/M51.

Situle égyptienne en bronze (h. 11 cm. ; diam. 3,5 cm.) à décor incisé, représentant un fidèle, une fleur de lotus à la main, à genoux face à un autel préparé. Au-dessous du rebord, sur une bande, est gravée une inscription hiéroglyphique (*a*) ; sur le corps du vase, en dessous de l'inscription hiéroglyphique, derrière par rapport au décor, se trouve une inscription syllabique de trois signes (*b*), de lecture sinistroverse, en caractères paphiens.

La situle a été trouvée par McFadden en surface dans l'enceinte archaïque du sanctuaire d'Apollon Hylatēs, au sud de l'autel circulaire, en 1937. Elle peut être datée, grâce à l'étude des anthroponymes égyptiens et du décor, de la XXVI^e Dynastie égyptienne (672-625)¹⁴⁴.

Études du support : Matthäus 1985, n° 521 ; Buitron-Oliver 1996, 156-157 n° 68.

Études de l'inscription : ICS² 188 ; Mitford *IK*, n° 15 ; Consani 1988, 48-49, 59 n° 10 ; Buchholz – Matthäus 2003, 133 ; Egetmeyer 2010, 674 n° 25.

Images de l'inscription : Mitford *IK*, 41 ; Matthäus 1985, pl. 65 n° 521 (dessin) ; Buitron-Oliver 1996, pl. 59 n° 68.

a. *ʒs · t di 'nh š(3)-pn-ïmn sʒ psm.tk*

« Puisse Isis donner la vie
à Shepanamoun fils de Psamtek »

b. *to-te-o*

τὼ θεῶ

« Du dieu »

Il s'agit là encore d'une dédicace à la divinité, au génitif.

Il est tentant de mettre en relation ce document avec la notice de Diodore de Sicile (I 68. 6 : II B 59), selon laquelle le pharaon Amasis, après avoir conquis Chypre, aurait

¹⁴³ Mitford *IK*, 39.

¹⁴⁴ On doit la datation de la situle, ainsi que l'étude de l'inscription égyptienne, à A.R. Schulman dans Mitford *IK*, 40-42.

dédié des offrandes magnifiques dans les temples de l'île. Sur cette base, C. Consani a proposé de lire les deux inscriptions comme une double dédicace, faite par un Égyptien au dieu de Kourion (dont l'anonymat aurait favorisé le culte de la part des étrangers) avec deux textes complètement différents : l'un en égyptien, répondant à son goût et à sa culture ; l'autre en syllabaire chypriote, compréhensible pour les gens du lieu¹⁴⁵.

Inscriptions de Lapéthos

Le site de Lapéthos, exploré à plusieurs reprises entre le XIX^e et le début du XX^e s., n'a jamais livré la moindre inscription syllabique ; en revanche, plusieurs inscriptions phéniciennes importantes viennent d'un sanctuaire non loin de la ville ancienne, localisé à Larnaka-tis-Lapithou : elles sont en général récentes¹⁴⁶. Le monnayage du royaume, datable du V^e-IV^e s. av J.-C., porte des légendes exclusivement en phénicien¹⁴⁷. Aucun document archaïque ne vient éclaircir l'histoire de ce site, siège d'un royaume de naissance tardive, dont l'identité phénicienne contraste fortement avec la légende de son origine laconienne (II A 7-9)¹⁴⁸.

Territoire de Lapéthos

Kazaphani-Mines

On inscrit dans le territoire de Lapéthos le matériel issu du *bothros* de Kazaphani-Mines, fouillé par P. Dikaios en 1934 et publié par V. Karageorghis en 1978¹⁴⁹. Ce site, qui a livré une grande quantité de terres cuites, se trouve au sud-est de Kyrénia ; l'analyse stylistique des terres cuites ne permet pas de déterminer une influence prépondérante, et donc un rattachement politique, pour ce sanctuaire sûrement très riche et ouvert à plusieurs influences¹⁵⁰. C'est donc essentiellement sur la base de la proximité géographique qu'on le situe à l'intérieur du territoire de Lapéthos.

I A 22 : Torse de statue en terre cuite inscrit (ICS² 253)

CA II

Nicosie, Cyprus Museum, Kazaphani n^o 51 (ancien n^o inv. 1934/III-16/1-51).

Torse et col d'une statue en terre cuite fragmentaire (« cuirasse » : h. préservée 49 cm. ; larg. 55 cm.), décorée en style *Bichrome* V de figures de lions et sphinx arrangées en métopes séparées par des bandes ornées de rosettes. Sur l'ourlet des manches, se trouve

¹⁴⁵ Consani 1988, 48-49.

¹⁴⁶ Sur ce site v. Masson 1977a, 323-327.

¹⁴⁷ Masson – Szyner 1972, 97-100 ; v. aussi ci-dessus, p. 121-123.

¹⁴⁸ Fourrier 2007b, 99.

¹⁴⁹ Karageorghis 1978a.

¹⁵⁰ Fourrier 2007b, 99-100.

une inscription syllabique très fragmentaire, peinte en noir, de lecture sinistroverse : cinq signes sont visibles sur la manche gauche (*a*), quatre sur la manche droite (*b*).

Cette statue très finement décorée provient, avec du matériel très abondant qui comprend surtout des terres cuites et des sculptures, d'un *bothros* fouillé par P. Dikaios en 1934¹⁵¹. Ne disposant pas d'une stratigraphie cohérente pour cet ensemble, toute chronologie doit se fonder sur l'analyse stylistique du matériel, qui invite à choisir, pour ce qui concerne notre « cuirasse », une datation générique au CA II¹⁵².

Études du support : Karageorghis – des Gagniers 1974, II, 138-140 n° XII.b.13 ; I, 41, 43-44 ; Karageorghis 1978a, 164-165 n° 51 ; Karageorghis 1993, 33 n° 81.

Études de l'inscription : ICS² 253 ; Neumann 1987, 116-117 ; Neumann 1994, 4 ; Neumann 1997, 168-169 ; Egetmeyer 2010, 726 n° 1.

Images de l'inscription : ICS², p. 269 fig. 76 (dessin), pl XLII, 3-4 (photo) ; Karageorghis – des Gagniers 1974, II, 138, 140 ; Karageorghis 1993, pl. XXI n° 2.

- a.* *i- ? · ta-re · [- - - - -]- ? -so-se*
b. *[- - -]-na-ka-sa-ko*

Lecture améliorée par G. Neumann :

- | | | |
|-----------|--|-----------------------------|
| <i>a.</i> | <i>ǫ-[u]-ta-re · [- - - - -]- ? -so-se</i> | αὐτάρ ... -σος |
| <i>b.</i> | <i>[- - - wa]-na-ka-sa-ko</i> | Fανάξαγο(ς) [ou : Fαναξάγω] |

O. Masson avait proposé de voir dans cette inscription un texte éteochoyprite, notamment à cause de la forme du signe *so*, une variante graphique simplifiée du signe habituel dans le syllabaire commun, qui apparaît surtout (mais non exclusivement) dans des inscriptions éteochoyprites d'Amathonte¹⁵³. La présence d'une finale en *so-se*, -σος, le faisait en revanche penser à du grec.

De nouveaux essais de lecture, notamment en faveur du grec, ont été ensuite avancés par G. Neumann : une proposition d'intégration et correction, en *a*, de la séquence *i- ? · ta-re* en *ǫ-[u]-ta-re*, αὐτάρ¹⁵⁴, qui a reçu l'appui de M. Egetmeyer¹⁵⁵ ; une proposition d'intégration, en *b*, de la séquence lisible comme *[wa]-na-ka-sa-ko*, Fανάξαγο(ς) (au nominatif) ou Fαναξάγω (au génitif), forme abrégée ou contractée (Kosename) de Fαναξάγορας, que G. Neumann a défendue, à plusieurs reprises, contre l'interprétation de la part d'O. Masson de ces formes d'anthroponymes en *-ako-* comme des simples transcriptions abrégées d'anthroponymes plus longs¹⁵⁶.

Il est de toute manière évidente que cette inscription ne doit plus être comptée parmi celles qui transcrivent de l'éteochoyprite.

¹⁵¹ Sur ce *bothros* v. Karageorghis 1978a et, pour des conclusions fondées sur l'analyse des terres cuites, Fourrier 2007b, 99-100 et 119.

¹⁵² Karageorghis 1978a, 189, 191.

¹⁵³ Masson 1957a, 75-80. Sur le signe *so* v. en particulier Egetmeyer 2009, 80-85.

¹⁵⁴ Neumann 1987, 116-117, avec dessin de l'intégration proposée.

¹⁵⁵ Egetmeyer *WiKS*, s. v. *a-u-ta-re*.

¹⁵⁶ Neumann 1987, 116 ; Neumann 1994, 4 ; Neumann 1997, 168-169. V. aussi Egetmeyer *WiKS*, s. v. *[wa]-na-ka-sa-ko*.

Inscriptions de Lédra

Le site de Lédra, que seules les listes assyriennes nous fait connaître en tant que siège de royaume, est sûrement l'un des moins connus de l'île. Correspondant *grosso modo* à l'actuelle Nicosie, il n'a pas pour l'instant encore été localisé de manière plus précise¹⁵⁷. Seulement quatre courtes inscriptions, dont deux épitaphes (*ICS*² 216a et b), fruit de découvertes fortuites dans les alentours et dépourvues de toute indication chronologique, nous sont connues¹⁵⁸. L'ethnique, *Ledrios*, est attesté à partir du IV^e s.¹⁵⁹.

Inscriptions de Marion

Le site de Marion, localisé près du moderne village de Polis-tis-Chrysochou, sur la côte nord-ouest de l'île, a été exploré à plusieurs reprises à partir du XIX^e s. : c'est surtout la région des nécropoles, à l'est et au sud de Polis, qui a livré lors des différentes fouilles des dizaines d'inscriptions, essentiellement des épitaphes, la plupart indatables. On distinguera les fouilles de M. Ohnefalsch-Richter dans les nécropoles I, II et III (1885-1886 : *ICS*² 102-130), les fouilles de J.A.R. Munro et H.A. Tubbs (1889-1890 : *ICS*² 131-150), les fouilles de Menelaos Markides (1916-1918 : *ICS*² 154a-c) et les fouilles suédoises (1929 : *ICS*² 155-162), en plus de découvertes fortuites ou occasionnelles¹⁶⁰.

Depuis 1983 une mission américaine, dirigée par W.A.P. Childs, explore le site de la ville, avec des résultats très prometteurs : d'une part la localisation, au lieu-dit *Peristeries* (un peu au nord-est du village) d'un sanctuaire archaïque qui a livré de nombreuses terres cuites¹⁶¹ ; d'autre part la localisation récente d'un grand bâtiment, à moins de deux cents mètres à l'est du sanctuaire, qui est très probablement, depuis le VI^e s., le palais royal de Marion¹⁶². Aucun de deux sites n'a livré, pour l'instant, la moindre inscription¹⁶³.

Parmi les documents de Marion¹⁶⁴ seul un petit nombre est datable sur des critères plus ou moins fiables. Parmi les documents archaïques, dont on ne traitera pas ici : le sceau d'Aristowanax (*ICS*² 121), que J. Boardman date du dernier quart du VI^e s.¹⁶⁵ ; l'épitaphe digraphe *ICS*² 164, en écriture chypro-syllabique et alphabétique (caractères de Cnide), que L.H. Jeffery date, sur la base de la paléographie de la partie alphabétique,

¹⁵⁷ V., pour les derniers résultats archéologiques des fouilles de Nicosie-*Agios Georgios* (qui apportent beaucoup de nouveautés) Pilides 2003, 2004 et 2007, Pilides – Destrooper-Georgiades 2008 et Pilides – Olivier 2008.

¹⁵⁸ V., pour une troisième inscription provenant de Nicosie, *Chronique* 1967, 284-285, et surtout l'inscription récemment publiée par Pilides – Olivier 2008, de IV^e s.

¹⁵⁹ Masson 1980a, 232-235.

¹⁶⁰ Sur l'histoire de l'exploration de la région de Polis v. *ICS*², 150-153 et aussi Fourrier 2007b, 83-84.

¹⁶¹ V. Childs 1997 et Fourrier 2007b, 83-85.

¹⁶² Papalexandrou 2006 et 2008.

¹⁶³ En revanche, des blocs inscrits en chypro-syllabique ont été découverts au dessous d'un bâtiment d'époque romaine, localisé dans le secteur de la maison de fouille : mention de la découverte dans *Chronique* 2001, 772.

¹⁶⁴ V. Egetmeyer 2010, 692-721.

¹⁶⁵ Boardman 1968, n^o 422 ; Reyes 2001, n^o 386.

à la fin du VI^e s.¹⁶⁶. L'épithaphe de Nikagoras (*ICS*² 165a), un texte très difficile gravé sur une pierre au Cyprus Museum, que T.B. Mitford attribue, sur des bases très hypothétiques, au VI^e s.¹⁶⁷, est aussi laissé de côté, une chronologie sûre ne pouvant pas être déterminée.

Ville et nécropoles de Marion

I A 23 : *Amphore de Kyprophilos (ICS*² 158)

première partie du CA I

Stockholm, Medelhavsmuseet, inv. M. 98.5.

Amphore *Plain White* IV (h. 42,7 cm.), avec inscription peinte en rouge sur l'épaule, entre les anses, huit signes de lecture dextroverse.

L'amphore provient de la tombe n^o 98 des fouilles suédoises, dans la nécropole d'*Evrethades*, au nord-est de Polis. Le contexte date de la première partie du CA I¹⁶⁸.

Études du support : *SCE* II, 453 n^o 5.

Études de l'inscription : *ICS*² 158 ; Egetmeyer 2010, 707-708 n^o 74.

Images de l'inscription : *SCE* II, 856 n^o 37 (dessin), pl. CXXXI n^o 12 ; *ICS*², p. 175 fig. 43, pl. XXI, 2.

ku-po-ro-pi-lo-se / pu-ro

Κυπρόφιλος Πύρ(ρ)ω

« Kyprophilos fils de Pyrros »

Sur ces deux anthroponymes, v. *ICS*², *ad loc.*

I A 24 : *Cruche de Stasithias*

CA I

Polis-tis-Chrysochou, Musée local de Marion Arsinoë, inv. n^o MMA651/17.

Cruche *Bichrome* IV (dimensions inconnues), avec inscription de six signes peinte en noir sur l'épaule, du côté opposé par rapport à l'anse, de lecture sinistroverse.

Le vase provient d'une tombe de la nécropole de *Koilades* ; le cotexte date du CA I.

Études du support : *Chronique 2007*, notice n^o 56 (<http://chronique.efa.gr/index.php/fiches/voir/56/>).

Images de l'inscription : *Chronique 2007*, notice n^o 56, fig. 2-3.

sa-ta-si-ti-ya-se

Στασιθίας

« Stasithias »

¹⁶⁶ Jeffery 1990², 352.

¹⁶⁷ Mitford 1960, 181.

¹⁶⁸ Pour le contexte v. *SCE* II, 451-454.

Nom dérivé en -έας, -ίας d'un composé Στασιθέας, qui paraît attesté dans une dédicace alphabétique de Kouklia¹⁶⁹. Pour des noms à second élément -θύας v. *ICS² ad* 429, 430 et 431 : Πασιθύας, Δαμοθύας¹⁷⁰.

I A 25 : *Építaphe d'une femme (ICS² 157)*

fin CA I

Nicosie, Cyprus Museum, inv. n° 50.

Pierre (h. 60 cm., l. 20 cm.) avec inscription de deux lignes (sept signes + six signes), de lecture sinistrophe.

La stèle provient de la tombe n° 86 des fouilles suédoises, dans la nécropole d'*Evrethades*. Le contexte date de la fin du CA I¹⁷¹.

Études de l'inscription : *ICS² 157* ; Masson 1984d, 83-84 ; Neumann 1989a, 91-93 ; Egetmeyer 2010, 707 n° 73.

Images de l'inscription : *SCE II*, 857 n° 40 (dessin) ; *ICS²*, pl. XXI, 5 ; Masson 1984d, pl. II, 2.

- | | | |
|----|--------------------------|--------------|
| 1. | <i>a-ra-ke-le-i-se-i</i> | Ἀρχε---ίς ἱ- |
| 2. | <i>ni-se-ke-re-to-se</i> | νις Κρητός |

« Arche--is fil-
le de Krēs »

La transcription ici donnée est celle proposée par G. Neumann, mais elle n'est pas complètement satisfaisante. À la ligne 1, le nom de la femme ensevelie, lu Ἀρχελείς par E. Gjerstad, ne s'explique pas dans sa forme attique dépourvue de digamma¹⁷² ; en deuxième lecture O. Masson avait vu plutôt *i-ra-ke-le-i-se-i*, mais G. Neumann est ensuite revenu à la lecture de Gjerstad, mais avec des doutes sur le quatrième signe (*le*).

Si à la fin le nom du père est sûr, *ke-re-to-se*¹⁷³, le début de la ligne 2 est en revanche délicat : il est lu *ka-se*, κὰς, « et », par O. Masson, et *i-ῆi-se*, ἱνις, « fille », par G. Neumann. Aucune des deux interprétations ne donne un résultat satisfaisant : la lecture d'O. Masson ne s'explique pas du point de vue de la syntaxe¹⁷⁴ ; celle de G. Neumann, en revanche, suppose une valeur féminine pour le substantif ἱνις, connu jusqu'ici en épigraphie seulement au masculin¹⁷⁵. Elle pose aussi difficulté si on voit dans ce substantif, comme il est normalement accepté depuis les études d'O. Masson¹⁷⁶, un terme réservé (en contexte chypriote, et mieux dans l'ouest de Chypre) à la désignation des fils de personnages de haut rang, normalement princes.

¹⁶⁹ Mitford 1939, 17-18 n° 5 ; v. *ICS²*, 379 n. 3.

¹⁷⁰ V. également Masson 1981, 266-267 n° 17, 18 et 19.

¹⁷¹ Pour le contexte v. *SCE II*, 428-429.

¹⁷² *ICS²*, *ad loc.* V. aussi Neumann 1989a, 92.

¹⁷³ Egetmeyer 2010, 401.

¹⁷⁴ Masson 1984d, 83.

¹⁷⁵ Egetmeyer *WikS*, s. v. *i-ni-se*. La difficulté n'est pas insurmontable, puisqu'on connaît en littérature deux attestations du mot au féminin : Masson 1975, 3 et 5.

¹⁷⁶ Masson 1975 ; v. aussi Egetmeyer *WikS*, *ad loc.*

Nicosie, Cyprus Museum, 1957/X-30/3g.

Bol hémisphérique en bronze (h. 5,5 cm. ; diam. 12,5 cm.), avec inscription de cinq signes, de lecture dextroverse, gravée à l'extérieur, un peu en-dessous du rebord.

Le bol fait partie d'un lot d'objets provenant d'une tombe pillée au lieu-dit *Peristeries*, acquis par le musée de Nicosie en 1957 ; parmi le matériel de la tombe, une grande amphore *White Painted IV* a permis de dater l'ensemble du CA I¹⁷⁷. Au même lot (à la même tombe) appartient un autre bol inscrit (Cyprus Museum 1957/X-30/3h), tout à fait comparable au nôtre, avec une inscription au-dessous du rebord qui malheureusement n'est plus pleinement lisible (*ICS² 167r*). O. Masson distingue, avec difficulté : *e-po- ? -wo-ka- ?*, mais sans aucune interprétation possible¹⁷⁸.

Études du support : Chavane 1982, 29 n° 13 ; Matthäus 1985, n° 265.

Études de l'inscription : *ICS² 167q* ; Masson 1967a, 5-7 ; Masson 1980a, 229 ; Buchholz – Matthäus 2003, 130 n. 24 ; Egetmeyer 2010, 715 n° 109.

Images de l'inscription : Masson 1967a, pl. III.

pi-lo-ta-mo-e

Φιλοδάμω ἦ(μί)

« J'appartiens à Philodamos »

Même si la lecture de certains signes est difficile¹⁷⁹, l'interprétation est claire. Après avoir proposé d'intégrer un signe *mi* à la fin, pour avoir la forme verbale complète¹⁸⁰, O. Masson a ensuite rapproché cette inscription de celle gravée sur la *phiale* d'Epiorwos (*ICS² 177* : I A 15), où le verbe ἦμί se trouve abrégé de la même manière¹⁸¹.

Londres, British Museum, C 991 (inv. n° 90.7-31.48).

Amphore *White Painted V* (h. 36,2 cm.), avec inscription peinte en noir sur l'épaule, à gauche de l'une des anses, de cinq signes, lecture sinistroverse.

L'amphore, issue des fouilles anglaises dans les nécropoles de Marion, site A, est datée par V. Karageorghis du CA II sur des critères de style¹⁸².

Études de l'inscription : *ICS² 147* ; Egetmeyer 2010, 704 n° 58.

Images de l'inscription : *ICS²*, p. 169 fig. 38, pl. XIX, 2.

o-na-si-lo-se

Ὀνάσιλος

¹⁷⁷ Masson 1967a, 5 ; Chavane 1982, 29.

¹⁷⁸ Masson 1967a, 7 ; v. aussi Egetmeyer *WIKS*, s. v. *e-po-?-wo-ka-?* ; *id.* 2010, 715 n° 110. La photographie de l'inscription, dans Masson 1967a, pl. IV, n'est pas très claire, mais aucune autre image de l'inscription (ou du bol dans son ensemble) n'est publiée ; le bol porte le n° 265A dans Matthäus 1985.

¹⁷⁹ V. le commentaire de Masson 1967a, 6.

¹⁸⁰ *Loc. cit.*

¹⁸¹ Masson 1980a, 229 ; v. aussi Egetmeyer *WIKS*, *ad e³*.

¹⁸² Karageorghis – Karageorghis 1956, 354 n° 9.

« Onasilos »

Il n'y aucune raison spécifique pour penser que cet anthroponyme, au nominatif, désigne le potier plutôt que le propriétaire du vase¹⁸³.

Territoire de Marion

Limni

I A 28 : Couteau en fer inscrit, actuellement disparu (ICS² 172) 1200 - 900 ?

Berlin, Antikenabteilung, inv. Misc. 8105/23, actuellement disparu.

Couteau en fer (l. 20,5 cm.), orné d'un bucrane sur la poignée, sur laquelle est gravée une inscription chypro-syllabique de quatre signes, de lecture dextroverse.

M. Ohnefalsch-Richter acheta cet objet à un ouvrier allemand, qui l'aurait trouvé dans une mine de cuivre près de Marion, à Limni (à l'est de Polis). Aucune photo ni dessin de l'objet n'est publié ; seule une publication sommaire de l'inscription est disponible, avec reproduction schématique des caractères syllabiques¹⁸⁴. L'objet a actuellement disparu des collections berlinoises, et il est classé comme « Kriegsverlust »¹⁸⁵. M. Ohnefalsch-Richter a donné une description de l'objet, ainsi que sa datation, dans *Zeitschrift für Ethnologie* 31 (1899), 307 et 329-330, tout en renvoyant à la publication de R. Meister dans *Tamassos und Idalion*, jamais paru¹⁸⁶.

Études de l'inscription : ICS² 172, avec références bibliographiques antérieures ; Egetmeyer 2010, 690-691 n° 1.

ke-re-o-to ?

Κρέο(ν)το(ς) ?

« De Kreōn » ?

Provenance exacte inconnue

I A 29 : Vase de Philotimos (ICS² 167h) VII^e s.

Nicosie, Cyprus Museum, 1961/XII-8/2 (= Ins. 460).

Cruche *White Painted* (dimensions inconnues), ornée de cercles concentriques, avec inscription de quatre signes incisée après cuisson sur l'épaule, à gauche de l'anse ; lecture sinistroverse.

¹⁸³ V. Karageorghis – Karageorghis 1956, 359.

¹⁸⁴ V. ICS², *ad loc.*

¹⁸⁵ Renseignements aimablement fournis par Sylvia Brehme (Berlin, Antikenabteilung, 17.3.2009).

¹⁸⁶ Sur cet ouvrage v. Buchholz 1989, 21.

Le contexte d'origine de cette cruche est inconnu. Elle est entrée dans les collections du Cyprus Museum de Nicosie par don de l'archevêque Makarios III en 1961 ; elle est dite provenir de la région de Polis.

Études de l'inscription : ICS² 167h ; *Chronique* 1961, 356 ; Karageorghis – Karageorghis 1962, 146 ; Egetmeyer 2010, 712 n° 96.

Images de l'inscription : *Chronique* 1961, 355 fig. 37 ; Karageorghis – Karageorghis 1962, fig. 1.

pi-lo-ti-mo

Φιλοτίμω

« De Philotimos »

Même si la forme du premier et du dernier signe n'est pas habituelle, la lecture est certaine. Le nom de Philotimos est également attesté sur la lampe à figure de Bès de la collection Cesnola, ICS² 329 (I A 6).

I A 30 : *Scarabée de Diweithemis (ICS² 173)*

VI^e s.

Nicosie, Collection George et Nefeli Giabra Pierides, cat. n° 407.

Scarabée (l. 0,2 cm.) à dos caréné, à motif mythologique : Thésée (au centre) en train de transpercer le Minotaure, et derrière lui Ariane, tenant un bout de son himation devant son visage. Au-dessus des personnages, inscription de sept signes, de lecture sinistrophe.

Cet objet, qui est dit provenir de la région de Polis, a été rapproché par V. Karageorghis d'un autre scarabée à motif mythologique (représentant Héraclès, Nessos et Déjanire), appartenant à la collection Kammitis et provenant aussi de Marion¹⁸⁷. Étant données les similarités stylistiques et thématiques, les deux scarabées pourraient être l'œuvre d'un même graveur, et être datables du VI^e s.¹⁸⁸.

Études du support : *Chronique* 1960, 300 ; Boardman 1968, 45 n° 71 ; Catling 1972, 63-65 n° 11 ; Reyes 2001, 150 n° 358 ; Karageorghis 2002a, 308-309 n° 407 (avec bibliographie supplémentaire).

Études de l'inscription : ICS² 173 ; Catling 1972, 63-65 n° 11 ; Olivier – Vandenaabeele 2000, 215 n° A.2.2 ; Egetmeyer 2010, 718 n° 115.

Images de l'inscription : ICS², pl. XXIV n° 2-3 ; Boardman 1968, pl. V n° 71 ; Catling 1972, 64 n° 11 (dessin) ; Reyes 2001, 150 fig. 364 ; Karageorghis 2002a, 308 n° 407.

ti-we-i-te-mi-wo-se

Διφειθέμιφος

« De Diweithemis »

Le nom de Diweithemis est également attesté dans l'inscription de la coupe en argent fragmentaire de la collection Cesnola, I A 14 (ICS² 178), et sur la tablette d'Idalion (ICS² 217. 21).

¹⁸⁷ Boardman 1968, n° 72 ; Reyes 2001, n° 359.

¹⁸⁸ *Chronique* 1961, 300 et 299 fig. 52.

Inscriptions de Paphos

Le site de Paphos est localisé à l'emplacement du village moderne de Kouklia, près de la côte sud-ouest de l'île. À l'exception de découvertes fortuites, qui ont eu lieu tout au long du XIX^e et de la première moitié du XX^e s., et des fouilles britanniques en 1888 sur le site du sanctuaire d'Aphrodite, aucune exploration systématique n'a été entreprise avant 1950¹⁸⁹.

À partir de cette date, T.B. Mitford et J.H. Iliffe ont exploré, jusqu'en 1955, le site de la colline de *Marchello*, au nord-est du village ; la principale découverte de la fouille, la rampe de siège perse construite au moment de la révolte ionienne contre les remparts de la ville (498)¹⁹⁰, a permis de dégager plusieurs dizaines d'inscriptions syllabiques, dont le nombre s'est accru encore avec la poursuite des fouilles, entre 1966 et 1973, par une mission allemande dirigée par F.G. Maier. L'ensemble des inscriptions issues de la rampe des Perses a été publié en 1986 par O. Masson, sur la base d'études précédentes de T.B. Mitford restées inédites (*Kouklia-Paphos*). Il s'agit, au total, de 222 pierres inscrites, en majorité fragmentaires, provenant, il paraît, d'un ou plusieurs sanctuaires hors-les-murs, dont la localisation précise nous est inconnue. Puisque 498/7 constitue le *terminus ante quem*, ce large *corpus* d'inscriptions doit dater, sans plus de précision, du VI^e s., plutôt de la deuxième moitié que de la première¹⁹¹.

L'ensemble étant si homogène, accessible dans une publication exhaustive et récente, on se limite ici à transcrire (sous le numéro unique I A 38) le texte des inscriptions, dans la majorité des cas très court, avec des renseignements essentiels sur la pierre (n^o d'inventaire, dimensions), en renvoyant pour tous commentaires supplémentaires au volume de *Kouklia-Paphos*. Seule la bibliographie postérieure à ce dernier (essentiellement, des études ponctuelles d'onomastique dues à G. Neumann, et le répertoire de M. Egetmeyer) sera mentionnée. On laisse de côté, de plus, les inscriptions trop mutilées pour qu'on puisse en tirer quelque chose : les documents *Kouklia-Paphos* 82 à 114 et 133 à 222 sont en effet d'intérêt presque exclusivement paléographique, puisqu'aucun mot complet ne peut être reconnu¹⁹² – leur inclusion ici ne serait donc d'aucune utilité. En revanche, un nombre limité de documents est considéré avec plus de détails : les inscriptions *Kouklia-Paphos* 1 et 2, deux dédicaces royales (I A 36-37) ; les inscriptions 223 à 225, des documents peut-être étochypiotes (I A 39) ; enfin, certains des textes classés sous les n^o 226 à 238, issus de différents sites de la région de Kouklia, lorsqu'une datation au moins approximative est envisageable (I A 33-34-41).

La région de Paphos a livré un second ensemble d'inscriptions, celui-ci moins homogène et dont le contexte est plus difficile à déterminer, mais qui néanmoins doit être pris en compte dans sa totalité. À quelques kilomètres au sud-est de Kouklia, dans la région de Rantidi, un sanctuaire rural archaïque a été mis à jour et exploré de manière

¹⁸⁹ Pour l'histoire des fouilles de Kouklia v. *JCS*², p. 100-103.

¹⁹⁰ *Kouklia-Paphos*, p. 7. Le récent programme d'exploration de l'aire urbaine de Kouklia, entrepris par une mission chypriote dirigée par M. Iacovou, est susceptible de renouveler l'interprétation de ce complexe monumental, ainsi que celle de la structure urbaine de la ville antique de Palaepaphos dans son ensemble : v., pour l'instant, le rapport préliminaire paru en 2008 (Iacovou 2008a).

¹⁹¹ *Kouklia-Paphos*, p. 7.

¹⁹² V. le classement dans *Kouklia-Paphos*, p. 10.

non systématique en 1909 et 1910, avec des découvertes importantes restées longtemps inédites, parmi lesquelles quelques dizaines d'inscriptions¹⁹³. Ensuite, une mise à point de la situation du site, en 1955 et en 1979-1980, avec découverte d'autres inscriptions, a été effectuée par les équipes britannique et allemande qui fouillaient sur la colline de *Marchello*. La publication des inscriptions de Rantidi a été ensuite confiée à O. Masson, une fois encore sur la base des études inédites de T.B. Mitford : le volume *Rantidi-Paphos*, qui rassemble 102 inscriptions issues de ce site, est paru en 1983. Depuis, de nouvelles fouilles du site de Rantidi ont été entreprises par une mission américaine dirigée par G.B. Bazemore : jusqu'à présent, seul un rapport préliminaire a été publié, où se trouve la mention de la découverte de 46 inscriptions¹⁹⁴. Dans son ensemble, le *corpus* de Rantidi semble être datable du VI^e s., mais des textes plus récents pourraient aussi s'y trouver¹⁹⁵.

Puisque le *corpus* des inscriptions de Rantidi, comme celui des inscriptions de la rampe des Perses, est plutôt homogène et d'accès facile dans la publication d'O. Masson, dans ce cas aussi on se limitera à transcrire les textes (I A 43 : à Rantidi, il s'agit exclusivement de dédicaces très simples et plutôt laconiques), tout en renvoyant au volume *Rantidi-Paphos* pour des analyses plus approfondies de la paléographie et de l'onomastique. Ici aussi, on exclut les textes trop courts et fragmentaires (*Rantidi-Paphos* 50-64, 74-101), dont l'intérêt pour la présente étude est très limité ; on inclut, en revanche, les nouveaux textes des fouilles américaines (I A 44).

Aux deux grands *corpus* de Kouklia et de Rantidi on doit ajouter quelques autres documents, issus principalement des fouilles d'urgence que le Département des Antiquité de Chypre a menées dans différentes nécropoles de Palaepaphos, à *Skales* (I A 31 et 32) et *Eliomylia* (I A 33 et 35), ainsi que des trouvailles clandestines dans les environs de Kouklia (I A 40 et 41) et une coupe en bronze inscrite d'Armou, au nord-ouest de Kouklia (I A 42).

Ville et nécropoles de Paphos

I A 31 : *Obēlos d'Opheltas* (ICS² 18g)

CG I

Nicosie, Cyprus Museum, KMRR 253 T49/16.

Broche (*obēlos*) en bronze (l. 87,2 cm.), avec inscription de cinq signes, de lecture dextroverse, gravée près du manchon. Le caractères appartiennent à la fois au répertoire commun (le signe *o*), et au répertoire paphien archaïque (les signes *le* et *u*) ; ce mélange inattendu permet de jeter quelques lumières sur la question de l'origine du syllabaire paphien, et sur le moment où la séparation des deux variétés de syllabaire se serait produite¹⁹⁶.

¹⁹³ L'histoire de l'exploration de Rantidi se trouve dans *Rantidi-Paphos*, p. 3-22.

¹⁹⁴ Bazemore 2007, 184-186.

¹⁹⁵ *Rantidi-Paphos*, p. 26.

¹⁹⁶ V. les observations de O. Masson dans Karageorghis 1983, 413-414, et récemment Egetmeyer 2009, 81-82.

La broche faisait partie du riche matériel funéraire de la tombe 49 de la nécropole de *Skales*, qui date du CG I : il s'agit là de la sépulture de plusieurs individus, peut-être trois, certainement des gens de haut rang, étant donné la valeur des certains des objets découverts, parmi lesquels, à part trois *obeloi* inscrits dont un est celui au nom d'Opheltas, on trouve des grands bols en bronze et une baignoire en pierre¹⁹⁷.

Études du support : Karageorghis 1983, 61 n° 16.

Études de l'inscription : ICS² 18g ; E. Masson et O. Masson dans Karageorghis 1980, 134-136 ; E. Masson et O. Masson dans Karageorghis 1983, 411-415 ; Masson 1994a ; Olivier 2007, 243 n° ##170 ; Egetmeyer 2009, 81-82 ; Egetmeyer 2010, 879.

Images de l'inscription : *Chronique* 1979, 789 fig. 76 ; Karageorghis 1980, 132 fig. 12, 133 fig. 12c (dessin) ; Karageorghis 1983, 412 fig. 2, pl. A, 2, pl. LXIII n° 16, fig. LXXXVIII n° 16 (dessin) ; Masson 1994a, 35 (dessin) ; Reyes 1994, pl. 1 ; Olivier 2007, 243 ; Egetmeyer 2009, 82 fig. 22 (dessin).

o-pe-le-ta-u

Ὀφέλταυ

« D'Opheltas »

Sur la lecture et l'interprétation de l'inscription il n'y a aucun doute : il s'agit là d'un anthroponyme au génitif, avec la forme arcado-chypriote en *-au* qui est attestée ailleurs dans l'île, et notamment à Paphos même¹⁹⁸.

En revanche, l'inclusion de cette inscription, par J.-P. Olivier, dans son corpus de textes chyro-minoens (et l'exclusion du répertoire de M. Egetmeyer), lance le débat sur l'appartenance de l'inscription à l'épigraphie chyro-syllabique et ouvre éventuellement le problème de l'usage du chyro-minoen pour la transcription du grec. Il s'agit là d'un problème du ressort exclusif de l'épigraphie et de la paléographie, puisque du point de vue historique aucun doute ne subsiste sur le fait que cette inscription transcrive du grec¹⁹⁹, et que le nom transcrit soit un nom hellénique à la forme du génitif arcado-chypriote d'appartenance²⁰⁰.

Sans pouvoir trancher sur cette question, on se limite à signaler qu'une position intermédiaire, telle qu'E. Masson l'envisage, lorsqu'elle parle de cette inscription comme d'« un exemple parfait d'une phase transitoire entre le chyro-minoen 1 et l'écriture paphienne archaïque », est probablement celle qui correspond le mieux à la réalité historique.

Une question similaire, posée par un autre document de *Skales*, est discutée ci-dessous, I A 32.

¹⁹⁷ Le contexte est étudié dans Karageorghis 1983, 59-76, notamment 75 pour les *obeloi*.

¹⁹⁸ O. Masson dans Karageorghis 1983, 414 ; Masson 1994a, 36. Sur ce nom v. surtout les remarques d'O. Masson dans Karageorghis 1983, *loc. cit.*, et Egetmeyer *WIKS*, s. v. *o-pe-le-ta-u*. Pour des doutes avancés sur la lecture et l'interprétation, et même sur la chronologie de l'inscription, v. la mise à point de Masson 1994a.

¹⁹⁹ V. F. Vandenaabeele dans Olivier 2007, 38 (mais on ne voit pas comment, en revanche, on pourrait lire les inscriptions des deux autres *obeloi* de la tombe 49 comme transcrivant du grec).

²⁰⁰ Fourrier 2007b, 108 n. 33.

Kouklia, Musée archéologique, inv. n^o ? (Tombe Palaepaphos-*Skales* 94, cat. n^o 43).

Bol hémisphérique en bronze (h. 6 cm. ; diam. 13,1 cm.), avec inscription de quatre signes gravée à l'extérieur, en dessous du rebord, de lecture sinistrophe, en caractères paphiens.

Le bol provient de la nécropole de *Skales*, tombe n^o 94, fouillée par le Département des Antiquités, sous la direction de V. Karageorghis, en 1986. Le matériel de cette tombe suggère une datation au cours de la première partie du CA I.

Études du support : Karageorghis 1987, 95 n^o 43.

Études de l'inscription : O. Masson dans Karageorghis 1987, 96 ; Petit 1997-1998, 262 n^o XXI ; Buchholz – Matthäus 2003, 128 ; Egetmeyer 2009, 72 ; Egetmeyer 2010, 782-783 n^o 249.

Images de l'inscription : Karageorghis 1987, 92 fig. 4 n^o 43 (dessin), pl. XXXII n^o 43.

pi-le-o-ti

Même si le mot est de lecture incertaine pour la première syllabe, on peut facilement y reconnaître une terminaison en *-oti*, qui semble être étéochypriote, comme le démontrent des exemples d'Amathonte et de Kouklia²⁰¹. Cette terminaison rappelle notamment des désinence d'appartenance en chypro-minoen ; dans son essai d'interprétation de l'étéochypriote comme une langue du groupe hurro-ourartéen, Th. Petit propose d'y voir un suffixe directif, désignant le destinataire ou le but de l'action, et notamment, sur des offrandes, le destinataire divin²⁰².

Un autre document étéochypriote pourrait être lu, d'après H.-G. Buchholz et H. Matthäus²⁰³, sur une seconde coupe en bronze de la nécropole de *Skales*, un bol hémisphérique fragmentaire trouvé en surface. L'inscription de cinq signes qui est gravée sous le rebord, à l'extérieur, a été interprétée comme du chypro-minoen par son éditeur (E. Masson, lecture confirmée par J.-P. Olivier²⁰⁴), mais elle pourrait être aussi lue, d'après H.-G. Buchholz et H. Matthäus, comme du syllabaire paphien archaïque, de gauche à droite *sa-pa-sa-la-ti*. Cela donnerait un autre mot sans aucun sens en grec, mais peut-être classable comme étéochypriote²⁰⁵. La forme du quatrième signe invitait néanmoins à la prudence, on préfère garder ici l'interprétation du premier éditeur. On peut de toute façon observer que ce document peut bien être mentionné, à côté de l'*obēlos* d'Opheltas, comme un véritable point de repère dans le passage, récemment remis en cause par les nouvelles interprétations de J.-P. Olivier, de l'écriture chypro-minoenne à l'écriture chypro-syllabique (cf. ci-dessus I A 31).

²⁰¹ Karageorghis 1987, 96 ; pour les inscriptions étéochypriotes de Kouklia v. ci-après I A 39.

²⁰² Petit 1997-1998, 257-258.

²⁰³ Buchholz – Matthäus 2003, 129.

²⁰⁴ E. Masson dans Karageorghis 1983, 411 et pl. A, 1 ; Olivier 2007, 259 n^o ##186.

²⁰⁵ Buchholz – Matthäus 2003, *loc. cit.*

Nicosie, Cyprus Mouseum, 1965/XI-29/61.

Tamis en bronze (h. 7,8 cm. ; diam. 31,5 cm.). Près du rebord, à l'extérieur, est gravée une inscription de deux signes (caractères paphiens) divisés par une marque de séparation (deux points)²⁰⁶.

Ce tamis fait partie du riche matériel funéraire provenant de deux tombes (n^o 7 et 8) de la nécropole d'*Eliomylia*, 750 m. au sud du village de Kouklia. Cette nécropole de la période archaïque, qui a livré récemment d'autres inscriptions (ci-après, I A 35), a été l'objet de nombreuses découvertes clandestines au cours des années²⁰⁷ ; le tamis, comme une grande partie du matériel des tombes 7 et 8, a été découvert lors de fouilles illicites en 1965. Le lot complet ayant été acheté par le Cyprus Museum, le Département des Antiquités a mené ensuite une fouille d'urgence, qui a permis de dégager les deux tombes et de les dater de la deuxième moitié du VII^e s.²⁰⁸

Études du support : Karageorghis 1967a, 211 n^o 44, 241 ; Chavane 1982, 62 n^o 47 ; Matthäus 1985, n^o 585.

Études de l'inscription : ICS² 18d ; O. Masson dans Karageorghis 1967a, 246-247 ; *Kouklia-Paphos* 233 ; Egetmeyer 2010, 766 n^o 162.

Images de l'inscription : Karageorghis 1967a, 234 fig. 20 n^o 44, 241 fig. 26, 246 fig. 28 ; Chavane 1982, 63 fig. 86-87 ; Matthäus 1985, pl. 80 n^o 585 (dessin) ; *Kouklia-Paphos*, 99 fig. 6 n^o 233 (dessin).

Lecture dextroverse :

e : ti

Malgré sa brièveté, cette inscription n'est pas dépourvue d'intérêt. Comme l'a démontré O. Masson à plusieurs reprises²⁰⁹, ce genre d'inscriptions, avec deux signes séparés par une marque de division, est caractéristique de la région paphienne, et semble dériver d'une pratique de l'âge du Bronze, comme le démontrent des documents écrits en chypro-minoen analysés par E. Masson²¹⁰. La majorité des attestations du premier millénaire proviennent de contextes votifs : il s'agit essentiellement de documents de Rantidi²¹¹, et de la colline de *Marchello*²¹². Néanmoins ce tamis, et la cruche inscrite *Kouklia-Paphos* 236 (ci-après I A 34), témoignent du fait que ce genre d'inscriptions pouvait bien être utilisé dans des contextes funéraires. Sur l'interprétation, différentes hypothèses ont été faites, mais sans aucun argument décisif : E. Masson propose d'y voir des formules votives²¹³, alors que T.B. Mitford songeait plutôt à des abréviations onomastiques, du type X | Y = X fils de Y²¹⁴.

On peut remarquer que la même séquence, *e / ti*, se retrouve dans l'inscription *Kouklia-Paphos* 116 (I A 38. 82).

²⁰⁶ Matthäus 1985, ad n^o 585, parle d'une barre (Trennstrich), qui est aussi visible sur le dessin (pl. 80).

²⁰⁷ Karageorghis 1967a, 202 ; Hadjisavvas 2001, 79.

²⁰⁸ Karageorghis 1967a ; pour la chronologie, 245.

²⁰⁹ ICS², 15g ; *Rantidi-Paphos*, ad n^o 65 ; *Kouklia-Paphos*, ad n^o 115.

²¹⁰ Karageorghis – Masson 1971, 241-246 ; Masson E. 1979, 399-404.

²¹¹ *Rantidi-Paphos* n^o 14, 21 et 65-73 (ci-dessous, I A 43. 15, 22 et 51-60).

²¹² *Kouklia-Paphos* 115-132 (ci-dessous, I A 38. 81-98) et 232.

²¹³ Karageorghis – Masson 1971, 245-246 ; Masson E. 1979, 404.

²¹⁴ Mitford 1961a, 4.

Ktima, collection Konstantinides.

Cruche *White Painted* IV (h. 20,9 cm.), décorée de motifs de cercles concentriques sur la panse, avec inscription (deux signes séparés d'une barre) incisée après cuisson sur l'épaule, près de l'anse, en caractères paphiens, de lecture probablement dextroverse.

Comme les autres objets de la collection Konstantinides, cette cruche doit provenir de la nécropole d'*Hassan Agha*, un kilomètre environ à l'est de Kouklia. Elle peut être datée sur base stylistique du VII^e s.

Études du support : *Chronique* 1981, 710.

Études de l'inscription : O. Masson dans *Chronique* 1981, 710 ; *Kouklia-Paphos* 236 ; Egetmeyer 2010, 767 n^o 165.

Images de l'inscription : *Chronique* 1981, 711 fig. 76a ; *Kouklia-Paphos*, pl. 24 n^o 236.

te | pu

Encore une fois, comme pour le tamis inscrit d'*Eliomylia* (*ICS*² 18d : I A 33), une inscription du type X | Y se trouve gravée sur un objet issu d'un contexte funéraire²¹⁵ ; pour la première fois, de plus, cet objet est un vase.

Paphos, Musée archéologique régional, KMRR 393/14.

Skyphos en bronze sur pied (diam. env. 16,5 cm.), à deux anses, avec inscription chypro-syllabique gravée à l'extérieur en dessous du rebord (cinq signes plus un autre, séparés par une barre verticale), de lecture dextroverse, en caractères paphiens.

Le skyphos provient de la tombe 125 de la nécropole de Kouklia-*Eliomylia*, fouillée en urgence par le Département des Antiquités en 1989. L'ensemble du matériel funéraire de cette tombe est tout à fait inhabituel, les bijoux étant très nombreux, la céramique étant, en revanche, plutôt ordinaire et peu abondante. L'ensemble est datable du CA I-II, sans plus de précision.

Études du support : Hadjisavvas 2001, 84 n^o 14, 88 ; Buchholz – Matthäus 2003, 139 n^o 24.

Études de l'inscription : J.-P. Olivier et J.L. García Ramón dans Hadjisavvas 2001, 103-106 ; Buchholz – Matthäus 2003, 130-131 ; Neumann 2003b, 138-139 ; Egetmeyer 2010, 781-782 n^o 245.

Images de l'inscription : *Chronique* 1989, 954 fig. 73 ; Hadjisavvas 2001, 85 fig. 4 n^o 14 (dessin), 93 fig. 7 n^o 14 ; Buchholz – Matthäus 2003, 147 fig. 16 (dessin).

to-ro-ke-ta-mo | pa

Τρωγεδάμω Πα(φίω ?)

« De Trōgedamos, Paphien ? »

²¹⁵ Pour cette catégorie d'inscriptions v. ci-dessus, I A 33.

Le premier mot est sûrement un anthroponyme ; d'après l'analyse de J.-L. García Ramón, on pourrait l'interpréter comme un nom composé du verbe τρώγω, « dévorer », donc « Le dévoreur du peuple »²¹⁶. Si cela est vrai, il serait particulièrement non approprié en tant que nom de roi ; donc, malgré la présence de l'abréviation *pa* (qui n'est toutefois à rendre comme *pa-si-le-wo-se* que sur les monnaies)²¹⁷, et la richesse du matériel de la tombe (qui laisserait envisager une sépulture royale)²¹⁸, on n'a probablement pas à faire ici avec un des *basileis* de Paphos.

G. Neumann propose²¹⁹ en revanche de corriger la lecture du troisième signe (qui pose en effet des problèmes)²²⁰ en *su* ; on aurait alors *to-ro-su-ta-mo*, Θροσυδάμω, le génitif d'un anthroponyme à rendre « Celui qui a un peuple audacieux » (« Der einen kühnen Damos hat »)²²¹. Cela néanmoins ne résout pas le problème de l'abréviation *pa*. *Trōgedamos* et *Throsydamos* sont deux anthroponymes jusqu'ici non attestés.

I A 36 : *Dédicace d'un prince de Paphos (ICS² 12a = Kouklia-Paphos 1)*

VI^e s.

Nicosie, Cyprus Museum, 1949/IV-15/1a (Syllabic Inscr. 82).

Bloc en calcaire blanc (l. 28 cm. ; h. 29 cm. ; ép. 18 cm.), complet en haut, à droite et en bas, brisé à gauche ; la surface est partiellement endommagée à droite. La partie finale de trois lignes d'écriture est bien visible : il s'agit de caractères paphiens très bien gravés, de manière profonde et régulière, qui devaient être remplis, peut-être, de bitume ; la direction de lecture est dextroverse.

La pierre, comme deux autres inscriptions du *corpus* de Kouklia-Marchello (n^o 130 et 146), a été découverte lors de fouilles clandestines sur le site de la rampe en 1949, et achetée par le Cyprus Museum.

Études de l'inscription : ICS² 12a ; Masson 1961, 571 ; Masson 1975, 7-8 ; Masson 1984a, 72 ; *Kouklia-Paphos 1* ; Egetmeyer 2010, 741-742 n^o 29.

Images de l'inscription : Masson 1961, 570 fig. 1 ; Masson 1975, 9 fig. 1 ; Masson 1984a, 73 fig. 1 ; *Kouklia-Paphos*, p. 20 (dessin), pl. 3.

- | | | | |
|----|---------------------------------|----|--|
| 1. |]- ? - <i>pa-po-pa-si-le-wo</i> | 1. | ... ὁ] Πάφω βασιλῆφο(ς) |
| 2. |]- <i>re-te-o-se-i-ni-se</i> | 2. | ... κ]ρέτεος ἱνις |
| 3. |]- <i>te-ka-te-sa-tu</i> | 3. | τὸ(v) βωμὸ(v) (?) τό(v)]δε καθήσ(σ)ατυ |

1. « ...] du roi de Paphos
2. ... k]retēs, le fils
3. a consacré [cet autel ?] »

²¹⁶ J.L. García Ramón dans Hadjisavvas 2001, 105-106.

²¹⁷ V. *Kouklia-Paphos*, ad n^o 38 ; Egetmeyer *WIKS*, s. v. *pa*³.

²¹⁸ Hadjisavvas 2001, 89-90.

²¹⁹ Neumann 2003b, 138-139.

²²⁰ V. J.-P. Olivier dans Hadjisavvas 2001, 103.

²²¹ Cette lecture est considérée largement préférable par Egetmeyer 2007, 131-132.

La perte de la partie gauche de la pierre nous prive du nom du roi de Paphos et de son fils, le prince auteur de la dédicace. On peut remarquer que le nom du père, composé en -κρέτης, pourrait être intégré de différentes manières, et on n'a aucun élément pour préférer une hypothèse de restitution en particulier²²². Le nom du fils, au début de la première ligne, est complètement perdu.

L'emploi du terme ἱνις pour indiquer le fils d'un roi est bien connu, pour la région de Paphos et de Kourion, grâce à différentes inscriptions d'époque archaïque et classique²²³.

La troisième ligne peut être restituée de manière hypothétique : la forme verbale est difficile, mais ne pose pas problème²²⁴.

I A 37 : *Dédicace du roi de Paphos Onasicharis (ICS² 15 = Kouklia-Paphos 2)* VI^e s.

Kouklia, Musée archéologique, KA 2098 + 2141a-b.

Deux blocs, dont un, brisé en deux morceaux (*b + c*), à droite (fragment *b* : l. 37,5 cm., h. 32,5 cm., ép. 22,5 cm. ; fragment *c* : l. 33 cm., h. 32,5 cm., ép. 22,5 cm.), et l'autre à gauche (*a* : l. 28,6 cm., h. 19,5 cm., ép. 16 cm.). L'inscription, gravée en deux lignes sur l'ensemble des blocs (qui mesure env. 98 cm. de longueur), est en caractères paphiens, de lecture sinistroverse. Les signes sont soigneusement et profondément gravés.

Les trois morceaux ont été tous découverts en 1955. Même si les deux blocs sont de dimensions inégales, le bloc de gauche étant plus petit, l'ensemble donne sûrement une inscription complète, qui devait être insérée à l'intérieur d'une structure plus grande, un mur ou un monument, dans le sanctuaire.

Études de l'inscription : ICS² 15 ; Nicolaou 1971, 12 ; Masson 1984a, 72-74 ; *Kouklia-Paphos 2* ; Egetmeyer 2010, 742 n^o 30.

Images de l'inscription : Nicolaou 1971, pl. VII ; Masson 1984a, 73 fig. 2 ; *Kouklia-Paphos*, p. 23 (dessin), pl. 4.

1. *o-na-si-ka-ri-wo-se | to-pa-po-pa-si-le-wo-se | to-sa-ta-si*
2. *wo-se | to-pa-po-pa-si-le-wo-se sa-ta-si-pi-li-ta-u*

1. Ὀνασιχάρης τῷ Πάφῳ βασιλῆφος τῷ Στάσι-
2. φος τῷ Πάφῳ βασιλῆφος Στασιφιλίδαυ

1. « (Dédicace) d'Onasicharis, le roi de Paphos, fils de Sta-
2. sis, le roi de Paphos, Stasiphilide »

Cette inscription nous révèle le nom de deux rois de Paphos, Onasicharis, l'auteur de la dédicace, et son père Stasis, ainsi que le nom du père de ce dernier, Stasiphilos. Les

²²² Les hypothèses avancées par T.B. Mitford sont mentionnées dans *Kouklia-Paphos, ad loc.*

²²³ Egetmeyer *WIKS*, s. v. *i-ni-se*. Une étude du terme en littérature et épigraphie dans Masson 1975. V. aussi ci-dessus, I A 25.

²²⁴ *Kouklia-Paphos, ad loc.*

trois noms sont intéressants²²⁵, mais il faut surtout remarquer l'emploi d'un patronymique en -ίδας, *Stasiphilide*, pour indiquer la filiation, à la manière homérique²²⁶.

I A 38 : *Inscriptions de la rampe de Perses (Kouklia-Paphos 3-81, 115-132)* VI^e s.

On transcrit ici les inscriptions issues des fouilles de la rampe des Perses, publiées dans leur ensemble dans *Kouklia-Paphos*, ouvrage auquel on renvoie pour toute analyse supplémentaire sur les textes. Il s'agit en majorité de documents très brefs, pour l'essentiel des dédicaces, de grand intérêt onomastique et paléographique.

Pour chaque document on indique le numéro d'inventaire et les dimensions, en plus de la transcription et traduction. Seules les études postérieures à *Kouklia-Paphos* sont mentionnées, lorsqu'elles existent.

I A 38. 1 : *Kouklia-Paphos* 3 (ICS² 13 ; Egetmeyer 2010, 742 n^o 31).

Kouklia, KA 1181.

Colonnnette en calcaire travaillée, à douze faces (h. 41 cm., diam 22 cm.). Un signe sur chaque face, incisions profondes, remplies de bitume. Lecture dextroverse.

ta-zo-ta-mo-ti-mo-pi-lo-si-wo-se / ... Δαμότιμο(ς) Φιλόσ(σ)ιφος

« ... Damotimos fils de Philossis »

I A 38. 2 : *Kouklia-Paphos* 4 (Egetmeyer 2010, 742-743 n^o 32).

Kouklia, KA 2029.

Bloc en calcaire blanc, deux fragments assemblés (l. 34 cm. ; h. 17 cm. ; ép. 25 cm.). Trois lignes, la première sur la face supérieure, les deux autres sur la face antérieure. Lecture dextroverse.

Bibliographie : Neumann 1988, 66 ; Masson 1990b, 147.

po-wa-ra (?) - *ka*

Βοφάρχα (?)

a-pa-u-si-lo- ?

ἄ Πανσίλω ...

o-ro-wo-te-mi-se

Ὀρφόθεμις

« Bowarcha (?)

filie de Pausilos,

Orwothemis »

Le nom féminin de la première ligne pourrait être lu, avec G. Neumann, *po-wa-ra-ka*, Βοφάρχα.

²²⁵ V. le commentaire d'O. Masson dans *Kouklia-Paphos*, *ad loc.*

²²⁶ À ce propos v. Masson 1965, 222-227 ; Panayotou 2009, 204-206 ; Egetmeyer 2010, 287-288.

I A 38. 3 : *Kouklia-Paphos* 5 (*ICS*² 15c ; Egetmeyer 2010, 743 n° 33).

Kouklia, KA 2199.

Tambour aplati (h. 15 cm. ; diam. 31 cm.), neuf signes, lecture dextroverse.

te-mi-si-to-na-to-i-ni-se

Θεμιστόνατ(τ)ο(ς) ἱνίς

« Fils de Themistōnax »

Remarquer le mot ἱνίς, et l'absence de l'anthroponyme au nominatif (l'inscription est complète). Une autre interprétation, fondée sur une lecture légèrement différente (le sixième signe lu comme *u* au lieu du *to*), est présentée dans Egetmeyer 2010, *ad loc.* : *te-mi-si-to-na-u-i-ni-se*, Θεμιστο() Ναυ() ἱνίς, mais elle est moins convaincante.

I A 38. 4 : *Kouklia-Paphos* 6 (Egetmeyer 2010, 743 n° 34).

Kouklia, KA 2086.

Partie gauche d'une stèle en calcaire (plusieurs fragments assemblés : l. 21 cm. ; h. 38 cm. ; ép. 6 cm.), trois lignes incomplètes, lecture dextroverse.

te-mi-si-[-

Θεμισ[τ...

o / to-pa-[-

...

na / to-i-[-

...

« Themis[t-

...

... »

I A 38. 5 : *Kouklia-Paphos* 7 (Egetmeyer 2010, 743 n° 35).

Kouklia, KA 3289.

Stèle en calcaire (l. 36 cm. ; h. 38 cm. ; ép. 7 cm.), une ligne, lecture dextroverse.

ku-po-ro-ta-le

Κυπροθάλη(ς)

« Kyprothalēs »

Le parallèle avec l'inscription *ICS*² 179 (coupe décorée de la collection Cesnola : I A 13), lue *ku-po-ro-te-le-u* par T.B. Mitford, que l'on utilise à l'appui de ce nom rare, doit être éliminé suite à la nouvelle lecture et interprétation de la coupe par G. Neumann (v. ci-dessus, *ad* I A 13).

I A 38. 6 : *Kouklia-Paphos* 8 (ICS² 12 ; Egetmeyer 2010, 743-744 n^o 36).

Kouklia, KA 491.

Partie supérieure d'une stèle moulurée (l. 24 cm. ; h. 27 cm. ; ép. 20 cm.) ; une ligne d'écriture complète et au moins les restes de deux autres. Lecture dextroverse.

o-na-si-a-se

Ὄνασίας

ka-la-

...

...

...

« Onasias

...

...

I A 38. 7 : *Kouklia-Paphos* 9 (Egetmeyer 2010, 744 n^o 37).

Kouklia, KA 2159.

Demi-cylindre (h. 31 cm. ; larg. 32 cm.), quatre signes de lecture dextroverse.

o-na-si-la

Ὄνασίλα

« Onasila »

I A 38. 8 : *Kouklia-Paphos* 10 (Egetmeyer 2010, 744 n^o 38).

Kouklia, KA 2205a.

Tambour grossier aplati (h. 14 cm. ; diam. 27 cm.), dix signes, lecture dextroverse.

Bibliographie : Neumann 1988, 66 ; Masson 1990b, 147-148 ; Egetmeyer *WIKS*, s. v. *o-re-o-mi-to*.

o-re-o-mi-to-a-ra-ki-ti-ma

Ὄρεομιτο(ς) (?) Ἀρχιτίμα

« Oreomitos, Architima »

Pour l'anthroponyme masculin, difficile, v. ci-après I A 38. 19, 29-30.

I A 38. 9 : *Kouklia-Paphos* 11 (Egetmeyer 2010, 744 n^o 39).

Kouklia, KA 1962.

Tambour grossier aplati (h. 14 cm. ; diam 31 cm.), cinq signes, lecture sinistroverse.

pa-si-pi-lo-se

Πασίφιλος

« Pasiphilos »

I A 38. 10 : *Kouklia-Paphos* 12 (Egetmeyer 2010, 744 n° 40).

Kouklia, KA 2223.

Tambour grossier (h. 15 cm. ; diam. 24 cm.), onze signes, lecture dextroverse.

pa-ti-ri-pa-to-se-ke-le-i-ti-zo

Πατρίφα(ν)τος (?) κλειτίζω (?)

« Je m'appelle (?) Patriphantos (?) »

I A 38. 11 : *Kouklia-Paphos* 13 (Egetmeyer 2010, 745 n° 41).

Kouklia, KA 2214.

Tambour (h. 31 cm. ; diam. 30 cm. en haut, 22 cm. en bas), six signes suivis d'une barre de séparation ; lecture dextroverse.

sa-ta-si-no-to-se |

Στασίνοθος (?)

« Stasinothos »

I A 38. 12 : *Kouklia-Paphos* 14 (Egetmeyer 2010, 745 n° 42).

Kouklia, KA 3169.

Tambour (h. 17 cm. ; diam. 32 cm. en haut, 25 cm. en bas), trois signes suivis d'une barre de séparation et cinq autres signes. Lecture dextroverse.

pa-wo-se | a-e-me-wo-se

Φάφος ... (?)

« Phawos ... »

On peut lire peut-être, après la barre de séparation, α() ἐμέφος, avec le génitif du pronom ἐμέος (v. aussi I A 38. 60).

I A 38. 13 : *Kouklia-Paphos* 15 (Egetmeyer 2010, 745 n° 43).

Kouklia, KA 2256.

Pilier grossier (h. 34 cm. ; diam. 22 cm.), cinq signes incisés sur la face verticale, de lecture dextroverse. Sur le sommet, plusieurs signes indistincts et illisibles.

pi-li-si-to-se

Φίλιστος

« Philistos »

I A 38. 14 : *Kouklia-Paphos* 16 (ICS²15a ; Egetmeyer 2010, 745 n° 44).

Kouklia, KA 1783 + 1970.

Bloc rectangulaire (deux fragments assemblés : l. 41 cm. ; larg. 32 cm. ; h. 13 cm.), inscription sur les quatre faces latérales. Lecture dextroverse.

<i>] -lo-ti-mo</i>	[Φι]λότιμο(ς)
<i>/ o- ? -ni</i>	Οἶνι-
<i>a-ta-u / <u>ku</u>- ?</i>	άδαν (?)
<i>lo / [</i>	...

« [Phi]lotimos
fils d'Oini-
adas (?) ...
... »

I A 38. 15 : *Kouklia-Paphos* 17 (Egetmeyer 2010, 745-746 n° 45).

Kouklia, KA 2005.

Bloc (l. 42 cm. ; larg. 21 cm. ; h. 17 cm.), inscription de onze signes sur trois faces, lecture sinistroverse.

<i>? - ? -ka</i>	... κα-
<i>te-te-ke-to-i</i>	τέθηκε τῶ
<i>te-o-ī</i>	θεῶ

« ... a
consacré au
dieu »

I A 38. 16 : *Kouklia-Paphos* 18 (Egetmeyer 2010, 746 n° 46).

Kouklia, KA 2252.

Fragment de tambour (l. 32 cm. ; larg. 25 cm. ; ép. 21 cm.), quatre signes de lecture dextroverse.

<i>a-ke-la-wo</i>	Ἀγελάω
-------------------	--------

« D'Agelawos »

I A 38. 17 : *Kouklia-Paphos* 19 (Egetmeyer 2010, 746 n° 47).

Kouklia, KA 1097.

Partie supérieure d'une stèle (l. 29 cm. ; h. 23 cm. ; ép. 10 cm.), quatre signes de lecture dextroverse.

<i>a-ra-ta-u</i>	Ἀράταυ
------------------	--------

« D'Aratas »

I A 38. 18 : *Kouklia-Paphos* 20 (Egetmeyer 2010, 746 n° 48).

Kouklia, KA 1653.

Stèle rectangulaire (l. 47 cm. ; h. 28 cm. ; ép. 15 cm.), trois signes de lecture sinistroverse.

e-sa-la

Ἐσλα(γόραυ)

« D’Eslagoras »

I A 38. 19 : *Kouklia-Paphos* 21 (Egetmeyer 2010, 746 n° 49).

Kouklia, KA 2215.

Tambour (h. 26 cm. ; diam. en haut 27 cm., en bas 22 cm.), onze signes suivis d’une barre de séparation, lecture sinistroverse.

Bibliographie : Neumann 1988, 66 ; Masson 1990b, 147-148 ; Egetmeyer *WikS*, s. v. *o-re-o-mi-to*.

o-e-so-lo-pa-to-o-re-o-mi-to /

ο (?) Ἐσλοφά(ν)τω, Ὀρεομίτω (?)

« ? d’Eslophantos et (ou : fils) d’Oreomitos (?) »

La proposition, avancée avec beaucoup de prudence par O. Masson, de voir dans le *o* initial une abréviation pour * ὀνάθημα (forme dialectale non attestée de ἀνάθημα) n’est probablement pas à retenir²²⁷ : il s’agit très probablement d’une abréviation, mais sa signification reste obscure. Le même *o* précédant ou suivant un anthroponyme au génitif se retrouve dans d’autres documents de *Kouklia-Marchello*, v. ci-après I A 38. 21, 41, etc.

I A 38. 20 : *Kouklia-Paphos* 22 (Egetmeyer 2010, 746 n° 50).

Kouklia, KA 3546.

Tambour grossier (h. 15 cm. ; diam. en haut 26 cm., en bas 23 cm.), quatre signes, de lecture dextroverse.

e-u-ti-mo

Εὐτίμω

« D’Eutimos »

I A 38. 21 : *Kouklia-Paphos* 23 (Egetmeyer 2010, 747 n° 51).

Kouklia, KA 3515.

Tambour (h. 16 cm. ; diam. en haut 33 cm., en bas 30 cm.), sept signes de lecture sinistroverse.

te-o-ke-ne-o-se-o

Θεογένεος ὀ (?)

²²⁷ Egetmeyer *WikS*, s. v. *o*⁵.

« De Theogenēs... »

Pour le *o* final v. ci-dessus I A **38. 19** (*Kouklia-Paphos* 21).

I A 38. 22 : *Kouklia-Paphos* 24 (*ICS*² 15f ; Egetmeyer 2010, 747 n° 52).

Kouklia, KA 2179.

Pierre (l. 31 cm. ; h. 32 cm. ; ép. 9 cm.), cinq signes de lecture dextroverse.

[*ku*]-*po-ro-te-mi-wo*

[*Ky*]προθέμιφο(ς)

« De Kyprothemis »

I A 38. 23 : *Kouklia-Paphos* 25 (Egetmeyer 2010, 747 n° 53).

Kouklia, KA 2178.

Fragment de tambour ou cylindre (diam. 26 cm. ; h. 20 cm.), six signes de lecture dextroverse.

ma-na-sa-ko-ra-u /

Μνασαγόραυ

« De Mnasagoras »

I A 38. 24 : *Kouklia-Paphos* 26 (*ICS*² 15b ; Egetmeyer 2010, 747 n° 54).

Kouklia, KA 1947.

Pierre (45 x 17 x 30 cm.), avec un bassin creusé à la surface supérieure ; six signes avec barre de séparation, de lecture dextroverse.

o-na-sa-to / *e-mi*

Ὄνάσα(ν)τό(ς) ἤμι

« Je suis d'Onasas »

Ce type de pierre, portant un bassin creusée à la surface, se retrouve très fréquemment à Rantidi : v. ci-dessous I A **43. 3-4, 6-12**, etc.

I A 38. 25 : *Kouklia-Paphos* 27 (Egetmeyer 2010, 747 n° 55).

Kouklia, KA 2142.

Fragment de tambour (34 x 22 x 22 cm.), trois signes de lecture dextroverse.

[*o*]-*na-si-wo*-[*se*]

[*O*]νάσιφο[ς]

« [*D'O*]nasis »

I A 38. 26 : *Kouklia-Paphos* 28 (Egetmeyer 2010, 747 n° 56).

Kouklia, KA 1812.

Bloc brisé de deux côtés (33 x 25 x 34 cm.), quatre signes de lecture dextroverse.

o-na-si-wo-[se]

Ὀνάσιφο[ς]

« D'Onasis »

I A 38. 27 : *Kouklia-Paphos* 29 (Egetmeyer 2010, 748 n° 57).

Bloc (30 x 29 cm.) inséré dans le mur de revêtement et laissé *in situ*. Trois signes de lecture dextroverse.

[o]-na-si-ka-[ri-wo-se (?)]

[ʽO]νασιχά[ριφος (?)]

« D'Onasicharis (?) »

La restitution est hypothétique, mais probable.

I A 38. 28 : *Kouklia-Paphos* 30 (Egetmeyer 2010, 748 n° 58).

Kouklia, KA 2136.

Bloc travaillé (34 x 22 x 21 cm.), inscription de six signes sur trois faces, lecture dextroverse.

o-na-si-pa-ta-u

Ὀνασιφά(ν)ταυ

« D'Onasiphantas »

I A 38. 29 : *Kouklia-Paphos* 31 (Egetmeyer 2010, 748 n° 59).

Kouklia, KA 2101.

Pierre semi-cylindrique (29 x 22 cm.), cinq signes de lecture dextroverse.

Bibliographie : Neumann 1988, 66 ; Masson 1990b, 147-148 ; Egetmeyer *WIKS*, s. v. *o-re-o-mi-to*.

o-re-o-mi-to

Ὀρεομίτω (?)

« D'Oreomitos »

Le même nom difficile dans I A 38. 8, 19 et, ci-après, I A 38. 30.

I A 38. 30 : *Kouklia-Paphos* 32 (Egetmeyer 2010, 748 n° 60).

Kouklia, KA 2116.

Fragment de bloc rectangulaire (24 x 15 x 13 cm.), deux faces conservées, quatre signes de lecture dextroverse. La graphie est remarquable, avec des traits très déconnectés en forme de coins.

Pour la lecture de la première partie de l'anthroponyme v. ci-dessus,
I A 38. 32.

I A 38. 34 : *Kouklia-Paphos* 36 (Egetmeyer 2010, 749 n° 64).

Kouklia, KA 3912.

Bloc fragmentaire (partie supérieure gauche : 15 x 31 x 25 cm.), sept signes sur deux lignes, de lecture dextroverse.

Bibliographie : Schmitt 1987, 186 ; Masson 1990b, 148 ; Egetmeyer *WIKS*, s. v. *ra-ti-o*-[se].

ra-ti-o

Ῥαδίω

to-ta-mi-o

τῶ Δαμίω

« De Rhadios,
le fils de Damios »

I A 38. 35 : *Kouklia-Paphos* 37 (*ICS*² 15d ; Egetmeyer 2010, 749 n° 65).

Kouklia, KA 2229.

Tambour (diam. 32 cm. ; h. 29 cm.), cinq signes de lecture dextroverse.

ta-si-wa-na-to

Τασ(σ)ιφάνατ(τ)ο(ς)

« De Tas(s)iwanax »

Ce nom difficile, initialement lu comme Στασιφάναξ par T.B. Mitford (avec l'ajout, difficilement justifiable, d'un signe au début) présente le même passage de *ks* à *s(s)* dont il est question pour les inscriptions I A 38. 32, 33, etc.

I A 38. 36 : *Kouklia-Paphos* 38 (Egetmeyer 2010, 749 n° 66).

Kouklia, KA 2120.

Tambour (diam. 27 cm. ; h. 22 cm.), huit signes avec deux barres de séparation, lecture dextroverse.

ti-mo-ka-ri-wo-se / *to-pa* /

Τιμοχάριφος ...

« De Timocharis ... »

Le nom de Timocharis est bien attesté à Chypre, en particulier pour un roi de Paphos du IV^e s. (*ICS*² 16), et pour un roi de Marion du V^e s. (*ICS*² 170). Quoique la séquence *to-pa* invite à une lecture τῶ βα(σιλῆφος), il faut néanmoins être ici prudent : l'abréviation *to-pa* est en effet seulement attestée sur des monnaies, et s'explique par le manque de place, ce qui n'est pas le cas ici²²⁹.

²²⁹ Un cas similaire sur le skyphos en bronze d'*Eliomylia*, I A 35.

I A 38. 37 : *Kouklia-Paphos* 39 (Egetmeyer 2010, 749 n° 67).

Kouklia, KA 1167b.

Fragment de pierre (35 x 21 x 15 cm.), quatre signes de lecture dextroverse.

pa-wo-ta-u

Φαῶταυ

« De Phawōtas »

Ce nom est nouveau. Une autre possibilité de lecture, plus difficile, serait Φαῶ(ν)δαυ.

I A 38. 38 : *Kouklia-Paphos* 40 (Egetmeyer 2010, 750 n° 68).

Kouklia, KA 2196.

Bloc (43 x 23 x 30 cm.), quatre signes de lecture sinistroverse.

pi-le-ta-u

Φιλήταυ

« De Philētas »

I A 38. 39 : *Kouklia-Paphos* 41 (Egetmeyer 2010, 750 n° 69).

Kouklia, KA 2187.

Base de pilier grossière, brisée en bas (h. 21 cm. ; l. 19 cm.), cinq signes de lecture dextroverse.

pi-li-to-se-e

Φιλ(λ)ίδος ἡ(μί)

« J'appartiens à Phil(l)is »

Il s'agit d'une dédicace avec la formule ἡμί + anthroponyme au génitif, avec ἡμί abrégé en *e* (v. ci-dessus *ICS*² 177 : I A 15). Le nom Φιλ(λ)ίς, avec accent sur l'ultime, est féminin : Φίλ(λ)ίς, au masculin, aurait à Chypre un génitif en -ίφος.

I A 38. 40 : *Kouklia-Paphos* 42 (Egetmeyer 2010, 750 n° 70).

Kouklia, KA 2192 + 2180.

Fragment (en bas à gauche) d'une stèle, brisé en deux morceaux (40 x 23 x 8 cm.) ; trois lignes de lecture dextroverse, seulement la partie initiale est conservée.

pi-lo-[-

Φιλο[-

to-pi- ? -[-

τῶ Φι[-

to-ko- ? -[-

τῶ --[-

« Philo- ...
fils de Phi- ...
... »

I A 38. 41 : *Kouklia-Paphos* 43 (Egetmeyer 2010, 750 n° 71).

Kouklia, KA 2172.

Bloc (31x 15 x 29 cm.), sept signes sur deux faces, inscription peut-être incomplète, de lecture sinistroverse.

?] *o-pi-lo- ? -ro-wo-o*

Peut-être (si l'inscription est bien complète au début) faut-il y lire l'abréviation \omicron (sur laquelle v. I A 38. 19) et un nom en $\Phi\iota\lambda\omicron$ -.

I A 38. 42 : *Kouklia-Paphos* 44 (Egetmeyer 2010, 750 n° 72).

Kouklia, KA 1810.

Tambour endommagé à droite (diam. 34 cm. ; h. 20 cm.), trois signes et un quatrième non lisible, dextroverse.

o-pi-lo- ? [?

Même interprétation que la précédente.

I A 38. 43 : *Kouklia-Paphos* 45 (Egetmeyer 2010, 750 n° 73).

Kouklia, KA 1235.

Partie supérieure d'une stèle (l. 27 cm. ; h. 40 cm. ; ép. 9 cm.), deux lignes d'écriture, la deuxième endommagée en bas, de lecture sinistroverse.

pi-lo-wo-se

$\Phi\iota\lambda\omega\phi\omicron\varsigma$

? - ? -mi

...

« De Philōs ... »

I A 38. 44 : *Kouklia-Paphos* 46 (Egetmeyer 2010, 751 n° 74).

Kouklia, KA 2167.

Stèle endommagée en haut (l. 20 cm. ; h. 26 cm. ; ép. 11 cm.). Huit signes lisibles, trois sur la face gauche, cinq sur la face antérieure, de lecture dextroverse.

? - ? -ta

... τᾶ(ς)

a-ri-si-ta- ?

Ἄριστα[ς]

« ... d'
Arista »

I A 38. 45 : *Kouklia-Paphos* 47 (Egetmeyer 2010, 751 n° 75).

Kouklia, KA 2119.

Tambour grossier (diam. 29 cm. ; h. 26 cm.), neuf signes de lecture dextroverse.

Bibliographie : Neumann 1988, 66 ; Masson 1990b, 147.

ta-mo-ti-e-pi-la-ko-ra-se Δάμοτι(ς) ἡ(μί) (?), Φιλαγόρας

« Je suis Damotis (?), Philagoras »

Le nom de Φιλαγόρας est bien connu à Chypre ; pour le premier nom, Δάμοτις, et pour la lecture du signe *e* comme abréviation de ἡμί²³⁰, on suit G. Neumann.

I A 38. 46 : *Kouklia-Paphos* 48 (Egetmeyer 2010, 751 n° 76).

Kouklia, KA 15.

Fragment (partie en haut à gauche) d'un bloc (34 x 12 x 19 cm.), cinq signes lisibles, de lecture dextroverse.

Bibliographie : Masson 1990b, 149-150.

ku-pe-re-wa- ? Κυπρέφα[o]

« De Kyprewas »

I A 38. 47 : *Kouklia-Paphos* 49 (Egetmeyer 2010, 751 n° 77).

Kouklia, KA 784.

Fragment de bloc, incomplet à gauche et à droite (24 x 16 x 12 cm.), cinq signes lisibles, dextroverse.

?]-*se · ku-po-ro-mi-*[...]ς Κυπρομι[...

« ... Kypromi- ... »

I A 38. 48 : *Kouklia-Paphos* 50 (Egetmeyer 2010, 751 n° 78).

Kouklia, KA 2132.

Fragment de tambour (25 x 22 x 16 cm.), quatre signes lisibles, dextroverse.

o-na-si- ? -[ὄνασι-...[

« Onasi- ... »

I A 38. 49 : *Kouklia-Paphos* 51 (Egetmeyer 2010, 752 n° 79).

Kouklia, KA 1167a.

²³⁰ V. I A 15, 25, etc. V. aussi Egetmeyer *WikS*, ad e³.

Bloc (44 x 16 x 36 cm.), trois signes de lecture dextroverse.

o-na-si

Ὄνασι(ς ?)

« Onasis (?) »

L'inscription est complète : on pourrait songer à un nominatif sans sigma final, ou à un nom abrégé, comme en I A 38. 18 (*Kouklia-Paphos* 20).

I A 38. 50 : *Kouklia-Paphos* 52 (Egetmeyer 2010, 752 n° 80).

Kouklia, KA 2181.

Partie gauche d'un bloc (28 x 14 x 23 cm.), cinq signes, de lecture sinistroverser.

] - ? - *pu-nu* / *ta* / *zo-po*

Inscription difficile.

I A 38. 51 : *Kouklia-Paphos* 53 (Egetmeyer 2010, 752 n° 81).

Kouklia, KA 2156.

Bloc (32 x 29 x 18 cm.), trois signes sur la face antérieure, de lecture dextroverse ; deux signes sur la face postérieure (peut-être un emploi, sans rapport avec l'autre inscription), sens de lecture incertain.

a. *sa-ta-si*-[?

Στασι-(?)

« Stasi- ... »

b. *na-te*

I A 38. 52 : *Kouklia-Paphos* 54 (Egetmeyer 2010, 752 n° 82).

Kouklia, KA 2158.

Plaque rectangulaire brisée à droite (32 x 26 cm. ; ép. 7 cm.), trois signes de lecture dextroverse.

sa-ta-si-[

Στασι-...

« Stasi- ... »

I A 38. 53 : *Kouklia-Paphos* 55 (Egetmeyer 2010, 752 n° 83).

Kouklia, KA 2258.

Cylindre grossier (diam. 23 cm. ; h. 33 cm.), cinq signes endommagés en haut, de lecture dextroverse.

?]-re-o-se / a-la

Au début il y a peut-être un anthroponyme, mais il faut supposer une lacune à gauche, qui ne semble pas évidente.

I A 38. 54 : *Kouklia-Paphos* 56 (Egetmeyer 2010, 753 n° 84).

Kouklia, KA 2176.

Cylindre (diam. 32 cm. ; h. 22 cm.), cinq signes de lecture dextroverse.

Bibliographie : Neumann 1988, 66 ; Masson 1990b, 147.

po-ti-ti-ma-se

Πο(ν)τιτίμας

« De Pontitima »

La lecture du nom féminin Πο(ν)τιτίμα a été proposée par G. Neumann, et ensuite acceptée par O. Masson : il s'agirait d'un composé en παντι-, avec passage dialectal de -αν- à -ον- ; cette interprétation a été mise en discussion, mais sans conclusions définitives, par Egetmeyer 2010, 56.

I A 38. 55 : *Kouklia-Paphos* 57 (Egetmeyer 2010, 753 n° 85).

Kouklia, KA 606.

Fragment d'un bloc bien travaillé (22 x 16 x 16 cm.), cinq signes lisibles, sur deux faces, de lecture sinistroverse.

] -*u-ri-ta-u- ? - ? -* [

...]υρίδαν ... [

I A 38. 56 : *Kouklia-Paphos* 58 (Egetmeyer 2010, 753 n° 86).

Kouklia, KA 2148.

Partie supérieure d'un bloc (30 x 28 x 29 cm.), inscriptions sur trois faces, de lecture dextroverse.

a. *a-ra-to-mo*

b. *to-ra*

c. *se | te*

Aucune interprétation n'apparaît.

I A 38. 57 : *Kouklia-Paphos* 59 (Egetmeyer 2010, 753 n° 87).

Kouklia, KA 2170.

Pilier grossier (diam. 27 cm. ; h. 50 cm.), douze signes de lecture dextroverse.

e-tu-me-li-te-ta-u-me-ta-ti-o-se

Inscription fort énigmatique.

I A 38. 58 : *Kouklia-Paphos* 60 (Egetmeyer 2010, 753 n° 88).

Kouklia, KA 2189.

Tambour grossier (diam. 25 cm. ; h. 19 cm.), neuf signes de lecture dextroverse.

i-pi-ni-te-re / a-ke-ti-se

Des hypothèses sur les anthroponymes que contient probablement cette inscription ont été avancées : v. *Kouklia-Paphos ad loc.*

I A 38. 59 : *Kouklia-Paphos* 61 (Egetmeyer 2010, 753 n° 89).

Kouklia, KA 972.

Fragment de bloc (32 x 25 x 33 cm.), restes de deux lignes, de lecture peut-être dextroverse.

]-*na-se*-[

]-*ta-ka* / *o*- ?

Ensemble trop fragmentaire.

I A 38. 60 : *Kouklia-Paphos* 62 (Egetmeyer 2010, 754 n° 90).

Kouklia, KA 2225.

Tambour grossier (diam. 28 cm. ; h. 22 cm.), onze signes de lecture sinistroverse gravés sur le pourtour sans solution de continuité.

o-e-me-wo-se-to-u-me-te-ro-se

On pourrait lire (si le début de l'inscription est bien *o*) : l'abréviation \acute{o} , dont il est question dans d'autres inscriptions (I A 38. 19), $\acute{\epsilon}\mu\acute{\epsilon}\phi\omicron\varsigma$ le génitif du pronom $\acute{\epsilon}\mu\acute{\epsilon}\omicron\varsigma$, et ensuite $\acute{\upsilon}\mu\acute{\epsilon}\tau\epsilon\rho\omicron\varsigma$, au nominatif. Mais tout cela ne donne rien de compréhensible.

I A 38. 61 : *Kouklia-Paphos* 63 (Egetmeyer 2010, 754 n° 91).

Kouklia, KA 2021.

Tambour (diam. 27 cm. ; h. 27 cm.), douze signes, direction de lecture incertaine (supposée sinistroverse).

o-se-a-ni- ? - ? - ? - pi-o- ? - ? - se

De nombreux signes sont très difficiles à lire.

I A 38. 62 : *Kouklia-Paphos* 64 (Egetmeyer 2010, 754 n° 92).

Kouklia, KA 2331 + 2194.

Bloc brisé en deux morceaux (57 x 38 x 16 cm.), quatre ou cinq signes sur la face antérieure (*a*), lecture dextroverse supposée, quatre signes

avec barre de séparation sur la face droite (*b*), lecture peut-être sinistrophe.

a. pa-ra-ki-mi- ?

b. ta- ? -se | i

L'ensemble demeure énigmatique.

I A 38. 63 : *Kouklia-Paphos* 65 (Egetmeyer 2010, 754 n° 93).

Kouklia, KA 3604.

Bloc (41 x 22 x 17 cm.), six signes sur trois faces, de lecture peut-être sinistrophe.

a. pi

b. lo

c. tu-po-ri-nu

Pi-lo pourrait éventuellement représenter l'abréviation d'un nom en Φίλο-, mais la séquence sur la face *c.* reste incompréhensible.

I A 38. 64 : *Kouklia-Paphos* 66 (Egetmeyer 2010, 754 n° 94).

Kouklia, KA 2227.

Tambour brisé en deux (diam. 24 cm. ; h. 24 cm.), neuf signes de lecture sinistrophe probable, dont un très endommagé par la cassure.

Bibliographie : Neumann 1989b, 171.

te-o-to-ki-ke-re-[sa ?]-to-ro Θεοδοκί(ς) Χρη[σά(ν)]δρω (?)

« Theodokis fils de Chrēsandros »

Aucun des deux anthroponymes n'est attesté ailleurs. Le premier est une hypothèse d'O. Masson ; le second, de G. Neumann

I A 38. 65 : *Kouklia-Paphos* 67 (Egetmeyer 2010, 755 n° 95).

Kouklia, KA 2211.

Bloc brisé à droite (35 x 16 x 29 cm.), quatre signes de lecture dextroverse.

a-pe-i-lo-[

O. Masson proposait d'y lire la forme chypriote du nom d'Apollon, *a-pe-i-lo-ni*, connue par *ICS*² 215. 4, mais il s'agit plus probablement d'un anthroponyme.

I A 38. 66 : *Kouklia-Paphos* 68 (Egetmeyer 2010, 755 n° 96).

Kouklia, KA 1750a.

Pierre arrondie (23 x 23 cm.), cinq signes de lecture peut-être sinistrophe.

a-ti- ? -o-se

I A 38. 67 : *Kouklia-Paphos* 69 (Egetmeyer 2010, 755 n° 97).

Kouklia, KA 2226.

Tambour (diam 26 cm. ; h. 27 cm.), quatre signes, de lecture sinistrophe.

Bibliographie : Neumann 1996, 44.

e-i-ko-ta

εἰκό(σ)τα

« Vingtème »

L'interprétation du mot comme un adjectif numéral ordinal a été avancée par G. Neumann, qui justifie la transformation de -στ- en -(τ)τ. Il s'agirait donc d'une inscription à valeur pratique, et non pas d'une dédicace.

I A 38. 68 : *Kouklia-Paphos* 70 (Egetmeyer 2010, 755 n° 98).

Bloc fragmentaire (20 x 20 cm. env.), inséré dans le mur de revêtement et laissé peut-être *in situ*. Début de deux lignes, de lecture dextroverse.

e-pe- ? -[

ἐπέ[στασε ?

te- ? -[

...

I A 38. 69 : *Kouklia-Paphos* 70a (Egetmeyer 2010, 755 n° 99).

Kouklia, KA 2012.

Bloc (37 x 11 x 24 cm.) brisé à gauche, restes de cinq signes mal lisibles, peut-être de lecture sinistrophe.

e- ? -ka / to- ? -[

I A 38. 70 : *Kouklia-Paphos* 71 (Egetmeyer 2010, 755 n° 100).

Kouklia, KA 2135.

Fragment de tambour (28 x 16 cm.), quatre signes de lecture dextroverse.

]-la-o-ro-se-[?

I A 38. 71 : *Kouklia-Paphos* 72 (Egetmeyer 2010, 756 n° 101).

Kouklia, KA 2129 (a) + 2117 (b).

Deux fragments (*a.* 32 x 16 x 16 cm. ; *b.* 26 x 35 x 10 cm.) d'un même bloc, deux signes sur chacun, de lecture dextroverse.

a.]-le-wo-[

b.]-ro / to-[

a. ... βασι]ληφο[ς ...

b. ...]ρω τῶ [...

La qualité de l'inscription, ainsi que la séquence]-le-wo-[, invitent à voir dans ce texte une dédicace royale, impossible cependant à reconstituer.

I A 38. 72 : *Kouklia-Paphos* 73 (Egetmeyer 2010, 756 n° 102).

Kouklia, KA 1774b.

Plaque probablement fragmentaire (l. 41 cm. ; h. 20 cm. ; ép. 12 cm.), quatre signes lisibles, de lecture dextroverse.

ma-na-ma-te-[

I A 38. 73 : *Kouklia-Paphos* 74 (Egetmeyer 2010, 756 n° 103).

Kouklia, KA 3212.

Bloc grossier (29 x 25 x 20 cm.), cinq ou six signes disposés en cercle, de lecture peut-être dextroverse.

o-sa-la-la-ta- ?

I A 38. 74 : *Kouklia-Paphos* 75 (Egetmeyer 2010, 756 n° 104).

Kouklia, KA 2186.

Bloc arrondi (26 x 25 cm.), avec une dépression au sommet ; cinq signes de lecture peut-être sinistroverse.

po-o-ke-si-[?

L'inscription est peut-être incomplète ; elle demeure de toute façon obscure.

I A 38. 75 : *Kouklia-Paphos* 76 (Egetmeyer 2010, 756 n° 105).

Kouklia, KA 1383.

Fragment d'un bloc (29 x 40 x 17 cm.), quatre signes de lecture dextroverse.

] -se-wo-se / o-[?

]σῆφος ...

On a là sûrement la terminaison d'un génitif, suivi d'un *o* qui est peut-être une abréviation (v. I A 38. 19).

I A 38. 76 : *Kouklia-Paphos* 77 (Egetmeyer 2010, 756 n° 106).

Kouklia, KA 10.

Fragment d'un bloc (25 x 22 x 24 cm.), quatre signes de lecture peut-être dextroverse.

] *-si-mu-ta* / *pi*

I A 38. 77 : *Kouklia-Paphos* 78 (Egetmeyer 2010, 757 n° 107).

Kouklia, KA 1954.

Bloc (38 x 15 cm.), quatre signes, lecture peut-être dextroverse.

ta-wo-o-si /

Quoique l'inscription semble complète, elle demeure incompréhensible.

I A 38. 78 : *Kouklia-Paphos* 79 (Egetmeyer 2010, 757 n° 108).

Kouklia, KA 2131.

Bloc grossier (23 x 26 x 19 cm.), quatre ou cinq signes, de lecture peut-être dextroverse.

te-re-tu-wo- ?

Peut-être un génitif en -υφος/-υφο ?

I A 38. 79 : *Kouklia-Paphos* 80 (Egetmeyer 2010, 757 n° 109).

Kouklia, KA 3103.

Tambour grossier (dimensions inconnues), quatre signes mal lisibles (dextroverse ?).

? - ? *-si-to*

I A 38. 80 : *Kouklia-Paphos* 81 (Egetmeyer 2010, 757 n° 110).

Kouklia, KA 3461.

Fragment de tambour (24 x 20 cm.), cinq signes, de lecture dextroverse.

] - ? - ? *-mi-wo-se*

] *μφος*

I A 38. 81 : *Kouklia-Paphos* 115 (Egetmeyer 2010, 762 n° 144).

Kouklia, KA 2248.

Bloc (31 x 21 x 25 cm.), deux signes séparés par une barre verticale.

On adopte pour les inscriptions de ce type, qui sont nombreuses à Kouklia-Marchello (I A 38. 81-98 : *Kouklia-Paphos* 115-132), une lecture dextroverse hypothétique²³¹. Il s'agit en effet probablement

²³¹ O. Masson rend compte de cette hypothèse dans *Kouklia-Paphos*, ad 115.

d'abréviations, dont la signification nous échappe. Sur ces formules X | Y, et ses possibles interprétations, v. I A 33.

e / ke

I A 38. 82 : *Kouklia-Paphos* 116 (Egetmeyer 2010, 762 n° 144).
Kouklia, KA 2028.
Bloc arrondi (24 x 25 x 23 cm.).

e / ti

La même combinaison se retrouve sur le tamis d'*Eliomylia* (I A 33).

I A 38. 83 : *Kouklia-Paphos* 117 (Egetmeyer 2010, 762 n° 144).
Kouklia, KA 34.
Bloc de forme triangulaire (19 x 10 x 22 cm.).

ke / ki

I A 38. 84 : *Kouklia-Paphos* 118 (Egetmeyer 2010, 762 n° 144).
Kouklia, KA 2168.
Cylindre grossier (diam. 20 cm. ; h. 27 cm.).

o / i / (?)

La présence de la deuxième barre de séparation est incertaine.

I A 38. 85 : *Kouklia-Paphos* 119 (Egetmeyer 2010, 762 n° 144).
Kouklia, KA 2261.
Bloc (29 x 19 x 34 cm.).

o / u

I A 38. 86 : *Kouklia-Paphos* 120 (Egetmeyer 2010, 762 n° 144).
Kouklia, KA 303.
Tronc de cône renversé (h. 35 cm. ; l. 29 cm. en haut, 21 cm. en bas).

pi / pu

I A 38. 87 : *Kouklia-Paphos* 121 (Egetmeyer 2010, 762 n° 144).
Kouklia, KA 3879.
Tambour grossier (38 x 17 x 19 cm.).

se / pa

I A 38. 88 : *Kouklia-Paphos* 122 (Egetmeyer 2010, 762 n° 144).

Kouklia, KA 3113.
Bloc rectangulaire (29 x 12 x 23 cm.).

ta / ta

I A 38. 89 : *Kouklia-Paphos* 123 (Egetmeyer 2010, 762 n° 144).
Kouklia, KA 2139.
Tambour grossier (36 x 26 x 20 cm.).

ta / ti

Pour un parallèle possible v. *Rantidi-Paphos* 21 (I A 43. 22). V. aussi ci-après.

I A 38. 90 : *Kouklia-Paphos* 124 (Egetmeyer 2010, 762 n° 144).
Kouklia, KA 1954.
Pierre (29 x 16 x 24 cm.).

ta / ti

I A 38. 91 : *Kouklia-Paphos* 125 (Egetmeyer 2010, 762 n° 144).
Kouklia, KA 2232.
Bloc approximativement rectangulaire (21 x 18 x 20 cm.).

ta / zo

V., pour cette même séquence (mais sans barre de séparation), le début de l'inscription *Kouklia-Paphos* 3 (I A 38. 1).

I A 38. 92 : *Kouklia-Paphos* 126 (Egetmeyer 2010, 762 n° 144).
Kouklia, KA 1874.
Bloc (38 x 22 x 27 cm.). Deux faces inscrites avec la même légende.

te / e

I A 38. 93 : *Kouklia-Paphos* 127 (Egetmeyer 2010, 762 n° 144).
Kouklia, KA 2205b.
Tambour grossier (30 x 26 cm.).

ti / re

I A 38. 94 : *Kouklia-Paphos* 128 (Egetmeyer 2010, 762 n° 144).
Kouklia, KA 3457.
Bloc (52 x 24 x 21 cm.).

tu / ke

I A 38. 95 : *Kouklia-Paphos* 129 (Egetmeyer 2010, 762 n° 144).
Kouklia, KA 2146.
Cylindre au sommet protubérant (45 x 25 x 31 cm.)
wa / i

I A 38. 96 : *Kouklia-Paphos* 130 (ICS² 15g ; Egetmeyer 2010, 762 n° 144).
Nicosie, Cyprus Museum, 1949/IV-15/1b.
Cylindre fragmentaire (23 x 30 x 15 cm.).

wo / to

À la différence de toutes les autres pièces, sauf *Kouklia-Paphos* 1 (I A 36), cette pierre, issue de découvertes clandestines avant les fouilles régulières de T.B. Mitford, est conservée au Musée de Nicosie.

I A 38. 97 : *Kouklia-Paphos* 131 (Egetmeyer 2010, 762 n° 144).
Kouklia, KA 9.
Fragment d'un bloc (32 x 27 x 15 cm.).

? / ku

I A 38. 98 : *Kouklia-Paphos* 132 (Egetmeyer 2010, 762 n° 144).
Kouklia, KA 2239.
Pierre avec une dépression au sommet (43 x 30 x 17 cm.).

? / re

I A 39 : *Inscriptions étochyprites de la rampe des Perses (Kouklia-Paphos 223-225)*

VI^e s.

On examine ici plus en détail trois documents, appartenant toujours au *corpus* des inscriptions de la rampe des Perses (donc datables de la deuxième moitié du VI^e s.), classés dans *Kouklia-Paphos* comme des inscriptions étochyprites possibles. Si deux d'entre eux laissent peu de doutes concernant leur appartenance à la sphère étochyprite (*Kouklia-Paphos* 224-225)²³², le troisième est bien plus problématique (*Kouklia-Paphos* 223), et son interprétation pose trop de difficultés pour qu'on puisse en dire quelque chose de certain²³³.

Étude des inscriptions : ICS² 14 (n° 223) ; *Kouklia-Paphos* 223-225 ; Egetmeyer 2009, 72 (n° 224 et 225) ; Egetmeyer 2010, 763-764 n° 147 (n° 223), 148 (n° 224), 149 (n° 225).

²³² Egetmeyer *WiKS*, 302 ; Petit 1997-1998, 262 n° XX.

²³³ Egetmeyer *WiKS*, 241-242, 302 ; Petit 1997-1998, 262 n. 40.

I A 39. 1 : *Kouklia-Paphos* 224.

Kouklia, KA 2230.

Tambour grossier (diam. 23 cm. ; h. 32 cm.), cinq signes de lecture sinistroverse.

ta-na-si-o-ti

On retrouve dans cette inscription le suffixe étéochypriote *-oti*, sur lequel v. I A 32, ci-dessus.

I A 39. 2 : *Kouklia-Paphos* 225.

Naguère à Kouklia, apparemment disparue. Sa provenance de la rampe des Perses n'est pas assurée. Seule une photographie subsiste.

Quatre signes de lecture dextroverse.

sa-ma-lo-ti

C'est encore le suffixe *-oti* qui suggère l'appartenance de cette inscription au *corpus* des textes étéochypriotes (v. ci-dessus).

I A 39. 3 : *Kouklia-Paphos* 223 (ICS² 14).

Kouklia, KA 901.

Plaque de calcaire, brisée en deux (l. 26 cm. ; h. 31 cm. ; ép. 7 cm.), incomplète en bas à droite. Inscrite sur les deux faces, (a) trois lignes, (b) deux lignes, de lecture dextroverse. Les signes sont d'interprétation difficile, certains d'entre eux sont de valeur incertaine.

a. ka-sa-ma
? -pi-ti
e-ta- ?

b. a- ? -ta-to
a-la-sa-se

Aucun élément n'indique de manière spécifique que ce texte très difficile soit à lire comme de l'étéochypriote.

Territoire de Paphos

Parmi les sites appartenant au territoire de Paphos, celui de Rantidi mérite une attention particulière. Localisé en 1909 à moins de cinq kilomètres à l'est de Kouklia, largement pillé par M. Ohnefalsch-Richter, fouillé en 1910 par R. Zahn et I.K. Peristianes,

le site a été ensuite abandonné et aucune publication des fouilles de 1910 n'est jamais parue²³⁴. Les inscriptions découvertes, publiées en 1911 par R. Meister, ont été ensuite réexaminées par T.B. Mitford et O. Masson, avec les nouvelles pierres trouvées lors de l'exploration du site entreprise en 1955 par l'équipe britannique qui fouillait à Kouklia-Marchello : la publication de l'ensemble du corpus, *Rantidi-Paphos*, est parue en 1983.

Le site a été exploré encore en deux occasions. En 1979-1980, l'équipe suisse-allemande dirigée par F.G. Maier y a effectué des prospections (une seule inscription a été découverte, *Rantidi-Paphos* 102)²³⁵. Depuis 1996, une équipe américaine dirigée par G.B. Bazemore fouille sur le site, et jusqu'ici une cinquantaine d'inscriptions environ ont été découvertes, mais seulement quatre d'entre elles ont été publiées dans un rapport préliminaire²³⁶.

La datation du *corpus* de Rantidi est difficile, puisque le matériel des fouilles demeure inédit, et on ne possède aucun *terminus ante quem* défini, comme c'est le cas pour Kouklia-Marchello. Néanmoins, une datation au VI^e s., fondée sur plusieurs considérations, d'ordre paléographique et historique, semble acceptable²³⁷. Le contexte de découverte est certainement, comme l'a démontré O. Masson, de type votif uniquement, une distinction entre dédicaces et épitaphes s'étant révélée, à l'examen direct des textes, inconsistante²³⁸. Les inscriptions recueillies en *Rantidi-Paphos* sont, dans leur presque totalité, de structure plutôt uniforme : très courtes, elle portent un ou deux anthroponymes (l'auteur de la dédicace et éventuellement celui de son père), le plus souvent au génitif avec le verbe ἤμῃ sous-entendu²³⁹. Plusieurs d'entre elles (*Rantidi-Paphos* 50-64, 74-101), de plus, sont trop courtes ou fragmentaires pour qu'on puisse en tirer quelque chose : leur intérêt étant plutôt d'ordre paléographique, elles ne seront donc pas prises en compte ici.

Kouklia-Maokremmos

I A 40 : *Cruche White Painted inscrite (ICS² 174 = 18c)*

VIII^e s.

Nicosie, Cyprus Museum, inv. n^o ? (Autrefois : Paphos, Musée archéologique régional, inv. n^o 569).

Cruche *White Painted* III (dimensions inconnues), avec inscription de cinq signes, en caractères paphiens, peinte sur le corps du vase, du côté opposé par rapport à l'anse. En dessous de chaque signe, se trouve une série de petits cercles concentriques qui, d'après V. Karageorghis²⁴⁰, serait typique de la décoration de la céramique du CG III.

²³⁴ *Rantidi-Paphos*, p. 3-18. La mission américaine, qui fouille actuellement sur le site, compte parmi ses projets la publication des cahiers de fouille de R. Zahn (v. Bazemore 2002, 199).

²³⁵ *Rantidi-Paphos*, p. 19-21.

²³⁶ Bazemore 2007, 184-186 ; v. aussi Bazemore 2002.

²³⁷ *Rantidi-Paphos*, p. 26. Cette chronologie, avec même une certaine tendance à la hausse, est gardée en substance par Bazemore 2002, 189-194.

²³⁸ *Rantidi-Paphos*, p. 25-29.

²³⁹ *Rantidi-Paphos*, p. 27-30.

²⁴⁰ Karageorghis – Karageorghis 1956, 353.

Le vase fait parti d'un lot acquis par le musée de Paphos en 1943, issu de fouilles clandestines dans des tombes de la région de Paphos, au lieu-dit *Maokremmos* ou *Goyies*, au nord-ouest de Kouklia.

Études de l'inscription : ICS² 174 = 18c ; Masson 1968, 375-379 ; Neumann 1975, 169-173 ; Egetmeyer 2009, 82-83 ; Egetmeyer 2010, 736-737 n° 12.

Images de l'inscription : ICS², p. 187 fig. 46 (dessin), pl. XXIV, 4 ; Masson 1968, 377 fig. 1-2, 378 fig. 3 (dessin) ; Neumann 1975, 170 (dessin).

On adopte par hypothèse une lecture dextroverse :

*to-ro-to-so*²⁴¹-*si*

Aucun sens n'apparaît. G. Neumann a proposé de lire plutôt, de droite à gauche,]-*si-so-to-ro-to*,]σιστρότω, c'est-à-dire le génitif d'un anthroponyme du genre [Λυ]σίστροτος²⁴², mais cela n'est possible que si l'inscription est incomplète à droite – et elle ne l'est pas²⁴³.

Provenance exacte inconnue

I A 41 : **Coupe de Stasias (ICS² 18a)**

VII^e s.

Nicosie, Cyprus Museum, 1975/XII-18/17.

Bol *Plain White Wheelmade* IV (h. 4,2 cm. ; diam. 15 cm.), cinq signes incisés après cuisson, de lecture dextroverse, en caractères paphiens.

Le bol, acquis par le musée de Nicosie en 1975, est dit provenir de la région de Paphos. Sur des critères archéologiques, il peut être daté de la fin du CA I.

Études du support : *Chronique* 1975, 850.

Études de l'inscription : ICS² 18a ; O. Masson dans *Chronique* 1975, 850 ; *Kouklia-Paphos* 235 ; Egetmeyer 2010, 767 n° 164.

Images de l'inscription : *Chronique* 1975, 850 fig. 18 (dessin) ; *Kouklia-Paphos*, 99 fig. 16 n° 235.

sa-ta-si-a-se

Στασίας

« Stasias »

L'anthroponyme est ici au nominatif. Pour le nom de Stasias, v. en particulier ICS² 211 et 212, deux dédicaces royales de Soloi.

²⁴¹ Signe d'interprétation difficile : v. Masson 1968, 378 ; *Kouklia-Paphos*, p. 15 n. 66 ; Egetmeyer *WIKS*, s. v.]-*si-so-to-ro-to* ; Egetmeyer 2009, 82-83.

²⁴² Neumann 1975, 169-173 ; v. aussi Egetmeyer *WIKS*, s. v.]-*si-so-to-ro-to*, avec bibliographie supplémentaire.

²⁴³ ICS² ad 18c. V. encore Egetmeyer 2009, 82-83 ; *id.* 2010, 736-737 n° 12.

I A 42 : Coupe décorée en bronze d'Armou

CA I - II

Nicosie, Cyprus Museum, 1980/XII-18/2.

Coupe « chyro-phénicienne » en bronze (h. 4,5 cm. ; diam. 15 cm.), décor au repoussé composé d'un médaillon central en forme de rosette et d'un registre avec une scène de chasse (un archer et quatre animaux en fuite). À l'extérieur, au-dessous du rebord, est gravée une inscription apparemment de cinq signes, de lecture peut-être sinistrophe, en caractères du syllabaire commun.

La coupe a été acquise par le Cyprus Museum en 1980, suite au pillage d'une tombe près d'Armou, un village au nord-est de Paphos. Le matériel céramique de la même tombe suggère une datation au CA I-II, ce qui s'accorde avec l'analyse stylistique de l'objet (à dater du VII^e s. d'après V. Karageorghis)²⁴⁴ ; l'inscription n'étant pas une partie intégrante de la décoration, elle pourrait être aussi postérieure²⁴⁵.

Études du support : Karageorghis 1981 ; Markoe 1985, n° Cy22 ; Matthäus 1985, n° 442.

Études de l'inscription : O. Masson dans Karageorghis 1981, 146 ; Egetmeyer 2010, 593 n° 1.

Images de l'inscription : Karageorghis 1981, pl. XXII, 2 ; Matthäus 1985, pl. 42 n° 442.

ta-q-re-no-e

O. Masson propose de lire dans cette inscription un anthroponyme au génitif (*ta-a-re-no*), dont l'interprétation n'apparaît pas, et une abréviation *e* pour ἡμί (v. ci-dessus le bol de Philodamos, *ICS*² 167q = I A 26, et la phiale d'Epiorwos, *ICS*² 177 = I A 15), mais l'ensemble demeure difficile à interpréter.

Rantidi

I A 43 : Inscriptions de Rantidi (Rantidi-Paphos 1-49, 65-73, 102)

VI^e s.

Comme on l'a fait pour les inscriptions de Kouklia-Marchello, on se limitera ici à transcrire et traduire, sous un numéro unique, les inscriptions lisibles du *corpus* de Rantidi, avec les données relatives essentielles (numéro d'inventaire, dimensions, description de la pierre). Seulement les études parues après la publication de *Rantidi-Paphos*, si elles existent, seront mentionnées.

I A 43. 1 : *Rantidi-Paphos* 1 (*ICS*² 74a ; Egetmeyer 2010, 768 n° 170).

Kouklia, R 1 (= G 4).

Stèle en calcaire, endommagée à gauche (l. 38 cm. ; h. 94 cm. ; ép. 36 cm.), avec trois lignes d'écriture, de lecture sinistrophe.

²⁴⁴ Karageorghis 1981, 145.

²⁴⁵ *Loc. cit.*

<i>to-te-o</i>	τῶ θεῶ
<i>to-po- ?</i>	τῶ φο/φω...
<i>e-o-se</i>	-ῆος ?

« Du dieu
...
... »

La stèle, au génitif possessif, était une pierre de borne marquant la limite du territoire du sanctuaire, propriété du dieu. L'épithète de la divinité reste malheureusement obscure, malgré les différentes propositions d'intégration²⁴⁶. C'est la seule inscription de Rantidi qui ne soit pas une dédicace.

I A 43. 2 : *Rantidi-Paphos 2* (ICS² 74b ; Egetmeyer 2010, 768-769 n° 171).

Kouklia, R 57 (= G 11).

Stèle rectangulaire en calcaire (l. 40 cm. ; h. 32 cm.; ép. 11 cm.), deux lignes d'écriture, de lecture sinistrophe.

<i>o-mu-ro-wo-ro-ko</i>	Ὁ μυροφοργός
<i>e-pu-lo-ti-mo </i>	ἡ(μί) Φυλότιμο(ς)

« Je suis Phylotimos,
le parfumeur »

Le nom de profession, au début, est nouveau, mais on a des formations parallèles à Chypre en χαλκοφοργός, « forgeron » (ICS² 341a), et τοξοφοργός, « fabricant d'arcs » (ICS² 352d)²⁴⁷. La structure du texte a été bien expliquée par O. Masson, qui a proposé de voir dans le signe *e*, au début de la l. 2, l'abréviation du verbe ἡ(μί), comme dans d'autres inscriptions, par ex. ICS² 177 (I A 15)²⁴⁸.

I A 43. 3 : *Rantidi-Paphos 3* (ICS² 74c ; Egetmeyer 2010, 769 n° 172).

Kouklia, R 19.

Bloc rectangulaire aplati (54 x 14 x 33 cm.), avec un bassin creusé au sommet ; quatre signes, de lecture dextroverse.

<i>a-ra-ka-se</i>	Ἄρκας (?)
-------------------	-----------

« Arkas » (?)

Anthroponyme au nominatif. Le nom Ἄρκας est attesté hors de Chypre.

²⁴⁶ Résumées dans *Rantidi-Paphos ad loc.* : τῶ φωνηῆος, « of the God who speaks », « endowed with speech, oracular » (T.B. Mitford), Πολιῆος (O. Masson), Φοριῆος (O. Masson).

²⁴⁷ Egetmeyer *WikS*, s. v. *ka-la-ko-wo-[ro]-ko* et *to-ko-zo-wo-ro-ko*.

²⁴⁸ Masson 1980a, 228-230 ; v. aussi Egetmeyer *WikS*, s. v. *e*³.

I A 43. 4 : *Rantidi-Paphos* 4 (ICS² 50 ; Egetmeyer 2010, 769 n^o 173).

Kouklia, R 18.

Bloc (28,5 x 19 x 25 cm.), brisé à droite, un bassin creusé au sommet ; inscription, incomplète, de quatre signes, de lecture sinistroverse.

[a]-ta-lo-me-ta

[A]ταλομήδα (?)

« Atalomēda »

Cet anthroponyme, suggéré par T.B. Mitford, n'est pas autrement attesté.

I A 43. 5 : *Rantidi-Paphos* 5 (ICS² 52 ; Egetmeyer 2010, 769 n^o 174).

Kouklia, R 65.

Bloc, non travaillé en partie (30 x 50 x 26 cm.), inscription de quatre signes suivis par une barre de séparation, de lecture dextroverse.

e-u-ti-mo /

Εὔτιμος

« Eutimos »

La lecture de l'anthroponyme est celle d'Egetmeyer 2010, 769 n^o 174.

I A 43. 6 : *Rantidi-Paphos* 6 (ICS² 74d ; Egetmeyer 2010, 769 n^o 175).

Kouklia, R 12 (= G 21).

Bloc rectangulaire (51,5 x 23,5 x 35 cm.), avec un bassin creusé au sommet ; quatre signes, de lecture sinistroverse.

te-ri-a-se

Θηρίας

« Thērias »

I A 43. 7 : *Rantidi-Paphos* 7 (ICS² 74e ; Egetmeyer 2010, 769 n^o 176).

Kouklia, R 17.

Partie gauche d'un bloc (18 x 30 x 31 cm.), avec un bassin au sommet ; restes de quatre signes, difficilement lisibles, lecture sinistroverse.

[o]-na-si-ta-se

[O]νασίδα

« [O]nasidas »

I A 43. 8 : *Rantidi-Paphos* 8 (ICS² 74f ; Egetmeyer 2010, 769 n^o 177).

Kouklia, R 22 (= G 15).

Bloc (21,5 x 68,5 x 37 cm.) brisé en deux morceaux, avec un bassin ovale creusé au sommet ; inscription de quatre signes, de lecture sinistroverse.

o-na-to-re

Ὀνάτωρ

« Onatōr »

I A 43. 9 : *Rantidi-Paphos* 9 (ICS² 33 ; Egetmeyer 2010, 770 n^o 178).

Kouklia, R 6.

Plaque (l. 62 cm. ; h. 28,5 cm. ; ép. 9 cm.) avec, au sommet, le reste d'un bassin ; inscription de six signes, de lecture dextroverse.

pi-lo-ke-le-we-se

Φιλοκλέφης

« Philoklewēs »

Anthroponyme rare, mais sûr : v. ci-après, I A 43. 10.

I A 43. 10 : *Rantidi-Paphos* 10 (ICS² 65 ; Egetmeyer 2010, 770 n^o 179).

Kouklia, R 20.

Bloc (30 x 63 x 35 cm.), avec un bassin au sommet ; inscription de neuf signes, de lecture dextroverse.

pi-le-ke-le-we-se-o-ta-mo

Φιλεκλέφης ὁ Δάμω

« Phileklewēs, fils de Damos »

I A 43. 11 : *Rantidi-Paphos* 11 (ICS² 43 ; Egetmeyer 2010, 770 n^o 180).

Kouklia, R 29.

Bloc (24,5 x 73 x 42 cm.), plutôt endommagé, avec un bassin au sommet ; une ligne d'écriture, sur deux faces, de lecture sinistroverse, de lecture difficile : plusieurs signes sont partiellement effacés.

pi-lo-la-wo / o-pi-lo- ? - ? -wo

Φιλόλαφο(ς) ὁ Φιλο- ...

« Philolawos, fils de Philo- ... »

I A 43. 12 : *Rantidi-Paphos* 12 (ICS² 57 ; Egetmeyer 2010, 770 n^o 181).

Kouklia, R 31.

Bloc (34 x 78 x 48,5 cm.), avec au sommet une dépression très peu profonde. Inscription de six signes, avec une barre de séparation, de lecture dextroverse.

pa-si-ti-mo / e-mi

Παστίμω ἡμί

« J'appartiens à Pasitimos »

Le nom de Πασίτιμος est aussi sur le scarabée d'Oxford ICS² 367c, datant de la fin du VI^e s.

I A 43. 13 : *Rantidi-Paphos* 12a (ICS² 74h ; Egetmeyer 2010, 770 n^o 182).

Kouklia, R 48.

Bloc (28 x 48 x 27,5 cm.), avec inscription de quatre signes, de lecture sinistrophe.

a-ra-wa-to

Ἀρβάτω

« D'Arwatos »

V. I A 38. 17 (*Kouklia-Paphos* 19) pour un nom similaire, mais sans digamma (Ἀράτας).

I A 43. 14 : *Rantidi-Paphos* 13 (ICS² 74i ; Egetmeyer 2010, 770 n^o 183).

Kouklia, R 73.

Plaque (l. 57 cm. ; h. 33 cm. ; ép. 20,5 cm.), trois signes de lecture dextrophe.

a-ra-ko

Ἄρχω (?)

« D'Archos (?) »

I A 43. 15 : *Rantidi-Paphos* 14 (ICS² 42 ; Egetmeyer 2010, 771 n^o 184).

Kouklia, R 46.

Plaque (l. 56 cm. ; h. 67 cm. ; ép. 20 cm.), inscrite sur la face antérieure (*a*) et sur celle de gauche (*b*). *A* : deux lignes d'écriture (4 + 2 signes), de lecture sinistrophe + dextrophe (*boustrophedon*) ; *b* : inscription du type X | Y.

a. a-ri-si-to
ta-mo

Ἀριστο-
δάμω

« D'Aristo-
damos »

b. mo / se

Pour d'autres inscriptions à formule X | Y à Rantidi v. ci-après I A 43. 22, 51-60 et I A 44. 4 (peut-être aussi I A 44. 3).

I A 43. 16 : *Rantidi-Paphos* 15 (ICS² 31 ; Egetmeyer 2010, 771 n^o 185).

Kouklia, R 38.

Plaque (l. 57,5 cm. ; h. 28 cm. ; ép. 12 cm.), avec inscription de sept signes de lecture dextroverse.

a-ri-si-to-ti-ma-se

Ἀριστοτίμας

« D'Aristotima »

I A 43. 17 : *Rantidi-Paphos* 16 (ICS² 74k ; Egetmeyer 2010, 771 n^o 186).

Kouklia, R 14.

Bloc (17,5 x 38 x 32,8 cm.), avec un bassin au sommet ; inscription sur deux faces, *a.* cinq signes de lecture sinistroverses, *b.* deux signes, sens de lecture incertain.

a. ta-mo-ke-le-wo

Δαμοκλέφο[ς] (?)

« De Damoklewēs (?) »

b. e e (?)

Le génitif de l'anthroponyme Δαμοκλέφης devrait être en -κλέφος, mais d'autres formes avec *hyphæresis*, -εο- > -ο-, sont connues, en particulier v. I A 12 *b* (ICS² 180a). La petite inscription *b* est énigmatique, aucune barre de séparation ne permettant de la rapprocher des formules X | Y.

I A 43. 18 : *Rantidi-Paphos* 17 (ICS² 74l ; Egetmeyer 2010, 771 n^o 187).

Kouklia, R 60.

Bloc rectangulaire (20,5 x 81,5 x 34 cm.), quatre signes avec barre de séparation, de lecture dextroverse.

Bibliographie : Neumann 1989b, 169-170.

e-sa-la-ko |

Ἐσλάγω

« D'Eslagos »

O. Masson songe à une abréviation de Ἐσλαγό(ραν), mais pour G. Neumann l'anthroponyme serait complet²⁴⁹.

I A 43. 19 : *Rantidi-Paphos* 18 (ICS² 74m ; Egetmeyer 2010, 771 n^o 188).

Kouklia, R 23 (= G 17).

Bloc (19 x 80,5 x 47 cm.), huit signes de lecture dextroverse.

e-so-lo-te-mi-wo-se-pi

Ἐσλοθέμιφος ...

« D'Eslothemis ... »

²⁴⁹ V. Egetmeyer 2010, 348-349.

L'anthroponyme est nouveau, mais ses composantes, Ἐσλο- et -θεμς, sont bien attestées à Chypre. Le *pi* final pourrait être une abréviation, peut-être d'un démotique local ?

I A 43. 20 : *Rantidi-Paphos* 19 (Egetmeyer 2010, 772 n° 189).

Kouklia, R 96 (= G 12).

Pierre (27,5 x 38,5 x 13,5 cm.), apparemment non travaillée, avec restes de trois signes, de lecture dextroverse. Le remploi de la pierre a peut-être provoqué la perte d'un ou plusieurs signes à droite.

e-u-to-[ro]

Εὐδό[ρω] (?)

« D'Eudoros (?) »

I A 43. 21 : *Rantidi-Paphos* 20 (ICS² 61 ; Egetmeyer 2010, 772 n° 190).

Kouklia, R 50.

Bloc (22 x 62,5 x 28 cm.), brisé en deux morceaux : restes de six signes (les deux derniers très effacés), de lecture dextroverse.

e-u-wa-te-o-se

Εὐφά(ν)θεος

« D'Euwanthēs »

I A 43. 22 : *Rantidi-Paphos* 21 (ICS² 58 ; Egetmeyer 2010, 772 n° 191).

Kouklia, R 44.

Bloc (33 x 77 x 40,5 cm.), peut-être un remploi, avec une inscription de sept signes, dextroverse, sur la face antérieure (*a*), e une inscription du type X | Y sur la face supérieure (*b*).

a. e-u-ke-le-we-o-se

Εὐκλέφεος

« D'Euklewēs »

b. ti | ta

V., pour une inscription similaire (anthroponyme au génitif + formule X | Y), I A 43. 15 (*Rantidi-Paphos* 14).

I A 43. 23 : *Rantidi-Paphos* 22 (ICS² 74n ; Egetmeyer 2010, 772 n° 192).

Kouklia, R 94.

Pierre (32 x 49,5 x 9 cm.), apparemment non travaillée, avec inscription de quatre signes, de lecture dextroverse.

e-u-la-wo

Εὐλάφω

« D'Eulawos »

I A 43. 24 : *Rantidi-Paphos* 23 (ICS² 74o ; Egetmeyer 2010, 772 n^o 193).

Kouklia, R 58.

Plaque (l. 25,5 cm. ; h. 20 cm. ; ép. 11 cm.), avec inscription de quatre signes, de lecture dextroverse.

te-o-pa-to

Θεοφά(ν)τω (?)

« De Theophantos (?) »

I A 43. 25 : *Rantidi-Paphos* 24 (ICS² 32 ; Egetmeyer 2010, 772 n^o 194).

Kouklia, R 36.

Plaque (l. 29 cm. ; h. 57 cm. ; ép. 9 cm.), à l'origine bloc coupé pour faciliter le transport ; inscription, incomplète à gauche, de cinq signes avec une barre de séparation, de lecture dextroverse.

[ke]-le-o-ti-mo / ku

[K]λεοτίμω ...

« De Kleotimos ... »

V. I A 43. 19 pour une inscription de structure similaire (anthroponyme au génitif + abréviation).

I A 43. 26 : *Rantidi-Paphos* 25 (Egetmeyer 2010, 773 n^o 195).

Kouklia, R 28 (= G 9).

Bloc (25,5 x 71 x 35 cm.), partiellement endommagé pour la partie inscrite, avec traces d'un bassin au sommet ; restes de quatre signes, de lecture dextroverse, sur la face antérieure, et d'un sur la face à droite.

ku-po-ro-te-[mi-wo]-se

Κυπροθέ[μιφο]ς

« De Kyprothemis »

I A 43. 27 : *Rantidi-Paphos* 26 (ICS² 74p ; Egetmeyer 2010, 773 n^o 196).

Kouklia, R 16.

Bloc (24 x 58 x 34,5 cm.), avec un bassin creusé au sommet ; trois signes, de lecture sinistroverse.

la-wa-ko

Λαβάγω

« De Lawagos »

I A 43. 28 : *Rantidi-Paphos* 27 (ICS² 73 ; Egetmeyer 2010, 773 n^o 197).

Perdu (une photo du 1910 est conservée).

Plaque (l. 44 cm. ; h. 44 cm. ; ép. 10 cm.), brisée en trois morceaux ; restes d'une inscription incomplète, de cinq signes, dextroverse.

o-na-si-te-mi-[wo-se] Ὀνασιθέμι[φος]

« D'Onasithemis »

I A 43. 29 : *Rantidi-Paphos* 28 (ICS² 74q ; Egetmeyer 2010, 773 n^o 198).

Kouklia, R 35 (= G 3).

Bloc (30,5 x 50 x 41,5 cm.), avec quatre signes, de lecture sinistroverse, suivis par une barre.

o-na-si-lo / Ὀνασίλω

« D'Onasilos »

I A 43. 30 : *Rantidi-Paphos* 29 (ICS² 59 ; Egetmeyer 2010, 773 n^o 199).

Kouklia, R 71.

Plaque (l. 68 cm. ; h. 37 cm. ; ép. 18 cm.), avec inscription en haut à gauche sur la face antérieure, six signes de lecture dextroverse.

pe-i-ta-ko-ra-u Πειθαγόραυ

« De Peithagoras »

I A 43. 31 : *Rantidi-Paphos* 30 (ICS² 49 ; Egetmeyer 2010, 773 n^o 200).

Kouklia, R 59.

Bloc rectangulaire (34 x 92 x 54 cm.), six signes de lecture sinistroverse.

pa-ra-ka-sa-to-ro Πραξά(ν)δρω

« De Praxandros »

I A 43. 32 : *Rantidi-Paphos* 31 (ICS² 64 ; Egetmeyer 2010, 773 n^o 201).

Kouklia, R 49.

Bloc (26 x 70,5 x 29 cm.), restes de quatre signes avec une barre de séparation, de lecture dextroverse.

[ke]-re-o-ta-u / (?) [K]ρεώ(ν)δαν (?)

« De Kreōndas (?) »

La présence d'un nom tel que Kreōndas à Chypre est difficile et, de plus, l'inscription paraît complète à gauche, mais on ne peut proposer une interprétation plus satisfaisante.

I A 43. 33 : *Rantidi-Paphos* 32 (*ICS*² 74r ; Egetmeyer 2010, 774 n^o 202).
Kouklia, R 40 (= G 16).
Bloc (36,5 x 48 x 20,5 cm.), quatre signes de lecture dextroverse.

sa-o-so-to

Σαώσο(ν)το(ς)

« De Saōsōn »

I A 43. 34 : *Rantidi-Paphos* 33 (*ICS*² 45 ; Egetmeyer 2010, 774 n^o 203).
Kouklia, R 61.
Bloc rectangulaire (33 x 97 x 47 cm.), cinq signes de lecture
sinistroverse.

sa-ta-sa-to-ro

Στασά(ν)δρω

« De Stasandros »

I A 43. 35 : *Rantidi-Paphos* 34 (*ICS*² 74s ; Egetmeyer 2010, 774 n^o 204).
Kouklia, R 72.
Plaque (l. 52 cm. ; h. 38 cm. ; ép. 15 cm.) ; six signes, de lecture
dextroverse, sur la face antérieure (a), et un signe isolé sur la face en
bas (b).

a. *sa-ta-si-ti-ma-se*

Στασιτίμας

« De Stasitima »

b. *o*

La valeur de l'abréviation *o* n'est pas claire : v. ci-dessus I A 38. 19
(*Kouklia-Paphos* 21).

I A 43. 36 : *Rantidi-Paphos* 35 (*ICS*² 63 ; Egetmeyer 2010, 774 n^o 205).
Kouklia, R 54.
Bloc (17,5 x 41 x 55 cm.), découpé à droite récemment (après sa
découverte en 1910) ; quatre signes (le premier visible seulement sur la
photo de la pierre complète), de lecture sinistroverse.

ti-mi-la-se

Τιμίλας

« De Timila »

I A 43. 37 : *Rantidi-Paphos* 36 (*ICS*² 35 ; Egetmeyer 2010, 774 n^o 206).
Kouklia, R 5.

Plaque (l. 74,5 cm. ; h. 20,3 cm. ; ép. 1 cm.), découpée d'un bloc pour faciliter le transport, avec au sommet les restes d'un bassin ; sept signes de lecture dextroverse.

a-pi-lo-we-re-ko-pa

a Φιλοφέρω pa

« ... de Philowergos ... »

La lecture de l'anthroponyme est due à G. Neumann²⁵⁰. Pour le premier et le dernier signe aucune interprétation n'est proposée : on pourrait songer de voir, dans *a*, une abréviation, indiquant peut-être la dédicace, et dans *pa*, éventuellement, un démotique.

I A 43. 38 : *Rantidi-Paphos 37 (ICS² 51 ; Egetmeyer 2010, 774-775 n^o 207).*

Kouklia, R 2.

Bloc (27 x 72 x 37 cm.), avec un bassin creusé au sommet. Inscrit sur trois faces : (*a*) un signe sur la face gauche ; (*b*) deux signes, de lecture sinistroverse, en haut, dans la partie non occupée par le bassin²⁵¹ ; (*c*) six signes, de lecture dextroverse, sur la face antérieure. L'inscription *c* constitue la suite de *b*, l'ensemble étant ainsi *boustrophedon*.

a. a

b. pi-lo

b. Φιλω-

c. nu-mo-su-tu-ka-i

c. νόμω σὺ(ν) τύχαι

« De Philō-
nymos, avec bonne chance »

Pour l'abréviation *a* v. I A 43. 37, ci-dessus.

I A 43. 39 : *Rantidi-Paphos 38 (ICS² 74t ; Egetmeyer 2010, 775 n^o 208).*

Kouklia, R 45 (= G 13).

Bloc (34 x 57 x 36 cm.), avec deux lignes d'écriture, de lecture sinistroverse.

i-ya-me-no- ? |

Ἰγαμενῶ τῶ (?) |

te-o-pi-lo-e- ?

Θεοφίλω ἦ[μί ?]

« D'Iamenos, le fils (?) de
Theophilos, je suis »

²⁵⁰ Neumann 1975, 167-169.

²⁵¹ Neumann 1975, 167-169.

Remarquable (si l'interprétation est correcte), la forme chypriote du nom homérique très rare de Ἰαμενός (*Il.* XII 139 et 193). Le verbe ἤμί est soit abrégé (v. I A 43. 2), soit incomplet.

I A 43. 40 : *Rantidi-Paphos* 39 (*ICS*² 74u ; Egetmeyer 2010, 775 n^o 209).

Kouklia, R 3 (= G 2).

Bloc (21 x 65,5 x 31 cm.), avec un bassin au sommet. Une ligne d'écriture sur trois faces (antérieure, de gauche, postérieure), avec une barre de séparation, de lecture dextroverse.

Bibliographie : Egetmeyer 1993a, 28-29.

mu-ka-u / to-me

ka-re-wo

se

Μύκ(κ)αυ | τῶ Με-

γαρήσο-

ς

« De Muk(k)as, fils de Me-
reu-
s »

Le nom de Μύκκας, comme l'a démontré M. Egetmeyer, est originaire de l'Asie Mineure sud-occidentale.

I A 43. 41 : *Rantidi-Paphos* 40 (*ICS*² 30 ; Egetmeyer 2010, 775 n^o 210).

Kouklia, R 7.

Plaque (l. 57 cm. ; h. 30 cm. ; ép. 7 cm.), faisant à l'origine partie d'un bloc avec un bassin creusé au sommet, coupé ensuite pour faciliter le transport. Deux lignes d'écriture, sens de lecture *boustrophedon* (sinistroverse + dextroverse), du bas en haut.

o-na-sa-ko-ra-u / *to-ti*

mu-ke-re-te-o-[se]

Ἵναςαγόραυ | τῶ Τι-

μυκρέτεο[ς]

« D'Onasagoras, fils de Ti-
mykretēs »

I A 43. 42 : *Rantidi-Paphos* 41 (*ICS*² 74v ; Egetmeyer 2010, 775-776 n^o 211).

Kouklia, R 11 (= G 19).

Bloc (28 x 76 x 43 cm.), avec un bassin en haut ; plusieurs signes, dont seuls les cinq premiers lisibles, dextroverse.

o-na-i-o / to- ? - ? - ...

Ἵναίω τῶ ...

« D'Onaios, fils de ... »

I A 43. 43 : *Rantidi-Paphos* 42 (ICS² 53 ; Egetmeyer 2010, 776 n^o 212).

Kouklia, R 9.

Bloc (24 x 76,5 x 46 cm.), brisé en trois morceaux, avec un bassin au sommet ; deux lignes d'écriture, de lecture dextroverse : la première sur la face antérieure, la seconde sur la face opposée.

Bibliographie : Neumann 2000.

ka-ri-ta-ma-se-e-ri (?) -*ta-i*

Χαριδάμας Ἐρίτ/θ/δα

pi (?) -*si-ti-ya-ra-ta* - ?

Πιστιγαράτα[υ]

« Charidamas pour Erit(h)/da,
fille de Pistiyaratas »

La lecture que l'on reproduit ici est celle, récente, de G. Neumann. O. Masson, avec T.B. Mitford, proposait, plus prudemment, une lecture de la première ligne *ka-ri-ta-ma-se-e- ? -ta-i*, Χαριδάμας ἢ(μὴ ?) τᾶ(ς) ..., « j'appartiens à Charidama, la fille de ... », en laissant le patronymique *i-// ? -si-ti-ya-ra-ta- ?* inexplicé.

I A 43. 44 : *Rantidi-Paphos* 43 (ICS² 74w ; Egetmeyer 2010, 776 n^o 213).

Kouklia, R 39 (= G 5).

Bloc (28 x 47 x 38 cm.), avec deux lignes d'écriture (4 + 6 signes), de lecture dextroverse.

e-ke-ti-mo

Ἐχετίμω

te-o-to-ki-ta-u

Θεοδοκίδαυ

« D'Echetimos
Theodocide »

Cette inscription apporte confirmation de l'usage, à Chypre, de formes de patronymiques en -ίδαας, à la manière homérique²⁵² : on en connaît d'autres exemples, toujours dans la région de Paphos, v. *Kouklia-Paphos* 2 (ICS² 15 : I A 37), ICS² 84 et SEG XX 248 (ICS² 18b)²⁵³.

I A 43. 45 : *Rantidi-Paphos* 44 (ICS² 68 ; Egetmeyer 2010, 776 n^o 214).

Kouklia, R 79.

Bloc rectangulaire (24 x 37 x 32 cm.), brisé à gauche, avec inscription incomplète de quatre signes, de lecture sinistroverse.

a-ra-so-lo-[no-se]

ἀρὰ Σόλω[νος]

« Offrande de Solon »

²⁵² Masson 1965, 222-227.

²⁵³ Réexaminé dans *Rantidi-Paphos*, p. 89-91 (Appendix I).

Le terme rare ἀρά, « ex-voto », dont la présence est supposée dans plusieurs inscriptions chypriotes, est en effet attesté à Chypre seulement de manière incertaine, tandis qu'il est connu par trois dédicaces alphabétiques de Crète²⁵⁴. Sa lecture ici semble néanmoins sûre.

I A 43. 46 : *Rantidi-Paphos* 45 (*ICS*² 34 ; Egetmeyer 2010, 776 n° 215).

Kouklia, R 43.

Bloc rectangulaire (44,5 x 34 x 30 cm.), inscrit sur les faces supérieure et antérieure, quatre lignes de lecture sinistroverse.

<i>a-ra-ki</i>	ἀρά (?) ...
<i>to-te-<u>o</u></i>	...
<i>mi-to- ?</i>	...
<i><u>e-u</u></i>	...

La présence du terme ἀρά, ainsi que du génitif τῶ θεῶ, est tout à fait hypothétique.

I A 43. 47 : *Rantidi-Paphos* 46 (Egetmeyer 2010, 777 n° 216).

Kouklia, R 8 (= G 10).

Fragment (partie gauche) d'un bloc (23 x 35 x 16,5 cm.), avec un bassin en haut ; il reste trois signes, de lecture dextroverse.

Bibliographie : Neumann 1989, 170.

<i>a-ra-<u>mi</u>-[?</i>	Ἄρμι(?)
---------------------------	---------

« D'Arminos (?) »

L'interprétation ici proposée est celle de G. Neumann, qui dans la séquence *a-ra-mi* voit Ἄρμι, abréviation d'Ἄρμινος, mieux au génitif Ἄρμίνου. O. Masson et T.B. Mitford y lisaient encore le mot ἀρά, suivi par le début du nom de l'auteur de l'offrande (ἀρά Μι- ...).

I A 43. 48 : *Rantidi-Paphos* 47 (Egetmeyer 2010, 777 n° 217).

Kouklia, R 83.

Fragment triangulaire d'une plaque, apparemment l'angle supérieur gauche (l. 23 cm. ; h. 21,5 cm. ; ép. 11 cm.) ; restes de quatre signes, de lecture dextroverse.

Bibliographie : Neumann 1989, 170.

²⁵⁴ État de la question dans *Rantidi-Paphos*, *ad loc.* ; v. aussi Egetmeyer *WIKS*, s. v. *a-ra*¹ et *a-ra*², avec bibliographie supplémentaire.

a-ra-ki-mi-[?

Ἀρχιμι[... ?

« D'Archimi[nēs (?) »

Selon l'interprétation de G. Neumann, on a à faire là avec l'abréviation (ou bien la partie initiale) d'un anthroponyme Ἀρχιμίνης, probablement au génitif. Pour O. Masson et T.B. Mitford, c'était encore un ἀρά initial, suivi par une séquence incomplète.

I A 43. 49 : *Rantidi-Paphos* 48 (Egetmeyer 2010, 777 n° 218).

Kouklia, R 37 (= G 23).

Plaque rectangulaire (l. 51,5 cm. ; h. 21 cm. ; ép. 14,5 cm.) ; deux lignes d'écriture, 5 + 2 signes, de lecture dextroverse, avec une barre de séparation.

sa | ti-mi-u-ke

mi-to

Comme on ne peut pas l'interpréter par le grec, et que, cependant, elle ne possède aucun des traits distinctifs de l'éteo-chypriote, cette inscription demeure énigmatique.

I A 43. 50 : *Rantidi-Paphos* 49 (Egetmeyer 2010, 777 n° 219).

Kouklia, R 68.

Bloc de forme allongée (17 x 84,5 x 27,5 cm.), avec six signes de lecture dextroverse.

ta-mo-a-to-e- ?

Séquence incompréhensible.

I A 43. 51 : *Rantidi-Paphos* 65 (Egetmeyer 2010, 779 n° 235).

Kouklia, R 33.

Bloc (17 x 58 x 50 cm.), avec deux inscriptions du type X | Y, l'une (*a*), sur la face antérieure, l'autre (*b*) sur la face de droite. On adopte un sens de lecture dextroverse hypothétique.

a. pe | ti

b. ti | pe

À Rantidi, comme à Kouklia, on a découvert une série d'inscriptions à formule X | Y, dont un cas particulier est représenté par les textes *Rantidi-Paphos* 14 et 21 (I A 43. 15 et 22), où la formule est associé à des anthroponymes au génitif. Pour ce genre d'inscriptions v. I A 33.

I A 43. 52 : *Rantidi-Paphos* 66 (Egetmeyer 2010, 780 n° 236).
Kouklia, R 42 (= G 1).
Bloc (34 x 40 x 16,5 cm.).

e / na

V. aussi l'inscription suivante.

I A 43. 53 : *Rantidi-Paphos* 67.
Kouklia, R 41 (= G 7).
Bloc (23,5 x 48 x 15,5 cm.). Lecture sinistrophe.

e / na

Ce bloc porte la même inscription que le précédent, mais avec un sens de lecture inverse.

I A 43. 54 : *Rantidi-Paphos* 68 (Egetmeyer 2010, 780 n° 236).
Kouklia, R 34.
Bloc (30 x 41,5 x 18,5 cm.). La lecture sinistrophe est suggérée par la présence d'une deuxième barre de séparation (v. I A 38. 84).

ti / ke /

I A 43. 55 : *Rantidi-Paphos* 69 (Egetmeyer 2010, 780 n° 236).
Kouklia, R 30 (= G 6).
Bloc (27 x 49 x 38 cm.).

pi / ti

Pour un élément de comparaison possible v. I A 44. 3.

I A 43. 56 : *Rantidi-Paphos* 70 (Egetmeyer 2010, 780 n° 236).
Kouklia, R 80.
Pierre (26 x 40 x 16 cm.), brisée en deux morceaux.

po / na

I A 43. 57 : *Rantidi-Paphos* 71 (Egetmeyer 2010, 780 n° 236).
Kouklia, R 78.
Fragment de plaque (l. 40,5 cm. ; h. 28 cm. ; ép. 14,2 cm.), lecture incertaine.

ti / a

I A 43. 58 : *Rantidi-Paphos* 72 (ICS² 43 ; Egetmeyer 2010, 780 n° 236).
Kouklia, R 4.
Bloc (21,5 x 49 x 36 cm.), avec un bassin creusé au sommet.

ti / a-e

L'explication la plus probable, pour cette inscription et pour la suivante, est qu'il s'agit d'une variation X | YZ de la formule X | Y, dont le sens nous échappe complètement.

I A 43. 59 : *Rantidi-Paphos* 73 (Egetmeyer 2010, 780 n° 236).
Kouklia, R 67.
Bloc (24 x 30,5 x 21 cm.), avec un bassin creusé au sommet.

e / to-na

I A 43. 60 : *Rantidi-Paphos* 102 (Egetmeyer 2010, 780 n° 236).
Pierre encastrée dans le mur de clôture d'un pâturage, 1 km. env. au sud-ouest du site.
Plaque rectangulaire (35 x 30 cm.).

pu / ka

I A 44 : *Nouvelles inscriptions de Rantidi*

VI^e s.

Lieu de conservation et numéros d'inventaire inconnus.

On traite ici de quatre nouvelles inscriptions provenant du site de Rantidi, récemment publiées dans le rapport préliminaire des fouilles américaines, toujours en cours²⁵⁵. Le contexte de découverte des quatre pierres n'est pas décrit dans le détail. Trois parmi les quatre inscriptions sont clairement lisibles sur les photographies, ce qui permet de revenir sur un certain nombre d'imprécisions dans l'étude sommaire des textes qui les accompagne.

Étude et images des inscriptions : Bazemore 2007, 184-186, fig. 13-16.

I A 44. 1 : Bazemore 2007, 185 fig. 13 ; Egetmeyer 2010, 780-781 n° 238.
Pierre de forme rectangulaire (l. 55,4 cm. ; h. 26,2 cm. ; ép. 30,6 cm.), avec une dépression peu profonde au sommet. Cinq signes de lecture dextroverse :

pi-la²⁵⁶-ko-ra-u

Φιλαγόραυ

²⁵⁵ Bazemore 2007, 184-186 fig. 13-16.

²⁵⁶ Il s'agit là clairement d'un *la*, et non pas d'un *lo* comme il est écrit dans l'article.

« De Philagoras »

On a ici le génitif d'un anthroponyme, Philagoras, qui n'est pas fréquent mais qui est déjà attesté à Chypre, et notamment à Kouklia (I A 38. 45).

I A 44. 2 : Bazemore 2007, 185 fig. 14 ; Egetmeyer 2010, 781 n° 239.

Pierre (l. 44 cm. ; h. 15 cm. ; ép. 29,7 cm.) avec, au sommet, une large dépression et à côté, à gauche, deux autres, plus petites et plus profondes. L'inscription, qui est probablement gravée sur un côté de la pierre, n'est pas visible sur la photographie. L'éditeur lit, de droite à gauche, *o-ro-le- ? - ?*, et propose d'y voir un nom étéochypriote, mais cette hypothèse ne s'appuie sur aucun élément probant spécifique.

I A 44. 3 : Bazemore 2007, 185 fig. 15 ; Egetmeyer 2010, 781 n° 240.

Pierre (dimensions inconnues)²⁵⁷ portant deux signes gravés (lecture dextroverse hypothétique) :

*pi / ti*²⁵⁸ (?)

Apparemment, une marque de ponctuation semble séparer les deux signes, mais elle n'est pas de lecture sûre. De toute manière, la structure ne semble pas être la même que celle des autres inscriptions du type X | Y, pour lesquelles on a de nombreux exemples à Kouklia-*Marchello* et à Rantidi même²⁵⁹, et aussi sur des objets issus de contextes funéraires²⁶⁰ : dans les inscriptions à formule X | Y en effet, la marque de séparation est normalement bien évidente, souvent une barre, parfois de la même hauteur que les signes qu'elle sépare.

On remarque que la séquence *pi-ti* a été interprétée, sur d'autres inscriptions, comme l'impératif aoriste du verbe *πίνω*, « bois ! »²⁶¹, ce qui *a priori* serait ici possible (si la marque de ponctuation, après examen autoptique de la pierre, se révélait ne pas exister) et même cohérent, dans un contexte d'offrandes à la divinité faites surtout sous forme de liquides²⁶². Il faudrait néanmoins pouvoir d'abord exclure toute autre interprétation possible.

²⁵⁷ La pierre est décrite comme un « incomplete bowl » (Bazemore 2007, 186), mais cela n'est pas visible sur la photographie, ce qui empêche aussi de comprendre la position exacte de l'inscription par rapport au haut de la pierre (dans la photographie, l'inscription est en position verticale, les signes couchés).

²⁵⁸ On ne voit pas comment le deuxième signe pourrait être lu comme un *ri* (même dans une forme étrange sans trait vertical) sinon en faisant tourner la pierre de 180 degrés par rapport au signe *pi*, ce qui serait à tout le moins très bizarre et mériterait une explication ; cette lecture est pourtant acceptée par Egetmeyer 2010, 781 n° 240.

²⁵⁹ V. ci-dessus I A 38. 81-98 (pour Kouklia-*Marchello*) et I A 43. 15, 22 et 51-60 (pour Rantidi).

²⁶⁰ V. ci-dessus le tamis en bronze de Kouklia-*Eliomylia* (I A 33) et la cruche de la collection Konstantinides (I A 34).

²⁶¹ Egetmeyer *WikS*, s. v. *pi-ti*, avec références.

²⁶² V. à ce propos *Rantidi-Paphos*, p. 27-29. En revanche, un parallèle exact pour une formule *pi / ti* (ou *ti / pi* en lecture sinistroverse) vient de Rantidi même : v. *Rantidi-Paphos* 69 (I A 43. 55).

I A 44. 4 : Bazemore 2007, 185 fig. 16 ; Egetmeyer 2010, 781 n° 242.

Pierre (dimensions inconnues) brisée à droite, un signe gravé, suivi par une marque de séparation :

pu |

Ici on a très probablement la partie gauche d'une inscription à formule X | Y. La marque de séparation est bien lisible, et on ne voit pas pourquoi l'inscription est cependant dite complète²⁶³.

Une cinquième inscription des fouilles américaines de Rantidi est connue²⁶⁴ : il s'agit, pour ce que la photographie permet de voir, d'une stèle avec un seul signe gravé, un *si*.

Inscriptions de Salamine

Le site de Salamine, exploré d'abord par A. Palma di Cesnola et M. Ohnefalsch-Richter, ensuite, vers la fin du XIX^e s., par deux missions britanniques (en 1890-1891, et en 1896), a été fouillé de manière systématique à partir des années cinquante, jusqu'à l'invasion du nord de l'île par l'armée turque en 1974. La nécropole a été fouillée par le Département des Antiquités entre 1957 et 1973 : elle se situe à l'ouest de la ville ancienne, un peu au sud par rapport à la ville romaine, au lieu-dit *Cellarka* ; au nord du site se trouve Nécropole Royale. Le site de la ville archaïque a été fouillé, entre 1964 et 1974, par une mission française dirigée par J. Pouilloux, et ensuite par M. Yon : des niveaux de la période géométrique et archaïque, près de la basilique de la Campanopetra, au sud de la ville d'époque romaine, ont en particulier été dégagés.

Les quelques documents en écriture chyro-syllabique qui sont connus proviennent de la nécropole, à l'exception d'un certain nombre d'objets inscrits découverts par A. Palma di Cesnola, et génériquement attribués (de manière plus ou moins certaine) à la région de Salamine : leur chronologie est difficile à établir, et pour cette raison ils ne seront pas traités ici²⁶⁵. L'ensemble des inscriptions a été recueilli dans le volume XIII de la série *Salamine de Chypre*, publié en 1987. On fera ici référence à

²⁶³ Bazemore 2007, 186.

²⁶⁴ Bazemore 2002, 167 fig. 3.

²⁶⁵ Il s'agit des n° 6, 7, 11, 12 et 13 du recueil *Salamine de Chypre XIII*, tous actuellement disparus. Le n° 3 (ICS² 356), un scarabée en cornaline à figure de lion attaquant un sanglier, inscrit au nom de Pnytonikos, découvert aussi par A. Palma di Cesnola et maintenant à Paris (Bibliothèque Nationale de France, Cabinet des Médailles inv. 222), est datable sur critères stylistiques de la toute fin du VI^e s. : Boardman 1968, 130 n° 421. À ces documents il faut ajouter une plaquette en os/coquillage, apparemment inscrite en chyro-syllabique et en phénicien, découverte avec sept autres (inscrites seulement en phénicien) par A. Palma di Cesnola dans une tombe de la région de Famagouste : cette série d'objets est seulement mentionnée dans les ICS², p. 315 n. 3 (avec référence à l'ouvrage de A. Palma di Cesnola ; reproduction en photo à la pl. LXXII, 4), mais elle est traitée avec plus de détails dans Masson – Szzyrmer 1972, 125-127 ; Egetmeyer 2010, 790 n° 6.

ce-dernier, ainsi qu'aux *ICS*² et à la publication des fouilles de la nécropole (série *Excavations in the Necropolis of Salamis*).

Certains tessons inscrits en grec alphabétique, issus de contextes du VII^e – VI^e s. (tombes 10 et 55 de la nécropole de *Cellarka*), sûrement importés, seront examinés plus loin, dans la section dédiée aux inscriptions alphabétiques (I B 4-6).

I A 45 : Ostracon de la Tombe 3 (ICS² 318)

600 env.

Londres, British Museum, 97.4-1.1538.

Grand fragment de jarre (20 x 10 cm.) brisé en deux morceaux, inscrit à l'encre rouge sur les deux faces : *a.* sur le recto (face concave) plusieurs lignes, organisées en quatre sections ; *b.* sur le verso (face convexe) plusieurs lignes, organisées en trois sections. Sur les deux faces on trouve des symboles et des chiffres, ce qui suggère que cet *ostracon* était un document de comptabilité. La lecture, là où le texte est compréhensible, est sinistrophe.

L'*ostracon* a été découvert par une mission britannique, en 1896, dans le dromos de la Tombe 3 de la nécropole de *Cellarka*, fouillée ensuite en 1964 par V. Karageorghis²⁶⁶. Malgré le pillage partiel, la tombe (qui a livré une autre inscription syllabique, ci-dessous I A 46) a pu être bien datée de la fin du CA I – début du CA II, c'est-à-dire env. 600

Études de l'inscription : *ICS*² 318 ; Masson 1966c ; O. Masson dans Karageorghis 1967b, 133-142 ; Masson 1968, 380-386 ; Masson 1980b, 178-180 ; Neumann 1980 ; *Salamine de Chypre XIII* n° 2 ; Egetmeyer 2010, 791-793 n° 9.

Images de l'inscription : Masson 1966c, 260-261 (dessin) ; Karageorghis 1967b, 135 fig. b, 136 fig. c (dessin) ; Masson 1968, 381 fig. 4 (*a*) ; Masson 1980b, 179 fig. 1 (*b*) ; Neumann 1980, pl. I (photo partielle *a*), 151 fig. 2, 155 fig. 3, 159 fig. 6 (dessins partiels *a*) ; *Salamine de Chypre XIII*, p. 129 n° 2.

*a.*²⁶⁷ I. (sens de lecture dextroverse hypothétique)

?-*po-ma-ga-lo-ki*

?-*mi-ka-wo-le-pi*

?-*ne-ku-ti-tu* (?)*-te*

?-*se* (?) *-pa-mi-o-?*

so-zo-a-la-?-?

si-mi-ko-pe (?)*-si* (?)*-?*

?-*wa-ta-mi* (?)*-?-?*

wi-?-ma-pa-sa-mo

sa-ti-a-te-i-zo

so-ti-zo-i-ra-pa

ta-ka-su-ma-ta-?

II. *se-ta-te*

te-se

o-ta-?-pa-i

²⁶⁶ Karageorghis 1999, 124-133 pour un récit des circonstances de la découverte et des opérations de fouille.

²⁶⁷ La transcription est celle, revue, d'Egetmeyer 2010, 792-793, sauf que pour la section IV l. 1.

- mo-ti-se • se-li-ne*
we-ro-se-a-po-i- ?
- III. *ti-wi-ya-ka-si-a-se*
i-po-ra-se • ta-ta-ra-ka-ma-ta •
- IV. *ne-ke-ro-i*
ka-to-se • | a-i-tu-wo
i-po-ra-i ka-to-i •
III *a*
- b. V. *ka-to-se • to-we-to-se* chiffres
a-ma-ti-a-ma-ti • ti-tj • • ka chiffres
lo-wi chiffres
chiffres
- VI. *to-we-te-o-se • ta-a-ma-ta* chiffres
- VII. *wo-i-no • ka-to-se • to-we-te-o-se • a-ma-ti-a-ma-ti*
la-ko-se • i-te-ka-to-i • pe-lo-te-i chiffres

Seules certaines parties de ce document très difficile sont compréhensibles.

I. C'est la section la plus énigmatique de l'ensemble. Organisé en onze lignes, chacune composée de six signes disposés en *stoichedon*, ce texte n'offre aucun sens évident. Sa disposition, ainsi que la lecture de la plupart des lignes, présentent des ressemblances frappantes avec une autre inscription, *ICS² 298*, gravée sur un beau marchepied sculpté de Golgoi²⁶⁸. Même si la proximité chronologique entre les deux textes envisagée par O. Masson est peut-être erronée²⁶⁹ (comme on l'a dit plus haut, le marchepied de Golgoi doit plus probablement être daté du V^e s.), les deux documents sont quand même sûrement liés, qu'ils soient des textes magiques, des tables de jeux, ou autre.

II. Sur cette section, comme sur les deux suivantes, des progrès considérables ont été réalisés par G. Neumann, qui a proposé de nouvelles lectures et des interprétations possibles²⁷⁰. La section II reste néanmoins obscure.

III. On pourrait transcrire : $\delta\epsilon\iota\gamma\alpha\kappa\alpha\sigma\acute{\iota}\alpha\varsigma\ \acute{\iota}(\mu)\phi\omicron\rho\acute{\alpha}\varsigma\ \tau\acute{\alpha}\ \delta\rho\acute{\alpha}\gamma\mu\alpha\tau\alpha$

« Deux cents offrandes, ces prémices que voici ».

IV. Cette section reste obscure. G. Neumann envisage d'y lire : $\nu\epsilon\kappa\rho\acute{\omega}\iota$, « pour le défunt », à la l. 1²⁷¹, et ensuite $\kappa\acute{\alpha}\delta\omicron\varsigma$, « jarre », à la l. 2 ($\kappa\acute{\alpha}\delta\omicron\iota$ à la l. 3).

V. On lit : $\kappa\acute{\alpha}\delta\omicron\varsigma\ \tau\acute{\omicron}\phi\acute{\epsilon}\tau\omicron\varsigma\ \acute{\alpha}\mu\alpha\tau\iota\text{-}\acute{\alpha}\mu\alpha\tau\iota$ ²⁷² ...

« une jarre, cette année, chaque jour » ...

VI. On lit : $\tau\acute{\omega}\ \phi\acute{\epsilon}\tau\omicron\varsigma\ \tau\acute{\alpha}\ \acute{\alpha}\mu\alpha\tau\alpha$...

« de cette année, tous les jours » ...

VII. On lit : $\phi\omicron\acute{\iota}\nu\omega\ \kappa\acute{\alpha}\delta\omicron\varsigma\ \tau\acute{\omicron}\ \phi\acute{\epsilon}\tau\omicron\varsigma\ \acute{\alpha}\mu\alpha\tau\iota\text{-}\acute{\alpha}\mu\alpha\tau\iota$

$\lambda\acute{\alpha}\chi\omicron\varsigma\ \acute{\iota}\delta\grave{\epsilon}\ \kappa\acute{\alpha}\delta\omicron\iota$...

« une jarre de vin, cette année, chaque jour ;
attribution (?) et les jarres » ...

²⁶⁸ Sur ce point, en particulier Masson 1968, 380-386.

²⁶⁹ Dans Karageorghis 1967b, 137.

²⁷⁰ Neumann 1980.

²⁷¹ J.-P. Olivier propose (chez Egetmeyer 2010, 791) la lecture *e-se-q-i*.

²⁷² Sur cette formule en particulier Masson 1966c ; v. aussi Egetmeyer *WikS*, s. v. *a-ma-ti-a-ma-ti*.

On a donc sûrement à faire avec un document comptable, au moins en partie, mais la grande section incompréhensible du recto laisse supposer qu'il s'agissait aussi de quelque chose de différent. Remarquable pour sa chronologie et sa longueur, d'autant plus que la région de Salamine a livré très peu de documents syllabiques, cet *ostrakon* reste donc encore, en partie, une énigme.

I A 46 : Amphore à huile de la Tombe 3 (ICS² 318c)

600 env.

Naguère au Musée régional de Famagouste, situation actuelle inconnue (T. 3 inv. n^o 101).

Amphore à anses de panier, de fabrique *Plain White IV* (h. 74,5 cm.), reconstituée à partir de plusieurs fragments ; inscription de quatre signes peinte à l'encre noire sous l'une des anses, de lecture sinistroverse.

L'amphore provient de la même tombe (Tombe 3) de la nécropole de *Cellarka*, où l'*ostrakon* inscrit ICS² 318 (I A 45) a été découvert à la fin du XIX^e s. La chronologie de la tombe est déterminée de manière sûre par la céramique, surtout des vases en fabrique *Plain White IV* ou V, parmi lesquels trois amphores à anses de panier (n^o 97, 99, 101).

Études de l'inscription : ICS² 318c ; *Chronique 1964*, 283-285 ; Karageorghis – Masson 1965, 147-149 ; O. Masson dans Karageorghis 1967b, 132-133 ; *Salamine de Chypre XIII* n^o 1 ; Egetmeyer 2010, 794 n^o 12.

Images de l'inscription : Karageorghis – Masson 1965, fig. 1, 2 (dessin), 3 ; Karageorghis 1967b, 132 fig. a (dessin), pl. XLI n^o 101, pl. CXXVI n^o 101 (dessin) ; *Salamine de Chypre XIII*, p. 129 n^o 1.

e-la-i-wo

ἐλαίω

« D'huile »

Le terme « huile » (avec digamma conservé, comme on le supposait même avant la découverte de cette inscription) est au génitif de dépendance, probablement, du nom du vase sous-entendu. Ce type d'inscription est attesté par d'autres exemples, de Vouni²⁷³ et peut-être de Salamine même²⁷⁴ : le contenu du récipient, indiqué par l'inscription, était sûrement destiné au défunt, en tant que provision pour l'au-delà. En outre, des amphores d'huile, de miel et de vin déposées dans des tombes sont connues par l'*Illiade* XXIII 170 (amphore d'huile et de miel pour les funérailles de Patrocle), et par d'autres découvertes de la nécropole de Salamine²⁷⁵.

²⁷³ ICS² 207 et 208 : v. Karageorghis – Masson 1965, 149.

²⁷⁴ *Salamine de Chypre XIII* n^o 1bis, v. ci-dessous I A 48.

²⁷⁵ Karageorghis – Masson 1965, 149-150 n. 25, avec références.

Naguère au Musée régional de Famagouste, localisation actuelle inconnue (T. 83 inv. n° 13).

Fragment d'amphore *White Painted IV* (l. 13,2 cm.), situé près de l'anse, décoré avec des cercles concentriques ; inscription de trois signes à l'encre brune, sinistrophe.

Ce fragment provient de la Tombe 83, fouillée en 1967, largement pillée antérieurement ; le matériel de la tombe date du début du CA II.

Études de l'inscription : O. Masson dans Karageorghis 1970, 273 ; *Salamine de Chypre XIII* n° 15 ; Egetmeyer 2010, 801 n° 33.

Images de l'inscription : Karageorghis 1970, 274 fig. 2 (dessin), pl. CLX ; *Salamine de Chypre XIII*, p. 129 n° 1bis.

pi-lo-ti-[mo]

Φιλοτί[μω]

« De Philotimos »

Pour un autre vase inscrit au nom de Philotimos, v. I A 29 (*ICS*² 167h) ; le même nom apparaît aussi sur la lampe à figure de Bès de la collection Cesnola, I A 6 (*ICS*² 329).

I A 48 : *Vase à vin ?*

CA II

Naguère au Musée régional de Famagouste, localisation actuelle inconnue (T. 6 inv. n° 19).

Fragment de cruche *Plain White V* (l. 12 cm.), avec les restes de trois signes gravés avant cuisson, lecture sinistrophe ; seule la partie inférieure²⁷⁶ des signes est visible.

L'ensemble du matériel de la tombe date du CA II, avec certains objets plus anciens qui peuvent peut-être être attribués à une inhumation antérieure, du CA I.

Études de l'inscription : O. Masson dans Karageorghis 1970, 273 ; *Salamine de Chypre XIII* n° 1bis ; Egetmeyer 2010, .

Images de l'inscription : Karageorghis 1970, 274 fig. 3 (dessin renversé), pl. LIII n° 19²⁷⁷.

wo-i-[

ωῶ[νω (?)

« De vin (?) »

On pourrait envisager de voir, dans le troisième signe (trop fragmentaire pour être lu) un *no*, ce qui nous donnerait le génitif du terme « vin », et donc une autre inscription indiquant le contenu d'un récipient destiné au défunt, comme pour l'amphore d'huile de

²⁷⁶ Et non pas supérieure, comme il est écrit dans *Salamine de Chypre XIII*, ad num. 1bis.

²⁷⁷ L'inscription reproduite en photo dans *Salamine de Chypre XIII*, 129 sous le numéro n° 1bis est en réalité le n° 15 du même recueil, ici I A 47 (vase de Philotimos).

la Tombe 3, v. ci-dessus I A 46. Pour des récipients à vin destinés à l'inhumation v. aussi l'ostrakon de la Tombe 3 (I A 45), à la section VII, φοίνω κάδος.

I A 49 : Amphore inscrite de la Tombe 20

CA II

Naguère au Musée régional de Famagouste, situation actuelle inconnue (T. 20 inv. n° 1).

Amphore fragmentaire à anses de panier, en fabrique *Plain White V* (h. 94 cm.), avec inscription incisée après cuisson sur le corps, à l'envers, de lecture sinistroverse.

Cette grande amphore a été découverte dans le coin nord-est du dromos (à côté de l'entrée) de la Tombe 20 de *Cellarka*, près de la surface ; les objets trouvés dans cette zone (n° 1-5) étaient associés à des sépultures d'infants. L'ensemble du matériel de la tombe date du CA II.

Études de l'inscription : O. Masson dans Karageorghis 1970, 273 ; *Salamine de Chypre XIII* n° 9 ; Egetmeyer 2010, 801-802 n° 35.

Images de l'inscription : Karageorghis 1970, 274 fig. 4 (dessin), pl. LXXXIX n° 1 ; *Salamine de Chypre XIII*, p. 129 n° 9 (photo renversée).

to-tu (?) -wa-te (?) -to (?) -se /

La lecture est très difficile, la forme des signes étant très irrégulière : seuls le premier et le dernier signe sont assurés. Ils suggèrent de voir ici un nom au génitif (-se, -c), précédé par l'article défini *to* (τῶ).

Territoire de Salamine

Le territoire du royaume de Salamine était plutôt vaste, puisqu'il comprenait toute la côte orientale, avec la péninsule du Karpass, et était limité vers l'ouest par le territoire d'Idalion et, plus au sud, par celui de Kition. D'autres royaumes, dont les traits principaux nous échappent, Chytroi et peut-être Lédra, ont dû contribuer aussi, à un moment donné, à circonscrire le territoire de Salamine²⁷⁸.

Parmi les sites qui, dans cette vaste région, ont livré des documents inscrits en chypro-syllabique, il faut mentionner d'abord le village d'Akanthou. Localisé près de la côte nord, il correspond peut-être à l'endroit où les anciens localisaient l'Ἀκαιοῶν ἀρχή (Strab. XIV 6. 3, 682. 22-24 : II A 29), premier lieu d'abordage de Teucros à Chypre, et la ville d'Aphrodision (Strab. XIV 6. 3, 682. 21-22 : II A 9), dont on ne sait presque rien²⁷⁹. À Akanthou aurait été découverte, dans une tombe monumentale (mais la localisation est peut-être fautive, et Phlamoudi, plus à l'est, a quelque chance d'être le lieu d'origine

²⁷⁸ Dans Fourrier 2007b est clairement démontré que l'influence stylistique des terres cuites salamiennes s'étendait, au cours de l'époque archaïque, bien au-delà de Chytroi, qui ne montre, pour sa part, aucune production originale, mais plutôt un mélange d'influences salamiennes et idaliennes (36-37, 114). V. ci-dessus, p. 85.

²⁷⁹ *ICS*², p. 323-324.

exact)²⁸⁰ une tablette en argile, incomplète, inscrite sur les deux faces, appelée communément « Bulwer Tablet », du nom de son propriétaire²⁸¹ (*ICS*² 327). Ce document très difficile a été lu de différentes manières : au delà de la reconstitution de R. Meister, extrêmement conjecturale²⁸², et de celle de T.B. Mitford, trop peu prudente²⁸³, de remarquables progrès dans l'interprétation ont été accomplis par G. Neumann²⁸⁴ et par M. Egetmeyer²⁸⁵. La chronologie du document reste malheureusement incertaine : attribué au Ve – IV^e s. par T. B. Mitford sur des bases fragiles²⁸⁶, il est normalement considéré comme appartenant plutôt à la fin de l'archaïsme, probablement au début du Ve s.²⁸⁷. Puisque l'on adopte cette dernière date, on ne prendra pas ce texte en considération.

Deux autres documents doivent, en revanche, être pris en compte : une coupe en bronze inscrite provenant, paraît-il, des environs de Gastria (vers la côte sud-occidentale du Karpas, à l'est de Trikomo : I A 50), et un scarabée inscrit de Galinoporni (encore plus à l'est, au centre du Karpas : *ICS*² 328, I A 51). Les deux documents proviennent de collections privées, et leur lieu d'origine n'est donc pas connu de manière exacte, mais on suit ici, faute de mieux, les indications disponibles.

Gastria

I A 50 : Coupe d'Echewoikos

CG III – CA II

Allemagne, collection privée.

Coupe en bronze (h. 4.4 cm. ; diam. 10,4 cm.) non décorée, avec une inscription de sept signes gravée à l'intérieur, juste sous le rebord, de lecture sinistrophe.

La coupe appartient à une collection privée, et sa provenance exacte est inconnue : elle est censée provenir des environs de Gastria²⁸⁸. La typologie du support, ainsi que son rapport avec l'inscription et les éléments de comparaison connus, ont été soigneusement analysés par H.-G. Buchholz et H. Matthäus dans une étude récente²⁸⁹. En l'absence de données stratigraphiques précises, néanmoins, il est impossible de dater ce genre de coupes, dont la production s'étend à Chypre de la fin de l'époque géométrique (fin du IX^e – début du VIII^e s.) à la fin de la période archaïque (début du Ve s.). La coupe d'Echewoikos est la seule connue qui porte une inscription, dont la position, à l'intérieur et non pas à l'extérieur de la coupe, est, elle aussi, remarquable.

²⁸⁰ *ICS*², p. 324 n. 6 ; Masson 1961, 579 n. 2.

²⁸¹ La tablette, achetée vers la fin du XIX^e s. par W.J. Massy et donnée par ce dernier à H. Bulwer, est entrée dans les collections du British Museum en 1950, inv. n^o 1950.5-25.1.

²⁸² La reconstitution de R. Meister est discutée en détail dans les *ICS*², *ad loc.*

²⁸³ V. les observations de Masson 1961, 580-581.

²⁸⁴ Neumann 1963 ; 1993, 44-45 ; 2003, 128.

²⁸⁵ Egetmeyer 1993a, 19-24.

²⁸⁶ V. les observations de Masson 1961, 579-580.

²⁸⁷ Egetmeyer 1993a, 19 (« Er dürfte etwa ins 6./5. Jh. v. Chr. gehören » ; v. aussi Egetmeyer 2010, 575-577 n^o 1) ; Pilides – Olivier 2008, 344 (« the date ... is uncertain: 5th cent.? »).

²⁸⁸ Schmitt 1991, 130.

²⁸⁹ Buchholz – Matthäus 2003 et Matthäus 2005.

Études du support : Buchholz – Matthäus 2003, 99-110, 130 n° 18.

Études de l'inscription : Schmitt 1991 ; Buchholz – Matthäus 2003, 122-134, 138 n° 18 ; Egetmeyer 2010, 609 n° 1.

Images de l'inscription : Schmitt 1991, 128 (dessin), pl. II ; Buchholz – Matthäus 2003, 148 n° 19 (dessin).

e-ke-wo-i-ko-e-mi

Ἐχεφοίκω ἡμί

« Je suis d'Echewoikos »

Pour des inscriptions ayant la même structure (ἡμί + génitif du nom propre) v. ci-dessus *ICS*² 263 (dédicace de Timagoras : I A 7) et *ICS*² 260 (épitaphe de Karyx : I A 8) ; parmi les objets en métal, *ICS*² 180a (coupe d'Akestōr et Timykretēs : I A 12 b), *ICS*² 178 (coupe de Diweithemis : I A 14), *ICS*² 177 (coupe d'Epiorwos : I A 15), *ICS*² 167q (bol de Philodamos : I A 26) et la coupe d'Armou (I A 42). Il s'agit, dans le cas d'objets en métal, essentiellement d'inscriptions de propriété.

Galinoporni

I A 51 : **Scarabée de Phauos (ICS² 328)**

milieu du VI^e s.

Nicosie, Cyprus Museum, D 1.

Scarabée en calcédoine (l. 22 cm.), représentant un guerrier combattant un lion (Héraclès et le lion de Némée d'après les *ICS*²). Au-dessus des figures, inscription de trois signes, dextroverse sur l'empreinte.

Le scarabée, avant d'entrer dans les collections du Cyprus Museum, faisait partie de la collection de I.K. Peristianes, qui l'aurait trouvé aux environs de Galinoporni au début du XX^e s.

Études du support : Reyes 2001, 49 n° 25.

Études de l'inscription : *ICS*² 328 ; Catling 1972, 63 n° 7 ; Olivier – Vandenamee 2000, 215 n° A.2.3 ; Egetmeyer 2010, 608 n° 1.

Images de l'inscription : *ICS*², p. 328 fig. 95 (dessin), pl. LVI n° 3 ; Catling 1972, 60 n° 7 (dessin) ; Reyes 2001, 49 fig. 48.

pa-u-wo

Φάω

« De Phauos »²⁹⁰

²⁹⁰ Sur ce nom rare v. Masson 1979a, 81. Une variante Φάφος est attestée à Paphos, *Kouklia-Paphos* 14 (I A 38. 12).

Inscriptions de Soloi

Le site de Soloi est localisé dans la baie de Morphou, un peu à l'ouest du village de Karavostasi. Fouillé par les Suédois entre 1927 et 1930 et par une mission québécoise entre 1964 et 1974, le site a livré fort peu de vestiges archaïques²⁹¹ et presque aucune inscription syllabique, à l'exception des trois trouvailles fortuites publiées dans les *ICS*² 211-213, qui, quand elles sont datables, sont attribuables au IV^e s. Un seul document archaïque, issu des fouilles canadiennes, peut être ici pris en considération.

I A 52 : *Œnochoé de Themistios (ICS² 212a)*

CA I

Lieu de conservation et situation actuelle inconnus (T. VI, inv. n° 76).

Œnochoé trilobée de la classe IV (fabrication et dimensions inconnues), décorée à motif de cercles concentriques, avec une inscription de six signes suivis d'une barre, gravée (après ou avant cuisson ?) à la base du col, renversée par rapport au vase, de lecture sinistrophe.

Le vase provient d'une tombe fouillée par la mission canadienne, en 1965, sur le flanc d'une colline au sud-est de l'acropole. La tombe semble avoir été utilisée de la fin du chyro-géométrique jusqu'au CC II, mais l'œnochoé inscrite est sûrement archaïque²⁹².

Études de l'inscription : *ICS*² 212a ; O. Masson dans *Chronique* 1965, 355 ; Masson 1984d, 86 ; Egetmeyer 2010, 807 n° 3.

Images de l'inscription : *ICS*², p. 419 fig. 154 n° 212a (dessin) ; Masson 1984d, pl. IV n° 3 (dessin de l'inscription) et 4 (dessin du vase).

te-mi-si-ti-o-se |

Θεμίστιος |

« Themistios »

Territoire de Soloi

La région qui faisait partie, à l'époque archaïque, du royaume de Soloi, n'a pas livré le moindre document syllabique. On se limite à signaler ici le fragment d'une grande amphore White Painted IV-V (VII^e s.), provenant d'Agia Eirini, qui porte gravée près du col une ligne verticale composée d'un certain nombre de symboles ou chiffres, indiquant sûrement la capacité du récipient²⁹³.

²⁹¹ Des Gagniers 1985.

²⁹² *Chronique* 1966, 353-355.

²⁹³ Publication dans Gjerstad 1963, 5-7 ; étude reprise dans Hermay – Masson 1990, 209-210.

Inscriptions de Tamassos

Le site de Tamassos, localisé près du village moderne de Politiko, a été l'objet de fouilles intensives de la part de M. Ohnefalsch-Richter à la fin du XIX^e s. : la publication prévue (*Tamassos und Idalion*) n'est jamais parue²⁹⁴. Une mission allemande, dirigée par H.-G. Buchholz, a ensuite fouillé sur le site de la ville ancienne et des nécropoles entre 1970 et 1981²⁹⁵.

Aucune inscription syllabique datant de la période ici étudiée n'a jamais vu le jour pendant les fouilles ; en revanche, deux importantes bilingues, en phénicien et en grec en écriture chypro-syllabique, datant du IV^e s., sont connues depuis 1885 (*ICS*² 215 et 216). Une courte inscription, du IV^e s., a été publiée en 1990²⁹⁶, mais en général la région de Tamassos reste très avare de textes en syllabaire chypriote²⁹⁷.

Inscriptions d'origine inconnue

On traite dans cette section des inscriptions chypro-syllabiques originaires de Chypre, mais dont le lieu de découverte est inconnu. Il s'agit, en majorité, de pierres gravées (scarabées, sceaux, intailles), qui sont extrêmement mobiles et fort appréciées sur le marché des antiquités. Seules les pierres qui sont datées d'avant le dernier quart du VI^e s. (ou, génériquement, du CA II) seront ici prises en considération²⁹⁸.

Parmi les inscriptions d'origine inconnue on compte aussi quelques vases (I A 53-55) et un fragment de coupe en argent (I A 56).

I A 53 : Deux vases à inscription identique (*ICS*² 346-347)

début du VII^e s.

A. Perdu. B. Nicosie, Collection George et Nefeli Giabra Pierides, cat. n^o 137.

²⁹⁴ Sur les fouilles et les découvertes de M. Ohnefalsch-Richter à Tamassos v. Masson 1964 (Kypriaka I) ; v. aussi Buchholz 1989, 2000 (avec bibliographie supplémentaire) et 2007.

²⁹⁵ V. en général Buchholz – Untiedt 1996. V. aussi Buchholz *et alii* 2002, sur la nécropole royale.

²⁹⁶ Buchholz – Neumann 1990. V. Egetmeyer 2010, 815 n^o 9 (nouvelle lecture).

²⁹⁷ V. Egetmeyer 2010, 812-815.

²⁹⁸ Cela exclut : *ICS*² 356 (Boardman 1968, n^o 421 ; Catling 1972, 66 n^o 18), après le dernier quart du VI^e s. ; *ICS*² 360 (Catling 1972, 68-69 n^o 22), début V^e s. ; *ICS*² 362 (Boardman 1968, n^o 292 ; Catling 1972, 66 n^o 17), env. 500 ; *ICS*² 363 (Catling 1972, 69-70 n^o 25), V^e s. ; *ICS*² 364 (Boardman 1968, n^o 260 ; Catling 1972, 65 n^o 13), env. 500 ; *ICS*² 365 (Boardman 1968, n^o 424 ; Catling 1972, 68 n^o 21), env. 500 ; *ICS*² 367b (Boardman 1968, n^o 226 ; Catling 1972, 65 n^o 12), env. 500. Le scarabée Reyes 2001, n^o 367 (Catling 1972, 62 n^o 5 ; Egetmeyer 2010, 833 n^o 44), datant du début du VI^e s., porte des signes qui ne peuvent pas être interprétés de manière sûre comme du chypro-syllabique ; le scarabée n'est pas répertorié dans les *ICS*². Pour le scarabée Reyes 2001, n^o 123 (Egetmeyer 2010, 837 n^o 65 : fin VI^e s.) v. la nouvelle lecture de l'inscription dans García Ramón *et alii* 2006. Le scarabée *ICS*² 366, signalé comme perdu par O. Masson (*ICS*² *ad loc.*) et J.-P. Olivier (Olivier – Vandenabeele 2000, 216 n^o A.2.13), se trouve en réalité dans la collection George and Nefeli Giabra Pierides à Nicosie, cat. n^o 404 (Karageorghis 2002a, 307 n^o 404) : représentant une créature à tête de chien marchant vers la gauche, la tête en arrière, inscrit au nom d'Onasilos (*o-na-si-lo*), il date probablement de la toute fin de l'époque archaïque. Pour des parallèles, v. Boardman 1968, 153-157, surtout n^o 578. Les quelques sceaux non figurés, portant seulement des inscriptions (*ICS*² 358, 361, 367, 367c), sont évidemment plus difficiles à dater, mais ils peuvent être généralement attribués à la fin de l'archaïsme : Reyes 2001, 29-31.

Deux cruches, presque identiques sauf quelques détails dans la décoration, dont une (a) perdue (b : *Bichrome IV*, h. 36,5 cm.). Une inscription, la même sur les deux vases, peinte à l'encre, (a) sur le corps du vase, en dessous de l'anse, (b) sur l'épaule, entre l'attache de l'anse et le col. L'inscription est de huit signes, de lecture sinistrophe.

L'origine des deux vases est inconnue, mais ils doivent avoir été découverts ensemble. Puisque l'un, a, a appartenu à A. Palma di Cesnola, et l'autre, b, à D. Pierides, on peut supposer un partage entre les deux amis et collectionneurs d'antiquités²⁹⁹.

Études des supports : Karageorghis 2002a, 118 n° 137 (b).

Études des inscriptions : ICS² 346 (a), 347 (b) ; Neumann 1976 ; Masson 1990b, 151-153 ; Egetmeyer 2010, 824 n° 10-11.

Images des inscriptions : ICS², p. 341 fig. 104 (a, dessin), fig. 105 (b, dessin), pl. LIX n° 3 (b) ; Neumann 1976, 77 (dessin) ; Masson 1990b, pl. I n° 2 (b) ; Karageorghis 2002a, 118.

ta-e-te-o-ta-ma · pi-ti

Τᾶ, Ἐτεοδάμα, πῖθι

« Tiens, Étéodamas, bois ! »

Cette invitation à boire (probablement destinée au défunt) est très suggestive, avec son écho homérique (*Od.* IX 347 : Κύκλωψ, τῆ, πῖε οἶνον) et son (ses ?) parallèle à Chypre même (v. IA 44. 3)³⁰⁰. Elle a été défendue de manière convaincante par O. Masson contre d'autres interprétations et des objections, d'ordre phonétique et général, avancées par J. Karageorghis, G. Neumann et J. Knobloch³⁰¹.

I A 54 : *Stamnos inscrit (ICS² 348)*

VII^e s.

Perdu.

Récipient, apparemment un *stamnos* de fabrique *White Painted IV* (dimensions inconnues), avec une inscription de cinq signes peinte (?)³⁰² sous l'une des anses, de lecture sinistrophe. Seul un dessin de l'inscription subsiste, mais certains signes sont de lecture incertaine.

Ce vase, comme l'un des précédents, faisait aussi partie de la collection d'A. Palma di Cesnola ; son origine est totalement inconnue.

Études des inscriptions : ICS² 348 ; Egetmeyer 2010, 824 n° 12.

Images des inscriptions : ICS², p. 341 fig. 106.

o-e- ? -ta-pi

Séquence incompréhensible.

²⁹⁹ ICS², p. 341 n. 1 ; Masson 1990b, 151.

³⁰⁰ Pour d'autres parallèles en littérature v. Masson 1990b, 152 n. 49.

³⁰¹ Masson 1990b. V. aussi Masson 1983, 272.

³⁰² Karageorghis – Karageorghis 1956, 358.

Copenhague, Ny Carlsberg Glyptotek, 2650.

Ænochoé Bichrome III (h. 28,5 cm.), en style *Free Field*, décorée avec trois oiseaux presque identiques sur la panse, deux yeux près du rebord, des deux côtés du « bec ». L'inscription est gravée après cuisson sous la base du vase, six signes de lecture dextroverse.

Le vase a été acheté par la Ny Carlsberg Glyptotek sur le marché des antiquités, en 1920.

Études du support : Nielsen 1983, 6-7 n° 6 ; Sørensen 1984, 162-163 ; Nielsen 1992, 64 ; Karageorghis 2001, 113 n° 9.

Études de l'inscription : O. Masson dans Nielsen 1983, 7 (cité dans Sørensen 1984, 162-163) ; Neumann 2003a, 125-126 ; Egetmeyer 2009, 72 ; Egetmeyer 2010, 836-837 n° 61.

Images de l'inscription : Nielsen 1983, 18 n° 6 ; Sørensen 1984, pl. XXXI n° 4 ; Nielsen 1992, 64 ; Karageorghis 2001, 113 ; Neumann 2003a, 125 (dessin) ; Egetmeyer 2009, 77 fig. 9.

po-ro-ta-pi-tu-na

O. Masson, tout en remarquant le parallèle entre *ICS*² 313 et 314 (où la même séquence *po-ro-ta* est attestée), songe à de l'éteo-chypriote : le *na* final, un suffixe qui revient souvent en éteo-chypriote³⁰³, serait un indice en cette direction³⁰⁴.

G. Neumann, pour sa part, remarque à juste titre que l'éteo-chypriote est normalement sinistroverse (mais avec des exceptions : v. par ex. I A 39. 2), et propose de lire *po-ro-ta* comme l'ordinal, féminin singulier, *πρώτα*, et la séquence *pi-tu-na* comme le mot, fort rare, connu sous différentes formes par les lexicographes, *πτίνη*, cruche. On aurait donc ici l'indication de l'appartenance du vase à un service complet : « la première cruche ».

Enfin, M. Egetmeyer est revenu à l'interprétation de cette inscription comme de l'éteo-chypriote, en l'énumérant parmi les exemples les plus anciens qui nous sont connus de cette langue³⁰⁵.

I A 56 : *Fragment de coupe en argent inscrite (ICS² 368d)*

CG - CA

Nicosie, Cyprus Museum, 1961/IV-24/1.

Fragment de rebord d'une coupe en argent (l. 9 cm.), avec, à l'extérieur, une inscription de dix-sept signes, divisés par trois barres de séparation, de lecture sinistroverse.

L'attribution d'une chronologie plus précise à ce fragment est impossible : cette typologie de bols, en bronze ou en argent, est très répandue à Chypre dès l'âge du bronze récent jusqu'à la fin de l'archaïsme³⁰⁶.

³⁰³ Dans l'essai d'interprétation grammaticale de l'éteo-chypriote proposé par Th. Petit, le suffixe *-na* serait une particule enclitique copulative (Petit 1997-1998, 259), ce qui ne s'expliquerait pas bien ici.

³⁰⁴ O. Masson dans Nielsen 1983, 7 et dans Sørensen 1984, 162-163.

³⁰⁵ Egetmeyer 2009, 72.

Études du support : Matthäus 1985, 88 n° 278.

Études de l'inscription : J. Karageorghis et O. Masson dans *Chronique* 1961, 356-357 ; Karageorghis – Karageorghis 1962, 146-147 ; Buchholz – Matthäus 2003, 129 ; Egetmeyer 2010, 832 n° 40.

Images de l'inscription : *Chronique* 1961, 356 fig. 38 ; Matthäus 1985, pl. 16 n° 278.

] -la-ne-wa-to-ro-wi-ja / la-ka-la / ko-ni-so-ni / pa-pi-o-[

Aucune interprétation possible par le grec n'apparaît. De plus, plusieurs indices semblent rapprocher cette inscription des documents éteochoyriotes, par exemple la forme du signe *so*, ou les finales en *-ija* et *-ni*³⁰⁷. C'est pourquoi ce texte est normalement considéré éteochoyriote, incorporant peut-être, à la fin, l'ethnique *pa-pi-o*, paphien³⁰⁸.

I A 57 : *Sceau néo-babylonien de Zōsikrewōn (ICS² 353)*

VI^e s. ?

Aberdeen, Marischal College, 18.

Sceau octogonal en forme de conoïde, en calcédoine (h. 2,5 cm.), avec représentation d'un prêtre barbu en prière, debout, devant plusieurs symboles divins. Entre le prêtre et les symboles, inscription de sept signes gravée verticalement, de lecture sinistrophe.

Différents sceaux d'origine mésopotamienne ont été trouvés à Chypre, et une certaine influence de motifs « néo-babyloniens » peut être détectée sur des productions locales. Néanmoins, le rapport entre la glyptique chypriote et les modèles mésopotamiens n'est probablement pas direct, mais passe à travers la médiation de la côte levantine³⁰⁹. Le sceau dont il est question ici est certainement une production authentique de Mésopotamie, l'inscription ayant été ajoutée par la suite.

Études du support : Catling 1972, 71 n° 27 ; Reyes 2001, 141 n° 334.

Études de l'inscription : ICS² 353 ; Olivier – Vandenberghe 2000, 217 n° C.1.1 ; Egetmeyer 2010, 828 n° 21.

Images de l'inscription : ICS², p. 345 fig. 109 (dessin), pl. LX n° 1-2 ; Catling 1972, 70 fig. 5 n° 27 (dessin) ; Reyes 2001, 141 fig. 340.

zo-si-ke-re-wo-to-se

Ζωσικρέφο(ν)τος

« De Zōsikrewōn »

Le nom de Zōsikrewōn est nouveau³¹⁰.

³⁰⁶ Matthäus 1985, 71-104.

³⁰⁷ V. les observations de J. Karageorghis et O. Masson dans *Chronique* 1962, 356-357.

³⁰⁸ Egetmeyer *WikS*, s. v. *pa-pi-o*-[.

³⁰⁹ V. à ce propos Reyes 1994, 60 n. 65 et surtout Reyes 2001, 139-142, 213-215.

³¹⁰ V. Masson 1983, 272 ; Egetmeyer *WikS*, s. v. *zo-si-ke-re-wo-to-se*.

I A 58 : *Scarabée de Zōwothemis (ICS² 354)*

VII^e – VI^e s.

New York, Metropolitan Museum, 74.51.4193.

Scarabée en agate brune (l. 1,8 cm.), avec représentation d'une vache allaitant un veau, et un arbre stylisé à droite ; l'inscription, de cinq signes, sinistroverse, est gravée au-dessus du dos de la vache.

Ce scarabée, qui fait partie de la collection Cesnola, est parfois attribué à la région de Kourion³¹¹, mais les indications qu'on a à ce propos sont contradictoires. Le motif de la vache allaitant, d'origine proche-orientale, est sans doute arrivé à Chypre par l'intermédiaire phénicien³¹².

Études du support : Catling 1972, 63 n° 8 ; Reyes 2001, 94 n° 163.

Études de l'inscription : ICS² 354 ; Mitford *IK*, n° 222 ; Olivier – Vandenaabeele 2000, 215 n° A.2.4 ; Egetmeyer 2010, .

Images de l'inscription : ICS², p. 345 fig. 108 (dessin), pl. LX n° 3 ; Mitford *IK*, 386 ; Catling 1972, 70 fig. 2 n° 8 (dessin) ; Reyes 2001, 95 fig. 187.

zo-wo-te-mi-se

Ζωφόθεις

« Zōwothemis »

L'anthroponyme cette fois est au nominatif ; les noms en Ζωφο/α- sont fréquents à Chypre³¹³.

I A 59 : *Scarabée de Pythokreōn (ICS² 355)*

VI^e s.

Londres, British Museum, 1949.11-16.1.

Scarabée en jaspe vert (l. 2 cm.), portant la représentation d'un guerrier combattant contre un griffon surmonté par un disque ; inscription de six signes, dextroverse, gravée dans un espace large, destiné à cet usage.

Études du support : Catling 1972, 63 n° 9 ; Reyes 2001, 52 n° 40.

Études de l'inscription : ICS² 355 ; Olivier – Vandenaabeele 2000, 215 n° A.2.5 ; Egetmeyer 2010, 829 n° 22.

Images de l'inscription : ICS², p. 345 fig. 110 (dessin), pl. LX n° 4-5 ; Catling 1972, 64 fig. 3 n° 9 (dessin) ; Reyes 2001, 53 fig. 63.

pu-to-ke-re-o-ne

Πυθοκρέων

« Pythokreōn »

Le nom de Pythokreōn est connu aussi, pour le IV^e s., à Chios³¹⁴.

³¹¹ Masson 1995, 8 : « sans doute de Kourion ».

³¹² Reyes 2001, 94-95.

³¹³ V. Egetmeyer *WiKS*, p. 217-218 ; v. aussi Masson 1996a, 92-93 ; Egetmeyer 2010, 324-325.

³¹⁴ Fraser – Matthews *LGN*, s. v. Πυθοκρέων.

I A 60 : *Scarabée de Kypragoras (ICS² 357)*

VI^e s. ?

Berlin, Staatliche Museen, inv. Misc. 6682, actuellement disparu.

Scarabée en « calcédoine et jaspe rouge » (l. 1,5 cm.), au motif de la vache allaitant un veau. Au-dessus de la représentation, inscription de six signes, de lecture sinistrophe.

Études du support : Catling 1972, 63 n° 10 ; Reyes 2001, 94 n° 162.

Études de l'inscription : ICS² 356 ; Masson 1967c, 372 ; Olivier – Vandenaabeele 2000, 215 n° A.2.7 ; Egetmeyer 2010, 829 n° 24.

Images de l'inscription : ICS², p. 347 fig. 112-113 (dessin), pl. LX n° 6 ; Masson 1967c, pl. XX n° 3 ; Catling 1972, 64 fig. 3 n° 10 (dessin) ; Reyes 2001, 95 fig. 186 (dessin).

ku-pa-ra-ko-ra-o

Κυπραγόραο

« De Kypragoras »

La forme du génitif en -αο est remarquable (on s'attendrait -αυ)³¹⁵.

I A 61 : *Scarabée de Zōwoitas (ICS² 367a = 463)*

début VI^e s.

Boston, Museum of Fine Arts, 98.715 (moulage ; le scarabée est perdu).

Scarabée en pierre noire (l. 1,8 cm.), représentant un paysan barbu avec un bœuf trainant la charrue ; sur le motif est gravée une inscription de treize signes, de lecture sinistrophe³¹⁶, sans doute partie du dessin original.

Études du support : Catling 1972, 62-63 n° 6 ; Reyes 2001, 193 n° 512.

Études de l'inscription : ICS² 367a ; Masson 1967c, 363-368 ; Olivier – Vandenaabeele 2000, 216 n° A.2.14 ; Egetmeyer 2010, 831 n° 33.

Images de l'inscription : ICS², p. 391 fig. 152 (dessin) ; Masson 1967c, 366 fig. 1, pl. XIX n° 1 ; Catling 1972, 60 fig. 2 n° 6 (dessin).

zo-wo-i-ta-u-e-mi-to-te-mi-si-ti-o

Ζωφοίταυ ἡμί τῶ Θεμιστίω

« J'appartiens à Zōwoitas, fils de Themistios »

Le nom Ζωφοίταυ fait partie de la série de noms en Ζωφο/α- dont on a, comme on a dit plus haut (v. I A 58), plusieurs attestations à Chypre.

³¹⁵ Références dans Egetmeyer *WikS*, s. v. *ku-pa-ra-ko-ra-o*.

³¹⁶ Et non pas dextroverse, comme dans Catling 1972, 63 n° 6.

Cambridge, Fitzwilliam Museum, E. 97.1955.

Scarabée en pierre verte (l. 2,1 cm.), représentant un homme poisson, tourné vers la gauche, tenant un collier³¹⁷ dans sa main ; inscription de trois signes au-dessus de la queue, de lecture sinistrophe.

Initialement lue comme de l'araméen, l'inscription a échappé à l'attention pour quelque temps. Le motif de l'homme poisson, d'origine mésopotamienne, est sûrement arrivé à Chypre par l'intermédiaire de la Phénicie, comme le démontre la forme du scarabée³¹⁸.

Études du support : Munn-Rankin 1959, 35-36 n° 73 ; E. Gubel dans Bordreuil – Gubel 1987, 311 ; Henig 1994, 3 n° 7 ; Reyes 2001, 131 n° 308.

Études de l'inscription : Masson 1986a ; Olivier – Vandenaabeele 2000, 216 n° A.2.16 ; Egetmeyer 2010, 836 n° 58.

Images de l'inscription : Munn-Rankin, pl. XI n° 73 ; Masson 1986a, pl. I n° 1 ; Bordreuil – Gubel 1987, 311 fig. 2 (dessin) ; Henig 1994, 4 ; Reyes 2001, 131 fig. 314.

pi-lo-i

Φιλῶι

« Philō »

Le nom féminin Φιλῶ est bien attesté³¹⁹. La présence d'un iota supplémentaire au nominatif est un trait typique des dialectes, attesté par ailleurs à Chypre : cette interprétation est préférable ici à une lecture de l'anthroponyme au datif, difficilement acceptable dans ce contexte³²⁰.

Collection privée.

Scarabée en agate bandée (l. 2,3 cm.), à motif de Bès cornu dans la pose de la « course agenouillée », tourné vers la droite, tenant dans chaque main un lion par la queue. L'inscription, de quatre signes, dextroverse, est gravée en dessous de la figure, dans un espace réservé.

Études du support : Masson 1995, 7-8 ; Reyes 2001, 90 n° 139.

Études de l'inscription : Masson 1995, 7-8 ; Masson 1996a, 92-94 ; Egetmeyer 2010, 836 n° 59.

Images de l'inscription : Masson 1995, pl. I n° 1-2 ; Reyes 2001, 91 fig. 162.

³¹⁷ D'autres interprétations ont été proposées concernant l'objet dans les mains de l'homme-poisson : v. E. Gubel dans Bordreuil – Gubel 1987, 311 (un dauphin) ; Henig 1994, 3 (un poulpe stylisé ? Suggestion de J. Boardman).

³¹⁸ Munn-Rankin 1959, 36 ; Henig 1994, 3.

³¹⁹ Masson 1986a, 163.

³²⁰ Egetmeyer *WikS*, s. v. *pi-lo-i* ; Egetmeyer 2010, 365.

« De Zōwaphoos »

Le nom Ζωφάφοος est nouveau : il se compose de Ζωφα- (relativement fréquent à Chypre, v. I A 58) et -φοος, connu en second élément dans l'onomastique crétoise³²¹.

Inscriptions trouvées hors de Chypre

Un petit nombre d'inscriptions en chypro-syllabique, qui ont été trouvées hors de Chypre, est traité ici. Elles témoignent de différentes manières de la circulation d'objets d'origine chypriote, mais aussi, dans certains cas, du rôle de médiation de Chypre dans la diffusion de produits non originaires de l'île (I A 65-66) ou même parfois de la circulation de Chypriotes en Méditerranée orientale (I A 64, 67).

La stèle fragmentaire de marbre blanc à quatre lignes d'écriture chypro-syllabique, conservée au Musée de Rhodes et publiée pour la première fois en 1980 par I. Nicolaou³²² (*ICS*² 369c), n'est pas datable avec sûreté et elle n'est peut-être même pas rédigée en chypro-syllabique³²³, c'est pourquoi elle sera laissée ici de côté.

I A 64 : Sceau de Diweiphilos

seconde moitié du VIII^e s.

Adana, Musée régional, inv. n^o 228 (= 4470).

Scaraboïde en agate beige tachetée de rouge grenat (l. 2,1 cm.), à trois registres, dont les deux supérieurs inscrits et le troisième décoré d'une frise à chevrons. Le registre supérieur comporte cinq signes, dont les deux à gauche sont des symboles, presque identiques ; le registre médian comporte sept signes, dont un (à l'extrême gauche) endommagé. La lecture, d'après la seule interprétation possible, se ferait en sens sinistrophe, de bas en haut.

Le sceau aurait été acheté par le musée à un habitant de la ville. Comme il est donc dépourvu de contexte archéologique, on ne peut pas dire s'il s'agit d'un objet originaire de Chypre ou de Cilicie. Le rattachement stylistique au groupe dit du « Joueur de lyre » (même si certains aspects le situent comme un objet un peu exceptionnel)³²⁴, incite à la seconde hypothèse et à le dater de la seconde moitié du VIII^e s.

Études du support : O. Casabonne et M. Egetmeyer dans Borgia *et alii* 2002, 177-181.

Études de l'inscription : M. Egetmeyer dans Poncy *et alii* 2001, 18-20 ; Egetmeyer 2010, 845 n^o 13.

³²¹ Masson 1996a, 93-94.

³²² Nicolaou 1980 : *ICS*² 369c.

³²³ Egetmeyer 2010, 879-880.

³²⁴ Notamment : la pierre utilisée, plus précieuse et différente de celle normalement employée pour les sceaux de ce groupe (serpentine rouge ou verdâtre), et la présence de l'inscription : Borgia *et alii* 2002, 178. V. aussi Poncy *et alii* 2001, 11-14, pour une description des sceaux du groupe du « Joueur de lyre » (v. en particulier le n^o 30b, décoré d'un motif à chevrons comparable à celui du sceau de Diweiphilos).

Images de l'inscription : Poncy et alii 2001, 33 pl. II n° 79b, 35 pl. IV n° 79b ; Borgia et alii 2002, 177 fig. 1 (dessin).

ti-we-i-pi-lo-to-?
ma-to-te Σ Σ

Διφειφίλω τὸ [σᾶ-]
μα τόδε Σ Σ

« De Diweiphilos le [sé-]
ma (est) ceci : Σ Σ »

L'interprétation, malgré les difficultés posées par une lecture de bas en haut (très rare mais déjà attestée en épigraphie chypro-syllabique : v. I A 43. 41 [*Rantidi-Paphos* 40]) est très séduisante, et rend bien compte de la présence des deux symboles, qui constitueraient donc le σῆμα³²⁵ de Diweiphilos, comme il est bien expliqué par l'inscription. Le nom de Διφείφιλος est connu, et il se rapproche de noms composés en Διφει-, bien attestés à Chypre³²⁶ mais aussi en Pamphylie³²⁷. Pour ce qui concerne le « symbole », le σῆμα de Diweiphilos, la ressemblance avec la manière de représenter les corps humains dans les sceaux du groupe du « Joueur de lyre » est évidente³²⁸.

I A 65 : Graffito chypriote sur une amphore SOS de Mende dernier quart du VIII^e s.

Thessalonique, Musée Archéologique, n° 18050.

Amphore SOS incomplète, reconstituée à partir de plusieurs fragments (h. 58 cm.), avec inscription de cinq signes, divisés par deux marques de séparation, gravée après cuisson sur l'épaule, de lecture sinistroverse. L'inscription est incomplète à droite (au début).

L'amphore a été découverte en 1989 dans la nécropole de Mende, sur la péninsule de Pallène, en Chalcidique : elle contenait les restes d'un enfant. La sépulture (n° 165) se trouvait dans une partie de la nécropole apparemment réservée aux inhumations d'individus morts jeunes ou très jeunes, datable de la fin VIII^e – VII^e s. env.³²⁹ Comme les recherches les plus récentes le suggèrent, la circulation des amphores SOS était liée au commerce de l'huile d'olive attique ; les anthroponymes qu'on trouve parfois gravés sur ces récipients (normalement au génitif) sont alors à interpréter comme les identifiants des marchands qui transportaient les amphores, pleines, le long des routes de la Méditerranée³³⁰. Des fragments d'amphores SOS avec graffiti alphabétiques, toujours associés à des contextes funéraires, un peu plus récents (VII^e s.), ont été découverts dans la nécropole de Salamine à Chypre, v. ci-après I B 4-5.

Études du support : I. Vokotopoulou dans Vokotopoulou – Christidis 1995, 5-7.

³²⁵ Sur le terme *séma* v. M. Egetmeyer dans Poncy et alii 2001, 19 n. 15.

³²⁶ M. Egetmeyer dans Poncy et alii 2001, 19 n. 13.

³²⁷ O. Casabonne et M. Egetmeyer dans Borgia et alii 2002, 178 n. 10. V. Masson 1993a, 232-233.

³²⁸ V. O. Casabonne et M. Egetmeyer dans Borgia et alii 2002, 177-178 avec les fig. 2-4.

³²⁹ Vokotopoulou – Christidis 1995, 5 et n. 2.

³³⁰ Vokotopoulou – Christidis 1995, 6-7 avec références.

Études de l'inscription : A.-P. Christidis dans Vokotopoulou – Christidis 1995, 7-10 ; Egetmeyer 2010, 841 n° 1.

Images de l'inscription : Vokotopoulou – Christidis 1995, pl. 1-3.

] -la-si . te-mi / se

La lecture est sûre, les signes et les marques étant bien lisibles, profondément incisés. On peut remarquer que le *si* est de type paphien, alors que les autres signes, bien connectés, appartiennent au syllabaire commun ; le *se* est sinistroverse.

La présence d'un large espace et d'un point sépare nettement] -la-si du reste. Il doit donc s'agir de la terminaison d'un anthroponyme, peut-être un nom en -ις avec chute du sigma final (à rendre en syllabaire avec le signe *se*), comme cela est attesté parfois en chypriote³³¹. Le groupe *te-mi* représente sans doute un anthroponyme en Θεμ- abrégé³³², ici probablement le patronyme. Le signe *se*, isolé, peut être interprété comme l'abréviation de l'ethnique Σε(λαμίνιος), « de Salamine », d'après les exemples dans les graffiti d'Abydos³³³.

L'ensemble est très cohérent. Un détail contribue à rendre ce graffito encore plus intéressant : la comparaison avec l'amphore de la nécropole de Policoro (ci-après I A 66), à condition de revoir légèrement la lecture faite initialement par G. Pugliese Carratelli, montre qu'il s'agit du même texte pour les deux vases (sauf les signes en lacune), ce qu'on ne saurait considérer comme un hasard.

I A 66 : **Amphore de la nécropole de Policoro (ICS² 369)** première moitié du VII^e s.

Lieu de conservation et numéro d'inventaire inconnus (T. 18 ; peut-être au Museo Nazionale della Siritide di Policoro ?).

Grande amphore importée (« anforone », dimensions inconnues), avec inscription de cinq signes divisés par une marque de séparation, gravée avant cuisson³³⁴ près de l'attache inférieure de l'une des anses ; lecture sinistroverse. L'inscription est apparemment incomplète à gauche, et précédée, à droite, par une marque de fabrication en forme de palme.

L'amphore, découverte dans la tombe n° 18 de la nécropole archaïque de Policoro, contenait les restes du défunt. Les détails sur la typologie et surtout le lieu de production de l'amphore ne sont pas connus³³⁵.

Études de l'inscription : ICS² 369 ; Pugliese Carratelli 1971 ; A.-P. Christidis dans Vokotopoulou – Christidis 1995, 9-10 ; Egetmeyer 2010, 840 n° 1.

Images de l'inscription : Pugliese Carratelli 1971, 590 fig. 1 (dessin), pl. I ; Vokotopoulou – Christidis 1995, 9 fig. 2 (dessin).

³³¹ A.-P. Christidis dans Vokotopoulou – Christidis 1995, 10.

³³² Egetmeyer *WikS*, s. v. *te-mi* pour des parallèles.

³³³ Egetmeyer *WikS*, s. v. *se*¹.

³³⁴ Pugliese Carratelli 1971, 589 : « prima della cottura », mais d'après la photo on dirait qu'il s'agit d'un graffito incisé après cuisson.

³³⁵ Pour le contexte de la découverte v. Adamesteanu 1971.

?-la-si | te-mi [

Le premier signe est malheureusement très difficile à interpréter. En adoptant la lecture proposée par A.-P. Christidis on retrouve le même texte que sur l'amphore SOS de Mende, ce qui ne surprend pas trop, puisque les deux graffiti sont très semblables, avec les mêmes formes de signes, y compris la forme paphienne du *si* et la graphie bien connectée des autres signes³³⁶. Le *te*, ayant été oublié, a été visiblement ajouté dans un second temps, la ligne verticale alignée avec la marque de séparation : c'est pourquoi G. Pugliese Carratelli a interprété la marque non pas comme un diviseur, mais comme un signe indiquant l'endroit où le *te* devait être correctement inséré. Cette lecture donnait un ensemble ?-la-si-te-mi-[, interprétable comme un anthroponyme, à savoir Ἀλασιθέμι[φος] pour G. Pugliese Carratelli (de manière très hypothétique)³³⁷, Τλασιθέμι[φος] pour G. Neumann³³⁸. La lecture de A.-P. Christidis étant largement préférable, on l'adopte ici, tout en soulignant, d'un côté, que dans le graffiti de Policoro l'anthroponyme est complet, mais malheureusement incompréhensible, de l'autre, que l'ethnique présent dans le graffiti de Mende ne figure pas ici, mais il pourrait bien (si les deux textes sont vraiment identiques) être en lacune.

I A 67 : *Dédicace d'Hermaios à Delphes (ICS² 369a)*

VII^e s.

Delphes, Musée archéologique, 1717.

Pied de lion en bronze (h. 13,5 cm. ; l. 6,5 cm.), la présence de tiges en fer indiquant clairement qu'il s'agissait de l'un des trois pieds d'un trépied à baguettes. Sur le devant, dans une bande délimitée par des filets, une inscription de cinq signes (avec un sixième, sur la gauche, illisible à cause d'une fente), de lecture sinistroverse, en syllabaire commun, gravée sans doute déjà dans le modèle de cire, donc au moment de la production de l'objet.

Découvert lors des fouilles françaises de Delphes de la fin XIX^e – début XX^e s., mais nettoyé seulement en 1968 (ce qui a permis le repérage de l'inscription), ce bronze est sûrement de production orientale, comme le démontrent plusieurs parallèles³³⁹. L'inscription permet de confirmer sa provenance de Chypre, où des objets du même style ont été découverts³⁴⁰ ; la datation du VII^e s. est aussi suggérée sur des critères de style, ainsi que par le rapprochement avec d'autres bronzes chypriotes découverts à Delphes³⁴¹.

Études du support : Perdrizet *FD V*, 68-69 n^o 249 ; C. Rolley dans Rolley – Masson 1971, 295-302.

³³⁶ A.-P. Christidis dans Vokotopoulou – Christidis 1995, 9.

³³⁷ Pugliese Carratelli 1971, 591.

³³⁸ Hypothèse jamais publiée, mais mentionnée dans Egetmeyer *WiKS*, s. v. ?-la-si-te-mi-].

³³⁹ C. Rolley dans Rolley – Masson 1971, 298-301.

³⁴⁰ Notamment à Kourion : C. Rolley dans Rolley – Masson 1971, 301-302. L'emploi du syllabaire commun dans l'inscription du bronze de Delphes exclut en principe la région de Paphos et, probablement, celle de Kourion comme lieu de provenance de cet objet.

³⁴¹ C. Rolley dans Rolley – Masson 1971, 302.

Études de l'inscription : ICS² 369a ; O. Masson dans Rolley – Masson 1971, 302-304 ; Egetmeyer 2010, 841 n^o 2.

Images de l'inscription : ICS², p. 419 fig. 154 n^o 369a (dessin) ; Rolley – Masson 1971, 303 fig. 8 et 9 (dessin).

e-re-ma-i-[o]

Ἑρμαί[ω]

« D'Hermaios »

Le nom Ἑρμαῖος, bien qu'il ne soit pas attesté à Chypre, est banal et bien connu ailleurs. Le dernier signe est sûrement un *o*, et non pas un *yo* (comme O. Masson l'avait supposé initialement)³⁴², puisque le signe *yo*, très rare en général, semble être une innovation plutôt récente dans le syllabaire chypriote, présent, de plus, seulement dans des séquences *Ci-yo*³⁴³.

I A 68 : *Scarabée à représentation de Bès (ICS² 456)*

VI^e s. ?

Paris, Bibliothèque Nationale, Cabinet des Médailles (collection de Luynes), 250.

Scarabée de serpentine (l. 2,5 cm.), à représentation de Bès « maître des animaux », sol à zigzag, de style peu soigné ; sur la bordure, inscription chypro-syllabique (huit signes lisibles), direction de lecture incertaine, supposée sinistrophe. L'inscription fait certainement partie du dessin original.

Censé avoir été trouvé en Cyrénaïque vers 1850 (mais la source n'est pas très fiable)³⁴⁴, ce sceau, presque illisible, a passé pour un faux (mais en tout cas pas un faux moderne)³⁴⁵. D'après A.T. Reyes, il serait en revanche authentique, chypriote, et archaïque³⁴⁶.

Études du support : Catling 1972, 71 n^o 28 ; Reyes 2001, 88 n^o 136.

Études de l'inscription : ICS² 456 ; Catling 1972, 71 n^o 28 ; Olivier – Vandenaabeele 2000, 216 n^o A.2.17 ; Egetmeyer 2010, 851 n^o 6.

Images de l'inscription : ICS², pl. LXI n^o 5-6 ; Reyes 2001, 89 fig. 159.

pu-ru-ti-to-zo ? - ? - ?

Inscription incompréhensible. La lecture adoptée est celle de J.-P. Olivier.

³⁴² Cette hypothèse, avancée dans l'article de 1971 (O. Masson dans Rolley – Masson 1971, 303), n'est d'ailleurs pas reprise dans les ICS², ad 369a.

³⁴³ Egetmeyer 2000, 144-146 et 147.

³⁴⁴ ICS², p. 389 n. 2.

³⁴⁵ ICS², ad loc.

³⁴⁶ Reyes 2001, 88 n^o 136.

I B : INSCRIPTIONS GRECQUES ALPHABETIQUES

On présente dans cette section les inscriptions alphabétiques, très fragmentaires, découvertes à Chypre et datant d'avant le dernier quart du VI^e s. Il s'agit en général de graffiti sur de la céramique d'importation, à l'exception des trois tessons du rempart Nord d'Amathonte (I B 1), qui sont des fragments de vases locaux, inscrits avant cuisson à Chypre même. Leur datation s'accorde bien (quoiqu'elle soit légèrement antérieure) avec les plus anciennes digraphes connues à Chypre, en chypro-syllabique et en alphabet grec, qui datent de la seconde moitié du VI^e s. : ICS² 260 (I B 3 = I A 8) et ICS² 164 (épitaphe de Marion, daté par L.H. Jeffery à la fin du VI^e s.)¹.

Inscriptions alphabétiques d'Amathonte

Les trois inscriptions présentées ci-après proviennent du dépôt du rempart Nord, qui a livré, parmi de très nombreux fragments de céramique chypriote archaïque, quelques tessons inscrits en chypro-syllabique : I A 4.

I B 1 *Fragments de vases locaux inscrits*

autour de 550

I B 1 a : Limassol, Musée archéologique régional ? (Inv. 90.58.130 + 131).

Deux fragments de l'épaule d'une amphore *White Painted* IV (frg. 1 : 7,35 x 3,9 cm. ; frg. 2 : 9 x 7,8 cm.), inscription peinte à l'encre noire, de lecture dextroverse.

Études de l'inscription : Aupert 2003, 109-115 ; Fourrier 2008, 121 n^o 7.

Images de l'inscription : Aupert 2003, 108 fig. 1-2 ; Fourrier 2008a, 121 fig. 3 a.

[X]YTPIO : ||| |||
]= K. [

P. Aupert propose de lire, à la première ligne, « deux *khytria*, pour six unités », les deux points étant un chiffre, et les six barres une indication du prix. La seconde ligne, trop fragmentaire, pourrait donner un ensemble du type « vingt *kylikes* [ou *kyathoi*, ou *krateres*], pour tant »².

La paléographie suggère une datation antérieure au milieu du VI^e s.³ On peut juste observer, avec P. Aupert, qu'une inscription à caractère commercial, peinte sur l'épaule d'un vase, est tout à fait rare : pourrait-on en avoir un parallèle syllabique dans l'amphore aux taureaux d'Amathonte (I A 1) ?

¹ Jeffery 1990², 352 ; v. ci-dessus p. 31.

² Aupert 2003, 112-115.

³ Aupert 2003, 115.

I B 1 b : Limassol, Musée archéologique régional ? (Inv. 01.17).

Fragment de panse d'un vase fermé (5,9 x 5,8 cm.), deux lettres peintes à l'encre noire, de lecture sinistreverse.

Études de l'inscription : Aupert 2003, 115-117 ; Fourrier 2008a, 121 n° 8.

Images de l'inscription : Aupert 2003, 116 fig. 3 ; Fourrier 2008a, 121 fig. 3 b.

]XY

On pourrait songer à ο]ξυ, abréviation pour ὀξύβαρον, ou à χυ (en ce cas, l'inscription serait complète), abréviation de χύτρα/χύτριον. La forme du Y suggère une datation un peu plus basse que pour l'inscription précédente⁴.

I B 2 : *Signature du potier Amasis*

milieu du VI^e s. env.

Lieu de conservation et numéro d'inventaire inconnus (Limassol, Musée archéologique régional ?).

Pied de coupe attique (dimensions inconnues) avec, en dessous, peinte en noir, une inscription alphabétique dextroverse, qui suit la forme ronde du pied.

La découverte est simplement mentionnée, avec une photographie, dans le *Rapport* sur les travaux de l'École française d'Athènes, publié annuellement sur le *BCH*⁵.

]ΣΙΣ ΜΕΠΟΙΕΣΕΝ

« [Ama]sis m'a fait »

Il est facile de reconstituer, dans la courte lacune, la signature Ἄμασις με ποίεσεν.

Inscriptions alphabétiques d'Idalion

Le site et la région d'Idalion n'ont livré aucune inscription alphabétique archaïque, telle que celles d'Amathonte et de Salamine ; néanmoins, c'est à Golgoi (dans le territoire du royaume archaïque d'Idalion) que la plus ancienne digraphe en chypro-syllabique et en alphabet grec a été découverte (I B 3). À dater de la seconde moitié du VI^e s. (de la fin du siècle selon L.H. Jeffery)⁶, elle montre, dans sa partie alphabétique, des caractères proches de l'écriture rhodienne (notamment le *rho*). La stèle qui porte l'inscription, ornée de deux lions couchés sur un chapiteau à gorge égyptienne, est sans aucun doute de production locale⁷.

⁴ Aupert 2003, 116-117.

⁵ *Rapport* 1997, 798 et fig. 5 (P. Aupert et P. Leriche).

⁶ Avis mentionné dans *ICS*², 281 n. 4.

⁷ Sur ce type de monuments funéraires v. Pogiati 2003, 29-30.

V. I A 8.

Inscriptions alphabétiques de Salamine

À Salamine, dans la nécropole de *Cellarka*, plusieurs fragments de céramique attique portant des inscriptions grecques alphabétiques ont été découverts. En laissant de côté un certain nombre d'entre eux, qui ont été trouvés surtout en surface et qui sont plus récents⁸, on prendra en compte ici trois graffiti du VII^e s. gravés sur des amphores attiques : I B 4-6. Ils constituent un pendant symétrique des amphores inscrites en chyro-syllabique de Mende et Policoro (I A 65-66), témoignant sûrement du même genre de réseau commercial.

I B 4 : *Amphore SOS de Φρασι()*VII^e s.

Naguère au Musée régional de Famagouste, situation actuelle inconnue (T. 10 inv. n^o 15).

Amphore SOS presque complète (h. 66 cm.), avec inscription alphabétique de cinq lettres, complète, dextroverse, incisée près de l'attache inférieure de l'une des anses. Les lettres appartiennent à l'alphabet attique archaïque (en particulier, le *rho* angulaire), ce qui pourrait indiquer que le graffiti a été exécuté en Attique avant l'exportation.

L'amphore provient de la tombe 10 de la nécropole de *Cellarka*, réutilisée plusieurs fois tout au long des périodes chyro-archaïque et classique. Quoique la stratigraphie de la tombe ait été bouleversée par les pilleurs, ce vase, avec d'autres du même type qui ont été découverts au même endroit (v. ci après I B 5), est sûrement attribuable aux premières inhumations, à situer vers la fin du CA I⁹.

Études du support : Karageorghis 1970, 18 n^o 15.

Études de l'inscription : Karageorghis – Masson 1965, 150 ; O. Masson dans Karageorghis 1970, 275 ; *Salamine de Chypre XIII*, 98 n^o 354.

Images de l'inscription : Karageorghis – Masson 1965, fig. 4 et 5 (dessin) ; Karageorghis 1970, pl. LXVI n^o 15 ; *Salamine de Chypre XIII*, 149 pl. 21 n^o 354.

ΦΡΑΣΙ

« (De ?) Frasi(klēs) ou Frasi(sthenēs) »

⁸ O. Masson dans Karageorghis 1970, 277-278 : on mentionne, parmi ces groupes de tessons inscrits en alphabet grec, deux fragments de céramique rhodienne (dont une anse d'amphore avec timbre : *h* et *j*), et deux fragments de céramique locale, l'un (*b*), trouvé en surface, non datable d'aucune manière (fragment d'une jarre *Coarse Ware*), l'autre (*g*) issu d'un contexte CC. V. aussi *Salamine de Chypre XIII*, 98 n^o 357.

⁹ Karageorghis 1970, 22-23.

Même s'il pourrait s'agir du nom rare Φράσις, il est mieux de voir ici une abréviation d'un nom tel que Φρασικλῆς ou Φρασισθένης, bien attestés en Attique¹⁰.

I B 5 : Amphore SOS de Γλαφ()

VII^e s.

Naguère au Musée régional de Famagouste, situation actuelle inconnue (T. 10 inv. n° 15A).

Fragment d'épaule (dimensions inconnues) d'une amphore SOS, avec un timbre imprimé avant cuisson et une inscription de quatre lettres, complète, sinistrophe, gravée avec peu de soin après cuisson, à la droite du timbre. En dessus de la troisième lettre du graffiti (un *alpha*), est gravé un *epsilon* dextroverse.

Cette amphore, comme la précédente au nom de Φρασι(), provient du dromos de la tombe 10 de la nécropole de *Cellarka*, et date du VII^e s., peut-être peu après l'autre (deuxième moitié du siècle)¹¹.

Études du support : Karageorghis 1970, 18 n° 15A.

Études de l'inscription : Karageorghis – Masson 1965, 150-151 ; O. Masson dans Karageorghis 1970, 275 ; *Salamine de Chypre XIII*, 98 n° 356.

Images de l'inscription : Karageorghis – Masson 1965, fig. 6 et 7 (dessin) ; Karageorghis 1970, 276 fig. 5, pl. LXVI n° 15A ; *Salamine de Chypre XIII*, 149 pl. 21 n° 356.

E	« 5 (?)
ΓΛΑΦ	(de ?) Gla(phyros) ou Gla(phyridēs) »

La séquence Γλαφ, complète, indique probablement l'abréviation d'un anthroponyme, Γλάφυρος ou Γλαφυρίδης¹². L'*epsilon* au dessus de l'*alpha* peut représenter un chiffre, plus probablement qu'un essai d'écriture avorté¹³. Le timbre sur l'épaule, probablement non pas ornemental mais à finalité pratique, constitue un des premiers exemples connus¹⁴.

I B 6 : Amphore d'Ephialtēs

fin VII^e s.

Naguère au Musée régional de Famagouste, situation actuelle inconnue (surface, inv. n° 55).

¹⁰ D'autres possibilités sont évidemment possibles : v. Osborne - Byrne *LGPN II*, 465-466.

¹¹ Karageorghis – Masson 1965, 151 n. 33.

¹² Sur ces noms v. Karageorghis – Masson 1965, 151 n. 34. V. également Fraser – Matthews *LGPN I*, s. v. Γλάφυρον ; Osborne – Byrne *LGPN II*, s. v. Γλαφύρα ; Fraser – Matthews *LGPN IIIA*, s. v. Γλάφυρος, Γλαφύρα ; Fraser – Matthews *LGPN IIIB*, s. v. Γλάφυρον, Γλαφύρα, Γλαφούρα, Γλαφορίδας ; Fraser – Matthews *LGPN IV*, s. v. Γλάφυρος ; Coarsten *et alii LGPN VA*, s. v. Γλάφυρος, Γλαφύρα.

¹³ O. Masson dans Karageorghis 1970, 275 n. 7.

¹⁴ O. Masson dans Karageorghis 1970, 275 n. 6.

Fragment de col d'amphore attique (h. 10,5 cm. ; diam. 16 cm.), avec inscription alphabétique de sept lettres, dextroverse, complète, incisée après cuisson. Les lettres ont les formes de l'alphabet attique archaïque.

Trouvé en surface, ce fragment est supposé provenir d'une tombe pillée ; des récipients de ce genre étaient communément réutilisés pour des inhumations d'enfants, comme c'est le cas, par exemple, de l'amphore de Mende à inscription syllabique (I A 65), et probablement aussi de l'amphore de Policoro (I A 66)¹⁵.

Études du support : Karageorghis 1970, 213 n° 55.

Études de l'inscription : Karageorghis – Masson 1965, 151 ; O. Masson dans Karageorghis 1970, 275-277 ; *Salamine de Chypre XIII*, 98 n° 355.

Images de l'inscription : Karageorghis – Masson 1965, fig. 8 et 9 (dessin) ; Karageorghis 1970, 276 fig. 6, pl. XLV n° 55 ; *Salamine de Chypre XIII*, 149 pl. 21 n° 355.

ΕΦΙΑΛΤΟ

« D'Ephialtēs »

Le génitif de l'anthroponyme Ἐφιάλτης, gravé sur ce récipient, en marque la propriété ; le nom, ainsi que la forme des lettres, suggèrent une exécution du graffito déjà en Attique, avant l'exportation.

¹⁵ Karageorghis – Masson 1965, 151. V. Karageorghis 1970, 230-232.

IC : INSCRIPTIONS PHENICIENNES

Les critères de choix et de classement des documents en écriture et en langue phéniciennes sont les mêmes que ceux qu'on a présentés pour les inscriptions chypro-syllabiques : chaque document est traité selon sa région de découverte, tout en étant attribué au territoire d'un royaume spécifique. Comme c'est le cas pour les inscriptions chypro-syllabiques, tous les documents dont la datation dépasse les limites chronologiques de cette étude (le troisième quart du VI^e s.) sont laissés de côté ; sont également exclues du *corpus* les inscriptions dont la chronologie est incertaine. Ce dernier cas concerne, néanmoins, très peu d'inscriptions, puisque l'attribution d'une datation sur des critères paléographiques (au cas où tout contexte archéologique de découverte soit inconnu) se fait, pour le phénicien, beaucoup plus aisément que pour l'écriture chypro-syllabique.

On ne dispose pas, pour ce qui concerne les inscriptions phéniciennes de Chypre, d'un recueil exhaustif et à jour. L'ouvrage d'O. Masson et M. Szynger, *Recherches sur les Phéniciens à Chypre* (Genève – Paris 1972), souvent cité à ce propos, n'est qu'un choix de documents, et de plus il exclut évidemment les découvertes postérieures au début des années soixante-dix. La majorité des inscriptions phéniciennes de Chypre ayant été découverte à Kition, on dispose toutefois du recueil récent *Kition-Bamboula V*, qui reprend et met à jour la publication des inscriptions de la fouille de V. Karageorghis à Kition-Kathari, parue en 1977 (*Kition III*), et qui est à compléter par l'Appendix II de *Kition VI*, Part II (vingt nouvelles inscriptions, dont six archaïques, publiées par M.G. Amadasi¹).

Inscriptions d'Amathonte

Les documents phéniciens archaïques découverts sur le site même d'Amathonte sont peu nombreux et fragmentaires, mais ils ne sont néanmoins pas dépourvus d'intérêt (IC 1-2). Un seul d'entre eux est exclu de l'étude, parce qu'il est illisible : il s'agit d'un fragment de panse d'amphore *Plain White*, de datation incertaine, qui porte une inscription phénicienne gravée après cuisson, de lecture difficile².

En ce qui concerne le territoire du royaume ancien, la région de Limassol (qui en faisait sans aucun doute partie) a restitué le document le plus célèbre parmi les inscriptions phéniciennes de l'île : la double dédicace au Baal du Liban par le gouverneur de la Qarthadasht de Chypre (IC 4). La découverte de cette dédicace dans la région d'Amathonte constitue un argument majeur pour ceux qui proposent d'identifier cette ville à la Carthage chypriote. Sans approfondir ici cette question, qui est traitée ailleurs³,

¹ *Kition VI*, II, 258-264.

² Fourrier 2008a, 122 n° 14 : le fragment provient d'une couche de déblai.

³ V. Annexe 1.

on se limite à considérer comme assurée la provenance de ce document, comme il a été démontré par O. Masson⁴.

Au territoire d'Amathonte appartenait probablement aussi Khirokitia⁵ (village bien connu pour ses vestiges de l'époque néolithique), où une inscription très fragmentaire et probablement très ancienne a été mise au jour en surface (I C 3).

Ville et nécropoles d'Amathonte

I C 1 : *Inscription du bothros*

fin du CA I

Limassol, Musée archéologique régional, AM 3151.

Pithos fragmentaire de fabrique *Plain White IV* (diam. 34,8 cm. ; h. cons. 22 cm.), avec inscription de six lettres peinte à l'encre noire au-dessous du rebord.

Ce *pithos*, reconstitué partiellement à partir de 83 fragments⁶, provient du dépôt votif du *bothros*, au sein du sanctuaire archaïque sur l'acropole ; le matériel de ce *bothros*, chronologiquement homogène, indique que le dépôt a été constitué vers la fin du CA I⁷. Au même ensemble appartiennent aussi d'autres tessons avec des marques ou des lettres phéniciennes isolées⁸.

Études du support : *Amathonte VI*, 104.

Études de l'inscription : Szynger 1999 ; M. Szynger dans *Amathonte VI*, 94 ; Lemaire 2007, 136-137 ; Fourrier 2008a, 120 n° 5 ; Puech 2009.

Images de l'inscription : Szynger 1999, 196 fig. 3-4 ; *Amathonte VI*, pl. 19 n° 1 ; Fourrier 2008a, 121 fig. 2 ; Puech 2009, 392 fig. 1.

L'WRYK

« Appartenant à 'WRYK »

L'inscription, comme l'indique le *lamed* initial, marque l'appartenance du *pithos* à un individu, dont le nom est difficile.

La lecture proposée ici est celle, très récente, d'É. Puech, qui trouve dans l'anthroponyme 'WRYK la transcription, en phénicien, d'un nom originaire de Cilicie, 'Uríkki, dont on a des attestations différentes. Transcrit, avec plusieurs variantes graphiques, *Ú-ri-ik-ki* en akkadien, *Awarikkus* en louvite, (')WR(Y)K en phénicien, ce nom serait à rapprocher de celui, connu par le monnayage, d'un roi d'Amathonte du Ve s., *wo-ro-i-ko*, Φροῖκος⁹. Il s'agit en tout cas, comme l'avaient déjà vu M. Szynger et A. Lemaire, d'un nom non-sémitique.

⁴ Masson 1985a.

⁵ V. à ce propos Fourrier 2007b, 116-117.

⁶ *Amathonte VI*, 104.

⁷ *Amathonte VI*, 21-22.

⁸ *Amathonte VI*, 93-95.

⁹ Masson 1982a, 150-151 ; *Amathonte I*, 58.

Études de l'inscription : Dikaios 1953, 442 ; Masson – Szynger 1972, 102-104 ; Lipiński 2004, 44-45.
Images de l'inscription : Dikaios 1953, pl. XCII n° 1002 ; Masson – Szynger 1972, pl. XXI n° 2.

QR[

L'inscription est trop fragmentaire pour qu'on puisse en tirer quelque chose.

Provenance exacte inconnue

I C 4 : **Double dédicace au Baal du Liban (CIS I 5)**

VIII^e s.

Paris, Bibliothèque nationale, Cabinet des médailles, BB 2291.

Huit fragments de deux bols identiques en bronze : A-F, premier bol (*a*) ; G-H, second bol (*b*). Diam. restitué : 31 cm. Inscription gravée à l'extérieur, en dessous du rebord ; l'inscription, sur une ligne, est à peu près la même sur les deux bols¹³, et elle est dans les deux cas incomplète.

Les fragments, acquis en 1877, ont été découverts, paraît-il, dans la région de Limassol : le marchand d'antiquités G.N. Lanitis, à qui les bronzes furent achetés, indiqua comme lieu de découverte la petite montagne située à 12 km au nord d'Amathonte, Moutti Sinoas, qui n'a pas livré par ailleurs d'autres vestiges antiques¹⁴. Tout en retenant la région de Limassol comme provenance, O. Masson et M. Szynger ont mis en doute les références spécifiques à Moutti Sinoas¹⁵. E. Lipiński les a suivis, et il a, pour sa part, attiré l'attention sur le sanctuaire de Zeus Labranios, connu par des dédicaces tardives, qui se trouve près de Phassoula (village à 10 km au nord de Limassol), en reprenant une hypothèse attribuée à M. Ohnefalsch-Richter, selon laquelle on pourrait identifier cette divinité avec Baal du Liban¹⁶.

Études du support : Matthäus 2010.

Études des inscriptions : CIS I 5 ; Babelon – Blanchet 1895, 698-699 n° 2291 ; *KAI* 5 31 ; *TSSI III*, 66-68 n° 17 (avec bibliographie supplémentaire) ; Szynger 1985a ; *Kition-Bamboula V*, 51-52 n° 34 ; Lipiński 2004, 46-51 ; Puech 2009, 396-398.

Images des inscriptions : CIS I 5, pl. IV ; Babelon – Blanchet 1895, 698 (dessin) ; *TSSI III*, 182 fig. 6 (dessin) ; Szynger 1985a, pl. IV-Va ; *Kition-Bamboula V*, 51 fig. 8a (dessin) ; Matthäus 2010, 138-139 fig. 3-10.

- a.* ...]W SKN QRTHDŠT 'BD ḤRM ML[K] ŠDNM ᵑZ YTN LB' L LBNN
 ᵑDNY BR ᵑŠT NHŠT Ḥ[...
- b.* ...]TB SKN QRTHDŠT [... LB]' L LBNN ᵑDNY [...

¹³ La paléographie, ainsi que le début de la partie conservée des deux inscriptions, présentent quelques différences : v. Szynger 1985a pour une analyse de détail.

¹⁴ Aupert 1978, 972.

¹⁵ Masson – Szynger 1972, 77-78 ; Masson 1985a.

¹⁶ Lipiński 1983b, 210-211 ; Lipiński 1995, 306-308 ; Lipiński 2004, 50. L'hypothèse, attribuée à M. Ohnefalsch-Richter, est mentionnée par Hill 1940-1952, I, 107 et Mitford 1946, 32 : les deux renvoient à Ohnefalsch-Richter 1893, 21, où on trouve mention du sanctuaire de Zeus Labranios près de Phassoula, ainsi que du culte de Baal du Liban sur le Moutti Sinoas, mais il n'est nulle part question de l'identification des deux cultes ; v. en revanche *ibid.*, 328.

a + b ...] ... gouverneur de Qarthadasht, serviteur de Hiram, roi des Sidoniens, ceci a donné à Baal du Liban, son seigneur, en cuivre de la meilleure qualité ... [...

L'auteur des deux dédicaces, dont le nom est dans la lacune¹⁷, se qualifie de SKN, qu'on traduit ici par « gouverneur »¹⁸. Le roi Hiram dont il se déclare serviteur est très probablement Hiram II, roi de Tyr entre 738 et 730 env., ce qui s'accorderait bien, en général, avec la paléographie des inscriptions¹⁹.

Inscriptions de Chytroi

Le site de Chytroi, près de l'actuelle Kythrea, est fort mal connu. Pour le moment, aucun document ne nous permet de jeter la moindre lumière sur la structure et l'organisation d'un royaume qui a dû ne pas survivre, de toute manière, à la fin de l'époque archaïque²⁰. Les inscriptions chypro-syllabiques qui ont été découvertes sur le site n'ont pas une chronologie assurée ; elles concernent en majorité le culte de l'Aphrodite Paphia, qui était pratiqué, semble-t-il, dans deux sanctuaires différents²¹.

La seule inscription phénicienne qui ait été découverte à Chytroi (I C 5) ne permet pas non plus d'approfondir nos connaissances sur le royaume archaïque. Très fragmentaire et standardisée dans sa structure formulaire, elle témoigne au plus du passage, et peut-être de l'installation, de Phéniciens dans la région.

I C 5 : *Inscription sur un sarcophage en terre cuite*

VII^e s.

Nicosie, Cyprus Museum, Ins. Ph. 4.

Fragment d'un sarcophage en terre cuite (l. 15,7 cm. ; h. 17 cm. ; ép. 7,7 cm.), avec inscription gravée sur quatre lignes, incomplète à gauche, à droite et en haut.

La découverte du fragment est due à une trouvaille fortuite de la part d'un certain Charalambos Emilianidis, en 1908, sur le site de *Skali* ; au même moment furent découvertes aussi les dédicaces fragmentaires *ICS*² 246 et 247.

Études de l'inscription : *RÉS* n° 922 et n° 1928 (avec bibliographie antérieure au 1918) ; Honeyman 1939, 106 n° 5 ; Masson – Szzyr 1972, 104-107 ; Lipiński 2004, 58-59.

Images de l'inscription : Masson – Szzyr 1972, pl. VIII n° 2.

¹⁷ Sur ce nom, terminant par -ṬB, v. Amadasi Guzzo 2007, 199.

¹⁸ V. à ce propos Masson – Szzyr 1972, 73-75 ; Lipiński 1973 ; Kestemont 1983, 58-59 et 66 ; Krahmalkov 2000, s. v. SKN I ; Puech 2009, 396.

¹⁹ Une datation plus haute est proposée par Lipiński 2004, 47-48 (env. 780), mais cela l'oblige à supposer l'existence d'un nouveau roi de Tyr du nom de Hiram, qui aurait régné dans la première moitié du VIII^e s., et duquel on n'a aucune trace documentaire. On ne s'explique pas, en revanche, sur quelles bases s'appuie la datation des inscriptions au X^e s., donnée dans Buchholz – Matthäus 2003, 128. V. maintenant Matthäus 2010, qui confirme, grâce à l'étude stylistique des vases, la chronologie basse (entre 740 et 730).

²⁰ Fourrier 2007b, 114.

²¹ V. p. 12.

- | | |
|-------------------------------------|--|
| 1. ...]Š · MY [· Hᵑ ... | « ... Qui qu'[il soit ... |
| 2. ... ᵑ]M · MLK · Hᵑ ᵑM · [ᵑDM ... | ... ou] bien qu'(il soit) un roi, ou bien
(qu'il soit) [un homme quelconque ... |
| 3. ... ᵑL YP]TH · HQBR · [Z ... | ... qu'il n'ou]vre [pas cette] tombe [... |
| 4. ...] - · K · ᵑY [] ᵑ [... | ...] ... car il n'y a pas ... [... |

L'inscription, quoique fragmentaire, peut être en partie reconstituée, puisqu'elle emploie des formules, déjà connues dans d'autres documents, contre les violateurs de tombes²².

E. Lipiński propose une lecture qui ne diffère pas, dans l'ensemble, de celle d'O. Masson et M. Szynger, sauf pour la première ligne, où il restitue : [... MLK · KTR]Š · MY[· Hᵑ ...], « [... roi de Chytr]oi. Qui qu'[il soit ...] », en attribuant donc le sarcophage, et son inscription, au roi de Chytr, mentionné environ à la même époque dans le prisme d'Assarhaddon²³. Cette reconstitution ne se fonde, du point de vue du texte conservé, que sur le *shin*, première lettre de la première ligne, qui rendrait en phénicien le *si* du *Kitrusi* akkadien²⁴. Le fait que le sarcophage ait appartenu à un roi est à déduire, selon E. Lipiński, de la mention d'un roi qui est faite à la l. 2²⁵.

Rien néanmoins n'autorise cette déduction à partir d'une formule fort générique ; la restitution de la mention du roi de Chytr ne se fonde sur rien de solide, et doit donc être laissée de côté.

Inscriptions d'Idalion

Le royaume d'Idalion, soumis à la domination des rois phéniciens de Kition à partir du milieu du V^e s., a restitué ce qui est, jusqu'à présent, le plus important *corpus* documentaire en langue phénicienne de l'île entière : il s'agit des archives économiques du palais royal, plusieurs dizaines d'*ostraca*, en large majorité en phénicien (mais quelques documents en chypro-syllabique en font aussi partie), découverts pendant les fouilles que M. Hadjicosti mène depuis 1991 sur le site, et actuellement à l'étude²⁶.

En dehors de cet ensemble (qui dépasse de toute manière la limite chronologique de cette étude), d'autres inscriptions phéniciennes d'époque classique (parmi lesquelles la célèbre bilingue *ICS*² 220 – *CIS* I 89, dédicace du prince Baalrōm à Resheph Mikal / Apollon Amyklos), et deux documents archaïques (*I C 6-7*) témoignent de l'importance de l'élément phénicien dans la région.

²² Masson – Szynger 1972, 107.

²³ *ID* 8, l. 64.

²⁴ Lipiński 2004, 58 et n. 96.

²⁵ Lipiński 2004, 58 : « Since kings are warned in line 2 not to disturb the deceased, the sarcophagus probably belonged to a king of Chytr ».

²⁶ V. Szynger 2004 pour la plus récente mise au point disponible.

Ville et nécropoles d'Idalion

I C 6 : *Œillères de B^CN³*

début VII^e s.

Paris, Bibliothèque nationale, Cabinet des médailles, BB 2026-2027.

Deux œillères de cheval en bronze (l. 16 cm. ; h. 8,5 cm.), symétriques, représentant chacune un sphinx ou bien un griffon²⁷, marchant, une patte levée sur une fleur de papyrus et, derrière, des tiges de papyrus. L'inscription, très petite, de quatre lettres, est gravée au même endroit sur les deux œillères, entre la patte postérieure de l'animal et les tiges de papyrus.

Ces objets, avec la tablette d'Idalion (*ICS² 217*) et d'autres bronzes inscrits (notamment des talons de lance)²⁸, ont été découverts par des paysans de Dali vers 1850 sur le site du temple d'Athéna/Anat à Idalion, sur l'acropole ouest. Seul le nettoyage chimique des bronzes peu avant 1986 a permis la lecture correcte des inscriptions.

Études des supports : E. Lipiński et E. Gubel dans *Phéniciens* 1986, 158 n° 130-131 ; A. Caubet dans *BnF collection chypriote*, 31-33 n° 4-5.

Études des inscriptions : *RÉS* n° 1209 ; Masson – Szzynger 1972, 108-110 (avec références antérieures) ; Puech 1979, 30-31 ; Lipiński 1986a ; A. Caubet dans *BnF collection chypriote*, 31-33 n° 4-5 ; Lipiński 2004, 60-62.

Images des inscriptions : Masson – Szzynger 1972, pl. XII (avant le nettoyage) ; Puech 1979, 31 fig. 3 (dessin, avant le nettoyage) ; Lipiński 1986a, 422 ; *BnF collection chypriote*, 26-27 et 32.

a. = b. B^CN³

« Ba'na' »

Il s'agit d'un anthroponyme, dont la signification est incertaine, mais qu'on a proposé d'interpréter comme un double hypocoristique, *Baalnatan*, « Baal a donné »²⁹. Le même nom est connu pour des personnages bibliques et pour un roi de Sidon de la fin du V^e s.³⁰, ainsi que, peut-être, pour d'autres personnages présents dans les sources épigraphiques akkadiennes et phéniciennes³¹.

I C 7 : *Vase d'Agemos (?)*

VII^e s.

New York, Metropolitan Museum, 74.51.1001.

Vase en fabrique *Bichrome* IV (h. 33 cm.), à décor géométrique. L'inscription, de quatre lettres, est peinte à l'encre noire sur la partie basse de la panse, en dessous de la décoration.

²⁷ Masson – Szzynger 1972, 109 n. 4.

²⁸ Une pointe de lance, aussi conservée au Cabinet des Médailles (BB 2142), et portant une inscription phénicienne, est datée par A. Caubet (dans *BnF collection chypriote*, 33 n° 6) du VII^e s., mais l'inscription semblerait, du point de vue de la paléographie, plus récente (Masson – Szzynger 1972, 110-111).

²⁹ C'est l'interprétation de Lipiński 1986a, 380-381 ; Lipiński 2004, 61-62 : le nom ne serait pas phénicien, mais « cananéen ».

³⁰ E. Lipiński dans *DCPP*, 62 ; Krahmalkov 2000, s. v. B'N'.

³¹ Lipiński 2004, 61-62.

Trouvé avec beaucoup d'autres objets dans les nécropoles d'Idalion par L. Palma di Cesnola, le vase est datable, sur des critères de style, du VII^e s.

Études de l'inscription : *RÉS* n° 1522 ; Masson – Szynger 1972, 112-113 ; Teixidor 1976, 68 n° 27 ; Puech 1979, 28-29 ; Lipiński 2004, 60.

Images de l'inscription : Masson – Szynger 1972, pl. XIV n° 1-2 ; Teixidor 1976, 68.

ᾠGMS

« Agemos (?) »

La transcription proposée ici est celle d'E. Lipiński, qui corrige la lecture RGMN, acceptée par le *RÉS*, O. Masson et M. Szynger, mais avec des doutes à cause de la forme de la première et de la dernière lettre³².

La lecture d'E. Lipiński donne l'anthroponyme grec Ἄγεμος, attesté non seulement en Eubée³³, mais aussi dans le Péloponnèse et dans la Grèce centrale et occidentale³⁴ ; néanmoins, quelques difficultés subsistent à cause de la chronologie, puisque la forme des lettres ne s'accorde pas très bien avec une datation du vase au VII^e s.³⁵.

Golgoi

Le territoire du royaume d'Idalion, qui comprenait, comme on l'a vu³⁶, aussi la ville et les sanctuaires de Golgoi, a restitué un autre objet inscrit, I C 8.

I C 8 : *Amphore de ŠB^ϸL*

VII^e – VI^e s.³⁷

Nicosie, collection Paschalidis.

Amphore (h. 50 cm. env.) à petites anses, avec une inscription de quatre lettres, peu visible, peinte à l'encre noire sous le rebord.

L'amphore appartient à une collection privée ; tout ce qu'on en sait est qu'elle proviendrait des environs d'Athienou, site de Golgoi³⁸.

Études du support : Bikai 1987, 47 n° 636.

Études de l'inscription : Masson – Szynger 1972, 113-114 ; Puech 1979, 27 ; Lipiński 2004, 59.

Images de l'inscription : Masson – Szynger 1972, pl. XIV n° 3-4.

ŠB^ϸL

³² Masson – Szynger 1972, 113 ; Puech 1979, 28-29 proposait ᾠGMN. D'autres lectures possibles sont résumées dans Bonnet 1990, 142.

³³ Fraser – Matthews *LGPN I*, s. v. Ἄγεμος ; Lipiński 2004, 60.

³⁴ Fraser – Matthews *LGPN IIIA* et *IIIB*, s. v. Ἄγεμος.

³⁵ Lipiński 2004, 60 : d'après la paléographie, on devrait dater l'inscription du VI^e s.

³⁶ V. ci-dessus p. 95-97.

³⁷ La datation proposée par Puech 1979, 27 est plus basse : fin du VI^e – V^e s.

³⁸ Masson – Szynger 1972, 113.

Il s'agit d'un anthroponyme composé avec le nom de Baal, interprétable de plusieurs manières : « Baal a entendu », « agneau de Baal » ou bien « appartenant à Baal »³⁹.

Inscriptions de Kition

Le *corpus* documentaire en langue phénicienne de Kition est, comme on pouvait l'attendre, le plus riche de Chypre ; jusqu'à la découverte des archives administratives d'Idalion, Kition dépassait largement, pour le nombre et la variété des documents en phénicien, tous les autres sites de l'île. Néanmoins, sur cent soixante-seize inscriptions phéniciennes répertoriées dans *Kition-Bamboula V* (+ *Kition VI*, II, Appendix II), seules dix-sept, peut-être vingt et une (si on inclut celles dont la datation au VI^e s. est douteuse) datent de l'époque archaïque, la grande majorité de documents appartenant au IV^e s. : cela reproduit, pour le phénicien, la même situation documentaire qu'on a pour le chypro-syllabique, c'est à dire un manque général de sources primaires pour l'époque archaïque.

De plus, on observera que les documents phéniciens archaïques de Kition sont tous écrits (incisés ou peints) sur de la céramique, aucune dédicace ou inscription funéraire sur pierre n'ayant été découverte pour cette époque.

Une belle dédicace à la divinité Resheph-Shed (I C 23), accompagnant une tête sculptée, provient en revanche du lieu-dit *Palaiokastro*, près de Pyla, qui appartenait peut-être au territoire de Kition, ou en marquait, de quelque manière, la frontière nord-orientale⁴⁰.

On exclut de l'étude un seul document, pour des raisons multiples : l'amphorique en stéatite de la collection Cesnola⁴¹, du début du XII^e s., est parfois attribué, de manière douteuse, à la région de Kition⁴², parfois laissé sans provenance certaine⁴³. Les trois lettres gravées sous le pied, qu'elles soient contemporaines ou postérieures au vase, sont de lecture et interprétation incertaines et des doutes ont été exprimés même sur le fait qu'il s'agisse vraiment de phénicien⁴⁴.

D'autres documents ne peuvent pas être pris en considération ici à cause de leur illisibilité (*Kition III* D 30 = *Kition-Bamboula V* n^o 1109 ; *Kition-Bamboula V* n^o 1150 ; *Kition VI*, II, Appendix II n^o 2), ou de leur état excessivement fragmentaire (*Kition VI*, II, Appendix II n^o 7). Quatre inscriptions, datées du VI^e s., mais de manière incertaine à cause de leur état très fragmentaire, sont aussi laissées de côté (*Kition VI*, II, Appendix II

³⁹ Masson – Szzymer 1972, 114 ; Lipiński 2004, 59.

⁴⁰ Fourrier 2007b, 60-61. Sur Pyla v. Masson 1966a, 1-21.

⁴¹ New York, Metropolitan Museum, 74.51.5057A : Karageorghis 2000, 74-75 n^o 120.

⁴² *Kition III*, 185-186 F 3 ; *Kition-Bamboula V*, 192 n^o 1127.

⁴³ Par ex. Masson – Szzymer 1972, 128-130 ; Karageorghis 2000, 75 n^o 120 ; Lipiński 2004, 111.

⁴⁴ Ainsî Teixidor 1976, 67 n^o 26, reprenant l'avis de J.L. Myres. V. en revanche Lipiński 2004, 110-113, qui trouve l'inscription « undoubtedly Phoenician », et y lit ΗΗΗ, « appartenant à Ηυηηα », un nom anatolien.

n° 4 et 9 ; *Kition III* D 29 = *Kition-Bamboula V* n° 1108 ; *Kition III* D 31 = *Kition-Bamboula V* n° 1110)⁴⁵.

Ville et nécropoles de Kition

I C 9 : *Dédicace du temple d'Astarté*

800 env.

Nicosie, Cyprus Museum, Kit 1435.

Bol *Red Slip* incomplet, reconstitué à partir de 13 fragments (h. 5,8 cm. ; diam. 25 cm.), avec inscription d'au moins six lignes gravée après cuisson sur la face extérieure.

Découvert en 1969 pendant la fouille du Département des Antiquités à *Kathari*, sur le sol 3 du temple 1 (le « temple d'Astarté »), le bol a été daté, grâce à la paléographie de l'inscription, des environs de 800⁴⁶ La chronologie du contexte de découverte, le sol 3 du temple 1 de *Kathari*, a été récemment révisée par V. Karageorghis, et fixée vers 800-725, avec un sensible abaissement par rapport à la chronologie publiée dans les rapports préliminaires⁴⁷.

Études du support : Bikai 1987, 42 n° 525, pl. XX n° 525 ; *Kition VI*, 10 n° 1435.

Études de l'inscription : *Kition III*, 149-160 n° D21 (avec bibliographie antérieure) ; *Kition-Bamboula V*, 188 n° 1100, 212-213 (Annexe 1, avec la bibliographie parue depuis *Kition III*, et discussion des nouvelles hypothèses) ; I. Michaelidou-Nikolaou dans Buchholz 2010, 619.

Images de l'inscription : *Kition III*, 151 fig. 23 (dessin), pl. XVII n° 1-2 ; *Kition-Bamboula V*, 193 fig. 17 n° 1100. Pour d'autres images et reproductions de l'inscription, v. la bibliographie citée dans *Kition III* et *Kition-Bamboula V*.

1. ... LS]KR MLŠ 'R Z P/GLB WYPG[... 'Š]TRT W' [...
2. Ž WYTDR[. ']YT MLŠ W'P[
3. 'R Z 'YTB . MLŠ Q' DD
4. MLŠ 'R . . ||| ||| ||| BND[R]TM
5. . [...] . Š . [...] . Š'HD .
6. T̄M . [...

Cette inscription est malheureusement très fragmentaire, et de lecture incertaine à plusieurs endroits, c'est pourquoi une traduction d'ensemble qui ne soit pas fortement hypothétique ne peut être proposée. Une série de données, qui ont émergé des différentes lectures et interprétations publiées, peut néanmoins être mise en lumière :

- La première ligne est sans doute la plus complète, et des hypothèses raisonnables

⁴⁵ Dans *Chronique* 1990, 946 on trouve mention d'une amphore cananéenne (h. 38,5 cm. ; Musée de Larnaca, M.LA. 1480/2) avec inscription phénicienne peinte à l'encre sur la panse, découverte dans une tombe (T. 3) du site d'Agios Georgios (947 fig. 21). Quoique la tombe où l'amphore a été trouvée soit mentionnée parmi « de nombreuses tombes de l'époque Chypro-Archaïque I » fouillées par le Département des Antiquités en 1989 dans cette région, une analyse précise du matériel archéologique (Musée de Larnaca, 7 tombes, inv. M.LA. 1478-1485) semble plutôt indiquer une datation de la fin CA II – CC (je tire ces renseignements de la base de données des tombes et des nécropoles de Larnaca, mise en place au sein du nouveau projet d'étude de la topographie de la ville ancienne de Kition par la mission de Salamine et Kition, dirigée par S. Fourrier, que je tiens à remercier ici).

⁴⁶ *Kition III*, 149.

⁴⁷ *Kition VI*, I, 103-110.

de restitution peuvent être avancées :

- La première expression, LS]KR, « en souvenir », serait, d'après la proposition d'A. Dupont-Sommer, une sorte d'en-tête, séparé du reste par un espace libre (ce qui ne se vérifie pas dans la suite de l'inscription, où on ne trouve aucune marque de séparation entre les mots)⁴⁸.
- La suite présenterait, d'après le formulaire standard, l'objet dédié, qu'il faut donc trouver dans MLŠ'RZ (Z étant le démonstratif), suivi par le(s) verbe(s), donc P/ĠLBWYPĠ/D. En examinant les différentes hypothèses avancées, la meilleure par rapport à la lecture du texte et à l'interprétation grammaticale est celle de M. Liverani⁴⁹, qui lit « ce gâteau de genièvre » (MLŠ, « gâteau », du verbe LWŠ, « pétrir », et 'R, « genièvre », cf. l'hébreu 'ar'ār), mais une autre hypothèse très séduisante est celle qui ressort de la lecture d'A. Dupont-Sommer⁵⁰ : ML Š'R Z, « cette mèche de cheveux » (ML, « mèche », du verbe MWL, « couper », et Š'R, « chevelure », cf. l'hébreu sé'âr), qui s'accorderait bien avec un verbe GLB, « raser », placé immédiatement après. En revanche, si on garde l'interprétation MLŠ 'R Z, « ce gâteau de genièvre », on ne sait pas trop comment rendre le premier des deux verbes suivants, PLB⁵¹, le deuxième étant probablement WYPG[', du verbe PG', forme *iphil*, « offrir », donc « et il a offert »⁵².
- Enfin, le nom d'Astarté, qui se lit clairement à la fin de la ligne, ne peut pas être pris de manière sûre comme celui de la déesse à qui l'offrande était destinée : il pourrait s'agir aussi bien d'une partie du nom de l'auteur de la dédicace, ou de son père⁵³. Si le nom de la déesse disparaissait de la dédicace (au moins de la partie conservée), cela ne pourrait pas de toute manière être avancé comme argument contre l'identification du temple 1 de *Kathari* en tant que temple d'Astarté⁵⁴, puisque, comme l'a argumenté énergiquement V. Karageorghis, le matériel découvert sur le site, maintenant intégralement publié, indique clairement que c'était à la Grande Déesse que le culte du temple 1 était destiné⁵⁵.
- De la deuxième ligne, ce qu'on peut garder de manière sûre est la présence du démonstratif, au début (Z), et de la séquence MLŠ, comme à la l. 1 (ce qui fait penser qu'il s'agit d'un mot unique, et donc que l'interprétation MLŠ 'R, « gâteau de genièvre », est à retenir)⁵⁶. Quant au verbe, à lire dans la séquence WYTDR, on a proposé d'y voir un parfait *iphil* de NDR avec T infixé, « et il a fait dédier »⁵⁷, ou

⁴⁸ Dupont-Sommer 1972, 281-282 : interprétation acceptée par M.G. Amadasi, *Kition III*, 150 ; *Kition-Bamboula V*, 212.

⁴⁹ Liverani 1975, 39-40 : discussion des problèmes de lecture dans *Kition III*, 154.

⁵⁰ Dupont-Sommer 1972, 282-283 ; v. aussi Liverani 1975, 38-39.

⁵¹ Des propositions dans *Kition III*, 155.

⁵² Liverani 1975, 39 n. 10. Mais v. aussi la proposition de lecture et interprétation alternative de M.G. Amadasi dans *Kition III*, 155.

⁵³ V. en dernier lieu, avec les différentes possibilités, *Kition-Bamboula V*, 212-213.

⁵⁴ Ainsi M.G. Amadasi dans *Kition-Bamboula V*, 213.

⁵⁵ *Kition VI*, I, 108-109.

⁵⁶ C'est notamment l'observation que font M. Liverani (Liverani 1985, 39), J. Teixidor (Teixidor 1972, 434) et M.G. Amadasi (*Kition III*, 153-154).

⁵⁷ Liverani 1975, 40.

une forme du verbe DRK, « il a formé (le gâteau)»⁵⁸.

- Pour la troisième ligne, toute interprétation d'ensemble reste fortement hypothétique. On peut juste remarquer la présence, encore, de la séquence MLŠ, et, au début, 'R Z, peut-être « ce genièvre-ci »⁵⁹.
- Ligne 4, la présence d'un chiffre, 8, est assurée, et on peut peut-être lire ensuite BNDR TM, « en vœu parfait », mais avec un (ou deux ?) signe(s) difficile(s) qui suivent ; il est aussi possible de lire BND[R] TMŠ, « en vœu pour Tamassos », comme le proposait déjà A. Dupont-Sommer, et comme É. Puech et M.G. Amadasi l'ont reconnu⁶⁰. Au début de la ligne, MLŠ 'R, encore, fait songer au « gâteau de genièvre », dont il serait peut-être indiqué le poids⁶¹.

Ce qui suit est trop fragmentaire pour être lu et interprété sans de fortes incertitudes ; à la ligne 6, la mention de TM[Š], possible, n'est toutefois pas certaine, les restes de la troisième lettre étant trop réduits pour toute lecture éventuelle⁶².

En conclusion, malgré les problèmes de lecture et d'interprétation, même si la prudence oblige à ne pas considérer comme assurées ni la mention de la déesse Astarté, ni celle de la ville de Tamassos, ni non plus celle d'un rite d'offrande de cheveux, l'inscription reste de toute façon très importante, pour sa longueur relative, pour sa chronologie et pour son lieu de découverte.

I C 10 : *Cruche de ʾNTŠ*

VIII^e s.

New York, Metropolitan Museum, 74.51.1401.

Cruche *Red Slip* et *Bichrome* (h. 15,7 cm.), avec inscription de cinq lettres gravée après cuisson sur l'épaule, à gauche de l'anse.

On sait que le vase a été découvert par L. Palma di Cesnola dans une tombe à Kition, sans plus de détails⁶³.

Études du support : Bikai 1987, 27 n° 322 ; Karageorghis 2000, 88 n° 140.

Études de l'inscription : RÉŠ 1524 ; Masson – Szyner 1972, 114-115 ; Teixidor 1976, 67 n° 25 ; *Kition III*, 134-135 n° D6 (avec bibliographie supplémentaire) ; Garbini 1980, 121 ; Lipiński 1983b, 139-141 ; *Kition-Bamboula V*, 186 n° 1085, 207 ; Lipiński 2004, 58 ; Amadasi Guzzo 2007, 198.

Images de l'inscription : Masson – Szyner 1972, 115 fig. 4 (dessin), pl. XV n° 1 ; Teixidor 1976, 67 ; *Kition III*, pl. XXV n° 1 ; Karageorghis 2000, 88.

LʾNTŠ

« Appartenant à 'NTŠ »

Inscription d'appartenance, avec *lamed* + anthroponyme, jusqu'ici non attesté. La lecture de ʾNTŠ comme le nom grec Ἄνθος est sûrement à écarter, comme l'expliquent O. Masson et M. Szyner, puisque la transcription du *sigma* final grec avec *shin* est

⁵⁸ *Kition III*, 156-157.

⁵⁹ *Kition III*, 157-158.

⁶⁰ Dupont-Sommer 1972, 290-291 ; Puech 1976, 16 ; *Kition-Bamboula V*, 213.

⁶¹ *Kition III*, 159.

⁶² *Kition III*, 160.

⁶³ Masson – Szyner 1972, 114.

anachronique⁶⁴ ; pour la même raison il faut écarter la nouvelle proposition d'E. Lipiński, selon laquelle on aurait ici le nom, toujours grec, d'Onatas⁶⁵. L'anthroponyme, sans doute non sémitique, est peut-être plutôt anatolien⁶⁶.

I C 11 : *Fragment de bol*

fin VIII^e - début VII^e s.

Nicosie, Cyprus Museum, Kit. 3049.

Fragment de bol *Black-on-Red* II (IV) (l. 7,3 cm. ; h. 5,5 cm.), avec restes d'une inscription gravée après cuisson sur la face extérieure.

Le fragment a été découvert en 1971 dans le *bothros* 9 de *Kathari* ; l'inscription doit dater, d'après la paléographie, de la fin VIII^e – début VII^e s.

Études du support : *Kition VI*, II, 32 n° 3049.

Études de l'inscription : *Kition III*, 166-167 n° D33 ; *Kition-Bamboula V*, 190 n° 1112.

Images de l'inscription : *Kition III*, pl. XXIII n° 3 ; *Kition VI*, pl. CXXIV n° 3049 (dessin)

] . ŠTĀ KWN . [

La lecture de la troisième lettre fait difficulté ; elle pourrait même avoir été gravée après. Aucune interprétation d'ensemble n'apparaît.

I C 12 : *Amphore inscrite de la collection Cesnola*

première moitié du VII^e s.

New York, Metropolitan Museum, 74.51.2300.

Jarre cananéenne (h. 58 cm.), avec inscription de trois lignes peinte à l'encre noire sur la panse, entre les deux anses. La deuxième ligne, séparée par un grand espace de la première, est écrite en caractères plus grands.

L'amphore proviendrait, d'après les indications de L. Palma di Cesnola, d'une tombe de Kition⁶⁷.

Études de l'inscription : *RÉS* 1520 ; Teixidor 1976, 66 n° 23 ; *Kition III*, 131-132 n° D3 (avec de la bibliographie supplémentaire) ; Lipiński 1983b, 141-142 ; *Kition-Bamboula V*, 186 n° 1082, 207.

Images de l'inscription : Masson – Szynger 1972, pl. XIII n° 3 ; Teixidor 1976, 66 n° 23 ; *Kition III*, pl. XX n° 1 ; Lipiński 1983, 141 (dessin).

1.	B ^c LPLS	« Baalpilles.
2.	YTN	Yaton
3.	ŠMR Y	a inspecté »

⁶⁴ Masson – Szynger 1972, 115 ; v. aussi *Kition III*, 135 ; Bonnet 1990, 141-142. *Contra* Garbini 1980, 121.

⁶⁵ Lipiński 2004, 58-59. D'autres hypothèses (d'E. Lipiński et de G. Garbini), maintenant abandonnées, sont discutées dans Bonnet 1990, 141-142.

⁶⁶ Amadasi Guzzo 2007, 198.

⁶⁷ *Kition III*, 131.

La première ligne atteste sûrement un anthroponyme, B^ϕLPLS, « Baal a aplani (la voie) », dont le rapport avec le reste n'est pas clair, étant donné l'espace qui le sépare des autres lignes, et la dimension plus réduite des lettres.

La deuxième ligne, à mettre probablement en rapport avec la suivante, pourrait être interprétée comme un verbe (« il a donné »)⁶⁸ dont le sujet serait à la l. 3, ou mieux comme un autre anthroponyme, Yaton⁶⁹. La lecture de la troisième ligne, ŠMR^ϕY, est celle de J. Teixidor, acceptée par M.G. Amadasi⁷⁰: il s'agirait d'un titre, ŠMR, « inspecteur », suivi d'une abréviation, Y, ou sinon de la forme verbale ŠMR^ϕY, « a inspecté ».

I C 13 : Amphore de B^ϕLY, collection Cesnola

seconde moitié du VII^e s.

New York, Metropolitan Museum, 74.51.2298 A, B.

Jarre cananéenne (h. 56,5 cm.), avec inscription de quatre lettres peinte à l'encre noire sur la panse, entre les anses.

Comme la précédente, cette amphore proviendrait des recherches de L. Palma di Cesnola dans les nécropoles de Kition.

Études de l'inscription : RÉS 1521 ; Teixidor 1976, 65 n^o 21 ; *Kition III*, 132-133 n^o D4 (avec de la bibliographie supplémentaire) ; *Kition-Bamboula V*, 186 n^o 1083, 207.

Images de l'inscription : Masson – Szzyrmer 1972, pl. XIII n^o 4 ; Teixidor 1976, 65 n^o 21 ; *Kition III*, pl. XX n^o 2.

B^ϕLY

« B^ϕLY »

Anthroponyme hypocoristique formé sur le nom de Baal.

I C 14 : Tesson au nom de YTNB^ϕL

fin du VII^e s.

Nicosie, Cyprus Museum, Inscr. Ph. 9 (1963/VIII-3/5).

Tesson en argile beige (l. 8 cm. ; h. 4,2 cm.), avec inscription peinte à l'encre brune, incomplète à droite, de cinq lettres.

Le tesson a été découvert lors de la brève fouille de J.L. Myres à *Bamboula*, en 1913.

Études de l'inscription : Masson – Szzyrmer 1972, 119 ; *Kition III*, 139-140 n^o D12 (avec de la bibliographie supplémentaire) ; *Kition-Bamboula V*, 187 n^o 1091.

Images de l'inscription : Masson – Szzyrmer 1972, pl. XVI n^o 3 ; *Kition III*, pl. XIX, n^o 1.

⁶⁸ *Kition III*, 132.

⁶⁹ Teixidor 1976, 66 n^o 23.

⁷⁰ Teixidor 1976, 66 n^o 23 ; *Kition-Bamboula V*, 207.

Y]TNB'L

« Yatonbaal »

Anthroponyme, « Baal a donné ».

I C 15 : Ostracon de Bamboula

fin du VII^e s.

Musée de Larnaca ? Inv. KEF (Kition Expédition Française) 642.

Fragment de jarre (l. 12 cm. ; h. 12 cm.) brisé en deux morceaux, avec inscription de trois lignes peinte à l'encre noire, incomplète à droite, plutôt effacée.

L'*ostracon* a été découvert pendant la fouille française sur la colline de *Bamboula*, en 1981.

Études de l'inscription : Kition-Bamboula V, 204 n° 1155, 221.

Images de l'inscription : Kition-Bamboula V, 227 fig. 22 n° 1155.

- | | | |
|----|---------------------|-------------------------------|
| 1. | ?] 'BDB'L BN (?) . | « ... 'Abdbaal, fils de ... » |
| 2. | ? | |
| 3. | ? | |

Seule la première ligne est partiellement lisible : on aurait l'anthroponyme théophore 'BDB'L, « serviteur de Baal », et BN, « fils ». Des deux lignes qui suivent, on lit avec beaucoup de difficulté et d'incertitudes quelques lettres seules.

I C 16 : Ostracon de Kathari

VII^e ou début du VI^e s.

Larnaca, Musée archéologique régional ? Inv. Kit. 4700.

Fragment de jarre (h. 6,1 cm.), probablement utilisé comme *ostracon*, avec une inscription de six lettres à l'encre noire, apparemment complète.

L'*ostracon* provient du bothros 23 + 13 de *Kathari* et date, d'après la forme des lettres, du VII^e ou du début du VI^e s.

Études du support : Kition VI, II, 44 n° 4700.

Études de l'inscription : Kition VI, II, 258-259 n° 3.

Images de l'inscription : Kition VI, pl. XXI n° 4700.

ŠD/BRN/KPÝ

La lecture de la deuxième (D ou B) et de la quatrième lettre (N ou K) n'est pas assurée. Le Š pourrait être interprété, avec difficulté, comme un déterminatif⁷¹, suivi par

⁷¹ *Kition VI, II, 258-259.*

un anthroponyme en forme d'ethnique⁷², mais aucune combinaison des lettres ne donne quelque chose de reconnaissable.

I C 17 : *Cruche de ŠNR (?)*

VII^e - VI^e s.

Larnaca, Musée archéologique régional ? Inv. Kit. 4823.

Fragment d'épaulement d'une cruche *Plain White* (h. 8,4 cm.), avec restes d'une inscription de quatre lettres (la dernière lettre incomplète), incisée avant cuisson.

Le fragment provient du *temenos* B de *Kathari*, sol 2A (725-550⁷³), et date, d'après la forme du *lamed*, du VII^e - VI^e s.

Études du support : *Kition VI*, II, 73 n° 4823.

Études de l'inscription : *Kition VI*, II, 260 n° 8.

Images de l'inscription : *Kition VI*, pl. XXXII n° 4823.

LSNR̄

« Appartenant à ŠNR »

La lecture de l'anthroponyme n'est pas assurée.

I C 18 : *Jarre d'un personnage d'Akko*

VI^e s.

Nicosie, Cyprus Museum, Kit. 882.

Fragment de jarre *Plain White Wheelmade* (l. 7,4 cm. ; h. 6,5 cm.)⁷⁴, avec restes d'une inscription de six lettres peinte à l'encre pourpre mat, fragmentaire probablement des deux côtés.

Le tesson a été découvert dans le temple 1 de *Kathari* entre le sol 3 et le sol 2A⁷⁵. Il est à dater, d'après la paléographie, du VI^e s.

Études du support : *Kition VI*, II, 63 n° 882.

Études de l'inscription : *Kition III*, 145-146 n° D17 ; *Kition-Bamboula V*, 188 n° 1096.

Images de l'inscription : *Kition III*, pl. XVIII n° 4.

]SKN ʿKY[

« Appartenant à ...] gouverneur d'Akko [... »
ou bien

« Appartenant à ʿBD]SKN, d'Akko »

Les deux interprétations proposées sont possibles : dans l'une, très séduisante, on lit la séquence SKN comme le substantif « gouverneur » ; le vase aurait appartenu alors

⁷² *Kition VI*, II, 259 : v. les ex. MŠRY, « Égyptien », PRSY, « Perse », ŠRY, « Tyrien ».

⁷³ *Kition VI*, I, 105, 107.

⁷⁴ Il ne s'agit pas forcément (au moins, on n'a aucune indication en ce sens) d'un *ostrakon*, comme il est écrit dans *Kition VI*, II, 63 n° 882.

⁷⁵ Et non à la hauteur du sol 1, comme on trouve dans *Kition III*, 145.

à un personnage, dont le nom est perdu, qui était gouverneur de la ville d'Akko. Dans l'autre, peut-être plus vraisemblable, l'anthroponyme à restituer serait 'BDSKN, déjà bien attesté, composé de l'élément théophore SKN⁷⁶.

I C 19 : *Plat de ?]LB'*

VI^e s.

Nicosie, Cyprus Museum, 1238/28.

Fragment du rebord d'un plat *Plain White Wheelmade* (l. 13,5 cm.), avec inscription de trois lettres, incomplète à droite, gravée après cuisson sur la face extérieure.

Le tesson⁷⁷ provient du bothros 7 de *Kathari*, à une profondeur correspondant au sol 2 (550-350⁷⁸). L'inscription date, du point de vue de la paléographie, du VI^e s.

Études du support : *Kition VI*, II, 118 n° 1238.

Études de l'inscription : *Kition III*, 147-148 n° D19 (avec bibliographie supplémentaire) ; *Kition-Bamboula V*, 188 n° 1098.

Images de l'inscription : *Kition III*, pl. XXII n° 1 ; *Kition VI*, pl. CLXIX n° 1238 (dessin).

]LB'

« Appartenant à ...]LB' »

L'inscription, qui marquait probablement l'appartenance de l'objet (avec *lamed* initial), atteste un anthroponyme, soit LB' (attesté une fois), soit KLB', composé sur KLB, « chien ».

I C 20 : *Ostracon*

VI^e s.

Nicosie, Cyprus Museum, Kit. 1425.

Fragment de bol *Plain White Wheelmade* (l. 5 cm.), avec restes de quatre lignes d'écriture à l'encre noire, partiellement effacées.

L'*ostracon* provient de la pièce « Room 24 », sol 2, de *Kathari*, et peut être daté, sans certitude, du VI^e s.

Études du support : *Kition VI*, II, 120 n° 1425.

Études de l'inscription : *Kition III*, 148-149 n° D20 ; *Kition-Bamboula V*, 188 n° 1099.

Images de l'inscription : *Kition III*, pl. XVIII n° 5 ; *Kition VI*, pl. CLXIX n° 1425 (dessin).

1.]\$B'L' . [

« H]L]\$B'L' ... [

2.]... Q[

... »

3.]WYM/Š[

4.]..[]L[

⁷⁶ Bonnet 1990, 143.

⁷⁷ Il n'est pas sûr qu'il s'agit d'un *ostracon* (ainsi *Kition VI*, II, 118 n° 1238).

⁷⁸ *Kition VI*, I, 105, 107.

L'ensemble est très fragmentaire, et de lecture incertaine en plusieurs points. On peut reconstituer seulement, vraisemblablement, à la l. 1, l'antroponyme 𐤇𐤋𐤊𐤑𐤃𐤌, « Baal a délivré/sauvé ».

I C 21 : *Bol de MLQRTM (?)*

VI^e s.

Nicosie, Cyprus Museum, Kit. 3215.

Bol *Bichrome Red I* (IV) fragmentaire (h. 5 cm. ; diam. 10 cm.), reconstitué à partir de quatre morceaux, avec inscription de neuf lettres, peut-être incomplète à gauche, incisée après cuisson sur la face extérieure.

Le bol a été découvert dans le *bothros* 6A, sol 2A, à *Kathari*. La datation du VI^e s., sur des critères paléographiques, est approximative⁷⁹.

Études du support : *Kition VI*, II, 78 n^o 3215.

Études de l'inscription : *Kition III*, 167-168 n^o D34 (avec bibliographie supplémentaire) ; *Kition-Bamboula V*, 190 n^o 1113.

Images de l'inscription : *Kition III*, pl. XXIII n^o 5.

LMLQRTM . . [?

« Appartenant à MLQRTM... (?) »

La lecture des deux dernières lettres fait difficulté. Il s'agit d'une inscription d'appartenance, avec *lamed* + anthroponyme théophore composé avec le nom de Melqart, ou sinon (explication moins probable), une inscription de dédicace, *lamed* + le nom du dieu lui-même + une épithète du dieu, ou bien le nom de l'objet dédié.

I C 22 : *Liste d'antroponymes*

VI^e s.

Nicosie, Cyprus Museum, Kit. 3836.

Fragment de jarre cananéenne *Plain White Wheelmade* (l. 7 cm. ; h. 11 cm.), utilisé comme *ostrakon*, avec sept lignes d'écriture peintes à l'encre noire, en partie effacées ; le texte semble incomplet en haut et peut-être à droite, complet en revanche en bas et à gauche.

Trouvé entre le sol 2 et le sol 1 de la cour A de *Kathari*, il date, d'après la forme des lettres, du VI^e s.

Études du support : *Kition VI*, II, 140 n^o 3836.

Études de l'inscription : *Kition III*, 171-173 n^o D38 ; *Kition-Bamboula V*, 190 n^o 1117 ; Amadasi Guzzo 2007, 199-202.

Images de l'inscription : *Kition III*, pl. XXI n^o 2 ; *Kition VI*, pl. CLXXVI n^o 3836 (dessin).

1. ?] 𐤑𐤃𐤌𐤊𐤑𐤃 . .

« 𐤑𐤃𐤌𐤊𐤑𐤃[LS ?]

2. ?] 𐤇𐤋𐤊𐤑𐤃

𐤇𐤋𐤊𐤑𐤃 (« Frère de la reine »)

3. ?] 𐤁𐤃𐤑𐤓𐤓

𐤁𐤃𐤑𐤓𐤓 (? « Serviteur de Pumay »)

⁷⁹ V. *Kition III*, 167 n. 3.

4.	ʔ] ʿŠTRTYTN	ʿŠTRTYTN (« Astarté a donné »)
5.	ʔ] ʾŠMN . Š	ʾŠMN[ʿS ʔ]
6.	ʔ] GRTNT	GRTNT (? « Client de Tanit »)
7.	ʔ] BND/ʿ . (.)	? (BDʿNT, « fils de Anat » ?) »

Liste d'anthroponymes, d'usage inconnu. Aucun des noms n'est suivi d'indications de filiation (ce qui pourrait être l'indice du bas niveau social des individus nommés, ou bien de leur appartenance à un même groupe familial) ni par des chiffres, ce qui semble exclure un usage comptable de la liste⁸⁰. Les anthroponymes sont en majorité identifiables et déjà attestés. On remarquera : à la l. 3, le théophore composé avec le nom de PMY, divinité phénicienne typique de Chypre ; à l. 6, l'anthroponyme composé avec le nom de Tanit, surprenant à une époque si ancienne ; aux lignes 1 et 5, deux anthroponymes composés avec le nom d'Eshmoun⁸¹.

Territoire de Kition

Pyla

I C 23 : *Dédicace à Resheph-Shed*

milieu du VII^e s.

Paris, Musée du Louvre, AM1196 (tête) + AO4411 (base).

Socle en calcaire, en forme de pyramide tronquée (h. 40 cm. ; l. 15 cm.), surmonté par une tête sculptée (h. de l'ensemble : 68 cm.), elle aussi en calcaire⁸², représentant le visage, à traits humains et léonins mélangés, de Bès. La base porte trois lignes d'écriture, soigneusement gravées ; les dernières lettres de la deuxième et de la troisième ligne ont disparu.

Découvertes ensemble en 1902 à *Palaiokastro*, près de Pyla, ensuite achetées et acheminées au Louvre, la base et la tête furent alors séparées et reçurent deux numéros d'inventaire différents ; on doit à A. Hermary⁸³ le rapprochement des deux objets, qu'on peut considérer comme sûr (*pace* E. Lipiński)⁸⁴. Grâce à l'étude stylistique de la tête, et de la paléographie de l'inscription, on a proposé une datation au milieu du VII^e s.

Études du support : Hermary 1984 ; Hermary 1986, III.1, 111 n° 33 ; *Phéniciens* 1986, 88-89 n° 3 ; Yon 1986, 131-135 ; Hermary 1989a, 296 n° 593.

Études de l'inscription : *RÉS* n° 1214 ; Lacau 1902 ; Caquot – Masson 1968, 295-302 ; Hermary 1984, 239 ; Yon 1986, 131-135 ; *Kition-Bamboula V*, 201 n° 1143 ; Lipiński 2004, 68.

Images de l'inscription : Lacau 1902, 207 fig. 1, 208 fig. 2 (dessin) ; Caquot – Masson 1968, 297 ; Hermary 1984, 238 fig. 1 ; Hermary 1986, III.2, 89 n° 33 ; *Phéniciens* 1986, 89 ; Yon 1986, 131 fig. 2 ; Hermary 1989a, 295 n° 593 ; *Kition-Bamboula V*, 200 fig. 19 n° 1143.

⁸⁰ *Kition III*, 172.

⁸¹ Amadasi Guzzo 2007, 199-202.

⁸² La tête est en calcaire et non en marbre (*Kition-Bamboula V*, 201 n° 1143).

⁸³ Hermary 1984.

⁸⁴ Lipiński 2004, 68 n. 164.

- | | | |
|----|-----------------|--|
| 1. | ʾŠ PˁL · ʾŠMN | « Ce qu'a fait Eshmoun- |
| 2. | ḤLS · HQLˁ · Lˁ | hilles, le frondeur ⁸⁵ , pour son |
| 3. | DNY · LRŠPŠ[D] | seigneur, pour Resheph-Sh[ed] » |

La restitution de l'épithète de Resheph est due à M. Sznycer⁸⁶. E. Lipiński a récemment proposé une autre restitution, RŠPŠ[LM], « Resheph de Salamine », moins probable⁸⁷ ; d'ailleurs, l'objection, selon laquelle l'intégration de M. Sznycer serait trop courte pour l'espace disponible⁸⁸, ne tient pas si on observe que l'inscription, en restituant RŠPŠ[D], est ainsi composée de trois lignes de neuf lettres chacune⁸⁹.

Inscriptions de Kourion

Le site de Kourion dans son ensemble (nécropoles, « acropole », et sanctuaire d'Apollon Hylatēs) n'a livré, jusqu'ici, qu'une seule inscription phénicienne, issue d'une découverte fortuite en 1969 : il s'agit du bloc en calcaire, sculpté en forme de fenêtre vide, à légende digraphe – chypro-syllabique, fort endommagée, et phénicienne – dont il a été question dans la section sur les inscriptions chypro-syllabiques (I A 17).

Néanmoins, il faut mentionner aussi une découverte effectuée par M. Ohnefalsch-Richter en 1883, restée inédite, sur laquelle on dispose seulement de quelques renseignements généraux⁹⁰ : en fouillant dans les nécropoles, le savant allemand aurait découvert, parmi d'autres objets, deux vases à inscriptions phéniciennes, dont on a perdu toute trace. Les fouilles étant subventionnées par les Britanniques avec le but d'élargir leurs collections chypriotes, il est donc possible que les vases soient restés dans des mains anglaises, à Londres ou à Nicosie, mais on n'a, pour cela, aucune preuve.

I C 25 : Fenêtre inscrite à légende digraphe

VII^e s.

Voir I A 17.

Inscriptions de Paphos

La ville de l'Ancienne Paphos a livré, comme on l'a vu, les deux *corpus* documentaires les plus riches pour l'épigraphie chypriote archaïque, le *corpus* de Kouklia-Marchello (I A 36-39) et celui du sanctuaire de Rantidi (I A 43-44). D'autres découvertes importantes, tels l'*obēlos* d'Opheltas (I A 31) ou les objets du « Trésor de

⁸⁵ Ou peut-être « le sculpteur » : Caquot - Masson 1968, 298-299.

⁸⁶ Cité dans Hermary 1984, 239. Sur cette figure divine v. en particulier Yon 1986, 131-135.

⁸⁷ Lipiński 2004, 68.

⁸⁸ *Ibid.* n. 164.

⁸⁹ Ainsi déjà Hermary 1984, 239.

⁹⁰ Détails et références bibliographiques dans Masson – Sznycer 1972, 88-89.

Kourion » rassemblés par L. Palma di Cesnola et inscrits aux noms des roi de Paphos (I A 12 et 16), permettent d'éclairer l'histoire de la ville à l'époque archaïque avec une richesse de détails dont on ne dispose pas pour le reste de l'île.

La documentation en langue phénicienne n'apporte pour l'instant, dans le cas de Paphos, qu'une maigre contribution : le seul témoignage archaïque qu'on connaisse est une stèle avec dédicace fragmentaire provenant de Kouklia-*Marchello* (I C 26), datable de manière vague, comme l'ensemble des documents issus de ce site, du VI^e s. Les autres inscriptions phéniciennes qui ont été découvertes sur les différents sites de la ville ancienne (à *Marchello*, à *Xylinos*, et dans la région du port ancien) sont plutôt récentes : une dédicace à Aphrodite, trouvaille fortuite, date du III^e s.⁹¹; un tesson et un fragment de marbre de Kouklia, que T.B. Mitford voulait dater du VI^e s., sont en revanche du IV^e s. env.⁹². Une pierre inscrite de Rantidi, qui porte gravés des signes d'allure « quasi-phénicienne », n'est ni lisible ni datable d'aucune manière⁹³.

Un autre document doit être mentionné, le seul qui soit datable de manière certaine, et qui appartient à la fin X^e – début IX^e s. : une cruche *Plain White* III, trouvée dans la tombe 69 de la nécropole de *Skales*, porte gravés tout autour de la panse, en ligne circulaire, plusieurs signes (vingt-trois actuellement visibles), dont certains semblent phéniciens, mais certains autres ne le sont sûrement pas⁹⁴. L'inscription est tout à fait énigmatique, et l'idée que des lettres « d'allure phénicienne » soient ici utilisées pour exprimer une langue locale reste une simple hypothèse⁹⁵.

I C 26 : *Stèle de Kouklia-Marchello*

VI^e s.

Kouklia, Musée archéologique, KA 94.

Fragment (l. 16 cm. ; h. 29 cm.) de la partie centrale, brisée à droite, d'une stèle, avec deux espaces évidés, dont celui en haut inscrit de plusieurs lignes (cinq encore lisibles), incomplètes à droite ; on ne peut pas dire si d'autres lignes précédaient celles qui sont conservées.

Découverte sur le site de la rampe des Perses, la stèle est restée longtemps inaperçue : le texte qu'elle porte n'apparaît pas parmi les inscriptions du recueil de *Kouklia-Paphos* ; seule l'étude des sculptures du site de *Marchello*, en préparation par V. Tatton-Brown, a permis de repérer l'inscription, qui a été ensuite publiée par M. Szynger⁹⁶. Comme l'ensemble du *corpus* de Kouklia-*Marchello*, la stèle doit dater du VI^e s., et la paléographie du phénicien confirme cette chronologie.

Études de l'inscription : Szynger 1996.

Images de l'inscription : Szynger 1996, pl. I.

⁹¹ Masson – Szynger 1972, 81-86.

⁹² O. Masson et M. Szynger dans *Kouklia-Paphos*, 109-111 : *Kouklia-Paphos* 239, V^e ou IV^e s. ; *Kouklia-Paphos* 240, IV^e/III^e s.

⁹³ *Rantidi-Paphos*, 91-93.

⁹⁴ Karageorghis 1983, 182 n^o 66, 184 sur la chronologie de la tombe, 416-417 (M. Szynger, Appendix V) sur l'inscription.

⁹⁵ Lipiński 2004, 45.

⁹⁶ Szynger 1996.

- | | | |
|----|--------------|------------------------|
| 1. | ϳZR BN ϳ | « ... ϳZR, fils de ... |
| 2. |]... BϳL. |] ... BϳL |
| 3. |]WKL ϳŠ T |] et tout ce que ... |
| 4. |]... ϳŠ (?). | ... |
| 5. |]WKL ϳŠ |] et tout ce que ... » |

L'état extrêmement fragmentaire du texte empêche d'en tirer une interprétation d'ensemble ; on peut juste remarquer la répétition de la séquence WKL ϳŠ, fréquente dans les inscriptions funéraires. Le texte devait se terminer au début de la ligne suivante, puisqu'on n'a sûrement pas d'autres lettres conservées en dessous de la partie gauche (finale) de la l. 5 ; sur le début de l'inscription, en revanche, on ne peut rien dire.

Inscriptions de Salamine

Parmi les quelques documents inscrits qui ont été découverts à Salamine, essentiellement dans la nécropole, deux sont connus qui portent des inscriptions phéniciennes et qui datent de l'époque archaïque (I C 27-28) : les deux nous apportent des éléments d'onomastique, malheureusement fragmentaires.

D'autres documents, notamment de bizarres plaquettes en os avec des signes phéniciens et chypro-syllabiques, qu'A. Palma di Cesnola aurait découvertes « near Famagusta », ne semblent pas être datables, et des incertitudes persistent aussi sur leur origine et leur destination (A. Palma di Cesnola songeait à des éléments de collier)⁹⁷.

I C 27 : *Bol Bichrome à nom théophore*

IX^e s.

Situation actuelle inconnue (inv. Sal. 5395).

Fragment d'un bol *Bichrome* II (h. 2,8 cm.), de forme à peu près rectangulaire, avec inscription de quatre lettres, incomplète à droite, peinte à l'encre au-dessous du rebord, sur la face extérieure.

Le tesson provient d'une partie du site de la ville géométrique et archaïque (au sud-est de la basilique de la Campanopetra), où des sépultures d'enfants dans des jarres d'importation phénicienne ont été découvertes, qui dateraient du XI^e – VIII^e s.⁹⁸ La présence de ce rite funéraire, connu ailleurs à Chypre et à Salamine même, pose plusieurs questions pour lesquelles on n'a pas de réponses sûres : l'origine du rite notamment est débattue⁹⁹. La découverte de l'inscription semble pouvoir confirmer la présence effective de Phéniciens, là où les amphores utilisées pour les sépultures n'attesteraient rien de plus que des liens commerciaux entre la ville et la côte phénicienne.

⁹⁷ Masson – Szynger 1972, 125-127 ; Puech 1979, 41.

⁹⁸ Calvet 1980.

⁹⁹ *Loc. cit.*, 120-121, avec les observations de V. Karageorghis.

Études de l'inscription : Szynger 1980, 126-127 ; *Salamine de Chypre XIII* n° A ; Lipiński 2004, 45.
Images de l'inscription : Szynger 1980, 126 fig. 1 ; *Salamine de Chypre XIII*, 129 pl. 1 n° A.

‘ŠTRJ]TŠM^ç ou
MLQR]TŠM^ç

« ‘ŠTRJ]TŠM^ç (« Astarté a écouté ») » ou
« MLQR]TŠM^ç (Melqart a écouté ») »

Il s’agit sûrement de la fin d’un anthroponyme théophore, construit avec le nom de Melqart ou, plus probablement, d’Astarté. Le nom pouvait éventuellement être précédé par la préposition L-, « appartenant à ».

Sur le tesson, le *shin* et le *mêm* sont superposés au lieu d’être côte à côte : comme l’a bien vu M. Szynger, on a sûrement à faire avec un oubli du scribe qui, après avoir terminé d’écrire le nom, a rajouté la lettre manquante.

I C 28 : *Amphore d’Abdhaal*

VII^e s.

Naguère au Musée régional de Famagouste, situation actuelle inconnue (T. 79 inv. n° 812).

Jarre cananéenne, reconstituée partiellement à partir de plusieurs fragments (h. 40 cm.), avec inscription en partie illisible peinte à l’encre noire sur la partie supérieure de la panse.

L’amphore provient de la grande tombe « royale » (n° 79) de la nécropole de Salamine.

Études du support : Karageorghis 1973a, 54 n° 812.

Études de l'inscription : M.G. Amadasi dans Karageorghis 1973a, 229 ; Puech 1979, 41-42 ; Szynger 1980, 127-128 ; *Salamine de Chypre XIII* n° B.

Images de l'inscription : Karageorghis 1973a, pl. XLVII n° 812, pl. CCXXV n° 812 (dessin) ; Puech 1979, 42 fig. 5 (dessin).

‘BDB[^çL]

« ‘BDB[^çL] (« serviteur de Ba[al] ») »

La lecture proposée est celle de M. Szynger, qui voit dans la séquence le nom très bien connu de ‘BDB^çL, « serviteur de Baal », attesté encore à Salamine, en écriture chyro-syllabique (*a-pu-tu-pa-lo*), dans une épitaphe du V^e s. de la nécropole de *Cellarka*¹⁰⁰. É. Puech, qui donne une lecture différente, songe en revanche à un début d’alphabet (‘BGDHWZ)¹⁰¹.

¹⁰⁰ ICS² 318e : O. Masson dans Karageorghis 1970, 269-273 ; Masson – Szynger 1972, 127-128 ; Szynger 1980, 128 ; Egetmeyer 2010, 794-795 n° 14.

¹⁰¹ Puech 1979, 41-42.

Inscriptions de Soloi

Le site de Soloi, encore très mal connu, n'a livré, pour l'instant, aucune inscription phénicienne, et, en général, les vestiges archaïques y sont très rares.

En revanche, la région d'Agia Eirini, qu'on peut attribuer avec une certaine confiance au territoire du royaume ancien¹⁰², a livré un petit nombre d'inscriptions, qui témoignent de quelque manière de l'importance du site à l'époque archaïque : non seulement le sanctuaire fouillé par la mission suédoise, mais surtout la vaste nécropole au lieu-dit *Palaiokastro* (entre le village d'Agia Eirini et la mer) indiquent l'existence d'un habitat relativement important à haute époque¹⁰³. De cette nécropole proviennent les trois documents en phénicien dont on a connaissance : l'un, une amphore *Plain White* VII, inscrite à l'encre en lettres qu'on daterait du V^e s., n'est pas examiné ici¹⁰⁴; les deux autres, dont un issu de découvertes clandestines, l'autre de fouilles régulières, sont moins récents, et ils sont à étudier en détail (I C 29-30).

Un troisième document provenant de la région de Soloi est aussi à considérer : un fragment de jarre découvert sur le site du sanctuaire extra-urbain de Liveras (village près du cap Kormakiti, au nord-ouest de l'île), porte une inscription d'appartenance datable, grâce à la paléographie, de la fin du VII^e – début du VI^e s. (I C 31).

Territoire de Soloi

Agia Eirini-Palaiokastro

I C 29 : Épitaphe d' 'Abdo

première moitié du VII^e s.

Lieu de conservation inconnu (inv. Tombe 43 n° 5).

Plaque en calcaire rose (l. 46 cm. ; h. 81 cm. ; ép. 24,5 cm.), endommagée en bas, avec inscription d'une ligne, légèrement inclinée vers la gauche, gravée en haut.

La plaque fermait, avec d'autres pierres anépigraphes, la cella de la tombe n° 43 de la nécropole d'Agia Eirini-*Palaiokastro*. La tombe, en très bon état de conservation (à la différence de la majorité des tombes de cette nécropole, largement pillées), contenait très peu de céramique, essentiellement des cruches *Bichrome*, qui s'accordent bien avec la datation paléographique de l'inscription à la première moitié du VII^e s.¹⁰⁵

Études de l'inscription : M.G. Amadasi dans Rocchetti 1978, 114-116 ; Lipiński 2004, 56-58.

Images de l'inscription : Rocchetti 1978, 75 fig. 43:5, 114 fig. 64.

[L ?] 'BD' BN KMR/DR/D

« [Appartenant à (?)] 'BD',
fils de KMR/DR/D »

¹⁰² Fourrier 2007b, 89-92, 118.

¹⁰³ Rocchetti 1978.

¹⁰⁴ Masson – Sznycer 1972, 95-96.

¹⁰⁵ V. Rocchetti 1978, 72-74 pour le matériel de la tombe, 112 pour la chronologie.

Il s'agit d'une formule funéraire standard, avec nom du défunt et patronyme, le premier étant précédé peut-être (les traces sur la pierre ne sont pas claires) par la préposition d'appartenance L-. Le premier anthroponyme est clair : c'est un hypocoristique formé par 'BD, « serviteur (du dieu X) ». Le deuxième, en revanche, est de lecture et d'interprétation incertaine ; on ne peut pas retenir, parce que trop hasardeuse, la proposition d'E. Lipiński, selon laquelle on devrait voir dans la séquence KMRD la transcription phénicienne d'un patronyme grec en -ίδας, du genre *Κομαρίδας¹⁰⁶.

I C 30 : *Cruche inscrite*

fin du VII^e s.

Nicosie, Cyprus Museum, Ins. Ph. 15 (1961/X-18/2).

Cruche *White Painted IV* (dimensions inconnues), avec inscription d'une dizaine de lettres incisée après cuisson sur l'épaule.

La cruche a été achetée par le Cyprus Museum de Nicosie après avoir été découverte clandestinement, avec de nombreux autres vases, en particulier des bols en *Samaria ware*¹⁰⁷, dans la nécropole archaïque et classique d'Agia Eirini.

Études du support : *Chronique 1961*, 368-370.

Études de l'inscription : A.M. Honeyman dans *Chronique 1961*, 370 ; Masson – Szzyrmer 1972, 94-95 ; Puech 1979, 27-28.

Images de l'inscription : *Chronique 1961*, 371 fig. 59a (photo) et b (dessin) ; Masson – Szzyrmer 1972, pl. IX n° 1 ; Puech 1979, 28 fig. 2 (dessin).

LB' (BN) ḤGG'RŠM

« Appartenant à B' (fils de) ḤGG'RŠM »

L'interprétation ici avancée, due à É. Puech, reste incertaine à cause des difficultés de lecture, surtout pour les trois premiers signes qui suivent le *vacuum* au milieu, mais aussi pour la première partie. Aucune interprétation du patronyme ne peut être proposée¹⁰⁸.

Liveras

I C 31 : *Jarre de Tamay*

fin du VII^e – début du VI^e s.

Nicosie, Cyprus Museum, Ins. Ph. 11 (1951/IV-2/2).

Tesson de jarre en fabrique *Plain White* (dimensions exactes inconnues), composé de deux fragments, avec inscription de quatre lettres, complète, gravée après cuisson.

L'objet a été acquis par le musée de Nicosie grâce au don d'un certain M. Ioannides ; sa provenance déclarée est le site du sanctuaire de Liveras, un peu au sud

¹⁰⁶ Lipiński 2004, 56-58.

¹⁰⁷ *Chronique 1962*, 368-369.

¹⁰⁸ Puech 1979, 27-28.

du village¹⁰⁹. Considéré comme « énigmatique » par O. Masson et M. Szynger, le tesson a été ensuite lu et daté de 600 env. par É. Puech, qu'on suit ici.

Études de l'inscription : Masson – Szynger 1972, 96-97 ; Puech 1979, 40-41 ; Lipiński 2004, 87.

Images de l'inscription : Masson – Szynger 1972, pl. X n° 1 (à retourner pour la lecture d'É. Puech).

LTMY

« Appartenant à Tamay »

Inscriptions d'origine inconnue

Dans cette section, on inclut les documents dont l'origine chypriote est sûre, mais qui ne peuvent être attribués à un site ou à une région spécifique.

I C 32 : *Épitaphe d'origine inconnue*

première moitié du IX^e s.

Nicosie, Cyprus Museum, Ins. Ph. 6.

Stèle en calcaire (l. 47 cm. ; h. 40 cm. ; ép. 20 cm.), incomplète à droite et peut-être en haut, avec sept lignes d'écriture conservées.

La stèle a été publiée pour la première fois en 1939¹¹⁰, mais aucune information sur sa date d'acquisition et sur son origine n'a pu être retrouvée depuis¹¹¹. D'après la paléographie, on s'accorde pour une datation dans la première moitié du IX^e s., probablement au début du siècle. La lecture de la pierre, très difficile à cause des lacunes et du mauvais état de la surface inscrite, a été revue plusieurs fois, en dernier lieu par E. Lipiński¹¹². Étant donné notre état d'absolue ignorance quant à l'extension des lacunes et à leur contenu, on se limitera ici à la transcription et traduction de la partie visible, sans trop d'essais de restitution d'ensemble.

Études de l'inscription : Honeyman 1939, 106-108 n° 8 ; Albright 1941, 15-17 ; Dupont-Sommer 1947 ; *KAI*⁵ 30 ; Masson 1968, 379-380 ; Masson – Szynger 1972, 13-20 ; Puech 1979, 19-26 ; *TSSI III*, 28-30 n° 12 ; Lipiński 2004, 43-44.

Images de l'inscription : Honeyman 1939, pl. XIX fig. 3 ; Albright 1941, 15 fig. 1 (dessin) ; Dupont-Sommer 1947, 201 (dessin) ; Masson 1968, pl. XXI ; Masson – Szynger 1972, pl. II-III ; Puech 1979, 20 fig. 1 (dessin) ; *TSSI III*, pl. I 3.

1. ...]H/Ā | ḲY | MPT | WHḲŠ | ḲŠ | [...

« ...] ... Et l'homme qui [...

2. ...]M | LQBR | ZḲ | KḲL | HGBR | ZḲ |

...] ... vers ce tombeau-ci, car sur
ce défunt-ci

3. ...]ŠY | WYḲBD | H[. . .] | ŽMḲ ḲYT | HḲ

...] ... Et que ce(tte) [...] fasse
mourir l'hom[me]

¹⁰⁹ Masson – Szynger 1972, 96.

¹¹⁰ Honeyman 1939, 106-108 n° 8.

¹¹¹ Masson – Szynger 1972, 13.

¹¹² Lipiński 2004, 43-44.

- | | |
|---|---|
| 4. ...]. ḂN YD B ^c L WḂN YD ʾDM WB[N] | ...] ... entre les mains de Baal, et
entre les mains de ʾDM, et ent[re |
| 5. ...]. ʾḂR ʾLM [.] L . . Y L[| le mains de ...] ..., dieux ... |
| 6. ...]. . . ʾYT [.] . [. . .] Š[| ... |
| 7. ...]. ŠM[. .] Y[.] NY | ... » |

On suit en gros, dans la transcription, la lecture d'O. Masson et M. Szyner, en considérant l'inscription à peu près complète à gauche¹¹³ (sauf à la fin de la ligne 1, où une ou deux lettres sont tombées, et à la fin des lignes 5 et 6, où la surface, trop abîmée, ne conserve pas de traces lisibles).

Plusieurs restitutions ont été proposées par les différents éditeurs pour la partie gauche de la stèle et pour les parties illisibles, mais on a préféré garder les incertitudes interprétatives que le document pose dans son état actuel¹¹⁴. On peut de toute manière facilement voir que, dans son ensemble, la stèle porte une inscription funéraire contenant des formules de malédiction et des menaces contre d'éventuels violateurs, que l'on retrouve dans d'autres documents du même genre et, à Chypre même, dans le fragment de sarcophage en terre cuite de Chytroi (I C 5).

I C 33 : *Cruche de ʾRŠWN*

VII^e s.

Nicosie, Cyprus Museum, 1981/XII-14/6.

Cruche *White Painted* IV (h. 13,7 cm.), avec inscription de neuf lettres et des signes numériques peints sur l'épaule du côté opposé à l'anse.

On n'a aucun renseignement sur l'origine de la cruche, qui a été achetée par le musée de Nicosie en 1981 ; la paléographie de l'inscription confirme une datation stylistique du vase au VII^e s.

Études de l'inscription : M. Szyner dans *Chronique* 1981, 687 ; O. Masson dans *Hermay – Masson* 1990, 210.

Images de l'inscription : *Chronique* 1981, 688 fig. 5.

Š^cR ʾRŠWN III I P

La fin de l'inscription indique clairement la capacité du récipient, 4 + P, l'abréviation de l'unité de mesure. Au début, Š^cR pourrait être le nom du contenu, avec vraisemblance un liquide¹¹⁵, ʾRŠWN étant peut-être un anthroponyme, composé de la racine ʾRŠ (« demander, exiger », bien connue en onomastique), mais avec une terminaison difficile à expliquer et apparemment non sémitique.

¹¹³ Masson – Szyner 1972, 13.

¹¹⁴ V. Masson – Szyner 1972, 15-21, pour un commentaire, ligne par ligne, des restitutions proposées par les éditeurs précédents. La restitution récente d'E. Lipiński (Lipiński 2004, 43-44), qui se fonde surtout sur des parallèles bibliques, est largement hypothétique.

¹¹⁵ M. Szyner (*Chronique* 1982, 687) rappelle qu'en plusieurs langues sémitiques š^r indique l'orge, le liquide contenu pouvait donc peut-être être à base d'orge.

I C 34 : *Amphore de ʾDNMLK*

VI^e s.

Nicosie, Cyprus Museum, 1974/II-9/3.

Amphore à anses de panier (h. 76,5 cm.), dont une brisée, avec une inscription de sept lettres incisée avec soin sur l'épaule.

On ne sait rien sur l'origine de cet objet ; on daterait le vase du VI^e s., mais l'inscription paraît même plus ancienne, du VI^e ou VII^e s.

Études de l'inscription : Masson – Sznycer 1972, 131-132 ; *Chronique* 1974, 817.

Images de l'inscription : Masson – Sznycer 1972, pl. XX n^o 2 ; *Chronique* 1974, 815 fig. 26.

LʾDNMLK

« Appartenant à ʾDNMLK »

L'anthroponyme, composé des mots ʾDN, « seigneur », et MLK, « roi », « mon seigneur est le roi », est unique.

Inscriptions datant du règne de Sargon II : 722-705

I D 1 : *Stèle de Sargon II de Larnaca*

707

Berlin, Vorderasiatisches Museum, VA968.

Stèle en basalte gris (h. 209 cm. ; larg. 68 cm. ; ép. cons. 32/33 cm., à l'origine 45,5 cm.), avec relief sur la face antérieure et inscription en akkadien qui commence sur la face antérieure et se poursuit sur les côtés droit et gauche.

La stèle a été trouvée en 1844 à Larnaca, au lieu-dit *Bamboula*¹ et achetée par le consul de Prusse en 1846 pour le musée de Berlin, où elle se trouve actuellement.

Copie du texte cunéiforme : Winckler 1889, II, Taf. 46-47 ; VAS I, 65-71 (n° 71).

Translittération : Winckler 1889, I, 174-184 ; Malbran-Labat in *Kition-Bamboula V*, 345-354 (n° 4001).

Traduction et commentaire : Winckler 1889, I, 175-185 ; ARAB II, 100-103 (§§ 179-189) ; Saporetti 1976, 84-85 ; Börker-Klähn 1982, I, 202-203 (n° 175 et T63₁₇₅ : commentaire seul) ; Malbran-Labat in *Kition-Bamboula V*, 345-354 (n° 4001) ; Radner 2010 (commentaire seul).

Reproductions : VAS I, Taf. 6 (dessin du relief) ; Nicolaou 1971, pl. III ; Börker-Klähn 1982, II, fig. 175a et b (dessin de la stèle et détail avec les symboles des dieux) ; *Kition-Bamboula V*, 353.

Le texte de l'inscription présente, après la titulature royale, une énumération standardisée des campagnes menées par Sargon à l'est et au nord de l'empire. La partie qui concerne Chypre est vers la fin de l'inscription (côté gauche, l. 28-53), avant la conclusion qui décrit les soins à apporter à la conservation du monument.

Côté gauche, lignes 28-53 :

- 28 [ù 7 lugal.meš]-ni ša kur Ia-³a na-gi-i
 29 [ša kur (Ia-)a]d-na-na ša ma-lak 7 u₄-mi
 30 [i-na murub₄] tam-tim e-reb ^dutu-ši
 31 [šit-ku-nu]-ma né-sa-at šu-bat-sún
 32 [ša ul-tu] u₄.meš sud.meš ši-bit kur Aš-^ršur^r
 33 [...]na i-na man.meš-ni ad.meš-ia
 34 [a-li-kuš] mah-ri ma-am-man
 35 [la iš-m]u-ú zi-kir kur-šú-un
 36 [ep-šet ina q]é-reb kur Kal-di u kur Hat-ti
 37 [e-tep-pu-]šú i-na murub₄ tam-tim
 38 [ru-qiš iš]-mu-ma lib-bu-šú-un it-ru-ku
 39 [hat-tu² ik-šu]-da-šú-un kù.gi kù.babbar
 40 [ú-nu-ut^{giš}]esig^{giš} ku ni-šir-ti kur-šú-un
 41 [a-na qé-reb k]á.dingir.ra.ki a-di mah-ri-ia

¹ Sur la découverte de la stèle : Yon 1995 ; sur l'emplacement originare de la stèle dans l'aire sacrée de *Bamboula* : Yon 1994 ; Yon 1995 ; Lipiński 2004, 51-52 et n. 62. Une hypothèse différente a été avancée par Tadmor 1996, qui, sur la base des lignes 52-53 côté gauche, suppose que la stèle a été érigée originellement sur le mont de Stavrovouni, où se trouve aujourd'hui le monastère du même nom.

42 [ú-bi-lu-nim-ma] ú-na-ši-qu gîr¹¹-ia
 43 [ina u₄-me-šú-m]a^{na}na.rú.a ú-še-piš-ma
 44 [ša-lam dingir].meš gal.meš en.meš-ia
 45 [ab-ta-ni[?]] qé-reb-šú ša-lam man-ti-ia
 46 [šur-ba-a a-n]a[?] ti.la-ia ma-har-šú-un ul-ziz
 47 [kur.meš[?] dù-ši-n]a[?] ša iš-tu ši-it^d utu-ši
 48 [a-di e-reb]^d utu-ši ina tukul-ti^d Aš-šur
 49 [^dag^d]amar.utu dingir.meš tik-li-ia
 50 [a-na ni-i]r be-lu-ti-ia ú-šak-ni-šú
 51 [aš-tu-r]a še-ru-uš-šú
 52 [ina[?] KUR[?]] Ba-il-har-ri² kur-i
 53 [...] [ES] kur Ad-na-na ul-ziz

28 [Et sept roi]s du pays de la'a, district
 29 [du pays de (Ia)]dnana – à sept jours de voyage
 30 [au milieu] de la mer du Couchant
 31 [ils ont siège] – leurs sièges (sont si) éloignés
 32 [(que) depuis] les jours lointains de la prise de possession du pays d'Assur
 33 [...] ... les dieux mes pères
 34 [qui (m')ont préc]édé, personne
 35 [n'avait ent]endu le nom de leur pays -
 36 [(mes) entreprises au (mi)]lieu du pays de Chaldée et au pays de Ḫatti
 37 que [j'avais réalisées], au milieu de la mer
 38 [de loin appri]rent : leur cœurs palpitèrent,
 39 [la terreur] les [env]ahit ; de l'or, de l'argent,
 40 [des objets d']érable et de buis, trésors de leur pays,
 41 [à B]abylone, devant moi
 42 [ils apportèrent, et] ils embrassèrent mes pieds.
 43 [En ce jour-là] j'ai fait réaliser une stèle :
 44 [les images des] grands [dieu]x, mes seigneurs,
 45 [j'y ai sculpté ;] dessus l'image de ma royauté
 46 [magnifiée pou]r ma vie en face d'eux j'y ai fait mettre.
 47 [Tous les pays] que du Levant
 48 [au Cou]chant avec l'aide d'Assur,
 49 [de Nabû et de] Marduk, (dieux) mes soutiens,
 50 j'ai placés [sous le jo]ug de ma souveraineté
 51 [j'y ai inscr]it ; dessus
 52 [sur le mont] Ba'il-Ḫarri, montagne
 53 [...] ... du pays de Iadnana je (l') ai fait ériger.

Il existe pour cette inscription, et en particulier pour les lignes 28-42 côté gauche, un certain nombre de textes parallèles, ce qui a permis de reconstruire avec sûreté le

² Pour une reconstitution différente du texte akkadien, ce qui implique une différente localisation originare de la stèle (notamment dans l'aire sacrée de *Bamboula*, v. note précédente), v. Lipiński 2004, 51-52 et n. 62.

début des lignes, qui manque sur la stèle parce que l'arrière de l'objet, avec une partie de l'inscription, fut scié en 1846 pour faciliter le transport à Berlin³.

Ces passages parallèles ne seront pas analysés en détail ici ; il suffit de les mentionner en faisant référence à l'édition la plus récente du texte :

1) « Grands Fastes », palais de Khorsabad, l. 145-149 : Fuchs 1993, 232-233, 352.

2) Prismes DE de Nimrud, Col. VII l. 25-44 : Gadd 1954, 191-193, pl. XLIX-L.

Même si, aux lignes 25-38, le texte des prismes DE de Nimrud est exactement équivalent à celui de la stèle et des « Grands Fastes », aux lignes 39-44 il mentionne (cas unique dans la documentation connue) l'érection de la stèle :

³⁹ *i-na e-mu-uq dingir.meš gal.meš*

⁴⁰ *ša ugu kul-lat na-ki-[ri-ia]*

⁴¹ *li-i-tu ki-šit-ti qa-ti-i[a]*

⁴² *i-na^{na}na.rú.a ú-ša-áš-ṭir-ma*

⁴³ *i-na ki-rib kur Ia-'a na-gi-e*

⁴⁴ *ša kur Ia-ad-na-na e-zi-ba aḫ-ra-taš*

³⁹ Ce que par la force des grands dieux

⁴⁰ sur tous mes ennemis

⁴¹ les victoires et les conquêtes de ma mai[n que j'ai réalisées]

⁴² sur une stèle j'ai fait inscrire,

⁴³ et dans le pays de Ia'a, district

⁴⁴ du pays de Iadnana, je (l') ai placée pour toujours.

I D 2 : « Grands Fastes », palais de Khorsabad, l. 16-23

706

Le texte des « Grands Fastes » était gravé sur les dalles qui revêtaient les murs des salles I, IV, VII, VIII et X du palais de Khorsabad. Il s'agit d'un résumé des entreprises de Sargon de la première jusqu'à la quinzième année de son règne (721 - 706) ; la partie qui nous concerne se trouve aux lignes 16-23.

La longue inscription, découverte en 1843 et copiée sur place par P.-É. Botta, a désormais disparu : il n'en reste donc que la copie, dalle par dalle, faite par P.-É. Botta et publiée dans son œuvre *Monument de Ninive*, ainsi que les estampages qu'il a exécutés et qui sont conservés au Musée du Louvre⁴.

Copie du texte cunéiforme : Botta-Flandin 1849, IV, pls. 144-154 et 132 ; Winckler 1889, II, Taf. 30-36 Nr. 63-78.

Translittération : Winckler 1889, I, 96-134 ; Fuchs 1993, 194-197.

³ Börker-Klähn 1982, I, 203 n. 2.

⁴ André-Salvini 1995, 26. Les références aux copies des « Grands Fastes » de P.-É. Botta, avec correspondance aux copies de H. Winckler et aux lignes du texte de référence (celui de la salle X) se trouvent in Fuchs 1993, 189. Le catalogue complet des toutes les copies des inscriptions de Khorsabad faites par P.-É. Botta se trouve aussi in Fuchs 1993, 15-27.

16 *i-na li-i-ti u da-na-ni šá* dingir.meš gal.meš en.meš-ia ša ^{giš}tukul.meš-ia ú-šat-bu-ma ú-
ra-as-si-ba na-gab ga-ri-ia iš-tu kur *Ia-ad-na-na* ša murub₄ *tam-tim*
17 *šá-lam* ^dutu-ši a-di pa-aṭ kur *Mu-šu-ri* u kur *Mu-uš-ki* kur mar.tu^{ki} *dagal-tum* kur *Ḫat-ti*
a-na si-ḫir-ti-šá nap-ḫa-ar Gu-ti-um^{ki} kur *Ma-da-a-a ru-qu-ú-ti*
18 *ša pa-aṭ* kur *Bi-ik-ni a-di* kur *El-li-bi* kur *Ra-a-ši šá i-te-e* kur elam.ma^{ki} *ša a-aḫ*
^{id}idigna ^{lú}*I-tu-ṽu* ^{lú}*Ru-bu-ṽu* ^{lú}*Ḫa-tal-lum* ^{lú}*Lab-du-du* ^{lú}*Ḫa-am-ra-nu*
19 ^{lú}*Ú-bu-lum* ^{lú}*Ru-ṽu-ú-a* ^{lú}*Li-i-ṽ-ta-a-a* ša a-aḫ ^{id}*Su-rap-pi* ^{id}*Uq-né-e* ^{lú}*Gam-bu-lu* ^{lú}*Ḫi-in-*
da-ru ^{lú}*Pu-qu-du* ^{lú}*Su-te-e* *ša-ab edin*
20 *ša* kur *Ia-ad-bu-ri ma-la ba-šu-ú a-di* uru *Sa-am-ṽu-ú-na* uru ká-bàd uru bād-^d*Te-li-ti*
uru *Ḫi-li-im-mu Pil-la-tum* uru *Dun-ni-ṽutu* uru *Bu-bé-e* uru *Til-ṽḪum-ba*
21 *ša mi-šir* kur elam.ma^{ki} kur *Kár-Dun-iá-áš e-liš* u *šap-liš* kur é-¹*A-muk-ka-ni* kur é-¹*Dak-*
ku-ri kur é-¹*Šil-a-ni* kur é-¹*Sa-ṽa-al-la si-ḫir-ti* kur *Kal-di ma-la ba-šu-ú*
22 kur é-¹*Ia-kin*₇ *šá ki-šad* ^{id}*Mar-ra-ti a-di pa-aṭ* ni.tuk^{ki} *mit-ḫa-riš a-bel-ma* ^{lú}*šú-ut-*
sag.meš-ia ^{lú}en *pa-ḫa-a-ti ugu-šú-nu áš-tak-kan-ma ni-ir be-lu-ti-ia*
23 *e-mid-su-nu-ti ...*

16 Avec la puissance et la force des grands dieux, mes seigneurs, qui ont eux-mêmes
levé mes armes, j'ai abattu tous mes ennemis. Du pays de Iadnana, qui (se trouve)
au milieu de la mer
17 du Couchant, jusqu'au territoire du pays d'Égypte et du pays de Musku, le pays
d'Amurru, le vaste pays de Ḫatti en sa totalité, tout le Gutium, le pays des Mèdes
lointains
18 au territoire du mont Bikni, jusqu'au pays d'Ellipi et au pays de Rashi aux bords du
pays d'Elam, sur les rives du Tigre les tribus des Itu'u, Rubu'u, Hatallum, Labdudu,
Hamranu,
19 Ubulum, Ru'ua (et) Litaju, sur les rives du Surappu et du Uqnu les tribus
Gambulum, Hindaru (et) Puqudu, les Suti, peuple de la steppe
20 du pays de Jadburu autant qu'il y a, jusqu'à la ville de Sam'una, Bab-duri, Dur-
Teliti, Hilimmu, Pillatum, Dunni-Shamash, Bube (et) Til-Humba
21 au territoire du pays d'Elam, le pays de Kar-Dunjash (Babylone) de haut en bas, le
pays de Bit-Amukkani, Bit-Dakkuri, Bit-Shilani (et) Bit-Sa'alla, tout le pays de
Chaldée autant qu'il y a,
22 le pays de Bit-Jakin sur les bords du Golfe jusqu'au territoire de Dilmun, (ces pays)
j'ai dominé tous sans exception, j'ai installé mes eunuques l'un après l'autre sur
eux comme gouverneurs de province et le joug de ma souveraineté
23 j'ai imposé sur eux ...

Il existe pour ce texte aussi un certain nombre des passages parallèles, qui ne sont pas complètement équivalents puisqu'ils omettent dans l'énumération des pays conquis certains toponymes :

- 1) Khorsabad, *pavé des portes* I, l. 5-23 : Fuchs 1993, 249-251, 356.
- 2) Khorsabad, *pavé des portes* II, l. 3-18 : Fuchs 1993, 252, 356-357.

- 3) Khorsabad, *pavé des portes* III, l. 4-23 : Fuchs 1993, 255-257, 358.
 4) Khorsabad, *pavé des portes* IV, l. 59-89 : Fuchs 1993, 264-266, 360.
 5) Khorsabad, *pavé des portes* V, l. 12-28 : Fuchs 1993, 273-274, 362-363.
 6) Khorsabad, « *Petits Fastes* » de la salle XIV, l. 21-27 : Fuchs 1993, 77-78, 309.

ID 3 : « *Petits Fastes* » de la salle XIV, palais de Khorsabad, l. 17-18

706

Les « *Petits Fastes* », version abrégée des « *Grands Fastes* », couvraient les murs de la salle XIV du palais de Khorsabad. L'inscription est perdue, comme la plupart des inscriptions de Khorsabad, mais elle aussi, comme les « *Grands Fastes* » et les *Annales*, a été copiée par P.-É. Botta ; sur cette copie se fondent les éditions modernes du texte.

Copie du texte cunéiforme : Botta-Flandin 1849, IV, pls. 158-162 ; Winckler 1889, II, Taf. 26-29 Nr. 56-62.

Translittération : Winckler 1889, I, 80-94 ; Weissbach 1918, 176-184 ; Fuchs 1993, 77.

Traduction et commentaire : Winckler 1889, I, 81-95 ; Weissbach 1918, 177-185 ; *ARAB* II, 41 (§ 80) ; Saporetti 1976, 84 ; Fuchs 1993, 309.

¹⁷ ... ú-šak-ni-iš 7 lugal.meš ša kur Ia-a⁷ na-gi-i ša kur Ia-ad-na-na ša ma-lak 7 u₄-mi i-na
 [q]a-bal tam-tim e-reb^d utu-ši

¹⁸ [šit-ku]-na-at šu-bat-sún ...

¹⁷ ... J'ai soumis sept rois du pays de Ia'a, district du pays de Iadnana - à sept jours de voyage au milieu de la mer du Couchant

¹⁸ se trouvent leurs sièges ...

Passages parallèles (la seule différence par rapport au texte des « *Petits Fastes* » est dans la forme verbale, qui y apparaît au participe *mušakniš*) :

1) Khorsabad, *Inscription sur taureau*, ll. 27-29 : Fuchs 1993, 64-65, 304.

2) Khorsabad, *pavé des portes* IV, ll. 31-45 : Fuchs 1993, 262-263 ll. 41-45, 360.

ID 4 : *Annales*, palais de Khorsabad, l. 393-398

706

Les *Annales* officielles de Sargon II étaient inscrites sur les murs des salles II, V, XIII et XIV du palais de Khorsabad ; elles nous ont été conservées par les copies de P.-É. Botta⁵. Le texte de référence est celui de la salle II et, dans la deuxième partie, de la salle V. Malheureusement, en plusieurs points, la lecture n'est pas sûre, et il y a des sections dont le sens nous échappe complètement ; de plus, contrairement à la plupart des inscriptions des Khorsabad, il n'existe pas pour les *Annales* de passages parallèles qui puissent nous aider à combler les lacunes du texte.

⁵ Schéma de référence dans Fuchs 1993, 82.

La partie qui concerne la soumission de Chypre, aux lignes 393-398 de la nouvelle édition d'A. Fuchs, fait partie de celles qui présentent des lacunes. Le passage rapporte apparemment une version des faits différente et moins standardisée que les autres textes examinés, mais la lecture et l'interprétation définitives restent conjecturales.

Les lignes qui nous intéressent sont attestées dans les deux recensions de la salle II et de la salle V. Pour la salle II on dispose seulement de la copie de P.-É. Botta⁶ ; pour la salle V, en plus de la copie de P.-É. Botta, on peut aussi faire référence à son estampage, qui a pu être collationné par H. Winckler et par A. Fuchs⁷. Le texte utilisé ici est celui de la salle V, plus complet et mieux conservé.

Copie du texte cunéiforme : Botta-Flandin 1849, IV, pl. 108 ; Winckler 1889, II, Taf. 23 Nr. 48.

Translittération : Winckler 1889, I, 64 l. 383-388 ; Lie 1929, 68-70 l. 455-467 ; Fuchs 1993, 175-177 ; Na'aman 1998.

Traduction et commentaire : Winckler 1889, I, 65 l. 383-388 ; Lie 1929, 69-71 l. 455-467 ; ARAB II, 22 (§ 44) ; Saporetti 1976, 83 ; Fuchs 1993, 337 ; Na'aman 1998.

393 ... ¹*Si-il-da*² (-) [x x ku]m² ra ¹x [... env. 8 signes ...] ^d*Aš-šur* [x x] [7 lugal].meš-ni [ša
kur] *Ia-a*² *na-ge-e* [ša kur *Ad-na-na*]
394 *ša ma-lak* 7 *u₄-m[e i]-na* murub₄ *tam-[di e-reb]* ^dutu-ši šit-ku-n[*u-ma šu-bat-su-un né-*
sa]-at ša [ul]-tu *u₄-[me]* ul-[*lu-ti*]i *a-na* x x šu ma i *kàd-ra-[a-šú-un]*
395 *mit-ḥa-riš* [x x x x]x šu [m]a² x [x x x] *ik-lu-ú* [... env. 6 signes ...] ud *man-da-ta-šú*
ka-bit-tú [i]š²-šam-ma [a]-na šuk-nu-uš il [x x x x x x]
396 a² x² [x x x] [^{lu}š]u-[u]t-sag-ia la [a]-[dir] *ta-ḥa-zi* [it-ti] ki-[šir lugal]-ti-ia *a-na tur-r[i]*
g[i]-mil-li-šú ú-ma-²[e]-ra [... env. 8 signes ...]
397 [x x] [kum]² [x x e]-*mu-qa-at* [^d*Aš-šur e-[m]u-ru-ma a-[na z]i-kir* [š]u]-me-i[a i]š-ḥu-tú-
ma i[r-m]a²-a² i-[d]a²-a²-šú-[u]n² kù.si₂₂ kù.[babbar ú-nu-tu ^{giš}esi ^{giš}túg]
398 [*né-peš-ti* kur]-šú-[un a]-na *qé-reb* ká.[dingir.ra^{ki}] [*a-na maḥ-ri-i*]a iš-[š]u-nim-m)a [x] il
ku² x² r[i] *am-nu-[ú-šú-nu-ti]* ...

393 ... Silda (?) ... Assur ... [sept ro]is [du pays de] Ia'a, district [du pays de] Iadnana],
394 qui se trou[vent] à 7 jou[rs] de voyage [a]u milieu de la me[r du Cou]chant - leurs
sièges sont (si) éloigné[s] (que) [dep]uis les jou[rs] loin[tain]s à ... [leurs ca]deaux
395 tous ensemble ... ils ont refusé ... son lourd tribut [il a a]pporté [po]ur la
soumission ...
396 u[n de]s mes eunuques, qui n'[a pas peur] de la bataille, [avec] mon cont[ingent
royal] pour le venger je lui ai envoyé ...
397 ... [la f]orce d'Assur ils ont vu, à [la m]ention de mo[n no]m ils ont eu peur et
leurs bras se sont a[ffa]iblis - de l'or, de l'ar[gent, objets d'é]rable et de buis]
398 [produits de] leu[r pays] à Ba[bylone devant m]oi ils on[t appor]té ... je [les] ai
comptés ...

L'interprétation du passage donnée par A. Fuchs pose l'accent sur le personnage dont il est question à la troisième personne du singulier aux lignes 395-396. Il était peut-être mentionné par son nom dans une des parties en lacune ; de toute façon, il semble

⁶ Botta 1849-1850, pl. 91 n° 35 ; Fuchs 1993, 20 n° 91.

⁷ Botta 1849-1850, pl. 108 n° 5 ; Fuchs 1993, 22 n° 108.

être à l'origine de l'intervention assyrienne contre les rois chypriotes, coupables de révolte contre lui (la phrase *kàd-ra-[a-šú-un] mit-ḥa-riš ... ik-lu-ú*, « leurs cadeaux tous ensemble ... ils ont refusé » peut difficilement se référer à un autre sujet que les « sept rois de Ia'a »). L'identité de ce personnage qui s'occupe, en faisant acte de soumission à l'Assyrie, de faire intervenir le puissant empire dans ses problèmes internes de rapport avec ses tributaires nous est complètement inaccessible du fait du mauvais état du texte.

L'hypothèse d'A. Fuchs est qu'il s'agit ici du nom d'une région ou d'un peuple chypriote auquel les autres rois de l'île étaient soumis ; avec l'intervention de l'Assyrie (ce qui lui coûte l'indépendance, l. 395) il serait arrivé à nouveau à compter les sept rois de Ia'a au nombre de ses vassaux (l. 398)⁸. Le problème de cette interprétation consiste dans le fait qu'elle suppose l'existence, à l'intérieur de l'île, d'une hiérarchie de pouvoirs dont on n'a aucune preuve. On n'a aucun document qui indique, à ce moment de l'histoire de l'île, la prédominance d'une région ou d'une ville sur les autres.

Une autre interprétation, qui pourrait offrir une solution à ce problème mais qui en pose d'autres, est celle avancée par N. Na'aman, qui repose sur un gros effort de comblement des lacunes du texte. Le texte proposé par N. Na'aman, translittéré à partir des copies de P.-É. Botta et H. Winckler, est le suivant (salle V)⁹ :

393 ... ¹*Si-il-ta* [uru *Šu*]r¹-ra-a-a [x x x x x x x x a-na kur] ^d*Aš-šur*[^{ki} 7 lugal.]meš-ni [ša kur]
*Ia-a*⁷ na-ge-e [ša kur *Ad-na-na*]
394 *ša ma-lak* 7 ud-m[e i]-na murub₄ tam-[di e-reb] ^dutu-ši šit-ku-n[u-ma šu-bat-su-un né-
sa]-at ša [ul]-tu ud-me ul-lu-ti a-na [x]-ta²-šu-ma i-x-ma² ir² [x (x) šid²]
395 *mit-ḥa²-riš²* [*kàd²-ra²*]-^ra¹-šú-[u]n^{??} ^rú²-[šab²-ti²-lu²-(ma)] *ik-lu-ú* [*bi-lat-sún²* ú ¹*Si-il-t*]*a*
man-da-ta-[š]ú *ka-bit-tú* [iš]-šam-ma [a]-na šuk-nu-uš il-[la-at x x x x x]
396 e-r[i-ša-an-ni kit-ru]ú šu-[u]t sag-ia la [a-dī]r ta-ḥa-zi [it-ti] ki-[šir lugal]-ti-ia a-na
tur-ri gi-mil-li-šú ú-ma-⁷[e]-ra [x x x x x x x x]
397 [e²-ti²-q]u²-[ma² e]-mu-qa-at ^d*Aš-šur* e-[m]u-ru-ma a-[na z]i-kir [š]u-me-i[a i]š-ḥu-tú-
ma i[r-m]a-a i-[d]a-a-šú-[u]n kù.gi kù.[babbar ú-nu-tu ^{giš}esi ^{giš}túg]
398 [*né-peš-ti* kur.meš²]-šú-[un a]-na *qé-reb* ká.[dingir.ra^{ki} a-na maḥ-ri-i]a iš-[šú-nim-m]a
[x] il k[u] x r[i²] *am-nu*-[ú-šú-nu-t]i ...

393 ... Shilṭa [de] Tyr [..... à l']Assyr[ie. (Et) sept ro]is [du pays de] Ia'a, district [du pays
de Iadnana],
394 qui se trou[vent] à 7 jou[rs] de voyage [a]u milieu de la me[r du Cou]chant - leurs
sièges sont éloigné[s] - qui [dep]uis les jours lointains à son [...]
395 tous ensemble leurs [cade]aux [ils ont suspendu et ils ont refusé leur tribut. Et
Shilṭa [a a]pporté son lourd tribut [po]ur la soumission du gro[upe de ...]
396 il a de[mandé mon aide. U[n de] mes eunuques, qui n'[a pas peur] de la bataille,
[avec] mon cont[ingent royal] pour le venger je lui ai envoyé [...]
397 ils ont traversé²]. [La f]orce d'Assur ils ont vu, à [la m]ention de mo[n no]m ils
ont eu peur et leurs bras se sont a[ffa]iblis - de l'or, de l'ar[gent, objets d'é]rable et
de buis]
398 [produits de] leu[rs pays] à Ba[bylone devant m]oi ils on[t appor]té [...] je [les] ai

⁸ Fuchs 1993, 337 n. 387.

⁹ Na'aman 1998, 242.

comptés ...

Selon cette interprétation, c'est Shilṭa, roi de Tyr, qui accuse les villes chypriotes de rébellion devant Sargon, et qui profite de l'aide militaire assyrienne pour les réduire à nouveau sous sa domination.

Plusieurs difficultés sont posées par cette interprétation. Tout d'abord, le roi de Tyr dont il serait question ici, Shilṭa¹⁰, n'est pas autrement connu dans nos sources : toutes les reconstructions de l'histoire de Tyr au VIII^e s. concordent pour attribuer le royaume conjoint de Tyr et de Sidon entre 728 et 692 env. au roi nommé Lulî dans les sources assyriennes et Eloulaios dans les sources grecques¹¹. Les efforts de N. Na'aman pour démontrer que Shilṭa en tant que roi de Tyr coexista avec Lulî roi de Sidon au moins sous Sargon II reposent sur la *vexata questio* de l'existence d'un ou de deux royaumes distincts à Tyr et à Sidon pendant les IX^e et VIII^e s. : le problème est toujours débattu, mais même avec certaines incertitudes, la démonstration de H.J.Katzenstein¹² de l'existence d'un seul royaume de Tyr et de Sidon à partir d'Ithobaal I^{er} (887-856) jusqu'à la fin du VIII^e s. est toujours valable, et les arguments de N. Na'aman¹³ n'apportent aucun élément décisif en faveur du contraire.

D'autres difficultés dans cette interprétation sont plus facilement réfutables. L'idée qu'une grande partie, sinon la totalité de l'île était soumise à Tyr¹⁴ est insoutenable : même si le texte l'affirmait sans ambiguïté, cela devrait être considéré rien de plus que la version officielle des faits, du côté assyrien. Si l'on suppose que Tyr a eu vraiment une implication particulière dans la soumission assyrienne de Chypre - ce qui est vraisemblable, comme le démontre l'érection de la stèle dans la région de Kition - il est bien possible que le rôle joué dans les événements par la ville phénicienne soit exagéré dans le texte officiel assyrien au delà de la réalité historique. Des problèmes internes entre Tyr et sa colonie Kition, par exemple, pourraient être à l'origine de l'intervention assyrienne dans l'île, mais, pour des raisons de propagande et d'emphase, ils seraient présentés dans les Annales comme une rébellion générale de l'île contre son maître légitime, rébellion si difficile à étouffer que seule l'armée assyrienne, appelée à l'aide, pouvait en venir à bout. En général, l'idée de toute intervention armée effective de l'Assyrie dans l'île est discutable et contredite par tous les autres textes examinés, qui parlent d'une soumission spontanée des rois chypriotes à Sargon, dictée par la peur des succès militaires assyriens. Dans la reconstruction du texte de N. Na'aman le verbe *etiqu*, « ils ont traversé », qui indiquerait le passage de l'armée assyrienne dans l'île en traversant la Méditerranée grâce à la flotte phénicienne, doit donc être considéré avec suspicion.

S'il n'est pas possible de préciser avec certitude l'identité du personnage qui joue un rôle-clé dans l'intervention assyrienne à Chypre à cause de la lacune de la l. 393, il faut sûrement exclure qu'il soit question à cet endroit des noms des sept rois chypriotes, comme il a été suggéré à plusieurs reprises¹⁵. Non seulement le nombre des caractères

¹⁰ Sur la forme du nom et ses possibles significations v. Na'aman 1998, 242 avec n. 17.

¹¹ Katzenstein 1997, 220-258 ; Briquel-Chatonnet 1992, 181-196.

¹² Katzenstein 1997, 130-135 ; v. aussi Briquel-Chatonnet 1992, 65-66.

¹³ Na'aman 1998, 245-247.

¹⁴ Na'aman 1998, 244-245.

¹⁵ Elayi - Cavigneaux 1979, 65.

perdus est trop réduit pour laisser envisager sept noms propres, mais la lecture, certaine, du nom divin Assur s'accorderait mal, aussi, avec une telle reconstruction.

Inscriptions datant du règne de Sennachérib : 705-681

ID 5 : *Smith Bull 4, palais de Ninive, l. 18-19*

694-693

Londres, British Museum, WAA 118815a+b/17/19/21.

Fragments d'inscription en akkadien gravée sur deux taureaux colossaux, trouvés par A.H. Layard en 1847 à Ninive, palais du Sud-Ouest, cour H près de l'entrée *a* de la salle du trône. Seuls ces fragments survivent des deux énormes sculptures. L'inscription, nommée *Smith Bull 4* à partir de la publication de G. Smith, *History of Sennacherib* (Londres 1878), a été collationnée à nouveau en 1993 par E. Frahm, qui a apporté des corrections à l'édition de référence de D.D. Luckenbill.

Copie du texte cunéiforme : Rawlinson 1870, pls. 12-13 ; Smith 1878, 3-4, 32-34, 43-51, 53-67, 73-78, 79-85, 89-98.

Translittération : Smith 1878, 3-4, 32-34, 43-51, 53-67, 73-78, 79-85, 89-98 ; Luckenbill 1924, 68-69.

Traduction et commentaire : Smith 1878, 3-4, 32-34, 43-51, 53-67, 73-78, 79-85, 89-98 ; Luckenbill 1924, 68-69 ; ARAB II, 142 (§ 309) ; Saporetti 1976, 85-86 ; Frahm 1997, 116-118 T29 ; Russell 1999, 262-265.

Images : Russell 1991, 244-245 fig. 125 ; Russell 1999, 334 fig. 108.

¹⁸ *i-na šal-ši gir-ri-ia a-na kur Ḫa-at-ti lu al-lik¹ Lu-li-i lugal uru Ši-du-un-ni [pu]-luḫ-ti me-[lam-me-ia is-ḫup]-šú-ma ul-tu ki-rib uru Šur-ri a-na kur Ia-ad-na-na*

¹⁹ *ša murub₄ tam-tim in-na-bit-ma šad-da-šu e-mid ...*

¹⁸ Lors de ma troisième campagne je marchai contre le pays de Ḫatti - Lulî, roi de Sidon, [ma splend]eur [eff]rayante l'[écrasa] et de Tyr à Chypre,

¹⁹ qui (est) au milieu de la mer, il fuit et il disparut ...

Dans les différentes versions des Annales de Sennachérib le même épisode, qu'on peut dater de 701, est rapporté de façon équivalente. Deux petites variantes méritent néanmoins d'être mentionnées :

- 1) *Annales*, recension du *Chicago Oriental Institute Prism*, col. II^e ll. 37-40 (689) : Luckenbill 1924, 29 ; cf. Frahm 1997, 102-105 T16. Dans cette version définitive des Annales du roi assyrien, Chypre n'est pas mentionnée come destination de la fuite de Lulî ni Tyr comme point de départ :

³⁹ ... *a-na ru-uq-qi*

⁴⁰ *qa-bal tam-tim in-na-bit-ma šad-da-šu e-mid ...*

³⁹ ... loin

⁴⁰ au milieu de la mer il fuit et il disparut ...

2) *Annales*, recension du *Rassam Cylinder*, l. 32 (700) :

Frahm 1997, 47-61 T4 (l. 32 à la page 53). La version des *Annales* attestée par le Cylindre Rassam fut composée tout de suite après la fin de la troisième campagne militaire du souverain, en 700. Elle présente à propos de l'épisode de Lulî une variante extrêmement importante par rapport à la version du prisme de Chicago, puisqu'elle ne mentionne pas la disparition du souverain tyrien :

³⁹ *i-na šal-ši ger-ri-ia a-na kur Ḫa-at-ti lu al-lik ¹Lu-li-i lugal uru Ši-du-un-ni pul-ḫi me-lam-me be-lu-ti-ia is-ḫu-pu-šu-ma a-na ru-uq-qí murub₄ tam-tim in-na-bit*

³⁹ Lors de ma troisième campagne je marchai contre le pays de Ḫatti - Lulî, roi de Sidon, la splendeur effrayante de ma royauté l'écrasa et loin, au milieu de la mer, il fuit.

Le Cylindre Rassam omet la phrase finale *šaddašu emid*, qui est présente au contraire dans toutes les autres versions, successives, des *Annales* (le prisme de Chicago date de 689 ; le prisme Taylor de 691 ; les inscriptions sur taureaux, qui reportent les mêmes faits, datent de 696-694)¹⁶. Ce fait laisse ouverte l'hypothèse que Lulî ne soit pas mort tout de suite après sa fuite à Chypre (ou même pendant), mais qu'il ait survécu là bas quelque temps ; les Assyriens en auraient été informés, et cela n'aurait pas été sans valeur politique pour eux.

ID 6 : *Smith Bulls 1-3, palais de Ninive, l. 17-19*

696

La situation documentaire concernant les taureaux colossaux nommés *Smith Bulls 1-3* n'est pas tout à fait claire. L'emplacement originel des grandes sculptures, découvertes par A.H. Layard en même temps que le *Smith Bull 4* dans le palais Sud-Ouest de Sennachérib, peut être aujourd'hui restitué seulement avec incertitude : le *Smith Bull 3* est peut-être identifiable sur un dessin de A.H. Layard conservé au British Museum (Russell 1999, 335 fig. 110 à droite) ; du *Smith Bull 1* subsiste la copie de l'inscription faite par A.H. Layard et conservée, inédite, au British Museum (Department of Western Asiatic Antiquities, Departmental Archives, Ms D, 24-29)¹⁷ ; pour le *Smith Bull 2*, aucune identification certaine ne peut être proposée. En tout cas les trois taureaux, qui ornaient les murs du palais de Sennachérib, présentaient plus ou moins le même texte, qu'on peut restituer d'après les copies de A.H. Layard et de G. Smith.

¹⁶ Le texte présenté dans *Kition-Bamboula V*, 50-51 comme provenant du cylindre Rassam est en réalité le texte du prisme de Chicago.

¹⁷ C'est l'identification proposée par Russell 1999, 276-280. Frahm 1997, 115 T25 propose différemment d'identifier le *Smith Bull 1* avec un taureau colossal (à l'origine dans la salle I près de la porte d) photographié au début du XX^e s. par L.W. King (Russell 1999, 336 fig. 111), dont l'inscription aurait été publiée par Layard 1851, 59-62 et conservée dans une copie inédite (British Museum, Department of Western Asiatic Antiquities, MS A, 136-141).

Copie du texte cunéiforme : Smith 1878, 3, 30-31, 51-52, 67-68, 86, 88-89.

Translittération : Smith 1878, 3, 30-31, 51-52, 67-68, 86, 88-89 ; Luckenbill 1924, 77.

Traduction et commentaire : Smith 1878, 3, 30-31, 51-52, 67-68, 86, 88-89 ; Luckenbill 1924, 77 ; ARAB II, 147-148 (§ 326) ; Saporetti 1976, 86 ; Frahm 1997, 113-116 T25-27 ; Russell 1999, 265-268 (Smith Bulls 2 et 3), 276-280 (Smith Bull 1).

Images : Russell 1991, 13 fig 10, 250 fig. 129 ; Russell 1999, 335-336 figg. 110-111.

17 ... ¹Lu-li-i lugal uru Ši-du-un-ni e-du-ra ta-ḥa-zi a-na kur Ia-ad-na-na
18 šá qi-rib tam-tim in-na-bit-ma i-ḥu-uz mar-ki-tum i-na mat-tim-ma šu-a-tu
19 i-na ra-šub-bat ^{gis}tukul ^dAš-šur en-ia e-mid šad-da-šú ...

17 ... Lulî, roi de Sidon, eut peur de la bataille - à Chypre
18 qui se trouve au milieu de la mer il fuit et y chercha refuge. Dans ce pays,
19 dans la terreur des armes d'Assur, mon seigneur, il disparut. ...

I D 7 *Smith Bull 4, palais de Ninive, l. 57-62*

694-693

Cf. I D 5.

57 lú-(ti).meš kur Ḥa-at-ti ḥu-bu-ut
58 ^{gis}ban-ia i-na uru Nina ^{ki}ú-še-šib-ma ^{gis}má.meš ši-ra-a-ti
59 e-piš-ti kur-šu-un ib-nu-ú nak-liš lú.má.lah₄.meš uru Šur-ra-ai
60 Uru Ši-du-un-na-ai kur Ia-ad-na-na-ai ki-šit-ti šu^{II}-ia ú-ša-ḥi-su-nu-ti
61 ur-tum ki-rib ^{id}idigna it-ti-ši-na-ti a-na qid-da-ti a-di uru Ú-pi-a
62 ú-še-kil-pu-ú na-ba-liš ...

57 ... Gens du pays de Ḥatti, proie
58 de mon arc, j'installai à Ninive. Navires magnifiques
59 fabrication de leur pays, ils construisirent habilement. Marins de Tyr,
60 Sidon et Chypre, butin de mes mains, je leur ordonnai
61 de descendre le Tigre avec eux et d'aborder
62 à Opis. ...

Selon Frahm 1997, 117 on peut aussi lire à la l. 60 kur Ja-[am¹²]-n[a]-a-a, ce qui rendrait plus direct le rapport souvent supposé entre ce passage et l'épisode mentionné par Béroso et Abydène chez Eusèbe (Beros. *FGrHist* 680 F 7, Abyd. *FGrHist* 685 F 5)¹⁸.

¹⁸ Cet épisode était considéré même, par Niebuhr 1847, 97, à l'origine de la colonisation grecque de Chypre, autour de 680 (25^e olympiade) ! V. aussi Enmann 1886, 32.

Londres, British Museum, 121.005 (1929-10-12,1).

Prisme en terre cuite creux à six pans (larg. 13,3 cm. ; h. 30,7 cm.) découvert à Ninive par R. Campbell Thompson en 1927 et portant une longue inscription en akkadien (87 + 82 + 83 + 85 + 82 + 75 lignes). Classé comme Nin. A¹ par R. Borger, le texte de cette inscription est attesté par un certain nombre d'autres manuscrits, ainsi que répété par des prismes d'autres classes (B-F dans l'édition de R. Borger)¹⁹.

Copie du texte cunéiforme : Campbell-Thompson 1931, pls. 1-13.

Translittération : Campbell-Thompson 1931, 9-28 ; Borger 1967, 59-61 (§ 27, Episode 21).

Traduction et commentaire : Campbell-Thompson 1931, 9-28 ; Borger 1967, 59-61 (§ 27, Episode 21) ; Saporetti 1976, 86-87.

Images : Amathonte I, Fig. 34 ; Yon 1987, 361 fig. 2 ; Kition-Bamboula V, 51 fig. 8b.

- 54 *ad-ke-e-ma* lugal.meš kur *Hat-ti u e-ber* a.ab.ba
 55 ¹*Ba-'lu* lugal uru *Šur-ri* ¹*Me-na-si-i* lugal uru *Ia-ú-di*
 56 ¹*Qa-uš-gab-ri* lugal uru *Ú-du-me* ¹*Mu-šur-i* lugal uru *Ma-ʾ-ab*
 57 ¹*Šil-Bél* lugal uru *Ha-zi-ti* ¹*Me-ti-in-ti* šar₄ uru *Is-qa-(al-)lu-na*
 58 ¹*I-ka-Ú-su* lugal uru *Am-qar-ru-(u)na*
 59 ¹*Mil-ki-a-šá-pa* lugal uru *Gu-ub-li*
 60 ¹*Ma-ta-an-Ba-ʾ-al* lugal uru *A-ru-ad-da*
 61 ¹*A-bi-Ba-ʾ-li* lugal uru *Sam-si-mur-ru-na*
 62 ¹*Pu-du-ilu* lugal uru *Bît-Am-ma-na* ¹*Aḫi-Mil-ki* šar₄ uru *As-du-di*
 63 *I2* lugal.meš *ša ki-šá-di tam-tim* ¹*E-ki-iš-tu-ra*
 64 lugal uru *E-di-ʾ-il* ¹*Pi-la-a-gu-ra(-a)* šar₄ uru *Ki-it-ru-si*
 65 ¹*Ki-(i)su* lugal uru *Si-(il-)lu-(u)a*
 66 ¹*I-tu-u-an-da-ar* lugal uru *Pa-ap-pa*
 67 ¹*E-re-(e)su* lugal uru *Si-il-li* ¹*Da-ma-su* šar₄ uru *Ku-ri-i*
 68 ¹*Gir/Ád-me-(e)su* lugal uru *Ta-me-si*
 69 ¹*Da-mu-ú-si* lugal uru *Qar-ti-ḫa-da-as-ti*
 70 ¹*Ú-na-sa-gu-su* lugal uru *Li-di-ir*
 71 ¹*P/Bu-šu-su* lugal uru *Nûri(ZALAG)-ia* *10* lugal.meš *ša* kur *Ia-ad-na-na*
 72 *Murub₄ tam-tim* šu.nigin *22* lugal.meš kur *Hat-ti a-ḫi tam-tim*
 73 (*ù*) *murub₄ tam-tim ka-li-šú-nu ú-ma-ʾ-ir-šú-nu-ti-ma*
 74 ^{giš}ur.meš gal.meš (^{giš})*tim-me* maḫ.meš ^{giš}*a-dáp-pi šu-ḫu-(u)ti*
 75 *ša* ^{giš}eren ^{giš}šur.mìn *tar-bit* sa.tu *Si-ra-ra (u)* sa.tu *Lab-na-na*
 76 *ša ul-tu u₄-me pa-ni ma-gal ik-bi-ru-(u)ma i-ši-ḫu la-a-nu*
 77 ^dalàd. ^dlamma.meš *ša* ^{na₄}ezinu
 78 ^{mí.d₁}lamma.meš ^{mí}áb.za.za-a-ti ^{na₄}kun₄.meš *a-gúr-ri*
 79 *ša* ^{na₄}giš.nu₁₁.gal ^{na₄}ezinu ^{na₄}ku.mi.na
 80 ^{na₄}ku.mi.na.bàn.da ^{na₄}a-lal-lum ^{na₄}gi-rin-ḫi-li-ba
 81 *ul-tu qé-reb ḫur-šá(-a)ni a-šar nab-ni-tú-šú-nu*

¹⁹ Liste dans Borger 1967, 36-39.

82 *a-na ḥe-šeḥ-ti é.gal-ia gig-iš pa-áš-qi-iš*
VI 1 *a-na uru Nina^{ki} be-lu-ti-ia ú-šal-di-du-u-ni*

54 J'ai mobilisé les rois du pays de Ḫatti et au-delà de la mer :
55 Baal roi de Tyr, Manasse roi de Juda,
56 Kamosh-gabri roi d'Edom, Mušuri roi de Moab,
57 Šilbêl roi de Gaza, Metinti roi d'Ashkelon,
58 Ikausu (?) roi d'Ekron,
59 Milkiashapa roi de Byblos,
60 Matanbaal roi d'Arwad,
61 Abibaal roi de Samsimuruna,
62 Puduilu roi d'Ammon, Ahimilki roi d'Ashdod,
63 12 rois de la côte, Ekishtura
64 roi d'Edi'il, Pilāgura roi de Kitrusi,
65 Kīsu roi de Si(l)lūa,
66 Itūandar roi de Pappa,
67 Erēsu roi de Silli/u, Damasus roi de Kurī,
68 Gir/Admēsu roi de Tamesi/u,
69 Damusi/u roi de Qartihadasti,
70 Unasagusu roi de Lidir,
71 P/Bušusu roi de Nuria/e, 10 rois du pays de Iadnana
72 au milieu de la mer, en tout 22 rois du pays de Ḫatti, du bord de la mer
73 (et) du milieu de la mer – par eux tous ensemble je fis apporter
74 grandes poutres, hauts poteaux, entretoises ...
75 en cèdre et en cyprès, produits des monts de Sirara et du Liban,
76 qui depuis les jours les plus lointains sont devenus toujours plus grands et plus
hauts,
77 taureaux androcéphales colossaux en granit (pierre *ašnan*)
78 sphinx *lamassu*, sphinx *apsastu*, dalles en pierre et pierres à bâtir
79 en albâtre, granit (pierre *ašnan*), brèche (pierre *turminû*)
80 en pierre *turminabandû*, pierre *elallu*, pierre *girimḫilibu*
81 du milieu des monts, leur lieu d'origine (*litt.* d'où ils étaient venus)
82 pour les besoins de mon palais, avec peine et effort,
VI 1 ils (les) ont traînés à Ninive, à ma résidence.

ID 9 : Inscription de construction, temple d'Assur, Vs. II. 10-17

fin du règne d'Assarhaddon

Istanbul, Arkeoloji Müzesi 6262 (Assur 3916).

Tablette fragmentaire en albâtre (40 x 38 cm. ; ép. 4 cm.), portant cinquante lignes d'une inscription en akkadien qui commence sur le recto et se poursuit sur le verso. Trouvée dans la cour du temple d'Assur, dans la ville omonyme, elle est maintenant conservée au Musée Archéologique d'Istanbul. L'inscription glorifie les activités de

construction du roi assyrien à Assur et sa piété envers les dieux. Assarhaddon est d'abord présenté comme souverain vainqueur de plusieurs peuples et pays qui lui apportent tribut : parmi eux, Chypre est nommée à côté de la Grèce et des pays d'Occident.

Copie du texte cunéiforme : Messerschmidt 1911, 69-71 n° 75 ; Borger 1967, Taf. I.

Translittération : Borger 1967, 86-89 (§ 57, AsBbE).

Traduction et commentaire : ARAB II, 273-274 (§ 710) ; Borger 1967, 86-89 (§ 57, AsBbE) ; Saporetti 1976, 87.

10 lugal.meš šá murub₄ tam-tim dù-šú-nu ta kur Ia-da-na-na kur Ia-man a-di kur Tar-si-si
 11 a-na gír¹¹-ia ik-nu-šú gú.[ne.ne] iḍim-tú am-ḥur dir mal-ki šá kib-rat limmu₂-tim li-i-ṭú
 12 áš-tak-kan-ma dir kul-lat na-ki-ri as-lu-ḥa i-mat mu-u-ti kù.gi kù.babbar ni.šu ni.ga
 13 70
 14 áš-lu-la a-na kur Aš-šur lugal.meš ^{lú}nam.meš ^{lú}gar-nu.meš ^{lú}gal.kar.meš ta ugu
 kur.kur-šú-nu
 15 áš-kun-ma ni-ri ^d[Aššur] en-ia e-mid-su-nu-ti sat-tuk-ki gi-nu-u nam ^dAš-š[ur u]
 16 dingir.meš gal.meš en-^l[meš-i]a ú-kin dà-ri-šam gú man-da-at-tú en-ti-ia
 17 šat-ti-šam-ma la na-[gib]-a e-mid-šu(leg. su)-nu-ti i-šú-tu ab-šá-a-ni ...

10 Tous les rois qui (se trouvent) au milieu de la mer, du pays de Iadnana, le pays de
 Iaman jusqu'au pays de Tarsisi²⁰
 11 se jetèrent à mes pieds ; je reçus [leurs] lourds tributs. Sur les rois des quatre
 parties du monde victoire
 12 je remportai ; sur tous les ennemis je fis gicler le poison de la mort. De l'or, de
 l'argent, propriétés, biens,
 13 hommes, jeunes (et) vieux, chevaux, bœufs, ovins, leur lourd et innombrable butin
 14 je rapportai au pays d'Assur. Rois, gouverneurs, régisseurs, chefs des colonies sur
 leurs pays
 15 je plaçai et le joug d'[Assur], mon seigneur, je posai sur eux. Des offrandes
 régulières pour Ass[ur et]
 16 pour les grands dieux mes seigneurs je fixai pour toujours. Don et tribut pour ma
 royauté
 17 je leur imposai chaque année sans arrêt et ils portèrent mon joug. ...

I D 10 : *Oracle du dieu soleil Shamash*

règne d'Assarhaddon

Londres, British Museum, Kouyunjik Collection K 4269.

Tablette fragmentaire (8 x 3,5 cm.) dont la partie supérieure droite est conservée, inscrite des deux côtés : la demande à l'oracle, qui commence sur le recto, se poursuit sur le verso et est suivie par la réponse, écrite en corps plus petit. Ce document fait

²⁰ Sur cette lecture v. Weidner 1945-1951.

partie de l'énorme corpus de tablettes découvertes dans le tell de Kuyunjik entre XIX^e et XX^e s., sur les sites des palais et temples de Ninive, et toujours à l'étude.

Cette inscription, comme la plupart des documents de ce genre, n'est pas datable avec précision, mais elle fait partie d'un *corpus*, celui des oracles du dieu soleil Shamash, qui est une spécificité du règne d'Assarhaddon, même s'il y a des liens évidents avec la tradition oraculaire plus ancienne. L'intérêt de ce texte pour l'histoire de Chypre est lié à la mention dans la tablette d'un personnage qui est dit venir de Iadnana, mais qui porte un nom assyrien. Le contexte est trop fragmentaire pour qu'on puisse comprendre pour quelle raison et à quel titre ce personnage fait l'objet d'une demande à l'oracle du dieu Shamash ; néanmoins, ce texte reste un témoignage très important, parce qu'unique, de l'existence de rapports entre Chypre et l'Assyrie au-delà des actes officiels de soumission qui sont décrits dans les récits historiques.

Copie du texte cunéiforme : Knudtzon 1893, I, 25 n^o 64.

Translittération : Knudtzon 1893, II, 169 n^o 64 ; Starr 1990, 108-109 n^o 92.

Traduction et commentaire : Starr 1990, 108-109 n^o 92.

recto

- ¹ [^dutu en gal-ú šá a-šal-lu-ka an-na gi.na] a-pal-an-ni
- ² [x x x x x x x a-di^{lu} erim.meš] šá šà-bi^{giš} má mál it-ti-šú
- ³ [šá gir^{II?} md Aš-šur-šeš-sum-na lugal kur Aš-šur^{ki} i]š-ši-ba-tu-ú-ni
- ⁴ [x x x x x x x a]-de-e is-si-šú
- ⁵ [iš-ku-nu-ni x x x x-n]i-in-ni i-qi-pu-ú-ni
- ⁶ [x x x x x x x x^mR]i-si-ti-ba-al dumu-dumu-šú šá^m Kar-e-hi
- ⁷ [x x x x x x x] mnumun-^rmu ta *šà-bi kur Ia-da-na-ni^r

verso

- ¹ [x x x x i-na šà udu.nitá an-ni-e g]ub-za-am-m[a]
- ² [an-na gi.na giš.hur.meš silim.meš uzu.meš ta]-mit sig₅.meš silim.meš
- ³ [šá silim-tim šá ka dingir-ti-ka gal-ti šuk-nam]-ma lu-mur
- ⁴ [ugu dingir-ti-ka gal-ti^dutu en gal-ú lil-lik-m]a ur₅.úš li-tap-pal
- ⁵ [x x x x x x x x z]é du₈ suhuš u igi ina suhuš edin u murub₄ giš.tukul gar-ma ki.ta igi
- ⁶ [x x x x x x x x b]i nu mi murub₄-tú suhuš-sà bar
- ⁷ [x x x x x x x x] šà udu.nitá silim

recto

- ¹ [Shamash, grand seigneur, à ce que je te demande] donne-moi une réponse [affirmative et sûre] !
- ² [Est-ce que . . . de l'équipage] du bateau ce qui est avec lui,
- ³ [qui] a embrassé [les pieds d'Assarhaddon roi d'Assyrie],
- ⁴ [. . . un tr]aité avec lui
- ⁵ [il a stipulé . . .] . . . il a confié
- ⁶ [. . . R]isiti-baal, le petit-fils de Karehi,
- ⁷ [. . .] Zeru-iddina de Iadnana . . .

verso

- ¹ [. . . à l'intérieur de ce bélier s]ois présent,
- ² [une réponse affirmative et sûre, desseins favorables, présages] propices (et)

favorables

³ [place (en lui) selon le commandement oraculaire de ta grande divinité] et puisse-je les voir !

⁴ [Puisse (ma demande) arriver à ta grande divinité, Shamash grand seigneur, et puisse un oracle être donné en réponse !

⁵ [. . . la vésicule] biliaire a un sillon et est en face à la base du « doit ». Dans la base de la surface du « doit » au milieu se trouve un (signe en forme d') arme et il a la face vers le bas.

⁶ [. . .] est sombre. La base de la partie au milieu est divisée.

⁷ [. . .] Le cœur du bélier est normal.

Inscriptions datant du règne d'Assurbanipal : 668-626

I D 11 : Prisme d'Assurbanipal, C col. II^e ll. 37-67

règne d'Assurbanipal

Londres, British Museum, 93007 (= K 1794).

Le prisme C d'Assurbanipal est représenté par plusieurs manuscrits, dont le principal est le prisme en terre cuite fragmentaire à dix pans trouvé à Ninive et conservé au British Museum de Londres sous le numéro d'inventaire 93.007. Il se compose d'un certain nombre de fragments qui ont été répertoriés, étudiés et montés sur un support en plâtre à la fin du XIX^e s. par G. Smith ; la présence de quelques erreurs dans la reconstruction du prisme, ainsi que l'identification postérieure d'autres fragments qui lui appartiennent, rendent indispensable pour l'étude de ce texte la consultation de la nouvelle édition critique de R. Borger, où tous les fragments et les manuscrits sont analysés en détail²¹.

La partie qui nous intéresse présente une liste de rois et villes tributaires qui est très proche de celle du prisme d'Assarhaddon (ici I D 8), et même identique dans le cas des rois chypriotes. La liste est insérée dans le contexte de la campagne militaire contre l'Égypte en 664, pour laquelle les rois mentionnés offrent leur contribution²².

Copie du texte cunéiforme : Bauer 1933, Taf. 5-13.

Translittération : Streck 1916, II, 138-152, 408-411 ; Bauer 1933, 13-24 ; Onasch 1994, II, 98-103 ; Borger 1996, 18-20 (C § 14).

Traduction et commentaire : Streck 1916, I, XXVII-XXX, II, 139-153, 408-411 ; ARAB II, 340-341 (§ 876) ; Onasch 1994, I, 149-150 (commentaire sur la liste des rois) ; Borger 1996, 212.

³⁷ *ina me-ti-iq gir-ri-ia*

³⁸ ¹*Ba-a³-lu* lugal kur *Šur-ri*

³⁹ ¹*Mi-in-se-e* lugal kur *Ia-ú-di*

²¹ Borger 1996, 122-130 et en particulier 122-125 sur le prisme K 1794 (= C 1) ; pour d'autres détails concernant les manuscrits qui donnent la liste des rois et sur le rapport entre ceux-ci et les manuscrits de la liste d'Assarhaddon *ibid.*, 18.

²² Dans *Kition-Bamboula V*, 55 n^o 40 on trouve inexplicablement référence, pour la liste d'Assurbanipal, au prisme BM 1929-10-12.2 (= 121.006 et non pas 121.005 comme il est marqué). Ce prisme, publié par Campbell Thompson 1931, 29-36, correspond au manuscrit T1 dans l'édition de Borger 1996, 132-133 : il ne contient aucune référence aux campagnes militaires du roi assyrien, mais il est dédié à la description des ses activités de construction et il reproduit le même texte que C I 1 - II 15.

40 ¹*Qa-uš-gab-ri* lugal kur *Ú-du-me*
 41 ¹*Mu-šur-i* lugal kur *Ma-a' -ba*
 42 ¹*gissu-en* lugal kur *Ha-zi-ti*
 43 ¹*Mi-ti-in-ti* lugal kur *Is-qa-lu-na*
 44 ¹*I-ka-Ú-su* lugal kur *Am-qar-u-na*
 45 ¹*Mil-ki-a-šá-pa* lugal kur *Gu-ub-li*
 46 ¹*Ia-ki-in-lu-ú* lugal kur *Ar-ú-a-da*
 47 ¹*A-bi-ba-ḡa-al* lugal kur *Sa-am-si-mu-ru-na*
 48 ¹*Am-mi-na-ad-bi* lugal kur *é-am-ma-na*
 49 ¹*pap-mil-ki* lugal kur *As-du-di*
 50 ¹*E-ki-iš-tu-ra* lugal kur *E-di-i' -li*
 51 ¹*Pi-la-a-gu-ra-a* lugal kur *Ki-it-ru-si*
 52 ¹*Ki-i-su* lugal kur *Si-lu-u-a*
 53 ¹*I-tu-u-an-da-ar* lugal kur *Pa-ap-pa*
 54 ¹*E-re-su* lugal kur *Si-il-lu*
 55 ¹*Da-ma-su* lugal kur *Ku-ri-i*
 56 ¹*GÍR(ád?) -me-su* lugal kur *Ta-me-su*
 57 ¹*Da-mu-u-su* lugal kur *Qar-ti-ḥa-da-as-ti*
 58 ¹*Ú-na-sa-gu-su* lugal kur *Li-di-ir*
 59 ¹*P/Bu-šú-su* lugal kur *Nu-re-e*
 60 su-nigin 22 lugal-meš *ša a-ḥi tam-tim*
 61 murub₄ *tam-tim u na-ba-li*
 62 arad-meš *da-gíl pa-ni-ia*
 63 *ta-mar-ta-šú-nu ka-bit-tú*
 64 *ina maḥ-ri-ia iš-šu-nim-ma ú-na-áš-ši-qu gír-min-ia*
 65 lugal-meš *šá-a-tú-nu a-di e-mu-qí-šú-nu* ^{giš}*má-meš-šú-nu*
 66 *ina tam-tim u na-ba-li it-ti erim-hi-a-ia*
 67 *ur-ḥu pa-da-nu ú-šá-aš-bit-su-nu-ti*

37 Au cours de ma campagne militaire
 38 Baal roi de Tyr,
 39 Manasse roi de Juda,
 40 Kamosh-gabri roi d'Edom,
 41 Mušuri roi de Moab,
 42 Šilbêl roi de Gaza,
 43 Metinti roi d'Ashkelon,
 44 Ikausu (?) roi d'Ekron,
 45 Milkiášapa roi de Byblos,
 46 Iakinlū roi d'Arwad,
 47 Abibaal roi de Samsimuruna,
 48 Amminadbi roi d'Ammon,
 49 Ahimilki roi d'Ashdod,
 50 Ekishtura roi d'Edi'il,
 51 Pilāgura roi de Kitrusi,
 52 Kisu roi de Si(l)lūa,

53 Itūandar roi de Pappa,
 54 Erēsu roi de Silli/u,
 55 Damasu roi de Kurī,
 56 Gir/Admēsu roi de Tamesu,
 57 Damusu roi de Qartihadasti,
 58 Unasagusu roi de Lidir
 59 P/Buşusu roi de Nure
 60 en tout 22 rois du bord de la mer,
 61 du milieu de la mer et de la terre ferme,
 62 esclaves assujettis à moi,
 63 leurs lourds dons
 64 ils ont apporté devant moi et ils ont embrassé mes pieds.
 65 Ces rois avec leurs forces armées (et) avec leurs navires
 66 par mer et par terre avec mes troupes
 67 voie (et) marche je leur ai fait prendre.

Sans entrer dans le détail, soulignons qu'il existe certaines variations dans l'orthographe des noms des rois et des villes chypriotes entre la liste d'Assurbanipal et celle d'Assarhaddon : elles sont indiquées dans l'édition de R. Borger. Même si elles ne sont pas susceptibles de modifier la lecture et l'interprétation globales, elles sont peut-être l'indice d'une rédaction au moins partiellement indépendante de la liste de la part des scribes d'Assurbanipal - ce qui de toute façon est généralement admis en ce qui concerne la partie mentionnant les rois de la côte, où les noms des rois d'Arwad et d'Ammon changent d'une liste à l'autre.

Inscriptions datant du règne de Nabuchodonosor II : 604-562

I D 12 : *Fragment sur l'expédition contre l'Égypte*

après 567

Londres, British Museum, 33041 (78-10-15.22 + 37).

Fragment d'une tablette inscrite au recto et au verso, lieu de découverte inconnu. Le petit morceau BM 33053 (78-10-15.38), qui d'après Strassmaier 1889, 194 (n° 329) a été considéré comme une partie de cette tablette, n'a en réalité rien à faire avec notre texte, comme Borger 1957-1958 l'a démontré.

Ce texte appartient à une classe de documents difficile à identifier, il est peut-être un texte de nature religieuse, dont nous avons la partie historique. C'est en tout cas le seul témoignage babylonien qu'on possède concernant cette expédition, à laquelle la documentation égyptienne semble faire allusion (cf. ici I E 4).

Copie du texte cunéiforme : Pinches 1882 ; Strassmaier 1889, 194 (n° 329) ; Wiseman 1961, pls. XX-XXI.

Translittération : Pinches 1882 ; Winckler 1893-1906, I, 511-515 ; Langdon 1912, 206 (Nr. 48).

Traduction et commentaire : Pinches 1882 ; Winckler 1893-1906, I, 511-515 ; Langdon 1912, 44-45 et 207 (Nr. 48) ; ANET, 308 (seulement les l. r 16 - v 8) ; Borger 1957-1958 (à propos du fragment BM 33053) ; Wiseman 1961, 94-95 (seulement commentaire).

recto

1 [x x x x x x x x x x] x-uš-šu
2 [x x x x x x x x x x š]a-a-šu
3 [x x x x x x x x x x] x šu-um-šu
4 [x x x x x x x x x x tu-]šak²-šid-ma
5 [x x x x x x tu-]šam-qit a-a-bi-ia
6 [x x x x x t]u-bil-la tu-ša-li-iš lib-bi
7 [x x x x] x-šu šu^{II} tu-šak-šid-ma tu-ni-ḫi
8 [x x x x] x-piš lugal-ú-ti-ia tu-šar-ba
9 [x x ka]-li-šu-nu lugal.meš ta-x-³i-id qar-du-ti-šu
10 [x x x] x nun.gal-šu u^{lu} ir.meš-šu ki-ma x [x x]-tú
11 [x x b]u-uš i-ta-a-am a-na erin²^{ha} -šu ú-[x x]-ma
12 [x x] x ša maḫ-ri x-ki-ir ma-ḫar an[x x] x
13 [x x] mu 37-kam¹ muati-ni.du-kád (Nabû-kudurru-ušur) lugal kur [ká-dingir-ra^{ki}]
14 [x x kur] Mi-šir a-na e-piš mè il[-lik-ma]

verso

1 [x A-ma]-a-su lugal Mi-šir nigin-ma [x x x]
2 [x x x]-ku-ú ša uru Pu-tu-ia-a-man [x x x]
3 [x x x n]a-gi-i ni-su-tú ša qí-rib tam-tim [x x]
4 [x x x] ša-ki ma-du-tú ša qí-rib kur Mi-šir [x x]
5 [x x x x] ?-ši^{gis} tukul anše.kur.ra.meš u^{gis} [mar.]meš
6 [x x x x r]i-šu-ti-šu id-kam-ma
7 [x x x x x x x]-ú-qa-a ma-ḫar-šu
8 [x x x x x x x x] ? it-ta-kil-ma
9 [x x x x x x x x x]-qu ṭe-e-mu
10 [x x x x x x x x x x]x-ma
11 [x x x x x x x x x x]-šu-nu
12 [x x x x x x x x x x]-šu-nu
13 [x x x x x x x x x x]-am
14 [x x x x x x x x x x].meš
15 [x x x x x x x x x x] x
16 [x x x x x x x x x x] x

recto

1 [. . . .] ..
2 [. . . .] ..
3 [. . . .] son nom (?)
4 [. . . . tu a]s fait arriver (?)
5 [. . . . tu a]bats mes ennemis,
6 [. . . . t]u détruis, tu réjouis mon coeur,
7 [. . .] .. ma main tu conduis et tu apaises,
8 [. . .] .. ma royauté tu exaltes,
9 [. . to]us ensemble les rois tu . . . , son héroïsme
10 [. . .] .. son sage et ses serviteurs comme

- 11 [...] .. il a juré (?), à ses troupes .. [...] ..
 12 [...] .. qui devant ... avant . [...] .
 13 [...] Dans] la 37^e année Nabuchodonosor, roi de [Babylone],
 14 ma[rcha contre] l'Égypte pour livrer bataille.

verso

- 1 [...] Am]asis roi d'Égypte il rassembla [...] ..
 2 [...]]ku de la ville de Cyrène²³ [...] ..
 3 [...] r]égions lointaines, qui (se trouvent) au milieu de la mer [...] ..
 4 [...] beaucoup de gens du milieu du pays d'Égypte [...] ..
 5 [...] .. armes, chevaux et [char]s
 6 [.....] il mobilisa à son aide et
 7 [.....] ... devant lui
 8 [.....] .. il eut confiance et
 9 [.....] .. la décision
 10 [.....] ..
 11 [.....] leur [.....]
 12 [.....] leur [.....]
 13 [.....] ..
 14 [.....] ..
 15 [.....] ..
 16 [.....] ..

²³ Pour l'équivalence entre Puṭu-iaman et Cyrène v. Mazzarino 1947, 149-157 (réimpr. 144-152) ; Edel 1978, 15-16 ; Zadok 1985, 252 s. v. Pūṭu-Jaman.

I E : DOCUMENTS EN EGYPTIEN

Les documents égyptiens découverts à Chypre, ou témoignant de rapports entre Chypre et l'Égypte au cours de l'antiquité, sont très nombreux et dispersés ; la variété typologique et chronologique des trouvailles égyptiennes à Chypre est frappante, et un recensement complet du matériel n'a pour l'instant jamais été fait¹ – sans doute à cause aussi de la difficulté qu'on rencontre dans l'identification des artefacts de production authentiquement égyptienne par rapport au matériel, très abondant, égyptisant ou hybride, de production chypriote ou plus généralement levantine. Mais, si on se limite à considérer les documents écrits, cette grande variété typologique se réduit considérablement, et on remarque que la presque totalité des inscriptions égyptiennes de Chypre est constituée par des scarabées, scaraboïdes et sceaux inscrits. Ces objets, découverts essentiellement en contextes funéraires ou religieux, portent normalement très peu d'information sur leur propre histoire (moyens, époque et parcours de diffusion), mais ils témoignent en revanche de la vitalité du goût égyptisant et de l'influence des motifs (artistiques et religieux) égyptiens à toute époque dans l'île. La présence de l'inscription passe, dans le cas des scarabées, au second plan, l'objet étant hors de son contexte originel, employé en sa qualité d'amulette et de bijou même plusieurs siècles après avoir été mis en circulation². C'est pourquoi on ne prendra pas en considération ici ce genre de documents, tout en renvoyant, pour plus d'approfondissements, aux publications spécifiques parues pour plusieurs sites de l'île³.

Ce qui nous reste est donc, pour la période qu'on considère ici, un *corpus* très restreint de documents inscrits, qui se compose notamment de deux vases : l'un est une situle égyptienne en bronze, à double inscription (chypro-syllabique et égyptienne), provenant de Kourion et datable du VI^e s. (I A 21 = I E 1) ; l'autre, un vase en pierre inscrit au nom d'Amasis, a été découvert à Larnaca en 1985, mais il a été probablement apporté à Chypre à l'époque moderne, c'est pourquoi on ne l'étudie pas ici⁴.

Si on s'intéresse aux témoignages en langue égyptienne externes à l'île, c'est-à-dire inscriptions, récits historiques ou passages d'ouvrages littéraires mentionnant Chypre, le tableau qu'on tire des données disponibles est aussi très réduit. Il apparaît que, après les mésaventures de Ounamon au pays d'Alashiya, à situer vers le milieu du XI^e s. (I E 2)⁵, on n'a presque aucune mention de Chypre dans les documents égyptiens avant l'époque lagide⁶. L'île, qu'on trouve sous le nom d'*Irs3* (et sans doute aussi d'*Isy7*), à partir du XIX^e s. av. J.-C, garde cette appellation dans les textes traditionnels jusqu'à

¹ V. en général, à ce sujet, Leclant 1972.

² Sur l'utilisation des scarabées et scaraboïdes égyptiens à Chypre v. E. Lagarce dans *Kition II*, 167-182 ; A. Forgeau dans *Amathonte III*, 171-176.

³ *Kition* : *Kition II*. *Amathonte* : *Amathonte III*, 135-176. Palaepaphos : G. Clerc dans Karageorghis 1983, 375-395. Salamine : R.-P. Charles dans Karageorghis 1967b, 143-146 ; Leclant 1969 ; Goyon 1980. Pyrga : Charles 1964. Les scarabées et scaraboïdes découverts lors de la mission suédoise à Chypre en 1927-1931 (notamment, le grand lot de Agia Eirini) sont publiés dans *SCE II*, 825-850.

⁴ *Kition-Bamboula V*, n^o 5002 : v. South 1987 sur la découverte de l'objet.

⁵ Nouvelle édition avec commentaire historique et littéraire dans Schipper 2005.

⁶ Compte-rendu de la documentation disponible dans Leclant 1980, Osing 1980, Quack 1996 et Kitchen 2009.

⁷ Le rapport entre ces deux termes, discuté par Leclant 1980 et Quack 1996, a été analysé à nouveau par Kitchen 2009 ; v. aussi les observations de Grimal 2009, 17-19.

l'époque hellénistique, mais on ne la trouve mentionnée que relativement rarement dans les documents égyptiens qu'on connaît, et presque jamais entre la fin du deuxième millénaire et l'époque hellénistique. On peut isoler seulement deux exceptions à ce silence prolongé des sources, qui ne peut que nous étonner⁸ : l'une (I E 3), qui est passée jusqu'à très récemment inaperçue, n'est pas dépourvue d'intérêt, puisque elle atteste, à l'époque de la XXV^e dynastie, la survivance du toponyme *Irs3* en association avec des récipients, qu'on peut rendre comme « coupes d'Alashiya » - une référence, peut-être, aux coupes dites « chypro-phéniciennes », qui constituaient à l'époque l'un des objets d'art les plus réputés de l'île ? L'autre, la stèle d'Éléphantine d'Amasis (I E 4), si l'interprétation qu'on en a donné (dans l'attente d'une nouvelle et plus fiable édition du texte) est correcte⁹, permettrait de situer la mainmise égyptienne sur Chypre autour de 570, dans le plus ample contexte historique de la succession dynastique d'Amasis à Apriès sur le trône d'Égypte, et de la confrontation de ce dernier avec l'empire néo-babylonien de Nabuchodonosor II¹⁰.

On se limite en revanche à mentionner seulement, sans l'analyser dans le détail, un document qui se situe en dehors de nos limites chronologiques, mais qui pourtant a été mis en rapport, par certains, avec les royaumes chypiotes d'époque archaïque. Sur le grand pylône du temple de Ramsès III à Medinet Habu, dans l'une des listes de noms géographiques qui accompagnent les représentations de triomphe du pharaon, on a cru reconnaître les noms de quelques villes chypiotes historiques, dont certaines capitales de royaumes : Salamine (*Šrmšk*), Kition (*Ktyn*), Marion (*Iymr*), Soloi (*Šr*), Idalion (*Itr*), Akamas (*Dns/Dkns*), Kéryneia (*Krn*), Kourion (*Kyrw*)¹¹. À l'exception peut-être du nom de Kition, qu'on pourrait retrouver sur des textes contemporains en ougaritique¹², aucun de ces noms n'est pourtant attesté à si haute époque, et on garde l'impression que cette interprétation repose essentiellement sur des assonances plus ou moins marquées entre les toponymes de la liste, non identifiés, et des noms chypiotes historiquement documentés¹³.

Inscriptions égyptiennes de Chypre

I E 1 : *Situle égyptienne de Kourion*

deuxième ou troisième quart du VI^e s.

Voir I A 21.

⁸ V. à ce propos Grimal 2009, 10.

⁹ Edel 1978, v. aussi Blöbaum 2006, 13-14.

¹⁰ V. I D 12, II B 58-59 ; Cannavò 2003.

¹¹ Kitchen *RI* V 2, 73 n^o 7 à 12 et 20-21. V. Brugsch 1877, 602-605 ; Simons 1937, 78-83, 164-166 ; Hill 1940-1952, I, 49 n. 4 ; Helck 1971, 235 ; Baurain 1974, 138-143 ; Baurain 1984, 253.

¹² *Kition-Bamboula* V, n^o 15.

¹³ V. déjà Meyer 1928, 554 n. 1.

Documents égyptiens sur Chypre

I E 2 : *Histoire d'Ounamon*, 2. 74-83

XI^e s.

L'*Histoire d'Ounamon* est un texte littéraire écrit en néo-égyptien à l'époque de la XXI^e dynastie, probablement vers le milieu du XI^e s.¹⁴ Le seul témoignage qu'on en possède, incomplet, est le Papyrus Pushkin 120 (conservé au Musée Pouchkine à Moscou), écrit en hiéroglyphes, et datant aussi de la XXI^e ou de la XXII^e dynastie.

Il s'agit de l'histoire, racontée à la première personne, de Ounamon, agent du temple d'Amon à Thèbes, envoyé à Byblos par le grand prêtre Hérihor pour chercher du bois pour la construction de la nouvelle grande barque cérémoniale du dieu. L'histoire est datée, dès les premières lignes, de « l'année 5 », à interpréter soit comme la cinquième année de la XXI^e dynastie (1065), soit comme la cinquième année de la « renaissance » de Ramsès XI, c'est-à-dire sa vingt-troisième année de règne (1085). Après un voyage tourmenté, qui le porte d'abord à Tanis et ensuite à Dor, Ounamon rejoint Byblos, où il reste un an : c'est le cœur de la narration, avec deux long dialogues entre Ounamon et le roi de Byblos Zakarbaal, qui portent sur les rapports entre Byblos et l'Égypte et sur le dieu Amon. Quand enfin il part de Byblos, Ounamon est rejeté par une tempête à Chypre, où il rencontre la reine du pays Hatiba. C'est à cet endroit que notre manuscrit s'interrompt.

Différents avis ont été exprimés à propos de ce document, non seulement pour ce qui est de sa chronologie, mais aussi surtout sur son caractère de document historique et littéraire¹⁵, et sur la valeur des nombreuses informations qu'on peut en tirer pour l'histoire du Levant au début de l'Âge du Fer. Sans entrer dans les détails, on considère ici comme valides les arguments de ceux qui, tout en voyant dans *l'Histoire d'Ounamon* avant tout une œuvre de littérature, ne dénie pas pourtant toute valeur historique au tableau de la Méditerranée orientale qui en ressort¹⁶ : ouvrage de fiction, *l'Histoire d'Ounamon* se fonde sans doute sur des éléments historiques vrais ou vraisemblables, comme le démontrent les éléments d'histoire égyptienne (personnages historiques : le grand prêtre Hérihor, Smendès à Tanis ; contexte idéologique et politique) qui apparaissent dans le récit, et qu'on peut vérifier grâce à d'autres sources.

Copies du texte en transcription hiéroglyphique : Gardiner 1982, 61-76 ; Schipper 2005, 43-102.

Traductions : Bresciani 1969, 508-515 (traduction italienne) ; Goedicke 1975 (traduction anglaise) ; Betrò 1990, 59-73 (nouvelle traduction italienne) ; B.G. Ockinga dans Knapp (éd.) 1996, 49 (Text 88 : traduction anglaise de la partie sur Chypre) ; Grandet 1998, 141-152 ; Schipper 2005, 43-102 (traduction allemande).

Bibliographie : Goedicke 1975 ; Bunnens 1978 ; Scheepers 1991 ; Baines 1998 ; Egberts 1998 ; Sass 2002 ; Schipper 2005, avec abondante bibliographie supplémentaire.

Images du manuscrit : Schipper 2005, pl. I-XII.

¹⁴ Sur la chronologie de *l'Histoire d'Ounamon*, qui oscille entre le milieu du XI^e et le milieu du X^e s., v. Egberts 1998 et Sass 2002.

¹⁵ La bibliographie à ce propos est très riche : v. Schipper 2005 pour tous les détails et les références.

¹⁶ Ainsi, par exemple, Egbert 1998 et Schipper 2005.

Quand Ounamon arrive, au bout d'un an, à quitter Byblos sous la menace des Tjekker¹⁷, une tempête le fait échouer à Alashiya :

Il [c'est-à-dire Zakarbaal] me fit embarquer, et il me fit partir du port vers la mer. Le vent me poussa jusqu'au pays d'Alashiya. Les gens du port sortirent à ma rencontre, pour me tuer, mais je me frayai un chemin parmi eux jusqu'à l'endroit où était Hatiba, la reine de la ville. Je la trouvai au moment où elle sortait de l'une de ses résidences, et elle était en train de rentrer dans une autre. Je la saluai, et je demandai aux gens qui étaient près d'elle : « N'y a-t-il personne parmi vous qui comprenne la langue d'Égypte ? ». Et l'un d'eux dit : « Je la comprends ». Je lui dis : « Dis à Madame que j'ai entendu dire jusqu'à Thèbes, là où Amon réside, qu'on commet l'injustice dans toute ville, mais on pratique la justice au pays d'Alashiya. Est-ce qu'on commet de l'injustice tous les jours ici aussi ? ». Alors elle dit : « Qu'est-ce que veut dire véritablement cela que tu dis ? ». Je lui dis : « Si la mer était en tempête, et le vent m'a jeté au pays où tu te trouves, permettras-tu qu'on me prenne pour me tuer, moi qui suis un messenger d'Amon ? Mais moi, tu vois, on me cherchera pour toujours. En ce qui concerne cet équipage du roi de Byblos, qu'on veut tuer : son maître, s'il trouve dix équipages qui t'appartiennent, ne les tuerait-il pas de son côté ? » Alors elle fit appeler les gens, et on les punit.

Elle me dit : « Repose toi ... *(le texte s'interrompt à cet endroit)*

La partie du récit concernant Alashiya, même si elle est malheureusement coupée avant la fin, apporte certains éléments, qu'on peut considérer historiques ou vraisemblables du point de vue historique : la réputation d'Alashiya en tant que pays de justice, la présence d'une femme sur le siège royal¹⁸, les rapports avec Byblos, la réaction agressive de la population à l'arrivée d'Ounamon.

Certains de ces aspects, notamment les deux derniers, laissent entrevoir une situation en Méditerranée orientale qui prend le relais de celle qu'attestent les échanges épistolaires entre le roi d'Alashiya et le roi d'Ougarit au début du XII^e s.¹⁹ : les rapports avec la côte levantine ne semblent pas être excellents²⁰, et la population réagit avec peur et soupçon à l'arrivée d'un naufragé étranger : on peut voir dans tout cela les traces de la période difficile d'incursions et de mouvements de populations qui a bouleversé la Méditerranée orientale dans les décennies précédant l'époque du récit²¹.

¹⁷ Les Tjekker (*t3-k3-r*) dans ce récit sont localisés à Dor, l'une des étapes du voyage d'Ounamon ; ils ont été identifiés avec l'un des Peuples de la Mer qui ont ravagé l'Égypte et le Levant aux XIII^e et XII^e s. : v. Scheepers 1991, 70-74 ; Stern 1998 (pour les résultats des fouilles archéologiques de Dor).

¹⁸ À moins de voir dans la reine Hatiba une représentation de la grande déesse de Chypre (S. Fourrier, communication personnelle) : v. ci-dessous (n. 28).

¹⁹ Vincentelli 1976, 45 ; G. Beckman dans Knapp (éd) 1996, 26-28.

²⁰ Bikai 1992, 242-243.

²¹ Mais v. Bunnens 1978, qui met l'accent sur les éléments du récit qui laissent entrevoir l'existence d'un certain nombre de règles de rapports internationaux (par ex., Ounamon ferait appel, à Alashiya, aux principes du droit d'épave, et ce serait sur cette base que la reine Hatiba fait juger les gens qui voulaient le tuer : 14-15).

Les éléments concernant directement le royaume d'Alashiya sont difficiles à interpréter, en l'absence de tout autre confirmation ou comparaison possible. La reine du pays – puisqu'il s'agit d'une reine, et non pas d'une princesse²² – porte un nom, Hatiba (*H3-ti-b3*), qui ne se laisse bien expliquer ni par le sémitique, ni par l'égyptien, et qui doit probablement être considéré comme un véritable nom alasiote²³. L'extension de son royaume n'est pas claire : son palais se trouve, manifestement, dans la ville côtière où Ounamon fait naufrage. Le nom d'Alashiya, *Trs3*, est pourvu dans le texte tantôt du déterminatif de pays (*t3*), tantôt de celui de ville (*dmi.t*)²⁴ : le vent pousse Ounamon vers le *pays* d'Alashiya, et c'est aussi le *pays* qui a réputation de justice, mais Hatiba est dite reine de la *ville*, et les gens qui veulent tuer Ounamon sont aussi « les habitants de la *ville/du port*²⁵ ». Cette situation ne fait pas de difficulté si on la compare à la structure qui caractérise les royaumes chypriotes de l'âge du Fer, avec une capitale, siège du royaume à qui elle donnait son nom, et plusieurs villes ou villages secondaires dans le territoire environnant²⁶ ; si on suppose en revanche un royaume d'Alashiya étendu à l'île entière, il est plus difficile de faire correspondre le nom de la capitale avec celui d'un territoire très vaste qui comprenait, à l'époque, plusieurs villes importantes²⁷.

Hatiba, à la différence des autres souverains du récit (et aussi des autres souverains d'Alashiya qu'on connaît grâce aux sources épigraphiques), est une femme, et montre qu'elle a à cœur la réputation de justice qu'Ounamon invoque au début de son discours. Il est suggestif de rapprocher ce personnage de la reine de Chypre Démonassa, dont on a mention dans un discours attribué Dion Chrysostome, *Sur la fortune* (Or. 64), 2-4 (= *FGrHist* 758 F 12) : Démonassa, qu'on ne peut dater d'aucune manière, et dont l'historicité est indémontrable, est une femme πολιτική τε ὁμοῦ ... καὶ νομοθετική, qui dota Chypre de trois lois – sur l'adultère, sur le suicide, et sur l'abattage des bœufs de trait – qu'elle respecta même à son propre désavantage, lorsque ses fils commirent, l'un le suicide, l'autre un abattage interdit. On ne soutiendra pas, bien sûr, que Hatiba et Démonassa sont la même personne, d'autant plus que l'historicité d'aucune des deux ne peut être assurée d'aucune manière²⁸ ; ce rapprochement est cependant curieux, et mérite réflexion.

²² Le titre utilisé, *wr.t*, est la forme au féminin du titre royal employé pour les souverains étrangers de rang inférieur ou équivalent au pharaon : Scheepers 1991, 33 n. 97 (avec références), 60-61.

²³ Vincentelli 1976, 16 ; Scheepers 1991, 60-61.

²⁴ Schipper 2005, 82-83.

²⁵ Schipper 2005, 97 n. 338.

²⁶ Fourrier 2002a ; 2007b, 112-120.

²⁷ Iacovou 1994.

²⁸ Pour Baines 1998, 226 Hatiba est un personnage fictif, qui contribue à faire d'Alashiya, dans le récit, un endroit exotique : mais l'Égypte était justement l'un des rares endroits au Proche-Orient ancien où l'idée d'une femme sur le siège royal ne devait pas paraître étrange. Une autre possibilité (comme me le suggère S. Fourrier), est celle donner au personnage d'Hatiba une interprétation religieuse, en y voyant la représentation de la grande déesse de Chypre : l'association avec Démonassa en serait renforcée – v. Robertson 1978 ; Pirenne-Delforge 1994, 366-367.

Musée de Méroé, 53 ?²⁹

Stèle en granite gris (h. 182 cm. ; larg. 85 cm. ; ép. 30 cm.), brisée en haut et à l'angle inférieur à droite, avec vingt-cinq colonnes d'écriture et, en haut, une double représentation figurée du roi Taharqa et du dieu Amon-Rê.

La stèle, qui date des années 8-10 du règne de Taharqa (XXV^e dynastie, 690-664), a été trouvée dans le temple T de Kawa, au Soudan, lors des fouilles anglaises de 1930-1931. Elle rapporte des listes d'offrandes consacrées par le roi au dieu, parmi lesquelles on trouve plusieurs types de coupes, dont certains seulement peuvent être identifiés.

Copie du texte hiéroglyphique : Macadam 1949, pl. 12.

Traduction et commentaire : Macadam 1949, 32-41.

Images : Macadam 1949, pl. 11.

Parmi les offrandes de la huitième année (col. 2) :

...
 50 couteaux en bronze,
 5 coupes 'ś en bronze
 1 haut récipient 'ś en bronze
 4 grands récipients *kby* en bronze
 10 coupes *irs* en bronze
 1 sistre (*sśst*) en bronze
 ...

Dans les coupes *irs* on retrouve sans doute le nom d'Alashiya³⁰, mais on n'a aucune idée de quelle sorte de récipients il est question. La tentation d'y voir des coupes « chyro-phéniciennes », produit caractéristique de Chypre à cette époque, est très forte, mais étant donnée la rareté d'attestations du nom *Irs* dans les textes égyptiens du premier millénaire, on doit même se demander s'il gardait effectivement, en ce contexte, une valeur topographique précise³¹.

Assouan, Musée de Nubie, 19³².

Stèle cintrée en granit rose (h. 190 cm. ; larg. 95 cm.), avec dix-huit colonnes d'écriture (lecture de droite à gauche) et, au-dessus, le signe du ciel surmonté par un

²⁹ La stèle était à l'origine destinée au musée de Karthoum, v. Macadam 1949, XIII.

³⁰ Macadam 1949, 37 n. 8 ; Kenneth 2009, 5.

³¹ Kitchen 2009, 5 : « this illustrates the survival of the name in Egyptian records, but does no more for East-Mediterranean geography than Bombay Duck for that of India ».

³² Auparavant au Musée du Caire, RT 13/6/24/1, v. Maspero 1915, 206 n^o 849 ; Blöbaum 2006, 338 n^o 26-AM-001.

disque ailé, et la titulature royale d'Amasis. La stèle, qui servait de seuil de porte avant d'entrer, dans le dernier quart du XIX^e s., dans les collections du Musée du Caire, est en mauvais état de conservation.

La première (et actuellement unique) édition de la stèle a été publiée en 1900 par G. Daressy : elle contient, à cause des difficultés de lecture de la pierre, de nombreuses inexactitudes, qui ont été partiellement corrigées grâce à des collations successives, dont aucune n'a pourtant abouti à une nouvelle édition intégrale du document. En attendant donc l'étude annoncée d'A.I. Blöbaum, au sein de l'Institut d'Égyptologie de l'Université de Münster³³, on est obligé de se reporter à l'édition de G. Daressy, en intégrant les lectures partielles de G. Posener, E. Edel, et A.I. Blöbaum elle-même³⁴.

Copie du texte hiéroglyphique : Daressy 1900.

Traductions et commentaires : Daressy 1900 ; Breasted *ARE IV*, 509-512 § 996-1007 (traduction anglaise). Relectures partielles : Posener 1934, 148 ; Posener 1947, 128-129 ; Edel 1978 ; Blöbaum 2006, 13-14.

Bibliographie : Vercoutter 1949, 174-175 n^o LXX ; Helck 1968, 255-256 ; Edel 1978 ; Spalinger 1982, *passim* ; Leahy 1988, 189-199 ; Lloyd 1988, 178-180 ; Cannavò 2003, 137-148 ; Vittmann 2003, 41-42 ; Blöbaum 2006, 13-14 ; Ladynin 2006 ; Mehl 2009a, 62-63.

l. 1 L'an I, mois de Payni³⁵, sous la Majesté de l'Horus-soleil établissant la Vérité, roi du Midi et du Nord, maître des diadèmes, fils de Neith, resserrant les deux terres, Horus d'or choisi par les dieux, *Khnum-ab-rà*, fils du soleil, de son flanc, Aahmès, fils de Neith, l'aimé de Khnoum, seigneur de *Kḫḫw* [c.-à-d. le district de la première cataracte] et de Hathor qui est dans *Snmwt* [c.-à-d. l'île de Biggeh]³⁶, donnant toute vie, stabilité et tranquillité, comme Râ, à toujours ! *2* Le dieu bon agissant de son bras, le très-puissant dont les prévisions s'accomplissent et témoignent de son mérite, chacun vit en le voyant semblable au soleil à l'horizon. Lorsque Sa Majesté se trouvait dans son palais du nome Saïte³⁷ à discuter les affaires de l'Égypte entière, on vint dire à Sa Majesté : « Apriès : *3* l'île³⁸ fait passer ses vaisseaux, avec des troupes de Grecs (*ḥ3w-nbw*), dont on ne connaît pas le nombre. Leurs cœurs sont orgueilleux ; ils disent : " Le pays est en nos mains ". Il n'y a personne qui veut rester à son (*i.e.* d'Apriès) flanc. Ils infestent toute l'Égypte, ils atteignent *Sht-Mfk3t* ³⁹, tout ce qui est en ton eau s'enfuit devant eux ». Sa Majesté fit rassembler là les amis royaux et les hommes disponibles, leur faisant apprendre l'événement

³³ Plus de détails sur ce projet dans le bulletin d'information sur l'égyptologie en langue allemande (« Informationsblatt der deutschsprachigen Ägyptologie »), téléchargeable depuis le site du Musée national d'art égyptien de Munich : http://www.aegyptisches-museum-muenchen.de/info/04_2006/info661a.pdf. V. aussi Blöbaum 2006, 13 n. 98.

³⁴ On reproduit en corps mineur la traduction de G. Daressy ; en corps majeur figurent les passages qui ont fait l'objet d'une ou plusieurs relectures (par G. Posener, E. Edel, A.I. Blöbaum). Toute traduction est cependant, dans l'état actuel de nos connaissances de ce texte, fortement approximative.

³⁵ La lecture correcte des années du règne d'Amasis indiquées dans la stèle a été assurée par Edel 1978, 13, à la suite de Maspero 1915 (206 n^o 849) et Posener 1947, 128-129.

³⁶ La lecture de ce passage de la titulature d'Amasis a été améliorée par Posener 1947, 128 n. 4 : on y trouve indiqués le district de la cataracte et l'île de Biggeh, dans la région d'Assouan, ce qui permet de localiser dans les environs (et donc probablement à Éléphantine, v. Leahy 1988, 190) l'emplacement originel de la stèle.

³⁷ Pour cette lecture v. Posener 1934, 148 ; Blöbaum 2006, 13.

³⁸ D'après Blöbaum 2006, 13 n. 100, il ne faudrait pas lire ici, avec Leahy 1988, 293 (et références), *iw.f*, « son île », mais juste *iw*, « île », sans suffixe.

³⁹ Peut-être Kom Abou Billou, dans le Delta occidental : Leahy 1988, 190.

rapporté à Sa Majesté. 5 Sa Majesté fit ce discours : « De votre temps, combattant sous sa direction, dans chaque bataille qu'il a déclarée en son habileté il a fait décimer ses compagnons⁴⁰. Rappelez-vous ce qui est arrivé ; n'est-ce pas à cause de lui qu'on alla (au malheur) pour cela ? Dieu vous appelle ! 6 Ne seront pas vigoureux dans le combat les bras de ceux qui s'opposent à qui est en son eau ; la terreur sera devant Sa Majesté, le débarrassant quand est fait combat de ceux qui sont sous cette influence ; la crainte de Sa Majesté les tuera, afin qu'il soit donné 7 que les choses se montrent en état vrai ». Ils dirent à Sa Majesté : « Tu es maître de tes volontés, la seigneurie de Ta Majesté règne : dieu a eu le dessein de te voir là. Les hommes, eux, sont comme tes esclaves, tu les fais comme des chiens sur un cadavre. 8 Tes chevaux sont en multitude, tes archers sans nombre ; tes soldats, en faire savoir la quantité ne peut s'énoncer. Tu es leur seigneur, car tu protèges les demeures des producteurs d'aliments, tout homme est heureux dans la ville. Sa population l'adore et 9 il n'y a pas là une parole derrière Ta Majesté : elle est prospère par suite de l'élévation de Ta Majesté, l'anéantissement a été la fin [de ceux] qui s'opposaient à qui est sous tes ordres ; eux-mêmes sont fortifiés qui sont sous ton ombre, circulant en ta demeure ». Voici qu'on fut à l'acclamer, parce qu'il (va combattre) le conspirateur 10 là, (attendu qu'il est au-dessous de Semen tebti nut). Sa Majesté, ayant annoncé le combat, fit (réunir) chacun devant Elle. Sa Majesté passa en revue les troupes et inspecta ses chevaux, qu'il avait dressés (?) près d'eux. Alors Sa Majesté monta sur son char ; il prit le javelot à l'image du dieu, et dans sa main il avait un arc en or avec son nom gravé dessus. Dans un instant il atteignit *Ibmw* (Kom el-Hisn)⁴¹ ; l'armée était en jubilation et l'allégresse régnait sur toutes les routes 12 Sa Majesté combattit comme un lion, faisant tant de victimes parmi eux qu'on n'en sait pas le nombre. Les nombreux vaisseaux chavirèrent (?), les combattants tombèrent dans l'eau : on les vit nager comme font les poissons 13 sans qu'il y ait un terme à la bataille. Le soleil se coucha, et son cœur était heureux. Ensuite Sa Majesté fit encercler (?)⁴² l'île de tous les côtés. Il n'y fut alors personne, qui fut empêché de participer à la procession des dieux (avant) négligés. Ils déposèrent les offrandes – ils étaient innombrables ; il n'y avait pas de terme à leurs prières.

14 L'an IV, le 8 Athyr, on vint annoncer à Sa Majesté : « Les Asiatiques (*sttiw*) se sont révoltés dans la présomption de leurs cœurs, de sorte qu'ils prennent la route d'Horus⁴³ ; ils sont des milliers, et ils attaquent notre pays, en couvrant toutes les routes ; ceux qui sont dans les barques font voile, visant en leur cœur 15 de détruire notre pays ». Sa Majesté dit à ses armées : « Je jure : aussi vrai que Rê m'aime, et que mon nez rajeunit en vie, et que ce que j'ai fait dans les villes et dans les nomes dure toujours – je ferai un massacre ! L'armée de Sa Majesté est nombreuse sur toutes les routes ; 16 Regardez, j'envisage une offrande pour le dieu, elle se trouve (déjà) dans le temple *snwt* (?) du dieu ». Alors Sa Majesté se rapprocha du simulacre

⁴⁰ Sans doute une référence à la désastreuse guerre d'Apriès contre Cyrène, dont parlent Hérodote (II 161. 4, IV 159. 5) et Diodore (I 68. 2).

⁴¹ Lloyd 1988, 181-182.

⁴² V. sur ce verbe Leahy 1988, 193.

⁴³ Sur cela Vittmann 2003, 41-42.

du dieu, pendant que son armée exultait jusqu'au ciel. Le dieu ordonna un orage (?) 17 et il forma dans le ciel une tempête de grêle, de sorte que leurs navires chavirèrent. La troupe des jeunes se jeta à l'assaut (?), pendant qu'ils faisaient un massacre, ils les anéantirent et ils les firent prisonniers. Après que Sa Majesté s'était installé dans sa cabine, il vit l'Orgueilleux [c.-à-d. Apriès] tomber dans la rébellion⁴⁴ que lui-même avait provoquée ; 18 il allait à la dérive. Alors il inhuma l'Orgueilleux, en faisant pour lui ce qu'il faut faire pour tout roi excellent⁴⁵. Ensuite Sa Majesté se rendit dans le nome de Saïs, après avoir chassé le dégoût des dieux [c.-à-d. les Asiatiques]. Il établit une très riche offrande pour les dieux du nome de Saïs, pour être comme Rê, perpétuellement, un donateur de vie.

Malgré les difficultés de lecture et le caractère provisoire de l'interprétation, l'importance historique de ce document a été bien soulignée dès sa première édition : il s'agit en effet de la seule source égyptienne qui nous renseigne sur un moment historique, l'ascension de l'usurpateur Amasis au trône d'Égypte et sa victoire sur le pharaon légitime Apriès, sur lequel on dispose des récits des historiens grecs Hérodote (II 163-169) et Diodore (I 68. 5). La lecture correcte de la datation, qui est essentielle, a été établie par E. Edel⁴⁶, on est donc sûr que, des deux épisodes qui composent le récit historique de la stèle, le premier date de 570⁴⁷, et le second de 567. De plus, d'autres lectures d'E. Edel, notamment de la seconde partie de la stèle (col. 14-18), ont permis de mettre en relation le second épisode avec un document néo-babylonien (I D 12) qui relate les mêmes événements.

Celui de la stèle est, sans aucun doute, le point de vue du vainqueur : on a donc toutes les raisons de douter que les faits se soient déroulés exactement de la manière indiquée⁴⁸. On peut néanmoins être sûr que l'affrontement entre Amasis et Apriès eut deux moments clés : en 570, avec une bataille à *Ἰβμω* entre Amasis et son armée d'une part, Apriès et des Grecs (sur des bateaux provenant d'une île) de l'autre ; en 567, avec une autre bataille, entre Amasis d'un côté, et Apriès, cette fois soutenu par des Asiatiques, de l'autre. Hérodote et Diodore ne connaissent qu'un seul combat entre Amasis et Apriès, ce dernier effectivement appuyé par des Grecs (des mercenaires), à Mōmemphis (d'après Hérodote)⁴⁹ ; sur la seconde occasion de combat entre les deux, qui est sans doute à mettre en relation avec l'attaque de Nabuchodonosor II contre l'Égypte en 567 (tel qu'il est connu par la tablette BM 33041 = I D 12), les sources grecques sont muettes.

⁴⁴ Blöbaum 2006, 14 n. 104.

⁴⁵ Pour la traduction de ce passage v. Blöbaum 2006, 14 et n. 107.

⁴⁶ Edel 1978.

⁴⁷ Une chronologie plus précise de cette phase a été établie par Leahy 1988, 188.

⁴⁸ En particulier, dans le texte de la stèle, Amasis se trouve, au début du récit, dans son palais de Saïs ; Hérodote en revanche situe à Saïs le palais d'Apriès : il est très probable que sur ce détail on doit faire confiance à Hérodote (v. Lloyd 1988, 178-179 ; une autre solution, qui concilie les deux témoignages, est proposée par Leahy 1988, 192). Sur la nature formulaire de l'inscription de la stèle v. Spalinger 1982, 18-19 et *passim* ; Gozzoli 1997, 14.

⁴⁹ Diodore (I 68. 5) situe la bataille à Marea, mais c'est probablement une erreur : Lloyd 1988, 181 (*contra* Leahy 1988, 189).

Au delà de plusieurs questions extrêmement intéressantes (l'identification des *ḥ3w-nbw* alliés d'Apriès en 570, sans doute des Grecs⁵⁰ ; les circonstances exactes qui portèrent à la mort d'Apriès⁵¹ ; le rôle joué dans les événements par la politique d'Apriès et celle, radicalement différente, d'Amasis envers Cyrène⁵² ; et beaucoup d'autres), ce qui nous concerne ici est la proposition, avancée par E. Edel, de voir Chypre dans l'île qui soutient Apriès en 570, et que Amasis fait « encercler » après la bataille⁵³. Le soutien de Chypre à Apriès pourrait s'expliquer si on suppose que le pharaon, après l'expédition contre les Chypriotes et les Phéniciens dont nous parle Diodore (I 68. 1 : II B 59), avait, sinon soumis, du moins attiré l'île de son côté. L'« encerclement » de l'île par Amasis à la fin de la bataille pourrait alors (si la lecture de ce passage était confirmée) être mis en rapport avec la mainmise de ce souverain sur Chypre, dont Hérodote et Diodore portent témoignage (II B 58-59). Cela permettrait, éventuellement, de voir dans la liste des alliés d'Amasis de 567, qui nous est transmise par la tablette BM 33041 (I D 12), à côté de la mention de Cyrène, aussi une référence à Chypre⁵⁴.

Des difficultés s'opposent à cette identification de l'île dans la stèle, et on a proposé pour cela de voir dans *iw* (qui, en plus de la valeur d'« île », a toute valeur générique d'endroit isolé, élevé au milieu des eaux)⁵⁵ le palais fortifié de Memphis, d'où Apriès pouvait contrôler la partie méridionale du pays, qui lui serait restée plus longtemps fidèle⁵⁶. Ces difficultés ne sont toutefois pas insurmontables : il est bien vrai que Chypre avait un nom, dans la tradition égyptienne, qui était (comme on l'a vu) *Irs3 - Isy*, et, à partir de l'époque hellénistique, *iw S(3)lmy3*⁵⁷, mais, parmi ces noms, le dernier n'est jamais attesté avant l'époque lagide, alors que le précédent, comme on l'a vu, avait peut-être perdu, au cours de la première moitié du premier millénaire, sa valeur topographique⁵⁸ : il n'y a donc rien d'improbable à ce que Chypre soit mentionnée dans la stèle simplement comme « l'île », son nom spécifique étant peut-être tombé en désuétude à cette époque. Il est bien vrai aussi qu'Hérodote attribue à Amasis le primat de la soumission de Chypre (ce qui excluait que son prédécesseur ait jamais eu le contrôle de l'île), mais cela, en plus d'être inexact (à l'âge du Fer, au moins les Assyriens pouvaient se vanter d'avoir maîtrisé l'île avant les Égyptiens), ne semble que confirmer qu'Hérodote méconnaissait, à la différence de Diodore, l'implication de Chypre dans l'expédition qu'Apriès fit contre la Phénicie.

Du point de vue de la stratégie politique des deux adversaires, les objections avancées contre l'identification de l'île de la stèle avec Chypre ne sont pas non plus insurmontables : il est vrai que, si Apriès était allé chercher de l'aide à Chypre contre

⁵⁰ Sur les *ḥ3w-nbw* v. Vercoutter 1947 et 1949 (notamment 174-175 sur les *ḥ3w-nbw* dans la stèle d'Éléphantine) ; Vandersleyen 1971, 143-145 ; Quack 2007 (notamment 349-350) avec bibliographie.

⁵¹ Hérodote (II 169. 2-3) et Diodore (I 68. 5) donnent à ce propos un récit différent de celui de la stèle.

⁵² Cyrène apparaît, sous le nom de *Putu-iaman*, parmi les alliés d'Amasis en 567 dans la tablette BM 33041, verso l. 2 (I D 12 : Mazarino 1947, 149-157 [réimpr. 144-152] ; Edel 1978, 15-16). La guerre désastreuse d'Apriès contre Cyrène aurait joué, d'après Hérodote (II 161. 4, IV 159. 5) le rôle d'élément déclencheur de la rébellion qui porta Amasis sur le trône d'Égypte ; Amasis, en revanche, tissa tôt dans son règne des liens d'alliance avec Cyrène : v. Hérodote II 181 (Leahy 1988, 192-193).

⁵³ Edel 1978, 19 : aucune argumentation n'est fournie à l'appui de cette identification.

⁵⁴ I D 12 : verso l. 3.

⁵⁵ Leahy 1988, 195 et n. 53, avec références.

⁵⁶ Leahy 1988, 193-197.

⁵⁷ Leclant 1980 ; Osing 1980 ; Leahy 1988, 193-194.

⁵⁸ V. I E 3.

Amasis, Thèbes lui serait difficilement restée fidèle, comme d'autres documents le montrent⁵⁹ ; mais on n'a aucune raison de supposer qu'Apriès soit allé personnellement demander de l'aide aux Chypriotes, et qu'il n'ait pas envoyé quelqu'un de fidèle à sa place ; on ne sait d'ailleurs rien des éventuels rapports qui auraient pu exister entre Apriès et les souverains chypriotes après l'affrontement mentionné par Diodore. De même, on n'est pas obligé de supposer que l'expédition d'Amasis contre Chypre, faite pour punir l'île de son appui à Apriès, ait suivi immédiatement la bataille dont la stèle parle dans sa première partie – ce qui aurait conduit Amasis à s'éloigner du pays encore instable⁶⁰ : rien n'empêche qu'il ait pris le temps de renforcer sa position en Égypte, avant d'aller ensuite attaquer Chypre, le seul *terminus ante quem* étant probablement la campagne de Nabuchodonosor II en 567. De plus, si Apriès s'était bien réfugié chez les Chaldéens, comme la seconde partie de la stèle le laisse comprendre, le contrôle de Chypre ne pouvait qu'être stratégique face à une éventuelle attaque venant de l'est, et la tablette BM 33041 pourrait d'ailleurs en apporter la preuve, si Chypre apparaît bien parmi les alliés d'Amasis.

Malgré de nombreuses incertitudes, Chypre reste donc, pour l'instant, en attendant de nouvelles interprétations fondées sur une meilleure lecture de la stèle, la candidate la plus probable pour l'identification de l'île mentionnée à la col. 3 et à la col. 13 de notre document.

⁵⁹ Leahy 1988, 195.

⁶⁰ Leahy 1988, 195.

Musée de Jérusalem ?

Collection d'*ostraca* (« archive d'Elyashib ») trouvés entre 1962 et 1967 par Y. Aharoni dans la forteresse de Tell Arad (entre Beer-Sheva et la mer Morte, dans le nord du désert du Néguev), mur à casemates sud (locus 637, strate VI). Les inscriptions sont peintes à l'encre sur les tessons, normalement sur une seule face.

Des très nombreux *ostraca* trouvés à Arad, l'archive d'Elyashib en comprend dix-huit. Elyashib était un officier, commandant de la forteresse et responsable de la gestion des provisions : les *ostraca* contiennent des instructions qui lui étaient adressées. Dix *ostraca* concernent les provisions destinées au contingent des *Kittîm*. L'emploi de mercenaires par le royaume de Juda à la fin du VII^e s. s'explique par l'état de conflit entre ce royaume et l'empire néo-babylonienne de Nabuchodonosor II, ce qui amena en 598/7 à la destruction de la forteresse et, quelques années plus tard, à la fin du royaume de Juda lui-même¹.

Translittération : TSSI I, 49-54 n° 13 B (a) et D (j) ; Aharoni 1981 ; Davies 1991, 11-38 ; Gogel 1998, 386-402 ; Dobbs-Allsopp *et alii* 2005, 5-108.

Traduction et commentaire : TSSI I, 49-54 n° 13 B (a) et D (j) ; Lemaire 1977, 145-235 ; Aharoni 1981 ; Renz 1995, I, 347-403 (avec texte hébreu) ; Gogel 1998, 386-402 (seule traduction) ; Dobbs-Allsopp *et alii* 2005, 5-108.

Images : Aharoni 1981 ; Renz 1995, III, Taf. XLII-XLVIII.

a : ostracon n° 1

Numéro d'inventaire IAA (Israel Antiquities Authority) 67-713.

Fragment rectangulaire de jarre (8,3 x 5,1 cm.), inscrit sur une face.

1	ל . לַיִשְׁב . ו	À Elyashib. Et
2	ת . נְתַן . לְכִיִּם	maintenant donner aux Kittîm
3	יַיִן <bat> 3 ו	3 <i>bats</i> de vin et
4	כְּתִב . שֵׁם הַיּוֹם .	écrire le nom du jour ;
5	וּמִדְּבַר . הַחֶמֶץ	et de ce qu'il reste de la farine
6	הַרְשֵׁן . ת	de premier choix
7	רִכְב . <homer> 1 חֶמֶץ	tu feras amener (ou : tu chargeras) 1 <i>homer</i> de farine
8	לִשְׂתֵּי . לֶחֶם ל	pour faire du pain pour
9	חֶמֶץ . מַיִן	eux ; du vin
10	הַגְּנֵת . תִּתֵּן	des cratères tu (leur) donneras.

¹ Pour une récente mise au point de l'histoire de cette période v. Lipschits - Blenkinsopp 2003.

b : *ostracon* n° 2

Numéro IAA 67-625.

Fragment rectangulaire de jarre (9,9 x 7,5 cm.), inscrit sur une face.

1	‛L . ‛LYŠB . W‛T . NTN L	À Elyashib. Et maintenant donner aux
2	KTYM . <bat> 2 YYN . L	Kittîm 2 <i>bats</i> de vin pour
3	‛RB‛T HYMM W	les quatre jours et
4	300 LHM W	300 pains. Et
5	ML‛ . HĤMR . YYN WH	remplis de vin fermenté et tu (le)
6	SBT MĤR . ‛L T‛ĤR .	retourneras demain, ne tarde pas.
7	W‛M . ‛WD . H‛MŠ . WNT	Et s'il reste de la piquette, alors tu (la)
8	T . LHM .	leur donneras.

c : *ostracon* n° 4

Numéro IAA 67-127.

Fragment trapézoïdal de jarre (7,5 x 10,4 cm.), inscrit sur une face.

1	‛L ‛LYŠB TN LKTYM Š	À Elyashib. Donne aux Kittîm
2	MN 1 ĤTM WŠLĤNW W	1 (jarre) d'huile, scelle(-la) et envoie-la ;
		et
3	YYN <bat> 1 TN LHM .	donne-leur un <i>bat</i> de vin.

d : *ostracon* n° 5

Numéro IAA 67-627.

Plusieurs fragments d'un *ostracon* rectangulaire (9,9 x 5,3 cm.), inscrit sur une face.
Texte assez effacé après la troisième ligne.

1	‛L ‛LYŠB . W‛	À Elyashib. Et main-
2	T . ŠLĤ . M‛TK	tenant envoie d'auprès de toi
3	M‛WD HQMH .	ce qu'il reste de la farine
4	H[R]‛[ŠN ‛]ŠR	de [premi]er [choix q]ui
5	[.] QM-	[.] fari-
6	[H L‛ŠT] LHM . L	[ne pour faire] du pain pour
7	[K]T[YM] ‛T	[les Ki]tt[îm] ² . . .
8	[.] H	[.] . .
9	[. . .] B [. .] HW K [. .]	[. . .] . . . [. .]
10	[.] ‛ŠR . Y	[.] qui en-
11	[ŠLĤ] LK ‛T HM‛	[verra] à toi la dî-

² Cette lecture, qui est celle donnée par Aharoni 1981, 20, n'est pas du tout sûre : elle est proposée ici de façon hypothétique ; cf. Renz 1995, I, 365, Dobbs-Allsopp *et alii* 2005, 20.

12	[ŠR] <bat> 3 . BTRM . Y	[me], 3 <i>bats</i> , avant que ne passe la
13	‘BR HHDŠ . WM	nouvelle lune, et du
14	YTR [. . .] H‘BDH	reste [. . . .] le travail
15	[.] H [. . .] M	[. . . .] . . [. .] . .

e : ostracon n° 7

Numéro d’enregistrement 2777/8.

Trois fragments d’un *ostracon* rectangulaire (7,8 x 5 cm.), inscrit sur une face.

1	’L ’LYŠB . W‘	À Elyashib. Et main-
2	T . NTN . LKTYM .	tenant donner aux Kittîm
3	L‘ŠRY B 1 LHĐ	pour le dixième (mois), le 1 du mois
4	Š . ‘D HŠŠH	jusqu’au six
5	LHĐŠ <bat> 3 [W]	du mois, 3 <i>bats</i> , [et]
6	KTBTB LPNYK . B	inscris-les devant toi au
7	ŠNYM LHĐŠ . B‘Š	deux du mois, au dixi-
8	RY WŠMN H	-ème (mois). Et l’huile, scel-
9	[TM WŠLHNW . . .]	[le-la et envoie-la]

f : ostracon n° 8

Numéro d’enregistrement 2777/15.

Deux fragments d’un *ostracon* rectangulaire (7 x 6 cm.) dont la partie en bas à droite manque, inscrite sur une face ; la deuxième partie est très effacée.

1	’L ’LYŠB . W‘T . NTN L	À Elyashib. Et maintenant donner aux
2	KT[Y]M . <homer> 1 QM .	Kittîm 1 <i>homer</i> de farine depuis le trei-
	MN . HŠ	
3	LŠH ‘ŠR LHĐŠ . ‘D H	ze du mois jusqu’au
4	ŠMNH ‘ŠR LHĐŠ	dix-huit du mois,
5	[W] YYN <bat> 3	[et] 3 <i>bats</i> de vin.
6	[.] Š	[.]
7	[. . . .] NT B [. . . .]	[.]
8	’LY . W [.]	vers moi et [.]
9	[. . .] ŠR LBN .	[.] qui est pour . .
10	[.]	[.]

g : ostracon n° 10

Numéro d’enregistrement 2777/17.

Quatre fragments d'un *ostracon* trapézoïdal (7,4 x 7 cm.) brisé à droite, inscrit sur une face.

1	‫ׁL ‫ׁLY]ŠB . W‫T .	[À Elya]shib. Et maintenant
2	[NTN LKT]YM . YYN <bat> 4 (?)	[donner aux Kitt]îm 4 (?) <i>bats</i> de vin
3	[...]M‫[.]BTYM . WŠMN 1	[.....] et d'huile 1 (jarre)
4	[H]TM . LBN . ‫BDYHW Š[LH]	sc]ellée pour le fils d' 'Ebedyahu. En[voie]
5	LKTYM [.....]	pour les Kittîm [.....]

h : *ostracon* n° 11

Numéro d'enregistrement 2777/12.

Trois fragments d'un *ostracon* rectangulaire (7,6 x 6,5 cm.), inscrit sur une face, effacé en bas.

1	‫L . ‫LYŠB	À Elyashib.
2	W‫T NTN LKTYM	Et maintenant donner aux Kittîm
3	[M‫TK] <bat> 2 YYN	[d'auprès de toi] 2 <i>bats</i> de vin,
4	ML‫ Q[H . . .]W[. . .]	remplis (et) pr[ends . . .] et [. . .]
5	[. . .]M[N]HMYHW	[. . .] de [Ne]hemyahu.

i : *ostracon* n° 14

Numéro d'enregistrement 2777/11.

Plusieurs fragments d'un *ostracon* trapézoïdal incomplet (8,2 x 7,6 cm.), inscrit sur une face et très effacé.

1	[‫L ‫L]YŠ[B W‫T]	[À El]yashi[b. Et maintenant]
2	[NTN L]KTYM [. . .]	[donner aux] Kittîm [. . .]
3	[. . W]ŠLH 1 ŠMN [. . .]	[. . . et] envoie 1 (jarre) d'huile [. . .]

j : *ostracon* n° 17

Numéro IAA 67-624.

Quatre fragments d'un *ostracon* trapézoïdal (8,4 x 6 cm.), inscrit au recto et au verso par deux mains différentes ; le recto est partiellement effacé.

recto		
1	‫L . NĤM . [W]‫T B	À Nahum. [Et] maintenant va
2	‫ BYTH . ‫LYŠB	dans la maison d'Elyashib

3 BN ʾŠYHW . WLQH
4 T . MŠM . 1 ŠMN . W
5 ŠLḤ . LZP MHRH . W
6 ḤTM . ʾTH BḤ
7 TMK

fils d'Eshyahu, et prends
de là 1 (jarre d') huile et
envoie(-la) vite à Ziph, et
scelle-la avec
ton sceau.

verso

8 B 24 LḤDŠ NTN NḤM Š
9 MN BYD HKTY . 1

Le 24 du mois Nahum a donné de l'huile dans la main du *Kty*, 1 (jarre).

II A : RECITS DE FONDATION ET D'ORIGINE

Dans cette partie seront pris en considération uniquement les textes qui concernent de manière ponctuelle l'origine de villes ou sites de l'île, soit que soit décrit un véritable acte de fondation (par ex. Salamine, Paphos, Soloi), ou que soit évoqué seulement un héros éponyme (Chytroi, Kinyreia). Restent donc hors de cette section tous les textes qui concernent l'île dans son ensemble (par ex., les passages qui nous renseignent sur les noms et la généalogie des premiers rois mythiques de Chypre), les épisodes du passé mythique non directement liés à des actes de fondation, les textes qui nous donnent des détails sur les héros fondateurs mais qui ne décrivent pas directement leur œuvre de fondation et ne permettent pas de la contextualiser du point de vue historique (par ex., un certain nombre de passages sur Kinyras ou sur Teucros).

La section est articulée en deux sous-parties. Sont présentés d'abord les récits des fondations mythiques sur des héros grecs, y compris les cas, tel celui de Paphos, où différentes traditions s'affrontent, mais où une tradition d'origine grecque sûre (et souvent prédominante dans les sources) est repérable. Pour un certain nombre de villes, analysées dans la seconde partie, aucune tradition d'origine grecque n'est attestée, mais, au contraire, des sources font référence à des personnages locaux (Kinyras) ou non-grecs (Pygmalion), qui situent l'origine de la ville dans un contexte mythique différent ; dans cette seconde partie, il faut aussi traiter du cas d'Idalion, pour lequel on dispose d'une seule source qui mentionne la fondation de la ville, en l'attribuant à un personnage autrement inconnu (Chalkēnōr).

Le classement des sources par ville oblige à briser l'unité de certains passages, tels que Lycophon, *Alexandra* 447-591, Strabon XIV 6. 3 ou Nonnos de Panopolis, *Dionysiaques* XIII 432-463, conçus de manière unitaire et faisant référence dans leur ensemble à Chypre. Cela semble néanmoins nécessaire pour que la consultation soit facile et pratique.

À l'intérieur de chaque section thématique, les textes sont présentés dans l'ordre chronologique des auteurs, qui paraît le plus logique¹. Une note de référence bibliographique indique, pour chaque source, le numéro sous lequel elle est enregistrée dans le recueil d'ensemble de K. Hadjioannou (*Η αρχαία Κύπρος εις τας Ελληνικάς πηγάς. Τόμος Α'*, Nicosie 1971)², ainsi que dans le recueil de traductions anglaises de Wallace – Orphanides 1990, fondé sur l'ouvrage de K. Hadjioannou, et dans des recueils spécifiques des différents sites, lorsqu'ils existent ; de la bibliographie supplémentaire est mentionnée seulement si elle a un intérêt spécifique.

¹ V. à ce propos Decourt – Lucas 1993, 14.

² Ce recueil concerne seulement les sources en langue grecque ; pour un recueil partiel des sources en langue latine v., par le même auteur, *ΑΚΕΠ Δ'α'*.

Récits de fondations grecques

Fondation de Chytroi

II A 1 : Étienne de Byzance, *Ethnika s. v. Χύτροι*

VI^e s. apr. J.-C.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α*, n° 26.

Bibliographie : Gjerstad 1944b, 120-121 ; F. Jacoby *ad FGrHist* 273 F 31.

Χύτροι³, Κύπρου πόλις, ἦν ὠνομάσθαι μὲν Ξεναγόρας φησὶν ἀπὸ Χύτρου τοῦ Ἀλεξάνδρου⁴ τοῦ Ἀκάμαντος [*FGrHist* 240 F 27b]. ὁ πολίτης Χύτριος. Ἀλέξανδρος ἐν τῷ περὶ Κύπρου « τὴν δὲ Γορδίαν⁵ ἀποδοῦναι Χυτρίοις ». καὶ πάλιν⁶ « Εὐρυνόην τῶν Χυτρίων⁷ βασιλεὺς ἔγημεν » [*FGrHist* 273 F 31]. ἀναλογεῖ δὲ τὸ ἐθνικὸν πρὸς τὸ Χύτρος ἐθνικόν⁸, ὡς Κύπριος πρὸς τὸ Κύπρος.

Chytroi, cité de Chypre, ainsi nommée, selon Xénagoras, de Chytros fils d'Alexandre, fils d'Akamas [*FGrHist* 240 F 27b]. Le citoyen s'appelle *Chytrios*. Alexandre Polyhistor dans son œuvre *Sur Chypre* : « rendre la plaine de Golgoi [?] aux habitants de Chytroi ». Et encore : « un roi de Chytroi épousa Eurynoë » [*FGrHist* 273 F 31]. L'ethnique correspond au singulier *Chytros*, comme *Kyprios* à *Kypros*.

Étienne de Byzance est le seul à nous transmettre la légende attribuant la fondation de Chytroi à un héros éponyme Chytros, petit-fils de l'athénien Akamas, qui était pour sa part, selon Strabon, fondateur de Soloi (II A 38).

La source d'Étienne de Byzance est Xénagoras de Rhodes, auteur du début de l'époque hellénistique, qui aurait écrit une œuvre (peut-être en un seul livre, selon F. Jacoby) *Περὶ Νήσων*, où il était question aussi des noms de Chypre (*FGrHist* 240 F 26)⁹.

Les deux citations d'Alexandre Polyhistor sont aussi d'un certain intérêt. La deuxième, « le roi de Chytroi épousa Eurynoë » nous offre le seul témoignage, hors du prisme d'Assarhaddon (I D 8, l. 64), de l'existence d'un royaume de Chytroi¹⁰. La première présente un problème codicologique : les manuscrits donnent Γορδίαν qui n'a pas de sens. Déjà A. Meineke proposa de corriger Γορδίαν en Γολγίαν, y voyant une référence à la plaine de Golgoi, et sa proposition a reçu ensuite l'appui de F. Jacoby. En acceptant cette conjecture, des hypothèses intéressantes pourraient être avancées concernant les rapports entre ces deux villes et l'extension du royaume de Chytroi, dont

³ Χυτροί codd.

⁴ Ἀλεξάνδρου RV, Ἀλέδρου A.

⁵ Γορδίαν] Fortasse Γολγίαν i. e. agrum Golgianum quem Chytirii occupaverant: quae si vera est coniectura, simul inde Golgorum situm cognoscimus (A. Meineke).

⁶ πάλιν Salmasius, πόλιν R, πόλις A, πόλεις V.

⁷ Χυτρίων codd.

⁸ Χύτρος ἐνικῶς V, Χύτριος ἐνικόν R, Χύτρον ἐνικῶς A.

⁹ Sur cet auteur v. Gisinger 1967 et F. Jacoby, *FGrHist* II B, 702-703.

¹⁰ Cette référence a échappé à Fourrier 2002a, 136 et Iacovou 2002a, 81 ; cela n'empêche que l'hypothèse qui date la disparition du royaume de Chytroi aux VII^e-VI^e s. reste valable.

on ne sait presque rien. Les deux citations viennent d'une œuvre autrement inconnue d'Alexandre Polyhistor, Περὶ Κύπρου.

Fondation de Golgoi

II A 2 : Scholie à Théocrite XV 100

époque hellénistique et impériale

Recueils : *ΑΚΕΠ Α*, n° 28.1.

Bibliographie : Vanschoonwinkel 1991, 311.

δέσποιν' ἃ Γολγώς] πόλις Κύπρου ὠνομασμένη ἀπὸ Γολγοῦ τοῦ Ἀδώνιδος καὶ Ἀφροδίτης.

Maîtresse, tu qui [aimes] Golgoi : cité de Chypre ainsi nommée de Golgos fils d'Adonis et d'Aphrodite.

La connexion de Golgos, éponyme de Golgoi, avec Aphrodite n'a rien d'étonnant, étant donnée la célébrité du culte golgien de la déesse, mentionné aussi par Étienne de Byzance (v. ci-dessous, II A 3).

II A 3 : Étienne de Byzance, *Ethnika s. v. Γολγοί*

VI^e s. apr. J.-C.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α*, n° 28.

Bibliographie : Gjerstad 1944b, 121 ; Vanschoonwinkel 1991, 311-312.

Γολγοί, πόλις Κύπρου, ἀπὸ Γόλγου τοῦ ἡγησαμένου τῆς Σικυωνίων ἀποικίας. λέγεται καὶ Γόλγιον οὐδετέρως. ἀφ' οὗ Γολγία ἢ Ἀφροδίτη. τὸ ἐθνικὸν Γόλγιος καὶ Γολγία καὶ Γολγηίς.

Golgoi, cité de Chypre, de Golgos qui conduisit la colonie de Sicyoniens. On dit aussi *Golgion*, au neutre. D'ici vient l'Aphrodite *Golgia*. L'ethnique est *Golgios*, *Golgia* et *Golgēis*.

Sur cette fondation, Étienne de Byzance est notre seule source. À l'origine de ce lien entre Golgoi et Sicyone, autrement inexplicable, il pourrait y avoir le culte d'Aphrodite, qui était très important dans les deux villes¹¹ (hypothèse d'E. Gjerstad).

¹¹ Gjerstad 1944b, 121.

II A 4 : Hérodote, *Histoires* V 113. 1

V^e s.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α*, n° 25 ; Wallace – Orphanides 1990, 13.

Bibliographie : Gjerstad 1944b, 110, 113-114 ; Vanschoonwinkel 1991, 310-311 ; Nenci 1994.

Μαχομένων δὲ καὶ τῶν ἄλλων Στησήνωρ τύραννος ἐὼν Κουρίου προδοῖ ἔχων δύναμιν ἀνδρῶν περὶ ἑωυτὸν οὐ μικρὴν. οἱ δὲ Κουριέες οὗτοι λέγονται εἶναι Ἀργείων ἄποικοι. προδόντων δὲ τῶν Κουριέων αὐτίκα καὶ τὰ Σαλαμινίων πολεμιστήρια ἄρματα τῷτὸ τοῖσι Κουριεῦσι ἐποίηον. γινομένων δὲ τούτων κατωτέρω ἦσαν οἱ Πέρσαι τῶν Κυπρίων.

Pendant que les autres aussi combattaient, Stēsēnōr, qui était tyran de Kourion, trahit, lui qui avait autour de lui un corps de troupes non négligeable. On dit que ces Kouriens sont des colons des Argiens. Suite à la trahison des Kouriens aussitôt les chars de guerre de Salamine firent la même chose que les Kouriens. Grâce à ces événements les Perses furent supérieurs aux Chypriotes.

Le contexte de cette rapide note hérodotéenne est celui de la bataille de Salamine de Chypre, moment culminant de la participation chypriote à la révolte ionienne : c'est justement la trahison de Kourion, suivie par les chars de guerre de Salamine, qui provoqua la défaite définitive de la coalition chypriote et la réaction violente des Perses contre les villes philhellènes de l'île. Selon certains, l'information apparemment neutre donnée par Hérodote sert à l'historien pour mettre en relation les Kouriens avec les Argiens, dont la conduite « médisante » est souvent critiquée dans les *Histoires*¹². Cela n'empêche que la tradition rapportée par Hérodote peut être fiable¹³.

II A 5 : Strabon, *Géographie* XIV 6. 3 (683. 2-5)

fin I^{er} s. av. - début I^{er} s. apr. J.-C.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α*, n° 25.1 ; Wallace – Orphanides 1990, 130.

Bibliographie : Gjerstad 1944b, 110, 113-114 ; Masson 1986b ; Vanschoonwinkel 1991, 310-311.

εἶτ' Ἀμαθοῦς πόλις καὶ μεταξὺ πολίχνη Παλαιὰ καλουμένη, καὶ ὄρος μαστοειδὲς Ὀλυμπος· εἶτα Κουριάς «ἄκρα»¹⁴ χερρονησώδης, εἰς ἣν ἀπὸ Θρόνων στάδιοι ἑπτακόσιοι. εἶτα πόλις Κούριον ὄρμον ἔχουσα, Ἀργείων κτίσμα. (...)

Ensuite la cité d'Amathonte, et au milieu la petite ville nommée Palaia¹⁵, et le mont Olympe, en forme de sein ; après le promontoire Kourias, semblable à

¹² Nenci 1994, 319.

¹³ Gjerstad 1944b, 113-114 ; une grande prudence est exprimée par Vanschoonwinkel 1991, 310-311.

¹⁴ Add. Groskurd.

¹⁵ Cette ville nous est inconnue.

une presqu'île ; jusqu'à lui, de Thronoi¹⁶, sept-cent stades. Ensuite la cité de Kourion, avec un port, fondation des Argiens.

L'identité argienne de Kourion est examinée par O. Masson¹⁷ à côté d'autres éléments de caractère péloponnésien dans le patrimoine légendaire et dans la toponymie de Chypre : à part l'origine laconienne de Lapéthos, des villes portant les noms d'Epidaurum, Lakedaimōn, Asinē et Argos sont mentionnées par les sources, mais leur existence réelle et leur localisation à Chypre suscitent des difficultés.

II A 6 : Étienne de Byzance, *Ethnika s. v. Κούριον*

VI^e s. apr. J.-C.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α'*, n° 14.19.

Bibliographie : Gjerstad 1944b, 110 ; Vanschoonwinkel 1991, 310.

Κούριον, πόλις Κύπρου, ἀπὸ Κουρέως τοῦ Κινύρου παιδός. Ἡρόδοτος πέμπτη. τὸ ἔθνικὸν Κουριεύς. καὶ Ἀριστοκλῆς Κουριεὺς ἦν. τὸ θηλυκὸν Κουριάς, καὶ ἡ χώρα. ἔστι καὶ πόλις Αἰτωλίας.

Kourion, cité de Chypre, de Koureus fils de Kinyras : Hérodote, livre cinq. Ethnique : *Kourieus*. Aristoklēs aussi était Kourien. Féminin : *Kourias*, et (ainsi s'appelle) la région. (Kourion) est aussi une ville d'Étolie.

L'éponyme de Kourion dont Étienne de Byzance parle ici n'a rien à faire avec la fondation argienne qu'on connaît par d'autres sources : il s'agit sûrement d'une création étymologique tardive, visant à lier l'origine de la ville au personnage mythique chypriote le plus connu, Kinyras.

Fondation de Lapéthos

II A 7 : Lycophron, *Alexandra* 586-591

III^e s.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α'*, n° 24 ; Wallace – Orphanides 1990, 62 n° 4.

Bibliographie : Gjerstad 1944b, 108, 112-113 ; Fraser 1979 ; Vanschoonwinkel 1991, 308-310.

586 Κηφεὺς δὲ καὶ Πράξανδρος, οὐ ναυκληρίας
 λαῶν ἀνακτες, ἀλλ' ἀνώνυμοι σποραί,
 πέμπτοι τέταρτοι γαῖαν ἴζονται θεᾶς
 Γόλγων ἀνάσσης, ὧν ὁ μὲν Λάκων' ὄλχον
590 ἄγων Θεράπνης, θάτερος δ' ἀπ' Ὠλένου

¹⁶ Sur la mention de Thronoi (aujourd'hui Cap Pyla), et sur l'ambiguïté de son statut dans les sources classiques (cap ou ville ?) v. Masson 1986b, 186.

¹⁷ Masson 1986b, 184-185.

Δύμης τε Βουραίοισιν ἡγεμῶν στρατοῦ.

- 586 Kēpheus et Praxandros, non pas chefs
de la navigation des troupes, mais générations obscures,
cinquième et quatrième ils arriveront à la terre de la déesse
maîtresse de Golgoi, l'un d'eux menant une foule
590 laconienne de Therapnē, l'autre, conduisant
d'Ōlenos et Dymē une armée pour les gens de Boura.

Scholie à Lycophron, *Alexandra* 589-590 :

ὦν ὁ μὲν] ἀφ' ὦν ὁ μὲν Πράξανδρος ὑπῆρχεν ἄγων τὸν Λάκωνα καὶ
Λακεδαιμόνιον ὄχλον ἀπὸ τῆς Θεράπνης. Ἡ δὲ Θεράπνη πόλις Λακωνική.
θάτερος δέ] ὁ ἕτερος δέ, ὁ Κηφεύς, ἀπὸ τοῦ Ὀλένου τῆς Δύμης τε, τῶν Ἀχαϊκῶν
πόλεων, ἡγεμῶν ὑπάρχει τοῦ στρατοῦ.

l'un d'eux : de ceux-ci l'un était Praxandros, qui conduisait les gens
lacedémoniens de Therapnē. Therapnē est une ville de Laconie.

l'autre : l'autre, Kēpheus, d'Ōlenos et de Dymē, villes achéennes, était
conducteur de l'armée.

La source de Lycophron est, selon P.M. Fraser, la section de la *Géographie*
d'Ératosthène qui portait sur Chypre. Les scholies n'ajoutent, dans ce cas, aucune
information supplémentaire par rapport aux vers, ce qui semble indiquer que ces
personnages étaient vraiment obscurs comme Lycophron les présente, et ils avaient
peut-être une importance exclusivement locale¹⁸. V. aussi le passage suivant (II A 8).

**II A 8 : Philostephanos de Cyrène, FHG III, 31 fg. 12 (= Tzétzès, scholie à
Lycophron, Alexandra 586)** III^e s.

Recueils : *AKEII A*, n° 24α.

Bibliographie : Gjerstad 1944b, 108, 112-113 ; Fraser 1979 ; Vanschoonwinkel 1991, 308-310.

Ὁ Κηφεὺς ἐξ Ἀχαΐας, ὁ δὲ Πράξανδρος ἐκ Λακεδαιμονίας παρεγένοντο εἰς
Κύπρον, ὡς φησι Φιλοστέφανος.

Kēpheus de l'Achaïe, Praxandros de Lacédémone arrivèrent à Chypre, comme
le dit Philostephanos.

¹⁸ Gjerstad 1944b, 112-113.

II A 9 : **Strabon, *Géographie* XIV 6. 3 (682. 15-22)** fin I^{er} s. av. - début I^{er} s. apr. J.-C.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α*, n° 24.1 ; Wallace – Orphanides 1990, 129.

Bibliographie : Gjerstad 1944b, 108 ; Vanschoonwinkel 1991, 308-309.

Ἔφαμεν δέ που [XIV 5. 3] κατὰ τὸ Ἄνεμούριον, ἄκραν τῆς Τραχείας Κυλικίας, ἀντικείμεθα τὸ τῶν Κυπρίων ἀκρωτήριον τὴν Κρομμύου ἄκραν ἐν τριακοσίοις καὶ πενήκοντα σταδίοις. ἐντεῦθεν δ' ἤδη δεξιὰν τὴν νῆσον ἔχουσιν, ἐν ἀριστερᾷ δὲ τὴν ἠπειρον, πρὸς ἄρκτον ὁ πλοῦς ἐστὶ καὶ πρὸς ἕω καὶ πρὸς τὰς Κλεΐδας εὐθυπλοία σταδίων ἑπτακοσίων. ἐν δὲ τῷ μεταξὺ Λάπαθός¹⁹ τέ ἐστὶ πόλις ὕφορμον ἔχουσα καὶ νεώρια, Λακώνων κτίσμα καὶ Πραξάνδρου, καθ' ἣν ἡ Νάγιδος²⁰. εἶτ' Ἀφροδίσιον, καθ' ὃ στενὴ ἡ νῆσος (εἰς γὰρ Σαλαμίνα ὑπέρβασις σταδίων ἑβδομήκοντα).

J'ai dit ailleurs [XIV 5. 3] que, en face d'Anemourion, cap de la Cilicie Trachée, se trouve le promontoire de Chypre, le cap de Krommyos, à trois cent cinquante stades. À partir de là, en ayant à droite l'île et à gauche le continent, vers le nord-est la navigation porte aux îles Kleides, tout droit pour sept cent stades. Au milieu, il y a la cité de Lapéthos, avec un port et des arsenaux, fondation des Laconiens et de Praxandros, et en face d'elle Nagidos. Ensuite Aphrodision, où l'île est étroite (le passage pour Salamine, en effet, est de soixante-dix stades).

Strabon précise (ce que Lycophron et ses scholiastes ne font pas) que Praxandros, chef des Laconiens, était fondateur de la ville de Lapéthos ; cela dépouille Kēpheus d'une fondation spécifique²¹.

II A 10 : **Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques* XIII 442-450**

V^e s. apr. J.-C.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α*, n° 24.2.

Bibliographie : Masson 1980, 232-235 ; Chuvin 1991, 89, 98-99 ; Vanschoonwinkel 1991, 309 ; *ΑΚΕΠ ζ*, 56-58 n° 34 ; Masson 1994b.

- 432 Κυπριάδας δὲ φάλαγγας ἐκόσμεε Λῆδρος²² ἀγήνωρ
εὐχαίτης τε Λάπηθος. (...)
- 447 Ἐκ δὲ Σόλων κεκόρυστο πολὺς στρατός, ἐκ δὲ Λαπήθου,
ἕστερον ἦν ἐκάλεσαν ἐπώνυμον ἡγεμονῆος,
ὃς τότε λαὸν ἄγειρεν, ἐν εὐθύρσῳ δὲ κυδοιμῷ
- 450 κάτθανε καὶ κτερεῖστο καὶ οὐνομα λείπε πολίταις·

¹⁹ Λάπηθός Kramer. Sur la forme correcte du nom de la ville v. Masson 1977a, 327-328 (Kypriaka XII).

²⁰ ἡ Νάγιδος Casaubonus, ἦν ἄγιδος codd.

²¹ Pour des hypothèses visant à lier, sur des bases différentes, Kēpheus à la ville de Kéryneia v. Gjerstad 1944b, 113 et Fraser 1979, 333 n. 2 ; mais v. aussi les observations de Vanschoonwinkel 1991, 309-310 et l'hypothèse de Petit 1998, 81-82.

²² Λῆδρος Masson, λίτρος L.

- 432 Mettaient en ordre les phalanges de Chypre le noble Lēdros
et Lapēthos à la belle chevelure. (...)
- 447 De Soloi une grande armée s'est dressée pour combattre, ainsi que de
Lapēthos,
à laquelle ils donnèrent ensuite le nom du chef,
lequel rassembla alors une multitude, et dans le combat du beau thyirse
- 450 périt et fut enseveli, laissant son nom à ses concitoyens.

Sur la figure de Lapēthos, héros éponyme de la ville, nous ne savons rien d'autre et il est probable qu'il s'agit d'une création tardive, fruit d'érudition, à attribuer soit à Nonnos même, soit à sa source privilégiée, le *Bassarika* de Dionysios (à qui Nonnos fait référence dans d'autres passages concernant Chypre)²³. Il faut remarquer que le personnage de Lapēthos réapparaît dans les *Dionysiaques*, au livre XXIV, où il demande à l'aède Leukos de Lesbos de narrer l'histoire d'une compétition entre déesses (Athéna et Aphrodite), épisode pour lequel une hypothèse d'origine chypriote a été formulée²⁴.

Lēdros est une correction textuelle proposée par O. Masson et P. Chuvin pour un incompréhensible Λίτρος²⁵ : il s'agirait donc de l'éponyme de la ville de Lédra, pour laquelle aucune autre légende n'est connue.

Fondation de Paphos

II A 11 : Lycophron, *Alexandra* 479-485

III^e s.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α*, n° 21 ; Wallace – Orphanides 1990, 61 n° 2.

Bibliographie : Gjerstad 1944b, 107-108, 110-112 ; Fraser 1979 ; Vanschoonwinkel 1991, 301-306.

- 480 Ὁ δεύτερος δὲ νῆσον ἀγρότης μολῶν,
χερσαῖος αὐτόδαιτος ἐγγόνων δρυὸς
λυκαινομόρφων Νυκτίμου κρεανόμων,
τῶν πρόσθε μήνης φηγίνων πύρνων ὀχὴν
σπληδῶ κατ' ἄκρον χεῖμα θαλαψάντων πυρός,
χαλκωρυχήσει καὶ τὸν ἐκ βόθρου σπάσει
- 485 βῶλον, δικέλλη πᾶν μεταλλεύων γνύθος.

- 480 Le deuxième, venu dans l'île - un campagnard
terrien, qui se procure lui-même sa nourriture, un des fils du chêne,
d'eux qui, en forme de louve, se sont partagés les chairs de Nyktimos,
de ceux d'avant la lune, qui chauffent leur nourriture de pains de chêne,
au milieu de l'hiver, dans la cendre du feu -

²³ Les fragments de Dionysios ont été édités et étudiés par Livrea 1973.

²⁴ Chuvin 1991, 98-99.

²⁵ Masson 1980, 235 ; Chuvin 1991, 89 ; *ΑΚΕΠ ζ*, 56-58 n° 34 (pour une improbable correction λυγρός) ; Masson 1994b.

485 il fouillera pour trouver le cuivre, et d'un trou extraira la motte, fouillant avec un hoyau chaque creux.

Le deuxième héros que Lycophron met dans sa liste de personnages arrivés à Chypre est anonyme, mais on sait bien qu'il s'agit d'Agapēnōr, héros déjà homérique (*Iliade*, II 609), fondateur de Paphos dans Strabon (II A 13) et Pausanias (II A 16).

Ici il est présenté à travers une série de références érudites : il est un campagnard terrien, en tant qu'Arcadien, les Arcadiens étant toujours qualifiés d'autochtones (« ceux d'avant la lune », c.-à-d. très anciens ; v. Hérodote VIII 73), agrestes, éloignés de la mer et donc du commerce et des rapports humains (*Iliade*, II 614) ; à cet aspect fait référence aussi le détail sur leur alimentation à base de glands, qui vient d'Hérodote (I 66 ; v. Pausanias, VIII 1. 6). Les Arcadiens sont appelés aussi fils du chêne, puisque différentes légendes lient Arkas, éponyme des Arcadiens, au chêne²⁶; le v. 481 les qualifie de descendants de Lykaōn, ancêtre d'Arkas, transformé en loup par Zeus pour lui avoir offert à manger les chairs de son fils Nyktimos avec l'aide de ses autres enfants²⁷.

D'intérêt majeur est la présentation d'Agapēnōr dans l'acte de χαλκωρυχεῖν, extraire du cuivre, fait sur lequel Lycophron insiste en ajoutant le participe μεταλλεύων, c'est-à-dire « fouiller pour extraire du métal », « creuser une mine ». Aucune autre source ne nous confirme cet aspect du personnage d'Agapēnōr, qui, pour P.M. Fraser, provient sûrement d'Ératosthène²⁸. Il faut rappeler que Kinyras était traditionnellement considéré comme le découvreur des mines de cuivre (v. II B 14)²⁹.

II A 12 : Pseudo-Aristote, *Péplos* 30

250-150 ou époque impériale ?³⁰

Recueils : *AKEΠ A*, n° 21.5 ; Wallace – Orphanides 1990, 54 n° 8.

Bibliographie : Gjerstad 1944b, 108.

Ἐπὶ Ἀγαπήνορος.
Ἄρχος ὄδ' ἐκ Τεγέης Ἀγαπήνωρ Ἀγκαίου υἱὸς
κεῖθ' ὕπ' ἐμοὶ Παφίων πελτοφόρων βασιλεύς.

Sur Agapēnōr.

Celui-ci est le chef de Tégée, Agapēnōr fils d'Ankaios -
il gît au-dessous de moi, le roi des Paphiens au bouclier léger.

²⁶ V. à ce propos les scholies, Ciaceri 1901, 202-203 et Hurst – Kolde 2008, 169-170.

²⁷ Cette légende est aussi rapportée par les scholies ; v. Hurst – Kolde 2008, 170.

²⁸ Fraser 1979, 339.

²⁹ V. à ce propos Baurain 1981a.

³⁰ Sur cet œuvre attribuée à Aristote et sur sa datation v. Forbes 1937.

II A 13 : **Strabon, Géographie XIV 6. 3 (683. 17-26)** fin I^{er} s. av. - début I^{er} s. apr. J.-C.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α*, n° 21.3 ; Wallace – Orphanides 1990, 130-131.

Bibliographie : Gjerstad 1944b, 108, 110-112 ; Vanschoonwinkel 1991, 301-306.

Ἀρχὴ δ' οὖν τοῦ δυσμικοῦ παράπλου τὸ Κούριον τοῦ βλέποντος πρὸς Ῥόδον. καὶ εὐθύς ἐστιν ἄκρα ἀφ' ἧς ρίπτουσι τοὺς ἀψαμένους τοῦ βωμοῦ τοῦ Ἀπόλλωνος· εἶτα Τρήτα καὶ Βοόσουρα καὶ Παλαίπαφος ὅσον ἐν δέκα σταδίοις ὑπὲρ τῆς θαλάττης ἰδρυμένη, ὕφορμον ἔχουσα καὶ ἱερὸν ἀρχαῖον τῆς Παφίας Ἀφροδίτης· εἶτ' ἄκρα Ζεφυρία πρόσορμον ἔχουσα καὶ ἄλλη Ἀρσινόη ὁμοίως πρόσορμον ἔχουσα καὶ ἱερὸν καὶ ἄλσος· μικρὸν δ' ἀπὸ τῆς θαλάττης καὶ ἡ Ἱεροκηπία. εἶθ' ἡ Πάφος, κτίσμα Ἀγαπήνορος, καὶ λιμένα ἔχουσα καὶ ἱερὰ εὖ κατεσκευασμένα· διέχει δὲ πεζῇ σταδίου ἐξήκοντα τῆς Παλαιπάφου, καὶ πανηγυρίζουσι διὰ τῆς ὁδοῦ ταύτης κατ' ἔτος ἐπὶ τὴν Παλαίπαφον ἄνδρες ὁμοῦ γυναιξὶ συνιόντες καὶ ἐκ τῶν ἄλλων πόλεων·

Kourion constitue donc le départ de la côte occidentale qui est orientée vers Rhodes. Et à proximité se trouve un promontoire, par où on précipite ceux qui touchent l'autel d'Apollon ; ensuite Trêta, Boosoura et Palaepaphos, qui s'élève dix stades au-dessus de la mer, et qui a un port et un temple ancien d'Aphrodite Paphienne. Après le cap de Zephyria, qui a un port, et une autre Arsinoë, qui également a un port, un sanctuaire et un bois sacré ; à peu de distance de la mer il y a aussi Hierokēpia. Après Paphos, fondation d'Agapēnōr, qui a un port et un temple bien bâti ; elle est à soixante stades de distance par voie de terre de Palaepaphos, et par cette route chaque année des hommes avec des femmes qui viennent aussi des autres villes célèbres ont une fête avec une procession à Palaepaphos.

Strabon se trompe, bien évidemment, en attribuant à Agapēnōr la fondation non de l'Ancienne Paphos (Palaepaphos) mais de la Nouvelle (Nea Paphos, ou tout simplement Paphos), fondée seulement à la fin du IV^e s. par le dernier roi de Paphos, Nikoklēs³¹ ; mais cela ne constitue pas à mon avis un problème majeur, qui empêcherait de retenir la source comme valable.

II A 14 : **Pseudo-Apollodore, Bibliothèque III 14. 3**

I^{er}-II^e s. apr. J.-C.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α*, n° 14.9 ; Wallace – Orphanides 1990, 137-138 n° 4.

Bibliographie : Baurain 1980, 288.

Ἑρσης δὲ καὶ Ἑρμοῦ Κέφαλος, οὗ ἐρασθεῖσα Ἥως ἥρπασε καὶ μιγεῖσα ἐν Συρίᾳ παῖδα ἐγέννησε Τιθωνόν, οὗ παῖς ἐγένετο Φαέθων, τούτου δὲ Ἀστύνοος, τοῦ δὲ Σάνδοκος, ὃς ἐκ Συρίας ἐλθὼν εἰς Κιλικίαν, πόλιν ἔκτισε Κελένδεριν, καὶ γήμας

³¹ V. Bérard 1954, 3-9 ; Mitford 1960, 198-205 ; *ICS*², 93-94.

Φαρνάκην τὴν Μεγασσάρου τοῦ Ὑριέων βασιλέως ἐγέννησε Κινύραν. Οὗτος ἐν Κύπρῳ, παραγενόμενος σὺν λαῷ ἔκτισε Πάφον, γήμας δὲ ἐκεῖ Μεθάρμην, κόρην Πυγμαλίωνος Κυπρίων βασιλέως, Ὁξύπορον ἐγέννησε καὶ Ἄδωνιν, πρὸς δὲ τούτοις θυγατέρας Ὀρσεδίκην καὶ Λαογόρην καὶ Βραισίαν.

Kephalos (était) fils d'Hersēs et d'Hermès ; amoureuse de lui, Éos l'enleva, et s'étant unie à lui en Syrie engendra un enfant, Tithōnos, à qui naquit un fils, Phaetōn, et de lui (naquit) Astynoos, et de lui Sandokos, qui, passé de la Syrie à la Cilicie, fonda la cité de Kelenderis, et après avoir épousé Pharnakē, la fille de Megassaros roi d'Hyria, engendra Kinyras. Ce dernier, venu à Chypre avec une armée, fonda Paphos, et près avoir épousé là bas Metharmē, fille de Pygmalion roi de Chypre, engendra Oxyporos et Adonis, et outre ceux-ci ses filles Orsedikē, Laogorē et Braisia.

Cette légende, la seule qui attribue la fondation de Paphos à quelqu'un d'autre qu'à Agapēnōr, est évidemment secondaire, et liée probablement au rôle de Kinyras en tant que fondateur du culte d'Aphrodite à Paphos, ce dernier aspect étant mieux attesté, bien que généralement par des sources tardives³².

II A 15 : Pseudo-Apollodore, *Épitomé* VI 15

I^{er} -II^e s. apr. J.-C.

Recueils : *AKEP A'*, n° 21.2 ; Wallace – Orphanides 1990, 138-139 n° 6.

Bibliographie : Carrière – Massonnie 1991, 140-141, 285-286 ; Vanschoonwinkel 1991, 301.

Passage attesté par le manuscrit Vatican (E) :

Ὅτι πλανηθέντες Ἕλληνες ἄλλοι ἀλλαχοῦ κατάραντες κατοικοῦσιν, οἱ μὲν εἰς Λιβύην, οἱ δὲ εἰς Ἰταλίαν, εἰς Σικελίαν ἕτεροι, τινὲς δὲ πρὸς τὰς πλησίον Ἰβηρίας νήσους, ἄλλοι παρὰ τὸν Σαγγάριον ποταμόν· εἰσὶ δὲ οἱ καὶ Κύπρον ὄκησαν.

(Il dit) que, après avoir erré, les Grecs, débarqués en différents endroits, s'établirent, les uns en Libye, les autres en Italie, d'autres en Sicile, certains sur les îles près de l'Ibérie, d'autres près du fleuve Sangarios ; il y en a aussi qui s'établirent à Chypre.

Passage attesté par le manuscrit de Jérusalem (S) :

Τῶν δὲ ναυαγησάντων περὶ τὸν Καφηρέα ἄλλος ἀλλαχῆ φέρεται, Γουνεὺς μὲν εἰς Λιβύην, Ἄντιφος δὲ ὁ Θεσσαλοῦ εἰς Πελασγοὺς καὶ <τὴν> χώραν κατασχὼν Θεσσαλίαν ἐκάλεσεν, ὁ δὲ Φιλοκτῆτης πρὸς Ἰταλίαν εἰς Καμπανοὺς, Φεΐδιππος μετὰ τῶν Κῶων ἐν Ἄνδρῳ κατόκησεν, Ἀγαπῆνωρ ἐν Κύπρῳ, καὶ ἄλλος ἀλλαχοῦ.

³² Il s'agit de la « cristallisation tardive » de Kinyras à Paphos dont il est question dans Baurain 1980. Sur la généalogie de Kinyras telle qu'elle est présentée par le Pseudo-Apollodore v. les observations de Baurain 1980, 285 ; v. aussi II B 12.

Parmi ceux qui firent naufrage à proximité du Kaphēreus l'un est porté ici, l'autre là : Gouneus en Libye, Antiphos, fils de Thessalos, chez les Pélasges, qui s'empara de la région et l'appela Thessalie, Philoctète en Italie, en Campanie, Pheidippos avec les gens de Kōs s'établit à Andros, Agapēnōr à Chypre, et les autres ailleurs.

Les deux passages, transmis par deux manuscrits différents de l'*Épitomé*, sont probablement parallèles, et ils résument le même texte d'Apollodore. Comme dans Lycophron, la destination précise d'Agapēnōr n'est pas spécifiée, mais il devait s'agir sûrement de Paphos.

II A 16 : Pausanias, *Description de la Grèce* VIII 5. 2-3 et 53. 7

II^e s. apr. J.-C.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α*, n° 21.6 et 7 ; Wallace – Orphanides 1990, 199 n° 14 et 200 n° 16.

Bibliographie : Gjerstad 1944b, 107-108, 110-112 ; Vanschoonwinke-112 ; Vanschoonwinkel 1991, 301-306 ; *ΑΚΕΠ ζ*, 53-54 n° 30 ; Zizza 2006, 315-322.

5.2 Ἀγαπήνωρ δὲ ὁ Ἀγκαίου τοῦ Λυκούργου μετὰ Ἐχεμον βασιλεύσας ἐς Τροίαν ἠγήσατο Ἀρκάσιν. Ἰλίου δὲ ἀλούσης ὁ τοῖς Ἑλλησι κατὰ τὸν πλοῦν τὸν οἴκαδε ἐπιγενόμενος χειμῶν Ἀγαπήνωρα καὶ τὸ Ἀρκάδων ναυτικὸν κατήνεγκεν ἐς Κύπρον, καὶ Πάφου τε Ἀγαπήνωρ ἐγένετο οἰκιστὴς καὶ τῆς Ἀφροδίτης κατασκευάσατο ἐν Παλαιπάφῳ τὸ ἱερόν· τέως δὲ ἡ θεὸς παρὰ Κυπρίων τιμὰς εἶχεν ἐν Γολγοῖς καλουμένῳ χωρίῳ. 3 Χρόνῳ δὲ ὕστερον Λαοδίκη γεγυῖα ἀπὸ Ἀγαπήνωρος ἔπεμψεν ἐς Τεγέαν τῇ Ἀθηνᾷ τῇ Ἀλέα πέπλον· τὸ δὲ ἐπὶ τῷ ἀναθήματι ἐπίγραμμα καὶ αὐτῆς Λαοδίκης ἅμα ἐδήλου τὸ γένος·

Λαοδίκης ὄδε πέπλος· ἔᾳ δ' ἀνέθηκεν Ἀθηνᾷ
πατρίδ' ἐς εὐρύχορον Κύπρου ἀπὸ ζαθέας.

5.2 Agapēnōr, fils d'Ankaios fils de Lykourgos, devenu roi après Echemos³³ conduisit les Arcadiens à Troie. Une fois Ilion prise, la tempête qui s'abattit sur les Grecs pendant la navigation chez eux poussa Agapēnōr et la flotte arcadienne à Chypre, et Agapēnōr fut fondateur de Paphos et bâtit à Palaepaphos le temple d'Aphrodite ; jusqu'alors la déesse recevait les honneurs des Chypriotes au-lieu dit Golgoi. 3 Quelque temps après, Laodikē, descendante d'Agapēnōr, envoya à Tégée un péplos pour Athéna Alea ; l'épigramme sur l'offrande illustre en même temps l'origine de Laodikē elle-même :

Ceci (est) le péplos de Laodikē : elle l'a offert à son Athéna dans sa vaste patrie, depuis la sainte Chypre.

³³ Sur la généalogie d'Agapēnōr v. *ΑΚΕΠ ζ*, 51-52 n° 29.

53.7 Ἔστι δὲ καὶ Δήμητρος ἐν Τεγέα καὶ Κόρης ναός, ἃς ἐπονομάζουσι Καρποφόρους, πλησίον δὲ Ἀφροδίτης καλουμένης Παφίας· ἰδρύσατο αὐτὴν Λαοδίκη, γεγυῖα μὲν, ὡς καὶ πρότερον ἐδήλωσα, ἀπὸ Ἀγαπήνορος ὃς ἐς Τροίαν ἠγήσατο Ἀρκάσιν, οἰκοῦσα δὲ ἐν Πάφῳ. (...)

53.7 Il y a aussi à Tégée un temple de Déméter et Koré, qu'on appelle *Karpophores*, et à proximité un d'Aphrodite dite *Paphia* : c'est Laodikē qui l'établit, née, comme je l'ai indiqué aussi avant, d'Agarēnōr, qui conduisit les Arcadiens à Troie, puisqu'elle habitait à Paphos. (...)

Ces passages de Pausanias sont la source la plus claire et la plus riche en détail dont on dispose pour la fondation de Paphos. La mention de l'existence d'un temple d'Aphrodite Paphia à Tégée, en Arcadie, a poussé E. Gjerstad à considérer cette légende comme historiquement fiable, étant donnée aussi la convergence linguistique du dialecte arcadien et du dialecte chypriote. Cette opinion a été largement partagée (v. par exemple J. Vanschoonwinkel, d'habitude très prudent) ; l'archéologie, et surtout la découverte de l'*obēlos* d'Opheltas (I A 31) à Kouklia-Skales en 1979 ont sûrement joué un rôle important, en apportant une confirmation de l'établissement de gens hellénophones, parlant un dialecte très proche de l'arcadien, déjà au milieu de l'XI^e s.³⁴

II A 17 : Scholie à Denys le Périégète 509 (= *FGrHist* 758 F 3a)

VII^e s. apr. J.-C. ?

Recueils : *AKEII A*, n° 14.11.

ἄστῳ Διωνάϊς Ἀφροδίτης] (...) Κέφαλος δὲ ὁ Πανδίωνος καὶ Ἔρσης εἰς τὴν Ἀσίαν οἰκῶν ἔσχε παιῖδας Ἐφῶν³⁵ καὶ Πάφον, ὃς διαβὰς εἰς αὐτὴν [Κύπρον] πόλιν κτίζει Πάφον, οὗ υἱὸς Κινύρας προσέσχε τὴν νῆσον καὶ Πυγμαλίῳν Φοῖνιξ, οὗ θυγατέρα Θυμαρέτην γαμῆι Κινύρας, καὶ ποιεῖ Ὀξύπορον καὶ Ἄδωνιν (...)

ville d'Aphrodite fille de Diōnē : (...) Kephalos, fils de Pandiōn et d'Hersē, demeurant en Asie, eut comme fils Heōios et Paphos, qui, passé à Chypre même fonde la ville de Paphos ; son fils Kinyras régit l'île et aussi le Phénicien Pygmalion, dont Kinyras épouse la fille Thymaretē, et il engendre Oxyporos et Adonis (...)

Il s'agit d'une autre source tardive, comme le Pseudo-Apollodore, *Bibliothèque* III 14. 3 (II A 14 = II B 6 et 15), qui lie de quelque manière Kinyras à Paphos ; la figure de Pygmalion roi de Chypre revient dans les deux passages, et aussi l'origine asiatique de la famille de Kinyras.

L'insertion de [Κύπρον] dans le texte est faite par K. Hadjioannou, et elle me paraît à retenir.

³⁴ V. par ex. Vanschoonwinkel 1991, 302-303.

³⁵ Ἐφῶν : Ἀφῶν Bernhardt, Ἐφῶν ο, Ἡοίης Panyassis.

Fondation de Salamine

L'ensemble des sources écrites concernant les origines de Salamine et la figure de son fondateur Teucros a été recueilli par M.-J. Chavane et M. Yon dans *Salamine de Chypre X*, n° 48-162 ; néanmoins, seule une partie de ces sources traite de la fondation de Salamine, les autres étant plutôt utiles pour décrire le personnage complexe de Teucros. L'énorme effort fait par les auteurs du recueil *Salamine de Chypre X* ne nécessite pas d'être renouvelé ici : donc, seuls les passages qui parlent explicitement de Teucros en tant que fondateur de Salamine, assez nombreux et sur une fourchette chronologique large, seront pris en considération.

Différentes études ont été faites à partir des sources spécifiquement liées à l'origine de la ville, vues dans leur ensemble ou par points de détail : d'abord E. Gjerstad³⁶, ensuite, parmi d'autres, K. Hadjioannou³⁷, F. Prinz³⁸, M. Fortin³⁹, M. Yon⁴⁰ et J. Vanschoonwinkel⁴¹ ont écrit à ce sujet. Leurs interprétations, parfois très différentes (v. les conclusions d'E. Gjerstad face à celles de K. Hadjioannou, ou à celles de M. Fortin) ne sont pas discutées ici dans le détail, dans la mesure où elle concernent une lecture globale des textes, et non pas les passages considérés individuellement.

II A 18 : Eschyle, *Les Perses* 888-896

472

Recueils : *AKEH A'*, n° 20.4 et 5 (scolies) ; *Salamine de Chypre X*, n° 119 et 116 (scolies) ; Wallace – Orphanides 1990, 5 n° 1.

Bibliographie : Gjerstad 1944b, 108, 119 ; Prinz 1979, 60-62 et Test. 35 ; Vanschoonwinkel 1991, 295.

XOPOΣ

(...)
καὶ τὰς ἀγχιάλους ἐκράτυνε μεσάκτους,
890 Λῆμνον, Ἰκάρου θ' ἔδος,
καὶ Ῥόδον ἠδὲ Κνίδον Κυπρίας τε πόλεις,
Πάφον ἠδὲ Σόλους
895 Σαλαμῖνά τε, τὰς νῦν ματρόπολις τῶνδ'
αἰτία στεναγμῶν
(...)

Le Chœur :

(...)
Et il [Darius] était maître aussi des îles entourées par la mer entre deux
rivages,
890 Lemnos, et le pays d'Ikaros,

³⁶ Gjerstad 1944b, 114-120.

³⁷ Hadjioannou 1973.

³⁸ Prinz 1979, 56-78.

³⁹ Fortin 1980, 42-44.

⁴⁰ Yon 1980.

⁴¹ Vanschoonwinkel 1991, 295-301.

puis Rhodes et Cnide, et les cités de Chypre,
Paphos et Soloi
895 et Salamine, dont la métropole maintenant est cause
de ces gémissements !
(...)

Scholies à Eschyle, *Les Perses* 894 :

Σαλαμῖνά τε] Σαλαμῖνα τὴν ἐν Κύπρῳ φησὶν· ἥς ἡ μητρόπολις ἢ ἐν τῇ Ἀττικῇ
δηλαδὴ νῆσος Σαλαμῖν αἰτία ἐστὶ τῶνδε τῶν στεναγμάτων. Ἄποικοι γὰρ εἰσιν οἱ
ἐν Κύπρῳ Σαλαμῖνιοὶ τῶν ἐν τῇ Ἀττικῇ· φασὶ γὰρ ὅτι τοῦ Αἴαντος αὐτόχειρος
σφαγέντος ἐν Τροίᾳ ὁ Τεῦκρος ὁ αὐτοῦ ἀδελφὸς ἐν τῇ Σαλαμῖνι τῇ αὐτοῦ πατρίδι
κατελθὼν οὐκ ἐδέχθη τῷ πατρὶ αὐτῶν Τελαμῶνι, ἀλλ' ἐδιώχθη ἀπὸ τῆς
Σαλαμῖνος, ὡς μὴ τὸν ἀδελφὸν αὐτοῦ κωλύσας σφαγιασθησόμενον ὑφ' αὐτοῦ·
κατελθὼν οὖν ἐν τῇ Κύπρῳ ἐδείματο πόλιν καὶ ταύτην ἐκάλεσε Σαλαμῖνα ἐπ'
ὀνόματι τῆς ἐν Ἀττικῇ.

et Salamine : ils parlent de Salamine de Chypre, dont la métropole, sans doute
l'île de Salamine en Attique, est cause de ces gémissements. Les Salaminiens
de Chypre sont en effet colons de ceux d'Attique : car on raconte que, après
qu'Ajax s'était égorgé à Troie de ses propres mains, Teucros, son frère, rentré
dans sa patrie Salamine, ne fut pas reçu par leur père Telamōn, mais il fut
banni de Salamine, puisqu'il n'avait pas retenu son frère de s'égorger ; passé
donc à Chypre, il bâtit une ville et l'appela Salamine, du nom de celle en
Attique.

Après la disparition de la scène de la reine Atossa et du fantôme de Darius, qui a
expliqué les raisons de la défaite perse à Salamine, le chœur des Perses se laisse aller
pendant le troisième *stasimon* à un rappel de l'extension et de la prospérité de l'empire
sous le royaume de Darius, énumérant les territoires à l'époque soumis au Grand Roi,
parmi lesquels Chypre⁴². La métropole de Salamine de Chypre est bien évidemment l'île
homonyme où avait eu lieu la fameuse bataille, dont la description de la part du
messager constitue le cœur du premier épisode de la tragédie.

II A 19 : Pindare, *Néméenne* IV 44-48

avant 470

Recueils : *AKEII A'*, n° 20.1 et 2 (scolies) ; *Salamine de Chypre X*, n° 126 et 127 (scolies) ; Wallace –
Orphanides 1990, 6 n° 2.

Bibliographie : Gjerstad 1944b, 108, 119 ; Prinz 1979, 60-62 et Test. 34 ; Vanschoonwinkel 1991, 295.

(...)
Ἐξύφαινε, γλυκεῖα, καὶ τόδ' αὐτίκα, φόρμιγξ,
45 Λυδία σὺν ἀρμονίᾳ μέλος πεφιλημένον

⁴² Sur cette véritable esquisse de cartographie en vers v. Tourraix 1993, 101-107.

Οἰνῶνα τε καὶ Κύπρω, ἔνθα Τεῦκρος ἀπάρχει
ὁ Τελαμωνιάδας· ἀτάρ
Αἴας Σαλαμῖν' ἔχει πατρώαν·
(...)

75

(...)
Tisse douce phorminx aussitôt,
45 sur le mode lydien, ce chant aimé
d'Oinōnē et de Chypre : là règne loin de sa patrie Teucros,
le fils de Telamōn, alors qu'
Ajax a Salamine, héritée de son père
(...)

Scholie à Pindare, *Néméenne* IV 76 :

ἔνθα Τεῦκρος ὑπάρχει⁴³] (...) ὁ γὰρ Τεῦκρος ἐλθὼν μετὰ τὴν ἄλωσιν τῆς Ἰλίου ἐν Σαλαμῖνι, καὶ ὑπονοηθεὶς ὑπὸ τοῦ Τελαμῶνος ὡς αἴτιος γεγονὼς τοῦ φόνου τοῦ Αἴαντος, φυγὼν ἔκρησε τὴν Κύπρον καὶ ἔσχεν αὐτῆς τὴν ἀρχήν, ὡς καὶ Λυκόφρων ἱστορεῖ.

où règne loin de sa patrie Teucros : Teucros, en effet, allé à Salamine après la prise d'Ilion, et soupçonné par Telamōn d'être responsable du meurtre d'Ajax, banni s'établit à Chypre et y régna, comme le raconte aussi Lycophron.

Dans cette ode, composée en honneur de Timasarchos d'Égine, Pindare ne qualifie pas Teucros de véritable fondateur, mais plutôt de roi, et il ne spécifie pas de quelle ville à Chypre (ce que ne fait pas le scholiaste non plus). De toute manière, l'ode est plus ou moins contemporaine de la tragédie d'Eschyle examinée juste avant (II A 18), on est donc sûr que le récit légendaire était déjà à l'époque pleinement formulé dans tous ses détails.

II A 20 : Sophocle, *Teucros*

vers le milieu du V^e s.

Bibliographie : Pearson 1917, II, 214-217 ; Vanschoonwinkel 1991, 295.

Tragédie perdue dont seuls subsistent quatre fragments (fg. 576-579 Pearson). Il y était question du retour de Teucros à Salamine, de son exil dû à la volonté de son père Telamōn et de son départ pour Chypre. Une référence à ces événements se trouve aussi dans l'*Ajax* (1019-1020) :

ΤΕΥΚΡΟΣ

(...)
τέλος δ' ἀπωστὸς γῆς ἀπορριφθήσομαι,

⁴³ ἀπάρχει codd. in textu

1020 δοῦλος λόγοισιν ἀντ' ἐλευθέρου φανείς.

Teucros :

(...)

et finalement, chassé de mon pays, je serai banni,

1020 appelé esclave au lieu d'homme libre.

II A 21 : Euripide, *Hélène* 144-151

414-412

Recueils : ΑΚΕΠ Α', n° 20.8 ; *Salamine de Chypre* X, n° 121 ; Wallace – Orphanides 1990, 17 n° 1.

Bibliographie : Grégoire – Méridier 1961, 17-21 ; Prinz 1979, 60-62 et Test. 37 ; Vanschoonwinkel 1991, 295.

ΤΕΥΚΡΟΣ

ἼΩν δ' οὔνεκ' ἦλθον τούσδε βασιλείους δόμους,
145 τὴν θεσπιφδὸν Θεονόην χρῆζων ἰδεῖν,
σὺ προξένησον, ὡς τύχῳ μαντευμάτων
ὅπῃ νεὸς στεῖλαιμ' ἂν οὔριον πτερὸν
ἔς γῆν ἐναλίαν Κύπρον, οὐ μ' ἐθέσπισεν
οἰκεῖν Ἀπόλλων, ὄνομα νησιωτικὸν
150 Σαλαμίνα θέμενον τῆς ἐκεῖ χάριν πάτρας.

ELENH

Πλοῦς, ὦ ξέν', αὐτὸς σημανεῖ· (...)

Teucros :

Aux raisons pour lesquelles je suis venu à ces demeures royales,
145 ayant besoin de consulter la prophétesse Theonoë,
prête assistance, pour que je sache par son oracle
dans quelle direction diriger l'aile favorable de ma nef
vers la terre maritime de Chypre, où Apollon
m'ordonna de m'établir, gardant le nom insulaire
150 de Salamine en souvenir de mon ancienne patrie.

Hélène :

La traversée elle-même, étranger, l'indiquera. (...)

C'est au cours du long prologue de la tragédie que le personnage de Teucros apparaît sur la scène et dialogue avec Hélène. Le palais royal est celui de Protée, en Égypte, où Hélène a été cachée par la volonté d'Héra pendant la guerre de Troie (et remplacée, à Troie, par un fantôme), et où elle se trouve encore à la fin de la guerre, alors que Teucros, déjà banni par son père, erre à la recherche de sa nouvelle patrie. L'oracle d'Apollon était probablement présent aussi dans le *Teucros* de Sophocle, un

expédient permettant à l'auteur de mentionner la fin de l'histoire du héros sans être obligé de la représenter sur scène⁴⁴.

Comme le fait remarquer M.-J. Chavane⁴⁵, la présence de Teucros dans la pièce d'Euripide s'explique mal du point de vue de l'articulation dramatique : Teucros ne joue aucun rôle important dans la tragédie, et il disparaît définitivement de la scène peu après les vers examinés. L'introduction du personnage dans le prologue peut mieux s'expliquer par des raisons d'actualité politique : Teucros est surtout ici l'ancêtre d'Euagoras, allié fidèle d'Athènes, que la cité honore par décret, à la même période (411 ou 410), du titre de bienfaiteur⁴⁶.

II A 22 : Isocrate, *Évagoras 18* et *Nicoclès 28*

env. 368-365

Recueils : *ΑΚΕΠ Α*, n° 20.9 et 10 ; Wallace – Orphanides 1990, 31 et 44 n° 11.

Bibliographie : Gjerstad 1944b, 108-109 ; Prinz 1979, 56 et Test. 16 et 26 ; Vanschoonwinkel 1991, 295.

ΝΙΚΟΚΛΗΣ 28 Τίς γὰρ οὐκ οἶδεν, ὅτι Τεῦκρος μὲν ὁ τοῦ γένους ἡμῶν ἀρχηγός, παραλαβὼν τοὺς τῶν ἄλλων πολιτῶν προγόνους, πλεύσας δεῦρο καὶ τὴν πόλιν αὐτοῖς ἔκτισεν καὶ τὴν χώραν κατένειμεν (...) /

Nicoclès 28 Qui donc ne sait pas que Teucros, fondateur de notre lignée, après avoir pris avec lui les ancêtres des autres concitoyens et abordé ici, fonda pour eux la ville et leur distribua le territoire (...) ?

ΕΥΑΓΟΡΑΣ 18 (...) Τεῦκρος δὲ τῆς τε τούτων συγγενείας ἄξιος καὶ τῶν ἄλλων οὐδενὸς χείρων γενόμενος, ἐπειδὴ Τροίαν συνεξείλεν, ἀφικόμενος εἰς Κύπρον Σαλαμῖνά τε κατόκησεν, ὁμώνυμον ποιήσας τῆς πρότερον αὐτῷ πατρίδος οὔσης, καὶ τὸ γένος τὸ νῦν βασιλεῦον κατέλιπεν.

Évagoras 18 (...) Teucros était digne de la parenté avec ceux-ci [Achille et Ajax] et il n'était inférieur à personne, puisqu'il aida à prendre Troie, et, arrivé à Chypre, fonda Salamine, l'appelant du même nom que sa patrie précédente, et laissa la lignée qui maintenant est sur le siège royal.

Dans les discours d'Isocrate (le discours mis dans la bouche de Nikoklēs, roi de Salamine entre 374 et 361 environ, composé vers 368 ; l'éloge d'Euagoras, écrit probablement vers 365) c'est surtout la descendance directe par Teucros de la dynastie royale de Salamine à l'époque classique qui est en question. L'origine attique de Teucros, sa valeur en tant que héros grec, son rôle de fondateur et de premier roi de la ville : ce sont autant d'éléments qui lient fortement Salamine de Chypre à Athènes, en pleine

⁴⁴ Pearson 1917, II, 216-217 ; Kannicht 1969, II, 56. v. aussi II A 27.

⁴⁵ *Salamine de Chypre X*, 69 n. 2, d'après Grégoire – Méridier 1961, 17-21.

⁴⁶ IG I³ 113 : *Salamine de Chypre X*, n° 247.

cohérence avec la sympathie politique qu'Isocrate éprouvait envers la ville chypriote et ses souverains, spécialement Euagoras⁴⁷.

II A 23 : Cléarque de Soloi, fg. 19. 28-33 Wehrli (= Athénée, *Deipnosophistes* VI 68, 256 b-c) fin du IV^e s.

Recueils : *AKEII A*, n° 20.14 ; *Salamine de Chypre X*, n° 246 ; Wallace – Orphanides 1990, 256.

Bibliographie : Gjerstad 1944b, 108, 114-120 ; Wehrli 1969, 14, 52-53 ; Prinz 1979, 66-77 et Test. 55 ; Vanschoonwinkel 1991, 295-301.

(...) ἀλλὰ καὶ λέγουσιν ὅτι τῶν Γεργίνων τις ἀπόγονος ὢν τῶν Τρώων ἐκείνων, οὓς Τεῦκρος ἀπὸ τῶν αἰχμαλώτων κατακτησάμενος εἰς Κύπρον ἔχων ἀπόκησεν, οὗτος διὰ τῆς παραλίας μετ' ὀλίγων στείλας ἐπὶ τῆς Αἰολίδος κατὰ πύστιν ἅμα καὶ οἰκισμὸν τῆς τῶν προγόνων χώρας πόλιν οἰκίσσειε περὶ τὴν Τρωϊκὴν Ἰδην συμπαραλαβὼν τινὰς τῶν Μυσῶν, ἧ πάλαι μὲν ἀπὸ τοῦ γένους Γέργινα, νῦν δὲ Γέργιθα κέκληται.

(...) mais ils disent aussi qu'un des Gergines, qui était un descendant de ces Troyens que Teucros avait obtenus comme prisonniers et avec qui il avait émigré à Chypre, ce dernier, ayant longé avec un petit nombre la côte vers l'Éolide à la fois pour explorer et pour s'établir dans la terre des ses ancêtres, après avoir pris avec lui des Mysiens, il fonda une ville dans la région de l'Ida en Troade, qui anciennement s'appelait, d'après cette race, Gergina, et maintenant Gergitha.

Cette référence rapide à l'installation de Teucros à Chypre s'insère dans un long passage qu'Athénée attribue à Cléarque de Soloi, philosophe péripatéticien du IV^e-III^e s. originaire de Soloi à Chypre⁴⁸. Le passage porte sur la figure de *Gergithius*, parasite d'Alexandre, et sur les *Gergines* et *Promalanges*, classes d'espions au service des rois de Salamine dont l'origine était rapportée à la population des Gergithes, localisée en Troade⁴⁹.

L'association de Teucros aux Gergithes est un des éléments sur lesquels E. Gjerstad se fonde dans sa reconstruction de l'origine anatolienne de Teucros. À partir de celle-ci il distingue, dans la légende de Salamine, deux niveaux radicalement différents du point de vue historique : un niveau plus ancien, sur le fond véritable, qui attribuait l'origine de Salamine à l'immigration des peuples anatoliens à la fin du Bronze récent ; un niveau plus récent, fruit de l'intérêt politique athénien pour Chypre à l'âge classique, qui reliait, sur une base étiologique, Salamine de Chypre à Salamine d'Attique⁵⁰.

⁴⁷ Sur les discours chypriotes d'Isocrate, et sur leur importance dans la philosophie politique de l'auteur, v. Forster 1912 ; Mathieu 1966 *passim* ; Mathieu 1967, 90-168.

⁴⁸ Sur Cléarque de Soloi v. Robert 1968, 443-449 ; Wehrli 1969 ; *AKEII ζ*, 137-156.

⁴⁹ V. ci-après II B 29.

⁵⁰ Gjerstad 1944b, 114-120.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α*, n° 20 ; *Salamine de Chypre X*, n° 125.
Bibliographie : Vanschoonwinkel 1991, 295.

ἀφ' οὗ Σαλαμίνα : τὴν ἐγ] Κύπρῳ Τεῦκρος ὄκισεν, ἔτη 938, βασιλεύοντος Ἀθηνῶν Δημοφῶντος.

Depuis que Teucros fonda [Salamine de] Chypre, 938 ans [1202/0], étant roi à Athènes Dēmophōn.

La *Chronique de Paros* date la fondation de Salamine de 1202/0, c'est-à-dire 7/8 ans après la prise de Troie, laquelle est datée par la *Chronique* même de 1209/8, (entrée A 24).

II A 25 : **Lycophron, Alexandra 447-455**III^e s.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α*, n° 20.3 ; *Salamine de Chypre X*, n° 107 ; Wallace – Orphanides 1990, 61 n° 1.
Bibliographie : Gjerstad 1944b, 108 ; Fraser 1979 ; Vanschoonwinkel 1991, 295 ; *ΑΚΕΠ ζ*, 54-55 n° 31.

Οἱ πέντε δὲ Σφήκειαν εἰς Κεραστίαν
καὶ Σάτραχον βλώξαντες Ὑλάτου τε γῆν
Μορφῶ παροικήσουσι τὴν Ζηρυνθίαν.
450 Ὅ μὲν πατρὸς μομφαῖσιν ἠλαστρημένος
Κυχρεῖος ἄντρων Βωκάρου τε ναμάτων,
οὐμὸς ξύναιμος, ὡς ὀπατρίου φονεὺς
πώλου, νόθον φίτυμα, συγγενῶν βλάβη,
τοῦ λύσσαν ἐν ποιμναισιν αἰχμητηρίαν
455 χέαντος, (...)

Et les cinq, arrivés à Sphēkeia la Cornue,
au Satrachos et la terre d'Hylatas,
habiteront auprès de Morphō la Zérynthienne.
450 L'un, chassé par les blâmes de son père,
des grottes de Kychreus et des ruisseaux du Bōcaros,
mon parent par le sang, rejeton bâtard, malheur des parents,
en tant que meurtrier du poulain né du même père,
de celui qui répand rage belliqueuse parmi
455 les troupeaux (...)

Teucros est mentionné par Lycophron comme le premier parmi les cinq héros grecs arrivés à Chypre après la guerre de Troie. Comme c'est le cas aussi pour Agapēnōr

(II A 11) et Akamas (II A 37), sa mention offre à l'auteur l'occasion de faire une série de références érudites, sans plus de détails sur l'installation du héros à Chypre⁵¹.

Chypre est appelée Sphēkeia, c'est-à-dire « des Guêpes », d'après Philostephanos de Cyrène (*FHG* III, 30 fg. 10), comme nous renseignent les scholies⁵² ; Philostephanos est une des sources principales de Lycophron dans cette section⁵³. Pour le nom de Kerastia, « la Cornue » d'autres sources sont mentionnées par les scholies : Androklès (*FGrHist* 751 F 1) et Xénagoras (*FGrHist* 240 F 26a)⁵⁴. Les autres attributs s'expliquent plus facilement : Satrachos est un fleuve de Chypre⁵⁵ ; la terre d'Hylatas fait clairement référence au sanctuaire d'Apollon Hylatēs à Kourion⁵⁶ ; Morphō la Zérynthienne est Aphrodite⁵⁷. Salamine d'Attique est aussi indiquée indirectement par le nom de Kychreus, parent de Telamōn, et par le fleuve Bōcaros, apparemment un fleuve de la partie sud-ouest de l'île⁵⁸. Les vers suivants font évidemment allusion à l'exil de Teucros par Telamōn et à la mort d'Ajax⁵⁹.

II A 26 : Pseudo-Aristote, *Péplos* 8

250-150 ou époque impériale ?

Recueils : *AKEII A*, n° 20.16 ; *Salamine de Chypre X*, n° 128 ; Wallace – Orphanides 1990, 54 n° 7.
Bibliographie : Gjerstad 1944b, 109 ; Vanschoonwinkel 1991, 295.

Ἐπὶ Τεύκρου κειμένου ἐν Σαλαμῖνι τῆς Κύπρου.
Ἴδων ὠκυμόρων ταμίνην Τελαμώνιον ἦδε
Τεύκρον ἀποφθίμενον γῆ Σαλαμῖς κατέχει.

Sur Teucros, qui gît à Salamine de Chypre.
Le dispensateur de traits mortels, le fils de Telamōn,
Teucros, mort le garde cette terre de Salamine.

V. aussi II A 12.

⁵¹ V. les observations de Fraser 1979, 332-333.

⁵² Scholies à Lycophron, *Alexandra* 447 ; v. Étienne de Byzance s. v. Κύπρος et Σφήκεια et Eustathe de Thessalonique, *Commentaire sur Denys le Périégète* 508 ; Hurst – Kolde 2008, 165. Chuvin 1991, 89 avance l'hypothèse que ce nom soit est à rapprocher de la forme de la péninsule du Karpas, qui ressemble à un aiguillon de guêpe (σφήξ).

⁵³ À ce propos v. Fraser 1979.

⁵⁴ Mais v. aussi Ovide, *Métamorphoses* X 220-242 ; v. en général sur ce nom Chuvin 1991, 89-90.

⁵⁵ Son identification pose problème : v. Chuvin 1991, 92-93.

⁵⁶ Chuvin 1991, 90-94.

⁵⁷ Chuvin 1991, 92-93 ; Hurst – Kolde 2008, 166 ; *AKEII ζ*, 54-55 n° 31.

⁵⁸ Ciaceri 1901, 198-199 ; Hurst – Kolde 2008, 166 ; v. *Salamine de Chypre X*, n° 12. Sur l'existence d'un fleuve homonyme à Chypre v. *ICS*², 117 et 408 (*Addenda Nova*).

⁵⁹ Teucros est qualifié par Cassandre de « parent par le sang » en tant que fils d'Hésionē, sœur de Priam, et « bâtard » en tant que frère d'Ajax seulement de la part du père, la mère d'Ajax étant Periboia.

Recueils : *Salamine de Chypre X*, n° 120 ; *AKEII Δ'α'*, n° 220 ; Wallace – Orphanides 1990, 112 n° 1.
Bibliographie : *AKEII Δ'β'*, 208 ad n° 220.

(...) *Teucer Salamina patremque
 cum fugeret, tamen uda Lyaeo
 tempora populea fertur vinxisse corona,
 sic tristis affatus amicos :*
 25 « *Quo nos cumque feret melior fortuna parente,
 ibimus, o socii comitesque.
 Nil desperandum Teucro duce et auspice Teucro :*
*certus enim promisit Apollo
 ambiguum tellure nova Salamina futuram.*
 30 *O fortes peioraque passi
 mecum saepe viri, nunc vino pellite curas ;
 cras ingens iterabimus aequor ».*

(...) On dit que Teucros, alors qu'il fuyait
 Salamine et son père, pourtant il ceignit les tempes humectées
 par Lyaeus d'une couronne de peuplier
 et ainsi il parla à ses amis affligés :
 25 « Partout où nous portera la Fortune, meilleure que mon père,
 nous irons, ô camarades et compagnons !
 Il ne faut pas désespérer sous la conduite et les auspices de Teucros :
 car l'infaillible Apollon a promis
 que sur une terre nouvelle il y aura une autre Salamine.
 30 Ô braves guerriers qui avez souvent subi,
 avec moi, de pires épreuves, avec du vin chassez maintenant les soucis ;
 demain nous reprendrons la mer immense ».

Dans son exhortation à son ami Munatius Plancus, pour qu'il profite de la paix de Tivoli et qu'il noie ses soucis dans le vin, Horace introduit l'exemple de Teucros. La mention de l'oracle d'Apollon (vv. 28-29) relie les vers d'Horace aux tragédies de Sophocle et d'Euripide précédemment examinées (II A 20 et 21).

Recueils : *Salamine de Chypre X*, n° 122 et 124 ; *AKEII Δ'α'*, n° 220.1 ; Wallace – Orphanides 1990, 110 n° 2.
Bibliographie : Gjerstad 1944b, 109, 119-120 ; *SCE* IV 2, 441 ; Bunnens 1979, 171-172 ; Vanschoonwinkel 1991, 295-301 ; Bikai 1992 ; *AKEII Δ'β'*, 208-212 ad n° 220.1.

C'est Didon qui parle à Énée :

620 *Atque equidem Teucrum memini Sidona venire
finibus expulsum patriis, nova regna petentem
auxilio Beli ; genitor tum Belus opimam
vastabat Cyprum et victor ditione tenebat.*

620 Et moi, je me souviens que Teucros arriva à Sidon,
banni des limites de sa patrie, cherchant un nouveau royaume
avec l'aide de Bēlos ; à cette époque-là Bēlos, mon père, ravageait
la riche Chypre et, vainqueur, la tenait sous son autorité.

Servius, *Commentaires à l'Énéide* I 622 :

vastabat Cyprum] *quam subactam concessit Teucro – ex responso Apollinis
illuc perrexerat – ut in ea conlocaret imperium, qui eam civitatem Salaminam
ex nomine patriae ibi condidit ; licet alii dicant ab ipso Teucro Cypri superatos
incolas et sic conditam civitatem, unde auxilio Beli accipi potest etiam Teucro
auxilium a Belo ad occupationem insulae praestitum.*

ravageait Chypre] que, une fois soumise, il céda à Teucros - il y était arrivé
suite à un oracle d'Apollon - afin qu'il y établisse un domaine ; il fonda là cette
ville de Salamine, du nom de sa patrie. Bien que d'autres disent que les
habitants de Chypre furent vaincus par Teucros même et que fut ainsi fondée
la ville, d'où l'on peut comprendre *auxilio Beli* aussi comme l'aide prêtée à
Teucros par Bēlos pour occuper l'île.

La tradition à laquelle fait référence Virgile n'est pas autrement connue et son authenticité est discutée. D'après P.M. Bikai, un fond de vérité semble devoir être admis en ce qui concerne les activités de Bēlos à Chypre, même si la chronologie et l'identité du personnage nous échappent⁶⁰. Pour E. Gjerstad, même l'arrivée de Teucros à Sidon pourrait cacher un événement historique, si on admet que les Teucriens étaient des Anatoliens, et en particulier qu'ils étaient identiques aux Tjekker, qui appartenaient aux Peuples de la Mer et qui s'installèrent aussi sur la côte levantine à la fin du Bronze récent⁶¹. Cette dernière hypothèse repose évidemment sur des bases non pleinement démontrées, et elle reste donc fragile⁶².

Pour ce qui est de Bēlos et de sa domination sur Chypre, on garde l'impression, même si la chronologie et le rôle de ce personnage dans la légende carthaginoise ne sont pas clairs⁶³, qu'il s'agit d'un détail étranger à la narration du poème, qu'on peut justifier comme une curiosité que Virgile avait trouvée dans des sources carthagoises⁶⁴. Le fait

⁶⁰ Bikai 1992, 243-245.

⁶¹ Gjerstad 1944b, 116, 119-120.

⁶² V. de toute manière Bikai 1992, 245 **, qui ne cite pas à ce propos E. Gjerstad.

⁶³ V. surtout, à ce propos, *ΑΚΕΠ Δ'β'*, 208-212 ad n° 220.1.

⁶⁴ Bikai 1992, 244. v. Bunnens 1979, 171-172, 349.

que Bēlos soit lié à Chypre par d'autres auteurs aussi (Alexandre d'Éphèse, cité par Étienne de Byzance : v. II B 61)⁶⁵ renforce l'intérêt de ce détail.

II A 29 : Strabon, *Géographie* XIV 6. 3 (682. 22-24) fin I^{er} s. av. - début I^{er} s. apr. J.-C.

Recueils : *AKEII A'*, n° 20.11 ; *Salamine de Chypre X*, n° 123 ; Wallace – Orphanides 1990, 129.

Bibliographie : Gjerstad 1944b, 108 ; Prinz 1979, 61 et Test. 41 ; Vanschoonwinkel 1991, 295.

εἶτ' Ἀχαιῶν ἀκτὴ, ὅπου Τεῦκρος προσωρμίσθη πρῶτον [ὁ] κτίσας Σαλαμίνα τὴν ἐν Κύπρῳ ἐκβληθείς, ὡς φασιν, ὑπὸ τοῦ πατρὸς Τελαμῶνος·

Après il y a le promontoire des Achéens, où Teucros, le fondateur de Salamine de Chypre, accosta au début, banni, dit-on, par son père Telamōn.

Le « promontoire des Achéens » décrit par Strabon devrait correspondre à la moderne Galounia (sur la côte septentrionale, au nord-est d'Akanthou) ou, selon d'autres, au cap Plakoti, encore plus à l'est⁶⁶.

II A 30 : Velleius Paterculus, *Histoire romaine* I 1. 1

30 apr. J.-C.

Recueils : *Salamine de Chypre X*, n° 113.

Bibliographie : Ferrero 1960.

Teucer, non receptus a patre Telamone ob segnitiam non vindicatae fratris iniuriae, Cyprum adpulsus, cognominem patriae suae Salamina constituit.

Teucros, que son père Telamōn n'avait pas accueilli à cause de son indifférence à venger l'affront subi par son frère, aborda à Chypre et fonda Salamine, du nom de sa patrie.

Cette mention rapide, conformément au caractère de compilation qui est propre à l'œuvre de Velleius Paterculus, est insérée dans un chapitre, tout au début de ce qui nous reste du premier livre (le prologue et une petite partie initiale sont perdus), dédié aux histoires des *nostoi*⁶⁷.

⁶⁵ V. aussi une légende syriaque tardive examinée par Bikai 1992, 244-245.

⁶⁶ V. *ICS*², 324 et Rupp 2000.

⁶⁷ Sur les sources de Velleius, v. Hellegouarc'h 1982, XXX-XL, surtout XXXIII-XXXIV, et Ferrero 1960, 282-286.

Recueils : *AKEII A'*, n° 20.18, 17 et 15 ; *Salamine de Chypre X*, n° 249, 129 et 112 ; Wallace – Orphanides 1990, 195 n° 1, 198 n° 9 et 199 n° 14.

Bibliographie : Gjerstad 1944b, 108-109 ; Vanschoonwinkel 1991, 295.

I 3. 2 Πλησίον δὲ τῆς στοᾶς Κόνων ἔστηκε καὶ Τιμόθεος υἱὸς Κόνωνος καὶ βασιλεὺς Κυπρίων Εὐαγόρας, ὃς καὶ τὰς τριήρεις τὰς Φοινίσσας ἔπραξε παρὰ βασιλέως Ἀρταξέρξου δοθῆναι Κόνωνι· ἔπραξε δὲ ὡς Ἀθηναῖος καὶ τὸ ἀνέκαθεν ἐκ Σαλαμῖνος, ἐπεὶ καὶ γενεαλογῶν ἐς προγόνους ἀνέβαινε Τεῦκρον καὶ Κινύρου θυγατέρα. (...)

I 3. 2 Près du portique [le Portique Royal du Céramique] se dressent Conon, Timotheos fils de Conon, et le roi de Chypre Euagoras, qui fit en sorte que les trières phéniciennes fussent données du roi Artaxerxès à Conon. Il le fit en tant qu'Athénien et à cause de son origine de Salamine, car faisant la généalogie jusqu'à ses ancêtres il remontait à Teucros et à une fille de Kinyras. (...)

II 29. 4 Γεγόνασι δὲ ἀπὸ μὲν Πηλέως οἱ ἐν Ἠπείρῳ βασιλεῖς, Τελαμῶνος δὲ τῶν παίδων Αἴαντος μὲν ἐστὶν ἀφανέστερον γένος οἷα ἰδιωτεύσαντος ἀνθρώπου, πλὴν Μιλτιάδης, ὃς Ἀθηναῖος ἐς Μαραθῶνα ἠγήσατο, καὶ Κίμων ὁ Μιλτιάδου προῆλθον ἐς δόξαν· οἱ δὲ Τευκρίδαι βασιλεῖς διέμειναν Κυπρίων ἄρχοντες ἐς Εὐαγόραν. (...)

II 29. 4 De Pélée descendent les roi d'Épire ; parmi les fils de Telamōn la descendance d'Ajax est plus obscure, comme d'un homme particulier, excepté Miltiade, qui commanda aux Athéniens à Marathon, et Cimon fils de Miltiade, qui arrivèrent à la gloire ; les descendants de Teucros au contraire restèrent roi de Chypre, régnant jusqu'à Euagoras.

VIII 15. 7 Πῶς δὲ Τεῦκρος ᾤκισεν ἂν Σαλαμίνα ἐν Κύπρῳ πόλιν, μηδενὸς ὡς ἀνέστρεψεν ἐκ Τροίας ἐκβαλόντος ἐκ τῆς οἰκείας / τίς δ' ἂν ἐξήλασεν ἄλλος πλὴν ὁ Τελαμῶν αὐτόν /

VIII 15. 7 Et comment Teucros aurait-il fondé Salamine cité de Chypre, si personne, lorsque il revint de Troie, ne l'avait banni de la patrie ? Et qui d'autre, sinon Telamōn, l'aurait chassé ?

Les trois passages de Pausanias sont complémentaires : le premier précise que la patrie d'origine de Teucros était Salamine d'Attique, ce qui aurait porté Euagoras, en tant qu'Athénien, à collaborer avec la patrie de ses ancêtres, au point de mériter une statue près du Portique Royal dans l'agora, à côté de Zeus Eleutherios ; le deuxième lie également la dynastie royale de Salamine de Chypre à Teucros et à Telamōn ; le

troisième mentionne enfin la fondation de Salamine, en référence à la légende de l'exile de Teucros, chassé par son père Telamōn.

Sur la fille de Kinyras qui aurait épousé Teucros, on dispose d'une seule référence dans Tzétzès, scholie à Lycophron, *Alexandra* 450 ; son nom aurait été Eunē. Très probablement la légende qui mettait en relation les deux personnages mythiques les plus connus de l'île, Teucros et Kinyras, l'un héros fondateur d'origine grecque, l'autre roi de Chypre déjà dans Homère, était tardive et fictive, ou elle pouvait être aussi bien une invention des souverains de Salamine eux-mêmes.

II A 32 : Justin, *Abrégé des Histoires philippiques de Trogue Pompée*, XLIV 3. 2-3⁶⁸

II^e-IV^e s. apr. J.-C.

Recueils : *Salamine de Chypre X*, n° 132.

Bibliographie : Ferrero 1960.

2 *Gallaeci autem Graecam sibi originem adserunt; siquidem post finem Troiani belli Teucrum morte Aiadis fratris invisum patri Telamoni, cum non reciperetur in regnum, Cyprum concessisse atque ibi urbem nomine antiquae patriae Salaminam condidisse; inde accepta opinione paternae mortis patriam repetisse, 3 sed cum ab Eurysace, Aiadis filio, accessu prohiberetur, Hispaniae litoribus adpulsum loca, ubi nunc est Carthago Nova, occupasse; inde Gallaeciam transisse et positis sedibus genti nomen dedisse.*

2 Les Galiciens pour leur part s'attribuent une origine grecque ; car, après la fin de la guerre de Troie, Teucros, mal vu par son père Telamōn à cause de la mort de son frère Ajax, parce qu'il n'avait pas été accueilli dans le royaume, s'en alla à Chypre et y fonda la ville de Salamine, du nom de son ancienne patrie ; ensuite, à la nouvelle de la mort de son père, il retourna dans sa patrie, 3 mais comme il lui était interdit d'y accéder par Eurysakēs, fils d'Ajax, ayant abordé sur les rivages de l'Espagne, il occupa l'endroit où maintenant se trouve Carthagène⁶⁹; de là il passa en Galice et, ayant établi son siège, donna son nom à la population.

II A 33 : Ménandre de Laodicée, *Sur les discours épидictiques* 357. 27-31

fin III^e s. apr. J.-C.

Recueils : *Salamine de Chypre X*, n° 111.

⁶⁸ Sur le rapport entre ce passage et le texte de Velleius Paterculus (II A 30) v. Ferrero 1960, 282-284.

⁶⁹ Le rapport de Teucros avec Carthagène d'Espagne est connu par d'autres auteurs, v. *Salamine de Chypre X*, n° 133-134, mais il s'agit d'une variation attestée seulement par des sources tardives.

Ἡρωϊκαὶ δ' αἰτίαι <αἰ> περὶ Σαλαμῖνος τῆς ἐν Κύπρῳ, ἢ Ἄργους τοῦ Ἀμφιλοχικοῦ· τὴν μὲν γὰρ ὁ Τεῦκρος ὄκισεν ἐκπεσόν, τὴν δὲ Ἀμφίλοχος ὁ Ἀμφιάρεω, καὶ πολλαὶ πόλεις τῶν Ἑλληνίδων τοιαύτας ἔχουσιν αἰτίας ἡρωϊκάς.

Origines héroïques de Salamine de Chypre ou d'Argos d'Amphilochie : l'une fut fondée par Teucros exilé, l'autre par Amphilochos fils d'Amphiaraos, et beaucoup de cités grecques ont de telles origines héroïques.

II A 34 : Dictys de Crète, *Éphéméride de la guerre de Troie*⁷⁰ VI 4 IV^e s. apr. J.-C.

Recueils : *Salamine de Chypre X*, n° 114.

Interea per omnem insulam, postquam cognitum Helenam eo venisse, multi undique virile ac muliebre secus confluunt advenientes dinoscere, cuius gratia orbis paene omnis ad bellum conspiravisset. Ibi inter cetera Menelaus perfert Teucrum expulsam patria civitatem apud Cyprum Salamina nomine condidisse.

Cependant, après qu'on eut appris qu'Hélène y [c.à.d. en Crète] était arrivée, une grande foule d'hommes et femmes afflue de partout à travers toute l'île, venant pour connaître celle pour qui le monde, presque dans son entier, s'était entendu pour faire la guerre. Là, entre autres choses, Ménélas raconte que Teucros, chassé de sa patrie⁷¹, a fondé une cité à Chypre du nom de Salamine.

II A 35 : Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques* XIII 461-463 V^e s. apr. J.-C.

Recueils : *AKEII A'*, n° 20.12 ; *Salamine de Chypre X*, n° 115.

Bibliographie : Vanschoonwinkel 1991, 295.

460 (...) καὶ πόλιν ἀρχηγόνου ποτὲ Περσέος, ᾧ ποτε Τεῦκρος, καλλείψας Σαλαμῖνα χολωμένου Τελαμῶνος, ὀπλοτέρην πύργωσεν ἀειδομένην Σαλαμῖνα.

460 (...) et la cité de Persée, fondateur d'autrefois⁷², pour lequel un jour Teucros, ayant quitté Salamine à cause de l'ire de Telamōn,

⁷⁰ Sur cette œuvre v. Fry 1998, 69-89.

⁷¹ V. *Éphéméride de la guerre de Troie* VI 2.

⁷² Mais v. la traduction proposée dans *Salamine de Chypre X*, n° 115 : « Et la cité de Persée, le fondateur de la race (...) », où il n'est pas question de Persée comme fondateur de la ville. On suit ici l'interprétation de Vian 1995, *ad loc.* et n. p. 244-245 ; v. aussi Chuvin 1991, 97.

fortifia la jeune Salamine chantée par les poètes.

La mention de Persée comme fondateur de Salamine est tout à fait unique. Un culte de Persée (sous la forme *Perseutas*) est connu pour Kourion, qui était en effet une fondation argienne (Hérodote *Histoires* V 113 et Strabon XIV 6. 3 [683. 2-5] : II A 4 et 5)⁷³, et une Argos chypriote pourrait avoir existé près de Kourion, selon O. Masson⁷⁴. L'association de Persée avec Salamine serait-elle à ajouter à la série de « liens ancestraux » qui relie Chypre au Péloponnèse, tels que O. Masson les a identifiés⁷⁵ ? Ou serait-elle plutôt une innovation de Nonnos, dictée par des soucis de chronologie, comme l'a supposé P. Chuvin⁷⁶ ?

II A 36 : Eustathe de Thessalonique, Commentaires à l'Iliade B 557 XII^e s. apr. J.-C.

Recueils : *AKEII A*, n° 20.13 ; *Salamine de Chypre X*, n° 118.

Bibliographie : Vanschoonwinkel 1991, 295.

Ἔστι δὲ καὶ Κυπρία Σαλαμίν, ἣν Τεῦκρος οἰκίσας μετὰ Τροίας ἄλωσιν ὁμωνύμως τῇ πατρίδι καὶ αὐτὴν Σαλαμίνα ἐκάλεσε.

Il y a aussi une Salamine de Chypre, que Teucros, qui la fonda après la prise de Troie, appela elle aussi Salamine, du même nom que sa patrie.

Le commentaire d'Eustathe se réfère aux deux fameux vers du *Catalogue des vaisseaux* (soupçonnés dès l'antiquité comme interpolés par Pisistrate, ou Solon), où Ajax, chef du contingent de Salamine, est dit ranger ses nefes à côté de celles d'Athènes.

Fondation de Soloi

Les auteurs classiques connaissent deux traditions concernant la fondation de la ville de Soloi : la première, qui, comme c'est le cas pour les autres villes de l'île, est à situer chronologiquement à l'époque des *Nostoi*, attribue l'origine de la ville à un fils de

⁷³ Gjerstad, 1944, 113 ; Masson 1986b, 185 ; Chuvin 1991, 97 ; Vanschoonwinkel 1991, 310. V. *ICS*² 181, dédicace au héros *Perseutas*. Sur le culte royal de Persée à Chypre à l'époque archaïque v. Fourrier 2007c, 4-5.

⁷⁴ Masson 1986b, 185.

⁷⁵ Masson 1986b, 184-185 : à côté de Kourion et de l'Argos chypriote, O. Masson ajoute d'autres villes de Chypre aux noms de *Epidaurum*, *Lakedaimōn* et *Asinē*, diversement attestées.

⁷⁶ Chuvin 1991, 97 : l'expédition de Dionysos aux Indes (*Dionysiaques* XIII-XL), au début de laquelle s'insère le catalogue des troupes avec le passage sur Chypre, est datée par Nonnos avant la guerre de Troie, alors que la fondation de Salamine par Teucros est postérieure ; les voyages de Persée sont au contraire antérieurs à l'expédition, Persée peut donc apparaître légitimement comme fondateur de la ville, et ses habitants participer à l'expédition.

Thésée, Akamas ou Demophōn selon le cas (ou même les deux)⁷⁷ ; la seconde, qu'on trouve pour la première fois chez Plutarque, parle d'une (re)fondation de la ville sur suggestion (ou avec la participation) de Solon, alors que c'est l'établissement précédent, qui dans Plutarque s'appelle Aipeia, qui est attribué à Demophōn⁷⁸. Dans Plutarque on trouve ces deux traditions, présentées de manière complémentaire, mais les autres sources semblent connaître seulement l'une ou l'autre, les auteurs tardifs attribuant la fondation de Soloi directement à Solon⁷⁹. L'origine des liens entre Solon et Soloi (à l'origine desquels se trouve une élégie de Solon lui-même, fg. 19 West², citée par Plutarque) est discutée et très complexe⁸⁰ : on examinera ici les seuls passages qui parlent d'une véritable participation de Solon à la fondation de la ville ; d'autres textes, évoquant de différentes manières le passage de Solon par Chypre et même sa mort dans l'île, seront examinés ailleurs⁸¹.

II A 37 : Lycophron, *Alexandra* 494-498

III^e s.

Recueils : *AKEII A'*, n° 23 ; Wallace – Orphanides 1990, 62 n° 3.

Bibliographie : Gjerstad 1944b, 109, 120-121 ; Fraser 1979 ; Vanschoonwinkel 1991, 306-308.

495 Τρίτος δὲ τοῦ μάρψαντος ἐκ κοίλης πέτρας
κέλωρ γίγαντος ὄπλα, τοῦ ποτ' εἰς λέχος
λαθραῖον ἀυτόκλητος Ἰδαία πόρις
ἢ ζῶσ' ἐς Ἄιδην ἴζεται καταβάτις,
θρήνοισιν ἐκτακεῖσα, Μουνίτου τοκάς
(...)

495 Et troisième (viendra) le fils de celui qui prit du creux rocher
les armes du géant, dans le lit secret duquel, un jour,
de son propre gré (sera) la génisse de l'Ida,
qui en vie descendra dans l'Hadès
consumée de lamentations, la génitrice de Mounitos
(...)

Scholie à Lycophron, *Alexandra* 495 :

Κέλωρ] (...) Τρίτον δὲ λέγει ἀπελθεῖν τὸν Ἀκάμαντα τὸν τοῦ Θησέως παῖδα ἐν Κύπρῳ, ἀφ' οὗ καὶ ὄρος καλεῖται Ἀκάμας. φασὶ δὲ τινες οὐ μόνον Ἀκάμαντα, ἀλλὰ καὶ Δημοφῶντα τὸν ἀδελφὸν αὐτοῦ ἀπελθεῖν ἐν Κύπρῳ.

le fils : (...) il dit que le troisième qui alla à Chypre est Akamas, le fils de Thésée, du nom duquel une montagne aussi s'appelle Akamas. Certains

⁷⁷ Ici II A 37 (Lycophr. 494-498 : Akamas ; Scholies à Lycophr. 495 : Akamas et Demophōn), II A 38 (Strabon XIV 6. 3, 683. 30-31 : Akamas et Phalēros) ; II A 39 (Ps. Apollodore, *Ép.* VI 16 : Demophōn).

⁷⁸ Ici II A 40 (Plut. *Sol.* 26. 2-4).

⁷⁹ Ici II A 41 (*Vie d'Aratos* 2, 77. 8-19 Maass) et II A 42 (Souda s. v. Σόλων).

⁸⁰ Manfredini – Piccirilli 1977, 265-268.

⁸¹ Passages rassemblés dans *AKEII A'*, n° 39-39.7 ; V. II B 21, 41-44.

disent que non seulement Akamas, mais aussi Demophōn son frère alla à Chypre.

Comme il fait aussi pour Teucros (II A 25) et pour Agapēnōr (II A 11), respectivement premier et deuxième dans sa liste, Lycophron ne mentionne pas Akamas par son nom, et il ne cite pas non plus la fondation de Soloi, que d'autres sources (v. ci-après Strabon, II A 38) lui attribuent. Les scholies précisent le nom et la filiation du héros, et l'existence d'un « mont Akamas », que Strabon aussi connaît (II A 38).

« Celui qui prit du creux rocher les armes du géant » est évidemment Thésée, père d'Akamas, qui s'empara des armes que son père, le géant Égée, avait cachées sous un rocher. « La génisse de l'Ida » est Laodikē, fille de Priam, qui engendra avec Akamas Mounitos et qui par désespoir après la chute de Troie se jeta dans un gouffre et y mourut⁸².

Il a été souligné par P.M. Fraser que la mention d'Akamas n'est pour Lycophron rien de plus qu'une excuse pour une longue digression laquelle a pour objet une série de légendes liées à l'Attique (vv. 503-585)⁸³.

II A 38 : Strabon, *Géographie* XIV 6. 3 (683. 27-33) fin I^{er} s. av. - début I^{er} s. apr. J.-C.

Recueils : *AKEII A'*, n° 23.2 ; Wallace – Orphanides 1990, 131.

Bibliographie : Gjerstad 1944b, 109, 120-121 ; Wallace 1984 ; Vanschoonwinkel 1991, 306-308 ; *AKEII ζ'*, 55-56 n° 33.

εἶθ' ὁ Ἀκάμας ἐστὶ μετὰ Πάφον· εἶτα πρὸς ἔω μετὰ τὸν Ἀκάμαντα <ὁ> πλοῦς εἰς Ἀρσινόην πόλιν καὶ τὸ τοῦ Διὸς ἄλσος. εἶτα Σόλοι πόλις λιμένα ἔχουσα καὶ ποταμὸν καὶ ἱερὸν Ἀφροδίτης καὶ Ἰσιδος· κτίσμα δ' ἐστὶ Φαλήρου καὶ Ἀκάμαντος Ἀθηναίων· οἱ δ' ἐνοικοῦντες Σόλοι καλοῦνται (ἐντεῦθεν ἦν Στασάνωρ, τῶν Ἀλεξάνδρου ἐταίρων, ἀνὴρ ἡγεμονίας ἠξιομένος)· ὑπέρκειται δ' ἐν μεσογαίᾳ Λιμενία πόλις.

Ensuite, après Paphos il y a Akamas ; ensuite vers l'orient après Akamas la navigation (porte) vers la cité d'Arsinoë et le bois sacré de Zeus. Ensuite, la cité de Soloi, avec un port, un fleuve et un sanctuaire d'Aphrodite et d'Isis : c'est une fondation des Athéniens Phalēros et Akamas ; les habitants s'appellent *Soliens* (de là était Stasanōr, un des compagnons d'Alexandre, homme jugé digne du pouvoir)⁸⁴ ; et au-dessus, à l'intérieur, la cité de Limenia.

Le promontoire d'Akamas, actuellement Cap Arnaoutis, est la pointe la plus occidentale de l'île de Chypre ; le nom d'Akamas désigne aujourd'hui la forêt qui en

⁸² Ciaceri 1901, 204-206 ; Hurst – Kolde 2008, 171-172.

⁸³ Fraser 1979, 332-333.

⁸⁴ Sur ce personnage v. Honigmann 1929.

couvre la plus grande partie⁸⁵. La cité d'Arsinoë qu'évoque Strabon avait été fondée par Ptolémée Philadelphé à la place de l'ancienne Marion, détruite en 312, et ses vestiges se trouvent au nord de l'actuelle Polis-tis-Chrysochou⁸⁶. La ville de Limenia, placée par erreur par Strabon à l'intérieur, est peut-être à identifier avec l'actuelle Limnitis, sur la côte nord-occidentale de l'île⁸⁷.

Sur la participation de Phalēros à la fondation de Soloi, Strabon est notre seule source. En alternative à Akamas, les autres auteurs font plutôt intervenir un autre fils de Thésée, Demophōn (v. la scholie à Lycophron 495, ci-dessus II A 37, et ci-après Ps. Apollodore, *Épitomé* VI 16 et surtout Plutarque, *Solon* 26. 2 : II A 39 et 40). Phalēros est de toute manière, lui aussi, un héros lié à Athènes, en tant qu'éponyme du port de Phalère, point de départ de nombreuses expéditions de la mythologie attique⁸⁸.

II A 39 : Pseudo-Apollodore, *Épitomé* VI 16

I^{er}-II^e s. apr. J.-C.

Recueils : *AKEII A* ' , n° 23.3 ; Wallace – Orphanides 1990, 139 n° 7.

Bibliographie : Gjerstad 1944b, 109, 120-121 ; Carrière – Massonie 1991, 141-142, 286 ; Vanschoonwinkel 1991, 306-308 ; *AKEII ζ*, 55-56 n° 33.

Δημοφῶν δὲ Θραξὶ Βισάλταις μετ' ὀλίγων νεῶν προσίσχει, καὶ αὐτοῦ ἐρασθεῖσα Φυλλίς, ἡ θυγάτηρ τοῦ βασιλέως, ἐπὶ προικὶ τῇ βασιλείᾳ συνευνάζεται ὑπὸ τοῦ πατρὸς. ὁ δὲ βουλόμενος εἰς τὴν πατρίδα ἀπιέναι, πολλὰ δεηθεὶς ὁμόσας ἀναστρέψειν ἀπέρχεται· καὶ Φυλλίς αὐτὸν ἄχρι τῶν Ἐννέα ὁδῶν λεγομένων προπέμπει καὶ δίδωσιν αὐτῷ κίστην, εἰπούσα ἱερὸν [τῆς] μητρὸς Ῥέας ἐνεῖναι, καὶ ταύτην μὴ ἀνοίγειν, εἰ μὴ ὅταν ἀπελπίσῃ τῆς πρὸς αὐτὴν ἀνόδου. Δημοφῶν δὲ ἐλθὼν εἰς Κύπρον ἐκεῖ κατόκει. καὶ τοῦ τακτοῦ χρόνου διελθόντος Φυλλίς ἀρὰς θεμένη κατὰ Δημοφῶντος ἑαυτὴν ἀναιρεῖ· Δημοφῶν δὲ τὴν κίστην ἀνοίξας φόβῳ κατασχεθεὶς ἄνεισιν ἐπὶ τὸν ἵππον καὶ τοῦτον ἐλαύνων ἀτάκτως ἀπόλλυται· τοῦ γὰρ ἵππου σφαλέντος κατενεχθεὶς ἐπὶ τὸ ζῖφος ἔπεσεν. οἱ δὲ σὺν αὐτῷ κατόκησαν ἐν Κύπρῳ.

Demophōn aborde avec peu de navires chez les Thraces Bisaltes, et Phyllis, la fille du roi, tombée amoureuse de lui, (lui) est donnée en mariage par le père avec le royaume pour dot. Mais lui, qui voulait rentrer dans sa patrie, après beaucoup de prières et avoir promis de revenir, il part ; et Phyllis l'accompagne jusqu'au lieu-dit Les Neuf Routes et elle lui donne une corbeille, disant qu'elle contient un objet sacré à la mère Rhea et qu'il ne doit pas l'ouvrir, à moins qu'il ait perdu l'espoir de revenir à elle. Demophōn se rend à Chypre et s'y s'installe. Et, le temps fixé écoulé, Phyllis, après avoir prononcé des malédictions contre Demophōn, se tue ; mais Demophōn, ayant ouvert la corbeille, pris par la peur monte à cheval, et l'éperonnant d'une façon

⁸⁵ Wallace 1984.

⁸⁶ K. Nicolaou dans *PECS*, 97 ; Rupp 2000.

⁸⁷ K. Nicolaou dans *PECS*, 510 ; Rupp 2000. V. O. Masson dans *ICS*², 404 (*addendum* à la p. 379).

⁸⁸ Gjerstad 1944b, 121 ; Vanschoonwinkel 1991, 307.

desordonnée meurt : en effet, son cheval ayant glissé, il fut désarçonné et tomba sur son épée. Ses compagnons s'établirent à Chypre.

L'histoire fabuleuse de Phyllis et Demophōn, connue aussi par d'autres auteurs, n'a évidemment rien à voir avec Chypre, mais elle nous montre que le rapport entre le héros et l'île était à l'époque bien établi⁸⁹. Tzétzès, scholie à Lycophron, *Alexandra* 495-496, rapporte la même histoire, avec plus ou moins les mêmes mots, mais il fait d'Akamas, et non pas de Demophōn, le protagoniste, tout en précisant au début que « certains disent que non seulement Akamas, mais aussi Demophōn son frère alla à Chypre » (v. ci-dessus II A 37).

II A 40 : Plutarque, *Solon* 26. 2-4

début II^e s. apr. J.-C.

Recueils : *AKEII A'*, n° 23.1 et 39.1 ; Wallace – Orphanides 1990, 180-181 n° 15.

Bibliographie : Sykutris 1927 ; Wilamowitz 1929 ; Gjerstad 1944b, 109, 121 ; Gallo 1976 ; Manfredini – Piccirilli 1977, 265-268 ; des Gagniers – Tran Tam Tinh 1985, XVI-XVII ; Alessandrì 1989 ; Vanschoonwinkel 1991, 306-307 ; *AKEII ζ'*, 55-56 n° 33.

2 Ἐπειτα πλεύσας εἰς Κύπρον ἠγαπήθη διαφερόντως ὑπὸ Φιλοκύπρου τινὸς τῶν ἐκεῖ βασιλέων, ὃς εἶχεν οὐ μεγάλην πόλιν ὠκισμένην ὑπὸ Δημοφῶντος τοῦ Θησεῆος περὶ τὸν Κλάριον ποταμὸν ἐν χωρίοις ὄχυροις μὲν, ἄλλως δὲ δυσχερέσι καὶ φαύλοισι κειμένην. 3 ἔπεισεν οὖν αὐτὸν ὁ Σόλων, ὑποκειμένου καλοῦ πεδίου, μεταθέντα τὴν πόλιν ἠδίονα καὶ μείζονα κατασκευάσαι. καὶ παρὼν ἐπεμελήθη τοῦ συνοικισμοῦ καὶ διεκόσμησε πρὸς τε διαγωγὴν ἄριστα καὶ πρὸς ἀσφάλειαν, ὥστε πολλοὺς μὲν οἰκήτορας τῷ Φιλοκύπρῳ προσελθεῖν, ζηλωσαὶ δὲ τοὺς ἄλλους βασιλεῖς· διὸ καὶ⁹⁰ τῷ Σόλωνι τιμὴν αποδιδούς, Αἰπεῖαν⁹¹ τὴν πόλιν καλουμένην πρότερον ἀπ' ἐκείνου Σόλους προσηγόρευσε. 4 καὶ αὐτὸς δὲ μέμνηται τοῦ συνοικισμοῦ· προσαγορεύσας γὰρ ἐν ταῖς ἐλεγείαις τὸν Φιλόκυπρον,

Νῦν δὲ (φησὶ) σὺ μὲν Σολίοισι πολὺν χρόνον ἐνθάδ' ἀνάσσω
τὴνδε πόλιν ναίοις καὶ γένος ὑμέτερον·
αὐτὰρ ἐμὲ ξὺν νηὶ θοῇ κλεινῆς ἀπὸ νήσου
ἀσκηθῆ πέμποι Κύπρις ἰοστέφανος,
οἰκισμῷ δ' ἐπὶ τῷδε χάριν καὶ κῦδος ὀπάζοι
ἔσθλὸν καὶ νόστον πατρίδ' ἐς ἡμετέρην.

2 Après, ayant navigué jusqu'à Chypre, il [c.-à-d. Solon] fut accueilli de manière particulièrement amicale par Philokypros, un des rois locaux, qui regnait sur une ville peu grande fondée par Demophōn, le fils de Thésée, près du fleuve Klarios⁹², dans un endroit naturellement fortifié, mais pour le reste

⁸⁹ Sur les détails de la narration et les versions alternatives v. Carrière – Massonnie 1991, 286-287.

⁹⁰ V. *Etymologicum Magnum* s. v. Σόλοι.

⁹¹ αἰπεῖαν Y *Et.M.*, ἔπειαν SC.

⁹² Sur ce fleuve Masson 1979, 218-219.

inhospitalier et pauvre. 3 Solon donc le persuada, puisque plus bas il y avait une belle plaine, de déplacer la ville et de la rendre plus agréable et plus grande, et il présida personnellement à la fondation et l'organisa de la meilleure façon pour la vie et la sûreté, à tel point que beaucoup d'habitants se rallièrent à Philokypros et les autres rois en furent jaloux. C'est pourquoi, pour faire honneur à Solon, la ville auparavant appelée Aipeia fut nommée Soloi d'après lui. 4 Et lui-même rappelle la fondation : car en parlant dans ses élégies à Philokypros il dit :

Et maintenant, régnant ici longtemps, sur Soloi,
puisses-tu habiter cette ville, et ta descendance ;
mais moi, avec un vaisseau rapide, loin de son île illustre
m'amène sain et sauf Kypris au front de violettes.
Et à cette fondation qu'elle accorde faveur et noble
gloire, et (à moi) le retour dans ma patrie.

Solon arrive à Chypre après avoir été en Égypte ; la date de ce voyage est très discutée, mais on peut accepter de le situer sans trop de précision peu avant le milieu du VI^e s.⁹³. Le roi de Soloi Philokypros est connu aussi par Hérodote, V 113. 2 (II B 21), qui mentionne son fils Aristokypros parmi les morts de la bataille de Salamine de Chypre (497)⁹⁴.

Plutarque est le seul à nous renseigner à propos de l'existence d'une ville d'Aipeia, qui aurait précédé la ville de Soloi ; on ne connaît rien de plus sur cette ville, si toutefois elle a jamais existé⁹⁵.

II A 41 : *Vie d'Aratos 2, 77. 8-19 Maass*

III^e s. apr. J.-C.

Recueils : *AKEII A*, n° 39.3.

Οὕτως οὖν καὶ ἀπὸ τῶν ἐν Κιλικία Σόλων οἱ πολῖται Σολεῖς, ἀπὸ δὲ τῶν ἐν Κύπρῳ Σόλιοι. μέμνηται δὲ τούτων Σόλων ἐν ταῖς ἐλεγείαις ταῖς πρὸς Κυπράνορα τὸν βασιλέα, ὃς συμβουλευθεὶς ὑπὸ Σόλωνος κτίσαι τὴν πόλιν χάριν τοῦ ἀνδρὸς Σόλους ὠνόμασεν ἀμοιβὴν ταύτην νέμων τῆς συμβουλῆς αὐτῷ. λέγει δὲ ὁ Σόλων οὕτως :

Νῦν δὲ σὺ μὲν Σολίοισι πολὺν χρόνον ἐνθάδ' ἀνάσσω

⁹³ Une discussion chronologique plus détaillée dans Markianos 1974, en particulier 8-9, et dans Wallace 1983, 86-89.

⁹⁴ Pour des émissions monétaires hypothétiquement attribuées à ces souverains v. *ICS*², 221.

⁹⁵ Des Gagniers 1985, XVI-XVII, avec bibliographie précédente sur les essais de location d'Aipeia à Vouni. La théorie de H. Begemann (Begemann 1875, 22 n. 60; v. aussi Meyer 1893, 224), selon laquelle Αἴπεια (du gr. αἰπύς, « escarpé ») serait à mettre en relation avec la racine sémitique d'où dériverait le toponyme Soloi/Soloûs (* SL', « rocher ») n'est pas à retenir : il n'est pas démontré que le nom de Soloi (commun à la ville de Chypre et à celle de Cilicie, Σόλοι en grec) ait la même origine que celui de Solunte en Sicile (gr. Σολόεις - Σολοῦς), pour lequel l'origine sémitique est sûre (v. E. Lipiński dans *DCPP* s. v. « Solo »). Pour Casabonne 2004, 79, le mot hittite *sulai-*, « plomb », serait à l'origine du nom des villes (chypriote et cilicienne) de Soloi.

τήνδε πόλιν ναίοις καὶ γένος ὑμέτερον·
αὐτὰρ ἐμὲ ξὺν νηὶ θοῇ κλεινῆς ἀπὸ νήσου
ἀσκηθῆ πέμποι Κύπρις ἰοστέφανος.

Ainsi donc les citoyens de Soloi en Cilicie (s'appellent) *Soleïs*, et ceux de Soloi à Chypre *Sólíoi*. Solon les mentionne dans l'élégie au roi Kypranōr, qui, conseillé par Solon lors de la fondation de la cité, l'appela Soloi en son honneur, lui attribuant cette récompense pour son conseil. Solon parle ainsi :

Et maintenant, régnant ici longtemps, sur Soloi,
puisses-tu habiter cette ville, et ta descendance ;
mais moi, avec un vaisseau rapide, loin de son île illustre
m'amène sain et sauf Kypris au front de violettes.

Dans la *Vie d'Aratos*, l'épisode de la visite de Solon au roi de Soloi, qui est ici Kypranōr, inconnu par ailleurs, n'est mentionné que pour des raisons de terminologie. L'auteur veut démontrer, en s'appuyant sur l'autorité des vers de Solon, que les ethniques des deux villes qui s'appellent Soloi sont différents : Aratos était un *Soleüs*, c'est-à-dire un habitant de Soloi de Cilicie, et non pas un *Sólíoi*, c'est-à-dire un habitant de Soloi à Chypre⁹⁶. La participation de Solon à la fondation de Soloi est limitée ici à son rôle de conseiller du roi, alors que Plutarque insistait sur sa participation directe (παρών).

II A 42 : *Souda s. v. Σόλων*

fin XI^e s. apr. J.-C.

Recueils : *AKEP A*, n° 39.6.

Σόλων, Ἐξηκεστίδου, Ἀθηναῖος, φιλόσοφος, νομοθέτης καὶ δημαγωγός. γέγονε δὲ ἐπὶ τῆς μζ' ὀλυμπιάδος, οἱ δὲ νς'. ἐπιβουλευθεὶς δ' ὑπὸ Πεισιστράτου τοῦ τυράννου ἀπεδήμησεν ἐν Κιλικία καὶ ἔκτισε πόλιν, ἣν Σόλους ἐκάλεσεν ἐξ αὐτοῦ. Οἱ δὲ καὶ τοὺς ἐν Κύπρῳ Σόλους ἐξ αὐτοῦ φασὶ καὶ τελευτῆσαι αὐτὸν ἐν Κύπρῳ.

Solon, fils d'Exēkestidēs, Athénien, philosophe, législateur et gouvernant. Il naquit pendant la 47^e olympiade [588-584], selon d'autres pendant la 56^e [552-548]. Victime d'un complot de la part du tyran Pisistrate, il s'en alla en Cilicie et il fonda une cité qu'il appela Soloi de son nom. D'autres disent que aussi Soloi de Chypre prend son nom de lui, et qu'il mourut à Chypre.

La rubrique de la *Souda* relative à Solon ne fait aucune mention explicite de la fondation de la ville de Soloi à Chypre ; au contraire, lui est attribuée la fondation de la ville homonyme de Cilicie : pour Soloi de Chypre, seul son nom est rapporté au législateur athénien. On discute pour savoir si le lien entre Solon et Soloi de Cilicie (en

⁹⁶ Sur l'ethnique de Soloi v. la note d'O. Masson dans *ICS*², 404 (*addendum* à la p. 359).

réalité colonie rhodienne) a été élaboré avant ou après que celui entre Solon et Chypre : le premier est, en effet, attesté déjà dans Euphorion de Chalcis (III^e s. : fg. 1 Powell), alors que le deuxième, comme on l'a dit, apparaît pour la première fois chez Plutarque⁹⁷.

Quoi qu'il en soit, la *Souda* n'ignore pas toute relation entre Solon et Chypre : non seulement le nom de la ville chypriote est rapporté au législateur, mais même sa mort est située à Chypre, comme l'attestent aussi d'autres sources⁹⁸.

Sans localisation précise

Parmi les récits de fondation et d'origine grecques à Chypre il faut en mentionner certains qui font référence d'une manière générale à l'arrivée de populations grecques dans l'île, sans qu'un lien avec une ville ou un lieu d'installation précis soit établi.

Il s'agit essentiellement d'une part de la mention de Pheidippos, l'un des héros qui, après la guerre de Troie, auraient abordé à Chypre, et d'autre part de la notice d'une migration de Dryopes dans l'île, après qu'ils eurent été chassés de leur territoire (la Dryopide, ensuite appelée Doride) par Héraclès⁹⁹. Cette dernière légende a été mise en relation, par certains modernes, avec la ville d'Asinē de Chypre (qu'on connaît d'après Étienne de Byzance, s. v. Ἀσίνη)¹⁰⁰ ; notre source ne fait en réalité aucune mention de cette ville¹⁰¹, c'est pourquoi on gardera ici la légende de l'arrivée de Dryopes à Chypre comme dépourvue d'une localisation précise.

II A 43 : Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique* IV 37. 2

I^e s. apr. J.-C.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α*, n^o 8 ; Wallace – Orphanides 1990, 74-75 n^o 3.

Bibliographie : Gjerstad 1944b, 110, 113-114, 122-123.

Τῶν δ' ἐκπεσόντων Δρυόπων οἱ μὲν εἰς τὴν Εὐβοίαν καταστήσαντες ἔκτισαν πόλιν Κάρυστον, οἱ δ' εἰς Κύπρον τὴν νῆσον πλεύσαντες καὶ τοῖς ἐγγωρίοις ἀναμιχθέντες ἐνταῦθα κατόκησαν, οἱ δὲ λοιποὶ τῶν Δρυόπων καταφυγόντες ἐπὶ τὸν Εὐρυσθέα βοηθείας ἔτυχον διὰ τὴν ἔχθραν τὴν πρὸς Ἡρακλέα· τούτου γὰρ αὐτοῖς συνεργούντος τρεῖς πόλεις ᾤκισαν ἐν Πελοποννήσῳ, Ἀσίνην καὶ Ἐρμιόνην, ἔτι δ' Ἡμόνα.

Parmi les Dryopes chassés, certains arrivèrent en Eubée, et fondèrent la cité de Karystos ; d'autres se rendirent jusqu'à l'île de Chypre et, s'étant mélangés avec les gens du lieu, s'établirent là-bas ; et les Dryopes restant, après s'être

⁹⁷ Manfredini – Piccirilli 1977, 265-268, qui penchent pour la postériorité de la tradition concernant Soloi de Cilicie.

⁹⁸ Valère Maxime, *Faits et dits mémorables*, V 3 ext. 3b (II B 41) ; scholie à Platon, *République* 599e (II B 44).

⁹⁹ Sur les Dryopes v. Prinz 1979, 274-275.

¹⁰⁰ V. Gjerstad 1944b, 110 et 113.

¹⁰¹ Qui d'ailleurs, selon Gjerstad 1944b, 113-114 et Masson 1986b, 184-185, doit plutôt être mise en relation avec l'Argolide.

réfugiés auprès d'Eurysthée, en obtinrent l'aide à cause de son hostilité envers Héraclès ; avec son appui ils fondèrent donc trois cités dans le Péloponnèse, Asinē et Hermionē, ainsi qu'Ēiona.

Cette mention de la migration des Dryopes à Chypre, isolée dans la documentation, trouve peut-être un écho dans Hérodote, VII 90 (II B 45) où, parmi les Chypriotes qui combattaient aux côtés de Xerxès, se trouvent aussi des gens originaires de Kythnos : Kythnos, selon le même Hérodote, VIII 46, était habité par les Dryopes¹⁰².

II A 44 : Pseudo-Apollodore, *Épitomé* VI 15b (= Scholie à Lycophron, *Alexandra* 911) I^{er}-II^e s. apr. J.-C.

Recueils : *AKEII A*, n° 22 ; Wallace – Orphanides 1990, 138-139 n° 6.

Bibliographie : Gjerstad 1944b, 110, 121-122 ; Vanschoonwinkel 1991, 312 ; *AKEII ζ*, 55 n° 32.

(...) Φεΐδιππος δὲ μετὰ Κώων ἐξωσθεὶς περὶ τὴν Ἄνδρον¹⁰³, εἶτα περὶ Κύπρον ἐκεῖ κατῶκησεν (...)

(...) Pheidippos avec les gens de Kōs, poussé à Andros, après à Chypre, s'établit là-bas. (...)

Ce passage, qui vient des scholies de Tzétzès à Lycophron mais qui est, en dernière analyse, à attribuer au Pseudo-Apollodore, est à mettre en relation avec II A 15 (Pseudo-Apollodore, *Épitomé* VI 15, manuscrit S), où Pheidippos est dit s'établir à Andros, alors que c'est Agapēnōr qui va à Chypre.

Autres fondations

Origine d'Amathonte

Le seul auteur qui nous ait transmis une véritable légende d'origine concernant Amathonte est Théopompe (II A 45) : il met en relation les habitants d'Amathonte avec les compagnons de Kinyras, qu'Agamemnon aurait chassés du reste de l'île. D'autres sources néanmoins, bien que très pauvres et ambiguës (par ex. Eustathe, II A 48), apportent des éléments importants dans le débat sur l'autochtonie des Amathousiens, un débat qui, outre des données épigraphiques, est issu aussi de la légende transmise par Théopompe, et d'un passage laconique du Pseudo-Scylax (II A 46), où les Amathousiens sont définis comme des autochtones. C'est pourquoi des passages qui ne concernent pas strictement la fondation de la ville, mais qui sont pourtant utiles à la contextualiser et à l'éclaircir, sont intégrés dans cette section.

¹⁰² Gjerstad 1944b, 110 ; Petit 1998, 73 n. 6.

¹⁰³ τὴν Ἄνδρον Wagner, τὸν Ἀδρίαν Tzétzès.

Tous les passages des auteurs anciens concernant Amathonte ont été recueillis par P. Aupert dans *Amathonte I*, 11-56.

II A 45 : Théopompe, FGrHist 115 F 103 (= Photios, Bibliothèque 176)

IV^e s.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α'*, n° 14.7 ; *Amathonte I*, n° 2.

Bibliographie : Gjerstad 1944b, 110 ; Cl. Baurain dans *Amathonte I*, 109-113 ; Vanschoonwinkel 1991, 293-294.

Καὶ περιέχει ὁ δωδέκατος λόγος (...) 3 τίνα τε τρόπον Ἕλληνας οἱ σὺν Ἀγαμέμνονι τὴν Κύπρον κατέσχον ἀπελάσαντες τοὺς μετὰ Κινύρου ὧν εἰσιν ὑπολιπεῖς Ἀμαθούσιοι·

Et le douzième livre inclut (...) 3 de quelle manière les Grecs qui étaient avec Agamemnon se sont emparés de Chypre après avoir chassé les compagnons de Kinyras, dont les descendants sont les Amathousiens.

Kinyras, personnage déjà homérique¹⁰⁴, était traditionnellement connu comme roi de Chypre à l'époque de la guerre de Troie ; plusieurs légendes (ou, pour mieux dire, plusieurs versions de la même légende) le mettaient en rapport avec Agamemnon¹⁰⁵.

La notice fait partie d'un résumé du XII^e livre des *Philippiques* de Théopompe rédigé par Photios ; le contexte indique clairement que la mention de Kinyras et d'Agamemnon était faite dans une digression qui avait de quelque manière comme point d'origine, dans l'œuvre de l'historien, la figure et les entreprises d'Euagoras de Salamine¹⁰⁶. On ne sait pas, du fait de la perte de l'œuvre de Théopompe et de la brièveté du résumé de Photios, si avec Ἕλληνας οἱ σὺν Ἀγαμέμνονι l'auteur voulait désigner « les Grecs compagnons d'Agamemnon », « les Grecs qui étaient avec Agamemnon » ou mieux « les Grecs qui étaient (à Troie) avec Agamemnon », comme l'a suggéré Cl. Baurain¹⁰⁷. Cela pose problème surtout parce qu'aucune autre légende connue ne fait parvenir, parmi les héros de la guerre de Troie, Agamemnon à Chypre.

Le passage de Théopompe ne parle pas véritablement d'une fondation de la ville d'Amathonte par Kinyras : il se limite à mentionner la descendance des ses compagnons (ou des ses sujets ?)¹⁰⁸, qu'il identifie avec les Amathousiens. Cela nous laisse avec beaucoup de questions sans réponse à propos de l'origine que les auteurs classiques attribuaient à la ville même, dont la prétendue ancienneté contraste encore fortement avec les résultats des fouilles archéologiques.

¹⁰⁴ *Iliade* XI 19-23.

¹⁰⁵ Toutes les sources sur Kinyras ont été rassemblées par K. Hadjioannou, *ΑΚΕΠ Α'*, n° 14-14.43. Pour une analyse critique du personnage v. Baurain 1980 ; v. Vanschoonwinkel 1991, 293-294.

¹⁰⁶ Cl. Baurain dans *Amathonte I*, 110-111.

¹⁰⁷ Cl. Baurain dans *Amathonte I*, 111.

¹⁰⁸ V. Cl. Baurain dans *Amathonte I*, 111.

Recueils : AKEΠ A', n° 34 ; *Amathonte I*, n° 6 ; Wallace – Orphanides 1990, 56 n° 1.
Bibliographie : Cl. Baurain dans *Amathonte I*, 113-115 ; Counillon 1998.

ΚΥΠΡΟΣ. Κατὰ δὲ Κιλικίαν ἐστὶ νῆσος Κύπρος, καὶ πόλεις ἐν αὐτῇ αἶδε· Σαλαμὶς Ἑλληνίς, λιμένα ἔχουσα κλειστὸν χειμερινόν, Καρπάσεια, Κερύνεια, Λήπηθις Φοινίκων, Σόλοι (καὶ αὕτη λιμένα ἔχει χειμερινόν), Μάριον Ἑλληνίς, Ἀμαθοῦς (αὐτόχθονές εἰσιν)· αὗται πᾶσαι λιμένας ἔχουσαι ἐρήμους. Εἰσὶ δὲ καὶ ἄλλαι πόλεις ἐν μεσογείᾳ βάρβαροι.

Chypre. Face à la Cilicie se trouve l'île de Chypre, avec les villes suivantes : la grecque Salamine, avec un port fermé pour l'hiver, Karpasia, Kéryneia, Lēpēthis des Phéniciens, Soloi (celle-ci aussi a un port pour l'hiver), la grecque Marion, Amathonte (ils sont autochtones) : toutes celles-ci ont des ports non protégés. Il y aussi d'autres villes, dans l'arrière-pays, qui sont barbares.

La description de Chypre par le Pseudo-Scylax présente de nombreux éléments d'intérêt, parmi lesquels on peut souligner la mention de « villes barbares » dans l'arrière-pays¹⁰⁹, et l'étrange notation relative aux ports de certaines villes, y compris Amathonte¹¹⁰. On ne retiendra ici que le détail sur l'autochtonie des Amathousiens, qui est normalement mis en relation avec le passage de Théopompe ci-dessus (II A 45).

Recueils : AKEΠ A', n° 14.8 ; *Amathonte I*, n° 4.
Bibliographie : Cl. Baurain dans *Amathonte I*, 115-117.

Ἀμαθοῦς, πόλις Κύπρου ἀρχαιοτάτη, ἐν ἧ Ἄδωνις Ὅσιρις ἐτιμᾶτο, ὃν Αἰγύπτιον ὄντα Κύπριοι καὶ Φοίνικες ἰδιοποιοῦνται. ἀπὸ Ἀμαθοῦντος δὲ τοῦ Ἡρακλέους ἐκλήθη ἢ ἀπὸ τῆς Κινύρου μητρὸς Ἀμαθούσης.

Amathonte, cité de Chypre très ancienne, dans laquelle est adoré Adonis Osiris que, même s'il est Égyptien, les Chypriotes et les Phéniciens s'approprient. Elle est nommée d'après Amathous fils d'Héraclès ou d'après la mère de Kinyras Amathousa.

Les deux traditions rapportées par Étienne de Byzance sont étiologiques et probablement tardives : la première, qui évoque un certain Amathous, rappelle

¹⁰⁹ Peut-être des cités phéniciennes, comme en Sicile, mais plus probablement rien de précis : v. Counillon 1998, 65-66.

¹¹⁰ P. Aupert dans *Amathonte I*, 14 n. 14 ; Counillon 1998, dont on garde ici l'interprétation de λιμὴν ἔρημος comme « port non protégé ».

Amathous fils d'Aërias, le fondateur du culte d'Aphrodite à Amathonte selon Tacite, *Annales* III 62. 4 (II B 2) ; dans le père Héraclès on a voulu voir un Melqart phénicien, mais cela est indémontrable¹¹¹. La deuxième tradition lie encore Kinyras à Amathonte à travers le personnage autrement inconnu d'Amathousa.

II A 48 : Eustathe de Thessalonique, *Commentaires à l'Iliade* M 29 XII^e s. apr. J.-C.

Recueils : *ΑΚΕΠ Γ'β'*, n° 243 ; *Amathonte I*, n° 14.

Τὸ δὲ « φιτρῶν καὶ λάων », Ἀμαθουσίων γλώσσης ἐστίν, ὡς φασιν οἱ παλαιοί.
Κύπριοι δὲ οἱ Ἀμαθούσιοι.

L'expression « *phitrôn kai láōn* » (« de troncs et de pierres ») est de la langue des Amathousiens, d'après ce que disent les anciens. Les Amathousiens sont chypriotes.

Notation géographique (Amathonte est une ville de Chypre) ou ethnique (les Amathousiens sont chypriotes, et non pas grecs)¹¹² : la remarque d'Eustathe est ambiguë, et elle ne se laisse pas éclaircir autrement. Pour le substantif *λάος*, « pierre », v. une inscription de Dhrymou : *ICS*² 84.

Fondation de Karpasia

II A 49 : Hellanicos de Lesbos, *FGrHist* 4 F 57 (= Étienne de Byzance, *Ethnika* s. v. *Καρπασία*) V^e s.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α'*, n° 11.5.

Bibliographie : A. Roobaert dans *DCPP*, 364-365.

Καρπασία· πόλις Κύπρου, ἣν Πυγμαλίῳ ἐκτίσεν, ὡς Ἑλλάνικος ἐν τοῖς
Κυπριακοῖς.

Karpasia, cité de Chypre que fonda Pygmalion, d'après Hellanicos dans ses
Kypriaka.

Le fondateur de Karpasia dans cette notice isolée doit sûrement être identifié avec le Pygmalion roi des Chypriotes, sur lequel v. Apollodore, *Bibliothèque* III 14. 3 (II A 14 =

¹¹¹ Cl. Baurain dans *Amathonte I*, 116-117.

¹¹² C'est l'interprétation suggérée par P. Aupert, *Amathonte I*, 13 n. 10.

II B 6 et 15), un scholie à Denys le Périégète, 509 (II A 17 = II B 8 et 18) et Porphyre, *De l'abstinence* IV 15. 1-4 (II B 7)¹¹³.

Fondation d'Idalion

II A 50 : Étienne de Byzance, *Ethnika s. v. Ἰδάλιον*

VI^e s. apr. J.-C.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α*, n° 27.

Bibliographie : Vanschoonwinkel 1994, 123.

Ἰδάλιον, πόλις Κύπρου. Χρησμός γὰρ ἐδόθη ...¹¹⁴ ὅπου ἴδιοι τὸν ἥλιον ἀνίσχοντα, πόλιν κτίσαι. Ὁ οὖν Χαλκῆνωρ περιών ...¹¹⁵ τὶς τῶν σὺν αὐτῷ ἔφη « Εἶδον βασιλεῦ τὸν ἄλιον ». Ἀφ' οὗ ὠνομάσθαι τὴν πόλιν. Τὸ ἐθνικὸν Ἰδαλεύς.

Idalion, cité de Chypre. Car un oracle fut donné ... « là où on voit le soleil se lever, (il faut) fonder une cité ». Pendant que Chalkēnōr donc s'en allait autour ... un de ses compagnons dit « J'ai vu (*eîdon*), roi, le soleil (*hálion*) ! » De là fut nommée la cité. L'ethnique (est) *Idaleus*.

Cette légende de fondation est anecdotique et étimologique, et elle n'est sûrement pas à prendre sérieusement en compte. Le nom du roi, Chalkēnōr, évoque le bronze, et donc les mines de cuivre qui se trouvent dans la région ; ce personnage n'est pas autrement connu. L'anecdote sur la création du nom de la ville, d'après la forme dorique ἄλιος de ἥλιος, « soleil », et le radical de l'aoriste du verbe « voir » ἰδ-, semble indiquer que l'histoire n'a pas été conçue à Chypre même, où la forme locale du nom de la ville était plutôt Ἰεδάλιον ou Ἰηδάλιον¹¹⁶.

Fondation de Kinyreia

Ville connue seulement par des mentions de Pline (*Histoire naturelle*, V 130), Dionysios (*Bassarika*, fg. 5 Livrea) et Nonnos (*Dionysiaques*, XIII 451 : ci-dessous II A 51), elle était peut-être située dans la péninsule du Karpas, mais sa localisation précise nous est inconnue¹¹⁷.

L'identification de Kinyreia avec Amathonte, proposée par Cl. Baurain en 1981¹¹⁸, n'a pas été retenue dans les études successives, et elle est en effet peu convaincante¹¹⁹.

¹¹³ Sur les différents Pygmalion de la tradition mythologique et historique grecque et phénicienne v. Müller 1988, où néanmoins la notice d'Étienne de Byzance sur la fondation de Karpasia n'est pas mentionnée. Plus spécifiquement sur le Pygmalion chypriote Bunnens 1979, 300-303.

¹¹⁴ Lacunam indicavit Meineke.

¹¹⁵ Lacunam indicavit Meineke.

¹¹⁶ *JCS*², 233 n. 1 ; même forme à l'origine de la transcription assyrienne *Edi'il* (I D 8, l. 64).

¹¹⁷ Livrea 1973, 22-23 ; Chuvin 1991, 96.

¹¹⁸ Baurain 1981b.

Dans le passage de Pline, Kinyreia est incluse, avec Idalion et Marion, parmi les villes de Chypre disparues à l'époque impériale.

II A 51 : Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques* XIII 451-452

V^e s. apr. J.-C.

Recueils : *AKEII A*, n° 14.42 ; *Amathonte I*, n° 3.

Bibliographie : Livrea 1973, 22-23 ; Baurain 1981b ; Masson 1986b, 78-79 ; Chuvin 1991, 96.

451 οἱ τε πόλιν Κινύρειαν ἐπόνυμον εἰσέτι πάτρην¹²⁰
ἀρχεγόνου Κινύραο (...)

451 Et ceux qui habitent la ville de Kinyreia, patrie du fondateur¹²¹
Kinyras dont elle porte encore le nom (...)

¹¹⁹ V. ci-dessus p. 77-78.

¹²⁰ πάτρην Keydell, πέτρην L.

¹²¹ Ou « fondateur de la race » ? Cela changerait le sens du passage. V. à ce même propos (sur Persée « fondateur » de Salamine dans Nonnos) la note à II A 35.

II B : SOURCES HISTORIQUES CLASSIQUES

Les textes examinés dans cette section ont été choisis avec l'objectif d'isoler, parmi les notices nombreuses et dispersées concernant Chypre qu'on trouve dans les ouvrages des auteurs anciens, celles qui peuvent être d'intérêt pour l'histoire de l'île à l'époque archaïque, les légendes de fondation étant exclues, puisqu'elles sont analysées dans le détail dans la section précédente (II A). Des nombreuses sources, qui auraient été fondamentales pour cette étude, sont perdues à jamais, et on en garde à peine quelques fragments : par exemple, deux traités de l'École aristotélicienne sur la royauté chypriote (l'un attribué à Aristote lui-même, l'autre à Théophraste)¹ étaient susceptibles d'améliorer sensiblement nos connaissances sur la structure des royaumes chypriotes, les prérogatives des rois, les modalités d'interaction entre la monarchie et la société. Les *Chants Cypriens*, qu'on connaît seulement par le résumé de Proclo et moins d'une quarantaine de fragments², auraient permis de mieux comprendre et de mieux situer dans le patrimoine légendaire ancien les mentions éparpillées de personnages mythiques et héroïques que nos sources mettent en rapport avec Chypre. En l'absence de toute cette documentation plus spécifique, on est obligé de puiser aux mentions de Chypre qui apparaissent chez les auteurs anciens, en choisissant les passages qu'on juge significatifs. Toute sélection a, bien évidemment, une marge de subjectivité qui ne devrait pas, toutefois, en réduire la validité ; pour que cela soit vrai dans ce cas aussi, les critères qui ont déterminé le choix doivent être bien clairs.

Six noyaux thématiques ont été identifiés : la royauté ; personnages mythiques et historiques à Chypre ; peuplement et langues de l'île ; la thalassocratie chypriote ; Chypre et l'Égypte ; Chypre et la Phénicie.

Autour du thème de la royauté, on a rassemblé toutes les sources mentionnant des rois chypriotes, essentiellement mythiques ou, dans les cas de Philokypros de Soloi et d'Euethôn de Salamine, historiques, ainsi que les quelques passages nous renseignant sur les caractères de l'institution royale à Chypre. Les rois mythiques de Chypre sont, dans certains cas, des personnages complexes, présents dans les sources depuis les temps les plus anciens (par exemple Kinyras, attesté déjà chez Homère), et autour desquels différents éléments légendaires se sont superposés, donnant naissance à des récits (ou, pour mieux dire, à des ensembles de récits) difficiles à démêler. Tous ces éléments ne seront pas examinés ici dans le détail : pour les personnages les plus complexes (tels Pygmalion et Kinyras), seuls les passages concernant des traits directement liés à leur statut royal seront considérés, et des références seront données pour tout approfondissement éventuel des autres éléments. Le cas d'Euethôn de Salamine est, bien évidemment, différent, car l'historicité du personnage est, dans ce cas, assurée, des émissions monétaires à légende chypro-syllabique étant aussi connues³.

Le choix des passages relatifs à l'institution royale à Chypre est particulièrement complexe. Aucune des nos sources, en effet, ne fait explicitement référence à l'époque archaïque : les quelques renseignements dont on dispose sur certains traits

¹ V. ci après II B 27 (pour le traité attribué à Aristote) et II B 32 (pour l'ouvrage de Théophraste).

² Bernabé 1987, 36-64.

³ ICS² 319 ; Babelon *TMGR*, II/1, 573-586 ; Hill *CGCC*, LXXXIII-XC, 46-49.

caractéristiques de la royauté chypriote (la notice de l'École aristotélicienne sur l'emploi des termes *ἄναξ* et *ἄνασσα* pour les membres de la famille royale est, peut-être, l'exemple le plus connu) pourraient s'adapter aussi bien au VII^e qu'au IV^e s. Cela pose une difficulté majeure, dans la mesure où on ne dispose pas de sources qui assurent que la royauté chypriote de l'époque classique est l'héritière directe, sans changements significatifs, de la royauté archaïque : en particulier, dans certains documents de l'époque classique, tels la tablette d'Idalion (*ICS² 217*) ou le décret honorifique bilingue d'Amathonte mentionnant un « eupatride » (*ICS² 196*), on a cru voir la preuve d'une influence progressive d'Athènes sur les institutions chypriotes au cours de l'époque classique⁴. La situation dans l'île à cette époque est en effet documentée par des sources de plus en plus nombreuses et détaillées, qui concernent les événements du V^e et surtout du IV^e s., mais qui revêtent parfois des traits fortement anecdotiques⁵. On a choisi d'analyser ici seuls les passages, dont la généralisation à toute la période d'existence des royaumes semble être raisonnable ou, du moins, envisageable. Cela nous laisse, évidemment, avec des incertitudes, mais nous fournit en même temps une base de départ pour la discussion.

Sous le titre « personnages mythiques et historiques à Chypre », on a rassemblé les quelques mentions du passage par Chypre de personnages connus par le mythe (Didon, Thésée et Ariane, Pâris et Hélène, Teucros, Ménélas, Hélène et ses fils) ou par l'histoire (Solon). Comme des superpositions évidentes existent avec les légendes de fondation, ces textes sont à mettre en relation directe avec les passages étudiés dans la section précédente : Teucros est essentiellement connu, dans nos sources, en tant que fondateur de Salamine, sa mention en connexion avec Chypre mais en dehors de ce rôle essentiel est exceptionnelle et isolée ; Solon aussi a été déjà examiné en tant que fondateur de Soloi, on analyse donc ici les passages qui ne mentionnent pas directement cet aspect, mais qui le complètent.

Dans le paragraphe sur le peuplement et les langues de Chypre, on traite des différentes populations (plus ou moins connues, plus ou moins historiques), qui auraient contribué, pour les anciens, à la composition ethnique et linguistique de Chypre. On inclut aussi dans cette section les passages relatifs à la question de l'identification de la Temesē homérique⁶, essentiellement à cause de la mention contextuelle des ἀλλοθροῖ ἀνθρώποι, et de la possibilité, très débattue, qu'on puisse lire dans ces textes une référence à Tamassos.

À propos de la thalassocratie chypriote, que la *Chronique* arménienne d'Eusèbe daterait du IX^e s., on a aussi sélectionné les quelques passages directement pertinents, mais d'autres sources (sur la puissance navale de Chypre aux différentes époques, sur sa richesse en bois et sur l'habileté de ses charpentiers), seront mentionnées et prises en considération dans ce cadre.

En dernier lieu, deux chapitres rassemblent les sources relatives aux rapports entre Chypre et l'Égypte, et entre Chypre et la Phénicie. On trouve, parmi ces dernières,

⁴ Sur *ICS² 217*, v. Spyridakis 1937 ; Hill 1940-1952, I, 115 ; *SCE IV 2*, 498 ; Stylianou 1992, 403-405. Sur *ICS² 196* v. commentaire *ad loc.*

⁵ V. par ex. Athénée VI 255d-257f.

⁶ *Odyssée* I 184.

les passages sur lesquels se fonde toute notre connaissance des rapports privilégiés existant entre Kition et sa « métropole » Tyr.

Comme il a été fait pour la section II A, on dispose les textes, à l'intérieur de chaque partie thématique, dans l'ordre chronologique des auteurs ; pour chaque source on indique le numéro sous lequel elle est enregistrée dans le recueil d'ensemble de K. Hadjioannou (*Η αρχαία Κύπρος εις τας Ελληνικάς πηγάς*, Nicosie 1971-1992), ainsi que dans d'autres recueils ; la bibliographie est réduite aux études d'intérêt spécifique pour le sujet traité.

La royauté à Chypre

Rois mythiques de Chypre

Différents personnages sont nommés par les sources en qualité de rois de Chypre pour les époques les plus reculées : sur certains d'entre eux (Aërias, Salaminos) on ne peut rien dire, seuls les noms et parfois une ébauche de généalogie étant connus. Pour d'autres, tels Pygmalion ou Kinyras, on dispose de plus de détails : des études approfondies ont été consacrées à ces personnages⁷, et il suffira d'y renvoyer pour tous les éléments qui ne sont pas d'intérêt direct ici.

Certains passages, enfin, ne seront pas examinés, puisqu'ils concernent des figures royales pour lesquelles aucune chronologie, même hypothétique, ne peut être déterminée. Il s'agit notamment de trois textes. Dion Chrysostome, *Sur la fortune* (Or. 64), 2-4, mentionne une certaine Démonassa, πολιτική τε ὁμοῦ γυνή καὶ νομοθετική⁸ - même si elle n'est pas explicitement qualifiée de reine, son rôle de législatrice en fait un personnage de statut royal, non datable pourtant d'aucune manière. Le deuxième texte, Pollux II 95, rapporte l'histoire d'un certain Euryptolemos, abandonné par son père Mēstor parce que soupçonné d'être une créature monstrueuse (τέρας), recueilli et élevé par une chèvre, et devenu à la fin roi de Chypre - rien n'est connu de ce personnage, aux traits tout à fait fantastiques⁹. En dernier lieu, Porphyre, *De l'abstinence* II 54. 3 - 55. 1¹⁰, nous présente Diphilos, qui aurait été roi à Chypre à l'époque de « Seleukos le Théologien », comme celui qui aurait aboli un rite de sacrifice humain à Salamine. Les indications chronologiques de Porphyre ne sont pas claires (« Seleukos le Théologien », en particulier, n'est pas autrement connu), et toute l'histoire a de fortes chances d'être un fruit de l'imagination¹¹.

⁷ Pour Pygmalion v. Müller 1988 ; pour Kinyras v. surtout Baurain 1980.

⁸ *ΑΚΕΠ Α*, n° 138.

⁹ *ΑΚΕΠ Α*, n° 139. Gigon 1987, fg. 533,1 inclut le passage de Pollux dans les fragments de la *Κυπρίων πολιτεία* d'Aristote (sur laquelle v. ci-après, II B 27) : mais c'est en vérité seulement la notice suivante rapportée par Pollux, concernant Timarchos, père de Nikoklēs de Paphos, qui est sûrement à attribuer à cet ouvrage.

¹⁰ *ΑΚΕΠ Α*, n° 141.

¹¹ V. à ce propos Bouffartigue - Patillon 1979, 225-226.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α'*, n^o 2, 2a et 14.25.

Ἀῶος · ποταμὸς τῆς Κύπρου. Ἀῶος γὰρ¹² ὁ Ἄδωνις ὠνομάζετο, καὶ ἀπ' αὐτοῦ οἱ Κύπριοι βασιλεύσαντες (?)¹³. Ζωΐλος δὲ ὁ Κεδρασεὺς¹⁴ καὶ αὐτὸν ἀπὸ τῆς ἑαυτοῦ μητρὸς κληθῆναι · τὴν γὰρ Θεΐαντος θυγατέρα οὐ Σμύρναν ἀλλ' Ἀῶαν καλεῖσθαι. Φιλέας δὲ πρῶτον βασιλεῦσαι Ἀῶον, Ἡοῦς ὄντα καὶ Κεφάλου, ἀφ' οὗ καὶ ὄρος τι ὠνομάσθη Ἀῶον, ἐξ οὗ β' ποταμῶν φερομένων, Σεράχου¹⁵ καὶ Ἀπλιέως, τὸν ἕνα τούτων ὁ Παρθένιος Ἀῶον κέκληκεν. (...)

Aōos : fleuve de Chypre. Adonis en effet s'appelait Aōos, et de lui les rois de Chypre (?). Zōilos le Kedraseus (dit) qu'il fut ainsi appelé du nom de sa mère : la fille de Theias s'appelait en effet non pas Smyrna mais Aōa. Phileas (dit) qu'en premier régna Aōos, fils de Éos et de Kephalos, et qu'on appela de lui le mont Aōios, duquel descendent deux fleuves, le Serachos et l'Aplieōs, que, lorsqu'ils ne font qu'un, Parthenios appelle Aōos.

La notice de l'*Etymologicum Magnum* présente des difficultés d'interprétation, et sur certains points elle est irrémédiablement corrompue. L'attribution à Adonis du nom Aōos est sans parallèle, de même que celui d'Aōa pour la mère d'Adonis, Smyrna (ou Myrrha). On ne connaît pas l'auteur, *Zōilos le Kedraseus*, sur lequel le lexicographe s'appuie, et l'ethnique, *κεδρασεύς*, est probablement corrompu : A. Meineke songeait à un amendement en *κεδασεύς*, de Kedesch (en Galilée)¹⁶. L'autre source du lexicographe, Phileas d'Athènes (géographe du V^e s.), fait descendre Aōos de la déesse Éos et de Kephalos, mais il ne le met pas en relation avec Adonis. Le fleuve Aōos (d'après Parthenios de Nicée), qui prendrait son nom de ce personnage, pourrait peut-être correspondre au moderne Gialias¹⁷.

En définitive, la notice qui met en relation Adonis avec Aōos, et qui qualifie ce dernier de roi de Chypre, même avec des incertitudes, laisse soupçonner l'existence d'une tradition attribuant des prérogatives royales au personnage d'Adonis, ce qui ne saurait nous étonner, étant donné les liens existant entre cette figure mythique et Chypre, et en particulier son illustre descendance de Kinyras¹⁸. En revanche, on n'a aucune attestation d'un éventuel titre *Aōos* qui semblerait être attribué, d'après cette notice, aux rois chypriotes.

¹² ἄω γὰρ *Etymologicum Magnum*.

¹³ οἱ Κύπριοι (Κύπρου ?) βασιλεύσαντες Meineke, οἱ Κύπριοι βασιλεύσαντος *Etymologicum Genuinum*, οἱ Κύπριοι βασιλεῖς *Etymologicum Magnum*, οἱ Κύπριοι ἀπὸ βασιλεύσαντος Reitzenstein, Martini.

¹⁴ κεδασεύς ? Meineke.

¹⁵ Σεράχου ? Haupt, Martini : cf. Lycophron, *Alexandra*, 449 (II A 25).

¹⁶ Gärtner 1972.

¹⁷ Rupp 2000, 1097.

¹⁸ Les sources concernant Adonis sont rassemblées dans : *ΑΚΕΠ Β'*, n^o 69-83. Sur la descendance d'Adonis de Kinyras et de sa fille Smyrna/Myrrha v. en particulier *ΑΚΕΠ Α'*, n^o 14.9, 14.17, 14.22, 14.24, etc. La figure d'Adonis est très peu attestée archéologiquement et épigraphiquement à Chypre elle-même : sur cela v. Hermary 2009a.

II B 2 : Tacite, *Annales* III 62. 4, *Histoires* II 2. 2 – 3. 1 (= *FGrHist* 758 F 10b-c)

I^{er} s. apr. J.-C.

Recueils : *AKEΠ Δ'α'*, n° 244 et 254 ; Wallace – Orphanides 1990, 172-173 n° 2 et 1.

Bibliographie : Baurain 1980, 289-290 ; *AKHII Δ'β'*, 227, 229-232.

Ann. III 62. 4 : *Exim Cyprii tribus <de> delubris, quorum vetustissimum Paphiae Veneri auctor Aerias, post filius eius, Amathus, Veneri Amathusiae, et Iovi Salaminio Teucer, Telamonis patris ira profugus, posuissent.*

Puis les Chypriotes [parlèrent] de trois sanctuaires : ils les avaient consacrés, le plus ancien d'entre eux, Aërias, à la Vénus Paphienne, puis son fils, Amathus¹⁹, à la Vénus Amathousienne, et Teucros, exilé à cause de la colère de son père Telamōn, à Jupiter Salaminien.

Hist. II 2. 2 – 3.1 : 2. 2 (...) *Atque illum [scil. Titum] cupido incessit adeundi visendique templum Paphiae Veneris, inclitum per indigenas advenasque. Haud fuerit longum initia religionis, templi ritum, formam deae – neque enim alibi sic habetur – paucis disserere.*

3. 1 *Conditorem templi regem Aeriam*²⁰ *vetus memoria, quidam ipsius deae nomen id perhibent. Fama recentior tradit a Cinyra sacratum templum deamque ipsam conceptam mari huc adpulsam ; (...)*

2. 2 (...) Et le désir le [*i.e.* Titus] prit d'aller visiter le temple de la Vénus Paphienne, célèbre parmi les indigènes et les étrangers. Qu'on m'accorde de dire quelques mots sur l'origine du culte, le rituel du temple et la forme de la déesse – en effet, elle n'est ainsi représentée nulle part ailleurs.

3. 1 Une antique tradition (dit) que le fondateur du temple fut le roi Aërias, (mais) certains assurent que ce dernier est le nom de la déesse elle-même. Une opinion plus récente raconte que le temple fut consacré par Kinyras, et que la déesse elle-même, née de la mer, a abordé à cet endroit.

Le premier passage de Tacite s'insère dans le contexte de l'examen, de la part des sénateurs, au temps de Tibère (22 apr. J.-C.), des demandes et des plaintes des provinces grecques de l'empire à propos des conditions des anciens lieux de culte et d'asile. Après les Éphésiens, les Magnésiens, les délégués d'Aphrodisias, de Stratonice et de Hiérocésarée, ce sont les Chypriotes qui présentent au sénat la situation des trois sanctuaires principaux de l'île : celui de Zeus à Salamine, et ceux d'Aphrodite à Amathonte et Paphos. Ce dernier, considéré comme le plus ancien de l'île, est dit une fondation d'Aërias. Rien n'est spécifié à propos de ce personnage.

¹⁹ Sur ce personnage v. Étienne de Byzance, s. v. Ἀμαθοῦς (II A 47), où il est dit fils d'Héraclès.

²⁰ *Aeriam* Z² in marg., Rhenanus ; *Verianus* M N 23 ; *Verianum* vel *Venerianum* alii.

Le deuxième passage, qui rapporte quant à lui des événements de 69 apr. J.-C., c'est-à-dire le voyage de Titus en Méditerranée orientale²¹, complète le précédent, tout en attribuant à Aërias le titre de roi, mais en mettant en même temps en doute l'existence de ce personnage – Aërias pourrait aussi être, selon certains (*quidam*), une épithète de la déesse²². En effet, Tacite est la seule source à mentionner Aërias, en tant que roi aussi bien qu'en tant que fondateur du temple d'Aphrodite à Paphos – les autres sources attribuant en général cette fondation soit à Kinyras (comme le fait Tacite lui-même après), soit à Agapēnōr²³.

Salaminos

II B 3 : Libanios, *Éloge d'Antioche (Or. XI)*, 54

356 apr. J.-C.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α'*, n° 7.

Bibliographie : Downey 1961, 46-53.

Μείζω δὲ ἤδη περίνοιαν λαμβάνων [Κάσος] ἐπιχειρεῖ κτήσασθαι τῇ πόλει [Ἰόνῃ] τὴν Κυπρίων εὖνοιαν καὶ γαμεῖ τὴν θυγατέρα Σαλαμίνου, ὃς ἐτυράννει Κυπρίων. Πλευούση δὲ τῇ παρθένῳ συνανήγεται στόλος παραπομπὴν τῇ νύμφῃ ποιούντες θαλάττιον. Ὡς δὲ ἐγεύσαντο τῆς ἡμετέρας, ἀφείσαν τὴν νῆσον καὶ ἐγένοντο μοῖρα τῇ πόλει.

Après, avec grande prévoyance, il [*i.e.* Kasos] tente d'acquérir pour la cité [d'Ionē] la bienveillance des Chypriotes, et il épouse la fille de Salaminos, qui régnait sur Chypre. Une flotte accompagnait la jeune fille pendant la navigation, en faisant un cortège maritime pour la fiancée. Dès qu'ils firent expérience de notre pays, ils abandonnèrent l'île et ils devinrent une part de la cité.

Dans son éloge d'Antioche, Libanios consacre certains chapitres (44-132) à l'histoire de la cité, y compris à l'histoire et au passé mythique de Ionē (ou Iopolis, chez Jean Malalas), que les Antiochiens considéraient comme ancêtre de leur ville. Différents éléments contribuent à en souligner la gloire dès ses origines : parmi ceux-ci, les liens avec la royauté chypriote, grâce à la prévoyance de Kasos et au charme irrésistible de la région antiochienne (ce dernier est un *leitmotiv* qui caractérise toute la section)²⁴ ; le

²¹ Cet épisode, qui a une place importante dans la série des événements de 69 apr. J.-C., joue aussi un rôle dramatique fondamental dans la construction du récit historique de Tacite : références aux passages parallèles de Suétone et de Flavius Josèphe, et à la bibliographie critique, dans Le Bonniec – Hellegouarc'h 1989, 147-149.

²² Les variantes textuelles (v. n. 20), qui essaient d'accorder le nom transmis par le texte avec les épithètes connues de la déesse, semblent être des essais de correction du texte transmis tirant leur origine de cette note supplémentaire.

²³ Toutes les références aux sources (archéologiques, épigraphiques et littéraires) concernant ce sanctuaire peuvent maintenant être aisément trouvées dans Ulbrich 2008, 401-404 (à la p. 404 Aërias y est indiqué, erronément, comme « Gründer von Paphos »).

²⁴ Pour une analyse de cette partie du discours v. Francesio 2004, 33-37.

personnage de Kasos, qui épouse la fille du roi de Chypre, représente, dans l'économie du discours, l'apport crétois à la formation de la cité d'Antioche.

L'épisode qui voit la mention de Salaminos, roi de Chypre, se situe chronologiquement avant l'arrivée d'une partie des Héraclides, qui conclut, dans les paragraphes suivants, le récit sur les origines mythiques d'Antioche.

II B 4 : Jean Malalas, *Chronographia* 8. 14

VI^e s. apr. J.-C.

Recueils : *AKEII A*, n° 7.1 ; v. aussi *Kition-Bamboula V*, n° 24.

Bibliographie : Downey 1961, 46-53 ; Chuvin 1988, 101-103 ; Rey-Coquais 1992, 247-252.

Ὁ δὲ Σέλευκος μετὰ τὸ καταστρέψαι τὴν Ἀντιγονίαν ἐποίησε μετοικῆσαι τοὺς Ἀθηναίους εἰς ἣν ἔκτισε πόλιν Ἀντιόχειαν τὴν μεγάλην τοὺς οἰκοῦντας τὴν Ἀντιγονίαν· (...). Κατήγαγε δὲ καὶ τοὺς Κρήτας ἀπὸ τῆς ἀκροπόλεως, οὓς ἔασεν ὁ Κάσος ὁ υἱὸς Ἰνάχου ἄνω οἰκεῖν· οἵτινες μετοικήσαντες εἰς τὴν αὐτὴν Ἀντιόχειαν μετὰ καὶ τῶν Κυπρίων, ἐπειδὴ ὁ Κάσος βασιλεὺς ἠγάγετο Ἀμυκὴν τὴν καὶ Κιτίαν, θυγατέρα Σαλαμίνου τοῦ Κυπρίων βασιλέως· καὶ ἦλθον μετ' αὐτῆς Κύπριοι καὶ ὄκησαν τὴν ἀκρόπολιν· καὶ τελευτᾶ ἡ Ἀμυκὴ, καὶ ἐτάφη ἀπὸ σταδίων τῆς πόλεως ρ', δι' ἣν ἐκλήθη ἡ χώρα Ἀμυκὴ.

Séleucos, après avoir détruit Antigonie, fit établir les Athéniens qui l'habitaient dans la ville qu'il avait fondé, Antioche la Grande : (...). Il fit aussi descendre de l'acropole les Crétois, à qui Kasos, le fils d'Inachos, avait permis d'habiter ; certains s'établirent dans la même Antioche aussi avec les Chypriotes, car leur roi Kasos avait épousé Amykē (dite) aussi Kitia, fille de Salaminos, roi des Chypriotes : et avec elle étaient allés certains des Chypriotes, et ils s'étaient installés sur l'acropole ; Amykē mourut, elle fut ensevelie à 100 stades de la ville, et la région fut appelée, d'après elle, Amykē.

Le chroniqueur byzantin Jean Malalas, originaire d'Antioche de Syrie, consacre à sa ville natale une place d'honneur dans sa *Chronographie*²⁵. Pour la tradition concernant l'installation de Chypriotes dans la région d'Antioche, à la suite de la fille du roi de Chypre Salaminos, épousé par le crétois Kasos, Jean Malalas ajoute des détails essentiels par rapport au récit de Libanios (II B 3), tels le nom de la princesse chypriote, Amykē et la légende étymologique reliant ce personnage à la plaine d'Amîq, où se trouve la cité d'Antioche.

Comme il a été observé, derrière les deux figures mythiques de Kasos et Amykē, se cachent des éléments religieux essentiels de la région de l'Oronte, tel (pour le personnage de Kasos), Baal Saphon, réinterprété par les Grecs comme Zeus Kasios, lié au mont Djebel el-Aqra', au nord d'Ougarit²⁶. Sur la figure d'Amykē, on a moins de certitude, même si des interprétations ont été proposées, la reliant d'une part à Iō (qui est aussi en

²⁵ V. à ce propos Liebeschuetz 2004.

²⁶ Sur cette divinité v. Chuvin 1988, 101-103 ; Lipiński 1995, 244-251.

rapport avec les origines mythiques d'Antioche), d'autre part à Anat, parèdre de Baal²⁷. Au delà de la valeur religieuse de ce personnage, il est bien évident que son nom est tiré de celui de la plaine d'Amîq, et qu'il n'a, donc, aucun poids historique. Mais son origine chypriote mériterait en revanche d'être approfondie : différents éléments, et en particulier le nom du père, Salaminos, évidemment tiré de celui de Salamine, suggèrent que ce mythe doit être mis en relation avec la fréquentation chypriote de la région, notamment des installations commerciales à l'embouchure de l'Oronte (Al Mina), au début de l'époque archaïque²⁸. Salamine, située juste en face de la côte syrienne, était sans doute l'endroit privilégié des échanges et du commerce avec cette partie de la côte syrienne, et il n'est pas impossible que ce souvenir ait survécu dans la formation, sans doute plus tardive, du mythe de Kasos et Amykē dans la plaine d'Antioche.

Pygmalion

En prenant en considération la figure mythique du roi chypriote Pygmalion, il faut bien avoir conscience de l'entrelacement complexe de légendes et de valeurs mythiques et symboliques qui sont associées à ce personnage²⁹, ainsi qu'à la figure divine de Pumay, à laquelle il est étroitement lié³⁰. Présents surtout dans l'onomastique chypriote et punique (avec une exception à Tyr)³¹, les anthroponymes connus dérivés du théonyme Pumay (PMY) sont plusieurs, mais c'est surtout le phénicien PMYYTN, « Pumay a donné », avec sa forme grécisée Πυγμαλίων³², qui est bien attesté à Chypre, en particulier à Kition, mais aussi à Carthage³³.

Dans la littérature antique, le personnage de Pygmalion est rattaché surtout à la légende de la statue féminine en ivoire, façonné par lui-même et dont il était tombé amoureux et à laquelle Aphrodite donna la vie : connue surtout grâce à Ovide, *Métamorphoses* X 243-297³⁴, la légende est rapportée aussi par Philostephanos de Cyrène (*FHG* III, 31 fg. 13 : II B 5). On se limitera à analyser ici le passage de Philostephanos, connu indirectement grâce aux citations d'Arnobé et de Clément d'Alexandrie, en renvoyant à la version d'Ovide, de plus haut niveau littéraire mais équivalente dans sa substance, pour toute analyse supplémentaire de la légende, que le poète latin tirait sans doute de Philostephanos.

²⁷ Rey-Coquais 1992, 347-352.

²⁸ Downey 1961, 46-53 ; Rey-Coquais 1992, 347. Sur la présence chypriote à Al Mina v. Boardman 1999 (avec bibliographie antérieure).

²⁹ Bunnens 1979, 300-303 ; Müller 1988 ; Lipiński 1995, 297-306.

³⁰ Malgré l'avis de Bunnens 1979, 302-303 (« *Pmy* et *Pgmlyn-Πυγμαλίων* sont probablement deux personnalités étrangères l'une à l'autre »), l'association entre PMY et Πυγμαλίων semble hors de doute : v. Müller 1988, surtout 192-197 et 202-203.

³¹ Lipiński 1995, 298 et n. 66.

³² Sur l'identification difficile entre ces deux formes, fondées sur le même élément théophore mais sur une étymologie différente, v. en détail Müller 1988, 202-203.

³³ Lipiński 1995, 300 et 305.

³⁴ *ΑΚΕΠ Δ'α'*, n° 286.

Beau-père de Kinyras³⁵, Pygmalion est parfois présenté dans nos sources comme phénicien³⁶, et on ne peut pas dire de manière certaine si le Pygmalion mentionné dans Flavius Josèphe³⁷ en qualité de roi de Tyr et frère de Didon, doit être mis en relation (et, si oui, de quelle manière), avec le Pygmalion chypriote. Ce dernier serait aussi, d'après Hellanicos de Lesbos (*FGrHist* 4 F 57 = II A 49), le fondateur de Karpasia.

II B 5 : Philostephanos de Cyrène, *FHG* III, 31 fg. 13

III^e s.

Le texte original de Philostephanos de Cyrène, auteur du III^e s., ne nous a pas été transmis. L'histoire de Pygmalion et de la statue d'ivoire était sans doute racontée par Philostephanos avec un certain nombre de détails, parmi lesquels nos deux sources, Clément d'Alexandrie et Arnobe, ont choisi ceux qui les intéressaient le plus. C'est ainsi qu'Arnobe nous parle surtout de la *vacua libido* de Pygmalion envers la statue, mais il nous précise aussi que le Pygmalion dont il parle était roi de Chypre, ce que Clément ne fait pas. Aucun des deux ne nous parle de la transformation de la statue en femme vivante, qui constitue en revanche le cœur de la narration d'Ovide ; chez les deux auteurs chrétiens, de plus, la statue est une représentation d'Aphrodite, alors que pour le poète latin elle représentait juste une femme quelconque, et c'est Aphrodite elle-même qui la transforme en être vivant. Ovide, pour sa part, ne précise pas que Pygmalion était le roi de Chypre, mais il en fait le père de Paphos (*Métamorphoses* X 297) et le grand-père de Kinyras (*Métamorphoses* X 298-299).

Recueils : *AKEII Δ'α'*, n° 287 et *AKEII A'*, n° 11.3 ; Wallace – Orphanides 1990, 268-269 n° 5.

Bibliographie : *AKEII Δ'β'*, 243.

Clément d'Alexandrie, *Protreptique* IV 57. 3 (seconde moitié du II^e s. apr. J.-C.)
 Οὕτως ὁ Κύπριος ὁ Πυγμαλίων ἐκεῖνος ἐλεφαντίνου ἠράσθη ἀγάλματος · τὸ
 ἄγαλμα Ἀφροδίτης ἦν καὶ γυμνὴ ἦν · νικάται ὁ Κύπριος τῷ σχήματι καὶ
 συνέρχεται τῷ ἀγάλματι, καὶ τοῦτο Φιλοστέφανος ἱστορεῖ · (...)

Ainsi Pygmalion le Chypriote s'éprit d'une statue d'ivoire : la statue était d'Aphrodite, et elle était nue ; le Chypriote est subjugué par sa beauté et il s'unit à la statue, et cela Philostephanos le raconte ; (...)

Arnobe, *Contre les Gentils* VI 22 (seconde moitié du III^e s. apr. J.-C.)
 (...) *Philostephanus in Cypriacis auctor est, Pygmalionem regem Cypri simulacrum Veneris, quod sanctitatis apud Cyprios et religionis habebatur antiquae, adamasse ut feminam, mente, anima, lutine rationis judicique caecatis ; solitumque dementem, tamquam si uxoria res esset, sublevato in*

³⁵ V. Pseudo-Apollodore, *Bibliothèque* III 14. 3 (II B 6 = II B 15 = II A 14), et la scholie à Denys le Périégète 509 (= *FGrHist* 758 F 3a : II B 8 = II B 18 = II A 17).

³⁶ Dans la scholie à Denys le Périégète sus-mentionnée, et dans Porphyre, *De l'abstinence* IV 15 (II B 7).

³⁷ *Contre Apion* I 125 : *AKEII A'*, n° 11.6 : on remarquera que le texte de Flavius Josèphe porte la forme Φυγμαλίων (Müller 1988, 201).

lectulum numine copularier amplexibus atque ore, resque alias agere libidinis vacuae imaginatione frustrabiles.

Philostephanos raconte dans son ouvrage sur Chypre que Pygmalion, roi de Chypre, s'éprit d'une statue de Vénus – qui était considérée sacrée auprès des Chypriotes et respectée par un culte ancien – comme d'une femme, son esprit, son âme, la lumière de la raison et du discernement étant aveuglés ; et, fou, il avait l'habitude, comme s'il s'agissait de sa femme, ayant posé la déesse sur son lit, de s'unir à elle avec des embrassements et avec sa bouche, et il faisait d'autres choses vaines pour la vision de sa passion vide.

II B 6 : Pseudo-Apollodore, *Bibliothèque* III 14. 3

I^{er}-II^e s. apr. J.-C.

V. II A 14 = II B 15.

II B 7 : Porphyre, *De l'abstinence* IV 15. 1-4

dernier quart du III^e s. apr. J.-C.

Recueils : *AKEII A*, n° 11.2 ; Wallace – Orphanides 1990, 277 n° 3.

1 Καὶ μὴν καὶ τοὺς Σύρους ἱστοροῦσι τὸ παλαιὸν ἀπέχεσθαι τῶν ζῴων καὶ διὰ τοῦτο μὴδὲ τοῖς θεοῖς θύειν, ὕστερον δὲ θῦσαι μὲν εἰς ἀποτροπὴν τινῶν κακῶν, αὐτοὺς δὲ μὴδὲ ὄλως προσίεσθαι τὴν σαρκοφαγίαν. Προϊόντος δὲ τοῦ χρόνου, ὡς φησὶ Νεάνθης ὁ Κυζικηνὸς καὶ Ἀσκληπιάδης ὁ Κύπριος, κατὰ Πυγμαλίωνα τὸν γένει μὲν Φοίνικα, βασιλεύσαντα δὲ καὶ Κυπρίων³⁸, τὴν σαρκοφαγίαν παραδεχθῆναι ἐκ τοιαύτης παρανομίας. 2 Λέγει δὲ ὁ Ἀσκληπιάδης ἐν τῷ περὶ Κύπρου καὶ Φοινίκης ταῦτα. « Τὸ μὲν γὰρ πρῶτον οὐκ ἐθύετο τοῖς θεοῖς οὐδὲν ἔμψυχον, ἀλλ' οὐδὲ νόμος ἦν περὶ τούτου διὰ τὸ νόμῳ φυσικῶ κεκωλύσθαι ὑπὸ δέ τινος καιροῦ πρῶτον ἱερεῖον θῦσαι μυθεύονται, ψυχὴν ἀντὶ ψυχῆς αἰτουμένους, εἶτα τούτου γενομένου ὀλοκαυτίζειν τὸ τυθέν. 3 Ὑστερον δὲ ποτε φλεγόμενου τοῦ ἱερείου πεσεῖν σάρκα εἰς γῆν, ἣν ἀνελόντα τὸν ἱερέα καὶ κατακαϊόμενον ἀβουλήτως προσαγαγεῖν τῷ στόματι τοὺς δακτύλους, ἀκούμενον τὴν κατάκαυσιν. Γευσάμενον δὲ τῆς κνίσσης ἐπιθυμῆσαι καὶ μὴ ἀποσχέσθαι, ἀλλὰ καὶ τῇ γυναικὶ μεταδοῦναι. 4 Γνόντα δὲ τοῦτο τὸν Πυγμαλίωνα αὐτόν τε καὶ τὴν γυναῖκα κατὰ κρημνῶν ἀφεῖναι, ἑτέρῳ δὲ τὴν ἱερωσύνην παραδοῦναι, ὃς οὐ πολλοῦ χρόνου διαλ[ε]ιπόντος τὴν μὲν αὐτὴν θυσίαν ἔτυχε ποιούμενος, ὅ[σ]τι[ς] δὲ τῶν αὐτῶν κρεῶν ἔφαγεν ταῖς αὐταῖς ἐκείνῳ συμφοραῖς περιέπιπτεν. Ἐπὶ πλεον δὲ τοῦ πράγματος προβαίνοντος καὶ τῶν ἀνθρώπων τῇ θυσίᾳ χρωμένων καὶ διὰ τὴν ἐπιθυμίαν οὐκ ἀπεχομένων, ἀλλὰ τῆς σαρκὸς ἀπτομένων, οὕτως ἀποστήναι τοῦ κολάζειν ».

³⁸ δὲ καὶ Κυπρίων ms., δὲ Κυπρίων ed. pr. Patillon-Segonds 1995, ad loc. : « καὶ secl. ed. pr. (paene iure) ».

1 Et on dit encore que les Syriens, autrefois, s'abstenaient des animaux, et pour cela n'en sacrifiaient même pas aux dieux ; plus récemment ils en sacrifièrent pour détourner certains maux, mais ils n'acceptaient absolument pas de manger de la chair. Le temps passant néanmoins, comme le racontent Néanthe de Cyzique et Asclépiade de Chypre, à l'époque de Pygmalion, Phénicien d'origine mais qui régnait aussi sur Chypre, l'habitude de manger de la chair s'introduisit à cause de la transgression que voici. 2 Asclépiade donc rapporte dans son ouvrage *Sur Chypre et la Phénicie* cette histoire. « Au début on ne sacrifiait aux dieux aucun être animé, mais il n'y avait pas de loi sur cela, puisque c'était interdit par la loi naturelle ; mais, dit-on, en une certaine occasion on sacrifia la première victime aux dieux, en demandant une vie en échange d'une autre, et après on brûla complètement la victime. 3 Ensuite, une fois, de la chair de la victime en train de brûler tomba par terre, et le prêtre, en la ramassant et en se brûlant, porta involontairement les doigts à la bouche, pour calmer sa brûlure. Ayant goûté du gras rôti, cela lui fit envie et il ne s'abstint pas, mais il en donna même à sa femme. 4 Pygmalion, informé de cela, les précipita lui et sa femme du haut d'un lieu escarpé, et il confia la prêtrise à un autre, lequel, peu de temps après, fit le même sacrifice et, ayant mangé des mêmes chairs, tomba dans les mêmes malheurs que le premier. Cette situation était de plus en plus répandue ; puisque les hommes offraient des sacrifices et ne s'abstenaient pas des victimes, mais en mangeaient les chairs, (Pygmalion) renonça ainsi à les punir ».

On ne sait rien de l'auteur chypriote, Asclépiade (*FGrHist* 752), à qui Porphyre emprunte l'histoire de l'introduction de la consommation des chairs animales à Chypre et en Syrie ; l'autre auteur cité, peut-être le seul que Porphyre ait consulté directement, Néanthe de Cyzique, est un historien du III^e s. (*FGrHist* 84 F 32).

Un problème de transmission du texte mérite d'être considéré. Le texte des manuscrits, accepté par les éditeurs les plus récents de cet ouvrage, présente un καὶ devant Κυπρίων, au premier paragraphe : κατὰ Πυγμαλίωνα τὸν γένει μὲν Φοίνικα, βασιλεύσαντα δὲ καὶ Κυπρίων, « à l'époque de Pygmalion, Phénicien d'origine mais qui régnait aussi sur Chypre »³⁹. Les éditions précédentes, notamment celle d'A. Nauck⁴⁰, acceptaient en revanche le texte de l'*editio princeps* (Florence 1548), qui omet le καί. Si on accepte le texte des manuscrits, il en résulte que Pygmalion est roi non seulement de Chypre, mais aussi de Phénicie, et il pourrait donc être identifié avec le roi de Tyr, frère de Didon, mentionné par Flavius Josèphe (*Conte Apion* I 125) ; l'idée de mettre en relation cet élément avec les activités à Chypre de Bēlos, roi de Tyr, père de Didon et Pygmalion, telles qu'elles sont mentionnées par Virgile (*Énéide* I 619-622 : II A 28 = II B 63) et par Alexandre d'Éphèse (ci-après, II B 61) est très séduisante.

On aurait donc ici le témoignage d'une période de contrôle phénicien, ou plus précisément tyrien (Bēlos et son fils Pygmalion) sur l'île, à laquelle ferait suite le règne

³⁹ Patillon – Segonds 1995 ; c'est aussi le texte de F. Jacoby dans *FGrHist* 84 F 32, qui signale dans l'apparat critique l'omission du καὶ de la part des éditeurs modernes.

⁴⁰ Leipzig 1886² (Teubner).

de Kinyras (beau-fils de Pygmalion), jusqu'à l'arrivée « des Grecs qui étaient avec Agamemnon » (pour utiliser la formulation de Théopompe)⁴¹, c'est-à-dire à l'hellénisation de l'île. Ce tableau, qui a l'avantage de rassembler dans un ensemble cohérent plusieurs notices éparpillées, reste toutefois à démontrer sur des bases plus solides, le but n'étant pas de reconstruire, à travers les légendes, l'histoire politique réelle de l'île avant son hellénisation, mais plutôt de reconstituer la grille interprétative du mythe, que les Grecs pouvaient avoir devant les yeux dans leur lecture de la préhistoire de Chypre.

II B 8 : Scholie à Denys le Périégète 509 (= *FGrHist* 758 F 3a)

VII^e s. apr. J.-C. ?

V. II A 17 = II B 18.

Kinyras

Bien plus que Pygmalion, le personnage mythique de Kinyras rassemble en soi une variété et une richesse d'éléments légendaires, anecdotiques et étiologiques qu'il est très difficile d'organiser dans un tableau unitaire⁴². L'étude approfondie que Cl. Baurain a consacrée à Kinyras en 1980⁴³ reste toujours inégalée, pour sa richesse et son caractère exhaustif, ainsi que pour la perspective historique qui dirige et affine la lecture des sources : on peut donc toujours y renvoyer pour tout approfondissement sur le personnage dans son intégralité. Ici en revanche, sans essayer de reprendre tous les éléments qui composent cette figure complexe⁴⁴, on se limitera à choisir, de manière la moins arbitraire possible, les passages qui rendent compte des traits fondamentaux du personnage, pris essentiellement dans son caractère de roi de Chypre, figure homérique en premier lieu, étroitement liée à la religion de l'île (au culte d'Aphrodite, et ensuite d'Adonis) et à ses ressources minières ; on renvoie, pour tous les passages parallèles et les évolutions spécifiques de chaque élément légendaire, au recueil de K. Hadjioannou⁴⁵ et à l'étude de Cl. Baurain.

II B 9 : Homère, *Iliade* XI 15-28

VIII^e s.

Recueils : *AKEII A*, n° 14 et 14.1 ; Wallace – Orphanides 1990, 1 n° 1.

Bibliographie : Baurain 1980, 291-301 ; Carrière – Massonie 1991, 267-272.

⁴¹ Théopompe, *FGrHist* 115 F 103 (= Photios, *Bibliothèque* 176) : II A 45.

⁴² V. sur Kinyras, en général et sur certains aspects spécifiques, Baurain 1980, 1981 et 1984 ; Ribichini 1982 (*non vidi*) ; Loucas-Durie 1989.

⁴³ Baurain 1980.

⁴⁴ À propos surtout de sa généalogie, qu'on n'examinera pas dans le détail, v. l'analyse approfondie dans Baurain 1980, 280-291.

⁴⁵ Les passages concernant Kinyras sont rassemblés sous le n° 14 de son recueil *AKEII A*.

15 Ἄτρείδης δ' ἐβόησεν ἰδὲ ζώνυσθαι ἄνωγεν
 Ἄργείους· ἐν δ' αὐτὸς ἐδύσετο νόροπα χαλκόν.
 Κνημίδας μὲν πρῶτα περὶ κνήμησιν ἔθηκεν
 καλάς, ἀργυρέοισιν ἐπισφυρίοις ἀραρυίας·
 δεύτερον αὖ θώρηκα περὶ στήθεσσιν ἔδυνεν,
 20 τὸν ποτέ οἱ Κινύρης δῶκε ξεινήιον εἶναι·
 πεύθετο γὰρ Κύπρονδε μέγα κλέος, οὐνεκ' Ἀχαιοί
 ἐς Τροίην νήεσσιν ἀναπλεύσεσθαι ἔμελλον·
 τούνεκά οἱ τὸν δῶκε, χαριζόμενος βασιλῆι.
 Τοῦ δ' ἦτοι δέκα οἴμοι ἔσαν μέλανος κυάνοιο,
 25 δώδεκα δὲ χρυσοῖο καὶ εἴκοσι κασσιτέροιο·
 κυάνεοι δὲ δράκοντες ὀρωρέχατο προτὶ δειρὴν
 τρεῖς ἑκάτερθ, ἴρισσιν ἑοικότες, ἅς τε Κρονίων
 ἐν νέφεϊ στήριξε, τέρας μερόπων ἀνθρώπων.

15 L'Atride lance alors son cri de guerre et ordonne aux Argiens
 de ceindre les armes ; lui-même se revêt de bronze éblouissant.
 D'abord il met à ses jambes les belles
 jambières, équipées de couvre-chevilles en argent ;
 ensuite il vêt autour de la poitrine la cuirasse
 20 qu'une fois Kinyras lui a offerte en présent d'hospitalité :
 il venait d'apprendre, à Chypre, la grande nouvelle, que les Achéens
 allaient faire voile vers Troie avec leurs navires ;
 c'est pourquoi il la lui a offerte, pour faire plaisir au roi.
 Cette cuirasse compte donc dix bandes de smalt sombre,
 25 douze d'or et vingt d'étain ;
 des serpents de smalt s'étendent vers le cou,
 trois de chaque côté, semblables aux arcs-en-ciel que le fils de Kronos
 enfonce dans un nuage, présage pour les hommes mortels.

Scholies à Homère, *Iliade* XI 20 :

a. τὸν ποτέ οἱ Κινύρης <δῶκε ξεινήιον εἶναι>] οὗτος Θεΐαντος⁴⁶ μὲν ἦν παῖς,
 βασιλεὺς δὲ Κύπρου· ὃς ζάπλουτος ὢν παριόντας Ἑλληνας ἐξένισε καὶ ὑπέσχετο
 αὐτοῖς ἐν Ἰλίῳ πέμψειν τὰ πρὸς τὸν βίον. Φασὶ δὲ αὐτὸν ἀμελήσαντα
 ἐπικατάρατον γενέσθαι⁴⁷ ὑπὸ Ἀγαμέμνονος· καὶ αὐτὸν μὲν ὑπὸ Ἀπόλλωνος
 ἀναιρεθῆναι, ἐπειδήπερ ἠμιλλᾶτο αὐτῷ εἰς μουσικὴν, τὰς δὲ θυγατέρας αὐτοῦ
 πεντήκοντα οὔσας ἀλέσθαι εἰς θάλασσαν b (BCE³E⁴) T καὶ εἰς ἀλκυόνας
 μεταβληθῆναι. T

b. τὸν ποτέ οἱ Κινύρης <δῶκε ξεινήιον εἶναι>] ἀφεστήκασι μὲν⁴⁸ καὶ ὡς⁴⁹ μὴ
 συντελοῦντες εἰς Ἑλληνας οὐ συστρατεύουσιν, οἰκειοῦνται δὲ δώροις τὴν
 Ἑλλήνων φιλίαν· οὐ γὰρ ὑπὲρ ἀστρατείας, ὡς Ἐχέπωλος ὁ Σικυώνιος τὴν

⁴⁶ Θεΐαντος T (cf. Eust. 827,34), Βίαντος b.

⁴⁷ ἐπικατάρατον γενέσθαι T, τῶν ὑποσχέσεων καταραθῆναι b.

⁴⁸ Post μὲν bT(V) verba οὐν Κύπριοι τῶν Ἑλλήνων in margine codicis V adiunxit Victorius.

⁴⁹ ἀφεστήκασι μὲν οὐν Κύπριοι Ἑλλήνων καὶ ὡς coniunctus cum scholio a (verbum θάλασσαν) in b.

Αἴθην⁵⁰ (cf. Ψ 295-8). b (BCE³E⁴) Τ ὅτι δὲ ἀφεστήκασιν Ἑλλήνων, φησὶ
“Κύπρον Φοινίκην τε καὶ Αἴγυπτίους ἐπαληθεῖς” (δ 83). φασὶ δὲ αὐτὸν ἐν Πάφῳ
ὁμόσαντα Μενελάῳ πέμπειν πενήκοντα ναῦς, «μίαν»⁵¹ μὲν ἀποστεῖλαι, τὰς δὲ
λοιπὰς ἐκ γῆς καὶ γηίνους ἄνδρας. Τ

a. *qu'une fois Kinyras lui a offerte en présent d'hospitalité* : celui-ci était fils de Theias, et roi de Chypre ; comme il était très riche, il reçut en qualité d'hôte les Grecs qui étaient en route pour Troie, et il leur offrit de leur envoyer à Troie les vivres nécessaires. On dit que, ayant négligé (sa promesse), il fut maudit par Agamemnon ; et qu'Apollon le fit périr, puisqu'il l'avait défié en musique, et que ses filles, qui étaient cinquante, se jetèrent dans la mer et se changèrent en alcyons.

b. *qu'une fois Kinyras lui a offerte en présent d'hospitalité* : (les Chypriotes) se sont tenus à l'écart et ils ne participent pas à l'expédition comme s'ils n'étaient pas partie des Grecs, mais ils se concilient l'amitié des Grecs par des présents ; et ils n'agirent pas ainsi pour éviter de combattre, comme Echepōlos le Sicyonien avec (la cavale) Aithē (cf. *Il.* XXIII 295-298). Puisque (les Chypriotes) se sont tenus à l'écart des Grecs, (Homère) dit (*Od.* IV 83) « ayant erré pour Chypre, la Phénicie et l'Égypte ». On dit que, ayant promis à Paphos à Ménélas d'envoyer cinquante navires, (Kinyras) en envoya un seul, et les autres (il les fit) en terre et l'équipage en terre cuite.

Le passage homérique qu'on examine ici constitue le début de la scène de l'adoubement d'Agamemnon (*Il.* XI 15-46) ; parmi les éléments de son armure, la cuirasse est, avec le bouclier, la partie à laquelle le poète réserve le plus d'attention : la description du décor, ainsi que les rapports avec les restes de l'armure (notamment le bouclier et le baudrier, qui présentent un décor similaire) ont fait l'objet d'une discussion approfondie par Cl. Baurain⁵², et on ne s'y arrêtera pas. Comme on l'a souligné à plusieurs reprises, Homère semble se référer à Kinyras comme à un personnage bien connu, qui n'avait pas besoin d'être présenté aux auditeurs ; rien de son rôle à Chypre n'est précisé, mais le seul fait qu'il ait entretenu des relations d'hospitalité avec Agamemnon en fait, dans le monde homérique, le chef (ou l'un des chefs) de l'île. Les raisons de son geste, qu'Homère rapporte de manière aussi transparente qu'indéchiffrable (« pour faire plaisir au roi » : l'intention est clairement exprimée, mais quelles sont ses raisons profondes ?), est le point sur lequel le patrimoine légendaire a apporté sa plus riche contribution.

Grâce aux scholies anciennes, on peut avoir un aperçu des différentes traditions qui, avec les siècles, se sont cristallisées autour de la figure de Kinyras, et qu'Eustathe, dans ses commentaires, reprend des scholies avec une abondance de détails majeure, mais en laissant inaltérée la substance du récit⁵³. Un des premiers points à souligner est la richesse de Kinyras (ζάπλουτος ὄν), qui constitue l'une des raisons de sa générosité

⁵⁰ ἀστρατείας, ὡς Ἐχέπωλος ὁ Σικυώνιος τὴν Αἴθην Τ, τοῦ μὴ στρατεῦσαι τὰ δῶρα διδῶσιν, ἀλλὰ χαριζόμενοι φησὶ βασιλῆι b.

⁵¹ μὲν Τ, μίαν Maas, Erbse.

⁵² Baurain 1980, 295-298.

⁵³ Pour les passages d'Eustathe v. *ΑΚΕΠ Α'*, n^o 14.1a et 14.2, et Baurain 1980, 293-294 et 298-299.

envers les Grecs ; cette richesse, déjà proverbiale au moins à l'époque de Tyrtée⁵⁴, reste, avec celle de Midas et après celle de Crésus, un *topos* littéraire au moins jusqu'à l'Antiquité tardive⁵⁵. Malgré cette richesse, donc, Kinyras trahit les Grecs, en négligeant sa promesse d'aide faite – d'après les scholies – à l'occasion du passage de certains guerriers achéens sur l'île. Ce premier récit, rapporté par la scholie *a*, trouve un écho fortement anecdotique dans la version rapporté par la scholie *b* : il ne s'agit pas là d'une proposition d'aide (alimentaire, d'après le scholie *a*) faite aux Grecs de passage à Chypre, mais d'une véritable promesse (ὀμόσαντα) d'aide militaire faite à Ménélas en personne, et négligée d'une manière astucieuse (ne pourrait-on pas voir, dans le détail des navires et des équipages en terre cuite, un reflet de la renommée de la coroplastie chypriote dans le monde grec, déjà évidente dans le fameux passage sur le κύπριος χαρακτήρ d'Eschyle, *Les suppliantes* 282 ?)⁵⁶ ; c'est cette deuxième version qui trouve fortune auprès des autres auteurs anciens⁵⁷. En revanche, à la suite de la trahison de Kinyras, dans la première version, des détails nous sont donnés par les scholies (malédiction d'Agamemnon, mort de Kinyras à la suite d'une compétition musicale avec Apollon, mort de ses cinquante filles et transformation de ces dernières en alcyons) qui trouvent moins de parallèles dans les sources qui nous ont été conservées⁵⁸.

Si on tient compte de cette légende (dans sa version la plus simple aussi bien que dans sa version anecdotique) sur l'aide manquée de Kinyras aux Grecs à Troie, on s'explique mieux pourquoi, chez Théopompe, « les Grecs qui étaient avec Agamemnon », débarqués à Chypre après la guerre, ne cherchent pas l'accueil de Kinyras et ne respectent pas son territoire comme celui d'un allié, mais le chassent de toute l'île, en lui laissant comme seul refuge la ville d'Amathonte⁵⁹.

On peut voir, dans l'ensemble de ces légendes sur le rapport entre Kinyras et les Grecs, un élément que les scholies cherchent visiblement à expliquer, et qui a joué, sans doute, un rôle important dans la naissance et dans l'évolution des légendes elles-mêmes : les Grecs qui lisaient ou écoutaient Homère, et qui connaissaient Chypre, avec sa population hellénophone et ses dynasties royales philogrecques, avaient du mal à s'expliquer l'absence de l'île dans le contingent grec à Troie. Kinyras, chez Homère, a des rapports cordiaux avec les Grecs, des rapports d'hospitalité même avec Agamemnon, mais il n'est pas impliqué du tout dans une guerre qui était, pour les Grecs, la première expédition panhellénique de leur histoire. Le don de la cuirasse, qui trouve sa place dans le système d'échange de dons propre au monde méditerranéen et proche-oriental de l'époque archaïque (aussi bien que de l'âge du Bronze)⁶⁰, n'était pas suffisant pour justifier l'absence de Chypre, et il posait aux exégètes d'Homère beaucoup plus de problèmes que ceux qu'il résolvait. La scholie *b* est explicite à cet égard : les Chypriotes se sont tenus à l'écart de l'expédition « comme s'ils n'étaient pas partie des Grecs » (ὡς μὴ συντελοῦντες εἰς Ἑλληνας), et c'est pour cette raison qu'Homère, dans la suite de son

⁵⁴ Tyrtée, fg. 9. 6 G.-P. : *AKEH A*, n° 14.31.

⁵⁵ Les passages pertinents sont mentionnés et discutés dans Baurain 1980, 301-303.

⁵⁶ On peut rappeler, à ce propos, la production de modèles de navires en terre cuite qui caractérise l'art coroplastique chypriote dès l'âge du Bronze jusqu'à l'époque classique, et qui pourrait bien avoir fourni la base pour un mythe étimologique: Aupert 1996, 39.

⁵⁷ V. commentaire et références dans Baurain 1980, 293-295.

⁵⁸ V. Baurain 1980, 304.

⁵⁹ Théopompe, *FGrHist* 115 F 103 = II A 45.

⁶⁰ V. à ce propos Baurain 1980, 299-300.

œuvre, parle de Chypre comme d'un territoire étranger, où Ménélas, dans ses pérégrinations après la guerre, se trouve à errer sans y avoir repos ou accueil, comme en Phénicie ou en Égypte (*Od.* IV 83)⁶¹. On pourrait donc voir, dans la légende de la promesse manquée de Kinyras, un effort fait par la tradition pour réparer ce qui apparaissait comme une incohérence dans l'histoire de la guerre de Troie, l'absence de Chypre la Grecque du contingent des Grecs : de cette manière, l'absence des Chypriotes trouve son explication dans la mauvaise foi de Kinyras, appelé à participer comme tous les autres chefs grecs, mais manquant à son engagement.

La perspective d'Homère est évidemment différente, et bien que Chypre soit très peu présente dans les deux poèmes, une étude approfondie de l'image de l'île telle qu'elle ressort de l'œuvre homérique serait sûrement très instructive⁶².

II B 10 : Pindare, *Pythique* II 13-18

autour de 470

Recueils : *AKEP* A', n° 14.36, 14.37, 14.13 et 14.16 ; Wallace – Orphanides 1990, 6 n° 1.

Bibliographie : Baurain 1980, 280-291 ; Gentili *et alii* 1995, 369-371.

	Ἄλλοις δέ τις ἐτέλεσσεν ἄλλος ἀνήρ εὐαχέα βασιλεῦσιν ὕμνον ἄποιν' ἀρετᾶς.	25
15	Κελαδέοντι μὲν ἀμφὶ Κινύραν πολλακίς φᾶμαι Κυπρίων, τὸν ὁ χρυσοχαῖτα προ- φρόνως ἐφίλησ' Ἀπόλλων,	30
	ἱερέα κτίλον Ἀφροδίτας · (...)	
	Pour d'autres rois quelqu'un d'autre a composé un hymne harmonieux, récompense de courage.	25
15	Souvent les voix des Chypriotes célèbrent Kinyras, qu'Apollon à la chevelure d'or aima de tout cœur,	30
	le prêtre cher ⁶³ à Aphrodite ; (...)	

Scholies à Pindare, *Pythique* II 27 :

a. κελαδέοντι μὲν ἀμφὶ Κινύραν] περὶ μὲν τὸν Κινύραν οἱ ὕμνοι τῶν Κυπρίων γίνονται, ἐγὼ δὲ περὶ σέ. ἦν δὲ οὗτος Ἀπόλλωνος υἱός, ἢ Πάφου κατὰ ἐνίους.

b. Διαπορεῖται δέ, τί δὴ ποτε εἰς τοὺς τοῦ Ἰέρωνος ἐπαίνους τὸν Κινύραν προσῆκται, εἰ μὴ ὅτι ταῖν θεοῖν ἱεροφάντης ἀπεδέδεικτο· Δεινομένους γὰρ υἱεῖς εἰσιν οἱ περὶ τὸν Ἰέρωνα τοῦ τὰ ἱερά ἐκ Τριοπίου⁶⁴ τῆς Κύπρου⁶⁵ εἰς Σικελίαν

⁶¹ Sur ce passage v. le long commentaire de Strabon, I 2. 31-33, qui cite aussi les vers de *Illiade*.

⁶² Les synthèses de Panagl 1988 et Richardson 1991 ne font que rassembler rapidement les passages concernés.

⁶³ Sur l'interprétation du terme κτίλον v. Gentili *et alii* 1995, 371.

⁶⁴ ἐκ τριοπίας GQ, αὐτροπίου EF, ἐκ τριόπου P, ἐκ τριόπης C.

⁶⁵ Καρίας b (frustra in his sordibus).

κομίσαντος. Ὁ δὲ Κινύρας οὗτός ἐστιν, ἀφ' οὗ οἱ ἐν Κύπρῳ Κινυρίδαι τῇ θεῷ ἀνιέρωνται.

c. Ἡ οὕτως· εἰσὶν οἱ λέγοντες τὸν Δεινομένην τὸν πατέρα Ἰέρωνος ἀνέκαθεν Κύπριον· διὸ νῦν εὐλόγως γράφων εἰς τὸν Ἰέρωνα μέμνηται Κινύρου. Τὸν ποτε οἱ Κινύρης δῶκε ξεινήιον εἶναι. (Λ 20)

d. Ὁ δὲ νοῦς· χορεύουσι μὲν περὶ τὸν Κινύραν πολλάκις οἱ τῶν Κυπρίων ὕμνοι, ὄντινα ὁ χρυσοκόμης ἠγάπησεν Ἀπόλλων ἱερέα καὶ σύντροφον καὶ συνήθη τῆς Ἀφροδίτης ὄντα.

e. Ἡ δὲ ἀνταπόδοσις τοῦ λόγου αὕτη· περὶ μὲν τὸν Κινύραν οἱ τῶν Κυπρίων ὕμνοι, περὶ δὲ σὲ ὁ ἔμῃς καὶ τῶν Συρακουσίων.

a. *célébrent Kinyras* : les hymnes des Chypriotes sont pour Kinyras, le mien pour toi. Ce dernier était le fils d'Apollon, ou selon certains de Paphos.

b. On se demande pourquoi finalement dans les éloges pour Hiéron on se rapporte à Kinyras, sinon parce que il était hiérophante pour les dieux ; car les gens de l'entourage de Hiéron sont les fils de Deinomenēs, qui ramena les cultes de Triopios de Chypre en Sicile. Ce Kinyras-ci est celui, à partir duquel les Kinyradès à Chypre sont consacrés à la déesse.

c. Ou ainsi : il y en a qui disent que Deinomenēs, le père de Hiéron, (était) à l'origine chypriote ; c'est pourquoi vraisemblablement, en écrivant maintenant pour Hiéron, il rappelle Kinyras. « Qu'une fois Kinyras lui a offerte en présent d'hospitalité » (*Iliade* XI 20).

d. Le sens : les hymnes des Chypriotes célèbrent souvent Kinyras, qu'Apollon aux cheveux d'or aima, lui qui était prêtre, compagnon et familier d'Aphrodite.

e. La restitution du discours est celle-ci : les hymnes des Chypriotes (célébrent) Kinyras, le mien et ceux des Syracusains te (célébrent).

Scholie à Pindare, *Pythique* II 28 :

φᾶμαι Κυπρίων, τόν] τὸν τῶν Κυπρίων βασιλέα, οὗ καὶ Ὅμηρος μέμνηται (Λ 20). Υἱὸς δὲ Εὐρυμέδοντος καὶ Παφίας νύμφης. Ἐγένετο δὲ ἱερεὺς τῆς Κυπρίας Ἀφροδίτης.

les voix des Chypriotes, lui que : le roi des Chypriotes, dont Homère aussi fait mention (*Iliade* XI 20). Le fils d'Eurymedōn et de la nymphe Paphia. Il fut prêtre de l'Aphrodite de Chypre.

Scholie à Pindare, *Pythique* II 31 :

b. κτίλον Ἀφροδίτας] ἢ οὕτως· οὐχ ὅτι ἐρώμενος Ἀπόλλωνος ὁ Κινύρας· ἀλλ' ἀγαπᾶσθαί φησιν αὐτὸν ὑπὸ τοῦ θεοῦ διὰ τὸ ἐγκωμιάζεσθαι αὐτὸν ὑπὸ τῶν μουσικῶν.

b. cher à Aphrodite : ou ainsi : non parce que Kinyras (était) l'amant d'Apollon, mais on dit qu'il était aimé par le dieu parce qu'il était loué pour sa musique.

Ces quelques vers de Pindare font partie d'une ode offerte à Hiéron de Syracuse à l'occasion d'une victoire lors d'un concours, remportée par le tyran, que le poème ne précise pas (ce qui pose des problèmes pour la datation⁶⁶). Kinyras est présenté ici comme l'objet d'hymnes d'éloges, et ayant des rapports privilégiés avec Apollon et Aphrodite.

Tout d'abord, pourquoi cette mention de Kinyras ? Les scholies, ainsi que plusieurs commentateurs modernes, se sont posé à bon droit une telle question. Certainement, l'élément qui lie le roi mythique de Chypre au tyran de Syracuse est le fait d'être en même temps roi et prêtre : Hiéron était en effet hiérophante de Déméter et Perséphone, alors que Kinyras était prêtre d'Aphrodite (comme le précisent Pindare lui-même, et la scholie au v. 28), fondateur du culte de la déesse à Paphos et de la dynastie des Kinyradès, consacrés à ce culte (scholie *b* au v. 27)⁶⁷. D'autres éléments ont été proposés : les scholies *b* et *c* au v. 27 mentionnent notamment une possible origine chypriote de Deinomenēs, père du tyran, à laquelle on ne doit accorder aucun crédit. La mention, par la scholie *b*, d'une localité appelée Triopios de Chypre est sûrement erronée (v. aussi l'apparat critique) et dérive probablement, en dernier lieu, d'un passage d'Hérodote, VII 153, où un ancêtre du tyran est dit venir de l'île de Télôs, située près du cap Triopion, en Carie. Aucun lien direct ne liait donc Hiéron à Chypre, mais c'était sans doute le parallélisme entre les fonctions royales et sacerdotales des deux personnages, avec la protection divine d'Aphrodite et d'Apollon pour Kinyras, d'Artémis et d'Hermès pour Hiéron (v. 9-11 de l'ode) qui justifie l'évocation du souverain chypriote en relation avec le tyran syracusain.

Si le rapport avec Aphrodite ne pose pas de problème, celui avec Apollon est moins clair, mais il n'est pas inconnu de nos sources : au delà de la compétition musicale avec le dieu, à laquelle fait référence la scholie à Homère, *Iliade* XI 20 (ci-dessus, II B 9), les légendes sur Kinyras et Apollon font du premier le fils (v. scholie *a* au v. 27) ou l'amant (v. scholie au v. 31) du second. Ces aspects, qui sont sans doute à mettre en relation avec la renommée de Kinyras en tant que musicien et inventeur de la lyre⁶⁸, vont probablement dans la direction d'une identification entre Kinyras, héros chypriote par excellence, et Apollon, dans sa qualité de parèdre de la Grande Déesse de Chypre⁶⁹.

⁶⁶ V. Gentili *et alii* 1995, 43-47 avec références.

⁶⁷ Sur ce point v. surtout Baurain 1980, 283-284 et n. 26 (sur les Kinyradès) et Gentili *et alii* 1995, 371, avec références aux passages parallèles (textes littéraires et inscriptions).

⁶⁸ Baurain 1980, 286-287, 304 ; Gentili *et alii* 1995, 370-371.

⁶⁹ V. à ce propos Cayla 2001 et Cayla 2005.

II B 11 : Platon le comique, fg. 3 K-A (= Athénée, *Deipnosophistes* X, 456 a)

V^e – IV^e s.

Recueils : *AKEII A'*, n° 14.17 ; Wallace – Orphanides 1990, 260 n° 29.

Bibliographie : Baurain 1980, 283-287 ; *Ateneo, Deipnosophisti*, 1122.

Πλάτων δ' ἐν τῷ Ἀδώνιδι χρησμὸν δοθῆναι λέγων Κινύρα ὑπὲρ Ἀδώνιδος τοῦ υἱοῦ φησιν ·

ὦ Κινύρα⁷⁰, βασιλεῦ Κυπρίων, ἀνδρῶν δασυπρόκτων,
παῖς σοι κάλλιστος μὲν ἔφυ θαυμαστότατός τε
πάντων ἀνθρώπων, δύο δ' αὐτὸν δαίμον' ὀλεῖτον⁷¹,
ἢ μὲν ἐλαυνομένη λαθρίοις ἔρετμοῖς, ὃ δ' ἐλαύνων.

Λέγει δ' Ἀφροδίτην καὶ Διόνυσον · ἀμφοτέρω γὰρ ἤρων τοῦ Ἀδώνιδος.

Platon raconte dans l'*Adonis*, qu'à Kinyras fut donné un oracle concernant son fils Adonis :

Ô Kinyras, roi des Chypriotes, hommes au derrière velu⁷²,
un fils t'est né, le plus beau et le plus merveilleux
de tous les êtres humains, mais deux divinités le perdront,
l'une poussée par des rames furtives, l'autre en poussant⁷³.

Il veut dire Aphrodite et Dionysos : les deux en fait aimèrent Adonis.

Ces quatre vers, cités par Athénée, de la comédie *Adonis* de Platon le comique représentent le fragment le plus consistant qui nous reste de cet ouvrage, qui est toutefois connu par d'autres sources⁷⁴. Kinyras recevait donc, au cours de la comédie, un oracle concernant son fils Adonis, dont l'identité est assurée, bien qu'il ne soit pas nommé directement dans les vers, par la phrase introductive d'Athénée. Il s'agit du témoignage le plus ancien qui met en rapport Kinyras avec la légende d'Adonis, dont on entrevoit, dans la partie finale de l'oracle, l'allusion à certains éléments, l'amour d'Aphrodite (bien connu par d'autres sources) et celui de Dionysos (pour lequel on ne dispose pas d'autres informations)⁷⁵.

II B 12 : Hygin, *Fables* 58. 1, 242. 4, 270. 1

I^{er} – II^e s. apr. J.-C.⁷⁶

Recueils : *AKEII Δ' α'*, n° 219 (*Fabula* 242. 4) ; Wallace – Orphanides 1990, 234 n° 1 (*Fabula* 242. 4).

⁷⁰ Κινύρα Musurus, Κυπρία ACE.

⁷¹ ὀλεῖτον Jacobs, εχειτον A, ἔχετον CE, ὀγλειτον Ellis AJPh 6 (1885) 294.

⁷² Pour cette image comique v. Cratinos, fg. 339 K.-A. et *Ateneo, Deipnosophisti*, 1122 n. 3.

⁷³ Pour cette métaphore sexuelle les commentateurs renvoient à Aristophane, *L'assemblée des femmes* 37-39.

⁷⁴ Fg. 1-8 K.-A.

⁷⁵ *Ateneo, Deipnosophisti*, 1122 n. 2. Toutes les sources sur Adonis sont rassemblées dans *AKEII B'*, n° 69-83. Sur son rapport avec Kinyras v. surtout la discussion dans Baurain 1980, 283-287.

⁷⁶ Il n'y a aucune certitude sur l'attribution de cet ouvrage à *Caius Julius Hyginus*, bibliothécaire d'Auguste (67 – 17 apr. J.-C.) : certains voient dans ce recueil de compilation un manuel à usage scolaire composé au II^e s. apr. J.-C. V. Boriaud 1997, VII-XIII ; *OCD*³ s. v. Hyginus (3).

Bibliographie : Baurain 1980, 285 ; *ΑΚΕΠ Δ'β'*, 205-207.

LVIII. *Smyrna.*

Smyrna Cinyrae Assyriorum regis et Cenchreidis filia, cuius mater Cenchreis suberbis locuta quod filiae suae formam Veneri anteposuerat. (...)

58. *Smyrna.*

Smyrna, fille de Kinyras roi des Assyriens et de Cenchreis, dont la mère Cenchreis parla avec trop d'orgueil, puisque elle avait placé la beauté de sa fille avant celle de Vénus. (...)

CCXLII. *Qui se ipsi interfecerunt.*

(...) 4. (...) *Cinyras Paphi filius rex Assyriorum, quod cum Smyrna filia concubuerat. (...)*

242. *Ceux qui se tuèrent eux-mêmes.*

(...) 4. (...) Kinyras, fils de Paphos, roi d'Assyrie, parce qu'il avait couché avec sa fille Smyrna. (...)

CCLXX. *Qui formosissimi fuerunt.*

1. (...) *Cinyras Paphi filius rex Assyriorum. (...)*

270. *Ceux qui furent très beaux.*

1. (...) Kinyras, fils de Paphos, roi d'Assyrie.

L'attribution à Kinyras de la souveraineté sur les Assyriens, systématique chez Hygin, est évidemment tardive. Hygin connaît Kinyras surtout comme père d'Adonis : en tant que tel il apparaît dans les fables 58, 242, 248, 251 et 271. Si on tient compte du fait qu'Adonis, dans la tradition la plus ancienne, a une origine non chypriote mais orientale, et indépendante du personnage de Kinyras jusqu'au V^e s., comme on l'a vu (II B 11), on s'explique la raison de la confusion d'Hygin : Kinyras s'est ici superposé à Theias, qui est le père assyrien d'Adonis dans nos sources les plus anciennes⁷⁷. Sur Paphos en tant que père de Kinyras v. la scholie *a* à Pindare, *Pythique* II 27 (II B 10) et la scholie à Denys le Périégète 509 (II A 17 = II B 8 et 18).

En revanche la notice de la fable 275. 7 d'Hygin, où Kinyras est présenté comme fondateur de Smyrne, à qui il aurait donné le nom de sa fille, est in simple expédient étymologique.

II B 13 : **Strabon, Géographie XVI 2. 18 (755. 30-32)** fin I^{er} s. av. - début I^{er} s. apr. J.-C.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α'*, n° 14.40α ; Wallace – Orphanides 1990, 133 n° 13.

Bibliographie : Brown 1965, 205 n. 4 ; Baurain 1980, 285-286 n. 39 ; MacAdam 1993, 328.

⁷⁷ Baurain 1980, 284-286.

Ἡ μὲν οὖν Βύβλος, τὸ τοῦ Κινύρου βασίλειον, ἱερά ἐστι τοῦ Ἀδώνιδος (ἦν τυρρανουμένην ἠλευθέρωσε Πομπήϊος πελεκίσας ἐκεῖνον), κεῖται δ' ἐφ' ὕψους τινὸς μικρὸν ἄπωθεν τῆς θαλάττης.

Byblos donc, résidence royale de Kinyras, est consacrée à Adonis (comme elle était gouvernée par un tyran, Pompée la libéra en le décapitant) ; elle se trouve sur une hauteur, peu loin de la mer.

Il n'y a aucun doute que Kinyras est, dans ce passage de Strabon, le même Kinyras roi des Chypriotes dont parle Homère, et non pas le nom du tyran de Byblos que Pompée aurait fait décapiter (comme certains ont voulu le comprendre)⁷⁸. Strabon n'est d'ailleurs pas le seul à mettre en relation Kinyras avec Byblos : v. Lucien, *La déesse syrienne*, 9 (II B 16) et Eustathe de Thessalonique, *Commentaire sur Denys le Périégète* 912. D'après Cl. Baurain⁷⁹, l'attribution à Kinyras d'un royaume au Proche-Orient et non pas à Chypre se justifie par la superposition, qu'on a déjà remarquée chez Hygin, de Kinyras et du père « proche-oriental » d'Adonis, notamment (dans nos sources) l'assyrien Theias.

II B 14 : Pline l'Ancien, *Histoire naturelle* VII 154 et 195

I^{er} s. apr. J.-C.

Recueils : *ΑΚΕΠ Δ'α'*, n° 219.1 et 219.2 ; Wallace – Orphanides 1990, 141-142 n° 3 et 4.
Bibliographie : Baurain 1980, 303 ; *ΑΚΕΠ Δ'β'*, 207-208 ; Baurain 1981a.

154. *Anacreon poeta Arganthonio Terteriorum regi CL tribuit annos, Cinyrae Cypriorum decem annis amplius, (...)*

154. Le poète Anacréon a attribué au roi des Tartessiens Arganthonius 150 ans, à celui des Chypriotes Kinyras dix ans de plus, (...)

Le poème d'Anacréon auquel Pline fait référence dans ce passage est cité par Strabon dans le troisième livre de sa *Géographie* (III 2. 14, 151. 3-13)⁸⁰ : dans les vers conservés il est effectivement fait mention d'un roi de Tartessos qui aurait régné 150 ans (et Strabon, en se fondant sur Hérodote, en précise le nom : Arganthonios), mais la citation s'arrête malheureusement là, et les vers sur Kinyras n'ont pas survécu. Il est intéressant toutefois de constater qu'à l'époque d'Anacréon, c'est à dire à la fin du VI^e – V^e s., au personnage de Kinyras, déjà héros homérique et souverain légendaire pour sa richesse (Tyrtée⁸¹), était aussi attribuée une longévité extraordinaire – peut-être un effet de la bienveillance que les dieux manifestaient envers lui, comme Pindare, peu après Anacréon, nous le dit dans sa deuxième Pythique (13-18 : II B 10).

⁷⁸ V. à ce propos Brown 1965, 205 n. 4, Baurain 1980, 285-286 n. 39 et MacAdam 1993, 328, avec références. On n'a aucun indice de corruption du texte transmis.

⁷⁹ Baurain 1980, 285-286 n. 39.

⁸⁰ Fg. 361 Page.

⁸¹ Tyrtée, fg. 9. 6 G.-P. : *ΑΚΕΠ Α'*, n° 14.31. V. le commentaire à la scholie a à Homère, *Iliade* XI 20 (II B 9).

195. *Tegulas invenit Cinyra, Agriopae⁸² filius, et metalla aeris, utrumque in insula Cypro, item forcipem, martulum, vectem, incudem ; (...)*

195. Les tuiles, Cinyras fils d'Agriopas les a inventées, et les mines de cuivre, les deux dans l'île de Chypre, et aussi les pinces, le marteau, le levier et l'enclume (...)

Ce deuxième passage de Pline concernant Kinyras pose problème pour des raisons différentes. Tout d'abord, le père de Kinyras, Agriopas, est un personnage complètement inconnu⁸³ ; son nom, fondé sur la racine ἀγρός, « sauvage », a induit en erreur une partie de la tradition manuscrite de Pline, qui présente, au lieu du nom *Agriopas*, le substantif *agricola*, « cultivateur ». On n'a néanmoins aucune raison concrète pour douter, sur ces bases, que ce Kinyras soit identique à celui qui est mentionné par Pline lui-même quelques chapitres auparavant⁸⁴ : l'identité du père de Kinyras dans nos sources n'est en effet pas du tout sûre, différents personnages, plus ou moins connus, étant appelés à endosser ce rôle⁸⁵. En revanche, la localisation des découvertes de Kinyras à Chypre, ainsi que la nature de ces découvertes, rendent très plausible de voir, dans cette mention rapide de Pline, la preuve de la cristallisation mythique, autour de ce personnage très célèbre pour les anciens, de la florissante et importante industrie minière de l'île⁸⁶.

II B 15 : Pseudo-Apollodore, *Bibliothèque* III 14. 3

I^{er}-II^e s. apr. J.-C.

V. II A 14 (= II B 6)⁸⁷.

II B 16 : Lucien, *La déesse syrienne* 9

II^e s. apr. J.-C.

Recueils : *AKEII A'*, n° 14.40 ; Wallace – Orphanides 1990, 219 n° 4.

Bibliographie : Lipiński 1995, 105-108 ; Lightfoot 2003, 328-331.

⁸² *Agriopae* vett. : *-iope* F², *-icolae* Ede, *-icole* Ro, *agrycole* DF¹.

⁸³ Il ne faut pas confondre *Agriopas*, gén. *Agriopae*, le père de Kinyras, avec *Agriope*, mieux *Argiope*, la mère d'Europe et de Cadmos dans Hygin, *Fables* 178. 1 (v. Boriaud 1997, *app. crit. ad loc.* pour la forme correcte du nom) : ainsi par ex. dans *AKEII Δ'β'*, 207-208.

⁸⁴ Ainsi Schilling 1977, 238 ; *contra* Baurain 1980, 303 n. 134.

⁸⁵ V. le tableau dans Baurain 1980, 280-281.

⁸⁶ Baurain 1980, 303 ; Baurain 1981a.

⁸⁷ Dans *AKEII A'*, n° 14.12 un autre passage du Pseudo-Apollodore, III 14. 4 est par erreur mis en rapport avec Kinyras : « Ἡσίοδος δὲ αὐτὸν [Κινύραν] Φοίνικος καὶ Ἀλφεισιβοίας λέγει, Πανύασις δὲ φησι Θεϊάντος βασιλέως Ἀσσυρίων, ὃς ἔσχε θυγατέρα Σμύρναν » ; mais il s'agit en réalité, dans le texte du Pseudo-Apollodore, d'Adonis et non de Kinyras. Sur l'origine assyrienne d'Adonis v. Baurain 1980 286-287 et II B 12.

Ἀνέβην δὲ καὶ ἐς τὸν Λίβανον ἐκ Βύβλου, ὁδὸν ἡμέρης, πυθόμενος αὐτόθι ἀρχαῖον ἱρὸν Ἀφροδίτης ἔμμεναι, τὸ Κινύρης εἶσατο, καὶ εἶδον τὸ ἱρὸν, καὶ ἀρχαῖον ἦν.

Je suis monté aussi de Byblos sur le Liban, un jour de trajet, ayant appris que là se trouve un antique temple d'Aphrodite, que Kinyras a établi, et j'ai vu le temple, et il était ancien.

Lucien parle ici du temple d'Aphaca, célèbre dans l'antiquité pour le culte d'Aphrodite Ourania⁸⁸. L'attribution de la fondation du temple à Kinyras est probablement un reflet de l'antiquité du sanctuaire (qui demandait donc un fondateur prestigieux et légendaire, déjà associé au culte de la déesse⁸⁹), et en même temps des rapports étroits qui apparemment liaient la divinité d'Aphaca à Adonis, fils de Kinyras⁹⁰.

II B 17 : Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques* XIII 451-452

V^e s. apr. J.-C.

V. II A 51.

II B 18 : Scholie à Denys le Périégète 509 (= *FGrHist* 758 F 3a)

VII^e s. apr. J.-C. ?

V. II A 17 = II B 8.

Dmētōr Iasidēs

II B 19 : Homère, *Odyssée* XVII 442-444

VIII^e s.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α'*, n° 16, 16.2 (= 14.3) et 16.3 ; Wallace – Orphanides 1990, 2-3 n° 5.

Αὐτὰρ ἐμὶ ἐς Κύπρον ξείνῳ δόσαν ἀντιάσαντι,
Δμήτορι Ἰασίδῃ, ὃς Κύπρου ἴφι ἄνασσειν.
Ἔνθεν δὴ νῦν δεῦρο τόδ' ἴκω πῆματα πάσχων.

Et moi, ils me donnèrent pour Chypre, à un hôte qui se trouvait là,
à Dmētōr Iasidēs, qui alors dominait Chypre.
De là donc maintenant j'arrive ici, en souffrant bien des malheurs.

⁸⁸ Lipiński 1995, 105-108 ; Lightfoot 2003, 328-330.

⁸⁹ Sur Kinyras fondateur du temple d'Aphrodite à Paphos v. Baurain 1980, 288-291.

⁹⁰ Lipiński 1995, 105-107.

Scholie à Homère, *Odyssée* XVII 442 :

α. αὐτὰρ ἔμ' ἐς Κύπρον] ὅτι αἰεὶ πολλοὺς εἶχεν ἢ Κύπρος βασιλεῖς ἐν ταύτῳ φησι καὶ ὁ Μένανδρος ἐν Μισουμένῳ ὡς⁹¹ ἐν παραβάσει “ἐκ Κύπρου λαμπρῶς⁹² πάνυ πράττων· ἐκεῖ γὰρ ὑπό τιν' ἦν τῶν βασιλέων”.

α. *et moi pour Chypre* : que Chypre a toujours eu beaucoup de rois ensemble, Ménandre le dit aussi dans le *Misoumenos*, dans une digression⁹³ : « (Il vient) de Chypre ayant agi décidément avec gloire : car là-bas il était au service d'un des rois ».

Scholie à Homère, *Odyssée* XVII 443 :

Δμήτορι] Κινύρου ἀποθανόντος Δμήτωρ ἐβασίλευσε Κύπρου. Ἡ οὐδὲ εἴρηται ὁ Κινύρας ἐν Ἰλιάδι (Λ 20) Κύπρου βασιλεὺς, ἀλλὰ Κύπριος ἀπλῶς.

à *Dmētōr* : à la mort de Kinyras Dmētōr régna sur Chypre. Sinon, Kinyras dans l'*Illiade* (XI 20) n'est pas dit roi de Chypre, mais simplement Chypriote.

Ulysse, déguisé en vieux mendiant, essaie sans succès d'éveiller la pitié d'Antinoos, qui avec les autres prétendants banquète dans la salle du palais d'Ithaque, en évoquant d'imaginaires mésaventures en Égypte ; pour conclure son récit, il mentionne un roi de Chypre, Dmētōr fils de Iasos, figure qui n'est pas développée ultérieurement, et qui reste inconnue dans toutes nos sources postérieures.

Les scholies, de même que les commentateurs modernes, ont essayé avec d'évidentes difficultés d'expliquer la coexistence, dans le monde homérique, de Kinyras et Dmētōr Iasidēs. En soulignant la coexistence à Chypre de plusieurs rois (comme en témoigne, pour l'époque classique, Ménandre : scholie au vers 442) ou la possibilité de changements sur le trône de Chypre entre l'époque de l'*Illiade* et celle de l'*Odyssée*, ou en mettant même en doute que Kinyras ait été roi de Chypre (scholie α au vers 443), les scholiastes essaient de s'expliquer l'introduction à l'improviste de cet obscur personnage dans le poème.

Si on veut donner à cette figure une hypothétique valeur historique, on est tenté d'y voir un chef d'origine grecque, un de ceux qui débarquèrent à Chypre pendant la turbulente période d'hellénisation de l'île et à qui la tradition mythique et historique postérieure a attribué l'origine des villes et royaumes chypriotes, mais qui ont dû, parfois, donner vie à des royaumes ou des potentats locaux plutôt éphémères – cela expliquerait peut-être pourquoi on a perdu toute trace de ce roi. Quoi qu'il en soit, si on a des difficultés à attribuer la royauté sur l'île de Chypre à Dmētōr, on ne peut pas aller plus loin en l'attribuant à son père Iasos⁹⁴.

Comme l'ont observé certains commentateurs⁹⁵, Dmētōr, du verbe δάμνημι, est un *nomen loquens* : « dompteur », « dominateur », ce qui donne encore moins de

⁹¹ ὡς del. Sandbach.

⁹² λαμπρὰ schol., del. Meineke ; ὡς ἦν παρὰ βασιλεῖ ἐκ Κυπροῦ πάνυ λαμπρὰ Wilamowitz.

⁹³ Ménandre, *Misoumenos*, fg. 5 Sandbach ; sur ce fragment v. Sisti 1986, 116.

⁹⁴ Baurain 1980, 292 n. 69.

⁹⁵ Russo 1985, 183.

vraisemblance historique à ce personnage. Sur le nom de son père, Iasos, on peut en revanche avancer une hypothèse : dans un autre passage de l'*Odyssee* (XVIII 246) il est fait mention d'Iasos d'Argos, que certaines traditions mythologiques présentent comme fils d'Argos et père d'Iō⁹⁶. Si c'est bien celui-ci le Iasos qui est sous-entendu dans le patronyme, Ἰασίδης, de Dmētōr roi de Chypre, on doit supposer pour ce dernier une origine argienne⁹⁷ – ce qui n'est pas impossible, puisque des traces d'installation des Argiens dans l'île survivent dans les traditions sur l'origine de Kourion (v. II A 4 et 5).

II B 20 : Eustathe de Thessalonique, *Commentaires à l'Odyssee* ρ 443 XII^e s. apr. J.-C.

Recueils : AKEII A, n° 16.1.

Εἰ δὲ Κινύρας ἐν Ἰλιάδι Κύπρου ἦν βασιλεύς, ἀλλ' ἐκείνου μηκέτ' ὄντος ὁ ῥηθεὶς Δμήτωρ βασιλεῦσαι δοκεῖ.

Si Kinyras était roi de Chypre dans l'*Iliade*, alors ce Dmētōr dont on a parlé semble avoir régné après la mort de celui-là.

Rois historiques de Chypre

Philokypros de Soloi

Comme on l'a vu à propos de la fondation de Soloi, les témoignages concernant le roi Philokypros sont étroitement liés à la tradition de la visite que Solon aurait rendue à ce souverain après son voyage en Égypte. Le noyau historique de cette tradition repose sur l'élégie composée par Solon lui-même, fg. 19 W², que Plutarque cite dans la vie du législateur athénien, et dont l'authenticité n'est pas discutée⁹⁸. Au delà de la question de la (re)fondation de la ville de Soloi⁹⁹, du rôle joué en cette occasion par Solon¹⁰⁰, et des traditions multiples qui se sont constituées autour du voyage de Solon à Chypre¹⁰¹, ce qui nous intéresse ici est de mettre en lumière le personnage de Philokypros, le premier roi chypriote dont l'historicité peut être considérée comme certaine et qui soit mentionné par les auteurs classiques¹⁰². Il faut bien souligner que, en abandonnant définitivement, avec Philokypros de Soloi et Euelthōn de Salamine, le domaine du mythe

⁹⁶ Russo 1985, 210, avec références aux auteurs anciens.

⁹⁷ Ainsi Hill 1940-1952, I, 88, présentant cette hypothèse comme un fait assuré.

⁹⁸ Sur la polémique à propos de l'authenticité du troisième distique de l'élégie v. Manfredini – Piccirilli 1977, 265-266, avec références.

⁹⁹ Sur cela v. en particulier le passage de Plutarque, *Vie de Solon* 26 (II A 40 = II B 22).

¹⁰⁰ V. II A 40, 41, 42.

¹⁰¹ Ci-après, II B 41-44.

¹⁰² On ne considère pas ici le témoignage de la *Vie d'Aratos* 2, 77. 8-19 Maass (II A 41), qui, en étant pour le reste en accord avec Plutarque, appelle le roi de Soloi Kypranōr, nom qui nous est par ailleurs inconnu.

et de la légende pour entrer dans le domaine de l'histoire, toute mention d'un roi unique à la tête de l'île disparaît.

II B 21 : Hérodote, *Histoires* V 113. 2

V^e s.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α*, n° 39.2 ; Wallace – Orphanides 1990, 13.

Τετραμμένον δὲ τοῦ στρατοπέδου [τῶν Κυπρίων] ἄλλοι τε ἔπεσον πολλοὶ καὶ δὴ καὶ Ὀνήσιλός τε ὁ Χέρσιος, ὅς περ τὴν Κυπρίων ἀπόστασιν ἔπρηξε, καὶ ὁ Σολίων βασιλεὺς Ἀριστόκυπρος ὁ Φιλοκύπρου, Φιλοκύπρου δὲ τούτου τὸν Σόλων ὁ Ἀθηναῖος ἀπικόμενος ἐς Κύπρον ἐν ἔπεσι αἶνεσε τυράννων μάλιστα.

L'armée chypriote ayant été mise en fuite, beaucoup périrent, entre autres Onēsilos fils de Chersis, qui avait lancé la révolte des Chypriotes, et le roi de Soloi Aristokypros fils de Philokypros, de ce Philokypros que l'Athénien Solon, venu à Chypre, loua en vers plus que les autres tyrans.

Lors de la bataille dans la plaine de Salamine de Chypre, en 497, les Chypriotes sont battus par les Perses à cause de la trahison de Stēsēnōr, roi de Kourion, qui passe du côté des ennemis pendant le combat. Parmi les morts illustres, Hérodote tient à rappeler le fils de Philokypros, Aristokypros, à cause de l'élégie que Solon avait dédiée à son père, et qu'il pouvait sans doute encore lire en entier (il ne nous en reste que les six vers cités par Plutarque, *Solon* 26. 4, fg. 19 W² : v. II A 40 = II B 22).

II B 22 : Plutarque, *Solon* 26. 2-4

début II^e s. apr. J.-C.

V. II A 40.

Euelthōn de Salamine

Euelthōn, roi de Salamine dans la seconde moitié du VI^e s., est le premier roi chypriote pour lequel le témoignage des historiens (notamment d'Hérodote), trouve confirmation sure dans des sources contemporaines, c'est-à-dire le monnayage. Euelthōn a probablement été, en effet, le premier roi chypriote à frapper monnaie, des statères perses en argent à légende syllabique, au type du bélier couché au droit et, sur certaines pièces, de la croix ansée au revers¹⁰³. Même si la chronologie de son règne est tout à fait hypothétique, les dates de 560-525 sont en général acceptées¹⁰⁴ : le seul point

¹⁰³ *ICS*² 319 ; Babelon *TMGR*, II/1, 573-586 ; Hill *CGCC*, LXXXIII-XC, 46-49. V. ci-dessus p. 153

¹⁰⁴ *ICS*², 318 ; Hill 1940-1952, I, 115-116.

de référence sûr est toutefois offert par le passage d'Hérodote, *Histoires* IV 162 (II B 23), qui se situe autour de 530.

II B 23 : Hérodote, *Histoires* IV 162

V^e s.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α*, n° 43 ; *Salamine de Chypre X*, n° 205 ; Wallace – Orphanides 1990, 9-10 n° 9.

1 Ἐπὶ μὲν δὴ τούτου τοῦ Βάττου οὕτω διετέλεε ἔοντα, ἐπὶ δὲ τούτου παιδὸς Ἄρκεσίλειω πολλὴ ταραχὴ περὶ τῶν τιμῶν ἐγένετο· 2 Ἄρκεσίλειος γὰρ ὁ Βάττου τε τοῦ χωλοῦ καὶ Φερετίμης οὐκ ἔφη ἀνέξεσθαι, κατὰ τὰ ὁ Μαντινεὺς Δημῶναξ ἔταξε, ἀλλὰ ἀπαίτεε τὰ τῶν προγόνων γέρεα. Ἐνθεῦτεν στασιάζων ἐσσώθη καὶ ἔφυγε ἐς Σάμον, ἡ δὲ μήτηρ οἱ ἐς Σαλαμίνα τῆς Κύπρου ἔφυγε. 3 Τῆς δὲ Σαλαμίνας τοῦτον τὸν χρόνον ἐπεκράτεε Εὐέλθων, ὃς τὸ ἐν Δελφοῖσι θυμητήριον, ἐὸν ἀξιοθέητον, ἀνέθηκε, τὸ ἐν τῷ Κορινθίων θησαυρῷ κέεται. Ἀπικομένη δὲ παρὰ τοῦτον ἡ Φερετίμη ἐδέετο στρατιῆς, ἢ κατάξει σφέας ἐς τὴν Κυρήνην. 4 Ὁ δὲ Εὐέλθων πᾶν μᾶλλον ἢ στρατιὴν οἱ ἐδίδου· ἡ δὲ λαμβάνουσα τὸ διδόμενον καλὸν μὲν ἔφη καὶ τοῦτο εἶναι, κάλλιον δὲ ἐκεῖνο, τὸ δοῦναί οἱ δεομένην στρατιήν. 5 Τοῦτο ἐπὶ παντὶ γὰρ τῷ διδομένῳ ἔλεγε, τελευταῖόν οἱ ἐξέπεμψε δῶρον ὁ Εὐέλθων ἄτρακτον χρύσειον καὶ ἡλακάτην, προσῆν δὲ οἱ καὶ εἴριον· ἐπειπάσης δὲ αὐτὴς τῆς Φερετίμης τὸντὸ ἔπος, ὁ Εὐέλθων ἔφη τοιοῦτοις γυναῖκας δωρέεσθαι ἀλλὰ οὐ στρατιῇ.

1 Les choses continuèrent à être ainsi sous Battos, mais sous son fils Arkesilaos il y eut un grand trouble à propos des honneurs : 2 Arkesilaos, fils de Battos le boiteux et de Pheretimē, déclara en effet qu'il ne supporterait pas les règles établies par Dēmōnax de Mantinée, et il réclama en revanche les privilèges de ses ancêtres. En conséquence il se révolta ; il fut vaincu et s'enfuit à Samos, alors que sa mère s'enfuyait à Salamine de Chypre. 3 En ce temps-là commandait sur Salamine Euelthōn, qui consacra à Delphes le brûle-parfum, digne d'être vu, qui se trouve dans le Trésor de Corinthe. Pheretimē, arrivée auprès de lui, demanda une armée qui les ramènerait à Cyrène. 4 Mais Euelthōn lui donna tout plutôt que l'armée ; et elle, prenant ce qu'on lui donnait, disait que c'était beau, mais ce qui serait plus beau serait de lui donner l'armée qu'elle demandait. 5 Puisqu'elle disait cela à tout ce qu'on lui donnait, à la fin Euelthōn lui envoya en présent un fuseau d'or et une quenouille, et il lui était attaché aussi de la laine. Comme Pheretimē répétait à nouveau la même phrase, Euelthōn dit qu'on donnait de tels objets aux femmes, et non pas une armée.

Le récit hérodotéen, si anecdotique qu'il puisse apparaître, doit sans doute être pris au sérieux dans son essence, c'est-à-dire dans l'indication de l'existence d'un rapport de solidarité et alliance qui liait les tyrans de Cyrène à Euelthōn de Salamine : c'est en fait à Chypre qu'une partie de la famille des Battiades, vaincus dans leur conflit

avec l'aristocratie locale, trouva refuge¹⁰⁵. Les événements auxquels Hérodote fait référence se situent vers 530¹⁰⁶

L'indication d'une offrande d'Eueltḥōn à Delphes (un *thymiaterion*) est très intéressante, puisque on a retrouvé en effet, parmi les bronzes de Delphes, le pied, en forme de patte de lion, d'un trépied en bronze, avec le nom du dédicant (Hermaios) inscrit en écriture chypro-syllabique (*ICS*² 369a = I A 67). Cela témoigne d'une fréquentation chyprïote du sanctuaire au moins depuis le VII^e s. (d'après la chronologie, sur des bases stylistiques, du pied en bronze)¹⁰⁷.

II B 24 : Hérodote, *Histoires* V 104. 1

Ve s.

Recueils : *AKEII A*, n° 43.2 ; *Salamine de Chypre X*, n° 209 ; Wallace – Orphanides 1990, 10.

Κύπριοι δὲ ἐθέλονταί σφι [τοῖς Ἴωσι] πάντες προσεγένοντο πλὴν Ἀμαθουσίων· ἀπέστησαν μὲν γὰρ καὶ οὗτοι ὧδε ἀπὸ Μήδων. Ἦν Ὀνήσιλος Γόργου μὲν τοῦ Σαλαμινίων βασιλέος ἀδελφεὸς νεώτερος, Χέρσιος δὲ τοῦ Σιρώμου¹⁰⁸ τοῦ Εὐέλθοντος παῖς.

Les Chyprïotes, sauf les gens d'Amathonte, s'allièrent tous avec eux [*scil.* les Ioniens] de leur propre volonté : car ceux-ci aussi s'étaient révoltés contre les Mèdes de la manière que voici. Onēsilos était le frère cadet de Gorgos, roi de Salamine, fils de Chersis, fils de Sirōmos, fils d'Eueltḥōn.

En commençant à traiter de la participation chyprïote à la révolte ionienne, Hérodote introduit le personnage principal, Onēsilos de Salamine, instigateur de la révolte dans l'île, en traçant sa généalogie jusqu'à Eueltḥōn, que le lecteur connaissait déjà d'après le récit du livre IV, 162 (II B 23).

Pour certains commentateurs, la généalogie d'Onēsilos, telle qu'elle est rapportée par Hérodote, compte un intrus, puisque entre la fin du règne d'Eueltḥōn et le règne de Gorgos (entre 525 et 497), il n'y aurait pas l'espace pour deux générations de souverains¹⁰⁹. Sirōmos, dont le nom a été interprété comme la transcription en grec du sémitique ḤRM, *Hiram*¹¹⁰, ou bien comme un anthroponyme étéochyprïote¹¹¹, est

¹⁰⁵ Sur l'histoire de Cyrène à cette époque v. Chamoux 1953, 144-159. On ne voit pas pourquoi, d'après le même Chamoux 1953, 147 n. 4, l'inscription *IG* XII, 3, 350 (inscription rupestre de Théra) devrait se référer à Eueltḥōn de Salamine : comme le remarque O. Masson (*ICS*², 318), le nom d'Eueltḥōn revient fréquemment dans la Grèce insulaire. À propos de l'hospitalité qu'Arkesilaos et sa mère trouvent auprès de Polycrate de Samos et Eueltḥōn de Salamine, Corcella 1993, 354 parle d'une « solidarité internationale fra "tiranni" ».

¹⁰⁶ Chamoux 1953, 150-151.

¹⁰⁷ Sur le Trésor de Corinthe cf. Hérodote, I 14. 2.

¹⁰⁸ H.B. Rosén (éd. Teubner, *ad loc.*): « Εἰρώμου propos. Noeldeke videlicet ut nomen regis *Hiram* appareret, quod tamen supervacaneum esse recognoscas cum fortunam soni s initio vocum usurpati in Cypria dialecto consideres (i. e. = semit. Ḥ, ḥ, cf. Meister *Gr. Dial.* II. 170, Thumb-Scherer, *Hb. d. gr. Dial.* II. 162 s., Friedrich, *Phöniz.-pun. Gramm.* 78) ».

¹⁰⁹ Legrand 1961, 136 n. 4 ; *ICS*², 319 ; Nenci 1994, 313.

¹¹⁰ *ICS*², 319.

considéré comme le candidat le plus probable, mais on est bien loin de l'unanimité sur ce point¹¹², et le nom, à la lumière des témoignages numismatiques¹¹³, est probablement à rétenir.

II B 25 : Polyen, *Stratagèmes VIII 47*

II^e s. apr. J.-C.

Recueils : *AKEII A*, n° 43.1 ; *Salamine de Chypre X*, n° 206 ; Wallace – Orphanides 1990, 222 n° 6.

Ἄρκεσίλαος Βάττου Κυρηναίων βασιλέως καταστασιασθεὶς ὑπὸ τοῦ πλήθους ἐξέπεσε τῆς ἀρχῆς· ἡ δὲ μήτηρ αὐτοῦ Φερετίμα πρὸς Εὐέλθοντα¹¹⁴ βασιλέα Σαλαμῖνος τῆς ἐν Κύπρῳ πλεύσασα ἰκέτευσεν αἰτουμένη συμμαχίαν. Ὁ μὲν Κύπριος τῆς ἰκεσίας ἠμέλησεν, ἐν δὲ τῷ τέως Ἄρχεσίλαος Ἑλλήνων συμμάχων εὐπορήσας, κατελθὼν, τὴν ἀρχὴν ἀναλαβὼν, πικρῶς τιμωρούμενος τοὺς λελοπηκότας ὑπὸ τῶν ὁμόρων Βαρκαίων ἀνηρέθη. (...)

Arkesilaos, fils de Battos, roi de Cyrène, renversé par l'opposition populaire, fut chassé du pouvoir ; sa mère alors, Pheretima, se rendit par mer auprès d'Euelthōn, roi de Salamine de Chypre, et le supplia en demandant une alliance. Mais le Chypriote négligea la prière jusqu'à ce qu'Arkesilaos, après s'être procuré des alliés grecs, emporta la victoire et reprit le pouvoir, en se vengeant féroce des ses ennemis, fut tué par les Barcéens, peuple frontalier.

La narration de Polyen reprend, en le condensant, le récit hérodotéen, dont il tire, évidemment, son origine¹¹⁵.

Témoignages sur l'institution royale à Chypre

Effectuer un choix de textes portant sur la nature et les caractères de l'institution royale à Chypre à l'époque archaïque est d'autant plus difficile qu'aucune de nos sources ne fait explicitement référence à cette période ; le caractère générique et le manque d'indications chronologiques dans les textes qui traitent de la monarchie à Chypre constituent un problème majeur pour toute analyse circonstanciée de la question. On est donc obligé de prendre en considération, dans cette section, tous les passages qui peuvent concerner, avec une probabilité raisonnable, notre période d'étude, en restant toujours très prudent dans l'extrapolation et dans la synthèse des données.

¹¹¹ Masson – Amandry 1988, 31 ; Masson 1990b, 156.

¹¹² V. par ex. Hill 1940-1952, I, 115-116 n. 5 et H.B. Rosén, *apparatus criticus ad loc.* (éd. Teubner, ci-dessus n. 107).

¹¹³ Masson – Amandry 1988, 31. V. ci-dessus, p. 143.

¹¹⁴ Εὐέλθοντα Casaubon, προελθόντα ms.

¹¹⁵ Chamoux 1953, 153 n. 1.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α*, n° 66.43 ; Wallace – Orphanides 1990, 42.
Bibliographie : Poldrugo 1999.

Πρὸς δὲ τούτοις, ὃ δοκεῖ σπανιώτατον εἶναι καὶ χαλεπώτατον, εὐπαιδίας τυχεῖν ἅμα καὶ πολυπαιδίας, οὐδὲ τούτου διήμαρτεν, ἀλλὰ καὶ τοῦτ' αὐτῷ συνέπεσεν. Καὶ τὸ μέγιστον, ὅτι τῶν ἐξ αὐτοῦ γεγονότων οὐδένα κατέλιπεν ἰδιωτικοῖς ὀνόμασιν προσαγορευόμενον, ἀλλὰ τὸν μὲν βασιλέα καλούμενον, τοὺς δ' ἄνακτας, τὰς δ' ἀνάσσας. (...)

En outre, ce qui semble être très rare et très difficile, il eut de beaux et, en même temps, de nombreux enfants, en cela non plus il n'a pas échoué, mais cela aussi lui est arrivé. Et la chose la plus importante (est) qu'il n'a laissé aucun de ses descendants nommé comme un simple particulier, mais l'un a été dit roi, d'autres princes, d'autres princesses.

C'est à propos d'Euagoras, dans l'éloge posthume de ce souverain qu'Isocrate a composé en s'adressant à son fils Nikoklēs, qu'on trouve confirmation de la notice de l'école aristotélécienne selon laquelle certains membres de la famille royale, à Chypre, recevaient les titres de ἄνακτες (les fils et les frères du roi) et ἀνάσσαι (les sœurs et les femmes : v. ci-dessous, II B 27). Cette notice est confirmée aussi par l'épigraphie : dans une inscription chypro-syllabique du IV^e s. Stasias, fils du roi de Soloi Stasikratēs, se qualifie en effet du titre de *φάναξ* (*wa-na-xe*)¹¹⁶. On n'a, pour l'instant, aucun témoignage de l'emploi de ce terme, aux fortes connotations mycéniennes et homériques, avant l'époque classique à Chypre¹¹⁷.

II B 27 : Aristote ou son école, fg. 532 Gigon (Harpocraton s. v. ἄνακτες καὶ ἀνάσσαι)

IV^e - III^e s.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α*, n° 66.43a ; *ΑΚΕΠ Γ'α*, n° 90.
Bibliographie : *ΑΚΕΠ Γ'β*, n° 34.

Ἄνακτες καὶ ἀνάσσαι]¹¹⁸ Ἴσοκράτης Εὐαγόρα. Ἔοικε δ' ὁ ῥήτωρ ἔθους τινὸς ἐν Κύπρῳ μνημονεύειν. Ἀριστοτέλης γοῦν ἐν τῇ Κυπρίων πολιτεία φησὶ “καλοῦνται

¹¹⁶ ICS² 211.

¹¹⁷ Dans deux autres attestations de *φάναξ* dans des inscriptions chypro-syllabiques de IV^e s., le titre est porté par des personnages qu'on ne connaît pas autrement, et dont on ne peut donc pas assurer l'origine royale, mais cette dernière reste toutefois, à la lumière des textes qu'on considère ici, très probable : 1) ICS² 220 = CIS I 89, dédicace bilingue d'un prince phénicien ; 2) coupe à vernis noir avec graffito récemment découverte à Nicosie-*Agios Georgios* (Pilides – Olivier 2008). V. en général Poldrugo 1999. Pour des attestations du titre de *φάνασσα* en épigraphie chypriote (exclusivement en contexte religieux, comme attribut de la Grande Déesse), v. Egetmeyer *WiKS*, s. v. *wa-na-sa-se*.

¹¹⁸ On tire le texte grec du *Lexicon* d'Harpocraton de l'édition de W. Dindorf (Oxford 1853) : ici, plus que dans l'édition Gigon des fragments d'Aristote, ou dans l'édition Bekker du *Lexicon* dont le fg. 532 Gigon est tiré, apparaît le lien avec le passage d'Isocrate qu'on examine en II B 26. L'édition Bekker et l'édition

δὲ υἱοὶ μὲν καὶ ἀδελφοὶ τοῦ βασιλέως ἄνακτες, αἱ δὲ ἀδελφαὶ καὶ γυναῖκες ἄνασσαί”.

Princes et princesses : Isocrate dans l'*Évagoras*. Il semble que l'orateur fasse mention d'une coutume chypriote. Aristote par exemple dit dans la *Constitution des Chypriotes* « les fils et frères du roi s'appellent princes, les sœurs et femmes princesses ».

Le passage d'Isocrate auquel Harpocrate fait référence est sûrement celui qu'on a déjà analysé, *Évagoras* 72 (II B 26).

De la *Constitution des Chypriotes*, qu'on peut certainement attribuer à l'école d'Aristote plutôt qu'au philosophe lui-même, très peu de fragments ont survécu, à partir desquels on ne peut rien tirer sur la structure de l'ouvrage ; d'après O. Gigon, éditeur des fragments d'Aristote, on peut supposer que le traité concernait l'ensemble de l'île, et qu'au royaume de Salamine était dédiée une monographie à part¹¹⁹.

II B 28 : Théophraste, *Recherches sur les plantes* V 8. 1

fin du IV^e s.

Recueils : *AKEP B'*, n° 163a ; Wallace – Orphanides 1990, 60 n° 10.

Ἐκάστη δὲ τῆς ὕλης, ὥσπερ καὶ πρότερον ἐλέχθη, διαφέρει κατὰ τοὺς τόπους ἔνθα μὲν γὰρ λωτός, ἔνθα <δὲ> κέδρος γίνεται θαυμαστή, καθάπερ καὶ περὶ Συρίαν. Ἐν Συρίᾳ γὰρ ἔν τε τοῖς ὄρεσι διαφέροντα γίνεται τὰ δένδρα τῆς κέδρου καὶ τῷ ὕψει καὶ τῷ πάχει· τηλικαῦτα γὰρ ἔστιν ὥστ' ἔνια [μὲν] μὴ δύνασθαι τρεῖς ἄνδρας περιλαμβάνειν ἔν τε τοῖς παραδείσοις ἔτι μείζω καὶ καλλίω. Φαίνεται δὲ καὶ ἕαν τις ἐὰ καὶ μὴ τέμνη, τόπον οἰκίον ἕκαστον ἔχον γίνεσθαι θαυμαστὸν τῷ μήκει καὶ πάχει. Ἐν Κύπρῳ γοῦν οὐκ ἔτεμνον οἱ βασιλεῖς ἅμα μὲν τηροῦντες καὶ ταμειούμενοι, ἅμα δὲ καὶ διὰ τὸ δυσκόμιστον εἶναι. Μῆκος μὲν ἦν τῶν εἰς τὴν ἑνδεκῆρη τὴν Δημητρίου τμηθέντων τρισκαιδεκώρυγον¹²⁰, αὐτὰ δὲ τὰ ξύλα τῷ μήκει θαυμαστὰ καὶ ἄοζα καὶ λεῖα. (...)

Chaque plante, comme il a été dit plus haut, est différente selon les lieux : ici en effet c'est le jujubier, là c'est le cèdre qui devient remarquable, comme par exemple en Syrie. Il arrive en Syrie en effet, dans les montagnes, que les cèdres soient remarquables et pour la hauteur et pour la grosseur : ils sont en effet de telles dimensions que certains, trois hommes ne peuvent pas les entourer ; et dans les parcs, (ils sont) encore plus grands et plus beaux. Il paraît aussi que, à condition qu'on la laisse libre et qu'on n'en fasse pas la coupe, chaque (espèce) qui occupe un lieu qui lui est propre devient remarquable pour la taille et la grosseur. À Chypre par exemple les rois ne

Dindorf se fonde sur des manuscrits différents de l'ouvrage d'Harpocrate ; cela laisse de toute manière inaltéré le sens du passage d'Aristote, dont il est surtout question ici.

¹¹⁹ Gigon 1987, 660-662 (Politeia 92), fg. 532-534.

¹²⁰ V. Amigues 1993, 101.

faisaient pas la coupe du bois à la fois pour (le) conserver et sauvegarder, et aussi à cause des difficultés de transport. La taille des (arbres) coupés pour le navire à onze rangs¹²¹ de Démétrios était de treize bras, et le bois même était remarquable pour sa taille, sans nœuds et lisse¹²².

La notice de Théophraste sur l'exploitation des ressources boisées de Chypre par les rois de l'île est d'un intérêt extrême, puisqu'il nous renseigne sur un élément qui est très peu présent dans nos sources, c'est-à-dire les prérogatives royales en termes de politique économique.

On ne peut pas saisir, à partir de ce texte, si la politique de sauvegarde qui est attribuée aux rois chypriotes est un trait spécifique d'une certaine période historique, ou si elle peut être considérée comme un aspect constant dans le rapport entre les cités et leur territoire à l'époque des royaumes¹²³. La référence à Démétrios Poliorcète, et aux navires qu'il construisit avec le bois chypriote pour la bataille navale de Salamine de Chypre contre Ptolémée en 306, constitue à ce propos la limite chronologique inférieure de référence. Ce passage est à mettre en relation avec plusieurs autres sources, surtout les inscriptions néo-assyriennes, les textes sur la thalassocratie chypriote et d'autres documents (notamment Strabon, XIV 6. 5) sur la richesse forestière de l'île, afin de définir les rapports des Chypriotes avec l'une de leurs ressources économiques principales - rapports qui ont du sans doute évoluer dans le temps, en fonction de nécessités économiques et des circonstances politiques.

Comme le fait observer S. Amigues¹²⁴, même si Théophraste semble insérer la notice sur Chypre à l'appui d'une observation générale, qui n'a pas explicitement de rapport avec le cèdre, dont il parle juste avant, il s'agit en effet dans son discours, pour Chypre aussi, de cèdres, d'une variété différente (*Cedrus brevifolia*) du cèdre du Liban (*Cedrus Libani*), mais les anciens devaient assimiler les deux espèces¹²⁵.

II B 29 : Cléarque de Soloi, fg. 19. 14-28 Wehrli (= Athénée, *Deipnosophistes* VI 68, 255 f – 256 b) fin du IV^e s.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α'*, n° 66.43γ ; Wallace – Orphanides 1990, 255-256.

Bibliographie : Wehrli 1969, 52-53 ; *ΑΚΕΠ Γ'β'*, n° 34.

Παραδεδεγμένοι δ' εἰσὶ πάντες οἱ κατὰ τὴν Κύπρον μόναρχοι τὸ τῶν εὐγενῶν κολάκων γένος ὡς χρήσιμον· πάνυ γὰρ τὸ κτήμα τυραννικόν ἐστι. Καὶ τούτων οἶον Ἀρεοπαγιτῶν τινῶν οὔτε τὸ πλῆθος οὔτε τὰς ὄψεις ἔξω τῶν ἐπιφανεστάτων οἶδεν οὐδεὶς. Διηρημένων δὲ διχῆ κατὰ συγγένειαν τῶν ἐν τῇ Σαλαμῖνι κολάκων, ἀφ' ὧν εἰσὶν οἱ κατὰ τὴν ἄλλην Κύπρον κόλακες, τοὺς μὲν Γεργίνους, τοὺς δὲ

¹²¹ Sur ce genre de navire, de type inconnu, v. Amigues 1993, 100-101.

¹²² Sur la construction de la flotte de Démétrios v. aussi Pline, *Histoire naturelle* XVI 203.

¹²³ V. à ce propos Mulliez 1982, 108 n. 6.

¹²⁴ Amigues 1993, 99-100 ; *ead.* 2010, 210 n. 74.

¹²⁵ Mulliez 1982, 117 n. 45 pense en revanche au pin, et cite à ce propos un autre passage de Théophraste, V 7. 1 (V. Amigues 1993, 88, et *ead.* 2010, 210-211 n. 74 et fig. 52, sur l'individuation des espèces concernées).

Προμάλαγγας προσαγορεύουσιν. ἼΩν οἱ μὲν Γεργῖνοι συναμιγνύμενοι τοῖς κατὰ τὴν πόλιν ἔν τε τοῖς ἐργαστηρίοις καὶ ταῖς ἀγοραῖς ὠτακουστοῦσι κατασκόπων ἔχοντες τάξιν, ὅτι δ' ἂν ἀκούσωσιν ἀναφέρουσιν ἐκάστης ἡμέρας πρὸς τοὺς καλουμένους ἀνακτας. Οἱ δὲ Προμάλαγγες ζητοῦσιν ἄν τι τῶν ὑπὸ τῶν Γεργίνων προσαγγελθέντων οὐκ ἀνάξιον εἶναι ζητήσεως δόξη, ὄντες τινὲς ἐρευνηταί. Καὶ τούτων οὕτως ἔντεχνος καὶ πιθανὴ πρὸς ἅπαντας ἢ ἔντευξις, ὥστ' ἔμοιγε δοκεῖ, καθάπερ καὶ αὐτοὶ φασι, παρ' ἐκείνων εἰς τοὺς ἔξω τόπους διαδεδοσθαι τὸ σπέρμα τῶν ἐλλογίμων κολάκων. Καὶ γὰρ οὐχ οἷον μετρίως ἐπὶ τῷ πράγματι σεμνύνονται διὰ τὸ τετιμῆσθαι παρὰ τοῖς βασιλεῦσιν, (...)

Tous les souverains de Chypre ont accepté, comme utile, la race des adulateurs de noble origine : car en avoir c'est vraiment le propre des tyrans. Et de ceux-ci, comme de certains des Aréopagites, personne ne connaît ni le nombre ni l'aspect, au-delà de ceux qui sont les plus en vue. Des adulateurs de Salamine, divisés en deux (groupes) selon leur genre, et d'où viennent tous les adulateurs du reste de Chypre, les uns on les appelle Gergines, les autres Promalanges. Les premiers de ceux-ci donc, les Gergines, en se mêlant aux gens en ville, dans les ateliers et sur les places, prêtent l'oreille, puisqu'ils ont la fonction d'espions, et ce qu'ils ont entendu, ils en réfèrent chaque jour à ceux qu'on appelle « princes ». Les Promalanges en revanche cherchent à savoir, si quelque chose de celles que les Gergines ont référé paraît n'être pas indigne d'une enquête, puisqu'ils sont des investigateurs. Et la façon de discuter de ces gens est tellement réfléchie et convaincante pour tout le monde, que à mon avis, comme ils le disent eux aussi, à partir d'eux la semence des adulateurs distingués s'est répandue dans les lieux extérieurs. Et ils se vantent de leur activité sans aucune modération, parce qu'ils sont honorés par les rois, (...)

Ce passage (qui précède immédiatement celui qui a été examiné en II A 23) fait partie d'un long extrait de l'ouvrage *Gergithius* de Cléarque de Soloi, philosophe péripatéticien d'origine chypriote, qu'Athénée cite dans le VI^e livre de ses *Deipnosophistes*¹²⁶. Centré sur la figure de Gergithius, parasite d'Alexandre, l'ouvrage de Cléarque portait sur la *κολακεία*, « adulation », et sur l'effet que celle-ci avait sur l'âme des adulateurs et des adulés : il trouve donc sa place dans le courant péripatéticien qui s'intéressait à l'étude des mœurs, collectifs et individuels¹²⁷.

En tant qu'originaire de Soloi, Cléarque cite plusieurs personnages et coutumes chypriotes, dont il montre qu'il les connaissait de près. Même si l'on a mis en doute la crédibilité de certains passages pittoresques¹²⁸, on n'a pas de raisons spécifiques pour le faire aussi de la notice concernant les deux classes d'espions qui étaient au service des rois chypriotes, et en particulier des rois de Salamine.

¹²⁶ Athénée, *Deipnosophistes* VI 255 c – 257 c = fg. 19 Wehrli.

¹²⁷ Robert 1968, 443-444.

¹²⁸ Kroll 1921, 581; Robert 1968, 443-444 (mettant en discussion l'avis de W. Kroll); *Ateneo, Deipnosophisti*, 615 n. 2.

Comme il a été observé, *Gergines* et *Promalanges*, aussi bien que *anaktes*, devaient être des noms chypriotes authentiques, réellement utilisés dans l'île¹²⁹. Le rôle de ces personnages au sein des cours chypriotes devait se rapprocher de celui des ὀφθαλμοὶ καὶ ὠτα βασιλέως, les « yeux et oreilles du roi », dont il est question dans Hérodote (I 100 et 114) et dans Xénophon (*Cyropédie*, VIII 2. 10) à propos de la cour du Grand Roi perse, et dans Plutarque (*Sur la curiosité* 16, 522 f - 523 a, cf. Aristote, *Politique* V 11. 7, 1313b) à propos des tyrans de Syracuse. Ce sont ces mêmes rapprochements, avec l'empire médique d'un côté, et avec Syracuse de l'autre, qui nous empêche de tirer des conclusions à propos de la présence de ce genre d'espions à la cour des rois de Chypre : bien loin d'être une coutume perse, orientale (comme on l'a dit parfois¹³⁰), l'habitude d'avoir des espions de cour semble être un trait que les régimes absolus d'ordre et d'origine différents partageaient dans le monde antique, en milieu hellénique aussi bien qu'oriental, ce qui s'explique d'ailleurs facilement.

Comme dans d'autres cas, on n'a aucun indice chronologique qui nous aide à situer dans l'histoire cette notice de Cléarque. On peut juste souligner que Salamine joue, dans l'ensemble du passage, un rôle central (même si la présence d'espions est attribuée à tous les royaumes chypriotes), ce qui nous invite à privilégier plutôt l'époque classique, quand Salamine gagne en puissance et notoriété sur la majorité des autres royaumes de l'île.

De ce passage de Cléarque est tirée la note d'Eustathe, *ad Iliadem* XIII 582¹³¹, dans laquelle il est fait mention des *anaktes* comme d'un ordre d'hommes illustres (τάγμα ἔνδοξον) qui à Chypre, chaque jour, écoutaient les délations des espions. Il est évident qu'Eustathe est ici victime d'une petite confusion, dans la mesure où il accole aux princes, *anaktes*, une expression similaire à celles qui, chez Cléarque, qualifient les adulateurs : τὸ τῶν εὐγενῶν κολάκων γένος, « la race des adulateurs de nobles origines », τὸ σπέρμα τῶν ἐλλογίμων κολάκων, « la semence des adulateurs distingués »¹³².

II B 30 : Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique* XVI 42. 3-4

I^{er} s.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α'*, n° 69.1 ; Wallace – Orphanides 1990, 88-89 n° 16.

Bibliographie : Iacovou 2002a, 75-80.

3 Ἄμα δὲ τούτοις πραττομένοις καὶ κατὰ τὴν Κύπρον συνέστη πόλεμος, συμπελεγμένως ἔχων τὰς πράξεις τῷ ὑποκειμένῳ πολέμῳ. 4 Ἐν γὰρ τῇ νήσῳ ταύτῃ πόλεις ἦσαν ἀξιόλογοι μὲν ἑννέα, ὑπὸ δὲ ταύτας ὑπῆρχε τεταγμένα μικρὰ πολίσματα τὰ προσκυροῦντα ταῖς ἑννέα πόλεσιν. Ἐκάστη δὲ τούτων εἶχε βασιλέα τῆς μὲν πόλεως ἄρχοντα, τῷ δὲ βασιλεῖ τῶν Περσῶν ὑποτεταγμένον.

3 Pendant que ces faits se déroulaient, à Chypre aussi éclata une guerre, et ces événements se liaient à la guerre en cours. 4 Dans cette île en effet il y

¹²⁹ Wehrli 1969, 53.

¹³⁰ Par exemple Antoniadis 1981, 42, en s'appuyant sur Aristote, *Politique* V 11. 6.

¹³¹ *ΑΚΕΠ Α'*, n° 66.43β.

¹³² V. *ΑΚΕΠ Γ'β'*, n° 34.

avait neuf cités importantes, en-dessous desquelles étaient placées les petites villes qui se rattachaient aux neuf cités. Chacune de celles-ci avait un roi, chef de la cité, et subordonné au roi des Perses.

Même si la notice de Diodore fait clairement référence à une époque historique déterminée (la période de la domination perse sur Chypre), et s'insère dans un cadre événementiel bien précis (la révolte des souverains de Phénicie et de Chypre contre le Grand Roi perse en 351-350), elle mérite néanmoins d'être examinée ici en tant que première source qui nous donne, après les prismes d'Assarhaddon et d'Assurbanipal (I D 8 et 11), une indication sur le nombre des royaumes chypriotes. Entre les données des sources néo-assyriennes et celles qu'on tire de l'ouvrage de Diodore¹³³ il y a des différences remarquables, et dans le nombre des royaumes (dix pour les sources néo-assyriennes, neuf dans le passage examiné ici, sept au moment de l'abolition des royaumes à la fin du IV^e s.), et dans leur identification (certains royaumes, tels Lédra ou Chytroi, disparaissent ; d'autres, tel Marion, apparaissent). Les différentes phases, détectables de manière lacunaire et imparfaite à partir des sources écrites, marquant la transformation géographique et politique de l'île, de l'archaïsme à la fin de l'époque classique, constituent, actuellement, l'un des problèmes historiques majeurs pour la connaissance de l'histoire de Chypre à l'époque des royaumes¹³⁴.

II B 31 : Pline, *Histoire naturelle* V 129

I^{er} s. apr. J.-C.

Recueils : *AKEII Δ'α'*, n° 292 ; Wallace – Orphanides 1990, 140-141 n° 2.
Bibliographie : *AKEII Δ'β'*, 245-246.

Pamphylium mare ignobilis insulas habet, Cilicium ex quinque maximis Cyprum ad ortum occasumque Ciliciae ac Syriae obiectam, quondam novem regnorum sedem. (...)

La mer de Pamphylie contient des îles négligeables, celle de Cilicie cinq considérables dont Chypre, qui se trouve à l'est de la Cilicie et à l'ouest de la Syrie, et qui était autrefois siège de neuf royaumes. (...)

La notice de Pline reprend évidemment celle de Diodore, examinée précédemment (II B 30).

II B 32 : Photios, *Lexique s. v. τιάρα*

IX^e s. apr. J.-C.

Recueils : *AKEII B'*, n° 168.1α ; *AKEII Γ'α'*, n° 91.

¹³³ Non seulement dans ce passage, mais surtout dans le récit des événements de la fin du IV^e s., qui font l'objet des livres XIX et XX de sa *Bibliothèque historique*: v. Iacovou 2002a, 77.

¹³⁴ La meilleure synthèse est pour le moment Iacovou 2002a.

τιάρα· κόσμος επικεφάλαιος, ἦν οἱ βασιλεῖς μόνοι ὀρθὴν ἐφόρουσαν παρὰ Πέρσαις, οἱ δὲ στρατηγοὶ κεκλιμένην· καὶ Δημάρατος ὁ Λακεδαιμόνιος ὃς δὴ μετὰ Ξέρξου ἦλθεν ἐπὶ τὰς Ἀθήνας, ἐπὶ τινὸς εὐημερίας συγχωρήσαντος αὐτῷ τοῦ βασιλέως ὃ θέλει αἰτήσασθαι, ἤτήσατο ἐν ὀρθῇ τῇ τιάρᾳ εἰς Σάρδεις εἰσελάσαι, ὡς Φύλαρχος ἐν ἰ· τὸ δ' αὐτὸ φασὶν εἶναι καὶ κίταριν· Θεόφραστος δ' ἐν τῷ περὶ βασιλείας Κυπρίων τὴν κίταριν ὡς διάφορον.

Tiare : ornement pour la tête, que les rois seuls, chez les Perses, portaient dressé, les stratèges en revanche (la portaient) inclinée : Dēmaratos le Lacédémonien, qui alla avec Xerxès en guerre contre Athènes, lorsque un beau jour le roi lui accorda ce qu'il voulait demander, il demanda d'entrer en triomphe à Sardes avec la tiare dressée, comme (le raconte) Phylarchos dans son dixième livre ; on dit que (la tiare) est la même chose que le diadème : mais Théophraste dans son ouvrage *Sur la royauté des Chypriotes* (mentionne) le diadème comme une chose différente.

Cette entrée du *Lexique* de Photios atteste l'existence d'un traité perdu de Théophraste à propos de la royauté à Chypre. Cet ouvrage, à mettre évidemment en relation avec la *Constitution des Chypriotes* d'Aristote, elle aussi non conservée (II B 27), témoigne d'un intérêt persistant de l'école du péripatéticien pour Chypre et pour le régime politique qui lui était caractéristique, et qui, à l'époque de Théophraste, venait de disparaître.

La mention du diadème parmi les ornements des rois chypriotes nous est confirmée par une entrée du lexique d'Hésychios qui, pour le mot κίταρις, indique : διάδημα, ὃ φοροῦσι Κύριοι¹³⁵. De même, Hérodote VII 90 (II B 45) décrit l'équipement des Chypriotes participant à l'expédition de Xerxès contre la Grèce, et il dit que les têtes des rois étaient ceintes de mitres (μίτρησι)¹³⁶.

II B 33 : Scholie à Homère, *Iliade* XXIII 130

XI^e s. apr. J.-C.¹³⁷

Recueils : *ΑΚΕΠ Β'*, n° 170.1.

Bibliographie : *ΑΚΕΠ Γ'β'*, n° 217.

χαλκὸν ζώννυσθαι Ἀριστοτέλης (fg. 519 R³, 534,2 Gigon) φησὶ τοὺς πρυλεῖς Ἀχιλλέως <***>¹³⁸. τοὺς δὲ Ἀχαιοὺς τὸν νόμον εἰς Κύπρον¹³⁹ κομίσαι· τῶν γὰρ βασιλέων κηδευομένων αὐτὸς προηγείται πυρριχίζων ὁ στρατός. **T**

¹³⁵ *ΑΚΕΠ Β'*, n° 168.1.

¹³⁶ *ΑΚΕΠ Β'*, n° 168 : τὰς μὲν κεφαλὰς εἰλίχατο μίτρησι οἱ βασιλεῖς αὐτῶν, οἱ δὲ ἄλλοι εἶχον κητάριας, τὰ δὲ ἄλλα κατὰ περ Ἑλλήνας. Le texte des manuscrits n'a pas, à propos de l'équipement des « autres » (οἱ ἄλλοι) κητάριας, mais κηθῶνας ou κητῶνας ; κητάριας est une proposition du de Pauw (faite sur la base d'un passage de Pollux, X 163), qui est acceptée dans les plus récentes éditions du texte hérodoteen.

¹³⁷ On date du XI^e s. le manuscrit T, dont est tirée cette scholie ; sur le patrimoine scholastique d'Homère, son origine et sa chronologie v. Dickey 2007, 18-23 ; Nagy 1997.

ceindre le bronze : Aristote (fg. 534,2 Gigon) dit que les danses armées sont <une invention ?> d'Achille. Les Achéens ont introduit la coutume à Chypre : l'armée elle-même en effet précède, en dansant la pyrrhique, les rois auxquels sont rendus les honneurs funèbres.

Cette scholie indique, bien que de manière lacunaire, qu'Achille inventa les danses armées lors des funérailles de Patrocle, et que la coutume fut introduite à Chypre, à la suite de l'hellénisation de l'île. Le sens de la lacune semble clair, et il n'y a aucune raison de corriger, avec V. Rose, Κύπρον en Κρήτην, sur la base des traditions qui attribuent l'origine de la pyrrhique aux Crétois (notamment aux Curètes)¹⁴⁰. En revanche, la notice est confirmée par une autre scholie (à Pindare, *Pythique* II 127)¹⁴¹ citant toujours Aristote (fg. 534,1 Gigon)¹⁴².

Personnages mythiques et historiques à Chypre

Dans cette section, on énumère les sources nous renseignant sur la présence à Chypre, normalement pour une période limitée, de personnages mythiques et historiques divers. Qu'il s'agisse d'une tradition fondée sur un noyau historique (comme dans le cas de Solon), d'un véritable récit mythologique (comme pour Didon), d'un conte étiologique (par ex. celui de Thésée et Ariane), ou d'une variation légendaire (les razzias de Teucros), tous ces passages sont susceptibles de refléter des éléments d'histoire aussi bien que de culte ou de mentalité, qui peuvent parfois nous aider dans la compréhension des périodes les plus reculées de l'histoire de l'île.

Ménélas

II B 34 : Homère, *Odyssée* IV 78-85

VIII^e s.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α*, n° 17 ; Wallace – Orphanides 1990, 2 n° 3.

80 « Τέκνα φίλ', ἧ τοι Ζηνὶ βροτῶν οὐκ ἄν τις ἐρίζοι ·
ἀθάνατοι γὰρ τοῦ γε δόμοι καὶ κτήματ' ἔασιν ·
ἀνδρῶν δ' ἧ κέν τις μοι ἐρίσσειται, ἠὲ καὶ οὐκί,
κτήμασιν. Ἡ γὰρ πολλὰ παθὼν καὶ πόλλ' ἐπαληθεὶς
ἠγαγόμην ἐν νηυσὶ καὶ ὀγδοάτῳ ἔτει ἦλθον,

¹³⁸ Lacunam indicavit Maas, qui vocem εὔρημα supplevit (parum scite) ; expectes ἐπὶ τῆ τοῦ Πατρόκλου πυρᾷ τῆ πυρρίχη πρῶτον κεχρηῆσθαι · ὅθεν πρύλιν αὐτὴν ὀνομάσθαι similia (Erbse).

¹³⁹ Κρήτην Rose : pro Cypro insulam Cretam eum commemorasse veri est dissimile (Erbse).

¹⁴⁰ V. Rose 1863, 480-482.

¹⁴¹ *ΑΚΕΠ Γβ*, n° 217.

¹⁴² V. aussi l'obscure notice d'Hésychios, s. v. πρυλεύσεις (qui est un *hapax* d'origine incertaine) : ἐπὶ τῆς ἐκφορᾶς τῶν τελευτησάντων παρὰ τῷ ἱερεῖ (« à l'occasion du cortège funèbre par le prêtre » ?)

Κύπρον Φοινίκην τε καὶ Αἴγυπτίους ἐπαληθεῖς,
Αἰθίοπας θ' ἰκόμην καὶ Σιδονίους καὶ Ἐρεμβοῦς
85 καὶ Λιβύην, ἵνα τ' ἄρνες ἄφαρ κεραοὶ τελέθουσι.

« Chers enfants, certes personne parmi les mortels ne peut rivaliser avec
Zeus :
car ses demeures et ses richesses sont immortelles ;
80 parmi les hommes, quelqu'un peut, quelqu'un ne peut pas rivaliser avec
moi
en richesses. Car, ayant beaucoup souffert et beaucoup erré,
je les ai portées dans les navires et je suis arrivé à la huitième année,
ayant erré entre Chypre, la Phénicie et les Égyptiens,
je suis arrivé parmi les Éthiopiens, les Sidoniens et les Erembes
85 et en Libye, où les agneaux mettent aussitôt les cornes.

Les pérégrinations, dont Ménélas parle à Télémaque dans le quatrième livre de l'*Odyssée*, concernent des lieux éloignés, à la limite du monde connu, tels l'Éthiopie, l'Égypte et l'Arabie. Chypre trouve sa place ici en tant que pays inconnu, non hellénique – comme le faisait remarquer l'auteur de la scholie *b* à Homère, *Iliade* XI 20 (v. II B 9), il est difficile de concilier cette vision de Chypre avec les rapports d'hospitalité qui liaient Agamemnon et Kinyras dans l'*Iliade*.

Alexandre (Pâris) et Hélène

II B 35 : Pseudo-Apollodore, *Épitomé* III 2-4

I^{er}-II^e s. apr. J.-C.

Recueils : *AKEII A*, n° 13 ; Wallace – Orphanides 1990, 138 n° 4.

Bibliographie : Burgess 2001, 19-21.

2 (...) Ὁ δὲ (*scil.* Ἀλέξανδρος) Ἀφροδίτην προκρίνει καὶ πηξαμένου Φερέκλου ναῦς εἰς Σπάρτην ἐκπλέει. 3 ἐφ' ἡμέρας δ' ἑννέα ξενισθεὶς παρὰ Μενελάῳ, τῇ δεκάτῃ πορευθέντος εἰς Κρήτην ἐκεῖνου κηδεῦσαι τὸν μητροπάτορα Κατρέα, πείθει τὴν Ἑλένην ἀπαγαγεῖν σὺν ἑαυτῷ. Ἡ δὲ ἑνναέτη Ἑρμιόνη καταλιποῦσα, ἐνθεμένη τὰ πλεῖστα τῶν χρημάτων, ἀνάγεται τῆς νυκτὸς σὺν αὐτῷ. 4 Ἦρα δὲ αὐτοῖς ἐπιπέμπει χειμῶνα πολύν, ὑφ' οὗ βιασθέντες προσίσχουσι Σιδῶνι. Εὐλαβούμενος δὲ Ἀλέξανδρος μὴ διωχθῆ, πολὺν διέτριψε χρόνον ἐν Φοινίκῃ καὶ Κύπρῳ. Ὡς δὲ ἀπήλπισε τὴν δίωξιν, ἤκεν εἰς Τροίαν μετὰ Ἑλένης.

2 (...) Il (*c.à.d.* Alexandre) choisit Aphrodite, et Phereclos ayant construit des navires, il fait voile vers Sparte. 3 Accueilli en hôte pour neuf jours par Ménélas, lorsque le dixième jour celui-ci se rend en Crète pour rendre les honneurs funèbres à son grand-père maternel Katreus, il persuade Hélène de partir avec lui. Et celle-ci, abandonnant Hermionē âgée de neuf ans, en embarquant la majorité de ses richesses, gagne de nuit le large avec lui. 4

Mais Héra leur envoie une grande tempête, qui les oblige à aborder à Sidon. Puisqu'Alexandre prenait garde à ne pas être poursuivi, il passa beaucoup de temps en Phénicie et à Chypre. Lorsqu'il arrêta de craindre la poursuite, il alla à Troie avec Hélène.

Le passage de Pâris et Hélène par Chypre, après leur fuite de Sparte et avant leur installation à Troie, semble tout à fait marginal dans l'économie de l'histoire, et néanmoins il pourrait préserver un noyau légendaire d'une certaine antiquité. Homère est au courant de l'étape faite par le couple à Sidon avant d'arriver à Troie, puisqu'il en fait mention dans l'*Illiade*, VI 289-292 ; cet élément devait être développé surtout dans les *Chants Cypriens*, où, comme nous renseigne Proclo dans sa *Chrestomathie*, il était même question de la prise de la ville par Pâris¹⁴³. Si cela est vrai¹⁴⁴, on pourrait trouver un écho du passage par Chypre, certainement évoqué dans les *Chants Cypriens*, dans un passage de l'*Éphéméride de la guerre de Troie* de Dictys de Crète (I 5 : II B 36), qui traite de ces mêmes événements.

II B 36 : Dictys de Crète, *Éphéméride de la guerre de Troie* I 5

IV^e s. apr. J.-C.

Legati paucis diebus ad Troiam veniunt. Neque tamen Alexandrum in loco offendere ; eum namque properatione navigii inconsulte usum venti ad Cyprum appulere, unde sumptis aliquot navibus Phoenicem delapsus Sidoniorum regem, qui eum amice susceperat, noctu insidiis necat, eademque, qua apud Lacedaemonam, cupiditate universam domum eius in scelus proprium convertit. Ita omnia, quae ad ostentationem regiae magnificentiae fuere, indigne rapta ad naves efferri iubet. Sed ubi ex lamentatione eorum, qui casum domini deflentes reliqui praedae aufugerant, tumultus ortus est, populus omnis ad regiam concurrit. Inde, quod iam Alexander abreptis, quae cupiebat, ascensionem properabat, pro tempore armati ad naves veniunt ortoque inter eos acri proelio cadunt utrumque plurimi, cum obstinate hi regis necem defenderent, hi, ne amitterent partam praedam, summis opibus adniterentur. Incensis deinde duabus navibus Troiani reliquas strenue defensas liberant. Atque ita fatigatis iam proelio hostibus evadunt.

Les ambassadeurs (*scil.* Ulysse, Palamède et Ménélas) arrivent en peu de jours à Troie. Et toutefois ils n'y trouvèrent pas Alexandre ; car, pris par la hâte de naviguer, les vents l'avaient fait aborder à Chypre, d'où, ayant pris un certain nombre de navires et étant allé en Phénicie, il tue de nuit et par trahison le roi de Sidon, qui l'avait accueilli en ami, et avec la même cupidité qu'(il avait montrée) à Sparte, de criminel qu'il est il met à sac toute sa demeure. Et ainsi, après s'être approprié indignement de tout ce qui faisait la

¹⁴³ Frazer 1956, 174 n. 2 ; *Cypria, argumentum* l. 18-19 Bernabé, v. aussi fg. 14 et *apparatum ad loc.*

¹⁴⁴ Sur la contradiction entre le témoignage de Proclo et celui d'Hérodote II 117 à propos de ce point des *Chants Cypriens* (le voyage de Pâris et Hélène de Sparte à Troie) v. *Cypria* fg. 14 et *apparatum ad loc.* ; Burgess 2001, 19-21.

magnificence du roi, il ordonne que cela soit porté sur les navires. Mais lorsque l'agitation s'enfla du fait des lamentations de ceux qui, pleurant le sort de leur seigneur, avaient échappé au pillage, toute la population accourut au palais royal. De là, pendant qu'Alexandre, après avoir enlevé ce qu'il désirait, hâtait déjà son départ, s'étant armés hâtivement, ils arrivent aux navires et, comme une dure bataille les mit aux prises, ils tombent nombreux de deux côtés, car les uns vengeaient obstinément le meurtre de leur roi, les autres s'efforçaient avec toutes leurs forces de ne pas perdre le butin rapporté. Finalement, après que deux navires ont été incendiés, les Troyens libèrent les autres au prix d'une défense acharnée. Et ainsi ils s'échappent, les ennemis désormais fatigués par la bataille.

L'ouvrage attribué à Dictys de Crète, personnage homérique mentionné dans *l'Iliade* (V 9), présente l'histoire de la guerre de Troie, avec ses antécédents jusqu'aux retours des héros de Troie. Il s'agit en réalité d'un texte composé, probablement, en grec autour du II^e/III^e s. apr. J.-C., et traduit en latin vers le IV^e s. apr. J.-C. ; de l'original grec existent quelques fragments sur papyrus¹⁴⁵.

Ce texte nous apporte un témoignage ultérieur à propos de la tradition du passage de Pâris et Hélène à Chypre avant leur arrivée à Troie, comme on l'a déjà vu dans le Pseudo-Apollodore, *Épitomé* III 2-4 (II B 35).

Pleisthenēs et Aganos, fils d'Hélène

II B 37 : Scholie à Euripide, *Andromaque* 889 (= *Cypria* fg. 12) époque byzantine

Recueils : *AKEII A*, n° 17.1.

Bibliographie : F. Jacoby *ad FGrHist* 382 F 12.

ἦν περ μόνην γε Τυνδαρίς] Λυσίμαχος καὶ ἄλλοι τινὲς ἱστοροῦσιν γενέσθαι ἐξ Ἑλένης καὶ Νικόστρατον. Ὁ δὲ τὰς Κυπριακὰς ἱστορίας συντάξας Πλεισθένην φησὶ, μεθ' οὗ εἰς Κύπρον ἀφίχθαι καὶ τὸν ἐξ αὐτῆς τεχθέντα Ἀλεξάνδρω Ἄγανον.

oui, la seule que la fille de Tyndare : Lysimaque (*FGrHist* 382 F 12) et d'autres racontent que d'Hélène est né aussi Nikostratos. L'auteur des *Chants Cypriens* nomme Pleisthenēs, avec lequel alla à Chypre aussi Aganos, qu'elle engendra à Alexandre.

En commentaire du vers de *l'Andromaque* d'Euripide, où Hermionē affirme d'être la seule fille née d'Hélène et Ménélas, le scholiaste évoque des traditions différentes : d'abord celle qui remonte à Lysimaque d'Alexandrie (*FGrHist* 382, historien de l'Hellénisme moyen), qui attesterait de l'existence d'un autre fils du couple, Nikostratos.

¹⁴⁵ V. en général sur cet ouvrage Fry 1998, 71-89.

Ensuite la tradition des *Chants Cypriens*, qui mentionnaient un certain Pleisthenēs, fils d'Hélène et Ménélas, allé à Chypre avec Aganos, fils de la même Hélène et d'Alexandre.

Thésée et Ariane

II B 38 : Plutarque, *Thésée* 20. 3-7 (= *FGrHist* 757 F 2)

début II^e s. apr. J.-C.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α'*, n° 12 ; *Amathonte I*, n° 42 ; Wallace – Orphanides 1990, 184 n° 25.

Bibliographie : Ampolo – Manfredini 1988, 226-227 ; Hermary 1994 ; *Amathonte VI*, 160-163 ; Ulbrich 2008, 108-109 et 266.

3 Ἄ δ' ἐστὶν εὐφημότατα τῶν μυθολογουμένων πάντες ὡς ἔπος εἰπεῖν διὰ στόματος ἔχουσιν. Ἴδιον δέ τινα περὶ τούτων λόγον ἐκδέδωκε Παίων ὁ Ἀμαθούσιος. 4 Τὸν γὰρ Θησέα φησὶν ὑπὸ χειμῶνος εἰς Κύπρον ἐξενεχθέντα, καὶ τὴν Ἀριάδνην ἔγχυον ἔχοντα, φαύλως δὲ διακειμένην ὑπὸ τοῦ σάλου καὶ δυσφοροῦσαν, ἐκβιβάσαι μόνην, αὐτὸν δὲ τῷ πλοίῳ βοηθοῦντα πάλιν εἰς τὸ πέλαγος ἀπὸ τῆς γῆς φέρεσθαι. 5 Τὰς οὖν ἐγχωρίους γυναῖκας τὴν Ἀριάδνην ἀναλαβεῖν καὶ περιέπειν ἀθυμοῦσαν ἐπὶ τῇ μονώσει, καὶ γράμματα πλαστὰ προσφέρειν ὡς τοῦ Θησέως γράφοντος αὐτῇ, καὶ περὶ τὴν ὠδίνα συμπονεῖν καὶ βοηθεῖν, ἀποθανοῦσαν δὲ θάψαι μὴ τεκοῦσαν. 6 Ἐπελθόντα δὲ τὸν Θησέα καὶ περίλυπον γενόμενον τοῖς μὲν ἐγχωρίοις ἀπολιπεῖν χρήματα, συντάξαντα θύειν τῇ Ἀριάδνῃ, δύο δὲ μικροὺς ἀνδριαντίσκους ἰδρύσασθαι, τὸν μὲν ἀργυροῦν, τὸν δὲ χαλκοῦν. 7 Ἐν δὲ τῇ θυσίᾳ τοῦ Γορπιαίου μηνὸς ἵσταμένου δευτέρα κατακλινόμενόν τινα τῶν νεανίσκων φθέγγεσθαι καὶ ποιεῖν ἄπερ ὠδίνουσαι γυναῖκες· καλεῖν δὲ τὸ ἄλλος Ἀμαθουσίους, ἐν ᾧ τὸν τάφον δεικνύουσιν, Ἀριάδνης Ἀφροδίτης.

3 Celles-ci, qui sont les légendes les plus célèbres, tous les ont, pour ainsi dire, sur la bouche. Mais Paiōn d'Amathonte a donné de ces événements un récit particulier. 4 Il dit en effet que Thésée fut transporté par une tempête à Chypre, et qu'Ariane, qui était enceinte et qui était malade et inquiète à cause de l'agitation de la mer, débarqua seule, alors que lui s'éloigna à nouveau de la terre en haute mer pour aider son navire. 5 Les femmes du pays accueillirent donc Ariane et l'entourèrent de soins, elle qui était découragée à cause de la solitude, et elles lui amenaient des fausses lettres, comme si c'était Thésée qui lui écrivait, et au moment de l'accouchement elles restèrent auprès d'elle et l'aidèrent, et elles l'ensevelirent lorsqu'elle mourut sans avoir enfants. 6 Alors Thésée, lorsqu'il revint, affligé, laissa aux gens du lieu de l'argent, en leur ordonnant d'offrir des sacrifices à Ariane, et il fit élever deux petites statuettes, l'une d'argent, l'autre de bronze. 7 Lors du sacrifice, qui a lieu le deux du mois de Gorpiaios, un des jeunes hommes, couché, crie et fait comme les femmes au moment de l'accouchement ; les Amathousiens appellent le bois sacré, dans lequel on montre la tombe, bois d'Ariane Aphrodite.

Plutarque se fonde, pour ce qui est une variante unique (ἴδιον) de l'histoire de l'abandon d'Ariane par Thésée, sur un historien local, Paiōn d'Amathonte, dont on ne connaît presque rien : c'est uniquement à partir de certains traits qui émergent dans le récit de Plutarque (par exemple, l'élément, typique du roman hellénistique, des fausses lettres¹⁴⁶) qu'on le date, hypothétiquement, du III^e s.¹⁴⁷

Le récit a tous les traits d'une narration étiologique, d'origine peut-être relativement récente, ayant le but d'expliquer certains traits du culte de l'Aphrodite d'Amathonte, en connexion avec la grossesse et l'accouchement ; que l'assimilation d'Ariane à Aphrodite soit tardive n'est toutefois qu'une hypothèse : elle pourrait aussi bien remonter à des époques plus reculées¹⁴⁸. Ce récit a été mis en rapport surtout avec certains textes sur l'Aphrodite chypriote, mettant en évidence l'aspect masculin de la déesse (peut-être une déesse barbue) et l'existence de rituels de travestissement et d'inversion des genres¹⁴⁹ ; cette connexion est peut-être, comme l'a démontré A. Hermary, un peu forcée, et on ne peut pas en déduire l'existence d'une Aphrodite amathousienne barbue ou androgyne, mais juste l'existence à Amathonte de rituels liés à Aphrodite en tant que protectrice de la grossesse et de l'accouchement.

Pour ce qui est de la tombe, un rapport est probablement à établir avec la tombe d'époque chyro-géométrique I découverte en 1988 sur l'acropole d'Amathonte (au nord de la basilique chrétienne), et qui montre, après un comblement au début de l'époque archaïque, un réaménagement cultuel lié au grand sanctuaire d'Aphrodite de l'acropole¹⁵⁰. Le phénomène de la redécouverte de tombes de l'Âge du Bronze à la fin de l'époque géométrique, et de leur interprétation et réadaptation en tant qu'*hērōa*, sanctuaires d'héros divinisés, n'est pas inconnu dans le monde grec, même si celui d'Amathonte pourrait être le seul cas chypriote assuré¹⁵¹. On peut supposer que la redécouverte et l'aménagement cultuel de la tombe soient à l'origine de la variation mythique de la mort d'Ariane à Chypre, et que la tombe dont parle Plutarque est bien celle de l'acropole ; de ce point de vue, le fait que dans le texte soit mentionné un « bois sacré » (ἄλλος), là où l'acropole d'Amathonte ne montre aucun des traits propres à ce type de lieu (eau, ombre) ne devrait pas, comme l'a argumenté A. Hermary, poser un problème majeur¹⁵².

¹⁴⁶ Ampolo – Manfredini 1988, 226.

¹⁴⁷ Sur Paiōn d'Amathonte v. Seel 1942 ; *FGrHist* 757 ; *Amathonte I*, 23 (n° 15g-j).

¹⁴⁸ Ampolo – Manfredini 1988, 226-227.

¹⁴⁹ Références dans Ampolo-Manfredini 1988, 226-227 ; *Amathonte VI*, 162.

¹⁵⁰ Études de la tombe et du matériel archéologique dans Hermary 1994 et dans *Amathonte VI*, 16-21.

¹⁵¹ Références dans Hermary 1994, 208 et *Amathonte VI*, 161-162. La différence entre la formation des cultes héroïques grecs et le phénomène, observable à plusieurs endroits à Chypre, de l'installation de sanctuaires, au début de l'époque archaïque, sur des vestiges de l'Âge du Bronze, est bien mise en évidence dans Fourrier 2007b, 122.

¹⁵² Hermary 1994, 209 ; *Amathonte VI*, 162-163.

Recueils : *AKEII Δ' α'*, n° 238 ; Wallace – Orphanides 1990, 276 n° 1 ; *Kition-Bamboula V*, n° 20.

Bibliographie : Bunnens 1979, 178 ; *AKEII Δ' β'*, 220-222 ; Baurain 1988 ; Baurain – Bonnet 1992, 183-188.

4. 15 *Hoc metu omnibus iniecto [Elissa] comites fugae accepit. Iunguntur et senatorum in eam noctem preparata agmina, atque ita sacris Herculis, cuius sacerdos Acherbas fuerat, repetitis exilio sedes quaerunt.*

5. 1 *Primus illis adpulsus terrae Cyprus insula fuit, 2 ubi sacerdos Iovis cum coniuge et liberis deorum monitu comitem se Elissae sociumque fortunae offert, pactus sibi posterisque perpetuum honorem sacerdotii. 3 Condicio pro manifesto omine accepta. 4 Mos erat Cypriis virgines ante nuptias statutis diebus dotalem pecuniam quaesituras in quaestum ad litus maris mittere, pro reliqua pudicitia libamenta Veneri soluturas. 5 Harum igitur ex numero LXXX admodum virgines raptas navibus inponi Elissa iubet, ut et iuventus matrimonia et urbs subolem habere posset. 6 Dum haec aguntur, Pygmalion cognita sororis fuga, cum impio bello fugientem persequi pararet, aegre precibus matris deorumque minis victus quievit ; (...)*

4. 15 Une fois jetée cette peur sur tous, elle (*scil.* Élissa) les prend comme compagnons de fuite. S'y ajoutent aussi les troupes de sénateurs préparées pour cette nuit-là, et ainsi, après avoir acheminé les objets de culte d'Hercule, dont Achérbas avait été le prêtre, ils cherchent un endroit pour leur exil.

5. 1 D'abord ils abordèrent à Chypre, 2 où le prêtre de Jupiter, avec sa femme et ses fils, sur l'ordre des dieux, s'offre comme compagnon d'Élissa et associé à son sort, après avoir obtenu l'accord que lui serait réservé, pour lui et sa descendance, le privilège perpétuel de la prêtrise. 3 La condition est acceptée comme présage évident. 4 Il était de coutume à Chypre d'envoyer sur le rivage de la mer, lors de jours déterminés, les vierges avant leurs noces, pour qu'elles se procurent par la prostitution l'argent de leur dot, et pour qu'elles acquittent des offrandes à Vénus pour ce qui restait de leur pudeur. 5 De ces vierges-là, donc, Élissa donne l'ordre d'en mettre sur les navires quatre-vingts, pour que les jeunes gens puissent se marier et la ville avoir une progéniture. 6 Pendant ces événements, Pygmalion, qui avait découvert la fuite de sa sœur, se préparait à poursuivre la fugitive en une guerre impie ; difficilement vaincu par les prières de sa mère et les menaces des dieux, il s'apaisa (...)

Le passage de Justin ajoute un élément essentiel à l'histoire traditionnelle de la fuite de Didon/Élissa de Tyr et de la fondation de Carthage : l'escale des fugitifs à Chypre, et la participation chypriote à la fondation de la ville. Le récit de Justin, qui remonte à Trogue Pompée, est plutôt détaillé, mais une version abrégée de cette même

histoire est rapportée aussi par Servius dans ses *Commentaires à l'Énéide*, I 443¹⁵³. Les opinions sur la fiabilité de cette légende sont partagées¹⁵⁴, et il est même possible, comme l'a argumenté Cl. Baurain, que dans ce récit se soient fondus des éléments faisant à l'origine référence à une autre Carthage, la Carthage de Chypre¹⁵⁵.

Pour ce qui concerne la prostitution rituelle des vierges chypriotes à l'occasion du mariage, on peut juste remarquer que, même si rien de plus précis n'est connu sur cet usage spécifique à Chypre¹⁵⁶, la prostitution rituelle semble toutefois être caractéristique de certains rites phéniciens¹⁵⁷, pratiquée de manière occasionnelle (par ex., en l'occasion des Adonies de Byblos, d'après le témoignage de Lucien¹⁵⁸) ou permanente (v. à ce propos la présence probable de prostituées sacrées parmi les personnels du temple d'Astarté à Kition¹⁵⁹). Cela nous situe donc en milieu phénicien non seulement pour ce qui concerne Élixa et ses compagnons d'exil, mais aussi pour l'endroit de l'île où ils sont dits aborder, et qui n'est pas autrement précisé.

Teucros

II B 40 : Jean Malalas, *Chronographia* 5. 7

VI^e s. apr. J.-C.

Recueils : ΑΚΕΠ Α', n° 15.

Bibliographie : Hadjioannou 1973.

(...) Καὶ πάντες ἐλοιδόρουν αὐτόν (*scil.* Ἀχιλλέα), ὅτι ἀπέκρυσεν αὐτήν (*scil.* Βρισεΐδην) καὶ συναχθέντες ἐν κομβέντῳ ἐκώλυσαν τὸν αὐτὸν Ἀχιλλέα τοῦ ἐπιρρίπτειν καὶ παραλαμβάνειν πόλεις καὶ πραιδεύειν χώρας, ἄλλους ἀντ' αὐτοῦ καταστήσαντες τὸν Τεῦκρον, τὸν ἀδελφὸν Αἴαντος τοῦ Τελαμωνίου, καὶ τὸν Ἴδομενέα. Οἷτινες παρέλαβον τὴν Κύπρον καὶ τὴν Κιλικίαν καὶ τὴν Ἰσαυρίαν πραιδεύσαντες καὶ ἀπολέσαντες αὐτάς.

(...) Et tous l' (c.à.d. Achille) injuriaient, parce qu'il l' (c.à.d. Briseis) avait cachée, et réunis en assemblée ils interdirent à Achille lui-même d'attaquer, de s'emparer de villes et de faire du pillage, en mettant d'autres à sa place,

¹⁵³ Chypre n'est pas directement nommée, mais la *quandam insulam Iunonis* dont il est question dans le récit de Servius qui, pour les autres aspects, coïncide avec celui de Justin, ne peut être que Chypre : Bunnens 1979, 248-249 ; Baurain 1988, 22 ; Baurain – Bonnet 1992, 187.

¹⁵⁴ Très favorable Kourou 2002, 102-105 ; très prudent Baurain 1988, 26-27.

¹⁵⁵ Baurain 1988 ; Baurain-Bonnet 183-187.

¹⁵⁶ Mais v. Hérodote I 93. 4, à propos de la Lydie, et Strabon, XI 14. 16, à propos des Arméniens.

¹⁵⁷ Bonnet – Xella 1995, 324 : « Les hiérodoules, ou prostituées sacrées, constituent, à en croire nos sources, une particularité assez typique des sanctuaires phénico-puniques, notamment de ceux d'Astarté. Elles représentaient une source de revenus non négligeable, mais nos documents ne permettent pas toujours de faire la distinction entre les hiérodoules professionnelles attachées en permanence au sanctuaire et celles qui occasionnellement, dans le cadre d'un rite particulier, comme les Adonies de Byblos, pratiquaient la prostitution sacrée ».

¹⁵⁸ Lucien, *La déesse syrienne* 6 ; v. le commentaire dans Lightfoot 2003, 323-326.

¹⁵⁹ CIS I 86 B 9 (*Kition III*, C 1 ; *Kition-Bamboula V*, n° 1078). V. en général, sur la prostitution sacrée dans le monde phénicien, Lipiński 1995, 486-489.

Teucros, le frère d'Ajax fils de Telamôn, et Idoménée. Ceux-ci s'emparèrent de Chypre, de la Cilicie et de l'Isaurie, en les pillant et en les détruisant.

Dans la *Chronique* de Jean Malalas, Teucros est mentionné deux fois en rapport avec Chypre : dans ce passage, d'abord, où il est l'auteur, avec Idoménée, de razzias et pillages à Chypre et dans la partie méridionale de l'Anatolie pendant la guerre de Troie ; quelques paragraphes après, en 5. 23 et 29, il est dit avoir résidé, après la guerre de Troie, à Salamine de Chypre, d'où il part à l'aide de son frère Ajax engagé dans le combat pour les armes d'Achille¹⁶⁰. Jean Malalas est donc le seul auteur à mettre Teucros en relation avec Chypre avant la fin de la guerre de Troie et à lui attribuer l'installation à Salamine avant l'épisode de la mort d'Ajax et le bannissement de Telamôn (v. sur tout cela II A **18-36**). On a du mal à croire, avec K. Hadjioannou¹⁶¹, que la tradition rapportée par Jean Malalas soit la seule digne de foi, et qu'on puisse voir dans les razzias de Teucros et Idoménée la cause de la destruction d'Enkomi à la fin du XIII^e s., même si, en général, ce récit pourrait bien garder le souvenir d'attaques historiquement réelles d'Achéens pilleurs en Méditerranée orientale à la fin du Bronze Récent.

Solon l'Athénien

On examine ici les quelques passages qui, à la différence de ceux qu'on a vu en II A **40-42**, mettent en relation Solon avec Chypre mais sans mentionner explicitement son rôle dans la fondation de la ville de Soloi. Les textes étudiés ici sont donc à mettre en rapport direct avec les autres concernant ce personnage, analysés dans la section II A (**40-42**) et dans cette section (II B **21**).

II B **41** : Valère Maxime, *Faits et dits mémorables* V 3 ext. 3b

I^{er} s. apr. J.-C.

Iam Solon, qui tam praeclaras tamque utiles Atheniensibus leges tulit, ut, si his perpetuo uti voluissent, sempiternum habituri fuerint imperium, qui Salaminam, velut hostilem arcem ex propinquo saluti eorum imminentem, recuperavit, qui Pisistrati tyrannidem primus vidit orientem, solus armis opprimi debere palam dictitare ausus, senectutem Cypri profugus exegit neque ei in patria, de qua optime meruerat, humari contigit.

Et aussi Solon, qui a fait voter des lois si excellentes et si utiles pour les Athéniens que, s'ils avaient voulu les utiliser à perpétuité, il auraient eu un empire éternel ; qui reprit Salamine, qui (était) comme une citadelle ennemie menaçant de près leur sécurité ; qui en premier vit monter la tyrannie de Pisistrate, osant lui seul déclarer ouvertement qu'on devait la réprimer par

¹⁶⁰ *AKETI A*, n° 20. 7.

¹⁶¹ Hadjioannou 1973.

les armes : il passa en exil à Chypre sa vieillesse, et il ne put être enseveli dans sa patrie, dont il avait tant mérité.

Solon, mentionné ici en tant que victime exemplaire de l'ingratitude des Athéniens, est dit mourir hors de sa patrie, après avoir vieilli à Chypre : sans doute Valère avait en tête la tradition qui situait la mort de Solon dans l'île, comme en témoignent aussi Diogène Laërce (II B 42), la *Souda* (II A 42) et une scholie à Platon, *République* X, 599e (II B 44).

II B 42 : Diogène Laërce, *Vies des philosophes* I 50, 62-63

III^e s. apr. J.-C.

Recueils : *AKEII A*, n° 39 et 39. 7 ; Wallace – Orphanides 1990, 270-271 n° 1 et 2.

50 (...) Ἦδη δὲ αὐτοῦ [*scil.* Πεισιστράτου] κρατοῦντος οὐ πείθων ἔθηκε τὰ ὅπλα πρὸ τοῦ στρατηγίου καὶ εἰπὼν· “ὦ πατρίς, βεβοήθηκά σοι καὶ λόγῳ καὶ ἔργῳ” ἀπέπλευσεν εἰς Αἴγυπτον καὶ εἰς Κύπρον· καὶ πρὸς Κροῖσον ἦλθεν, (...)

50 (...) Alors qu'il (*scil.* Pisistrate) s'était déjà emparé du pouvoir, (Solon), puisqu'il n'avait pas confiance, déposa ses armes devant le *strategion* et, en déclarant « Ô ma patrie, je suis venu à ton secours par la parole et par l'action », il fit voile pour l'Égypte et pour Chypre ; et il alla chez Crésus, (...)

62 (...) Ἐτελεύτησε δὲ ἐν Κύπρῳ βιούς ἔτη ὀγδοήκοντα, τοῦτον ἐπισκήψας τοῖς ἰδίοις τὸν τρόπον· ἀποκομίσαι αὐτοῦ τὰ ὄστα εἰς Σαλαμίνα καὶ τεφρώσαντας εἰς τὴν χώραν σπεῖραι. Ὅθεν καὶ Κρατῖνος ἐν τοῖς Χείρωσί φησιν, αὐτὸν ποιῶν λέγοντα·

οἰκέω δὲ νῆσον, ὡς μὲν ἀνθρώπων λόγος,
ἐσπαρμένος κατὰ πᾶσαν Αἴαντος πόλιν.

63 Ἔστι δὲ καὶ ἡμέτερον ἐπίγραμμα ἐν τῇ προειρημένη Παμμέτρῳ, ἔνθα καὶ περὶ πάντων τῶν τελευτησάντων ἐλλογίμων διείλεγμα παντὶ μέτρῳ καὶ ῥυθμῷ, ἐπιγράμμασι καὶ μέλεσιν, ἔχον οὕτως·

Σῶμα μὲν ἦρε Σόλωνος ἐν ἀλλοδαπῇ Κύπριον πῦρ,
ὄστα δ' ἔχει Σαλαμῖς, ὧν κόνις ἀστάχυνες·
ψυχὴν δ' ἄζονες εὐθύς ἐς οὐρανὸν ἦγαγον· εὖ γὰρ
θῆκε νόμους αὐτοῖς¹⁶² ἄχθεα κουφότατα.

(...)

62 (...) Il mourut à Chypre à l'âge de quatre-vingts ans, ayant laissé à ses proches la recommandation de transporter ses ossements à Salamine et, après les avoir brûlés, de les disperser par le pays. C'est pourquoi Cratinos dans le *Chiron* dit, en lui prêtant ces paroles¹⁶³ :

¹⁶² αὐτοῖς BPF, ἀστοῖς Casaubon.

¹⁶³ Fg. 246 Kassel-Austin.

J'habite l'île, comme on dit,
répandu sur toute la cité d'Ajax.

63 Il y a aussi une de mes épigrammes, dans le *Pammetros* cité plus haut, où j'ai écrit dans tous les mètres et rythmes, en épigrammes et chants, sur tous les morts illustres, et la voici¹⁶⁴ :

En terre étrangère le feu de Chypre a emporté le corps de Solon,
mais ses ossements, dont la cendre (produit du) blé, Salamine les a ;
l'âme, un char rapide l'emporta dans le ciel : car il a bien
restitué ses lois, fardeau très léger pour les citoyens¹⁶⁵.

(...)

Diogène Laërce atteste, pour ce qui concerne les rapports entre Solon et Chypre, une série d'éléments, parmi lesquels certains sont entrés tardivement dans la biographie du législateur athénien : il situe sa mort à Chypre (comme on l'a déjà vu dans Valère Maxime, V 3 ext. 3b, II B 41), et il lui attribue la fondation non pas de Soloi de Chypre, mais de Soloi de Cilicie (I 51), cette dernière tradition étant peut-être née à la suite de et en concurrence avec celle concernant Soloi de Chypre¹⁶⁶. Le voyage de Solon à Chypre (à l'occasion duquel, d'après Plutarque, il aurait rencontré le roi de Soloi Philokypros, v. II A 40 et II B 21) n'est toutefois pas ignoré par Diogène, qui se limite à le mentionner sans plus de détails.

II B 43 : Eustathe de Thessalonique, *Commentaires à l'Illiade* Ψ 826 XII^e s. apr. J.-C.

Recueils : AKEII A', n° 39.4.

(...) Δηλον δ' ὅτι Σόλος καὶ πόλεως ὄνομα, ἧς οἱ πολῖται Σολεῖς. Ἦσαν δὲ καὶ Κύπριοι Σόλοι, ὧν ἱστορεῖται βασιλεὺς Εὐνόστος, ὁμώνυμος Εὐνόστῳ, δαίμονι ἐπιμυλίῳ, περὶ οὗ καὶ ἀλλαγῶ εἴρηται. Ὡς δὲ καὶ ὁ σολοικισμὸς τοιαύτης Σόλου ἢ τοιούτων Σόλων ἐστὶ σύνθεσις, ἐν τοῖς τοῦ Περιηγητοῦ κεῖται. Δοκεῖ δὲ καὶ ὁ νομοθέτης Σόλων ἐκεῖθεν παρωνομάσθαι.

(...) Il est évident que *Solos* est aussi le nom d'une ville, dont les citoyens (s'appellent) *Soleis*. Il y avait aussi une *Soloi* de Chypre, dont parle le roi Eunostos, homonyme d'Eunostos, divinité protectrice de la meule, dont il est question aussi ailleurs. De quelle manière aussi le solécisme est une dérivation de cette *Solos* ou de cette *Soloi*, on le trouve dans l'œuvre du Périégète. Il paraît aussi que le législateur Solon tire son nom de là.

Dans cette note d'Eustathe plusieurs éléments sont erronés ou imprécis : le nom de la ville, dont le citoyens s'appelaient *Soleis*, n'est pas *Solos* mais, comme on le sait bien, *Soloi* (Σόλοι), en Cilicie, à laquelle est communément et correctement associée, dans

¹⁶⁴ *Anthologie Palatine* VII 87.

¹⁶⁵ On adopte dans la traduction la variante ἄστοις.

¹⁶⁶ V. à ce propos II A 42, II B 44 et Manfredini – Piccirilli 1977, 265-268.

l'antiquité, l'origine du terme solécisme ; Eustathe lui-même traite de ce sujet sans erreurs dans son commentaire à Denys le Périégète, 875. Le roi Eunostos, qui est mentionné à propos de Soloi de Chypre, est le dernier roi de la ville, mort vers 310, dont il est question dans Athénée, *Deipnosophistes* XIII, 576d, et dont on connaît des émissions monétaires¹⁶⁷. L'affirmation étonnante que Solon aurait tiré son nom de Soloi dérive en revanche sans doute d'une référence déformée de Plutarque, *Solon* 26. 3, où il est dit que le législateur athénien a donné son nom à la ville, refondée sur son conseil (v. II A 40, mais aussi la *Souda*, II A 42, et la *Vie d'Aratos* 2. 77, II A 41).

II B 44 : Scholie à Platon, *République* X, 599e

époque byzantine

Σόλωνα] Σόλων Ἀθηναῖος, Ἐξηκεστίδου υἱός, σοφὸς καὶ νομοθέτης καὶ δημαγωγὸς γεγονώς. Οὗτος Πεισιστράτου κατειπὼν μέλλοντος τυρρανεῖν, διὰ τὴν ἐξ αὐτοῦ ἐπιβουλὴν ἀπεδήμησεν εἰς Αἴγυπτον καὶ Κύπρον, ἀλλὰ καὶ πρὸς Κροῖσον τὸν βασιλέα Λυδῶν, εἶτα εἰς Κιλικίαν, οὗ κτίζει πόλιν Σόλους λεγομένην, ἐν ἣ τούτους κατοικισθέντας ὑπ' αὐτοῦ Ἀθηναίου, πολλὰ τῆς Ἑλλάδος φωνῆς διὰ τὸ χρόνον βαρβαρωθῆναι παραφθεγγομένους, σολοικίζειν καὶ σολοίκους ἔλεγον, ἐξ οὗ καὶ σολοικισμός. Τούτου τὸ μηδὲν ἄγαν. Ἔγραψε δὲ νόμους οὓς ἄξονας ἐκάλεσαν, καὶ ὑποθήκας δι' ἐλεγεΐας. Ἔτη δὲ γεγονώς ὀγδοήκοντα ἐν Κύπρῳ τελευτᾷ.

Solon : Solon l'Athénien, fils d'Exēkestidēs, sage, législateur et homme politique. Celui-ci, après avoir dénoncé que Pisistrate était en train d'établir une tyrannie, à cause du complot que ce dernier fomentait partit pour l'Égypte et Chypre, et aussi auprès de Crésus, roi de Lydie, ensuite en Cilicie, où il fonde la ville appelée Soloi, dans laquelle les Athéniens qu'il avait établis, puisqu'en parlant, avec le temps, ils avaient rendu barbares beaucoup de mots de la langue grecque, étaient dits parler mal, *solécistes*, d'où aussi le mot *solécisme*. Rien de trop de lui. Il a écrit des lois qu'on appela *axones*¹⁶⁸, et des poèmes didactiques en forme d'élégies. Il mourut à quatre-vingts ans à Chypre.

Deux traditions sur Solon et Chypre survivent dans cette scholie à Platon : son voyage dans l'île, et sa mort au même endroit. On lui attribue en revanche la fondation de Soloi de Cilicie, comme dans Diogène Laërce (I 51, v. II B 42), la *Souda* (II A 42), et Eustathe (*Commentaire sur Denys le Périégète* 875).

¹⁶⁷ V. ICS², p. 222.

¹⁶⁸ V. à ce propos Plutarque, *Solon* 25. 1-2 et Manfredini – Piccirilli 1977, 255-261.

Peuplement et langues de Chypre

Les auteurs anciens n'étaient pas sans connaître la multiplicité et la variété d'ethnies et de langues présentes à Chypre : île en majorité hellénophone, Chypre abritait aussi, on le savait bien, des royaumes gouvernés, de manière durable ou occasionnelle, par des rois phéniciens ; les contrastes entre ces deux composantes ethniques (Grecs et Phéniciens) ont même fait parfois l'objet, surtout pour l'époque classique, d'exagérations et déformations historiques de la part d'auteurs anciens et modernes¹⁶⁹. Bien moins visible, l'élément autochtone de l'île, explicitement nommé seul par le Pseudo-Scylax dans un passage bien connu de son *Périple* (103 : II A 46 = II B 46), reste en majorité à saisir dans ses aspects fondamentaux, mais son existence, démontrée par un *corpus* épigraphique qui augmente de plus en plus, ne peut plus être mise en doute¹⁷⁰.

Mais les auteurs anciens nous ont laissé aussi mention de plusieurs autres éléments qui auraient contribué, d'une manière ou d'une autre, à la constitution du peuplement de l'île. Des Éthiopiens d'Hérodote et des Barbares du Pseudo-Scylax, jusqu'aux Telchines et aux Dryopes, des composantes d'origines variées, et dont la réalité historique est plus ou moins douteuse, sont présentées dans les récits anciens comme des éléments réels du complexe mélange chypriote. Examiner les sources qui en font mention peut nous aider à reconstituer l'image de l'île telle qu'elle devait apparaître aux anciens, même s'il reste d'inévitables incertitudes ; cela doit aussi permettre de compléter le tableau de l'hellénisation de l'île, tel qu'il ressort de l'ensemble des légendes de fondations étudiées dans la section II A. Parmi les passages qui nous concernent ici, il faut sans doute aussi inclure les sources relatives à la question de la Temesē homérique et de ses ἀλλόθροοι ἄνθρωποι, dont la localisation à Chypre est, sinon certaine, du moins possible. On exclut de l'analyse, en revanche, les gloses d'Étienne de Byzance et d'Hésychios faisant mention, respectivement, de l'ethnie Ἄσφαξ en relation avec Chypre¹⁷¹, et du nom de Μήονες qui aurait été attribué aux Lydiens et aussi aux Chypriotes¹⁷², parce que nous sommes dans l'obscurité la plus totale à propos de ces rapprochements et de ces noms, sur l'origine desquels on ne peut rien dire.

II B 45 : Hérodote, *Histoires* VII 90

Ve s.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α'*, n° 33 ; Wallace – Orphanides 1990, 14 n° 12.

Bibliographie : Petit 1998.

¹⁶⁹ Sur cette problématique très complexe, traitée ailleurs (p. 29-43), la référence fondamentale est Maier 1985.

¹⁷⁰ V. à ce propos le débat suscité par l'article provocateur de Given 1998, avec la réponse de Petit 1999.

¹⁷¹ Étienne de Byzance s. v. Ἄσφαξ = *ΑΚΕΠ Α'*, n° 8.1. K. Hadjioannou propose l'identification de cet ἔθνος Ἄσφαξ avec les Σφήκες dont il est question, toujours en relation avec Chypre, dans le même Étienne de Byzance (s. v. Σφήκεια), et dans l'*Etymologicum Magnum* (s. v. Σφήκεια), mais cela ne nous avance pas beaucoup.

¹⁷² Hésychios s. v. Μίονες et Μήονες = *ΑΚΕΠ Α'*, n° 9.

(...) Κύπριοι δὲ παρείχοντο νέας πενήκοντα καὶ ἑκατὸν ἐσκευασμένοι ὧδε· τὰς μὲν κεφαλὰς εἰλίχατο μίτρησι οἱ βασιλέες αὐτῶν, οἱ δὲ ἄλλοι εἶχον κιτάριας¹⁷³, τὰ δὲ ἄλλα κατὰ περ Ἑλλήνες. (Τούτων δὲ τοσάδε ἔθνεά εἰσι, οἱ μὲν ἀπὸ Σαλαμίνας καὶ Ἀθηναίων, οἱ δ' ἀπ' Ἀρκαδίας, οἱ δὲ ἀπὸ Κύθνου, οἱ δ' ἀπὸ Φοινίκης, οἱ δ' ἀπὸ Αἰθιοπίας, ὡς αὐτοὶ Κύπριοι λέγουσι).

(...) Les Chypriotes fournissaient cent cinquante navires, équipés ainsi : leurs rois s'enveloppaient la tête avec des *mitrai*, les autres portaient des *kitaris*, et le reste était vêtu selon l'usage des Grecs. (Ils comptent les peuples suivants : des gens de Salamine et d'Athènes, des gens d'Arcadie, des gens de Kythnos, des gens de Phénicie, et des gens d'Éthiopie, comme les Chypriotes eux-mêmes le disent).

En présentant le contingent chypriote qui participait à l'expédition de Xerxès contre la Grèce, Hérodote en rappelle les éléments constitutifs du point de vue ethnique : dans sa liste on voit le reflet de plusieurs traditions légendaires, qui nous sont plus ou moins connues. Dans les gens de Salamine et d'Athènes, on reconnaît facilement les Salaminiens de Chypre¹⁷⁴ côte à côte avec les descendants des Athéniens qui, d'après plusieurs légendes de fondation, se seraient établis à Chypre à la suite de héros athéniens, fils et petit-fils de Thésée¹⁷⁵. Les Arcadiens sont, quant à eux, les habitants de Paphos, venus s'installer à Chypre avec Agapēnōr après la guerre de Troie¹⁷⁶. Par « gens de Kythnos » on doit comprendre les Dryopes, qui, comme nous le dit Hérodote lui-même (VIII 46), habitaient l'île de Kythnos¹⁷⁷. Les gens de Phénicie devaient comprendre, outre les habitants de Kition, royaume phénicien de l'île, d'autres Phéniciens présents à Chypre, par exemple à Lapéthos ou à Amathonte (où des populations d'origine phénicienne sont particulièrement bien attestées).

Ce qui est plus surprenant, c'est la mention des Éthiopiens, qui ne se réfère à rien de connu dans les traditions sur le peuplement de l'île. Th. Petit et A. Hermary ont argumenté en faveur d'une identification des ces Éthiopiens avec les Amathousiens¹⁷⁸ : même si tous les passages qui auraient porté à cette identification ne sont pas clairs, on n'a pour l'instant aucune autre hypothèse pour expliquer cette étrange mention. Il faut aussi souligner que dans la liste d'Hérodote les Étéochypriotes, les gens autochtones de l'île, ne sont nulle part présents, ce qui va aussi dans le sens de cette interprétation.

II B 46 : Pseudo-Scylax, *Périple* 103

IV^e-III^e s.

V. II A 46.

¹⁷³ κιτάριας propos. de Pauw, recep. Legrand et Poll. (v. grammaticos) κιθῶνας ABCTMP χιτῶνας cett. À propos de ce problème textuel, et du rapport entre ce texte et d'autres sources sur le même sujet, v. II B 32.

¹⁷⁴ V. II A 18-36.

¹⁷⁵ Notamment à Soloi (II A 37-40) et à Chytroi (II A 1).

¹⁷⁶ V. II A 11-13 et 15-16.

¹⁷⁷ Sur les Dryopes à Chypre v. II A 43 = II B 51.

¹⁷⁸ Petit 1998 et Hermary 2002, 279-283.

Les Telchines¹⁷⁹ (et les Dactyles¹⁸⁰)

II B 47 : Strabon, *Géographie* XIV 2. 7 (653. 33-654. 6)

fin I^{er} s. av. - début I^{er} s. apr. J.-C.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α*, n° 6 ; Wallace – Orphanides 1990, 126-127 n° 8.

Ἐκαλεῖτο δ' ἡ Ῥόδος πρότερον Ὀφιοῦσσα καὶ Σταδία¹⁸¹, εἶτα Τελχινὶς ἀπὸ τῶν οἰκησάντων Τελχίνων τὴν νῆσον. Οὓς οἱ μὲν βασκάνους φασὶ καὶ γόητας ἰθεῖω†¹⁸² καταρραίνοντας τὸ τῆς Στυγὸς ὕδωρ ζῶων τε καὶ φυτῶν ὀλέθρου χάριν, οἱ δὲ τέχναις διαφέροντας τούναντίον ὑπὸ τῶν ἀντιτέχνων βασκανθῆναι καὶ τῆς δυσφημίας τυχεῖν ταύτης · ἐλθεῖν δ' ἐκ Κρήτης εἰς Κύπρον πρῶτον, εἶτ' εἰς Ῥόδον, πρῶτους δ' ἐργάσασθαι σίδηρόν τε καὶ χαλκόν, καὶ δὴ καὶ τὴν ἄρπην τῷ Κρόνῳ δημιουργῆσαι (...)

Rhodes s'appelait avant Ophioussa et Stadia, ensuite Telchinis, des Telchines qui s'installèrent dans l'île ; certains disent que ceux-ci sont des sorciers et des magiciens, puisqu'ils répandent de l'eau du Styx * * pour détruire les animaux et les plantes, mais d'autres (disent) au contraire que, puisqu'ils excellent dans les arts, ils furent dénigrés par les rivaux et ils acquirent cette mauvaise réputation ; ils allèrent de la Crète d'abord à Chypre, ensuite à Rhodes, et les premiers, ils travaillèrent le fer et le bronze, et ils réalisèrent même la faux de Zeus (...)

Plus qu'une véritable installation, Chypre est pour les Telchines plutôt une étape sur leur route pour Rhodes, île à laquelle ils sont principalement liés dans nos sources¹⁸³. On peut probablement voir, dans la connexion entre ces divinités aux traits magiques et démoniaques et Chypre, une tradition née de leur réputation en tant que divinités créatrices, expertes en métallurgie, qu'on a peut-être bien voulu mettre en relation avec les ressources métallurgiques de l'île¹⁸⁴.

II B 48 : Nicolas de Damas, *FHG* III 116

fin I^{er} s. av. - début I^{er} s. apr. J.-C.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α*, n° 6.1 ; Wallace – Orphanides 1990, 113 n° 1.

¹⁷⁹ Sur ces divinités mineures, particulièrement vénérées à Rhodes, v. Herter 1934, en particulier 221 (§ 16) à propos de leur présence à Chypre.

¹⁸⁰ Kern 1901.

¹⁸¹ στάδια D, Ἄστερία ? Αἰθηραία ? Meineke (Vind. 224).

¹⁸² ληίων ? Lobeck (Agl. 2, 1192^a; ἀγρῶν vel καρπῶν eum debuisse monuit Meineke), φθόνῳ Meineke (Vind. 22), <σὸν> θεῖω vel θεῖον (tum <καὶ> τὸ) ? Müller (1030 ad 558, 21), θαλλοῖς vel θεῖον <σπεύροντας> Eitrem (teste Jacoby ad FGrHist 533 F 3 p.516, 12), ἠθμῶ ? Holwerda.

¹⁸³ Herter 1934.

¹⁸⁴ Herter 1934, 221.

Τελχίνες ἄνθρωποι ὀνομαζόμενοι τὸ ἀνέκαθεν Κρήτες, οἰκήσαντές [τε] καὶ ἐν Κύπρῳ, μεταναστάντες δ' εἰς Ῥόδον καὶ πρῶτοι τὴν νῆσον κατασχόντες, βάσκανοί τε σφόδρα ἦσαν καὶ φθονεροί· τεχνῖται δὲ ὄντες καὶ τὰ τῶν προτέρων ἔργα μιμησάμενοι Ἀθηνᾶς Τελχινίας ἄγαλμα πρῶτοι ἰδρύσαντο, ὥσπερ εἴ τις λέγοι Ἀθηνᾶς βασκάνου.

Telchines sont appelés des hommes qui habitèrent à l'origine en Crète, et aussi à Chypre, et qui, étant passés à Rhodes, occupèrent l'île en premiers, étaient tout à fait de méchants et envieux sorciers ; étant des artisans et ayant imité les œuvres des anciens, ils élevèrent les premiers une statue à Athéna Telchinia, comme si on disait « Athéna Sorcière ».

Le témoignage de Nicolas de Damas, presque contemporain de Strabon, met aussi en évidence l'aspect démoniaque et magique des Telchines, mais les prive, en les qualifiant de ἄνθρωποι, de leur statut de divinités. Sorciers et artisans, liés toujours aux îles de la Crète, Chypre et surtout Rhodes, ils seraient à l'origine d'un culte, celui d'Athéna Telchinia, que Pausanias (IX 19. 1 : II B 49) nous aide à situer aussi¹⁸⁵ en Béotie, à Teumessos.

II B 49 : Pausanias, *Description de la Grèce* IX 19. 1

II^e s. apr. J.-C.

Recueils : *AKEII A'*, n° 6.2 ; Wallace – Orphanides 1990, 200 n° 17.

(...) Καὶ Ἀθηνᾶς ἐν Τευμησσῶ Τελχινίας ἐστὶν ἱερὸν ἄγαλμα οὐκ ἔχον· ἐς δὲ τὴν ἐπίκλησιν αὐτῆς ἔστιν εἰκάζειν ὡς ἐν Κύπρῳ ποτὲ οἰκησάντων Τελχίνων ἀφικομένη μοῖρα ἐς Βοιωτοὺς ἱερὸν ἰδρύσατο Ἀθηνᾶς Τελχινίας.

(...) À Teumessos il y a aussi un temple d'Athéna Telchinia, sans statue de culte ; pour ce qui est de son nom, on peut conjecturer qu'une partie des Telchines qui habitaient à l'époque à Chypre, arrivés en Béotie, a érigé un temple à Athéna Telchinia.

II B 50 : Clément d'Alexandrie, *Stromates* I 16

fin du II^e – début du III^e s. apr. J.-C.

Recueils : *AKEII A'*, n° 6.3 ; Wallace – Orphanides 1990, 269 n° 6.

(...) Κέλμις τε αὖ καὶ Δαμναμενεὺς οἱ τῶν Ἰδαίων Δάκτυλοι πρῶτοι σίδηρον εὖρον ἐν Κύπρῳ. (...)

¹⁸⁵ Il ne peut pas s'agir, chez Nicolas et chez Pausanias, du même lieu de culte, puisque Pausanias spécifie que le temple de Teumessos en Béotie n'avait pas de statue de culte (ἄγαλμα οὐκ ἔχον), alors que c'est justement une statue que les Telchines érigent dans la notice de Nicolas de Damas.

(...) Encore, Kelmis et Damnameneus, Dactyles de l'Ida, les premiers découvrirent le fer à Chypre. (...)

Cette brève notice sur les Dactyles idéens à Chypre pourrait avoir deux origines : d'une part, il est possible que Clément se souvienne de manière erronée d'un passage de Pline, *Histoire naturelle* VII 197, dans lequel il est dit que, d'après Hésiode (fg. 282 Merkelbach – West), le fer aurait été découvert en Crète par les Dactyles idéens ; en ce cas, il faudrait corriger ἐν Κύπρῳ avec ἐν Κρήτῃ¹⁸⁶. D'autre part, il est aussi possible que ce soit opérée une superposition (non rare) des Dactyles aux Telchines, qui, d'après Strabon XIV 2. 7, comme on l'a vu (II B 47), auraient été les premiers à travailler le fer et le bronze¹⁸⁷.

Les Dryopes

II B 51 : Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique* IV 37. 2

I^e s. apr. J.-C.

V. II A 43.

La question de la Temesē homérique

Parmi les passages qui concernent la Temesē homérique, depuis les vers de l'*Odyssée* jusqu'aux scholies et aux notices de Strabon et d'Étienne de Byzance, on n'étudiera pas ici dans le détail le commentaire d'Eustathe (*Commentaire à l'Odyssée* α 185 : *ΑΚΕΠ Α'*, n^o 18.3), puisqu'il n'apporte à la discussion aucun élément d'intérêt particulier.

II B 52 : Homère, *Odyssée* I 180-184

VIII^e s.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α'*, n^o 18 et 18.1 (scholies), v. aussi 18.5 (proposition d'amendement du texte) ; Wallace – Orphanides 1990, 1 n^o 2.

Bibliographie : Hadjioannou 1966 ; Heubeck – West 1981, 211-212 ; Lepore – Mele 1983, 848-857 ; Heubeck *et alii* 1988, 100 ; Malkin 1998, 72-73.

180 Μέντης Ἀγχιάλιο δαΐφρονος εὐχομαι εἶναι
υἱός, ἀτὰρ Ταφίοισι φιληρέτμοισιν ἀνάσσω.
Νῶν δ' ὧδε ξὺν νηϊ κατήλυθον ἠδ' ἑτάροισι,
πλέων ἐπὶ οἴνοπα πόντον ἐπ' ἄλλοθρόους ἀνθρώπους,

¹⁸⁶ V. le commentaire de J.-P. Migne dans l'édition des œuvres de Clément d'Alexandrie de la collection de Patrologie Grecque (vol. 8), col. 786 n. 65.

¹⁸⁷ *Ibid.*

ἔς Τεμέσῃν μετὰ χαλκόν, ἄγω δ' αἴθωνα σίδηρον.

180 Mentēs je me flatte d'être, le fils du sage
Anchialos, et je règne sur les gens de Taphos, amants des rames.
Maintenant j'ai abordé ainsi, avec mon navire et mes compagnons,
en naviguant sur la mer de la couleur du vin, vers des gens d'autres
langues,
je vais à Temesē à la recherche de bronze, de fer resplendissant.

Scholies à Homère, *Odyssée* I 183 :

f. ἐπὶ ἄλλοθρόους] γρ. “ἔς ἄλλοθρόους”. Η

g. ἄλλοθρόους ἀνθρώπους] “ἄλλοθρόους” ἀντὶ τοῦ ἀλλογλώσσους, ἐπεὶ οὐκ ἦν
“ὁμὸς θρόος οὐδ' ἴα γῆρυς” [Δ 437]. DHM^{ax} ἀλλογλώσσους. BEIJNs

h1. ἄλλοθρόους] ἄλλοδαπούς, DEGHJM^aVYs ξένους, EIVY βαρβάρους M^aVY.

h2. ἄλλοθρόους] ἄλλοφύλους. ck²qz

f. vers des gens d'autres langues : selon la grammaire « chez des gens d'autres langues ».

g. gens d'autres langues : « d'autres langues » à l'égal d'allophones, parce que tous n'ont pas « le même accent ni semblable parler » [*Il.* IV 437] ; allophones.

h1. d'autres langues : d'autres pays ; étrangers ; barbares.

h2. d'autres langues : d'une autre race.

Scholies à Homère, *Odyssée* I 184 :

a1. Τεμέσῃν] Τεμέση πόλις Κύπρου, κατὰ δέ τινας Ἰταλίας, ἦν νῦν Βρεντέσιον καλοῦσιν. HM¹TVY

a2. Τεμέσῃν] πόλις Κύπρου] Ne τὸ νῦν Βροντήσιον DEIJNe καλούμενον, DEIJe κατὰ δέ τινας Ἰταλίας. DEe

a3. Τεμέσῃν] Κύπρον P / πόλιν Κύπρου. G

b. ἔς Τεμέσῃν] πόλις ἐν Οἰνωτροῖς ἢ νῦν Τέμψα καλουμένη, ἢ Βρεντήσιον. Η κάλλιον δὲ πόλιν λέγειν Ἰταλίας τὸ νῦν καλούμενον Βροντήσιον, ὅπου καὶ ὁ χαλκὸς γίνεται ὁ καλὸς καὶ ἐπαινετός. Η

c. Τεμέσῃν] πόλις Ἰσπανίας. B

a1. *Temesē* : Temesē est une ville de Chypre, mais selon d'autres d'Italie, qui maintenant s'appelle Brindisi.

a2. *Temesē* : ville de Chypre, maintenant appelée Brindisi, selon certains d'Italie.

a3. *Temesē* : Chypre ; ville de Chypre.

b. à *Temesē* : ville d'Œnotrie, maintenant appelée Tempsa, ou Brindisi. Il vaut mieux comprendre la ville d'Italie maintenant appelée Brindisi, où le bronze est beau et remarquable.

c. *Temesē* : ville d'Espagne.

C'est Athéna, déguisée en chef de l'île de Taphos (c'est à dire, selon les anciens, la petite île de Meganisi, à l'est de Lefkada) qui, en parlant à Télémaque, fait cette courte référence à Temesē comme destination de son voyage à la recherche de métaux. Comme il est évident déjà à partir des scholies, l'identification de Temesē posait des problèmes aux anciens aussi bien qu'elle en pose aux modernes.

Plusieurs éléments sont à prendre en considération pour examiner les données en faveur de l'une et de l'autre des deux villes avec lesquelles on identifiait la Temesē homérique, Tamassos de Chypre et Tempsa (près de l'actuel village d'Amantea, sur la côte occidentale de la Calabre) en Italie : au-delà des données historiques et archéologiques, le but du voyage, la recherche de métaux, ne peut pas être sans importance pour l'identification du lieu. Aussi, on pourrait envisager de reconstituer l'itinéraire du voyage (fictif) d'Athéna/Mentēs, de Taphos à Temesē, pour en déduire la localisation de la ville.

Pour ce qui concerne le deux candidates à l'identification avec Temesē, on peut dire que, au-delà de l'identité, évidemment erronée, présentée dans les scholies entre Tempsa et Brindisi (sur la côte adriatique des Pouilles), Tempsa était en effet le nom latin de la ville de Calabre que les Grecs appelaient Temesa¹⁸⁸ ; cette dernière n'est connue archéologiquement qu'à partir du VI^e s., même si des traditions solides en littérature ancienne lui attribuaient une origine bien plus ancienne, datant au moins de l'époque des *nostoi* pour ce qui concerne le centre grec, mais encore plus ancienne pour le centre des Ausones, qu'on identifie avec la population locale des Brettians¹⁸⁹. Tamassos, en revanche, connue de manière incomplète par l'archéologie, est documentée dans la première moitié du VII^e s. dans le prisme d'Assarhaddon sous le nom de *Tamesi/u* (I D 8, l. 68). La richesse en métaux de Tamassos est bien connue, et c'est principalement sur cet élément qui s'appuient les partisans de l'identification de Temesē avec Tamassos¹⁹⁰, mais la Temesē de Calabre n'était pas, pour sa part, dépourvue de ressources en minéraux, comme nous le dit Strabon, et comme les recherches archéologiques semblent le confirmer¹⁹¹.

Si on essaie, alors, de s'appuyer sur l'itinéraire que Mentēs aurait suivi pour son voyage à Temesē pour identifier cette localité, on tombe dans une autre impasse : l'île de Taphos, si on l'identifie correctement avec Meganisi, se trouve à l'est d'Ithaque ; il serait donc naturel que Mentēs passe à Ithaque sur sa route pour Temesē seulement si Temesē est à l'ouest, et donc si elle est la Temesa de Calabre¹⁹². Mais cette argumentation perd de sa valeur si on tient compte du fait que les Taphiens, dans l'*Odyssée*, sont une population non grecque, inconnue des gens d'Ithaque, population de marchands et pirates, ce qui se justifierait très peu si on situait leur patrie à moins de 15 km de l'île d'Ulysse¹⁹³. Il est donc évident qu'Homère avait des Taphiens une idée bien vague, du moins il les situait beaucoup plus loin d'Ithaque, même si on ne peut pas dire précisément où ; c'est ainsi que le parcours hypothétique de Mentēs, à partir de Taphos

¹⁸⁸ V. à ce propos Strabon, VI 1. 5 (II B 53).

¹⁸⁹ Sur tous ces éléments, v. Lepore – Mele 1983, 848-857.

¹⁹⁰ Par ex. Heubeck *et alii* 1988, 100.

¹⁹¹ Strabon, VI 1. 5 (II B 53) ; Lepore – Mele 1983, 850.

¹⁹² Malkin 1998, 73.

¹⁹³ Heubeck – West 1981, 200.

jusqu'à Temesē, perd son importance comme argument pour la localisation de cette dernière.

Sur la base de l'existence, déjà à l'époque antique, d'une variante textuelle pour Τεμέση, c'est à dire Τάμασιν (comme nous le dit Étienne de Byzance, v. ci après II B 54¹⁹⁴), K. Hadjioannou a proposé de corriger le texte transmis du v. 184 de la manière suivante : ἐς τ' Ἄλασιν μετὰ χαλκόν κτλ.¹⁹⁵ Cela aurait plusieurs conséquences : d'un côté, l'insertion dans le texte homérique d'une référence sûre à Chypre, et non pas à la ville de Tamassos, mais à Alasia (Alashiya), que K. Hadjioannou identifie, à la suite de Cl. Schaeffer, avec Enkomi¹⁹⁶ ; de l'autre côté, la séparation, à travers la particule τε, de la mention de « gens d'autres langues » de celle de Alasia : ainsi cette dernière ne serait donc plus dans le texte homérique un centre de « gens d'autres langues », donc non hellénophones (situation bien gênante pour un partisan décidé de l'hellénisme chypriote tel que K. Hadjioannou), mais seulement l'une des destinations de Mentēs, à savoir des pays barbares ET Alasia¹⁹⁷. La proposition de correction a été rejetée par S. West en ces termes : « the τε is awkward, and emendation unnecessary »¹⁹⁸.

En conclusion, les quelques éléments sûrs (importance de Temesē en tant que centre producteur de métaux ; indétermination sur sa localisation à l'est ou à l'ouest d'Ithaque ; sa qualification en tant que centre « allophone », non grec) ne permettent pas de trancher de manière définitive entre Tamassos (centre minéralier de Chypre, dans l'intérieur de l'île¹⁹⁹ que le Pseudo-Scylax qualifiait, encore au IV^e s., de « barbare »²⁰⁰) et Tempssa de Calabre (centre brettien à l'époque homérique, apparemment connu pour sa production de métaux) : néanmoins, si Mentēs mentionne Temesē, avant tout essentiellement comme centre minéralier, en l'absence d'éléments plus sûrs sur l'exploitation des métaux à cette époque dans la région de Tempssa de Calabre²⁰¹, Tamassos reste pour l'instant le meilleur candidat, et sa qualification de pays étranger n'étonnera pas le lecteur d'Homère, qui a en tête d'autres passages précédemment examinés²⁰².

II B 53 : Strabon, *Géographie* VI 1. 5 (255. 20-256. 2) fin I^{er} s. av. - début I^{er} s. apr. J.-C.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α'*, n° 18.2 ; Wallace – Orphanides 1990, 125-126 n° 5.

Ἀπὸ γὰρ Λάου πρώτη πόλις ἐστὶ τῆς Βρεττίας Τεμέση (Τέμψαν δ' οἱ νῦν καλοῦσιν), Αὐσόνων κτίσμα, ὕστερον δὲ καὶ Αἰτωλῶν τῶν μετὰ Θόαντος· οὐδ

¹⁹⁴ Mais Τάμασιν n'est pas la seule forme transmise chez Étienne de Byzance, v. ci-après n. 204.

¹⁹⁵ Hadjioannou 1966.

¹⁹⁶ Hadjioannou 1966, 206.

¹⁹⁷ Hadjioannou 1966, 206.

¹⁹⁸ Heubeck *et alii* 1988, 100.

¹⁹⁹ Il est même superflu de remarquer que « it is not a serious difficulty that Tamassos (Politiko) lies in the centre of the island, whereas Mentēs' words would more naturally suggest a port ; the poet simply named a place which he associated with copper » (Heubeck *et alii* 1988, 100).

²⁰⁰ V. II B 46 = II A 46.

²⁰¹ L'évidence archéologique dont on dispose est tout à fait provisoire, v. Lepore – Mele 1983, 850.

²⁰² *Odyssée* IV 78-85 (II B 34), scholie b à l'*Illiade* XI 20 (II B 9).

ἐξέβαλον Βρέττιοι, Βρεττίους δὲ ἐπέτριψαν Ἀννίβας τε καὶ Ῥωμαῖοι. (...) Ταύτης δὲ τῆς Τεμέσης φασὶ μεμνήσθαι τὸν ποιητὴν, οὐ τῆς ἐν Κύπρῳ Ταμασσοῦ (λέγεται γὰρ ἀμφοτέρως τὸ “ἐς Τεμέσιν μετὰ χαλκόν”²⁰³ [α 184])· καὶ δείκνυται χαλκουργεῖα πλησίον, ἃ νῦν ἐκλέλειπται.

Après Laos la première ville du Brettion est Temesē (on l’appelle aujourd’hui Tempsa), fondation des Ausoniens, ensuite aussi des Étoliens qui accompagnaient Thoas ; ceux-ci les chassèrent les Brettians, les Brettians, Annibal, et les Romains les exterminèrent. (...) On dit que c’est de cette Temesē que fait mention le Poète, et non de Tamassos à Chypre (car on dit des deux manières le passage « à Temesē à la recherche de bronze » [*Odyssee* I 184]) ; et on montre à proximité des mines de cuivre, qui aujourd’hui sont abandonnées.

Strabon fait encore référence au vers 184 du premier chant de l’*Odyssee* dans sa polémique contre Démétrios de Scepsis (XII 3. 23) : sans mentionner la variante « chypriote » du vers, il se contente de dire, en passant, que la Temesē d’Homère est en Italie.

II B 54 : Étienne de Byzance, *Ethnika s. v. Τάμασος*

VI^e s. apr. J.-C.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α*, n° 18.4.

Bibliographie : Hadjioannou 1966 (v. aussi *ΑΚΕΠ Α*, n° 18.5) ; Heubeck *et alii* 1988, 100.

Τάμασος, πόλις Κύπρου, ἐν μεσογείᾳ, διάφορον ἔχουσα χαλκόν. Τὸ ἐθνικὸν Ταμασίτης, καὶ Ταμάσιος ὡς Ἐφέσιος Θάσιος. Ἐντεῦθεν τινες γράφουσιν “ἐς Τάμασιν²⁰⁴ μετὰ χαλκόν”. Ἀπιθάνως. Ἔστι γὰρ καὶ Ταμέση πόλις τῆς Ἰταλίας καὶ ποταμός. Πολύβιος δ’ ἐν τῷ πρώτῳ²⁰⁵ Τεμέσειαν τὴν πόλιν καλεῖ. Τὸ ταύτης ἐθνικὸν Τεμεσαῖος.

Tamassos, ville de Chypre, dans l’arrière-pays, avec du cuivre de qualité. L’ethnique est *Tamasitēs* et *Tamasios*, comme *Ephesios*, *Thasios*. De là certains écrivent « à Tamasis à la recherche de bronze », invraisemblablement, car il existe aussi une ville Tamesē en Italie, et un fleuve. Polybe dans son premier livre [Polybe, *Histoires* XIII 10. 3] appelle la ville Temeseia ; son ethnique est *Temesaios*.

Étienne de Byzance nous confirme l’existence d’une variante ancienne du vers 184 du premier livre de l’*Odyssee*, qui, comme Strabon le suggérait (II B 53), orientait le lecteur vers l’identification de la Temesē homérique avec Tamassos de Chypre. C’est à

²⁰³ {τὸ - χαλκόν} Meineke (Vind. 57 sq.), «καὶ “ἐς Ταμάσιν μετὰ χαλκόν”» post χαλκόν add. Lasserre.

²⁰⁴ Τάμασιν R, Ταμάσιν V, Ταμέσιν AP^r ; malim Τάμασον (Meineke).

²⁰⁵ α^r RV, ιγ^r Schweighaeuser.

partir de cette variante que K. Hadjioannou²⁰⁶ a avancé sa proposition d'amendement du texte homérique que, comme on l'a déjà vu (ci-dessus, II B 52), est sans doute à rejeter²⁰⁷.

La référence d'Étienne au premier livre des *Histoires* de Polybe ne trouve pas d'appui dans ce qu'on connaît de l'ouvrage de l'historien, et c'est déjà à partir de l'édition de Schweighæuser (1789-1795), que cette référence est plutôt rangée au nombre des fragments du XIII^e livre (XIII 10. 3).

Thalassocratie chypriote

La réputation de Chypre en tant que puissance navale, île de charpentiers experts, riche en bois de construction, a été mise en lumière à plusieurs reprises par les auteurs anciens : comme on l'a déjà vu, Théophraste, *Recherches sur les plantes* V 8. 1, soulignait la taille et l'abondance des arbres fournissant du bois de construction à Chypre (II B 28), et cet aspect nous est confirmé aussi par Strabon (XIV 6. 5) et par Ammien Marcellin (XIV 8. 14)²⁰⁸. Cette richesse en bois a fait de Chypre, à toute époque, un allié ou un vassal fort utile : Hérodote par exemple, VII 90 (II B 45) nous dit que Chypre fournissait en 480 cent cinquante vaisseaux à la flotte perse ; Diodore (II 16. 6) nous raconte que des charpentiers chypriotes furent employés par Sémiramis pour la construction de la flotte destinée à son expédition en Inde²⁰⁹. En plus des auteurs classiques, les sources en akkadien (v. I D 7, 8 et 11) nous font entrevoir l'importance que le bois et les compétences techniques chypriotes pouvaient avoir pour la puissance essentiellement terrestre qu'était l'empire néo-assyrien. Et il faut aussi rappeler que le « buis de Kittîm » contribue à former le grand vaisseau de Tyr dans la superbe allégorie d'Ézéchiel 27 (II C 5)²¹⁰.

Quelques sources tardives font mention, d'ailleurs, d'une période de « thalassocratie » chypriote. Il est difficile d'interpréter correctement, du point de vue historique, cet élément : ses connotations politiques nous échappent, et la période dans laquelle on situerait la thalassocratie chypriote, d'après l'auteur le plus ancien qui en fait mention (Eusèbe, fin du III^e s. apr. J.-C.), est le deuxième quart du IX^e s., et on n'a guère de sources renseignant sur l'histoire de Chypre à cette époque. Pourtant, même si, comme l'on sait, la thalassocratie est souvent un *topos* qui se réfère en particulier aux grandes îles méditerranéennes (par exemple, la Crète en temps de Minos), ce motif pourrait aussi bien garder le souvenir d'une réalité historique.

²⁰⁶ Hadjioannou 1966.

²⁰⁷ Heubeck *et alii* 1988, 100.

²⁰⁸ Amigues 1993, 99-100.

²⁰⁹ Une esquisse d'histoire de l'exploitation forestière chypriote se trouve dans une note de Rostovtzeff 1941, 1612-1613 n. 113.

²¹⁰ Sur le « buis de Kittîm » v. Meiggs 1982, 135-137.

Recueils : *AKEII A'*, n° 32.

Bibliographie : Myres 1906 ; Helm 1926 ; Momigliano 1944, 1.

Jam inde ex Diodori scriptis breviter, de temporibus Thalassocratorum, qui maria tenebant.

Post bellum Trojanum, mare obtinerunt.

<i>I. Lidi et Maeones</i>	<i>annos XCII.</i>
<i>II. Pelasgi</i>	<i>ann. LXXXV.</i>
<i>III. Thrakii</i>	<i>ann. LXXIX.</i>
<i>IV. Rhodii</i>	<i>ann. XXIII.</i>
<i>V. Phrygii</i>	<i>ann. XXV.</i>
<i>VI. Kiprii</i>	<i>ann. XXXIII.</i>
<i>VII. Phynikii.</i>	<i>ann. XLV.</i>
(...)	

Et maintenant brièvement, à partir des œuvres de Diodore, à propos de l'époque des thalassocrates, qui tenaient la mer.

Après la guerre de Troie [1184] ils tenirent la mer :

1. Lydiens et Méoniens, pour quatre-vingt-douze ans [1184-1092] ;
2. Les Pélasgiens, pour quatre-vingt-cinq ans [1092-1007] ;
3. Les Thraces, pour soixante-dix-neuf ans [11007-928] ;
4. Les Rhodiens, pour vingt-trois ans [928-905] ;
5. Les Phrygiens, pour vingt-cinq ans [905-880] ;
6. Les Chypriotes, pour trente-trois ans [880-847] ;
7. Les Phéniciens, pour quarante-cinq ans [847-802 av. J.-C.] ;

(...)

La version de la *Chronique* d'Eusèbe de Césarée qu'on rapporte ici est l'arménienne, dans la traduction latine de H. Petermann, pour l'édition d'A. Schöne (1875). On y voit, plus clairement que dans la version latine de Jérôme, la succession de thalassocraties qui auraient suivi la destruction de Troie. L'original grec est, pour cette partie du texte, perdu.

Même si Eusèbe affirme s'appuyer sur les œuvres de Diodore de Sicile pour cette liste (ainsi que pour d'autres dans la *Chronique*), on n'a aucune preuve qu'il ait utilisé directement le texte de l'historien plutôt que des sources intermédiaires (par exemple Porphyre)²¹¹. De toute manière, aucune référence à ces thalassocraties n'est attestée dans la partie conservée de la *Bibliothèque historique* de Diodore, qui tirait peut-être ces informations du contemporain Kastōr de Rhodes.

²¹¹ Carriker 2003, 145-147.

II B 56 : Eustathe de Thessalonique, *Commentaire sur Denys le Périégète* 508

XII^e s. apr. J.-C.

Recueils : *AKEII A*, n° 32.1.

(...) Ὀλβιώτατοι δὲ νησιωτῶν οἱ Κύπριοι. Λέγονται δὲ ποτε θαλαττοκρατήσαι καιρόν τινα καὶ αὐτοί. (...)

(...) Les Chypriotes sont les plus heureux des insulaires : on dit qu'eux aussi eurent jadis, un moment donné, la pouvoir sur la mer. (...)

Dans le commentaire qu'Eustathe fait des deux vers (508-509) consacrés à Chypre dans la *Périégèse* de Denys, on trouve aussi cette mention rapide de la période de thalassocratie chypriote, sans aucune référence chronologique. La source d'Eustathe pourrait être la même que celle d'Eusèbe, Diodore ou Porphyre.

II B 57 : Scholie à Jean Tzétzès, *Chiliades* I 86

après le XII^e s. apr. J.-C.

Recueils : *AKEII A*, n° 32.2.

Κνίδου] περὶ Κῶν ἢ Κνίδος· τὸ παλαιὸν δὲ μέχρι τῶνδε καὶ περαιτέρω ἦν ἡ τῆς Κύπρου ἀρχή.

de Cnide : Cnide (se trouve) en face de Kōs ; autrefois la puissance de Chypre arrivait jusqu'à celles-ci et même plus loin.

La référence à Cnide qu'on trouve dans cette scholie fait partie des quelques vers que Joannes Tzétzès consacre à Ctésias de Cnide dans ses *Chiliades* (I 86-91). Les vers de Tzétzès nous disent que « le médecin Ctésias, fils de Ktesiochos, sorti de Cnide, ville de l'Aphrodite de Chypre (ἐξωρημένος πόλεως ἐκ Κνίδου τῆς Κυπρίας), et emprisonné par Artaxerxès en tant qu'allié de Cyrus, passa dix-sept ans en Perse écrivant une *Histoire des Perses* en vingt-trois livres (...) ». On comprend, en lisant les vers de Tzétzès, pourquoi le scholiaste a cru nécessaire de nous expliquer que la puissance de Chypre arrivait, autrefois, jusqu'au-delà de Cnide et de Kōs : ce qui, dans les vers de Tzétzès, est une référence au célèbre culte d'Aphrodite à Cnide, la déesse étant appelée, comme c'est fréquent, « Aphrodite de Chypre (*Kypria*) », a été lu erronément par le scholiaste comme une indication de l'appartenance de Cnide à Chypre. C'est donc probablement en se référant à la tradition relative à la thalassocratie chypriote que le scholiaste a cru pouvoir expliquer cette étrange association de Chypre à Cnide. Son témoignage n'a donc aucune autre valeur que celle de confirmer l'existence de cette tradition qui remonte à Diodore, mais qui semble avoir connu sa vitalité majeure à l'époque byzantine.

Chypre et l'Égypte

Les rapports entre Chypre et l'Égypte, très vastes, complexes et durables tout au cours de l'antiquité, n'ont intéressé les auteurs anciens que très partiellement²¹². Au-delà de tout ce qui concerne les influences réciproques dans les domaines artistique, culturel, religieux et économique, qui sont difficiles à saisir par les textes mais qui restent fondamentales pour la compréhension des relations entre ces deux régions, deux épisodes seulement dans l'histoire événementielle ont été retenus par les auteurs grecs et nous ont été transmis : l'attaque de Chypre par un pharaon de la XIX^e dynastie (probablement Séthi I^{er} au cours de l'une de ses campagnes asiatiques), et la soumission de Chypre par Amasis, dans la première moitié du VI^e s. Ce dernier épisode, qui aurait entraîné la période qui est généralement connue sous le nom de « domination égyptienne à Chypre »²¹³, constitue l'un des plus anciens événements de l'histoire de Chypre, relativement bien situable du point de vue chronologique, que les auteurs grecs nous aient transmis. Le premier épisode, en revanche, qui se situe en dehors des limites chronologiques de cette étude, est présenté ici seulement avec le but de fournir un tableau complet de la connaissance, très limitée, que les Grecs avaient des rapports historiques entre Chypre et l'Égypte.

II B 58 : Hérodote, *Histoires* II 182. 2

V^e s.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α'*, n° 41.1 ; Wallace – Orphanides 1990, 9 n° 6.

Bibliographie : Lloyd 1988, 240-241 ; Cannavò 2003.

(...) Εἶλε δὲ [ὁ Ἄμασις] Κύπρον πρῶτος ἀνθρώπων καὶ κατεστρέψατο ἐς φόρου ἀπαγωγὴν.

(...) Il (*scil.* Amasis) s'empara de Chypre, premier parmi les hommes, et il la soumit au paiement d'un tribut.

Ce passage constitue la toute dernière phrase du II^e livre des *Histoires* d'Hérodote. La soumission de Chypre, mentionnée rapidement et sans repères chronologiques, est généralement située au début du règne d'Amasis, entre 570 et 560, grâce à la comparaison avec d'autres sources (Diodore, I 68 : II B 59 ; la stèle d'Éléphantine : I E 4 ; le fragment de tablette néo-babylonienne du British Museum : I D 12) relatives à la même série d'événements.

II B 59 : Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique* I 68. 1 et 5-6

I^{er} s.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α'*, n° 40 et 41 ; Wallace – Orphanides 1990, 72-73 n° 1.

Bibliographie : Lloyd 1988, 169-172 ; Cannavò 2003.

²¹² V. en général Michaelidis *et alii* (éd.) 2009.

²¹³ Cannavò 2003.

1 Μετὰ δὲ Ψαμμήτιχον ὕστερον τέτταρσι γενεαῖς Ἀπρίης ἐβασίλευσεν ἔτη δυσὶ πλείω τῶν εἴκοσι. Στρατεύσας δὲ δυνάμεσιν ἀδραῖς πεζικαῖς τε καὶ ναυτικαῖς ἐπὶ Κύπρον καὶ Φοινίκην Σιδῶνα μὲν κατὰ κράτος εἶλε, τὰς δ' ἄλλας τὰς ἐν τῇ Φοινίκῃ πόλεις καταπληξάμενος προσηγάγετο· ἐνίκησε δὲ καὶ ναυμαχία μεγάλη Φοινικὰς τε καὶ Κυπρίους, καὶ λαφύρων ἀθροίσας πλῆθος ἐπανήλθεν εἰς Αἴγυπτον.

(...)

5 (...) Ἄμασις δὲ διατάξας τὰ κατὰ τὴν βασιλείαν ὡς ποτ' ἔδοξεν αὐτῷ συμφέρειν, ἦρχε νομίμως τῶν Αἰγυπτίων καὶ μεγάλης ἐτύγχανεν ἀποδοχῆς. 6 Κατεστρέψατο δὲ καὶ τὰς ἐν Κύπρῳ πόλεις καὶ πολλὰ τῶν ἱερῶν ἐκόσμησεν ἀναθήμασιν ἀξιολόγοις. (...)

1 Après Psammétique, quatre générations plus tard, Apriès régna pour vingt-deux ans. Ayant mené une expédition avec des forces terrestres et maritimes considérables contre Chypre et la Phénicie, il prit de force Sidon, et il soumit les autres cités de Phénicie, après les avoir frappées de crainte ; il l'emporta, dans un grand combat naval, sur les Phéniciens et les Chypriotes, et après avoir rassemblé un grand butin il rentra en Égypte.

(...)

5 (...) Amasis, ayant réglé les affaires du royaume comme il lui semblait bon, régna avec justice sur les Égyptiens, et il obtint une grande faveur. 6 Il soumit aussi les cités de Chypre et il embellit beaucoup de temples avec des offrandes remarquables. (...)

Ce passage de Diodore confirme le texte hérodoteén à propos de la soumission de Chypre par Amasis, mais il fait aussi mention d'un épisode précédent du conflit entre l'Égypte et Chypre, situé pendant le règne d'Apriès, prédécesseur d'Amasis sur le trône d'Égypte. Ces informations, que Diodore tire évidemment d'une source inconnue d'Hérodote (Hérodote est au courant de l'expédition d'Apriès, mais il ne mentionne pas Chypre), pourraient trouver confirmation dans la stèle d'Éléphantine (I E 4)²¹⁴, du moins d'après la lecture qu'E. Edel en a donné²¹⁵. D'après l'analyse d'A.B. Lloyd, on pourrait dater la campagne d'Apriès contre Chypre et la Phénicie de 574-570²¹⁶

II B 60 : Flavius Josèphe, *Contre Apion* I 98-99

fin du I^{er} s. apr. J.-C.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α'*, n° 10 ; Wallace – Orphanides 1990, 169 n° 14.

²¹⁴ Cannavò 2003, 139-145.

²¹⁵ Edel 1978.

²¹⁶ Lloyd 1988, 170-172.

98 Τοῦ δὲ Σέθως ὁ καὶ Ῥαμέσσης²¹⁷ ἰπικὴν καὶ ναυτικὴν ἔχων δύναμιν τὸν μὲν ἀδελφὸν Ἄρμαϊν ἐπίτροπον τῆς Αἰγύπτου κατέστησεν καὶ πᾶσαν μὲν αὐτῷ τὴν ἄλλην βασιλικὴν περιέθηκεν ἐξουσίαν, μόνον δὲ ἐνετείλατο διάδημα μὴ φορεῖν μηδὲ τὴν βασιλῖδα μητέρα τε τῶν τέκνων ἀδικεῖν, ἀπέχεσθαι δὲ καὶ τῶν ἄλλων βασιλικῶν παλλακίδων. 99 Αὐτὸς δὲ ἐπὶ Κύπρον καὶ Φοινίκην καὶ πάλιν Ἀσσυρίους τε καὶ Μήδους στρατεύσας ἅπαντας, τοὺς μὲν δόρατι, τοὺς δὲ ἀμαχητὶ φόβῳ δὲ τῆς πολλῆς δυνάμεως ὑποχειρίους ἔλαβε, καὶ μέγα φρονήσας ἐπὶ ταῖς εὐπραγίαις ἔτι καὶ θαρσαλεώτερον ἐπεπορεύετο τὰς πρὸς ἀνατολὰς πόλεις τε καὶ χώρας καταστρεφόμενος.

98 Le fils de celui-ci (c.à.d. Amenōphis) Sethōs, aussi (appelé) Ramessēs, qui avait des forces de cavalerie et navales, établit son frère Harmaïs comme gouverneur d'Égypte, et il l'investit de toutes les autres prérogatives royales ; il lui recommanda seulement de ne pas porter le diadème et de ne pas faire tort à la reine, mère de ses enfants, et de s'abstenir aussi des autres concubines royales. 99 Lui-même conduisit une expédition contre Chypre et la Phénicie, et à nouveau contre les Assyriens et les Mèdes, et il obtint de les soumettre tous, les uns par les armes, les autres sans combat, par peur de sa grande puissance, et enorgueilli de ses succès il se mit en marche avec encore plus de confiance pour soumettre les villes et les territoires du Levant.

Ce passage du *Contre Apion* fait partie d'un des longs extraits de l'historien égyptien d'époque lagide Manéthon, que Flavius Josèphe cite à plusieurs reprises dans son ouvrage comme autorité de référence pour l'histoire égyptienne²¹⁸. Manéthon est en effet, aujourd'hui encore, l'une des sources sur lesquelles se fonde l'étude de la chronologie de l'Égypte ancienne : il est, surtout, à l'origine de la périodisation de l'histoire égyptienne par dynasties, que l'égyptologie moderne a gardée. En revanche, les détails que Manéthon nous a transmis sur les durées de chaque règne, ainsi que sur les successions dynastiques, sont souvent erronés ou déformés, et seule la confrontation avec les sources archéologiques, papyrologiques et épigraphiques permet de corriger les données²¹⁹.

Dans le passage en question, il s'agit de la XIX^e dynastie ; après en avoir donné la liste des pharaons (liste qui comprend, d'ailleurs, aussi la fin de la XVIII^e), Manéthon s'attarde à parler un peu plus de « Sethōs, aussi (appelé) Ramessēs », de son expédition en Asie et du conflit avec son frère Harmaïs ; en conclusion du récit, il identifie Sethōs avec le personnage de la mythologie grecque *Ægyptos*, et Harmaïs avec Danaos. Le texte de Manéthon est sûrement fantaisiste du point de vue historique, et plusieurs interprétations ont été données, sur la figure de Sethōs, sur son conflit avec son frère, et

²¹⁷ Σέθως ὁ καὶ Böckh ex Eus. Arm. ; Σέθωσις καὶ Ῥαμέσσης L ; ὁ καὶ Ῥαμέσσης exp. Meyer, Jacoby ; Σέθως : Σέσως Struve. In margine L (manu I^a) : Εὐρέθη ἐν ἐτέρῳ ἀντιγράφῳ οὕτως · μεθ' ὃν Σέθωσις καὶ Ῥαμέσσης δύο ἀδελφοὶ ὁ μὲν ναυτικὴν ἔχων δύναμιν τοὺς κατὰ θάλατταν † ἀπαντῶντας καὶ διαχειρωμένους † (διαπειρωμένους Naber) ἐπολιορκεῖ · μετ' οὐ πολὺ δὲ καὶ τὸν Ῥαμέσσην ἀνελῶν, Ἄρμαϊν ἄλλον αὐτοῦ ἀδελφὸν ἐπίτροπον τῆς Αἰγύπτου καταστήσαι (deb. κατέστησε).

²¹⁸ Les fragments de l'œuvre de Manéthon se trouvent dans *FGrHist* 609 (la partie qu'on analyse ici est dans le F 9) et dans Waddell 1956 (fg. 50).

²¹⁹ Sur Manéthon et la chronologie de l'Égypte ancienne v. Hornung *et alii* (éd.) 2006, 33-36, et l'étude de détail de Helck 1956.

sur l'identification du couple avec *Ægyptos* et *Danaos*. Ce qui nous intéresse ici, c'est de donner une identité sûre, ou du moins probable, au pharaon, et de vérifier l'historicité de sa campagne asiatique.

Il est communément accepté, même si cela ne fait pas l'unanimité, que Sethōs correspond à Séthi I^{er}, deuxième pharaon de la XIX^e dynastie, qui régna entre 1290 et 1279²²⁰. Comme l'a argumenté W. Helck, dans la liste de Manéthon, Séthi semble avoir glissé de sa place, en deuxième position, jusqu'à la fin de la dynastie²²¹. Mais plusieurs éléments (y compris un autre paragraphe dans le même ouvrage de Josèphe, I 231) rendent l'identification presque sûre.

L'expédition contre Chypre, la Phénicie, l'Assyrie et les Mèdes, dans le texte de Manéthon, serait donc une synthèse des campagnes asiatiques de Séthi I^{er}, dont on ne connaît exactement ni le nombre (probablement trois), ni les itinéraires exacts, bien que les reliefs du mur nord de la grande salle hypostyle du temple de Karnak, qui illustrent ces événements, fournissent des renseignements partiels pour l'identification de certains lieux. Dans aucune autre source, à part Manéthon, il n'y a mention de Chypre comme l'un des objectifs des expéditions de Séthi, les autres étant, apparemment, la Palestine, la Syrie, les Hittites²²². On ne peut pas exclure, toutefois, que quelque chose se soit passé, au moment de cette grande réouverture de l'Égypte vers le Levant (prélude aux exploits de Ramsès II), entre le pharaon d'Égypte et son ancien « frère » de l'époque d'el-Amarna, le roi d'Alashiya, qui était peut-être, à ce moment, plutôt dans la sphère d'influence du Nouvel Empire hittite²²³.

Chypre et la Phénicie

Les sources classiques faisant état des rapports entre Chypre et la Phénicie se concentrent, sans surprise, sur Kition, ville dont les traits montrent une indubitable influence phénicienne, mais dont le statut souvent nous échappe, surtout pour ce qui concerne les époques les plus reculées.

On parle communément de Kition, en littérature, comme « colonie » de Tyr²²⁴. Il faut bien souligner que cette notion tire son origine d'un nombre très limité de passages d'auteurs classiques, parmi lesquels les sources sur la vie de Zénon de Kition sont les plus explicites (II B 66 et 67 : Diogène Laërce par ex. parle de Kition comme « πολίσματος Ἑλληνικοῦ Φοίνικας ἐποίκου ἐσχηκότος »), mais non les plus significatives pour l'époque considérée. D'autres textes, tels certains passages de Flavius Josèphe concernant l'histoire de Tyr au IX^e et VIII^e s. (II B 64 et 65), dûment confrontés avec les sources néo-assyriennes (de l'époque de Sennachérib : I D 5 et 6) et bibliques (II C 1 et 5), laissent entrevoir un rapport privilégié entre Tyr et Kition, mais qui en aucun cas ne

²²⁰ Vandersleyen 1995, 497-512 ; Hornung *et alii* (éd.) 2006, 210-211, pour la chronologie.

²²¹ Helck 1956, 41-43.

²²² Pour ce qui est des Assyriens et des Mèdes, et en général sur l'extension géographique des campagnes de Séthi, v. les observations de Vandersleyen 1995, 502 n. 1.

²²³ Sur Chypre à cette époque v. Baurain 1984, 223-235, et en particulier 233 sur les rapports avec l'Égypte à l'époque de Séthi I^{er} (mais sans aucune mention du passage de Flavius Josèphe).

²²⁴ V. un exemple récent : *Kition-Bamboula V*, p. 20.

se laisse facilement qualifier de « colonisation ». Sans approfondir la totalité de la question (surtout en ce qui concerne l'identification possible de la Qarthadasht chypriote avec Kition)²²⁵, on se limite à souligner ici la précarité de cette notion de colonisation phénicienne à Kition, qui pourrait recouvrir un « factoïde »²²⁶.

II B 61 : Alexandre d'Éphèse, fg. 34 Lloyd-Jones – Parsons (= Étienne de Byzance, *Ethnika* s. v. Λάπηθος I^{er} s.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α*, n° 24.3 ; *Kition-Bamboula V*, n° 25.
Bibliographie : *Bikai* 1992, 243-245.

Λάπηθος] πόλις Κύπρου, ὕφορμον ἔχουσα καὶ νεώρια. Ἀλέξανδρος Ἐφέσιος
Βήλου δ' αὖ Κίτιόν τε καὶ ἡμερόεσσα Λάπηθος.
Τὸ ἔθνικὸν Λαπήθιος καὶ Λαπηθεύς.

Lapéthos : ville de Chypre, avec une station de mouillage et des arsenaux. Alexandre d'Éphèse (écrit) :

À Bēlos (appartiennent) Kition, et la charmante Lapéthos.

L'ethnique (est) *Lapēthios*, et *Lapētheus*.

Alexandre d'Éphèse, rhéteur et poète de l'époque de Cicéron (qui ne l'appréciait pas beaucoup : à *Atticus* II 22. 7), est l'auteur d'un ouvrage historique et aussi de vers sur l'astronomie et la géographie²²⁷ : de ces derniers est tiré l'hexamètre cité par Étienne de Byzance.

Le personnage mythique de Bēlos apparaît aussi dans Virgile, *Énéide* I 621 (II A 28 = II B 63), où il aide Teucros, grâce à son autorité sur l'île de Chypre entière, à s'emparer du territoire du royaume de Salamine. Il n'est pas impossible, comme il a été dit, que Bēlos symbolise, dans nos sources, une phase de contrôle cananéen sur Chypre, ou sur une partie²²⁸. On ne peut pas toutefois dire, à défaut du contexte, si c'était bien en ce sens que Bēlos était mentionné par Alexandre d'Éphèse. Ce qu'on peut observer est que les deux villes attribuées à Bēlos dans ce vers, Kition et Lapéthos, sont parmi les villes chypriotes les plus influencées par la culture phénicienne²²⁹.

²²⁵ V. Annexe.

²²⁶ Les raisons pour lesquelles on envisage de voir dans la colonisation phénicienne de Kition un possible « factoïde » sont expliquées ailleurs, p. 100-106. Je remercie S. Fourier d'avoir attiré mon attention sur ces aspects.

²²⁷ Probablement deux ouvrages poétiques distincts (*SH ad fg.* 19) : les fragments d'Alexandre d'Éphèse ont été recueillis dans *SH fg.* 19-39. Sur l'auteur v. Knaack 1894.

²²⁸ *Bikai* 1992, 243-245 ; v. ci-dessus *ad* II B 7.

²²⁹ Sur Lapéthos et ses rapports avec Kition (et avec la culture phénicienne) v. les remarques de Fourier 2007b, 99.

Recueils : Kition-Bamboula V, n° 129.

Postea tuus ille Pænulus (scis enim Citieos, clientes tuos, e Phoenica profectos), homo igitur acutus, causam non obtinens repugnante natura, verba versare coepit (...)

Ensuite ton petit Punique (car tu sais que les Kitiens, tes clients²³⁰, viennent de Phénicie), un homme donc d'esprit fin, n'ayant pas cause gagnée puisque la nature faisait résistance, commença à donner d'autres sens aux mots (...)

Cicéron, dans sa longue polémique contre les Stoïciens (qui occupe tout le IV^e livre du *De finibus*), s'acharne en particulier contre Zénon, qu'il qualifie ici de *Pænulus* (v. le Φοινικίδιον de Cratès dans Diogène Laërce VII 3), et donc d'homme malin et rusé (selon le stéréotype traditionnel à Rome pour les Punique, et surtout pour les Carthaginois)²³¹. Les concitoyens de Zénon sont pour Cicéron, tout simplement, des Phéniciens, alors que Diogène a une vision plus nuancée (II B 66 : Kition est une « ville grecque qui avait eu des colons phéniciens »).

V. II A 28.

Recueils : Kition-Bamboula V, n° 32bis.

Bibliographie : Movers 1849-1850, 1, 191 et 2, 232 ; Gutschmid 1893, 479 ; Katzenstein 1997, 84-86 ; Bikai 1992, 241-242 ; Briquel-Chatonnet 1992, 87 n. 140.

144 Μέμνηται δὲ τούτων τῶν δύο βασιλέων καὶ Μένανδρος ὁ μεταφράσας ἀπὸ τῆς Φοινίκων διαλέκτου τὰ Τυρίων ἀρχεῖα εἰς τὴν Ἑλληνικὴν φωνὴν λέγων οὕτως· “Τελευτήσαντος δὲ Ἀβιβάλου διεδέξατο τὴν βασιλείαν παρ’ αὐτοῦ υἱὸς Εἴρωμος, ὃς βιώσας ἔτη πενήκοντα τρία ἐβασίλευσε τριάκοντα καὶ τέσσαρα.
145 Οὗτος ἔχωσε τὸ Εὐρύχωρον τόν τε χρυσοῦν κίονα τὸν ἐν τοῖς τοῦ Διὸς ἀνέθηκεν· ἔτι τε ὕλην ξύλων ἀπελθὼν ἔκομην ἀπὸ τοῦ ὄρους τοῦ λεγομένου Λιβάνου εἰς τὰς τῶν ἱερῶν στέγας· 146 καθελὼν τε τὰ ἀρχαῖα ἱερὰ καινὰ ἀνωκοδόμησε τοῦ Ἡρακλέους καὶ τῆς Ἀστάρτης, πρῶτός τε τοῦ Ἡρακλέους

²³⁰ Cicéron parle ici avec Caton, qui avait pris possession de Chypre au nom de Rome en 58

²³¹ Mazza 1996, 302.

ἔγερσιν ἐποιήσατο ἐν τῷ Περιτίῳ μηνί · τοῖς τε Ἰτυκαίοις²³² ἐπεστρατεύσατο μὴ ἀποδιδούσι τοὺς φόρους καὶ ὑποτάξας πάλιν αὐτῷ ἀνέστρεψεν. (...)

144 De ceux deux rois (*scil.* Hiram de Tyr et Salomon) fait mention aussi Ménandre, qui a traduit les archives de Tyr de l'idiome phénicien en langue grecque, en disant ainsi : « à la mort d'Abibalos, lui succéda sur le trône son fils Eirōmos, qui vécut cinquante-trois ans et en régna trente-quatre. 145 C'est lui qui combla l'esplanade de l'Eurychoros, et qui consacra la colonne d'or dans le temple de Zeus ; il s'en alla aussi couper du bois de construction pour les toits des temples sur le mont appelé Liban ; 146 ayant démoli les anciens temples, il en reconstruisit de nouveaux pour Héraclès et Astarté, et en premier il célébra le Réveil d'Héraclès au mois de Pérítios ; il mena une expédition contre les Itykéens, parce qu'ils ne payaient pas leur tribut, et, après les avoir soumis à nouveau, il rentra chez lui. (...) »

Il est question, dans ce passage de Ménandre d'Éphèse²³³ du roi de Tyr Hiram I^{er}, dont le règne est daté de 969-936²³⁴ Si ce passage est inclus parmi les sources concernant les rapports entre Tyr et Kition, c'est à cause de l'expédition militaire mentionnée à la fin, et des interprétations qui ont été données d'un texte en partie corrompu.

Il est évident, à régarder l'appareil critique, que le nom du peuple contre lequel Hiram effectua son expédition n'est pas transmis de manière univoque par la tradition textuelle ni des *Antiquités Juives*, ni du *Contre Apion* (qui rapporte le même extrait de Ménandre) ; à vrai dire, les manuscrits ne donnent rien de compréhensible, ce qui fait que le texte nécessite d'être amendé. On accepte normalement la proposition d'A. von Gutschmid²³⁵, qui corrige en Ἰτυκαίοις, « habitants d'Utique » le texte transmis, en y lisant donc une référence à la colonie africaine de Tyr. La proposition de corriger le texte transmis en Κιταῖος, « Kitiens », est due en revanche à F.K. Movers²³⁶, elle a eu un certain succès²³⁷, mais elle est très probablement à rejeter, pour des raisons tant paléographiques qu'historiques²³⁸.

II B 65 : Flavius Josèphe, *Antiquités Juives* IX 283-284 (= Ménandre d'Éphèse, *FGrHist* 783 F 4) fin du I^{er} s. apr. J.-C.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α'*, n° 38 ; Wallace – Orphanides 1990, 165 n° 4 ; *Kition-Bamboula V*, n° 32.

Bibliographie : Lévy 1939, 544-545 ; Katzenstein 1997, 226-228 ; Briquel-Chatonnet 1992, 165-167 et 185-186 n. 26 ; Na'aman 2006.

²³² τοῖς τε Ἰτυκαίοις Gutschmid ; τοῖς τε Ἰυκείοις SP ; ἡτυκαίοις RO ; ἡῦκείοις M ; ἡύκαϊς V ; ὁπότε τιτυοῖς L ; *adversus titiceos* Lat. ; τοῖς τε τιτυαίοις Eus. Arm.

²³³ Sur cet auteur en tant que source de l'histoire de Tyr v. Briquel-Chatonnet 1992, 14-18 et, de manière plus générale, Garbini 1980, 71-86.

²³⁴ Sur Hiram I^{er} v. Katzenstein 1997, 77-115 et Briquel-Chatonnet 1992, 25-58.

²³⁵ Gutschmid 1893, 479.

²³⁶ Movers 1849-1850, 1, 191 ; 2, 232.

²³⁷ Notamment Katzenstein 1997, 84-86 ; Briquel-Chatonnet 1992, 87 n. 140.

²³⁸ Bikai 1992, 241-242 ; *Kition-Bamboula V*, ad n° 32bis.

283 Ὁ δὲ τῶν Ἀσσυρίων βασιλεὺς ἐπῆλθε πολεμῶν τὴν τε Συρίαν πᾶσαν καὶ Φοινίκην τὸ δὲ ὄνομα τούτου τοῦ βασιλέως ἐν τοῖς Τυρίων ἀρχείοις ἀναγράφεται· ἐστράτευσε γὰρ ἐπὶ Τύρον βασιλεύοντος αὐτῆς Ἐλουλαίου. Μαρτυρεῖ δὲ τούτοις καὶ Μένανδρος ὁ τῶν χρονικῶν ποιησάμενος τὴν ἀναγραφὴν καὶ τὰ τῶν Τυρίων ἀρχεῖα μεταφράσας εἰς τὴν Ἑλληνικὴν γλῶτταν, ὃς οὕτως ἐδήλωσε· 284 «Καὶ Ἐλουλαῖος θεμένων αὐτῷ Πύας²³⁹ ὄνομα ἐβασίλευσεν ἔτη τριάκοντα ἕξ. οὗτος ἀποστάντων Κιτιέων²⁴⁰ ἀναπλεύσας προσηγάγετο αὐτοὺς πάλιν. Ἐπὶ τούτου Σελάμψας²⁴¹ ὁ τῶν Ἀσσυρίων βασιλεὺς ἐπῆλθε Φοινίκην πολεμῶν ἅπασαν, ὅστις σπεισάμενος εἰρήνην μετὰ πάντων ἀνεχώρησεν ὀπίσω·

283 Le roi d'Assyrie partit en guerre contre toute la Syrie et la Phénicie, et le nom de ce roi est enregistré dans les archives de Tyr : il marcha en effet contre Tyr pendant qu'Eloulaios y régnait. De ces événements témoigne aussi Ménandre, qui a rédigé des chroniques et qui a traduit les archives de Tyr en langue grecque, et qui raconte ainsi : 284 « Et Eloulaios, à qui on a donné le nom de Pyas (?), régna trente-six ans. Celui-ci, comme les habitants de Kition s'étaient révoltés, prit la mer et les réconcilia à nouveau. C'est pendant son règne que Selampsas (?), le roi d'Assyrie, fit la guerre à toute la Phénicie, et après avoir conclu des traités de paix avec tous, il se retira.

Dans cet extrait de Ménandre d'Éphèse il est question, cette fois, du roi de Tyr Eloulaios²⁴² (729-694 selon H.J. Katzenstein²⁴³), appelé Lulî dans les sources assyriennes (I D 5 et 6), qui fit face plusieurs fois, pendant son long règne, aux armées néo-assyriennes, avant d'abandonner Tyr face à Sennachérib en 701 et se réfugier à Chypre, où il mourut probablement (v. à ce propos I D 5).

Plusieurs problèmes textuels nous empêchent d'identifier de manière sûre certains des personnages nommés dans ce passage, comme Pyas ou Selampsas. Πύας, à lire peut-être, avec certains manuscrits, comme Πύλας, pourrait être la forme hellénisée de Pūlu, le nom de Téglath-phalasar III dans la Bible et dans les sources babyloniennes²⁴⁴ ; le texte présenterait donc à cet endroit une lacune, à compléter de manière à avoir une séquence du genre : « Et Eloulaios, <à l'époque du roi d'Assyrie> à qui on a donné le nom de Pylas, régna trente-six ans »²⁴⁵ ; mais il est peut-être préférable de voir dans Πύλας, plus simplement, une corruption de Λυλᾶς, d'après la proposition de I. Lévy²⁴⁶.

Selampsas non plus ne peut pas être identifié de manière sûre. On l'interprète communément comme le nom de Salmanazar V, qui aurait fait une première expédition

²³⁹ πυλάς SP ; πύας M ; Φουῶλος [= Tiglatpileser III] r ; Λυλᾶς (=Lulî) J. Lévy *Mél. Dussaud* II, 1939, p. 544; om. Lat.

²⁴⁰ Κιτιέων Niese ; κιτταίων o ; *cetuteis* Lat.

²⁴¹ ἐπὶ τούτους (ἐλ)άμψας R ; ἐπὶ τούτοις ἐλαμψᾶς O ; ἐ. τούτους πέμψας Dindorf ; *contra quos denuo salamanassis - insurgens* Lat.

²⁴² A propos de l'interprétation de Na'aman 2006, qui retrouve dans l'Eloulaios de Ménandre le roi assyrien Salmanazar V (par son nom de naissance Ululayu), v. ci-dessus, p. 98-99.

²⁴³ Katzenstein 1997, 220-258.

²⁴⁴ Briquel-Chatonnet 1992, 166.

²⁴⁵ Katzenstein 1997, 221-222.

²⁴⁶ Lévy 1939, 544-545 ; Briquel-Chatonnet 1992, 166.

contre la Phénicie en 726 (une deuxième en 724-722), et ce serait justement de cette première expédition qu'il s'agirait dans ce passage de Ménandre²⁴⁷.

Cela ne nous aide pas, en revanche, à placer du point de vue chronologique le voyage (ou l'expédition) d'Eloulaios à Kition au cours de son règne. La terminologie utilisée par Ménandre ne nous permet pas non plus de trancher entre une expédition militaire et une sorte de voyage diplomatique²⁴⁸, et cela serait pourtant de la plus grande importance pour comprendre le genre de rapports qui liaient Tyr et Kition dans le dernier quart du VIII^e s., au moment de l'extension de l'empire néo-assyrien vers l'ouest.

II B 66 : Diogène Laërce, *Vie des philosophes* VII 1

III^e s. apr. J.-C.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α*, n° 36α ; Wallace – Orphanides 1990, 273-274 n° 4 ; *Kition-Bamboula V*, n° 101.

Ζήνων Μνασέου ἢ Δημέου, Κιτιεὺς ἀπὸ Κύπρου, πολίσματος Ἑλληνικοῦ Φοίνικας ἐποίκους ἐσχηκότος. (...)

Zénon²⁴⁹, fils de Mnaseas ou de Dēmeas, de Kition de Chypre, ville grecque qui avait eu des colons phéniciens. (...)

Ce passage de Diogène Laërce est le premier – et peut-être le seul, puisqu'il est probable que la *Souda* (v. ci-après II B 67) ait Diogène lui-même comme source – à parler des Phéniciens de Kition comme d'ἔποικοι.

Il est utile à ce propos de rappeler que « ἔποικος désigne 'l'habitant venu après ou en plus' : habitant d'appoint d'une cité accueillant une colonie supplémentaire d'habitants pour la renforcer, habitant de remplacement dans une cité dépeuplée ; d'où un sens plus vague d'étranger, immigrant, ou simplement 'colon', allant s'installer » ; et encore « ἔποικοι désigne ainsi les nouveaux colons sans distinguer ceux qu'une métropole a envoyés sur demande de la cité qui les accueille, de ceux que l'exil a fait s'établir dans une cité, ou des mercenaires (μισθοφόροι) admis au droit de cité. On le voit, les ἔποικοι sont *des nouveaux habitants*, venus à titre individuel ou en communauté »²⁵⁰. Il n'est pas sans intérêt de voir que le terme employé, consciemment ou non, par Diogène, ajoute une nuance bien explicite à l'idée de « colonisation » phénicienne de Kition : celle d'une installation « à titre individuel ou en communauté », de Phéniciens allant s'établir dans une « cité déjà existante », Kition de Chypre.

Il est peu probable que Diogène, en écrivant au III^e s. apr. J.-C., ait eu une perception très claire de la manière dont se passa l'installation des Phéniciens à Kition, que l'archéologie semble décrire bien plus comme l'arrivée d'ἔποικοι que comme l'envoi d'une ἀποικία de la part d'une métropole phénicienne, dans le cas spécifique Tyr²⁵¹. Mais

²⁴⁷ Katzenstein 1997, 224-226 ; Briquel-Chatonnet 1992, 165-168.

²⁴⁸ Ainsi Katzenstein 1997, 227.

²⁴⁹ Sur Zénon de Kition v. *ΑΚΕΠ ζ'*, 87-135 ; Mazza 1996. Les sources sont recueillies dans *Kition-Bamboula V*, n° 92-146.

²⁵⁰ Casevitz 1985, 156-158, italiques dans l'original.

²⁵¹ L'état de la question le plus récent dans *Kition VI*, I, , 103-110.

ce n'est peut-être pas un hasard si cette formulation semble répondre plus fidèlement, dans la limite du vocabulaire grec de la colonisation, aux véritables modalités de l'expansion phénicienne en Méditerranée, et à Kition en particulier, que H.G. Niemeyer qualifie, depuis longtemps, de « non-Greek model of overseas settlement and presence »²⁵².

II B 67 : *Souda s. v. Ζήνων*

fin XI^e s. apr. J.-C.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α* ' , n° 36 ; *Kition-Bamboula V*, n° 127a.

Ζήνων, Μνασέου ἢ Δημέου, Κιτιεύς (πόλις δ' ἐστὶ Κύπρου τὸ Κίτιον), φιλόσοφος, ὃς ἤρξε τῆς Στωϊκῆς αἰρέσεως. (...) Φοῖνιξ δ' ἐπεκλήθη, ὅτι Φοίνικες ἔποικοι τοῦ πολιχνίου ἐγένοντο. (...)

Zénon, fils de Mnaseas ou de Dēmeas, Kitien (Kition est une cité de Chypre), philosophe, qui dirigea l'École stoïcienne. (...) Il fut appelé Phénicien, parce que les Phéniciens ont été colons de la ville. (...)

La source de la *Souda* est sans doute Diogène Laërce, où l'on trouve une anecdote relative à la première rencontre de Zénon avec Cratès, qui fut son maître à Athènes (VII 3) : à la fin de l'épisode, Cratès appelle Zénon Φοινικίδιον, « petit Phénicien ». V. aussi Cicéron, *De finibus* IV 20. 56 (II B 62).

II B 68 : *Eustathe de Thessalonique, Commentaires à l'Iliade K 409*

XII^e s. apr. J.-C.

Recueils : *ΑΚΕΠ Α* ' , n° 37 ; *Kition-Bamboula V*, n° 24.

[Ἄλιος Διονύσιος] λέγει δὲ καὶ ὅτι (...) Θετταλοὶ καὶ Κιτιεῖς, οὐχ' οἱ κατὰ Φοινίκην, ἀλλ' οἱ περὶ Κύπρον, ὧν πόλις Κίτιον, κληθεῖσα οὕτω, φασίν, ἀπὸ Κιτίου γυναικὸς τινος, θάλατταν ἔλεγον καὶ πίτταν καὶ καρδιώττειν καὶ Ματταλίαν, (...)

[Ælius Dionysos] dit aussi que les Thessaliens et les Kitiens – non pas ceux de Phénicie, mais ceux de Chypre, dont Kition est une cité, ainsi appelée, dit-on, de Kition, une femme – disaient *thalatta*, *pitta*, *kardiôttein* et *Mattalia* (...)

Eustathe, dans ce passage où il propose des exemples de prononciation du double *sigma* en double *tau*, montre qu'il connaît l'origine phénicienne des Kitiens, mais il apporte un peu de confusion lorsqu'il semble supposer l'existence de Kitiens de Phénicie et de Kitiens de Chypre. Pour ce qui est de la femme, nommée Kition, qui serait à

²⁵² Niemeyer 2006.

l'origine du nom de la ville, une source possible est Jean Malalas, *Chronographia* 8. 14 (II B 4), où Kitia, fille du roi des Chypriotes Salaminos, est l'épouse de Kasos, roi mythique d'Antioche.

II C : PASSAGES BIBLIQUES

On examine dans cette section les quelques passages bibliques qui mentionnent, de manière sûre ou très probable, l'île de Chypre, dans son ensemble ou en partie, sous le nom de קִיִּתִּים, *Kittîm*, qu'on retrouve non vocalisé, KTY(M), dans les ostraca d'Arad analysés dans la section I F.

Il est bien évident que, si aucun des textes examinés dans cette étude n'a été traité de manière exhaustive, c'est-à-dire en prenant en considération tous les problèmes possibles qu'il pose (ce qui aurait demandé un travail immense et inutile pour le but de cette recherche), c'est particulièrement vrai dans le cas des textes bibliques, qui ont suscité, comme on le sait, une tradition d'études et d'exégèse énorme et presque impossible à maîtriser, en particulier par le non-spécialiste.

Néanmoins, il nous a paru essentiel, pour les passages bibliques aussi, de tenter une analyse qui tire son origine du texte lui-même, dans sa langue et dans sa structure originale, avec toutes les ambiguïtés, dues aux incertitudes de la transmission textuelle aussi bien qu'aux caractères intrinsèques de la langue biblique, qu'aucune interprétation, même pas la plus autorisée, ne peut totalement résoudre. C'est pourquoi une nouvelle traduction, aussi littérale et aussi « élémentaire » que possible, est ici proposée, avec le but de fournir un support à l'interprétation historique, et non pas de résoudre tous les problèmes interprétatifs des textes analysés. L'étude des passages ainsi traduits s'en tient aux questions historiques directement liées à la présence de Chypre dans l'Ancien Testament, sans essayer d'aborder des questions trop complexes telles que l'identité des auteurs des textes concernés, ou les différents niveaux d'élaboration qui ont abouti, au bout de plusieurs siècles d'élaboration, aux documents qu'on a sous les yeux.

Le choix des passages à analyser dans le détail a été fait en prenant en compte l'évolution du nom *Kittîm*, tel qu'il apparaît dans les différents livres de l'Ancien Testament qui en font mention. On constate en effet une extension de la valeur du terme, qui en vient à désigner, non plus seulement la ville de Kition et l'île de Chypre (passages II C 1-5 : Pentateuque, Prophètes), mais aussi l'ensemble de l'Occident par rapport au Levant, en particulier les Grecs (notamment les Macédoniens : 1 Maccabées 1, 1 ; 8, 5¹) et les Romains (Daniel 11, 30²). Cette évolution du terme est à placer quelque part entre l'époque classique et l'époque hellénistique, et elle apparaît clairement dans certains commentaires et traductions du texte biblique, de la Vulgate aux manuscrits de Qumrân³. On se contente ici de considérer les passages bibliques composés, probablement, avant le V^e s. (ou dont le noyau originel pourrait remonter à cette époque), et utilisant l'ethnique *Kittîm* dans son acception la plus restreinte, c'est-à-dire en référence à Kition ou à l'île de Chypre ; les autres, ayant été composés dans un contexte historique plus tardif, ne sont d'aucune utilité pour notre étude, sinon comme témoignages de ce glissement de sens qui n'est pas, lui même, sans intérêt.

¹ *Kition-Bamboula V*, n° 28.

² *Kition-Bamboula V*, n° 29.

³ *Kition-Bamboula V*, n° 30. V. aussi Baker 1992.

Le texte massorétique utilisé comme base pour la traduction, et ici reproduit, est celui de la *Biblia Hebraica Stuttgartensia* (Stuttgart 1968-1997⁵); on a également consulté les analyses textuelles, traductions et commentaires des séries *The Anchor Bible (AB)* et *Hermeneia*, ainsi que, quand c'était nécessaire, la version grecque de la Septante.

II C 1 : *Isaïe 23, 1-2 ; 11-12*

fin VIII^e - VII^e s.

Recueils : *Kition-Bamboula V* n° 35.

Bibliographie : Katzenstein 1997, 249-251 ; Lipiński 1978 ; Chiera 1986 ; Briquel-Chatonnet 1992, 194-196 ; Dion 1992, 75-80 ; Katzenstein 1996, 241-243 ; *AB* 19, 340-345.

1 מִשָּׂא צַר הִילִילוּ אֲנִיּוֹת תַּרְשִׁישׁ⁶ בֵּי־שָׂדֶד מִבַּיִת⁵ מִבּוֹא⁴ מֵאֶרֶץ כְּתִים
נִגְלָה־הֶלְמוֹ:
2 דַּמּוּ יֹשְׁבֵי אֵי סַחֲר⁸ צִידוֹן עֵבֶר יָם מִלְּאוּד⁷:
(...)

11 יָדוּ נֹמֶה עַל־הַיָּם הַרְגִּיזוּ מִמְּלֶכֶת יְהוָה צָוָה אֶל־כַּנְעַן לְשֹׂמֵד מְעֻזְנוֹת:
12 נִיאָמַר⁹ לְאַתּוֹסִיפִי עוֹד לְעֹלוֹז הַמְעַשְׂקָה בְּתוֹלַת בֵּת־צִידוֹן כְּתִיִּים
קוּמִי עֲבְרִי גַם־שָׂם לְאַיְנוּחַ לְךָ:

¹ Oracle sur Tyr. Hurlez, navires de Tarshish, parce que la maison a été détruite ; à (leur) arrivée dans la terre de Kittîm (cela) leur a été révélé. ² Restez en silence, habitants de la côte, le(s) marchand(s) de Sidon, traversant la mer, t'ont remplie¹⁰.

(...)

¹¹ Il (*scil.* le Seigneur) a étendu sa main sur la mer, il a fait trembler des royaumes ; Yahvé a ordonné à Canaan de détruire ses forteresses, ¹² et il a dit : « Tu ne continueras plus à te réjouir, après avoir été violée, vierge fille de Sidon ; lève-toi, passe à Kittîm, là non plus il n'y a pas de repos pour toi.

Dans le cadre de la lamentation sur Tyr (23, 1-18), un passage poétique complexe dans lequel le prophète décrit la destruction de la ville par la volonté de Yahvé, la référence au pays des Kittîm est double : Kittîm constitue, d'une part, la dernière étape sur la route des marchands phéniciens qui rentrent de leurs voyages ; arrivés dans le pays de Kittîm, ils apprennent la nouvelle de la destruction de leur cité. D'autre part,

⁴ מִבּוֹא : à lire peut-être מְבוֹא.

⁵ מִבַּיִת : à lire peut-être מִבֵּיתָם, cf. Targum.

⁶ תַּרְשִׁישׁ : Septante Καρχηδόνα.

⁷ מִלְּאוּד : vocalisation, lecture et interprétation controversées, v. n. 10.

⁸ סַחֲר : littéralement singulier, « marchand », mais dans la Septante, la Vulgate et le Targum, on trouve le pluriel.

⁹ נִיאָמַר : ne respecte pas la métrique du texte, probablement à omettre.

¹⁰ La traduction proposée est fidèle au texte massorétique, mais probablement il faut ici accepter des propositions de correction du texte transmis, non seulement pour ce qui concerne la division en mots, mais aussi la division entre les versets 2 et 3 : par ex., à la place de עֵבֶר יָם מִלְּאוּד : 3 וּבָמִים רַבִּים on pourrait lire, avec plusieurs interprètes, עֲבָרִים מִלְּאוּדוֹ בְּמִים רַבִּים, (les marchands de Sidon) « dont les messagers traversent les grandes eaux ».

Kittîm est aussi le premier refuge pour ceux qui essaient échapper au sort de Tyr, mais en vain : la destruction les poursuit.

La formule « navires de Tarshish », qui apparaît dans la Bible toujours en relation avec les Phéniciens, indique des bateaux commerciaux de longue distance, qui voyageaient de la côte levantine jusqu'à la Méditerranée centrale et occidentale¹¹. On a proposé d'identifier Tarshish avec plusieurs localités, surtout Carthage et Tartessos, en Espagne, mais aucun accord n'a été trouvé sur cette question. On retiendra une localisation générique de Tarshish vers l'ouest ; même si, dans la Septante, Tarshish est rendu par Καρχηδών, il est peu probable que cela soit un souvenir de l'ancienne Qarthadasht de Chypre¹², puisque Καρχηδών était, à l'époque de la rédaction de la Septante, sans aucune ambiguïté la cité d'Afrique.

La chronologie de ce texte poétique poème constitue, depuis toujours, un problème majeur pour l'interprétation historique du passage. Le prophète est délibérément vague à ce propos¹³, et toute datation doit aussi tenir compte des éventuelles interpolations et insertions de gloses, qu'on a supposées à plusieurs endroits¹⁴. En particulier, la présence simultanée dans le texte de Tyr et de Sidon présenterait, pour certains interprètes, un signe évident de la non unité du passage, qui serait alors à considérer comme la juxtaposition de documents faisant référence à des épisodes historiques différents¹⁵. Si la postériorité des versets 15-18 est maintenant communément admise (il s'agit, à la différence des versets précédents, d'un passage en prose, sûrement attribuable à un auteur d'époque néo-babylonienne), la présence simultanée des deux villes, Tyr et Sidon, dans le texte ne devrait pas poser de véritables problèmes¹⁶, et on ne devrait pas douter que la description de la destruction de la ville par Yahvé ne soit inspirée au prophète par un événement de l'histoire récente de Tyr, avec des réinterprétations éventuelles dans les époques suivantes qui auraient laissé des traces dans l'exégèse et dans le texte lui-même.

Si on cherche donc parmi les épisodes de conflit entre Tyr et les Assyriens à l'époque du prophète, l'expédition de Sennachérib (701) contre Tyr, Juda et la Philistie pourrait bien constituer l'événement qui a inspiré l'oracle ; d'autres possibilités sont les campagnes d'Assarhaddon (671) et d'Assurbanipal (663) contre l'Égypte, à l'occasion desquelles les deux souverains durent faire face à des rébellions dans l'ouest de l'empire, qui impliquaient aussi Tyr¹⁷. Le texte ne permet pas de choisir entre ces possibilités, ni de préciser davantage cette chronologie approximative.

Le rôle attribué au pays de Kittîm dans les versets considérés permet de donner au toponyme une valeur très précise : dans le cadre des rapports privilégiés existant entre Tyr et Kition à la fin du VIII^e s., tels qu'on peut les déduire des inscriptions néo-assyriennes sur la fuite de Lulî (I D 5-6), des dédicaces au Baal du Liban (I C 4) et des

¹¹ Katzenstein 1996 ; Lipiński 2004, 225-265, avec références ; *ABD* s. v. « Tarshish (place) ». V. aussi ci-après, II C 2.

¹² Ainsi dans *Kition-Bamboula V*, ad n° 35.

¹³ Briquel-Chatonnet 1992, 196.

¹⁴ Pour les détails des hypothèses formulées, v. *AB* 19, 343-345.

¹⁵ La question est examinée dans le détail par Chiera 1986, 4-11, avec références.

¹⁶ V., sur cette question très débattue, Katzenstein 1997, 130-135 ; Kestemont 1983 ; Briquel-Chatonnet 1992, 65-66 ; *AB* 19, 343.

¹⁷ Kestemont 1983, 71-72 ; Briquel-Chatonnet 1992, 206-208.

sources classiques (II B 65), le pays de Kittîm, escale des marchands phéniciens et refuge pour les Tyriens en fuite, s'insère très bien. Il est donc très probable que, dans cette mention biblique de Kittîm, la plus ancienne, ce nom garde encore un rapport direct avec le toponyme qui en est à l'origine, c'est-à-dire Kition¹⁸. Si la datation du passage au temps de l'expédition de Sennachérib était sûre, on pourrait même envisager de lire, dans le verset 12, une allusion à la fuite de Lulî à Chypre (v. I D 5-6), pour laquelle on dispose aussi, probablement, d'une représentation figurée¹⁹; mais les incertitudes dont on a fait mention concernant la chronologie nous obligent à la prudence.

II C 2 : *Genèse 10, 4-5* (= *1 Chroniques 1, 7*)

VII^e – VI^e s. ?

Recueils : Knapp (éd.) 1996, 59 (Text 118 et 119) ; *Kition-Bamboula V* n^o 11 et 13 (Flavius Josèphe).
Bibliographie : AB 1, 64-73 ; Berger 1982 ; Oded 1986 ; Lipiński 1990 ; Tsirkin 1991 ; Vermeylen 1992 ; Liverani 2003, 264-266 ; Klein 2006, 63-65.

4 וּבְנֵי יוֹן אֵלִיָּשָׁה וְתַרְשִׁישׁ כְּתִים וְרֹדָנִים²⁰ :
 5 מֵאֵלֶּה נִפְרְדּוּ אֲנִי הַגּוֹיִם²¹ בְּאַרְצֵיהֶם אִישׁ לְלִשְׁנוֹ לְמִשְׁפָּחָתָם בְּגוֹיֵיהֶם :

⁴ Et les fils de Javan : Élishah et Tarshish, Kittîm et Rodanîm.

⁵ De ceux-ci se répandirent les îles des Nations ; [ceux-ci (sont) les fils de Japhet], chacun dans son pays, selon leurs langues, selon leurs tribus, dans leurs nations.

V. sur ce passage Flavius Josèphe, *Antiquités Juives* I 127-128²² :

(fin du I^{er} s. apr. J.-C.)

127 Ἰαυάνου δὲ τοῦ Ἰάφθου τριῶν καὶ αὐτοῦ παίδων γενομένων Ἀλισᾶς μὲν Ἀλισαίους ἐκάλεσεν ὧν ἦρχεν, Αἰολεῖς δὲ νῦν εἰσι, Θάρσος δὲ Θαρσεῖς οὕτως γὰρ ἐκαλεῖτο τὸ παλαιὸν ἢ Κιλικία. Σημεῖον δὲ Ταρσὸς γὰρ παρ' αὐτοῖς τῶν πόλεων ἢ ἀξιολογωτάτη καλεῖται, μητρόπολις οὖσα, τὸ ταῦ πρὸς τὴν κλήσιν ἀντὶ τοῦ θῆτα μεταβαλόντων. 128 Χέθιμος δὲ Χέθιμα τὴν νῆσον ἔσχε, Κύπρος αὕτη νῦν καλεῖται, καὶ ἀπ' αὐτῆς νησοῖ τε πᾶσαι καὶ τὰ πλείω τῶν παρὰ θάλασσαν Χέθη ὑπὸ Ἑβραίων ὀνομάζονται· μάρτυς δέ μου τοῦ λόγου μία τῶν ἐν Κύπρῳ πόλεων ἰσχύσασα τὴν προσηγορίαν φυλάξει· Κίτιον γὰρ ὑπὸ τῶν ἐξελληνισάντων αὐτὴν καλεῖται μηδ' οὕτως διαφυγοῦσα τοῦ Χεθίμου τὸ ὄνομα.

¹⁸ Dion 1992, 75-80.

¹⁹ Barnett 1956, 91-93.

²⁰ וְרֹדָנִים : à lire avec certains mss., la Septante et 1 Chr. 1, 7 וְרֹדָנִים (Lipiński 1990, 53 ; Klein 2006, 53 n. 6) ; on a proposé aussi וְדַנֻּנִים (*Danuna*, Δαναοί).

²¹ Il faut sans doute ajouter אֵלִיָּשָׁה בְנֵי יִפְתָּ, cf. 10, 20 et 10, 31.

²² *Kition-Bamboula V*, n^o 13.

127 Javan fils de Japhet eut aussi trois fils – Halisas appela Haliséens ceux qu'il gouvernait, et ce sont maintenant les Éoliens ; Tharsos les Tharsites, et ainsi s'appelait en effet autrefois la Cilicie. Preuve en est en effet que la plus importante de leurs villes, la capitale, s'appelait Tarsos, le *théta* s'étant changé en *tau* dans la dénomination. 128 Chethimos eut l'île de Chethima, elle s'appelle aujourd'hui Chypre, et à partir d'elle toutes les îles et la plupart des régions maritimes sont appelées Chetē par les Hébreux ; témoin de mon discours, l'une des cités de Chypre a pu garder la dénomination : elle est en effet appelée Kition par ceux qui lui ont donné une forme grecque, et ainsi elle n'échappe pas au nom de Chethimos.

Le passage étudié ici fait partie de la « Table des nations » (*Gn.* 10), un chapitre du livre de la *Genèse* qui, sous la forme de la table généalogique des descendants de Noé, présente une sorte de carte ethnologique du monde connu par les Hébreux à l'âge du Fer. Les trois fils de Noé, Sem, Ham et Japhet, sont dans la table les ancêtres des tous les peuples de la terre, au nord, au sud, à l'ouest et à l'est d'Israël, mais les critères qui ont présidé à l'élaboration de cette carte ethnologique ne sont pas clairs, et plusieurs incohérences empêchent de saisir la conception originale qui se cache derrière cette systématisation²³.

L'histoire de la formation de la *Genèse*, ou même de ses premiers chapitres, est très débattue, et cela concerne évidemment aussi la chronologie des différents noyaux à l'origine du texte transmis²⁴. Pour ce qui est du passage qui nous intéresse ici, on ne peut pas aller au delà d'une datation vague aux VII^e – VI^e s., plus probablement dans la seconde partie de cette période²⁵. Il s'agit donc d'un document difficile, en raison de sa brièveté et en raison des nombreuses incertitudes qui en conditionnent l'interprétation.

Les fils de Japhet occupent, dans le tableau, les régions septentrionales et occidentales, c'est-à-dire, apparemment, les aires d'hégémonie mède²⁶. Parmi les fils de Japhet, Javan est sans aucun doute l'éponyme des Grecs d'Asie Mineure (le יָוָן biblique correspondant au *Iaman/Iawan* des textes akkadiens)²⁷. Parmi ses quatre fils, on peut identifier de manière sûre כִּיִּתִים, *Kittîm*, Chypre²⁸, et דָּדָנִים, à lire sans doute, avec la Septante, le passage parallèle de 1 Chr. 1, 7 et certains manuscrits, *Rodanîm*, Rhodes²⁹.

Les noms des deux premiers fils de Javan, en revanche, posent quelques problèmes : תַּרְשִׁישִׁים, *Tarshish*, est, comme on l'a vu (v. II C 1), un toponyme lié à l'expansion phénicienne vers l'ouest, mais dont l'identification nous échappe : Tartessos en Espagne, Carthage, la Sardaigne sont parmi les différents endroits qui ont été

²³ V. Vermeulen 1992, 113-114, avec références.

²⁴ Pour une introduction : Uehlinger 2009.

²⁵ Lipiński 1990, Vermeulen 1992 et Liverani 2003, 265-266, avec des positions partiellement différentes.

²⁶ Liverani 2003, 266.

²⁷ Lipiński 1990, 45 ; Klein 2006, 64. Sur le nom des Grecs dans les textes akkadiens v. Brinkman 1989, Rollinger 1997 et 2007.

²⁸ Lipiński 1990, 52-53. V. toutefois Casabonne 2004, 83-85, qui retrouve en *Kittîm* le toponyme *Qedi*, employé dans des textes égyptiens du II^e millénaire pour indiquer une région d'Anatolie méridionale.

²⁹ Mais v. Liverani 1991, 69 n. 13, qui préfère, avec d'autres commentateurs, garder la leçon דָּדָנִים (avec le *dalet* initial) et lire donc *Dodanîm*, qui seraient les Danouniens, localisés en Cilicie et mentionnés, parmi les autres textes (égyptiens et akkadiens), aussi dans la stèle de Karatepe : v. ci-dessus, p. 61-62.

proposés comme localisation de Tarshish, mais aucun n'a été accepté à l'unanimité³⁰. Il apparaît de toute manière assez sûr que Tarshish doit se situer quelque part vers l'ouest ; le rapprochement proposé avec *Tarsisi*, nommée dans une inscription d'Assarhaddon (I D 9), laisse aussi ouverte la possibilité d'une localisation en Cilicie, qu'on trouve d'ailleurs déjà chez Flavius Josèphe, dans sa paraphrase du passage de la *Genèse*³¹.

Le dernier fils de Javan, הַיִּשְׁחָר , *'Elîshâh*³², est aussi normalement considéré comme une référence à Chypre. Ce toponyme, qui apparaît encore dans l'élégie sur Tyr d'Ézéchiel (27, 7 : II C 5), est mis en relation avec Alashiya, le nom que l'île (ou une de ses parties) avait à l'âge du Bronze Récent. Même si cette identification n'est pas sûre, elle est sans doute raisonnable, et c'est pour cela qu'elle est communément retenue par les exégètes³³.

Si on accepte alors de voir, dans Kittîm et dans Élishah, une référence à Chypre, il reste à trouver une explication pour la présence simultanée des deux noms. Très probablement, au lieu d'indiquer l'île dans son ensemble, Kittîm est ici une référence plus précise à Kition, alors qu'Élishah pourrait indiquer aussi bien Salamine (héritière, peut-être, de l'ancien royaume d'Alashiya, que certains localisent à Enkomi)³⁴, que le reste de Chypre dans son ensemble³⁵ : on peut d'ailleurs remarquer que, si *Kittîm* est proprement un ethnique au pluriel (comme *Rodanîm*), *'Elîshâh* est en revanche un véritable toponyme (comme *Tarshish*)³⁶.

II C 3 : *Nombres* 24, 23-24

VII^e - VI^e s.

Recueils : *Kition-Bamboula V* n° 31.

Bibliographie : Greene 1992 ; AB 4A, 187-207, 237-238.

³⁰ Discussion approfondie des différentes propositions dans Bunnens 1979, 331-348 ; Elat 1982 ; Lipiński 2004, 225-265.

³¹ Lemaire 2000.

³² Il est intéressant de remarquer que la Septante, dans Gen 10, 2 aussi bien que dans le passage parallèle de 1 Chr. 1, 5, énumère Élishah à deux reprises, d'abord parmi les frères de Javan, fils de Japhet, et ensuite encore parmi les fils de Javan : Klein 2006, 53 n. 2.

³³ Même si on n'a aucune preuve que le nom d'Alashiya ait survécu au Levant après le XI^e s., ce nom, sous la forme *Irs*, était encore sporadiquement attesté en Égypte au VII^e s. (I E 3), et il réapparaît à Chypre même, au IV^e s., dans la dédicace à Apollon Alasiōtas : *ICS*² 216. Lipiński 1990, 50-51 et 1991, 64 propose de voir dans l' הַיִּשְׁחָר biblique le nom d'Ulysse, *'Ulišēh* (avec une vocalisation qui diffère non seulement de celle transmise avec le texte massorétique, mais aussi de celle connue par la Septante, qui porte Ἐλισῶ, et par Flavius Josèphe, qui porte Ἀλισῶς), mais cette hypothèse est fort improbable.

³⁴ Yon 1987, 361-363.

³⁵ Heltzer 1988, 167.

³⁶ On se limite à mentionner, à ce propos, une proposition de M. Liverani (présentée dans Garbini 1965, 16), selon laquelle on devrait voir dans la séquence « Élishah et Tarshish, Kittîm et Dodanîm » un couple de toponymes (Élishah et Tarshish) suivi par un couple d'ethniques (Kittîm et Dodanîm), le second couple constituant une sorte de juxtaposition au premier ; d'après cette lecture, Élishah serait une région peuplée par des Kittîm (sans aucun doute Chypre), et Tarshish une région peuplée par des Dodanîm (à localiser donc en Cilicie). Une interprétation similaire est présentée dans la lecture du passage d'Ézéchiel, 27, 3-7 (II C 5), mentionnant également Kittîm et Élishah (Liverani 1991, 67 n. 8).

23 וַיִּשָּׂא מִשְׁלוֹ וַיֹּאמֶר
 אֹי מִי יִחִיָּה מִשְׁמוֹ אֵל³⁷ :
 24 וְצִים מִיַּד כְּתִים
 וְעִנִּי³⁸ אֲשׁוּר וְעִנִּי-עֵבֶר
 וְגַם-הוּא עַדִּי אֵבֶר :

²³ Et il (*scil.* Balaam) proféra son oracle, et il dit :
 « Hélas ! Qui vivra de la région du Nord ?

²⁴ Et (il y aura) des vaisseaux du côté des Kittîm,
 et ils assujettiront Assur, et ils assujettiront Eber,
 et lui aussi jusqu'à la destruction ».

Ce passage constitue la partie finale de la « Péricope de Balaam », une séquence de trois chapitres (22-24) dans le livre des *Nombres*, qui constitue une unité assez indépendante par rapport à tout ce qui la précède ou qui la suit³⁹. Le prophète Balaam, appelé par le roi de Moab pour qu'il prononce des malédictions contre les Hébreux qui, après leur fuite d'Égypte, étaient en train de traverser son territoire sur leur route vers Canaan, est porté par Yahvé à prononcer des bénédictions au lieu des malédictions demandées. La structure de l'épisode est complexe, et la stratification des éléments difficile à démêler⁴⁰ ; le passage qui mentionne le pays de Kittîm constitue la dernière de trois brèves prophéties (24, 20-24) qui suivent les oracles prononcés par Balaam, et qui lui sont attribuées dans le texte peut-être pour renforcer sa réputation en tant que prophète puissant et international⁴¹. La première prophétie porte sur la fin des Amalécites (une tribu édomite), la deuxième sur les Cinites, destinés à être soumis par les Assyriens, la troisième sur l'assujettissement d'Assur et de la région à l'ouest de l'Euphrate (Eber) par des gens venus de l'ouest (les Kittîm), destinés à leur tour à être anéantis.

Il semble impossible de mettre en relation ces prophéties avec des événements historiques précis. En ce qui concerne la troisième, on a essayé de la mettre en rapport avec la rébellion de Sidon maîtrisée par Assarhaddon en 677, rébellion qui a vu aussi la participation d'un prince cilicien Sanduarri (ce qui expliquerait la mention de la « région du Nord », qui n'est toutefois qu'une conjecture sur le texte massorétique)⁴². Mais toute hypothèse est évidemment très fragile face à un texte si générique et énigmatique, et qui pose de plus des problèmes de lecture et d'interprétation. Ce qui semble sûr, c'est qu'on devrait dater les trois prophéties (qui constituent un élément adjoint et partiellement indépendant de la Péricope elle-même) du VII^e - VI^e s., c'est-à-dire au moment d'une forte présence des Assyriens et ensuite des Babyloniens au Levant⁴³. Le rôle joué par les Kittîm, ainsi que la valeur de l'ethnique en ce contexte, restent pourtant très mal définis.

³⁷ Sur la lecture et l'interprétation de ce passage v. *AB* 4A, 206 : on adopte ici la lecture ^למִשְׁמוֹ, qui est l'une de celles proposées pour corriger le texte massorétique, qui fait difficulté.

³⁸ La valeur politique du verbe (« assujettir, soumettre ») est soulignée par *AB* 4A, 206-207.

³⁹ V. en général Römer 2009.

⁴⁰ V. pour une description sommaire du contenu, *AB* 4A, 137-141.

⁴¹ *AB* 4A, 141, 237.

⁴² *AB* 4A, 237-238.

⁴³ Greene 1992, 78 ; *AB* 4A, 238.

Recueils : *Kition-Bamboula V* n° 27.

Bibliographie : Holladay 1986, 90 ; *AB 21A*, 266-268.

9 לְבֵן עַד אֲרִיב אֶתְכֶם נְאֻם־יְהוָה וְאֶת־בְּנֵי בְנֵיכֶם אֲרִיב :
 10 כִּי עָבְרוּ אֵי כַתִּיִּים וְרָאוּ וְקָדַר שְׁלַחוּ וְהִתְבּוֹנְנוּ מֵאֵד וְרָאוּ הֵן הִיתָה
 כְּזוֹת :
 11 הֲהִימִיר גּוֹי אֱלֹהִים וְהִמָּה לֹא אֱלֹהִים (...)

⁹ C'est pourquoi je vous querellerai encore – parole de Yahvé – et je querellerai les fils de vos fils !

¹⁰ Car passez aux îles de Kittîm et regardez, envoyez à Qédar et considérez bien, voyez s'il existe une telle chose :

¹¹ une nation, a-t-elle jamais changé ses dieux – et ils ne (sont même) pas dieux ?

Dans cet oracle contre l'infidélité d'Israël envers Yahvé (qui date du début de l'activité prophétique de Jérémie, probablement peu après 622)⁴⁴, Jérémie utilise les régions de Kittîm et de Qédar (entre l'Arabie du nord et le sud de la Palestine), comme les extrêmes occidentale et orientale du monde, où les Israelites sont invités à aller vérifier les comportements des peuples envers leurs dieux : ces peuples sont bien plus pieux que les Israelites, bien que leurs dieux ne soient pas de vrais dieux, à la différence de celui qui est vénéré par Israël. Comme il a été observé, ce n'est peut-être pas un hasard si les régions évoquées (Kittîm et Qédar) sont dans l'imaginaire biblique des régions de marchands (v. à ce propos Éz. 27), où l'on échange tout – sauf les dieux⁴⁵.

Il est impossible de préciser dans ce contexte la valeur géographique précise de l'expression « îles de Kittîm » : on doit y lire certainement une référence à Chypre, mais probablement pas à la seule Kition ; une interprétation en tant que « îles grecques »⁴⁶, s'appuyant sur des passages, tels Dan. 11, 30⁴⁷ ou 1 Macc. 1, 1⁴⁸, qui sont bien plus tardifs, est sans doute anachronique.

Recueils : Knapp (éd.) 1996, 59 (Text 120) ; *Kition-Bamboula V* n° 42.

Bibliographie : Katzenstein 1997, 154-161 ; Lipiński 1985 ; Liverani 1991 ; Diakonoff 1992 ; *AB 22A*, 545-571 ; Corral 2002.

⁴⁴ *AB 21A*, 268.

⁴⁵ Holladay 1986, 90 ; *AB 21A*, 266.

⁴⁶ « Greek islands » : ainsi *AB 21A*, 264-266.

⁴⁷ *Kition-Bamboula V* n° 29 : ici les Kittîm sont plus précisément les Romains combattant contre Antiochos IV en 168

⁴⁸ *Kition-Bamboula V* n° 28.

3 (...) כֹּה אָמַר אֲדֹנָי יְהוִה
צוֹר אֶת אֲמַרְתָּ אֲנִי כָּל יַלְת יָפִי :
4 בְּלִב יָמִים גְּבוּלָיִךְ בְּנִינְךָ כָּלְלוּ יָפִיךָ :
5 בְּרוֹשִׁים⁴⁹ מִשְׁנִיר בְּנוּ לְךָ אֶת כָּל לְחֻתֵּימָם
אָרוּ מִלְּבָנוֹן לְקָחוּ לַעֲשׂוֹת תֵּרֶן עָלֶיךָ :
6 אֱלוֹנִים מִבְּשָׁן עָשׂוּ מִשׁוֹטֶיךָ
קִרְשֵׁךָ עָשׂוּ שֵׁן בֵּת אֲשָׁרִים⁵⁰ מֵאֵי בִתִּים :
7 שֵׁשׁ־בְּרֻקְמָה מִמִּצְרַיִם הָיָה מִפְּרִשֵׁךָ לְהִיּוֹת לְךָ לְגַם
תְּכֵלֶת וְאַרְגָּמָן מֵאֵי אֵל יִשָּׁה הָיָה מִכֶּסֶד :

³ (...) Ainsi parla le Seigneur Yahvé :

« Tyr, tu as dit : je suis parfaite en beauté !

⁴ Au cœur des mers (étaient) tes frontières, tes constructeurs ont perfectionné ta beauté :

⁵ avec des genévriers de Senir⁵¹ ils ont construit toutes tes deux planches⁵² ; un cèdre⁵³ du Liban ils ont pris pour faire un mât sur toi.

⁶ Des chênes de Bashan⁵⁴ ont fait tes rames,

ils ont fait tes ais en ivoire incrusté dans le bois de cyprès des îles de Kittîm ;

⁷ Lin brodé d'Égypte était ta voile, te faisant un drapeau,

pourpre bleue et rouge des îles d'Élishah était ta couverture.

Le passage considéré constitue le début de la fameuse lamentation sur Tyr (Éz. 27), où le prophète représente la cité phénicienne sous la forme d'un navire construit avec les meilleurs matériaux issus de son activité commerciale. Ainsi le bois des montagnes du Liban et du nord de la Palestine, le lin d'Égypte, l'ivoire et la pourpre contribuent à la formation d'un bateau parfait en beauté, auquel des gens de Phénicie et d'au delà (Ciliciens, Perses, Lydiens, Libyens) prêtent leur service (vv. 8-11). Un catalogue des activités et des partenaires commerciaux de Tyr, présenté comme s'il s'agissait de la cargaison du bateau, suit aux vv. 12-24, en prose⁵⁵ ; le prophète décrit ensuite la destruction du navire, et le désespoir qui s'en suit (vv. 25-36, encore en vers).

Chypre contribue à la splendeur du navire avec son bois de cyprès (בֵּת־אֲשָׁרִים) incrusté d'ivoire, et avec la pourpre d'Élishah, si on doit bien voir, dans cette nouvelle récurrence du toponyme, une autre référence à l'île⁵⁶.

⁴⁹ L'identification des espèces végétales utilisées dans la construction du bateau de Tyr est souvent incertaine : v. AB 22A, 549, avec bibliographie. Pour רוֹשִׁים v. Diakonoff 1992, 172 n. 12.

⁵⁰ Sur שֵׁן בֵּת־אֲשָׁרִים (à lire שֵׁן בֵּת־אֲשָׁרִים) v. AB 22A, 549-550.

⁵¹ Senir est le nom amorite du mont Hermon (AB 22A, 549), le même qui est mentionné, sous le nom de Sirara, en tant que source de bois pour le nouveau palais royal d'Assarhaddon dans son prisme de 673-672 (I D 8, l. 75) : Katzenstein 1997, 267 n. 42.

⁵² Le terme תֵּרֶן est au duel : AB 22A, 549 ; Diakonoff 1992, 172 n. 13.

⁵³ Ou un sapin : AB 22A, 549.

⁵⁴ Région à l'est du Jourdain, et au sud du mont Hermon.

⁵⁵ Une analyse détaillée de ce passage se trouve dans Garbini 1980, 65-69 ; Lipiński 1985 ; Liverani 1991 ; Diakonoff 1992, 181-193 ; Corral 2002, 149-156.

⁵⁶ Diakonoff 1992, 175-176 présente des arguments en faveur de l'identification d'Élishah avec Carthage ; pour expliquer le fait que dans le texte on parle des « îles » d'Élishah, il songe aux territoires carthaginois en Sicile et en Sardaigne. De toute manière, qu'Élishah soit Chypre (ou une partie d'elle) ou Carthage, le fait que Tyr en importait de la pourpre reste étrange : AB 22A, 550. On connaît à Chypre, à Marion, au IV^e -

La chronologie de la partie considérée est très discutée, et de nombreux doutes persistent. En général, on s'accorde autour du fait que le siège de Tyr par Nabuchodonosor II en 585-572 est l'événement historique auquel la prophétie d'Ézéchiël ferait allusion⁵⁷. Néanmoins, cela ne nous dit pas grande chose sur l'époque à laquelle l'allégorie du navire de Tyr ferait directement référence. Si la critique textuelle biblique la plus récente considère ce chapitre, et en général les oracles contre les nations (Éz. 25-32), comme une insertion tardive (V^e s.?) dans le recueil original du prophète⁵⁸, les historiens ont plutôt tendance à y retrouver des éléments documentaires beaucoup plus anciens, du VIII^e ou même du X^e-IX^e s.⁵⁹ Naturellement, si la rédaction de l'oracle est à attribuer au personnage historique du prophète Ézéchiël, il n'y a aucun doute autour du *terminus ante quem* pour la datation du texte, et on peut placer avec confiance le tableau du navire tyrien à la fin du VII^e – début du VI^e s. (sans exclure, de la part de l'auteur, l'emploi de sources antérieures) ; mais si l'auteur n'est pas le prophète lui-même, mais un ensemble d'auteurs ayant remanié pendant longtemps (peut-être jusqu'au début de l'hellénisme) des oracles indépendants à l'origine⁶⁰, la question de la chronologie du texte devient beaucoup plus compliquée, et aucune conclusion définitive n'apparaît.

III^e s., un πορφυρεὺς, pêcheur de coquillages de pourpre, ce qui atteste tout de même de la fabrication de la pourpre à Chypre : Masson 1985c, 87.

⁵⁷ Sur le contexte historique v. en général Corral 2002, 20-65.

⁵⁸ La question est bien évidemment complexe, et on y distingue plusieurs courants interprétatifs : v. Nihan 2009 pour une introduction.

⁵⁹ En particulier dans la partie en prose : v. à ce propos l'analyse de Liverani 1991, avec références.

⁶⁰ C'est la thèse de plusieurs exégètes défendue par Nihan 2009, 451-452, 455.

ANNEXE : LA QARTHADASHT DE CHYPRE

L'identification de la Qarthadasht de Chypre constitue, depuis très longtemps, un problème très débattu, pour la solution duquel aucun argument définitif n'a jamais pu être trouvé.

L'existence d'une ville chypriote portant, au moins à l'époque archaïque, le nom phénicien de Qarthadasht, « Ville Nouvelle », est attestée par trois documents : la double dédicace à Baal du Liban (I C 4), provenant de la région d'Amathonte et datant de la seconde moitié du VIII^e s., et la liste des royaumes chypriotes du prisme d'Assarhaddon (I D 8, l. 69 : 673-672), avec son doublon dans le prisme d'Assurbanipal (I D 11, l. 57 : après 664). Cité soumise à l'autorité d'un gouverneur, sujet du roi de Tyr, dans la seconde moitié du VIII^e s., la Qarthadasht chypriote apparaît comme un royaume indépendant dans les listes des rois assyriens Assarhaddon et Assurbanipal, dans la première moitié du VII^e s.

Ensuite, on perd toute trace de ce royaume dans la documentation, si l'on excepte les célèbres comptes des dépenses du sanctuaire d'Astarté de Kition (*CIS* I 86 A-B = *Kition III* n^o C1 = *Kition-Bamboula V* n^o 1078 : premier quart du IV^e s.), qui sont souvent évoqués dans le débat sur l'identification de la Qarthadasht chypriote car il y est question, à la l. 6 de la face B, d'un certain 'BD'BST HQRTHDŠTY, « 'BD'BST le Carthaginois ».

Le premier à avoir proposé une identification de la Qarthadasht chypriote avec un des royaumes historiques connus a été J.P. Six en 1883, dans l'introduction de son étude de numismatique chypriote, à la suite des lectures récentes des listes d'Assarhaddon et Assurbanipal que J. Halévy venait de faire connaître en France, et où l'on remarquait avec étonnement l'absence du royaume de Kition¹. J.P. Six envisageait donc une identification hypothétique de Qarthadasht avec Kition, mais il ne produisait aucun argument à l'appui de cette théorie. Quelques années plus tard, en 1890, l'assyriologue allemand E. Schrader développait extensivement cette hypothèse, tout en ajoutant au dossier documentaire la dédicace au Baal du Liban et les comptes du temple d'Astarté, publiés quelques années auparavant (1881) dans le *CIS*². Cette théorie, ainsi développée, a reçu par la suite l'adhésion de nombreux auteurs, notamment E. Meyer³, E. Gjerstad⁴, V. Karageorghis⁵, M. Yon⁶.

Une deuxième cité candidate à l'identification avec la Qarthadasht chypriote a été ensuite proposée par E. Oberhummer : d'après l'historien et géographe allemand, ce

¹ Six 1883, 253, citant J. Halévy dans *RA*, n.s. 40 (1880), 305-306, et Delitzsch 1881, 291-294.

² Schrader 1890, 337-344.

³ Meyer 1893, 224-225 ; *id.* 1931, 86-87, 126. V. toutefois *id.* 1937, 91 : « Kition wird in den Listen nie erwähnt, da es jetzt wieder den Tyriern gehorchte », qui contredit sans aucune explication ce qui était affirmé en 1931 (86 n. 1 : « Daß in der Liste der cyprischen Vasallenstädte bei Assarhaddon und Assurbanipal Qarthadašti (geschrieben -dasti) Kition sein muß, das in der Liste unmöglich fehlen kann, hat Eb. Schrader, Ber. Berl. Ak. 1890, 337 ff. zuerst erkannt »).

⁴ *SCE* IV 2, 437 ; Gjerstad 1979, 234-237.

⁵ Karageorghis 1976, 96 ; *Kition III*, 8.

⁶ Yon 1987, 364-367 ; Yon 1997, 11 ; *Kition-Bamboula V*, 19-22. V. aussi Bunnens 1979, 349-353 ; Reyes 1994, 24 ; Cl. Baurain et A. Detrooper-Georgiades dans Krings (éd.) 1995, 613-616.

serait Amathonte, également absente, comme Kition, des listes assyriennes, qui se cacheraient sous le nom de Qarthadasht⁷. Cette proposition, avancée en 1903, aurait dû être développée dans la seconde partie de la monographie sur Chypre, que E. Oberhummer ne publia jamais⁸. Ce fut donc G.F. Hill qui reprit l'hypothèse de l'identification de Qarthadasht avec Amathonte⁹, et, après lui, d'autres auteurs : A. Hermary¹⁰, P. Aupert¹¹, et récemment J.S. Smith¹².

Une troisième hypothèse mérite enfin d'être mentionnée, malgré le fait qu'on puisse la considérer désormais à juste titre abandonnée¹³ : il s'agit de la proposition d'identification de Qarthadasht avec Limassol. Avancée brièvement une première fois par E. Oberhummer en 1925¹⁴, cette hypothèse a été ensuite proposée à nouveau par H. Donner et W. Röllig en 1964¹⁵, reprise par J.B. Peckham¹⁶, O. Masson et M. Sznycer¹⁷, et extensivement développée par H.J. Katzenstein¹⁸ et E. Lipiński¹⁹.

Elle se fonde sur un élément principal : la ville de Limassol aurait reçu, entre la fin de l'époque impériale et le début de l'époque paléochrétienne, l'appellation de Νέα πόλις, « Ville nouvelle », qu'on trouve attestée dès le IV^e s. apr. J.-C. dans plusieurs textes hagiographiques et ecclésiastiques²⁰.

Ce nom, loin d'être une traduction du phénicien Qarthadasht, comme on l'a cru²¹, doit être plutôt compris par opposition à Amathonte, qui, en déclin dès l'époque lagide, était devenue, à la fin de l'époque romaine, une bourgade à demi désertée²². Limassol, habité dès l'âge du Bronze, mais qui ne dépassa jamais, jusqu'à la fin de l'époque romaine, la taille de petit établissement, aurait donc reçu le nom de « ville nouvelle » au moment où il prenait le relais de la « ville ancienne » d'Amathonte²³, réduite désormais à son rôle de siège épiscopal, qu'elle conservera symboliquement bien après sa destruction au VII^e s. apr. J.-C.²⁴.

Si d'ailleurs Neapolis était la traduction du nom phénicien Qarthadasht, il resterait à démontrer les modalités de transmission de ce dernier, du VII^e s. (dernière attestation

⁷ Oberhummer 1903, 13-14.

⁸ V. ci-dessus, p. 18.

⁹ Hill 1937, 487 ; Hill 1940, 107-108.

¹⁰ Hermary 1987, 379-384 ; Hermary 1996a.

¹¹ Aupert 1996, 26-29 ; Aupert 1997, 24.

¹² Smith 2008, 272-274 ; Smith 2009, 249 et n. 2 (v. aussi 11 et n. 79).

¹³ Une quatrième proposition, avancée par J. Halévy (*Revue des études juives* 2, 1881, p. 13), suggérait d'identifier Qarthadasht avec Nea Paphos pour de simples raisons d'homonymie, mais elle n'a guère eu de suite, car E. Oberhummer a vite fait remarquer (1903, 14) que Nea Paphos est une fondation de la fin du IV^e s. av. J.-C. : v. *SCE* IV 2, 437 n. 2 ; Lipiński 1983, 218.

¹⁴ Oberhummer 1925, 102.

¹⁵ *KAI* II, 49. Hill 1940, 108 n. 1 discutait déjà cette hypothèse, tout en la réfutant.

¹⁶ Peckham 1968a, 14 n. 7.

¹⁷ Masson – Sznycer 1972, 62 et 78.

¹⁸ Katzenstein 1997, 85 n. 38, 207-210.

¹⁹ Lipiński 1983a.

²⁰ Hill 1938-1939, 375-376 ; Lipiński 1983a, 225-233.

²¹ V. surtout Lipiński 1983a, 225-234.

²² Aupert 1996, 54-66.

²³ Hill 1938-1939, 375 ; Hermary 1987, 380. Dans un portulan du XVI^e s. Amathonte est mentionnée comme ἡ Παλαιὰ Λεμεσός, « la Limassol ancienne » (*Amathonte I*, n^o 57).

²⁴ Aupert 1996, 66-69.

sûre²⁵), au IV^e s. apr. J.-C. (premières attestations du nom Neapolis attribué à Limassol)²⁶.

Autre argument souvent produit en faveur de l'identification de la Qarthadasht de Chypre avec Limassol, ou en général la région d'Amathonte, c'est le lieu de découverte, vers 1875 (ou peu avant) des fragments inscrits avec la dédicace au Baal du Liban. À ce propos, O. Masson a bien montré, grâce à de nombreux documents d'archive, que l'origine la plus probable de ces objets (quoiqu'indémontrable de manière sûre) est le marché des antiquités de Limassol, où arrivaient des découvertes fortuites de la région²⁷. Ce serait donc un paysan ou un intermédiaire qui aurait trouvé les bronzes inscrits, probablement dans un sanctuaire des environs de Limassol, pour les revendre ensuite au collectionneur Lanitis, qui les aurait à son tour cédés au Cabinet des Médailles en 1877. Mais que tire-t-on du fait que les bols inscrits avaient été offerts, à l'origine, dans un sanctuaire situé, très probablement, dans le territoire d'Amathonte ? Le lieu de l'offrande, ce n'est pas le lieu d'origine du pèlerin²⁸. Si à Chypre (tout comme en Grèce) certains sanctuaires semblent avoir été destinés à un culte prioritairement local, les sanctuaires de frontière jouaient en revanche le rôle de filtre entre une communauté et l'autre, en accueillant des offrandes d'origine variée²⁹ ; tant qu'on ne sait pas d'où proviennent exactement les bols dédiés par le gouverneur de Qarthadasht au Baal du Liban, on ne peut pas exclure qu'ils aient été offerts dans un contexte de ce genre, d'autant plus que les sanctuaires de territoire amathousiens, aussi bien que l'extension territoriale du royaume, nous sont encore, pour la plupart, inconnus³⁰. Le lieu de découverte des bols ne peut donc être considéré comme une preuve de la localisation de Qarthadasht à Limassol, et en général dans la région d'Amathonte.

Si l'on exclut donc la ville de Limassol, on est confronté à deux propositions de localisation de la Qarthadasht chypriote, qui coïncident avec les deux principaux royaumes historiques absents des listes assyriennes : Amathonte et Kition.

Au-delà de l'argument du lieu de découverte de la dédicace au Baal du Liban, qui, comme on vient de le préciser, ne peut être considéré comme suffisant, d'autres éléments sont évoqués pour soutenir l'identification de Qarthadasht avec Amathonte :

- la présence, dès les premières phases de fréquentation du site à l'âge du Fer (au CG I, seconde moitié du XI^e s.), de céramiques et de terres cuites phéniciennes et de type phénicien dans les dépôts funéraires³¹ ;

²⁵ L'attestation dans *CIS I 86*, datant du IV^e s. av. J.-C. est, comme on le verra plus bas, très discutée, et à exclure du dossier.

²⁶ Lipiński 1983, 219-225, essaie de voir, dans des Carthaginois attestés à Délos entre la fin de l'époque classique et l'époque hellénistique (parmi lesquels Iōmilkos, « roi » des Carthaginois), des gens originaires de la Qarthadasht de Chypre, mais les arguments sont peu convaincants. Pour une autre lecture « chypriote » de l'offrande de Iōmilkos, déjà attribuée par O. Masson à un Carthaginois d'Afrique (Masson 1979d), v. Baslez 2000, qui en fait l'offrande du dynaste de Kéryneia mentionné dans Diodore, XIX 79. 4.

²⁷ Masson 1985a.

²⁸ On ne peut que citer, à ce propos, E. Gjerstad (*SCE IV 2*, 437 n. 2) : « the find-spot does not indicate the geographical position of Kartihadast anymore than e. g. the *ex-votos* of Kroisos erected in Delphi tell us where Sardes is situated ».

²⁹ Fourrier 2007b, 123-124.

³⁰ Fourrier 2007b, 70.

³¹ La céramique phénicienne des nécropoles d'Amathonte a été publiée par P.M. Bikai dans *Amathonte – Nécropole II*, 1-19 ; les terres cuites par V. Karageorghis dans *Amathonte – Nécropole III*, 1-52. V. aussi Hermary 1996b.

- la multiplication des témoignages d'une présence phénicienne stable dans la région dès le CG III – CA I (VIII^e s.)³², avec, notamment, des lieux de culte apparemment réservés à cette communauté (phénomène unique à Chypre, pour ce qu'on en sait)³³ : une nécropole de type phénicien découverte sur la plage, au sud-ouest du site de la ville (emplacement actuel du *Four Season Hotel*), datant du CG III – CA I³⁴ ; des sanctuaires extra-urbains localisés à différents endroits du territoire d'Amathonte (Agios Tychonas-*Asvestoton*³⁵, Limassol-*Komissariato*³⁶, Agia Phila-*Kountouros*³⁷, Agia Phylaxis³⁸), attestant de cultes de type inconnu ailleurs à Chypre, mais liés en revanche aux pratiques phéniciennes ;
- le fait qu'Amathonte n'ait pas d'antécédent direct de l'âge du Bronze, et que le site de la ville ait été occupé au plus tôt au CG III (malgré les nécropoles attestant de l'existence d'un établissement relativement important dans la même zone dès le XI^e s.³⁹, et malgré le témoignage de la tombe du sanctuaire d'Aphrodite, datant probablement du CG I⁴⁰, et du dépôt céramique de l'acropole, découvert à proximité du palais et datant également du CG I⁴¹). Cela a invité certains auteurs à parler d'une « fondation », ou nouvelle occupation de la ville au VIII^e s., ce qui s'accorderait très bien avec le nom de Qarthadasht – et cela d'autant plus si l'on attribue à la communauté phénicienne d'Amathonte un rôle d'impulsion dans la création de ce nouvel établissement⁴².

Si certains de ces éléments sont assez significatifs pour permettre de supposer une présence phénicienne stable et conséquente au sein du royaume d'Amathonte, d'autres nécessitent en revanche une mise en perspective. Certes, les nécropoles d'Amathonte ont livré du matériel d'origine phénicienne en quantités relativement abondantes, mais, pour citer les conclusions que P.M. Bikai tire de l'examen de la céramique, « the picture that emerges from these tombs would seem to be one of constant trade over many centuries. If there was a Phoenician quarter at Amathus, in any period, it seems to this writer to be hard to discern in this group of material. The same could not be said at Kition (...) »⁴³. V. Karageorghis arrive à des conclusions similaires en étudiant les terres cuites⁴⁴.

Toutefois, d'autres aspects indiquent de manière assez claire que, au moins dès le CG III – CA I⁴⁵, on a affaire, à Amathonte, avec une population fortement cosmopolite, dont les Phéniciens constituent une composante très visible. Cela est clairement démontré, non seulement par la nécropole du *Four Season Hotel*, et par les sanctuaires

³² Pour une mise au point v. Hermary 2000.

³³ Fourrier 2007a, 123-124.

³⁴ Christou 1998.

³⁵ Fourrier – Petit-Aupert 2007.

³⁶ Alpe 2007.

³⁷ *Chronique* 1979, 678-679 et fig. 17-18.

³⁸ Karageorghis 1993, 111 n^o 9-10, pl. LXIV n^o 3 et 6.

³⁹ Karageorghis 1991 ; Aupert 1997.

⁴⁰ Hermary 1994.

⁴¹ Iacovou 2002b.

⁴² Ainsi Hermary 1997, 380-381.

⁴³ P.M. Bikai dans *Amathonte – Nécropole II*, 5.

⁴⁴ V. Karageorghis dans *Amathonte – Nécropole III*, 2.

⁴⁵ Essor qui n'est toutefois pas spécifique d'Amathonte, mais qui caractérise toutes les villes chypriotes à cette époque : v. Iacovou 2005b.

extra-urbains de culte phénicien déjà cités, mais aussi par la manière dont certains éléments culturels phéniciens s'insèrent et contribuent à la mise en place de pratiques locales – par exemple, les plaquettes d'Astarté dont de nombreux fragments ont été découverts sur l'acropole⁴⁶, qui reproduisent un type iconographique levantin, mais qui participent, au sein de l'enceinte du sanctuaire d'Aphrodite, à la définition des cultes destinés à la Grande Déesse locale⁴⁷.

Est-ce qu'une présence phénicienne importante, si l'on y ajoute les observations sur l'essor soudain de la ville au CG III – CA I, peut justifier une interprétation d'Amathonte comme un établissement phénicien, fondé au cours du VIII^e s., soumis initialement à l'autorité de Tyr, et devenu, moins d'un siècle après, le royaume indépendant de Qarthadasht ? On ne peut pas l'exclure, mais quelques éléments invitent à la prudence :

- L'absence de textes en langue phénicienne : l'épigraphie amathousienne archaïque n'a pas livré, en général, beaucoup de documents, mais elle est spécialement avare d'inscriptions phéniciennes. Outre la dédicace au Baal du Liban (I C 4), on a un seul texte complet et compréhensible, qui est, d'ailleurs, une inscription d'appartenance attestant un nom non-sémitique, peut-être cilicien (I C 1). La plaque fragmentaire inscrite de Khirokitia (I C 3), même si on a essayé de la mettre en valeur en raison de sa datation très haute⁴⁸, reste toutefois dépourvue de contexte, et elle est trop fragmentaire pour qu'on puisse en tirer la moindre conclusion. En général, l'épigraphie phénicienne d'Amathonte, pour la typologie et la quantité des textes connus, ne montre aucune différence significative par rapport à celle des autres royaumes de l'île (à l'exception de Kition), ce qui ne s'accorde pas très bien, il faut l'avouer, avec les données de la civilisation matérielle qu'on vient d'examiner.
- L'identité étéochypriote : au IV^e s. Amathonte est sans aucun doute un royaume avec de fortes revendications identitaires, qui mettent l'accent sur le thème de l'autochtonie à travers des signes très explicites, tel l'emploi, dans des documents officiels, d'une langue locale, sans aucun lien avec le grec ni avec le phénicien, ou l'élaboration, probablement à cette même époque, d'une légende de fondation de type grec, mais ayant comme protagoniste le héros chypriote Kinyras⁴⁹. Or, tout cela peut difficilement s'accorder avec l'hypothèse d'une fondation phénicienne au VIII^e s., et avec une phase de contrôle tyrien sur la ville dans la seconde moitié de ce même siècle, comme l'attesterait la dédicace au Baal du Liban. Si la soudaine multiplication des documents étéochypriotes au IV^e s. trouve son explication dans la situation politique d'alors, on ne peut pas supposer, de l'autre côté, qu'il s'agisse d'une création *ex nihilo*, n'ayant aucune relation avec le passé historique et avec les traditions culturelles de la région⁵⁰ ; et si Amathonte au IV^e s. se revendique autochtone, fondation du chypriote Kinyras, il est très

⁴⁶ *Amathonte V*, 82-91.

⁴⁷ Hermary 2000, 1050 ; Karageorghis 2005, 92-95 (94 : « These figurines have a very strong Phoenician character [...] They were made in Amathus' workshops, and not only for Phoenicians. The image of Astarte has modified the representation of the Cyprian goddess »).

⁴⁸ Smith 2008, 273-274.

⁴⁹ V. en général Cl. Baurain dans *Amathonte I*, 109-117 ; v. également ci-dessous, p. 79-82.

⁵⁰ Egetmeyer 2009, 88-90.

difficile d'y retrouver, simultanément, une fondation et ancienne possession phénicienne du VIII^e s.

- Les noms d'Amathonte : à l'époque classique, la cité d'Amathonte a un nom grec, Ἀμαθοῦς, attesté non seulement par les sources littéraires, mais aussi par la célèbre bilingue – digraphe en l'honneur d'Aristōn fils d'Aristonax (*ICS*² 196 : fin du IV^e s.), où l'on trouve mentionnée, dans la partie en grec alphabétique, Η ΠΟΛΙΣ Η ΑΜΑΘΟΥΣΙΩΝ. La cité devait avoir également un nom étéochypriote, qu'on ignore : il se cache probablement dans la même bilingue – digraphe *ICS*² 196 (même si l'on peut douter que le texte étéochypriote corresponde exactement au texte grec), et on a cru notamment le retrouver, sous différentes formes, dans la séquence initiale du texte en syllabaire, *a-na | ma-to-ri u-mi-e-sa : i-mu-ku-la-i-la-sa-na*⁵¹. Or, même s'il n'est pas impossible que, pour une période limitée (un siècle environ) la ville ait eu un nom encore différent, Qarthadasht, cela devient, du fait de cette multiplication de noms, moins vraisemblable.

En conclusion, les arguments en faveur de la localisation de Qarthadasht à Amathonte, même s'ils ne sont pas négligeables, ne sont pas décisifs, alors que plusieurs aspects s'opposent à cette identification.

Si l'on considère à présent les éléments en faveur de la localisation de Qarthadasht à Kition, aussi bien que les arguments contraires, on est confronté aux données suivantes :

- l'existence à Kition d'une communauté phénicienne importante, bien attestée, et politiquement dominante (au moins dans les phases historiques pour lesquelles on est renseigné), est un fait établi, sur lequel il n'est pas nécessaire d'insister⁵² ; l'arrivée des Phéniciens à Kition doit être datée du courant du IX^e s., très probablement dans la seconde moitié du siècle⁵³.
- La ville de Kition, dont l'origine remonte à l'âge du Bronze Récent, n'a jamais été abandonnée depuis sa fondation, et elle a notamment survécu à la phase de bouleversements, abandons et déplacements qui a marqué la majorité des établissements chypriotes aux XII^e et XI^e s.⁵⁴ De ce point de vue, on peut difficilement définir Kition comme une « ville nouvelle » au VIII^e s., car son occupation a été sans solution de continuité depuis le XIII^e s.⁵⁵ Toutefois, le secteur de *Kathari*, qui abritait au Bronze Récent un vaste quartier monumental composé de plusieurs sanctuaires et ateliers métallurgiques et textiles, est affecté par une phase d'abandon entre 1000 et 850, lorsque l'arrivée des Phéniciens marque une réoccupation du site, avec réaménagement des lieux de culte⁵⁶. En même temps, un autre sanctuaire est fondé, également par les Phéniciens, dans le

⁵¹ Aupert 1996, 40 ; *ICS*², 206-209.

⁵² V. en général Yon 2006a.

⁵³ *Kition VI*, I, 103-110 ; Yon 2006a, 56-58.

⁵⁴ V. en général Iacovou 1994.

⁵⁵ Lipiński 1983, 212 ; Hermary 1987, 380.

⁵⁶ Yon 2006a, 83-88 ; *Kition VI*, I, 103-110. Cette interprétation est mise en doute par Smith 2009, qui postule une occupation continue du site, sans aucun hiatus, et une véritable installation des Phéniciens seulement après 707 : v. ci-dessus, p. 107-108.

secteur de *Bamboula*, dans un endroit inoccupé auparavant⁵⁷. Si donc, dans une perspective qu'on pourrait qualifier d'« interne », la ville de Kition n'a jamais cessé d'exister, car un quartier d'habitat du X^e s. est documenté au nord de *Bamboula*⁵⁸, et les nécropoles, même si elles connaissent des changements significatifs, attestent de l'existence d'une population installée dans la ville sans solution de continuité⁵⁹, dans une autre perspective, qu'on peut qualifier d'« externe », et qui était sans doute celle des Phéniciens nouvellement arrivés, il s'agissait vraiment de refonder une ville⁶⁰, avec des sanctuaires à établir, des déplacements d'habitats (car le secteur occupé au X^e s. paraît avoir été déserté après l'arrivée des Phéniciens)⁶¹, et probablement des installations publiques à créer, qui restent à documenter. Rien d'étonnant donc, si les Phéniciens ont choisi d'appeler leur (re)fondation Qarthadasht, « Ville nouvelle ».

- Comme dans le cas d'Amathonte, un autre nom (au-delà de l'hypothétique Qarthadasht) est attesté pour Kition, tant en grec, Κίτιον (*ki-ti-e-we-se* et *ke-ti-o-ne*, nominatifs pluriels de l'ethnique, en écriture syllabique)⁶² qu'en phénicien, KT(Y). Ce même nom est également à l'origine de l'hébreu Kittîm, qui se réfère, dans les textes bibliques, tantôt à la ville de Kition, tantôt à l'ensemble de l'île de Chypre (II C)⁶³. À la différence de celui d'Amathonte, le nom de Kition est toutefois attesté dès le deuxième millénaire, sur une flèche inscrite en phénicien provenant du Liban et datée du XI^e s.⁶⁴, ainsi que, peut-être, déjà dans des documents d'Ougarit, aux XIII^e – XII^e s.⁶⁵ Il s'agit donc d'un nom ancien, local, qui a survécu au cours de l'histoire de la ville jusqu'à la fin de l'Antiquité (et même après : l'évêque de Larnaca s'appelle encore aujourd'hui « évêque de Kition »). Si Kition était bien la Qarthadasht de Chypre, il faut donc envisager que le nouveau nom phénicien se soit pour un moment superposé, voir substitué, au nom précédent, pour ensuite disparaître à l'avantage du vieux nom, mieux consolidé. Le seul problème qui, d'après certains auteurs, s'opposerait à cette solution, est le témoignage des comptes rendus de dépenses du sanctuaire d'Astarté⁶⁶, une plaque en gypse inscrite sur les deux faces, datant du premier quart du IV^e s. (la face A serait légèrement postérieure à la face B), où l'on trouve mention, d'une

⁵⁷ Caubet 1984 ; Caubet 1986, 155-159 ; Yon 2006a, 88-96. L'interprétation des vestiges du CG I, déjà fouillés par la mission suédoise, n'est toutefois pas très claire : Calvet 2002. Ce sanctuaire fera prochainement l'objet d'une publication dans la série *Kition-Bamboula*.

⁵⁸ Dans le secteur du sondage L-N 13, publié dans *Kition-Bamboula III*. V. également Calvet 2002, 175-176.

⁵⁹ Yon 2006a, 118.

⁶⁰ Yon 2006a, 56-57 : « L'établissement d'une communauté phénicienne y [c.-à-d., à Kition] est attestée par l'archéologie dès le IX^e s. (...) Dans l'ancienne agglomération, réduite à une vie un peu végétative, la refondation de la ville se manifeste par un spectaculaire renouveau d'activité ».

⁶¹ Yon 2006a, 77.

⁶² *Ke-ti-e-we-se* : ICS² 217, l. 1 ; *ke-ti-o-ne* : ICS² 220, l. 1. V. également les deux timbres amphoriques à légende *ke-ti* : *Kition-Bamboula V*, n° 2501-2502. Toutes les attestations en écriture syllabique de l'ethnique de Kition datent de l'époque classique, et permettent de restituer une forme locale avec ε, *Κετιον.

⁶³ V. ci-dessus, p. 65-66.

⁶⁴ Szynger 1995 : *Kition-Bamboula V* n° 16.

⁶⁵ *Kition-Bamboula V* n° 15.V. en général pour les documents d'Ougarit, Segert 2000, 165-166.

⁶⁶ CIS I 86 A-B = *Kition III* n° C1 = *Kition-Bamboula V* n° 1078.

part (A l. 4) de Kition (BT ‘ŠTRT KT, « le temple d’Astarté de Kition »)⁶⁷, et de l’autre (B l. 6) d’un certain ‘BD’BST HQRTHDŠTY, « ‘BD’BST le Carthaginois ». La présence simultanée des deux noms serait donc la preuve que Qarthadasht n’est pas Kition⁶⁸ ; l’emploi de l’ethnique pour ‘BD’BST en serait une autre confirmation, car on emploie difficilement l’ethnique d’une ville dans un document rédigé dans cette même ville, et destiné à un usage interne⁶⁹. Ce dernier argument empêche également d’adopter la solution envisagée par M. Yon⁷⁰, c’est-à-dire de rapporter les deux noms, Kition et Qarthadasht, à deux quartiers ou deux parties de la ville de Kition (solution qui pose, par ailleurs, d’autres difficultés)⁷¹.

En fait, la mention de « ‘BD’BST le Carthaginois », si l’on veut y voir un habitant de la Carthage chypriote, pose des problèmes quelle que soit la ville avec laquelle on veut identifier Qarthadasht : car au premier quart du IV^e s. Amathonte s’appelait déjà Ἀμαθοῦς (les historiens grecs le prouvent), et ce nom, à la fin du siècle, dans la bilingue-digraphe *ICS*² 196 déjà mentionnée, était bien le nom officiel de la cité. Si l’on peut imaginer que, pour des raisons identitaires, Amathonte ait gardé un nom étéochypriote et l’ait utilisé à un moment donné en contexte officiel (dans la même inscription), on a du mal à croire qu’un troisième nom, en phénicien, était non seulement en usage à la même époque, mais qu’il était aussi assez répandu pour qu’on l’utilise, dans un document administratif du royaume de Kition, pour indiquer un citoyen amathousien.

La seule solution qui permette de sortir de l’impasse dans laquelle nous conduit ce document, est de voir dans ‘BD’BST, tout simplement, un Carthaginois d’Afrique. Déjà soutenue par E. Gjerstad⁷², cette solution est admise par un bon nombre de sémitisants (J.B. Peckham, J. Teixidor, M.G. Amadasi, J.C.L. Gibson, et d’autres)⁷³, et paraît d’autant plus raisonnable, que le nom ‘BD’BST, « Serviteur de Bastet » est attesté surtout à Carthage et dans la communauté phénicienne d’Éléphantine en Égypte, très sporadiquement et tardivement en Phénicie (une inscription de Tyr, II^e s. : *KAI* 17 ; une inscription grecque de Sidon : Waddington 1870, n^o 1866c), et jamais à Chypre, où la déesse égyptienne Bastet n’était pas spécialement vénérée⁷⁴. G. Bunnens affirmait en 1979, de manière très prudente et judicieuse : « Puisque le nom *Qrthdšt* est attesté à Chypre même, il semble préférable de voir dans ce Carthaginois un Carthaginois de Chypre »⁷⁵. Certes, si ce choix ne posait pas de difficultés majeures : mais puisqu’il est difficile d’attribuer, à une ville chypriote du IV^e s., le nom de Qarthadasht sans que ce nom

⁶⁷ Une autre mention de Kition, incomplète mais unanimement acceptée, se trouve dans le texte de la face B, l. 8 : BK[T, « dans Kition » : v. *Kition-Bamboula V*, 211.

⁶⁸ Peckham 1968a, 14 n. 7 ; Masson – Szyner 1972, 62 ; Teixidor 1975, 125-126 ; Lipiński 1983, 218 ; Hermary 1987, 380 ; Lipiński 1991, 63 ; Hermary 1996a, 225-226 ; Smith 2008, 273.

⁶⁹ Peckham 1968b, 321 ; Teixidor 1975, 125.

⁷⁰ Yon 1987, 367 ; *Kition-Bamboula V*, 20-21. Cette hypothèse avait été formulée déjà par Schrader 1890, 338 n. 2 (v. Bunnens 1979, 353).

⁷¹ V. par exemple Lipiński 1983, 218-219 ; Hermary 1987, 380 n. 19.

⁷² Gjerstad 1979, 239 n. 5.

⁷³ Peckham 1968b, 322 ; Teixidor 1969, 339 ; *Kition III*, 122, avec références supplémentaires ; *TSSI III*, 131 ; Cl. Baurain et A. Destrooper-Georgiades dans Krings (éd) 2005, 615.

⁷⁴ Benz 1972, 148 (‘BD’BST) et 153 (‘BDBST), 258-259.

⁷⁵ Bunnens 1979, 353.

entre en conflit avec d'autres noms bien mieux attestés, et cela aussi bien dans le cas de Kition que d'Amathonte, puisqu'à cette époque la Carthage d'Afrique, certes tournée résolument vers l'Occident, entretenait quand même des rapports avec l'Orient et l'Égée (on a trace, à Carthage, de plusieurs Phéniciens du Levant, et d'au moins un Kitien, au III^e s. ; d'un Carthaginois à Tyr, au IV^e s. ; d'un Carthaginois à Délos, au IV^e s.)⁷⁶, puisque, enfin, cette attestation de Qarthadasht est chronologiquement isolée par rapport aux trois attestations des VIII^e – VII^e s. (qui se réfèrent, elles, sans aucun doute à Chypre), on en conclut que le document *CIS I 86* doit être exclu du dossier concernant la Carthage chypriote, et inclus en revanche dans celui des rapports entre Chypre et Carthage.

- On ignore presque tout du statut de Kition avant l'époque classique, et notamment de l'évolution de ses rapports avec Tyr ; on ignore également si la notion de colonisation, régulièrement évoquée à propos de Kition, recouvre une réalité historique, l'installation de Phéniciens au IX^e s., dont les traces documentaires sont difficiles à évaluer⁷⁷. À plusieurs reprises, on a affirmé que Kition était, au moins dès l'époque assyrienne, sous contrôle direct phénicien, et que cela expliquerait non seulement son absence des listes d'Assarhaddon et d'Assurbanipal⁷⁸, mais également sa non-participation à la révolte ionienne lorsque, en 498, celle-ci toucha Chypre⁷⁹. Ces affirmations reposent toutefois sur des sources documentaires fragiles et ambiguës, qu'il faut rappeler rapidement :

1. Le passage de Flavius Josèphe, *Antiquités Juives* VIII 146 (II B 64), mentionnant la répression, par Hiram I^{er} de Tyr (969-936), de la révolte d'une cité tributaire dont le nom n'est pas univoquement transmis par les manuscrits, ne concerne probablement pas Kition, et ne doit donc pas être évoqué⁸⁰.
2. Le passage de Flavius Josèphe, *Antiquités Juives* IX 284 (II B 65), qui nous renseigne sur la répression d'une révolte de Kition par Eloulaios, roi de Tyr (729-694 env.), nous permet de savoir que Kition était contrôlée par Tyr dans les dernières décennies du VIII^e s. La datation exacte de la révolte nous est inconnue.
3. Le passage des Annales de Sargon, ll. 393-398 (I D 4) ne peut être évoqué pour soutenir l'hypothèse d'une domination phénicienne de Tyr étendue sur une partie de l'île de Chypre⁸¹, car le nom de Tyr, aussi bien que celui de son souverain, Shilṭa, sont en lacune, et l'intéressante proposition de restitution du texte proposée par N. Na'aman⁸² n'est qu'une hypothèse, non exempte d'ailleurs de difficultés. Également, la stèle de Sargon (I D 1) n'implique d'aucune manière que les « sept rois du pays de Iadnana »

⁷⁶ Ferjaoui 1992, 175-182 ; sur le Carthaginois de Délos v. Masson 1979d, Baslez 2000 et ci-dessus n. 26.

⁷⁷ V. ci-dessus, p. 100-106.

⁷⁸ Meyer 1937, 91 ; Katzenstein 1997, 241-242, 339 ; Lipiński 1991, 63 ; Hermary 1996a ; Smith 2008 ; Radner 2010, 439 n. 52.

⁷⁹ Hermary 1996a, 227.

⁸⁰ Bikai 1992, 241-242 ; *Kition-Bamboula V*, ad n^o 32bis.

⁸¹ Ains Smith 2008, 267.

⁸² Na'aman 1998.

soumis à l'Assyrie en 709/707 étaient vus, par le souverain assyrien, comme « politiquement connectés au roi de Tyr »⁸³.

4. Les inscriptions royales de Sennachérib (I D 5-6), aussi bien que le passage d'Isaïe 23, 12 (II C 1), indiquent peut-être (car rien n'est assuré dans l'interprétation d'Isaïe, et les inscriptions de Sennachérib ne mentionnent pas explicitement Kition) qu'au moment de sa fuite de Tyr face à l'armée assyrienne de Sennachérib, en 701, Eloulaios pouvait encore disposer d'un refuge sûr à Kition, où il aurait peut-être trouvé sa mort.
5. Aucun autre document, après les sources assyriennes et le passage de Flavius Josèphe qui se réfère à la même période (c'est-à-dire le règne d'Eloulaios, coïncidant avec les règnes de Salmanazar V, Sargon II et Sennachérib en Assyrie), ne nous parle de Kition et de ses rapports avec la Phénicie à l'époque archaïque. Si l'on exclut que Qarthadasht soit Kition, on n'a aucune source qui permette de savoir à quel moment le contrôle tyrien sur Kition, apparemment encore solide à l'époque d'Eloulaios, se serait relâché.
6. Dans le récit hérodotéen sur la participation chypriote à la révolte ionienne (Hérodote V 103-105 et 108-116) on lit clairement (104 : II B 24) : Κύπριοι δὲ ἐθέλονταί σφι πάντες προσεγένοντο πλὴν Ἀμαθουσίῳν, « Les Chypriotes, sauf les gens d'Amathonte, s'allièrent tous avec eux [*scil.* les Ioniens] de leur propre volonté ». Hérodote est très clair à cet égard, et on n'a pas raison de postuler, comme on l'a fait, que les Kitiens n'ont pas participé à la révolte pour des raisons ethniques⁸⁴ : plutôt qu'une guerre des Grecs contre les barbares, telle que nous la montre Hérodote, la révolte des Chypriotes contre les Perses était, avant tout, une manière de se libérer du joug achéménide, et pour Onésilos, chef de la révolte, de s'emparer du trône de Salamine⁸⁵. Certes, on aurait aimé qu'Hérodote nous détaille mieux la position des Kitiens lorsque, lors des discussions avec les Ioniens, les Chypriotes envisagent de se battre contre les Phéniciens sur la mer (position qui sera, à la fin, celle des Ioniens) : peut-on imaginer qu'ils auraient opposé un refus, comme celui que, d'après Hérodote III 19, les Tyriens auraient présenté à Cambyse lorsqu'il leur demanda d'attaquer Carthage dans le dernier quart du VI^e s. ?⁸⁶ Même si Hérodote omet tout détail à ce propos, ces silences ne constituent pas un

⁸³ Smith 2008, 267 : « That the cities are not listed individually by name is strong evidence that they were understood by the Assyrian king to be politically entwined with the king of Tyre ».

⁸⁴ Du même avis Tuplin 1996, 77 ; *contra* Stylianou 1992, 421-426 ; Hermary 1996a, 227 ; Raptou 1999, 239-240.

⁸⁵ *Kition-Bamboula V*, n^o 43 ; Cannavò 2010b, 58-59.

⁸⁶ Hérodote III 19 : [Καμβύσης] ἐκέλευε ἐπὶ τὴν Καρχηδόνα πλέειν τὸν ναυτικὸν στρατόν. Φοίνικες δὲ οὐκ ἔφασαν ποιήσῃν ταῦτα · ὀρκίοισί τε γὰρ μεγάλοισι ἐνδεδέσθαι καὶ οὐκ ἂν ποιέειν ὅσα ἐπὶ τοὺς παῖδας τοὺς ἑωυτῶν στρατευόμενοι, « [Cambyse] ordonna à l'armée navale de faire voile contre Carthage. Mais les Phéniciens refusèrent d'obéir ; ils étaient, disaient-ils, liés par des grands serments, et agiraient d'une façon impie s'ils partaient en guerre contre leurs propres enfants » (trad. Ph.-E. Legrand, *CUF*). Même si on ne peut pas exclure que des rapports d'alliance et de non-agression aient existé dans le monde colonial phénicien, il est évident qu'Hérodote applique ici une conception des rapports entre colonie et mère-patrie qui est typiquement grecque, et dont on trouve une autre référence quelques chapitres plus loin, III 49, à propos de l'inimitié entre Corinthiens et Corcyréens : Asheri *et alii* 1990, 236-237.

argument suffisant pour démontrer que Kition serait resté à l'écart de la révolte et des réactions perses conséquentes, parce que toujours soumise au contrôle politique tyrien⁸⁷.

En raison de toutes les considérations précédentes, on propose donc d'identifier la Qarthadasht de Chypre avec Kition à un moment donné de son histoire, c'est-à-dire entre l'établissement des Phéniciens dans la ville, et le développement du royaume autonome au début du VII^e s. Le nom de Qarthadasht, « Ville nouvelle » aurait été donné à Kition par les Phéniciens qui sont venus s'y établir dans la seconde moitié du IX^e s. : le choix d'un nouveau nom peut être dû à de nombreuses raisons, parmi lesquelles peut-être la volonté de marquer la présence et le contrôle phéniciens sur un établissement qui existait déjà et qui n'était donc pas, *stricto sensu*, une « ville nouvelle ». Le nom de Qarthadasht est donc utilisé par le gouverneur de la ville, au service du roi de Tyr, ainsi que par les souverains assyriens, qui, entrés en contact avec Kition lorsque cette dernière était encore Qarthadasht, dépendance de Tyr (à l'époque de Sargon), gardent sans doute le même nom au moment de la réception des tributs chypriotes en 673 et vers 664⁸⁸. On n'a d'ailleurs pas raison de croire que le nom de Qarthadasht ait été nécessairement mal vu par les Kitiens, et qu'ils aient dû le changer immédiatement au moment de l'établissement d'un royaume autonome ; ce qui est sûr est que le vieux nom local, Kition, réapparaît entre le milieu du VII^e et le début du V^e s. Ne pourrait-il pas s'agir, alors, d'une récupération consciente, dictée par la volonté de renouer avec le passé de la ville au moment où les royaumes chypriotes, soucieux de se distinguer les uns des autres, entreprennent une quête identitaire qui se fonde, parmi autres choses, sur la réoccupation de sites de l'âge du Bronze et le développement des légendes de fondation ?⁸⁹

On peut d'ailleurs remarquer que Kition, à la différence des autres cités chypriotes, n'élabora jamais une légende de fondation rattachant son origine, d'une manière ou de l'autre, à la guerre de Troie. Pour cette raison, Cl. Baurain a suggéré⁹⁰ de lire, dans la légende rapportée par Philistos de Syracuse attribuant la fondation de Carthage à Azōros et Karchēdōn une génération avant la guerre de Troie (*FGrHist* 556 F 47), une référence non pas à la Carthage d'Afrique, comme il est couramment admis, mais à la Carthage de Chypre. De cette manière, la Carthage chypriote (que Cl. Baurain identifie avec Kition) se trouverait pourvue d'une légende de fondation à la grecque, qui l'insérerait dans le même cadre chronologique et mythique que le reste de l'île.

Que Philistos, dans le passage en question, ait cru parler de la Carthage chypriote et non d'Afrique, n'est guère croyable⁹¹ ; mais que dans la tradition qui il reprend il y ait eu un télescopage entre les deux villes homonymes, cela est bien possible. Les deux fondateurs mythiques de Carthage d'après Philistos, Karchēdōn et Azōros, portent des noms parlants : Karchēdōn est un héros éponyme, alors qu'Azōros (Ἄζωρος : Ζῶρος en

⁸⁷ Ainsi Hermary 1996a, 227.

⁸⁸ La grande majorité des contacts entre Chypre et l'Assyrie se faisait d'ailleurs sans doute à travers la médiation phénicienne (Cannavò 2007), rien d'étonnant donc que les Assyriens n'aient eu perception de Kition qu'à travers son nom phénicien de Qarthadasht.

⁸⁹ Fourrier 2007c.

⁹⁰ Dans Baurain – Bonnet 1992, 183-188 ; dans Krings [éd.] 1995, 623-624.

⁹¹ Ainsi Baurain – Bonnet 1992, 186.

Appian, *Libyca* 1) tire son nom de celui de Tyr, Sour. Dans cette légende, la fondation de Carthage serait antérieure d'une génération à la guerre de Troie, et donc antérieure à toute autre fondation, grecque ou « locale », à Chypre. Comme il a été déjà souligné, il est peu important que la légende d'une fondation phénicienne de si haute date n'ait aucun appui dans les témoignages archéologiques⁹² : la légende n'est pas le reflet d'une réalité historique, mais une construction artificielle où les données chronologiques, tout autant que les données onomastiques ou généalogiques, ont une valeur d'interprétation mythique du passé, autrement inconnu et insaisissable.

Si le nom de Qarthadasht n'a été en usage que pour une période limitée, sans doute pour un siècle à cheval entre le VIII^e et le VII^e, mais peut-être dès la fin du IX^e s., et jusqu'à un moment non précisé avant le V^e s., et si la légende de la fondation de Carthage rapportée par Philistos de Syracuse se réfère bien à la Qarthadasht de Chypre, il faut supposer qu'elle ait été élaborée à une époque relativement ancienne. Lorsqu'elle aurait été reprise par Philistos, la superposition entre les deux Carthages, celle de Chypre et celle d'Afrique, aurait déjà eu lieu, la Carthage chypriote aurait déjà été oubliée, et la légende aurait été mise en relation avec la seule Carthage connue, celle d'Afrique.

Il y a donc eu un moment, dans l'histoire du royaume de Qarthadasht, né entre la fin du VIII^e et le début du VII^e s., où l'on a décidé de procéder à la récupération de l'ancien nom de Kition, tout en abandonnant peut-être, avec le nom de Qarthadasht, la légende de fondation qui y était liée, et qu'en rattachait les origines à Tyr. Ce changement, dont on ignore tout – les circonstances, la chronologie, les implications – a sans doute eu une valeur identitaire qu'on peut difficilement apprécier à l'état actuel de la documentation, mais qui devait conditionner également les rapports avec la côte phénicienne, et avec les royaumes voisins.

⁹² Baurain – Bonnet 1992, 187.

BIBLIOGRAPHIE

- AB 1 *Genesis, Introduction, Translation and Notes*, éd. E.A. SPEISER, The Anchor Bible 1, New York 1964.
- AB 4A *Numbers 21-36, A New Translation With Introduction and Commentary*, éd. B.A. LEVINE, The Anchor Bible 4A, New York 2000.
- AB 19 *Isaiah 1-39, A New Translation with Introduction and Commentary*, éd. J. BLENKINSOPP, The Anchor Bible 19, New York 2000.
- AB 21A *Jeremiah 1-20, A New Translation with Introduction and Commentary*, éd. J.R. LUNDBOM, The Anchor Bible 21A, New York 1999.
- AB 22A *Ezekiel 21-37, A New Translation with Introduction and Commentary*, éd. M. GREENBERG, The Anchor Bible 22A, New York 1997.
- Adamesteanu 1971 D. ADAMESTEANU, « Greci ed indigeni nell'agro di Heraclea (Policoro) », *RAL VIII*^e s. 26 (1971), 643-651.
- ABD *The Anchor Bible Dictionary*, éd. D.N. FREEDMAN, New York 1992.
- Aharoni 1981 Y. AHARONI, *Arad Inscriptions*, Jérusalem 1981.
- ΑΚΕΠ Α' Κ. ΧΑΤΖΗΩΑΝΝΟΥ, *Η αρχαία Κύπρος εις τας Ελληνικάς πηγάς. Τόμος Α' . Τα Θρυλούμενα, Ιστορία και Εθνολογία από των προϊστορικών χρόνων μέχρι του 395 μ.Χ.*, Nicosie 1971.
- ΑΚΕΠ Β' Κ. ΧΑΤΖΗΩΑΝΝΟΥ, *Η αρχαία Κύπρος εις τας Ελληνικάς πηγάς. Τόμος Β' . Μυθολογία και Θρησκεία - Γεωγραφία και Γεωλογία*, Nicosie 1973.
- ΑΚΕΠ Γ'α' Κ. ΧΑΤΖΗΩΑΝΝΟΥ, *Η αρχαία Κύπρος εις τας Ελληνικάς πηγάς. Τόμος Γ' - Μέρος Α' . Γράμματα - Επιστήμαι - Τέχναι*, Nicosie 1975.
- ΑΚΕΠ Γ'β' Κ. ΧΑΤΖΗΩΑΝΝΟΥ, *Η αρχαία Κύπρος εις τας Ελληνικάς πηγάς. Τόμος Γ' - Μέρος Β' . Κυπρίων Γλώσσαι*, Nicosie 1977.
- ΑΚΕΠ Δ'α' Κ. ΧΑΤΖΗΩΑΝΝΟΥ, *Η αρχαία Κύπρος εις τας Ελληνικάς πηγάς. Τόμος Δ' - Μέρος Α' . Συμπληρώματα εκ των Ελληνικών επιγραφών και των Λατινικών κειμένων*, Nicosie 1980.
- ΑΚΕΠ Δ'β' Κ. ΧΑΤΖΗΩΑΝΝΟΥ, *Η αρχαία Κύπρος εις τας Ελληνικάς πηγάς. Τόμος Δ' - Μέρος Β' . Προλεγόμενα και Σημειώσεις εις τας Ελληνικάς επιγραφάς και τα Λατινικά κείμενα*, Nicosie 1980.
- ΑΚΕΠ ς' Κ. ΧΑΤΖΗΩΑΝΝΟΥ, *Η αρχαία Κύπρος εις τας Ελληνικάς πηγάς. Τόμος ς' . Συμπληρώματα εις τα κείμενα - Κριτικά Σχόλια - Μονογραφίες: Ζήνων ο Κιτιεύς, Κλέαρχος ο Σολεύς, Άγιος Λάζαρος, Λευκωσία*, Nicosie 1992.
- Albenda 1983 P. ALBENDA, « A Mediterranean Seascape from Khorsabad » *Assur* 3 (1983), 103-136.

- Albright 1941 W.F. ALBRIGHT, « New Light on the Early History of Phoenician Colonization », *BASOR* 83 (1941), 14-22.
- Alessandrì 1989 S. ALESSANDRI, « I viaggi di Solone », *CCC* 10 (1989), 191-224.
- Alpe 2006 L. ALPE, « Les groupes ethniques de Limassol dans l'Antiquité », dans : S. Fourrier – G. Grivaud (éd.), *Identités croisées en un milieu méditerranéen: le cas de Chypre (Antiquité - Moyen Age)*, Rouen 2006, 11-35.
- Alpe 2007 L. ALPE, « La question du sanctuaire de Limassol-Komissariato. Modalités de la présence phénicienne dans le royaume d'Amathonte », *CCEC* 37 (2007), 265-282.
- Alpe 2008 L. ALPE, « La place des enfants dans les nécropoles chypriotes à l'époque des royaumes : bilan et perspectives », *CCEC* 38 (2008), 143-159.
- Alpe – Fourrier 2003 L. ALPE – S. FOURRIER, « Une production originale d'Amathonte : les amphores à anses horizontales et les *dinoi* de style hybride », *CCEC* 33 (2003), 149-167.
- Amadasi Guzzo 1967 M.G. AMADASI GUZZO, *Le iscrizioni fenicie e puniche delle colonie in Occidente*, Rome 1967.
- Amadasi Guzzo 1980 M.G. AMADASI GUZZO, « La bilingue fenicio-ittita geroglifica di Karatepe », *VO* 3 (1980), 85-102.
- Amadasi Guzzo 1990 M.G. AMADASI GUZZO, *Iscrizioni fenicie e puniche in Italia*, s.l. [Rome] 1990.
- Amadasi Guzzo 2007 M.G. AMADASI GUZZO, « Notes d'onomastique phénicienne à Kition », *CCEC* 37 (2007), 197-209.
- Amandry *et alii* 1987 M. AMANDRY – A. HERMARY – O. MASSON, « Les premières antiquités chypriotes du Cabinet des Médailles et la mission Mas Latrie en 1845-1846 », *CCEC* 8 (1987), 3-15.
- Amathonte I* P. AUPERT – M.-C. HELLMANN, *Amathonte I. Testimonia 1 : Auteurs anciens - Monnayage - Voyageurs - Fouilles - Origines - Géographie*, Paris 1984.
- Amathonte II* A. HERMARY, *Amathonte II. Testimonia 2 : la sculpture*, Paris 1981.
- Amathonte III* R. LAFFINEUR – A. FORGEAU – A. HERMARY, *Amathonte III. Testimonia 3 : l'orfèvrerie - scarabées - coupe en argent*, Paris 1986.
- Amathonte V* A. HERMARY, *Amathonte V. Les figurines en terre cuite archaïques et classiques. Les sculptures en pierre*, Athènes 2000.
- Amathonte VI* S. FOURRIER – A. HERMARY, *Amathonte VI. Le sanctuaire d'Aphrodite des origines au début de l'époque impériale*, Athènes 2006.
- Amathonte – Nécropole I* CH. TYTGAT, *Les nécropoles Sud-Ouest et Sud-Est d'Amathonte. I. Les tombes 110 - 385*, Nicosie 1989.
- Amathonte – Nécropole II* *La nécropole d'Amathonte : tombes 113 – 367. II : Céramiques non chypriotes*, Nicosie 1987.

- Amathonte – Nécropole III* V. KARAGEORGHIS – A. HERMARY, *La nécropole d'Amathonte : tombes 113 – 367. III, i: The Terracottas. ii: Statuettes, sarcophages et stèles décorées*, Nicosie 1987.
- Amiet 1983 P. AMIET, « Observations sur les “ Tablettes magiques ” d'Arslan Tash », *AulaOr* 1 (1983), 109.
- Amigues 1993 *Théophraste, Recherches sur les plantes, Tome III : Livres V-VI*, éd. S. AMIGUES, Paris 1993.
- Amigues 2010 S. AMIGUES, *Théophraste, Recherches sur les plantes. À l'origine de la botanique*, Paris 2010.
- Ampolo 1992 C. AMPOLO, « Enea ed Ulisse nel Lazio da Ellanico (FGrHist 4 F 84) a Festo (432 L) », *PP* 47 (1992), 321-342.
- Ampolo 1996 C. AMPOLO, « Il sistema della “polis”. Elementi costitutivi e origini della città greca », dans : S. Settis (éd.), *I Greci. Storia Cultura Arte Società. II 1 : Una storia greca. Formazione*, Turin 1996, 297-342.
- Ampolo 1997 C. AMPOLO, *Storie greche. La formazione della moderna storiografia sugli antichi Greci*, Turin 1997.
- Ampolo 2000 C. AMPOLO, « Il mondo omerico e la cultura Orientalizzante mediterranea », dans : *Principi etruschi tra Mediterraneo ed Europa*, Venise 2000, 27-35.
- Ampolo – Manfredini 1988 C. AMPOLO – M. MANFREDINI, *Plutarco, Le Vite di Teseo e di Romolo*, Milan 1988.
- André-Salvini 1995 B. ANDRE-SALVINI, « Remarques sur les inscriptions des reliefs du palais de Khorsabad », dans: A. Caubet (éd.), *Khorsabad, le palais de Sargon II, roi d'Assyrie*, Paris 1995, 15-45.
- ANET J.B. PRITCHARD (éd.), *Ancient Near Eastern Texts relating to the Old Testament*, Princeton 1955².
- Antoniadis 1981 L. ANTONIADIS, « L'institution de la royauté en Chypre antique », *Kypriakai Spoudai* 45 (1981), 29-53.
- ARAB D.D. LUCKENBILL, *Ancient Records of Assyria and Babylonia, I : Historical Records of Assyria from the Earliest Times to Sargon*, Chicago 1926 ; *II : Historical Records of Assyria from Sargon to the End*, Chicago 1927.
- Argoud et alii 1975 G. ARGOUD – O. CALLOT – B. HELLY – A.M. LARRIBEAU, « Le temple de Zeus à Salamine », *RDAC* 1975, 122-141.
- ARV² J.D. BEAZLEY, *Attic Red-Figure Vase-Painters*, Oxford 1963².
- Asheri et alii 1990 D. ASHERI – S.M. MEDAGLIA – A. FRASCHETTI (éd.), *Erodoto, Le Storie. Libro III: La Persia*, Milan 1990.
- Astour 1965 M.C. ASTOUR, *Hellenosemitica : An Ethnic and Cultural Study in West Semitic Impact on Mycenaean Greece*, Leyde 1965.
- Ateneo, *Deipnosofisti* *Ateneo, I Deipnosofisti : i dotti a banchetto*, traduction italienne commentée, Rome 2001.
- Aubert 1994 M.E. AUBET, *Tiro y las colonias fenicias de Occidente*, Barcelone 1994².
- Aupert 1978 P. AUPERT, « Rapport sur les travaux de la mission de l'École française à Amathonte en 1977 », *BCH* 102 (1978), 939-975.

- Aupert 1996 P. AUPERT (éd.), *Guide d'Amathonte*, Paris 1996.
- Aupert 1997 P. AUPERT, « Amathus during the First Iron Age », *BASOR* 308 (1997), 19-25.
- Aupert 2001 P. AUPERT, « Amathousiens et étochyprites », dans : V. Fromentin – S. Gotteland (éd.), *Origines gentium*, Bordeaux 2001, 161-168.
- Aupert 2003 P. AUPERT, « Le dépôt archaïque du rempart Nord d'Amathonte II. Les premières inscriptions grecques alphabétiques d'Amathonte (Inscriptions d'Amathonte VI) », *BCH* 127 (2003), 107-121.
- Babelon *TMGR* E. BABELON, *Traité des monnaies grecques et romaines*, II/1 et 2, Paris 1907-1910.
- Babelon – Blanchet 1895 E. BABELON – J.-A. BLANCHET, *Catalogue des bronzes antiques de la Bibliothèque nationale*, Paris 1895.
- Bagg 2007 A.M. BAGG, *Répertoire Géographique des Textes Cunéiformes. Band 7/1: Die Orts- und Gewässernamen der neuassyrischen Zeit. Teil 1: Die Levante*, Wiesbaden 2007.
- Bagordo 1998 A. BAGORDO, *Die antiken Traktaten über das Drama : mit einer Sammlung der Fragmente*, Stuttgart 1998.
- Baines 1998 J. BAINES, « On *Wenamun* as a Literary Text », dans : J. Assmann – E. Blumenthal (éd.), *Literatur und Politik im pharaonischen und ptolemäischen Ägypten* (IFAO Bibliothèque d'étude 127), Le Caire 1998, 209-233.
- Baker 1992 D.W. BAKER, « Kittim », *ABD* 4 (1992), 92.
- Balandier 2001 CL. BALANDIER, « Cyprus, a new archaeological frontier in the XIXth century: the struggle of European Museums for Cypriot antiquities », dans : Tatton-Brown (éd.) 2001, 3-12.
- Barnett 1956 R.D. BARNETT, « Phoenicia and the Ivory Trade », *Archaeology* 9 (1956), 87-97.
- Barnett 1974 R.D. BARNETT, « The Nimrud Bowls in the British Museum », *RSF* 2 (1974), 11-33.
- Barnett 1975 R.D. BARNETT, « The Sea Peoples », dans : *CAH*³ II 2 (1975), 359-378.
- Baslez 2000 M.F. BASLEZ, « Carthaginois dans les inscriptions de Délos : problèmes d'identification », dans : *Actas del IV Congreso Internacional de Estudios Fenicios y Púnicos*, I, Cadix 2000, 197-203.
- Bauer 1933 TH. BAUER *Das Inschriftenwerk Assurbanipals*, Assyriologische Bibliothek Neue Folge 1, Leipzig 1933.
- Baurain 1974 CL. BAURAIN, *Recherche sur les origines des royautés chypriotes*, Liège 1974.
- Baurain 1980 CL. BAURAIN, « Kinyras. La fin de l'Âge du Bronze à Chypre et la tradition antique », *BCH* 104 (1980), 277-308.

- Baurain 1981a CL. BAURAIN, « *KINYPAS* et *KEPAMOS*. Remarques à propos de PLINE, *Hist. nat.*, VII, 195 et d'HOMERE, *Iliade*, V, 387 », *AntCl* 50 (1981), 23-37.
- Baurain 1981b CL. BAURAIN, « Un autre nom pour Amathonte de Chypre ? », *BCH* 105 (1981), 361-372.
- Baurain 1984 CL. BAURAIN, *Chypre et la Méditerranée orientale au Bronze Récent*, Athènes 1984.
- Baurain 1988 CL. BAURAIN, « Le rôle de Chypre dans la fondation de Carthage », dans : E. Lipiński (éd.), *Carthago*, *Studia Phoenicia* 6, Louvain 1988, 15-27.
- Baurain 1989 CL. BAURAIN, « Passé légendaire, archéologie et réalité historique : l'hellénisation de Chypre », *Annales ESC* 2 (1989), 463-477.
- Baurain 1997 CL. BAURAIN, *Les Grecs et la méditerranée orientale. Des « siècles obscurs » à la fin de l'époque archaïque*, Paris 1997.
- Baurain – Bonnet 1992 CL. BAURAIN – C. BONNET, *Les Phéniciens. Marins des trois continents*, Paris 1992.
- Bazemore 2001 G.B. BAZEMORE, « Cypriote Syllabic Epigraphy. The Need for Critical Re-examination of the Corpus », *Kadmos* 40 (2001), 67-88.
- Bazemore 2002 G.B. BAZEMORE, « The display and viewing of the syllabic inscriptions of Rantidi sanctuary », dans : J.S. Smith (éd.), *Script and Seal Use on Cyprus in the Bronze and Iron Ages*, Boston 2002, 155-212.
- Bazemore 2007 G.B. BAZEMORE, « The Rantidi Forest Excavations Preliminary Report 1996-2007 », *RDAC* 2007, 175-192.
- Beer 1997 C. BEER, « The Kourotrophos Temenos at Idalion (Cyprus). New Evidence from the American Expedition 1971-1980 », *CCEC* 27 (1997), 47-57.
- Begemann 1875 H. BEGEMANN, *Questiones Soloneae. Specimen I: De Solonis Plutarchei fontibus et auctoritate*, Holzminden 1875.
- Bekker-Nielsen 2000 T. BEKKER-NIELSEN, « The Foundation of Nea Paphos », *PDIA* 3 (2000), 195-207.
- Beloch 1912 K.J. BELOCH, *Griechische Geschichte*, Leipzig 1893-1904, 1912-1927² (premier volume : 1912).
- Benson 1973 J.L. BENSON, *The Necropolis of Kaloriziki*, *SIMA* 36, Göteborg 1973.
- Benz 1972 F.L. BENZ, *Personal Names in the Phoenician and Punic Inscriptions*, *Studia Pohl* 8, Rome 1972.
- Bérard 1954 J. BERARD, « Recherches archéologiques à Chypre dans la région de Paphos : la nécropole d'Iskender », *RArch* 43 (1954), 1-16.
- Bérard 1960 J. BERARD, « Recherches sur la chronologie de l'époque mycénienne », *MAIBL* 15 (1960), 1-66.
- Bérard 2008 J. BERARD, « La colonisation grecque de Chypre et la date de la guerre de Troie », *CCEC* 38 (2008), 71-102.

- Berger 1982 P.-R. BERGER, « Ellasar, Tarschisch und Jawan, Gn 14 und 10 », *WO* 13 (1982), 50-78.
- Berlinerblau 1999 J. BERLINERBLAU, *Heresy in the University: The Black Athena Controversy and the Responsibilities of American Intellectuals*, New Brunswick 1999.
- Bernabé 1987 *Poetarum Epicorum Graecorum Testimonia et Fragmenta*, I, éd. A. BERNABE, Leipzig 1987.
- Bernal 1987 M. BERNAL, *Black Athena: The Afroasiatic Roots of Classical Civilization. Volume I: The Fabrication of Ancient Greece*, Londres 1987.
- Bernhardy 1822 G. BERNHARDY, *Eratosthenica*, Berlin 1822.
- Betrò 1990 M.C. BETRO, *Racconti di viaggio e di avventura nell'antico Egitto*, Brescia 1990.
- Bickerman 1952 E.J. BICKERMAN, « *Origines Gentium* », *CPh* 47 (1952), 65-81.
- Bikai 1987 P.M. BIKAI, *The Phoenician Pottery of Cyprus*, Nicosie 1987.
- Bikai 1992 P.M. BIKAI, « Cyprus and Phoenicia: literary evidence for the Early Iron Age », dans G.C. Ioannides (éd.), *Studies in honour of Vassos Karageorghis*, Nicosie 1992, 241-248.
- Bisi 1985 A.M. BISI, « Origine e Diffusione del Culto Cirenaico di Zeus Ammon », dans : G. Barker – J. Lloyd – J. Reynolds (éd.), *Cyrenaica in Antiquity*, Oxford 1985, 307-317.
- Bisi 1988 A.M. BISI, « Chypre et les premiers temps de Carthage », dans : E. Lipiński (éd.), *Carthago*, *Studia Phoenicia* 6, Louvain 1988, 29-41.
- Blandin – Fourrier 2003 B. BLANDIN – S. FOURRIER, « Le dépôt archaïque du rempart Nord d'Amathonte I. Introduction : le contexte », *BCH* 127 (2003), 101-105.
- Blöbaum 2006 A.I. BLÖBAUM, « *Denn ich bin ein König, der die Maat liebt* » : *Herrscherlegitimation im spätzeitlichen Ägypten*, *Aegyptiaca Monasteriensia* 4, Aix-la-Chapelle 2006.
- BnF, collection chypriote* *Art antique de Chypre au Cabinet des Médailles, du Bronze moyen à l'époque byzantine*, Paris 1994.
- Boardman 1968 J. BOARDMAN, *Archaic Greek Gems. Schools and Artists in the Sixth and Early Fifth Centuries BC*, Londres 1968.
- Boardman 1999 J. BOARDMAN, « The excavated history of Al Mina », dans : G.R. Tsetschkladze (éd.), *Ancient Greeks West and East*, Leyde 1999, 135-161.
- Bonato 1998 L. BONATO, « Chypre dans les archives de Melchior de Vogüé : À l'origine de la mission de 1862 », *CCEC* 28 (1998), 103-112.
- Bonato 1999a L. BONATO, « Chypre dans les archives de Melchior de Vogüé, II : Correspondance de la 'mission Vogüé' reçue au cours de l'année 1862 », *CCEC* 29 (1999), 141-166.
- Bonato 1999b L. BONATO, « Edmond Duthoit à Chypre (1862 et 1865) : L'exploration de l'île et la découverte des monuments gothiques des Lusignan », *CCEC* 29 (1999), 117-140.

- Bonato 2000 L. BONATO, « Chypre dans les archives de Melchior de Vogüé, III : Impressions de Famaguste et de Bellapaïs ; IV : La correspondance de Dimitri Piérides », *CCEC* 30 (2000), 95-118.
- Bonato 2001a L. BONATO, « Chypre dans les archives de Melchior de Vogüé, V : Fragment d'un carnet de voyage d'Edmond Duthoit (mission de 1865) », *CCEC* 31 (2001), 209-250.
- Bonato 2001b L. BONATO, « Melchior de Vogüé *et alii* and Cyprus », dans : Tatton-Brown (éd.) 2001, 189-197.
- Bonnet 1990 C. BONNET, « Les étrangers dans le corpus épigraphique phénicien de Chypre », *RDAC* 1990, 141-153.
- Bordreuil – Gubel 1987 P. BORDREUIL – E. GUBEL (éd.), « Bulletin d'antiquités archéologiques du Levant inédites ou méconnues IV », *Syria* 64 (1987), 309-321.
- Borger 1957-1958 R. BORGER, « Die erste Tafel der Serie *šumma multabiltu* », *AfO* 18 (1957-1958), 88.
- Borger 1967 R. BORGER, *Die Inschriften Asarhaddons, Königs von Assyrien*, *AfO Beiheft* 9, Osnabrück 1967².
- Borger 1981 R. BORGER, *Assyrisch-babylonische Zeichenliste*, *AOAT* 33, Neukirchen-Vluyn 1978, 1981².
- Borger 1996 R. BORGER, *Beiträge zum Inschriftenwerk Assurbanipals: die Prismenklassen A, B, C = K, D, E, F, G, H, J und T sowie andere Inschriften*, Wiesbaden 1996.
- Borgia *et alii* 2002 E. BORGIA – O. CASABONNE – M. EGETMEYER, « Notes ciliciennes », *AnaAnt* 10 (2002), 177-195.
- Boriaud 1997 *Hygin, Fables*, éd. J.-Y. BORIAUD, Paris 1997.
- Börker-Klähn 1982 J. BÖRKER-KLÄHN, *Alt Vorderasiatische Bildstelen und Vergleichbare Felsreliefs*, Mayence 1982.
- Botta 1849-1850 P.-É. BOTTA – E. FLANDIN, *Monument de Ninive*, 5 vol., Paris 1849-1850.
- Botto 1990 M. BOTTO, *Studi storici sulla Fenicia. L' VIII e il VII secolo a.C.*, Pise 1990.
- Bouffartigue – Patillon 1979 *Porphyre, De l'abstinence. Tome II: livres II et III*, éd. J. BOUFFARTIGUE – M. PATILLON, Paris 1979.
- Breasted *ARE* IV J.H. BREASTED, *Ancient Records of Egypt. Volume IV: The Twentieth to the Twenty-sixth Dynasties*, New York 1906, réimpr. 1962.
- Bresciani 1969 E. BRESCIANI, *Letteratura e poesia dell'antico Egitto*, Turin 1969.
- Brinkman 1989 J.A. BRINKMAN, « The Akkadian Words for 'Ionia' and 'Ionian' », dans : R.F. Sutton (éd.), *Daidalikon. Studies in Memory of Raymond V. Schoder, S.J.*, Wauconda 1989, 53-71.
- Briquel-Chatonnet 1992 F. BRIQUEL CHATONNET, *Les relations entre les cités de la côte phénicienne et les royaumes d'Israël et de Juda*, *Studia Phoenicia* 12, Louvain 1992.
- Brixhe 1989 CL. BRIXHE, « Morphologie ou morphographémie ? À propos de quelques variations graphiques en grec ancien », *BSL* 84 (1989), 21-54.

- Brize 1980 PH. BRIZE, *Die Geryoneis des Stesichoros und die frühe griechische Kunst*, Beiträge zur Archäologie 12, Wurtzbourg 1980.
- Brönnner 2001 M. BRÖNNER, « The Ohnefalsch-Richter Collection in the Museum für Vor- und Frühgeschichte, Berlin », dans : Tatton-Brown (éd.) 2001, 198-206.
- Bron 1979 F. BRON, *Recherches sur les inscriptions phéniciennes de Karatepe*, Genève 1979.
- Brown 1965 J.P. BROWN, « Kothar, Kinyras, and Kythereia », *JSS* 10 (1965), 197-219.
- Brugsch 1877 H. BRUGSCH, *Geschichte Aegypten's*, Leipzig 1877.
- Buchholz 1978 H.-G. BUCHHOLZ, « Tamassos, Zypern, 1974 – 1976 », *AA* 1978, 155-230.
- Buchholz 1983 H.-G. BUCHHOLZ, « Schriftzeugnisse aus Tamassos in Zypern », dans : A. Heubeck – G. Neumann (éd.), *Res Mycenaeae*, Göttingen 1983, 63-77.
- Buchholz 1989 H.-G. BUCHHOLZ, « Max Ohnefalsch-Richter als Archäologe auf Zypern », *CCEC* 11-12 (1989), 3-27.
- Buchholz 1991 H.-G. BUCHHOLZ, « Tamassos-Phrangissa (1885) », *CCEC* 16 (1991), 3-15.
- Buchholz 2000 H.-G. BUCHHOLZ, « Max Ohnefalsch-Richter, Altes und Neues zu seinen ersten Jahren in Zypern », dans : L. Dubois – E. Masson (éd.), *Philokypros. Mélanges de philologie et d'antiquités grecques et proche-orientales dédiés à la mémoire d'Olivier Masson*, *Minos* suppl. 16, Salamanque 2000, 91-101.
- Buchholz 2007 H.-G. BUCHHOLZ, « Bemerkungen zu M. Ohnefalsch-Richters. Ausgrabungen 1889 in Tamassos », *CCEC* 37 (2007), 231-250.
- Buchholz 2010 H.-G. BUCHHOLZ, *Tamassos: Ein antiker Stadtstaat im Bergbauggebiet von Zypern. Band I: Die Nekropolen I, II und III*, AOAT 48/1, Münster 2010.
- Buchholz – Matthäus 2003 H.-G. BUCHHOLZ – H. MATTHÄUS, « Zyprische Bronzenschalen der geometrischen und archaischen periode. Eine Studie zu Typologie, Chronologie, Epigraphik und kultureller Außenwirkung zyprischen Metallhandwerks des frühen ersten Jahrtausends v. Chr. », *CCEC* 33 (2003), 99-148.
- Buchholz – Neumann 1990 H.-G. BUCHHOLZ – G. NEUMANN, « Eine kypro-syllabische Inschrift aus Tamassos », *Kadmos* 29 (1990), 138-143.
- Buchholz – Untiedt 1996 H.-G. BUCHHOLZ – K. UNTIEDT, *Tamassos. Ein antikes Königreich auf Zypern*, Jonsered 1996.
- Buchholz et alii 2002 H.-G. BUCHHOLZ – H. MATTHÄUS – K. WALCHER, « The Royal Tombs of Tamassos. State of research and perspectives », *CCEC* 32 (2002), 219-242.
- Buitron-Oliver 1996 D. BUITRON-OLIVER, *The Sanctuary of Apollo Hylates at Kourion: Excavations in the Archaic Precinct*, SIMA 109, Jonsered 1996.
- Bunnens 1978 G. BUNNENS, « La mission d'Ounamon en Phénicie. Point de vue d'un non-égyptologue », *RSF* 6 (1978), 1-16.

- Bunnens 1979 G. BUNNENS, *L'expansion phénicienne en Méditerranée. Essai d'interprétation fondé sur une analyse des traditions littéraires*, Bruxelles – Rome 1979.
- Burgess 2001 J.S. BURGESS, *The Tradition of the Trojan War in Homer & the Epic Cycle*, Baltimore – Londres 2001.
- Busolt 1885, 1893 G. BUSOLT, *Griechische Geschichte bis zur Schlacht bei Chaironeia*, Gotha 1885-1888 (vol. I^{er} : 1885), 1893-1904² (vol. I^{er} : 1893).
- Callot 1985 O. CALLOT, « Les portiques du temple de Zeus à Salamine de Chypre », dans : Theodoros Papadopoulos, Stelios A. Hadjistyllis (éd.), *Πρακτικά του Δευτέρου Διεθνούς Κυπριολογικού Συνεδρίου. Τομος Α', Αρχαίον Τμήμα*, Nicosie 1985, 363-368.
- Calvet 1980 Y. CALVET, « Sur certains rites funéraires a Salamine de Chypre », dans : *Salamine de Chypre, histoire et archéologie. État des recherches*, Paris 1980, 115-121.
- Calvet 2002 Y. CALVET, « La fondation d'un sanctuaire phénicien à Kition-Bamboula », *CCEC* 32 (2002), 173-183.
- Campbell-Thompson 1931 R. CAMPBELL THOMPSON, *The Prisms of Esarhaddon and Ashurbanipal Found at Nineveh, 1927-8*, Londres 1931.
- Cannavò 2003 A. CANNAVO, « La dominazione egiziana a Cipro e i rapporti fra Cipro e l'Egitto nel VI sec. a.C. », *SCO* 49 (2003), 137-158.
- Cannavò 2007 A. CANNAVO, « The Role of Cyprus in the Neo-Assyrian Economic System : Analysis of the Textual Evidence », *RSF* 35 (2007), 179-190.
- Cannavò 2010a A. CANNAVO, « Between *Iadnana* and *Kittim* : Eastern Views of Archaic Cyprus », dans : S. Christodoulou – A. Satraki (éd.), *POCA 2007 : Postgraduate Cypriot Archaeology Conference*, Cambridge 2010, 169-196.
- Cannavò 2010b A. CANNAVO, « Les royaumes chypriotes entre Perses, Grecs et Phéniciens : factoïdes à Chypre vingt-cinq ans après Maier », *Transeuphratène* 39 (2010), 49-68.
- Cannavò, sous presse A. CANNAVO, « Il problema dell'*agora* a Cipro : fisionomia dei centri ciprioti fra *polis* e *qārt* », dans C. Ampolo (éd.), *Agora, foro e istituzioni politiche in Sicilia e nel Mediterraneo antico*, Actes du Septième Colloque International sur la région élyme et la Sicile occidentale, Pise.
- Capelle 1922 CAPELLE, « Keisos », *RE* XI (1922), 117.
- Caquot – Du Mesnil Du Buisson 1971 A. CAQUOT – R. DU MESNIL DU BUISSON, « La seconde tablette ou “ petite amulette ” d'Arslan-Tash », *Syria* 48 (1971), 391-406.
- Caquot – Masson 1968 A. CAQUOT – O. MASSON, « Deux inscriptions phéniciennes de Chypre », *Syria* 45 (1968), 295-321.
- Carlier 1984 P. CARLIER, *La royauté en Grèce avant Alexandre*, Strasbourg 1984.
- Carrière – Massonie 1991 J.-C. CARRIERE – B. MASSONIE, *La Bibliothèque d'Apollodore traduite, annotée et commentée*, Paris 1991.

- Carriker 2003 A.J. CARRIKER, *The Library of Eusebius of Caesarea*, Leyde – Boston 2003.
- Casabonne 2004 O. CASABONNE, *La Cilicie à l'époque achéménide*, Persika 3, Paris 2004.
- Casabonne – De Vos 2005 O. CASABONNE – J. DE VOS, « Chypre, Rhodes et l'Anatolie méridionale : la question ionienne » *RAnt* 2 (2005), 83-102.
- Casevitz 1985 M. CASEVITZ, *Le vocabulaire de la colonisation en grec ancien*, Paris 1985.
- Cassimatis 2001 H. CASSIMATIS, « Melchior de Vogüé *et alii* and Cyprus: Monsieur Peretié », dans : Tatton-Brown (éd.) 2001, 216-221.
- Casson 1937 S. CASSON, *Ancient Cyprus : Its Art and Archaeology*, Londres 1937.
- Catling 1972 H.W. CATLING, « The Seal of Pasitimos », *Kadmos* 11 (1972), 55-78.
- Catling 1973 H.W. CATLING, « The Achaean Settlement of Cyprus », dans : Colloque Nicosie 1972, 34-39.
- Caubet 1976 A. CAUBET, « La collection R. Hamilton Lang au Musée du Louvre : Antiquités de Pyla », *RDAC* 1976, 168-177.
- Caubet 1977 A. CAUBET, « Stèles funéraires de Chypre au Musée du Louvre », *RDAC* 1977, 170-177.
- Caubet 1980 A. CAUBET, « Historique des découvertes à Salamine », dans : *Salamine de Chypre : histoire et archéologie*, Paris 1980, 51-57.
- Caubet 1984 A. CAUBET, « Le sanctuaire chypro-archaïque de Kition-Bamboula », dans : G. Roux (éd.), *Temples et sanctuaires*, TMO 7, Lyon 1984, 107-118.
- Caubet 1985 A. CAUBET, « Le Musée du Louvre et les études chypriotes », dans : V. Karageorghis (éd.), *Archaeology in Cyprus, 1960-1985*, Nicosie 1985, 299-303.
- Caubet 1986 A. CAUBET, « Les sanctuaires de Kition à l'époque de la dynastie phénicienne », dans : C. Bonnet – E. Lipiński – P. Marchetti (éd.), *Religio Phoenicia, Studia Phoenicia* 4, Namur 1986, 153-168.
- Caubet 2001 A. CAUBET, « Les Antiquités de Chypre au Louvre: entre l'Orient et l'Occident », dans : Tatton-Brown (éd.) 2001, 141-148.
- Caubet *et alii* 1992 A. CAUBET – A. HERMARY – O. MASSON, « Les objets de la mission Couchoud au Musée di Louvre », *CCEC* 17 (1992), 29-34.
- Caubet – Pic 1982 A. CAUBET – M. PIC, « Un culte hathorique a Kition-Bamboula », dans : *Archéologie au Levant. Recueil à la memoire de Roger Saidah*, CMO 12, Lyon 1982, 237-249.
- Caubet – Yon 1991 A. CAUBET – M. YON, « Regional Classification of Cypriot Terra Cottas », dans : J.A. Barlow *et alii* (éd.), *Cypriot Ceramics: Reading the Prehistoric Record*, Philadelphia 1991, 207-213.
- Caubet – Yon 1994 A. CAUBET – M. YON, « Ateliers de sculpture à Kition », dans : F. Vandebeele – R. Laffineur (éd.), *Cypriote Stone Sculpture*, Bruxelles – Liège 1989, 97-105.

- Cayla 2001 J.-B. CAYLA, « À propos de Kinyras. Nouvelle lecture d'une épiclèse d'Apollon à Chypre », *CCEC* 31 (2001), 69-81.
- Cayla 2005 J.-B. CAYLA, « Apollon ou la vie sauvage : à propos de quelques épiclèses d'Apollon à Chypre », dans : N. Belayche *et alii* (éd.), *Nommer les dieux. Théonymes, épithètes, épiclèses dans l'Antiquité*, Turnhout 2005, 227-240.
- Chadwick 1988 J. CHADWICK, « Differences and similarities between Cypriot and the other Greek dialects », dans : J. Karageorghis – O. Masson (éd.), *The History of the Greek Language in Cyprus*, Nicosie 1988, 55-66.
- Challis 2008 D. CHALLIS, *From the Harpy Tomb to the Wonders of Ephesus : British Archaeologists in the Ottoman Empire 1840-1880*, Londres 2008.
- Chamoux 1953 F. CHAMOUX, *Cyrène sous la monarchie des Battiades*, Paris 1953.
- Chantraine 1999 P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris 1999².
- Charles 1964 R.-P. CHARLES, « Les scarabées égyptiens et égyptisants de Pyrga, district de Larnaca (Chypre) », *ASAE* 58 (1964), 3-36.
- Chavane 1982 M.-J. CHAVANE, *Vases de bronze du Musée de Chypre (IX^e - IV^e s. av. J.-C.)*, Lyon 1982.
- Chiera 1986 G. CHIERA, « Is. 23 : l'elegia su Tiro », *RSF* 14 (1986), 3-19.
- Childs 1997 W.A.P. CHILDS, « The Iron Age Kingdom of Marion », *BASOR* 308 (1997), 37-48.
- Childs 2003 W.A.P. CHILDS, « L'urbanisme à Chypre, d'après les fouilles de l'Université de Princeton à Marion (Polis Chrysochous) », dans : M. Reddé *et alii* (éd.), *La naissance de la ville dans l'antiquité*, Paris 2003, 97-107.
- Christodoulou 2009 P. CHRISTODOULOU, « Nicocréon, le dernier roi de Salamine de Chypre. Discours idéologique et pouvoir politique », *CCEC* 39 (2009), 235-258.
- Christou 1973 Δ. ΧΡΙΣΤΟΥ, « Νέαι ἀρχαιολογικὰ μαρτυρία ἐκ τῆς νεκροπόλεως τῶν Σόλων », *RDAC* 1973, 91-102.
- Christou 1998 D. CHRISTOU, « Cremations in the Western Necropolis of Amathus », dans : V. Karageorghis – N. Stampolidis (éd.), *Eastern Mediterranean : Cyprus - Dodecanese - Crete 16th - 6th cent. B.C.*, Athènes 1998, 207-215.
- Chronique...* « Chronique des fouilles et découvertes archéologiques à Chypre », publiée annuellement sur le *BCH* de l'année suivante. Depuis 2006 en ligne, sur le site chronique.efa.gr.
- Chuvin 1988 P. CHUVIN, « Les fondations syriennes de Séleucos Nicator dans la Chronique de Jean Malalas », dans : P.-L. Gathier – B. Helly – J.-P. Rey-Coquais (éd.), *Géographie historique au Proche-Orient*, Paris 1988, 99-110.
- Chuvin 1991 P. CHUVIN, *Mythologie et géographie dionysiaques. Recherches sur l'œuvre de Nonnos de Panopolis*, Clermont-Ferrand 1991.

- Ciaceri 1901 E. CIACERI, *La Alessandra di Licofrone*, Catane 1901.
- Cintas 1970 P. CINTAS, *Manuel d'archéologie punique I*, Paris 1970.
- CIS *Corpus Inscriptionum Semiticarum*, Paris 1881-1962.
- Cobham 1908 C.D. COBHAM, *Excerpta Cypria. Materials for a History of Cyprus*, Cambridge 1908, réimpr. Nicosie 1969.
- Collombier 1991 A.-M. COLLOMBIER, « Écritures et sociétés à Chypre à l'Âge du Fer », dans : Cl. Baurain *et alii* (éd.), *PHOINIKEIA GRAMMATA. Lire et écrire en Méditerranée*, Namur 1991, 425-447.
- Colloque Nicosie 1972 *Acts of the International Archaeological Symposium « The Mycenaeans in the Eastern Mediterranean »*, Nicosie 1973.
- Consani 1988 C. CONSANI, « Bilinguismo, diglossia e digrafia nella Grecia antica », dans : E. Campanile *et alii* (éd.), *Bilinguismo e biculturalismo nel mondo antico*, Pise 1988, 35-60.
- Cooke 1903 G.A. COOKE, *A Text-Book of North-Semitic Inscriptions*, Oxford 1903.
- Corcella 1993 A. CORCELLA (éd.), *Erodoto, Le Storie. Libro IV: La Scizia e la Libia*, Milan 1993.
- Corral 2002 M.A. CORRAL, *Ezekiel's Oracles against Tyre. Historical Reality and Motivations*, *Biblica et Orientalia* 46, Rome 2002.
- Corsten *et alii* LGPN VA T. CORSTEN – R.W.V. CATLING – M. RICL, *A Lexicon of Greek Personal Names. VA. Coastal Asia Minor : Pontos to Ionia*, Oxford 2010.
- Counillon 1998 P. COUNILLON, « Λιμὴν ἔρημος », dans *id.* et P. Arnaud (éd.), *Geographica Historica*, Bordeaux – Nice 1998, 55-67.
- Counts 2001 D.B. COUNTS, « Prolegomena to the Study of Cypriote Sculpture », *CCEC* 31 (2001), 129-181.
- Counts 2008 D.B. COUNTS, « Master of the Lion : Representation and Hybridity in Cypriote Sanctuaries », *AJA* 112 (2008), 3-27.
- Counts 2009 D.B. COUNTS, « From Siwa to Cyprus : The Assimilation of Zeus Ammon in the Cypriote Pantheon », dans : Michaelidis *et alii* (éd.) 2009, 104-117.
- Counts – Toumazou 2006 D.B. COUNTS – M.K. TOUMAZOU, « New Light on the Iconography of Bes in Archaic Cyprus », dans : C.C. Mattusch – A.A. Donohue – A. Brauer (éd.), *Proceedings of the XVIth International Congress of Classical Archaeology, Boston, August 23–26, 2003. Common Ground: Archaeology, Art, Science, and Humanities*, Oxford 2006, 598-602.
- Croissant 2007 F. CROISSANT, « Style et identité dans l'art grec archaïque », *Pallas* 73 (2007), 27-37.
- Cross 1972 F.M. CROSS, « An Interpretation of the Nora stone », *BASOR* 208 (1972), 13-19 (réimpr. dans : Cross 2003, 250-253)
- Cross 1974 F.M. CROSS, « Leaves from an Epigraphist's Notebook : 1. A Second Phoenician Incantation Text from Arslan Tash », *CBQ* 36 (1974), 486-490 (réimpr. dans : Cross 2003, 270-272).

- Cross 2003 F.M. CROSS, *Leaves from an Epigrapher's Notebook. Collected Papers in Hebrew and West Semitic Palaeography and Epigraphy*, Winona Lake 2003.
- Crouwel 1987 J.H. CROUWEL, « Chariots in Iron Age Cyprus », *RDAC* 1987, 101-118.
- Çambel 1999 H. ÇAMBEL, *Karatepe-Aslantaş. The Inscriptions : Facsimile Edition, Corpus of Hieroglyphic Luwian Inscriptions II*, Berlin – New York 1999.
- Daressy 1900 G. DARESSY, « Stèle de l'an III d'Amasis », *RT* 22 (1900), 1-9.
- Davies 1991 G.I. DAVIES, *Ancient Hebrew Inscriptions. Corpus and Concordance*, Cambridge 1991.
- DCPP *Dictionnaire de la civilisation phénicienne et punique, s.l.* 1992.
- Decourt – Lucas 1993 J.-C. DECOURT – G. LUCAS, *Lyon dans les textes grecs et latins*, TMO 23, Lyon 1993.
- Delcor 1968 M. DELCOR, « Réflexions sur l'inscription phénicienne de Nora en Sardaigne », *Syria* 45 (1968), 323-352.
- Delitzsch 1881 F. DELITZSCH, *Wo lag das Paradies? Eine biblisch-assyriologische Studie*, Leipzig 1881.
- Demetriou 1989 A. DEMETRIOU, *Cypro-Aegean relations in the Early Iron Age*, SIMA 83, Göteborg 1989.
- des Gagniers – Tran Tam Tinh 1985 J. DES GAGNIERS - TRAN TAM TINH, *Soloi. Dix campagnes de fouilles (1964-1974)*, I, Sainte-Foy 1985.
- Deshayes et alii 1981 J. DESHAYES – M. SZNYCER – P. GARELLI, « Remarques sur les monuments de Karatepe », *RAss* 75 (1981), 31-60.
- Desideri – Jasink 1990 P. DESIDERI – A.M. JASINK, *Cilicia. Dall'età di Kizzuwatna alla conquista macedone*, Turin 1990.
- Destrooper-Georgiades 1984 A. DESTROOPER-GEORGIADES, « Le trésor de Larnaca (IGCH 1272) réexaminé », *RDAC* 1984, 140-161.
- Destrooper-Georgiades 1995a A. DESTROOPER-GEORGIADES, « Numismatique chypriote », *Transeuphratène* 10 (1995), 213-224.
- Destrooper-Georgiades 1995b A. DESTROOPER-GEORGIADES, « L'identité chypriote aux époques archaïque et classique à la lumière des témoignages numismatiques », dans : *Kyprios character: quelle identité chypriote ?*, *STHist* 43-44 (1995), 39-50.
- Destrooper-Georgiades 2002 A. DESTROOPER-GEORGIADES, « Les royaumes de Kition et d'Idalion aux Ve et IV^e siècles à la lumière des témoignages numismatiques », *CCEC* 32 (2002), 351-368.
- Diakonoff 1992 I.M. DIAKONOFF, « The Naval Power and Trade of Tyre », *IEJ* 42 (1992), 168-193.
- Dickey 2007 E. DICKEY, *Ancient Greek Scholarship*, Oxford 2007.
- Dikaios 1940 P. DIKAIOS, « The Excavations at Vounous-Bellapais in Cyprus, 1931-2 », *Archaeologia* 88 (1940), 1-174.
- Dikaios 1953 P. DIKAIOS, *Khirokitia. Final Report on the Excavation of a Neolithic Settlement in Cyprus on Behalf of the Department of Antiquities 1936-1946*, Oxford 1953.

- Dikaios 1961 P. DIKAIOS, *A Guide to the Cyprus Museum*, Nicosie 1947, 1961³.
- Dion 1992 P.-E. DION, « Les ktym de Tel Arad : Grecs ou Phéniciens ? », *RB* 99 (1992), 70-97.
- Dobbs-Allsopp et alii 2005 F.W. DOBBS-ALLSOPP – J.J.M. ROBERTS – C.L. SEOW – R.E. WHITAKER, *Hebrew Inscriptions. Texts from the Biblical Period of the Monarchy with Concordance*, New Haven - Londres 2005.
- Downey 1961 G. DOWNEY, *A History of Antioch in Syria: from Seleucus to the Arab Conquest*, Princeton 1961.
- du Plat Taylor 1980 J. DU PLAT TAYLOR, « Excavations at Agios Philon, the Ancient Carpasia », *RDAC* 1980, 152-216.
- Dupont-Sommer 1947 A. DUPONT-SOMMER, « Une inscription phénicienne archaïque de Chypre », *RAss* 41 (1947), 201-211.
- Dupont-Sommer 1948 A. DUPONT-SOMMER, « Nouvelle lecture d'une inscription phénicienne archaïque de Nora, en Sardaigne (C.I.S., I, 144) », *CRAI* 1948, 12-22.
- Dupont-Sommer 1972 A. DUPONT-SOMMER, « Une inscription phénicienne archaïque récemment trouvée à Kition (Chypre) », *MAIBL* 44 (1972), 273-294.
- Edbury 2001 P.W. EDBURY, « Cyprus in the 19th century: perceptions and politics », dans : Tatton-Brown (éd.) 2001, 13-20.
- Edel 1978 E. EDEL, « Amasis und Nebukadrezar II. », *GM* 29 (1978), 13-20.
- Egberts 1998 A. EGBERTS, « Hard Times: The Chronology of "The Report of Wenamun" Revised », *ZÄS* 125 (1998), 93-108.
- Egetmeyer WikS M. EGETMEYER, *Wörterbuch zu den Inschriften im kyprischen Syllabar*, *Kadmos* Suppl. 3, Berlin 1992.
- Egetmeyer 1993a M. EGETMEYER, « Zur kyprischen Onomastik », *Kadmos* 32 (1993), 19-38.
- Egetmeyer 1993b M. EGETMEYER, « Zur kyprischen Bronze von Idalion », *Glotta* 71 (1993), 39-59.
- Egetmeyer 1994-1995 M. EGETMEYER, Compte-rendu de l'ouvrage d'Almut Hintze, *A Lexicon to the Cyprian Syllabic Inscriptions* (Hambourg 1993), *Minos* 29-30 (1994-1995), 378-386.
- Egetmeyer 2000 M. EGETMEYER, « Les syllabogrammes en y- dans le syllabaire chypriote », dans : L. Dubois – E. Masson (éd.), *Philokypros. Mélanges de philologie et d'antiquités grecques et proche-orientales dédiés à la mémoire d'Olivier Masson*, *Minos* suppl. 16, Salamanque 2000, 137-152.
- Egetmeyer 2000-2001 M. EGETMEYER, Compte-rendu de l'ouvrage de Nicolle Hirschfeld, *The Pasp Data Base for the Use of Scripts on Cyprus* (*Minos* Suppl. 13, Salamanque 1996), *Minos* 35-36 (2000-2001), 486-493.
- Egetmeyer 2001 M. EGETMEYER, « Kyprisch *pa-si-ta-se* », *Kadmos* 40 (2001), 89-95.
- Egetmeyer 2004 M. EGETMEYER, « Apports philologiques sur l'administration du royaume d'Idalion », *CCEC* 34 (2004), 101-114.
- Egetmeyer 2007 M. EGETMEYER, « Bulletin d'information. II. Chypre. Épigraphie grecque », *Transeuphratène* 33 (2007), 129-135.

- Egetmeyer 2009 M. EGETMEYER, « The Recent Debate on Eteocypriot People and Language », *Pasiphae* 3 (2009), 69-90.
- Egetmeyer 2010 M. EGETMEYER, *Le dialecte grec ancien de Chypre*, Berlin – New York 2010.
- Elat 1982 M. ELAT, « Tarshish and the Problem of Phoenician Colonisation in the Western Mediterranean », *OLP* 13 (1982), 55-69.
- Elayi 1989 J. ELAYI, « Le monnayage de Byblos avant Alexandre : problèmes et perspectives », *Transeuphratène* 1 (1989), 9-20.
- Elayi - Cavigneaux 1979 J. ELAYI - A. CAVIGNEAUX, « Sargon II et les Ioniens », *OA* 18 (1979), 59-75.
- Engel 1841 W.H. ENGEL, *Kypros. Eine Monographie*, 2 vol., Berlin 1841.
- Enmann 1886 A. ENMANN, *Kritische Versuche zur ältesten griechischen Geschichte, I. Kypros und der Ursprung des Aphroditekultus*, Saint-Pétersbourg 1886.
- Étienne 2010 R. ÉTIENNE, « Historiographie, théories et concepts », dans : *id.* (éd.), *La Méditerranée au VII^e siècle av. J.-C.*, Paris 2010, 3-26.
- Evans 1900 A.J. EVANS, « Mycenaean Cyprus as Illustrated in the British Museum Excavations », *Journal of the Anthropological Institute of Great Britain and Ireland* 30 (1900), 199-220.
- Evans 1909 A.J. EVANS, *Scripta Minoa : The Written Documents of Minoan Crete with Special Reference to the Archive of Knossos. Volume I : The Hieroglyphic and Primitive Linear Classes with an Account of the Discovery of the Pre-Phoenician Scripts, Their Place in Minoan History and Their Mediterranean Relations*, Oxford 1909.
- Faegersten 2003 F. FAEGERSTEN, *The Egyptianizing Male Limestone Statuary from Cyprus. A Study of a cross-cultural Eastern Mediterranean votive type*, Lund 2003.
- Ferjaoui 1992 A. FERJAOUI, *Recherches sur les relations entre l'Orient phénicien et Carthage*, Tunis 1992.
- Ferrero 1960 L. FERRERO, « Νόστοι e κτίσεις in Trogo e Velleio Patercolo », dans *Studi in onore di L. Castiglioni*, I, Florence 1960, 271-289.
- Ferron 1958-1959 J. FERRON, « Le médaillon de Carthage » *Cahiers de Byrsa* 8 (1958-1959), 45-56.
- Ferron 1966 J. FERRON, « La pierre inscrite de Nora », *RSO* 41 (1966), 281-288.
- Ferron 1968 J. FERRON, « Les problèmes du médaillon de Carthage », *Le Muséon* 81 (1968), 255-261.
- Février 1950 J.-G. FEVRIER, « L'inscription archaïque de Nora », *RAss* 44 (1950), 123-126.
- FGrHist* F. JACOBY (éd.), *Die Fragmente der griechischen Historiker*, Berlin – Leyde 1923-1958.
- Fitton 1995 J.L. FITTON, *The Discovery of the Greek Bronze Age*, Cambridge (MA) 1995.
- Fitton 2001 J.L. FITTON, « Excavations in Cyprus and the 'Mycenaean Question' », dans : Tatton-Brown (éd.) 2001, 149-152.
- Fivel 1989 L. FIVEL, « Ohnefalsch-Richter (1850-1917), essai de

- bibliographie », *CCEC* 11-12 (1989), 35-40.
- Fivel 1994 L. FIVEL, « Lettre de Max Ohnefalsch-Richter à A.H. Smith, 1912 », *CCEC* 21 (1994), 23-28.
- Fivel 1996 L. FIVEL, « Ohnefalsch-Richter vendeur d'antiquités chypriotes », *CCEC* 25 (1996), 29-35.
- Flemming 1974 N.C. FLEMMING, « Report of Preliminary Underwater Investigations at Salamis, Cyprus », *RDAC* 1974, 163-173.
- Flourentzos 1986 P. FLOURENTZOS, « Tomb Groups from the Necropolis in Ay. Omologites, Nicosia », *RDAC* 1986, 150-163.
- Fontan 2007 E. FONTAN. « Chypre au Louvre. Présentation des collections dans les galeries du musée », *CCEC* 37 (2007), 53-70.
- Forbes 1937 C.A. FORBES, « Πέπλος (2) », *RE* XIX 1 (1937), col. 561-562.
- Forrer 1932 E. FORRER, « Alašija », *RIA* I (1932), réimpr. 1993, 67-68.
- Forster 1912 E.S. FORSTER (éd.), *Isocrates Cyprian Orations: Evagoras, Ad Nicoclem, Nicocles aut Cyprii*, Oxford 1912.
- Fortin 1980 M. FORTIN, « Fondation de villes grecques à Chypre: légendes et découvertes archéologiques », dans J.B. Caron *et alii* (éd.), *Mélanges d'études anciennes offerts à Maurice Lebel*, St-Jean-Chrysostome 1980, 25-44.
- Fortin 1984 M. FORTIN, « Nouvelles découvertes relatives aux légendes de fondation de villes grecques à Chypre à la fin de l'Âge du Bronze », *Échos du monde classique/Classical Views* 3 (1984), 133-146.
- Foucart-Borville 1985 J. FOUCART-BORVILLE, « La correspondance chypriote d'Edmond Duthoit (1862 et 1865) », *CCEC* 4 (1985), 3-60.
- Fourrier 2000 S. FOURRIER, « Un sanctuaire de frontière à Pyrga », *CCEC* 30 (2000), 45-66.
- Fourrier 2001 S. FOURRIER, « Naucratis, Chypre et la Grèce de l'Est: le commerce des sculptures 'chypro-ioniennes', dans: U. Hockmann – D. Kreikenbom (éd.), *Naukratis. Die Beziehungen zu Ostgriechenland, Ägypten und Zypern in archaischer Zeit*, Möhnese 2001, 39-54.
- Fourrier 2002a S. FOURRIER, « Les territoires des royaumes chypriotes archaïques : une esquisse de géographie historique », *CCEC* 32 (2002), 135-146.
- Fourrier 2002b S. FOURRIER, « La transmission des modèles plastiques à Chypre : l'exemple de la coroplastie de Kition à l'époque archaïque », dans: Ch. Müller – F. Prost (éd.), *Identités et cultures dans le monde méditerranéen antique*, Paris 2002, 219-233.
- Fourrier 2003 S. FOURRIER, « Êtres hybrides du répertoire chypriote archaïque : les figures de Bès et d'Hathor », dans: I. Izquierdo – H. Le Meaux (éd.), *Seres Híbridos: Apropiación de motivos míticos mediterráneos*, Madrid 2003, 61-75.
- Fourrier 2004 S. FOURRIER, « La coroplastie d'Idalion à l'époque archaïque. Ateliers et diffusion », *CCEC* 34 (2004), 191-209.

- Fourrier 2004-2005 S. FOURRIER, « Le dépôt archaïque du rempart Nord d'Amathonte III. Les petits objets », *BCH* 128-129 (2004-2005), 67-118.
- Fourrier 2005 S. FOURRIER, « Vases archaïques d'Amathonte au Musée du Louvre », *CCEC* 35 (2005), 55-76.
- Fourrier 2006a S. FOURRIER, « Sanctuaires du territoire de Kourion : à propos des découvertes d'Agios Therapôn-Silithkia », *CCEC* 36 (2006), 9-22.
- Fourrier 2006b S. FOURRIER, « Villages, villes, ethniques: la définition identitaire dans les inscriptions chypriotes », dans : *ead.* – G. Grivaud (éd.), *Identités croisées en un milieu méditerranéen : le cas de Chypre (Antiquité - Moyen Âge)*, Rouen 2006, 101-109.
- Fourrier 2007a S. FOURRIER, « La constitution d'identités régionales à Chypre à l'époque archaïque », *Pallas* 73 (2007), 115-124.
- Fourrier 2007b S. FOURRIER, *La Coroplastie Chypriote archaïque. Identités culturelles et politiques à l'époque des royaumes*, *TMO* 46, Lyon 2007.
- Fourrier 2007c S. FOURRIER, « La réappropriation du passé : Achéens et autochtones à Chypre à l'Âge du Fer », dans : S. Müller Celka – J.-C. David (éd.), *Chypre, une stratigraphie de l'identité (Patrimoines culturels en Méditerranée orientale : recherche scientifique et enjeux identitaires. 1^{er} atelier, 29 novembre 2007)*, Lyon 2007, 1-7 (publication en ligne : <http://www.mom.fr/1ere-atelier.html>).
- Fourrier 2008a S. FOURRIER, « Inscriptions sur vases céramiques d'Amathonte », dans : A. Bouet (éd.), *D'Orient et d'Occident. Mélanges offerts à Pierre Aupert*, Bordeaux 2008, 119-128.
- Fourrier 2008b S. FOURRIER, « Légendes de fondation et hellénisation de Chypre : parcours historiographique », *CCEC* 38 (2008), 103-118.
- Fourrier 2009 S. FOURRIER, « Divinités égyptiennes à Chypre à l'époque archaïque », dans : Michaelidis *et alii* (éd.) 2009, 97-103.
- Fourrier 2010 S. FOURRIER, « Chypre au VII^e s. », dans : R. Étienne (éd.), *La Méditerranée au VII^e siècle av. J.-C.*, Paris 2010, 156-170.
- Fourrier – Petit-Aupert 2007 S. FOURRIER – C. PETIT-AUPERT, « Un sanctuaire phénicien du royaume d'Amathonte : Agios Tychonas-Asvestoton », *CCEC* 37 (2007), 251-264.
- Frahm 1997 E. FRAHM, *Einleitung in die Sanherib-Inschriften*, *AfO* Beiheft 26, Vienne 1997.
- Francesio 2004 M. FRANCESIO, *L'idea di Città in Libanio*, Stuttgart 2004.
- Fraser 1979 P.M. FRASER, « Lycophron on Cyprus », *RDAC* 1979, 328-343.
- Fraser – Matthews *LGPN I* P.M. FRASER – E. MATTHEWS, *A Lexicon of Greek Personal Names. I. The Aegean islands, Cyprus, Cyrenaica*, Oxford 1987.
- Fraser – Matthews *LGPN IIIA* P.M. FRASER – E. MATTHEWS, *A Lexicon of Greek Personal Names. IIIA. The Peloponnese, Western Greece, Sicily and Magna Graecia*, Oxford 1997.
- Fraser – Matthews *LGPN IIIB* P.M. FRASER – E. MATTHEWS, *A Lexicon of Greek Personal Names. IIIB. Central Greece from the Megarid to Thessaly*, Oxford 2000.

- Fraser – Matthews *LGPN IV* P.M. FRASER – E. MATTHEWS, *A Lexicon of Greek Personal Names. IV. Macedonia, Thrace, Northern Regions of the Black Sea*, Oxford 2005.
- Frazer 1956 *Apollodoros, The Library*, éd. J.G. FRAZER, II, Londres 1956
- Friedrich 1932 J. FRIEDRICH, *Kleinasiatische Sprachdenkmäler*, Berlin 1932.
- Fry 1998 G. FRY, *Récits inédits sur la guerre de Troie : Iliade latine, Éphéméride de la guerre de Troie, Histoire de la destruction de Troie*, Paris 1998.
- Fuchs 1993 A. FUCHS, *Die Inschriften Sargons II. aus Khorsabad*, Göttingen 1993.
- Furtwängler – Löschcke 1886 A. FURTWÄNGLER – G. LÖSCHCKE, *Mykenische Vasen. Vorhellenische Thongefässe aus dem Gebiete des Mittelmeeres*, Berlin 1886.
- Gaber 1994 P. GABER, « In Search of Adonis », dans : F. Vandenaabeele – R. Laffineur (éd.), *Cypriote Stone Sculpture*, Bruxelles – Liège 1994, 161-165.
- Gaber – Bazemore 1999 P. GABER – G.B. BAZEMORE, « Two enigmatic inscriptions from Idalion », *RDAC* 1999, 237-242.
- Gadd 1954 C.J. GADD, « Inscribed Prisms of Sargon II from Nimrud », *Iraq* 16 (1954), 173-201.
- GAG W. VON SODEN, *Grundriss der akkadischen Grammatik*, Rome 1952.
- Gallavotti 1977 C. GALLAVOTTI, « Iscrizione di Stasanore a Cipro », *Kadmos* 16 (1977), 160-163.
- Gallo 1976 I. GALLO, « Solone a Soli », *QUCC* 21 (1976), 29-36.
- Garbini 1965 G. GARBINI, « Tarsis e *Gen.* 10,4 », *BeO* 7 (1965), 13-20.
- Garbini 1967 G. GARBINI, « Note di epigrafia punica – II », *RSO* 42 (1967), 1-13.
- Garbini 1980a G. GARBINI, *I Fenici. Storia e Religione*, Naples 1980.
- Garbini 1980b G. GARBINI, « Gli incantesimi fenici di Arslan Taş », *OrAnt* 20 (1980), 277-294.
- Garbini 1988 G. GARBINI, « La questione dell'alfabeto », dans : Sabatino Moscati (éd.), *I Fenici*, Milan 1988, 86-103.
- Garbini 2006 G. GARBINI, *Introduzione all'epigrafia semitica*, Brescia 2006.
- García Ramón *et alii* 2006 J.L. GARCIA RAMON – J.-P. OLIVIER – M. PERNA, « Un scarabée avec inscription syllabique chypriote du premier millénaire au musée archéologique de Naples (inv 27001) », *CCEC* 36 (2006), 23-30.
- Gardiner 1932 A.H. GARDINER, *Late-Egyptian Stories*, Bibliotheca Aegyptiaca 1, Bruxelles 1932.
- Gardner *et alii* 1888 E.A. GARDNER – D.G. HOGARTH – M.R. JAMES – R.E. SMITH, « Excavations in Cyprus, 1887-88. Paphos, Leontari, Amargetti », *JHS* 9 (1888), 147-271.
- Gärtner 1972 H. GÄRTNER, « Ζωΐλος ὁ Κεδρασεύς (Zoilos 13) », *RE X A* (1972), col. 714-715.
- Gentili *et alii* 1995 B. GENTILI – P. ANGELI BERNARDINI – E. CINGANO – P. GIANNINI, *Pindaro, Le Pitiche*, Milan 1995.

- Georgiadou 2010 A. GEORGIADOU, « La tablette d'Idalion réexaminée », *CCEC* 40 (2010), 141-203.
- Geus 2002 K GEUS, *Eratosthenes von Kyrene. Studien zur hellenistischen Kultur- und Wissenschaftsgeschichte*, Munich 2002.
- Gigon 1987 *Aristotelis opera, volumen tertium: librorum deperditorum fragmenta*, éd. O. GIGON, Berlin – New-York 1987.
- Ginouvés 1989 R. GINOUVES, *Soloi. Dix campagnes de fouilles (1964-1974)*, II, Sainte-Foy 1989.
- Gisinger 1967 F. GISINGER, « Xenagoras (1) », *RE* IX A,2 (1967), col. 1409-1416.
- Given 1998 M. GIVEN, « Inventing the Eteocypriots: Imperialist Archaeology and the Manipulation of Ethnic Identity », *JMA* 11 (1998), 3-29.
- Given 2001 M. GIVEN, « The fight for the past: Watkins vs. Warren (1885-6) and the control of excavation », dans : Tatton-Brown (éd.) 2001, 255-260.
- Gjerstad 1926 E. GJERSTAD, *Studies on Prehistoric Cyprus*, Stockholm 1926.
- Gjerstad 1944a E. GJERSTAD, « The initial date of the Cypriote Iron Age », *OpArch* 3 (1944), 73-106.
- Gjerstad 1944b E. GJERSTAD, « The colonization of Cyprus in Greek legend », *OpArch* 3 (1944), 107-123.
- Gjerstad 1946a E. GJERSTAD, « Decorated Metal Bowls from Cyprus », *OpArch* 4 (1946), 1-18.
- Gjerstad 1946b E. GJERSTAD, « Four Kings », *OpArch* 4 (1946), 21-24.
- Gjerstad 1960 E. GJERSTAD, « Pottery Types, Cypro-Geometric to Cypro-Classical », *OAth* 3 (1960), 105-122.
- Gjerstad 1963 E. GJERSTAD, « Supplementary Notes on Finds from Ajia Irini in Cyprus », *MedMusB* 3 (1963), 3-40.
- Gjerstad 1979 E. GJERSTAD, « The Phoenician colonization and expansion in Cyprus », *RDAC* 1979, 230-254.
- Glötz 1923 G. GLOTZ, *La civilisation égéenne*, Paris 1923.
- Glötz 1925 G. GLOTZ, *Histoire grecque*, Paris 1925-1938.
- Goedicke 1975 H. GOEDICKE, *The Report of Wenamun*, Baltimore – Londres 1975.
- Gogel 1998 S.L. GOGEL, *A Grammar of Epigraphic Hebrew*, Atlanta 1998.
- Goring 1995 E. GORING, « The Kourion Sceptre : Some Facts and Factoids », dans : Ch. Morris (éd.), *Klados. Essays in Honour of J. N. Coldstream*, BICS Suppl. 63, Londres 1995, 103-110.
- Goyon 1980 J.-C. GOYON, « Un scarabée de Salamine », dans : *Salamine de Chypre, histoire et archéologie. État des recherches*, Paris 1980, 137-139.
- Gozzoli 1997 R.B. GOZZOLI, « La campagna nubiana di Psammetico II e i testi di frontiera saïtici » *Discussions in Egyptology* 38 (1997), 5-16.
- Grandet 1998 P. GRANDET, *Contes de l'Égypte ancienne*, Paris 1998.
- Gras et alii 1989 M. GRAS – P. ROUILLARD – J. TEIXIDOR, *L'univers phénicien*, Paris 1989.

- Greene 1992 J.T. GREENE, *Balaam and His Interpreters: A Hermeneutical History of the Balaam Traditions*, Brown Judaic Studies 244, Atlanta 1992.
- Grégoire – Méridier 1961 H. GREGOIRE – L. MERIDIER (éd.), *Euripide, Tome V : Hélène – Les Phéniciennes*, Paris 1961.
- Grimal 2009 N. GRIMAL, « Peuples, États et cités. Enquête sur la cartographie géopolitique égyptienne », dans : Michaelidis *et alii* (éd.) 2009, 9-22.
- Grivaud 1986 G. GRIVAUD, « Le vénitien Leonardo Dona, témoin de découvertes archéologiques à Chypre en 1557 », *CCEC* 6 (1986), 19-25.
- Gutschmid 1893 A. VON GUTSCHMID, *Kleine Schriften. Vierter Band*, Leipzig 1893.
- Hadjicosti 1993 M. HADJICOSTI, « The Late Archaic and Classical Cemetery of Agioi Omoloyites, Nicosia in the Light of New Evidence », *RDAC* 1993, 173-193.
- Hadjicosti 1995 M. HADJICOSTI, « Excavations at Idalion (Department of Antiquities, Cyprus, 1991-1995) » *CCEC* 24 (1995), 25-28.
- Hadjicosti 1997 M. HADJICOSTI, « The Kingdom of Idalion in the Light of New Evidence », *BASOR* 308 (1997), 49-63.
- Hadjioannou 1966 K. HADJIOANNOU, « ΑΛΛΑΣΙΣ not ΤΑΜΑΣΙΣ or ΤΕΜΕΣΗ in the Odyssey α 184 », *AA* 81 (1966), 205-210.
- Hadjioannou 1973 K. HADJIOANNOU, « Two stories of Sisyphos the Coan cited by Ioannis Malalas about Teukros and the building of Salamis in Cyprus », dans : *Acts of the International Archaeological Symposium « The Mycenaean in the Eastern Mediterranean »*, Nicosie 1973, 254-259.
- Hadjisavvas 2001 S. HADJISAVVAS, « An enigmatic burial at Koukليا-Eliomylia », *RDAC* 2001, 79-106.
- Hadjisavvas 2007 S. HADJISAVVAS, « The Phoenician Penetration in Cyprus as Documented in the Necropolis of Kition », *CCEC* 37 (2007), 185-195.
- Haider 1996 P.W. HAIDER, « Griechen im Vorderen Orient und in Ägypten bis ca. 590 v.Chr. », dans : Ch. Ulf (éd.), *Wege zur Genese griechischer Identität. Die Bedeutung der früharchaischen Zeit*, Berlin 1996, 59-115.
- Hamilakis *et alii* 1998 Y. HAMILAKIS – N.A. SILBERMAN – P. VAN DOMMELEN – P. SANT CASSIA – M. GIVEN, « Comments and responses to M. Given, *Inventing the Eteocypriots: Imperialist Archaeology and the Manipulation of Ethnic Identity*, *JMA* 11.1, June 1998 », *JMA* 11 (1998), 107-128.
- Hansen 1993 M.H. HANSEN, « The Polis as a Citizen-State », dans : *id.* (éd.), *The Ancient Greek City-State*, Copenhagen Polis Centre Acts 1, Copenhagen 1993, 7-29.
- Hansen 1996 M.H. HANSEN, « ΠΟΛΛΑΧΩΣ ΠΟΛΙΣ ΛΕΓΕΤΑΙ (Arist. *Pol.* 1276a23). The Copenhagen Inventory of *Poleis* and the *Lex Hafniensis de Civitate* », dans : *id.* (éd.), *Introduction to an*

- Inventory of Poleis*, Copenhagen Polis Centre Acts 3, Copenhagen 1996, 7-72.
- Hauben 1987 H. HAUBEN, « Philocles, King of the Sidonians and General of the Ptolemies », dans : E. Lipiński (éd.), *Phoenicia and the East Mediterranean in the First Millenium BC*, Studia Phoenicia 5, Louvain 1987, 413-427.
- Helck 1956 W. HELCK, *Untersuchungen zu Manetho und den ägyptischen Königslisten*, Untersuchungen zur Geschichte und Altertumskunde Ägyptens 18, Berlin 1956.
- Helck 1968 W. HELCK, *Geschichte des alten Ägypten*, Leyde – Köln 1968.
- Helck 1971 W. HELCK, *Die Beziehungen Ägyptens zu Vorderasien im 3. und 2. Jahrtausend v.Chr.*, Wiesbaden 1971².
- Hellegouarc'h 1982 J. HELLEGOUARC'H (éd.), *Velleius Paterculus, Histoire romaine, Tome I. Livre I*, Paris 1982.
- Hellmann – Hermary 1980 M.-C. HELLMANN – A. HERMARY, « Inscriptions d'Amathonte, III », *BCH* 104 (1980), 259-275.
- Helm 1926 R.H. HELM, « Die Liste der Talassokratien in der Kronik des Eusebius », *Hermes* 61 (1926), 241-262.
- Heltzer 1988 M. HELTZER, « Kition according to the biblical prophets and Hebrew ostraca from Arad », *RDAC* 1988(1), 167-172.
- Henig 1994 M. HENIG, *Classical Gems. Ancient and Modern Intaglios and Cameos in the Fitzwilliam Museum, Cambridge*, Cambridge 1994.
- Hermary 1984 A. HERMARY, « Deux ex-voto chypriotes reconstitués », *RLouvre* 34 (1984), 238-240.
- Hermary 1985 A. HERMARY, « Les fouilles vénitiennes à Chypre au XVI^e siècle », *CCEC* 3 (1985), 29-32.
- Hermary 1986 A. HERMARY, « Bes (Cypri et in Phoenicia) », *LIMC* III (1967), III.1, 108-112 ; III.2, 86-89.
- Hermary 1987 A. HERMARY, « Amathonte de Chypre et les Phéniciens », dans : E. Lipiński (éd.), *Phoenicia and the East Mediterranean in the first millennium B.C.*, Studia Phoenicia 5, Leuven 1987, 375-390.
- Hermary 1988 A. HERMARY, « Nouvelles découvertes sur la mission Vogüé de 1862 », *CCEC* 10 (1988), 15-21.
- Hermary 1989a A. HERMARY, *Musée du Louvre, Catalogue des Antiquités de Chypre. Sculptures*, Paris 1989.
- Hermary 1989b A. HERMARY, « Témoignage des documents figurés sur la société chypriote d'époque classique », dans : Edgar J. Peltenburg, *Early Society in Cyprus*, Édimbourg 1989, 180-196.
- Hermary 1990a A. HERMARY, « Ohnefalsch-Richter à Amathonte », *CCEC* 13 (1990), 21-26.
- Hermary 1990b A. HERMARY, « Histoire des études sur la sculpture chypriote », *CCEC* 14 (1990), 7-28.
- Hermary 1992 A. HERMARY, « Représentations de Zeus Ammon à Chypre : à propos d'un article récent », *CCEC* 18 (1992), 15-20.

- Hermary 1994 A. HERMARY, « La tombe du sanctuaire d'Aphrodite à Amathonte », *RDAC* 1994, 197-210.
- Hermary 1996a A. HERMARY, « Le statut de Kition avant le Ve s. av. J.-C. », dans : E. Acquaro (éd.), *Alle soglie della classicità: il Mediterraneo tra tradizione e innovazione. Studi in onore di Sabatino Moscati*, I, Pise – Rome 1996, 223-229.
- Hermary 1996b A. HERMARY, « Figurines en terre cuite des fouilles anglaises d'Amathonte (1893-1894) », *CCEC* 26 (1996), 13-21.
- Hermary 1997 A. HERMARY, « Nouveaux documents sur le sanctuaire d'Aphrodite à Idalion (Ohnefalsch-Richter 1885) », *CCEC* 27 (1997), 97-108.
- Hermary 1998 A. HERMARY, « Encore des chapiteaux hathoriques », *CCEC* 28 (1998), 67-72.
- Hermary 2000a A. HERMARY, « Déesse plutôt que reine? À propos d'une coupe en argent de la collection Cesnola », *CCEC* 30 (2000), 67-78.
- Hermary 2000b A. HERMARY, « Nouveaux documents phéniciens à Amathonte (Chypre) », dans : *Actas del IV Congreso Internacional de Estudios Fenicios y Púnicos*, III, Cadix 2000, 1047-1060.
- Hermary 2001a A. HERMARY, « Naucratis et la sculpture égyptisante à Chypre », dans : U. Hockmann – D. Kreikenbom (éd.), *Naucratis. Die Beziehungen zu Ostgriechenland, Ägypten und Zypern in archaischer Zeit*, Mohnesee 2001, 27-38.
- Hermary 2001b A. HERMARY, « Lieux et formes du culte à Chypre sous la domination achéménide », *Transeuphratène* 22 (2001), 9-20.
- Hermary 2002 A. HERMARY, « Les ascendances légendaires des rois chypriotes. Quelques messages iconographiques », *CCEC* 32 (2002), 275-288.
- Hermary 2004 A. HERMARY, « Autour de Golgoi : les cités de la Mesaoria à l'époque hellénistique et sous l'Empire », *CCEC* 34 (2004), 47-68.
- Hermary 2005 A. HERMARY, « Les équidés à Chypre à l'époque des royaumes », dans : A. Gardeisen (éd.), *Les équidés dans le monde méditerranéen antique*, Lattes 2005, 183-195.
- Hermary 2006 A. HERMARY, « Marques d'identité, d'ethnicité ou de pouvoir dans le monnayages chypriote à l'époque des royaumes », dans : S. Fourrier – G. Grivaud (éd.), *Identités croisées en un milieu méditerranéen : le cas de Chypre (Antiquité – Moyen Âge)*, Rouen 2006, 111-134.
- Hermary 2008 A. HERMARY, « Dossier Jean Bérard : l'archéologie à Chypre dans les années 1950. Introduction », *CCEC* 38 (2008), 19-32.
- Hermary 2009a A. HERMARY, « Religion et iconographie à Chypre: le cas d'Adonis », dans : *Religion. Lehre und Praxis*, Athènes 2009, 73-93.
- Hermary 2009b A. HERMARY, « Die Franzosen und die Archäologie auf Zypern », dans : Rogge (éd.) 2009, 101-113.

- Hermay – Masson 1982 A. HERMARY, OLIVIER MASSON, « Inscriptions d'Amathonte, IV », *BCH* 106 (1982), 235-244.
- Hermay – Masson 1990 A. HERMARY – O. MASSON, « Deux vases inscrits du sanctuaire d'Aphrodite à Amathonte (1865-1987) », *BCH* 114 (1990), 187-214.
- Herter 1934 HERTER, « Telchinen », *RE V A*, 1 (1934), 197-224.
- Heubeck *et alii* 1988 A. HEUBECK – S. WEST – J.B. HAINSWORTH, *A Commentary on Homer's Odissey, Volume I: Introduction and Books I-VIII*, Oxford 1988.
- Heubeck – West 1981 *Omero, Odissea, Volume I (Libri I-IV)*, éd. A. HEUBECK – S. WEST, Milan 1981.
- Hill *CGCC* G.F. HILL, *Catalogue of the Greek Coins of Cyprus in the British Museum*, Londres 1904.
- Hill *CGCP* G.F. HILL, *Catalogue of the Greek Coins of Phoenicia in the British Museum*, Londres 1910.
- Hill 1937 G.F. HILL, « Amathus », dans : *Mélanges Emile Boisacq I*, *AIPhO* 5, Bruxelles 1937, 485-491.
- Hill 1938-1939 G.F. HILL, « Two Toponymic Puzzles », *JWI* 2 (1938-1939), 375-381.
- Hill 1940 G.F. HILL, *A History of Cyprus*, Cambridge 1940-1952 (premier volume : 1940).
- Hirschfeld 1996 N. HIRSCHFELD, *The PASP Data Base for the Use of Scripts on Cyprus*, *Minos Suppl.* 13, Salamanque 1996.
- Hogarth 1889 D.G. HOGARTH, *Devia Cypria. Notes of an Archaeological Journey in Cyprus in 1888*, Londres 1889.
- Holladay 1986 W.L. HOLLADAY, *Jeremiah 1 : A Commentary on the Book of the Prophet Jeremiah Chapters 1-25*, Hermeneia, Philadelphia 1986.
- Honeyman 1938 A.M. HONEYMAN, « Larnax tes Lapethou. A Third Phoenician Inscription », *Le Muséon* 51 (1938), 285-298.
- Honeyman 1939 A.M. HONEYMAN, « The Phoenician Inscriptions of the Cyprus Museum », *Iraq* 6 (1939), 104-108.
- Honigmann 1929 HONIGMANN, « Στασάνωρ », *RE III A*, 2 (1929), col. 2152-2153.
- Hornung *et alii* (éd.) 2009 E. HORNUNG – R. KRAUSS – D.A. WARBURTON (éd.) *Ancient Egyptian Chronology*, Leyde 2006.
- Hurst – Kolde 2008 A. HURST – A. KOLDE (éd.), *Lycophron, Alexandra*, Paris 2008.
- Iacovou 1994 M. IACOVOU, « The Topography of Eleventh Century B.C. Cyprus », dans : V. Karageorghis (éd.), *Proceedings of the International Symposium « Cyprus in the 11th century B.C. »*, Nicosie 1994, 149-165.
- Iacovou 1999a M. IACOVOU, « *Excerpta Cypria Geometrica*. Materials for a History of Geometric Cyprus », dans : *ead.* – D. Michaelides (éd.), *Cyprus: The Historicity of The Geometric Horizon*, Nicosie 1999, 141-166.
- Iacovou 1999b M. IACOVOU, « The Greek Exodus to Cyprus: The Antiquity of Hellenism », *MHR* 14,2 (1999), 1-28.

- Iacovou 2000 M. IACOVOU, « European Cartographers as Classical Scholars. Pierre Moullart-Sanson and His Sources for the Kingdoms of Cyprus », *CCEC* 30 (2000), 79-94.
- Iacovou 2001 M. IACOVOU, « Cyprus from *Alashiya* to *Iatnana* - The Protohistoric Interim », dans : S. Böhm – K.V. von Eickstedt (éd.), *IØAKH. Festschrift für Jörg Schäfer*, Wurtzbourg 2001, 85-92.
- Iacovou 2002a M. IACOVOU, « From Ten to Naught. Formation, Consolidation and Abolition of Cyprus' Iron Age Polities », *CCEC* 32 (2002), 73-87.
- Iacovou 2002b M. IACOVOU, « Amathous : An Early Iron Age Polity in Cyprus. The Chronology of Its Foundation », *RDAC* 2002, 101-122.
- Iacovou 2004 M. IACOVOU, « Mapping the Ancient Kingdoms of Cyprus. Cartography and Classical Scholarship during the Enlightenment », dans : G. Tolia – D. Loupis (éd.), *Eastern Mediterranean Cartographies*, Athènes 2004, 263-285.
- Iacovou 2005a M. IACOVOU, « Cyprus at the dawn of the first millennium BC: cultural homogenisation versus the tyranny of ethnic identifications », dans : J. Clarke (éd.), *Archaeological perspectives on the transmission and transformation of culture in the Eastern Mediterranean*, Oxford 2005, 125-134.
- Iacovou 2005b M. IACOVOU, « The Early Iron Age Urban Forms of Cyprus », dans : R. Osborne – B. Cunliffe (éd.), *Mediterranean Urbanization 800-600 BC*, Oxford 2005, 17-43.
- Iacovou 2006 M. IACOVOU, « From the Mycenaean *qa-si-re-u* to the Cypriote *pa-si-le-wo-se*: the *basileus* in the Kingdoms of Cyprus », dans : S. Deger-Jalkotzy – I.S. Lemos (éd.), *Ancient Greece: from the Mycenaean Palaces to the Age of Homer*, Édimbourg 2006, 315-335.
- Iacovou 2007a M. IACOVOU, « Advocating Cyprocentrism: An Indigenous Model for the Emergence of State Formation on Cyprus. », dans : S.W. Crawford *et alii* (éd.), *"Up to the gates of Ekron". Essays on the Archaeology and History of the Eastern Mediterranean in Honor of Seymour Gitin*, Jérusalem 2007, 461-475.
- Iacovou 2007b M. IACOVOU, « Site Size Estimates and the Diversity Factor in Late Cypriot Settlement Histories », *BASOR* 348 (2007), 1-23.
- Iacovou 2008a M. IACOVOU, « "The Palaepaphos Urban Landscape Project": Theoretical Background and Preliminary Report 2006-2007 », *RDAC* 2008, 263-289.
- Iacovou 2008b M. IACOVOU, « Cyprus: From Migration to Hellenisation », dans : G.R. Tsetschkladze (éd.), *Greek Colonisation: An Account of Greek Colonies and Other Settlements Overseas. Volume 2*, Leyde – Boston 2008, 219-288.
- Iacovou 2008c M. IACOVOU, « Cultural and Political Configurations in Iron Age Cyprus: The Sequel to a Protohistoric Episode », *AJA* 112 (2008), 625-657.
- ICS² O. MASSON, *Les inscriptions chypriotes syllabiques*, Paris 1983².

- IGCH* M. THOMPSON – O. MØRKHOLM – C.M. KRAAY, *An Inventory of Greek Coin Hoards*, New York 1973.
- Ikosi 1993 G. IKOSI, « Kythrea Temenos. Unpublished Material from the Swedish Cyprus Expedition », *MedMusB* 28 (1993), 11-81.
- Jasink 1989 A.M. JASINK, « I Greci in Cilicia nel periodo neo-assiro », *Mesopotamia* 24 (1989), 117-128.
- Jeffery 1990² L.H. JEFFERY, *The Local Scripts of Archaic Greece*, Oxford 1990².
- Jehasse 1980 J. JEHASSE, « Le rempart méridional de Salamine », dans : *Salamine de Chypre : histoire et archéologie*, Paris 1980, 147-152.
- Kagan 1994 J.H. KAGAN, « An Archaic Greek coin hoard from the Eastern Mediterranean and early Cypriot coinage », *NC* 154 (1994), 17-52.
- Kagan 1999 J.H. KAGAN, « The Archaic and Early Classical Coinage of Kourion », *CCEC* 29 (1999), 33-44.
- Kagan – McGregor 1995 J.H. KAGAN – K.A. MCGREGOR, « The Coinage of King Phausis of Salamis », *CCEC* 23 (1995), 3-9.
- KAI* H. DONNER – W. RÖLLIG, *Kanaanäische und aramäische Inschriften*, I-III, Wiesbaden 1962-1964, 1971-1976³, 2002⁵.
- Kannicht 1969 R. KANNICHT, *Euripides, Helena*, Heidelberg 1969.
- Karageorghis 1964 V. KARAGEORGHIS, *Sculptures from Salamis*, I, Nicosie 1964.
- Karageorghis 1967a V. KARAGEORGHIS, « Nouvelles tombes de guerriers à Palaepaphos », *BCH* 91 (1967), 202-247.
- Karageorghis 1967b V. KARAGEORGHIS, *Excavations in the Necropolis of Salamis I, Salamis* 3, Nicosie 1967.
- Karageorghis 1970 V. KARAGEORGHIS, *Excavations in the Necropolis of Salamis II, Salamis* 4, Nicosie 1970.
- Karageorghis 1973a V. KARAGEORGHIS, *Excavations in the Necropolis of Salamis III, Salamis* 5, Nicosie 1973.
- Karageorghis 1973b V. KARAGEORGHIS, *Cypriote Antiquities in the Pierides collection, Larnaca, Cyprus, s.l. [Athènes] s.d. [1973]*.
- Karageorghis 1976 V. KARAGEORGHIS, *Kition : Mycenaean and Phoenician Discoveries in Cyprus*, Londres 1976.
- Karageorghis 1978a V. KARAGEORGHIS, « A "favissa" at Kazaphani », *RDAC* 1978, 156-196.
- Karageorghis 1978b V. KARAGEORGHIS, *Excavations in the Necropolis of Salamis IV, Salamis* 7, Nicosie 1978.
- Karageorghis 1980 V. KARAGEORGHIS, « Fouilles à l'Ancienne-Paphos de Chypre : les premiers colons grecs », *CRAI* 1980, 122-136.
- Karageorghis 1981 V. KARAGEORGHIS, « A decorated bronze bowl from Armou », *RDAC* 1981, 142-146.
- Karageorghis 1983 V. KARAGEORGHIS, *Palaepaphos-Skales. An Iron Age Cemetery in Cyprus, Ausgrabungen in Alt-Paphos auf Cypern* III, Constance 1983.

- Karageorghis 1985 V. KARAGEORGHIS, « The Cyprus Department of Antiquities, 1935-1985 », dans : *id.* (éd.), *Archaeology in Cyprus, 1960-1985*, Nicosie 1985, 1-10.
- Karageorghis 1987 V. KARAGEORGHIS, « A Cypro-Archaic I tomb at Palaepahos-Skales », *RDAC* 1987, 85-96.
- Karageorghis 1991 V. KARAGEORGHIS, « Amathus between the Greeks and the Phoenicians », dans : *Atti del II Congresso Internazionale di Studi Fenici e Punici*, III, Rome 1991, 961-968.
- Karageorghis 1993 V. KARAGEORGHIS, *The Coroplastic Art of Ancient Cyprus, III. The Cypro-Archaic Period, Large and Medium Size Sculpture*, Nicosie 1993.
- Karageorghis 1995 V. KARAGEORGHIS, *The Coroplastic Art of Ancient Cyprus, IV. The Cypro-Archaic Period, Small Male Figurines*, Nicosie 1995.
- Karageorghis 1998 V. KARAGEORGHIS, *Greek Gods and Heroes in Ancient Cyprus*, Athènes 1998.
- Karageorghis 1999 V. KARAGEORGHIS, *Excavating at Salamis in Cyprus, 1952-1974*, Athènes 1999.
- Karageorghis 2000 V. KARAGEORGHIS, *Ancient Art from Cyprus. The Cesnola Collection in The Metropolitan Museum of Art*, New York 2000.
- Karageorghis 2001 V. KARAGEORGHIS, *Ancient Cypriote Art in Copenhagen. The collections of the National Museum of Denmark and the Ny Carlsberg Glyptotek*, Nicosie 2001.
- Karageorghis 2002a V. KARAGEORGHIS, *Ancient art from Cyprus in the collection of George and Nefeli Giabra Pierides*, Athènes 2002.
- Karageorghis 2002b V. KARAGEORGHIS, « La nécropole " royale " de Salamine quarante ans après », *CCEC* 32 (2002), 19-31.
- Karageorghis 2003 V. KARAGEORGHIS, « Heroic Burials in Cyprus and other Mediterranean Regions », dans : N.Ch. Stampolidis – V. Karageorghis (éd.), *ΠΛΟΕΣ... Sea Routes... Interconnections in the Mediterranean 16th-6th c. BC*, Athènes 2003, 339-351.
- Karageorghis 2005 J. KARAGEORGHIS, *Kypris, the Aphrodite of Cyprus. Ancient Sources and Archaeological Evidence*, Nicosie 2005.
- Karageorghis 2006 V. KARAGEORGHIS, *Aspects of Everyday Life in Ancient Cyprus : Iconographic Representations*, Nicosie 2006.
- Karageorghis (éd.) 1986 V. KARAGEORGHIS (éd.), *Acts of the International Archaeological Symposium « Cyprus between the Orient and the Occident »*, Nicosie 1986.
- Karageorghis – Des Gagniers 1974 V. KARAGEORGHIS – J. DES GAGNIERS, *La céramique chypriote de style figuré. Âge du Fer (1050-500 Av. J.-C.)*, I : Texte, II : Illustrations et descriptions des vases, Rome 1974.
- Karageorghis – Karageorghis 1956 V. KARAGEORGHIS – J. KARAGEORGHIS, « Some Inscribed Iron-Age Vases from Cyprus », *AJA* 60 (1956), 351-359 et pl. 118-119.

- Karageorghis – Karageorghis 1962 J. KARAGEORGHIS – V. KARAGEORGHIS, « Syllabic inscriptions from Cyprus 1959-1961 », *Kadmos* 1 (1962), 143-150 et fig. 1-3.
- Karageorghis – Karageorghis 1965 J. KARAGEORGHIS – V. KARAGEORGHIS, « The Meniko Hoard of Silver Coins », *OpAth* 5 (1965), 9-36.
- Karageorghis – Masson 1965 V. KARAGEORGHIS – O. MASSON, « Quelques vases inscrits de Salamine de Chypre », *Kadmos* 4 (1965), 146-153.
- Karageorghis – Masson 1971 V. KARAGEORGHIS – E. MASSON, « Un bronze votif inscrit (modèle de fois ou de rein ?) trouvé à Kition en 1970 », dans : *Studi ciprioti e rapporti di scavo. Fascicolo uno*, Rome 1971, 237-247.
- Karageorghis – Mitford 1964 J. KARAGEORGHIS – T.B. MITFORD, « A Royal Inscription from Curium », *BCH* 88 (1964), 67-76.
- Karageorghis – Vermeule 1966 V. KARAGEORGHIS – C.C. VERMEULE, *Sculptures from Salamis, II, Salamis 2*, Nicosie 1966.
- Karageorghis et alii 1999 V. KARAGEORGHIS – E. HENDRIX – G. NEUMANN, « A Cypriot Silver Bowl Reconsidered », *MMJ* 34 (1999), 13-35.
- Karttunen 2002 K. KARTTUNEN, « The Ethnography of the Fringes », dans : E.J. Bakker – I.J.F. de Jong – H. van Wees (éd.), *Brill's Companion to Herodotus*, Leyde 2002, 457-474.
- Kassel-Austin *PCG* R. KASSEL – C. AUSTIN, *Poetae Comici Graeci*, 8 vol., Berlin 1983-2001.
- Kassianidou 2004 V. KASSIANIDOU, « “And at Tamassos there are important mines of copper...” (Strabo, *Geography* 14.6.5) », *CCEC* 34 (2004), 33-46.
- Katzenstein 1997 H.J. KATZENSTEIN, *The history of Tyre*, Jérusalem 1997².
- Katzenstein 1996 H.J. KATZENSTEIN, « Some Reflections on the ‘Tarshish Ship’ », dans : E. Acquaro (éd.), *Alle soglie della classicità: il Mediterraneo tra tradizione e innovazione. Studi in onore di Sabatino Moscati, I*, Pise – Rome 1996, 237-248.
- Kaufman 2007 S.A. KAUFMAN, « The Phoenician Inscription of the Incirli Trilingual: A Tentative Reconstruction and Translation », *Maarav* 14.2 (2007), 7-26 et 107-120.
- Kern 1901 KERN, « Daktyloi », *RE* IV 2 (1901), 2018-2020.
- Kestemont 1983 G. KESTEMONT, « Tyr et les Assyriens », dans : E. Gubel – E. Lipiński – B. Servais-Soyez (éd.), *Studia Phoenicia I: Redt Tyrus / Sauvons Tyr - II: Histoire Phénicienne / Fenicische Geschiedenis*, Louvain 1983, 53-78.
- Kiely 2009 TH. KIELY, « The Kourion Notebook in the British Museum: Excavating an Old Excavation », dans : *id.* (éd.), *Ancient Cyprus in the British Museum. Essays in honour of Veronica Tatton-Brown*, London 2009, 63-100.
- Kitchen *RI V 2* K.A. KITCHEN, *Ramesside Inscriptions, Volume V: Setnakht, Ramesses III, & Contemporaries*, Oxford 2008.
- Kitchen 2009 K.A. KITCHEN, « Alas(h)i(y)a (Irs) and Asiya (Isy) in Ancient Egyptian Sources », dans : Michaelidis et alii (éd.) 2009, 1-8.

- Kition II* G. CLERC – V. KARAGEORGHIS – E. LAGARCE – J. LECLANT, *Fouilles de Kition II. Objets égyptiens et égyptisants*, Nicosie 1976.
- Kition III* M.G. AMADASI GUZZO – VASSOS KARAGEORGHIS, *Fouilles de Kition III. Inscriptions Phéniciennes*, Nicosie 1977.
- Kition VI* V. KARAGEORGHIS, *Excavations at Kition VI. The Phoenician and later levels*, Part I, Nicosie 2005 ; Part II, Nicosie 2003 ; Plates, Nicosie 1999.
- Kition-Bamboula III* M. YON – A. CAUBET, *Le sondage L-N 13 (Bronze Récent et Géométrie I)*, Kition-Bamboula III, Paris 1985.
- Kition-Bamboula V* M. YON, *Kition dans les textes. Testimonia littéraires et épigraphiques et Corpus des inscriptions*, Kition-Bamboula V, Paris 2004.
- Kleibl 2010 K. KLEIBL, « The Background of the Cypriot Ram God's Iconography », dans : S. Christodoulou - A. Satraki (éd.), *POCA 2007: Postgraduate Cypriot Archaeology Conference*, Newcastle upon Tyne 2010, 145-168.
- Klein 2006 R.W. KLEIN, *1 Chronicles: A Commentary*, Hermeneia, Minneapolis 2006.
- Knaack 1894 KNAACK, « Alexandros (86) », *RE* I 2 (1894), 1448.
- Knapp 1997 A.B. KNAPP, *The Archaeology of Late Bronze Age Cypriot Society: The Study of Settlement, Survey and Landscape*, Glasgow 1997.
- Knapp 2008 A.B. KNAPP, *Prehistoric and Protohistoric Cyprus: Identity, Insularity, and Connectivity*, Oxford 2008.
- Knapp (éd.) 1996 A.B. KNAPP (éd.), *Sources for the History of Cyprus, II. Near Eastern and Aegean Texts from the Third to the First Millennia BC*, Altamont 1996.
- Knudtzon 1893 J.A. KNUDTZON, *Assyrische Gebete an den Sonnengott für Staat und königliches Haus aus der Zeit Asarhaddons und Asurbanipals*, Leipzig 1893.
- Kouklia-Paphos* O. MASSON – T.B. MITFORD, *Les inscriptions syllabiques de Kouklia-Paphos, Ausgrabungen in Alt-Paphos auf Cypern IV*, Constance 1986.
- Kourou 1994 N. KOUROU, « Sceptres and Maces in Cyprus Before, During and Immediately After the 11th Century », dans : V. Karageorghis (éd.), *Cyprus in the 11th century B.C.*, Nicosie 1994, 203-227.
- Kourou 2002 N. KOUROU, « Phéniciens, Chypriotes, Eubéens et la fondation de Carthage », *CCEC* 32 (2002), 89-114.
- Kraay 1976 C.M. KRAAY, *Archaic and Classical Greek Coins*, Berkeley – Los Angeles 1976.
- Krahmalkov 2000 CH.R. KRAHMALKOV, *Phoenician-Punic Dictionary*, Studia Phoenicia 15, Louvain 2000.
- Krings (éd.) 1995 V. KRINGS (éd.), *La civilisation phénicienne et punique. Manuel de recherche*, Leyde 1995.
- Kroll 1921 W. KROLL, « Klearchos (11) », *RE* XI 1 (1921), col. 580-583.

- Kron 1981 U. KRON, « Akams et Demophon », *LIMC* I (1981), I.1, 435-446 ; I.2, 336-340.
- Krpata 1992 M. KRATA, « Max Hermann Ohnefalsch-Richter, Bibliography and Biographical Remarks », *RDAC* 1992, 337-341.
- Labat – Malbran-Labat 1988 R. LABAT – F. MALBRAN-LABAT, *Manuel d'épigraphie akkadienne*, Paris 1948, 1988⁶.
- Lacau 1902 P. LACAU, « Une inscription phénicienne de Chypre », *BIFAO* 2 (1902), 207-211.
- Lacroix 1974 L. LACROIX, « Deux traversées miraculeuses sur les monnaies de Marion en Chypre », dans : *id.*, *Études d'archéologie numismatique*, Paris 1974, 53-65.
- Ladynin 2006 I.A. LADYNIN, « The Elephantine Stela of Amasis: Some Problems and Prospects of Study », *GM* 211 (2006), 31-56.
- Lagarce 1993 J. LAGARCE, « Enkomi. Fouilles françaises », dans : Yon (éd.) 1993, 91-106.
- Lane 1969 W.R. LANE, « The Phoenician Dialect of Larnax tes Lapethou », *BASOR* 194 (1969), 39-45.
- Lanfranchi 2009 G.B. LANFRANCHI, « A Happy Son of the King of Assyria : Warikas and the Çineköy Bilingual (Cilicia) », dans : M. Luukko *et alii* (éd.), *Of God(s), Trees, Kings, and Scholars. Neo-Assyrian and Related Studies in Honour of Simo Parpola*, Helsinki 2009, 127-150.
- Langdon 1912 S. LANGDON, *Die neubabylonischen Königsinschriften*, Vorderasiatische Bibliothek 4, Leipzig 1912.
- Layard 1851 A.H. LAYARD, *Inscriptions in the cuneiform character from Assyrian monuments*, Londres 1851.
- Leahy 1988 A. LEAHY, *The earliest dated monument of Amasis and the end of the reign of Apries*, *JEA* 74 (1988), 183-199.
- Le Bonniec – Hellegouarc'h 1989 *Tacite, Histoires, Livres II & III*, éd. H. LE BONNIEC – J. HELLEGOUARC'H, Paris 1989.
- Leclant 1969 J. LECLANT, « Fouilles et Travaux », *Orientalia* 38/2 (1969), 298B.
- Leclant 1972 J. LECLANT, « Remarques préliminaires sur le matériel égyptien et égyptisant recueilli à Chypre », dans : V. Karageorghis – A. Christodoulou (éd.), *Πρακτικά του Πρώτου Διέθνους Κυπρολογικού Συνεδρίου*, I, Nicosie 1972, 81-84.
- Leclant 1980 J. LECLANT, « Le nom de Chypre dans les textes hiéroglyphiques », dans : *Salamine de Chypre, histoire et archéologie. État des recherches*, Paris 1980, 131-135.
- Leclant – Clerc 1981 J. LECLANT – G. CLERC, « Ammon », *LIMC* I (1981), I.1, 666-689 ; I.2, 534-554.
- Lefkowitz – Rogers (éd.) 1996 M.R. LEFKOWITZ – G.M.L. ROGERS (éd.), *Black Athena Revisited*, Chapel Hill 1996.
- Legrand 1961 *Hérodote, Histoires, Livre V*, éd. PH.-E. LEGRAND, Paris 1961.
- Lejeune 2010 S. LEJEUNE, « Some Thoughts about the Civic Community in Archaic and Classical Cyprus », dans : S. Christodoulou -

- A. Satraki (éd.), *POCA 2007: Postgraduate Cypriot Archaeology Conference*, Newcastle upon Tyne 2010, 219-230.
- Lemaire 1977 A. LEMAIRE, *Inscriptions hébraïques. Tome I: les ostraca. Introduction, traduction, commentaire*, Paris 1977.
- Lemaire 2000 A. LEMAIRE, « Tarshish-Tarsisi : problème de topographie historique biblique et assyrienne », dans : G. Galil – M. Weinfeld (éd.), *Studies in Historical Geography and Biblical Historiography Presented to Zecharia Kallai*, Leyde 2000, 44-62.
- Lemaire 2007 A. LEMAIRE, « Bulletin d'information. II. Chypre. Épigraphie sémitique », *Transeuphratène* 33 (2007), 135-137.
- Lepore – Mele 1983 E. LEPORE – A. MELE, « Pratiche rituali e culti eroici in Magna Grecia », dans : *Modes de contacts et processus de transformation dans les sociétés anciennes*, Collection de l'École française de Rome 67, Pise – Rome 1983, 847-897.
- Le Rider – Seyrig 1967 G. LE RIDER – H. SEYRIG, « Objets de la collection Louis De Clercq donnés en 1967 au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale par le comte et la comtesse Henri de Boisgelin », *RN* VI s. 9 (1967), 7-53.
- Leriu 2002a N. LERIU, « Constructing an Archaeological Narrative: The Hellenization of Cyprus », *SJA* 1 (2002), sans numéros de page (mais 1-32): accessible seulement en ligne, www.cypriotarch.gr/download/paper.pdf.
- Leriu 2002b N. LERIU, « The Mycenaean colonisation of Cyprus under the magnifying glass: emblematic indicia versus defining criteria at Palaepaphos », dans : G. Muscett *et alii* (éd.), *SOMA 2001: Symposium on Mediterranean Archaeology*, Oxford 2002, 169-177.
- Leriu 2007a A. LERIU, « The Hellenisation of Cyprus: Tracing Its Beginnings (An Updated Version) », dans : S. Müller Celka – J.-C. David (éd.), *Patrimoines culturels en Méditerranée orientale: recherche scientifique et enjeux identitaires. 1^{er} atelier (29 novembre 2007): Chypre, une stratigraphie de l'identité*, Lyon 2007, 1-33.
- Leriu 2007b A. LERIU, « Locating identities in the Eastern Mediterranean during the Late Bronze Age-Early Iron Age: the case of 'hellenised' Cyprus », dans : S. Antoniadou – A. Pace (éd.), *Mediterranean Crossroads*, Athènes 2007, 563-591.
- Lévy 1939 I. LEVY, « Deux noms phéniciens altérés chez Josèphe », dans : *Mélanges syriens offerts à Monsieur René Dussaud*, Paris 1939, II, 539-545.
- Lévy 1990 E. LEVY, « La cité grecque: invention moderne ou réalité antique ? », *CCG* 1 (1990), 53-67.
- Lévy 1993 E. LEVY, « Basileus et turannos chez Hérodote », *Ktèma* 18 (1993), 7-18.
- Lie 1929 A.G. LIE, *The Inscriptions of Sargon II king of Assyria. Part I: the Annals*, Paris 1929.

- Liebeschuetz 2004 J.H.W.G. LIEBESCHUETZ, « Malalas on Antioch », dans : *Antioche de Syrie. Histoire, images et traces de la ville antique*, TOPOI Suppl. 5, Lyon 2004, 143-153.
- Lightfoot 2003 J.L. LIGHTFOOT, *Lucian, On the Syrian Goddess*, Oxford 2003.
- LIMC *Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae*, Zurich 1981-2009.
- Lipiński 1973 E. LIPINSKI, « SKN et SGN dans le sémitique occidental du nord », *UF* 5 (1973), 191-207.
- Lipiński 1978 E. LIPINSKI, « The Elegy on the Fall of Sidon in Isaiah 23 », *Eretz Israel* 14 (1978), 79-88.
- Lipiński 1983a E. LIPINSKI, « La Carthage de Chypre », dans : E. Gubel – E. Lipiński – B. Servais-Soyez (éd.), *Studia Phoenicia I: Redt Tyrus / Sauvons Tyr - II: Histoire Phénicienne / Fenicische Geschiedenis*, Louvain 1983, 209-234.
- Lipiński 1983b E. LIPINSKI, « Notes d'épigraphie phénicienne et punique », *OLP* 14 (1983), 129-165.
- Lipiński 1985 E. LIPINSKI, « Products and Brokers of Tyre According to Ezekiel 27 », dans : E. Gubel – E. Lipiński (éd.), *Phoenicia and Its Neighbours*, *Studia Phoenicia* 3, Louvain 1985, 213-220.
- Lipiński 1986a E. LIPINSKI, « Le Ba'ana' d'Idalion », *Syria* 63 (1986), 379-382 et 421-422.
- Lipiński 1986b E. LIPINSKI, « Zeus Ammon et Baal-Ḥammon », dans : C. Bonnet – E. Lipiński – P. Marchetti (éd.), *Religio Phoenicia*, *Studia Phoenicia* 4, Namur 1986, 307-332.
- Lipiński 1990 E. LIPINSKI, « Les Japhétites selon Gen 10,2-4 et 1 Chr 1,5-7 », *ZAH* 3 (1990), 40-53.
- Lipiński 1991 E. LIPINSKI, « The Cypriot Vassals of Esarhaddon », dans : M. Cogan – I. Eph'al (éd.), *Ah, Assyria... Studies in Assyrian History and Ancient Near Eastern Historiography Presented to Hayim Tadmor*, *Scripta Hierosolymitana* 33, Jérusalem 1991, 58-64.
- Lipiński 1995 E. LIPINSKI, *Dieux et déesses de l'univers phénicien et punique*, *Studia Phoenicia* 14, Louvain 1995.
- Lipiński 2004 E. LIPINSKI, *Itineraria Phoenicia*, *Studia Phoenicia* 18, Louvain 2004.
- Lipschits - Blenkinsopp 2003 O. LIPSCHITS – J. BLENKINSOPP (éds.), *Judah and the Judeans in the Neo-Babylonian Period*, Winona Lake 2003.
- Liverani 1975 M. LIVERANI, « Ciocca di capelli o focaccia di ginepro? », *RSF* 3 (1975), 37-41.
- Liverani 1991 M. LIVERANI, « The Trade Network of Tyre According to Ezek. 27 », dans : M. Cogan – I. Eph'al (éd.), *Ah, Assyria... Studies in Assyrian History and Ancient Near Eastern Historiography Presented to Hayim Tadmor*, *Scripta Hierosolymitana* 33, Jérusalem 1991, 65-79.
- Liverani 1998 M. LIVERANI, « L'immagine dei Fenici nella storiografia occidentale », *StudStor* 39 (1998), 5-22.

- Liverani 2003 M. LIVERANI, *Oltre la Bibbia. Storia antica di Israele*, Bari 2003.
- Livrea 1973 E. LIVREA (éd.), *Dionysii Bassaricon et Gigantiadis fragmenta*, Rome 1973.
- Lloyd 1988 A.B. LLOYD, *Herodotus Book II, Commentary 99-182*, Leyde 1988.
- Lloyd 2004 A.B. LLOYD, « Herodotus on Egypt and Ethiopia », dans : V. Karageorghis – I. Taifacos (éd.), *The World of Herodotus*, Nicosie 2004, 43-52.
- Loucas-Durie 1989 E. LOUCAS-DURIE, « Kinyras et la Sacralisation de la Fonction Technique à Chypre », *Mètis* 4 (1989), 117-127.
- Loulloupis 1967 M.C. LOULLOUPIS, « An Archaic-Classical Tomb at Kornos », *RDAC* 1967, 126-167.
- Lubsen-Admiraal 2002 S.M. LUBSEN-ADMIRAAL, « The Goddess of Achna : *Heptastolos* », *CCEC* 32 (2002), 257-274.
- Luckenbill 1914 D.D. LUCKENBILL, « Jadanán and Javan (Danaans and Ionians) », *ZA* 28 (1914), 92-99.
- Luckenbill 1924 D.D. LUCKENBILL, *The Annals of Sennacherib*, OIP 2, Chicago 1924.
- MacAdam 1993 H.I. MACADAM, « Phoenicians at Home, Phoenicians Abroad », *TOPOI* 3 (1993), 321-344.
- Macadam 1949 M.F.L. MACADAM, *The temples of Kawa I. The Inscriptions*, Londres 1949.
- Magnanini 1973 P. MAGNANINI, *Le iscrizioni fenicie dell'oriente. Testi, traduzioni, glossari*, Rome 1973.
- Maier 1972 F.G. MAIER, « Evidence for Mycenaean Settlement at Old Paphos », dans : Colloque Nicosie 1972, 68-78.
- Maier 1985 F.G. MAIER, « Factoids in Ancient History: The Case of Fifth-Century Cyprus », *JHS* 105 (1985), 32-39.
- Maier 1986 F.G. MAIER, « Kinyras and Agapenor », dans : V. Karageorghis (éd.), *Acts of the International Archaeological Symposium « Cyprus between the Orient and the Occident »*, Nicosie 1986, 311-320.
- Maier 1989a F.G. MAIER, « Palaces of Cypriot Kings », dans : Tatton-Brown (éd.) 1989, 16-27.
- Maier 1989b F.G. MAIER, « Priest Kings in Cyprus », dans : E.J. Peltenburg (éd.), *Early Society in Cyprus*, Édimbourg 1989, 376-391.
- Maier 2004 F.G. MAIER, « Cyprus », dans : M.H. Hansen – T.H. Nielsen (éd.), *An Inventory of Archaic and Classical Poleis*, Oxford 2004, 1223-1232.
- Maier 2008 F.G. MAIER, *Nordost-Tor une persische Belegerungsrampe in Alt-Paphos III. Grabungsbefund und Baugeschichte, Ausgrabungen in Alt-Paphos auf Cypem VI*, Mayence 2008.
- Maier – Karageorghis 1984 F.G. MAIER – V. KARAGEORGHIS, *Paphos. History and Archaeology*, Nicosie 1984.
- Malkin 1998 I. MALKIN, *The Returns of Odysseus: Colonization and Ethnicity*, Berkeley 1998.
- Malkin 2001 I. MALKIN, « Introduction », dans : Malkin (éd.) 2001, 1-28.

- Malkin 2005 I. MALKIN, « Networks and the Emergence of Greek Identity », dans : *id.* (éd.), *Mediterranean Paradigms and Classical Antiquity*, New York 2005, 56-74.
- Malkin 2009 I. MALKIN, « Foundations », dans : K.A. Raaflaub – H. van Wees (éd.), *A Companion to Archaic Greece*, Oxford 2009, 373-394.
- Malkin (éd.) 2001 I. MALKIN (éd.), *Ancient Perceptions of Greek Ethnicity*, Cambridge (MA) 2001.
- Manfredini – Piccirilli 1977 M. MANFREDINI – L. PICCIRILLI (éd.), *Plutarco, La Vita di Solone*, Milan 1977.
- Marangou 2000 A.G. MARANGO, *The Consul Luigi Palma di Cesnola 1832-1904: Life & Deeds*, Nicosie 2000.
- Markianos 1974 S.S. MARKIANOS, « The chronology of the Herodotean Solon », *Historia* 23 (1974), 1-20.
- Markoe 1985 G.E. MARKOE, *Phoenician Bronze and Silver Bowls from Cyprus and the Mediterranean*, Berkeley – Los Angeles 1985.
- Markoe 1987 G.E. MARKOE, « A Bearded Head with Conical Cap from Lefkoniko : An Examination of a Cypro-Archaic Votary », *RDAC* 1987, 119-125.
- Markoe 1990 G.E. MARKOE, « Egyptianizing Male Votive Statuary from Cyprus: A Reexamination », *Levant* 22 (1990), 111-122.
- Maspero 1915 G. MASPERO, *Guide du visiteur au Musée du Caire*, Le Caire 1915⁴.
- Masson 1957a O. MASSON, « Les inscriptions étéochyprïotes - II. IV », *Syria* 34 (1957), 61-80.
- Masson 1957b O. MASSON, « Cylindres et cachets chyprïotes portant des caractères chypro-minoens », *BCH* 81 (1957), 6-37.
- Masson 1961 O. MASSON, « À propos d'un ouvrage récent sur des inscriptions chyprïotes syllabiques », *BCH* 85 (1961), 569-582.
- Masson 1964 O. MASSON, « KYPRIAKA », *BCH* 88 (1964), 199-238.
- Masson 1965 O. MASSON, « Trois Questions de Dialectologie Grecque », *Glotta* 43 (1965), 217-234.
- Masson 1966a O. MASSON, « KYPRIAKA », *BCH* 90 (1966), 1-31.
- Masson 1966b O. MASSON, « Quelques inscriptions chyprïotes syllabiques », *Kypriakai Spoudai* 30 (1966), 1-10 et pl. I.
- Masson 1966c O. MASSON, « À propos de deux formules redoublées au locatif », *ŽAnt* 15 (1966), 257-266.
- Masson 1967a O. MASSON, « Quelques inscriptions chyprïotes syllabiques, 2e série », *Kypriakai Spoudai* 31 (1967), 1-7 et pl. I-IV.
- Masson 1967b O. MASSON, « La cruche inscrite de Kornos tombe 1 », *RDAC* 1967, 168-170.
- Masson 1967c O. MASSON, « Quelques intailles chyprïotes inscrites », *Syria* 44 (1967), 363-374.
- Masson 1968 O. MASSON, « KYPRIAKA », *BCH* 92 (1968), 375-409
- Masson 1971a O. MASSON, « KYPRIAKA », *BCH* 95 (1971), 305-334.
- Masson 1971b O. MASSON, « À propos de la découverte d'une inscription chyprïote syllabique à Kition en 1970 », *RDAC* 1971, 49-52.

- Masson 1971c O. MASSON, « Inscriptions chypriotes retrouvées ou disparues », *Syria* 48 (1971), 427-452.
- Masson 1973a O. MASSON, « Remarques sur les cultes chypriotes à l'époque du Bronze Récent », dans : Colloque Nicosie 1972, 110-121.
- Masson 1973b O. MASSON, « À propos de l'île d'Alasia », *Kadmos* 12 (1973), 98-99.
- Masson 1975 O. MASSON, « Le mot ἱνίς " fils, fille " chez les poètes et dans les inscriptions », *REG* 88 (1975), 1-15.
- Masson 1977a O. MASSON, « Kypriaka, X-XII », *BCH* 101 (1977), 313-328.
- Masson 1977b O. MASSON, « Vase chypriote inscrit pour un " fabricant d'arcs " » *RDAC* 1977, 154-156.
- Masson 1978 O. MASSON, « Sur un problème dialectal arcado-chypriote : les noms en -ής », *BSL* 73 (1978), 287-291.
- Masson 1979a O. MASSON, « Cretica », *BCH* 103 (1979), 57-82.
- Masson 1979b O. MASSON, « Les inscriptions chypriotes syllabiques de 1961 à 1975 », dans : E. Risch - H. Mühlestein (éd.), *Colloquium Mycenaeum*, Neuchâtel - Genève 1979, 361-371.
- Masson 1979c O. MASSON, « Variétés chypriotes », *RDAC* 1979, 218-222.
- Masson 1979d O. MASSON, « Le " roi " carthaginois Iômilkos dans des inscriptions de Délos », *Semitica* 29 (1979), 53-57.
- Masson 1980a O. MASSON, « Kypriaka, XIII-XIV », *BCH* 104 (1980), 225-235.
- Masson 1980b O. MASSON, « Le dialecte chypriote de Salamine », dans : *Salamine de Chypre, histoire et archéologie. État des recherches*, Paris 1980, 177-191.
- Masson 1981 CL. TRAUNECKER - F. LE SAOUT - O. MASSON, *La chapelle d'Achôris à Karnak II*, Paris 1981.
- Masson 1982a O. MASSON, « Variétés chypriotes », *RDAC* 1982, 150-155.
- Masson 1982b O. MASSON, « Notes de numismatique chypriote, III-V », *RN* s. VI 24 (1982), 7-16.
- Masson 1983 O. MASSON, « Remarques sur quelques passages de la tablette chypriote d'Idalion (ICS 217) », *BSL* 78 (1983), 261-281.
- Masson 1984a O. MASSON, « Kypriaka, XV-XVII », *BCH* 108 (1984), 71-89.
- Masson 1984b O. MASSON, « Cesnola et le Trésor de Curium », *CCEC* 1 (1984), 16-25.
- Masson 1984c O. MASSON, « Cesnola et le Trésor de Curium (II) », *CCEC* 2 (1984), 3-15.
- Masson 1984d O. MASSON, « Quelques inscriptions chypriotes retrouvées ou reconsidérées », *Kadmos* 23 (1984) 80-86.
- Masson 1985a O. MASSON, « La dédicace a Baal du Liban (CIS I, 5) et sa provenance probable de la région de Limassol », *Semitica* 35 (1985), 33-46.
- Masson 1985b O. MASSON, « Les visites de Max Ohnefalsch-Richter à Kouklia (Ancienne-Paphos) 1890 et 1910 », *CCEC* 3 (1985), 19-28.

- Masson 1985c O. MASSON, « Éléments de la vie quotidienne dans l'épigraphie chypriote », dans : *Chypre. La vie quotidienne de l'antiquité à nos jours*, Paris 1985, 87-89.
- Masson 1986a O. MASSON, « Un scarabée de Cambridge à inscription chypriote syllabique », *Kadmos* 25 (1986), 162-163.
- Masson 1986b O. MASSON, « La liste de villes de Chypre chez Pline l'Ancien (V, 130) », *RDAC* 1986, 183-186. Le même article est paru aussi dans *Kypriakai Spoudai* 50 (1986), 77-82.
- Masson 1986c O. MASSON, « Illustrations complémentaires pour le voyage de Max Ohnefalsch-Richter à Kouklia en 1910 », *CCEC* 5 (1986), 33.
- Masson 1988a O. MASSON, « Lettres de L. Palma di Cesnola à Ernest Renan (1879) », *CCEC* 9 (1988), 11-17.
- Masson 1988b O. MASSON, « Une inscription étéochypriote probablement originaire d'Amathonte », *Kadmos* 27 (1988), 126-130.
- Masson 1989a O. MASSON, « Les inscriptions chypriotes syllabiques de Golgoi, fouilles 1969-1972 », *Kadmos* 28 (1989), 156-167.
- Masson 1989b O. MASSON, « Lettres de L. Palma di Cesnola à Ernest Renan (1879), suite », *CCEC* 11-12 (1989), 41-43.
- Masson 1990a O. MASSON, « L'inscription syllabique ICS 329 rendue à Amathonte », *CCEC* 13 (1990), 19-20.
- Masson 1990b O. MASSON, « Variétés chypriotes syllabiques », *Kadmos* 29 (1990), 144-156.
- Masson 1990c O. MASSON, « Correspondances chypriotes : lettres des frères Colonna-Ceccaldi et de L. Palma di Cesnola à W. Froehner », *CCEC* 14 (1990), 29-44.
- Masson 1990d O. MASSON, « Cesnola à Amathonte, 1874-1875 », *CCEC* 13 (1990), 15-18.
- Masson 1990e O. MASSON, « Paul Pedrizet à Chypre en 1896 », *CCEC* 13 (1990), 27-41.
- Masson 1990f O. MASSON, « Un vieux problème : Alasia = Chypre? », *REG* 103 (1990), 231-235.
- Masson 1991a O. MASSON, « À propos des inscriptions chypriotes syllabiques de Golgoi », *Kadmos* 30 (1991), 172-173.
- Masson 1991b O. MASSON, « Aristide, Basilide et les Basileides », dans : P. Goukowsky – Cl. Brixhe (éd.), *Hellènika Symmikta : histoire, archéologie, épigraphie*, Nancy 1991, 111-113.
- Masson 1991c O. MASSON, « En marge du déchiffrement du syllabaire chypriote, I : Points de vue des érudits français », *CCEC* 15 (1991), 49-54.
- Masson 1991d O. MASSON, « En marge du déchiffrement du syllabaire chypriote, II : W. Deecke et le premier corpus épigraphique (1883) », *CCEC* 16 (1991), 33-36.
- Masson 1992a O. MASSON, « Les fouilles américaines à Idalion (1971-1980) et leurs résultats épigraphiques », *Kadmos* 31 (1992), 113-123.
- Masson 1992b O. MASSON, « Encore les royaumes Chypriotes dans la liste d'Esarhaddon », *CCEC* 18 (1992), 27-30.

- Masson 1993a O. MASSON, « Quelques noms grecs dialectaux (Eubée, Pamphylie, Laconie) », dans : *Dialectologica Graeca, Actas II Coloquio Internacional, Miraflores, 1991*, Madrid 1993, 229-236 (réimpr. dans : O. MASSON, *Onomastica Graeca Selecta, Tome III*, Genève 2000, 164-171).
- Masson 1993b O. MASSON, « Encore l'urne phénicienne A. P. Cesnola de Kition », *Semitica* 41-42 (1993), 101-105.
- Masson 1994a O. MASSON, « La plus ancienne inscription Chypriote syllabique », *CCEC* 22 (1994), 33-36.
- Masson 1994b O. MASSON, « The Mention of a Cypriote Hero by Nonnus, *Dion.* 13.432 », *CQ* n.s. 44 (1994), 286-287.
- Masson 1994c O. MASSON, « L. Palma di Cesnola, H. Schliemann et l'éditeur John Murray », *CCEC* 21 (1994), 7-14.
- Masson 1994d O. MASSON, « Nouveaux rois chypriotes à Paphos et à Salamine », *BSFN* 49 (1994), 812-818.
- Masson 1995 O. MASSON, « Nouvelles variétés chypriotes », *CCEC* 24 (1995), 7-18.
- Masson 1996a O. MASSON, « Nouvelles notes d'anthroponymie grecque », *ZPE* 110 (1996), 87-99.
- Masson 1996b O. MASSON, « La dispersion des antiquités chypriotes : les deux collections Cesnola », *CCEC* 25 (1996), 3-27.
- Masson 1996c O. MASSON, « Le nom d'Idalion sur des monnaies de la ville », *CCEC* 25 (1996), 37-39.
- Masson 1996d O. MASSON, « Quelle est la déesse des oboles d'Idalion ? », *CCEC* 26 (1996), 29-30.
- Masson 1997 O. MASSON, « Sur le nom de la localité où s'élevait le temple d' " Apollon Hylatès " », *CCEC* 27 (1997), 21-23.
- Masson 1998 O. MASSON, « Chypriotes et Phéniciens à Golgoi de Chypre », *Semitica* 39 (1998), 43-46.
- Masson E. 1979 E. MASSON, « Le chyro-minoen 1 : comparaisons possibles avec les syllabaires du I^{er} millénaire et l'éteo-chypriote », dans : E. Risch – H. Mühlestein (éd.), *Colloquium Mycenaum*, Neuchâtel – Genève 1979, 397-409.
- Masson E. 2001 E. MASSON, « Olivier Masson: 'Luigi Palma di Cesnola - ultimes considérations' », dans : Tatton-Brown (éd.) 2001, X-XIV.
- Masson – Amandry 1988 O. MASSON – M. AMANDRY, « Notes de numismatique chypriote, VI-VIII », *RN* s. VI 30 (1988), 27-41.
- Masson – Amandry 1990 O. MASSON – M. AMANDRY, « Les monnaies chypriotes imaginaires de Goltzius (XVI^e s.) », *CCEC* 14 (1990), 3-6.
- Masson – Hermary 1988a O. MASSON – A. HERMARY, « Le voyage de Ludwig Ross à Chypre en 1845 et les antiquités chypriotes du Musée de Berlin », *CCEC* 9 (1988), 3-10.
- Masson – Hermary 1988b O. MASSON – A. HERMARY, « Les fouilles d'Ohnefalsch-Richter à Idalion en 1894 », *CCEC* 10 (1988), 3-14.

- Masson – Hermary 1992 O. MASSON – A. HERMARY, « La géographie des royaumes chypriotes chez les modernes », *CCEC* 17 (1992), 23-28.
- Masson – Sznycer 1972 O. MASSON – M. SZNYCER, *Recherches sur les Phéniciens a Chypre*, Genève – Paris 1972.
- Mathieu 1966 G. MATHIEU, *Les idées politiques d'Isocrate*, Paris 1966².
- Mathieu 1967 G. MATHIEU (éd.), *Isocrate, Discours, Tome II : Panégyrique - Plataïque - À Nicoclès - Nicoclès - Évagoras - Archidamos*, Paris 1967⁵.
- Matthäus 1985 H. MATTHÄUS, *Metalgefäße und Gefäßuntersätze der Bronzezeit, der geometrischen und archaischen Periode auf Cypern*, Munich 1985.
- Matthäus 2005 H. MATTHÄUS, « Zyprische Bronzeschalen der geometrischen und archaischen Periode. Ein Nachtrag », *CCEC* 35 (2005), 11-21.
- Matthäus 2007 H. MATTHÄUS, « The Royal Tombs of Tamassos : Burial Gifts, Funeral Architecture and Ideology », *CCEC* 37 (2007), 211-230.
- Matthäus 2009 H. MATTHÄUS, « Max Ohnefalsch-Richter und die Anfänge wissenschaftlicher Archäologie auf der Insel Zypern », dans : Rogge (éd.) 2009, 115-151.
- Matthäus 2010 H. MATTHÄUS, « Die Weihung des Statthalters von Qarthadasht an den Baal des Libanon (CIS I Nr. 5) », *CCEC* 40 (2010), 125-140.
- Mayer 1996 W. MAYER, « Zypern und Ägäis aus der Sicht der Staaten Vorderasiens in der 1. Hälfte des 1. Jahrtausends », *UF* 28 (1996), 463-484.
- Mazza 1996 F. MAZZA, « Zenone di Cizio. Un fenicio alle origini del pensiero stoico », dans : E. Acquaro (éd.), *Alle soglie della classicità: il Mediterraneo tra tradizione e innovazione. Studi in onore di Sabatino Moscati*, I, Pise – Rome 1996, 297-305.
- Mazzarino 1947 S. MAZZARINO, *Fra Oriente e Occidente. Ricerche di storia greca arcaica*, Florence 1947, réimpr. Milan 1989.
- McDonald - Thomas 1990 W.A. McDONALD – C.G. THOMAS, *Progress into the Past: The Rediscovery of Mycenaean Civilization*, Bloomington et Indianapolis 1990².
- McFadden 1954 G.H. MCFADDEN, « A Late Cypriote III Tomb from Kourion Kaloriziki No. 40 », *AJA* 58 (1954), 131-142.
- Méditerranée des Phéniciens* *La Méditerranée des Phéniciens, de Tyr à Carthage*, catalogue de l'exposition, Paris 2007.
- Mehl 2009a A. MEHL, « The Relations between Egypt and Cyprus from Neo-Assyrian to Achaemenid Rule (7th-6th Cent. B.C.) », dans : Michaelidis et alii (éd.) 2009, 60-66.
- Mehl 2009b A. MEHL, « Der Archäologe Ludwig Ross 1845 in Zypern auf den Spuren der Antike », dans : Rogge (éd.) 2009, 153-187.
- Meiggs 1982 R. MEIGGS, *Trees and Timber in the Ancient Mediterranean World*, Oxford 1982.
- Meister 1889 R. MEISTER, *Die griechischen dialekte auf Grundlage von Ahrens' Werk "De Graecae linguae dialectis". 2. Band: Eleisch, Arkadisch,*

- Kyprisch*, Göttingen 1889.
- Merrillees 2000 R.S. MERRILLEES, « Max Ohnefalsch-Richter and the British », dans : P. Åström – D. Sürenhagen (éd.), *Periplus. Festschrift für Hans-Günter Buchholz zu seinem achtzigsten Geburtstag*, SIMA 127, Jonsared 2000, 107-117.
- Merrillees 2001 R.S. MERRILLEES, « T.B. Sandwith and the beginnings of Cypriote archaeology », dans : Tatton-Brown (éd.) 2001, 222-238.
- Merrillees 2005 R.S. MERRILLEES, « Towards a Fuller History of the Cyprus Museum », *CCEC* 35 (2005), 191-214.
- Merrillees 2010 R.S. MERRILLEES, « Another Cesnola Puzzle : A Pair of Reproduction Bracelets from Kourion in the Musée-château d'Annecy, France », *CCEC* 40 (2010), 101-123.
- Messerschmidt 1911 L. MESSERSCHMIDT, *Keilschrifttexte aus Assur historischen Inhalts*, Leipzig 1911.
- Meyer 1893, 1909, 1928, 1931 E. MEYER, *Geschichte des Altertums*, Stuttgart 1884-1902 (vol. II^e : 1893), 1907-1931² (vol. I 2 : 1909 ; vol. II 1 : 1928 ; vol. II 2 : 1931 ; vol. III : 1937).
- Michaelidis *et alii* (éd.) 2009 D. MICHAELIDIS – V. KASSIANIDOU – R. MERRILLEES (éd.), *Egypt and Cyprus in Antiquity*, Oxford 2009.
- Michaelidou-Nicolaou 1993 I. MICHAELIDOU-NICOLAOU, « Nouveaux documents pour le syllabaire chypriote », *BCH* 117 (2003), 343-347.
- Mitford 1937 T.B. MITFORD, « Contributions to the Epigraphy of Cyprus », *JHS* 57 (1937), 28-37.
- Mitford 1939 T.B. MITFORD, « Contributions to the Epigraphy of Cyprus: Some Hellenistic Inscriptions », *APF* 13 (1939), 13-38.
- Mitford 1946 T.B. MITFORD, « Religious Documents from Roman Cyprus », *JHS* 66 (1946), 24-42.
- Mitford 1960 T.B. MITFORD, « Unpublished syllabic inscriptions of the Cyprus Museum », *OAth* 3 (1960), 177-213.
- Mitford 1961a T.B. MITFORD, *Studies in the Signaries of South-Western Cyprus*, *BICS* Suppl. 10, 1961.
- Mitford 1961b T.B. MITFORD, « Unpublished Syllabic Inscriptions of the Cyprus Museum », *Minos* 7 (1961), 15-48 et pl. II-IX.
- Mitford 1961c T.B. MITFORD, « Further Contributions to the Epigraphy of Cyprus », *AJA* 65 (1961), 93-151.
- Mitford 1963 T.B. MITFORD, « Akestor, king of Paphos », *BICS* 10 (1963), 27-30.
- Mitford *IK* T.B. MITFORD, *The Inscriptions of Kourion*, Philadelphie 1971.
- Mitford *Kafizin* T.B. MITFORD, *The Nymphaeum of Kafizin*, *Kadmos* Suppl. 2, Berlin 1980.
- Momigliano 1944 A. MOMIGLIANO, « Sea-Power in Greek Thought », *CR* 58 (1944), 1-7.
- Momigliano 1974 A. MOMIGLIANO, « Le regole del giuoco nello studio della storia antica », *ASNP* s. III 4 (1974), 1183-1192, réimpr. dans : *id.*, *Sesto contributo alla storia degli studi classici e del mondo antico*, I, Roma 1980, 13-22 (d'où on cite).

- Mørkholm 1991 O. MØRKHOLM, *Early Hellenistic Coinage from the Accession of Alexander to the Peace of Apamea (336-188 B.C.)*, Cambridge 1991.
- Morpurgo Davies 1992 A. MORPURGO DAVIES, « Mycenaean, Arcadian, Cyprian and some questions of method in dialectology », dans : J.-P. Olivier (éd.), *Mykenaiika*, BCH Suppl. 25, Athènes 1992, 415-432.
- Movers 1849-1850 F.K. MOVERS, *Die Phönizier, II 1-2*, Berlin 1849-1850, réimpr. 1967.
- Muhly 1989 J.D. MUHLY, « The organisation of the copper industry in Late Bronze Age Cyprus », dans : E.J. Peltenburg (éd.), *Early Society in Cyprus*, Edinburgh 1989, 298-314.
- Muhly 2009 J.D. MUHLY., « The origin of the name 'Ionian' », dans : V. Karageorghis – O. Kouka (éd.), *Cyprus and the East Aegean: Intercultural Contacts from 3000 to 500 BC*, Nicosie 2009, 23-30.
- Müller 1988 H.-P. MÜLLER, « Pygmaion, Pygmalion und Pumaijaton. Aus der Geschichte einer mythischen Gestalt », *Orientalia* n.s. 57 (1988), 192-205.
- Mulliez 1982 D. MULLIEZ, « Notes sur le transport du bois », *BCH* 106 (1982), 107-118.
- Munn-Rankin 1959 J.M. MUNN-RANKIN, « Ancient Near-Eastern Seals in the Fitzwilliam Museum, Cambridge », *Iraq* 21 (1959), 20-37.
- Munro 1891 J.A.R. MUNRO, « Excavations in Cyprus. Third Season's Work – Polis tes Chrysochou », *JHS* 12 (1891), 298-333.
- Munro – Tubbs 1890 J.A.R. MUNRO – H.A. TUBBS, « Excavations in Cyprus, 1889. Polis tes Chrysochou, Limniti », *JHS* 11 (1890), 1-99.
- Munro – Tubbs 1891 J.A.R. MUNRO – H.A. TUBBS, « Excavations in Cyprus, 1890. Third Season's Work. Salamis », *JHS* 12 (1891), 59-198.
- Murray *et alii* 1900 A.S. MURAY – A.H. SMITH – H.B. WALTERS, *Excavations in Cyprus*, Londres 1900, réimpr. 1970.
- Myres 1897 J.L. MYRES, « Excavations in Cyprus in 1894 », *JHS* 17 (1897), 134-173.
- Myres 1906 J.L. MYRES, « On the "lists of Talassocracies" in Eusebius », *JHS* 26 (1906), 84-130.
- Myres 1914 J.L. MYRES, *Handbook of the Cesnola Collection of Antiquities from Cyprus*, New York 1914.
- Myres 1940-1945a J.L. MYRES, « Excavations in Cyprus, 1913 », *ABSA* 41 (1940-1945), 53-96.
- Myres 1940-1945b J.L. MYRES, « The Black Stone of the Paphian Temple at Kouklia », *ABSA* 41 (1940-1945), 97-98.
- Myres – Ohnefalsch-Richter 1899 J.L. MYRES – M. OHNEFALSCH-RICHTER, *Catalogue of the Cyprus Museum*, Oxford 1899.
- Na'aman 1998 N. NA'AMAN, « Sargon II and the Rebellion of the Cypriote Kings against Shilṭa of Tyre », *Orientalia* n.s. 67 (1998), 239-247.
- Na'aman 2001 N. NA'AMAN, « The Conquest of Yadnana according to the Inscriptions of Sargon II », dans T. Abusch *et alii* (éd.),

- Historiography in the Cuneiform World. Proceedings of the XLV^e Rencontre Assyriologique Internationale*, I, Bethesda 2001, 357-363.
- Na'aman 2006 N. NA'AMAN, « Eloulaios/Ululaiu in Josephus, *Antiquities* IX, 284 » *NABU* 2006/6, 5-6.
- Nagy 1997 G. NAGY, « Homeric Scholia », dans I. Morris – B. Powell (ed.), *A New Companion to Homer*, Leyde 1997, 101-122.
- Naso 2010 A. NASO, « Les étrusques au VII^e s. », dans : R. Étienne (éd.), *La Méditerranée au VII^e siècle av. J.-C.*, Paris 2010, 183-198 (en italien).
- Naveh 1982 J. NAVEH, *Early History of the Alphabet : An Introduction to West Semitic Epigraphy and Palaeography*, Jérusalem 1982.
- Nenci 1994 G. NENCI (éd.), *Erodoto, Le Storie. Libro V: La rivolta della Ionia*, Milan 1994.
- Neumann 1963 G. NEUMANN, « Zur Deutung der kyprischen 'Bulwer-Tafel' », *Kadmos* 2 (1963), 53-67.
- Neumann 1973 G. NEUMANN, « Kyprisch *mo-ne-mi-si-ta* », *Kadmos* 12 (1973), 159-165.
- Neumann 1975 G. NEUMANN, « Beiträge zum Kyprischen I », *Kadmos* 14 (1975), 167-173.
- Neumann 1976 G. NEUMANN, « Beiträge zum Kyprischen II », *Kadmos* 15 (1976), 77-81.
- Neumann 1980 G. NEUMANN, « Beiträge zum Kyprischen VII », *Kadmos* 19 (1980), 149-160.
- Neumann 1987 G. NEUMANN, « Beiträge zum Kyprischen IX », *Kadmos* 26 (1987), 113-119.
- Neumann 1988 G. NEUMANN, compte-rendu de « Olivier Masson et Terence B. Mitford, *Les inscriptions syllabiques de Kouklia-Paphos (Ausgrabungen in Alt-Paphos auf Cypern 4)*, Constance 1986 », *Gnomon* 60 (1988), 65-66.
- Neumann 1989a G. NEUMANN, « Beiträge zum Kyprischen X », *Kadmos* 28 (1989), 89-95.
- Neumann 1989b G. NEUMANN, « Beiträge zum Kyprischen XI », *Kadmos* 28 (1989), 168-173.
- Neumann 1990 G. NEUMANN, « Beiträge zum Kyprischen XII », *Kadmos* 29 (1990), 157-168.
- Neumann 1993 G. NEUMANN, « Beiträge zum Kyprischen XIV », *Kadmos* 32 (1993), 39-49.
- Neumann 1994 G. NEUMANN, « Beiträge zum Kyprischen XV », *Kadmos* 33 (1994), 1-9.
- Neumann 1996 G. NEUMANN, « Beiträge zum Kyprischen XVI », *Kadmos* 35 (1996), 39-48.
- Neumann 1997 G. NEUMANN, « Beiträge zum Kyprischen XVII », *Kadmos* 36 (1997), 167-170.

- Neumann 2000 G. NEUMANN, « Beiträge zum Kyprischen XIX », *Kadmos* 39 (2000), 179-188.
- Neumann 2003a G. NEUMANN, « Beiträge zum Kyprischen XXI », *Kadmos* 42 (2003), 109-130.
- Neumann 2003b G. NEUMANN, « Beiträge zum Kyprischen XXII », *Kadmos* 42 (2003), 131-140.
- Nicolaou 1976 K. NICOLAOU, *The historical topography of Kition*, SIMA 43, Göteborg 1976.
- Nicolaou 1971 I. NICOLAOU, *Cypriot Inscribed Stones*, Nicosie 1971.
- Nicolaou 1980 I. NICOLAOU, « Une inscription en syllabaire chypriote au Musée de Rhodes », *BCH* 104 (1980), 221-224.
- Nicolaou 1998 I. NICOLAOU, « Inscriptiones Cypriae Alphabeticae XXXVII », *RDAC* 1998, 161-169 et pl. XVII.
- Niebuhr 1847 B.G. NIEBUHR, *Vorträge über alte Geschichte an der Universität zu Bonn gehalten*, éd. par M. Niebuhr, Berlin 1847-1851 (*Erster Band : Der Orient bis zur Schlacht von Salamis. Griechenland bis auf Perikles*, 1847).
- Nielsen 1983 A.M. NIELSEN, *Corpus of Cypriote Antiquities 8. Cypriote Antiquities in the Ny Carlsberg Glyptotek*, Copenhagen, SIMA 20.8, Göteborg 1983.
- Nielsen 1992 A.M. NIELSEN, *Catalogue, The Cypriote Collection*, Ny Carlsberg Glyptotek, Copenhagen 1992.
- Nielsen 1994 I. NIELSEN, *Hellenistic Palaces. Tradition and Renewal*, Aarhus 1994.
- Niemeyer 1990 H.G. NIEMEYER, « The Phoenicians in the Mediterranean : A Non-Greek Model for Expansion and Settlement in Antiquity », dans : J.-P. Descœudres (éd.), *Greek Colonists and Native Populations*, New York 1990, 469-489.
- Niemeyer 2000 H.G. NIEMEYER, « The Early Phoenician City-States on the Mediterranean : Archaeological Elements for their Description », dans : M.H. Hansen (éd.), *A Comparative Study of Thirty City-State Cultures*, Copenhagen 2000, 89-115.
- Niemeyer 2006 H.G. NIEMEYER, « The Phoenicians in the Mediterranean. Between Expansion and Colonisation: A Non-Greek Model of Overseas Settlement and Presence », dans : G.R. Tsetschladze (éd.), *Greek Colonisation: An Account of Greek Colonies and Other Settlements Overseas. Volume 1*, Leyde 2006, 143-168.
- Nihan 2009 C. NIHAN, « Ézéchiél », dans : *Römer et alii* (éd.) 2009, 439-458.
- Noussia-Fantuzzi 2010 M. NOUSSIA-FANTUZZI, *Solon the Athenian, the Poetic Fragments*, Leyde – Boston 2010.
- Nys – Recke 2004 K. NYS – M. RECKE, « Craftsmanship and the cultural/political identity of the Cypriote kingdoms. The Case of Idalion and Tamassos », *CCEC* 34 (2004), 211-222.

- Oberhummer 1903 E. OBERHUMMER, *Die Insel Cypern. Eine Landeskunde auf historischer Grundlage. Bd I. Quellenkunde und Naturbeschreibung*, Munich 1903.
- Oberhummer 1912 E. OBERHUMMER, « Golgoi », *RE* VII (1912), col. 1579-1581.
- Oberhummer 1925 E. OBERHUMMER, « Kypros (1) », *RE* XII (1925), col. 59-117.
- OCD³ S. HORNBLOWER – A. SPAWFORTH (éd.), *The Oxford Classical Dictionary*, Oxford 2003³.
- Oded 1986 B. ODED, « The Table of Nations (Genesis 10) - A Socio-cultural Approach », *ZAW* 98 (1986), 14-31.
- Ohnefalsch-Richter 1893 M. OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros, die Bibel und Homer*, Berlin 1893.
- Olivier 2007 J.-P. OLIVIER, *Édition holistique des textes chypro-minoens*, Pise – Rome 2007.
- Olivier – Vandenabeele 2000 J.-P. OLIVIER – F. VANDENABEELE, « Les sceaux et scellés inscrits en syllabaire chypro-minoen et en syllabaire chypriote « classique » », dans : W. Müller (éd.), *Minoisch-mykenische Glyptik. Stil, Ikonographie, Funktion*, Berlin 2000, 203-217.
- Olmstead 1931 A.T. OLMSTEAD, « The text of Sargon's Annals », *AJSL* 47 (1931), 259-280.
- Onasch 1994 H.-U. ONASCH, *Die assyrischen Eroberungen Ägyptens, Ägypten und Altes Testament* 27, Wiesbaden 1994.
- Osborne - Byrne *LGPN II* M.J OSBORNE – S.G. BYRNE, *A Lexicon of Greek Personal Names. II. Attica*, Oxford 1994.
- Osing 1980 J. OSING, « Zum ägyptischen Namen für Zypern », *GM* 40 (1980), 45-51.
- Page *PMG* D.L. PAGE, *Poetae Melici Graeci*, Oxford 1962.
- Panagl 1988 O. PANAGL, « Cyprus and Cypriots in the Homeric poems », dans : J. Karageorghis – O. Masson (éd.), *The history of the Greek language in Cyprus*, Nicosie 1988, 31-37.
- Panayotou 2007 A. PANAYOTOU, « Arcado-Cypriot », dans : A.-F. Christidis (éd.), *A History of Ancient Greek. From the Beginnings to Late Antiquity*, Cambridge 2007, 417-426.
- Panayotou 2009 A. PANAYOTOU, « Liens familiaux et tradition dans l'onomastique personnelle chypriote: l'expression de la filiation à Chypre durant le I^{er} millénaire a.C. », *Pasiphae* 3 (2009), 199-208.
- Papalexandrou 2006 N. PAPALEXANDROU, « A Cypro-Archaic Public Building at Polis Chrysochou, 1999-2003: Preliminary Report », *RDAC* 2006, 223-237.
- Papalexandrou 2008 N. PAPALEXANDROU, « A Cypro-Archaic Public Building at Polis Chrysochou, 2006-2007: Interim Report », *RDAC* 2008, 251-262.
- Pardee 1998 D. PARDEE., « Les documents d'Arslan Tash: authentiques ou faux? », *Syria* 75 (1998), 15-54.
- Parker 2000 B.J. PARKER, « The Earliest Known Reference to the Ionians in the Cuneiform Sources », *AHB* 14 (2000), 69-77.

- Parpola 1970 S. PARPOLA, *Neo-Assyrian Toponyms*, AOAT 6, Neukirchen-Vluyn 1970.
- Patillon – Segonds 1995 *Porphyre, De l'abstinence, Tome III : Livre IV*, éd. M. PATILLON – A.PH. SEGONDS – L. BRISSON, Paris 1995.
- Pearson 1917 A.C. PEARSON, *The Fragments of Sophocles*, Cambridge 1917, réimpr. Amsterdam 1963.
- Peckham 1968a J.B. PECKHAM, *The Development of the Late Phoenician Scripts*, Cambridge 1968.
- Peckham 1968b J.B. PECKHAM, « Notes on a Fifth-Century Phoenician Inscription from Kition, Cyprus (CIS 86) », *Orientalia* n.s. 37 (1968), 304-324.
- Peckham 1972 J.B. PECKHAM, « The Nora Inscription », *Orientalia* n.s. 41 (1972), 457-468.
- PECS R. STILLWELL (éd.), *The Princeton Encyclopedia of Classical Sites*, Princeton 1976.
- Perdrizet *FD V* P. PERDRIZET, *Fouilles de Delphes, Tome V. Monuments figurés, petits bronzes, terres-cuites, antiquités diverses*, Paris 1908.
- Petit 1991 TH. PETIT, « Présence et influences perses à Chypre », dans : H. Sancisi-Weerdenburg – A. Kuhrt (éd.), *Achaemenid History VI. Asia Minor and Egypt : Old Cultures in a New Empire*, Leyde 1991, 161-178.
- Petit 1991-1992 TH. PETIT, « L'origine des cités-royaumes cypriotes à l'Âge du Fer. Le cas d'Amathonte », dans : *Université de Saint-Etienne. Études d'Histoire*, 1991-1992, 5-17.
- Petit 1995 TH. PETIT, « *Amathous (autochtones eisin)*. De l'identité amathousienne à l'époque des royaumes (VIII^e-IV^e siècles av. J.-C.) », dans : *Kyrios character : quelle identité chypriote?*, *STHist* 43-44 (1995), 51-64.
- Petit 1996 TH. PETIT, « La céramique grecque du palais d'Amathonte. Description et interprétation », *RArch* 1996, 211-223.
- Petit 1997-1998 TH. PETIT, « La langue éteocyprïote ou l' "amathousien". Essai d'interprétation grammaticale », *AfO* 44-45 (1997-1998), 244-271.
- Petit 1998 TH. PETIT, « Amathousiens, Ethiopiens et Perses », *CCEC* 28 (1998), 73-86.
- Petit 1999 TH. PETIT, « Eteocyprïot Myth and Amathousian Reality », *JMA* 12 (1999), 108-120.
- Petit 2001 TH. PETIT, « The First Palace of Amathus and the Cypriot Poleogenesis », dans : I. Nielsen (éd.), *The Royal Palace Institution in the First Millennium BC : Regional Development and Cultural Interchange between East and West*, Athènes 2001, 53-75.
- Petit 2004 TH. PETIT, « Herodotus and Amathus », dans : V. Karageorghis – I. Taifacos (éd.), *The World of Herodotus*, Nicosie 2004, 9-25.

- Petit 2006 TH. PETIT, « MALIKA : l'identité composite du Dieu-Roi d'Amathonte sur le sarcophage de New York », dans : S. Fourrier – G. Grivaud (éd.), *Identités croisées en un milieu méditerranéen : le cas de Chypre (Antiquité - Moyen Âge)*, Rouen 2006, 63-99.
- Petit 2007 TH. PETIT, « The Hellenization of Amathus in the 4th Century B.C. », dans : P. Flourentzos (éd.), *From Evagoras I to the Ptolemies. The Transition from the Classical to the Hellenistic Period in Cyprus*, Nicosie 2007, 93-114.
- Phéniciens 1986 *Les Phéniciens et le monde méditerranéen*, catalogue de l'exposition, Bruxelles 1986.
- Picard 1994 O. PICARD, « Quelques remarques sur les monnaies chypriotes d'époque classique », *CCEC* 22 (1994), 9-12.
- Pilides 2003 D. PILIDES, « Excavations at the Hill of Agios Georgios (PA.SY.D.Y.). Nicosia: 2002 Season - Preliminary Report », *RDAC* 2003, 181-200.
- Pilides 2004 D. PILIDES, « Potters, Weavers and Sanctuary Dedications. Possible Evidence from the Hill of Agios Georghios in the Quest for Territorial Boundaries », *CCEC* 34 (2004), 155-172.
- Pilides 2007 D. PILIDES, « The Hill of Agios Georgios, Nicosia: From Ledroi to Levkoton? », dans : P. Flourentzos (éd.), *From Evagoras I to the Ptolemies. The Transition from the Classical to the Hellenistic Period in Cyprus*, Nicosie 2007, 131-144.
- Pilides – Destrooper-Georgiades 2008 D. PILIDES – A. DESTROOPER-GEORGIADIS, « A hoard of silver coins from the plot on the corner of Nikokreontos and Hadjopoullou Streets, (east extension of the settlement of the Hill of Agios Georgios, Lefkosia) », *RDAC* 2008, 307-335.
- Pilides – Olivier 2008 D. PILIDES – J.-P. OLIVIER, « A Black Glazed Cup from the Hill of Agios Georgios, Lefkosia, belonging to a "wanax" », *RDAC* 2008, 337-352.
- Pinches 1882 TH.G. PINCHES, « A new fragment of the history of Nebuchadnezzar III », *TSBA* 7 (1882), 210-225.
- Pirenne-Delforge 1994 V. PIRENNE-DELFORGE, *L'Aphrodite grecque. Contribution à l'étude de ses cultes et de sa personnalité dans le panthéon archaïque et classique*, Athènes – Liège 1994.
- Plassart 1921 A. PLASSART, « Inscriptions de Delphes : la liste des théorodques », *BCH* 45 (1921), 1-85.
- PNA 1 I K. RADNER (éd.), *The Prosopography of the Neo-Assyrian Empire. Volume 1, Part I : A*, Helsinki 1998.
- PNA 1 II K. RADNER (éd.), *The Prosopography of the Neo-Assyrian Empire. Volume 1, Part II : B-G*, Helsinki 1999.
- PNA 2 I H.D. BAKER (éd.), *The Prosopography of the Neo-Assyrian Empire. Volume 2, Part I : H-K*, Helsinki 2000.
- PNA 2 II H.D. BAKER (éd.), *The Prosopography of the Neo-Assyrian Empire. Volume 2, Part II : L-N*, Helsinki 2001.

- PNA 3 I H.D. BAKER (éd.), *The Prosopography of the Neo-Assyrian Empire. Volume 3, Part I : P-S*, Helsinki 2002.
- Pogiatzi 2003 E. POGIATZI, *Die Grabreliefs auf Zypern von der archaischen bis zur römischen Zeit*, Mannheim et Möhnesee 2003.
- Poldrugo 1999 F. POLDRUGO, « La persistenza della figura del *wanax* miceneo a Cipro in età storica », *SCO* 47.1 (1999), 21-51.
- Poncy et alii 2001 H. PONCY – O. CASABONNE – J. DE VOS – M. EGETMEYER – R. LEBRUN – A. LEMAIRE, « Sceaux du musée d'Adana », *AnaAnt* 9 (2001), 9-37.
- Posener 1934 G. POSENER, « Notes sur la stèle de Naucratis », *ASAE* 34 (1934), 141-148.
- Posener 1947 G. POSENER, « Les douanes de la Méditerranée dans l'Égypte saïte », *RPh* 21 (1947), 117-131.
- PPG J. FRIEDRICH – W. RÖLLIG, *Phönizisch-punische Grammatik*, Rome 1999³.
- Prinz 1979 F. PRINZ, *Gründungsmythen und Sagenchronologie*, Munich 1979.
- Puech 1976 É. PUECH, « Le rite d'offrande des cheveux d'après une inscription phénicienne de Kition vers 800 avant notre ère », *RSF* 4 (1976), 11-21.
- Puech 1979 É. PUECH, « Remarques sur quelques inscriptions phéniciennes de Chypre », *Semitica* 29 (1979), 19-43.
- Puech 2009 É. PUECH, « L'inscription phénicienne du pithos d'Amathonte et son contexte », dans : J.D. Schloen (éd.), *Exploring the Longue durée: Essays in Honor of Lawrence E. Stager*, Winona Lake 2009, 391-401.
- Pugliese Carratelli 1971 G. PUGLIESE CARRATELLI, « L'epigrafe cipriota di Policoro », *RAL* VIII^e s. 27 (1971), 589-591.
- Quack 1996 J.F. QUACK, « *kft3w* und *i3sy* », *Ägypten und Levante* 6 (1996), 75-81.
- Quack 2007 J.F. QUACK, « Das Problem des *H3w-nb.wt* », dans : Rollinger et alii (éd.) 2007, 331-362.
- Quillard 1979 B. QUILLARD, *Bijoux carthaginois I : les colliers*, Louvain-la-Neuve 1979.
- Radner 2003-2004 K. RADNER, « Salmanassar V. in den Nimrud Letters », *AfO* 50 (2003-2004), 95-104.
- Radner 2010 K. RADNER, « The Stele of Sargon II of Assyria at Kition : A focus for an emerging Cypriot identity ? », dans : R. Rollinger et alii (éd.), *Interkulturalität in der Alten Welt : Vorderasien, Hellas, Ägypten und die vielfältigen Ebenen des Kontakts*, Wiesbaden 2010, 429-449.
- Ramsay 1928 W.M. RAMSAY, *Asiatic Elements in Greek Civilisation*, New York 1928².
- Rantidi-Paphos T.B. MITFORD – O. MASSON, *The syllabic inscriptions of Rantidi-Paphos, Ausgrabungen in Alt-Paphos auf Cypern II*, Constance 1983.

- Rapport* . . . « Rapport sur les travaux de l'École française d'Athènes », publié annuellement sur le *BCH*.
- Raptou 1999 E. RAPTOU, *Athènes et Chypre à l'époque perse (VI^e – IV^e s. av. J.-C.)*, CMO 28, Lyon 1999.
- Raptou 2002 E. RAPTOU, « Nouveaux témoignages sur Palaepaphos à l'époque géométrique d'après les fouilles de Kouklia-Plakes », *CCEC* 32 (2002), 115-133.
- Rawlinson 1870 H.C. RAWLINSON, *The Cuneiform Inscriptions of Western Asia*, III, Londres 1870.
- Rawlinson 1889 H.C. RAWLINSON, *History of Phoenicia*, Londres 1889.
- Renz 1995 J. RENZ, *Die althebräischen Inschriften. I: Text und Kommentar ; III: Texte und Tafeln*, Handbuch der althebräischen Epigraphik I et III, Darmstadt 1995.
- RÉS* *Répertoire d'épigraphie sémitique publié par la commission du Corpus Inscriptionum Semiticarum*, 8 tomes, Paris 1900-1968.
- Rey-Coquais 1992 J.-P. REY-COQUAIS, « Sur quelques divinités de la Syrie antique », dans : M.-M. Mactoux – E. Geny (éd.), *Mélanges Pierre Lévêque. 6: Religion*, Paris 1992, 247-260.
- Reyes 1994 A.T. REYES, *Archaic Cyprus: A Study of the Textual and Archaeological Evidence*, Oxford 1994.
- Reyes 2001 A.T. REYES, *The Stamp-Seals of Ancient Cyprus*, Oxford 2001.
- Ribichini 1982 S. RIBICHINI, « Kinyras di Cipro », dans *Religioni e Civiltà. Scritti in memoria di Angelo Brelich*, III, Rome 1982, 479-500.
- Richardson 1991 N.J. RICHARDSON, « Homer and Cyprus », dans : V. Karageorghis (éd.), *Proceedings of an International Symposium « The civilizations of the Aegean and their diffusion in Cyprus and the Eastern Mediterranean, 2000-600 BC »*, Larnaca 1991, 125-128.
- Röllig 1987-1990 W. RÖLLIG, « Lidir », *RIA* VII (1987-1990), 16.
- Robert 1968 L. ROBERT, « De Delphes à l'Oxus. Inscriptions grecques nouvelles de la Bactriane », *CRAI* 1968, 416-457 (réimpr. dans *id., Opera Minora Selecta V*, Amsterdam 1989, 510-551).
- Robertson 1978 N. ROBERTSON, « The Goddess on the Ingot in Greco-Roman Times », *RDAC* 1978, 202-205.
- Robinson 1948 E.S.G. ROBINSON, « Greek Coins Acquired by the British Museum 1938-1948. I », *NC* s. VI 8 (1948), 43-65.
- Robinson 1973 E.S.G. ROBINSON, « A hoard of Greek coins from Southern Anatolia ? », *RN* 1973, 229-237.
- Rocchetti 1978 L. ROCCHETTI, *Le tombe dei periodi geometrico ed arcaico della necropoli a mare di Agia Irini «Paleokastro»*, Biblioteca di antichità cipriote 4, Rome 1978.
- Rogge (éd) 2009 S. ROGGE (éd.), *Zypern und der Vordere Orient im 19. Jahrhundert. Die Levante im Fokus von Politik und Wissenschaft der europäischen Staaten*, Münster 2009.
- Rolley – Masson 1971 CL. ROLLEY – O. MASSON, « Un bronze de Delphes à inscription chypriote syllabique », *BCH* 95 (1971), 295-304.

- Rollinger 1997 R. ROLLINGER, « Zur Bezeichnung von 'Griechen' in Keilschrifttexten », *RAss* 91 (1997), 167-172.
- Rollinger 2007 R. ROLLINGER, « Zu Herkunft und Hintergrund der in altorientalischen Texten genannten 'Griechen' », dans : Rollinger *et alii* (éd.) 2007, 259-330.
- Rollinger *et alii* (éd.) 2007 R. ROLLINGER – A. LUTHER – J. WIESEHÖFER (éd.), *Getrennte Wege? Kommunikation, Raum und Wahrnehmung in der alten Welt*, Francfort-sur-le-Main 2007.
- Römer 2009 TH. RÖMER, « Nombres », dans : Römer *et alii* (éd.) 2009, 279-293.
- Römer *et alii* (éd.) 2009 TH. RÖMER – J.-D. MACCHI – C. NIHAN (éd.), *Introduction à l'Ancien Testament*, Genève 2009.
- Rose 1863 V. ROSE, *Aristoteles Pseudepigraphus*, Leipzig 1863, réimpr. Hildesheim 1971.
- Rostovtzeff 1941 M. ROSTOVITZ, *The Social and Economic History of the Hellenistic World*, Oxford 1941.
- Rupp 1985 D.W. RUPP, « Prolegomena to a Study of Stratification and Social Organization in Iron Age Cyprus », dans : M. Thompson *et alii* (éd.), *Status, Structure and Stratification : Current Archaeological Reconstructions*, Calgary 1985, 119-130.
- Rupp 1987 D.W. RUPP, « "Vive le Roi" : The Emergence of the State in Iron Age Cyprus », dans : *id.* (éd.), *Western Cyprus: Connections. An Archaeological Symposium, SIMA 77*, Göteborg 1987, 147-168.
- Rupp 1988 D.W. RUPP, « The 'Royal Tombs' at Salamis (Cyprus): Ideological Messages of Power and Authority », *JMA* 1 (1988), 111-139.
- Rupp 1989 D.W. RUPP, « Puttin' on the Ritz: Manifestations of High Status in Iron Age Cyprus », dans : E.J. Peltenburg (éd.), *Early Society in Cyprus*, Édimbourg 1989, 336-362.
- Rupp 1998 D.W. RUPP, « The Seven Kings of the Land of Ia', a District on Ia-ad-na-na: Achaean Bluebloods, Cypriot Parvenus or Both ? », dans : K.J. Hartswick – M.C. Sturgeon (éd.), *ΣΤΕΦΑΝΟΣ. Studies in honour of Brunilde Sismondo Ridgway*, Philadelphie 1998, 209-222.
- Rupp 2000 D.W. RUPP, « Map 72 Cyprus », dans R.J.A. Talbert (éd.), *Barrington Atlas of the Greek and Roman World. Map-by-Map Directory*, Princeton – Oxford 2000, 1095-1107.
- Russell 1991 J.M. RUSSELL, *Sennacherib's Palace Without Rival at Nineveh*, Chicago 1991.
- Russell 1999 J.M. RUSSELL, *The Writing on the Wall. Studies in the Architectural Context of Late Assyrian Palace Inscriptions*, Winona Lake 1999.
- Russo 1985 Omero, *Odissea, Volume V (Libri XVII-XX)*, éd. J. RUSSO, Milan 1985.
- Saggs 2001 H.W.F. SAGGS, *The Nimrud Letters, 1952*, Londres 2001.
- Salamine de Chypre II* M. YON, *Salamine de Chypre. II : La tombe T. I du XI^e s. av. J.-C.*, Paris 1971.

- Salamine de Chypre V* M. YON, *Salamine de Chypre. V: Un dépôt de sculptures archaïques*, Paris 1974.
- Salamine de Chypre X* M.-J. CHAVANE – M. YON, *Salamine de Chypre. X: Testimonia Salamina 1*, Paris 1978.
- Salamine de Chypre XI* G. ARGOUD – O. CALLOT – B. HELLY, *Salamine de Chypre. XI: Une résidence byzantine, « l'Huilerie »*, Paris 1980.
- Salamine de Chypre XIII* J. POUILLOUX – P. ROESCH – J. MARCILLET-JAUBERT, *Salamine de Chypre. XIII: Testimonia Salamina 2*, Paris 1987.
- Salamine de Chypre XV* G. ROUX, *Salamine de Chypre. XV: Basilique de la Campanopetra*, Paris 1998.
- Saporetti 1976 C. SAPORETTI, « Cipro nei testi neoassiri », dans : *Studi ciprioti e rapporti di scavo, fascicolo 2*, Rome 1976, 83-88.
- Sass 1998 B. SASS, « Wenamun and His Levant - 1075 BC or 925 BC? », *Ägypten und Levante* 12 (1998), 247-255.
- Satraki 2008 A. SATRAKI, « Manifestations of Royalty in Cypriot Sculpture », dans : G. Papantoniou (éd.), *POCA 2005: Postgraduate Cypriot Archaeology*, Oxford 2008, 27-35.
- Satraki 2010 A. SATRAKI, « The Archaeology of the Cypriot Basileis: Manifestations of Royal Authority in Iron Age Cyprus », dans : S. Christodoulou – A. Satraki (éd.), *POCA 2007: Postgraduate Cypriot Archaeology Conference*, Newcastle upon Tyne 2010, 197-218.
- SCE I E. GJERTAD – J. LINDROS – E. SJÖQVIST – A. WESTHOLM, *The Swedish Cyprus Expedition: Finds and Results of the Excavations in Cyprus 1927-1931*, I, Stockholm 1934.
- SCE II E. GJERTAD – J. LINDROS – E. SJÖQVIST – A. WESTHOLM, *The Swedish Cyprus Expedition: Finds and Results of the Excavations in Cyprus 1927-1931*, II, Stockholm 1935.
- SCE III E. GJERTAD – J. LINDROS – E. SJÖQVIST – A. WESTHOLM, *The Swedish Cyprus Expedition: Finds and Results of the Excavations in Cyprus 1927-1931*, III, Stockholm 1937.
- SCE IV 2 E. GJERTAD, *The Swedish Cyprus Expedition. IV 2: the Cypro-Geometric, Cypro-Achaic and Cypro-Classical periods*, Stockholm 1948.
- Schäfer 1960 J. SCHÄFER, « Ein "Perserbau" in Altpaphos? », *OAth* 3 (1960), 155-175.
- Schaeffer 1952 CL.F.A. SCHAEFFER, *Enkomi-Alasia. Nouvelles Missions en Chypre 1946-1950*, Paris 1952.
- Schaeffer 1973 CL.F.A. SCHAEFFER, « Remarks and Conclusions », dans : *Acts of the International Symposium "The Mycenaeans in the Eastern Mediterranean"*, Nicosie 1973, 285-289.
- Scheepers 1991 A. SCHEEPERS, « Anthroponymes et toponymes du récit d'Ounamon », dans : E. Lipiński (éd.), *Phoenicia and the Bible*, *Studia Phoenicia* 11, Louvain 1991, 17-83.

- Schilling 1977 *Pline l'Ancien, Histoire naturelle, Livre VII*, éd. R. SCHILLING, Paris 1977.
- Schipper 2005 B.U. SCHIPPER, *Die Erzählung des Wenamun. Ein Literaturwerk im Spannungsfeld von Politik, Geschichte und Religion*, OBO 209, Fribourg – Göttingen 2005.
- Schmidt 1968 G. SCHMIDT, *Kyprische Bildwerke aus dem Heraion von Samos, Samos VII*, Bonn 1968.
- Schmitt 1987 R. SCHMITT, compte rendu de « Olivier Masson et Terence B. Mitford, *Les inscriptions syllabiques de Kouklia-Paphos (Ausgrabungen in Alt-Paphos auf Cypern 4)*, Constance 1986 », *Kratylos* 32 (1987), 184-186.
- Schmitt 1991 R. SCHMITT, « Eine neue kyprische Gefässinschrift », *Kadmos* 30 (1991), 128-130.
- Schrader 1890 E. SCHRADER, « Zur Geographie des assyrischen Reichs », *Sitzungsberichte des königlich preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin* 1890, 321-344.
- Schwabacher 1946 W. SCHWABACHER, « The Coins of the Vouni Treasure. Contributions to Cypriote Numismatics », *OpArch* 4 (1946), 25-46.
- Seel 1942 O. SEEL, « Paion (4) », *RE* XVIII 2 (1942), col. 2401-2403.
- Segert 2000 S. SEGERT, « Kition and Kittim », dans : P. Åström – D. Surenhagen (éd.), *Periplus. Festschrift für Hans-Gunter Buchholz zu seinem achtzigsten Geburtstag*, SIMA 127, Jonsered 2000, 165-172.
- Senff 1993 R. SENFF, *Das Apollonheiligtum von Idalion*, SIMA 94, Jonsered 1993.
- Senff 2009 R. SENFF, « Exotischer Reiz und historischer Wert – veränderte Perspektiven der Betrachtung antiker Kunst Zyperns im 19. Jahrhundert », dans : Rogge (éd.) 2009, 255-269.
- Serghidou 2001 A. SERGHIDOU, « Imaginary Cyprus. Revisiting the past and redefining the ancient landscape », dans : Tatton-Brown (éd.) 2001, 21-31.
- Serghidou 2006 A. SERGHIDOU, « Discours ethnographique et quêtes identitaires en Chypre ancienne », dans : S. Fourrier – G. Grivaud (éd.), *Identités croisées en un milieu méditerranéen : le cas de Chypre (Antiquité – Moyen Âge)*, Rouen 2006, 165-186.
- Severis 2001 R.C. SEVERIS, « Edmond Duthoit: an artist and ethnographer in Cyprus, 1862, 1865 », dans : Tatton-Brown (éd.) 2001, 32-49.
- SH *Supplementum Hellenisticum*, éd. H. LLOYD-JONES – P. PARSONS, Berlin 1983, 9-16.
- Sherratt 1992 S. SHERRATT, « Immigration and Archaeology: Some Indirect Reflections », dans : P. Åström (éd.), *Acta Cypria* 2, Jonsered 1992, 316-347.
- Sherratt 1994 S. SHERRATT, « Patterns of Contact Between the Aegean and Cyprus in the 13th and 12th Centuries BC », *Archaeologia Cypria* 3 (1994), 35-46.

- Sherratt 1998 S. SHERRATT, « "Sea Peoples" and the Economic Structure of the Late Second Millennium in the Eastern Mediterranean », dans : S. Gitin *et alii* (éd.), *Mediterranean Peoples in Transition, Thirteenth to Early Tenth Centuries BCE*, Jérusalem 1998, 292-313.
- Simons 1937 J. SIMONS, *Handbook for the Study of Egyptian Topographical Lists Relating to Western Asia*, Leyde 1937.
- Sisti 1986 *Menandro, Misumenos*, éd. F. SISTI, Gênes 1986.
- Six 1883 J.-P. SIX, « Du classement des séries chypriotes », *RN* s. III 1 (1883), 249-374.
- Sjöqvist 1940 E. SJÖQVIST, *Problems of the Late Cypriote Bronze Age*, Stockholm 1940.
- Smith 1878 G. SMITH, *History of Sennacherib*, Londres 1878.
- Smith 1997 J.S. SMITH, « Preliminary Comments on a Rural Cypro-Archaic Sanctuary in Polis-Peristeries », *BASOR* 308 (1997), 77-98.
- Smith 2008 J.S. SMITH, « Cyprus, the Phoenicians and Kition », dans : C. Sagona (éd.), *Beyond the Homeland: Markers in Phoenician Chronology*, Louvain 2008, 261-303.
- Smith 2009 J.S. SMITH, *Art and Society in Cyprus from the Bronze Age into the Iron Age*, New York 2009.
- Snodgrass 1988 A.M. SNODGRASS, *Cyprus and Early Greek History*, Bank of Cyprus Cultural Foundation Fourth Annual Lecture on History and Archaeology, Nicosie 1988.
- Sørensen 1984 L.W. SØRENSEN, « Three Cypro-Archaic I Vases Decorated with Birds », *RDAC* 1984, 162-168.
- South 1987 A.K. SOUTH, « An Egyptian Stone Mortar with Inscription of Amasis from Larnaca », *RDAC* 1987, 77-78.
- South-Todd 2002 A. SOUTH-TODD, « Late Bronze Age Settlement Patterns in Southern Cyprus: the First Kingdoms ? », *CCEC* 32 (2002), 59-72.
- Spalinger 1982 A.J. SPALINGER, *Aspects of the Military Documents of the Ancient Egyptians*, New Haven – Londres 1982.
- Spyridakis 1937 K. SPYRIDAKIS, « Συμβολή εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς πολιτείας τοῦ ἀρχαίου Ἰδαλίου (5 αἰ. π.Χ.) », *Kypriakai Spoudai* 1 (1937), 61-78.
- Stager *et alii* 1974 L.E. STAGER – A.M. WALKER – G.E. WRIGHT, *American Expedition to Idalion, Cyprus. First Preliminary Report: Seasons of 1971 and 1972*, *BASOR* Suppl. 18, Cambridge 1974.
- Stager – Walker 1989 L.E. STAGER – A.M. WALKER, *The American Expedition to Idalion, Cyprus 1973-1980*, Chicago 1989.
- Stanley-Price 2001 N. STANLEY-PRICE, « The Ottoman Law on Antiquities (1874) and the founding of the Cyprus Museum », dans : Tatton-Brown (éd.) 2001, 267-275.
- Starr 1990 I. STARR, *Queries to the Sungod. Divination and Politics in Sargonid Assyria*, *State Archives of Assyria* 4, Helsinki 1990.

- Steel 1993 L. STEEL, « The Establishment of the City Kingdoms in Iron Age Cyprus : An Archaeological Commentary », *RDAC* 1993, 147-156.
- Steel 1996 L. STEEL, « Transition from Bronze to Iron at Kourion : A Review of the Tombs from Episkopi-Bamboula and Kaloriziki » *ABSA* 91 (1996), 287-300.
- Steel 2001 L. STEEL, « The British Museum and the invention of the Cypriot Late Bronze Age », dans : Tatton-Brown (éd.) 2001, 160-167.
- Steinhart 2003 M. STEINHART, « Die Reliefs des Geryoneus von Golgoi. Ein Beitrag zur Rezeption griechischer Mythen in der kyprischen Kunst », *Thetis* 10 (2003), 45-53.
- Stern 1998 E. STERN, « The Relations between the Sea Peoples and the Phoenicians in the Twelfth and Eleventh Centuries BCE », dans : S. Gitin - A. Mazar - E. Stern (éd.), *Mediterranean Peoples in Transition, Thirteenth to Early Tenth Centuries BCE*, Jérusalem 1998, 345-352.
- Stern 2001 E. STERN, *Archaeology of the Land of the Bible, Volume II: The Assyrian, Babylonian and Persian Periods, 732-332 BCE*, New York 2001.
- Strassmaier 1889 J.N. STRASSMAIER, *Inschriften von Nabuchodonosor, König von Babylon*, Leipzig 1889.
- Streck 1916 M. STRECK, *Assurbanipal und die letzten assyrischen Könige bis zum Untergange Niniveh's*, Vorderasiatische Bibliothek 7, Leipzig 1916.
- Stylianou 1992 P.J. STYLIANOU, « The age of the kingdoms. A political history of Cyprus in the Archaic and Classical periods », dans : *ΙΑΡΥΜΑ ΑΡΧΙΕΠΙΣΚΟΠΟΥ ΜΑΚΑΡΙΟΥ Γ'. ΜΕΛΕΤΑΙ ΚΑΙ ΥΠΟΜΝΕΜΑΤΑ ΙΙ*, Nicosie 1992, 373-530.
- Sykutris 1927 J. SYKUTRIS, « Solon und Soloi », *Philologus* 83 = n.s. 37 (1927), 439-443.
- Szynger 1980 M. SZNYCER, « Salamine de Chypre et les Phéniciens », dans : *Salamine de Chypre, histoire et archéologie*, Paris 1980, 123-129.
- Szynger 1985a M. SZNYCER, « Brèves remarques sur l'inscription phénicienne de Chypre, CIS, I, 5 », *Semitica* 35 (1985), 47-50.
- Szynger 1985b M. SZNYCER, « Les noms de métier et de fonction chez les Phéniciens de Kition d'après les témoignages épigraphiques », dans : *Chypre. La vie quotidienne de l'antiquité à nos jours*, Paris 1985, 79-86.
- Szynger 1995 M. SZNYCER, « Une possible mention d'un " Kitien " (KTY) au XI^e s. av. J.-C. », *CCEC* 24 (1995), 3-5.
- Szynger 1996 M. SZNYCER, « Une inscription phénicienne inédite de l'Ancienne Paphos », *CCEC* 26 (1996), 3-5.
- Szynger 1997 M. SZNYCER, « Nouvelle lecture d'un mot dans l'inscription phénicienne de Larnaka-tis-Lapithou », *CCEC* 27 (1997), 149-156.

- Szzyner 1999 M. SZZYNER, « Une nouvelle inscription phénicienne d'Amathonte (Chypre) », *Semitica* 49 (1999), 195-197.
- Szzyner 2004 M. SZZYNER, « Idalion : capitale économique des rois phéniciens de Kition et d'Idalion », *CCEC* 34 (2004), 85-100.
- Tadmor 1971 H. TADMOR, « Fragments of an Assyrian Stele of Sargon II », *Atiqot* 9-10 (1971), 192-197.
- Tadmor 1996 H. TADMOR, « בקפריסין שנתגלתה הב' סרגון של אסטילה על הערות (Notes on the Stele of Sargon II from Cyprus) », *Eretz Israel* 25 (1996), 286-289, 99*.
- Tallqvist APN K.L. TALLQVIST, *Assyrian Personal Names*, Acta Societatis Scientiarum Fennicae 43/1, Helsinki 1914.
- Tatton-Brown 1979 V. TATTON-BROWN, « A Terracotta "Geryon" in the British Museum », *RDAC* 1979, 281-288.
- Tatton-Brown 1984 V. TATTON-BROWN, « Sculptors at Golgoi », *RDAC* 1984, 169-173.
- Tatton-Brown 1986 V. TATTON-BROWN, « Gravestones of the Archaic and Classical Periods: Local Production and Foreign Influences », dans Karageorghis (éd.) 1986, 439-453.
- Tatton-Brown 1998 V. TATTON-BROWN, « The British Museum Discovers Cyprus », *CCEC* 28 (1998), 113-115.
- Tatton-Brown 2001 V. TATTON-BROWN, « Excavations in ancient Cyprus: original manuscripts and correspondence in the British Museum », dans : Tatton-Brown (éd.) 2001, 168-183.
- Tatton-Brown 2002 V. TATTON-BROWN, « The Kingdom of Idalion. Lang's Excavations in the British Museum », *CCEC* 32 (2002), 243-256.
- Tatton-Brown (éd.) 1989 V. TATTON-BROWN (éd.), *Cyprus and the East Mediterranean in the Iron Age*, Londres 1989.
- Tatton-Brown (éd.) 2001 V. TATTON-BROWN (éd.), *Cyprus in the 19th Century AD: Fact, Fancy and Fiction*, Oxford 2001.
- Teixidor 1968 J. TEIXIDOR, « Bulletin d'épigraphie sémitique 1968 », *Syria* 45 (1968), 353-389, réimpr. dans : *id.*, *Bulletin d'épigraphie sémitique (1964-1980)*, Paris 1986, 37-73.
- Teixidor 1969 J. TEIXIDOR, « Bulletin d'épigraphie sémitique 1969 », *Syria* 46 (1969), 319-358, réimpr. dans : *id.*, *Bulletin d'épigraphie sémitique (1964-1980)*, Paris 1986, 75-114.
- Teixidor 1971 J. TEIXIDOR, « Bulletin d'épigraphie sémitique 1971 », *Syria* 48 (1971), 453-493, réimpr. dans : *id.*, *Bulletin d'épigraphie sémitique (1964-1980)*, Paris 1986, 149-189.
- Teixidor 1972 J. TEIXIDOR, « Bulletin d'épigraphie sémitique 1972 », *Syria* 49 (1972), 413-449, réimpr. dans : *id.*, *Bulletin d'épigraphie sémitique (1964-1980)*, Paris 1986, 191-227.
- Teixidor 1973 J. TEIXIDOR, « Bulletin d'épigraphie sémitique 1973 », *Syria* 50 (1973), 401-442, réimpr. dans : *id.*, *Bulletin d'épigraphie sémitique (1964-1980)*, Paris 1986, 229-270.

- Teixidor 1974 J. TEIXIDOR, « Bulletin d'épigraphie sémitique 1974 », *Syria* 51 (1974), 299-340, réimpr. dans : *id.*, *Bulletin d'épigraphie sémitique (1964-1980)*, Paris 1986, 271-312.
- Teixidor 1975 J. TEIXIDOR, « Early Phoenician Presence in Cyprus : Analysis of Epigraphical Material », dans : N. Robertson (éd.), *The Archaeology of Cyprus: Recent Developments*, Park Ridge 1975, 121-128.
- Teixidor 1976 J. TEIXIDOR, « The Phoenician Inscriptions of the Cesnola Collection », *MMJ* 11 (1976), 55-70.
- Teixidor 1983 J. TEIXIDOR, « Les tablettes d'Arslan Tash au Musée d'Alep », *AulaOr* 1 (1983), 105-108.
- Tekoğlu – Lemaire 2000 R. TEKOGU – A. LEMAIRE, « La bilingue royale louvito-phénicienne de Çineköy », *CRAI* 2000, 961-1006.
- Tourraix 1993 A. TOURRAIX, « Les Perses, la géopolitique et l'histoire », dans P. Ghiron-Bistagne *et alii* (éd.), *Les Perses d'Eschyle*, Cahiers du Gita n° 7, Montpellier 1993, 99-117.
- Troiani 1988 L. TROIANI, *Due studi di storiografia e religione antiche*, Côme 1988.
- Tsirkin 1991 Y.B. TSIRKIN, « Japheth's Progeny and the Phoenicians », dans : E. Lipiński (éd.), *Phoenicia and the Bible*, Studia Phoenicia 11, Louvain 1991, 117-134.
- TSSI I J.C.L. GIBSON, *Textbook of Syrian Semitic Inscriptions, Vol. 1 : Hebrew and Moabite Inscriptions*, Oxford 1971.
- TSSI III J.C.L. GIBSON, *Textbook of Syrian Semitic Inscriptions, Vol. 3 : Phoenician Inscriptions*, Oxford 1982.
- Tuplin 1996 C. TUPLIN, *Achaemenid Studies*, Historia Einzelschriften 99, Stuttgart 1996.
- Uehlinger 2009 CH. UEHLINGER, « Genèse 1-11 », dans : Römer *et alii* (éd.) 2009, 197-216.
- Ulbrich 2008 A. ULBRICH, *Kypris. Heiligtümer und Kulte weiblicher Gottheiten auf Zypern in der kyprorchaïschen und kyproklassischen Epoche (Königszeit)*, AOAT 44, Munich 2008.
- Van Berchem 1975 D. VAN BERCHEM, « Le cadre historique », dans : *Chypre des origines au Moyen-Âge*, Genève 1975, 51-77.
- Van den Branden 1962 A. VAN DEN BRANDEN, « L'inscription phénicienne de Nora (CIS. I, 144) », *Al-Machriq* 56 (1962), 283-292.
- Vandersleyen 1971 CL. VANDERSLEYEN, *Les guerres d'Amosis*, Bruxelles 1971.
- Vandersleyen 1995 CL. VANDERSLEYEN, *L'Égypte et la Vallée du Nil, tome II : De la fin de l'Ancien Empire à la fin du Nouvel Empire*, Paris 1995.
- Van Dijk 1992 J. VAN DIJK, « The Authenticity of the Arslan Tash Amulets », *Iraq* 54 (1992), 65-68.
- Vanschoonwinkel 1991 J. VANSCHOONWINKEL, *L'Égée et la Méditerranée Orientale à la fin du II^e Millénaire. Témoignages archéologiques et sources écrites*, Louvain-la-Neuve – Providence 1991.

- Vanschoonwinkel 1994 J. VANSCHOONWINKEL, « La présence grecque à Chypre au XI^e siècle av. J.-C. », dans V. Karageorghis (éd.), *Proceedings of the International Symposium « Cyprus in the 11th century B.C. »*, Nicosie 1994, 109-132.
- VASI *Vorderasiatische Schriftdenkmaler der Koniglichen Museen zu Berlin*, I, Leipzig 1907.
- Vercoutter 1947 J. VERCOUTTER, « Les Haou-nebout », *BIFAO* 46 (1947), 125-158.
- Vercoutter 1949 J. VERCOUTTER, « Les Haou-nebout (suite) », *BIFAO* 48 (1949), 107-209.
- Vermeylen 1992 J. VERMEYLEN, « La 'table des nations' (Gn 10) : Yaphet figure-t-il l'Empire perse ? », *Transeuphratène* 5 (1992), 113-132.
- Vian 1995 F. VIAN (éd.), *Nonnos de Panopolis, Les Dionysiaques, Tome V. Chants XI-XIII*, Paris 1995.
- Vincentelli 1976 I. VINCENTELLI, « Alašia: per una storia di Cipro nell'età del bronzo », dans : *Studi ciprioti e rapporti di scavo, fascicolo 2*, Rome 1976, 9-49.
- Vittmann 2003 G. VITTMANN, *Ägypten und die Fremden im ersten vorchristlichen Jahrtausend*, Mayence 2003.
- Violaris 2001 I. VIOLARIS, « Max Ohnefalsch-Richter and the Ἑσπερος », dans : Tatton-Brown (éd.) 2001, 248-252.
- Vokotopoulou – Christidis 1995 I. VOKOTOPOULOU – A.-PH. CHRISTIDIS, « A Cypriot Graffito on an SOS Amphora from Mende, Chalcidice », *Kadmos* 34 (1995), 5-12.
- Voskos – Knapp 2008 I. VOSKOS – A.B. KNAPP, « Cyprus at the End of the Late Bronze Age: Crisis and Colonization or Continuity and Hybridization? », *AJA* 112 (2008), 659-684.
- Waddell 1956 *Manetho*, éd. W.G. WADDELL, Londres 1956.
- Waddington 1870 W.H. WADDINGTON, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, Paris 1870.
- Wallace 1983 R.W. WALLACE, « The Date of Solon's Reforms », *AJAH* 8 (1983), 81-95.
- Wallace 1984 P.W. WALLACE, « The Akamas Promontory of Cyprus », *RDAC* 1984, 341-347.
- Wallace – Orphanides 1990 P.W. WALLACE – A.G. ORPHANIDES (éd.), *Sources for the History of Cyprus. I: Greek and Latin Texts to the Third Century AD*, Nicosie 1990.
- Washbourne 1999 R. WASHBOURNE, « Aphrodite *Parakypousa* "the Woman at the Window". The Cypriot Astarte-Aphrodite's Fertility Role in Sacred Prostitution and Rebirth », *RDAC* 1999, 163-177.
- Watkin 1987 H.J. WATKIN, « The Cypriote Surrender to Persia », *JHS* 107 (1987), 154-163.
- Wehrli 1969 F. WEHRLI (éd.), *Die Schule des Aristoteles, Heft III: Klearchos*, Bâle – Stuttgart 1969.
- Weidner 1945-1951 E.F. WEIDNER, « Bah*rein », *AfO* 15 (1945-1951), 169-170.

- Weissbach 1918 F.H. WEISSBACH, « Zu den Inschriften der Sale im Palaste Sargon's II. von Assyrien », *ZDMG* 72 (1918), 161-185.
- Wilamowitz 1929 U. VON WILAMOWITZ-MÖLLENDORFF, « Lese Frucht CCLI », *Hermes* 64 (1929), 459-460.
- Wilson 1975 V. WILSON, « The Iconography of Bes with Particular Reference to the Cypriot Evidence », *Levant* 7 (1975), 77-103.
- Wilson 1980 V. WILSON, « The Tubbs-Munro Excavations at Salamis 1890 », dans : *Salamine de Chypre : histoire et archéologie*, Paris 1980, 59-70.
- Winckler 1889 H. WINCKLER, *Die Keilschrifttexte Sargons*, Leipzig 1889.
- Winckler 1893-1906 H. WINCKLER, *Altorientalische Forschungen*, Leipzig 1893-1906.
- Wiseman 1961 D.J. WISEMAN, *Chronicles of Chaldaean Kings (626-556 B.C.) in the British Museum*, Londres 1961.
- Wright 2001 G.R.H. WRIGHT, « Archaeology and Islamic Law in Ottoman Cyprus », dans : Tatton-Brown (éd.) 2001, 261-266.
- Xella 1991 P. XELLA, *Baal Hammon. Recherches sur l'identité et l'histoire d'un dieu phénico-punique*, Rome 1991.
- Xella 1993 P. XELLA, « Le dieu B'L 'Z dans une nouvelle inscription phénicienne de Kition (Chypre) », *SEL* 10 (1993), 61-69.
- Yon 1980 M. YON, « La fondation de Salamine », dans : *Salamine de Chypre, histoire et archéologie. État des recherches*, Paris 1980, 71-80.
- Yon 1981 M. YON, « " Du taureau à l'aigle ". Documents figurés » dans : L. Kahil – Ch. Augé (éd.), *Mythologie gréco-romaine, mythologies périphériques. Études d'iconographie*, Paris 1981, 89-93.
- Yon 1986 M. YON, « Cultes phéniciens à Chypre: l'interprétation chypriote », dans : C. Bonnet – E. Lipiński – P. Marchetti (éd.), *Religio Phoenicia, Studia Phoenicia* 4, Namur 1986, 127-152.
- Yon 1987 M. YON, « Le royaume de Kition. Époque archaïque », dans : E. Lipiński (éd.), *Phoenicia and the East Mediterranean in the first millennium B.C.*, Studia Phoenicia 5, Louvain 1987, 357-374.
- Yon 1992a M. YON, « Héraclès à Chypre », dans : C. Bonnet – C. Jourdain-Annequin (éd.), *Héraclès : d'une rive à l'autre de la Méditerranée. Bilan et perspectives*, Bruxelles – Rome 1992, 145-163.
- Yon 1992b M. YON, « The Goddess of the Salt-Lake », dans : G.C. Ioannides (éd.), *Studies in honour of Vassos Karageorghis*, Nicosie 1992, 301-306.
- Yon 1993 M. YON, « La ville de Salamine. Fouilles françaises 1964-1974 », dans : *ead.* (éd.) 1993, 139-158.
- Yon 1994 M. YON, « À propos des modèles assyriens. La diffusion des découvertes au XIX^e s. », dans F. Vandabeele (éd.), *Cypriote Stone Sculpture. Proceedings of the Second International Conference of Cypriote Studies, Brussels-Liège, 17-19 May, 1993*, Bruxelles - Liège 1994, 91-96.

- Yon 1995 M. YON, « La stèle de Sargon II à Chypre : la découverte de la stèle à Larnaca (Chypre) », dans A. Caubet (éd.), *Khorsabad, le palais de Sargon II, roi d'Assyrie*, Paris 1995, 159-168.
- Yon 1997 M. YON, « Kition in the Tenth to Fourth Centuries B.C. », *BASOR* 308 (1997), 9-17.
- Yon 2006a M. YON, *Kition de Chypre*, Paris 2006.
- Yon 2006b M. YON, « Sociétés cosmopolites à Chypre du IX^e au II^e siècle avant J.-C. », dans : S. Fourrier – G. Grivaud (éd.), *Identités croisées en un milieu méditerranéen: le cas de Chypre (Antiquité - Moyen Age)*, Rouen 2006, 37-61.
- Yon (éd.) 1993 M. YON (éd.), *Kinyras. L'Archéologie française à Chypre / French Archaeology in Cyprus*, TMO 22, Lyon 1993.
- Yon – Caubet 1988 M. YON – A. CAUBET, « Un culte populaire de la Grande Déesse à Lapithos », *RDAC* 1988 (2), 1-16.
- Yon – Caubet 1989 M. YON – A. CAUBET, « Ateliers de figurines à Kition », dans : Tatton-Brown (éd.) 1989, 28-43.
- Yon – Sznycer 1991 M. YON – M. SZNYCER, « Une inscription phénicienne royale de Kition (Chypre) », *CRAI* 1991, 791-823.
- Young – Young 1955 J.H. YOUNG – S.H. YOUNG, *Terracotta figurines from Kourion in Cyprus*, Philadelphie 1955.
- Yoyotte 1994-1995 J. YOYOTTE, « Les contacts entre Égyptiens et Grecs (VII^e – II^e siècles avant J.-C.) : Naucratis, ville égyptienne », *ACF* 95 (1994-1995), 669-682.
- Zadok 1985 R. ZADOK, *Geographical names according to the new- and late-Babylonian texts*, RGTC 8, Wiesbaden 1985.
- Zizza 2006 C. ZIZZA, *Le iscrizioni nella Periegesi di Pausania*, Pise 2006.
- Zournatzi 1996 A. ZOURNATZI, « Cypriot kingship: perspectives in the classical period », *TEKMHPIA* 2 (1996), 154-179.

Editions de référence des auteurs classiques

- Aeschylus
Persae *Aeschyli septem quae supersunt tragoediae*, éd. G. MURRAY, Oxford 1952.
- Alexandrus Ephesius : *Supplementum Hellenisticum*, éd. H. LLOYD-JONES – P. PARSONS, Berlin 1983, 9-16.
- Anacreon
Fragmenta D.L. PAGE, *Poetae Melici Graeci*, Oxford 1962.
- Aristoteles
Fragmenta *Aristotelis opera, volumen tertium: librorum deperditorum fragmenta*, éd. O. GIGON, Berlin – New-York 1987.
- Aristoteles Pseudepigraphus V. ROSE, *Aristoteles Pseudepigraphus*, Leipzig 1863, réimpr. Hildesheim 1971.

- Clearchus Solensis *Die Schule des Aristoteles, Texte und Kommentar. Heft III: Klearchos*, éd. F. WEHRLI, Bâle – Stuttgart 1969.
- Cypria *Poetarum Epicorum Graecorum Testimonia et Fragmenta*, I, éd. A. BERNABE, Leipzig 1987.
- Dictys Cretensis
Ephemeris belli Troiani *Dictys Cretensis Ephemeridos belli Troiani libri a Lucio Septimio ex Graeco in Latinum sermonem translati*, éd. WERNER EISENHUT, Leipzig 1973.
- Diodorus Siculus
Bibliotheca Historica *Diodore de Sicile, Bibliothèque Historique, Introduction générale, Livre I*, éd. P. BERTRAC – Y. VERNIERE, Paris 1993.
Diodore de Sicile, Bibliothèque historique, Tome II : Livre II, éd. B. ECK, Paris 2003.
Diodorus of Sicily, Volume VII, Books XV. 20 – XVI. 65, éd. C.L. SHERMAN, Londres – Cambridge 1952.
- Diogenes Laërtius
Vitae philosophorum *Diogenes Laertius, Vitae philosophorum, Vol. I: libri I-X*, éd. M. MARCOVICH, Stuttgart et Leipzig 1999.
- Euripides
Helena *Euripide, Tome V : Hélène – Les Phéniciennes*, éd. H. GREGOIRE – L. MERIDIER – F. CHAPOUTHIER, Paris 1961.
- Eusebius
Chronica *Eusebi Chronicorum Liber prior*, éd. A. SCHÖNE, Berlin 1875, réimpr. Dublin – Zurich 1967.
- Eustathius
Commentarii ad Dionysium Periegetem *Dionysius Periegetes Graece et Latine*, éd. G. BERNHARDY, Leipzig 1828, réimpr. Hildesheim 1974.
Commentarii ad Homeri Iliadem *Eustathii Archiepiscopi Thessalonicensis Commentarii ad Homeri Iliadem pertinentes*, éd. M. VAN DER VALK, *Volumen Primum, praefationem et commentarios ad libros A-Δ complectens*, Leyde 1971.
Eustathii Archiepiscopi Thessalonicensis Commentarii ad Homeri Iliadem pertinentes, éd. M. VAN DER VALK, *Volumen Tertium, praefationem et commentarios ad libros K-Π complectens*, Leyde 1979.
Commentarii ad Homeri Odysseam *Eustathii Commentarii ad Homeri Odysseam*, I, Leipzig 1825, réimpr. Hildesheim 1960.
- Harpocration
Lexicon in decem oratores atticos *Harpocrationis lexicon in decem oratores atticos*, éd. W. DINDORF, Oxford 1853 (réimpr. Groningue 1969).

- Herodotus
Historiae *Herodotus, Historiae*, éd. H.B. ROSEN, vol. I libros I-IV continens, Leipzig 1987.
Herodotus, Historiae, éd. H.B. ROSEN, vol. II libros V-IX continens, Stuttgart et Leipzig 1997.
- Hesychius Alexandrinus
Lexicon *Hesychii Alexandrini Lexicon*, éd. K. LATTE, Copenhague - Berlin 1953-2005.
- Homerus
Ilias *Homerus, Ilias*, I, éd. M.L. WEST, Stuttgart et Leipzig 1998.
Odyssea *Homerus, Odyssea*, éd. P. VON DER MUEHLL, Stuttgart 1984.
- Horatius
Carmina *Horace, Tome I : Odes et Épodes*, éd. F. VILLENEUVE, Paris 1927.
- Hyginus
Fabulae *Hygin, Fables*, éd. J.-Y. BORIAUD, Paris 1997.
- Isocrates
Evagoras *Isocrate, Discours, Tome II : Panégyrique – Plataïque – À Nicoclès – Nicoclès – Évagoras – Archidamos*, éd. G. MATHIEU – É. BREMOND, Paris 1967.
Nicocles *Isocrate, Discours, Tome II : Panégyrique – Plataïque – À Nicoclès – Nicoclès – Évagoras – Archidamos*, éd. G. MATHIEU – É. BREMOND, Paris 1967.
- Joannes Laurentius Lydus
De Magistratibus reipublicae Romanae *Ioannes Lydus On Powers or The Magistracies of the Roman State*, éd. A.C. BANDY, Philadelphie 1983.
- Joannes Malalas
Chronographia *Ioannis Malalae Chronographia*, éd. H. THURN, Berlin 2000.
- Josephus Flavius
Antiquitates Judaicae *Josephus, volume IV, Jewish Antiquities, Books I-IV*, éd. H.ST.J. THACKERAY, Londres 1961.
Josephus, volume VI, Jewish Antiquities, Books IX-XI, éd. R. MARCUS, Londres 1958.
Contra Apionem *Josephus, volume I, The Life. Against Apion*, éd. H.ST.J. THACKERAY, Londres 1961.
- Justinus
Epitoma hist. philippicarum P. Trogi *M. Iuniani Iustini Epitoma historiarum philippicarum Pompei Trogi*, éd. F. RUEHL, Leipzig 1886.
- Lucianus
De Dea Syria J.L. LIGHTFOOT, *Lucian, On the Syrian Goddess*, Oxford 2003.
- Lycophron
Alexandra *Lycophronis Alexandra*, éd. L. MASCIALINO, Leipzig 1964.

Marmor Parium	<i>Die Fragmente der griechischen Historiker</i> , éd. F. JACOBY, <i>Zweiter Teil: Zeitgeschichte. B: Spezialgeschichten, Autobiographien und Memoiren, Zeittafeln</i> , Leyde 1962.
Menander Comicus	<i>Menandri reliquiae selectae</i> , éd. F.H. SANDBACH, Oxford 1990 ² .
Menander Rhetor	<i>Menander Rhetor</i> , éd. D.A. RUSSELL – N.G. WILSON, Oxford 1981.
Nonnus	
<i>Dionysiaca</i>	<i>Nonnos de Panopolis, Les Dionysiaques, Tome II : Chants III-V</i> , éd. P. CHUVIN, Paris 1976.
	<i>Nonnos de Panopolis, Les Dionysiaques, Tome V : Chants XI-XIII</i> , éd. F. VIAN, Paris 1995.
	<i>Nonnos de Panopolis, Les Dionysiaques, Tome X : Chants XXX-XXXII</i> , éd. F. VIAN, Paris 1997.
Ovidius	
<i>Metamorphoses</i>	<i>Ovide, Les Métamorphoses, Livres VI-X</i> , éd. G. LAFAYE, Paris 2002.
Pausanias	
<i>Descriptio Graeciae</i>	<i>Pausaniae Graeciae Descriptio</i> , éd. M.H. ROCHA-PEREIRA, Leipzig 1989-1990.
Philostephanus Cyrenaeus	<i>Fragmenta Historicorum Graecorum</i> , éd. C. MÜLLER, III, Paris 1849, 28-34.
Pindarus	
<i>Carmina</i>	<i>Pindarus, Pars I: Epinicia</i> , éd. B. SNELL – H. MAEHLER, Leipzig 1987.
Plato comicus	<i>Poetae Comici Graeci</i> , éd. R. KASSEL – C. AUSTIN, VII, Berlin – New York 1989.
Plinius	
<i>Naturalis Historia</i>	<i>Pliny Natural History, Volume III: Libri III-VII</i> , éd. H. RACKHAM, Londres 1969.
	<i>Pline l'Ancien, Histoire naturelle, Livre VII</i> , éd. R. SCHILLING, Paris 1977.
Plutarchus	
<i>Vitae parallelae</i>	<i>Plutarque, Vies, Tome II : Solon-Publicola – Thémistocle-Camille</i> , éd. R. FLACELIERE – É. CHAMBRY – M. JUNEUX, Paris 1961.
Polyaenus	
<i>Stratagemata</i>	<i>Polyaenus, Stratagems of War</i> , éd. P. KRENTZ – E.L. WHEELER, Chicago 1994.
Porphyrius	
<i>De abstinentia</i>	<i>Porphyre, De l'abstinence, Tome III : Livre IV</i> , éd. M. PATILLON – A.PH. SEGONDS – L. BRISSON, Paris 1995.
Pseudo-Apollodorus	
<i>Bibliotheca</i>	<i>Apollodorus, The Library</i> , éd. J.G. FRAZER, I-II, Londres 1956-61.
<i>Epitome</i>	<i>Apollodorus, The Library</i> , éd. J.G. FRAZER, II, Londres 1956.
Pseudo-Scylax	
<i>Periplus</i>	<i>Geographi Graeci Minores</i> , éd. C. MÜLLER, I, Paris 1855, réimpr. Hildesheim 1965.
Scholia graeca in Iliadem	<i>Scholia Graeca in Homeri Iliadem (Scholia Vetera)</i> , III, éd. H. ERBSE, Berlin 1974.

- Scholia graeca in Odysseam *Scholia Graeca in Homeri Odysseam*, I, éd. G. DINDORF, Oxford 1855.
Scholia Graeca in Odysseam, I: Scholia ad libros α-β, éd. F. PONTANI, Rome 2007.
- Scholia in Aeschylum *Aeschylus, Tragoediae superstites et deperditarum fragmenta*, III, éd. G. DINDORF, Oxford 1851, réimpr. Hildesheim 1962.
- Scolia in Dionysium Periegetem *Dionysius Periegetes Graece et Latine*, éd. G. BERNHARDY, Leipzig 1828, réimpr. Hildesheim 1974.
- Scholia in Euripidem *Scholia in Euripidem*, éd. E. SCHWARTZ, Berlin 1887-1891.
- Scholia in I. Tzetzae Historias *Ioannis Tzetzae Historiae*, éd. P.L.M. LEONE, Naples 1968.
- Scholia in Lycophronem *Lycophronis Alexandra, Vol II. Scholia continens*, éd. E. SCHEER, Berlin 1908.
- Scholia Vetera in Pindarum *Scholia vetera in Pindari carmina*, éd. A.B. DRACHMANN, Stuttgart et Leipzig 1997.
- Scholia Vetera in Theocritum *Scholia in Theocritum vetera*, éd. C. WENDEL, Stuttgart 1967.
- Sophocles
Aiæx *Sophocles, Tragoediae*, I, éd. R.D. DAWE, Leipzig 1984².
Fragmenta *The Fragments of Sophocles*, éd. A.C. PEARSON, Amsterdam 1963.
- Stephanus Byzantius
Ethnica *Stephanos Byzantini Ethnicorum quae supersunt*, éd. A. MEINEKE, Berlin 1849, réimpr. Chicago 1992.
- Strabo
Geographica *Strabons Geographika, Band 4, Buch XIV-XVII: Text und Übersetzung*, éd. S. RADT, Göttingen 2005.
- Suda *Suidae Lexicon*, éd. I. BEKKERI, Berlin 1854.
- Tacitus
Annales *Tacite, Annales, Livres I-III*, éd. P. WUILLEUMIER, Paris 1974.
Historiae *Tacite, Histoires, Livres II & III*, éd. H. LE BONNIEC – J. HELLEGOUARC'H, Paris 1989.
- Theophrastus
Historia plantarum *Théophraste, Recherches sur les plantes, Tome III : Livres V-VI*, éd. S. AMIGUES, Paris 1993.
- Theopompus *Die Fragmente der griechischen Historiker*, éd. F. JACOBY, *Zweiter Teil: Zeitgeschichte. B: Spezialgeschichten, Autobiographien und Memoiren, Zeittafeln*, Leyde 1962.
- Tyrtaeus *Poetae elegiaci, testimonia et fragmenta*, éd. B. GENTILI – C. PRATO, I, Leipzig 1988².
- Valerius Maximus
Factorum et dictorum memorabilium l. IX *Valère Maxime, Faits et dits mémorables, Tome II. Livres IV-VI*, éd. R. COMBES, Paris 1997.
- Velleius Paterculus
Historiae Romanae *Velleius Paterculus, Histoire romaine, Tome I. Livre I*, éd. J. HELLEGOUARC'H, Paris 1982.
- Vergilius
Aeneis *Virgile, Énéide, Tome I : Livres I-IV*, éd. J. PERRET, Paris 2002.

INDEX

1. Index des noms modernes :

Sont indexés les noms de personne (savants, collectionneurs, archéologues, etc.) cités dans le texte et dans les notes.

- Aharoni, Yohanan355
Amadasi, Maria Giulia296, 306-307, 309, 489
Amigues, Suzanne.....432
Aupert, Pierre..... 291, 396, 483
Babelon, Ernest.....50
Bailey, Don M.....192
Bakalakis, Georgios.....194
Baurain, Claude 77, 101-102, 137, 396, 399, 412, 414, 421, 444, 492
Bazemore, Georgia B. 144, 219, 250
Begemann, Heinrich392
Beloch, Karl Julius..... 25, 27
Bérard, Jean.....31
Bernal, Martin22
Bikai, Patricia M.382, 485
Blöbaum, Anke I.350
Boardman, John.....212, 285
Boisgelin, Henri de15
Borger, Rykle 335, 339, 341
Botta, Paul-Émile 64, 326, 328-330
Briquel-Chatonnet, Françoise178
Buchholz, Hans-Günter17, 162, 221, 276, 279
Buitron-Oliver, Diana.....118
Bulwer, Henry E.G.276
Bunnens, Guy.....489
Busolt, Georg.....23-24
Cadogan, Gerald.....33
Campbell Thompson, Reginald.....335
Caquot, André.....66
Carlier, Pierre 43, 168
Casabonne, Olivier65
Cassio, Albio Cesare 115-116
Casson, Stanley 28-29, 39
Catling, Hector W.....33-34
Caubet, Annie.....302
Cesnola, Alessandro Palma di..... 13, 17, 84, 147, 270, 280, 317
Cesnola, Luigi Palma di.....13-14, 16, 22, 52, 85, 88-89, 109, 113-114, 118-120, 134, 136-137, 171, 185, 192-195, 197-199, 201-203, 205, 217, 227, 274, 283, 303-304, 307-309, 316
Chavane, Marie-José373, 377
Childs, William A.P.212
Christidis, Anastasios-Phoebus289
Chuvin, Pierre.....367, 387
Clercq, Louis de15
Colonna-Ceccaldi, Georges..... 13, 16
Consani, Carlo.....209
Couchoud, Paul-Louis18
Cross, Frank Moore.....68
Cyprus Exploration Fund.....18
Daressy, Georges 350
Desborough, Vincent Robin d'Arba33
Destrooper-Georgiades, Anne51
Dikaïos, Porphyrios 147, 210-211, 298
Dindorf Karl Wilhelm 430
Donner, Herbert..... 483
Dupont-Sommer, André 69, 306-307
Duthoit, Edmond 16
Edel, Elmar 350, 352-353, 462
Egetmeyer, Markus.....7, 48-49, 51, 78, 93, 143, 145, 186, 207-208, 211, 218, 220, 263, 276, 281
Emilianidis, Charalambos 300
Engel, Wilhelm Heinrich.....20-21
Enmann, Alexander 21
Evans, Arthur 26-27, 31
Ferron, Jean.....72
Fortin, Michel 158, 373
Fourrier, Sabine 7, 38, 75, 85, 124, 154, 178, 185, 187, 192-193, 204, 305, 347-348, 465
Frahm, Eckart..... 332
Fraser, Peter M.365, 368, 389
Friedrich, Johannes.....36
Fuchs, Andreas 329-330
Furtwängler, Adolf..... 17, 23
Garbini, Giovanni..... 308
García Ramón, José Luis 224
Gardner, E.A.18, 133
Gibson, John C.L..... 489
Gigon, Olaf 431
Ginouvs, René 158
Given, Michael..... 20, 37
Gjerstad, Einar 7, 13, 19, 29-30, 32-35, 37-40, 60, 91, 108, 110, 130-131, 146, 160, 197, 214, 362, 372-373, 378, 382, 482, 484, 489
Glötz, Gustave 26-27, 39
Glötz, Hubert 14
Gutschmid, Alfred von..... 467
Hadjicosti, Maria..... 193, 301
Hadjioannou, Kyriakos..... 8, 56, 360, 372-373, 403, 412, 445, 449, 456, 458
Halévy, Joseph..... 482-483
Hamilton Lang, Robert.....87
Helck, Wolfgang 464
Hermay, Antoine..... 80, 82, 130-131, 136, 142, 172, 187, 189, 192, 202, 314, 442, 450, 483
Hill, George F.13, 28-29, 39, 50, 76, 299, 483

Hogarth, D.G.....	18, 133
Iacovou, Maria.....	8, 34-35, 41, 43, 133, 169, 218
Iliffe, J.H.....	133, 218
Ioannides.....	320
Jacoby, Felix.....	80, 83, 361, 411
Jeffery, Lilian H.....	196, 212, 291-292
Kagan, Jonathan H.....	116-117
Kammitis, S.....	217
Karageorghis, Jacqueline.....	280
Karageorghis, Vassos.....	33, 106, 147, 197-198, 205, 210, 215, 217, 221, 250, 252, 271, 296, 305-306, 482, 485
Katzenstein, H. Jacob.....	98, 331, 468, 483
King, Leonard W.....	333
Knobloch, Johann.....	280
Konstantinides.....	223, 269
Kroll, W.....	433
Lacroix, Léon.....	131
Lang, Robert Hamilton.....	16, 22, 111
Lanitis, Georgios N.....	299, 484
Layard, Austen H.....	332-333
Lefkaritis (tombe).....	171-172
Lemaire, André.....	297
Lévy, Isidore.....	468
Lipiński, Edward.....	77, 85, 87, 110, 128, 162, 299, 301, 303, 308, 314-315, 320-322, 483
Liverani, Mario.....	66, 306, 477
Lloyd, Alan B.....	462
Löschcke, Georg.....	23
Luckenbill, Daniel D.....	332
Luyne, Honoré Albert de.....	14-15, 91, 290
Maier, Franz Georg.....	33-34, 46, 131, 133, 138, 160, 218, 250
Mailer, Norman.....	46
Makarinos III.....	217
Malkin, Irad.....	58-59
Markides, Menelaos.....	19, 121, 155, 212
Markoe, Glenn E.....	203
Mas Latrie, Louis de.....	15
Masson, Emilia.....	220-222
Masson, Olivier ...	7, 13, 36, 48, 51, 53, 68, 77, 91, 113, 115, 117, 126, 163, 185-187, 189, 192, 194, 196-201, 203-205, 207-208, 211, 214-215, 218-219, 222, 231, 234, 240, 242, 250, 252-253, 257, 264-266, 272, 279-281, 290, 296-299, 301, 303, 307, 321-322, 364, 367, 387, 428, 483-484
Massy, W.J.....	276
Matthäus, Hartmut.....	221, 276
Mc Fadden, George H.....	112, 200, 207-209
Meineke, August.....	86, 361, 404
Meister, Richard Karl.....	21, 48, 216, 250, 276
Meyer, Eduard.....	24-25, 27-28, 68, 463, 482
Mitford, Terence B.....	48, 114-115, 121, 133-134, 199-205, 208-209, 213, 218-219, 222, 225, 227, 234-235, 248, 250, 253-254, 264-266, 276, 316
Momigliano, Arnaldo.....	46
Morpurgo Davies, Anna.....	140
Moullart-Sanson, Pierre.....	14, 129
Movers, Franz Karl.....	20-21, 467
Munro, J.A.R.....	18, 129, 147, 212
Murray, A.S.....	18, 148
Myres, John L.....	13, 17-19, 121, 304, 309
Na'aman, Nadav.....	99, 330-331, 490
Nauck, August.....	411
Neumann, Günter.....	48, 136, 198, 202, 211, 214, 218, 224, 226-227, 234, 238, 240, 242-243, 251, 257, 262, 264-266, 272, 276, 280-281, 289
Nicolaou, Ino.....	286
Niebuhr, Barthold Georg.....	20, 334
Niemeyer, Hans Georg.....	470
Oberhammer, Eugen.....	13, 18, 482-483
Ohnefalsch-Richter, Max.....	13, 17-18, 84-85, 87, 129, 132, 144, 147, 162-163, 193, 212, 216, 249, 270, 279, 299, 315
Olivier, Jean-Pierre.....	48, 190, 207, 220-221, 272, 279, 290
de Pauw, Jean Corneille.....	436
Peckham, J. Brian.....	483, 489
Pedrizet, Paul.....	18
Péretié, Antoine.....	15, 91
Peristianes, I.K.....	19, 84-85, 126, 144, 193, 249, 277
Petermann, Heinrich.....	459
Petit, Thierry.....	80, 189, 221, 281, 450
Prinz, Friedrich.....	373
Puech, Émile.....	297, 307, 318, 320-321
Pugliese Carratelli, Giovanni.....	288-289
Ravaisson, Félix.....	189
Renan, Ernest.....	16
Reyes, Andres T.....	7, 36, 212, 290
Röllig, Wolfgang.....	483
Rose, Valentin.....	437
Ross, Ludwig.....	15, 20-21
Roux, George.....	147
Rupp, David W.....	40-41, 43, 75, 132, 151
Sakellarios, Athanasios.....	19, 86
Sandwith, T.B.....	30
Sayce, Archibald H.....	66
Schaeffer, Claude.....	31, 147, 456
Schmidt, Gerhard.....	37
Schmitt, Rüdiger.....	234
Schöne, Alfred.....	459
Schrader, Eberhard.....	482
Schulman, Alan R.....	209
Sherratt, Susan.....	34-35
Sittig, Ernst.....	18, 48
Six, Jan Pieter.....	482
Sjöqvist, Erik.....	30
Smith, A.H.....	18, 148
Smith, George.....	16, 332-333, 339
Smith, Joanna S.....	107, 483
Stager, Lawrence E.....	87
Stylianou, P.J.....	7
Szynicer, Maurice.....	53, 177, 296-299, 301, 303, 307, 315-316, 318, 321-322, 483
Tallqvist, Knut Leonard.....	87

Tatton-Brown, Veronica 7, 316
 Teixidor, Javier..... 69, 306, 309, 489
 Tubbs, H.A..... 18, 129, 147, 212
 Vanschoonwinkel, Jacques 60, 372-373
 Vogüé, Melchior de..... 13-14, 16, 22, 196
 Waddington, William 16
 Walker, Anita M..... 87

Walters, H.B. 18, 118
 Watkin, Henry J. 9
 West, Stephanie..... 456
 Winckler, Hugo..... 326, 329-330
 Yon, Marguerite... 7, 147, 197, 270, 373, 482, 489
 Zahn, Robert 19, 144, 249-250

2. Index des noms anciens

Sont indexés les noms de personnages historiques et mythiques (rois, héros, divinités ; auteurs anciens, ou, à défaut du nom de l'auteur, les titres des œuvres ; anthroponymes en translittération, etc.) cités dans le texte (y compris les traductions des inscriptions et passages étudiés), et dans les notes.

A- ... (roi de Paphos ?) 141-142
 'Abdbaâl 310, 318
 'Abdo 319
 Abibalos (roi de Tyr)..... 467
 Abydène 334
 Achéménides 80
 Achérbas 443
 Achille 89, 149, 171, 377, 437, 444-445
 Adonis 70, 72, 81-82, 96, 110, 137, 145, 362, 370, 372, 404, 412, 419-423
 Voir aussi Tammuz/Dumuzi
 Adonis Osiris..... 397
 Ægyptos 463-464
 Ælius Dionysos 470
 Aërias 82, 398, 403, 405-406
 Agamemnon 112, 168, 395-396, 413-415, 438
 Aganos 440-441
 Agapênôr 31, 40, 139, 141, 151, 181, 368-372, 379, 389, 395, 406, 450
 Agemos 302
 Agriopas 422
 Aithê 414
 Ajax 89, 374-375, 377, 380, 384-385, 387, 445, 447
 Akamas 31, 68, 85, 132, 141, 157, 159, 345, 361, 380, 388-391
 Akestôr (roi de Paphos)..... 114, 134-135, 137, 172, 201, 277
 Alexandre 438-441
 Voir aussi Pâris
 Alexandre d'Éphèse 101, 124-125, 383, 411, 465
 Alexandre le Grand 120, 164, 378, 389, 433
 Alexandre Polyhistor 83-84, 86, 95, 98, 361-362
 Amasis 45-46, 55-56, 64, 67, 209, 343-345, 349-350, 352-354, 461-462
 Amasis (peintre) 292
 Amathous 82, 397-398, 405
 Amathousa 57, 79, 397-398

Amenôphis 463
 Ammon 154
 Amon 9, 47, 346-347
 Rê 349
 Rê Badjed 154
 Amphiaraios 386
 Amphilochos 386
 Amykê 152, 407-408
 Voir aussi Kitia
 Anacréon 179, 421-422
 Anat 87-88, 90-93, 121-124, 173, 194, 302, 408
 Anchialos 454
 Andr- ... (roi de Lapéthos)..... 122
 Androklês (roi d'Amathonte)..... 154, 182
 Ankaios 368, 371
 Annibal 457
 Antigone le Borgne 121
 Antinoos 119, 424
 Antiochos IV 479
 Antiphos 371
 Antoninus Liberalis 22
 Aōa 404
 Voir aussi Myrrha et Smyrna
 Aōos 404
 Voir aussi Adonis
 Aphrodite 21-22, 50, 70, 81-82, 87-88, 90, 96, 108, 123, 130-131, 133, 137, 139-140, 142, 162, 165, 173, 187-188, 218, 316, 362, 367, 370-372, 380, 389, 398, 405-406, 408-410, 412, 416-420, 423, 438, 441-443, 460, 485-486
 Voir aussi Kypris et Morphō
 d'Amathonte 81, 405, 442
 de Golgoi 96, 193, 362
 de Paphos 137, 193, 300, 369, 372, 405
 Ourania 423
 Parakypousa 206
 Apollon 87, 102, 118-119, 123, 130, 137, 163, 242, 369, 376, 381-382, 414-418

Amyklos	<i>Voir Apollon/Resheph Amyklos</i>	93
Chatsworth		163
Heleitas	<i>Voir Apollon/Resheph Heleitas</i>	
Hylatēs.....		118, 193, 379-380
Apollon/Resheph		
Alasiōtas		9, 66, 93, 163, 477
Amyklos		16, 87, 93, 301
Heleitas		93, 163
Apriès.....		67, 180, 345, 350-354, 462
Apsasōmos.....		163
Aratos de Soli.....		115, 393
Arganthonios (roi des Tartessiens).....		421
Argiope.....		422
Ari- ... (roi de Soloi ?).....		161
Ariane		57, 79, 81-82, 217, 402, 437, 441-442
Aristoklēs		364
Aristokypros (roi de Soloi).....		158, 392, 426
Aristōn		50, 182, 487
Aristonax.....		487
Aristophane.....		84
Aristophane (poète comique).....		80
Aristote.....		39, 56, 127, 167, 368, 401, 403, 430-431, 436-437
Aristowanax.....		212
Arkas		368
Arkesilaos		427-429
Arnobe.....		408-409
Arsinoë (fille de Nikokreōn de Salamine).....		22
Artaxerxès.....		384, 460
Artémis.....		418
Paralia.....		109
Asclépiade de Chypre.....		411
Assarhaddon... ..		23, 55, 63-64, 73, 75, 86, 97, 107, 110, 126, 128, 132, 134, 146, 150, 156, 162, 181, 185, 205-206, 301, 335-339, 341, 361, 435, 455, 474, 477-478, 480, 482, 490
Assurbanipal		63-64, 73, 75, 86, 97, 107, 110, 126, 128, 132, 146, 156, 162, 180, 339, 341, 435, 474, 482, 490
Assur		325, 329, 330, 332, 334, 336, 337
Astarté.....		22, 71-72, 81-82, 93, 102-103, 108-109, 121, 123, 131, 162, 173, 181-182, 305-307, 318, 444, 467, 482, 486, 488-489
Astynoos.....		370
Athéna		15, 87-88, 90-92, 121-124, 130, 157, 159, 161, 173, 194, 302, 367, 371, 455
Alea		371
Sōteira Nikē.....		122
Telchinia.....		452
Athénée.....		46, 378, 419, 433
Atossa		374
Auguste		419
Azōros.....		492
Baal		101, 304, 309, 408
ʿOz.....		102
du Liban		54, 77, 79, 97-98, 100, 104, 296, 299, 474, 482, 484, 486
Hammon.....		154
Saphon.....		407
Baalmilk I ^{er} (roi de Kition)		97
Baalmilk II (roi de Kition et d'Idalion).....		93
Baalnatan		302
Baalpilles.....		308
Baalrōm (<i>wanax</i> d'Idalion)		16, 93, 110, 301
Baalshillem.....		122, 124
Balaam		478
Barca		102
Barik-Shamash (roi de Lapéthos)		122
Basileus.....		204
Bastet.....		489
Battiades		154, 427
Battos.....		427, 429
Bēlos.....		21, 101-102, 124-125, 152, 382-383, 411, 465
Bérossos.....		334
Bès		18, 81-82, 102-103, 111, 123, 187, 192, 217, 274, 285, 290, 314
Bible		14, 44, 56, 65, 73, 468, 474
Braisia		370
Briseis.....		444
Cadmos		422
Callias, paix de		25
Cambyse.....		491
Cassandre		380
Caton.....		466
Cenchreis		420
Cercopes.....		89
Chalkēnōr.....		88, 360, 399
<i>Chants Cypriens</i>		57, 401, 439-441
Chersis (roi de Salamine).....		153, 426, 428
Chethimos.....		476
Chronique de Paros.....	<i>Voir Marbre de Paros</i>	
Chrysaor		89
Chytros.....		31, 57, 85, 361
Cicéron.....		100, 465-466
Cimon		130-131, 159-160, 384
Cléarque de Soloi.....		167, 179, 378, 433-434
Clément d'Alexandrie		408-409, 453
Conon.....		384
Cornelius Lentulus.....		83
Cratès de Thèbes		466, 470
Cratinos		446
Crésus.....		415, 446, 448
Ctésias de Cnide		460
Curètes.....		437
Cyrus.....		460
Dactyles		181, 451, 453
Damnameneus.....		453
Dan (tribu de)		61
<i>Voir aussi Danouniens</i>		
Danaos.....		463, 464
Darius		373-374
Deinomenēs		417-418
Déjanire		217
Dēmaratos		436
Dēmeas		469-470
Déméter.....		372, 418
Démétrios de Scepsis.....		457
Démétrios I ^{er} Poliorcète		432
Dēmocharēs.....		119
Dēmonassa (reine de Chypre)		348, 403
Dēmōnax		427

Démonikos I ^{er} (roi de Lapéthos).....	121-122
Démonikos II (roi de Lapéthos).....	122, 124
Demophôn.....	31, 157, 159, 388-391
Dēmophôn (roi d'Athènes).....	379
Denys le Périégète.....	460
Dictys de Crète.....	439-440
Didon.....	70, 101-102, 382, 402, 409, 411, 437, 443
Voir aussi Éliſsa	
Diodore de Sicile.....	56, 67, 121, 124, 180, 209, 351-354, 435, 458-460, 462
Diogène Laërce.....	46, 100-101, 446-448, 464, 466, 469-470
Diōnē.....	372
Dionysios de Samos.....	367, 399
Dionysos.....	387, 419
Voir aussi Lyaeus	
Dioscures.....	159
Diphilos.....	403
Diweiphilos.....	286-287
Diweithemis.....	50, 114, 203-204, 217, 277
Dmētōr Iasidēs.....	120, 423-425
Douris de Samos.....	164
Doxandros (roi de Marion).....	130-131, 160
Dryopes.....	31, 57, 394-395, 449-450, 453
Ebedyahu.....	358
Echemos.....	371
Echepōlos le Sicyonien.....	414
Echetimos (roi de Paphos).....	136
Echewoikos.....	276
Égée (géant).....	389
Egiste.....	86
Eirōmos (roi de Tyr) .. Voir Hiram I ^{er} (roi de Tyr)	
Éliſsa.....	70, 101-102, 156, 443-444
Voir aussi Didon	
Eloulaios (roi de Tyr).....	46, 98-100, 104, 331, 468-469, 490-491
Voir aussi Luſī	
Elyashib.....	355-358
Énée.....	382
Éos.....	370, 404
Ephialtēs.....	294
Epiorwos.....	50, 114, 204, 215, 252, 277
Ératosthène.....	79-80, 365, 368
Eschyle.....	38, 80, 151, 375
Eshmoun.....	93, 109, 314
Eshmounhilleſ.....	180, 315
Eshyahu.....	359
Etewandros.....	205
Etewandros (roi de Paphos) ..	113-114, 134-135, 137, 172, 205
Éthiopide.....	80
Étienne de Byzance.....	79, 83-86, 88, 96, 119, 361-362, 364, 383, 397, 399, 449, 453, 456-458, 465
Euagoras (roi de Salamine).....	7, 56, 151-153, 160, 377-378, 384, 396, 430
Euanthēs (roi de Salamine).....	154
Euelthōn.....	428
Euelthōn (roi de Salamine).....	10, 51, 56, 143, 153-154, 186,
	401, 425-429
Eunē.....	385
Eunostos (divinité).....	447
Eunostos (roi de Soloi).....	447-448
Euphorion de Chalcis.....	394
Euripide.....	151, 377, 381, 440
Europe.....	130-131, 422
Eurymedōn.....	417
Eurynoē.....	361
Euryptolemos.....	403
Eurysakēs.....	385
Eurysthée.....	395
Eusèbe de Césarée.....	334, 402, 458-460
Eustathe de Thessalonique.....	79, 151, 387, 395, 398, 414, 434, 447-448, 460, 470
Exēkestidēs.....	393, 448
Ézéchiel.....	66, 104, 181, 458, 477, 481
Flavius Joſèphe.....	46, 65-66, 98, 101, 406, 409, 411, 463-464, 477, 491
Gergines.....	179, 378, 433-434
Gergithius.....	378, 433
Géryon.....	89-90, 123
Golgos.....	31, 96, 362
Gorgone.....	89
Gorgos (roi de Salamine).....	153, 428
Gouneus.....	371
Hadès.....	388
Halisas.....	476
Ham.....	476
Harmaïs.....	463
Harpocraton.....	430-431
Hathor.....	81-82, 103, 350
Hatiba (reine d'Alashiya).....	9, 47, 346-348
Hélène.....	376, 386, 402, 438-441
Hellanicos de Lesbos.....	155, 398, 409
Heōios.....	372
Héra.....	146, 173, 376, 439
Héraclès.....	59, 81-82, 89, 96, 102-103, 105, 108, 122-124, 153-154, 161, 173-174, 217, 277, 394-395, 397-398, 405, 443, 467
Héraclides.....	407
Hercule.....	Voir Héraclès
Hérihor.....	346
Hermaios.....	289, 428
Hermès.....	370, 418
Hermionē.....	438, 440
Hérodote.....	46, 51, 56, 62, 76, 80-81, 114, 119, 139, 143, 151, 153-154, 158, 172, 176-177, 181, 351-353, 363-364, 368, 418, 421, 426, 428, 434, 449-450, 458, 461-462, 491
Hersē.....	372
Hersēs.....	370
Hésiode.....	115
Hēſionē.....	151, 380
Hēsychios.....	70, 72, 79-80, 172, 436, 449
Hiéron I ^{er} de Syracuse.....	417-418
Hiram.....	143, 428
Hiram I ^{er} (roi de Tyr).....	467, 490
Hiram II (roi de Tyr).....	98, 300

<i>Histoire d'Ounamon</i>	9, 46-47, 55, 67-68, 346
Homère.....	28, 39, 59, 115, 137, 149, 168, 176, 385, 401, 414-417, 421, 436, 439, 455-457
Horace	381
Hygin	419-421
Iasos.....	424-425
Idoménée.....	445
Ikaros	373
Inachos	407
Iō	407, 425
Iōmilkos	484
Isaïe.....	58, 100, 104, 491
Isis	209, 389
Isocrate	7, 127, 167, 377-378, 430-431
Ithobaal I ^{er} (roi de Tyr)	331
Japhet	475-477
Javan.....	65, 475-477
Jean Malalas	406-407, 445
Jérémie	479
Jérôme	459
Jupiter	<i>Voir Zeus</i>
Justin	443-444
Ka- ... (roi de Kourion ?)	117
Karchēdōn.....	492
Karyx.....	52, 195, 277, 293
Kasos	152, 406-408, 471
Kastōr de Rhodes.....	459
Katreus.....	438
Kelmis.....	453
Kephalos.....	370, 372, 404
Kēpheus	31, 123, 365-366
Khnoum	350
Ki- ... (roi d'Idalion).....	91
Kilamuwa (roi de Sam'al).....	61
Kinyradès	40, 137, 417-418
Kinyras	21, 57, 77, 79, 81-82, 101, 119, 125, 137, 139-140, 174, 181, 360, 364, 368, 370, 372, 384-385, 395-398, 400-401, 403-406, 409, 412-413, 414-425, 438, 486
Kitia	152, 407, 471
Koré	372
<i>Voir aussi Perséphone</i>	
Koureus.....	119, 364
Kra- ... (roi d'Idalion).....	91
Kronos	413
Ktesiochos.....	460
Kychreus.....	379-380
Kypragoras	284
Kypranōr (roi de Soloi).....	158, 393, 425
Kypris.....	392-393
Kyprophilos.....	213
Lagides	169
Lamachos	208
Laodikē.....	140, 371-372, 389
Laogorē	370
Lapēthos	123, 367
Lēdros.....	127, 367
Leukos	123, 367
Libanios.....	406-407
Lucien	423, 444
Lyaeus	381
<i>Voir aussi Dionysos</i>	
Lycophon	85, 123-124, 139, 365-366, 368, 371, 375, 379-380, 389, 395
Lykaōn.....	368
Lykourgos.....	371
Lysias.....	84
Lysimaque d'Alexandrie.....	440
Manéthon.....	463-464
Marbre de Paros	379
Méduse.....	89
Megassaros (roi d'Hyria)	370
Melqart.....	81-82, 89, 93, 102-103, 105, 108-109, 121, 123, 154, 173-174, 313, 318, 398
Memnon	80
Ménandre.....	424
Ménandre d'Éphèse.....	46, 97-101, 103, 467-469
Ménélas.....	386, 402, 414-416, 437-441
Mentès.....	454-456
Mēstor	403
Metharmē	370
Midas	415
Milkyaton	70
Milkyaton (roi de Kition et d'Idalion).....	93-94, 102, 116, 164, 175, 178
Miltiade.....	384
Mineus (roi de Paphos)	143
Minos	458
Minotaure	217
Mnaseas.....	469-470
Mnasēs	163
Mo- ... (roi d'Amathonte).....	142
Mo- ... (roi de Kourion ?).....	117
Morphō	379-380
Mounitos	388-389
Mukkas.....	145
Munatius Plancus	381
Myrrha	404
<i>Voir aussi Smyrna et Aōa</i>	
Nabuchodonosor II.....	55-56, 64, 67, 341, 343, 345, 352, 354-355, 481
Nahum.....	358-359
Néanthe de Cyzique.....	411
Nehemyahu.....	358
Nessos	217
Nicolas de Damas	98, 452
Nikagoras.....	213
Nikodamos (roi de Salamine)	153-154
Nikoklēs (roi de Paphos).....	117, 127, 136-139, 146, 173, 193, 369, 403
Nikoklēs (roi de Salamine).....	377, 430
Nikokreōn (roi de Salamine).....	22, 119
Nikophēmos.....	84
Nikostratos.....	440
Noé.....	476
Nōmēnios.....	163
Nonnos de Panopolis	77, 119, 123, 125, 127, 151-152, 367, 387, 399-400
Nyktimos.....	367-368
Oinōnē	375
Onasagoras.....	92

Onasicharis (roi de Paphos).....	135, 141, 225
Onasilos.....	91, 94, 208, 215, 279
Onatas.....	308
Onēsilos.....	81, 127, 426, 428, 491
Opheltas.....	9, 42, 45, 50-51, 135, 140-141, 144, 219-221, 315, 372
Orsedikē.....	370
Oxyporos.....	370, 372
Padai.....	71
Paiōn d'Amathonte.....	441-442
Palamède.....	439
Pan.....	89, 96, 154
Pandiōn.....	372
Paphia (nymphé).....	417
Paphos (héros).....	139, 372, 409, 417, 420
Pâris.....	402, 438-440
<i>Voir aussi Alexandre</i>	
Parthenios de Nicée.....	404
Pasikypros (roi de Tamassos).....	95, 164-165
Patrocle.....	149, 171, 273, 437
Pausanias.....	139, 368, 372, 384, 452
Pausanias (général spartiate).....	117
Peintre de Kadmos.....	84
Peintre de la Naissance d'Athéna.....	159
Peintre de Meidias.....	84
Pélée.....	384
Periboia.....	380
Persée.....	80-82, 89, 119-120, 152, 174, 386-387, 400
Perséphone.....	418
<i>Voir aussi Koré</i>	
Perseutas.....	119-120, 387
Phaetōn.....	370
Phalēros.....	31, 157, 159, 388-390
Pharnakē.....	370
Phaus.....	277
Phausis (roi de Salamine).....	153
Pheidippos.....	371, 394-395
Phereclos.....	438
Pheretimē.....	427, 429
Philagoras.....	269
Phileas d'Athènes.....	404
Philistos de Syracuse.....	492-493
Philoctète.....	371
Philodamos.....	215, 252, 277
Philoklēs (roi de Sidon).....	122
Philokypros.....	92-93
Philokypros (roi de Soloi).....	56, 158, 391-392, 401, 425-426, 447
Philostephanos de Cyrène.....	365, 380, 408-410
Philotas.....	190
Philotimos.....	78, 148, 192, 216-217, 274
Photios.....	172, 396, 436
Phrixos.....	80, 130-131
Phylarchos.....	436
Phyllis.....	390-391
Phylotimos.....	179
Pindare.....	137, 151, 375, 418, 422
Pisistrate.....	387, 393, 445-446, 448
Platon.....	448
Platon le comique.....	419
Pleisthenēs.....	440, 441
Pline l'Ancien.....	129, 399-400, 421-422
Plutarque.....	57, 79, 157-158, 388, 392-394, 425, 434, 442, 447
Pny- ... (roi de Paphos ?).....	141-142
Pnytagoras (roi de Salamine).....	164
Pnytonikos.....	270
Pollux.....	403
Polybe.....	457-458
Polycrate.....	428
Polyen.....	429
Pompée.....	84, 421
Porphyre.....	403, 411, 459-460
Poséidon.....	121
Narnakios.....	121
Praxandros.....	31, 123-124, 141, 365-366
Praxidēmos.....	122, 124
Praxippos (roi de Lapéthos).....	121-124
Priam.....	380, 389
Priscus Publicola (proconsul).....	119
Proclos.....	57, 401, 439
Promalanges.....	179, 378, 433-434
Protée.....	376
Psammétique.....	462
Pseudo-Apollodore.....	370-371, 395, 422
Pseudo-Scylax.....	25, 43, 79, 124-125, 129, 132, 177, 395, 397, 449, 456
Ptah.....	103
Patèque.....	102
Ptolémée I ^{er} Soter.....	121, 129, 432
Ptolémée II Philadelphe.....	390
Pumay.....	69-72, 131, 314, 408
Pumayyaton (roi de Kition, d'Idalion et de Tamassos).....	70, 93, 95, 164
Pygmaiōn.....	72
Pygmalion.....	21, 57, 70-72, 101-102, 139, 155, 360, 370, 372, 398-399, 401, 403, 408-412, 443
Pylas.....	98, 468
Pymatōn.....	<i>Voir</i> Pumayyaton
Pythokreōn.....	283
Ramessēs.....	463
Ramsès II.....	464
Ramsès III.....	68, 345
Ramsès XI.....	346
Rê.....	351-352
<i>Voir aussi Amon-Rê</i>	
Resheph.....	18, 87, 102, 315
HŞ.....	93
de Salamine (?).....	315
Mikal.....	93
<i>Voir aussi Apollon/Resheph Amyklos</i>	
ϳLYYT.....	<i>Voir</i> Apollon/Resheph Heleitas
Shed.....	54, 73, 111, 180, 304, 314-315
Rhea.....	390
Rhoikos (roi d'Amathonte).....	80
Salaminos.....	57, 152, 403, 406-408, 471
Salmanazar V.....	98-99, 468, 491
Salomon.....	467
Samas.....	163
Sandokos.....	370
Sanduarri.....	478
Sargon II.....	15, 23, 45, 54-55, 62-64, 98-100,

107-108, 324, 326, 328, 331, 490-492	
Sasmas.....	122, 131
Sasmas (roi de Marion).....	130-131, 144, 160
Selampsas.....	98, 468
Séleucos I ^{er} Nicator.....	121, 407
Seleukos le Théologien.....	403
Sem.....	476
Sémiramis.....	458
Sennachérib.....	63, 98-100, 180, 332-333, 464, 468, 474-475, 491
Servius.....	444
Séthi I ^{er}	461, 464
Sethōs.....	463-464
Sidqimilk (roi de Lapéthos).....	122
Silius Italicus.....	102
Sirōmos (roi de Paphos ?).....	141-144
Sirōmos (roi de Salamine).....	153, 428
Smendès.....	346
Smyrna.....	404, 420
<i>Voir aussi</i> Myrrha et Aōa	
Solon.....	56, 157-159, 176-177, 387-388, 391-394, 402, 425-426, 437, 445-448
Sophocle.....	151, 376, 381
<i>Souda</i>	393-394, 446, 469-470
Stasandros (roi de Paphos).....	142
Stasanōr.....	389
Stasias.....	251
Stasias (roi de Soloi ?).....	157
Stasias (<i>wanax</i> de Soloi).....	157, 430
Stasikratēs (roi de Soloi).....	157, 430
Stasikypros (roi d'Idalion).....	90-93
Stasinos.....	57, 167
Stasioikos I ^{er} (roi de Marion).....	130-131, 160
Stasioikos II (roi de Marion).....	130
Stasiphilos (roi de Paphos ?).....	135, 141, 225
Stasis (roi de Paphos).....	135, 141, 225
Stasithias.....	213
Stēsēnōr (roi de Kourion).....	114, 363, 426
Strabon.....	83, 85, 119, 129, 133, 139, 361, 366, 368-369, 389-390, 421, 452-453, 455, 457
Suétone.....	406
Sylla.....	83
Ta/Da- ... (roi de Kourion).....	117
Tacite.....	405-406
Taharqa.....	66-67, 349
Tamay.....	320
Tammuz/Dumuzi.....	110
<i>Voir aussi</i> Adonis	
Tanit.....	314
Téglath-phalasar III.....	63, 97-98, 468
Telamōn.....	151, 374-375, 380, 383-386, 405, 445
Telchines.....	181, 449, 451-453
Télémaque.....	438, 455
Teucros.....	31, 101, 141, 151-152, 275, 360, 373-387, 389, 402, 405, 437, 444-445, 465
Thalès.....	199
Theias.....	404, 414, 420-421
Themistios.....	278
Themistōnax.....	135
Theonoē.....	376
Théophraste.....	56, 167, 172, 181, 401, 432, 436
Théopompe.....	43, 79, 395-397, 412, 415
Thésée.....	79, 132, 157, 217, 388-391, 402, 437, 441-442, 450
Thessalos.....	371
Thoas.....	457
Throsydamos (?)......	136, 224
Thymaretē.....	372
Tibère.....	405
Timagoras.....	96, 195, 277
Timarchos (roi de Paphos).....	136, 403
Timas.....	126
Timasarchos.....	375
Timo- ... (roi de Paphos ?).....	141-142
Timocharis.....	135, 235
Timocharis (roi de Marion).....	130-131
Timocharis (roi de Paphos).....	136
Timotheos.....	384
Timykretēs.....	114, 277
Tithōnos.....	370
Titus.....	405-406
Trōgedamos (?)......	136, 224
Troque Pompée.....	443
Tyndare.....	440
Tyrtée.....	415, 421
Tzétzès.....	395, 460
Ulysse.....	57, 66, 424, 439, 455, 477
Unasagusu (roi de Lidir).....	126, 336, 341
'Urīkki.....	297
Valère Maxime.....	446
Velleius Paterculus.....	383, 385
Vénus.....	<i>Voir</i> Aphrodite
Vie d'Aratos.....	158
Virgile.....	101, 152, 382, 411
Wroïkos (roi d'Amathonte).....	80
Xénagoras de Rhodes.....	84-85, 361, 380
Xénophon.....	434
Xerxès.....	395, 436, 450
Yada'milk.....	71-72
Yahvé.....	473-474, 478-480
Yaton.....	309
Yatonbaal.....	310
Zakarbaal.....	346-347
Zénon de Kition.....	100, 464, 466, 469-470
Šilbêl (roi de Gaza).....	336, 340
Silda (?)......	329
Ululayu.....	98-99, 468
Zeru-iddina.....	338
Zeus.....	130, 143, 147, 151, 154-155, 168, 368, 389, 405, 438, 443, 451, 467
de Salamine.....	405
Eleutherios.....	384
Kasios.....	407
Labranios.....	299
Zeus-Ammon.....	89, 96, 154, 173
Ziph.....	359
Zōilos le Kedraseus.....	404
Zōsikrewōn.....	282
Zōwalios (roi de Paphos).....	143
Zōwaphoos.....	285
Zōwoitas.....	284

Zōwothemis.....283
 ... -ippos (roi de Lapéthos) 122

... -kretēs (roi de Kourion) 114-115
 ... -kretēs (roi de Paphos) 135, 224

3. Index des toponymes, ethnonymes et noms géographiques

Sont indexés les toponymes, ethnonymes et noms géographiques anciens et modernes, cités dans le texte et dans les notes.

Aberdeen282
 Abydos..... 180, 288
 Achaïe365
 Achna 96, 156
 Adana 61-62, 127, 286
 Afrique..... 80, 154, 474, 489-490, 492-493
 Agia Eirini 125, 161, 173, 278, 319-320, 344
 Palaiokastro 157, 319
 Agia Moni 146, 173
 Agia Napa-*Makronisos*156
 Agia Phila-*Kountouros*485
 Agia Phylaxis.....485
 Agios Iakovos 155
 Agios Therapon-*Silithkia*..... 120
 Agios Tychonas-*Asvestoton* 485
 Ahhiyawa..... 25, 62
 Aipeia157-159, 388, 392
 Akanthou 85, 275, 383
 Akko..... 109, 178, 311-312
 Akrotiri..... 83, 120
 Al Mina 153, 408
 Alashiya..... 9, 25, 27, 41-42, 47, 60-61,
 66-68, 73, 156, 163, 166, 169-170,
 344, 347-349, 456, 464, 477
Voir aussi Irs3, Iry, Élishah
 Alasia..... *Voir* Alashiya
 Alassa-Palaiotaverna.....42
 Alethriko.....82
 Aloa 138
 Amalécites478
 Amantea.....455
 Amarna..... 24, 62, 464
 Amathonte8, 17-18, 23-25, 36, 40-41, 43,
 50-52, 56-57, 73, 75-82, 95-96, 102,
 104-105, 111, 113, 119-120, 128, 131,
 142-143, 149, 154-155, 160-161, 166,
 170-174, 182, 187-192, 199, 211, 221,
 291-292, 296-299, 344, 363, 395-399, 402,
 405, 415, 428, 441-442, 450, 482-490
 Anemoi..... 187
 Four Season Hotel 485
 Amîq (plaine)..... 407-408
 Amphilochie386
 Anatolie 64, 445, 476
 Andros371, 395
 Anemourion366
 Anogyra..... 120

Antigonie..... 407
 Antioche 152, 406-408, 471
 Aōios (mont) 404
 Aōos (fleuve) 404
 Aphaca..... 423
 Aphrodisias..... 405
 Aphrodision 275, 366
 Aplieōs (fleuve) 404
 Arabie 438, 479
 Arad..... 45, 56, 66, 180, 355, 472
 Arcadie..... 140-141, 372, 450
 Argakin tis Asprogis..... 163
 Argolide 141, 394
 Argos.....119, 146, 386, 425
 Argos (de Chypre).....364, 387
 Armou..... 113, 144, 219, 251-252, 277
 Arnaoutis (cap) 132, 389
 Arsinoë (ville) 129, 213, 369, 389-390
 Arslan Tash 66, 68
 Arsos95-96, 155
 Asie80, 463
 Asie Mineure85, 263, 476
 Asinē 395
 Asinē (de Chypre)364, 387, 394
 Assouan 349-350
 Assyrie..... 22, 63, 100, 113, 176, 330-331,
 338, 420, 464, 468, 491-492
 Athènes..... 9, 79-80, 84-85, 151-152, 159, 377,
 379, 387, 390, 402, 436, 450, 470
 Athienou.....86, 89, 194, 196, 303
 Malloura192, 194
 Attique..... 52, 151-152, 293-295, 374,
 378, 380, 384, 389
 Babylone 325, 329-330, 343
 Barcéens..... 429
 Bashan..... 480
 Beer-Shev'a 355
 Béotie..... 452
 Berlin216, 284, 324, 326
 Beyrouth 15
 Biggeh (île)..... 350
 Bōcaros (fleuve)..... 379-380
 Boosoura 369
 Boston 284
 Boura 365
 Brettion..... 457
 Brindisi 454-455

Byblos	21, 121, 125, 336, 340, 346-347, 421, 423, 444
Calabre	455-456
Cambridge.....	285
Campanie.....	371
Canaan	473, 478
Carie	418
Carthage.....	44, 66-67, 70-72, 101-102, 104, 106, 296, 408, 443-444, 474, 476, 480, 489-493
nécropole de Douimès.....	71
Carthagène.....	385
Chalcidique.....	50, 150, 180, 287
Chaldée.....	325, 327
Chetē	476
Chethima	476
Chicago.....	333
Chios.....	283
Chrysochou.....	132, 146, 161
Chytroi.....	17, 24, 57, 83-86, 95-96, 155-156, 166, 193, 275, 300-301, 322, 360-361, 435, 450
Katsourka.....	193
Skali.....	193
Cilicie.....	62-64, 66, 131, 158, 286, 297, 370, 392-394, 397, 435, 445, 447-448, 476-477
Plane.....	62, 66
Trachée	65, 366
Çineköy.....	61-62
Cinites	478
Cnide	212, 374, 460
Colchide	80, 130-131
Copenhague.....	281
Corinthe	427-428
Crète	93, 131, 141, 265, 386, 438, 451-453, 458
Cyrénaïque.....	154, 290
Cyrène.....	64, 89, 154, 343, 351, 353, 427-429
Dali	87-88, 302
Danouniens	61-63, 475-476
Deftera.....	126
Délos.....	484, 490
Delphes.....	84, 154, 289, 427-428
Demanhur.....	90
Dhrymou.....	398
Djebel el-Aqra' (mont).....	407
Dodanîm	476-477
<i>Voir aussi</i> Danouniens, Dan, <i>Dnyn</i>	
Dor	346-347
Doride	394
Douimès (nécropole)	
<i>Voir</i> Carthage, nécropole de Douimès	
Dromolaxia.....	164
Dryopide.....	394
Dymē	365
Eber (Euphrate)	478
Égine.....	375
Égypte.....	9, 22, 33, 45, 55, 64, 67, 127, 180, 327, 339, 341, 343-348, 350, 352-354, 376, 392, 401-402, 414, 416, 424-425, 438, 446, 448, 461-464, 474, 477-478, 480, 489
Èiona	395
Éléphantine.....	55, 67, 345, 349-350, 353, 462, 489
Élishah.....	60-61, 65-66, 73, 475, 477, 480
<i>Voir aussi</i> <i>Irs3</i> , <i>Isy</i> , <i>Alashiya</i>	
Enkomi.....	30, 42, 66, 147, 151-152, 155, 169-170, 445, 456, 477
Éolide.....	65-66, 378
Epidaurum (de Chypre).....	364, 387
Épire.....	84, 384
Episkopi.....	112, 134, 137, 205-208
Espagne	385, 454, 474
Étéochypriote(s) (population et langue) ..	18, 20, 25, 29, 32, 35-37, 40, 43-45, 47, 49-52, 77-79, 96, 110, 119, 131, 134, 143-145, 170, 187, 189-190, 194-195, 197-200, 207, 211, 218, 221, 248-249, 266, 269, 281-282, 428, 450, 486-487, 489
Éthiopie	80, 438, 450
Étolie.....	364
Étrurie	113, 149
Eubée.....	303, 394
Euphrate.....	478
Famagouste.....	147, 270, 273-275, 293-294, 318
Fayoum	90
Gadès	106
Galice	385
Galilée.....	404
Galinoporni	276-277
Galounia.....	383
Garyllis.....	83, 120
Gastria	276
Gerasa- <i>Gerampeloi</i>	83
Gergina.....	378
Gergitha	378
Gergithes	378
Gerolakkos- <i>Sternopernara</i>	156
Gialias	87, 404
Golgoi.....	16, 36, 50, 52, 73, 75, 86, 89-90, 95-97, 116, 123-124, 138, 154, 171-173, 185-186, 194, 196, 199, 272, 292, 303, 361-362, 365, 371
Agios Photios.....	52, 194-195
Grande Grèce.....	59
Greco (cap).....	156
Hala Sultan Tekke	42
Hermaios.....	289, 428
Hermionē (ville)	395
Hermon (mont).....	480
<i>Voir aussi</i> Sirara	
Hiérocésarée	405
Hierokēpia.....	369
Hyria	370
Ibérie.....	370
Ida	378, 388-389, 453
Idalion	7, 10, 15-17, 50-51, 57, 68, 70, 73, 83, 85-96, 102, 110-111, 113, 116-117, 123-125, 131, 143, 153, 155-156, 161-164, 166-167, 170, 173-177, 179, 182, 185-186, 193-194, 196, 217, 275, 292, 298, 301-304, 345,

360, 399-400, 402	
<i>Ampileri</i>	87, 91, 194
Lakkoi tou Mousoutta.....	87
Moutti tou Arvili.....	87
Vasilika.....	87
Ilion.....	371, 375
Voir aussi Troie	
İncirli.....	61
Inde.....	80, 387, 458
Ionē.....	406
Voir aussi Iopolis	
Iopolis.....	406
Voir aussi Ionē	
Isaurie.....	445
Israël.....	476, 479
Istanbul.....	336
Italie.....	370-371, 454-455, 457
Italie du Sud.....	34, 50, 150
Ithaque.....	424, 455-456
Jérusalem.....	355, 370
Jourdain.....	480
Juda.....	57, 100, 180, 336, 340, 355, 474
Kafizin.....	4, 84, 182
Kakopetria.....	161
Agilades.....	161
Kalavastos.....	82
Agios Dimitrios.....	42
Kaphêreus.....	371
Karatepe.....	61-62, 476
Karavostasi.....	278
Karnak.....	127, 180, 464
Karpasia.....	75, 77, 155, 187, 397-399, 409
Karpass.....	155, 275-276, 399
Karystos.....	394
Kato Paphos.....	132
Kawa.....	67, 349
Kazaphani-Mines.....	73, 125, 156, 210
Kedesch.....	404
Kelenderis.....	370
Kerastia.....	380
Kéryneia.....	125, 185, 366, 397, 484
Khirokitia.....	82, 297-298, 486
Khorsabad.....	55, 64, 181, 326-328
Kinyreia.....	77, 125, 360, 399-400
Kition.....	8, 17, 21, 23-25, 32, 40, 42-43, 46, 50, 53-56, 65-66, 68-70, 72-73, 75, 79, 82, 93-95, 97-111, 122-125, 131, 143, 149, 152, 155, 163-166, 169-172, 174, 177-182, 197-198, 275, 296, 301, 304-305, 307-309, 313-314, 331, 344-345, 403, 408, 444, 450, 464-470, 472, 474-477, 479, 482-484, 486-493
Agios Georgios.....	305
Bamboula.....	102, 104, 108, 197, 309-310, 324-325, 488
Batsalos.....	109
Kamilarga.....	108
Kathari.....	54, 102, 104-110, 165, 178, 197-198, 296, 305, 308, 310-313, 487
Kittîm.....	11, 60-61, 65-66, 73, 100, 180-181, 355-358, 458, 472-480, 488
Klarios (fleuve).....	161, 391
Kleides (îles).....	366
Kom Abou Billou.....	350
Voir aussi <i>Sht-Mfkît</i>	
Kom el-Hisn.....	351
Voir aussi <i>Bmw</i>	
Kormakiti (cap).....	125, 161, 319
Kornos.....	196
Kōs.....	371, 395, 460
Kosi.....	95
Kouklia.....	17-18, 132-135, 144, 214, 218-219, 221-223, 225-269, 316
<i>Eliomylia</i>	136, 219, 222-223, 235, 246, 269
<i>Hadji Abdullah</i>	133, 139
<i>Hassan Agha</i>	223
<i>Maokremmos</i>	144, 250
<i>Marchello</i>	8, 10, 45, 48-50, 127, 133-135, 138, 143, 172, 186, 218-219, 222, 224, 231, 245, 250, 252, 269, 315-316
<i>Plakes</i>	135
<i>Skales</i>	133, 135-136, 140, 143, 219-221, 316, 372
<i>Spilaion tis Reginas</i>	133
<i>Xylinos</i>	316
Kourias (promontoire).....	83, 363
Kourion.....	8, 10, 15-16, 18, 24, 31, 36, 49, 51, 54, 68, 83, 94, 110-120, 132, 134, 137, 145, 155, 162, 166-168, 170, 172, 175, 179, 185, 189, 199-210, 225, 283, 289, 315-316, 344-345, 363-364, 369, 380, 387, 425-426
<i>Agia Anna</i>	118
<i>Agios Ermogenis</i>	112-113, 118, 200, 206
<i>At Meydan</i>	118, 200
<i>Bamboula</i>	112
<i>Gerakarka</i>	118, 200
<i>Kaloriziki</i>	112, 117, 200, 207
<i>Mersinouthkia</i>	112, 117-118, 207
sanctuaire d'Apollon Hylatēs.....	15, 112, 118, 155, 200, 207-209, 315, 380
Kouris.....	83, 120, 146
Krommyos (cap).....	366
Ktima.....	223
Kyrénia.....	121, 125, 161, 210
Kythnos.....	31, 395, 450
Kythrea.....	84, 300
Agios Dimitrianos.....	84
<i>Kamilostrada</i>	85
<i>Katsourka</i>	85
<i>Katsourkas</i>	84
<i>Skali</i>	84-85, 300
Lacédémone.....	365
Laconie.....	141, 365
Lakedaimôn (de Chypre).....	364, 387
Laos.....	457
Lapéthos.....	24-25, 31, 73, 95, 101, 120-125, 128-129, 131, 141, 143, 152, 157, 161, 166, 170, 185, 210, 364, 366-367, 397, 450, 465
Lapithos.....	
<i>Embros Temenon</i>	123, 124
<i>Lambousa</i>	121
Larnaca.....	14-15, 90, 106, 142, 156-157, 164,

197-199, 305, 310-311, 324, 344, 488	
église de la Chrysopolitissa	108
église de la Phaneromeni	109
Lac Salé	109, 164
Larnaka-tis-Lapithou	121-123, 210
<i>Lacharopetra</i>	121
Le Caire	349-350
Lédra	24, 126-128, 137, 142, 155-156, 166, 212, 275, 367, 435
Ledron	126
Lefkada	455
Lefkandi	149
Lefkoniko	138
Lefkosia	128
Voir aussi Nicosie	
Lemnos	373
Lesbos	367
Liban	336, 432, 480
Liban (mont)	423, 467
Libye	64, 101, 154, 370-371, 438
Limassol	83, 120, 188-191, 291-292, 296-299, 483-484
<i>Komissariato</i>	485
Limenia	389-390
Limni	132, 216
Limnitis	390
Liveras	125, 157, 319-320
Londres	215, 271, 283, 315, 332, 335, 337, 339, 341
Lydie	444, 448
Macédoine	84
Mantinée	427
Marathon	384
Marea	352
Mari	128
Marion	41, 43, 68, 77, 91, 117, 121, 128-132, 142, 144, 146, 153, 155, 160-161, 166, 185-186, 192, 212-213, 215-217, 235, 291, 345, 390, 397, 400, 435, 480
<i>Evrethades</i>	213-214
<i>Koilades</i>	213
<i>Peristeries</i>	129, 212, 215
Maroni	73, 111, 192
<i>Vournes</i>	42
Mazotos	82
Medinet Habu	28, 68, 345
Meganisi	455
Memphis	353
Mende	150, 180, 287, 289, 293, 295
Meniko	95, 157, 161-162
<i>Litharkes</i>	161
Méroé	349
Mesaoria	86, 90, 95-96, 111, 123, 155-156, 161-162, 193
Mésopotamie	55, 132, 282
Mōmemphis	352
Morphou	95, 125, 156, 161, 278
Morte (mer)	355
Moscou	346
Motye	106
Moutti Sinoas	299
Musku	327
Myrtou-Pigades	161
Nagidos	366
Naucratis	154
Nea Paphos	<i>Voir</i> Paphos
Neapolis (Limassol)	483-484
Néguev	355
Némée	277
New York	192, 195, 198-199, 201-205, 283, 302, 304, 308-309
Nicosie	15, 33, 84, 87, 112, 126-128, 156, 191, 209-210, 212, 214-217, 219, 222, 224, 248, 250-252, 277, 279, 281, 298, 300, 303, 305, 308-309, 311, 312-313, 315, 320-323
<i>Agia Paraskevi</i>	126
<i>Agioi Omologites</i>	126
<i>Agios Georgios</i>	126-128, 157, 167, 212, 430
<i>Koupati</i>	126
Nimrud	326
Ninive	55, 332-336, 338-339
Nora	44, 67, 69, 71-72
Œnotrie	454
Ōlenos	365
Olympe (mont Stavrovouni)	82, 363
Ophioussa	451
Opis (ville)	334
Oronte	152-153, 407-408
Ougarit	9, 347, 407, 488
Oxford	255
Palaepaphos	<i>Voir</i> Paphos
Palaia	363
Palestine	39, 45, 57, 131, 464, 479-480
Pallène (péninsule)	287
Pamphylie	287, 435
Pano Panagia	146
Paphia	417
Paphos	8-9, 24, 31, 36, 40, 43, 45, 51, 87, 96, 113-114, 117, 119-120, 127-128, 132-146, 151, 155, 166-167, 172-173, 182, 185, 193, 200-203, 205, 218-220, 223-225, 235, 249-252, 264, 267, 277, 289, 315-316, 360, 367-372, 374, 389, 403, 405-406, 414, 418, 423, 450
Nea Paphos	133, 139, 369, 483
Palaepaphos	42, 107, 132-133, 139, 149, 169-171, 218-219, 344, 369, 371
Paris	188, 195, 270, 290, 299, 302, 314
Pedieos	126, 147, 163
Pegeia	132, 146
Pélasges	371
Péloponnèse	31, 141, 303, 387, 395
Pera	163
Perse	174, 179, 460
Peuples de la Mer	25, 61, 151, 347, 382
Phalère	390
Phassoula	299
Philistie	100, 474
Phlamoudi	275
Plakoti (cap)	383
Policoro	150, 180, 288-289, 293, 295
Polis-tis-Chrysochou	17-19, 129, 132, 212-213, 216-217, 390
Politiko	162, 279

Pomos	132, 161
Potamos tou Kampou.....	156
Pouilles.....	455
Pouzis.....	82
Prinias.....	149
Pyla	16, 73, 111, 156, 180, 304, 314
<i>Palaiokastro</i>	111, 304, 314
Pyla (cap)	364
Pyrga	89, 95, 196, 344
Qarthadasht	8, 54, 73, 75-76, 97-98, 100, 104, 107-108, 110, 171, 178, 296, 300, 444, 465, 474, 482-493
Qédar.....	479
Qedi.....	476
Qode/Kètide.....	65
Qumrân, manuscrits de.....	65, 472
Rantidi.....	8, 10, 18-19, 45, 48-50, 120, 133, 144-145, 179, 186, 218-219, 222, 232, 249-250, 252-253, 256, 266-270, 315-316
Rhodes.....	286, 369, 374, 451-452, 476
Rizokarpaso	192
Agios Philon	155
Rodanîm	65-66, 475-477
Rome	29, 59, 83, 466
Saïs	352
Saittas- <i>Leivadia</i>	120, 146
Salamine	7-8, 10, 17-18, 21-24, 31, 41, 43, 46, 50-51, 53, 56, 66, 68, 73, 75, 81, 84-85, 89-90, 95, 101, 105, 111, 113-114, 116, 119-120, 124, 127-128, 143, 146-156, 161, 164, 166-167, 171-172, 174, 179-180, 182, 186, 270, 273, 275, 287-288, 292-293, 305, 315, 317-318, 344-345, 360, 363, 366, 373-387, 392, 396-397, 400-403, 405, 408, 425-429, 431-434, 445, 465, 477, 491
basilique de la Campanopetra.....	147, 150, 270, 317
<i>Cellarka</i>	147, 150, 270-271, 273, 275, 293-294, 318
Nécropole Royale.....	147-148, 150, 171, 270
<i>Toumba</i>	147, 173
Salamine (d'Attique)	151, 374-375, 378, 380- 381, 384, 386-387, 445-447, 450
Samos.....	37, 427-428
Héraion	37
Sangarios (fleuve)	370
Sardaigne.....	70-72, 476, 480
Sardes	436
Satrachos (fleuve)	379-380
Senir	480
Serachos (fleuve).....	404
Shardana.....	71
Sicile	34, 59, 370, 392, 397, 417, 480
Sicyone	362
Sidon.....	21, 97-101, 118, 122, 124, 152, 302, 331-334, 382, 439, 462, 473-474, 478, 489
Sinda.....	155
Siwa	154
Smyrne	420
Soloi.....	24, 56, 68, 73, 85, 95, 116, 125, 127-128, 131-132, 142, 156-162, 166-167, 170, 173, 176, 251, 278, 319, 345, 360-361, 367, 374, 378, 387-390, 392-393, 397, 401-402, 425-426, 430, 433, 445, 447-448, 450
Soloi (de Cilicie)	393-394, 447-448
Solunte.....	392
Soudan	349
Sparte	159, 438-439
Sphêkeia.....	379-380
Stadia.....	451
Statos-Agios Photios	146
Stavrovouni.....	82, 111, 324
Voir aussi Olympe	213
Stockholm.....	213
Stratonice.....	405
Stroumpi	146
Styx.....	451
Syracuse	418, 434
Syrie	27, 64, 370, 407, 411, 431, 435, 464, 468
Tamassos	9, 15, 17, 24, 66, 68, 93, 95, 113, 131, 149, 162-166, 171-172, 185, 279, 307, 402, 455-458
<i>Alakati</i>	162
<i>Chomazoudia</i>	162, 165
<i>Phrangissa</i>	131, 163-164, 173
Tanis	346
Taphos.....	454-455
Tarse	66
Tarshish.....	65-66, 473-477
Tarsos.....	476
Tartessos.....	421, 474, 476
Tégée.....	140, 368, 371-372
Telchinois.....	451
Télos.....	418
Temesa.....	<i>Voir Tempsa</i>
Temesē.....	165, 402, 449, 453-458
Temeseia	<i>Voir Tempsa</i>
Tempsa	454-457
Teumessos.....	452
Tharsos	476
Thèbes.....	141, 354
Thèbes (d'Égypte).....	346-347
Théra.....	428
Therapnē.....	123, 365
Thessalie	84, 371
Thessalonique.....	287
Thronoi	364
Tigre.....	180, 327, 334
Tivoli.....	381
Tjekker.....	151, 347, 382
Voir aussi <i>T3-k3-r</i>	369
Trêta.....	369
Trikomo	276
Triopion (cap).....	418
Triopios	417, 418
Troade.....	151, 378
Troie.....	371-372, 374, 376-377, 379, 389, 396, 413-415, 439-440
guerre de.....	21, 57, 59-60, 79, 139, 151, 376, 379, 384-385, 387, 394, 396, 416, 440, 445, 450, 459, 492-493
Troodos	83, 95, 120, 146, 161-162, 165, 173
Tyr.....	21, 32, 40, 56, 58, 65, 69-70, 76,

97-111, 164, 170, 172, 178, 181,
300, 330-332, 334, 336, 340, 403,
408-409, 411, 443, 458, 464, 467-469,
473-474, 477, 480-482, 486, 489-493
Utique467
Vasilikos.....83

Vatican 370
Vavla-*Kapsalis*..... 83, 95
Voni 17, 85
Vouni..... 129, 131, 158-160, 273, 392
Xeropotamos82, 111
Zephyria (cap) 369

4.1 Index des noms grecs

Sont indexés les noms (de personne, divinité, pays, population, etc.) cités en grec dans le texte et dans les notes. Pour les anthroponymes attestés dans les inscriptions étudiées dans les corpus, on indique, entre parenthèses, le numéro de l'inscription où apparaît l'anthroponyme.

Ἀγέλαφος (I A 38. 16).....	230	Ἐσλαγόρας (I A 38. 18).....	231, 257
Ἄγεμος.....	303	Ἐσλαγος (I A 43. 18).....	257
Ἄδατος.....	162	Ἐσλόθεμις (I A 43. 19).....	257
Ἄδημος.....	162	Ἐσλόφαντος (I A 38. 19).....	231
Αἴγισθος.....	86	Ἐτέφανδρος (I A 16).....	132, 205
Ἀκέστωρ (I A 12).....	87, 201	Ἐτεοδάμας (I A 53).....	280
Ἀλασίθεμις (?) (I A 66).....	289	Εὐδωρος (I A 43. 20).....	258
Ἄνθος.....	307	Εὐφά(ν)θης (I A 43. 21).....	258
Ἀπειλίων Ἐλείτας.....		Εὐφέλων.....	153
.....	<i>Voir Apollon/Resheph Heleitas</i>	Εὐκλέφης (I A 43. 22).....	258
Ἄρατας (I A 38. 17).....	230, 256	Εὐλαφος (I A 43. 23).....	258
Ἄρφατος (I A 43. 13).....	256	Εὐρυνόα.....	84
Ἄρητος.....	156	Εὐρυνόη.....	84
Ἄριστα (I A 38. 44).....	237	Εὐτμος (I A 38. 20 ; I A 43. 5).....	231, 254
Ἀριστόδαμος (I A 43. 15).....	256	Ἐφιάλτης (I B 6).....	295
Ἀριστοτίμα (I A 43. 16).....	256	Ἐχέφυκος (I A 50).....	277
Ἀρκάς (I A 43. 3).....	253	Ἐχέτμος (I A 43. 44).....	264
Ἄρμι() (?) (I A 43. 47).....	265	Φαναξάγορας (I A 22).....	211
Ἄρμιнос.....	265	Φανάξαγος (I A 22).....	211
Ἄρχε ... ίς (I A 25).....	214	Φροῖκος.....	297
Ἄρχιμι- (I A 43. 48).....	266	Ζωφάφορος (I A 63).....	286
Ἀρχιμίνης.....	266	Ζωφόθεμις (I A 58).....	283
Ἀρχιτίμα (I A 38. 8).....	228	Ζωφοίτας (I A 61).....	284
Ἄρχος (?) (I A 43. 14).....	256	Ζωσικρέφων (I A 57).....	282
Ἄσφαξ.....	449	Θάλης (I A 11).....	199
Ἄταλομήδα (?) (I A 43. 4).....	254	Θεμι- (I A 65).....	288
Βοφάρχα (I A 38. 2).....	226	Θεμισ[τ- (I A 38. 4).....	227
Βουθύτης.....	78	Θεμιστιος (I A 52 ; I A 61).....	278, 284
Γλαφ- (I B 5).....	294	Θεμιστώναξ (I A 38. 3).....	227
Γλαφυρίδης.....	294	Θεογένης (I A 38. 21).....	231
Γλάφυρος.....	294	Θεοδοκίδας (I A 43. 44).....	264
Δάμασος.....	110-111	Θεοδοκίς (I A 38. 64).....	242
Δάμιος (I A 38. 34).....	235	Θεόφαντος (I A 43. 24).....	259
Δαμοθίγας.....	214	Θεόφιλος (I A 43. 39).....	262
Δαμοκλέφης (I A 43. 17).....	257	Θηρίας (I A 43. 6).....	254
Δάμος (I A 43. 10).....	255	Θηρόφανος.....	199
Δαμότιμος (I A 38. 1).....	226	Θροσύδαμος (I A 35).....	224
Δάμοτις (I A 38. 45).....	238	Ἰάφονες.....	61
Δάμυσος.....	110	Ἰ(γ)αμενός (I A 43. 39).....	262-263
Δαμῶναξ.....	122	Κάρυξ (I A 8 = I B 3).....	196
Δαναοί.....	61-62, 475	Κεῖσος.....	146
.....	<i>Voir aussi Danouniens</i>	Κλεότιμος (I A 43. 25).....	259
Δημῶναξ.....	122	Κρέων (I A 28).....	216
Διφείθεμις (I A 14 ; I A 30).....	203, 217	Κρεώνδας (I A 43. 32).....	260
Διφείφιλος (I A 64).....	287	Κρής (I A 25).....	214
Ἐλουλαῖος (roi de Tyr).....	<i>Voir Eloulaios et Lulī</i>	Κυπραγόρας (I A 60).....	284
Ἐπίορφος (I A 15).....	204	Κύπρεφας (I A 38. 46).....	238
Ἐρέσιος.....	156	Κυπροθάλης (I A 38. 5).....	227
Ἐρεσος.....	156	Κυπρόθεμις (I A 38. 29 ; I A 43. 26).....	232, 259
Ἐρίτ/θ/δα (?) (I A 43. 43).....	264	Κυπρομι[- (I A 38. 47).....	238
Ἐρμαῖος (I A 67).....	290	Κυπρόφιλος (I A 23).....	213

Λάφαγος (I A 43. 27).....	259
Λάμαχος (I A 19).....	208
Λυσίστροτος (I A 40).....	251
Μεγαρεύς (I A 43. 40).....	263
Μήγες.....	449
Μνασαγόρας (I A 38. 23).....	232
Μονεμίστα (I A 9).....	198
Μύκκας (I A 43. 40).....	263
Οϊνιάδας (I A 38. 14).....	230
Όναϊός (I A 43. 42).....	263
Όνασαγόρας (I A 43. 41).....	126, 263
Όνάσας (I A 38. 24).....	232
Όνασι- (I A 38. 48).....	238
Όνασίας (I A 38. 6).....	228
Όνασίδας (I A 43. 7).....	254
Όνασίθεμις (I A 43. 28).....	260
Όνασίλα (I A 38. 7).....	228
Όνάσιλος (I A 19 ; I A 27 ; I A 43. 29).....	208, 215, 260
Όνασιμᾶς.....	208
Όνασις (I A 38. 25 ; I A 38. 26 ; I A 38. 49).....	232, 233, 239
Όνασιφάντας (I A 38. 28).....	233
Όνασίχαρις (I A 37 ; I A 38. 27).....	225, 233
Όνάτωρ (I A 43. 8).....	255
Όρεο- ... (?) (I A 38. 31).....	234
Όρεομιτος (?) (I A 38. 8 ; I A 38. 19 ; I A 38. 29 ; I A 38. 30).....	228, 231, 233, 234
Όρφόθεμις (I A 38. 2).....	226
Όφέλτας (I A 31).....	220
Πασιθίγας.....	214
Πασίτιμος (I A 43. 12).....	255
Πασίφιλος (I A 38. 9).....	228
Πατρίφαντος (I A 38. 10).....	229
Παυσίλος (I A 38. 2).....	226
Πειθαγόρας (I A 43. 30).....	260
Πιστιγαράτας (?) (I A 43. 43).....	264
Ποντιτίμα (I A 38. 54).....	240
Πράξανδρος (I A 43. 31).....	260
Πραξίδημος.....	122, 131
Πρασσίδαμος (I A 38. 32).....	234
Πράσσιππος (I A 38. 33).....	234
Πυγμαλίων.....	72, 408
.....	<i>Voir aussi</i> Pygmalion
Πυθέας.....	78
Πυθοκρέων (I A 59).....	283
Πυμάτων.....	<i>Voir</i> Pumayyaton
Πύρρος (I A 23).....	213
Ύραδιος (I A 38. 34).....	235
Σαμᾶς.....	131
Σαώσων (I A 43. 33).....	261
Σεσμᾶς.....	122, 131

Σόλων (I A 43. 45).....	265
Στάσανδρος (I A 43. 34).....	261
Στασι- (I A 38. 51).....	114, 239
Στασίας (I A 41).....	251
Στασιφάναξ.....	235
Στασιθέας.....	214
Στασιθίγας (I A 24).....	213
Στασίνοθος (I A 38. 11).....	229
Στάσις (I A 37).....	225
Στασιτίμα (I A 43. 35).....	261
Στασίφιλος (I A 37).....	225
Σφήκες.....	449
Τασσιφάναξ (I A 38. 35).....	235
Τιμάγορας (I A 7).....	195
Τιμίλα (I A 43. 36).....	261
Τιμόχαρις (I A 38. 36).....	235
Τιμυκρέτης (I A 12 ; I A 43. 41).....	201, 263
Τιμισθέμις (?) (I A 66).....	289
Τρωγέδαμος (I A 35).....	223
Ύπαχαιοί.....	62
.....	<i>Voir aussi</i> Ahhiyawa
Φάφος (I A 38. 12).....	229, 277
Φαφώνδας (I A 38. 37).....	236
Φαφώτας (I A 38. 37).....	236
Φαύος (I A 51).....	277
Φιλαγόρας (I A 38. 45 ; I A 44. 1).....	83, 238, 269
Φιλεκλέφης (I A 43. 9).....	255
Φιλήτας (I A 38. 38).....	236
Φίλιστος (I A 38. 13).....	229
Φιλλίς (I A 38. 39).....	236
Φιλο- (I A 38. 40 ; I A 43. 11).....	236-237, 242, 255
Φιλόδαμος (I A 26).....	215
Φιλόφεργος (I A 43. 37).....	262
Φιλόλαφος (I A 43. 11).....	255
Φίλοσσις (I A 38. 1).....	226
Φιλοτάς (I A 3).....	190
Φιλότιμος (I A 6 ; I A 29 ; I A 38. 14 ; I A 47).....	192, 217, 230, 274
Φιλώ (I A 62).....	285
Φιλόνημος (I A 43. 38).....	262
Φίλως (I A 38. 43).....	237
Φρασι- (I B 4).....	293-294
Φρασικλής.....	294
Φράσις.....	294
Φρασισθένης.....	294
Φυγμαλίων.....	409
Φυλότιμος (I A 43. 2).....	253
Χαρδάμα (I A 43. 43).....	264
Χρήσανδρος (I A 38. 64).....	242
... -κ]ρέτης.....	114, 224

4.2 Index des noms phéniciens

Sont indexés les noms (de personne, divinité, pays, population, etc.) cités en phénicien dans le texte et dans les notes. Pour les noms attestés dans les inscriptions étudiées dans les corpus, on indique, entre parenthèses, le numéro de l'inscription où le nom apparaît.

ʾGMN.....	303	MLKTN.....	70
ʾGMS (I C 7).....	303	MLQRTM (I C 21).....	313
ʾDM (I C 32).....	322	MLQRTŠM ^c (I C 27).....	318
ʾDN.....	<i>Voir Adana</i>	MNḤM.....	93, 163
ʾDNMLK (I C 34).....	323	MŠRY.....	311
ʾWRYK (I C 1).....	297	SKN.....	312
ʾNTŠ (I C 10).....	307	SSM.....	131, 163
ʾRŠ.....	178	SSMY.....	122, 131
ʾRŠWN (I C 33).....	322	ʾBD ^ʾ (I C 29).....	93, 319
ʾŠM.....	180	ʾBD ^ʾ BST.....	482, 489
ʾŠMN ^ʾ DN.....	178	ʾBD ^ʾ ŠMN.....	178
ʾŠMNḤLS (I C 22).....	313	ʾBDB ^c L (I C 15 ; I C 28).....	149, 310, 318
ʾŠMNḤLS (I C 23).....	315	ʾBDBST.....	489
ʾŠMN ^c S (I C 22).....	314	ʾBDPMY (I C 22).....	313
B ^ʾ (I C 30).....	320	ʾBDSKN (I C 18).....	312
BD ^ʾ	93	ʾBDSSM.....	93, 131, 163
BD ^c NT (I C 22).....	314	ʾZB ^c L.....	180
BKRY (I A 17 = I C 25).....	206	ʾZR (I C 26).....	178, 317
BNḤDŠ.....	163	ʾTHD.....	178
B ^c L LBNN (I C 4).....	299	ʾKY (I C 18).....	311
<i>Voir aussi Baal du Liban</i>		ʾŠTRTYTN (I C 22).....	314
B ^c LPLS (I C 12).....	309	ʾŠTRTŠM ^c (I C 27).....	318
B ^c LŠLM.....	122, 131	PGMLYN.....	72
B ^c LY (I C 13).....	309	<i>Voir aussi Pygmalion</i>	
B ^c N ^ʾ (I C 6).....	88, 302	PMY.....	<i>Voir Pumay</i>
DMWNKS.....	122	PMYYTN.....	72, 408
DNNYM.....	<i>Voir Danouniens</i>	PRSY.....	178, 311
D ^c M ^ʾ Š.....	110	ŠDNM (I C 4).....	299
GRTNT (I C 22).....	314	ŠNR (I C 17).....	311
ḤGG ^c RŠM (?) (I C 30).....	320	ŠRY.....	311
ḤḤH.....	304	QRTHDŠT (I C 4).....	299
ḤLSB ^c L (I C 20).....	313	QW.....	<i>Voir Que</i>
HMLKT (I C 22).....	313	RŠP.....	<i>Voir Resheph</i>
HRM (I C 4).....	143, 299, 428	ŠBN.....	70
Y ^ʾ Š.....	93	ŠB ^c L (I C 8).....	303
YTN (I C 12).....	308	ŠLM.....	298
YTNB ^c L (I C 14).....	309, 310	ŠMZBL.....	178
KLB ^ʾ	312	TMY (I C 31).....	321
KMRD (?) (I C 29).....	320	JTB (I C 4).....	299
KT(Y).....	<i>Voir Kition</i>	ʾJLB ^ʾ (I C 19).....	312

4.3 Index des noms akkadiens

Sont indexés les noms akkadiens (de personne, divinité, pays, population, etc.) cités dans le texte et dans les notes. Pour les noms attestés dans les inscriptions étudiées dans les corpus, on indique, entre parenthèses, le numéro de l'inscription où le nom apparaît.

- Abibaal (roi de Samsimuruna) (I D 8 ; I D 11).....
336, 340
 Admēsu (roi de Tamesi/u) (I D 8 ; I D 11)
 162, 336, 341
 Ahimilki (roi d'Ashdod) (I D 8 ; I D 11) .336, 340
 Amminadbi (roi d'Ammon) (I D 11)340
 Ammon (pays) (I D 8 ; I D 11)..... 336, 340-341
 Amurru (I D 2)327
 Arwad (I D 8 ; I D 11)..... 336, 340-341
 Ashdod (I D 8 ; I D 11)..... 64, 336, 340
 Ashkelon (I D 8 ; I D 11)336, 340
 Assur (pays) (I D 1)55, 325, 337, 478
 Ba'il-Ḥarri (mont) (I D 1).....325
 Baal (roi de Tyr) (I D 8 ; I D 11)336, 340
 Bab-duri (ville) (I D 2).....327
 Bikni (mont) (I D 2)327
 Bit-Amukkani (I D 2).....327
 Bit-Dakkuri (I D 2)327
 Bit-Jakin (I D 2).....327
 Bit-Sa'alla (I D 2).....327
 Bit-Shilani (I D 2).....327
 Bube (ville) (I D 2)327
 Damasu (roi de Kuri) (I D 8 ; I D 11)..... 110-111,
 117, 336, 341
 Damusi/u (roi de Qartihadasti) (I D 8 ; I D 11)...
 73, 110, 336, 341
 Danuna (pays).....61-62
 Dilmun (I D 2)327
 Dunni-Shamash (ville) (I D 2)327
 Dur-Teliti (ville) (I D 2).....327
 Edi'il (I D 8 ; I D 11)86, 336, 340, 399
 Edom (I D 8 ; I D 11)336, 340
 Ekishtura (roi d'Edi'il) (I D 8 ; I D 11)
86, 336, 340
 Ekron (I D 8 ; I D 11).....336, 340
 Elam (I D 2)327
 Ellipi (I D 2)327
 Erēsu (roi de Silli/u) (I D 8 ; I D 11).....
 156, 336, 341
 Gambulum (population) (I D 2)327
 Gaza (I D 8 ; I D 11).....336, 340
 Girmēsu..... Voir Admēsu
 Gutium (I D 2)327
 Hamranu (population) (I D 2).....327
 Hatallum (population) (I D 2)327
 Hatti (I D 1 ; I D 2 ; I D 5 ; I D 6 ; I D 7 ; I D 8).....
325, 327, 332-334, 336
 Hilimmu (ville) (I D 2)327
 Hindaru (population) (I D 2)327
 Ia'a (I D 1 ; I D 3) 62-63, 73, 325-326, 328-330
 Iadna d'Ashdod64
 Voir aussi Iamani d'Ashdod
 Iadnana (I D 1 ; I D 2 ; I D 3 ; I D 4 ; I D 8 ; I D 9 ;
 I D 10) 60-63, 73, 325-330, 336-338, 490
 Iakinlū (roi d'Arwad) (I D 11) 340
 Iam(a)naja63-65
 Iaman (I D 9) 63, 337, 476
 Iamani d'Ashdod64
 Ikausu ? (roi d'Ekron) (I D 8 ; I D 11)..... 336, 340
 Iksitusu.....86
 Itūandar (roi de Pappa) (I D 8 ; I D 11)
132, 205, 336, 341
 Itu'u (population) (I D 2)327
 Jadburu (I D 2).....327
 Kamosh-gabri (roi d'Edom) (I D 8 ; I D 11)
336, 340
 Kar-Dunjash (Babylone) (I D 2)327
 Karehi (I D 10).....338
 Kīsu (roi de Si(l)lūa) (I D 8 ; I D 11)..... 146, 152,
 336, 340
 Kitrusi (I D 8 ; I D 11) 83, 301, 336, 340
 Kuri (I D 8 ; I D 11)111, 206, 336, 341
 Labdudu (population) (I D 2)327
 Lidir (I D 8 ; I D 11)126, 336, 341
 Litaju (population) (I D 2)327
 Luī (roi de Sidon) (I D 5 ; I D 6) 56, 98-99,
 331-334, 468, 474-475
 Voir aussi Eloulaios
 Manasse (roi de Juda) (I D 8 ; I D 11)336, 340
 Mannaja132
 Matanbaal (roi d'Arwad) (I D 8)336
 Metinti (roi d'Ashkelon) (I D 8 ; I D 11) 336, 340
 Milkiashapa (roi de Byblos) (I D 8 ; I D 11)
336, 340
 Marduk (I D 1)325
 Moab (I D 8 ; I D 11).....336, 340, 478
 Mušuri (roi de Moab) (I D 8 ; I D 11)336, 340
 Nabû (I D 1)325
 Nuria/e (I D 8 ; I D 11)8, 73, 75-78,
 128, 336,341
 Pappa (I D 8 ; I D 11)132, 336, 341
 Pilāgura (roi de Kitrusi) (I D 8 ; I D 11).....
 83, 336, 340
 Pillatum (ville) (I D 2)327
 Puduilu (roi d'Ammon) (I D 8)336
 Puṭu-iaman (I D 12)343, 353
 Voir aussi Cyrène
 Pūlu.....98, 468
 P/Bușusu (roi de Nuria/e) (I D 8 ; I D 11).....
 73, 78, 336, 341
 Puqudu (population) (I D 2)327
 Qartihadasti (I D 8 ; I D 11)336, 341
 Voir aussi Qarthadasht
 Que61, 62
 Voir aussi Cilicie

Rashi (I D 2).....	327	Suti (population) (I D 2).....	327
Risiti-baal (I D 10).....	338	Šilbêl (roi de Gaza) (I D 8 ; I D 11).....	336, 340
Ru'ua (population) (I D 2).....	327	Shamash (I D 10).....	55, 337-339
Rubu'u (population) (I D 2).....	327	Shilta (roi de Tyr ?) (I D 4).....	99, 330-331, 490
Sam'una (ville) (I D 2).....	327	Tamesi/u (I D 8 ; I D 11).....	162, 336, 341, 455
Samsimuruna (I D 8 ; I D 11).....	336, 340	Tarsisi (I D 9).....	337, 477
Silda (?) (I D 4).....	329	Til-Humba (ville) (I D 2).....	327
Si(l)lūa (I D 8 ; I D 11).....	146, 336, 340	Ubulum (population) (I D 2).....	327
Silli/u (I D 8 ; I D 11).....	156, 336, 341	Ululayu.....	98-99, 468
Sirara (I D 8).....	336, 480	Uqnu (fleuve) (I D 2).....	327
Voir aussi Hermon (mont)		Urikki.....	297
Surappu (fleuve) (I D 2).....	327	Zeru-iddina (I D 10).....	338

4.4 Index des noms égyptiens

Sont indexés les noms (de personne, divinité, pays, population, etc.) cités en égyptien dans le texte et dans les notes. Pour les noms attestés dans les documents étudiés dans les corpus, on indique, entre parenthèses, le numéro du document où le nom apparaît.

<i>Ḥmw</i> (I E 4).....	351, 352	<i>Snmwt</i> (I E 4).....	350
Voir aussi Kom el-Hisn		Voir aussi Biggeh (île)	
<i>Ḥmr</i>	68, 345	<i>Šr</i>	68, 345
<i>Ḥrsʒ</i>	61, 67, 73, 344-345, 348-349, 353, 477	<i>Šrmšk</i>	68, 345
Voir aussi <i>Ḥsy</i> et Alashiya		<i>Š(ʒ)-pn-ḥmn</i> (I A 21 = I E 1).....	209
<i>Ḥsy</i>	67, 344, 353	<i>Ḥbhḫw</i> (I E 4).....	350
Voir aussi <i>Ḥrsʒ</i> et Alashiya		<i>Ḥyḫw</i>	68, 345
<i>Ḥtr</i>	68, 345	<i>Ḥrn</i>	68, 345
<i>Pśm.tk</i> (I A 21 = I E 1).....	209	<i>Ḥtyn</i>	68, 345
<i>Ḥḫ-ti-bʒ</i> (I E 2).....	348	<i>Ḥḫ-kʒ-r</i> (I E 2).....	347
<i>S(ʒ)Ḥmynʒ</i>	67, 353	<i>Dnś/Dḫnś</i>	68, 345
<i>Šḫt-Mḫkʒt</i> (I E 4).....	350	<i>Dnyn</i>	61
Voir aussi Kom Abou Billou		Voir aussi Danouniens	

5 Index des auteurs grecs et latins

Sont indexés les passages étudiés ou mentionnés dans le texte et dans les notes ; lorsque un document est analysé en détail dans le corpus, on indique son numéro à gauche.

	Abydène, <i>FGrHist</i> 685 F 5	334
II B 61	Alexandre d'Éphèse, fg. 34 Lloyd-Jones – Parsons	101, 124-125, 152, 383, 411, 465
	Alexandre Polyhistor, <i>FGrHist</i> 273 T 1	83
II A 1	F 31	57, 83-86, 95, 361, 450
	Ammien Marcellin, <i>Histoires</i> XIV 8. 14	458
	Anacréon, fg. 361 P.	421
	Androklès, <i>FGrHist</i> 751 F 1	380
	<i>Anthologie Palatine</i> VII 87	447
	Antoninus Liberalis, <i>Métamorphoses</i> 39	22
	Appian, <i>Libyca</i> 1	493
	Aratos, <i>Phénomènes</i> 105-107	115
	Aristophane, <i>L'assemblée des femmes</i> 37-39	419
II B 27	Aristote, fg. 532 Gigon	46, 56, 127, 167, 401, 403, 430, 436
	fg. 534,1 Gigon	437
	fg. 534,2 Gigon	437
	<i>Politique</i> , V 11. 6	434
	V 11. 7, 1313b	434
	Arrien, <i>Anabase</i> II 22. 2	164
	Athénée, <i>Deipnosophistes</i> IV 167c-d	
	Voir Douris de Samos, <i>FGrHist</i> 76 F 4	
	VI 255d – 256f	402
	VI 255f – 256b	
	Voir Cléarque de Soloi, fg. 19. 14-28 Wehrli	
	VI 256b – c	
	Voir Cléarque de Soloi, fg. 19. 28-33 Wehrli	
	X 456a	
	Voir Platon le comique, fg. 3 Kassel-Austin	
	XIII 576d	448
	Bérossos, <i>FGrHist</i> 680 F 7	334
	<i>Chants Cypriens</i> fg. 12	
	Voir Scholie à Euripide, <i>Andromaque</i> 889	
	fg. 14	439
	<i>Chronique de Paros</i> Voir <i>Marbre de Paros</i>	
	Cicéron, À Atticus II 22. 7	465
II B 62	<i>De finibus</i> IV 20. 56	100, 466, 470
II B 29	Cléarque de Soloi, fg. 19. 14-28 Wehrli	46, 167, 179, 378, 432
II A 23	fg. 19. 28-33 Wehrli	151, 378, 433, 445, 450
II B 50	Clément d'Alexandrie, <i>Stromates</i> I 16	181, 452
II B 42	Cratinos, fg. 246 K.-A.	446
	fg. 339 K.-A.	419
II B 36	Dictys de Crète, <i>Éphéméride de la guerre de Troie</i> I 5	439
II A 34	VI 4	151, 386, 445, 450
II B 59	Diodore de Sicile, <i>Bibliothèque historique</i> I 68. 1	461
	I 68. 2	351
	I 68. 5	352-353
II B 59	I 68. 5-6	56, 67, 209, 345, 353, 461
	II 16. 6	458
II A 43	IV 37. 2	394, 450, 453
= II B 51		
	XII 3. 3	130
	XVI 42. 3-4	434
	XIX 59. 1	121, 125
	XIX 62. 6	121
II B 30	XIX 79. 4	121, 129, 434-435, 484

II B 42	Diogène Laërce, <i>Vies des philosophes</i> I 50	56, 158, 388, 425, 446, 448
	I 51	447
II B 42	I 62-63	56, 158, 388, 425, 446, 448
II B 66	VII 1	46, 100, 464, 466, 469
	VII 3	466, 470
	Dion Chrysostome, <i>Sur la fortune</i> (Or. 64), 2-4	348, 403
	Dionysios de Samos, <i>Bassarika</i> fg. 5 Livrea	77, 125, 399
	Douris de Samos, <i>FGrHist</i> 76 F 4	164
	Ératosthène, <i>FGrHist</i> 241 F 25	79-80
II A 18	Eschyle, <i>Perses</i> 888-896	151-152, 373, 375, 445, 450
	<i>Suppliantes</i> 277-290	80
	282	38, 415
	286	80
II A 47	Étienne de Byzance, <i>Ethnika</i> s. v. Ἀμαθοῦς	57, 77, 79, 82, 397, 405
	s. v. Ἀσίνη	394
	s. v. Ἄσφαξ	449
II A 3	s. v. Γολγοί	96, 362
II A 50	s. v. Ἰδάλιον	57, 88, 399
	s. v. Καρπασία	
	<i>Voir</i> Hellanicos de Lesbos, <i>FGrHist</i> 4 F 57	
II A 6	s. v. Κούριον	119, 364
	s. v. Κύπρος	380
	s. v. Λάπηθος	
	<i>Voir</i> Alexandre d'Éphèse, fg. 34 L.-J. – P.	
	s. v. Σφήκεια	380, 449
II B 54	s. v. Τάμασος	163, 456-457
II A 1	s. v. Χύτροι	57, 83-86, 95, 361, 450
II B 1	<i>Etymologicum Genuinum</i> s. v. Ἄωος	404
	<i>Etymologicum Magnum</i> s. v. Σφήκεια	449
	Euphorion de Chalcis, fg. 1 Powell	394
II A 21	Euripide, <i>Hélène</i> 144-151	151-152, 376, 381, 445, 450
II B 55	Eusèbe de Césarée, <i>Chronique</i> I p. 226. 14-25 Schöne	57, 180, 459
II A 36	Eustathe de Thessalonique, <i>Commentaires à l'Illiade</i> B 557 ..	151, 387, 445, 450
II B 68	K 409 ..	470
II A 48	M 29 ...	79, 395, 398
	N 582 ..	434
II B 43	Ψ 826 .	56, 158, 388, 425, 447
	<i>Commentaire à l'Odyssee</i> α 185 ..	453
II B 20	ρ 443 ..	425
II B 56	<i>Commentaire sur Denys</i>	
	<i>le Périégète</i> 508	57, 180, 380, 460
	875	448
	912	421
	<i>FGrHist</i> 382 F 12	
	<i>Voir</i> Scholie à Euripide, <i>Andromaque</i> , 889	
	<i>FGrHist</i> 758 F 3a <i>Voir</i> Scholie à Denys le Périégète 509	
	F 7 <i>Voir</i> <i>Etymologicum Genuinum</i> s. v. Ἄωος	
	F 10b-c <i>Voir</i> Tacite, <i>Annales</i> III 62. 4	
	et <i>Histoires</i> II 2. 2 - 3. 1	
	F 12 <i>Voir</i> Dion Chrysostome, <i>Sur la fortune</i>	
	(Or. 64), 2-4	
II C 2	Flavius Josèphe, <i>Antiquités Juives</i> I 127-128	57-58, 65-66, 472, 474-475
II B 64	VIII 144-146	170, 464, 466, 490
II B 65	IX 283-284	46, 56, 97-98, 464, 467, 475, 490
II B 60	<i>Contre Apion</i> I 98-99	462
	I 116-119	
	<i>Voir</i> Flavius Josèphe,	
	<i>Antiquités Juives</i> VIII 144-146	
	I 125	409, 411
	I 231	464
	Harpocraton, <i>Lexique</i> s. v. ἄνακτες καὶ ἄνασσα	

	Voir Aristote, fg. 532 Gigon	
	s. v. Χύτροι	84
II A 49	Hellanicos de Lesbos, <i>FGrHist</i> 4 F 57	155, 398, 409
	Hérodote, <i>Histoires</i> I 14. 2	428
	I 66	368
	I 93. 4	444
	I 100	434
	I 114	434
	II 104. 2	80
	II 117	439
	II 161. 4	351, 353
	II 163-169	352
	II 169. 2-3	353
	II 181	353
II B 58	II 182. 2	46, 56, 345, 353, 461
	III 19	491
	III 49	491
	IV 159. 5	351, 353
II B 23	IV 162	51, 56, 89, 153-154, 427
	V 103-105	491
II B 24	V 104. 1	51, 56, 76, 143, 153, 428, 491
	V 104-114	76
	V 108-116	491
II A 4	V 113. 1	114, 119, 171, 181, 363, 387, 425
II B 21	V 113. 2	56, 158, 388, 392, 426, 445, 447
	V 115	81, 127, 159
	VI 95	66
	VI 127. 1	111
II B 45	VII 90	80, 139, 151, 172, 180, 395, 436, 449, 458
	VII 91	62
	VII 153	418
	VIII 46	395, 450
	VIII 73	368
	Hésiode, <i>Théogonie</i> 85	115
	<i>Les Travaux et les Jours</i> 221	115
	fg. 282 M.-W.	453
	Hésychios, <i>Lexique</i> s. v. κίτταρις	172
	s. v. Μήονες	449
	s. v. Μίονες	449
	s. v. πρυλεύσεις	437
	s. v. Πυγμαίων	70
	Homère, <i>Iliade</i> II 609	368
	II 614	368
	IV 437	454
	V 9	440
	VI 289-292	439
II B 9	XI 15-28	137, 412, 418, 421, 438, 456
	XI 15-46	414
	XI 19-23	396
	XI 20	417, 424
	XII 139	263
	XII 193	263
	XVI 387	115
	XXIII 170	148, 273
	XXIII 171-176	149
	XXIII 295-298	414
II B 52	<i>Odyssee</i> I 180-184	163, 453, 458
	I 184	402, 457
II B 34	IV 78-85	437, 456
	IV 83	414, 416
	IX 347	280

II B 19	XVII 442-444	120, 423
	XVIII 246	425
II A 27	Horace, <i>Odes</i> I 7. 21-32	151, 377, 381, 445, 450
II B 12	Hygin, <i>Fables</i> 58	137, 370, 419-420, 422
	178	422
II B 12	242	137, 370, 419-420, 422
	248	420
	251	420
II B 12	270	137, 370, 419-420, 422
	271	420
	275	420
II A 22	Isocrate, <i>Évagoras</i> 18	151-152, 377, 445, 450
II B 26	72	127, 167, 430-431
II A 22	Nicoclès 28	151-152, 377, 445, 450
II B 40	Jean Malalas, <i>Chronographia</i> 5. 7	444
II B 4	8. 14	152, 407, 471
	Joannes Tzétzès, <i>Chiliades</i> I 86-91	460
II A 32	Justin, <i>Abrégé des Histoires philippiques de Trogue Pompée</i> , XLIV 3. 2-3	151, 385, 445, 450
II B 39	XVIII 4. 15-5. 6	70, 101, 443
II B 3	Libanios, <i>Éloge d'Antioche</i> (Or. XI) 54	152, 406-407
	Lucien, <i>La déesse syrienne</i> 6	444
II B 16	9	137, 421-422
II A 25	Lycophron, <i>Alexandra</i> 447-455	151, 379, 389, 404, 445, 450
	447-591	360
II A 11	479-485	139, 181, 367, 380, 389, 450
II A 37	494-498	85, 132, 157, 380, 388, 390-391, 450
II A 7	586-591	123-124, 210, 364
	Lysias, fg. 4	84
II A 24	Marbre de Paros, <i>FGrHist</i> 239. A 26	151, 379, 445, 450
	Ménandre, <i>Misoumenos</i> , fg. 5 Sandbach	424
	Ménandre d'Éphèse, <i>FGrHist</i> 783 F 1 Voir Flavius Josèphe, <i>Antiquités Juives</i> VII 144-146 <i>FGrHist</i> 783 F 4 Voir Flavius Josèphe, <i>Antiquités Juives</i> IX 283-284	
II A 33	Ménandre de Laodicée, <i>Sur les discours épидictiques</i> 357. 27-31	151, 385, 445, 450
	Néanthe de Cyzique, <i>FGrHist</i> 84 F 32 Voir Porphyre, <i>De l'abstinence</i> IV 15. 1-4	
II B 48	Nicolas de Damas, <i>FHG</i> III 116	181, 451
	Nonnos de Panopolis, <i>Les Dionysiaques</i> XIII 432-463	360
II A 10	XIII 442-450	123, 127, 366
II A 51	XIII 451-452	77, 125, 399, 400, 423
= II B 17		
II A 35	XIII 461-463	119, 151-152, 386, 400, 445, 450
	XXIV 237-329	123, 367
	Ovide, <i>Métamorphoses</i> X 220-242	380
	X 243-297	408
	X 297	409
	X 298-299	409
	Paiōn d'Amathonte, <i>FGrHist</i> 757 F 2 Voir Plutarque, <i>Thésée</i> 20. 3-7	
II A 31	Pausanias, <i>Description de la Grèce</i> I 3. 2	151, 384, 445, 450
II A 31	II 29. 4	151, 384, 445, 450
	VIII 1. 6	368
II A 16	VIII 5. 2-3	139, 368, 371, 450
II A 31	VIII 15. 7	151, 384, 445, 450
II A 16	VIII 53. 7	139, 368, 371, 450
II B 49	IX 19. 1	181, 452
	Philistos de Syracuse, <i>FGrHist</i> 556 F 47	492
	Philostephanos de Cyrène, <i>FHG</i> III, 30 fg. 10	380

II A 8	31 fg. 12	123-124, 210, 365
II B 5	31 fg. 13	70, 101, 139, 408-409
	Photios, <i>Bibliothèque</i> 152	110
	176	
	Voir Théopompe, <i>FGrHist</i> 115 F 103	
II B 32	<i>Lexique s. v. τιάρα</i>	56, 167, 172, 401, 435, 450
II A 19	Pindare, <i>Néméenne</i> IV 44-48	151-152, 374, 445, 450
II B 10	<i>Pythique</i> II 13-18	137, 416, 420, 422
	Platon le comique, fg. 1-8 K.-A.	419
II B 11	fg. 3 K.-A.	137, 419-420
	Platon, <i>Critias</i> 111c	168, 203
II B 31	Pline l'Ancien, <i>Histoire naturelle</i> V 129	435
	V 130	77, 125, 129, 399
II B 14	VII 154	137, 139, 181, 368, 421
II B 14	VII 195	137, 139, 181, 368, 421
	VII 197	453
	XVI 203	432
	Plutarque, <i>Cimon</i> 19. 1	131
	<i>Solon</i> 25. 1-2	448
II A 40	26. 2-4	56, 157, 388, 390-391, 425-426,
= II B 22		445, 447-448, 450
	<i>Sur la curiosité</i> 16, 522f - 523a	434
II B 38	<i>Thésée</i> 20. 3-7	57, 79, 81, 441
	Pollux, <i>Onomastikon</i> II 95	403
	X 163	436
	Polybe, <i>Histoires</i> XIII 10. 3	457
II B 25	Polyen, <i>Stratagèmes</i> VIII 47	56, 153, 429
	Porphyre, <i>De l'abstinence</i> II 54. 3 - 55. 1	403
II B 7	IV 15. 1-4	70, 101, 139, 399, 409-410, 465
II A 14	Pseudo-Apollodore, <i>Bibliothèque</i> III 14. 3	70, 101, 137, 139, 369, 372, 398-
= II B 6		399, 409-410, 422
= II B 15		
	III 14. 4	422
II B 35	<i>Épitomé</i> III 2-4	438, 440
II A 15	VI 15	139, 370, 395, 450
II A 44	VI 15b	395
II A 39	VI 16	157, 388, 390, 450
II A 26	Pseudo-Aristote, <i>Péplos</i> 8	151, 380, 445, 450
II A 12	30	139, 368, 380, 450
II A 46	Pseudo-Scylax, <i>Périple</i> 103	25, 79, 124-125, 129, 395, 397,
= II B 46		449-450, 456
II A 17	Scholies à Denys le Périégète 509	70, 101, 137, 139, 372, 399, 409,
= II B 8		412, 420, 423
= II B 18		
II A 18	Scholies à Eschyle, <i>Perses</i> 894	151-152, 373-375, 445, 450
II B 37	Scholies à Euripide, <i>Andromaque</i> 889	440
II B 9	Scholies à Homère, <i>Illiade</i> XI 20	137, 412-413, 418, 421, 438, 456
II B 33	<i>Illiade</i> XXIII 130	56, 171, 436
II B 52	<i>Odyssée</i> I 183	163, 453-454, 458
II B 52	<i>Odyssée</i> I 184	163, 453-454, 458
II B 19	<i>Odyssée</i> XVII 442	120, 423-424
II B 19	<i>Odyssée</i> XVII 443	120, 423-424
II B 57	Scholies à Jean Tzétzès, <i>Chiliades</i> I 86	57, 180, 460
	Scholies à Lycophron, <i>Alexandra</i> 447	380
II A 37	<i>Alexandra</i> 495	85, 132, 157, 380, 388, 390-391,
		450
II A 7	<i>Alexandra</i> 589-590	123-124, 210, 364-365
	<i>Alexandra</i> 911	
	Voir Pseudo-Apollodore, <i>Épitomé</i> VI 15b	
II A 19	Scholies à Pindare, <i>Néméenne</i> IV 76	151-152, 374-375, 445, 450
II B 10	<i>Pythique</i> II 27	137, 416, 420, 422
	<i>Pythique</i> II 127	437

II B 44	Scholies à Platon, <i>République</i> X, 599e	56, 158, 388, 394, 425, 446-448
II A 2	Scholies à Théocrite XV 100	96, 362
	Servius, <i>Commentaires à l'Énéide</i> I 443	444
II A 28	I 622	101, 151-152, 381-382, 411, 445, 450, 465-466
	Silius Italicus, <i>Punica</i> I 72-75	102
	<i>Punica</i> I 81-92	102
II A 40 = II B 22	Solon, <i>Élégies</i> fg. 19 W ²	56, 157-158, 388, 390-393, 425-426, 445, 447-448, 450
II A 20	Sophocle, <i>Ajax</i> 1019-1020	151, 375, 381, 445, 450
II A 20	<i>Teucros</i> (fg. 576-579 Pearson)	151, 375, 381, 445, 450
	<i>Souda</i> , s. v. Ἀλέξανδρος (ὁ Μιλήσιος)	83
II B 67	s. v. Ζήνων	100, 464, 469-470
II A 42	s. v. Σόλων	56, 158, 388, 393, 425, 445-448
	Strabon, <i>Géographie</i> I 2. 31-33	416
	III 2. 14 (151. 3-13)	421
II B 53	VI 1. 5 (255. 20-256. 2)	163, 165, 455-457
	XI 14. 16	444
	XII 3. 23	457
II B 47	XIV 2. 7 (653. 33-654. 6)	181, 451, 453
	XIV 6. 3	360
II A 9	XIV 6. 3 (682. 15-22)	123-124, 210, 276, 366
II A 29	XIV 6. 3 (682. 22-24)	151, 275, 383, 445, 450
II A 5	XIV 6. 3 (683. 2-5)	83, 119, 363, 387, 425
II A 13	XIV 6. 3 (683. 17-26)	133, 139, 368-369, 450
II A 38	XIV 6. 3 (683. 27-33)	85, 129, 132, 157, 361, 388-389, 450
	XIV 6. 5	432, 458
II B 13	XVI 2. 18 (755. 30-32)	137, 420
II B 2	Tacite, <i>Annales</i> III 62. 4	82, 137, 398, 405
II B 2	<i>Histoires</i> II 2. 2 – 31.1	82, 137, 398, 405
	Théocrite, <i>Idylles</i> XV 100	88
	Théophraste, <i>Recherches sur les plantes</i> V 7. 1	432
	V 8. 1	181, 431, 458
II B 28	Théopompe, <i>FgrHist</i> 115 F 103	77, 79, 137, 395-397, 412, 415
II A 45	Thucydide, <i>La guerre du Péloponnèse</i> I 112	131
	Tyrtée, <i>Élégies</i> fg. 9 G.-P.	415, 421
	Tzétzès, scholie à Lycophron, <i>Alexandra</i> 450	385
	495-496	391
	586	
	Voir Philostephanos de Cyrène, <i>FHG</i> III, 31 fg. 12	
II B 41	Valère Maxime, <i>Faits et dits mémorables</i> V 3 ext. 3b	56, 158, 388, 394, 425, 445, 447
II A 30	Velleius Paterculus, <i>Histoire romaine</i> I 1. 1	151, 383, 385, 445, 450
II A 41	<i>Vie d'Aratos</i> 2, 77. 8-19 Maass	56, 158, 388, 392, 425, 445, 448
II A 28 = II B 63	Virgile, <i>Énéide</i> I 619-622	101, 151-152, 381-382, 411, 445, 450, 465-466
	I 681	88
	I 692	88
	Xénagoras de Rhodes, <i>FGrHist</i> 240 F 26	361, 380
II A 1	F 27b	57, 83-86, 95, 361, 450
	Xénophon, <i>Cyropédie</i> VIII 2. 10	434

TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS	3
AVERTISSEMENT	6
INTRODUCTION	8
Les limites chronologiques : l'âge du Fer, avant l'époque perse.....	9
L'approche des documents : description, lecture, traduction, analyse.....	12
HISTOIRE CRITIQUE DE LA RECHERCHE ET DES DEBATS EN COURS	14
Avant Gjerstad : voyageurs, collectionneurs, archéologues, historiens.....	14
<i>Chypre dans les études d'histoire ancienne :</i>	<i>20</i>
<i>entre le milieu du XIX^e s. et la Seconde Guerre mondiale.....</i>	<i>20</i>
La synthèse de Gjerstad et les études successives.....	30
<i>Le débat sur l'hellénisation de Chypre.....</i>	<i>34</i>
<i>Le débat à venir sur la colonisation phénicienne.....</i>	<i>36</i>
<i>Les Étéochypriotes.....</i>	<i>37</i>
<i>Chypre à l'âge du Fer : la découverte des identités régionales</i>	<i>38</i>
<i>Le débat sur les royaumes et la royauté chypriote</i>	<i>40</i>
LES SOURCES : DONNEES ET PROBLEMATIQUES.....	45
Sources primaires et sources secondaires : les raisons d'une distinction.....	46
Classification et typologie des sources.....	48
<i>Inscriptions chypro-syllabiques : une écriture, plusieurs langues.....</i>	<i>49</i>
<i>Les premiers témoignages en alphabet grec</i>	<i>53</i>
<i>Les inscriptions phéniciennes : concentration et diffusion.....</i>	<i>54</i>
<i>Les langues et les écritures « non chypriotes » : akkadien, égyptien, hébreu.....</i>	<i>55</i>
<i>Les auteurs classiques et la Bible.....</i>	<i>57</i>
Les légendes de fondation : pour une histoire des identités chypriotes.....	59
<i>Iadnana : l' « île des Danouniens » ?</i>	<i>62</i>
<i>Kittîm et Élishah : deux noms pour Chypre ?</i>	<i>66</i>
<i>Ἰρσζ : la (quasi-)absence de Chypre dans les sources égyptiennes.....</i>	<i>68</i>
Des documents contestés : la stèle de Nora, le médaillon de Carthage.....	68
<i>La stèle de Nora : une dédicace à Pumay ?</i>	<i>70</i>
<i>Le médaillon de Carthage : une dédicace à Astarté-Pygmaliôn ?.....</i>	<i>72</i>
La mise en relation des sources avec les royaumes	73
LES ROYAUMES : BILAN DES SOURCES	76
Royaume d'Amathonte.....	77
<i>Amathonte dans les listes assyriennes.....</i>	<i>77</i>
<i>Origines et stratégies identitaires</i>	<i>79</i>
<i>Territoire du royaume.....</i>	<i>83</i>
Royaume de Chytroi	84
Royaume d'Idalion	87
<i>Monnayage</i>	<i>91</i>

<i>La tablette d'Idalion (ICS² 217)</i>	92
<i>Territoire du royaume</i>	96
Royaume de Kition.....	98
<i>Kition, « colonie » de Tyr ?</i>	101
<i>La ville et ses habitants</i>	107
<i>Territoire du royaume</i>	112
Royaume de Kourion.....	112
<i>Les rois de Kourion, leurs « trésors » et leur peuple</i>	113
<i>Monnayage</i>	117
<i>Les nécropoles et les sanctuaires</i>	118
<i>Territoire du royaume</i>	121
Royaume de Lapéthos.....	121
<i>Monnayage</i>	122
<i>Origine du royaume</i>	124
<i>Territoire du royaume</i>	126
Royaume de Lédra.....	127
Royaume de Marion.....	129
<i>Monnayage</i>	130
<i>Territoire</i>	133
Royaume de Paphos.....	133
<i>Les rois de Paphos</i>	135
<i>Origine et peuplement du royaume</i>	140
<i>Territoire du royaume</i>	145
Royaume de Salamine.....	147
<i>Témoignages des nécropoles</i>	149
<i>Origine et stratégies identitaires</i>	151
<i>Territoire du royaume</i>	156
Royaume de Soloi.....	157
<i>Origine du royaume</i>	158
<i>Le palais de Vouni</i>	160
<i>Territoire du royaume</i>	162
Royaume de Tamassos.....	163
<i>Le statut de la ville aux époques archaïque et classique</i>	164
ASPECTS DE LA STRUCTURE POLITIQUE ET SOCIALE DE CHYPRE ARCHAÏQUE.....	167
La royauté chypriote : éléments pour une description.....	168
Au-delà du roi : la structure sociale de Chypre archaïque.....	176
I A : INSCRIPTIONS CHYPRIOTES SYLLABIQUES.....	186
Inscriptions d'Amathonte.....	188
<i>Ville et nécropoles d'Amathonte</i>	189
<i>Territoire d'Amathonte</i>	193
Inscriptions de Chytroi.....	194
Inscriptions d'Idalion.....	194
<i>Ville et nécropoles d'Idalion</i>	194
<i>Golgoi</i>	195

<i>Territoire d'Idalion</i>	197
Inscriptions de Kition	198
Inscriptions de Kourion	200
Inscriptions de Lapéthos.....	211
<i>Territoire de Lapéthos</i>	211
Inscriptions de Lédra.....	213
Inscriptions de Marion	213
<i>Ville et nécropoles de Marion</i>	214
<i>Territoire de Marion</i>	217
Inscriptions de Paphos.....	219
<i>Ville et nécropoles de Paphos</i>	220
<i>Territoire de Paphos</i>	250
Inscriptions de Salamine	271
<i>Territoire de Salamine</i>	276
Inscriptions de Soloi.....	279
<i>Territoire de Soloi</i>	279
Inscriptions de Tamassos	280
Inscriptions d'origine inconnue	280
Inscriptions trouvées hors de Chypre	287
I B : INSCRIPTIONS GRECQUES ALPHABETIQUES	292
Inscriptions alphabétiques d'Amathonte.....	292
Inscriptions alphabétiques d'Idalion	293
Inscriptions alphabétiques de Salamine.....	294
I C : INSCRIPTIONS PHENICIENNES.....	297
Inscriptions d'Amathonte	297
<i>Ville et nécropoles d'Amathonte</i>	298
<i>Territoire d'Amathonte</i>	299
Inscriptions de Chytroi	301
Inscriptions d'Idalion.....	302
<i>Ville et nécropoles d'Idalion</i>	303
<i>Golgoi</i>	304
Inscriptions de Kition	305
<i>Ville et nécropoles de Kition</i>	306
<i>Territoire de Kition</i>	315
Inscriptions de Kourion	316
Inscriptions de Paphos.....	316
Inscriptions de Salamine	318
Inscriptions de Soloi.....	320
<i>Territoire de Soloi</i>	320
Inscriptions d'origine inconnue	322
I D : DOCUMENTS EN LANGUE AKKADIENNE	325
Inscriptions datant du règne de Sargon II : 722-705.....	325
Inscriptions datant du règne de Sennachérib : 705-681	333

Inscriptions datant du règne d'Assarhaddon : 680-669.....	336
Inscriptions datant du règne d'Assurbanipal : 668-626	340
Inscriptions datant du règne de Nabuchodonosor II : 604-562.....	342
I E : DOCUMENTS EN EGYPTIEN.....	345
Inscriptions égyptiennes de Chypre.....	346
Documents égyptiens sur Chypre.....	347
I F : DOCUMENTS EN HEBREU	356
II A : RECITS DE FONDATION ET D'ORIGINE.....	361
Récits de fondations grecques	362
<i>Fondation de Chytroi.....</i>	<i>362</i>
<i>Fondation de Golgoi.....</i>	<i>363</i>
<i>Fondation de Kourion</i>	<i>364</i>
<i>Fondation de Lapéthos</i>	<i>365</i>
<i>Fondation de Paphos.....</i>	<i>368</i>
<i>Fondation de Salamine.....</i>	<i>374</i>
<i>Fondation de Soloi.....</i>	<i>388</i>
<i>Sans localisation précise.....</i>	<i>395</i>
Autres fondations	396
<i>Origine d'Amathonte</i>	<i>396</i>
<i>Fondation de Karpasia</i>	<i>399</i>
<i>Fondation d'Idalion.....</i>	<i>400</i>
<i>Fondation de Kinyreia</i>	<i>400</i>
II B : SOURCES HISTORIQUES CLASSIQUES	402
La royauté à Chypre	404
<i>Rois mythiques de Chypre</i>	<i>404</i>
<i>Rois historiques de Chypre.....</i>	<i>426</i>
<i>Témoignages sur l'institution royale à Chypre.....</i>	<i>430</i>
Personnages mythiques et historiques à Chypre	438
Peuplement et langues de Chypre.....	450
<i>Les Telchines (et les Dactyles).....</i>	<i>452</i>
<i>Les Dryopes.....</i>	<i>454</i>
<i>La question de la Temesē homérique.....</i>	<i>454</i>
Thalassocratie chypriote.....	459
Chypre et l'Égypte	462
Chypre et la Phénicie.....	465
II C : PASSAGES BIBLIQUES	473
ANNEXE : LA QARTHADASHT DE CHYPRE	483
BIBLIOGRAPHIE	495
Editions de référence des auteurs classiques	550

INDEX.....	556
1. Index des noms modernes :.....	556
2. Index des noms anciens.....	558
3. Index des toponymes, ethnonymes et noms géographiques.....	564
4.1 Index des noms grecs.....	570
4.2 Index des noms phéniciens.....	572
4.3 Index des noms akkadiens.....	573
4.4 Index des noms égyptiens.....	574
5 Index des auteurs grecs et latins.....	575
TABLE DES MATIÈRES.....	581